



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

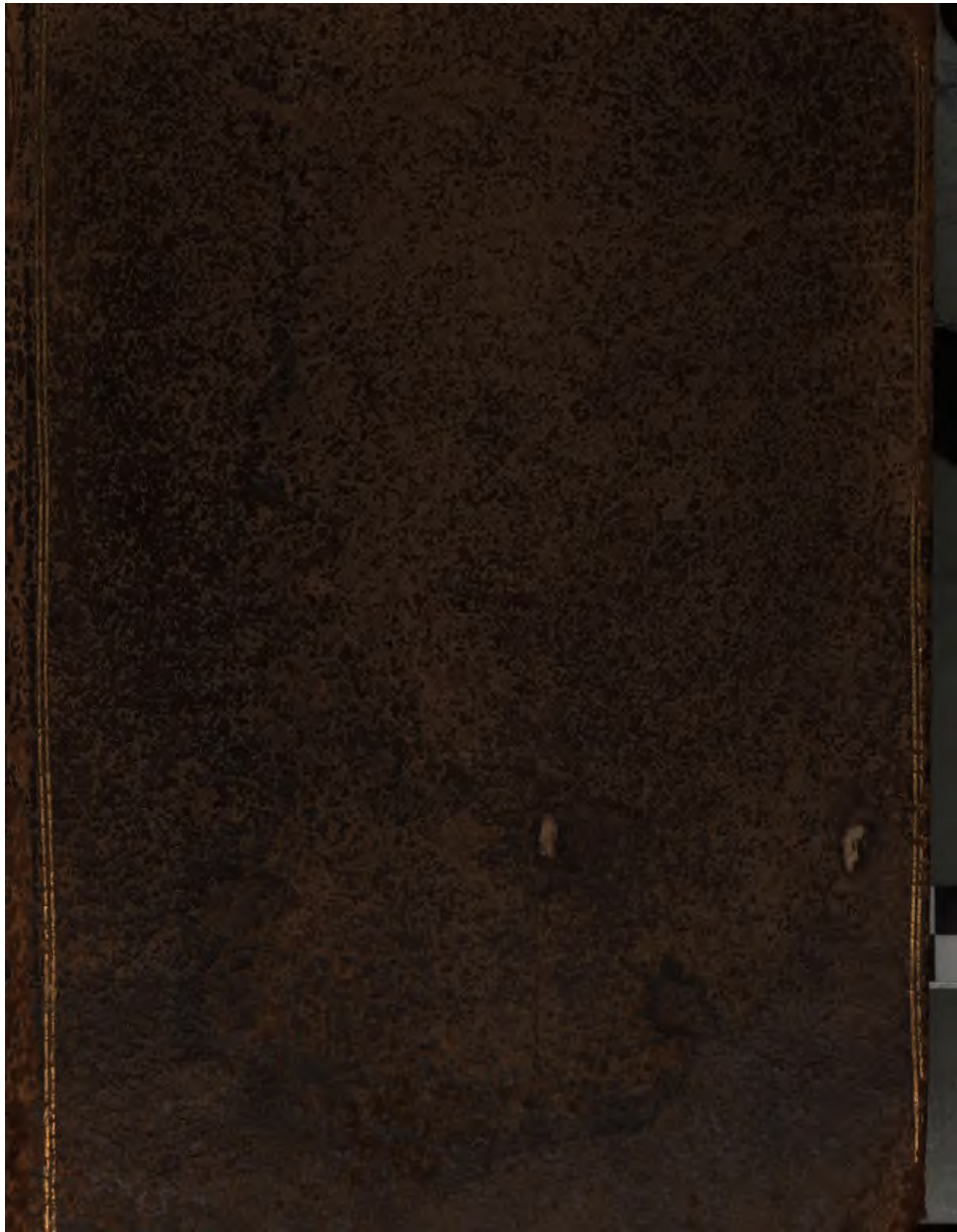
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



~~Annexe 20~~



Vet. Per.

~~V. PER~~

~~Room 2~~



M É M O I R E S
DE LITTÉRATURE,
TIRÉS DES REGISTRES
DE L'ACADÉMIE ROYALE
DES INSCRIPTIONS
ET BELLES-LETTRES,

Depuis l'année M. DCCLVIII, jusques & compris l'année M. DCCLX.

TOME TRENTIÈME.



P. P. VAZISTES DELIXON

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. DCCLXIV.





T A B L E

POUR

LES MÉMOIRES.

TOME TRENTIÈME.

*M*ÉMOIRE sur la vie d'Hérode Atticus. Par M. DE
BURIGNY. Page 1

*Mémoire sur le vrai dessein d'Aristophane, dans la comédie
intitulée Εὐνιστολόγος, Concionatrices. Par M. LE BEAU
le cadet. 29*

*Mémoire sur le Plutus d'Aristophane, & sur les caractères assignés
par les Grecs à la Comédie moyenne. Par M. LE BEAU
le cadet. 51*

PREMIÈRE PARTIE. Changemens assignés à la Comédie
moyenne. 53

SECONDE PARTIE. Comparaison de la comédie des Grenouilles
& de celle du Plutus pour la conduite. 67

TROISIÈME PARTIE. Rapports du Timon & du Plutus. 77

*Mémoire sur le pays d'Ophir, où les flottes de Salomon alloient
chercher de l'or. Par M. D'ANVILLE. 83*

*Position de quelques anciennes villes Romaines, vers le détroit appelé
aujourd'hui détroit de Gibraltar. Par M. DE LA NAUZE. 94*

*Mémoire sur la situation de Tartessus, ville maritime de la
* iij.*

T A B L E.

| | |
|---|-----|
| <i>Bétique, & sur la largeur du Fretum Gaditanum.</i> Par M. D'ANVILLE. | 113 |
| <i>Recherches géographiques sur le golfe Persique, & sur les bouches de l'Euphrate & du Tigre.</i> Par M. D'ANVILLE. | 132 |
| <i>Mémoire sur l'étendue de l'ancienne Rome, & sur les grandes voies qui sortoient de cette ville.</i> Par M. D'ANVILLE. | 198 |
| PREMIÈRE PARTIE, Dans laquelle on traite de l'étendue de l'ancienne Rome. | 200 |
| SECONDE PARTIE, Dans laquelle les voies qui sortoient de Rome sont décrites. | 212 |
| <i>Mémoire sur les Peuples qui habitent aujourd'hui la Dace de Trajan.</i> Par M. D'ANVILLE. | 237 |
| <i>Dissertation sur les ères de la ville de Rhosos ou Rhosus, en Syrie. Huitième supplément aux Dissertations du cardinal Noris, sur les époques des Syro-Macédoniens.</i> Par M. l'Abbé BELLEY. | 262 |
| <i>Observations sur une Médaille frappée par les habitans d'Antioche, sous le gouvernement de Trajan, père de l'empereur Trajan. Neuvième supplément aux Dissertations du cardinal Noris, sur les époques des Syro-Macédoniens.</i> Par M. l'Abbé BELLEY. | 271 |
| <i>Dissertation sur l'ère de Balanée, en Syrie. Dixième supplément aux Dissertations du cardinal Noris, sur les époques des Syro-Macédoniens.</i> Par M. l'Abbé BELLEY. | 287 |
| <i>Dissertation sur l'ère de Nicopolis, en Palestine. Onzième supplément à l'Ouvrage du cardinal Noris, sur les époques des Syro-Macédoniens.</i> Par M. l'Abbé BELLEY. | 294 |
| <i>Observations sur l'ère & sur les médailles de la ville de Bostres, en Arabie. Douzième supplément aux Dissertations du cardinal Noris, sur les époques des Syro-Macédoniens.</i> Par M. l'Abbé BELLEY. | 307 |

T A B L E.

| | |
|--|-----|
| <i>Dissertation sur l'ère des villes de Germanicopolis & de Neoclau- diopolis, en Paphlagonie.</i> Par M. l'Abbé BELLEY. | 324 |
| <i>Histoire de Postume, empereur dans les Gaules, éclaircie par les Médailles.</i> Par M. DE BREQUIGNY. | 338 |
| <i>Dissertation sur le poids de l'ancienne livre Romaine, déterminée par la comparaison de quelques autorités de Pline avec le poids des plus anciennes médailles Romaines en or.</i> Par M. DE LA NAUZE. | 359 |
| <i>Réflexions sur une loi de l'empereur Valentinien I^{er}, par laquelle il permet à tous les habitans de l'empire Romain d'avoir deux femmes légitimes en même temps.</i> Par M. BONAMY. | 394 |
| <i>Réflexions sur quelques monumens Phéniciens, & sur les alphabets qui en résultent.</i> Par M. l'Abbé BARTHÉLEMY. | 405 |
| <i>Mémoire sur la Diane d'Éphèse, & sur son temple.</i> Par M. le Comte DE CAYLUS. | 428 |
| <i>Mémoire sur la Vénus d'Apelles, dite Anadyomène.</i> Par M. le Comte DE CAYLUS. | 442 |
| <i>Examen d'un passage de Pline, dans lequel il est question de la pierre Obsidienne.</i> Par M. le Comte DE CAYLUS. | 457 |
| <i>Explication de la mosaïque de Palestre.</i> Par M. l'Abbé BARTHÉLEMY. | 503 |
| <i>Dissertation sur Homère, considéré comme poète tragique.</i> Par M. DE CHABANON. | 539 |
| <i>Mémoire sur les Mérovingiens.</i> Par M. GIBERT. | 557 |
| ART. I. <i>Remarques sur l'époque de l'usage du nom de Méro- vingiens.</i> | 558 |
| ART. II. <i>Examen grammatical du nom dont est formé celui des Mérovingiens.</i> | 566 |
| ART. III. <i>Observations historiques sur l'origine des Francs.</i> | 570 |
| <i>Recherches historiques sur les Cours qui exerçoient la justice</i> | |

T A B L E.

| | |
|--|-----|
| <i>Souveraine de nos Rois, sous la première & la seconde Race, & au commencement de la troisième. Par M. GIBERT.</i> | 587 |
| <i>Mémoire sur Frédégonde & sur Brunehaut, contenant la réfutation de l'apologie de Brunehaut, entreprise par quelques auteurs. Par M. GAILLARD.</i> | 633 |
| <i>Mémoire historique sur le trésor des Chartres, & sur son état actuel. Par M. BONAMY.</i> | 697 |
| <i>Mémoire sur les Aqueeducs de Paris, comparés à ceux de l'ancienne Rome. Par M. BONAMY.</i> | 729 |
| <i>Mémoire sur l'origine de Laure, célébrée par Pétrarque. Par M. MÉNARD.</i> | 756 |
| <i>Description d'un Vase & de quatre manuscrits nouvellement trouvés en Sibérie. Par M. le Président DE BROSSES.</i> | 777 |
| <i>Recherches sur les Chrétiens établis à la Chine dans le VII.^e siècle. Par M. DE GUIGNES.</i> | 802 |



MÉMOIRES



M É M O I R E S D E L I T T É R A T U R E ,

*Tirés des Registres de l'Académie Royale des Inscriptions
& Belles - Lettres.*



M É M O I R E S U R L A V I E D'HÉRODE ATTICUS.

Par M. DE BURIGNY.



VOIQU'HÉRODE ATTICUS ait eu, dans son siècle, la plus grande célébrité, & qu'il ait été décoré des titres les plus brillans, cependant les écrivains modernes n'en ont parlé que très-superficiellement: c'est ce qui m'a déterminé à faire mieux connoître un des hommes de Lettres qui a joué le plus grand rôle dans le second siècle de l'ère Chrétienne.

Tome XXX.

. A

*Iphig. in Aul.
Eurip. v. 697.*

Tiberius Claudius Atticus Hérode étoit de la plus noble extraction; Philostrate & Suidas le font descendre d'Æacus, que la fable suppose avoir été fils de Jupiter, & père de Pélée, mari de Thétis: Philostrate ajoute qu'il reconnoissoit parmi ses ancêtres Miltiade & Cimon, & qu'il avoit des Consuls pour aïeux. L'inscription en l'honneur de Regille donne à Hérode une autre généalogie non moins illustre; elle le fait descendre de Céryx fils de Mercure, & de Hersé fille de Cécrops; & en conséquence il est nommé Théséide, parce que Thésée avoit pour bisaïeul Cécrops. Comme il n'y avoit aucune relation entre la famille des Æacides & celle des Théséides, on a prétendu que Philostrate étoit en contradiction avec l'auteur de l'inscription; mais Olearius a cru que l'on pouvoit concilier ces divers rapports, en supposant qu'Hérode Atticus descendoit d'Æacus par son père, & de Cécrops par sa mère.

Philost. v. 2.

Le grand-père d'Hérode Atticus se nommoit Hipparque, suivant Philostrate, & non pas Plutarque, comme l'a écrit Suidas. On fait qu'il avoit de très-grands biens; qu'ayant été accusé d'aspirer à la tyrannie, il fut pros crit, & que ses biens furent confisqués. Cette révolution dans sa fortune arriva dans la ville d'Athènes; on en ignore les circonstances.

Jule Atticus son fils, se trouva, par cette disgrâce, dans une fâcheuse situation; mais un bonheur imprévu lui rendit plus qu'il n'avoit perdu: il découvrit un riche trésor dans une maison qui lui restoit. Craignant les recherches des Officiers du fisc, il crut en devoir donner avis à l'empereur Nerva: ce Prince lui répondit *qu'il pouvoit faire de ce trésor l'usage qu'il voudroit.* Cette lettre ne rassura point entièrement Atticus; il écrivit une seconde fois à l'Empereur, *que ce trésor étoit trop considérable pour un particulier: Nerva lui fit réponse que Mercure lui ayant fait ce présent, il devoit lui appartenir; qu'il étoit le maître d'en user, & même d'en abuser.*

Devenu riche par cet heureux hasard, il épousa une femme dont la dot augmenta sa fortune au point de le rendre le plus opulent de toute la Grèce. Il fut père de Tiberius Claudius Atticus Hérode, que Suidas appelle mal-à-propos Julius Hérode:

DE LITTÉRATURE. 3

cet auteur, accoutumé à confondre les objets, dit que ce fut Hérode qui rétablit sa fortune par la découverte d'un trésor, quoique ce soit à son père que Philostrate attribue cette aventure. Il est difficile de savoir pourquoi il fut appelé Hérode; ce nom n'est ni grec, ni latin, & il y a sujet de croire que c'est le même nom qu'Orode, si célèbre chez les Parthes. On apprend, par les harangues d'Antiphon, qu'il y avoit de son temps un homme appelé Hérode : Cicéron parle quelquefois d'un Philosophe de ce nom : on en trouve un qui étoit attaché à César; peut-être est-ce le même. Quelques Savans ont conjecturé que le nom d'Hérode avoit pû trouver faveur chez les Athéniens, en considération des bienfaits d'Hérode le grand, roi des Juifs, qui, selon l'historien Josèphe, donna des preuves de sa générosité à la ville d'Athènes.

Jule Atticus rassuré par les lettres de l'empereur Nerva, qui lui avoit laissé la libre disposition de son trésor, vécut dans la plus grande magnificence; il la fit paroître sur-tout dans les sacrifices & dans ses libéralités à l'égard des Athéniens. Il offrit à Minerve une hécatombe: il régaloit toutes les tribus & toutes les familles de la ville; & à la fête de Bacchus, il faisoit dresser des lits de lierre près du temple de ce Dieu, qui étoit dans l'Académie; là il faisoit distribuer du vin aux Athéniens, & même aux étrangers, qui venoient prendre part à la fête. Il ne bornoit point ses attentions à la seule ville d'Athènes: Troas, connue aussi sous le nom d'Alexandrie, ville très-célèbre, n'avoit point de bains; l'eau de ses puits étoit bourbeuse: Atticus en écrivit à l'empereur Adrien; il lui représenta combien il seroit honorable, & en même temps nécessaire, de venir au secours d'une ville ancienne, qui périssoit faute d'eau; il s'étendit sur la situation avantageuse de cette place; & il supplia le Prince de vouloir bien accorder trois cents myriades de dragmes, pour mettre ses habitans en état de boire des eaux saines: il fit souvenir l'Empereur qu'il avoit encore porté plus loin sa générosité en faveur de quelques villes beaucoup moins considérables que Troas. Adrien reçut très-gracieusement cette lettre; il accorda la demande d'Atticus; il lui donna même la commission de

xiv & xv.

Epist. ad Attic.
l. 11, epist. 2,
p. 1008; lib.
xiv, epist. 16,
p. 1885.

Bell. Jud. l. 1;
c. 16.

Philostr. n.º 31

V. Cellarius)
t. 11, p. 54.

Elle monta
à sept cents
myriades.

*V. Tillem. hist.
des Emper. t. I,
art. Aug. 3.*

présider aux travaux nécessaires pour amener des eaux dans la ville. La dépense monta à plus du double de ce qu'avoit cru Atticus, ou du moins de ce qu'il en avoit écrit à l'Empereur. Les Procurateurs de ce Prince en Asie, c'est-à-dire les Intendants que la Cour envoyoit pour faire l'emploi des deniers publics, & pour les lever dans les provinces de l'Empereur, représentèrent à Adrien qu'il étoit odieux que toutes les villes d'Asie fussent obligées à s'épuiser en frais pour l'usage d'une seule. L'Empereur en écrivit à Atticus; il témoignoit, dans sa lettre, qu'il étoit mécontent de ce que la dépense avoit été beaucoup au-delà de ce qu'on lui avoit fait entendre: Atticus répondit qu'il le supplioit de ne pas s'inquiéter pour si peu de chose, & qu'il chargeroit son fils de rendre ce qui excéderoit la dépense que l'Empereur avoit compté faire.

Philost. v. 4.

Pour achever ce qui regarde Jule Atticus, nous n'oublierons pas de rapporter qu'il voulut donner, même après sa mort, des preuves publiques de sa générosité & de sa magnificence: il fit un testament par lequel il léguoit à chaque Athénien une mine d'argent par chaque année. C'étoient ses affranchis qui lui avoient donné le conseil d'immortaliser ainsi sa mémoire aux dépens de son fils; ils haïssoient Hérode Atticus, & d'ailleurs ils vouloient se faire, auprès du peuple d'Athènes, un mérite de ce bienfait de leur maître.

Le testament ayant été lû, Hérode Atticus, son fils, en parut très-peu content: enfin il y eut un accommodement entre lui & les Athéniens; il convint de donner à chaque Athénien cinq mines une fois payées, à condition que la rente d'une mine, assignée par le testament à chaque citoyen d'Athènes, seroit éteinte. Mais Hérode trouva le moyen de réduire presque à rien cette gratification: son père & ses ancêtres avoient aidé un très-grand nombre d'Athéniens dans leurs besoins; leurs billets se trouvèrent parmi les papiers de la succession d'Atticus; Hérode les donna en paiement, & il se trouva que plusieurs Athéniens furent obligés de convenir qu'ils lui restoiient redevables: ils furent très-mécontents qu'il eût fait revivre ces dettes; & pour se vanger ils donnèrent, par dérision, au magnifique stade

DE LITTÉRATURE.

qu'il fit faire, le nom de *Panathénaique*, comme ayant été construit de l'argent qu'il auroit dû donner à tous les Athéniens.

C'est de ce Julius Atticus que naquit le célèbre Hérode Atticus: il vint au monde à Marathon, ce lieu si connu par la victoire de Miltiade. C'étoit un bourg éloigné d'Athènes à peu près de dix mille pas: ce n'est plus présentement, selon M.^{rs} Spon & Vheler, qu'un petit hameau de quinze ou vingt métairies, dans lequel habitent environ cent cinquante Albanois, & l'on n'y trouve plus aucun vestige d'antiquité. Hérode Atticus étoit né avec les plus heureuses dispositions: elles furent cultivées par les plus grands maîtres de son siècle, que bien-tôt il surpassa. Il tourna sa principale attention vers le talent de la parole, qui étoit l'objet de l'ambition des Savans de son temps. Il prit des leçons de tous ceux qui avoient une réputation supérieure. Ces hommes, si célèbres pour lors, sont à peine connus aujourd'hui: comme ils contribuèrent à former le jeune Hérode, il n'est pas hors de propos de faire connoître leurs talens & leurs caractères. Scopélien paroît avoir été celui qu'Hérode s'étoit principalement proposé d'imiter; c'étoit, si l'on en croit Philostrate, l'homme de la Grèce qui parloit avec le plus de facilité, de hardiesse & d'élévation: il résidoit à Smyrne, & il y enseignoit avec une si brillante réputation que les Asiatiques, les Égyptiens, les Phéniciens, les Grecs mêmes & la jeunesse d'Athènes accouroient pour l'entendre.

*Cornel. Nepos;
in Miltiade.
T. II, p. 185.*

Philost. p. 515.

Id. p. 518.

L'empereur Domitien avoit ordonné d'arracher les vignes dans les provinces. Cet édit causa un extrême mécontentement en Asie, & toutes les villes de cette grande province crurent devoir lui faire des remontrances. Scopélien fut chargé de cette dangereuse commission: il y réussit si bien, qu'il obtint non seulement, si l'on en croit Philostrate, que l'on continueroit à cultiver les vignes, mais même que ceux qui ne le feroient pas, seroient mis à l'amende. Il revint en Asie comblé d'honneurs & des présens de Domitien.

Id. p. 520.

*Tillem. t. II,
vie de Domitian,
art. 15.*

Jule, père d'Hérode, persuadé que la connoissance de Scopélien seroit très-utile à son fils, le pria de venir à Athènes, où il le reçut chez lui avec les honneurs qui étoient dûs au

Philost. p. 520.

Philos. p. 521. plus éloquent de tous les Asiatiques. Hérode étoit pour lors fort jeune; sa grande passion étoit de se mettre en état de faire des discours d'éloquence sur le champ, & sans préparation; il faisoit une si grande estime de cette facilité, qu'il l'auroit préférée à l'honneur du Consulat, s'il avoit été le maître de choisir. Il vit avec d'autant plus de plaisir Scopélien, que cet Orateur excelloit dans ce genre; il en fut témoin, & il résolut d'imiter ce nouveau maître. Les louanges de Jule son père furent le sujet qu'il prit; & sans s'être préparé, il en fit un éloge qui plut tellement à Jule, qu'il donna à son fils cinquante talens, & quinze à Scopélien. Hérode ne voulant point céder en générosité à son père, prit sur la somme qu'il avoit reçue quinze talens dont il gratifia son maître. Jule, pour faire voir jusqu'où il portoit l'estime pour Scopélien, fit abattre toutes les statues des Rhéteurs, qui étoient dans ses jardins: comme si Scopélien méritoit d'enseigner seul l'éloquence, & que les autres ne fussent capables que d'en gâter le goût.

C'étoit Gorgias qui le premier s'étoit vanté de pouvoir, avec succès, traiter sur le champ quelque sujet qu'on lui proposât. Socrate entreprit de le tourner en ridicule, comme on peut le voir dans le dialogue de Platon qui a pour titre *Gorgias*. Les Grecs eurent cependant une si grande idée de ce Rhéteur, qu'ils lui firent l'honneur de lui ériger non pas une statue dorée, mais une statue d'or, ce qui n'avoit encore été accordé à personne: *cui tantus honos habitus est a Gracia*, dit Cicéron, *soli ut ex omnibus delphis non inaurata statua sed aurea statueretur*: ce qui est aussi confirmé par Valère Maxime. Pline convient de la statue d'or, mais il prétend, ce qui est moins vrai-semblable, que ce fut Gorgias lui-même qui fit les frais de cette statue. Les Philosophes eurent ensuite la vanité de vouloir imiter cette confiance de Gorgias, à parler de tout sans préparation: *audax negotium, dicerem impudens, nisi hoc institutum postea translatum ad Philosophos nostros esset*: c'est la remarque de Cicéron.

De smib. bonor. et malorum, l. 1, c. 1. Polémon, successeur de Scopélien dans la chaire de Smyrne, fut un de ceux dont Hérode admiroit le plus les talens. Il n'eut pas moins de réputation que son prédécesseur. Tandis qu'il

DE LITTÉRATURE.

7

enseignoit à Smyrne, la ville étoit remplie de toute la jeunesse du continent & des isles qui venoit prendre ses leçons: il avoit une si grande considération à Smyrne, que par son autorité il calma des séditions qui désoloient cette ville. Il fut estimé & honoré des empereurs Trajan & Adrien. Tite Antonin n'étant encore que proconsul d'Asie, vint à Smyrne & prit son logement dans la maison de Polémon, qu'on regardoit comme la plus belle de la ville. Il étoit pour lors en campagne: ayant appris, à son retour, que le Proconsul logeoit chez lui, il se mit à crier devant sa porte, *que c'étoit une chose indigne, qu'on le chassât ainsi de sa maison*: Antonin, plus sage & plus modéré que ce Sophiste, prit le parti d'aller chercher une autre demeure, quoique ce fût en pleine nuit. On prétend que l'empereur Adrien ayant été informé de ce peu d'égard de Polémon pour un Magistrat du peuple Romain, n'en fit aucune plainte; & que pour faire oublier cet odieux procédé à Antonin, il eut l'attention de déclarer, dans son testament, que c'étoit Polémon qui lui avoit donné le conseil de l'adopter. Mais cette précaution étoit inutile: Antonin, le plus vertueux de tous les Princes, ne connoissoit pas la vengeance: il le fit bien voir par l'accueil qu'il fit à Polémon, lorsque ce Rhéteur vint à Rome le complimenter sur son avènement à l'Empire: il ordonna qu'on lui préparât un appartement, en ajoutant qu'il ne vouloit pas que personne l'en délogeât. Un comédien se plaignant à ce Prince que Polémon l'eût chassé du théâtre en plein jour, l'Empereur lui répondit, *il m'a bien chassé de sa maison en pleine nuit, & je n'en ai pas porté de plainte.*

Philos. p. 5312

Id. p. 532.

Id. p. 534

Ce fut pour faire connoissance avec ce célèbre Rhéteur qu'Hérode vint à Smyrne. Hérode étoit déjà élevé en dignité, & l'Empereur lui avoit accordé la Présidence des villes d'Asie: il alla rendre visite à Polémon, & après l'avoir embrassé & traité de père, il lui demanda quand il auroit le plaisir de l'entendre. Ce Sophiste étoit si capricieux & si vain, qu'Hérode ne doutoit pas qu'il ne se fit beaucoup prier; mais il fut agréablement surpris quand Polémon lui répondit, *dés aujourd'hui si vous voulez.* En effet il parla sur le champ d'une façon si

Id. p. 5364

brillante, & en même temps si solide, qu'Hérode en fut extraordinairement surpris. Le sujet du discours, qui n'étoit pas préparé, dut faire grand plaisir à son auditeur; c'étoit un panegyrique d'Hérode, & une louange magnifique de tout ce qu'il avoit fait de grand. Hérode, dans une de ses lettres, parle de la manière de déclamer de Polémon, & il rapporte qu'il s'agitoit avec violence, qu'il frappoit du pied & sortoit quelquefois de sa chaire. Il l'avoit entendu trois fois: il ne se proposa que de le juger la première fois; la seconde il conçut pour lui une très-grande amitié, & la troisième fois il se déclara son admirateur. Il fut si content de ces trois discours, qu'il crut devoir lui envoyer un présent, qui est évalué à vingt-cinq talens. Polémon ne voulut pas l'accepter: Hérode ne savoit pas trop à quoi attribuer ce refus; mais ayant appris que Polémon avoit dédaigné cette somme, comme n'étant pas digne de lui, il y ajouta cent mille dragmes, que Polémon pour lors ne refusa point.

Philost. p. 537.

Id. p. 538.

*55 myriades
de dragmes.
V. Olearius.*

Hérode avoit déjà une très-grande réputation d'éloquence: on auroit souhaité, à Smyrne, qu'il eût voulu entrer en lice avec Polémon; mais il ne jugea point à propos de se commettre: pour n'y être pas obligé en quelque sorte, il sortit promptement de Smyrne, plein d'admiration pour Polémon, dont il fit publiquement les plus grands éloges. Un jour qu'après avoir prononcé un discours à Athènes sur les trophées de la guerre du Péloponnèse, il recevoit des complimens, il dit à ceux qui le félicitoient sur son éloquence, *lisez ce que Polémon a écrit sur ce sujet, & vous verrez quel homme c'est que Polémon.* Une autre fois tous ceux qui assistoient aux jeux Olympiques s'écriant *qu'Hérode étoit un autre Démosthène*, il répondit, *vous voulez dire sans doute que je suis un autre Polémon.* On lui demandoit un jour quels avoient été ses maîtres; il répondit *c'est Polémon, depuis que j'ai commencé d'avoir quelque connoissance.* N'oublions pas un trait de la vanité de Polémon: le roi du Bosphore étant venu à Smyrne, & ayant demandé souvent à voir Polémon, ne put l'obtenir qu'en l'allant trouver chez lui & en lui apportant dix talens.

*Tillem. t. II,
Adrien, art. 2.*

Il n'est pas étonnant qu'un homme aussi vain que Polémon
conçût

conçût de la jalousie contre ceux qui lui disputoient le premier rang dans l'art de parler. Le célèbre Favorin avoit ses partisans, qui le préféroient à tous les autres Rhéteurs : les Éphésiens van- toient Favorin, Smyrne étoit pour Polémon. Cette rivalité, qui avoit commencé en Ionie, s'accrut à Rome par les louanges *Philosf. p. 490;* que les Grands donnèrent à Favorin : les deux concurrens s'ani- *Id. p. 491.* mèrent l'un contre l'autre avec une chaleur qui les fit blâmer tous deux.

Hérode, malgré l'admiration qu'il avoit pour Polémon, eut l'adresse de plaire à Favorin, qu'il regardoit aussi comme son maître ; & ce Sophiste l'aima tellement qu'il lui légua, par son testament, sa bibliothèque & une maison qu'il avoit à Rome.

C'est ce Favorin qui ayant un jour été mal-à-propos censuré *Tillem art. 19;* par l'empereur Adrien, comme employant une expression qui *Adrien.* n'étoit pas assez latine, lui céda sans disputer, quoiqu'il pût se défendre ; & il répondit en riant à ceux qui s'en étonnoient, *Spart. in* *Adriano.* *est-ce que vous ne voulez pas que je croie qu'un homme qui a trente légions est le plus habile homme du monde !* L'empereur Adrien, qui l'avoit fort aimé, se dégoûta de lui, & lui procura bien des desagrémens ; ce qui ayant été sù à Athènes, le peuple, & sur-tout les Magistrats, coururent abattre une statue qu'ils lui avoient dressée. Favorin, sans en être ému, se contenta de dire, *Socrate eût bien voulu en être quitte à si bon marché.* Il se van- toit de trois *Philosf. pag. 489, n.º 8.* choses singulières, de parler bien grec quoiqu'il fût d'Arles, dans les Gaules ; d'avoir été accusé d'adultère quoiqu'il fût eunuque ; & enfin d'avoir eu des disputes avec l'Empereur & d'en être sorti sans aucun danger. Aulugelle nous a conservé quelques dissertations de Favorin : il y en a une pour prouver que les femmes devroient allaiter leurs enfans ; une autre sur *L. XII, c. 1.* le devoir des Juges ; une contre l'astrologie judiciaire ; une *L. XIV, c. 1.* comparaison d'un endroit de Pindare & de Virgile, au sujet *or 2.* d'une description du mont Etna, toute à l'avantage du poète *Lib. XVII,* Grec. Il aimoit à s'exercer sur des sujets bizarres, pour faire *c. 10.* briller son éloquence : il avoit fait l'éloge de Thersite & celui *C. 12.* de la fièvre-quarte, dans lesquelles il y avoit, dit-on, des choses fort agréables ; *Lepida sanè multa & non facilia inventu*

- in utramque causam dixit*: ce sont les termes d'Aulugelle, dans lequel on peut voir un entretien de Favorin avec un Stoïcien & un Péripatéticien, sur le bonheur & la vertu. Quoiqu'il fût très-exercé dans la langue grecque, il avoit fait une étude particulière de la langue latine, jusqu'à en donner des leçons aux plus fameux Grammairiens de Rome. Il avoit aussi étudié les loix Romaines, & on peut lire, dans Aulugelle, des remarques critiques qu'il avoit faites sur les loix des douze tables.
- C. 7.* Secundus, sophiste d'Athènes, fut aussi un des maîtres d'Hérode: leur amitié fut interrompue par quelques mouvemens de jalousie: la mort de Secundus rendit à Hérode ses premiers sentimens; il oublia les disputes qu'ils avoient eues, il le pleura & fit son oraison funèbre. Calvisius Taurus, très-célèbre philosophe, enseigna la philosophie Platonicienne à Hérode. Il est beaucoup parlé de ce Philosophe dans Aulugelle, qui avoit été lié avec lui: il rapporte une conversation qu'ils eurent ensemble sur la colère: ce Philosophe expliqua comment le Sage devoit se conduire dans les sujets de mécontentement qui pouvoient lui survenir. C'étoit à Athènes que Taurus faisoit sa résidence, & il s'étoit acquis une si grande réputation, que les gens les plus illustres, qui passaient par la Grèce, ne manquoient pas de lui aller rendre visite. Il donnoit à manger, & les jeunes gens qu'il invitoit préparoient des questions subtiles, sur lesquelles on dispuoit dès que le repas étoit fini: *eratque initium loquendi edundi finis*, dit Aulugelle: jusque-là on gardoit le silence. Il pratiquoit la plus grande sobriété; le repas consistoit en un plat de lentilles & de citrouilles.
- L. XVIII, c. 1.*
- L. XX, c. 1.*
- Philos. p. 544.*
- L. I, c. 26.*
- L. II, c. 2.*
- L. VI, c. 13.*
- L. XVII, c. 8.*
- Philos. n.° 14.* Outre ces maîtres d'éloquence & de philosophie, Hérode en eut encore d'autres: Théagène de Cnide & Munatius de Tralles, peu connus d'ailleurs, furent ses maîtres de critique; c'est ainsi que Philostrate les appelle.

Élevé par ces maîtres, Hérode, qui se livroit tout entier au travail, acquit bien-tôt une très-grande célébrité. Étant encore fort jeune, il fut député à l'empereur Adrien, qui étoit pour lors en Pannonie; il le harangua: on ignore quel étoit le sujet de sa députation; mais on sait que le jeune orateur, étonné sans

DE LITTÉRATURE. 11

doute par la présence de l'Empereur, resta court; ce qui lui causa tant de chagrin, qu'il fut sur le point de s'aller jeter dans le Danube.

Étant revenu dans sa patrie, il fit des leçons publiques d'éloquence: il passoit une partie de l'année à Marathon: toute la jeunesse se rendoit chez lui. On rapporte qu'Alexandre, fameux sophiste, qui fut surnommé le *Platon croté*, étant venu à Athènes pour y donner des preuves de sa supériorité en fait d'éloquence, & n'y trouvant pas les jeunes gens, parce qu'ils étoient à Marathon chez Hérode, lui écrivit pour le prier de les renvoyer à Athènes. Hérode lui répondit qu'il viendrait lui-même à leur tête le trouver un jour marqué, & qu'il pouvoit l'attendre dans le Céramique. Cette espèce de défi se répandit dans Athènes; il y eut un grand concours: il étoit déjà tard & il ne paroissoit pas qu'Hérode dût venir; on s'imagina qu'il avoit voulu tromper Alexandre. Celui-ci voyant le peuple ennuyé d'attendre, fit un discours qui fut très-applaudi: il en avoit commencé un second, où il prouvoit que les Scythes faisoient beaucoup mieux de mener une vie errante que d'habiter dans des villes, lorsqu'Hérode arriva avec sa compagnie. Alexandre interrompit son discours pour offrir à Hérode ou de le continuer, ou de parler sur tel sujet qu'il jugeroit à propos. Hérode s'apercevant que la question sur les Scythes plaisoit beaucoup à l'assemblée, fit signe à Alexandre de continuer: celui-ci ne demandoit pas mieux; il fut applaudi. Hérode entreprit aussi de parler devant ce Rhéteur; il prit un sujet tiré de l'histoire Grecque, selon l'usage des Sophistes de ce temps-là, comme on peut le juger par les ouvrages d'Aristide, & par ce qui nous est resté de Polémon & d'Himerius. La matière du discours d'Hérode étoit sur le desespoir des Athéniens, vaincus en Sicile, qui demandoient la mort comme une grace. Alexandre fut surpris de l'éloquence d'Hérode; il avoua qu'il n'y avoit point de Rhéteur qui pût lui être comparé; & Hérode fut si content des louanges d'un orateur qui avoit lui-même beaucoup de réputation, qu'il lui fit de riches présens: c'étoient, selon Philostrate, dix bêtes de charge, dix chevaux, dix échançons, dix

*Philost. pages
570 & 771.*

Id. p. 572.

secrétaires, vingt talens d'or, beaucoup d'argent & deux esclaves étrangers, dont le jargon, demi-grec & demi-barbare, avoit beaucoup amusé Alexandre.

Il se forma de très-habiles Rhéteurs à l'école d'Hérode; leur nom, peu connu aujourd'hui, fut très-célèbre dans leur siècle: les principaux furent Adrien de Tyr, Chrestus de Byzance, Pausanias de Césarée, Ptolémée de Naucratis, Rufus de Périnthe, Sceptus & Amphiclès.

Philos. p. 585. Adrien de Tyr s'attacha dès sa plus tendre jeunesse à Hérode, auquel il succéda dans la chaire d'Athènes: il étoit aussi dans l'usage de parler sans préparation; mais quoiqu'il crût égaler les autres Rhéteurs, il convenoit qu'Hérode étoit fort supérieur à lui. Il fit le panégyrique de son maître, après qu'il fut mort, & il tira des larmes de ses auditeurs. On a encore quelques extraits des ouvrages de ce Rhéteur, qu'Allatius nous a conservés. Raphaël de Volterre, Sylburge, Gérard Vossius & M. Fabricius, soutiennent que le Pausanias, disciple d'Hérode, est le même que celui qui a fait la description de la Grèce.

Fabricii, bib. Græca, lib. IV, cap. 30, t. IV, p. 409, t. III, p. 467.

Voyez Tillem. art. 33, vie de M. Aurèle.

Quoi qu'il en soit de cette question, qui n'est pas sans difficulté, & sur laquelle les Savans sont partagés, Pausanias & Adrien furent admis par leur maître à l'auditoire de la clepsydre: voici ce que c'étoit. Il choisissoit parmi ses auditeurs dix de ceux dont il étoit le plus content, & après la leçon ordinaire, il les emmenoit avec lui, & il leur en donnoit une particulière qui duroit le temps d'une clepsydre. On sait que c'étoit un vase percé, rempli d'eau, dont l'écoulement servoit à marquer la durée du temps. La clepsydre dont Hérode se servoit, lui en laissoit assez pour pouvoir réciter jusqu'à cent vers; après cette seconde leçon, Hérode donnoit à manger à ses disciples, & il pratiquoit le conseil qu'il leur donnoit, de s'occuper même à table de discours sérieux.

Aulugelle fut aussi un des disciples d'Hérode, & il nous apprend divers traits de sa vie dans ses *uits Antiques*. Il rapporte qu'étant à Athènes avec plusieurs Romains, qui étoient allés dans cette ville pour y cultiver leur esprit, Hérode les

L. II, c. 2.

envoyoit prier de venir à ses maisons de campagne, près de la ville. Il en avoit une entr'autres à Céphise qui devoit être un lieu délicieux ; c'étoit un endroit éloigné de cinq ou six milles d'Athènes, dont Strabon & Pline font mention, & qui, suivant M. Spon, retient encore son ancien nom. Il y avoit de grands bois où l'on étoit à l'abri des rayons du Soleil, de longues galeries, beaucoup d'eaux & des bains très-propres. Un jour qu'Aulugelle y alla, il y avoit un jeune homme qui se disoit Stoïcien, & qui, à force de parler, fatiguoit toute la compagnie. Il commença dès le repas ; & après s'être étendu sur ce qui regardoit la Philosophie, il insinuoit que personne ne pouvoit lui être comparé, que tous les Romains n'étoient que des ignorans, que lui seul pouvoit résoudre les syllogismes captieux ; que personne ne possédoit aussi-bien que lui la morale, la connoissance de l'esprit humain, l'origine des vertus & des maladies de l'ame. Il prétendoit que les douleurs & les dangers qui menaçoient de la mort, ne pouvoient pas troubler son bonheur ; & que, quelque accident qui arrivât à un vrai Stoïcien, la tranquillité de son ame étoit inaltérable, qu'on ne devoit pas même s'apercevoir d'aucun changement sur son visage. Après qu'il eut long-temps ennuyé la compagnie par ces exagérations & par sa vanité, Hérode prit la parole, & dit en grec à ce jeune homme : *Permettez-nous, ô le plus grand des Philosophes, de vous répondre par Épictète même, puisque vous ne nous en croyez pas capables.* Alors il fit apporter le second livre des dissertations d'Arrien sur Épictète ; il en lut le chapitre 19, dans lequel Épictète attaque vivement ces jeunes Stoïciens, qui ne s'amusaient que de questions inutiles, étoient peu occupés d'être gens de bien. Il n'en fallut pas davantage pour confondre ce jeune étourdi, parce qu'il sembloit que cette leçon d'Épictète avoit été faite précisément pour lui.

Aulugelle nous a conservé un autre trait d'Hérode, dont il fut témoin. Il rapporte qu'un homme, vêtu d'un manteau, se présenta devant eux avec une barbe qui lui descendoit jusqu'à la moitié du corps ; cet inconnu leur demanda de quoi avoir du pain, Hérode voulut savoir qui il étoit : le mendiant



répondit d'un ton grondeur qu'il étoit *Philosophe*, & qu'il s'étonnoit de la question, puisque cela sautoit aux yeux. Je vois bien, repliqua Hérode, la barbe & le manteau, mais je ne vois pas encore le *Philosophe*; prouvez-nous que vous l'êtes. Quelqu'un de la compagnie dit que c'étoit un homme qui étoit dans l'habitude de mendier & d'insulter ceux qui lui refusoient. Alors Hérode dit: *Donnons-lui parce que nous sommes des hommes, quoique peut-être il ne le soit pas: tanquam homines non tanquam homini*, & il lui fit donner assez d'argent pour avoir du pain pendant un mois, en se plaignant de ce qu'on osoit ainsi profaner le beau nom de *Philosophe*.

L. XIX, c. 12. Nous voyons encore dans Aulugelle l'extrait d'une harangue qu'Hérode fit sur la nécessité des passions, sans lesquelles la vie languiroit; il croyoit qu'elles étoient utiles, lorsqu'on les contenoit dans des bornes raisonnables: il vouloit réfuter le dogme de l'apathie des Stoïciens, & répondre à un *Philosophe* de cette secte, qui lui avoit fait des reproches d'avoir témoigné trop de douleur de la mort d'un enfant qu'il aimoit.

Hérode étoit non seulement célèbre dans la Grèce, mais il *Philos. p. 567*, avoit aussi une grande réputation à Rome, où il avoit exercé avec beaucoup de succès le talent de faire des harangues sur le champ. L'empereur Tite-Antonin, le regardant comme l'homme le plus éloquent de son siècle, le nomma maître d'éloquence de Marc-Aurèle & de Lucius Verus, ses deux fils adoptifs, qui dans la suite furent tous deux Empereurs en même temps.

L'honneur qu'il eut de contribuer à l'éducation de ces deux Princes, le conduisit à la plus haute fortune; il fut Consul l'an de J. C. 143, avec C. Bellicius Torquatus. Ce fut apparemment après son Consulat qu'il fut nommé Préfet, pour régler l'état des villes libres de l'Asie, & président des *Panelènes* & des *Panathénées*, où il fut couronné. Il en voulut témoigner sa reconnoissance aux Athéniens, par la construction d'un magnifique stade de marbre blanc, qui fut achevé en quatre ans. *Philos. n.º 5.* Philostrate assure qu'il n'y en avoit point de comparable; *Pausan. l. 1, c. 20.* Pausanias en parle en ces termes: *Je finirai cet article*

*Pagi an. 143,
Tillemont, vie de
Tite Antonin,
art. 9.*

par un monument qui cause de la surprise & de l'admiration, je
 veux dire ce stade de marbre blanc, dont je ne puis mieux faire
 comprendre la grandeur, qu'en disant qu'il commence à la colline
 qui est au dessus de l'Ilissus, & qu'il vient aboutir droit à la rivière,
 en forme de demi-lune, par un double mur d'un & d'autre côté;
 Hérode Atticus, qui a fait construire ce magnifique stade, épuisa
 presque toute une carrière du mont Pentelique. Il donna dans ce
 même stade aux Athéniens un spectacle nouveau : on y vit *Philos. n.º 5.*
 un vaisseau très-agréablement équipé, qui couroit sans être
 tiré par des chevaux; c'étoient des machines souterraines qui
 le faisoient agir. On voit encore les restes de ce fameux stade.
 M. Leroi, dans le bel ouvrage qu'il vient de nous donner, *P. 36 & 37.*
 en a décrit la longueur, qui est de cinq cents quatre-vingt-onze
 pieds depuis l'entrée jusqu'au bas des gradins du fond.

Hérode fit faire aussi à Athènes un théâtre magnifique,
 auquel il donna le nom de *Régille*, en l'honneur de sa femme.
 On prétend que, dans tout l'empire Romain, rien n'égalait la
 beauté de ce stade & de ce théâtre.

Il répara aussi l'*Odeum* (a), & y ajouta de nouveaux orne- *Pausan. L. VII,*
 mens : non content de donner des preuves de sa magnificence *c. 4º.*
 dans Athènes, il fit construire à Corinthe un très-beau théâtre;
 mais cependant beaucoup au dessous de celui d'Athènes. Pau-
 sanias entre dans le détail des ornemens dont Hérode embellit *L. II, c. 12.*
 le temple de Neptune à Corinthe : *Il est, dit-il, enrichi de*
diverses offrandes qu'Hérode Atticus y a consacrées de nos jours,
vous voyez entre autres choses quatre chevaux qui sont dorés, à
la réserve de la corne qui est d'ivoire; & auprès de ces chevaux,
deux tritons qui sont aussi dorés jusqu'à la moitié du corps, le
reste est d'ivoire. Amphitrite & Neptune sont debout sur un char;
le jeune Polémon est aussi debout sur un dauphin; l'enfant & le
dauphin sont d'or & d'ivoire: la base qui soutient le char d'Am-
phitrite est ornée de quatre bas-reliefs; sur le premier, l'ouvrier a

(a) Voy. sur l'*Odeum*, le XXIII.^e | ce monument. On en trouve aussi
 tome des Mémoires de l'Académie | une description dans l'ouvrage de
 des Belles-Lettres, *Hist. p. 195,* | M. Leroi, qui a fait graver ce qui
 M. l'abbé Belley y fait l'histoire de | en reste encore.

représenté la mer & la jeune Vénus qui s'élève au dessus des flots, accompagnée d'une troupe de Néréïdes; sur le second bas relief, on voit les enfans de Tyndare, qui tiennent là leur rang comme des divinités favorables aux vaisseaux & aux gens de mer; le troisième est une image de la mer quand elle est calme: un monstre marin, moitié cheval, moitié baleine, fend superbement les flots; enfin le quatrième représente Ino & Bellerophon avec le cheval Pégase.

N^o 5. Philostrate a détaillé les autres ouvrages publics qu'Hérode a fait faire. Il parle des statues de l'isthme, du colosse de l'isthme & d'Amphitrite, du dauphin de Mélicerte: il nous apprend qu'il consacra en l'honneur d'Apollon un stade à Delphes; qu'il fit faire des bains très-salutaires pour les Thessaliens & pour les Grecs qui habitoient près le golfe de Mélie; qu'il adoucît les eaux de Canuse; enfin qu'il fit des établissemens très-avantageux pour l'Eubée, pour le Péloponnèse, pour la Béotie & pour d'autres pays.

V. aussi Pausan.
l. VI, c. 21, &
l. X, c. 32.

Philost. n^o 6. Sa grande ambition auroit été de couper l'isthme de Corinthe pour joindre la mer Ionienne à la mer Égée, afin qu'on pût passer de l'une à l'autre sans faire le tour du Péloponnèse, & sans être exposé aux tempêtes fréquentes dans cette mer. Plusieurs Princes très-puissans avoient eu ce projet, le roi Plin. l. IV, Demetrius, Jules César & Néron. Ce dernier avoit commencé
c. 4, t. I, pag. 191.
Tillemon. art. 26, Néron. ce travail; & pour encourager les travailleurs, il avoit porté lui-même la terre. En deux mois & demi, grand nombre d'ouvriers n'avoient avancé l'ouvrage que de quatre stades; on le discontinua, par la crainte que l'on eût que la mer Ionienne ne submergeât le pays. Toutes les tentatives qu'on avoit faites à ce sujet, n'ayant eu aucun succès, Hérode ne perdit cependant pas l'espérance de pouvoir mieux réussir dans ce projet; mais il falloit une permission de l'Empereur, & il n'osa la demander, de peur d'être accusé de folie, en voulant exécuter une entreprise où les plus grands Princes avoient échoué. C'est de Ctésidème que Philostrate apprit cette anecdote, & Hérode lui-même en avoit fait part à Ctésidème.

Les Grecs témoignèrent plusieurs fois leur reconnaissance pour

pour Hérode par des monumens publics. Spon nous a donné deux inscriptions en son honneur, l'une de la tribu Antiochide, & l'autre du Sénat & du peuple de Mégare: il est nommé dans la première, *grand-prêtre des Empereurs*, ΑΡΧΙΕΡΕΑ ΤΩΝ ΣΕΒΑΣΤΩΝ; on y célèbre sa bienveillance & ses bienfaits envers la patrie: il est parlé dans la seconde, de son Consulat & des services qu'il avoit rendus au Sénat & au peuple de Mégare. Une autre inscription, qui se trouve encore dans Spon, nous apprend que les Thasiens érigèrent une statue à l'empereur Adrien, sous le pontificat d'Atticus; d'où l'on peut conclurre que, dans sa jeunesse, il avoit eu le pontificat de l'isle de Thasos. *Voyage, t. II, p. 400.*

Il est ordinaire qu'un homme, qui fait une grande fortune; ait de puissans ennemis. Les plus considérables qu'eut Hérode, furent Quintilius Condianus & Quintilius Maximus: c'étoient deux frères connus sous le nom des *Quintiles*, illustres par leur érudition, par leur expérience dans la guerre, & encore plus par leur union & leur amitié; ils étoient unis en tout, même dans le gouvernement des provinces; l'un en étoit Lieutenant, lorsque l'autre en étoit Gouverneur: ils faisoient des livres ensemble; on a encore quelques fragmens d'ouvrages qu'ils avoient composés sur l'Agriculture. L'empereur Commode, sous prétexte d'une rébellion à laquelle ils n'avoient jamais pensé, les fit tuer ensemble. Ils avoient été Consuls l'an de J. C. 151, sous l'empire de Tite-Antonin; ils gouvernèrent la Grèce vingt ans après, lorsque Marc-Aurèle étoit Empereur, & ce fut-là l'occasion qui les brouilla avec Hérode. Quelques-uns ont dit que l'origine de cette division venoit de ce que, dans les jeux Pythiques, ils n'avoient pas été d'accord sur les honneurs que l'on devoit rendre aux habitans de la Troade, que les Quintiles favorisoient peut-être trop, parce qu'ils étoient de ce pays; mais Philostrate donne une raison de leur haine, qui paroît plus vrai-semblable; il rapporte que lorsque les Quintiles commandoient dans la Grèce, les Athéniens les prièrent de vouloir bien se rendre à une de leurs assemblées publiques; lorsqu'ils y furent, les Athéniens portèrent leurs plaintes contre

l'administration d'Hérode, & ils les supplièrent d'en informer l'Empereur. Les Quintiles écoutèrent favorablement les Athéniens, & ils instruisirent le Prince de ce qui se passoit; Hérode s'imagina que c'étoient eux qui animoient le peuple contre lui, & il s'en plaignit hautement.

Il y avoit pour lors à Athènes un Président des écoles, que *Philos. p. 566.* l'on nommoit *Théodote*. Hérode auroit pû se flatter de l'avoir dans ses intérêts: Théodote avoit été son disciple, & c'étoit sans doute à son maître qu'il étoit redevable de la dignité dont il jouissoit à Athènes; car l'empereur Marc-Aurèle avoit donné à Hérode la commission de nommer les chefs des écoles philosophiques (*b*). Cependant Théodote, sans être ennemi déclaré d'Hérode, lui rendit sourdement tous les mauvais offices qu'il put, jusqu'à se lier avec ceux qui lui étoient les plus contraires, & à travailler avec eux aux mémoires qu'on envoyoit contre lui. Ceux qui n'aimoient pas Hérode, soit qu'il eût abusé de son autorité, soit que la jalousie & la haine aient toujours persécuté le mérite, se déclarèrent publiquement contre lui, dès qu'ils se virent appuyés par les Quintiles. Les chefs de ses ennemis chez les Athéniens, étoient Démocrate, Praxagore & Mamertin. Hérode voulut leur intenter un procès criminel, comme à des séditieux qui soulevoient le peuple; ils s'enfuirent secrètement d'Athènes, & ils allèrent à la cour de Marc-Aurèle, qui étoit pour lors à Sirmium dans la Pannonie. On croyoit ce Prince mal intentionné pour Hérode, qu'il avoit soupçonné d'avoir été confident de Lucius Verus, son collègue, dont Marc-Aurèle n'avoit pas eu sujet d'être content. Il étoit vrai que Lucius Verus étant parti de Rome pour chasser le roi Vologèse, qui faisoit de grands ravages dans la Syrie, avoit passé par Athènes, & qu'il avoit logé chez Hérode, à qui Marc-Aurèle l'avoit recommandé; mais il est sans apparence qu'il lui eût donné de mauvais conseils. Démocrate fut très-bien reçu de Marc-Aurèle. C'étoit un homme adroit, qui trouva le moyen d'engager la fille de l'Empereur,

*Till. art. 11,
Marc-Aurèle,
& art. 6.*

(*b*) Voyez, sur les émolumens de ces Professeurs, Tillemont, *art. 23* de la vie de Marc-Aurèle.

qui n'étoit qu'un enfant, à se jeter aux pieds de Marc-Aurèle, pour le supplier de protéger les Athéniens.

Cependant Hérode crut devoir venir en Pannonie, pour répondre aux accusations de ses ennemis. Il avoit amené avec lui deux jeunes personnes très-belles, qu'il aimoit comme ses propres filles; elles avoient pour père Alcimédon, un de ses affranchis, à qui il avoit donné toute sa confiance; il logeoit avec elles dans une des tours du fauxbourg de Sirmium: une nuit, qu'elles dormoient, le tonnerre tomba sur la chambre de la tour où étoient couchées ces jeunes filles, & les tua toutes deux. Hérode en fut affligé à un point qu'on crut qu'il en perdrait l'esprit. Lorsque le jour où son affaire se devoit traiter devant l'Empereur fut arrivé, il ne dit rien de ce qu'on pouvoit attendre de l'homme le plus éloquent de la Grèce: il s'emporta avec fureur contre l'Empereur, à qui il reprocha de vouloir le perdre pour faire plaisir à un enfant de trois ans & à une femme; c'est ainsi qu'il désignoit l'imperatrice Faustine & sa fille.

Il y avoit pour lors un préfet du Prétoire, appelé *Rufus Bassus*, qui de simple payfan s'étoit élevé à la plus haute dignité, après avoir vécu long-temps dans la misère; indigné du procédé d'Hérode, il lui dit que son insolence pourroit bien le faire condamner à la mort: à quoi Hérode répondit, qu'un homme à son âge ne craignoit pas la mort; après avoir parlé brusquement, il se retira.

*Tellement ;
Marc-Aurèle,
art. 14.*

Marc-Aurèle écouta ses plaintes sans paroître ému; & quand Hérode fut hors de sa présence, il dit à Démétrate: *Vous pouvez exposer vos raisons, sans vous mettre en peine si Hérode ne le veut pas.* Il l'écouta avec grande attention, & il ne put s'empêcher de verser des larmes, lorsque Démétrate rapporta les moyens par lesquels il prétendoit qu'Hérode & ses affranchis opprimoient le peuple.

Soit que Marc-Aurèle crut les affranchis d'Hérode plus coupables que leur maître, soit qu'il voulut lui faire grace, il se contenta de punir les affranchis; encore les traita-t-il avec beaucoup de clémence: il épargna même Alcimédon, qu'il crut suffisamment puni par la mort de ses deux filles.

N.^o 13. On n'a plus le discours que Démocrate fit contre Hérode : Philostrate avoue qu'il passa pour un chef-d'œuvre.

N.^o 12. Quelques-uns ont écrit qu'Hérode avoit été exilé à Oricque, ville de l'Épire. Il est bien vrai qu'il a demeuré dans cette ville; mais il y alla, sans y être obligé par des ordres supérieurs. Après le jugement de l'Empereur, il se retira dans l'Attique, vivant quelquefois à Marathon & quelquefois à Céphise, où tous les étrangers illustres & toute la brillante jeunesse d'Athènes se rendoient pour s'instruire. Là, faisant réflexion sur sa disgrâce, il voulut éprouver si l'Empereur avoit encore des bontés pour lui : il lui écrivit pour se plaindre de ce qu'il ne recevoit plus de ses lettres, lui qui en avoit quelquefois reçu jusqu'à trois par jour. Marc-Aurèle lui fit une réponse très-honnête : il le traitoit d'ami ; il l'assuroit qu'il étoit bien disposé pour lui, & qu'il ne devoit pas imaginer qu'il fût injuste à son égard, si après avoir découvert les prévarications de quelques-uns de ses gens, il les avoit punis ; ce qu'il avoit même fait à regret. Il finissoit par lui déclarer qu'il avoit eu dessein d'être initié dans les mystères d'Éleusis, que la guerre l'en avoit empêché ; qu'il souhaiteroit de l'être lorsqu'Hérode en seroit Président.

Cette lettre si gracieuse & si consolante, ne fut écrite qu'après la mort de Faustine, vers l'an 175 ; car l'Empereur y faisoit part à Hérode de la douleur que lui avoit causé la mort de cette Princesse.

Hérode eut un autre sujet de chagrin, qui ne lui fut pas moins sensible que la persécution des Athéniens. Il avoit épousé une femme de la plus grande naissance : il est dit dans l'inscription faite en son honneur, qu'elle descendoit des riches Ænéades, que c'étoit le sang d'Anchise & de Vénus. Elle s'appeloit *Regille* ; elle avoit un frère, appelé *Amnius Bradua*, qui avoit été Consul l'an de J. C. 160. Il y en a eu un autre du nom de Bradua, qui fut Consul l'an de J. C. 185, avec Maternus, & qui est nommé *M. Atilius Metilius Bradua*. Saumaïse (c) est persuadé que c'est ce dernier qui étoit frère

V. Pagi an.
160.

Pagi an. 185.

(c) *Salmasius, explicatio duarum Inscriptionum*, p. 88. Voyez aussi Olearius, sur Philostrate, n.^o 8.

de Régille; mais cette opinion ne se concilie pas aisément avec l'ordre des temps. Sur cette supposition, Saumaïse ne craint pas d'affirmer que Régille descendoit de Regulus, ce célèbre Consul, qui se dévoua pour la patrie: il se fonde sur ce qu'il s'appeloit Attilius, ainsi que Bradua, frère de Régille; & il croit qu'on aura fait Regilla de Regulus, de même que de Drusus Drusilla, d'Oreste Orestilla. Quoi qu'il en soit de cette conjecture, il est constant que Régille étoit de la plus illustre extraction. Hérode eut le malheur de la perdre à la fleur de son âge, & sa mort donna occasion à une étrange calomnie. Les ennemis d'Hérode répandirent le bruit, que s'étant fâché contre Régille pour un sujet assez léger, lorsqu'elle étoit grosse de huit mois, il avoit ordonné à son affranchi Alcimédon de la battre; & que l'ayant frappée sur le ventre, elle étoit accouchée & morte sur le champ. Bradua, frère de Régille, le même qui avoit été Consul, entreprit de venger juridiquement sa sœur, qu'il crut, sur la foi des ennemis d'Hérode, avoir été effectivement assassinée par les ordres de son mari; il lui intenta une action criminelle, qui fut portée en plein Sénat. Bradua parla lui-même contre son beau-frère: il parut plus occupé de faire valoir la grandeur de sa maison, que de prouver son accusation; aussi fut-il décidé qu'elle étoit téméraire, & Hérode fut renvoyé absous. *Philost. n.º 3.*

Ceux qui savent jusqu'où peut aller la malignité des envieux & des méchans contre les hommes célèbres, ne seront pas surpris qu'Hérode ait été ainsi calomnié. Sa vie nous offre encore d'autres traits de l'iniquité de ses ennemis: ils ont prétendu que, lorsque Tite-Antonin, qui depuis fut Empereur, commandoit en Asie, Hérode avoit voulu l'assassiner sur le mont Ida; ce que Philostrate n'a pas dédaigné de réfuter par un argument négatif, tiré de la déclamation de Démosthène contre Hérode, dans laquelle ce sophiste invektive violemment contre Hérode, l'accuse de plusieurs choses que l'on peut aisément justifier, & omet ce crime capital.

Hérode témoigna la plus grande douleur à la mort de sa femme; il donna des marques de la plus profonde tristesse,

Lucien. dont le philosophe Demonax ne put s'empêcher de plaisanter.
V. Saumaïse, p. 89, dedic. statua Regillæ. Ce fut aussi à cette occasion sans doute, que le philosophe Peregrinus invektiva contre Hérode, pour lequel ce Cynique avoit la plus grande aversion.

Philosf. n.º 13. Il auroit pû être Consul une seconde fois; mais le chagrin de la perte de sa femme lui ôta le desir des honneurs. Il voulut immortaliser sa douleur & la mémoire de Régille par une espèce d'apothéose: il lui érigea une statue avec une inscription qui subsiste encore, & dont nous parlerons plus bas. Ils avoient été mariés à Marathon; ils eurent, selon Philostrate, deux filles & un fils. L'inscription faite en l'honneur de Régille, suppose que leurs enfans furent au nombre de quatre; ce que Saumaïse concilie, en prétendant que l'auteur de l'inscription a mis au nombre de leurs enfans celui qui périt dans la fausse couche qui fit mourir sa mère.

Saumaïse, p. 100. Hérode eut le chagrin de voir mourir ses deux filles, dont l'une s'appeloit *Panathénais*, & l'autre *Elpiuice*. Les Athéniens qui s'étoient réconciliés sincèrement avec lui, lui donnèrent des preuves d'une estime particulière; à la mort de Panathénais, ils permirent qu'elle fût enterrée dans Athènes; ce qui étoit une grace très-singulière: car nous apprenons par une lettre de Servius Sulpicius à Cicéron, qu'en vain il demanda aux Athéniens que l'on rendit dans Athènes les derniers devoirs au corps du consulaire Marcellus, qui avoit été tué si indignement par Magius: *Ab Atheniensibus locum sepultura intra urbem ut darent impetrare non potui, quod religione se impediri dicerent.* Les Athéniens firent encore plus pour Hérode; ils retranchèrent de l'année le jour où Panathénais étoit morte.

Epist. 12, lib. IV.

Le fils d'Hérode & de Régille s'appeloit *Atticus*, ainsi que son père. Philostrate en fait un étrange portrait; il assure qu'il étoit né presque stupide, & qu'il avoit si peu de mémoire, qu'il ne pouvoit pas retenir les lettres de l'alphabet; ce qui fit naître à Hérode l'idée de faire élever avec son fils vingt-quatre jeunes gens de son âge, à chacun desquels il donna pour nom une des lettres de l'alphabet; moyennant quoi il apprit ses lettres. Il ajoute que le jeune Atticus étant devenu grand;

s'adonna au vin & à la débauche, de sorte qu'il fut si odieux à son père, qu'il le deshérit, ne lui laissant que les biens de Régille la mère.

Mais l'inscription en l'honneur de Régille juge bien différemment d'Atticus: on y lit que l'Empereur l'honora du titre de Sénateur; que personne n'étoit plus éloquent que lui; qu'il étoit nommé à Athènes *la langue d'Hérode*. Il est difficile de concevoir qu'un homme qui auroit approché de la stupidité, & dont les mœurs auroient été très-débordées, eût été ainsi loué: aussi Saumaïse, en faisant réflexion sur cette contrariété de récits, déclare que l'auteur de l'inscription mérite plus de foi que cent Philostrates.

Page 118.

Hérode passa la fin de sa vie à Marathon, où il mourut de consomption, à l'âge de soixante-seize ans. Il avoit ordonné à ses affranchis de l'enterrer dans le lieu où il étoit mort; mais la nouvelle de son trépas étant venue à Athènes, les Athéniens envoyèrent chercher son corps; le lit mortuaire étoit précédé de toute la jeunesse de la ville, qui chantoit ses louanges en pleurant & en témoignant les plus grands regrets d'avoir perdu un si bon père: on lui rendit les derniers devoirs dans le Panathénaique, & on lui fit cette épitaphe: *Ici gît Hérode, fils d'Atticus, né à Marathon, dont la réputation s'étend par tout le monde.*

Philos. n.º 152

Adrien de Tyr fit son oraison funèbre, comme on l'a déjà observé, & elle fit couler les larmes de tous les auditeurs.

Il n'est pas surprenant qu'un homme si célèbre & si bien-faisant fût sincèrement regretté: les Athéniens trouvoient en lui un protecteur, qui se faisoit un plaisir de cultiver dans leurs enfans les talens qu'il y découvroit. Non seulement il n'épargnoit aucun soin pour les perfectionner, mais aussi ses richesses étoient à leur usage: jamais personne ne fut plus généreux; il disoit qu'un riche devoit donner aux pauvres pour les tirer de l'indigence, & aux autres pour les empêcher d'y tomber.

Id. n.º 161

Jamais il n'y eut de meilleur maître; peut-être même peut-on lui reprocher d'avoir poussé trop loin la bonté pour ses affranchis, qui le gouvernoient quelquefois. Outre Alcimédon, de

M. n.º 101

qui nous avons déjà parlé, il en eut plusieurs autres, & trois sur-tout, qu'il aima autant que Cicéron avoit aimé Tiron; on les nommoit Achille, Pollux & Memnon. Il eut le chagrin de les voir mourir; il les pleura comme s'ils eussent été ses meilleurs amis: il est vrai qu'ils méritoient de l'être par leur probité & par l'amour qu'ils avoient pour les sciences. Il leur donna des preuves publiques de son attachement après leur mort; il leur érigea des statues, & y fit graver des imprécations contre ceux qui oseroient y toucher. Les Quintiles, qui étoient ses ennemis déclarés, lui firent un crime de ces honneurs rendus à de jeunes gens.

Il jouit toute sa vie de la réputation du plus éloquent homme de son siècle. Rufus de Périnthe, célèbre Rhéteur, l'appeloit la langue des Grecs & le roi de la parole. On le comparoit aux plus fameux Orateurs de l'ancienne Grèce. Aulugelle en parle toujours avec la plus grande estime: *Herodes Atticus, vir & Græcâ facundiâ & consulari honore præditus . . . Herodem Atticum Consularem virum Athenis disferentem audiivi Græcâ oratione, in qua ferè omnis memoriæ nostræ universos gravitate atque copiâ & elegantia vœum longe præstitit.*

Philost. n.º 13. Son style étoit plus doux que fort; il étoit très-figuré, clair, varié & rempli de maximes qui prouvoient qu'il étoit aussi Philosophe qu'Orateur. On prétend que des anciens Orateurs, celui qu'il prit pour modèle fut Critias. On ne peut pas se livrer à l'étude avec plus d'ardeur; il étudioit dès qu'il ne dormoit point, & même pendant ses repas.

Il avoit laissé des dissertations *ὑπερθετικαί*, des éphémérides; *Suidas.* qui prouvoient, dit Suidas, la grandeur de son esprit & la sublimité de son ame,

Il nous reste encore une déclamation sous son nom, qui a pour titre, *Πεὶ Πολιτείας*. L'auteur conseille aux Thébains de s'allier avec les Péloponnésiens & les Macédoniens contre Archelaüs, roi de Macédoine. Cette harangue a été donnée en grec par Alde Manuce, & traduite par Canterus. On la trouve en grec & en latin à la fin des harangues politiques Grecques; que Gruter a fait imprimer à Hanau en 1609. M. de Tillemont

Fabricius, bib. Græc. lib. 17, c. 30, t. 18, p. 373.

ne

ne la connoissoit pas, puisqu'il dit : *je ne crois pas qu'il nous reste rien aujourd'hui d'Hérode*. Peut-être la croyoit-il supposée; ce que le silence de Philostrate & de Suidas pourroit autoriser: ce qui est constant, c'est que cette déclamation est très-peu de chose, & ne répond pas à l'idée que les Anciens nous donnent de l'éloquence d'Hérode.

Il nous reste présentement à parler des deux fameuses inscriptions d'Hérode & de Régille, découvertes il y a cent cinquante ans. On trouva, au commencement du siècle passé, dans la voie Appienne, à trois mille à peu près de Rome, une inscription qui portoit le nom d'Hérode. Casaubon soupçonna que c'étoit ou Hérode le Grand ou Hérode le Tétrarque, qui étoit auteur de ce monument. Saumaïse regarda cette conjecture comme très-frivole, & il soutint qu'elle étoit plutôt d'Hérode Atticus. En effet, il n'étoit guère vrai-semblable que des rois Juifs vinssent ériger à la porte de Rome une inscription peu convenable à des Princes qui faisoient profession d'une religion incompatible avec les divinités Payennes, qui y sont invoquées.

Hérode y consacre une étendue de terre, qu'il appelle *Triope*, à Minerve & à la déesse Upis, qui étoit un des noms de Némésis; il les prie de venir honorer de leur présence cet endroit qui est sous leur protection; il fait des imprécations contre ceux qui oseront y toucher. Dix ans après, on trouva dans le même endroit une autre inscription en l'honneur de Régilla: pour lors l'opinion de Saumaïse devint une certitude. Cette inscription fut apportée à Paris par le célèbre P. Sirmond, qui eut depuis de si vives contestations avec Saumaïse; elle est encore plus curieuse que la première, que Saumaïse regardoit comme le plus beau monument qui soit dans la riche collection de Gruter.

Cette seconde inscription n'a pas été dressée par Hérode seul; du moins on lit à la tête le nom de Marcellus: elle nous apprend qu'on avoit bâti un temple en l'honneur de Régille; on assure qu'elle habite parmi les héroïnes, & dans ces îles bienheureuses où règne Saturne; que c'est la récompense de ses vertus; que par cet apothéose Jupiter a voulu consoler

*Hist. des Emp.
t. 11, p. 317.*

*Saumas. not.
in Jul. Capitol.
Anton. p. 77.*

*Saumas. p. 85
& 86.
P. 6.*

son mari abîmé dans la plus grande affliction : on exhorte ensuite à lui faire des sacrifices, comme à une héroïne; on lui promet un monument semblable dans un bourg d'Athènes, où on l'honorera, tandis que son ame se promènera dans le royaume de Rhadamanthe.

L'auteur de cette inscription la finit par faire sa cour à l'Empereur, en donnant de grands éloges à l'impératrice Faustine, qui étoit morte: Régille y est déclarée Ministre des autels de cette Divinité, dont elle sera aussi-bien accueillie qu'Iphigénie l'a été de Diane, & Hersé de Minerve; cette auguste femme, supérieure aux anciennes héroïnes, recevra gracieusement Régille, lorsqu'avec Alcmène & Sémélé, elle viendra présider aux fêtes des héroïnes.

Saumaïse expliqua ces deux inscriptions par un savant Commentaire, qu'il dédia à Nicolas Rigaut, Garde de la bibliothèque du Roi (d). On voit à Rome, au palais Farnèse, deux colonnes qu'Hérode avoit fait dresser, en même temps qu'il avoit fait placer la première de ces deux inscriptions. On y lit d'un côté une défense de faire le moindre dérangement dans ce champ, qui avoit été consacré par Hérode; & de l'autre côté on lit que ces colonnes sont dédiées à Cérès, à Proserpine & aux Dieux infernaux.

L. 11, c. 4,
235.

Le P. de Montfaucon a donné dans sa paléographie Grecque la figure de ces colonnes; mais M. l'abbé Barthélemi, qui les a examinées avec la plus grande attention, a eu la bonté de me communiquer quelques remarques sur ce monument, & je les rapporterai avec d'autant plus de plaisir, que tout le monde fait que personne n'est plus en état que lui de bien juger de ces matières.

Les deux colonnes d'Hérode Atticus sont au palais Farnèse; dans une pièce qui est à raiz de chaussée, sous le portique qui environne la cour; elles sont d'un marbre que les Italiens appellent *cippolino*; chaque colonne a été brisée & coupée en

(d) Cl. Salmasii duarum inscriptionum veterum Herodis Attici Rhetoris, & Regillæ conjugis honori | *expositarum explicatio*. Lutetiae Parisiorum, apud Hieronimum Drouart, 1619.

deux parties ; leur hauteur étoit de dix-sept pieds trois ou quatre pouces, leur diamètre d'environ deux pieds & demi.

On ne fait pas précisément les raisons qui ont engagé Hérode Atticus à employer, dans cette inscription, les anciennes lettres grecques ; le P. de Montfaucon insinue que c'étoit par amour pour l'antiquité ; M. l'abbé Barthélemy croiroit plutôt qu'Hérode s'étant aperçu que ces lettres étoient peu différentes des lettres latines qui étoient pour lors en usage, & encore moins de celles qu'on voyoit sur les anciens monumens de Rome, & sur cette quantité innombrable de patères & de statues que les Étrusques apportoit dans cette capitale du monde, il les avoit choisies par préférence, pour attirer l'attention des passans, & leur inspirer le desir de connoître l'objet de ces inscriptions.

Celles d'Hérode & de Régille sont contenues dans deux tables de marbre enclavées dans un mur, qui termine une allée auprès du palais de la *villa Pinciana* : la première a de haut trois pieds & demi, & de large un pied & un pouce ; la seconde trois pieds sept pouces de haut, sur un pied huit pouces de large.

Sur la fin du dernier siècle on découvrit, dans le jardin des Céléstins de S.^t Eusèbe, sur le mont Esquilin, une colonne où il y avoit une inscription de Régille : nous y apprenons que son nom étoit *Annia Regilla* : il y est dit qu'elle étoit la femme d'Hérode, & la lumière de sa maison. Fabretti & le P. de Montfaucon l'ont donnée : elle est aujourd'hui au Capitole : elle avoit servi, du temps de Maxence, de colonne milliaire ; elle étoit au septième mille de Rome : sa hauteur est de près de six pieds.

*Diar. Italic.
p. 124 & 126.*

Quelques Savans ont soupçonné que *Regilla* étoit parente de l'impératrice Faustine ; ils se sont fondés sur ce que toutes deux s'appeloient *Annia*, & de ce que dans l'inscription en l'honneur de Régille, il est fait une mention particulière de Faustine : mais ce ne sont que des conjectures, qui ne s'accordent pas facilement avec cette même inscription, où l'auteur parlant de la généalogie de Régille, la fait descendre à la vérité

Fabret. p. 413.

des *Ænéades*, mais garde un profond silence sur son alliance avec Faustine.

Nous finirons tout ce qui regarde Hérode Atticus, en observant qu'un homme célèbre par la témérité de ses paradoxes, a avancé qu'Hérode le Grand, roi des Juifs, étoit de la même famille qu'Hérode Atticus; & que c'étoit Hérode d'Athènes, celui dont parle Cicéron, qui avoit donné le nom à la secte des Hérodiens. Il n'est pas de notre sujet de réfuter ces étranges assertions, qui 'ont été déjà suffisamment détruites par M. Basnage.

*Harduin. de
numm. Herod.*

*Hist. des Juifs,
l. I, c. 2.*



M É M O I R E

S U R

LE VRAI DESSEIN D'ARISTOPHANE

*Dans la Comédie intitulée ΕΚΚΛΗΣΙΑΖΟΥΣΑΙ;
Concionatrices.*

Par M. LE BEAU le cadet.

ON reproche aux amateurs de l'antiquité de porter souvent trop de prévention dans la lecture des ouvrages anciens, & d'y entendre plus de finesse que les auteurs n'y en ont eux-mêmes entendu. J'avoue que l'admiration peut excéder & dégénérer en une sorte d'idolâtrie; mais pour quelques beautés étrangères, que nous prêtons à ces illustres écrivains, il doit nous en échapper quantité d'autres qui ont disparu avec les circonstances dont elles dépendoient; & si ces auteurs revenoient au monde, je doute fort qu'ils consentissent à perdre ce qu'on leur ôte, pour garder ce qu'on leur prête, & qu'ils fussent contents de la compensation. La Comédie doit perdre en ce genre plus que tout autre ouvrage d'esprit; c'est le tableau des ridicules qu'elle a sous les yeux. Les vices des hommes sont toujours les mêmes; mais pour les ridicules, qui ne sont que l'écorce, & , pour ainsi parler, les attitudes des vices, ils varient sans cesse; & dès qu'ils ont changé les traits qui les caractérisent, ils cessent d'être sentis. Combien d'allusions fines & délicates nous ont peut-être déjà échappé dans les pièces de Molière? combien s'en effacera-t-il encore aux yeux de la postérité? Aristophane est pour nous aujourd'hui ce que Molière sera dans deux mille ans. Il a fait le portrait des Athéniens de son temps; comme nous ne les connoissons pas en détail, il y a sans doute entre les originaux & ses ingénieuses copies une infinité de rapports que nous n'apercevons pas. Les Scholiastes déjà fort éloignés du siècle d'Aristophane, nous

Lû le 8 Janv.
1760.

ont conservé quelques traits de cette ressemblance; c'est servir la Littérature, que de travailler à les recueillir & à retrouver ceux que le temps a effacés: & c'est dans cette vûe que je présente ici quelques réflexions sur la Comédie intitulée Εὐχέλυσσις. Un mot comme perdu dans un des anciens argumens de cette pièce, m'a donné une idée, qu'un examen plus attentif a confirmée. Le dessein de cette Comédie est bizarre & hardi, comme celui de presque toutes les pièces de cet auteur; la conduite est naturelle, l'exécution pleine de sel & d'agrément: l'auteur n'a manqué aucune des situations heureuses & des contrastes plaisans que son sujet pouvoit lui fournir; & l'on y retrouve, comme dans ses autres Comédies, cette éloquence mâle & nerveuse, qui a servi de modèle aux Orateurs les plus sérieux.

Miscell.
t. 1, c. 15.

On croit ordinairement que toute cette Comédie ne tend qu'à tourner en ridicule le gouvernement d'Athènes. Samuel Petit, savant Critique, qui paroît avoir fait une étude particulière de ce Poète, y a été trompé. Après avoir établi que la Comédie que j'examine, doit avoir été jouée la quatrième année de la xcvi.^e Olympiade, sous l'archonte Démocrate, il ajoute que ce fut probablement dans les Panathénées, qui se célébroient au mois *hécatombéon* (a), dans lequel les Archontes & les Prytanes entroient en charge. Aussi, continue-t-il, toute cette pièce roule sur l'administration de la République pendant cette année. Je conviens qu'il s'y trouve plusieurs allusions au gouvernement général d'Athènes: mais ces allusions n'en font pas la principale partie; elles ne paroissent venir qu'indirectement, & comme en passant. Le Poète semble tout occupé d'imaginer une nouvelle République, dont le principe fondamental sera la communauté des biens, & par deux conséquences nécessaires, la communauté des femmes & celle des enfans. C'est cette idée qu'il attaque; tout le jeu de la pièce ne va qu'à en faire sentir le ridicule. Or ces principes étoient tout-à-fait étrangers au gouvernement d'Athènes; mais ils sont établis

(a) Ce mois répondoit partie à notre mois de juin, partie à notre mois de juillet.

DE LITTÉRATURE. 31

dans la république de Platon : & je me propose de prouver dans ce Mémoire, que cette Comédie n'a d'autre objet que de critiquer, au moins sur cet article, la République dont Platon avoit tracé le plan. C'est la pensée d'un ancien Grammairien ; un des argumens de cette pièce finit par ces mots : Οἱ δὲ Ἀριστοφάνης ἀγὰ τέτων τῶν φιλοσόφων, οἷς ἐχθρὸς ἦν, μάλιστα δὲ τῷ τῷ Πλάτωνος περὶ πολιτείας βιβλίῳ ψέγειν, σκώπτειν, καὶ κωμῶδειν δοκεῖ. *Il semble qu'Aristophane s'est proposé ici de critiquer les Philosophes, à qui il en vouloit, & en particulier de tourner en ridicule la république de Platon.* Cette réflexion jette un jour merveilleux sur toute la pièce. Il y a plus, le Poète s'exprime sur la communauté de biens, de femmes & d'enfans, à peu près dans les mêmes termes que le Philosophe, comme il sera aisé de le voir par l'exposé que je ferai des principes de Platon, après que j'aurai rappelé le sujet & la conduite de cette pièce.

Les femmes d'Athènes, ennuyées de se voir gouvernées par les hommes, forment le dessein de se soustraire à cette domination, & veulent commander à leur tour. Une d'entre elles, nommée *Praxagora*, femme avisée & entreprenante, comme son nom le fait entendre, les autorise dans cette idée, & leur représente éloquemment que les choses en iront beaucoup mieux. En conséquence elle donne le projet d'une nouvelle République, elle en dresse les statuts, & établit pour principe fondamental, que tous les citoyens apporteront dans la place publique leurs biens en commun, en sorte que personne ne pourra plus posséder rien en particulier : elle veut même que les femmes & les enfans soient en commun, à condition cependant que, quant aux femmes, on ne pourra songer à celles qui ont la jeunesse & la beauté en partage, qu'après les vieilles & les laides. Cette condition donne lieu à plusieurs scènes tout-à-fait plaisantes, qui terminent la pièce : voilà le sujet de cette Comédie ; en voici la conduite.

Le théâtre représente le lieu que *Praxagora* avoit indiqué aux autres femmes pour s'y rendre ; c'étoit la place qui se trouvoit devant la maison. La scène commence avant le lever

Sujet de la
pièce,

Conduite de
la pièce,

du soleil; car les femmes disent: *Que ferons-nous, tandis que les astres brillent encore au ciel.*

Yaf. 82.

Λέγειθ' ὅπως καὶ τ' ἀπὶ τούτοις δράσομεν,

ἕως ἔτι ὄσιν ἄσπρα καὶ τ' ὕδατόν.

Praxagora s'avance avec une lampe, qu'elle suspend pour servir de signal à ses compagnes; c'est ce que fait entendre la correction de Palmerius, qui dans le second vers lit ἐξηρησμένον, au lieu du texte ordinaire ἐξητημένον, qui n'a point de sens. Après cette cérémonie, elle adresse à cette lampe un discours emphatique, que je n'ai garde d'entreprendre de rendre en françois, parce que sa principale beauté consiste en un choix d'expressions qui flattent plus pour le son que pour le sens, & qui par-là font une espèce de parodie de ces monologues des Poètes tragiques, où les personnages apostrophent d'un style pompeux les êtres inanimés. Tout le monde sait qu'Aristophane ne manque jamais l'occasion de jouer les Tragiques, & sur-tout Euripide. Il est aisé de remarquer que c'est principalement son style qu'il copie ici, tant pour le tourner en ridicule, que pour faire sentir plaisamment qu'il prépare de grandes choses, & que le début d'une pièce si intéressante, ne peut être trop magnifique. Ensuite Praxagora s'étonne de ne trouver aucune de ses compagnes: *Je ne vois ici aucune de celles qui devoient s'y rendre; cependant l'assemblée est indiquée pour le point du jour:*

Y. 19:

Ἄλλ' ὕδαμία παρῆστιν, ἃς ἦκειν ἐλθεῖν.

Καὶ τοὶ πρὸς ὄρθρον γ' ἐστὶν ἢ δ' ἐκκλησία.

Dans l'instant elle aperçoit quelqu'un qui s'avance avec une lampe: ce sont deux Athéniennes, à qui le Poète ne donne pas de noms particuliers. Après quelques reproches sur leur lenteur, elle va avec elles à la porte d'une troisième, qui sort aussi-tôt. Bien-tôt il en vient une foule qui profitent du sommeil de leurs maris pour s'échapper de la maison avec des habits d'hommes & des barbes postiches, selon que Praxagora leur avoit recommandé. Cette dernière précaution n'étoit pas précisément

précisément pour ressembler mieux à leurs maris ; car les Athéniens étoient dans l'usage de se raser ; mais ceux qui étoient à la tête du gouvernement , affectoient de porter de longues barbes , pour donner un air de gravité à la Magistrature. Ainsi , comme les femmes prennent ici la place des Sénateurs , elles n'en oublient pas le principal ornement.

Elles forment une assemblée régulière , & commencent par rire aux dépens d'une d'entr'elles , qui avoit apporté de la laine à carder pour travailler pendant l'assemblée , *parce que* , disoit-elle , *ses enfans étoient tout nus*.

Ταυτί γὰρ τοι νῆ τὸν δὴ' ἐφερόμεν , ἵνα
Πληρωμένης ξάνοιμι τῆς ἐκκλησίας'
..... Γυμνά δ' ἐγὶ μὲν τὰ παῖδια.

V. 86.

C'est , je pense , une plaisanterie sur le goût singulier des Athéniens , qui aimoient passionnément les assemblées , & qui , pour le plaisir de rester dans la place publique , négligeoient souvent leurs affaires domestiques. Praxagora prononce la formule : *Τίς ἀγορεύει βύλειται ; qui veut parler ?* formule prescrite par Solon , & à laquelle on ne manquoit jamais , parce qu'elle conservoit la liberté , en avertissant que tout le monde avoit droit de parler. Une Athénienne se lève ; Praxagora lui met une couronne sur la tête , en disant : *Ceignez cette couronne pour votre bonheur & pour le nôtre* :

Πεῖθ' δὴ τὸν τέφανον τύχη' ἁβῆν.

V. 131.

Cette cérémonie mérite attention ; elle indique un usage qu'il est bon de remarquer. Chez les Athéniens , les Orateurs ne parloient qu'après s'être ceint la tête d'une couronne. C'est d'une pareille couronne qu'il faut entendre le vers de la comédie du même Poëte , intitulée *Θεισμοφοριάζουσαι* , où il est dit :

Πεῖθ' νῦν τόνδε , πρῶτον πρὶν λέγειν :

V. 387.

Mettez celle-ci sur votre tête avant que de parler. Ce dernier passage est plus équivoque , parce qu'il est dit seulement , *πεῖθ' νῦν τόνδε* , sans ajouter *τέφανον* : mais comme , dans le premier ,

Tome XXX. E

on lit tout de suite τὸν τέτατον, il me paroît que c'est le mot qu'il faut sous-entendre dans le second, comme remarque Bizet, plutôt que d'entendre, comme d'autres, un habillement complet.

V. 135.

V. 170.

Plusieurs femmes se lèvent l'une après l'autre pour haranguer; mais elles n'y peuvent réussir. Praxagora prend enfin la parole, & s'énonce d'un ton plus éloquent & d'un air plus entendu: elle représente que l'État est malheureux; que ce malheur vient de la mauvaise administration des hommes; qu'il n'y a pas d'autre parti à prendre que de remettre aux femmes la conduite des affaires, par la raison qu'elles valent mieux que les hommes pour le gouvernement. La preuve qu'elle en apporte, c'est que les hommes ne cherchent qu'à innover, au lieu que les femmes s'en tiennent aux anciens usages. *Elles portent, dit-elle, les fardeaux sur leurs têtes comme autrefois, elles célèbrent les fêtes de Cérès comme autrefois, elles ont des galans comme autrefois, elles boivent du meilleur vin comme autrefois:*

V. 222.

Ἐπὶ τῆς κεφαλῆς φέρουσιν, ὡς ποτὶ καὶ ποτὶ.

Τὰ θεομυστήρια ἄγουσιν, ὡς ποτὶ καὶ ποτὶ.

Μοιχὸς ἔχουσιν ἑνὸν, ὡς ποτὶ καὶ ποτὶ.

Τὸν αἶνον εὖ ζῶσιν φίλους, ὡς ποτὶ καὶ ποτὶ.

Toutes applaudissent au discours de Praxagora, & lui font compliment sur son éloquence. Aristophane rend cette éloquence vrai-semblable, en lui faisant dire *que dans le temps de la fuite, elle s'étoit retirée dans la place publique (ὅτ' τῇ πρυμνί) où elle entendoit les orateurs tous les jours.*

V. 243.

Ἐν ταῖς Φυγαῖς μετ' ἀνδρὸς ἄριστ' ἐν πρυμνί.

Ἐπειτ' ἀλλήλοισ' ἐξέμαθον τῶν ῥητόρων.

Πρυμνί étoit la place où se tenoient les assemblées, & où les orateurs haranguoient; & ce temps de la fuite fait allusion à la première année de la guerre du Péloponnèse, où tout le monde quitta la campagne pour se sauver à la ville. Au rapport

Lib. 11.

de Thucydide la foule fut si grande qu'on fut obligé de loger

DE LITTÉRATURE. 35

dans les places publiques, & même dans les lieux sacrés: τὰ τε ἱερὰ τῆς πόλεως ὄντα, καὶ τὰ ἱερὰ, καὶ τὰ ἱερὰ πάντα. En conséquence des bonnes raisons de Praxagora, les femmes se rangent sous ses ordres; elle leur ordonne de se déguiser, la chose est bien-tôt faite, & elles se rendent toutes à la place publique.

Cependant Blépyrus, mari de Praxagora, se réveille & ne peut deviner pour quelle raison sa femme est déjà sortie; il est bien plus surpris quand il ne trouve plus son habit ni sa chaussure: dans l'impatience il s'ajuste la robe & les pantouffles de sa femme, & vient sur la scène en cet équipage. Il y est rencontré par un voisin, qui n'étoit pas moins surpris de l'évasion de sa femme: comme celui-ci venoit d'apprendre que l'assemblée du peuple étoit convoquée, il avoit pris à la hâte l'habit qui lui restoit: V. 351.

Λάβω δομάριον, dit-il, ὅπερ ἦν μοι μόνον, V. 353.

& il gagne au plus vite la place publique. On peut observer ici comment le Poëte, malgré l'envie qu'il a de faire rire, fait cependant garder les bienséances: il suppose bien que Blépyrus sort en habit de femme, parce qu'il ne se fait pas aller plus loin que la place qui étoit devant sa maison; mais il n'a garde de faire aller l'autre citoyen, en habit de femme, jusqu'à la place publique; ç'auroit été manquer à toute décence. Dans l'instant survient Chrémès, autre citoyen, qui est de retour de l'assemblée, & qui rend compte à Blépyrus de ce qui s'y étoit passé. Il avoit été la dupe du déguisement des femmes, & les avoit prises pour les Prytanes; c'est pour cela qu'Aristophane lui fait dire: *Les Prytanes ont jugé à propos de prononcer sur le salut de la République:* V. 372.

Ἐδῶκε τοῖς Πρυτάνεσσι περὶ σωτηρίας V. 396.

Γνώμας καθεύδῃαι τῆς πόλεως.

Ensuite il fait l'énumération des avis, en continuant de donner des noms d'hommes aux personnes qui ont parlé, & en leur attribuant des épithètes & des traits originaux qui caractérisoient

- probablement les vrais Prytanes; car on fait que le Poète n'épargnoit personne. Entre autres il se trouve un jeune homme dont Chrémès fait une peinture particulière: *Un jeune homme, dit-il, d'une belle taille & d'un teint éclatant, tel que Nicias, s'est avancé brusquement pour prendre la parole, & a fait entendre qu'il falloit donner aux femmes l'administration de la République.* On voit bien que c'est Praxagora que le Poète désigne ici; comme elle joue le rôle le plus important, elle mérite d'être peinte avec des couleurs singulières. Il ajoute, *aussi-tôt il s'est élevé un grand murmure, la populace de la ville s'est écriée qu'il parloit à merveille, mais le peuple de la campagne a réclamé.* Le Poète d'un seul trait caractérise les gens de la ville & ceux de la campagne: les premiers aiment la nouveauté; les autres gardent plus volontiers les anciennes coutumes. Aussi Blépyrus approuve-t-il le sentiment des gens de la campagne: *Ils avoient bien raison, dit-il. Mais, reprend Chrémès, ils étoient en plus petit nombre.* Ensuite il déduit les raisons de Praxagora, en faisant l'énumération des bonnes qualités qu'elle a données aux femmes, & des travers qu'elle a reprochés aux hommes. Cette énumération est ménagée de manière que Blépyrus prend pour lui seul ce qui est dit pour tous les hommes en général, & cette erreur donne lieu à un jeu de théâtre vraiment divertissant.
- V. 427. A peine cette conversation est-elle finie que les femmes reviennent de l'assemblée, ayant à leur tête Praxagora, qui leur ordonne de quitter leur déguisement & de rentrer au plus tôt chez elles, afin que leurs maris ne s'aperçoivent de rien. Blépyrus lui demande d'où elle vient, & pourquoi elle a pris son habit? mais comme elle n'est pas femme à rendre compte à son mari, elle n'a garde de le satisfaire. Le bon homme le souffre patiemment, & se contente de lui dire la nouvelle qu'il tient de Chrémès; c'est alors que Praxagora reprend son air impérieux, elle lui jure, par Vénus, qu'il n'y aura pas d'état plus heureux que celui qu'on a imaginé; elle le prouve, parce qu'il ne sera plus permis aux hommes de commettre aucun excès: *Je vous déclarerai bien-tôt ce nouveau règlement, dit-elle, vous conviendrez vous-même qu'il est très-sage, & vous ne pourrez le contredire.*
- V. 439.
- V. 476.
- V. 516.
- V. 554.

Ἀλλ' ὀποφανῶ τῶθ', ὥστε μοίγε μαρτυρεῖν,
καὶ τῶτον αὐτὸν μηδὲν ἀντιπεῖν ἐμοί.

V. 565.

Le chœur profite de la disposition où elle paroît être de s'expliquer, & l'y anime en ces termes : *C'est maintenant qu'il faut réveiller votre prudence & votre raison, puisque vous savez le moyen de secourir vos compagnes : c'est à vous, dans ce bonheur commun, à faire briller votre éloquence, pour éclairer le peuple & lui montrer tous les avantages que va lui procurer ce nouveau genre de vie. Certes, notre République a besoin d'adresse & d'invention : essayez d'exécuter ce qui n'a jamais été fait, ce qui n'a jamais été dit.* Il ne faut qu'une légère attention à ces paroles du chœur, pour concevoir que le Poète en veut à toute autre chose qu'à un État ordinaire ou à la République d'Athènes. Praxagora animée par une exhortation si vive, répond qu'elle fait bien l'utilité du système qu'elle va développer, mais qu'elle craint que le peuple ne rejette les nouveautés, pour s'en tenir aux anciens usages. Blepyrus achève de la déterminer : *Ne craignez pas, dit-il, que nous rejetions ces nouveautés ; nous nous faisons un principe de courir après, & de laisser tomber les vieilles coutumes :*

V. 566.

V. 579.

V. 582.

Περὶ μὲ τοῖνοι τῷ χειροτομεῖν μὴ δέσις· τῶτο γὰρ ἡμῖν
Δρᾶν αὐτ' ἄλλης ἀρχῆς ἔστι, πᾶν δ' ἀρχαίων ἀμελήσαι.

C'étoit-là en effet l'humeur des Athéniens, comme je l'ai déjà remarqué, & comme tous les Orateurs, & Démosthène en particulier, ne cessent de le leur reprocher.

Il faudroit en quelque façon traduire toute cette scène, parce que c'est la principale, & qu'elle renferme le système de la nouvelle République; mais je me contenterai d'en exposer les principes. Praxagora, après avoir pris la sage précaution de dire *que personne ne me contredise ni ne m'interrompe, avant qu'on ait saisi ma pensée & qu'on m'ait bien entendue*, pose pour principe, *que tous les citoyens doivent vivre en commun, en sorte que l'un ne soit pas riche & l'autre misérable: que celui-ci ne possède pas des terres immenses, tandis que celui-là n'a pas même où se faire*

V. 584.

enterrer: je veux, ajoute-t-elle, que la vie soit commune & la même pour tous :

V. 590. Ἀλλ' εἴνα ποῖω κοινὸν πᾶσι βίοντι καὶ τὸν ὅμοιον.

De ce principe elle tire pour première conséquence, que les femmes seront communes :

V. 610. Καὶ πάντας γὰρ (γυναῖκας) κοινὰς ποῖω τοῖς ἀνδράσιν
 συγγετακείσθαι.

V. 613. à condition cependant que celles qui sont laides & difformes, seront assises près des belles, en sorte que quiconque voudra quelque-une de celles-ci, commencera par s'adresser à une de celles-là. De la communauté des femmes s'ensuit nécessairement celle des enfans: aussi dit-elle que les enfans regarderont comme leurs pères tous ceux qui seront plus avancés en âge :

V. 632. Πατέρας γὰρ ἅπαντας
 τὺς πρεσβυτέρους αὐτῶν εἶναι τοῖς χερόνιοις νομίσαι.

C'est à ces trois points que se réduit tout le système de la nouvelle République: il ne s'y trouve aucune autre innovation; c'est à quoi il faut bien prendre garde. Le principe & les conséquences commencent à être ébranlés par les questions simples & ingénues de Blepyrus; car le Poète lui donne exprès un caractère de naïveté, pour faire un contraste plus frappant avec le caractère de Praxagora; & comme le Poème dramatique ne doit pas seulement se passer en entretiens, mais être en action, dans la scène suivante Aristophane introduit deux citoyens, dont l'un, en vertu des nouvelles loix, vient déposer son bien en commun, & l'autre refuse d'obéir: le premier est représenté chargé de tous les effets. Rien n'est plus comique que la manière dont il les apostrophe l'un après l'autre, chacun suivant l'usage dont il lui étoit; le sel de la satire n'est pas épargné en cet endroit. Le second commence par faire entendre qu'il n'est pas homme à prodiguer ainsi son bien; il réfléchit sur ce qu'il doit faire; & le résultat de sa réflexion, c'est qu'il ne veut pas abandonner sa fortune. Le Poète lance

V. 723. en action, dans la scène suivante Aristophane introduit deux citoyens, dont l'un, en vertu des nouvelles loix, vient déposer son bien en commun, & l'autre refuse d'obéir: le premier est représenté chargé de tous les effets. Rien n'est plus comique que la manière dont il les apostrophe l'un après l'autre, chacun suivant l'usage dont il lui étoit; le sel de la satire n'est pas épargné en cet endroit. Le second commence par faire entendre qu'il n'est pas homme à prodiguer ainsi son bien; il réfléchit sur ce qu'il doit faire; & le résultat de sa réflexion, c'est qu'il ne veut pas abandonner sa fortune. Le Poète lance

V. 741. épargné en cet endroit. Le second commence par faire entendre qu'il n'est pas homme à prodiguer ainsi son bien; il réfléchit sur ce qu'il doit faire; & le résultat de sa réflexion, c'est qu'il ne veut pas abandonner sa fortune. Le Poète lance

DE LITTÉRATURE. 39

en passant un trait ironique contre les Athéniens, qui adoptoient avec empressement les nouvelles loix, mais qui s'y conformoient rarement. *Je connois*, dit ce bon ménager, *mes citoyens pour être prompts à donner leurs suffrages; s'agit-il d'exécuter, ils refusent.*

Εἴ γ' ὅδ' αὖ πάντες χροστάντας ἢ ταχῆς·

V. 792.

Αἴ τί αἱ δὲ δόξῃ, ταῦτα πάλιν ἀρνέμεσθαι.

Il y a en ce même endroit un trait agréable sur les statues des Dieux: *Croyez-vous qu'aucun Citoyen, pour peu qu'il ait du bon sens, apporte ainsi ses biens en commun: ce n'est pas là l'usage de nos pères. Non, par Jupiter! il vaut mieux recevoir; & en cela nous imitons les Dieux, comme on peut le reconnoître à l'attitude de leurs statues; car quand nous leur demandons les biens, elles tiennent les mains ouvertes, non pour donner, mais pour recevoir.* V. 772.

Ἐστεινόντα δ' αὖ χεῖρ' ὑπῆσαν,

Οὐχ ὥς τι δώσονται, ἀλλ' ὅπως π' λάβωσι.

Ce passage donne une idée de l'antique. Les statues des Dieux avoient la paume de la main tournée vers le ciel (πῆς χεῖρας ὑπῆσαν, *manus supinas*) de manière qu'on pouvoit leur mettre dans la main des pièces d'argent & d'autres offrandes, sans qu'elles fussent en risque de tomber.

Le reste de la pièce est une farce des plus comiques, pour faire sentir tout le ridicule de la communauté des femmes; les Athéniennes qui composent le chœur, en vertu du nouveau décret, se postent dans le lieu même de la scène, & attendent les passans. Un jeune homme tombe dans leurs filets: aussitôt les jeunes & les vieilles se disputent à qui l'aura: les vieilles veulent qu'on s'en tienne aux termes de la loi; les jeunes prétendent être préférées: heureusement pour l'Athénien, une servante qui le cherchoit, le reconnoît & l'emmène; ainsi finit la pièce. Dans ces dernières scènes, il n'y a rien de particulier sur la communauté des enfans, parce qu'elle tombe d'elle-même, dès que celle des femmes ne peut subsister. Telle

est la conduite de toute cette Comédie. Le Poète y est uniquement occupé à faire sentir le ridicule des principes que j'ai exposés; & comme ils ne se trouvent que dans la République de Platon, il me semble que c'est uniquement cette République qu'il attaque, au moins dans ces points: c'est ce que j'espère prouver, en exposant le système de Platon sur ces principes, & en comparant sa manière avec celle du Poète.

Système de Platon sur la communauté de biens, de femmes & d'enfans.

Une des choses que Platon cherche à établir le plus solidement, dans sa République, c'est la communauté des biens, & par une conséquence qu'il regarde comme nécessaire, celle des enfans & des femmes. C'est un système auquel il revient souvent; & après l'avoir fait entrevoir à la fin du troisième livre & au commencement du quatrième, il le reprend dans le cinquième: c'est-là qu'il l'embellit de toutes les couleurs de son éloquence. Comme il sent combien un pareil principe pourroit révolter, il y prépare par une espèce d'apologue, *qu'il*

Lib. III, de Republic. edit. Marfil. Ficin. p. 443. F.

tient, dit-il, *des Phéniciens*: *μυδιὸν χαμόν, ἀλλὰ Φοινικαχόν τι.* Cet apologue tend à faire entendre que les hommes sont tous nés de la terre, & qu'ainsi ayant tous une mère commune, ils doivent regarder les biens comme un héritage commun. *Il y eut un temps*, dit-il, *où les hommes existèrent réellement sous la terre, où ils furent formés & nourris dans son sein. Puisque cette origine est certaine, & que c'est la terre qui, comme leur mère, les a mis au jour, il faut qu'ils s'intéressent tous pour leur patrie, comme pour leur mère & leur nourrice; qu'ils la défendent contre toute invasion, & que chacun ait pour les autres citoyens, la même attention que pour des frères nés de la même mère.* Il ne parle encore, comme il le dit lui-même, que des Magistrats & des guerriers;

Ibid.

il se réserve à parler des autres dans la suite: *Εἰπερὶ γὰρ οἱ ἀρχοὶ καὶ οἱ πόλιν ἀμύνοντες, οὐκ ἔστιν αὐτοῖς τὰς ἀρχὰς πείθειν καὶ τὰς στρατιώτας, ἔπειτα δὲ καὶ τὴν ἄλλην πόλιν.* Il exige donc des Magistrats, qu'il nomme *φύλακες*, & qu'il représente par-tout, non pas comme des maîtres absolus; mais comme des bergers vigilans & qui aiment leur troupeau; il exige *qu'aucun d'eux ne possède rien en propre*: *ὅσοιαι κερταμένοι μυδιμία μυδινα ἰδία.* Praxagora dit de même, dans la Comédie:

P. 444. E.

Κοινωνεῖν

Κοινωνεῖν πάντας, πάντων μετέχοντας.

V. 586.

Platon continue: *qu'ils n'aient ni maison, ni salle de réserve où tout homme ne puisse entrer librement: οἰκῆσιν ἔτι ταμιεῖον μηδενὶ ἔσται μηδὲν ποιῆτον, εἰς ὃ ὃς πᾶς ὁ βυλόμενος εἴσεται.* Praxagora dit aussi: *Je ferai de la ville une seule maison, où il fera libre d'entrer les uns chez les autres:*

Τὸ γὰρ ἄγῳ

V. 669.

Μίαν οἰκῆσιν φημί ποιήσῃν,

ὧστε βαδίζῃν ὡς ἀλλήλους.

Platon ordonne ensuite *qu'ils mangent en commun, comme on fait à la guerre; φοιτῶντας εἰς ξυστία, ὥσπερ ἐσρατοπεδεύμεναι, κοινῇ ζῆν; & Praxagora veut que les tribunaux & les portiques deviennent autant de salles à manger:*

Τὰ δικαστήρια, ἔτι τὰς τράς, Ἀνδρῶνας πάντα ποιήσω.

V. 672.

Platon termine ainsi ces principes: *Ce sera le moyen de se conserver, eux & la République: Καὶ οὕτω μὲν σώζονται ἂν ἔτι σώζοιεν τὴν πόλιν.* Puis il s'étend sur les désavantages de la propriété: *Mais s'ils possèdent en propre des terres, des maisons, de l'argent, ils ne seront plus Magistrats, mais économes & laboureurs, & au lieu de protéger les autres citoyens, ils en deviendront les tyrans; ils haïront les autres & s'en feront haïr; ils passeront leur vie soit à dresser des embûches, soit à se garantir de celles qu'on leur dressera; ils craindront bien plus les ennemis du dedans que ceux du dehors; & ils courront, eux & l'État, à une perte inévitable.*

Il faut bien observer que par-tout ici Platon paroît ne parler que pour les Magistrats; mais c'est une adresse: il sonde ainsi les esprits, & on aperçoit bien qu'il a dessein d'étendre ce système à tous ceux qui méritent de composer la République: il ne va pas plus loin pour le présent. Au commencement du quatrième livre Socrate jette, comme au hasard, la même proposition de rendre les biens communs, il y ajoute de plus la communauté de femmes & d'enfants; & comme si es esprits n'étoient pas encore assez préparés pour saisir son

Tom. XXX.

. F

système, & qu'il voulût leur laisser le temps de se familiariser avec des idées si nouvelles, tout ce livre est employé à prouver que les vrais fondemens d'un État sont la tempérance, la prudence, la force & la justice. Mais, dans le cinquième livre, Platon reprend son système de communauté, & en explique les avantages de la manière la plus spécieuse : à la vérité Socrate se défie un peu du succès de ce qu'il va dire, & avant que de commencer il s'adresse à Adrastée, par un vers iambique tiré de quelque Poète :

P. 456. F.

Προσκυνῶ Ἀδράστειαι χάριν ὃ μέλλω λέγειν.

J'invoque Adrastée, avant que d'entrer en matière. Adrastée, suivant Platon dans son *Phedrus*, étoit la loi divine, ou plutôt la Providence de Dieu qui rend les loix irrévocables. Ainsi Socrate, en s'adressant à cette Déesse, fait entendre qu'il remet à la Providence divine le soin de maintenir les loix qu'il va établir. Ensuite il hésite encore, & exprime ainsi son embarras :

P. 458. A.

Je tremble de toucher à la loi qui regarde les femmes & les enfans c'est une mer, dont on ne peut se sauver sans l'aide d'un dauphin, ou sans quelque secours soudain & inespéré. C'est ainsi que dans la Comédie le chœur dit à Praxagora : *Notre République a besoin, pour son établissement, de finesse & d'invention ; exécutez ce qui n'a jamais été fait, ce qui n'a jamais été dit :*

V. 573.

Δεῖται γάρ τοιγε σοφῷ πινος ἐξευρήματος ἡ Πόλις ἡμῶν,
Ἀλλὰ πέραν μόνον μήτε δεδραμένα, μήτε εἰρημένα ποτε τεύεσθαι.

Socrate continue, suivant la coutume, de faire des demandes qu'on lui accorde toujours, & il en vient insensiblement aux deux conséquences qu'il veut tirer du principe qui autorise la

P. 459. E.

communauté des biens. *Premièrement*, dit-il, *que leurs femmes* (il entend toujours les Magistrats, φύλακας,) *soient toutes communes, & qu'aucune n'ait un mari en particulier :* seconde-

Ibid.

ment, que les enfans soient aussi communs, en sorte que le père ne puisse connoître son fils, ni le fils son père. On verra bien-tôt que Praxagora s'exprime de même sur ces deux articles. Platon

Ibid.

veut cependant un certain choix dans les femmes & dans les

enfans ; & comme il étoit persuadé que les enfans tiennent ordinairement des pères, il ajoûte, *qu'on élève les enfans des uns, mais non ceux des autres.* Ce qu'il y a d'assez singulier, c'est que malgré cette confusion monstrueuse, que Platon introduit dans son État imaginaire, il veut cependant conserver une certaine dignité à l'union de l'homme & de la femme, comme s'il ne pouvoit se refuser à la sainteté d'une alliance qui donne naissance aux êtres raisonnables : *Il faudra, dit-il, instituer des fêtes & des sacrifices pour l'union des époux & des épouses : nos Poëtes seront chargés de faire des vers pour la solennité de ces nœces ; & les Magistrats auront soin de fixer le nombre des mariages, eu égard aux guerres, aux maladies & aux autres fléaux semblables, en sorte qu'autant qu'il sera possible, la République ne soit ni plus forte, ni plus foible.* Enfin il accrédite cette communauté par des conséquences spécieuses : *Comme ils auront, dit-il, les maisons & les repas en commun, que personne ne possédera plus rien en particulier, & que les citoyens se trouveront toujours ensemble, soit dans les exercices, soit dans les autres instans de la vie, ils seront forcés, à ce que je pense, à ne faire qu'un seul & même corps.* Plus bas, il ajoûte : *on ne les verra plus déchirer l'État par ce mot, le mien, que les uns donneroient à une chose, les autres à une autre : ils ne se disputeront plus à qui enportera dans sa maison ce que l'un possédera indépendamment de l'autre : les femmes & les enfans des uns ne seront pas dans la joie, & ceux des autres dans la tristesse, comme ayant des intérêts particuliers ; mais étant réunis par une même loi domestique, & forcés de tendre tous à un même but, ils auront tous les mêmes peines & les mêmes plaisirs. Les procès ne tomberont-ils pas d'eux-mêmes, puisqu'on ne possédera plus en propre que son corps, & que tout le reste sera commun !*

Il faudroit en quelque façon traduire tout le cinquième livre, pour faire voir avec quel art Platon fait valoir son système ; mais il ne peut se dissimuler à lui-même que ce système n'est pas recevable dans l'état actuel des choses : aussi dit-il *qu'une telle République ne peut subsister, à moins que les Philosophes ne deviennent Rois, ou que les Rois ne deviennent philosophes, en sorte*

que la politique & la philosophie se trouvent réunies pour se prêter un secours mutuel. C'est-là le secret de la politique de Platon : Socrate se fait prier long-temps pour le dire, & avant que de l'énoncer, il donne à entendre qu'il va révéler un secret bien important; mais qui ne manquera pas de faire rire, tant il est opposé à la façon ordinaire de penser. La manière dont

P. 466. A.

il s'exprime est remarquable : Εἴπερ αὐτὸ δὴ εἴμι, ὃ πρὸς μέγιστον παρεισχύομεν κύματι· εἰρήσεται δ' ὅτι, εἰ καὶ μέλλει γέλωτί τε ἀτεχνῶς, ὡς κῦμα ὀκνηλῶν, καὶ ἀδοξία κατακλύσειν. Il n'est pas possible de rendre ce passage littéralement dans notre langue, parce qu'il renferme des expressions figurées qui ne seroient pas supportables, mais qui reviennent à la métaphore qu'a employée Socrate dès le commencement de cette conversation, quand il a dit qu'il s'y jetoit comme dans une mer, où il desiroit de trouver un dauphin qui le ramenât au port. Ce que Platon appelle ici τὸ μέγιστον κύμα, est le flot que les Latins appelloient *decumanus*, & qu'ils regardoient comme le plus fort dans une

Festus, ad vocem
decumana.

tempête, suivant l'idée où ils étoient, selon Festus, que le dixième flot étoit toujours le plus fort. C'est dans ce sens

Microm. l. II, vers. 550.

qu'Ovide a dit :

Vastius insurgens decimæ ruit impetus undæ.

Socrate, dans ce livre, à mesure que la matière qu'il traite devient plus délicate, fait plusieurs fois allusion au risque qu'on court sur les flots : enfin, comme c'est ici le point le plus critique, il l'appelle μέγιστον κύμα, *fluctum decumanum*.

Quelqu'art qu'ait employé Platon pour bâtir le système de sa nouvelle administration, il n'a pû faire illusion à Aristote, qui, toujours curieux de le contredire, n'a pas manqué une si belle occasion. Ce Philosophe, dont la sagacité étoit une des qualités principales, prend à tâche, dans les trois premiers chapitres du second livre de ses *Politiques*, de faire sentir l'abus de la communauté des biens, & de celle des femmes & des

Arist. in *Polit.* enfans. Sa critique se réduit à trois points principaux : premièrement, si tous les biens étoient communs, on ne seroit plus

DE LITTÉRATURE. 45

excité au travail par l'espérance de la récompense, & par conséquent les entreprises utiles pour la République seroient nécessairement négligées. En second lieu, il n'y auroit plus ni amitié, ni reconnoissance, ni générosité, parce qu'en effet l'amitié, & les vertus de société, ne viennent guère que du besoin qu'on a les uns des autres; or dès qu'on supposeroit les biens communs, tous seroient également riches, & ainsi il n'y auroit plus de besoins mutuels. Enfin la communauté des femmes & celle des enfans seroient naître les plus grands attentats, par l'ignorance où on seroit de son père & de sa mère. En falloit-il davantage pour sapper par les fondemens le système de Platon?

Aristophane s'appuie à peu près sur les mêmes raisonnemens, mais il ne prend pas un ton si sérieux; & par son badinage il fait encore mieux sentir le ridicule des idées Platoniciennes. C'est ici qu'on peut appliquer, avec raison, le mot d'Horace:

Ridiculum acri

*L. 1, sat. 10,
vers. 14.*

Fortius ac melius magnas plerumque secat res.

Qu'il me soit permis d'amener sur la scène les personnages; ils s'exprimeront mieux que je ne pourrois le faire, & les raisonnemens captieux de Socrate ne tiendront pas contre les naïvetés de Blépyrus. Voici d'abord de quelle manière le Poëte tourne en ridicule la communauté des biens.

P R A X A G O R A.

Je prétends que tous possèdent tout en commun.

V. 586.

B L É P Y R U S.

Comment cela se fera-t-il!

V. 591.

P R A X A G O R A.

Premièrement, je rendrai commun l'argent, les terres & tout ce que chacun possède aujourd'hui en propre: ensuite nous nous ferons subsister de ces biens en commun, par notre économie, par notre ménage & par notre intelligence.

V. 593.

B L É P Y R U S.

Et si on ne possède ni terres, ni biens au soleil; mais de l'argent!

F iij

On sera obligé de le déposer, sous peine de parjure.

B L É P Y R U S.

Est-ce pour cela qu'on l'a gagné! (Ceci revient au raisonnement d'Aristote, qui prétend que cette communauté détruiroit l'émulation pour le travail).

P R A X A G O R A.

Ne voyez-vous pas que ce bien ne servira plus de rien à l'unique possesseur!

B L É P Y R U S.

Pourquoi!

P R A X A G O R A.

C'est que personne ne sera pauvre, puisque tous posséderont tout.

B L É P Y R U S.

V. 604. *Mais aujourd'hui il n'y a pas de plus grands voleurs que ceux qui possèdent le plus.* (Trait satyrique, qui fait sentir qu'il y auroit toujours des usurpateurs, même dans la République de Platon).

De ce principe Praxagora, à l'imitation de Platon, tire, pour première conséquence, la communauté des femmes. Je n'ai garde d'effleurer cet article, qui se ressent un peu trop de la licence de la vieille Comédie: je me contenterai d'observer que le Poète emploie exactement toutes les raisons du Philosophe, & qu'il les combat par le ridicule. On peut, avec moins de scrupule, s'égayer avec lui sur la communauté des enfans, qui est ici, comme dans Platon, la seconde conséquence de la communauté des biens.

B L É P Y R U S.

V. 631. *Dans ce nouveau genre de vie, comment chacun s'y prendra-t-il pour reconnoître ses enfans!*

B L É P Y R U S.

Et le tribunal même, à quoi servira-t-il!

P R A X A G O R A.

On rangera dessus les vases & les éguierres, & on fera asseoir sur les degrés de jeunes musiciens, qui chanteront les héros qui se feront distingués à la guerre, afin que s'il se trouve des lâches dans l'assemblée, ils ne puissent manger de dépit. Ce dernier trait pourroit bien faire allusion à cette musique guerrière à laquelle Platon veut qu'on forme les jeunes gens, & qui lui fait exclure de sa République les Poètes, qui ne s'occupent qu'à chanter les plaisirs ou de pures fables.

Au reste tout ce qui se dit ici sur les repas publics, tombe tout à la fois & sur Platon & sur les Athéniens. Premièrement le Poète badine sur ce que Platon exige que les chefs d'État mangent en public, comme s'ils étoient à la guerre; & il se moque indirectement des Athéniens, qui se plaisoient si fort aux assemblées, qu'ils auroient volontiers fait de la place publique leur salle à manger, & des tribunaux leurs buffets. C'est un goût qui leur est reproché par tous les Orateurs, & en particulier par Démosthène, en plusieurs endroits des Philippiques; & c'est à ce même goût qu'Aristophane fait allusion, quand il dit plaisamment, dans sa comédie *des Oiseaux*: *les cigales chantent un ou deux mois sur les branches des arbres; mais les Athéniens ne cessent de chanter toute la vie dans la place publique*: V. 39.

Οἱ μὲν γὰρ ἐν τέττιγας ἕνα μῆν' ἢ δύο
 Ἐπὶ τῶν κραδῶν ἄδουσι Ἀθηναῖοι δ' αἰεὶ
 Ἐπὶ τῶν δικῶν ἄδουσι πάντα τὸν βίον.

Il y a dans le texte une grace que je n'ai pû conserver dans la traduction, c'est le rapport entre Ἐπὶ τῶν κραδῶν & Ἐπὶ τῶν δικῶν: les Athéniens ne quittent pas plus la place publique que les cigales ne quittent les branches d'arbres. Mais la différence qu'il y a, c'est que les cigales ne sont qu'un ou deux mois

sur les branches, ἔτι πῶν κραδῶν; au lieu que les Athéniens passent toute leur vie dans les procès, ἔτι πῶν δικῶν.

Il me semble que le parallèle que je viens de faire, entre le jeu d'Aristophane & le système de Platon, prouve, comme je l'ai avancé, que si cette pièce renferme quelques critiques générales des mœurs d'Athènes, elle est en particulier la vraie critique de la République de Platon, au moins quant aux principes de la communauté de biens, de femmes & d'enfans; puisqu'elle tend uniquement à réfuter ces nouveaux principes, soit par les raisonnemens, soit par les jeux de théâtre.



M É M O I R E

S U R

LE PLUTUS D'ARISTOPHANE,

*Et sur les caractères assignés par les Grecs à la
Comédie moyenne.*

Par M. LE BEAU le cadet.

DEPUIS le renouvellement des Lettres, il est peu de matières qui aient donné lieu à autant de discussions que le genre dramatique. Le théâtre a des attraits, le peuple y court, les Savans l'étudient; les hommes, dont la vue est trop foible & trop délicate pour se considérer fixement eux-mêmes, se regardent volontiers dans des personnages empruntés; ils n'y voient d'eux-mêmes que ce qu'ils veulent en voir, ils n'y choisissent que les traits qui les flattent, ils appliquent les autres à leurs contemporains: c'est une lumière de réflexion qui n'a rien de trop vif, & qu'on peut encore affoiblir à son gré. Mais sans entrer ici dans les raisons métaphysiques qui nous attachent au théâtre, je citerai seulement, comme une preuve de cette inclination naturelle, la multitude des Savans, qui, d'après Aristote & Horace, ont travaillé sur l'histoire & sur les règles du théâtre Athénien. Jules Scaliger, Casaubon, Vossius, Heinsius ont poussé fort loin leurs recherches en ce genre; cependant ils ont omis un point essentiel, c'est de faire connoître la Comédie moyenne. Ils distinguent bien trois âges dans la Comédie: le premier, disent-ils, dont le commencement est fort incertain, se termine à la fin de la guerre du Péloponnèse, c'est-à-dire au temps où Lyfandre établit les trente Tyrans, pour gouverner la République d'Athènes: c'est dans le cours de la guerre du Péloponnèse que parurent la plupart des pièces d'Aristophane. Le second âge s'étend jusqu'au temps d'Alexandre, & vit naître & finir la Comédie moyenne. Enfin la

troisième commença avec la gloire de ce conquérant, & donna cours à la Comédie nouvelle, la seule qui ait été imitée par les Romains & par les modernes. Ces notions peuvent suffire pour fixer l'époque des différens changemens arrivés dans le genre dramatique. Mais quel est le caractère de la Comédie moyenne? en quoi diffère-t-elle des deux autres? en a-t-on quelque modèle dans l'antiquité? c'est sur quoi ces Savans ne s'expliquent que fort superficiellement. Ils se contentent de rapporter ce qu'a écrit là-dessus le grammairien Platônus, dont les observations, fort courtes & assez mal digérées, se lisent ordinairement à la tête des comédies d'Aristophane: ceux qui après eux ont traité la même matière, n'en disent pas davantage. Ne feroit-il pas possible d'acquérir sur ce sujet de nouvelles lumières? ne trouveroit-on, dans l'ancien théâtre, aucun exemple de cette Comédie moyenne, dont on parle sans la définir? En lisant avec attention *le Plutus*, on y aperçoit un caractère tout différent de celui des autres pièces du même Poète, qui sont dans le goût de l'ancienne Comédie: il n'est pas moins évident que *le Plutus* est très-différent de la Comédie nouvelle, inventée par Ménandre chez les Grecs; & imitée par Plaute & par Térence chez les Latins. C'est, ce me semble, une juste raison de soupçonner que *le Plutus* pourroit bien être une pièce de cette Comédie moyenne, qui a fait comme la nuance entre l'ancienne & la nouvelle.

J'avoue que je ne suis pas le premier qui aie conçu cette idée, mais je ne sais personne qui l'ait développée; M.^{me} Dacier, dans sa traduction de quelques comédies de Plaute, après avoir dit qu'Aristophane est un des meilleurs Poètes de la vieille Comédie, ajoute *qu'on voit dans ses dernières pièces des exemples de la moyenne. et que tous les Savans prétendent que le Plutus est de ce nombre.* M. Dacier, dans une de ses notes sur Horace, après avoir rappelé, sur la différence de la vieille Comédie & de la moyenne, ce qui se lit déjà dans Platônus, finit par dire *qu'il y a des pièces de ces deux sortes dans Aristophane, sans nommer celles qu'il croit être de cette nature.* Le P. Brumoi, dans son théâtre des Grecs, rend compte du *Plutus*, comme

des autres comédies, il n'y fait remarquer aucune différence pour le goût & la conduite. Enfin M. l'abbé Vatry, dans le Mémoire qu'il a donné à la Compagnie, sous ce titre: *Recherches sur l'origine & les progrès de la comédie Grecque*, dit, sur la moyenne, *les Poètes se retranchèrent alors à médire des morts, & sur-tout des anciens Poètes; ce fut ce qu'on appela la moyenne Comédie*: il n'ajoute rien de plus, il passe aussi-tôt à la Comédie nouvelle; s'il se fût plus étendu, je n'aurois eu garde de traiter le même sujet après lui. Ainsi, comme personne n'a encore approfondi cette matière, j'ai pensé qu'il seroit à propos d'examiner de près *le Plutus*. Il n'est pas besoin de montrer qu'il n'est pas conforme au genre de la Comédie nouvelle; il ne faut que le lire, les différences sont sensibles: cherchons-y seulement ce qui le distingue de l'ancienne Comédie; voyons s'il ne porte pas les caractères que Platônus assigne à la Comédie moyenne. En ce cas ce sera un modèle unique en ce genre; car c'est, à mon avis, la seule pièce de cette espèce qui ait passé jusqu'à nous.

Je diviserai ce Mémoire en trois parties: dans la première, j'examinerai les changemens que Platônus assigne à la Comédie moyenne: dans la seconde, je comparerai *le Plutus*, pour la conduite, avec une pièce de la vieille Comédie: & comme *le Timon* de Lucien paroît tenir beaucoup *du Plutus* d'Aristophane, j'exposerai, dans la troisième, les rapports que ces deux ouvrages paroissent avoir ensemble.

PREMIÈRE PARTIE.

Changemens assignés à la Comédie moyenne.

J'AI déjà observé que la Comédie moyenne fut en vogue pendant plus de soixante ans, depuis l'établissement des trente Tyrans jusqu'au règne d'Alexandre: elle fut moins hardie que l'ancienne, & moins réservée que la nouvelle; le chœur devint plus retenu, mais il parut encore; les personnalités furent plus rares & plus ménagées; les sujets inventés avec plus de vraisemblance, & conduits avec plus de méthode. Cependant elle

n'eut pas encore cette correction, cette belle peinture des mœurs qui font le vrai caractère de la Comédie nouvelle : c'est, pour ainsi dire, la Comédie dans l'instant de la métamorphose; elle éprouve déjà quelques changemens, mais elle conserve encore beaucoup de sa première forme. C'est précisément sous ce point de vûe que je vais considérer le *Plutus*.

Je commencerai par remarquer qu'Aristophane a donné deux pièces sous le nom de *Plutus*; c'est ce qui est prouvé par les Scholiastes : la première, qui n'existe plus, avoit été représentée sous l'archontat de Dioclès, la quatrième année de la 409 ans avant
J. C. XCII.^e Olympiade : la seconde, qui est celle que je me propose d'examiner ici, parut vingt ans après, sous l'archontat d'Antipater, la quatrième année de la 389 ans avant
J. C. XCVII.^e Olympiade. Or Platonius dit que *dès qu'on eût établi à Athènes le gouvernement oligarchique, les Poëtes devinrent plus timides (a)*. Ce gouvernement oligarchique n'est autre chose que l'établissement des trente Tyrans, qui commencèrent à gouverner la première année de la XCII.^e Olympiade. Le premier *Plutus* avoit donc été donné avant la réforme du théâtre; mais le second ne parut que depuis la réforme; ainsi le Poëte fut obligé de modérer la licence dont il avoit usé dans le premier. Il y a plus, on lit dans la Didascalie, qu'Aristophane composa ce second *Plutus* pour faire connoître les talens de son fils (b). Il y suivit donc le nouveau genre; car quel besoin y avoit-il d'exercer son fils dans la vieille Comédie, puisqu'elle n'étoit plus de mode? Voici probablement ce qui arriva: Aristophane fut curieux de faire connoître les talens de son fils pour la Comédie moyenne; mais pour ne pas risquer la gloire qu'il s'étoit acquise lui-même dans la vieille Comédie, il ne voulut point donner d'abord une pièce toute nouvelle; il se contenta d'ajuster au nouveau genre une Comédie qui avoit déjà paru, en observant seulement quelques-uns des changemens ordonnés par les loix. Aussi ne retrouve-t-on qu'en partie, dans le second *Plutus*, les changemens que Platonius assigne à la Comédie moyenne. Ces

(a) Καταμύτης ὀλιγαρχίας, ἐνέπαιον
τοῖς ποιηταῖς φόβος.

(b) Τοῦ υἱοῦ αὐτοῦ σοφιστοῦ Ἀ' ἐφεστῶτος
δι' αὐτοῦ πῶς διακρίνεται βελήματα.

changemens peuvent se réduire à quatre : 1.^o la défense des personnalités; 2.^o le retranchement des chœurs de musique; 3.^o le choix du sujet; 4.^o les masques. Je vais exposer chacun de ces changemens en particulier, & faire observer en quoi le Poète les a suivis, en quoi il s'en est écarté: car en fait de mœurs, les changemens ne s'opèrent pas en un instant; la loi ne détruit pas tout-à-coup d'anciennes habitudes; & le *Plutus*, malgré la contrainte de la nouvelle loi, conserve encore quelques traces de l'ancienne Comédie.

Selon Platonius, on commença la réforme de la Comédie par défendre de censurer nommément, & on donna action en justice à quiconque seroit insulté par les Poètes (c). Cette défense venoit à propos: les Athéniens, rebutés de la hardiesse des Poètes comiques, commencèrent à ne plus entendre raillerie; & Eupolis fut noyé dans la mer, par ceux contre qui il avoit fait une pièce sous le titre de Βάστα, les Plongeurs. On fit donc la loi de ne nommer personne dans les Comédies: μὴ καμωδῶν ἐξ ὀνόματος. Jusqu'alors la licence avoit été si grande sur ce point, qu'on donnoit à l'acteur le nom du particulier qu'on vouloit jouer, & le masque ressembloit si parfaitement à l'original, qu'on reconnoissoit au premier coup d'œil celui à qui le Poète en vouloit: cette façon s'appeloit αὐτοπροσωπίως καμωδῶν. L'un & l'autre excès furent réprimés, & dans la suite, quand les Macédoniens firent trembler la Grèce, le scrupule alla si loin, que dans la crainte de ressembler à quelqu'un des vainqueurs, on donna à tous les acteurs ces masques bizarres, dont on voit les desseins sur les monumens & dans les anciens manuscrits de Térence. Ce n'est pas à dire qu'avant la Comédie moyenne il n'y ait eu des masques difformes & bizarrement inventés; sans doute que la vieille Comédie en donna de tels aux valets & à des personnages de pure fantaisie, qu'on ne s'étudioit pas à rendre semblables à quelque citoyen. Je crois seulement que dans la moyenne Comédie & dans la nouvelle aucun des masques ne fut ressemblant, mais qu'ils furent tous bizarres & ridicules.

I.^{er}
Changement.
Les person-
nalités.

San. Petit, de
leg. Att. p. 80.

(c) Οὐ γὰρ ἔνι πᾶσι ἀποφανῶς οὐκ ἔστιν, ἀλλὰς ἀπαγορεύεται τῇ ὑπερβαίνειν τὰς
ἐν τῇ πόλει.

Arist. Scol. in
vers. 1149, ex
Acharn.

Loc. citat.

Απὸ τοῦ χείρος
καὶ τοῦ ἀμύλλου,
τὸ ἀπατῶ. Ex
Argum.

Iliad. IX, vers.
378.

Ὁ βλέπων
εἰς τὸν δῆμον. Ex
Argum.

In Pluto, vers.
174.

La loi contre les personnalités fut portée par Antimachus; Poète contemporain d'Aristophane; il paroît même qu'il la proposa par ressentiment contre ce Poète comique. Antimachus étoit un homme riche, qui se mêloit de poésie; dans une fête où ce citoyen faisoit les frais du chœur, il paya fort mal les acteurs: le Poète s'en vangea; & nous avons, dans la comédie intitulée *les Acharniens*, un chœur où Antimachus n'est pas épargné. Ce riche citoyen ne put avoir raison de l'insulte d'Aristophane tant que la République fut libre, parce que les Athéniens chérissant la satire, n'avoient garde de poursuivre les Poètes, dans la crainte de les décourager: mais dès que les Tyrans eurent formé un tribunal, comme ils avoient lieu de craindre pour eux-mêmes, ils autorisèrent volontiers la loi d'Antimachus, & les personnalités furent entièrement défendues. Aussi sont-elles & plus rares & moins piquantes dans *le second Plutus* que dans les autres Comédies. C'est la coutume d'Aristophane de prendre pour personnages des citoyens connus, dont il conserve le nom; tels que Socrate, Euripide, Démosthène, Nicias, Cléon, Lyfimachus & tant d'autres, à qui il fait jouer les rôles les plus ridicules: outre cela, dans le cours de chaque pièce, il fait mille allusions malignes, & lance les traits les plus sanglans contre ceux qui ont le malheur de lui déplaire. Dans *le Plutus* tous les noms sont feints; Chrémylus, qui est le principal personnage, désigne un débiteur habile à frustrer ses créanciers; le valet se nomme *Carion*, parce que la Carie fournissoit beaucoup d'esclaves; d'où vient le proverbe qui se lit dans Homère:

τίω δέ μιν ὡς Κάρης αἶση.

Je ne l'estime pas plus qu'un Carien, dit Achille en parlant d'Agamemnon. Enfin Blepsidémus, suivant l'étymologie du mot, est un homme pauvre, qui regarde ses citoyens d'un œil jaloux. Les autres ont des noms génériques, *le Juste*, *le Syco-phante*, *la Vieille*. S'il y a quelques traits de satire, ils sont tellement enveloppés qu'il n'étoit pas aisé d'en faire l'application; & que le Poète auroit bien trouvé le moyen de se disculper: il est vrai que Chrémylus & Carion citent nommément plusieurs citoyens

citoyens à qui l'amour de l'or fait faire des bassesses; c'est un reste de la licence que le Poète s'étoit permise dans *le premier Plutus*, & ces traits tomboient peut-être sur des gens déjà morts. Ainsi Aristophane s'est conformé à la loi nouvelle, en gardant cependant toujours quelques traits de l'ancienne Comédie: c'est la manière dont il s'est aussi conduit à l'égard d'une seconde réforme, dont je vais parler.

Platônus dit, en second lieu, *qu'on cessa de donner des chœurs, parce que les Athéniens ne jugèrent plus à propos de choisir des particuliers pour fournir à la dépense (d)*. Il ne faut pas séparer ces premières paroles de celles qui suivent: *ainsi*, ajoute-t-il, *Aristophane donna l'Éolosicon, qui n'a point de chœurs de musique (e)*. Il s'ensuit de ce passage, d'abord que ce ne fut pas la licence qui fit retrancher les chœurs, mais la crainte de faire trop de dépense; secondement, qu'on ne retrancha que la musique affectée aux chœurs: car il ne dit pas que l'Éolosicon n'eut pas de chœurs, mais qu'il n'eut pas de chœurs de musique; *τὰ χορικά μὲν*. Le chœur continua donc dans la Comédie moyenne; il ne fut plus composé de Musiciens, mais de gens qui avoient dû ou qui avoient pû se trouver à l'action: il ne chanta plus de morceaux satyriques, tels que la parabase & les épirrèmes, dont j'aurai lieu de parler dans la suite; mais il s'entretint avec les acteurs, comme dans la Tragédie, & continua de rire avec eux des personnes ou des ouvrages qui donnoient matière à la critique. En effet, le chœur étoit une partie essentielle dans la constitution de la Comédie, telle qu'elle étoit alors: l'action du poëme dramatique étant presque toujours publique, elle intéressoit un très-grand nombre de gens, & quelquefois l'État entier. Il étoit donc indispensable de composer un chœur, qui représentât les personnes intéressées; c'est ce qui l'a fait conserver si long-temps, quoiqu'il ne fût plus la partie essentielle de la pièce, comme dans l'origine. L'action

I I.
Changement.
Les chœurs.

(d) *Ἐπίλοιπον οἱ χοροὶ . . . ὃ δ' ἐπὶ οὐδενὶ εἶχον οἱ Ἀθηναῖοι τὰς χορηγίας τὰς πρὸς δαπάναις τῆς χορευτικῆς παρέχουσας χρησιμότητι.*

(e) *Τὸν γὰρ Ἀἰολοσίκον Ἀριστοφάνης εἰδὼς ὅτι, ὅς τι ἔχει τὰ χορικά μὲν.*

du *Plutus* est en quelque façon une action publique, parce que, grace au bon cœur de Chrémyleus, il n'est pas question de l'enrichir seul, il veut que *Plutus* étende ses générosités à tous les honnêtes gens: c'est justement un certain nombre de ces honnêtes gens qui forment le chœur.

*Diog. Laërt.
in Anaximene.*

Ce chœur est bien différent de celui de la vieille Comédie: dans l'ancien théâtre c'étoit le chœur qui lançoit les traits les plus satyriques; il étoit même quelquefois imaginé contre la vrai-semblance; plus il étoit absurde, plus il faisoit rire les spectateurs: on prenoit plaisir à entendre parler & chanter des chœurs de nuées, de grenouilles, d'oiseaux. On pardonnoit au Poète de personnifier les nuées, pour voir tourner en ridicule Anaximène, dont Socrate étoit soupçonné de suivre la doctrine, & qui regardoit l'air, qui est la région des nuées, comme principe de toutes choses. Une métamorphose de grenouilles en êtres raisonnables, pour accompagner Bacchus qui va chercher un Poète aux enfers, devenoit la critique sensible des mauvais Poètes, qui croissent au pied du Parnasse: & une troupe d'oiseaux à moitié plumés, qui prennent le parti de bâtir une nouvelle ville dans les airs, paroissoit être une vive peinture des malheureux Athéniens, qui *plumés*, pour ainsi dire, par leurs Magistrats, & en particulier par Alcibiade, se verroient enfin forcés de chercher une nouvelle demeure, où ils seroient plus heureux que dans leur patrie. Il y avoit toujours quelque chose de fin sous ces allégories, & les allégories mêmes se justifioient par la singularité du goût qui dominoit alors.

La conduite de cette espèce de chœur est remarquable; il étoit ordinairement composé de six parties; κομματίον, παράλασις, στροφή, ὑπέρημα, ἀντίστροφος, ἀντιπέρημα: elles étoient entremêlées dans l'ordre où je les nomme. De ces six parties trois étoient en vers lyriques, le commation, la strophe & l'antistrophe; les trois autres étoient en vers anapestiques. Le commation étoit une strophe de huit vers, qui renfermoient ou une apostrophe à quelque personnage, ou une réflexion soit sur ce qui venoit de se passer, soit sur ce qui se préparoit. La strophe & l'antistrophe étoient chacune de douze vers, & se

répondoient mutuellement; c'étoient tantôt des louanges en l'honneur des Dieux, des héros, des bons citoyens; tantôt des traits satyriques, qui étant, comme nos vaudevilles, d'une mesure légère & familière, se retenoient facilement: ainsi quiconque avoit le malheur d'être une fois chanté sur le théâtre, devoit l'être long-temps dans toute la ville. La parabase suivoit immédiatement le commation, & comme c'étoit la partie principale, on nommoit quelquefois parabase le chœur entier: cette partie s'appeloit ainsi du terme *ᾠδὴ καίρου τὸν τόπον*, *changer de place*: ordinairement le chœur étoit partagé en deux troupes, l'une à la droite, l'autre à la gauche des acteurs; dans la parabase ces deux troupes se réunissoient & se tournoient du côté des spectateurs; c'est ce qui arrivoit quand les acteurs se retiroient du théâtre pour la première fois; aussi la parabase ne se trouve guère qu'en cette première occasion: comme le chœur ne pouvoit plus s'entretenir avec les acteurs, il adressoit la parole au peuple, de peur que la scène ne restât vuide ou que le spectateur ne fût oisif. Les Poètes faisoient cette occasion soit pour s'expliquer sur ce qui les regardoit en particulier, soit pour raisonner sur les affaires publiques: les parabases d'Aristophane roulent sur toutes sortes de sujets; tantôt il y parle de lui-même, comme dans la comédie *des Chevaliers*, où il expose que la raison pour laquelle il joue le rôle de Cléon, c'est parce que personne n'a osé s'en charger. C'est de cette première espèce de parabase que les Poètes de la Comédie nouvelle ont emprunté leurs prologues: on fait que ceux des comédies de Térence ne sont pas faits pour rendre compte de la pièce, comme quelques-uns de Plaute, mais uniquement pour expliquer certaines particularités qui regardent le Poète. Tantôt Aristophane traite des sujets de politique & de morale; tantôt enfin la parabase est savante, comme celle de la comédie *des Oiseaux*, où il développe le système d'Orphée. L'épirrhème & l'antépirrhème ne diffèrent de la parabase que par le nom, & parce qu'ils ont un nombre de vers limités, qui alloient ordinairement à seize; Aristophane l'a porté jusqu'à vingt: ces deux parties se répondent comme la strophe & l'antistrophe. Ces morceaux sont

In Equit. vers.
504.

In Avib. vers.
686.

Scal. in Poët.
lib. 1, c. 9.

les mieux travaillés pour le style: Aristophane y emploie une espèce de vers anapestiques qu'on appelle de son nom, *Αἰσχροκάριοι*; ce n'est pas qu'il en fût l'inventeur: Scaliger remarque qu'Eupolis s'en étoit servi avant lui; mais apparemment parce qu'il le perfectionna, ou qu'il en usa avec tant d'avantage, qu'il devint en ce point le modèle des autres Poètes. Cet anapestique est un vers de huit pieds, dont les cinq premiers sont à volonté, mais le plus souvent mêlés d'anapestes: les trois derniers sont toujours deux dactyles & un spondée: ce sont sur-tout ces trois dernières mesures qui donnent un ton grave à la parabase, & qui la rendent propre à traiter les plus grands sujets.

Il ne faut pas croire que le chœur fût toujours composé de ces six parties, ni qu'il tint une place fixe, comme dans la Tragédie, où il revient à des distances à peu près égales: il n'en est pas ainsi du chœur comique; rien n'est plus bizarre en apparence, & dans une même pièce il n'y en a pas deux qui se ressemblent: tantôt c'est une strophe entre deux scènes; tantôt une parabase & un épirrhème, sans antépirrhème & sans vers lyriques; tantôt une seule strophe à la fin d'une partie qu'on pourroit regarder comme un acte. Enfin il y a des pièces qui ont la partie lyrique du chœur, & qui n'ont ni parabase, ni épirrhème, comme la comédie d'Aristophane intitulée *Lyssitrata*. Je crois que la cause de cette bizarrerie apparente, c'est que les pièces de la vieille Comédie n'étoient point faites pour être partagées par actes, comme celles de Térence; & les Grammairiens qui ont introduit cette division, ont rendu un fort mauvais service à Aristophane. Grace à cette invention, il y a des pièces dont la division paroît monstrueuse; le premier acte seul en tient plus de la moitié, les trois suivans n'ont nulle proportion, & le dernier est presque toujours d'une brièveté ridicule: c'est ce qu'il est aisé de remarquer, en jetant seulement les yeux sur l'édition de Kuster. Ce partage n'a jamais été connu, ni des tragiques Grecs, ni d'Aristophane: tant que le chœur a subsisté, c'est-à-dire jusqu'à la Comédie nouvelle, l'action n'étoit point interrompue, & la déclamation duroit autant que

la matière l'exigeoit. Le chœur ne chantoit guère que pour témoigner la part qu'il prenoit à l'action: cet intervalle donnoit le temps à la préparation d'un nouvel évènement, & réveillait l'attention des spectateurs, qui auroit été fatiguée d'une déclamation continuelle: c'est même pour cela qu'après le retranchement des chœurs, les intermèdes furent remplis par la musique instrumentale.

Si on demande pourquoi le chœur n'est pas aussi régulier dans le comique que dans le tragique, c'est que les évènements dans le comique demandent rarement une préparation, & que l'attention ne se fatigue guère, puisque tout est tourné à la gaieté & à la plaisanterie. Ainsi le chœur ne vient que pour faire naître un plaisir de plus, & pour mêler agréablement le chant à la déclamation.

Appliquons ces observations au chœur *du Plutus*: il est vraisemblable & tiré du fond même du sujet: c'est une troupe d'honnêtes gens de la campagne, car la campagne a toujours été regardée comme le séjour favori de la probité; ces honnêtes gens viennent à la sollicitation de Chrémylus, qui veut partager avec eux les richesses dont Plutus va le combler. Ce chœur fait partie de l'action, &, suivant l'usage, il paroît toujours depuis l'instant où il est introduit jusqu'à la fin; mais il ne se trouve nulle part ni strophe, ni antistrophe, ni aucune des parties qui composoient les chœurs de la vieille Comédie. S'il y a quelques vers qui paroissent susceptibles de musique, ils sont en très-petit nombre, & principalement à la fin de la scène, où le chœur entre pour la première fois: ils ne sont pas même purement lyriques; cependant comme ils approchent de ce goût, on peut croire qu'ils ne furent pas simplement déclamés, mais accompagnés de la flûte, comme il arrivoit quand le chœur ne chantoit pas à pleine voix. Car la flûte étoit d'un grand usage dans les comédies Grecques, &, sans sortir des pièces d'Aristophane, j'en trouve un nombre infini d'exemples: dans les *Acharniens* le Béotien s'écrie; *vous tous qui êtes ici, flûteurs Thébains*:

V. 253.

V. 290.

V. 863.

Ἦμὲς δ' ὅσοι θύεσθαι, αὐληταὶ πάρα.

V. 222.

Dans les *Oiseaux*, Epops dit, *quelqu'un joue de la flûte, αὐλεῖ τις*, & aussi-tôt Évelpis se met à chanter; *grand Jupiter, quel doux concert forme le chant des oiseaux*:

V. 223.

ὦ Ζεῦ βασιλεῦ, τῷ φθιγγατος τ' ἔρριθις.

Dans la pièce des *Grenouilles*, à mesure que Bacchus approche du lieu où les Prêtres formoient un chœur, il dit à Xanthias: *n'entends-tu pas le son des flûtes!*

V. 315.

Ὁὐ κατήχεσσαι αὐλῶν πνοῆς;

Ad Horat.
lib. II, ep. I,
v. 98.

Un plus long détail deviendrait ennuyeux. Après cela je ne vois pas comment M. Dacier a pû avancer *qu'il n'avoit jamais lu nulle part que les comédies Grecques eussent eu des flûtes*. Cette musique n'exigeoit pas les frais de l'ancien chœur, & on peut croire que c'est l'unique qui règne dans le chœur du *Plutus*. Ce chœur sert donc uniquement à fonder la vrai-semblance de l'action, & à mettre plus d'intérêt dans la pièce; il ne reste jamais seul sur le théâtre, comme dans la vieille Comédie; il s'entretient toujours avec quelque personnage de la pièce: on n'a qu'à parcourir toutes les scènes, on y verra le chœur avec Carion, Chrémylus, Blepsidémus ou quelques autres.

Tels ont été d'abord les chœurs de la moyenne Comédie; mais comme l'esprit abuse des meilleures choses, & qu'il reprend volontiers son ancien pli, le chœur retomba dans sa première licence, ce qui força les Magistrats à lui imposer absolument silence: on fit donc la loi dont parle Horace, quand il dit:

In Art. poet.
vers. 282.

. . . . In vitium libertas excidit & vim

Dignam lege regi: lex est accepta, chorusque

Turpiter obticuit, sublato jure nocendi.

Cette réforme donna lieu à un nouveau genre de poésie dramatique, connu sous le nom de Comédie nouvelle, dont un des caractères distinctifs est le retranchement des chœurs. La

Comédie moyenne les conserva, mais elle leur ôta ce qu'ils avoient eu de trop satyrique: or il me semble que c'est précisément le ton du chœur dans *le Plutus*; il est fort réservé, & les satyres ne tombent guère que sur l'abus des richesses; il n'y est question ni du gouvernement, ni des vices des particuliers, & au lieu de chanter des morceaux détachés, comme dans la vieille Comédie, le chœur s'entretient par-tout avec les acteurs. Ainsi cette partie, bien loin d'empêcher de mettre *le Plutus* au nombre des pièces de la Comédie moyenne, doit au contraire y déterminer, puisque le chœur, qui étoit la partie essentielle du poëme dramatique, est d'un genre tout nouveau.

Dans l'intention où étoient les Magistrats de prescrire aux Poètes de justes bornes, ils ne se contentèrent pas de réprimer la licence du chœur, ils fixèrent encore les sujets sur lesquels seuls ils pourroient travailler. Ces sujets se bornoient à la critique des ouvrages des autres Poètes; c'est ce qu'on apprend encore de Platônus: *Les Poètes de la Comédie moyenne*, dit-il, *changèrent de sujets & ne s'occupèrent qu'à parodier les ouvrages des Poètes, car cette sorte de critique est innocente; par exemple, ils tournoient en ridicule Homère ou quelque auteur tragique. Les Ulysses de Cratichus, ajoute-t-il, ne tendent pas à satyriser quelque particulier, c'est la parodie de l'Odyssée d'Homère; & la pièce d'Aristophane intitulée Αἰσολογίαι, étoit la critique d'une méchante tragédie sous le nom d'Αἰσολος (f). Dans la vieille Comédie les sujets étoient réels, comme j'ai déjà dit; les Poètes ne s'attaquoient pas uniquement aux ridicules, quoique ce soit le vrai but de la sage Comédie; ils dévoiloient les vices mêmes sans ménagement, & souvent ils donnoient à la vertu les couleurs du vice.*

C'est l'idée que donnent de ce genre toutes les comédies d'Aristophane, excepté *le Plutus*. Avec quelle méchanceté

III.
Changement.
Le choix du
sujet.

(f) Οἱ δὲ μέγας κωμῳδίας ποιηταὶ τὰς ὑποθέσεις ἤμεναι . . . ὅτι δὲ τὸ σκώπῃεν ἰσοτέρας φιλοτέλειαν ποιηταὶ ἔχον . . . ἀντιθέτον γὰρ τὸ πρῶτον· οἷον, ἀγασσάμεν Ὀμηροῦ εἰποιτα πῖ, ἢ ποὶ δεινὰ τῆς τραγῳδίας ποιητῆν . . . Οἱ Ὀδυσσεύς τὸ Κρα-

τίην, ὅδεος ἐπιτήρησιν ἔχον· ἀγασσάμεν δὲ τῆς Ὀδυσσεύς τὸ Ὀμήρου . . . Τὸν Αἰσολογίαι Αἰσολογίας εἰδικάζον, Αἰσολογίαι τὸ δράμα τὸ χαρὴν τῆς τραγῳδίας, οὗς χαρὴς ἔχει, ἀγασσάμεν.

expose-t-il Socrate à la risée des citoyens & des étrangers, dans la comédie *des Nuées* ! comment invective-t-il contre Cléon, dans *les Chevaliers* ! comment joue-t-il Euripide, dans *les Grenouilles* ! Cette hardiesse lui fut quelquefois funeste : on lit dans la pièce *des Acharniens*, la plus ancienne de celles qui restent, que Cléon le poursuivit en justice pour une certaine Comédie : *Je fais*, dit-il, *le mauvais tour que m'a joué Cléon, pour ma Comédie de l'année dernière* :

V. 376.

Αὐτὸς τ' ἐμαυτὸν ὑπὸ Κλέωνος ἀ"παθον,
Εὔπιστα μὲν δ' ἐπὶ τῇν πέρυσι κωμῳδίαν.

Schol. ad loc. cit.

Il s'agit d'une pièce intitulée *les Babyloniens*, qui précéda d'une année la représentation *des Acharniens*. Aristophane s'avisa de déclamer contre les Magistrats qu'on tiroit au sort, & comme la critique tomboit précisément sur Cléon, qui de l'extraction la plus basse s'étoit élevé aux premières charges, Cléon cita en justice Aristophane, & lui contesta même le titre de citoyen. C'est en cette occasion que le Poëte rappela ces deux vers d'Homère, qu'il a rendu fameux :

Odyss. lib. I,
v. 216.

Μήτηρ μὲν τ' ἐμέ φησι τῷ ἐμμεναι· αὐτὰρ ἔγωγε
Οὐκ οἶδ'· ὃ γάρ πο ποτὶς ἐὼν γόνου αὐτὸς ἀνέγω.

Ma mère dit que je suis fils d'un tel : pour moi je n'en fais rien ; personne n'est jamais sûr de son père. Il y a toute apparence que Cléon perdit sa cause, & qu'il fut même condamné à une amende de cinq talens ; car le Poëte, dans la même pièce, se félicite de lui avoir fait déboursier cinq talens :

Vers 5.

Εἴ γ' ὦδ', ἐφ' ὧγε τὸ χέαρ εὐφρανθῆν· ἰδὼν,
Τοῖς πέντε ταλάντοισι, οἷς Κλέων ἐξήμεσε.

La comédie *des Chevaliers*, qui parut deux ans après celle *des Babyloniens*, prouve quelle étoit la licence d'Aristophane, puisque la première affaire ne servit qu'à l'animer encore plus contre Cléon. Ce fut sur-tout cette liberté à ne pas épargner les Magistrats, que les trente Tyrans eurent intérêt de réprimer ; car les Athéniens, naturellement satyriques & jaloux de leur liberté,

liberté, n'auroient pas manqué de se venger sur le théâtre de ce que les Tyrans leur faisoient souffrir dans le gouvernement: en conséquence, on ne permit plus aux Comiques que de parodier les pièces des autres Poètes.

On ne manquera pas de me dire, sur ce point de réforme, que *le Plutus* ne peut donc pas être mis au nombre des pièces de la Comédie moyenne, puisqu'il en diffère par le choix du sujet, qui est assurément l'essentiel. A cela je réponds qu'on peut bien supposer que la matière sur laquelle les Poètes pouvoient exercer leur critique ne fut pas tout d'un coup prescrite: il n'est pas de la prudence humaine de prévoir tous les abus & d'y remédier sur le champ. Ces changemens se firent par degrés: on commença par autoriser la loi qui défendit les personnalités; on fit bien-tôt après, celle qui réforma les masques & les habits; & quand on s'aperçut que ces deux réformes ne produisoient pas encore tout l'effet qu'on en attendoit, & que les Poètes, toujours ingénieux quand il s'agit de médire, n'épargnoient guère plus les citoyens, on restreignit les sujets. Il n'est pas contre la vrai-semblance de supposer que *le Plutus* parut dans cet intervalle. Quoique le sujet ne soit point tel que ceux des pièces qui le suivirent, il diffère cependant beaucoup de celles qui le précèdent: ce n'est plus une satire, c'est une pure fiction, ou plutôt une espèce d'apologue, dont la morale tend à montrer que si *Plutus*, qu'on représente ordinairement aveugle, avoit l'usage de la vue, les richesses deviendroient l'apanage de la vertu. D'ailleurs il est conduit méthodiquement; de plus, les noms des personnages sont feints, & les traits de satire tiennent plus de la délicatesse de la Comédie nouvelle, que de l'aigreur de l'ancienne: d'où je conclus que si le sujet *du Plutus* n'est pas conforme à ceux qui furent prescrits aux Poètes de la Comédie moyenne, il n'en est pas moins pour cela dans le nouveau genre, puisqu'il est si éloigné du goût de l'ancienne Comédie.

Le quatrième changement concerne les masques. Si les manuscrits d'Aristophane, comme quelques-uns de Térence,

IV.
Changement.
Les masques.

eussent conservé la figure des masques, il seroit aisé de voir jusqu'où alla ce changement : faute de ce monument, qu'il me soit permis de donner des conjectures. Platônus observe que *dans la moyenne & dans la nouvelle Comédie, on fit les masques exprès pour rendre les personnages plus risibles (g)*. Or puisque la Comédie moyenne tient le milieu entre la vieille & la nouvelle, il y a toute apparence que les masques ne furent réformés que jusqu'à un certain point : ils ne furent pas reconnoissables, comme dans la vieille Comédie, puisqu'il fut défendu de prendre la ressemblance des personnes; mais ils ne furent pas non plus aussi bizarres que dans la nouvelle, puisque la raison qui occasionna cette bizarrerie n'existoit point encore : car *ce fut la crainte de ressembler à quelque Macédonien, qui fit imaginer des figures si extraordinaires (h)*. En conséquence de ces principes, je pense que les masques qui servirent à la représentation du *Plautus* ne furent que ridicules, & seulement propres à aider le comique & à contribuer au divertissement, comme tout le reste du spectacle.

Quelques commentateurs Latins, & quelques-uns de ceux qui ont écrit sur les trois âges de la Comédie, donnent dans une erreur sur ce point : ils assignent pour caractère de la Comédie moyenne l'interruption des personnalités; mais ils prétendent que les masques & les habits devinrent alors si ressemblans à la personne qu'on vouloit jouer, qu'on reconnoissoit l'original avant que l'acteur eût ouvert la bouche : je ne sais ce qui a pû les tromper. Platônus dit formellement que *ces ressemblances furent en usage dans la vieille Comédie (i)* : Les masques ne furent que risibles dans la moyenne & dans la nouvelle.

C'est à ces quatre points que se réduisent toutes les observations de Platônus. Un autre Grammairien ajoute que la Comédie moyenne reconnoît cinquante-sept Poètes, dont les plus

(g) Ἐν τῇ μέσῃ ἢ νέᾳ κωμῳδίᾳ ὁπίπδεις πῶς προσωπίδια πρὸς τὸ γαλοῖσθαι ἐδημιουργήσαν.

(h) Διδομένης τῆς μακεδνίας ἢ τῆς ἐπερτημένης ἐξ ἐκείνῳ φέρεται.

(i) Ἐν τῇ παλαιᾷ ἀνέχοντο πῶς προσωπίδια πῶς κωμῳδῆταις, ἵνα, πρὶν ἢ τῆς ὑποκριτῆς στήναι, ὁ κωμῳδῆταις ἐκ τῆς ὁμοιοτήτος τῆς ψήφου κατὰ δῆλον ᾖ.

Fameux furent Antiphanès & Stephanus. S'il ne nomme pas Aristophane, il ne l'exclut pas pour cela; probablement il ne fait attention qu'à ceux qui se sont fait connaître uniquement par ce genre.

Il s'ensuit de tout ce que je viens de dire, que le *Plutus* peut être regardé comme une Comédie moyenne, soit qu'on fasse attention au temps où il a été donné pour la seconde fois, soit qu'on s'arrête aux changemens arrivés dans le genre dramatique. Pour achever de prouver cette proposition, je vais comparer la manière, dont il est conduit, avec la méthode que le Poète suit dans ses autres pièces.

S E C O N D E P A R T I E.

Comparaison de la Comédie des Grenouilles & de celle du Plutus pour la conduite.

IL ne faut qu'une légère attention pour voir que le *Plutus* a une marche plus réglée & un plan plus exactement suivi que les autres Comédies du même Poète. L'évènement se prépare dès le commencement, & la vûe rendue à Plutus opère tout ce qui arrive dans la suite, le bonheur des gens de bien & le desespoir des méchans; toutes les parties se réunissent à ce seul point, pour lequel tout le reste paroît fait. Aristophane n'en use pas toujours ainsi; on voit, à la vérité, dans toutes ses pièces un sujet principal; mais il est ordinairement accompagné de sujets accessoires qui le cachent, pour ainsi dire, & le Poète ne paroît curieux que de satyriser & de faire rire. C'est ainsi que dans les comédies de Plaute l'intrigue n'est pas toujours ce qui occupe le Poète, il ne cherche qu'à peindre les mœurs & à faire sentir les ridicules. Je vais rappeler à la Compagnie la conduite d'une pièce de la vieille Comédie, que je mettrai en parallèle avec celle du *Plutus*: les exemples prouvent souvent mieux que les raisonnemens. Je choisis la pièce des *Grenouilles*, qui fut donnée la troisième année de la XCIII.^e Olympiade, 406 ans avant J. C. six ans après l'établissement des trente Tyrans; c'est la dernière de celles qui restent d'Aristophane en ce genre; le Poète l'avoit

In Argum. travaillée avec un soin particulier : elle lui fit remporter le Prix sur deux concurrents, Phrynicus & Platon le Comique, & elle fut redemandée : honneur signalé pour lors ; car comme il y avoit grand nombre de Poètes jaloux de se faire connoître, la rivalité qui régnoit parmi eux les engageoit à donner toujours du nouveau pour mériter la préférence ; & le peuple, passionné pour la nouveauté, ne consentoit pas volontiers à voir deux fois la même pièce, à moins qu'elle ne fût d'un mérite singulier.

Le vrai dessein de cette pièce est de tourner Euripide en ridicule. Aristophane l'avoit choisi pour en faire l'objet de ses plaisanteries, & il ne l'épargne nulle part ; peut-être parce qu'Euripide étoit trop attaché à Socrate, & qu'il débite, dans toutes ses pièces, une morale sévère, qui pouvoit bien n'être pas du goût d'Aristophane. Ici, pour remplir son idée, le Comique suppose que Bacchus ne trouvant plus sur la terre de Poètes dignes de lui, descend aux enfers, & qu'il en ramène Eschyle préférablement à Euripide, qui étoit mort l'année qui précéda la représentation de la comédie *des Grenouilles*. Rien ne paroît plus simple que ce sujet ; on est agréablement surpris de voir combien l'imagination du Poète multiplie les objets, & quelles richesses il tire d'une matière qui paroissoit promettre si peu : il amène sur la scène les Dieux, les Héros ; il n'y a pas jusqu'aux grenouilles qui forment un chœur agréable. On croiroit d'abord que l'action est double, car dans la première moitié de la pièce il n'est question que de Bacchus ; Euripide y est tout-à-fait oublié, comme si Aristophane ne pensoit plus qu'au Dieu. Ce n'est pas par hasard qu'il en use ainsi ; cette pièce devoit paroître dans une des fêtes de Bacchus ; il ne pouvoit mieux faire que de donner le rôle principal à un Dieu dont le peuple étoit pour lors uniquement occupé. Il est vrai qu'il ne le traite pas honorablement, & que Bacchus est encore plus mal mené que Xanthias son valet. C'est une suite de la licence de la vieille Comédie, c'est même un de ses caractères ; tout ce que les Dieux gagnoient, c'étoit d'être plus ridicules que les mortels, comme on verra par le détail.

Ἐν τῇ λυαίᾳ.
In Argum.

La scène s'ouvre par un entretien entre Bacchus & Xanthias. Bacchus est armé d'une massue & revêtu d'une peau de lion : Xanthias est un de ces valets insolens, qui traitent avec leurs maîtres d'égal à égal. Ils se proposent tous deux de descendre aux enfers, & pour savoir au juste le chemin ils s'adressent à Hercule. Le héros leur répond d'abord qu'il y a deux moyens pour y arriver, soit de se pendre, soit de boire de la ciguë. Le premier étoit la ressource ordinaire des malheureux citoyens; le second étoit, comme on sait, un supplice souvent ordonné par les Magistrats. Il ne s'agit pas encore de Socrate, qui ne fut condamné que six ans après. Hercule termine la conversation par leur conseiller de passer le Styx. En conséquence ils gagnent la barque de Charon. Chemin faisant, Xanthias se trouve fatigué du fardeau qu'il porte; c'étoit le bagage de son maître. Bacchus, par bonté, prie un mort qui faisoit la même route, de vouloir bien relayer son valet : le mort fait le difficile; Bacchus s'obstine; le marché ne peut se conclure : les Dieux sont avares chez Aristophane. On arrive vers Charon, qui ne veut pas recevoir Xanthias dans la barque, parce qu'il ne s'étoit pas trouvé à la bataille des Arginuses. Ce trait, en fixant la date de la pièce, qui fut représentée l'année même de cette victoire, est en même temps une critique des citoyens, qui s'étoient exemptés de se trouver au combat dans une conjoncture si pressante, que la République fut obligée de faire enrôler les esclaves. A peine Bacchus est-il embarqué que Charon le force à partager la peine & à ramer avec lui; mais pour dissiper l'ennui du trajet, Charon ordonne aux grenouilles de former un chœur, & aussi-tôt elles se mettent à croasser les louanges du Dieu. C'est une de ces inventions bizarres qui paroissent peu vrai-semblables, mais qui le deviennent en quelque façon par la hardiesse de la vieille Comédie. Bacchus n'est pas moins ridicule par les efforts qu'il fait pour leur imposer silence. Le chœur de grenouilles cesse dès que le Dieu est arrivé à l'autre bord, & il s'en forme un nouveau, composé des prêtres de Bacchus. C'est encore une chose particulière à la vieille Comédie. Le chœur étoit

quelquefois double. Dans la pièce intitulée *Lyfistrata* il y en a un de vieillards & un autre de femmes. Le chœur donnoit souvent le nom à la pièce, comme on voit par celles des *Chevaliers*, des *Guêpes*, des *Oiseaux*, & par celle-ci, qui est intitulée les *Grenouilles* à cause de ce premier chœur. Les tragédies prenoient aussi quelquefois leur nom du chœur, telles que les *Eumérides* d'Eschyle, les *Suppliantes* d'Euripide, les *Trachiniennes* de Sophocle.

Bacchus retrouve Xanthias au-delà du Styx; il s'avance de compagnie avec lui; il est d'abord effrayé des différens spectres qu'il rencontre; mais il est bien-tôt rassuré par un concert de musique formé par des Prêtres de Bacchus. Ce nouveau chœur est conduit suivant la méthode que j'ai déjà observée; tantôt il chante les louanges du Dieu, tantôt il déchire cruellement ceux qui déplaisoient au Poète: ce qui donne le plus d'amertume à la satire, c'est qu'on ne s'y attend pas; & d'ailleurs elle fait un contraste frappant avec les éloges qui précèdent & ceux qui suivent. Dès que le chœur a fini de chanter, Bacchus frappe doucement à la porte de Pluton. Eacus, que le paganisme respectoit comme juge des enfers, n'en est ici que le portier; il se montre même, dans la suite, valet aussi effronté que Xanthias: il ouvre la porte, & à la vue de la massue & de la peau de lion il croit que c'est encore Hercule, & appelle aussi-tôt les Gorgones & les Harpyes pour se jeter sur l'étranger & l'enchaîner. Bacchus tremble au ton menaçant d'Eacus, & change d'habit avec son valet; mais il reprend son premier déguisement quand il fait qu'on vient l'inviter à un repas de la part de Proserpine. N'est-ce pas taxer le Dieu tout-à-la-fois de lâcheté & de gourmandise? en effet, dès que l'invitation est faite il reparoit sous l'habit de Xanthias. Eacus amène main-forte: il se passe ici une scène fort divertissante, où Xanthias, qu'on prenoit pour Hercule, après avoir protesté que c'est la première fois qu'il descend aux enfers, trouve moyen de faire retomber sur Bacchus les coups dont il étoit menacé. Le Dieu, dans la crainte d'être maltraité, V. 645. déclare qu'il est fils de Jupiter; Sur ce pied-là, dit Xanthias, vous pouvez le battre si fort que vous voudrez, en qualité de Dieu

DE LITTÉRATURE. 71

il n'aura garde de sentir les coups. Eacus s'acquitte assez bien de la commission: enfin il prend le parti de les mener tous deux à Pluton & à Proserpine. Le chœur recommence & débite tantôt des louanges, tantôt des satyres. C'est ici que se trouve la parabase qui fit redemander la pièce: elle est composée d'un épirrhème & d'un antépirrhème, dans lesquels le Poète fait entendre qu'il faut regarder tous les citoyens d'un œil égal, & que si les gens de bien ont fait une faute, il est plus avantageux à la République de leur faire grace & de profiter de leurs services, que d'avoir recours à des gens connus pour scélérats ou à des esclaves. Ce qui fit le succès de cette parabase, c'est qu'outre le bon sens & l'éloquence qui y règnent, elle tendoit à procurer le pardon aux citoyens qui avoient refusé de combattre près des Arginufes. Le Poète, par ses bons avis, gagna le suffrage de ceux qui se trouvoient en faute & de ceux qui pouvoient leur appartenir, & par conséquent de la meilleure partie de l'assemblée.

Vers. 698 &
730.

Eacus & Xanthias reviennent sur la scène, & s'entretiennent conformément au caractère des valets, qui se plaisent à médire de leurs maîtres. Cet entretien est interrompu par un grand bruit qui se fait entendre dans le palais de Pluton: c'est Euripide qui veut usurper la préséance sur Eschyle; il est secondé de fripons & de gens sans aveu. Aristophane donne malignement ce renfort au Poète tragique, pour lui reprocher que ses pièces ne tendent qu'à faire des scélérats, comme Eschyle prétend le prouver dans les scènes suivantes. Avant que de passer outre il est bon d'observer que c'est à peu près ici la moitié de la pièce, & cependant il n'a pas encore été question d'Euripide; Aristophane a donné un libre cours à son imagination, qui est toujours très-féconde sur le compte des Dieux, en sorte que tout ce qui s'est passé jusqu'à présent n'est que l'accessoire: mais dans la vieille Comédie, qui ne connoissoit d'autre règle que de divertir, l'accessoire tenoit souvent la place du principal. Enfin le Poète en vient à son sujet, & pour entrer en matière il suppose une dispute très-vive entre Euripide & Eschyle: la

V. 7504

décision en est remise à Bacchus : ce Dieu écoute les deux parties. L'un & l'autre commence par des reproches généraux, mais tournés de façon qu'Euripide a toujours le dessous ; & quoiqu'Aristophane n'en veuille qu'à lui, il ne laisse pas de faire rire aux dépens d'Eschyle, en lui mettant dans la bouche des mots composés & des épithètes gigantesques, qui ne signifioient pas plus & quelquefois moins que les mots simples : pour peu qu'on connoisse le style de ce Poète, on fait qu'il donne volontiers dans l'enflure. Du général Eschyle passe au détail : il tombe, en particulier, sur les prologues d'Euripide. Jusqu'à ce Poète les tragiques n'avoient pas connu cette partie ; & en effet, il paroît assez singulier que le principal personnage

*Art. poët. c. 3,
vers. 33.*

*vienn*e, comme dit Boileau, *décliner son nom, & dire, je suis Oreste, ou-bien Agamemnon*. Aristophane choqué de cette nouveauté, parodie plaisamment les prologues d'Euripide, & fait sentir que quelque pompeux qu'ils paroissent, ils sont dans le fond froids & insipides. Euripide, piqué jusqu'au vif, attaque à son tour les chœurs d'Eschyle, dont il blâme l'obscurité & l'enflure ; Eschyle tombe, à bras raccourci, sur ceux d'Euripide. Pour sentir le mérite de ces scènes, il faudroit qu'elles fussent accompagnées de leur musique ; le chant répondoit au comique, il en faisoit l'ame & le principal ornement : elles n'ont pas la même grace à la simple lecture ; on y voit seulement une imitation affectée du style des deux Poètes, faite exprès pour les rendre ridicules, en sorte cependant qu'Euripide est toujours le plus blâmable. Enfin, comme ils ne peuvent s'accorder, Bacchus, à la requête d'Eschyle, fait mettre leurs vers dans une balance ; ceux d'Euripide se trouvent les plus légers. Pluton, pour terminer la dispute, laisse à Bacchus le choix, & lui permet d'emmener celui des deux qu'il lui plaira. Bacchus se décide pour Eschyle ; Pluton y consent, & dans le temps qu'Eschyle prend congé de lui, le Dieu lui donne, pour les Athéniens, des ordres qui sont autant de satyres. Il y a cependant une fine louange de Sophocle ; Eschyle prie le Dieu des enfers de faire remplir sa place par ce Poète en
son

son absence, comme si personne n'en étoit plus digne. La pièce finit par les vœux du chœur, qui souhaite à Eschyle un heureux retour sur la terre.

On voit, par cet exposé, le vrai goût de la vieille Comédie; un titre simple, d'où naissent des merveilles bizarres; des caractères un peu trop naturels, quelquefois même grossiers; des chœurs hardis & pour l'invention & pour l'exécution; une satire continuelle des Dieux, des hommes & du gouvernement; un plan aussi étendu qu'il peut l'être pour remplir ce but; une imagination vive & féconde, qui outre la vrai-semblance: voilà l'idée générale que donne la conduite de cette pièce. Si on a le plaisir de la lire dans l'original, on trouve de plus une expression pure & élégante, mais quelquefois aussi licencieuse que la conduite; des mots forgés exprès ou pour faire rire, ou pour rendre ridicules ceux qui les prononcent; des vers variés suivant le ton des différens sujets: ajoutez à tout cela des masques & des habits qui ressembloient parfaitement aux originaux. Il n'en est pas de même du *Plutus*, tout y est sage & bien réglé; le titre donne l'idée de la pièce; il fait entendre que le Poète prépare un sujet dont le Dieu des richesses doit faire le principal personnage: les autres acteurs, sous des noms inventés, portent des caractères vrai-semblables; leurs entretiens sont, pour la plupart, modérés, & en même temps assez libres pour faire naître la gaieté: le chœur est tiré du fond même du sujet, & vient naturellement. La satire est plus ménagée; il est vrai qu'elle reprend sa force contre Mercure & le Prêtre de Jupiter; mais ne peut-on pas dire que ce n'est pas tout-à-fait la faute du Poète? ces scènes, suivant le goût des Athéniens, avoient plu sans doute lorsque cette pièce fut donnée pour la première fois dans le genre de la vieille Comédie; il les a laissées telles qu'elles étoient d'abord, par complaisance pour les spectateurs, dont les plus puissans craignoient moins la satire contre les Dieux que contre les hommes. D'ailleurs ce mélange met en balance la retenue de cette pièce avec la licence des autres, & sert à établir ce milieu que je crois voir entre la vieille Comédie & la nouvelle: le détail en fera encore mieux sentir la différence,

La pièce commence par une scène de Carion & de Chrémylus. Carion, en valet insolent, glose volontiers sur la conduite de son maître, & s'indigne de voir Chrémylus s'obstiner à suivre un vieillard aveugle; il aborde Plutus & le force d'avouer qui il est. Le Dieu se fait connoître, il expose gravement les causes de son aveuglement; ensuite prenant un ton plus gai, il fait entendre que les pauvres auront lieu de se féliciter, s'il a jamais l'usage de la vûe. Là-dessus Chrémylus le sollicite à se faire guérir; Plutus répond qu'il craint Jupiter; Chrémylus combat cette crainte: l'impiété n'est pas trop épargnée ici; elle est cependant plus ménagée que dans les autres pièces: enfin le Dieu consent à l'opération. En attendant, Carion va trouver à la campagne de la part de son maître, des vieillards pour les engager à venir partager les richesses dont Plutus va le combler. Chrémylus emmène Plutus chez lui, & donne ordre de préparer tout ce qui est nécessaire pour conduire le Dieu au temple d'Esculape. Les vieillards arrivent & le chœur commence: ce chœur forme un simple entretien, & n'a aucune des parties ordinaires. Les vieillards se croient d'abord trompés, & s'emportent en invectives contre Carion; mieux instruits, ils se félicitent par avance du bonheur dont ils vont jouir. Au bruit de cette fortune subite survient Blepsidémus, qui d'abord soupçonne Chrémylus de friponnerie; bien-tôt il lui fait réparation & lui offre son ministère. Cependant arrive la Pauvreté; elle fait aux vieillards de vifs reproches sur ce qu'ils veulent donner la vûe à Plutus, & en conséquence la chasser de la Grèce: elle déploie son éloquence pour prouver qu'elle procure plus d'avantages que Plutus. Chrémylus, de son côté, relève le prix des richesses, ce qui donne lieu à une fort belle scène, qui se termine par des imprécations si vives contre la Pauvreté, qu'elle est obligée de s'enfuir.

On voit que les personnages allégoriques se conservèrent dans la Comédie moyenne; ils avoient été souvent employés dans l'ancienne: la comédie *des Nuées* renferme un entretien entre *la vraie & la fausse éloquence; la guerre & le tumulte* jouent leur rôle dans celle de *la Paix*. Plaute a quelquefois imité cette

ἄγος ἄδικος.
 ἄγος δίκαιος.
 Κρυδμύς.

Wicence: *Auxilium* fait le prologue de *Cisellaria*; & celui du *Trinummus* est prononcé par *le luxe & l'indigence*, que le Poète ^{*Plant. in Trin. prolog.*} suppose ingénieusement fille du luxe.

Revenons à Plutus. Le projet s'exécute; Plutus est conduit dans le temple d'Esculape, où il passe la nuit. C'étoit une précaution nécessaire pour opérer le miracle; mais cette supposition du Poète rompt l'unité de temps; par ce moyen il se passe une nuit entière entre les deux parties, que les Grammairiens modernes appellent le second & le troisième acte. Apparemment que dans la vieille Comédie les Poètes n'étoient pas fort scrupuleux sur l'unité de temps, comme les premiers tragiques ne l'étoient pas toujours sur l'unité de lieu: l'action des *Euménides* d'Eschyle, commence dans le temple de Delphes & s'achève dans l'aréopage d'Athènes. Ce défaut s'est glissé dans la Comédie moyenne; mais il fut absolument rectifié dans la nouvelle, où l'on se piqua d'observer l'une & l'autre unité comme dans la tragédie.

A la pointe du jour Carion sort du temple, & vient apprendre au chœur que Plutus a les yeux ouverts; les vieillards s'en félicitent avec des éclats de rire, qui attirent sur la scène la femme de Chrémylus, à qui Carion fait le détail de tout ce qui s'est passé dans le temple. C'est un tour adroit pour instruire les spectateurs; Carion auroit pû parler seulement au chœur, mais l'arrivée d'un nouveau personnage, & d'un personnage naturellement curieux, réveille l'attention & rend le récit plus intéressant. Sur la fin de cet entretien Plutus paroît avec Chrémylus; il proteste de ne plus faire de bien qu'aux gens vertueux; il exécute sa parole & enrichit Chrémylus. Sa générosité s'étend plus loin; un honnête homme, que le Poète appelle *δίκυος*, *le juste*, se trouve riche contre toute attente, & vient, par reconnaissance, consacrer au Dieu ses pantoufles & son vieux manteau. Pour faire contraste, arrive un de ces fourbes de profession, de ces délateurs publics si décriés sous le nom de *Sycophantes*, qui dit qu'il meurt de faim, depuis que Plutus voit clair; la manière dont Carion & l'honnête homme se moquent de lui, est tout-à-fait divertissante. Jusqu'ici le

Comique a-tu modérer sa licence, & à la réserve de quelques mots épars çà & là, la pièce porte tous les caractères d'une sage réforme; mais il s'ennuie d'être circonspect, & les dernières scènes sont à peu près dans le goût de la vieille Comédie, excepté que le chœur même n'est pas si insolent. Une vieille décrépète est fort mécontente de Plutus, parce qu'avant cette révolution elle étoit aimée d'un jeune homme, qui l'a abandonnée depuis qu'il a fait fortune: les plaintes de la vieille & les railleries du jeune homme sentent un peu trop le bas comique. A la vérité il se fait un jeu assez plaisant; le jeune homme prend une lumière pour compter les rides de la vieille, & la vieille le repousse en s'écriant: *Ah! n'approchez pas de si près:*

Κ, ἄ, τὴν δᾶδα μὴ μοι πρόσφερε.

Carion reprend aussitôt: *Elle a raison, car s'il tomboit sur elle une seule étincelle, elle brûleroit comme un olivier desséché.*

Εὖ μὲν τοι λέγει

Εἴαν γὰρ αὐτὴν εἰς μόνος ἀπινθῇ λάβῃ,

ὧσπερ παλαιὰν εἰρεσιάνην χεύσεται.

Le reste de la pièce va jusqu'à l'impiété: Mercure vient se plaindre à Carion de ce qu'il est hors de condition depuis que les gens d'honneur, qui étoient les seuls qui fissent des sacrifices, sont devenus riches; il le prie de le recevoir au nombre des valets de son maître, & expose les différens postes qu'il peut remplir. Carion l'arrête pour avoir soin des exercices de musique, parce qu'ils sont du goût de Plutus; en attendant il lui ordonne d'aller au puits laver les entrailles des victimes, afin qu'on puisse connoître ses talens. Un prêtre de Jupiter jette aussi les hauts cris, sur ce que personne ne vient au temple & sur ce qu'on ne fait plus d'offrande: Carion l'invite à rester avec eux, & à substituer le culte de Plutus à celui de Jupiter: le Prêtre accepte le parti; tous deux, accompagnés du chœur, vont mettre Plutus à la place de Jupiter Olympien: c'est par-là que finit la pièce.

Il résulte de ce parallèle que le plan *du Plutus* est beaucoup mieux entendu & mieux conduit que celui des pièces de la vieille Comédie : les évènements naissent les uns des autres ; le style est plus châtié ; le Poète ne se permet aucune liberté en ce genre : en général s'il s'émancipe quelquefois, il est au fond plus réglé. Comme les scènes se suivent plus naturellement, & qu'elles font partie d'un tout plus régulier, elles sont presque toutes en vers de même mesure : il s'y trouve beaucoup plus de traits pour les gens d'esprit & pour ceux qui entendent la fine raillerie : en un mot l'imagination du Poète est plus sage & dans l'invention & dans l'exécution. En joignant toutes ces particularités à ce que j'ai dit & sur le temps où *le Plutus* fut joué pour la seconde fois, & sur l'observation de la réforme indiquée par Platonius, je crois être autorisé à conclure que cette pièce peut être regardée comme le modèle de la Comédie moyenne.

TROISIÈME PARTIE.

Rapports du Timon & du Plutus.

JE ne puis quitter cette pièce sans considérer avec plaisir les rapports qu'elle a avec le plus beau dialogue de Lucien : *le Timon* tient beaucoup *du Plutus*. Au reste ce n'est pas ici seulement que Lucien est vraiment dramatique ; ses dialogues les mieux travaillés sont autant de pièces de théâtre, qui ont une action, une unité de temps & de lieu, & où les mœurs sont peintes au naturel, & les caractères soutenus depuis le commencement jusqu'à la fin. Ils renferment tous un point de morale auquel les différentes parties se rapportent comme à leur tout, & chaque personnage devient intéressant. Ici le plan du dialogue & de la comédie est également bien dressé, les caractères bien imaginés & bien soutenus, les scènes agréablement variées, l'expression pure & élégante.

Lucien a fait, pour ce dialogue, à peu près comme Térence pour ses comédies. Ce Poète avoue, dans ses prologues, qu'il prenoit quelquefois deux pièces de Ménandre, dont il n'en

composoit qu'une, apparemment pour y jeter plus de chaleur & d'intérêt : de même Lucien, frappé sans doute de la beauté du *Plutus*, & de la critique qui y règne sur le partage mal-entendu des richesses, a jugé qu'il pourroit heureusement imiter cette pièce, & en appliquer la satire à son siècle, où les richesses n'étoient pas dispensées plus équitablement. Mais ayant remarqué, en homme de bon sens, que le caractère de Chrémylus est trop uni pour intéresser dans un dialogue, dont le jeu est toujours plus froid que celui d'une Comédie, il a emprunté d'une autre pièce le rôle de Timon. Ce misanthrope avoit fourni matière à plusieurs Comédies, & il existoit encore, du temps de Plutarque, des pièces d'Aristophane & de Platon le comique, où il faisoit le rôle principal. Plutarque dit que *Timon, qui vivoit du temps de la guerre du Péloponnèse, est joué, dans les pièces d'Aristophane & de Platon, comme un homme dur & misanthrope (k)*. Par cet heureux changement Lucien a trouvé l'art de donner à son dialogue un air de nouveauté qui le rend original, sans faire oublier la source d'où il est tiré. Il est même conduit à peu près comme le *Plutus*. L'auteur commence par fixer le lieu de la scène; c'étoit au pied du mont Hymette: Jupiter demande à Mercure, *quel est cet homme qui crie si haut au pied du mont Hymette (l)*. Ensuite il choisit des personnages convenables, dont les uns sont empruntés de la Comédie, comme *Plutus, la Pauvreté & Mercure*: les autres sont tirés de son imagination; un *parasite*, qu'il nomme *Gnathonides*, (on sait que le nom *gnathon* est en quelque sorte consacré pour désigner les parasites) un *flatteur*, appelé *Philiadès*; *Demée*, orateur public du genre de ceux dont parle Eschine, qui pour de l'argent propo-
soient des décrets en faveur des gens riches; & enfin le philosophe *Thrasicles*, qu'il réserve exprès pour le dernier, comme le personnage le plus comique, & à qui il donne, en effet, le rôle le mieux frappé au coin de la satire. Car quoique Lucien,

In Anton. vitâ,
p. 948, D. ed.
Parif.

Lucian. in Tim.
c. 7, ed. Westm.
1743. 4.

Α' πὸ τῆς γνάθου,
la mâchoire,
Α' πὸ τοῦ φιλεῖν.
In stat. de Cor.

(k) Οὗδ' Ἰμίον, ὅς ἐ' ἄλλοις ἡλικίᾳ
μάλιστα καὶ τὸν Πελοποννησιακὸν πόλεμον,
καταφθεῖται ἐν τοῖς Ἀριστοφάνους καὶ Πλάτωνος
ἰσχυροῖς, ὡς δυσμενὲς καὶ μισάνθρωπος.

(l) Τὸς ὑπὸς ὄρεϊν, ὃ ἱερὸν, ὁ περὶ τῆς
ὄρεϊ τῆς Ἀθήνης περὶ τὸν ὑμμητὸν ἐν τῇ
ὑπὸ ὄρεϊ.

l'exemple d'Aristophane, prenne la liberté de tourner indistinctement en ridicule & les Dieux & les hommes, il s'acharne principalement sur les Philosophes, qui de son temps n'avoient de la philosophie que la barbe & le manteau.

Le plan ainsi dressé, il entre en matière. Ce dialogue a aussi ses scènes différentes: il commence par un monologue de Timon, où ce misanthrope forcé de travailler pour les autres, parce qu'il a perdu son patrimoine par ses libéralités mal-entendues, apostrophe Jupiter par tous les titres que les Poètes donnent à ce Dieu, *quand ils sont*, dit-il, *embarrassés de remplir la mesure de leurs vers* (m). Il finit ses invectives par menacer le Dieu que s'il retarde plus long-temps à punir les scélérats, on pourra bien croire ce que les Crétois débitent sur son tombeau. Le Dieu étourdi de ces cris redoublés, demande à Mercure de qui viennent ces plaintes, & dès qu'il sait que c'est de la part de Timon, qui dans sa fortune lui offroit des hécatombes entières, *dont il sent encore la fumée* (n), il ordonne à Mercure de mener au plus tôt chez Timon Plutus & le Trésor. Car Lucien, par une hardiesse toute poétique, fait du trésor un personnage, mais un personnage muet; ç'auroit été choquer trop les idées reçues, que de le faire parler. Plutus refuse d'abord de lui obéir; il s'y détermine enfin, après que Jupiter l'a assuré que si Timon a l'imprudence de se ruiner encore, il n'aura plus la complaisance de l'enrichir. En chemin, Plutus & Mercure s'entretiennent sur l'aveuglement du Dieu des richesses: cette conversation est plus gaye que la scène d'Aristophane où Plutus raisonne sur la même matière. Arrivés chez Timon ils y trouvent *la Pauvreté*, dont le rôle est le même que dans la Comédie, & la scène finit aussi par sa retraite. Timon, suivant son caractère, veut d'abord chasser Mercure & Plutus; il se fait long-temps prier, il cède enfin aux instances de Mercure, qui le laisse avec Plutus & remonte au Ciel. C'est alors que Timon se met à bêcher la terre, d'où sort *le trésor* évoqué par Plutus. A peine le misanthrope s'en voit-il maître qu'il fait, en forme de décret,

Cap. 1.

Cap. 9.

In Plut., v. 82
et seq.

(m) Όταν ἀπορώσι πρὸς τὰ μέτρα.

(n) Ἐπὶ γὰρ αἱ ταῖς πλοῦν κλισίαι αὐτῶν ἔχου.

une protestation dont je vais citer les traits principaux, parce qu'elle fixe le caractère de Timon, & qu'elle répond admirablement à l'idée que Plutarque nous a conservée de ce singulier personnage: *Ce sera pour moi, dit-il, une loi inviolable de n'avoir nul commerce avec les hommes, de ne les point connoître, de les mépriser. Je regarderai comme une pure chimère les titres d'amitié, d'hospitalité, d'humanité. . . . Ma vie sera aussi solitaire que celle des loups; & Timon n'aura pour ami que Timon. . . . Mon nom favori sera celui de misanthrope, & mes qualités les plus chères la mauvaise humeur, la brutalité, la dureté, l'inhumanité. Si un homme prêt à périr dans le feu me prie de l'éteindre, j'y jetterai de l'huile & de la poix: si un autre, entraîné par un torrent, me tend les mains pour le retirer, je l'y plongerai la tête la première.* Étoit-il possible de remplir mieux l'idée que donnent de Timon les traits uniques qu'on en rapporte? Ce misanthrope évitoit avec soin la rencontre des autres citoyens, mais il faisoit accueil à Alcibiade; il le combloit de caresses, parce qu'il prévoyoit que le caractère ambitieux dont le jeune Athénien donnoit déjà des marques, causeroit un jour bien du mal à sa patrie. Il répondit à Apémante, autre misanthrope, qui se félicitoit d'être à table avec lui, *je me trouverois encore mieux si tu n'y étois pas.* Étant sur le point de faire abattre un figuier, où plusieurs Athéniens s'étoient pendus, il eut la précaution de venir demander au peuple, en pleine assemblée, si personne n'avoit à se pendre. Enfin il voulut qu'on gravât sur son tombeau, pour épitaphe: *cy gît Timon le misanthrope; passe outre, après m'avoir chargé d'imprécations (o).* Aussi Lucien, pour achever son caractère, suppose-t-il qu'il ne se contente pas d'être riche, il veut que les autres soient instruits de sa fortune, *afin qu'ils en meurent de dépit (p).* Au reste il n'a pas besoin de les faire avertir; la renommée lui amène déjà Gnatonidès, Philiadès, Demée, Thrasiclès, qui donnent lieu à quatre scènes où chacun est caractérisé. Le jeu en est vraiment comique, mais la brutalité de Timon les rend

(o) Τίμων Μισάνθρωπος ἐστίν· ἀλλὰ παρέλθαι,

Οἰμίζειν εἶπας πολλά, παρέλθαι μόνον.

(p) Ἀρχόντι δὲ αὐτὸ τὸ ἀρχαῖον γίνεται αὐτίς.

fort courtes : enfin il survient une foule de gens qu'il chasse à coups de pierres.

Il est aisé maintenant de saisir les ressemblances du dialogue avec la comédie. Le but est le même, puisqu'ils tendent l'un & l'autre à nous montrer que les richesses devroient être l'apanage des gens de bien. Il y a aussi dans le détail plusieurs ressemblances. La Pauvreté fait valoir les mêmes raisons dans l'une & dans l'autre pièce : Timon consacre au Dieu Pan sa bêche & sa peau, de même que l'honnête homme d'Aristophane offre à Plutus son manteau & ses pantoufles ; & les menaces de Démée sont à peu près du même ton, que les reproches que Blepsidémus fait d'abord à Chrémylus ; seulement elles sont plus vives, parce que Démée est irrité & que Blepsidémus n'est que jaloux. Il y a dans le Poète un contraste qui fait un bel effet, & que Lucien cependant n'a eu garde d'imiter. Chrémylus, naturellement bon, fait aux honnêtes gens un accueil favorable, il les prévient même ; mais en même temps, ami de la justice, il rejette les scélérats, tels que le Sycophante : Timon rejette tout le monde indistinctement ; il ne reçoit les Dieux mêmes qu'à peine, parce qu'il est dans son caractère de haïr généralement & les Dieux & les hommes.

Pour les plaisanteries & les railleries fines, je n'en trouve pas dans le *Timon* qui soient précisément les mêmes que dans le *Plutus* ; mais en général celles de Lucien sont dans le goût d'Aristophane. Pour peu qu'on soit versé dans la lecture de ce Poète, ne croit-on pas l'entendre, lorsque Timon déclame contre Jupiter ? Ne le reconnoît-on pas encore mieux quand Lucien fait dire à ce Dieu, *Les deux plus forts rayons de ma foudre furent dernièrement brisés, quand je la lançai avec trop de colère sur le sophiste Anaxagoras, qui vouloit persuader à ses disciples que les Dieux sont de pures chimères. Je le manquai, parce que Périclès le couvrit de sa main : mais ma foudre alla donner contre le temple des Dioscures ; elle y mit le feu, & peu s'en fallut qu'elle ne se brisât en morceaux contre une pierre.* De plus, ces deux satyriques montrent la même légèreté, lorsqu'il s'agit de faire rire aux dépens de quelque particulier. Dans le dialogue, quand

- Cap. 24.* Mercure dit qu'il n'est pas surprenant que Plutus, en conséquence de son aveuglement, néglige Aristide pour s'attacher à Hipponicus & à Callias; & quand Plutus le remercie de ce qu'il veut bien le conduire, parce que sans cela il seroit en risque de tomber entre les mains d'Hyperbolus ou de Cléon: ces noms ne paroissent-ils pas venir se placer d'eux-mêmes aussi naturellement, que lorsque dans la comédie Carion & Chrémylus citent à l'envi Pamphilus, Belonopolès, Argyrius, Philésius & Timothée, pour exemples de gens à qui l'or fait tout entreprendre?
- Vof. 174.*

Si ces traits réunis montrent quelques rapports entre les deux pièces, ils font bien mieux connoître la ressemblance du génie des deux auteurs. Le ridicule qu'ils emploient tous deux est à peu près dans la même manière; ils censurent tantôt ouvertement & sans rien ménager, tantôt finement &, pour ainsi dire, sans y toucher; leurs allusions sont justes & ingénieuses; leur critique légère & délicate, leur style plein d'énergie & d'élégance; en un mot ce sont deux auteurs qui ont un même génie & qui en font un même usage. Nous ne connoissons pas assez les écrivains qui ont précédé Aristophane, pour voir jusqu'à quel point il est imitateur. Pour Lucien, il met à contribution tous ceux qui ont écrit avant lui; il est vrai que l'art avec lequel il fait s'approprier leurs richesses, les rend pour lui un bien qu'on ne peut plus réclamer: mais on découvre toujours qu'il leur doit infiniment. Je ne voudrois donc pas prononcer aussi affirmativement qu'un de ses commentateurs, qui dit positivement *qu'à comparer le Timon avec le Plutus, le dialogue l'emporte infiniment sur la comédie*. Je conviens que le Timon est plein d'esprit & du meilleur goût; mais ne doit-il pas au moins son invention à Aristophane? Ne s'y trouve-t-il pas mille traits de ressemblance? ainsi tout ce que je puis dire à l'honneur de Lucien, c'est qu'on ne doit pas moins estimer l'heureuse imitation du dialogue, que la belle invention de la comédie.

*Moses Dufoul,
not. 1, ad Lucien.
Timon.*



M É M O I R E
SUR LE PAYS D'OPHIR,
Où les flottes de Salomon alloient chercher de l'Or.

Par M. D'ANVILLE.

LES Savans sont fort partagés dans leurs opinions sur le pays d'Ophir. Le Pérou n'a point paru trop éloigné de l'ancien Monde à Arias Montanus, à Guillaume Postel, à Goropius Becanus, pour être l'Ophir des livres Saints. Si de leur temps on avoit été aussi-bien informé qu'on l'est aujourd'hui, que le Bresil est pour le moins aussi riche en or que le Pérou, ces Savans auroient pû épargner aux flottes de Salomon une grande partie de la navigation qui les transportoit jusque dans la mer du Sud. L'histoire de la Toison d'or ayant fait estimer la Colchide pour une contrée très-riche, D. Calmet y place l'Ophir de Salomon. Dans cette supposition, loin d'aller chercher un port sur la mer Rouge, si l'on prend la mer sur le rivage même de la Palestine, une navigation d'environ deux cents cinquante lieues dans la Méditerranée & dans l'Archipel, met la flotte de Salomon vers l'entrée de l'Hellepont, sur la voie des Argonautes; & environ trois cents lieues au-delà conduisent cette flotte jusqu'à l'entrée du Phase. On a peine à se persuader qu'il fût nécessaire d'employer plus de deux années à ce voyage, comme l'Écriture le dit en général des flottes de Salomon. D'ailleurs la domination de ce Prince, qui ne fut pas moins puissant que David son père, sortant des limites de la Palestine, & s'étendant jusqu'à l'Euphrate, comme la fondation de Palmyre dans une position intermédiaire le témoigne; ce qu'il y a d'intervalle de terre entre les rives de l'Euphrate vis-à-vis de Palmyre, & le Phase vers son embouchûre, n'est que d'environ cent cinquante lieues françoises, autant qu'il y a d'espace entre Paris & le sommet des Pyrénées. Des richesses immenses,

Lû le 12 Juin
1759.

*Reg. III, cap.
10, v. 22; &
Paralip. II, cap.
9, v. 21.*

dont la source n'étoit pas dans un plus grand éloignement, pouvoient prendre, pour se répandre dans le voisinage de l'Euphrate, une route fort abrégée, & exempte des risques de la mer, dont Josaphat, roi de Juda, ressentit le dommage par la perte de ses vaisseaux, qui furent brisés dans le port avant que de mettre à la voile.

*Reg. 111.
a. 22, v. 49.*

*Antiq. l. VIII,
cap. 2.*

Hieron. de loc.

*Phaleg. lib. 11,
cap. 27.*

*Amos. in Ortel.
p. 137.*

L'opinion qui peut avoir pris plus de faveur par l'autorité de ses partisans, est celle qui place Ophir dans quelque contrée des Indes orientales. Josèphe, chez qui le nom d'Ophir est *Sophira*, comme dans la version des Septantes, dit que c'est une contrée de l'Inde qui porte le nom de Terre d'or: S.^t Jérôme veut que ce soit une isle de l'Inde; &, selon Tzetzès, cité par Ortelius, *Ophath* est une isle ou une presqu'isle d'or dans l'Inde. On connoît assez la Chersonèse d'or dans Ptolémée, comme étant la presqu'isle de Malaca, quoique l'isle de Sumatra, qui en est séparée par un détroit, paroisse plus riche en or que la presqu'isle Malaïenne. Bochart se fondant sur quelque analogie entre l'or de Parvaïm, comme on lit dans le texte hébreu des Paralipomènes, & le nom de Taprobane, se persuade qu'Ophir est Ceilan. Lucas Holstenius a cru voir Ophir ou Sophira dans la position que Ptolémée donne à *Sipara*, sur la côte de l'Inde, entre les bouches de l'Indus & le promontoire *Comaria*, ou le cap Comorin. Dans les éclaircissements dont j'ai accompagné une grande carte de l'Inde, je découvre cette position dans celle que l'on connoît actuellement sous le nom de Siferdam, qui se lit Sefareh dans les auteurs Arabes, avec le surnom d'él-Hind, pour la distinction de ce lieu d'avec Sefareh-el-Zindge, sur la côte de l'Éthiopie orientale. C'est avec grande confiance que le docte Holstenius s'explique sur ce sentiment qui lui est particulier: *post omniuni divinationes, id ceriò tenendum.*

Mais, en s'écartant de l'Inde, une autre opinion place Ophir en Afrique, & sur cette côte de l'Éthiopie que je viens de citer. Dans la paraphrase Chaldaïque, la flotte de Salomon est appelée en plus d'un endroit la flotte Afriquaine; &, selon le

*In Job, c. 22,
v. 24.*

Sophr fut l'Afrique. C'est en Afrique que quelques Savans entre les modernes, & particulièrement M. Huet, ont cherché Ophir. Des indices qui ont échappé à leurs recherches, & qui me paroissent néanmoins d'un genre de preuve plus positif que ce qu'on a allégué sur ce sujet, conduisent en Afrique, & déterminent une contrée particulière dans la vaste étendue de cette partie du Monde.

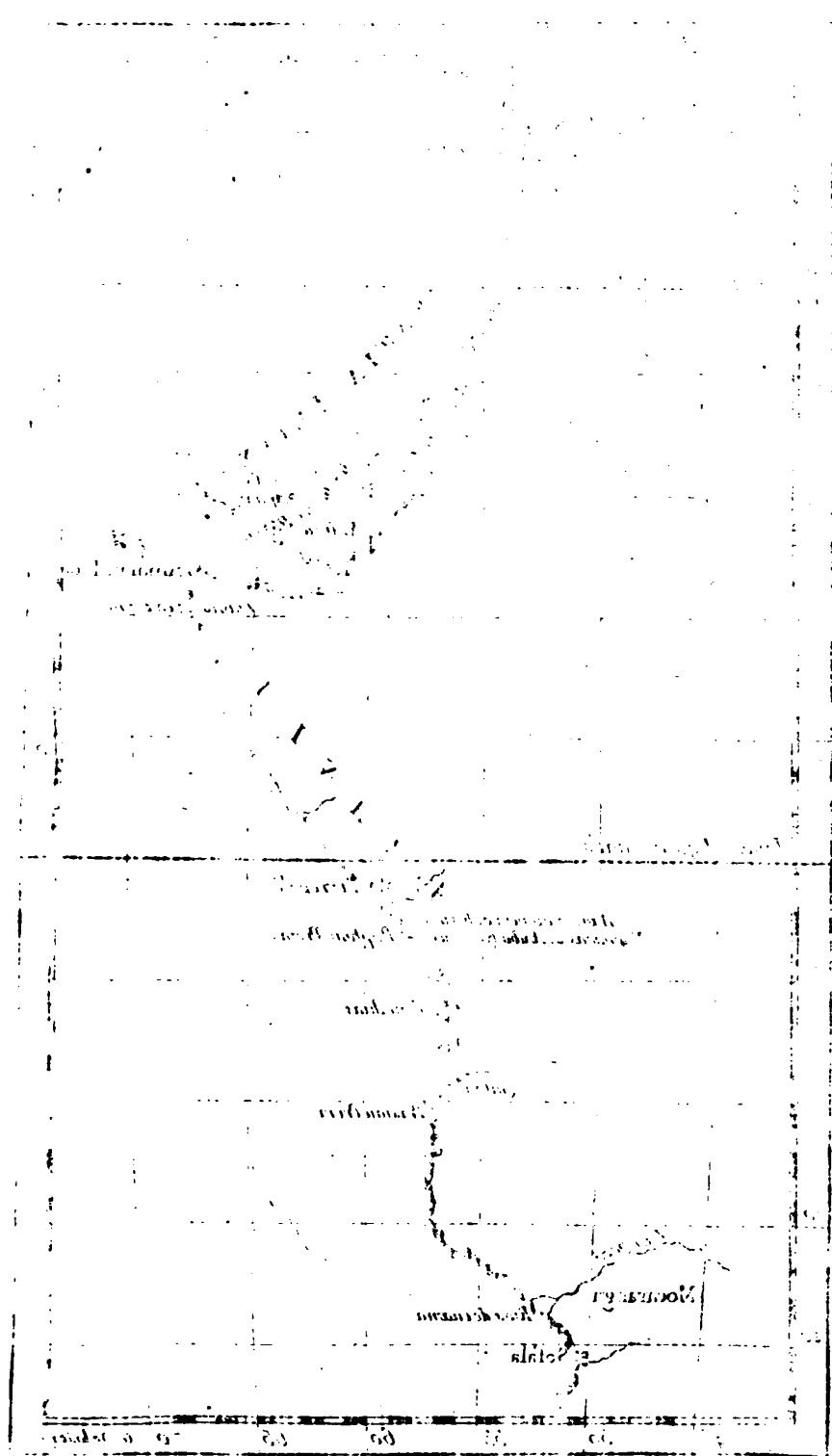
On trouve le nom d'Ophir employé doublement dans l'Écriture. Il tient en premier lieu une place entre les fils de Jectan, & on ne peut se dispenser de reconnoître Jectan, ou Khatan, pour le père des Arabes de l'Arabie heureuse ou méridionale, à la différence de ceux qui, plus répandus dans le désert, veulent tirer leur origine d'Ismaël. Les Arabes sont persuadés qu'ils sont en partie Jectanites, & en partie Ismaélites. On regarde les premiers comme Arabes purs, les autres comme mosta-Arabes, ou Arabes mêlés. Rien n'est moins douteux que la demeure de la postérité de Jectan dans l'Arabie heureuse, par le nom qui s'y est perpétué de Saba, par celui d'Hadfarmoth ou Hadramouth, & par d'autres encore, quoique moins apparens, & dans le détail desquels je crois pouvoir me dispenser d'entrer. Il est naturel de penser, qu'Ophir ayant part au domaine de son père, habita les pays où l'on connoît l'habitation de ses frères par les noms sous lesquels ils sont connus. Un canton de l'Émen, limitrophe de Saba & d'Hadramouth, & que les Arabes désignent par le nom d'lahsé, qu'ils donnent au petit-fils de Jectan, renferme en qualité de ville capitale, comme on voit dans le géographe Édrisi, celle dont le nom est Dabar. On reconnoît la même ville servant de résidence à un prince du pays, & nommée Aphar, dans le Périple grec de la mer Érythrée: & on ne peut distinguer cette ville d'avec Saphar, dont Pline & Ptolémée font mention comme de la métropole du même canton, puisqu'on a pû dire Saphar pour Aphar, en conformité de ce que Sophr & Ophir sont la même dénomination. Il suffit d'ailleurs que les Arabes aient pû écrire Saphar par un *zal* au lieu d'un *sin*, pour que la permutation usitée du *zal* en *daked*, dont la différence ne consiste qu'en un

*Genf. c. 10,
v. 29.*

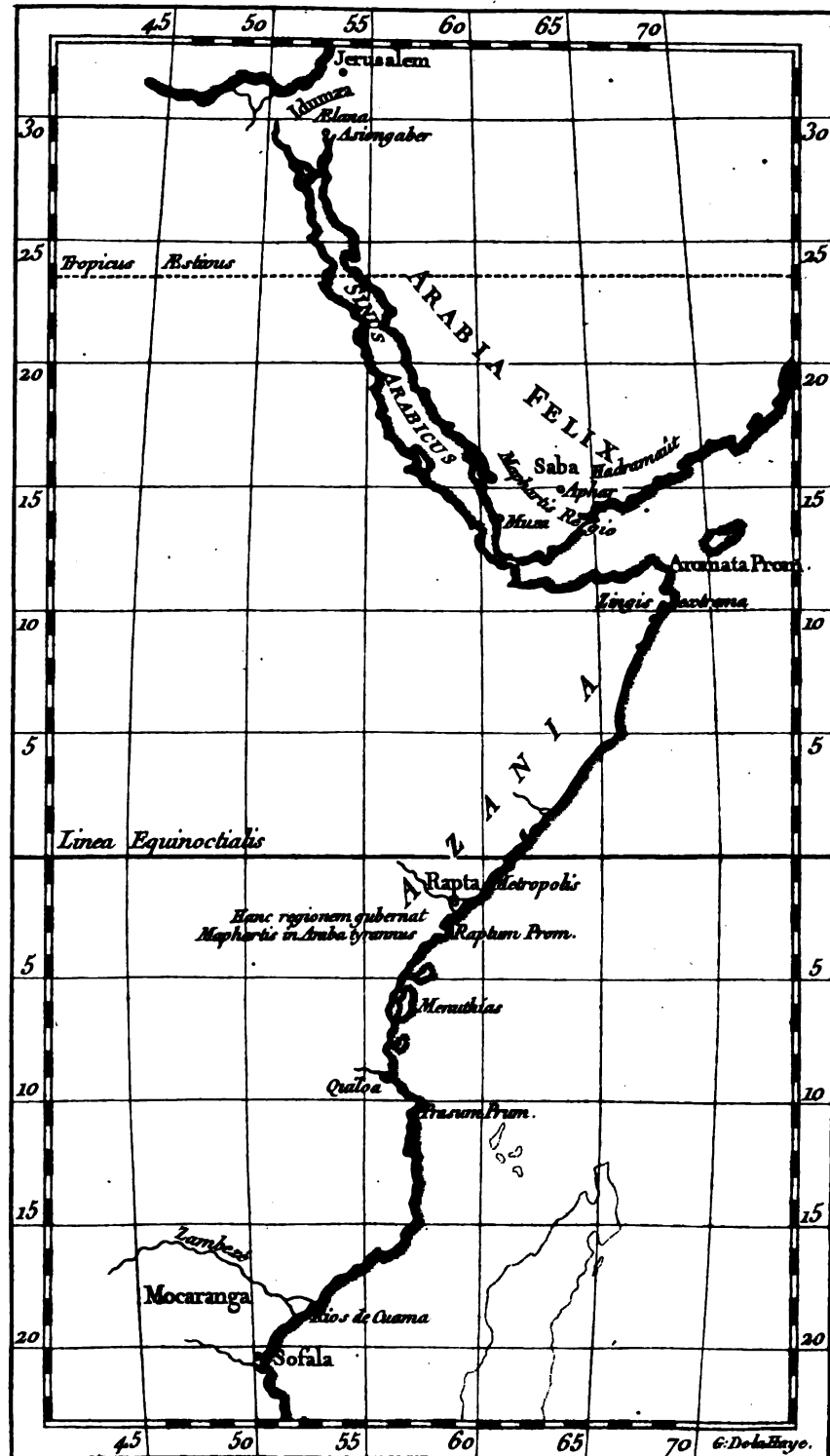
point que le *zal* porte en tête, ait facilement produit le changement de Zafar en Dazar. Ainsi, dans le cas où l'on exigeroit qu'il subsistât quelque trace du nom d'Ophir dans la contrée de l'Arabie où un des fils de Jectan avoit son établissement, je pense que le nom d'Aphar ou de Safar, composé des consonnes qui font le capital de l'écriture chez les Orientaux, peut représenter Ophir ou Sophir. Dans de pareilles recherches on a souvent trouvé de l'appui dans des analogies bien moins évidentes, dont je conviens qu'il est d'une saine critique de ne point abuser.

Il n'est donc nullement équivoque, qu'étant fait une double mention d'Ophir dans l'Écriture, la première ne tombe sur un canton particulier de l'Arabie heureuse, & ne se renferme dans ce qu'on connoît actuellement sous le nom d'Émen, qui vers le couchant tient à l'extrémité du golfe Arabique, & vers le midi à la partie de l'ancienne mer Érythrée, la plus voisine du détroit par lequel le golfe communique avec cette mer. Mais, il seroit avantageux de découvrir quelque liaison entre ce premier Ophir, & celui dont l'Écriture parle postérieurement, & comme du pays où les flottes de Salomon alloient chercher de l'or. Cette liaison, si importante pour notre objet, nous est donnée dans le Périple que j'ai cité. En suivant le rivage Arabique du golfe, & immédiatement avant que de déboucher par le détroit qui resserre ce golfe, le Périple indique un district sous le nom de *Maphar*, possédé par un prince particulier, & situé dans les terres à quelques journées d'un *emporium*, ou entrepôt très-fréquenté, dont la position se trouve également dans Ptolémée avec la même dénomination, qui est *Mirza*. Selon une description fort circonstanciée que j'ai faite du golfe Arabique, & qui est encore manuscrite dans le porte-feuille, avec la carte qui l'accompagne, ce lieu de *Mirza* conserve le nom de *Mofeh* à quelque distance de Moka, qui est un établissement de plus fraîche date. On peut ajouter, relativement à la mention de Maphar dans le Périple, qu'il y a des Maphorites dans Ptolémée, entre diverses nations de cette partie reculée de l'Arabie, où il est constant que les fils de

ASIAN AND AUSTRALIAN GEOGRAPHICAL NAMES



*Pour le Mémoire sur OPHIR, par M. D'ANVILLE.
Mém. de l'Acad. R.^{le} des Belles-Lettres. Tome XXX. p. 87.*



Jectan, Ophir comme les autres, ont fixé leur habitation.

Après ce que je viens d'exposer, il n'est question que de s'attacher au Périple, & de le suivre dans la description du rivage Africain de la mer Érythrée, vers le terme de ce qui est connu sur ce rivage par cette description. A la suite d'un assez grand nombre de lieux particuliers, sur la côte connue des Anciens sous le nom d'*Azania*, aujourd'hui Ajan, il est mention d'un *emporium* qui porte le nom de *Rapta*, tiré, selon l'auteur du Périple, des barques ou petits bâtimens dont les pièces ne sont unies que par des coutures, comme je remarque que Thévenot décrit une pareille barque qu'il a montée dans le golfe Persique. Cette dénomination se rapporteroit également au verbe grec *ῥάπτω*, & à un verbe arabe, qui est *rabat*, dont la signification est celle de lier ou d'assembler. Le nom de *Rapta* paroît ailleurs que dans le Périple, sans l'aspiration, qui le rend analogue au terme grec dans l'interprétation qui lui est attribuée; & *Rapta* est la métropole de tout le pays, selon Ptolémée & Étienne de Byzance, située à quelque distance du rivage, sur un fleuve qui est appelé *Raptus*. J'ai cru autrefois, avec Nicolas & Guillaume Sançon, que cette ville pouvoit être Quiloa, située dans une île que forme une grosse rivière un peu au dessus de son embouchure, & que le *Raptum promontorium*, que Ptolémée indique au-delà de *Rapta*, étoit le cap appelé Delgado, ou Delié, au dixième degré de latitude sud. Mais je reconnois actuellement, que cette opinion souffre trop de difficulté: & comme il paroît évident que le cap le plus oriental de l'Afrique, sous le nom d'*Aromata promontorium* dans Ptolémée, ne peut répondre qu'au cap Guardafui, & que Ptolémée, qui dans un chapitre de ses Prolegomènes discute spécialement ce qu'il y a d'intervalle du promontoire à *Rapta*, ne fait la différence de hauteur, dans ses tables, que de treize degrés; la latitude constante du cap Guardafui entre onze & douze degrés au nord de la ligne, détermine *Rapta* à environ un degré & demi de latitude sud. Si la latitude de *Rapta*, dans Ptolémée, est reculée jusqu'à sept degrés dans le sud, c'est par une suite de ce que celle où il range le promontoire des

Aromates n'est que de six degrés dans le nord, au lieu d'environ onze & demi. La discussion de cette position est un point important à fixer dans l'ancienne Géographie, parce que c'est-là, ou peu s'en faut, que se termine le détail de ce qui étoit connu. Ptolémée & Marcien d'Héraclée font mention, en s'avancant plus loin, d'un *Prasum promontorium*, ou cap verd, que le cap Delgado pourroit représenter.

En conséquence d'un examen scrupuleux des fondemens sur lesquels la position de *Rapta* peut être plus solidement établie, c'est vers les embouchûres d'une rivière, dont la division en plusieurs bras forme des isles, où plusieurs villes, Pateh, Ampaza, Sio, & Lamo, sont renfermées. Et pour en venir à ce qui concerne Ophir spécialement, l'auteur du Périple de la mer Érythrée, qui baigne toute cette côte, nous apprend, que par un droit primitif & ancien, tout le pays est dans la dépendance de l'Arabie: *ἐνταῦθα δ' αὐτῶν κατὰ τὴν δίκην ἀρχαίων, ὑποπίπτουσιν τῇ βασιλείᾳ τῆς παλαιᾶς γινόμενης Ἀραβίας*. Il ajoute, que c'est le prince de Mophar ou Maphar, dont il a été parlé ci-dessus, ὁ Μοφαρείτης τύραννος, qui gouverne ce pays; & que les habitans de *Mirza*, qu'on a vû être l'échelle de Maphar, perçoivent des droits dans le pays dont il est actuellement question, & y tiennent des facteurs pour leur commerce. Si l'on a été jusqu'à présent dans l'opinion, que c'est l'extension du Mahométisme qui a donné lieu aux Arabes de former des établissemens sur la côte de l'Éthiopie orientale, on voit ici que ces établissemens remontent bien plus haut, & vrai-semblablement jusque dans une antiquité très-reculée. Il étoit naturel de supposer, qu'un second Ophir tiendrait au premier par quelque endroit; & cette chaîne conduisoit au second Ophir, en partant du premier, suffisamment connu & déterminé. Je n'ai point lû le Périple sans être étonné, que mettant ainsi sur la voie qui conduit à l'Ophir d'où Salomon tiroit ses richesses, ceux qui ont cherché ce pays en Afrique, & dans l'Éthiopie orientale précisément, n'aient eu aucune notion d'un pareil indice, si propre à fixer les regards sur la région vers laquelle il convenoit de les porter,

On

On voit dans les Géographes orientaux, que les Arabes ont connu & fréquenté la côte Africaine, jusqu'à Sefareh-el-Zindge, qui est Sofala. Le surnom d'*el-Zindge* est un témoignage que le nom actuel de Zanguebar ne doit pas être limité à ce que l'on a connu de la côte aux environs des villes de Melinde & de Mombaça, dont il est mention dans la géographie de l'Édrisi, qui est du XII.^e siècle. D'ailleurs, cette dénomination ne sera point regardée comme récente, en remarquant que dans Ptolémée le nom de *Zengis* est celui d'un promontoire, dont l'indication à quelques degrés au-delà de celui des Aromates sert à déterminer le commencement de la terre de Zendge, comme d'un autre côté Sefareh en paroît le terme & l'extrémité. Le Mahométisme s'étant communiqué aux Arabes de cette contrée, la nation purement Africaine qui l'habite, différente par la religion comme par le sang, a été distinguée par le terme de *Kiafer*, qui est propre aux Musulmans pour désigner un peuple infidèle & hors de l'Islamisme. C'est de-là que dérive le nom de Cafres & de Cafrerie, dont on peut dire qu'on fait abus en Géographie, lorsqu'on l'étend au-delà des limites entre lesquelles la distinction des Africains naturels d'avec les Arabes doit resserrer cette dénomination (a).

Après avoir reconnu la partie de l'Afrique à laquelle le nom d'Ophir a pu se communiquer par une espèce de migration, de la même manière que les noms de plusieurs États de l'Europe ont passé jusque dans le nouveau Monde, on peut tirer des connoissances qu'on a actuellement, une indication des cantons qui se distinguent le plus par leur richesse en or. En suivant la trace des Portugais, qui seuls entre les Européens se sont

(a) M. de Guignes m'a fait part d'une autre opinion sur le nom de Cafres, comme étant sorti de *Cofri*, écrit par un *cof*, & non par un *kiaf*, & qui désigne les habitans du désert. Mais cette dénomination paroîtroit peu convenable à l'égard d'un pays où le peuple est nombreux, & moins errant que sédentaire. Si l'on trouve qu'il soit fait quelque emploi de ce

terme pour la contrée de l'Afrique où nous sommes transportés (ce que j'avoue m'être inconnu) il seroit particulièrement applicable à quelques races d'Arabes Bédouins ou vagabonds, sur une côte déserte en deçà du passage de la ligne, & qui sont nommés *Omno-Zäidi*, ou descendants de Zaïde.

établis sur cette côte de l'Afrique, on pénétrera jusque dans l'intérieur des terres par les bouches du fleuve Zambezé, que l'on nomme les rivières de Cuama. Ces entrées d'un grand fleuve, dont la source trop reculée est encore inconnue, étant par dix-huit & dix-neuf degrés de latitude australe, sont au-delà des limites géographiques de l'antiquité Grecque & Romaine. Mais il y a bien lieu de présumer, que les Arabes de ce rivage Afriquain devoient voir au-delà de ce qui étoit à portée des nations auxquelles ces climats étoient fort étrangers. Les écrits des Arabes faisoient mention de Sofala plusieurs siècles avant que Vasco de Gama abordât à Mélinde. La terre de Sofala, plus reculée de quelques degrés que les bouches du Zambezé, a été
Clim. 1, part. 8. long-temps réputée abondante en or: l'Édrisi parle de l'or de Sofala comme du plus pur, & auquel nul autre ne peut se comparer. Je n'insisterai point sur une analogie entre le nom de *Sefareh*, comme il se lit dans les Arabes, & celui de *Sophira*, le même qu'Ophir. Je m'appuierai encore moins sur ce que rapportent des auteurs Portugais, Thomas Lopez & Joaõ dos Santos, que chez le peuple de Sofala il existe des livres dans la langue du pays, qui témoignent que Salomon tiroit tous les trois ans de l'or de cette terre: il suffit que cette terre soit connue pour avoir fourni beaucoup d'or. Les Portugais ayant remonté le fleuve Zambezé jusqu'à cent lieues au dessus de ses embouchures, tirent de l'or de plusieurs endroits où il se débite, & qu'ils appellent *Feiras d'Ouro*. Et si leurs établissemens étoient plus considérables, & que le peuple de la Mocaranga (c'est le nom du pays sur lequel domine le prince appelé Mano-motapa) connût autant de besoins que les nations civilisées, & qui vivent dans l'abondance de toutes choses, il est certain que ce commerce d'or en feroit sortir une grande quantité. Le canton que l'on dit être le plus abondant en mines de ce métal, est une montagne dont le nom d'Asura ou Fura présenteroit peut-être à quelque critique un rapport avec celui d'Ophir. On prétend avoir découvert dans cette montagne des restes d'une ancienne bâtisse, en maçonnerie fort solide, que l'on a jugé ne pouvoir être que l'ouvrage de quelques étrangers, puisque le peuple du

pays ne connoît d'autre construction que celle des cabanes qu'il habite, sans en excepter le Souverain, quoiqu'il plaise à Dapper, dans sa description de l'Afrique, de lui donner un palais avec des lambris dorés.

Il me reste à parler de l'éloignement de ces contrées, parce qu'il faut pouvoir juger s'il étoit nécessaire d'employer plus de deux années, & d'entamer la troisième, pour y arriver & en être de retour. Un port du golfe Arabique, que l'usage actuel est d'appeler la mer Rouge, en lui transportant le nom d'Érythrée, qui dans l'antiquité désigne la mer des Indes, étoit le lieu de l'embarquement. Ce port, nommé *Afiongaber* dans les livres Saints, est voisin d'*Aïla* ou d'*Ælana*, selon le témoignage de Josèphe & de S.^t Jérôme. Eumolpe, cité par Eusèbe, confond même ces lieux, en disant que les navires destinés pour Ophir se rassembloient à *Ælana*. L'Idumée, qui séparoit les terres de Juda d'avec le golfe Arabique, obéissoit à David & à Salomon. Et quoique leur royaume ait été ensuite divisé, ce pays paroît soumis à Juda sous Josaphat, comme on peut l'inférer de ces paroles, *nec erat tunc rex constitutus in Edom*; lesquelles sont suivies immédiatement de celles-ci : *rex vero Josaphat fecerat classes in mari, quæ navigarent in Ophir propter aurum ; & ire non potuerunt, quia confractæ sunt in Afiongaber*. *Præp. Evang. l. X, c. 4.*
Le parage de ce port d'Afiongaber nous est indiqué par sa proximité avec Aïla, dont la position est connue à l'endroit le plus reculé de l'un des deux enfoncemens qui terminent le golfe Arabique, dont l'un est le *sinus Heroopolites*, aujourd'hui Babr-Affuez, l'autre le *sinus Ælanites*, appelé maintenant Bah-el-Akabe. Dans ce parage on distingue actuellement une plage sous la dénomination que lui donnent les Arabes de *Mi-ner-Iddahab*, qui signifie port de l'or. Selon les circonstances géographiques les mieux combinées, le fond du golfe Élanite approche de vingt-neuf degrés & demi en latitude, n'étant guère moins enfoncé dans les terres que le golfe du Suez, dont la position est par vingt-neuf degrés environ quarante-cinq minutes. *Reg. III, cap. 22, v. 48 & 49.*

De cette hauteur boréale, si en traversant la ligne, & en

passant dans l'hémisphère austral, nous courons jusqu'à Sofala, qui est par vingt degrés & demi de latitude sud, selon l'indication du cosmographe Portugais Pimentel; le terme de cette course se trouvera écarté du point de partance de cinquante degrés de latitude. Il est vrai que l'étendue de cet intervalle, prise en droite ligne, n'est point alongée sensiblement par une grande déviation dans le sens de la longitude. Car, autant qu'il m'est permis d'en juger par les moyens qui m'ont servi à dresser une carte de l'Afrique, Aïla & Sofala se rencontrent, à environ deux degrés & demi près, dans la même longitude. Mais en revanche, quel détour dans la navigation, puisqu'en doublant le promontoire des Aromates, ou le cap Guardafui, on se trouve écarté d'environ quatorze degrés de la longitude d'Aïla dans l'est, & que de la longitude de ce cap pour trouver celle de Sofala, il faut reprendre seize à dix-sept degrés de longitude dans l'ouest? Ces deux écarts forment plus de trente degrés de longitude de déviation, dans des climats traversés par la ligne, où la gradtation de longitude prend la plus grande étendue. Ajoutons à cela les détours infinis d'un cabotage le long des côtes, selon la manière la plus ordinaire de naviguer dans les temps les plus reculés; & l'usage même actuel des navigateurs de la mer Rouge, de mouiller tous les soirs & de passer la nuit à l'ancre, comme on le voit dans le journal d'un comite Vénitien sur une flotte Turque, dans la collection de Ramusio. De-là il paroîtra résulter, qu'un intervalle en droite ligne, & tel que celui-ci, de mille de nos lieues marines sur le pied de vingt au degré, a pu doubler, ou peu s'en faut, dans le détail de la route. Si l'on a égard aux préparatifs d'un armement, & au chargement des navires pour le retour, aux relâches indispensables dans une si longue traite, pour se rafraîchir de vivres & faire aiguade, le séjour en divers lieux, souvent forcé par une saison contraire; on ne trouvera point extraordinaire qu'une pareille navigation ne pût s'achever qu'en plusieurs années, dans un siècle antérieur au nôtre de près de deux mille huit cents ans, & que cette navigation ne se répât que tous les trois ans.

Il n'y a donc point d'objection à faire sur l'emplacement d'Ophir vers l'extrémité du pays de Zendge ou du Zanguebar, en prétendant qu'Ophir devoit être dans un plus grand éloignement. La situation d'Ophir ne paroîtra plus problématique, puisqu'elle est établie d'une manière positive par une communication réelle entre l'Ophir de l'Arabie & celui de la côte Afriquaine, par la dépendance étroite & de temps immémorial de l'Ophir Afriquain à l'égard du premier. C'est une preuve décisive & hors de toute équivoque, dont l'opinion qui cherchoit Ophir en Afrique étoit déstituée jusqu'à présent ; & ce qu'Holstenius croyoit pouvoir dire d'une autre opinion, *post omnium divinationes id certò tenendum*, paroîtroit ici plus convenable.



CARTE DU DÉTROIT

sur la position de quelq



sur la carte, & trente-six milles de ceux de la Méditerranée dans le portulan; du cap Spartel au cap Trafalgar vingt-cinq milles & demi, & vingt-cinq milles de ceux de la Méditerranée; du cap Trafalgar à l'isle S.^t Pierre, seize milles, & quinze milles de ceux de la Méditerranée; de Beger de la Miel à la côte du détroit la plus voisine, six milles, *at least two leagues*; du cap Trafalgar à Balonia, dix-huit milles, *about five leagues*; de Tariffa à Algézire, onze milles, *tres leguas*; de Tariffa à Gibraltar, dix-huit milles, *cinco leguas o quatro grandes*; d'Algézire à Gibraltar, pour la largeur de la baie, huit milles, *dos leguas*; du cap Cabrito à la pointe de Gibraltar, huit milles, & huit milles aussi de ceux de la Méditerranée; du cap Cabrito à la petite isle près d'Algézire, cinq milles, & quatre à cinq milles de ceux de la Méditerranée; de Gibraltar à Rocabillo, quatre milles, *about four English miles*; enfin la Torre-Cartagena, située selon M. Conduitt, auprès de Rocabillo, est aussi selon les auteurs Espagnols, à quatre milles de Gibraltar, *una legua*.

Conduitt, pag. 921.

P. 922. Ambrosio de Morales, Anrigued. de las Ciud. de España, p. 82, verso.

Michélot. p. 9.

Conduitt, pag. 903.

P. 904. Caro, Anrigued. de Sevilla, 111, 74.

Tous ces rapports de distance, formant par leur réunion le préjugé le plus avantageux en faveur de la carte jointe à ce Mémoire, elle servira donc de plan à l'arrangement des sept stations de l'itinéraire, dont quelques-unes, comme Carteia & le temple d'Hercule, ont été déjà nettement fixées par d'habiles écrivains; quelques autres, comme Bæfippo, demandent une explication différente de la leur; & il y en a d'autres, comme *portus Albus* & *Mergablum*, dont l'application au local actuel n'a été, ce me semble, encore proposée par personne.

Première Station, Carteia. Il y a des ruines considérables d'une ancienne ville romaine auprès de Rocabillo & de la Torre-Cartagena; c'est-là que Rodrigo Caro, après quelques autres Savans espagnols, a jugé qu'étoit l'ancienne Carteia; & ce qui n'étoit qu'un sentiment fort vrai-semblable, M. Conduitt l'a démontré, après de nouvelles recherches, & de nouvelles découvertes: car des étrangers qui voyagent, l'emportent souvent sur les naturels d'un pays, pour le talent d'en découvrir les singularités. Entr'autres monumens trouvés dans les ruines voisines de Rocabillo, sont plusieurs médailles avec le *caput*

Conduitt, pag. 904, scq.

turrisum,

turritum, & la légende *CARTEIA*, & avec des revers qui présentent un poisson, un Neptune, un gouvernail; ce qui joint au voisinage du mont Calpé, & aux autres preuves du local de Carteia, fournies par les auteurs de l'antiquité, ne laisse plus aucun doute sur la véritable position de cette ancienne ville. Ajoutons, & toujours d'après le savant Anglois, que Tite-Live en plaçant Carteia sur l'Océan, dans l'endroit où la mer commence pour la première fois à s'élargir, a borné, comme d'autres auteurs anciens & modernes, la dénomination du détroit à l'intervalle précis des deux colonnes d'Hercule, Calpé & Abyla, & qu'il a vu un premier élargissement de la mer dans l'étendue de la baie suivante, la baie aujourd'hui de Gibraltar. Mais nous ne pouvons mieux faire, pour la déduction des preuves qui fixent la position de Carteia, & pour la réponse aux difficultés, que de renvoyer au Mémoire même de l'auteur. Au reste, comme le *Fretum* de Tite-Live, le détroit du côté de la Méditerranée, étoit l'intervalle le moins large à l'orient de l'entrée de la baie, de même le détroit du côté de l'Océan, étoit l'intervalle le moins large à l'occident de la même baie. C'est ce dernier détroit que Pline met entre Mellaria & Carteia, lorsqu'il dit: *Mellaria, fretum ex Atlantico mari, Carteia*. Ainsi la ville de Carteia, placée au fond de la baie, étoit située entre le *fretum* de Tite-Live & le *fretum ex Atlantico mari* de Pline.

Il y auroit plusieurs autres points à remarquer sur l'ancienne Carteia, qui ont été déjà solidement établis par d'illustres Savans du dernier siècle; on peut donc consulter Henri de Valois sur l'identité de cette ville avec celle de Calpé, Bochart & Newton sur l'antiquité de son origine Phénicienne, & quelques autres écrivains, sur divers articles moins importants, qui regardent la même Carteia. Mais un point de Géographie qui mérite ici d'être éclairci à cause des nuages qu'on y a répandus faute de déférence à l'autorité de Pline, c'est l'identité de cette ville avec l'ancienne Tartesse, contre l'opinion de ceux qui placent la ville de Tartesse loin du détroit vers les embouchûres du Tartessus, présentement Guadalquivir, comme

Liv. XXVIII,

30.

Hist. Nat.
III, 1.

Valef. excerpt.
not. ad p. 482.
Chanaan. I,
34.
Chronolog. des
anc. Rois, page
116 & suiv.

si le Tartessus avoit donné son nom à cette ville, qui n'a jamais existé dans cet endroit là. Pline avoit décidé la question en deux mots, disant que les Grecs donnoient le nom de Tartesse à la ville de Carteia, & les Latins à l'isle de Gades: *Carteia Tartessos à Græcis dicta Gades nostri Tartesson appellam.* Ce n'est pas que les Grecs n'aient été dans l'usage d'employer le plus souvent le propre nom de Carteia, & les Latins le propre nom de Gades, le fait est trop notoire; mais comme les uns & les autres ont quelquefois désigné par antonomase, sous le nom de Tartesse, un lieu célèbre du pays des Tartessiens, peuples méridionaux de l'Espagne, qui tiroient leur nom du fleuve Tartessus, Pline déclare que les Grecs ont entendu pour lors la ville de Carteia, les Latins l'isle de Gades; & la justesse de la remarque est aisée à prouver par les témoignages de l'antiquité.

Apollodor, II, 10. A commencer par les Grecs & par leur mythologie, premier fondement de toute leur Littérature, ils représentent Hercule arrivant à la ville de Tartesse, & y élevant la colonne Européenne, ce qui convient à la position de Carteia, & nullement au voisinage du Tartessus. Ensuite, si des mythologues nous passons aux Géographes grecs, Scymnus de Chio compte depuis Gades deux journées de navigation jusqu'à la ville de Tartesse, distance convenable entre Gades & Carteia, au lieu que le trajet de Gades aux embouchûres du Tartessus demandoit seulement quelques heures. Denys Periégète est encore plus positif, il place la ville de Tartesse sous le mont Alybé, l'une, dit-il, des colonnes d'Hercule; Alybé, selon l'interprétation de Priscien, & selon le commentaire d'Eustathe, est le mont Calpé; ainsi Tartesse est visiblement Carteia. Enfin Ératosthène, plus ancien que les deux Géographes, donnoit le nom de Tartesside au territoire attenant le mont Calpé, nouvelle preuve pour Carteia: il est vrai qu'Artémidore, qui fut depuis sur les lieux, s'inscrivit en faux contre la Tartesside d'Ératosthène; & il est encore vrai que le territoire de Carteia ne portoit point réellement le nom de Tartesside, puisque la ville même de Carteia ne s'appela Tartesse que dans le langage

Tzetze. Chil. II, 338.

Scymn. Perieg.

Dionys. Perieg. 337.

Priscian. Perieg. 3:4.

Eustath. ad

Dionys. 54.

Strab. III, p. 148.

figuré de quelques Grecs; mais cette chicane, qui n'est pas la seule qu'Artémidore ait faite à Ératosthène, n'ôte rien, comme on le voit, à la force de la preuve qui résulte de la Tartesside d'Ératosthène en faveur de l'identité de Carteia & de Tartesse.

Strabon, contemporain de Denys Périégète, & plus récent que Scymnus de Chio, qu'Ératosthènes, & à plus forte raison que les anciens Mythologistes, parle moins affirmativement sur l'identité des deux villes: quelques-uns, dit-il, appellent Tartesse la Carteia d'aujourd'hui, & il avoit dit plus haut qu'on plaçoit la ville de Tartesse entre les deux embouchûres du Tartessus. Les auteurs de cette dernière opinion ne sont, après tout, que des anonymes, qui nous sont inconnus, & dont Pline n'a pas seulement daigné faire la moindre mention, parce qu'un sentiment hasardé n'empêche pas d'ériger en thèse générale l'opinion contraire quand elle est authentique. Méla, qui écrivit peu après Strabon & peu avant Pline, remarque aussi que Carteia étoit Tartesse au jugement de quelques-uns, c'est-à-dire dans le langage ordinaire des Grecs par opposition à celui des Latins.

Strab. III;
P. 151.
Id. p. 148.

Méla, II, 6.

Si les ruines de la ville de Tartesse étoient aujourd'hui visibles dans la mer vers l'embouchûre du Guadalquivir, comme quelques écrivains le prétendent, elles auroient été plus considérables encore & plus sensibles dans le siècle de Strabon, de Méla & de Pline, qui n'auroient pas manqué de les alléguer en preuve de la position de l'ancienne ville. Il y avoit de leur temps, à l'embouchûre du fleuve, un superbe phare appelé la *tour de Capion*, & sur la côte voisine un temple nommé l'*oracle de Ménésthée*: ce sont manifestement les débris de ces édifices qu'on voudroit prendre pour les ruines de Tartesse.

Strab. III,
p. 140.

Pline ajoute que l'isle de Gades est la Tartesse des auteurs Latins: nous en avons des preuves continuelles dans tout le poëme de Silius Italicus, contemporain de Pline; je n'en citerai qu'un seul exemple, parce qu'il confirme en même temps ce que nous disions de Carteia. Ce Poëte, dans le détail d'un armement qui se faisoit en Espagne pendant les guerres Puniques, venoit de dire, en parlant de Carteia:

Sil. III, 396.

Arganthoniacos armat Carteia nepotes :

paroles qui supposent que l'ancien séjour d'Arganthonius, fameux roi des Tartessiens, autrement la Tartesse des Grecs, *Sil. III, 399.* avoit été Carteia; & il ajoute, en parlant de Gades:

Armat Tartessos stabulanti conscia Phæbo.

*Herc. fur. II.
Attic. V II, 3.
Donat. ad Terent. Eunuch.*

Voilà bien clairement la Tartesse des Latins différente de la Tartesse des Grecs. Ce seroit perdre de vûe Carteia, objet de cet article, que d'insister sur les autres preuves que fournissent de l'identité de Tartesse & de Gades le même Silius Italicus, Sénèque le tragique, Cicéron & Suétone. Finissons par une réflexion sur ce qui a fait naître une diversité d'acception du mot Tartesse entre les Grecs & les Latins.

*Strab. III,
p. 140.*

Ibid. p. 168.

Quand les Grecs commencèrent à naviger en Espagne, la ville la plus considérable du pays étoit Carteia: la ville de Calpé, dit Strabon, à quarante stades de la montagne du même nom, est une ville mémorable & ancienne, autrefois le centre de la marine Espagnole. Le mot *autrefois* insinue la décadence de la ville; en effet, le même Strabon assure que de son temps c'étoit Gades qui couvroit de ses vaisseaux l'une & l'autre mer, & l'histoire Romaine ne cesse de vanter la célébrité de Gades, sans parler ni aussi fréquemment, ni aussi avantageusement de Carteia. Comme donc les Grecs avoient donné, par antonomase, le nom de Tartesse à Carteia florissante, de même les Romains trouvant ensuite le commerce transporté à Gades, y transportèrent aussi la dénomination de Tartesse. Il n'y a, par conséquent, rien que de fort naturel dans le récit de Pline & si les écrivains postérieurs à lui, au lieu de suivre un si bon guide, ont pris des routes détournées, si l'on a formé sur la question présente mille & mille difficultés, ce n'est pas qu'il n'eût fait tout ce qui auroit dû suffire pour les prévenir.

La dernière occasion, ce me semble, où l'histoire fasse mention de Carteia comme encore subsistante, c'est au commencement de l'invasion des Arabes en Espagne, l'an 712 de l'ère Chrétienne: ils débarquèrent au pied du mont Calpé,

DE LITTÉRATURE. 101

& après s'être emparés d'Algézire, de l'autre côté de la baie, ils allèrent assiéger Carteia, qu'ils prirent de force. Il est à croire qu'alors elle fut détruite, comme tant d'autres villes d'Espagne dont on n'entend plus parler depuis l'invasion : mais la tour située auprès des ruines de Carteia, du côté de l'Orient, a long-temps conservé dans sa dénomination, *Torre Cartagena*, les vestiges de la ville ruinée. Pendant le siège d'Algézire, qui dura depuis l'an 1342 jusqu'à l'an 1344, la Torre Cartagena fut un poste avancé, que se disputèrent l'armée Chrétienne assiégeante & l'armée Mahométane, qui s'avança inutilement de Gibraltar pour faire lever le siège. Il paroît qu'après la prise d'Algézire la Torre Cartagena demeura au pouvoir des Chrétiens, puisqu'en l'an 1452, le roi Henri IV.^e de Castille étant allé un jour se promener à la vûe de Gibraltar occupé encore par les Mahométans, vint coucher à la Torre Cartagena. Caro & les autres écrivains du dernier siècle parlent encore de la même tour sous le même nom : elle a pris le nom de Castillon depuis quelques années, comme pour effacer le dernier trait que le langage du pays conservoit encore de la mémoire de Carteia. Ces réflexions, quoique historiques, ne sont point étrangères à l'état de la question, elles confirment la véritable position de l'ancienne Carteia sur la baie à l'embouchûre du *rio Guadarranque*, où est aujourd'hui Rocabillo.

Seconde station, *portus Albus*, à six mille de Carteia. Puisque de Rocabillo, où étoit Carteia, il y a pareillement, & du même côté, six milles jusqu'au vieux Gibraltar, nommé plus ordinairement & plus exactement Algézire, il s'ensuit que *portus Albus* est le port même d'Algézire, fameux dans toute l'histoire de la domination des Arabes en Espagne. Il est fait mention du port d'Algézire au commencement de l'invasion & encore ailleurs, mais sur-tout dans le détail des opérations du siège dont nous venons de parler, où les Chrétiens se rendirent enfin maîtres de la place, malgré l'étonnement que leur causa l'artillerie des assiégés, connue alors pour la première fois en Europe. Le port d'Algézire subsiste même encore aujourd'hui entre l'embouchûre du rio de la Miel & une isle voisine : un peu

Ferreras, hist. de España, ann. 712.

Conduitt, pag. 204.

Ferreras, ann. 1342, seqq.

Idem, ann. 1452.

Caro, III, 74. Conduitt, loc. cit.

Michelot, p. 9. en dedans de cette isle, dit un Portulan, il veut dire dans le continent auprès de l'isle, est le village du vieux Gibraltar, situé sur le bord de la mer, devant lequel on peut mouiller avec toutes sortes de bâtimens. Il ne paroît pas nécessaire d'en dire davantage pour établir solidement l'identité du *portus Albus* de l'Itinéraire avec Algézire : mais au lieu du *portus Albus*, que l'Itinéraire met entre Carteia & Mellaria, Ptolémée & d'autres anciens écrivains y placent *Julia Traducta*, & Pomponius Méla y substitue *Tingentera* : or il me semble que ni *Traducta*, ni *Tingentera* ne doivent pas non plus être distinguées du *portus Albus* & d'Algézire. C'est ce qu'il faut expliquer un peu au long, pour faire sentir de plus en plus combien *portus Albus*, regardé jusqu'ici comme un lieu obscur sur lequel il n'y avoit rien à dire, méritoit peu d'être ainsi négligé.

Pour commencer par *Traducta*, c'étoit la première ville Romaine qu'on rencontroit après Carteia le long du détroit ; car si Ptolémée, & Marcien d'Héraclée après lui, y ont inséré une autre ville intermédiaire, *Carteia, Barbesula, Traducta*, c'est qu'ils ont transporté par erreur, comme tout le monde en convient, entre Carteia & *Traducta* la ville de *Barbesula*, qui étoit de l'autre côté de Carteia sur la Méditerranée, comme l'assurent Méla & Pline. *Traducta* donc, venant d'abord après Carteia, doit être la ville dont Algézire conserve les ruines, à six milles seulement des ruines de Carteia : celles d'Algézire sont si considérables qu'elles ont été prises, par la plupart des Savans, pour les ruines mêmes de Carteia, avant la découverte pleinement constatée de ces dernières. Non seulement ces ruines d'Algézire sont considérables, mais elles annoncent manifestement une ancienne ville Romaine, n'y eût-il qu'une inscription qu'on y a trouvée, & qu'on voit ou qu'on voyoit du moins à la fin du dernier siècle, dans le couvent des pères de la Merci à Gibraltar. *De las ruinas de Algezira se sacó otra piedra para el convento de la Merced, cuya inscripcion dize: P. T. Illio T. F. Quintioni.* La nécessité d'admettre une ancienne ville Romaine dans les ruines d'Algézire, devient donc une nécessité d'y reconnoître *Julia Traducta* ; d'ailleurs comme

Ptolem. Geogr.
11, 4.
Marcian. Heracl.
1, 1, *Geogr.*
vet. script. Gr.
min. p. 39.

Méla, 11, 6.
Plin. Hist. Nat.
11, 1.

Emporio de el
Orbe, VII, 6,
27.

Algézire & *portus Albus* étoient sur la côte maritime, Traducta y étoit pareillement, suivant Ptolémée, & comme ils avoient un port, un lieu d'embarquement, Traducta en avoit aussi un, selon Grégoire de Tours: *Prosequentibus Alamannis usque ad Traductam, transito mari Vandali per totam Africam ac Mauritaniam sunt dispersi.* Il n'est donc pas possible de distinguer Traducta de *portus Albus* & d'Algézire. *Hist. Francor.*
II, 2.

Tingentera ne doit pas non plus en être distinguée, non seulement parce qu'elle est substituée par Méla au lieu de Traducta, entre Carteia & Mellaria, mais encore pour deux autres raisons, qui prouvent l'identité de Tingentera, l'une avec Algézire & l'autre avec Traducta. *Méla, II, 6,*

L'identité de Tingentera & d'Algézire est fondée sur la connoissance que nous avons de leur position à la côte occidentale de la baie. Tingentera y étoit certainement située: *sinus ultra est, in eoque Carteia... &... Tingentera.* Or, Algézire est vers le milieu de cette côte occidentale, qui n'a qu'environ neuf milles de longueur, sans aucun vestige d'anciennes ruines que celles d'Algézire. Pour séparer donc Tingentera d'avec Algézire, il faudroit supposer qu'il y avoit-là deux villes Romaines extrêmement voisines, qu'il ne reste des vestiges que d'une seule, & que Méla auroit parlé seulement de celle qui a disparu, pendant que les autres écrivains de l'antiquité auroient parlé seulement de celle dont les ruines subsistent. On sent assez que de pareilles suppositions ne peuvent point être admises sans nécessité & sans preuve, & qu'il faut reconnoître conséquemment l'emplacement de Tingentera dans l'emplacement d'Algézire.

D'un autre côté, l'identité de Tingentera & de Traducta est fondée sur la singularité d'un rapport bien remarquable. Méla représente Tingentera comme une ville Romaine quand il y étoit né, & comme une ville étrangère quand il écrivoit: *& quam transvecti ex Africâ Phœnices habitant, atque unde nos sumus Tingentera.* Ces paroles ont fourni une ample matière à la critique, le nombre des explications peu naturelles & des corrections hasardées, se compte par le nombre des Savans qui ont travaillé sur Méla; leur exemple avertit assez de prendre

une autre route, & d'expliquer le passage dans le sens qui se présente naturellement à l'esprit. Méla, né citoyen Romain, étoit né dans une ville qui étoit par conséquent alors ville Romaine; il ajoûte que lorsqu'il écrit, elle est habitée par des Phéniciens transportés d'Afrique, & qu'ainsi elle n'est plus ville Romaine. Or j'ose dire que ce changement d'une ville Romaine en une ville étrangère convient parfaitement à Traducta suivant l'histoire & la chronologie de ces temps-là, & qu'ainsi il ne faudra point mettre de différence entre la Tingentera de Méla & la Traducta des autres écrivains.

*Strab. 111,
p. 340.*

*Harduin, numm.
Ant. voce Julia
Traducta.
Hist. Nat. V, 1.*

Hard. loc. cit.

*Dio. LX,
[p. 671.*

P. 679.

P. 680.

Méla, 111, 6.

Au rapport de Strabon, Julia Traducta, dès sa fondation; fut composée des habitans de Zilis aujourd'hui Arzile, qu'on transféra d'Afrique en Espagne; on leur joignit, & quelques habitans de Tingi présentement Tanger aussi en Afrique; & quelques habitans d'Italie qu'on fit venir exprès: ils formèrent tous ensemble la nouvelle ville, qui fut d'abord un municipe, tout au plus, de citoyens Romains; car ni Strabon, ni aucun autre auteur, ni ce qui reste de médailles de Traducta, ne qualifient la ville du titre de colonie: Pline dit simplement, que l'empereur Claude, voulant ériger Tingi en colonie, lui donna le titre de Julia Traducta, d'où le P. Hardouin a conclu, que ce Prince transporta d'Espagne en Afrique le nom & les citoyens de Traducta: il n'est pas possible de douter de ce fait après le témoignage d'un homme de poids tel que Pline, qui non seulement étoit auteur contemporain, mais avoit résidé en Espagne avec la qualité de procureur: ce sont là des réflexions que d'autres ont déjà faites il y a long-temps. Observons ensuite, que Méla écrivoit aussi-tôt après cette dernière transmigration de Traducta: car l'empereur Claude, dès la première année de son règne, divise la Mauritanie, forme la Mauritanie Tingitane, lui donne pour capitale Tingi qu'il érige en colonie en y transférant Traducta; à la seconde année, il fait des conquêtes dans l'isle de Bretagne, & à la troisième, il triomphe dans Rome: alors écrivoit Méla, qui parle de la conquête comme déjà faite, & du triomphe qui se préparoit, il écrivoit donc aussi-tôt après la transmigration. Présentement, si l'on suppose l'écrivain natif de

de Traducta, on verra sans peine pourquoi il dit que la ville où il a pris naissance, est habitée par des Phéniciens, venus d'Afrique.

D'abord Traducta dépouillée de son nom, privée de ses citoyens par l'empereur Claude, offroit une retraite commode aux habitans de la côte du détroit, gens sans aveu, qui n'étaient ni citoyens ni esclaves, mais réduits à l'état de pérégrinité, suivant l'usage alors pratiqué dans l'empire Romain, vivoient où ils pouvoient. Ces habitans de la côte étoient les Bastules, Carthaginois d'origine, & par conséquent Phéniciens, venus d'Afrique, non de la Phénicie même: Βασιλίων τῶν καλυμένων Ποινῶν, dit Ptolémée, qui les place, ainsi que Strabon & les autres, sur la côte méridionale de l'Espagne, & nommément sur la côte où étoient situées Carteia, Traducta & Mellaria; Geogr. 11, 4.
Strab. 111,
p. 139. Aviénus déclare aussi que vers ces contrées, est une nation féroce de Phéniciens, venus d'Afrique: *Et sunt feroces hoc loci Libyphœnices*. Il paroît donc que Méla par ces paroles, *Et quam transvecti ex Africâ Phœnices habitant, atque unde nos sumus, Tingentera*, a voulu insinuer que la ville, qui étoit ville Romaine quand il y étoit né, ne l'étoit plus quand il écrivoit, habitée alors par les Bastules, peuple étranger & même féroce. Le langage de Méla, quelquefois énigmatique pour notre siècle, ne l'étoit pas pour le sien, sur-tout quand la mémoire récente d'un événement interprétoit le laconisme; dont cet auteur, plus que tout autre, fait profession. Heureusement il en a dit assez sur Tingentera, & les autres Anciens en ont dit assez sur Traducta, pour nous découvrir entre les deux villes un rapport singulier, qui en prouve l'identité.

Il reste pourtant toujours une difficulté sur le terme extraordinaire *Tingentera*; faut-il le retenir dans le texte de Méla ou le changer par une correction? On peut, relativement à Traducta transportée à Tingi, lire *Tingi altera* pour *Tingentera*: Saumaïse avoit proposé cette correction, relativement à la fondation & à la première population de Traducta, dans un sens qui ne peut jamais s'accorder ni avec Strabon, qui forme Traducta du corps

In Solin, pag.
264, seq. edit.
Ultraj.

des habitans de Zilis, non de Tingi; ni avec Méla, dans le texte duquel Saumaïse voudroit rayer le mot *Phanices*; ni avec Pline, dont il rejette l'autorité sur la dénomination de *Julia Traducta*, donnée à Tingi: mais le témoignage de ces anciens écrivains autorise la correction, *Tingi altera*, dans le sens que nous proposons, à moins qu'on n'aime mieux conserver le texte sans altération, & reconnoître dans le terme *Tingentera* une dénomination factice donnée par un écrivain élégant & concis, à une ville qui depuis peu étoit devenue anonyme. Comme *matrera*, selon Festus, est pour *mater altera*, de même *Tingentera* sera, dans Méla, pour *Tingi altera*.

Indépendamment de cette dernière remarque, dès-lors que l'empereur Claude avoit abrogé le nom de la Traducta d'Espagne, Méla est excusé de lui avoir cherché un terme équivalent, Pline d'avoir passé le lieu sous silence, & l'itinéraire d'Antonin de n'avoir nommé que le port de la ville, *portus Albus*. La sévérité Romaine exigeoit de leur part ces attentions, qui n'avoient pas lieu pour un écrivain d'Égypte ou d'Asie, comme Ptolémée ou Marcien d'Héraclée, encore moins pour un écrivain de France, comme Grégoire de Tours, ou pour un auteur Lombard, tel que l'anonyme de Ravenne. Ceux-ci ont nommé Traducta sans aucune difficulté, parce que la conservation des mêmes murs ménagea peu à peu le retour du même nom; car avancer, avec le P. Hardouin, que la ville ne subsistoit plus, en aucune façon, dans le temps que tous ces auteurs en ont parlé comme existante, c'est franchir toutes les bornes d'une saine critique.

La conclusion qu'on doit tirer de ce qui vient d'être dit, c'est que Julia Traducta, Tingentera, *portus Albus*, Algézire, vieux Gibraltar, ne sont, malgré la multiplicité des noms, qu'un seul & même lieu, situé anciennement entre Carteia & Mellaria.

Un article à réformer, sur ce que les traditions Espagnoles rapportent des antiquités de cette ville, regarde le siège épiscopal: on est fâché de voir, dans l'histoire d'Espagne de Ferreras,

Qu'un aussi savant homme que lui, en établissant par-tout les plus excellentes règles de critique, & en les suivant le plus souvent, reconnoisse pourtant, dès le temps de Néron, de prétendus disciples de l'apôtre S.^t Jacques pour premiers Evêques de telle & telle ville du pays, & qu'il dise de l'un, en l'an 57 de J. C. *San Hesichio a Carteia oy dia llamada Algezira*. D'abord Algézire certainement n'est point Carteia: ensuite aucun ancien auteur n'a connu d'Evêque particulier ni à Carteia, ni à Algézire. Il est vrai qu'en l'an 1344 Algézire ayant été prise sur les Mahométans par les Chrétiens, l'église fut érigée en cathédrale; mais on ne lui assigna point de diocèse, & l'évêque de Cadiz, ayant dès-lors deux cathédrales, se mit lui-même & mit ses successeurs en possession du titre d'évêque de Cadiz & d'Algézire. Les Mahométans reprirent Algézire vingt-cinq ans après & la détruisirent totalement; c'est encore aujourd'hui un endroit fortifié, & mal désigné sous le nom de vieux Gibraltar, dans quelques portulans & dans quelques cartes géographiques. J'ai cru pouvoir glisser ces remarques historiques à l'occasion de la Géographie; car à quoi l'étude de l'ancienne Géographie seroit-elle bonne aujourd'hui, si ce n'étoit pour l'agrément & pour l'utilité de l'histoire? Aussi l'homme de Lettres, à qui seul il appartient de comparer ce que les Auteurs de l'antiquité ont dit des anciennes positions avec ce que nos Astronomes, nos Géodésistes, nos Voyageurs diront des positions modernes, sera-t-il toujours en état, quand il voudra s'en donner la peine, de juger du rapport des unes aux autres, & de décider ce que ce rapport doit avoir de vrai ou de faux, d'incertain ou de probable.

Troisième station, Mellaria à douze milles du *portus Albus*. Méla, d'abord après avoir placé sur la baie Carteia & Tingentera, place de suite sur la côte du détroit, hors de la baie, Mellaria, Bælon & Bæsippon, comme fait aussi l'itinéraire d'Antonin. Les douze milles qu'il compte du *portus Albus* à Mellaria, pris depuis Algézire jusqu'à la côte du détroit, tombent sur la carte entre Tariffa & le val de Vaca: l'endroit où ils aboutissent

désigne donc à peu près la position de l'ancienne Mellaria, & il ne faut point exiger ici des ruines & des monumens pareils à ceux de Carteia & de Traducta, parce que Mellaria étoit un village plutôt qu'une ville proprement dite, *in vico Mellariâ*, dit Pline. Ce n'étoit pas non plus un port fameux, ni un lieu de passage destiné à traverser le détroit, comme un Savant moderne l'a cru sur ces paroles de Plutarque : *ὁ τῷ ὄρει τὴν Μελλαρίαν πορθῶν*. L'auteur Grec y parle d'un combat naval, où Sertorius battit Cotta dans la partie du détroit qui étoit vers Mellaria, & il ne dit rien de plus.

Histor. Nat.
III. Præfuit.

Wessel. not. ad
Anton. Itinerar.

P. 407.
In Sertor. l. 1,
p. 573, in fine.

On ne sauroit renvoyer la position de Mellaria, ni guère plus à l'Orient, ni guère plus à l'Occident de l'endroit marqué. Plus à l'Orient, la distance depuis Mellaria jusque vers le cap Trafalgar se prolongeroit trop, & le nombre des milles de l'itinéraire deviendrait trop petit pour pouvoir la vérifier ; c'est l'inconvénient de l'opinion du P. Hardouin, qui prend pour l'ancienne Mellaria le lieu nommé *Milareze*, entre le cap Cabrito & Tariffa. Plus à l'Occident, les douze milles du *portus Albus* à Mellaria deviennent insuffisans, & c'est l'inconvénient de l'idée de M. Conduitt, qui soupçonne les ruines de Mellaria, fort avant dans la mer vis-à-vis l'embouchûre de l'*Arroyo de Juan-Francisco*, sur la foi de quelque opinion vague & populaire, qui règne dans le pays : mais l'expérience des navigateurs est plus croyable, ils ne reconnoissent point de ruines de ville dans cet endroit de la mer. « Il y a, disent-ils, un petit banc de roches sous l'eau, fort dangereux, qui gît nord & sud de l'étendue d'environ un mille ; les gens du pays, ajoutent-ils, le nomment *Las lahas de l'Arroyo*, il n'y reste que cinq pieds d'eau de basse mer, sur le bout du banc côté de sud ».

Conduitt, pag.
920.

Micholot, p. 7.

Turrianus Gracilis, cité par Pline, & natif de ces cantons, ne donnoit que cinq milles de largeur au détroit, entre Mellaria & le cap Blanc *promontorium album*, situé vis-à-vis en Afrique : mais il paroît qu'aujourd'hui l'intervalle est d'environ trois fois plus grand, & que du temps des Romains, il doit avoir été sans contredit à peu près le même. Quant au *promontorium album*

de Plin, comme il y a trois principaux caps en Afrique sur la côte du détroit, l'un à l'extrémité orientale, la pointe de Ceuta; l'autre à l'extrémité occidentale, le cap Spartel; le troisième vers le milieu de la côte, nommé dans un Portulan le cap de la *Malubotta*, il est visible que *promontorium album* répond à ce dernier, contre l'idée du P. Hardouin, qui y fait répondre le cap Spartel.

Gorgoglione
Portul. del mare
medit. p. 71.

Il faut prendre les environs de l'ancienne Mellaria pour le champ de bataille, où les Chrétiens défirent les Mahometans à la fameuse journée du *Rio Salado* en l'an 1340, & prendre l'Arroyo de Juan-Francisco d'aujourd'hui pour le *Rio Salado* de ces temps-là, au lieu de transporter l'action, comme fait un Dictionnaire géographique, au *Rio Salado* de la baie de Cadiz. Les Mahométans, au nombre d'environ quatre cents mille hommes assiégeoient Tariffa, & les Chrétiens avoient marché pour faire lever le siège: or l'action étoit déjà engagée par une partie de l'armée Chrétienne, qui avoit commencé à passer le *Rio Salado*, & par une sortie des assiégés, qui prenoient l'ennemi en queue, lorsque le reste de l'armée, témoin de l'attaque, passa aussi le *Rio Salado* & décida la victoire: il s'agit donc d'une rivière fort voisine de Tariffa, ce qui ne peut convenir qu'à l'Arroyo de Juan-Francisco. Au reste, quoique je relève ainsi un endroit défectueux du recueil de M. de la Martinière, que ce que j'ai dit jusqu'ici dans ce Mémoire, & ce que je dirai dans la suite, ne s'accorde presque jamais avec les explications des auteurs qu'il cite, & qu'il y ait certainement un fort grand nombre d'articles à réformer dans le Dictionnaire, je ne prétends nullement décrier un travail supérieur à tout ce que nous avons dans ce genre. L'attention de l'auteur à citer ordinairement ses garants comme pour ne répondre de rien, sa modestie à déclarer qu'il ne donne qu'un canevas & à convenir d'avance de plusieurs imperfections inévitables, ses exhortations pour engager les Savans à faire, chacun de leur côté, les corrections nécessaires; enfin la grandeur de l'entreprise, l'immensité de la collection, nous convaincroient d'injustice &

La Martinière;
au mot Salado.
Ferreras, ann.
1340.

d'ingratitude, si nous n'avions pas pour l'auteur & pour son ouvrage l'estime & la reconnoissance qu'ils méritent.

Quatrième station, Bèlon ou plutôt Bælon, selon l'orthographe de Ptolémée, & ce qui est plus décisif, selon la légende d'une ancienne médaille. L'itinéraire d'Antonin compte de Mellaria six milles jusqu'à Bælon, qui porte dans les anciens auteurs le titre d'*Oppidum*, & dans Marcianus Capella, le nom de *civitas Velonensis*. Aussi le lieu, quoiqu'aujourd'hui inhabité à cause des pirateries des Maures, conserve-t-il les vestiges de son antiquité, soit dans sa dénomination actuelle *Balonia*, soit dans ses débris considérables d'édifices. Il étoit réservé à M. Conduitt de bien constater ce point de rapport de l'ancienne Géographie à la Géographie moderne : on peut voir ce qu'il en a dit.

Cinquième station, Bæsisippo à douze milles de Bælon. Les douze milles tombent à l'embouchure du Rio Barbate, entre Bælon & le cap Trafalgar, un peu plus près du cap. C'est aussi dans cet intervalle que Méla place Bæsisippo : *tum Mellaria & Belon & Besippo usque ad Iunonis promontorium oram freti occupat*. Pline dit pareillement dans la description de la côte, *promontorium Iunonis, portus Bæsisippo, oppida Belon, &c.* Après quoi, il est assez surprenant, que tous nos Savans, avant M. Conduitt, aient mis le port Bæsisippo sur l'Océan, & que celui-ci l'ait fixé à la pointe même du cap Trafalgar, sous prétexte de quelques ruines qui s'y trouvent sur le rivage & dans la mer : mais ce sont probablement les débris du Temple de Junon, situé selon Ptolémée au promontoire même ; & si l'on n'aperçoit pas vers l'embouchure du Barbate des ruines de Bæsisippo, il faut considérer, que suivant les paroles citées de Pline, Bæsisippo étoit un port, non une grande ville, & que l'endroit appelé *la Barca* près de cette embouchure, semble conserver encore quelque analogie avec la dénomination d'un port. Le savant Anglois paroît exiger trop sévèrement des restes visibles d'antiquités, & déferer trop peu à l'autorité des anciens itinéraires. Il compte ici cinq lieues ou environ vingt

DE LITTÉRATURE. 111

milles de l'ancienne Bælon, *Balonia*, jusqu'à l'ancienne Bæ-sippo, selon lui *Trafalgar*, sans faire seulement mention des douze milles, auxquels l'itinéraire d'Antonin a réduit la route entre les deux anciennes villes.

Sixième station, Mergablum à six milles de Bæ-sippo. Comme de Bæ-sippo, ou de l'embouchûre du Barbate, il y avoit jusqu'à Mergablum sur la route de Gades six milles romains, de même il y a deux petites lieues d'Espagne, autrement six milles sur la route aussi de Cadiz, depuis la côte la plus voisine du détroit, qui est celle de l'embouchûre du Barbate, jusqu'à Beger de la Miel; Mergablum & Beger de la Miel ne sont donc que la même ville : & il est prouvé d'ailleurs que Beger est une ancienne ville Romaine, tant par une inscription que Rodrigo Caro y avoit trouvée, & qu'il rapporte, que par une autre inscription qu'on a depuis découverte dans le Rio Barbate au voisinage de la ville; comme on avoit ignoré jusqu'ici la véritable position de Bæ-sippo, on avoit négligé celle de Mergablum.

Condam, pag. 921.

Caro, III, 13.

Emporio de el orbe, VII, 6, 32.

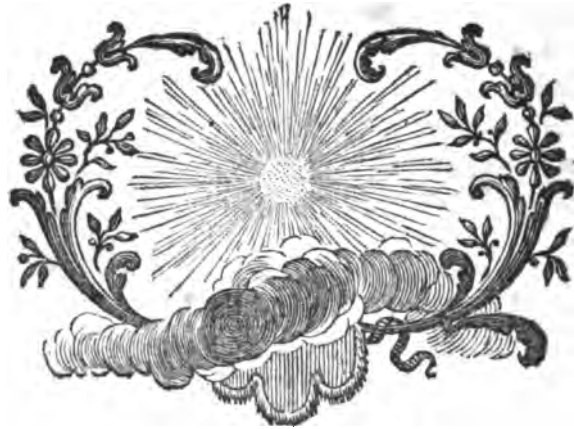
Septième & dernière station, le temple d'Hercule à douze milles de Mergablum. C'étoit le fameux temple de Cadiz, à douze milles de la ville de Gades, suivant Strabon & suivant l'itinéraire d'Antonin, & il étoit aussi à douze milles de Mergablum selon le même itinéraire, qui place ainsi le temple à moitié chemin de l'une à l'autre ville. Telle est précisément la position de l'isle Saint-Pierre, isle fort petite, entre Beger de la Miel & la ville de Cadiz, à pareille distance de l'une & de l'autre. Mais ce qui ne laisse plus aucun doute sur l'identité de l'isle & du temple, c'est que Philostrate assure, que le temple d'Hercule de Gades étoit situé dans une isle, dont il remplissoit en entier l'étendue *ἡ δὲ νῆσος, ἣ ἢ τὸ ἱερόν, ἔστι μὲν ὅπῃσιν ὁ νῆσος*. Sur la foi de ce témoignage & sur l'examen soigneux du local, Suarez de Salazar avoit conclu, il y a long-temps l'identité du temple de Cadiz & de l'isle Saint-Pierre, à quoi M. Wesseling a souscrit sans difficulté dans ses notes sur l'itinéraire d'Antonin. Ainsi la dernière de nos sept stations, le temple d'Hercule, est aussi clairement fixée que la première, celle de Carteia. C'est à

Strab, III; p. 921.

Vit. Apollon, V, 5.

Antigüedades de Cadiz, I, 16.

de sçavans lecteurs à juger des stations intermédiaires proposées dans ce Mémoire, ou à d'habiles voyageurs à les rectifier ; car en matière de Géographie on ne peut garantir rien de précis & d'exaët sur les distances des lieux, à moins de les avoir prises soi-même, ou de les donner d'après le témoignage non suspect de ceux qui les ont soigneusement mesurées,



MÉMOIRE

Pour l'intelligence
 du Mémoire
 sur TARTESSUS et sur
 le FRETUM GADITANUM.

Mémoires de L'Académie
 des Belles-lettres.
 Tome XXX. p. n.3.

Lieues légales d'Espagne, évaluées à 2147 Toises.
 Lieues communes d'Espagne, plus longues d'un tiers en sus.
 Lieues Françaises de 3000 Pas Géométrique ou de 2500 Toises.
 Milles Romains, évalués à 756 Toises.

DETROIT DE GIBRALTAR

C. Spartel

C. Malabata

al Casr Ezzaghir

Vieux Tanger

Timja ou Tanecr

G. De la Ha

Pour l'intelligence
 du Mémoire
 sur TARTESSUS et sur
 le FRETUM GADITANUM.

Mémoires de L'Académie
 des Belles-lettres.
 Tome XXX. p. n.3.

Lieues légales d'Espagne, évaluées à 2147 Toises.
 Lieues communes d'Espagne, plus longues d'un tiers en sus.
 Lieues Françaises de 3000 Pas Géométrique ou de 2500 Toises.
 Milles Romains, évalués à 756 Toises.

DETROIT DE GIBRALTAR

C. Spartel

C. Malabata

al Casr Ezzaghir

Vieux Tanger

Timja ou Tanecr

G. De la Ha

Lignes légales d'Espagne, évaluées à 2147 Toises.

Lignes communes d'Espagne, plus longues d'un tiers en sus.

Lignes Françaises de 3000 Pas Géométrique ou de 2500 Toises.

Milles Romains, évalués à 756 Toises.

DETROIT DE GIBRALTAR

C. Marín, *Val de Bag*, *las Lajas*, *Tarifa*, *C. Malabata*, *al Casr*, *Ezzaghir*, *Vieux Tanger*, *Tinjar ou Tanecr*, *G. De la Ha...*

Punta de Euro, *C. del Carnero*, *de Tolmo*, *Beluones*, *Gebel Moussa*, *Alcorro de la Vña*, *Lacho*, *Punta de Africa*

Lignes légales d'Espagne, évaluées à 2147 Toises.

Lignes communes d'Espagne, plus longues d'un tiers en sus.

Lignes Françaises de 3000 Pas Géométrique ou de 2500 Toises.

Milles Romains, évalués à 756 Toises.

DETROIT DE GIBRALTAR

C. Marín, Val de Bag, las Lajas, Tarifa, C. Malabata, al Casr, Ezzaghir, Vieux Tanger, C. de la Haza, Punta de Euro, Punta de Africa, C. del Carnero, de Tolmo, Beluines, Gebel Moussa, Alorro de la Vña, Li Cami, Centa.

Lieues légales d'Espagne, évaluées à 2147 Toises.

Lieues communes d'Espagne, plus longues d'un tiers en sus.

Lieues Françaises de 3000 Pas Géométrique ou de 2500 Toises.

Milles Romains, évalués à 756 Toises.

DETROIT DE GIBRALTAR

C. Marín, *Val de Bag*, *las Lajas*, *Tarifa*, *C. Malabata*, *al Casr*, *Ezzaghir*, *Vieux Tanger*, *Tinjar ou Tanecr*, *G. De la Haye*, *C. del Carnero*, *de Tolmo*, *Beluines*, *Gebel Moussa*, *Alcorro de la Vña*, *Lacho*, *Punta de Africa*, *Punta de Euro*, *Bla lofma*, *Ortigue*, *Guadalmés*, *Li Cami*, *Centa*, *Punta de Africa*

Lignes légales d'Espagne, évaluées à 2147 Toises.

Lignes communes d'Espagne, plus longues d'un tiers en sus.

Lignes Françaises de 3000 Pas Géométrique ou de 2500 Toises.

Milles Romains, évalués à 756 Toises.

DETROIT DE GIBRALTAR

C. Marín, *Val de Bag*, *las Lajas*, *Tarifa*, *C. Malabata*, *al Casr*, *Ezzaghir*, *Vieux Tanger*, *Tinjar ou Tanecr*, *G. De la Ha...*

Punta de Euro, *C. del Carnero*, *de Tolmo*, *Centa*, *Punta de Africa*, *Lacho*, *Beluines*, *Gebel Moussa*, *Alcorro de la Vña*

Lignes légales d'Espagne, évaluées à 2147 Toises.

Lignes communes d'Espagne, plus longues d'un tiers en sus.

Lignes Françaises de 3000 Pas Géométrique ou de 2500 Toises.

Milles Romains, évalués à 756 Toises.

DETROIT DE GIBRALTAR

C. Marín, Val de Bag, las Lajas, Tarifa, C. Malabata, al Casr, Ezzaghir, Vieux Tanger, C. de la Haza, Punta de Euro, Punta de Africa, C. del Carnero, de Tolmo, Beluines, Gebel Moussa, Alorro de la Vña, C. Spartel, Timar ou Tanecr.

Lignes légales d'Espagne, évaluées à 2147 Toises.

Lignes communes d'Espagne, plus longues d'un tiers en sus.

Lignes Françaises de 3000 Pas Géométrique ou de 2500 Toises.

Milles Romains, évalués à 756 Toises.

DETROIT DE GIBRALTAR

C. Marín, Val de Bag, las Lajas, Tarifa, C. Malabata, al Casr, Ezzaghir, Vieux Tanger, C. de la Haza, Punta de Euro, Punta de Africa, C. del Carnero, de Tolmo, Beluines, Gebel Moussa, Alorro de la Vña, C. Spartel, Timar ou Tanecr.

M É M O I R E

S U R

LA SITUATION DE TARTESSUS,
VILLE MARITIME DE LA BÉTIQUE,
Et sur la largeur du FRETUM GADITANUM.

Par M. D'ANVILLE.

EN jetant les yeux sur la partie méridionale de l'Espagne, Lû le 15
Juin 1756. les deux objets que présente le titre de ce Mémoire, m'ont paru mériter quelque discussion. La Bétique, que ces objets intéressent particulièrement, a été par ses richesses la plus renommée des contrées de l'Espagne dans la haute antiquité. Le fleuve *Baïs*, qui la traversant dans toute sa longueur lui avoit communiqué son nom, a pris des Arabes, dans la conquête du pays, le nom de *Wadi-al-Kibir*, ou de *grand fleuve*. Les Vandales ayant occupé l'Espagne avant que les Visigoths vinssent s'y établir, la Bétique, où ils se maintinrent quelque temps avant leur passage en Afrique, prit le nom de *Vandalitia*; & c'est de l'altération de ce nom que s'est formé le nom d'*Andalousie*, que les Arabes ont même étendu à toute l'Espagne, en l'appelant *Gezirat Andalos*, l'isle ou la presqu'isle d'Andalos. Ce qui se renferme plus étroitement sous le nom actuel d'Andalousie, entre les monts *Mariani* ou la *sierra Morena* & la mer, représente la Bétique dans ses anciennes limites.

Le nom de *Tartessus* est célèbre en cette contrée dans les écrits des Anciens. Les Phéniciens, qui se rendirent assez puissans dans la Bétique pour y posséder un grand nombre de villes, abordèrent à Tartesse: Τὰς ἀρχαίας τῶν Φοινίκων ὅτι Ταρτησὸν πλῆσαντας, dit Aristote, dans le Traité intitulé *les Merveilles*; ce qui signifie littéralement, que les premiers d'entre les Phéniciens naviguèrent vers Tartesse. Il est vraisemblable, & on peut l'inférer de ces paroles, qu'ils prirent

Tome XXX.

. P

connoissance de Tartesse, & des avantages qu'ils pouvoient tirer de la richesse du pays, avant que les Tyriens formassent un établissement fixe à *Gadir*, ou Cadiz. La fondation de *Gadir* remonte jusqu'au temps de la guerre de Troie, selon

Lib. III, c. 6. Pomponius Méla: *principia ab Iliacâ tempestate sunt.* Elle est du moins aussi ancienne, selon Velleïus Paterculus, que le règne de Codrus à Athènes, ce qui n'est postérieur que d'environ un siècle, & devance l'ère Chrétienne de mille à onze cents ans.

Des navigateurs, que l'objet du commerce conduisit les premiers à Tartesse, firent un gain si considérable, que, si l'on en croit quelques écrivains, ils furent obligés de substituer à tous les ustensiles, & même aux ancres de leurs navires, d'autres ustensiles dont la matière étoit de l'argent, parce qu'autrement les navires ne pouvoient suffire au chargement. Selon Hérodote, les Phocéens furent les premiers d'entre les Grecs qui

*Arist. ubi suprâ.
Diodor. Sic.
lib. V.*

la Clé, 163. abordèrent à Tartesse, dont le Roi nommé *Arganthonius*, qui vécut plus d'un siècle, les accueillit & leur fit de grands présents. Arrien attribue la fondation de Tartesse aux Phéniciens, & Eustathe s'appuie de cette autorité pour le croire.

Geogr. l. III, p. 148. La ville de Tartesse étoit située entre les deux bras par lesquels le fleuve Bætis se rendoit autrefois à la mer. Strabon, & Pausanias dans le second livre des Éliaques, s'expliquent ainsi formellement sur la situation de Tartesse. Pomponius Méla, sans parler de cette ville, fait mention expresse de deux canaux différens, *alveos*, par lesquels le Bætis verse ses eaux dans la mer. Il donne même lieu de penser, que ces canaux étoient également considérables, en disant, *quantusque simplici alveo venerat, tantus singulis effluit*: & l'autorité de Méla est d'autant plus grave sur une pareille circonstance, qu'il étoit né dans la Bétique, comme il nous l'apprend en parlant d'un lieu situé sur le *Fretum Gaditanum*. Ptolémée veut aussi que l'on distingue deux embouchûres du Bætis, puisqu'il fait mention spécialement d'une bouche orientale, Βάπιος τὸ ἀνατολικὸν ῥόμα, quoiqu'on n'y trouve point en particulier le δυτικὸν ῥόμα, ou la bouche occidentale, & qu'il puisse même s'être mépris sur la distinction de ces bouches. Ce qui n'est dit ici

qu'en passant sur cette méprise de Ptolémée, se trouvera développé dans la suite de ce Mémoire, lorsqu'il sera question de connoître par l'inspection du local, l'endroit convenable à la bouche orientale. Il est remarquable que l'emplacement de la ville de Tartesse aux environs du fleuve Bætis, a rendu commun le nom de Tartesse au fleuve même. Car le fleuve est appelé *Tapmoros* dans Aristote, dans Strabon, qui cite Stésichore, un des anciens poètes Grecs, dans Pausanias, dans Avienus, dans Étienne de Byzance; & la contrée a porté le nom de *Tartessis*, selon Strabon. L'établissement des Tyriens à Gadès ayant fait déchoir Tartesse, la situation de cette ville n'étoit plus connue, & il n'en restoit du temps de Strabon, que la mémoire que l'on conservoit de son ancienne existence. C'est à cet anéantissement de Tartesse qu'il faut attribuer l'opinion de quelques auteurs, qui ont transporté un nom qu'on ne pouvoit mettre en oubli, celui de Tartesse, à Gadès, & même à Car-teia, située sur le détroit, & près de Calpé, qui est la montagne au pied de laquelle Gibraltar est aujourd'hui situé. Mais il faut convenir que la dénomination de Tartesse appliquée au fleuve Bætis, ne permet point de révoquer en doute la vraie situation de la ville de Tartesse, pour vouloir la transférer autre part que dans le voisinage du fleuve qui a porté le même nom. C'est une méprise dans Rutilius Numatianus de transporter au Tage le nom de Tartesse, selon ces vers :

Plus confert populis ferri fecunda creatrix;

Itin. lib. 1.

(en parlant de l'isle d'Elbe),

Quam Tartessiaci glarea fulva Tagi.

Il y a une autre circonstance à ajouter aux deux branches entre lesquelles le Bætis se partageoit pour se rendre à la mer : c'est que l'une & l'autre de ces branches sortoit d'un lac formé par le fleuve. Méla, qui pouvoit être instruit de son pays natal par ses propres yeux, dit en parlant du fleuve Bætis : *ubi non longe à mari grandem lacum facit, quasi ex uno fonte geminus exoritur, quantusque simplici alveo venerat, tantus singulis*

effluit. Avienus fait mention de ce lac sous le nom de *Libyftinus*:

..... *Insulam,*

Tartessus amnis ex Libyftino lacu

Per aperta fufus, undique ablafu ligat.

Dans Étienne de Byzance, une ville de l'Ibérie occidentale ou de l'Espagne, & voisine de Tartesse, est nommée *Λιγυστινή*, ce qu'on peut prendre pour une différente leçon de la dénomination que donne Avienus. Il y a même des éditions du poëme d'Avienus, dans lesquelles on lit *Ligyftino lacu*, au lieu de *Libyftino*. Le scholiaste d'Aristophane, sur la pièce intitulée les Grenouilles, donne le nom d'*Ἀόρνος*, ou d'Averne, au lac voisin de la ville de Tartesse. Cette dénomination, en désignant un lac voisin des Enfers, selon les idées poétiques de l'antiquité, ne doit pas sembler étrange ou déplacée par rapport à la région dont il s'agit. Cette région faisant l'extrémité du Monde connu des Anciens vers le couchant, où le Soleil étant dans la position la plus basse sur l'horizon, les ténèbres succèdent bien-tôt à la lumière, selon ce vers d'Ovide,

Metamorph.
l. XIV, v. 416.

Presserat occiduus Tartessia littora Phæbus;

Et cet autre de Silius Italicus,

Lib. IV, in-
genit.

Jam Tartessiaco quos solverat aequore Titan

In noctem diffusus equos;

L. III, p. 150.

Iliad. B, vers.
200.

Il étoit naturel qu'on imaginât ce canton du Monde plus convenable aux enfers que tout autre. Aussi voit-on dans Strabon, qu'exaltant la douceur de l'air qu'on respire dans ce climat, & les autres avantages du pays, comme propres à faire la récompense des ames vertueuses, il veut qu'Homère désigne ce lieu reculé de la terre, *πέιρα Γαίης*, pour les champs Élysiens, *Ἠλύσιον πεδίον*. Et ce qui vient à l'appui de cette opinion chez les Anciens, ou prouve du moins qu'elle a eu lieu, c'est qu'une rivière du même canton conserve le nom d'un fleuve infernal qui est *Lethe*. On l'appelle communément *Guadaleté*, parce que les Arabes long-temps maîtres de l'Espagne, & ayant particulièrement habité cette contrée, ont fait

précéder le nom de *Léthé* d'un terme de leur langue, qui désigne une rivière. C'est ainsi que le fleuve *Anas* conserve son nom dans celui de *Guadi-Ana*. Il ne faut point à la vérité rapporter au Guadaleté de l'Andalousie la mention qui est faite d'un *fluvius Lethes, vel oblivionis*, dans Strabon, dans Méla & dans Pline, dans l'építome de Tite-Live & dans Appien. Car ce fleuve, nommé autrement *Limius*, aujourd'hui Lima, entre Douro & Minho, est de la Gallécie, vers le nord de l'Espagne. Mais les Arabes, en appelant *Guadi-alleté*, & par abbréviation *Guadaleté*, une rivière de l'ancienne Bétique, n'ont point imaginé le nom propre de *Léthé*, qui existoit lorsque Roderic, dernier roi des Visigoths, fut défait dans la bataille qu'ils lui livrèrent sur les bords de cette rivière. Le Guadaleté a son issue dans la mer, au dessous du lieu appelé *Puerto de santa Maria*, & directement vis-à-vis de Cadix, à environ cinq lieues françoises de San-Lucar de Barrameda, situé à la gauche de l'embouchûre actuelle du Guadalquivir, ou Bætis, & rien ne convient mieux au voisinage de Tartesse.

L'antiquité nous indique donc deux canaux ou écoulemens du Bætis pour se rendre dans la mer; & Strabon dit que l'intervalle entre les deux embouchûres, & dans lequel Tartesse étoit située, s'étendoit à cent stades, ou à un plus grand nombre de stades, ainsi qu'il s'en explique. La division se faisoit à l'issue d'un lac, dans lequel le fleuve s'étoit épanché avant que de se diviser ainsi. Le témoignage des Anciens est si formel sur ces circonstances, qu'on n'est point libre de les rejeter. Cependant il n'est plus question de lac, & on ne connoît qu'une embouchûre au Guadalquivir, qui est le Bætis. Un savant Espagnol, Juan Ginès de Sepulveda, n'ayant égard qu'à l'état actuel des lieux, a voulu y ramener le récit des Anciens, prétendant qu'à tort quelques auteurs modernes s'étoient persuadés qu'une des embouchûres du Bætis étoit desséchée. Le Guadalquivir au-dessous de Séville se divisant en plusieurs bras, forme deux isles; l'une qui embrassant plus de terrain est appelée par cette raison *Isla mayor*, l'autre *Isla menor*. Or, Ginès de Sepulveda, dans une lettre adressée à Juan de Quinonès, veut que les canaux

dont ces isles sont formées, répondent aux deux embouchûres dont parlent les Anciens: & quoique l'union de ces canaux se fasse à quelques lieues au dessus de l'entrée du Guadalquivir dans la mer, il croit réfuter l'objection que cette circonstance autorise, en disant que la mer remonte dans la partie inférieure du fleuve; & parce que le canal y est plus spacieux entre ses bords, & qu'il a de l'eau salée, Sepulveda prend ce canal pour la mer même. D'ailleurs, ce que Strabon dit être l'intervalle de rivage maritime, *ὁ θαλάσσιος* qui sépare les deux embouchûres, il faut l'entendre, selon Sepulveda, de ce qu'il y a de distance depuis les isles jusqu'à la mer. Le P. Henriquez Florez, de l'ordre de Saint Augustin, qui vient de publier à Madrid un savant ouvrage sur les médailles des anciennes villes d'Espagne, paroît avoir adopté l'opinion de Sepulveda, si l'on en juge par la carte insérée au premier volume de cet ouvrage, la partie inférieure du Bætis y étant tracée en conformité de cette opinion.

Ch. 12, num.
98.

Il semble que le sentiment de plusieurs personnes d'un grand savoir dans le pays même, devoit prévaloir sur les difficultés qu'il nous paroît souffrir. Mais, c'est en vain que Sepulveda s'est élevé contre ceux qui ont cru que le Guadalquivir avoit perdu une de ses embouchûres. On naviguoit autrefois depuis Séville jusqu'à Xerez de la Frontera, petite ville peu distante du Guadalete, à environ trois lieues en deçà du port de Sainte Marie. Et dans un livre imprimé à Madrid en 1740, D. Bernardo de Ulloa traitant des moyens de rétablir le commerce en Espagne, cite une scédule d'Alphonse XI, roi de Castille, du 6 décembre 1291, par laquelle ce prince confirmant des privilèges accordés aux habitans de Séville par son père Ferdinand IV, en 1288, les exempte d'un droit que payoient les barques qui descendoient de Séville à Xerez. Quand on connoît la situation de Xerez à l'égard du cours actuel du Guadalquivir, on ne peut se dispenser, sur l'autorité d'un pareil monument, de convenir qu'alors il devoit exister un canal particulier, & autre que celui qui existe actuellement. Or, ce canal nous représente la branche orientale du Bætis, qui

renfermoit l'isle de Tartesse. Car, en reconnoissant que ce canal a existé, il ne s'ensuit pas que l'autre ne pût exister en même temps, puisque l'antiquité reconnoît deux embouchûres au fleuve Bætis ou de Tartesse.

Quant au lac formé par l'épanchement du Bætis, & duquel sortoient les deux bras de rivière qui communiquoient également à la mer, Sepulveda ne s'en explique en aucune manière. Cependant, il y a tout lieu de croire, que c'est par rapport à ce lac que ce canton de pays a porté chez les Arabes la dénomination de contrée du lac, *Iklm-al-Buhairat* (*clima Bahaira*) auquel le géographe arabe Édrisi attribue Cadiz, Arcos, Lebrija, & autres lieux voisins. Il distingue ce canton de celui qui comprend Séville & Carmona, sous le nom de Saduna, & d'un autre canton qu'il nomme Sciorf, & qui est l'Axarise d'aujourd'hui, situé vers le couchant par rapport au Guadalquivir, & qui comprend Labla ou Niebla, & Guelva. D'ailleurs, ce qui répond à ce lac, & le représente en quelque façon, c'est ce qu'on nomme actuellement *la Marisma*. Le montant de la marée refoulant les eaux du fleuve, le terreint à la hauteur de Lebrija, & dans la partie la plus basse de *l'isla Mayor*, en est inondé. On sait que Lebrija est l'ancienne *Nebrija*, & Pline indique la situation de cette ville *inter Lib. III, c. 24.*
astuaria Bætis. Par le terme d'*astuaria* il faut entendre les canaux du Bætis, qui donnoient entrée au flot, ou à la mer montante; & c'est du latin *astuarium*, pris en ce sens-là, que les Espagnols ont formé le mot *estero*, pour désigner l'ouverture d'un canal sur un rivage de mer. Strabon décrivant la partie maritime de la Bétique dont il est ici question, & arrivant aux embouchûres du fleuve Bætis, se sert du terme grec *ἀράχους*, qui prend la place d'*astuarium*; & il le définit précisément en disant, que les lieux bas & creux, *κοίλαδες*, étant remplis par la marée dans son plein, on remonte par ce moyen dans les terres, pour aborder aux villes qui sont à quelque distance du rivage. C'est ainsi, ajoute-t-il, que la mer arrive jusqu'à la ville d'*Asta*. Cette ville, décorée dans Plinè du surnom de *Regia*, est marquée à seize milles du *portus*

Climatis IV.
partie I.

Gaditanus dans l'itinéraire d'Antonin : & cette distance, en partant du Puerto-real dans le fond précisément de la baie de Cadiz, conduit à quelques milles au-delà de Xerez. Selon *L. III, c. 23.* Rodrigo Caro, dans ses antiquités de Séville, un champ peu éloigné de Xerez conserve le nom d'*Asta*; & je remarque qu'en poussant à quelques milles plus loin que l'indication de l'itinéraire, une colline qui s'élève dans la plaine est appelée *la mesa de Asta*, la table d'*Asta*; & si l'on en croit Ambrosio Moralez, le flot remonte jusque-là, *la marea sube hasta alli*.

*Antegued.
de España, fol.
95, verso.*

Mais, puisqu'il est indubitable que la branche orientale du Bætis a existé dans l'antiquité, que même elle existoit encore, & étoit navigable à la fin du XIII.^e siècle; la trace de son cours est un détail dont notre curiosité voudroit être instruite. Quoique la découverte sur cet article en particulier semble réservée à quelque personne intelligente à portée de visiter les lieux, & d'en examiner les circonstances relativement à cet objet; cependant la grande carte *del Reynado de Sevilla*, qui a paru en Espagne en 1748, peut faire juger à peu près du cours que prenoit cette branche orientale. Si l'on entend d'une manière stricte & rigoureuse l'expression de Pline sur la situation de *Nebrissa*, savoir, *inter æstuaria Bætis*, il s'ensuit que la branche orientale du fleuve, & son écoulement d'un lac duquel sortoient également les deux canaux communiquant à la mer, devoient commencer au dessus de Lebrija, à environ huit milles, qui font deux lieues d'Espagne. C'est la distance qu'Antoine de Lebrija, & surnommé *Nebrissensis* par cette raison, indique entre le Guadalquivir & Lebrija, & le témoignage de Mariana y est conforme. Mais, si l'expression *inter* dans Pline, pouvoit n'être pas prise à la lettre, un ravin (*arroyo*) que la carte dont je viens de parler, marque sous Lebrija précisément, & distingué de plusieurs autres par le nom de *Romanina*, qui semble remarquable, pourroit être un vestige de l'ancien canal que nous cherchons. De-là en rasant le pied de la colline d'*Asta*, on rencontre un pareil ravin, qui passant à côté de Xerez, joint le Guadaleté sous cette ville, près de laquelle les termes du privilège accordé aux habitans de Séville par deux rois de

De Castille, veulent que le canal du Bætis soit conduit.

Il resteroit à savoir, quel étoit le lieu du débouchement de ce canal dans la mer. Or, il est évident par l'inspection du local, figuré dans la carte qui accompagne ce Mémoire, qu'en descendant de Xerez, on ne peut déboucher à la mer que par la route que prend le cours actuel du Guadaleté vers le *Puerto de Santa-Maria*. Quelques auteurs Espagnols, que Sepulveda a voulu combattre sur l'ancien cours du Bætis, ont cru retrouver un vestige de la bouche dont il s'agit, dans l'ouverture d'un *Eslero* auprès de Rota, appelé *Rio Salado*, & plus particulièrement *Rotonero*. Mais, le cours de ce ravin étant écarté de Xerez de huit à dix milles, & séparé par des hauteurs, ne sauroit être l'ancien canal passant auprès de Xerez. On trouve dans Ptolémée, à la suite de l'embouchûre qu'il appelle orientale, en procédant d'occident en orient, un *Æstuarium*, du nom d'*Asta*; & quand on a vû distinctement sur la représentation du local, que le canal descendant de Xerez est celui qui conduit en remontant à la position d'*Asta*, on est assuré que Ptolémée, dans la mention qu'il fait de l'*Astan Æstuarium*, désigne précisément l'entrée de la branche du Bætis dont nous avons suivi le cours. Ainsi, c'est sans témérité, que dans une Géographie aussi éloignée de la perfection que celle de Ptolémée, nous regarderons comme une faute, que la bouche du Bætis qu'il cite nommément, soit appelée *bouche orientale*. Le local, auquel il est indispensable d'assujétir sa croyance, décidant d'une manière positive & absolue, que ce qui représente l'*Astan Æstuarium* de Ptolémée est la bouche orientale, celle qui précède cette bouche dans l'ordre que suit Ptolémée d'occident en orient, est indubitablement l'occidentale, nonobstant la dénomination contraire dans Ptolémée. Ce que dit Strabon, que l'intervalle des deux embouchûres du Bætis est de plus de cent stades, au rapport de quelques auteurs, me donne lieu de remarquer, qu'en effet ce qu'il y a de côte depuis le *Castillo de Santa Catalina*, près de l'entrée qui conduit au *Puerto de Santa Maria*, jusqu'à la pointe de Chipiona à l'entrée actuelle du Guadalquivir, s'étend à environ cent trente stades.

Mais, quel lieu assignerons-nous à l'emplacement de Tartesse, dont la situation fait l'objet de nos recherches? C'est ce qu'on ne sauroit se permettre en rigueur, & ce qu'on ne peut même exiger, si l'on a égard à ce que dès le temps que Strabon écrivoit, depuis lequel il s'est écoulé plus de dix-sept cents ans, Tartesse n'existoit plus que dans le souvenir qu'on avoit d'une ville très-ancienne. En supposant que Tartesse étoit assise au bord de la mer, l'emplacement actuel de *Rota*, sur une pointe de terre vis-à-vis de Cadiz pourroit lui convenir; & ceux d'entre les anciens qui ont pris Tartesse & Gadés pour une même ville, ne s'écartoient ainsi que d'un trajet de mer d'environ huit milles, ou de deux lieues espagnoles. Tartesse pouvant néanmoins être abordée des navigateurs, quoique reculée de la côte à quelque distance, puisque la marée conduisoit par l'entrée des rivières à des villes en pareille situation; en ce cas deux bras différens du fleuve Bætis mettroient plus d'incertitude dans le choix d'une position. Au reste, il doit nous suffire ici, en rappelant affirmativement l'existence antérieure de l'une des bouches du Bætis, qui ne paroît plus aujourd'hui, de fixer en quelque manière Tartesse, en la renfermant dans l'intervalle de ces bouches. Et cette position ne sera pas censée vague, si l'on considère jusqu'à quel point elle paroît indéterminée dans l'antiquité même, lorsqu'on voit le lieu de Tartesse confondu avec celui de Cadiz, & transporté même à Carteia.

Je passe au second objet que je me suis proposé d'examiner dans ce Mémoire, & qui concerne la largeur que peut avoir le *Fretum Gaditanum*, auquel la ville de Gibraltar, qui y tient de plus près que celle de Cadiz, communique aujourd'hui son nom. Jetons d'abord un coup d'œil sur différentes cartes, pour voir ce qu'elles attribuent de largeur à ce détroit. Selon une des cartes particulières du *Specchio del Mare*, & la copie de Van-Keulen, dans un des volumes de son grand Flambeau de la mer, cette largeur à l'endroit le plus resserré, est de douze à treize milles de soixante au degré, ce qui est égal pour le moins à quinze milles romains. Une carte plus récente, & publiée par Michelot

& Brémond de Marseille, donne la même mesure de largeur. Elle est un peu plus resserrée dans une autre carte d'un capitaine Hollandois, publiée en 1726, & qu'on peut estimer en général mieux dressée qu'aucune autre. De la côte de Tarifa à une pointe de l'Afrique couverte de deux écueils appelés *li Cani*, cette carte ne fait l'intervalle que de dix milles de soixante au degré, ou de douze à treize milles romains. Si l'on consulte les cartes générales d'Espagne, celle de Guillaume de l'Isle donne à l'ouverture du détroit dix-sept à dix-huit milles de soixante au degré, dont il résulte environ vingt-deux milles romains.

Entre ces différentes mesures de largeur, la plus étroite est encore plus que le double d'une indication que l'on trouve dans Pline. On lit dans le préambule de son troisième livre : *quindecim M. pass. in longitudinem.... fauces Oceani patent, quinque M. in latitudinem, à vico Mellariâ Hispaniæ ad promontorium Africæ Album, auctore Turrano Gracili, juxtâ genito*. On ne sauroit disconvenir, que Pline s'appuyant ici du témoignage d'un homme né sur les lieux, *juxtâ genito*, cette autorité ne mérite considération. Le même Turranius est cité ailleurs dans Pline, sur des faits concernant les mêmes contrées, savoir, la Bétique, le continent de l'Afrique qui en est voisin, enfin le même rivage de mer que celui qui borde le détroit du côté d'Espagne. Mais, Pline ajoute à ce qui précède : *T. Livius, ac Nepos Cornelius, latitudinem tradiderunt ubi minus VII M. pass. ubi verò plurimum X M.* Voilà donc trois différentes largeurs, cinq, sept & dix. Marcianus Capella en donne l'interprétation : *latitudo, ubi angustior, quinque; ubi diffusa, septem; ubi prolixior, decem millibus explicatur*. Lib. ix &
xviii.

On peut être étonné que la plus spacieuse de ces largeurs, en voulant y déférer plutôt qu'à celles qui en sont distinguées comme plus étroites, n'égale pas la mesure que donnent les cartes qui ont été faites jusqu'à présent. Et quoiqu'il semble, en général, que les notions actuelles soient & plus amples & plus précises que ce qu'on peut recueillir de l'antiquité, toutefois les moyens qui paroissent propres à faire connoître la disposition du local, sont plus favorables au témoignage de l'antiquité sur le point

dont il s'agit, qu'aux différentes cartes mentionnées ci-dessus :

J'exposerai le plus succinctement qu'il sera possible, par quelles positions & circonstances locales on peut être conduit à conclurre conformément à ce que je viens d'avancer. Pour y parvenir, il est indispensable de se livrer à une discussion purement géographique, dont on excusera la sécheresse. Je prends pour point d'appui, en entamant cette discussion, la latitude de Cadiz, déterminée par des observations récentes & très-précises à trente-six degrés trente-une minutes & quelques secondes, moins élevée de près de six minutes qu'elle n'étoit indiquée auparavant dans la Connoissance des Temps. Un grand plan de la baie de Cadiz & des environs, levé par le chevalier Renau, Ingénieur & Mathématicien très-habile, envoyé en Espagne par le feu Roi pour le service du roi d'Espagne Philippe V, fixe l'intervalle d'un point pris dans l'espace qu'occupe la ville de Cadiz, jusqu'à l'isle de *San Pedro*, à vingt-un mille quatre cents *varas* de Castille. La vare est composée de trois pieds; & le pied Castillan, selon la mesure scrupuleuse qu'en a donnée D. Jorje Juan, qui a concouru aux opérations faites au Pérou par les Académiciens François, se réduit à douze cents trente-six $\frac{2}{3}$ des parties dont le pied de Paris contient quatorze cents quarante. Conséquemment, la vare de Castille est de trois mille sept cents neuf de ces parties, & revient à deux pieds de Paris & six pouces dix lignes & neuf dixièmes de ligne: & les vingt-un mille quatre cents vares font cinquante-cinq mille cent trente-quatre pieds, ou neuf mille cent quatre-vingt-huit toises. L'isle de S.^t Pierre, qui fait le terme de cette distance, & qui n'est vraiment isle que dans les hautes marées, servoit d'emplacement au temple d'Hercule, construit par les Tyriens, fondateurs de *Gadir* ou *Gades*. Les Anciens comptoient douze milles entre cette ville & le temple d'Hercule. L'indication de cette distance dans l'itinéraire d'Antonin, est conforme au témoignage de Strabon; & la superstition voyoit dans ce nombre de milles un rapport à celui des travaux attribués à Hercule. Il se trouve en effet aussi convenable qu'un calcul de comparaison peut l'être sans exiger

la plus grande rigueur, celui de douze milles romains étant de neuf mille soixante-douze toises.

Comme à la suite du plan de Cadiz, je dois faire usage de la carte Espagnole & récente du royaume de Séville, que j'ai eu occasion de citer en recherchant le cours du bras oriental du Bætis, je me trouve dans la nécessité de relever un défaut considérable de précision dans la définition de l'échelle de cette carte. Selon la verge qu'elle porte de *leguas legales de España, de a 5000 varas Castellanas cada una*, l'intervalle du point de Cadiz à l'isle de S.^t Pierre ne comprend que trois de ces lieues & trois quarts de lieue avec une fraction de quart, & il n'en résulte, aux termes de cette définition, qu'environ dix-neuf mille deux cents vares, lorsque le plan du chevalier Renau en fournit vingt-un mille quatre cents, comme je l'ai remarqué dans ce qui précède, & la différence est au moins aussi grande qu'il y en a entre neuf & dix. Deux plans particuliers de la baie de Gibraltar, l'un qui est encore dû au chevalier Renau, l'autre dressé par les Anglois depuis qu'ils sont en possession de Gibraltar, me font trouver le même défaut dans l'échelle de la carte Espagnole. L'ouverture de la baie entre la pointe *del Carnero*, ou du Mouton, & la pointe du mont *Calpe*, appelée *punta de Europa*, est d'environ trois mille huit cents cinquante toises par l'échelle du plan levé par l'ingénieur François. Dans le plan Anglois, son échelle en pieds anglois en fait mesurer dans le même espace vingt-cinq mille, qui par la réduction du pied anglois à treize cents cinquante-un $\frac{2}{3}$ des parties du pied de Paris divisé en quatorze cents quarante, fournissent un calcul d'environ trois mille neuf cents toises: & la convenance est assez grande entre ces mesures, qui se tirent de travaux différens, pour leur servir mutuellement de vérification. Or, ce que l'ouverture du compas sur la carte Espagnole prend sur la division de son échelle en lieues, se réduit à une lieue & demie & demi-quart, par conséquent ne tiendrait lieu que d'environ huit mille cent vingt-cinq vares, qui ne répondent qu'à trois mille quatre cents quatre-vingts toises, & ce compte de toises est à l'égard de celui de trois mille huit cents cinquante, en même

proportion, ou à peu près, que les dix-neuf mille deux cents vares sont à vingt-un mille quatre cents dans l'espace antérieur de Cadiz à l'isle de S.^t Pierre.

En examinant de plus grands espaces, sans en connoître aussi précisément la juste étendue, je n'ai pû douter que l'échelle de la carte Espagnole ne portât une définition fautive. Elle ne donne guère que dix-huit lieues entre le parallèle de Cadiz & la hauteur de Séville, & les dix-huit lieues ne répondroient qu'à quatre-vingt-dix mille vares, à raison de cinq mille vares par lieue, dont le produit en calculant n'iroit pas à trente-neuf mille toises complètement. Or, ce qui ne vaudroit en latitude qu'environ quarante-une minutes, étant ajouté à la hauteur déterminée de Cadiz, savoir trente-six degrés trente-une minutes & quelques secondes, n'élèveroit Séville qu'à trente-sept degrés douze à treize minutes. Quoique la latitude de Séville ne me soit point connue avec précision, & que l'indication en soit trop forte à trente-sept degrés trente minutes dans une carte de Hieronymo Chiaves, & plus encore à trente-sept degrés trente-six minutes dans le Dictionnaire technique de Harris; toutefois, je crois pouvoir l'estimer d'environ trente-sept degrés vingt minutes; & je soupçonne que la manière dont la carte Espagnole est orientée par la rose de compas qu'elle porte, & qui me paroît le nord de l'aimant plutôt que le nord du monde, en déclinant vers l'ouest de neuf ou dix degrés, peut contribuer à soustraire quelques minutes de la différence réelle de hauteur entre Cadiz & Séville. Au reste, il n'existoit rien en Géographie avant la carte Espagnole, qui lui fut comparable sur la représentation du local par rapport à ce qui intéresse notre objet actuel. Une évaluation sévère du point d'échelle qui lui convient, & quelque modification sur l'orientation de cette carte, nous mettent en état d'en faire usage avec confiance.

Je transporte donc sur la carte jointe à ce Mémoire, la configuration de la côte du continent de l'Espagne, depuis Cadiz jusqu'au détroit qui sépare ce continent d'avec la terre d'Afrique la plus voisine. Je remarque en passant, que dans cet intervalle

la distance particulière qui éloigne une pointe nommée Trafalgar de l'isle de S.^t Pierre, paroît être à la distance qui a été analysée de Cadiz à cette isle, comme seize est à dix, & gisante à l'égard du point de Cadiz vers sud-sud-est & environ neuf degrés vers sud-est. Par ces circonstances, la pointe de Trafalgar se trouve au dessous du parallèle de Cadiz de vingt-une minutes au moins, & la latitude qu'elle prend de trente-six degrés dix minutes, est celle dont on a précisément une observation. En poussant jusqu'à la pointe de Tarifa, la plus méridionale du continent de l'Espagne, une petite isle qui est au devant de cette pointe, se rencontre au parallèle de trente-six degrés. Qu'on n'imagine pas qu'en reculant à cette hauteur, on ait travaillé à resserrer le détroit : sans la modification apportée à l'orientation de la carte Espagnole, en redressant le nord de cette carte, la pointe de Tarifa devenoit plus méridionale de trois à quatre minutes.

Après nous être assurés de la position du rivage Espagnol sur le détroit, passons à la côte Africaine. Une carte manuscrite de la côte de Fez & de Maroc, levée sous les yeux de M. le marquis d'Antin, vice-amiral de France, dans plusieurs croisières faites pour réprimer les Saletins, fixe le cap Spartel à trente-cinq degrés cinquante minutes. Je le trouve rangé en même hauteur dans une carte du détroit dont j'ai parlé, & qui est l'ouvrage d'un Capitaine Hollandois. Tinja ou Tanger, vers le fond d'une anse qui succède au cap Spartel, peut être plus sud de quelques minutes; & la Table du cosmographe Portugais Pimentel, dans un traité d'hydrographie, intitulé *Arte de navegar*, marque Tanger à trente-cinq degrés quarante-huit minutes. Or, la côte d'Afrique en s'éloignant du cap Spartel pour former le détroit, s'élève d'environ quinze degrés de l'est vers nord-est; ce qui fait que l'endroit de cette côte qui se rencontre le plus en opposition avec l'isle de Tarifa, paroît élevé au dessus du cap Spartel d'environ cinq minutes, & peut-être quelque chose de plus : car, sur cet article, la précision peut n'être pas la même que sur d'autres points. Mais, quand la côte Africaine à trente-cinq degrés cinquante-cinq ou cinquante-six minutes, s'éloigneroit de la côte Espagnole,

raîée par le parallèle de trente-six degrés, d'un espace égal à cinq minutes, l'intervalle ne fourniroit guère que six milles. Et cette mesure d'intervalle, qui par quelque défaut d'une exacte précision peut bien n'être pas rigoureuse, se fait néanmoins assez voisine de l'indication de la largeur du détroit sur le pied de cinq milles, tirée d'un auteur né près du détroit même, *juxta genito*, selon le témoignage de Pline, pour qu'il parût plus convenable de s'y assujétir, que d'en différer de quelque chose. Quand l'incertitude ne roulera que sur un mille ou environ de plus ou de moins, il restera toujours pour constant, que la largeur donnée au détroit dans les cartes que j'ai citées, est manifestement excessive. J'ajouterai par rapport à la diversité de largeur en différens endroits du détroit, que cette largeur où elle est plus spacieuse, étant indiquée de dix milles par plusieurs auteurs de l'antiquité, qui sont d'accord sur ce point; cette mesure de largeur devient convenable entre le rivage Espagnol près du cap *del Camero*, & la péninsule de Ceuta, dont l'extrémité est la *Punta de Africa*. En lisant dans Pline que la longueur du détroit est de quinze milles, *quindecim M. pass. in longitudinem fauces Oceani patent*; il faut non seulement supposer que ce qui s'étend en longueur surpasse l'étendue de la largeur, mais que les anciens bornoient strictement le *Fretum* à ce qu'il a de plus serré entre les deux continens.

L'auteur cité par Pline, Turranius Gracilis, fixe le trajet le plus étroit dans l'intervalle du *vicus Mellaria* de la Bétique, & du *promontorium Album* de l'Afrique. On trouve *Mellaria* dans l'Itinéraire d'Antonin, entre *portus Albus* & *Balon*. Le *portus Albus* est marqué à six milles de *Carteia*, & *Carteia*, selon Strabon, étoit à quarante stades du mont *Calpe*. Ces quarante stades faisant l'équivalent de cinq milles romains, qui donnent un calcul de trois mille sept cents quatre-vingts toises, conviennent précisément, selon l'échelle du plan levé par le chevalier Renau, à ce qu'il y a de distance en circulant sur le rivage de la baie, depuis le pied du mont *Calpe*, à l'entrée de la ville de Gibraltar, jusqu'à l'emplacement d'une tour appelée *Rocadillo*, où l'on a trouvé d'anciens vestiges, & des médailles

médailles qui portent le nom de *Carteia*. Marcien d'Héraclée en marquant cinquante stades dans la même distance, ne diffère qu'en y employant un stade plus court que le stade Olympique ou ordinaire, & dont le mille romain renferme dix au lieu de huit, comme un grand nombre d'espaces connus en donnent la preuve. Moralez & Mariana déplacent *Carteia*, le premier en la transportant au lieu actuel d'Algeziras, opposé sur la baie à la position de Gibraltar, & l'autre en courant jusqu'à Tarifa. Les six milles de l'Itinéraire entre *Carteia* & *portus Albus*, conduisent par une mesure positive de la route sur le plan, à une anse que forme la mer près d'Algeziras vers le midi, & que couvre la petite île, qui a fait donner à ce lieu par les Arabes le nom d'*Algezira*. De ce point d'*Albus portus*, si l'on prend à l'ouverture du compas, sur la carte, un espace de douze milles, selon l'indication que donne l'Itinéraire entre *Albus portus* & *Mellaria*, on tombe sur la position de Tarifa, & la côte voisine conserve un rapport à l'ancien lieu de *Mellaria*, dans le nom de *Playa de Orimel*, qui semble dérivé littéralement du langage Romain *ora Mellaria*. Aucune position n'étoit plus convenable au trajet le plus court du détroit, que Turranius Gracilis a voulu désigner. Et pour ce qui est du lieu de l'Afrique opposé à *Mellaria*, savoir, *promontorium Album*, il est évident par le local, que c'est la pointe couverte par les écueils appelés *li Cani*. Le P. Hardouin en prenant le cap Spartel pour ce *promontorium Album*, s'écarte manifestement de ce qui convient.

Plin. in-fol.
l. 1, pag. 135
note 6.

On trouve dans l'ancien Itinéraire maritime une mesure bien différente d'un trajet d'Espagne en Afrique : à *Belone trajectus in Tingim Mauritanie*, *stadia CCXX*. Quoique ce trajet ne fut pas le plus court, Strabon témoigne que c'étoit le plus fréquenté; & on n'en sera point étonné si l'on remarque, que *Tingis* étoit la ville capitale de cette partie de l'ancienne Mauritanie, qui en prenoit le nom de Tingitane. Mais, il est à propos d'examiner, s'il y a de la convenance dans l'indication de deux cents vingt stades, par rapport à l'espace qui sépare *Tingis* d'un lieu pris à la côte d'Espagne. *Balon*,
Tome XXX.

. R

ou *Belo* comme on lit dans Méla, conformément à l'Itinéraire, vient à la suite de *Mellaria* dans l'Itinéraire d'Antonin, & la distance est marquée vi. Or, celle qui peut correspondre sur le local, en paroissant de six à sept milles, conduit à une plage, qui creuse le rivage, & qui est appelée *Val de Baquero*, commandée par un lieu, dont le nom actuel de *Balonia* retrace évidemment l'ancienne dénomination de *Balon*. On reconnoît la position de *Balonia* dans la carte Espagnole du royaume de Séville, quoique le nom y ait été oublié. Or, ce que l'ouverture du compas sur la carte qui accompagne ce Mémoire, & où la côte Africaine est liée à la côte Espagnole, donne entre la plage de *Balonia*, & l'ancien emplacement de *Tingis*, qui n'est pas le même que celui d'aujourd'hui, revient à ce que valent dix-sept minutes & demie sur la graduation de latitude. Cet espace ne paroîtroit répondre qu'à cent soixante-quatorze stades, si l'on ne connoissoit point d'autre mesure de stade que celle du stade Olympique. Mais, dans la certitude où l'on est que l'antiquité a fait usage d'un stade plus court d'un cinquième, comme on vient d'en voir un exemple dans la distance de *Calpe* à *Carteia*, indiquée sur le pied de cinquante stades comme de quarante; les deux cents vingt stades de l'Itinéraire maritime entre *Balon* & *Tingis*, ne répondent strictement qu'à cent soixante-seize stades d'une plus grande mesure, & dont la carte fournit environ cent soixante-quarorze en ligne directe. Ayant même remarqué dans l'étude que j'ai faite des monumens de l'antiquité, qu'il étoit assez général de voir le stade plus court employé préféablement à l'autre dans les espaces pris sur la mer, ce seroit une raison de vouloir affujétir la mesure du trajet dont il est question, à ce stade inférieur au plus grand, si l'espace qui convient à ce trajet n'étoit pas déterminé d'ailleurs. Plinè, que nous trouvons bien instruit par Turranius Gracilis de la largeur qui convient au *Fretum* dans son endroit le plus resserré, est bien moins suffisant que l'Itinéraire maritime à nous indiquer la traversée de *Belon* à *Tingis*, quand il la marque de *xxx m. pass.* Il y a tout lieu de tenir ce nombre pour suspect, n'étant pas le même dans

deux auteurs, qui sont les copistes de Plin, Solin & Marcianus Capella. Les nombres qu'on lit dans leurs textes étant encore plus forts, l'erreur n'en est que plus palpable.

Mais, en rappelant l'objet principal de cette discussion, qui consistoit à examiner ce qu'on devoit croire du rapport d'un ancien auteur sur la largeur du détroit, on ne verra pas sans quelque étonnement, que ce qui étoit indiqué par cet auteur ait l'avantage d'être plus convenable que les cartes ne l'ont été jusqu'à présent. Une petite carte insérée dans les *Abrégé, t. v; dernière partie* Transactions philosophiques de la Société royale, ne nuira *page 50.* point par une grande différence dans la configuration du détroit, à celle qui étoit nécessaire à l'intelligence du Mémoire qu'elle accompagne.



RECHERCHES GÉOGRAPHIQUES SUR LE GOLFE PERSIQUE,

ET

SUR LES BOUCHES DE L'EUPHRATE ET DU TIGRE.

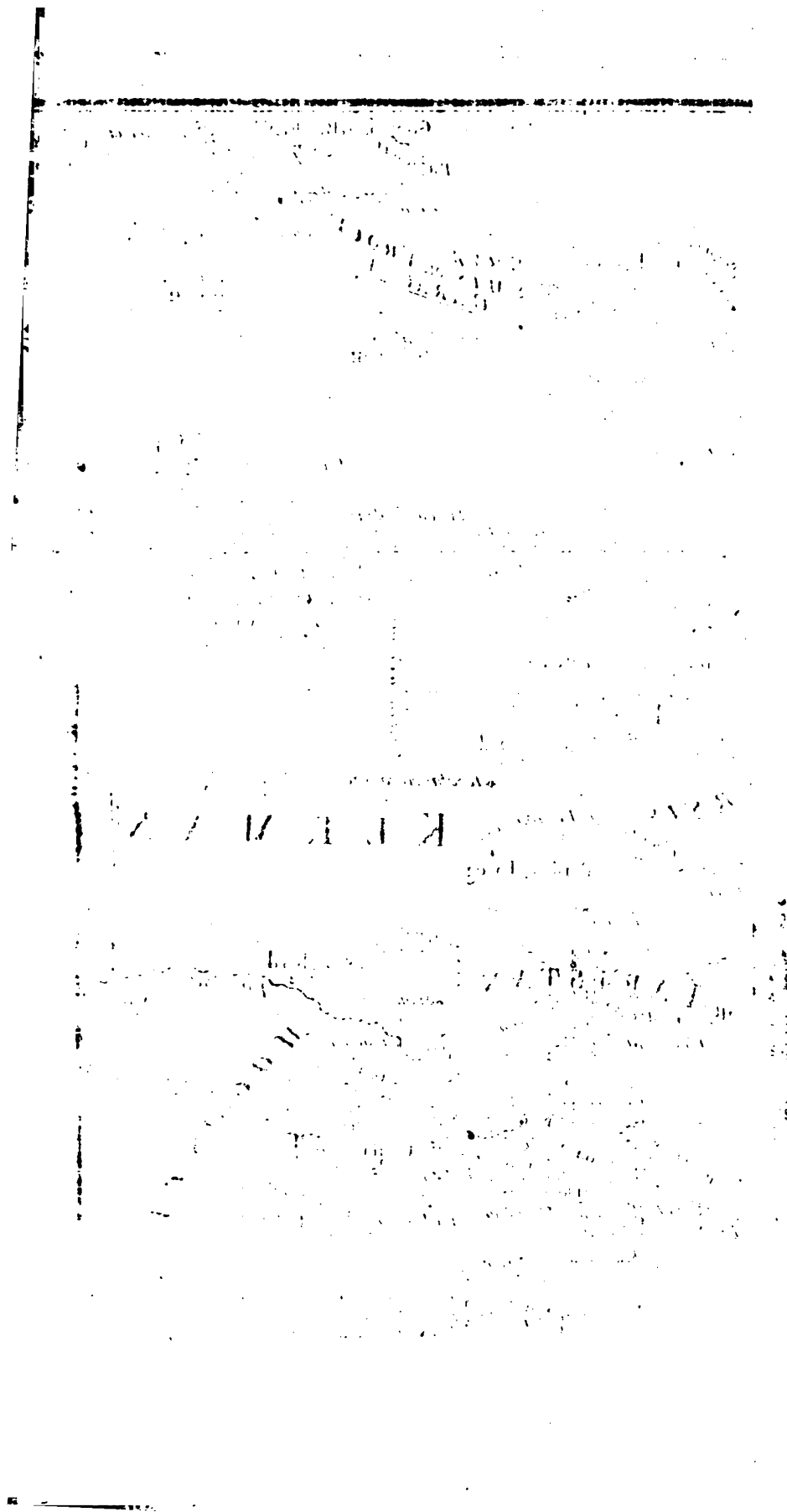
Par M. D'ANVILLE.

Lû le 17
Nov. 1758.

UN des motifs qui m'ont engagé dans des recherches particulières sur ce qui concerne le golfe Persique, a été d'appliquer aux connoissances actuelles le détail de la navigation de Néarque & d'Onésicrite, qui des bouches de l'*Indus*, conduisirent la flotte qu'Alexandre avoit construite sur ce fleuve, jusqu'à l'embouchûre de l'Euphrate, en suivant le rivage du continent. Arrien, qui est sans contredit le plus judicieux des historiens que nous ayons sur l'expédition d'Alexandre, & le plus digne de foi, nous a conservé dans le livre intitulé *Ἰνδία*, un journal de la navigation de la flotte de ce Prince, d'après les Mémoires de Néarque, Amiral de cette flotte. C'est apparemment pour n'avoir pas consulté ces Mémoires en original, sur lesquels Arrien a travaillé, & pour ne faire attention sur ce sujet qu'à ce que Juba en avoit inséré dans ses écrits, que

Lib. vii, c. 23. Pline, en citant ce roi de Mauritanie, hasarde de dire, qu'on ne trouve point de distances marquées, ni de noms de lieu, dans la route de Néarque & d'Onésicrite: *Onesicriti & Nearchi navigatio, nec nomina habet mansionum, nec spatia*. Le P. Hardouin gardant beaucoup moins de ménagement à l'égard d'Arrien, que nous n'en gardons à l'égard de Pline, n'hésite point d'accuser d'un tissu de mensonges un historien très-grave: *hominis mirare in confugendis mendaciis audaciam*. Mais, outre que l'on reconnoît ici le caractère qui distingue le P. Hardouin dans ses opinions, une étude du détail de la Géographie, plus profonde qu'on ne doit l'exiger des personnes d'ailleurs très-savantes, & réservée, ce semble, à ceux qui consacrent particulièrement leurs veilles à cette science, fait juger tout autrement

*Plin. in-fol.
l. i, p. 226,
not. 2.*





du journal de Néarque. L'application des circonstances qu'il renferme, au local présent & actuel, le rapport que des dénominations de lieu, qui ne se rencontrent point ailleurs, ont avec celles qui subsistent, ne souffrent aucun soupçon de supposition; & il y a peu d'autres Mémoires géographiques de l'antiquité, qui soutiennent mieux la comparaison avec une connoissance positive du local. C'est une épreuve à laquelle ce monument de l'antiquité n'a point encore été soumis, supposé qu'il eût besoin de l'être pour en constater le mérite. On peut dire d'avance, que Pline semble contredire la critique qu'il fait ici de Néarque & d'Onésicrite, en citant lui-même dans plusieurs autres endroits des évaluations d'espace tirées de la relation de ces deux navigateurs. D'ailleurs, le savant commentateur de Pline appuyant son auteur favori en plusieurs notes, du témoignage d'Arrien *in Indicis*, défavoue en quelque manière le jugement qu'il en avoit porté. L'étendue que je ne puis me dispenser de donner à ce Mémoire, par la discussion que demandent les circonstances du sujet, m'engage à le diviser en plusieurs sections. Dans la première, un préalable nécessaire sera de fixer la longueur du golfe Persique, & ce qui paroît convenable à l'obliquité de sa position en latitude sera en même temps déterminé. La navigation de Néarque sur le rivage du golfe, en rangeant la Carmanie, la Perse proprement dite, & la Sufiane, remplira la section suivante. Ce qui concerne les bouches du Tigre & de l'Euphrate, & la côté Arabique du golfe, fera la matière d'une dernière section.

Longueur du golfe Persique, & sa position en latitude.

La curiosité sur l'objet de ce Mémoire m'a porté autant qu'aucun autre motif d'intérêt concernant la Géographie; à rechercher plusieurs cartes particulières, tant manuscrites que gravées, Hollandoises, Angloises, Françoises, du golfe Persique. En rassemblant ces cartes, j'y ai joint ce que j'ai trouvé d'instructions dans des routes de navigateurs, dont les observations m'ont paru rectifier les cartes. De l'usage & de la combinaison de tous ces moyens, il en a résulté une carte spéciale, que j'ose croire

moins imparfaite que ce qui m'est connu jusqu'à présent sur ce sujet. Celle dont il étoit indispensable d'accompagner ce Mémoire, en est une réduction; & je consens volontiers à voir corriger ce qui n'y paroîtra pas conforme dans ce que j'ai publié de cartes antérieurement.

Ma plus grande attention, en composant une carte particulière du golfe Persique, a été d'évaluer le plus précisément qu'il a été possible l'étendue de plusieurs espaces, qui déterminent la longueur de ce golfe. Le plus étendu de ces espaces est celui qui sépare deux îles assez connues dans le golfe, Karek & Keish. Pietro della Valle, qui entre les voyageurs est un de ceux dont on peut tirer des connoissances plus positives, nous T. IV, p. 366. apprend que les pratiques du golfe, Arabes & Persans, définissent la course de Keish à Karek sur le pied de vingt-quatre giam, & que le giam est une mesure propre à ces navigateurs, & composée de trois lieues: *Arrivamo à dar fondo sotto l'isola di Charg, que stà lontano da Cais, que lasciamo à dietro, venti-quattro giam. Giam è una misura usata da' piloti Arabi & Persiani nel seno Persico, & ogni giam è tre leghe; di modo que de Cais à Charg venivamo ad haver fatto settanta due leghe.*

L'usage du giam ne se borne pas au golfe Persique. Barros & Manoel de Carvajal font mention du jiom en parlant du golfe Arabique. L'étendue de trois parasanges fait la longueur du giam. On sait que la parasange est la mesure itinéraire propre aux Persans de tous les temps, & qu'on dit communément aujourd'hui *sarsang* au lieu de parasange, par le même changement de consonne, qui remplace le nom de Perse par celui de Fars ou de Farsistan. Dans la langue Syriacque, *paras* signifie étendre, & *parseh* étendue. Les Juifs après le retour de leur captivité dans les pays dépendans de Babylone, ont connu la *parseh*, qu'ils supposoient composée de quatre *milin*; & la mesure propre à ce mille Judaique revient à cinq cents soixante-neuf toises & quelques pieds, selon l'analyse que j'en ai donnée dans une dissertation sur l'ancienne Jérusalem. Ainsi, la *parseh* ou parasange, que les Juifs avoient apportée de la Babylonie, s'évalue à environ deux mille deux cents soixante-dix-huit toises. On tire

le même calcul, à bien peu de chose près, de la marche des dix mille dans Xénophon. La parasange y paroît l'équivalent de trente des stades, dont dix se comparent au mille romain. Ainsi, trois milles romains font compensation avec la parasange; & selon l'évaluation du mille à sept cents cinquante-six toises, la somme de deux mille deux cents soixante-huit toises que donnent les trois milles, ne diffère que de dix toises du calcul précédent.

Mais, cette mesure de la parasange, qui en fait entrer vingt-cinq dans l'espace d'un degré, est plus propre aux temps reculés de l'antiquité, qu'au temps actuel. La parasange se compare en général à trois milles, & si l'on prend la mesure du mille sur celle qui se conclut du degré terrestre mesuré sous le khalife Al-Mamoun, & évalué à environ cinquante-sept milles, la longueur de la parasange acquiert assez d'étendue pour que dix-neuf remplissent l'espace du degré. Il y a même de quoi porter plus loin l'estime de la parasange. Je crois avoir reconnu dans la Palestine, du temps des Croisades, l'usage d'un mille tellement étendu, qu'il n'en faut guère qu'environ cinquante pour remplir le degré, ce qui donneroit lieu à une parasange d'environ dix-sept au degré. Olearius, voyageur habile, compare la parasange en traversant les provinces septentrionales de la Perse à cinq wersts de Russie. Or, le werst commun de Russie est essentiellement le mille grec moderne, composé de sept stades, dont huit répondent au mille romain, ce qui définit ce mille grec à six cents soixante-une toises, & il en entre quatre-vingt-six au moins dans un degré. J'ai remarqué que dans une carte de Russie, dédiée en 1614 au Czar Michel Foederowitz, l'échelle des wersts de Russie est déterminée sur le pied de quatre-vingt-sept au degré: & il résulte de comparer la parasange aux cinq wersts, que les dix-sept parasanges sont presque égales à la valeur du degré.

Au reste, il convient de dire, qu'en employant ces moyens à la détermination de la parasange, c'est en exagérer la longueur, bien loin de chercher à l'affoiblir. Ali-kofgi, astronome célèbre chez les Orientaux, & qui étant contemporain d'Ouloug-beg, a vécu sous un règne favorable aux sciences qu'il professoit,

définit l'espace du degré sur le pied de soixante-six milles & deux tiers, & il en conclut vingt-deux parasanges. Koempfer, dans un ouvrage où la Perse a la plus grande part, sous le titre d'*Amœnitates exoticæ*, compte vingt-deux parasanges & demie dans un degré : & l'évaluation de plusieurs distances exige en effet du rabais sur une trop forte estime de la parasange ou lieue Persanne. La géographie Turque de Kiatib-tchelebi, en indique soixante-neuf entre Siraf sur le golfe Persique & Shiraz. Or, l'intervalle qui est presque nord & sud, n'étant que de deux degrés & environ cinquante minutes par la hauteur qui convient à ces positions, ne fournit que quarante-huit parasanges sur le pied de dix-sept au degré; & on voit bien que la définition d'Ali-kosgi, qui admet soixante-trois parasanges dans le même espace, est plus convenable, en ce qu'elle modère l'étendue de la parasange. Je pourrois conclurre de même d'après d'autres espaces, s'il en étoit besoin.

Pour être en droit de présumer qu'on soit plutôt en risque d'avoir alongé l'étendue du golfe Persique, que de l'avoir raccourcie, il suffit que la route de navigation la plus directe dans l'espace dont il est question de Karek à Keish, puisse valoir soixante-douze parasanges sur le plus grand pied possible, ou d'environ dix-sept au degré; & on remarquera, que cette seule distance fait plus de la moitié de la longueur du golfe. La carte insérée dans l'*English Pilot*, est plus courte en espace, étant au dessous de ce que valent quatre degrés de la graduation de latitude. Une grande carte Hollandoise manuscrite fournit la mesure des quatre degrés, mais rien au de-là; & il faudroit être autorisé à passer cette mesure, pour entreprendre de le faire.

Dans l'Édrisi, sixième partie du second climat, la longueur de Kefem ou de Kismis, sous le nom d'isle de Ben-Caïan, est marquée de cinquante-deux milles. Hagenaar, navigateur Hollandois (dans le volume V des Mémoires de la Compagnie des Indes) indique la longueur de Kismis sur le pied de seize lieues. On n'en concluroit à la vérité que quarante-huit milles, selon la plus étendue des parasanges: mais, ces quarante-huit milles en valent cinquante-cinq du mille Arabe, & soixante-deux

soixante-deux du mille déterminé par Ali Khosgi. L'Édrisi ajoute le même espace de cinquante-deux milles entre l'isle de Ben-Caûan, ou Kismis, & Keish: & en ouvrant le compas entre la pointe orientale de Kismis & un point pris dans Keish, la carte Angloise ne donne qu'environ trente-sept lieues marines de vingt au degré. La carte Hollandoise fournit une fraction de lieue par de-là, & la nôtre y est conforme.

Pour ne point laisser de vuide dans la longueur du golfe Persique, il reste un intervalle de Karek à l'embouchûre du Shat-ul-Arab, c'est-à-dire du Tigre & de l'Euphrate réunis. Quoique selon Pietro della Valle, les gens de mer ne comptent que huit giam entre Karg & Basra, cependant la mesure de ces huit giam se trouve presque complete entre Karg ou Karek, & l'entrée du Shat-ul-Arab, indépendamment de l'espace d'environ quarante milles entre cette embouchûre & Basra. Dans la géographie Turque, la distance de Karek à Basra étant marquée de trente-cinq lieues ou parasanges, c'est sur la mesure de parasange la plus forte, ou de dix-sept au degré, que je fais usage de cette distance. L'estime de Thévenot, dans sa navigation du golfe Persique, qui est de cinquante lieues entre Basra & Karek, fournit des lieues de vingt-quatre à vingt-cinq au degrés, par proportion de ce que valent les trente-cinq parasanges. La difficulté de cette navigation, dans une mer qu'on sait être vaseuse & peu profonde en ce parage, où il faut que la sonde indique continuellement une route qu'on puisse tenir sans danger, est très-propre à faire estimer la distance du Shat-ul-Arab à Karek plus forte que les huit giam ne le permettent.

Je vois un dernier moyen de mettre en évidence, que la mesure d'espace est ainsi plus que suffisante dans l'étendue du golfe. L'hydrographie Portugaise de Pimentel (& certainement le témoignage des Portugais touchant cette mer, sur laquelle ils ont dominé, mérite considération) indique la distance du cap Moçandon, qui resserre l'entrée du golfe au sud d'Ormuz, jusqu'à Bahrain, de quatre-vingt-seize lieues. Il est d'usage chez les navigateurs Portugais de compter dix-huit lieues

*Arte de Navi-
gação de Rotteiro,
c. p. 456.*

Page 4. pour un degré, comme le reconnoît Pimentel. Mais, non-obstant cet usage, la distance du cap Moçandon à Bahrain, mesurée à l'ouverture du compas & sans détour, sur la carte que je produis, vaut quatre-vingt-seize des grandes parasanges sur le pied de dix-sept au degré, ce qui doit être soupçonné d'excès dans son étendue, plutôt que de raccourcissement. J'ajoute, que l'entrée du Shat-ul-Arab, qui est le fond du golfe Persique, décline du méridien de Bahrain vers l'ouest plus que dans aucune carte, & que la différence des méridiens de Bahrain & du Shat-ul-Arab fournit un plus grand écart de longitude. Donc, entre l'entrée du golfe par le travers du cap Moçandon, & le fond du golfe à l'entrée du Shat-ul-Arab, on ne sauroit douter que l'espace ne soit suffisant dans notre carte, supposé même qu'on ne l'estime pas plus fort qu'il ne convient.

Cette discussion sur l'étendue que peut avoir le golfe Persique, qu'on verra être de grande conséquence dans la suite de ce Mémoire, doit être accompagnée de la détermination de deux points en latitude, le Bender-Abbassi & Basra, qui placés vers les deux extrémités de cette étendue, décident du gisement que prend le golfe en général.

Selon Mandelslo, qui s'est embarqué au Bender-Abbassi pour passer aux Indes, la latitude que les Hollandois qui y résident ont déterminée par observation, est de vingt-sept degrés. Pimentel indique la même latitude pour Ormus, qui quoique distant d'environ trois lieues du Bender, mais en position fort oblique & vers l'est-sud-est, n'en diffère en hauteur que d'environ quatre minutes. Pietro della Valle, dit avoir observé au Bender vingt-sept degrés, ou vingt-six degrés cinquante-huit à cinquante-neuf minutes. Entre plusieurs lieux observés par le P. Dius, jésuite, selon le Mémoire que je tiens du P. Souciet, je trouve la latitude de Bender-Abbassi de vingt-sept degrés sept minutes. Mais, ayant reconnu qu'il y a environ quatre minutes à déduire sur d'autres déterminations de latitude du même observateur, notamment sur celle d'Ispahan; l'observation au Bender ne paroît tenir lieu que d'environ trois minutes au dessus de vingt-sept degrés.

Et on peut croire en effet, que si le Bender n'est pas précisément sous le parallèle de vingt-sept degrés, c'est plutôt pour être un peu plus que moins élevé. Dans la carte du pilote Anglois, Gomron ou le Bender se rencontre à vingt-sept degrés quatre ou cinq minutes de la graduation de cette carte. Il y a certainement de l'excès dans la carte du Neptune oriental, à donner la latitude du Bender à vingt minutes au dessus de vingt-sept degrés.

Je passe à la latitude de Basra, sur laquelle les Tables de Nasir-Uddin & d'Ouloug-Beg, quoiqu'en général les plus correctes de celles qu'on doit aux Orientaux, sont défectueuses, en marquant simplement trente degrés. Et ce qui manque à cette élévation est d'autant plus évident, qu'Obolah, qui est au dessous de Basra plutôt qu'au dessus, est marqué dans les mêmes Tables à trente degrés quinze minutes. Pietro della Valle a trouvé la hauteur de Basra de trente degrés vingt-six à vingt-sept minutes: & j'ai appris d'une personne qui avoit géré les affaires de la Compagnie des Indes à Basra, que la hauteur y étoit déterminée par observation à trente degrés vingt-huit ou vingt-neuf minutes. Ainsi, cette position est portée trop au nord, savoir à plus de quarante minutes au dessus de trente degrés dans la carte du Neptune oriental. Celle du pilote Anglois est encore moins juste en sens contraire, sur cette latitude, que la graduation appliquée à cette carte rabaisse d'environ vingt minutes au dessous de trente degrés. C'est donc sur ces deux points, de Bender-Abbassi & de Basra, qu'est appuyée la carte que je produis du golfe Persique.

*Navigation du golfe le long de la Carmanie, de la Perse,
& de la Susiane.*

Il est maintenant question de suivre Néarque dans le récit de sa navigation, que je prendrai à l'endroit où quittant le rivage des Ichthyophages, qui habitent le long de la côte au midi de la Gédrosie, il touche au rivage de la Carmanie. Néarque nous indique précisément ce parage, en disant, que de-là en

avant la route étoit dirigée entre le septentrion & le couchant, au lieu que jusque-là en partant de l'Indus, cette route ne tendoit qu'au couchant. On reconnoît ici, sans qu'on puisse s'y méprendre, le parage du cap de Jask. La côte, qui depuis le Sindi, ou les bouches de l'Indus, s'étend en général de l'est à l'ouest jusqu'à ce promontoire, y prend une direction très-différente, tenant plus du nord que de l'ouest. La latitude de Jask est vingt-cinq degrés trente-sept minutes dans la table de Pimentel, vingt-cinq degrés trente-huit minutes dans les instructions que donne le pilote Anglois. De Jask à Ormus la route paroît être nord-nord-ouest, demi-quart de vent environ vers ouest. Le pilote Anglois indique cette route comme moins oblique, & déclinant moins du nord vers l'ouest. Le lieu où aborda Néarque étoit cultivé, & produisoit des arbres fruitiers. Il le nomme *Badis*. Il parle d'un rocher escarpé sur cette côte. Or, la terre du cap de Jask est assez basse: mais, l'anse qui lui succède est terminée par un rocher blanc, fort près de terre, escarpé, plat sur le sommet, & qu'on prendroit de loin pour une forteresse. Son nom est Bombareca.

J'ajouterais une autre circonstance qui mérite d'être remarquée dans ce canton: c'est qu'à la distance qui s'estime d'environ huit lieues de la rade de Jask, ou de *Badis*, & à un quart de vent de déclinaison vers l'est, on découvre sur le continent une montagne qui se distingue par sa forme ronde, & dont le nom d'Elbourz me fait connoître que c'est un ancien *Aresh-gah*, ou pyrée des Ghèbres, adorateurs du feu, qui sont restés en plus grand nombre dans le Kerman qu'en d'autres provinces de la Perse. Ptolémée marque en Carmanie, dans une position peu éloignée dans les terres, & qui se trouve intermédiaire du promontoire *Carpella*, & de la ville qu'il nomme *Armurza*, une montagne qu'il appelle *Στρογγύλος*, à cause de sa figure ronde, autrement montagne de *Seniraniis*. Il n'est pas possible en jetant les yeux sur la carte de Ptolémée, de méconnoître le cap de Jask dans le promontoire *Carpella*; & nous allons reconnoître *Armurza* dans l'ancienne ville d'Ormuz. Nous retrouvons donc par la figure comme par l'emplacement du mont

Elbourz, dont je viens de parler, le *Strongylus mons*, vel *Semi-ramidis*, que nous donne Ptolémée. L'auteur du Périple de la mer Érythrée fait mention de la même montagne ronde & élevée, comme étant à la droite du golfe Persique, & opposée à d'autres grandes montagnes qui sont sur la gauche.

Le premier lieu qu'il soit convenable de fixer à la suite de *Badis*, dans la navigation de Néarque, est *Harmozia*. Ptolémée décrivant la côte de Carmanie, y place la ville d'*Armurza*, & le promontoire *Armurzon*, suivi du promontoire *Carpella*. On trouve dans Plinie le pays nommé *Armurzia*, & le peuple appelé *Armozai*. Strabon fait mention, d'après Ératosthène, du promontoire *Harmozon* de Carmanie, comme étant au lieu le plus étroit de l'entrée du golfe Persique, & opposé au promontoire d'Arabie qu'occupe la nation des *Maca*. On fait qu'il a existé une ville de Harmuz ou Hormuz, sur le rivage du continent, avant que ce nom fut transporté à l'isle connue aujourd'hui sous le nom d'Ormus. Selon l'histoire que Turon-shah a écrite du royaume d'Hormus, dont il a occupé le trône, le pays étant ravagé par les Turcs, le roi nommé Bahuddin, ou Ayaz-seïfin, fit passer les Hormuziens dans une isle, qui se nommoit Gerun. On rapporte cette transmigration aux premières années du XIIII.^e siècle; & dans ce temps-là des Atabeks Turcomans régnoient dans les provinces de Fars & de Kerman. Selon une autre opinion, ce ne fut qu'en 1273 que l'isle de Gerun fut ainsi peuplée; & alors les Mogols, sous Abaka-il-kan, fils d'Holakou, petit-fils de Zinghiz-kan, occupoient toute la Perse.

La géographie Turque indique la situation de l'ancien Hormuz, en disant que l'isle de Dgerun en est éloignée de douze milles vers le couchant. La position d'*Harmozia* dans celle de Gomron, ou Bender-Abassi, comme elle se trouve dans plusieurs cartes que je pourrois citer, ne convient point. Car, indépendamment de ce que l'isle d'Ormus est plus orientale que Gomron, au lieu d'être plus occidentale, Néarque trouve à *Harmozia* une rivière, sous le nom d'*Avamis*, & on fait qu'il n'y a point de rivière à Gomron, ni à quelque

distance aux environs : Ὀρμίζονται κατὰ τὸ ποταμὸν Ἀναμὶς ὁ δὲ ῥέως Ἀρμόζια ἐκκλίειτο. Cette rivière d'*Anamis* ne sauroit être que celle de Mina, qui se nomme aussi rivière de Brahemi ou d'Ibrahim. Mina est un château, qui n'est éloigné que de deux journées communes, ou de trois petites journées, d'Ism, qui est un lieu de retraite pour les habitans de Bender dans la saison des grandes chaleurs, & vers le nord en déclinant vers l'ouest. Comme à juger de cette distance par les routes que donne Pietro della Valle, elle ne paroît pas devoir s'estimer davantage, j'en infère que la latitude de Mina, que ce voyageur dit avoir observée de vingt-six degrés & plus de trente-cinq minutes, doit approcher de vingt-sept degrés. Cette élévation semble éloigner d'autant plus du cap de Jask l'embouchure de la rivière qui passe à Mina, & fournir par conséquent plus d'espace à la navigation de Néarque, qui compte seize cents stades entre *Badis* & *Harmozia*. La rivière que Ptolémée, & avant lui Méla & Plin, nomment *Andanis* dans la Carmanie, est vrai-semblablement la même que Néarque a connue sous le nom d'*Anamis*. Le pays qu'elle traverse est appelé Mogostan; & ce nom n'est point tiré de celui des Mages, selon l'opinion du géographe Turc, mais de ce que le pays produit quantité de palmiers. On peut en croire Pietro della Valle, qui n'a point négligé de s'instruire dans les langues des pays de l'Orient où il a fait quelque séjour.

Néarque parti de *Badis*, s'arrête près d'un rivage sans habitation, après avoir navigué huit cents stades, *σταδὶς ὀκτακοσίαις* en toutes lettres. De-là une route de sept cents stades, *σταδὶς ἑπτακοσίαις*, le conduit à un autre rivage nommé *Neopiana*; & cent autres stades, *σταδὶς ἑκατὸν*, le font arriver au fleuve *Ananis* & à *Harmozia*. On a vû ci-dessus, qu'à une minute près, la table de Pimentel & le pilote Anglois sont d'accord sur la latitude du cap de Jask; & la différence de hauteur entre la rade de Jask, qui est *Badis*, d'où part Néarque, & l'embouchure du fleuve *Ananis* & *Harmozia*, au parallèle d'Ormus, & plutôt au-delà de ce parallèle qu'en deçà, ne se trouve que d'un degré & dix-neuf ou vingt minutes. Mais, vû l'obliquité

de position, & la saillie d'une pointe dont j'ai connoissance dans cet intervalle, & qui représente le promontoire qui a porté le nom d'*Harmozum*; le sillage de la flotte commandée par Néarque peut s'estimer avoir valu six ou sept minutes de plus. Or, en prenant le degré pour cinquante-sept mille toises de compte rond, sans affecter de la délicatesse sur l'inégalité des degrés de latitude, qui seroit de les vouloir plus courts dans ce climat que dans le nôtre, un degré & environ vingt-six minutes donnent au calcul quatre-vingt-un mille sept cents toises. Il résulte de ce calcul, en ce qu'il renferme un compte de seize cents stades, que le stade n'y entre que pour cinquante & une toises. Mais, pourquoi cette mesure de stade, qui nous est donnée, comme on le voit, par le local, paroîtroit-elle extraordinaire, puisque dans le traité *Ἐξ Ὀυγγῶν*, attribué à Aristote, le degré terrestre renferme onze cents onze stades, ce qui fait évaluer le stade à cinquante & une toises & un ou deux pieds?

Selon le journal de Néarque, la route de huit cents stades en partant de *Badis*, & avant que d'arriver à *Harmozia*, le mit par le travers d'un promontoire de l'Arabie fort avancé en mer, & nommé *Maceta*, au de-là duquel le golfe pénétroit dans les terres. On ne sauroit se méprendre sur ce promontoire, dont le nom actuel est Moçandon. Le front qu'il présente obliquement au rivage du golfe qui lui est opposé, est en hauteur moyenne à vingt-six degrés vingt minutes, comme le marque la Table de Pimentel. Ce que cette terre occupe d'espace par sa position oblique, peut faire soustraire de cette hauteur moyenne, ou ajouter quelques minutes dans ses extrémités. Or, selon la mesure de stade convenable entre *Badis* & *Harmozia*, & ayant égard à ce qu'il y a de déclinaison dans la route, les huit cents stades fournissent environ quarante-deux minutes de différence en latitude : de sorte qu'en pointant la carte, selon la pratique des navigateurs, & partant de la hauteur du mouillage de *Jask*, ou de *Badis*, savoir vingt-cinq degrés environ trente-huit minutes; on rencontre la hauteur de vingt-six degrés vingt minutes, ou celle du cap Moçandon,

dans le lieu où Néarque témoigne s'être trouvé vis-à-vis du promontoire *Maceta*.

Ératosthène qui avoit rassemblé des Mémoires sur les connoissances que l'expédition d'Alexandre avoit procurées, nous *Lib. XVI, p. 765.* apprend dans Strabon, que l'intervalle du promontoire *Harmozum*, & de celui de l'Arabie où habitent les *Maca*, est l'ouverture ou la bouche, *στόμα*, du golfe Persique. Il faut bien se garder de prendre le cap de Jask pour le promontoire *Harmozum*, que Ptolémée distingue formellement de *Carpella*, & qu'il place entre celui-ci, le plus avancé dans le sud, & *Harmuz*. Une carte particulière de l'entrée du golfe, jusques & compris la pointe orientale de Kefem, & dressée par des Hollandois, que l'on sait être fort curieux d'avoir des cartes très-circonstanciées des mers qu'ils fréquentent, m'a fait connoître une pointe de terre, qui répond de nord-est à sud-ouest au cap Moçandon. La distance de cette pointe de Kerman, au rivage de l'Arabie qui resserre l'entrée du golfe, se trouve par l'échelle de cette carte, & en proportion avec d'autres espaces, spécialement avec la différence de hauteur entre Moçandon & Bender-Abbassi, valoir six lieues, ou peu de chose de plus, qu'on ne peut évaluer au de-là de l'estime des parasanges sur le pied de dix-sept au degré. La longueur de cette parasange étant ainsi d'environ trois mille trois cents cinquante toises, le calcul des six parasanges est de vingt mille cent toises, à quoi on est libre d'ajouter quelques centaines de toises, pour admettre un excédent sur la mesure de six parasanges.

Lib. VI, c. 23. On lit dans Pline, & dans Solin en mêmes termes : *promontorium Carmaniae est, ex quo in adversâ orâ, ad genuem* *Cap. 26.* *Arabiae Macas, trajectus distat L millia passuum.* Pline se répète sur ce sujet dans un autre endroit, en parlant du même promontoire de l'Arabie : *contra Carmaniam est. Distat quinquaginta mill. passuum.* Ce seroit mal-à-propos qu'on voudroit prendre le cap de Jask pour le promontoire de Carmanie dont parle Pline. Car, la distance de ce cap à celui auquel la nation des *Maca* communique son nom, est d'environ soixante & dix milles, au lieu de cinquante, en supposant même qu'il soit convenable

convenable d'employer des milles dans cette distance. Ainsi, il faut reconnoître que c'est du promontoire *Harmozum* qu'il est question dans Pline, comme l'ouverture du golfe s'entend précisément de l'intervalle de ce promontoire à celui des *Maca*, dans ce que Strabon rapporte d'Ératosthène. J'ai fait remarquer dans d'autres écrits, que des distances qui paroissent sous le terme de milles dans Pline, consistent dans la réduction qu'il a faite d'un nombre de stades en milles, à raison d'un mille pour huit stades, suivant la compensation dont on étoit communément prévenu, & qui convenoit entre le stade Olympique & plus ordinaire, & le mille Romain. Dans cette réduction, Pline n'ayant point égard à la distinction des différentes mesures de stade, donne pour des milles ce qui en diffère essentiellement dans l'application des distances aux espaces qui y répondent sur le local. C'est particulièrement dans ces contrées de l'Orient que cette observation a lieu avec plus d'évidence, par une plus grande disproportion avec ce qui convient à des mesures de mille. Pline a donc tiré l'indication de cinquante milles, pour le trajet de l'ouverture du golfe Persique, d'un nombre de quatre cents stades. Or, un pareil nombre de stades ne peut convenir à ce que détermine le local, que conformément à la mesure du stade que nous donne la navigation de Néarque, ou d'environ cinquante-une toises. L'ouverture du golfe entre les deux promontoires ne comprenant guère plus de vingt mille cent toises, les quatre cents stades en font compter vingt mille quatre cents.

Remarquons donc, que plusieurs espaces concourent ici à nous indiquer également le même stade. Ce qu'en premier lieu la route du cap de Jask à l'ancien Hormuz, renfermée entre des hauteurs ou latitudes déterminées, donne de mesure à ce stade, se trouve confirmé dans une partie de l'étendue de cette route, par la distance particulière du cap de Jask au parallèle du cap Moçandon. Enfin, ce que l'ouverture du golfe, entre les terres qui bornent cette ouverture, occupe d'espace, se montre analogue à l'un & à l'autre des précédens. Quand on étend la connoissance du local à la partie antérieure

Tome XXX.

. T



au golfe Persique dans la navigation de Néarque, & qu'il partir de l'*Indus* pour arriver au premier mouillage sur la côte de Carmanie, on voit que le compte des stades est de douze mille cinq cents; on est bien persuadé qu'il n'est pas possible d'y employer une plus forte mesure de stade. Car, ce qu'il y a d'espace absolu entre la bouche du Sind, ou de l'*Indus*, jusqu'au cap de Jask, n'étant par la plus forte estime, d'après ce qu'on a de notions plus constantes, que d'environ cent quatre-vingt-dix lieues marines ou de vingt au degré, & cette côte, si l'on excepte quelques enfoncemens du côté de l'*Indus*, courant d'ailleurs assez directement; cependant, il résulte du nombre des stades, que chaque espace équivalent à un degré de grand cercle, comprend l'un dans l'autre, & en mesure commune, plus de treize cents stades. Comme je n'ai point négligé l'étude sur cette partie, y étant invité par des circonstances auxquelles la Géographie actuelle sert de vérification; j'ai eu tout lieu de connoître ce qu'il y avoit à rabattre de la mesure de tout autre stade, pour se renfermer dans les limites prescrites par le local.

Reprenons la suite de la navigation de Néarque, qui ayant pris terre à *Harmozia*, s'étoit éloigné de la flotte, pour s'avancer dans le pays où se trouvoit Alexandre à cinq journées de distance. Mais, étant de retour, & se remettant en mer, il laisse de côté une isle déserte & escarpée, *ἡ νῆσος ἐρημὴ καὶ περὶ ὅλης*, avant que d'arriver à une autre isle, grande & habitée, nommée *Oaracta*. Le nom qu'il donne à cette isle déserte est *Organa*: & si l'on trouve dans Ptolémée une isle de même nom, c'est dans une position qui ne convient point ici, parce qu'il la fait adjacente à la côte orientale de l'Arabie, en pleine mer Érythrée, & non dans le golfe Persique. C'est de la même manière que le nom d'*Ogyris*, que l'isle d'Ormus peut revendiquer, est attribué par Pline à quelque autre isle située *in alto*, & qui selon l'étendue qu'il lui donne, en disant que son circuit est de CXII milles, ne sauroit être l'isle qui a porté le nom de *Gerun*, & que l'on connoît aujourd'hui sous celui d'*Ormus*. Le savant commentateur de Pline croit, que l'*Ogyris* de son

Lib. VI, c. 28.

*Plin. in-fol.
t. I, p. 357.*

l'auteur se rapporte à l'isle Mazira: sur quoi on peut observer, que cette isle n'étant séparée du rivage de l'Arabie que par un canal de peu de largeur, la distance du continent marquée de cxxv milles par Pline, ne sauroit avoir lieu.

Au reste, il faut convenir que Pline n'est pas seul à nous écarter d'Ormus ou de Gerun, en parlant de l'isle du nom d'*Ogyris*. Denys Périégète place *Ogyris* au dehors du promontoire de Carmanie, Καρμανίδος ἔκτοθεν ἄκρης. Strabon nous apprend qu'Orthagoras, dont Pline & Philostrate font mention pour avoir composé un ouvrage sur l'Inde, & que Néarque même, plaçoient une isle nommée *Tyrine* en haute mer vers le midi, à deux milles stades de la Carmanie. Or, plusieurs Savans paroissent persuadés, que *Tyrine* & *Ogyris* sont la même isle. Vossius, dans son commentaire sur Méla, propose de lire dans Strabon *Ἰνσὺν Ὠγυρίν*, ou simplement *Ἰνσὺν*, au lieu de *Ἰνσὺν*. Réland, dans une dissertation de *Mari Rubro*, est même d'avis de ne rien changer, parce que le *dgim* Persan ζ se prononce quelquefois en T. Mais, je vois une raison de ne point confondre le nom d'*Ogyris* avec celui de *Tyrine*, quoique l'un & l'autre conviennent à l'isle de Gerun. Si le nom de *Gerun* paroît analogue à *Ogyris*, celui de *Turun* est pour le moins aussi conforme à *Turine* ou *Tyrine*. Le quartier de l'isle d'Ormus, qui tourné vers le sud-ouest se présente le premier aux navigateurs du golfe Persique, se nomme *Turun* ou *Turimbaque*. C'est le canton le plus considérable de l'isle, quoique le plus étroit entre le rivage & la montagne qui partage cette isle. D'ailleurs, cette terre qui est si stérile, produit en cet endroit quelques palmiers: on y trouve plusieurs puits, dont l'eau est la moins salée de toute l'isle; & ces avantages avoient déterminé les rois d'Ormus à y placer leur maison de plaisance.

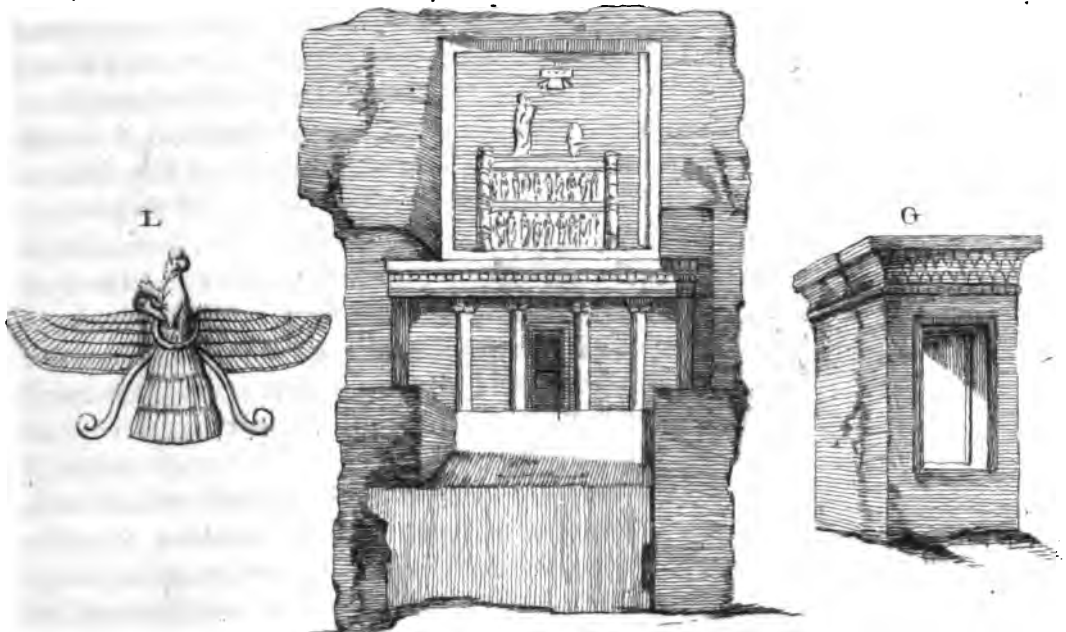
Je ne sache pas que jusqu'ici les Savans nous aient fait connaître ce qui peut répondre à ce qu'on lit dans Strabon, qu'à dix journées de navigation dans le golfe, à partir de *Teredon*, (c'est-à-dire de l'embouchûre de l'Euphrate), il y a deux isles du nom de *Tyr* & d'*Arad*, *Τύρος καὶ Ἀράδος*. Eustathe, & Etienne de Byzance, font aussi mention de ces isles dans le

Lib. XVII
p. 766.

Ubi supra

In Diogeni
p. 66.

M



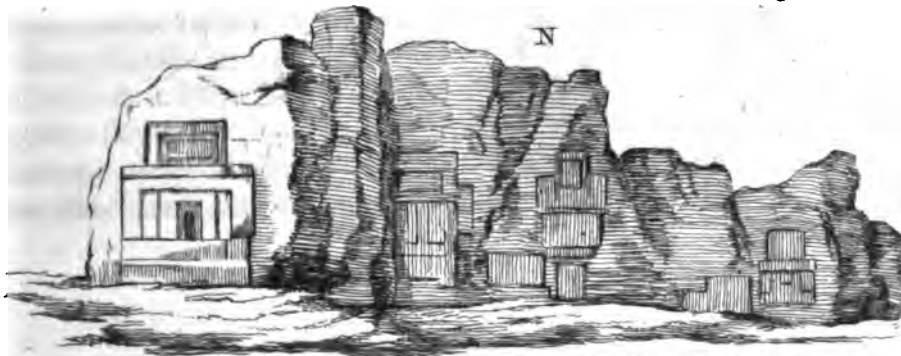
O



P



N



J'ai trouvé les cartes du golfe Persique peu exactes sur les isles d'Ormus & d'Arek. Elles font la première plus grande que la seconde, au contraire de ce qui est. Ormus s'étend en longueur de l'ouest-nord-ouest à l'est-sud-est, & sa forteresse termine une pointe fort avancée en mer vers nord-nord-ouest. La figure de l'isle est assez bien rendue dans un petit plan, que donne le troisième volume de la compagnie Hollandoise, si ce n'est qu'il faut prendre ce plan en contrepreuve, en le retournant de l'est à l'ouest. Teixeira, Portugais, qui connoissoit Ormus pour y avoir été, réduit sa circonférence à sept milles, & sa distance à l'égard de Bender-du-Ser (ce qui signifie le port des deux pointes) à cinq milles; & en effet elle en est plus voisine que de Gomron ou de Bender-Abassi. La distance de neuf lieues de la côte d'Arabie, comme l'indique Teixeira, est conforme en parasanges. Une montagne, qui a été volcan, partage l'isle dans toute sa longueur. Son sol couvert de sel, & le défaut d'eau douce, n'avoient point empêché que cette isle ne devint riche & puissante par l'avantage de sa situation, pour être l'entrepôt du commerce de l'Inde. Les Portugais s'en rendirent les maîtres, sous la conduite d'Alfonse d'Albuquerque, en 1507. Shah-Abbas, aidé des Anglois, fit la conquête d'Ormus en 1622. Le commerce est passé à Gomron, que ce roi de Perse avoit enlevé aux Portugais quelques années auparavant, & qui a pris son nom en s'appelant Bender-Abassi. Quant à l'isle d'Arek, elle couvre Ormus en partie vers le sud, & gît nord-ouest & sud-est. Sa longueur est d'environ deux lieues sur une de largeur, ce qui donne le double de la circonférence d'Ormus. Mais on peut dire que d'ailleurs, la Nature n'a pas favorisé l'une de ces isles plus que l'autre.

Il n'en est pas de même d'*Oaracta*, que Néarque a connue comme étant habitée & fertile. Dans Ptolémée son nom est *O'voeγχα*, & ce nom subsiste dans celui de *Vroct*. On lit *Oracla* dans Plin. Car, après avoir parlé de la largeur du golfe à son entrée, il ajoute : *insulae tres, quarum Oracla tantum habitatur aquosa*. Par ce qui distingue *Oracla* entre ces trois isles, les deux autres sont évidemment Gerun & Arek. L'isle de

L. VI, c. 238.

Vroct se nomme aussi *Kesem*, autrement *Kismis*, & *Queixomo* selon l'usage que les Portugais ont fait de cette dénomination. C'est la plus grande des isles du golfe Persique. Quoique le canal qui la sépare du continent soit étroit, il a néanmoins assez de fond pour que les navires puissent y passer. Elle ne manque point d'eau douce, & la terre n'y est point stérile : elle produit des fruits & des grains, selon Néarque. Il y aborda après trois cents stades de navigation, ayant vrai-semblablement levé l'ancre, au retour du voyage qu'il avoit fait dans les terres, d'un mouillage plus voisin que celui qu'il avoit pris en arrivant à l'entrée du fleuve *Anamis*, ce qui paroît convenir au Bender-du-Ser. Car, cette rade est précisément à la distance des trois cents stades de la pointe de l'isle de Vroct, qui est par le sud de Bender-Abbassi, & distante d'Ormus de trois lieues ou parasanges.

Néarque donne huit cents stades à la longueur d'*Oaracta*, ce qui doit s'entendre de ce qu'il a côtoyé de son étendue : & quatre cents stades de navigation ultérieure le conduisirent à une isle écartée de trois cents stades du continent. La connoissance du local fait voir, que cette isle que Néarque ne nomme point, doit être celle qui se nomme *Tombo*. Elle se présente au passage de la route, & la distance de Bender-Congo & du rivage de Terre-ferme étant de quatre parasanges, il en résulte rigoureusement environ deux cents soixante-dix des stades qui sont propres à la navigation de Néarque. Son éloignement de la pointe orientale de Kesem se trouve en droite ligne d'environ dix-sept parasanges, qui contiennent onze cents des mêmes stades, & les détours de la navigation peuvent avoir donné lieu de compter cent stades par de-là. Une isle consacrée à Neptune, que Néarque dit avoir vûe comme étant écartée d'*Oaracta* d'environ quarante stades, se retrouve dans l'isle d'Angan, qui s'étend de l'est-sud-est à ouest-nord-ouest, dans une anse de Vroct ou Kesem, dont elle est séparée par un canal assez spacieux & profond pour donner passage aux navires, qui vont faire aiguade dans cette anse.

La pointe occidentale de Kesem, dont Bender-Congo est distant d'environ une lieue & demie, se nomme *Ser-Mion*.

ou *Ras-el-Mion*. Les termes employés dans cette dénomination, & dont l'un est Persan, l'autre Arabe, désignent une pointe, ou une tête. Plusieurs cartes dressées pour représenter les marches d'Alexandre, donnent cette position par celle d'un lieu nommé *Salmunte* dans Diodore de Sicile, qui raconte qu'Alexandre étant présent à la représentation d'une pièce de théâtre en ce lieu, la flotte y aborda, & que ceux qui en descendirent se montrèrent subitement au Prince, & lui firent le récit de leur navigation. Mais, ce fait est très-suspect, & on ne trouve rien de semblable dans Quint-curce, non plus que dans Arrien. Les Mémoires de Ptolémée-Soter & d'Aristobule, sur lesquels Arrien a composé son histoire, ne faisoient vrai-semblablement aucune mention de cette aventure; & Nérarque nous apprend lui-même dans Arrien, & avec beaucoup de circonstances, comment ayant débarqué à *Harmozia*, il entreprit un voyage dans les terres, pour avoir des nouvelles d'Alexandre. Plutarque dit formellement que Nérarque rencontra Alexandre à *Pura*, capitale de la Gédrosie, écartée de la mer, & qui peut avoir conservé son nom dans celui de *Foreg*, ville voisine du Kerman, parce que la mutation du *P* en *F* est connue par d'autres exemples*. Mais, quoique la navigation de Nérarque soit intimement liée à l'expédition d'Alexandre, & qu'elle en soit une dépendance, je vois qu'elle n'entre pour rien dans des cartes qui ont été dressées sur un si beau sujet; & il ne paroît pas même qu'Arrien soit l'auteur qu'on ait le plus consulté en composant ces cartes.

Lib. XVII.

J'ai appris en 1729, d'un gentilhomme Espagnol au service du Portugal, D. Alvaro de Navia y Cienfuegos, qui revenoit alors de Mombaça sur la côte d'Afrique, & qui connoissoit le golfe Persique pour y avoir navigué, que vers la pointe de *Kesem* ou *Kismis*, & un peu en dedans du canal qui se termine à Ser-Mion, il s'étoit formé à l'occasion de la révolution arrivée en Perse, une nouvelle ville, peuplée de fugitifs Persans & Arméniens, mêlés avec les Arabes: qu'un

* Cette ville de l'ancienne Gédrosie n'est pas celle qui porte le même nom dans la carte qui accompagne ce Mémoire.

seigneur Arabe, appelé *Sheik-el-Rasset*, s'étoit formé dans ce canton une principauté indépendante ; mettant à contribution tous les bords du golfe. Teixeira étant à Basra en 1604, parle d'un seigneur ou Shek du même nom de Ben-Rasset, établi aux environs de cette ville ; & dans Pietro-della-Valle, qui étoit en Perse peu d'années après, il est mention d'un Arabe des environs de Mascate, également distingué par le nom de *Rasset*. La ville dont je viens de parler se nomme *Bacido* : & ce n'est pas une peuplade qui soit toute nouvelle ; car j'ai remarqué que Duarte-Barbosa, Portugais, en fait mention dans le dénombrement des lieux possédés par les rois d'Ormuz sur la côte de Perse, comme on peut voir dans la collection de Ramusio.

Tom. I, fol.
925.

Néarque poursuivant sa route, laisse sur la gauche une isle déserte, dont le nom de *Pylorus* qu'il a connu, n'est point changé, puisqu'actuellement elle est appelée *Pélur* ou *Péloro* : & il s'ensuit, que c'est avec raison que nous avons pris antérieurement l'isle qui se nomme *Tombo*, pour celle que Néarque avoit abordée avant que d'avoir connoissance de *Péloro*. Sa relâche est à un lieu nommé *Sidodona*, sur un rivage stérile, & dont les habitans étoient réduits à la manière de vivre des ichthyophages. La longueur de cette traite n'est point indiquée. Mais, les deux suivantes, qui conduisent à l'isle *Cataa*, qui est celle de *Keish*, sont marquées de trois cents stades chacune. Or, les six cents stades en rétrogradant d'un point pris dans l'étendue de *Keish*, fixent *Sidodona* à une pointe de terre, sur laquelle il existe un lieu habité sous le nom de *Bustion*, ayant dans son voisinage une montagne, que Thévenot a bien distinguée dans sa navigation du golfe Persique, & dont le nom de *Sannas* pourroit avoir quelque analogie à celui de *Sidodona*.

Le lieu intermédiaire de *Sidodona* & de *Cataa*, & qui en est également distant de trois cents stades, est un promontoire fort avancé en mer, & nommé *Tarsia*. Or, cette pointe de terre, qui ne paroît point figurée dans les cartes, Thévenot nous l'indique entre *Keish* & le mont *Sannas*. Ce Voyageur diligent

diligent & curieux remarque, qu'après avoir dépassé Keish en navigant vers Bender-Congo, le rivage se retire formant un golfe en demi-cercle, & que la terre où finit ce demi-cercle est appelée *Gherd*. Il est naturel de reconnoître un pareil rapport entre les circonstances locales, lorsqu'on est sur la voie de faire une juste application de ce qui est rapporté de différens endroits; & ce qu'on connoît d'espace absolu entre Kesem & Keish, n'admet point de mesure de stade dans l'intervalle de *Sidodona* à *Cataa*, qui soit plus forte que celle que nous avons définie comme propre à la navigation de Néarque.

Nous ne connoîtrions point *Cataa* dans l'antiquité, si Néarque n'en avoit pas fait mention, & cependant il est aisé de voir qu'elle existe dans l'isle de Keish ou Caïs, comme les Portugais ont usé de ce nom selon Teixeira, & comme il est écrit dans Pietro della Valle. Thévenot, qui l'a rangée, dit qu'elle s'étend de l'ouest-sud-ouest à l'est-nord-est, qu'elle a environ cinq lieues de circuit, qu'elle est basse & plate, & distante du continent de deux à trois lieues. Elle étoit inhabitée du temps de Néarque, & consacrée à des divinités qu'il désigne par les noms de *Mercur*e & de *Vénus*. Mais, cette isle a été peuplée depuis, & même fort puissante, servant de résidence à des Princes qui dominoient sur une partie du golfe Persique: & on apprend dans l'histoire du royaume d'Ormus, que l'isle qui portoit le nom de Gerun avant celui d'Ormus, appartenoit au roi de Keish, dont il fallut en obtenir la cession, pour qu'il fût libre aux Hormusiens du continent de s'y transporter. Alors, Keish étoit l'entrepôt du commerce, qui depuis s'est fait à Ormus. On trouve l'isle de Kis en deux endroits de la Géographie de l'Édrisi; & lorsqu'en parlant de Kesem sous le nom de *Ben-Caïan*, il marque précisément cinquante-deux milles d'intervalle jusqu'à Kis, il désigne sans équivoque notre isle de Keish. Mais, quand ailleurs il cite une isle de Kis à la hauteur de Mascatt, à deux jours de navigation de Sohar, & qui n'existe point en réalité; on voit une transposition pareille à celle que nous avons remarquée à l'égard d'Ogyris & d'Organa, dans Plin & dans Ptolémée. Une isle

Page 56.

Page 53.

que donne Ptolémée sous le nom de *Sagdana*, adjacente à la côte de Carmanie, ainsi que *Vorochtha*, & plus voisine du rivage qui appartient à la Perse proprement dite, nous est inconnue, à moins que de la prendre pour *Cataa*. Je serois à la vérité tenté de croire, que c'est la *Sidodona* de Néarque, & la pointe du mont *Samas*; que Ptolémée nous présente comme une isle avec le nom de *Sagdana*.

C'est par le travers de *Cataa* que Néarque fixe les limites respectifs de la Carmanie & de la Perse; & on trouve dans son journal un total de distances le long de la côte de Carmanie sur le pied de trois mille sept cents stades. Ce total peut être composé du détail que voici. De *Badis*, où commence la Carmanie, jusqu'à *Harmozja*, seize cents stades de bon compte en plusieurs distances, comme on a vû précédemment. Du lieu du départ qui succède à *Harmozja*, pour arriver à la pointe d'*Oaracta*, trois cents. En rangeant *Oaracta* huit cents: plus quatre cents pour trouver une isle, que nous avons reconnue être celle qui se nomme *Tombo*. Jusque-là trois mille cent; de cette isle à *Sidodona* la distance est omise, & ce qu'il y a de *Sidodona* à *Cataa* répondant à l'indication qui est donnée de six cents, donc en effet trois mille sept cents. Or, il est évident, que l'omission d'une distance particulière n'est point suppléée dans ce total, lequel par conséquent ne remplit pas complètement ce qui convient au local, qui dans la mesure continue de l'espace qu'il occupe ne souffre point de lacune.

Nous avons remarqué que le pays aux environs de l'ancien Hormus se nomme Mogostan. On peut prendre pour terme de son étendue sur le golfe la frontière du Lâristan, ou des dépendances de Lâr, qui se portent presque jusqu'aux portes de Gomron ou de Bender - Abbassi. Ce pays de Lâr est autrement appelé *Ghermus*, d'un terme de la langue Persane qui désigne l'excessive chaleur du climat. La position de Lâr presque aussi reculée vers le couchant que l'isle de Keish, doit faire présumer, que ses limites se sont étendues au de-là de celles qui nous sont indiquées entre la Carmanie & la Perse,

& jusque vers le cap appelé *Naban*. Dans la Géographie Turque, une isle dont il sera question ci-dessous, nommée *Andarvia*, & une autre dont le nom est *Lara*, sont adjudgées au Lâristan. Des Princes qui se disoient issus de Sirôës, fils de Kozreû-Parviz, roi de Perse de la dynastie des Sasanides, & qui avoient conservé le culte du Feu, ont régné à Lâr, jusqu'à ce que des Arabes aient pris leur place. A ceux-ci ont succédé des Kurdes vers l'an 500 de l'Hégire, ou dans les premières années du XII.^e siècle de l'ère Chrétienne. Ce petit état a subsisté ainsi jusqu'à la conquête qu'en fit Shah-Abbas, peu de temps avant que d'entreprendre celle d'Ormus.

Néarque étant parti de *Cataa*, arrive après quatre cents stades de navigation à un lieu nommé *Ilan*, couvert d'une petite isle déserte nommée *Caicandros*. On connoît deux isles sur cette côte, & fort près de terre, quoique les canaux qui les séparent du continent aient assez de fond pour permettre aux navires d'y passer. La plus voisine de Keish, nommée *Andarvia*, est éloignée de la pointe orientale de Keish d'environ six lieues. On comptera une lieue de moins, si l'on prend la distance du milieu de Keish. En estimant les six lieues sur le pied de parasanges, il en résulte au moins vingt mille toises, & l'évaluation des quatre cents stades sans en rien rabattre, est de vingt mille quatre cents toises. Ainsi, il est évident que *Caicandros* doit être *Andarvia*. De cette isle, Néarque passe à une seconde, qu'il ne nomme point, quoiqu'il remarque qu'on pêche des perles aux environs. Elle est connue sous le nom de *Lara*; & la distance à l'égard de la précédente étant omise dans la relation de Néarque, on sait d'ailleurs qu'elle est plus forte que celle de Keish à *Andarvia*; & sur ce que celle-ci a donné lieu de compter quatre cents stades, l'autre en auroit pû fournir environ cinq cents. Entre les isles que Ptolémée range le long du rivage de Perse, celle qui approche le plus près de la Carmanie, sous le nom d'*Aracia*, pourroit être *Lara*, d'autant qu'il en sera de même du nom de *Lara* que de celui de *Larek*, dans lequel nous avons observé qu'on a joint un article à la dénomination propre. J'ai lû en effet sur

d'anciennes cartes Portugaises, *Ilha del Ara*. Selon Ptolémée; *Lib. VI, c. 25*. cette isle auroit aussi porté le nom d'Alexandre. Pline nomme plusieurs isles *contra Persidem*; *Casandra*, qui ressemble fort à *Caicandros*, & *Aracia*. Mais, quand il ajoûte au sujet de celle-ci, *cum monte præalto, Neptuno sacra*; cette circonstance d'une montagne élevée ne convient point à Lara, que Thévenot a remarquée être très-plate. Elle gît, ainsi qu'Andarvia, de l'ouest-nord-ouest à l'est-sud-est. On a peine à reconnoître ces isles dans les cartes du golfe: ces cartes sont chargées de quatre isles de différentes grandeurs, & plus écartées de la côte que ne sont réellement Lara & Andarvia.

La route vers ces deux isles, nous a fait laisser en arrière & sur le rivage du continent la position de Siraf, dont les géographes Orientaux parlent comme d'une ville que le commerce avoit rendue très-florissante. En l'adjugeant à la province de Fars, sans avoir égard au Lâristan, Siraf appartient au kourah d'Ardshir. Le terme de *Kourah* désigne un district, & le Fars en renferme cinq: Ardshir & Sabour, qui sont maritimes, l'un à la suite de l'autre; Darab & Kobad, qui sont dans les terres; & on voit que ces noms sont tirés de ceux d'Artaxerxe, de Sapor, de Darius, de Cabades. Le cinquième de ces districts, & le plus reculé, a pris le nom d'Estakar de l'ancienne capitale de la Perse. La ville de Siraf, située sur une plage aride & stérile, au pied d'une montagne escarpée, dont le nom est Djem, avoit, ainsi qu'Ormus, surmonté ce désavantage de sa situation par les commodités que ses richesses lui procuroient. Mais, le commerce qui s'y faisoit étant passé à Keish, on a abandonné Siraf, & cette ville est tombée en ruines. Le canton de pays qui est vis-à-vis d'Andarvia & de Lara, est appelé *terra di Nachila* par Pietro della Valle, dans sa navigation du golfe Persique. Il y a deux races d'Arabes sur cette côte; *Nihhelus*, comme écrit Teixeira, & *Noutaques*, & elle est infestée de leurs brigandages.

On lit dans le journal de Néarque, qu'ayant doublé la pointe de l'isle qui est Lara, il termine sa route depuis *Caicandros* à quarante stades au-delà de cette pointe. Il aborde ensuite au

Pied d'une haute montagne nommée *Ochus*, où il trouve un port à l'abri des vents. La distance entre la relâche précédente & ce port n'est point marquée, & la montagne qu'il désigne m'est inconnue. On fait que cette côte en général est fort élevée; & Pietro della Valle remarque, qu'elle ne s'abaisse & ne devient plate, qu'en approchant de Riscel, ou de Bender-Risher. Je ne dirai point non plus, quel est aujourd'hui un lieu que Néarque nomme *Apostanos*: mais, il en indique la distance du port sous le mont *Ochus* de quatre cents cinquante stades. Il y trouve beaucoup de bâtimens en relâche, & une habitation à soixante stades dans les terres. De-là, quatre cents stades le font arriver dans une anse, dont le rivage étoit rempli d'habitations, & il mouille au pied d'une montagne. La terre y produisoit des palmiers & d'autres arbres fruitiers. Ici on reconnoît le cap Naban, couvert de montagnes de roche qui paroissent fort escarpées, au pied desquelles il y a quantité de palmiers, selon la description qu'en fait Thévenot. Un village nommé Naban, situé dans un endroit où le rivage est fort uni, parce que la falaise recule dans les terres, donne le nom à ce cap.

A environ fix cents stades au-delà, Néarque arrive sur la plage d'un canton habité, qu'il nomme *Gogana*, ce qui convient à la position d'un lieu existant sous le nom de Congan ou Congon, & dont la personne que j'ai citée au sujet de Bacido, m'a parlé comme d'une ville. Teixeira fait mention d'un lieu nommé Chilao dans le même parage, vers le cap Bardistan. Néarque mouilla sous *Gogana*, à l'entrée d'un torrent, dont le nom est *Axon*, & qui n'est point connu d'ailleurs. De-là, huit cents stades de navigation le conduisent à l'embouchure d'une rivière nommée *Sitacos*. Il faut que dans cet intervalle la flotte d'Alexandre ait doublé le cap dont je viens de parler, qui est couvert de basses, au milieu desquelles est un écueil, que les Portugais ont nommé Palmeira. Il y a de plus au large des brisans, que l'on nomme Ken ou Kane. Néarque remarque ici, que le rivage de Perse est, en beaucoup d'endroits, peu profond, & couvert de roches.

La rivière de *Sinacos*, que la navigation de Néarque nous fait connoître, pourroit être celle dont Pline fait mention sous le nom de *Sitiogagus*, en parlant du golfe Persique. Mais, ce qu'il dit de cette rivière, qu'en sept jours de navigation elle conduit à *Pasargada*, souffre difficulté. Ce qui me paroît certain, c'est de retrouver *Sinacos* dans le géographe Turc, Kiatib-Tchelebi, sous le nom de Sita ou de Sita-reghian. Le canton maritime qu'il appelle Kaneh-Sitan, ou habitation de Sitan, est aux environs de cette rivière. Elle en reçoit une autre, nommée Berareh, qui passe à Firuz-abad, la principale ville du koureh d'Ardshir, & citée sous un autre nom, qui lui est également propre, savoir Giaûer, sur la route de Shiraz à Siraf, dans l'Édrisi. Cette ville que la tradition du pays veut qu'Alexandre ait assiégée, & qu'il n'ait réduite qu'en la submergeant, seroit-elle désignée dans Pline sous le nom de *Pasargada*, quoique ce nom puisse y être déplacé? Je suis dans l'obligation de remarquer, que la rivière dont il s'agit n'est point celle qui passe à Shiraz, selon le cours que lui donne une carte de la Perse. La rivière de Shiraz, dont le nom est Korem-deré, se perd dans un lac salé, nommé Deriashé-nemet, à quelques lieues de Shiraz entre l'orient & le midi. Il faut considérer que la Perse est traversée obliquement du nord-ouest au sud-est, par une chaîne de montagnes. La crête de cette longue chaîne s'étend ainsi depuis le canton de Louïristan, nommé Asciac, qui est celui des *Uxii*, qu'Alexandre fut obligé de soumettre pour s'ouvrir un passage dans la Perse; de-là elle partage les terres entre Shiraz & Firuz-abad, elle continue vers la frontière du Laristan, & pénètre dans le Kerman. Les rivières qui sont au-delà, ne franchissent point cette espèce de barrière. Celles qui représentent l'*Araxes* & le *Medus* de l'antiquité, dont l'une prend le nom de Bend-Emir d'une digue qui la contient, & l'autre le nom de Kur, embrassent les environs d'Estakar, ou de l'ancienne *Persepolis*; & s'étant unies, elles vont terminer leur cours dans un grand lac, appelé Bakteghian, dont les eaux sont salées. La carte de Perse que je viens de citer, donneroît lieu de confondre l'une de ces rivières avec celle que

Clim. 111.
part. VI.

plusieurs voyageurs ont côtoyée sur la route de Shiraz à Lâr, & qui finit par former un lac beaucoup moins grand que le précédent, au dessous d'un lieu nommé Dadivan. Chardin s'écarte bien davantage, en prenant pour Bend-Emir une rivière salée, ou Rud-Shiur, qui traverse la route de Lâr à Gomron, & qui se rend dans le canal de mer par lequel l'isle de Kefem est séparée du continent. Cette rivière, bien-loin d'avoir rien de commun avec Bend-Emir, sort du Kerman, & des environs d'une ville de la partie méridionale de cette province, & qui se nomme Gireft. Le nom de la rivière dont il s'agit est proprement Div-rud, ou rivière du Démon. La qualité de ses eaux, qu'on prétend qu'elle n'acquiert que dans la partie inférieure de son cours, peut nous indiquer une rivière, dont il est mention dans Pline, entre plusieurs autres de ce canton de la Carmanie, sous le nom de *Salsos*.

Ptolémée conduit dans le golfe Persique, aux confins de la Perse & de la Carmanie, une rivière sous le nom de *Bagradas*, qui n'est point connue de cette manière par tout autre endroit. Comme on pourroit nous accuser de l'avoir oubliée dans la description de ce qui se présente d'objets en suivant les bords du golfe, il convient d'entrer en explication sur cette rivière. J'ai un violent soupçon, que ce *Bagradas* de Ptolémée pourroit être l'*Agradat* dont parle Strabon, comme ayant son cours dans la Perse creuse, τῆς κοίτης χαλκόμενης Περιοῦς, aux environs de *Pasargada*. Il y a identité presque entière dans la dénomination : & Ptolémée ne paroissant point informé qu'il y a des rivières en Perse qui n'arrivent point à la mer, a cru devoir y conduire celle-ci sans distinction d'avec plusieurs autres. Cependant l'*Agradat* de Strabon est une de celles qui finissent dans les terres. On connoît *Pasargada* tout autre part que dans la Carmanie, où Ptolémée place un peuple de ce nom ; & il existe encore dans le Fars une ville sous le nom de *Pasa* ou *Fasa*, comprise dans le koureh de Darab, & autrefois la plus considérable de ce district. Strabon ne dit point que l'*Agradat* passe dans cette ville, mais aux environs, οὐκ ἐν Πασαργάδῃ ; & en effet, Pietro della Valle, qui a vu

Pasâ, n'y a point trouvé de rivière. Le géographe Turc dit même, que faute de rivière, l'eau y est conduite par des kérés ou canaux souterrains. Or, la rivière dont j'ai parlé ci-dessus, que l'on rencontre sur le chemin de Shiraz à Lâr, & qui finit par former un lac près de Dadivan, coulant dans un lit profond, comme l'a remarqué Thevenot, & servant à arroser tout un canton par des dérivation, doit être cette rivière qui coule dans la Perse creuse. Strabon prétend que le nom d'*Agradat* a été changé en celui de *Cyrus*. Mais, à l'égard de cette circonstance, on fait d'autre part que la rivière appelée actuellement par les Persans *Abi-Kuren*, l'eau de Cyrus, & qui se joint au Bend-Emir dans le voisinage de *Persepolis*, n'est point celle des environs de Pasâ, ou de Pasargades. Casaubon n'avoit point connoissance du Kur de la Perse, quand il reprenoit Strabon, dans une note, de citer quelqu'autre rivière du nom de *Cyrus*, que celle qui se rend dans la mer Caspienne.

Je reviens à la navigation de Néarque, qui partant de l'embouchûre de *Sitacos*, arrive à l'entrée d'une autre rivière, estimant sa route de sept cents cinquante stades. Là se trouve une ville nommée *Hieratin*, & le nom de la rivière paroît le même, quoiqu'il soit écrit *Heratemis*. Or, cet emplacement est aussi celui d'une ville, dont le géographe Turc fait mention sous le nom de Kierazin, située près de la mer, & d'une rivière, qui prend le nom de Dékian, d'un lieu situé plus haut en remontant vers la ville de Kazon. La source de cette rivière est dans cette chaîne de montagnes dont j'ai parlé, & au couchant de Shiraz. Les cartes du golfe ne donnent point connoissance d'une ville de Kierazin : mais, une basse dangereuse qui en porte le nom, à quelques lieues au large, n'y est point oubliée, quoique le nom y soit altéré dans la carte du pilote Anglois, étant écrit *Zezarine* pour Kierazin. Je pense qu'on ne disconvient pas, qu'il y a grande analogie entre le nom d'*Hieratin*, comme il se lit dans le journal de Néarque, & celui de Kierazin ainsi qu'il subsiste. La côte est couverte en ce parage d'une isle, que Thévenot a remarquée, quoiqu'elle ne paroisse point dans les cartes : son nom est Cousher.

Le

Le jour suivant, la flotte aborde à un torrent, γ'μαῖρδον, qui est appelé *Padargus*. La terre forme en cet endroit une presqu'île, ὁ δὲ χῶρος χερσονήσος ἀπας: & ce canton où il y avoit des jardins, se nommoit *Mesembria*. Ptolémée a connu cette Cherfonèse. La distance de la relâche précédente est omise dans le journal de Néarque: mais, à cette mention de cherfonèse ou de presqu'île, on reconnoît la pointe de Risher presque isolée, & qui est même qualifiée d'île par Thévenot. L'anse formée par cette pointe se nomme *Bender-Risher*. Les Portugais y ont eu une forteresse. Albuquerque navigant d'Ormus à Bahrain, fut jeté par la tempête sur la côte de Perse, & prit terre à Reixel: c'est ainsi que ce nom s'écrit chez la nation que servoit Albuquerque. Je remarquerai, qu'en construisant la carte qui accompagne ce Mémoire, le *Bender-Risher* s'est élevé jusqu'à la hauteur de vingt-neuf degrés, quoique dans la carte Angloise la pointe de *Rushear* (*lisez Risher*) ne passe vingt-huit degrés que de quelques minutes. Mais, en consultant d'après coup d'anciennes cartes Portugaises, j'y vois *Reixel* également par vingt-neuf de latitude. D'ailleurs, si on se rappelle le défaut que j'ai fait connoître dans la carte Angloise sur la latitude de *Basra*, où cette position est trop sud d'environ cinquante minutes; on jugera que c'est le même défaut qui se communique dans cette carte à la latitude de *Bender-Risher*.

De-là, deux cents stades conduisent Néarque sur la plage de *Taoce*, à l'embouchûre du fleuve *Granis*; & il ajoute qu'à deux cents stades de cette embouchûre en montant dans les terres, les rois de Perse avoient un palais. Il est aussi mention du fleuve *Granis* dans Pline, comme pouvant recevoir de petits bâtimens: mais on peut l'accuser d'erreur dans ce qu'il ajoute, *der Susianen fluit*. Cette rivière ne peut être que celle qui se nomme aujourd'hui *Boshavir*. Elle tire ce nom, selon le géographe Turc, d'une ville située vers le haut de son cours, sortant de la même chaîne de montagnes d'où sort la rivière de *Kierazin*. Son entrée étant regardée comme un port, se nomme *Bender-Boshavir*. Quant à *Taoce*, on en retrouve le nom dans celui de *Taûg*, ou *Taûag* selon qu'il se lit dans la version de

Lib. VI, c. 23:

l'Édrisi par les Maronites. Le géographe Turc témoigne qu'il y passe une rivière: & marquant sa distance d'un lieu maritime & plus éloigné, nommé Gennaba, de douze parasanges, l'Édrisi y compte trente-six milles, ce qui est correspondant. Par la route que décrit l'Édrisi de Shiraz à Taûag, faisant compter quatre-vingt-seize milles, il indique le même total de distance dans un autre endroit. Je ne fais point difficulté de supposer, qu'on peut employer ces milles sur un grand pied, sans nuire à la correspondance des positions de l'intérieur du Fars avec celles qui tiennent au golfe Persique, vû que l'étendue qui est donnée à ce golfe peut y suffire. On trouve *Taoce* dans Ptolémée, & *Taocène*, entre les contrées particulières dont il fait mention dans la Perse. Strabon parlant des différentes maisons royales de la Perse, désigne celle-ci comme étant voisine de la mer, quoiqu'on lise dans son texte *τὴν Ὀκμν*, au lieu de *Ταόκμν*. Ptolémée étend le même nom de *Taoce* à un promontoire, qu'il fait plus occidental que la position de *Taoce*, ce qui peut s'appliquer à une pointe de terre près de ce lieu de Gennaba, que sa distance de Taûag m'a donné occasion de citer.

Néarque répète ensuite un compte de deux cents stades, pour arriver à une rivière, qu'il nomme *Rogonis*, où il trouve un port assuré. Ce port est celui de Bender-Regh, que Thévenot qui s'y est embarqué, décrit comme une manche longue & étroite, qui va en tournant, ayant son issue vers le sud-ouest. Selon Néarque, *Rogonis* n'est qu'une petite rivière, & cependant Ptolémée paroît en avoir connoissance entre les rivières qui tombent dans le golfe Persique, marquant pour la première depuis le terme de la Susiane, celle qu'il nomme *Rogomanes*. Le géographe Turc fait mention dans ce canton d'une rivière, qu'il dit être grande & peu guéable, & dont le nom est Shirin. On trouve le passage de la même rivière dans la marche de Timur, du Khozistan dans le Fars, selon l'historien Persan qui a écrit la vie de ce conquérant Tartare. L'embouchûre d'Ab-Shirin, ou de cette rivière de Shirin, est à Gennaba, selon le Géographe que je viens de citer. J'ai une carte manuscrite du golfe, qui marque une forteresse en cet endroit, & où le

nom du lieu est écrit Bender-Guenara, en tenant la place de Gennaba, & ce n'est pas le seul nom propre qui soit ainsi altéré dans les cartes du golfe en général. On pourroit supposer, que la manche du Bender-Regh, qui tend vers Gennaba, reçoit quelque bras détaché de la rivière désignée ci-dessus. Le nom de Bender-Regh signifie proprement port de sable, & le canal de rivière qui s'y rend ne prend le nom de *Rogonis* que parce qu'il communique avec ce port, laissant à la rivière dont dérive ce canal, le nom qui peut lui être propre.

Il ne faut point passer outre sans parler de Karek ou Karg, isle que vont reconnoître les navigateurs du golfe, & où ils prennent communément des pilotes pratiques de cette mer, pour les conduire à Basra. Sa distance de Bender-Regh est de deux giam, selon que Pietro della Valle en a été informé dans sa navigation. Teixeira, qui y a été en relâche plusieurs jours, n'écarte cette isle en mer que de trois lieues, *tres leguas à la mar*, ce qui peut convenir à l'égard de la terre la plus voisine, qui forme une pointe près de Gennaba. L'isle de Karek est étroite, & sa longueur d'environ une lieue & demie s'étend de nord-nord-ouest à sud-sud-est. Son terrain est partagé entre des plaines & des montagnes. On y trouve de l'eau douce, la terre n'y est point stérile, & cette isle a des habitans. On pêche des perles aux environs. Elle est accompagnée à peu de distance en tirant au nord, avec quelque déclinaison vers l'est, d'une petite isle toute de sable & inhabitée, que l'on nomme Kargou. Je crois pouvoir juger, que le rhumb de Karek à l'entrée du Shat-ul-Arab est le nord-ouest, & sept ou huit degrés vers l'ouest. Les cartes du golfe prennent davantage de l'ouest, ce qui procède principalement, sur-tout dans la carte Angloise, de ce que le golfe en général n'y est pas en position assez oblique, étant contenu entre deux degrés quarante & quelques minutes du parallèle d'Ormuz à celui de Basra; quoiqu'il convienne de ranger ce golfe de manière, que la différence de latitude entre ces positions soit d'environ trois degrés & demi, en conséquence des hauteurs déterminées par observation.

Lib. XVI.
p. 766.

Entre les isles du golfe, Ptolémée en marque deux, que par leur position justement vis-à-vis du promontoire qu'il appelle *Taoce*, on prendra volontiers pour celles de Karek & de Kargou. Il les nomme *Tabiana* & *Sophtha*. On croiroit néanmoins reconnoître dans le nom de Karek celui d'*Ichara* ou *Icarus*, que l'on trouve dans l'antiquité avoir été propre à une isle du golfe Persique; & je ne dissimulerai pas, que quelques cartes qui sont sorties de mes mains, témoignent que j'ai hasardé d'appliquer à Karek une ancienne dénomination qui a beaucoup de rapport à celle que cette isle conserve. Cependant il faut avouer, que les circonstances avec lesquelles il est mention d'*Icarium* dans Strabon, ou d'*Icarus* dans Arrien, ne conviennent point à Karek, non plus que la position d'*Ichara*, selon Plin & Ptolémée. Strabon parlant sur le rapport d'Androsthène de Thase, qui avoit accompagné Néarque dans sa navigation, & qu'Alexandre avoit fait partir de l'embouchûre de l'Euphrate, pour prendre connoissance de la côte Arabique du golfe, dit qu'en rangeant la terre, & l'ayant à sa droite, on trouve l'isle *Icarium*. Selon la distance de cent vingt stades de l'entrée de l'Euphrate dans la mer, comme cette distance d'*Icarus* paroît marquée dans Arrien, quelque attérissement formé vers l'ancienne embouchûre de l'Euphrate pourroit être un obstacle à bien reconnoître *Icarus* sur un pareil indice. Cette distance au reste paroitra defectueuse & fort insuffisante, si l'on juge de l'emplacement d'*Icarium* ou d'*Icarus*, par la description que fait Plin du pays maritime au devant duquel est *Ichara*; & par un intervalle de cinq à six degrés de latitude que donne Ptolémée entre les embouchûres du Tigre & le point d'*Ichara*. Nous serions peut-être moins incertains, si la côte Arabique du golfe nous étoit aussi connue dans le détail que le rivage de la Perse. Car, c'est par les connoissances du local qu'on voit clair dans l'ancienne Géographie.

Néarque partant de *Rogonis*, ou de Bender-Regh, va mouiller après quatre cents stades de navigation, à l'entrée d'une petite rivière qu'il nomme *Brizana*. On trouve une rivière du nom de *Brisoana* dans Ptolémée, entre celles que

reçoit le golfe Persique. Mais, nous aurions dû la rencontrer avant que d'arriver au *Rogonis* ou *Rogomanes*, selon l'ordre que suit Ptolémée dans l'indication de ces rivières, de sorte que celle d'*Hieratin* qui précède, conviendrait mieux que *Brisoana*. Car, il n'y a pas d'apparence qu'une position dans Ptolémée soit préférable au rapport que fait un navigateur de ce qu'il a reconnu par lui-même sur les lieux. Le mouillage qui paroît répondre à celui qu'indique ici Néarque, se nomme *Bender-Delem* : il devance immédiatement l'embouchure de la rivière dont le nom est *Arofsis* dans Arrien, & où la flotte se rend au de-là de *Brizana*. Mais ce qu'il y a d'intervalle de *Brizana* à l'entrée de l'*Arofsis*, est une de ces lacunes que l'on trouve dans le journal de Néarque sur le compte des distances. Nous en avons remarqué plusieurs sur la même côte de Perse : premièrement entre l'isle *Caicandros* & celle qui répond à Lara, où l'on pourroit estimer la route avoir valu environ cinq cents stades, comme je l'ai observé en son lieu. Il y a une seconde omission à l'égard d'une traite qui se termine au mont *Ochus* : une troisième entre *Hieratis* & la Chersonèse qui représente la pointe de *Bender-Risher*. Ainsi, cette dernière entre *Brizana* & *Arofsis* en fait une quatrième.

En arrivant précédemment au terme de la Carmanie, il a paru avec évidence, que la somme des distances pour l'étendue de la côte qui appartient à cette province, ne remplit pas un vuide qui existe dans le détail des distances particulières. Or, une somme pareillement donnée pour la côte de Perse, qui se termine au fleuve *Arofsis*, où nous sommes parvenus, se trouve encore moins suffisante, parce qu'au lieu d'un seul vuide il y en a plusieurs. Cette somme est marquée de quatre mille quatre cents stades, *σαδίοι τετρακόσιοι ἔ τετρακίλιοι*. Il est vrai qu'en rassemblant les distances particulières qui sont indiquées, leur total n'est que de quatre mille deux cents quarante : mais, un supplément de cent soixante qui manque à cette supputation pour aller à quatre mille quatre cents, n'est pas ce qui peut remplir tous les vuides exposés ci-dessus, puisqu'un de ces vuides peut lui seul tenir lieu de cinq cents stades, par

proportion aux autres distances connues. Je ne dissimulerai pas de voir un témoignage, que cette somme de quatre mille quatre cents stades peut avoir existé dans la relation de Néarque, selon qu'Arrien nous l'a transmise. Ce témoignage se tire de Pline : il dit en parlant de la Perse, *obtinēt littorē cccccxl mill. passuum*. Si l'on croyoit devoir appliquer la mesure des milles à la côte de Perse, le grand excès qu'on trouveroit à ce nombre, feroit croire qu'il y a erreur. Je tiens néanmoins qu'il est tel que Pline l'a mis sur le papier; & j'ai donné antérieurement, & en faisant une juste analyse de la largeur du golfe Persique à son entrée, la solution de cette difficulté. Je repète ici, que ce que Pline appelle mille représente huit stades : ainsi, ce qu'il donne pour cinq cents cinquante milles montre positivement quatre mille quatre cents stades. On ne sauroit donc disconvenir que pareille somme de stades ne pût être marquée dans les Mémoires de la navigation de Néarque; à quoi on peut

L. xv, p. 727. ajouter, que Strabon donne au rivage de la Perse quatre mille quatre cents ou quatre mille trois cents stades d'étendue. Mais, que conclurre de-là, si ce n'est, qu'on n'y a pas fait autant d'attention que la sévérité de cette discussion nous oblige d'en faire, & qu'on n'avoit pas le local du golfe sous les yeux, comme nous l'avons actuellement ?

Le fleuve *Arofis*, ou *Arois* selon la leçon de quelques manuscrits d'Arrien, sépare la Perse d'avec la Susiane; & Néarque a connu cette rivière pour la plus considérable de celles que reçût la mer qu'il a naviguée. Dans Strabon, le nom d'une grosse rivière qui termine la côte de Perse, est *Oroates*. On lit

Ubi supra.

L. vi, c. 24. dans Pline : *Perfidis initium ad flumen Oroatin, quo dividitur ab Elymaide*. Ce pays d'*Elymais* est la partie maritime de la Susiane, selon Pline, quoique Strabon en fasse la partie supérieure. Ptolémée établit également les limites entre la Susiane & la Perse, à l'embouchure du fleuve *Oroatis*. Quint-curce décrit ce fleuve sous le nom de *Pasniigris*, en disant que sorti des montagnes qu'occupent les *Uxii*, & ayant traversé d'un cours précipité entre des rochers un espace de cinq cents stades, il coule plus doucement pendant six cents stades dans un pays

Lib. v, c. 3.

plus uni, & jusqu'à la mer, étant devenu navigable. Quoique Strabon fasse mention de cette rivière sous le nom d'*Oroates*, il lui applique toutefois le nom de *Pasitigris* quand il dit, qu'au *Choaspes*, qui est la rivière de Suse, & en tendant au-delà vers l'orient, succèdent *Copratas* & *Pasitigris*. Dans Diodore de Sicile, ce *Pasitigris* est même désigné sous le nom de *Tigris*, ^{Lib. XIX. cap. 18.} en disant que le *Copratas* sorti des montagnes se jette dans le Tigre. Il emploie pareillement le nom de Tigre dans la marche d'Alexandre vers le pays des *Uxii* & la Perse, en partant de Suse, pour désigner la même rivière, qui sur le même sujet est nommée *Pasitigris* dans l'histoire d'Arrien, & dans Quint-curce, & que Plutarque, dans la vie d'Euménès, ne nomme point autrement. Ainsi, l'*Arosis* de Néarque n'étant qu'une même rivière avec *Oroatis*, est encore la même sous le nom de *Pasitigris*. Il semble que les rivières de la Perse soient exposées à plus de méprises sur ce qui les concerne, que d'autres. Cellarius ajoute à celles que j'ai remarquées précédemment, en confondant *T. II, p. 793.* l'*Arosis* avec l'*Araxes*, dont le cours bien loin d'être commun entre la Susiane & la Perse, étant reculé dans l'intérieur de la Perse, & presque sous *Persopolis*, n'arrive point à la mer. Il a peine à croire ce que rapporte Diodore de cette rivière, qu'il appelle *Tigris*, qu'elle a trois stades de largeur, & jusqu'à quatre en quelques endroits: *fidem videtur superare*. Mais, la connoissance particulière du stade, dont les Macédoniens ont fait usage dans les contrées de la haute Asie, plus court presque de moitié que le stade dont la connoissance est plus familière, rend au témoignage de Diodore la vrai-semblance, que l'on conviendra bien qu'il n'a pas sur un autre pied. ^{Lib. XIX. c. 17, p. 792.}

Dans les géographes Orientaux, la rivière dont nous parlons est appelée Tab. Plusieurs rivières qui sortent des montagnes d'Asciac, ou des *Uxii*, & de l'intérieur du Loûristan, concourent à la former, & ne se rendent point dans la rivière d'Abzal, ou de Tustar, comme il est dit dans quelques notes de l'histoire de Timur, traduite du Persan de Sheref-uddin *T. II, p. 185.* Yezdi. La plus considérable de ces rivières, sous le nom d'Abi-argoun, est aussi la plus voisine de la frontière de Fars ou de

la Perse. Ces rivières étant réunies, passent à une portée de flèche d'Arragian, ou Ragian, ville de Fars. Les navigateurs du golfe Persique ne connoissent cette rivière vers son embouchûre que sous le nom d'Endian, qui est celui d'une habitation dont les maisons sont dispersées, à cinq ou six heures de chemin du bord de la mer, & vis-à-vis de laquelle ce que cette rivière a de largeur est d'environ la moitié de celle du Tigre devant Basra, selon le rapport qui a été fait à Thévenot. Cette circonstance peut fixer l'idée qu'on doit avoir de cette largeur, en considération de celle de trois ou de quatre stades que marque Diodore de Sicile. Thévenot remontant le Shat-ul-Arab, ou le Tigre, pour se rendre à Basra, estime sa largeur en approchant de cette ville, de plus de deux fois & demie la largeur de la Seine au bout du mail. Or, cette largeur de la Seine est de cent toises; d'où il suit que l'estime du Shat-ul Arab passe deux cents cinquante: & si l'on veut, en cavant au plus fort, aller jusqu'à trois cents, la moitié de cette largeur, ou cent cinquante toises, dont on ne peut conclurre qu'un stade & demi Olympique, ou peu de chose au-delà en rigueur, convient fort à la mesure de trois stades, selon qu'on connoît les stades dans la navigation de Néarque. Ces convenances se présentent d'elles-mêmes, & on les rechercheroit en vain si elles ne devoient point avoir lieu.

Page 117.

La latitude de trente degrés, indiquée par Golius dans ses notes sur l'astronomie d'Alfergane, pour une ville maritime nommée Siniz ou Shiniz, frontière du Fars & du Khozistan, c'est-à-dire de la Susiane comme de la Perse, & qui fut détruite l'an de l'hégire 321, de l'ère Chrétienne 932, se rencontre avec celle que l'embouchûre de la rivière d'Endian prend sur la carte.

Néarque témoigne, que de-là en avant il lui est plus difficile de s'expliquer sur les circonstances de sa navigation, à cause du peu de fond le long de cette plage, & parce qu'on ne peut
 T. IV, p. 368. aborder la terre sans danger. Pietro della Valle dit avoir navigué sur un fond de quatre brasses, ce qui s'étendant ainsi à un assez grand espace, les navigateurs Persans appellent cet endroit du golfe le *Meidan*, ou la place. La terre est tellement basse, qu'on a peine à la distinguer d'assez près. Elle est fort marécageuse:
madente,

madente, dit Pline, *Elymaide in tantum, ut nullus sit, nisi circuitu Lib. VI, c. 27.* ejus, in *Perfidem* aditus. Deux rivières, qu'il nomme *Brixia* & *Oriacea*, que l'on peut prendre pour des émanations du fleuve qui traverse la Susiane, & que l'on ne connoît point d'ailleurs, apportent du limon sur la côte, & la rendent inabordable, *inaccessam cæno*, selon les termes de Pline. Dans Ptolémée, cet enfoncement du golfe est appelé Πλωδης, *Cænopus sinus*. Néarque fut averti par les pratiques de cette mer, de se pourvoir d'eau pour plusieurs jours, parce qu'il n'eût pû faire aiguade sur ce rivage.

Après cinq cents stades de navigation, la flotte donna fond à l'entrée d'un lac poissonneux, nommé *Cataderbis*, dont l'entrée étoit couverte d'une petite isle, nommée *Margaflana*. Je trouve dans la géographie Turque un port sur cette plage, appelé *Bender Madjour*, distant de deux journées d'une ville de l'intérieur du pays, qui est *Deûrak*. De-là, au rapport de Néarque, le passage entre les bas-fonds avoit à peine la largeur suffisante à un seul navire, & des pieux enfoncés dans la vase indiquoient de côté & d'autre les bancs qu'il falloit éviter. C'est de ce parage que parle Pline en ces termes : *Vadosa navigatio, palustri Cap. 23.* *similis, per euripos tamen quosdam peragiunt*. Deux traites de cette navigation difficileuse, & dont l'une fut de six cents stades, l'autre de neuf cents, conduisirent la flotte à l'embouchûre de l'Euphrate, & la firent aborder à un lieu de la Babylonie, qui est nommé *Diridotis*. Néarque nous fait ainsi compter deux mille stades entre l'*Arosis*, ou *Oroatis*, & l'entrée de l'Euphrate. Mais, quelque forte que puisse paroître cette somme, elle se soutient par le compte que Pline donne de deux cents quarante milles le long de l'Élymaïde, depuis l'*Oroatis* jusqu'à *Charax*, *Cap. 27.* dont la situation près du Tigre est même antérieure à l'Euphrate, en partant de l'*Oroatis*. Or, de ce nombre de milles il en résulte dix-neuf cents vingt stades. Quoiqu'il soit à présûmer, que les difficultés de la navigation ont fait la route plus longue que l'espace intermédiaire en droite ligne; cependant il demeurera pour constant, qu'une mesure de stade que l'on voudroit plus forte que celle qui paroît d'ailleurs si propre à la navigation de

Néarque, ne conviendrait aucunement. En arrivant ainsi à l'entrée de l'Euphrate, c'est toucher au terme auquel je dois m'arrêter dans cette section particulière.

Bouches de l'Euphrate & du Tigre. Côte Arabique du golfe.

Il s'agit donc actuellement du second objet que je me suis proposé d'examiner dans ce Mémoire, & qui concerne les bouches de l'Euphrate & du Tigre. Plusieurs circonstances dont il est mention dans l'antiquité, font connoître qu'il est arrivé des changemens dans les embouchûres de ces fleuves. L'Euphrate, qui n'a point aujourd'hui d'issue particulière dans la mer, s'y rendoit autrefois séparément du Tigre. Quoique la géographie de Strabon soit fort postérieure au siècle d'Alexandre, il paroît s'expliquer en plusieurs endroits de manière à faire entendre, que l'Euphrate se rend à la mer comme le Tigre: il ne parle point d'autre communication de ce fleuve avec le Tigre, que celle qui se fait près de Séleucie, & qu'il faut rapporter au canal, dont le nom est *Nahar-Malkha*, ou le Fleuve royal, *Armalchar* dans Plinè, qui ajoute, *quod significat regium flumen*. Méla paroît le plus ancien auteur qu'on puisse citer, sur ce qui est arrivé à l'Euphrate (quoique vraisemblablement assez long-temps avant lui) de terminer son cours autrement que par se rendre dans la mer: *ingens modò & navigabilis, inde tenuis rivus, despectus emoritur* (selon l'édition de Vossius) *& nusquam manifesto exitu effluit, ut alii amnes, sed deficit*. Plinè nous apprend ce qui avoit causé le dépérissement de l'Euphrate: *longo tempore Euphratem præclusere Orcheni, & accolæ, agros rigantes*. Nous rechercherons dans la suite, quelle pouvoit être la position de la ville d'*Orchoë*, qui donnoit le nom aux *Orcheni*. Indépendamment des saignées faites à l'Euphrate dans la plus basse partie de son cours, qu'occupoient les *Orcheni*, il souffroit déjà plusieurs grandes dérivations antérieures, & au dessus de Babylone, pour empêcher qu'il ne submergeât le pays dans ses débordemens: *ne præcipiti cursu Babyloniam*

infestaret, comme le dit Pline du motif qui déterminâ un gouverneur nommé Gobar, à ouvrir le canal, dont le nom selon lui est *Armalchar*. Cap. 26.

Je crois devoir commencer par une description sommaire, mais positive, du local actuel. La jonction principale de l'Euphrate avec le Tigre, se fait à dix ou douze lieues, plus ou moins grandes, ou deux petites journées au dessus de Basra: & à l'angle formé par la jonction des deux rivières, est située une forteresse, dont le nom de Kern ou Korna, exprime en langue Arabe cette situation sur une pointe de terre en forme de corne. Le fleuve qui se forme ainsi par l'union de l'Euphrate & du Tigre, prend le nom de Shat-ul-Arab, ou de fleuve des Arabes. Il en sort plusieurs canaux sur sa rive droite, dont le plus considérable est celui qui conduit à Basra, cette ville étant éloignée du fleuve d'environ deux milles. A environ cinq lieues plus bas, le fleuve détache du même côté un autre grand canal, que l'on prétend être prolongé jusqu'au port d'el Katif, près de l'isle de Bahrain. Teixeira le dit formellement: Viage, p. 73.

entra por la Arabia, y va à salir al mismo estrecho o sino Persico, en Katifa, junto à Barhen. Peut-être ce canal ne parcourt-il pas tant d'espace: mais sa navigation procurant la facilité de franchir une partie de l'intervalle de Basra à Katif, cela peut avoir suffi pour le faire appeler le canal de Katif ou de Bahrain. Un peu plus bas que la séparation de ce canal, & en passant à la rive gauche du fleuve des Arabes, on trouve l'entrée d'un canal, entre deux châteaux nommés Haffar. Quatre ou cinq heures de navigation dans ce canal, comme on en juge par le rapport de Thévenot, qui y a passé pour se rendre à Basra, en venant du golfe, conduisent à la rivière de Karun, laquelle descend de l'ancienne Suse, ou comme on dit aujourd'hui, Tustar ou Sustar. Ce que le voyageur très-exact que je viens de citer a remarqué, savoir, que depuis le canal de Haffar en descendant jusqu'à la mer, la terre est stérile, qu'elle est tout-à-fait basse, inondée en haute marée, est une circonstance qui paroîtra dans la suite avoir mérité qu'on la rapporte ici. Thévenot compte dix-huit lieues de Basra à la mer, Teixeira seize, parce que

celui-ci fait usage des lieues sur un plus grand pied que notre voyageur François. L'Édrissi fait compter quarante-deux milles, savoir trente-six jusqu'à Abadan, ville qui n'existe plus, & six au-delà jusqu'à des pieux enfoncés dans la mer, à l'endroit où elle reçoit le fleuve. Ces quarante-deux milles composent quatorze parasanges, qui en leur supposant toute l'étendue des parasanges de dix-sept au degré, réduisent les lieues de Thévenot sur le pied de vingt-deux. Teixeira nous instruit, qu'à l'entrée du fleuve en le remontant, il fait un grand circuit, avant que de courir selon sa direction principale: *da esle rio luego à la entrada una grande buelta; pero passada, buelbe à su curso*. L'entrée se nomme Karab, & l'on prétend qu'il y existoit autrefois une ville, qui a été submergée. La sonde trouve le fond à trois brasses, & l'eau du fleuve dans son courant conserve sa douceur à trois lieues en mer. La largeur de l'embouchûre entre des terres très-basses, s'estime d'environ deux milles; ce qui apporte une grande réduction à ce qu'on lit dans Plin. de l'entrée du Tigre dans le golfe: *infertur mari Persico x mill. passuum ore*, selon l'édition du P. Hardouin d'après la leçon des manuscrits.

J'ai parlé ci-dessus d'un canal de communication entre le Shat-ul-Arab & la rivière de Karun, ou de Sustar. Ce canal donne entrée dans cette rivière près d'un château nommé Kout-Mneter; & de-là, si l'on descend vers la mer, en suivant le cours de la rivière, on rencontre à quelques heures de navigation l'ouverture d'un canal, qui s'en détache sur la gauche, ce qui forme deux branches à la rivière de Karun pour se rendre dans la mer. C'est en remontant la branche principale, que Thévenot a eu connoissance de cette séparation d'une autre branche; & je conjecture que l'entrée de ce canal ultérieur de Karun est Bender-Deûrak, qui m'a été indiqué par D. Alvaro de Navia y Cienfuegos, & qui doit tirer ce nom de la ville de Deûrak, située à deux grandes journées dans les terres. Le terrain renfermé entre le Shat-ul Arab & la branche principale du fleuve Karun, se nomme Keban, & celui qui est compris entre les deux branches du même fleuve, est appelé Dorghestan,

selon Thévenot, & Durec, comme ce nom est écrit dans quelques cartes, ce qui lui donne beaucoup de rapport à celui de Deûrak. Toutes ces circonstances paroîtront représentées dans la carte qui accompagne ce Mémoire, avec plus de détail même qu'il n'est nécessaire de les exposer ici.

Ce qu'aujourd'hui on nomme Shat-ul-Arab est pareillement distingué dans l'antiquité par un nom particulier, qui est *Pasi-Tigris*; & ce nom semble lui appartenir plus proprement qu'à une autre rivière, aux confins de la Perse & de la Susiane, comme on a vu précédemment. Il y a un endroit dans Arrien, où faisant remonter la flotte dans la Susiane, pour s'y joindre à Alexandre, il nomme *Pasitigris* le fleuve qu'à quelques lignes de-là il n'appelle pas autrement que *Tigris*: & c'est en conformité, & sur le même sujet, qu'on lit dans Pline: *quâ subiit ad eam (nempè Susorum urbem) classis Alexandri Pasitigri*. C'étoit une opinion, selon Strabon, que le Tigre rassemblant les eaux de la Susiane, & recevant divers canaux de l'Euphrate, il étoit par cette raison appelé *Pasi-Tigris*; ce qui supposeroit que le terme grec, *πάσις, παντός*, seroit entré dans cette dénomination. On tireroit la même conclusion de la manière dont Pline s'explique sur ce qu'il appelle *Mesene*, que forme le Tigre partagé en deux bras, *divisus in duos aheos*, dont la réunion donne lieu au nom de *Pasitigris*: *ubi remeavere aquæ, Pasitigris appellatur*. La situation de cette *Mesene*, fort différente de celle dont il sera parlé dans la suite, étant au-dessus de Séleucie, *citra Seleuciam*, selon les termes de Pline, qui parle ainsi en partant de la source du Tigre, donneroit une grande extension au nom de *Pasitigris*, & le feroit remonter fort au-dessus de la jonction de l'Euphrate à Korna, & jusqu'à Séleucie. Mais, je ne sache pas qu'une pareille extension du nom de *Pasitigris* ait aucun lieu d'ailleurs: & ce qui distingue cette dénomination composée, d'avec celle du Tigre simplement dit, pouvant avoir été propre aux peuples de la contrée, c'est dans leur langue plutôt que dans la Grecque, qu'il conviendrait d'en chercher l'usage & la signification.

Ubi suprâ.

L. xv. p. 729.

Ubi suprâ.

Selon Ptolémée, la jonction de l'Euphrate avec le Tigre

se fait sous une ville qu'il nomme *Apamia*, en poussant jusque-là la Mésopotamie, dont la dénomination peut en effet convenir en général à tout le terrain renfermé entre les deux fleuves. Pline indique bien une ville également appelée *Apamia*; mais dans une position qu'on ne peut confondre avec celle de Ptolémée. Car, il l'établit à la séparation des deux bras du Tigre qui forment la *Mesene* dont il parle, *circa Apamiam Mesenes... divisus in alveos duos*; fixant même ce lieu par une distance de cent vingt-cinq milles au dessus de Séleucie, *citra Seleuciam Babyloniam cxxv mill. passuum*: & vû que c'est en descendant le Tigre que Pline emploie l'expression de *cirà*, il est clair que cela signifie au dessus de Séleucie, & non pas au dessous, où Ptolémée place une autre Apamée.

On peut dire que Pline indique la même ville que Ptolémée, sous un autre nom, qui est *Digba*, en ces termes: *est etiamnum oppidum Mesopotamiæ, in ripâ Tigris, circa confluentes, quod vocant Digbam*. L'identité est marquée par deux circonstances, *oppidum Mesopotamiæ*, conformément à l'extension de la Mésopotamie dans Ptolémée, & plus précisément encore par la position au confluent des fleuves. Car, quoiqu'il semble qu'on trouve aussi *Digba*, écrit *Digua*, ou *Didugua*, dans une position distincte d'*Apamia*, mais très-voisine, dans Ptolémée; deux noms qui auroient été propres à une seule & même ville, ont pû donner lieu à l'erreur de Ptolémée, en les séparant pour en faire deux villes. Le cas n'est pas unique: & entre les cartes qui ont été dressées sur Ptolémée, celle où l'on voit *Didigua* & *Apamia* séparément, sans aller plus loin, & qui est la quatrième du détail de l'Asie, fournit une preuve indubitable de ce que je remarque ici. On voit la ville de *Beræa* ou *Chalybon* partagée en deux positions, quoique la seule distinction qu'il y ait à faire soit de reconnoître *Chalybon* pour le nom Syrien & national, & *Beræa* pour avoir été emprunté d'une ville de la Macédoine, sous la domination des Princes Macédoniens. Le premier subsiste dans celui de *Hhaleb*, que l'usage est de prononcer Alep; & le second n'est pas tout-à-fait oublié, parce qu'on trouve *Beria* dans quelques écrits des Orientaux.

Il en est vrai-semblablement du nom de *Digba* comme de celui de *Chalybon* ; & on sait que le nom d'*Apamia* ou *Apamea*, qui a été donné à plusieurs villes, vient d'Apama, femme de Seleucus Nicator, fondateur de la grande Séleucie sur le Tigre, qui se trouve ainsi en position intermédiaire de deux Apamées, situées également aux rives du même fleuve, l'une au dessus, selon l'indication de Pline, l'autre au dessous. Or, la seconde de ces Apamées étant fixée au confluent de l'Euphrate & du Tigre, la situation actuelle de Korna nous la représente.

En décrivant, comme j'ai fait ci-dessus, l'état actuel des lieux, la première des circonstances les plus remarquables qui se soit offerte au dessous de la jonction des fleuves, est l'ouverture du canal de Basra. Les auteurs Mahométans prétendent, qu'il a été creusé sous le khalifat d'Omar, & le distinguent par le nom de Nahr Moakeli, tiré de celui de Moakel, qui fit travailler à ce canal. Basra, dont le nom signifie proprement un lieu rude & pierreux, n'existoit pas avant les premiers temps de l'Islamisme, & cette ville fut fondée du temps d'Omar, l'an 14 de l'hégire, de l'ère Chrétienne 635, dans un emplacement nommé el Kharibeh, qu'avoit occupé un camp que les rois de Perse tenoient sur leur frontière. Ce qu'on a inféré dans l'*Oriens Christianus*, ouvrage posthume du P. le Quien, au sujet de Basra, savoir, *Euphratensis regionis Churzistan civitas, ad eum locum posita ubi Tigris & Euphrates junguntur*, est doublement fautif, en ce que Basra n'est pas du Khozistan, non plus qu'au confluent du Tigre & de l'Euphrate. A l'angle de terre que forme l'entrée du canal, & sur la gauche en allant à Basra, est situé un château, que les gens du pays appellent Menara, les Turcs Kelid-ul-Bahr, ou serrure de la mer : & ce canal traverse la ville de manière, que la principale & plus considérable partie de cette ville est également sur la gauche. Au-delà de Basra, le canal tourne vers le midi ; & on en rencontre un autre, qui sortant du Shat-ul-Arab à cinq ou six milles plus bas que le Nahr-Moakeli, près d'un lieu nommé Oboleh, dont il prend le nom, joint ce canal antérieur ; & l'endroit où se

fait la jonction s'appelle el Minieh, ou le port. Les bords de Nahr - Oboleh sont célèbres par leurs agrémens chez les Orientaux, qui les mettent au nombre des quatre Ferdous, ou Paradis terrestres; dont les trois autres sont le goutha Demesk, ou le verger de Damas, le sheib Bewan, ou le ruisseau de Bewan, en Perse près de Naubendjan, & le Sogd de Samarcande, qui a donné le nom à la Sogdiane. Dans le nom d'Oboleh nous retrouvons distinctement celui d'Ἀπολόγος, que l'auteur du Périple de la mer Érythrée indique comme un entrepôt considérable au fond du golfe Persique, & qu'Ortelius, dans son Trésor géographique, voudroit confondre avec *Teredon*, dont il sera question par la suite. Il faut pourtant trouver à redire, que dans ce Périple l'Euphrate soit nommé plutôt que le Tigre, en parlant d'*Apologus*. Selon la mention qui est faite de ce lieu, c'étoit, avant l'existence de Basra, ce que le terme d'*échelle* désigne par rapport au commerce dans les contrées du Levant.

Quand on lit dans les auteurs Orientaux depuis le Mahométisme, que le fleuve Moakeli fut ouvert du temps d'Omar, le second dans la succession des Khalifes, cela doit plutôt s'entendre du renouvellement d'un ancien canal, qui avoit besoin d'être nettoyé & réparé, que d'une fouille toute nouvelle. L'établissement de Basra, que l'on dit avoir commencé par une colonie de huit cents hommes, ne suppose pas qu'on ait entrepris en sa faveur un travail aussi considérable qu'il le falloit, pour y amener un bras de rivière qui porte des bâtimens. Ptolémée divise le Tigre en deux bras, pour se rendre dans le golfe Persique, dont l'un a son embouchure au couchant de l'autre, & qui paroît en même temps plus prolongé vers le midi. Or, le canal de Basra est propre à représenter cette émanation du Tigre, & d'autant plus complètement, que selon le rapport fait à Texeira, qui étoit à Basra au commencement du siècle précédent, par les anciens du pays, ce canal avoit été navigable jusqu'à trente lieues : *y me affirmaron personas amigas, que fuera ya en otro tiempo navegable, hasta un lugar distante de alli treinta leguas*. Car, quoique cette longueur de canal

Viage, p. 78.

canal puisse être exagérée, elle étoit au moins suffisante pour se faire une embouchûre particulière dans la mer, puisqu'elle pouvoit rencontrer la mer à une moindre distance : & non-obstant le dépérissement de ce canal, Teixeira témoigne y avoir navigué plus de trois lieues au-delà de Basra, pour se rendre chez un Shek du nom de Ben-Rassët.

Le terrain renfermé entre la division du Tigre, pour former deux embouchûres, selon que le marque Ptolémée, est appelé dans les écrits des Chrétiens orientaux, qui parlent des églises soumises au Catholicos de Séleucie, *Perat-Maisan*, ou *Misfan*. Abraham Ecchellensis cite entre les auteurs Syriens, un métropolitain *Euphratis Misfanis, hoc est Bassoræ*. Abulféda fait mention de *Maisan*, comme d'un canton du district de Basra. Voilà donc une *Mesene*, qui ne veut point être confondue avec la *Mesene* dont parle Pline, fort éloignée des lieux où nous sommes, & au dessus de Séleucie, n'ayant rien de commun que d'être formée par une division du Tigre en deux bras, avec cette différence néanmoins dans celle dont il s'agit actuellement, qu'elle est renfermée d'un côté par la mer. Quoique nous ayons peu de détail sur l'expédition dans laquelle Trajan pénétra jusqu'au golfe Persique, néanmoins il est mention dans Dion-Cassius d'une isle du Tigre, dont le nom de *Messana*, comme il se lit dans le texte de Xiphilin, répond évidemment à celui de *Misfan* rapporté ci-dessus. Trajan après s'être emparé sans peine de cette isle, eut beaucoup à souffrir des marées, circonstance très-convenable à un terrain qui borde la mer, & qui étant presque au niveau des flots, est fort exposé à en être couvert. Philostorge décrit précisément la même isle comme fluviale & marine, ἥσον αὐτὴν ποτῶν ποταμίων τε ἀμα καὶ θαλάσσιαι, formée par le Tigre divisé en deux grands bras avant que de se rendre dans le golfe Persique, & dont le nom est désigné par celui de τῶν Μεσσηνῶν, que l'on donne au peuple dont elle est habitée.

Je ne vois rien dans l'antiquité qui puisse s'appliquer spécialement au canal, qui se détachant du Shat-ul-Arab, à environ cinq parasanges au dessous de l'ouverture du canal de Basra, &c.

du même côté, dirige son cours vers Katif & Bahrain. C'est une coupure qui partage *Mefene*, & le terrain qu'elle renferme en particulier se nomme Gezirat - Khader. Mais, à peu de distance au dessous de la séparation de ce canal, nous avons vû dans la description suivie & positive du local, qu'aux environs de Kout-Haffar, comme on dit dans le pays, ou du château d'Haffar, le Shat-ul-Arab communique par un canal ouvert sur la rive opposée, ou la gauche de son cours, avec le fleuve Karun. Ce fleuve venant de Tustar, la capitale du Khozistan ou de la Susiane, est celui que l'antiquité connoît sous le nom d'*Eulæus*, & auquel convient également un autre nom, qui est *Choaspes*. La distinction qu'on voudroit faire d'*Eulæus* & de *Choaspes*, comme de deux rivières différentes, sur ce que Pline en fait mention séparément, & que cette distinction

L. xv, p. 728. paroît même dans la manière dont Strabon cite un auteur du temps de la domination des Macédoniens en Asie, nommé Polyclète, ne peut se soutenir contre divers témoignages que c'est la même rivière sous des noms différens. Pline dit du fleuve *Eulæus, circuit arcem Susorum*. Il est mention dans Daniel d'une porte de Suse sous le nom d'*Ulaï*, qui paroît bien le même qu'*Eulæus*. C'est néanmoins le *Choaspes* qui passe à Suse, selon Hérodote, qui le répète en trois endroits. Ce que Pline dit d'*Eulæus, reges non ex alio bibunt*, Hérodote le dit du *Choaspes*.

*In Clit. 188.
In Terps. 49.
152.*

*Second voyage,
t. III, c. 9.* Ajoutons ce qu'on a de connoissance actuelle. Thévenot étant entré dans le fleuve Karun, pour remonter par son canal dans le Shat-ul-Arab, a été informé que près de Sustar est une montagne qu'on appelle Koasp, & que là commence cette rivière. Ce nom de *Koh-asp* est Persan, & signifie montagne du cheval: *koh* ou *kouh*, montagne, *asp*, cheval, d'où dérive le terme de *Spahî* pour signifier un cavalier. Ainsi, quoique le nom de la rivière fût proprement *Ulaï*, comme il est écrit dans Daniel, cependant on a pu la désigner en même temps par celui de la montagne dont on la voyoit sortir. Ce n'est pas que le fleuve en tirât sa première origine. Pline la fait remonter jusque dans la Médie, *Eulæus ortus in Medis*: mais, c'est pour se dérober ensuite dans un souterrain, avant que de reparoître,

Ubi supra.

& d'envelopper la forteresse de Suse: *modico spatio cuniculo conditus, hâc rursus exorsus.... circuit arcem Susorum*. La source de la rivière de Tustér ou Sustér, & une partie de son cours sont renfermées dans le Loûristan: une montagne nommée Koh-Zerdeh, ou montagne jaune, donne la naissance par des côtés différens à Zeindeh-rud, qui passe à Isphahan, & à cette rivière, qui à la sortie du Loûristan rencontre la montagne nommée Koh-asp, du pied de laquelle elle se rend à Tustér. Ainsi, l'identité d'*Eulaeus* & de *Choaspes*, & ce qu'il faut croire de la source de ce fleuve, en ce qu'elle ne paroît point unique, ne souffrent point de difficulté. Quant au nom de Karun, sous lequel il est connu aujourd'hui, ce nom paroît emprunté d'un lieu, que la carte qu'on a du pays habité par les Chrétiens de S.^t Jean, indique à quelque distance au dessus du canal de communication avec le Shat-ul-Arab.

Nous sommes instruits que cette communication existoit dans l'antiquité: Arrien rapporte, qu'Alexandre s'étant embarqué sur le fleuve *Eulaeus*, pour descendre à la mer, & se rendre par la mer aux embouchûres du Tigre, une partie de ses bâtimens qu'il laissa derrière, se rendit dans le Tigre par un canal dérivé du Tigre dans *Eulaeus*: *πρὸ διαύρυχα ἢ τέτυκται ἐκ τοῦ Τίγριτος ἐς τὸν Εὐλαῖον*. Ce n'est que par cette jonction, que Pline, en parlant de la situation d'un lieu appelé *Charax*, L. VI, c. 27, entre le Tigre & *Eulaeus*, a pu dire *inter confluentes*, puisqu'indépendamment de ce canal de communication, le fleuve *Eulaeus* porte ses eaux jusque dans la mer, par une embouchûre séparée de celle du Tigre. Pline s'explique fort en détail sur ce qui concerne *Charax*, dont le nom signifie proprement un rempart terrassé. Il dit en effet, que c'est un tertre, que le travail des hommes a élevé: *habatur in colle manu facto*. Il ajoute historiquement, qu'Alexandre y transporta les habitans d'une ville royale, qu'il nomme *Durine*, inconnue d'ailleurs, donnant à cet établissement le nom d'Alexandrie: que les fleuves l'ayant fort endommagé, un Antiochus, qu'il ne distingue des autres Séleucides qu'en l'appelant *quintus regum*, répara le dommage que ce lieu avoit souffert, & lui donna son nom: qu'enfin, un

prince des Arabes du voisinage, & nommé Pasines, le mit à couvert par de nouvelles levées, qui comprenoient un espace d'environ trois milles en longueur, & un peu moins en largeur; & que son nom y prit la place de ceux qui avoient précédé. Ce nom, qui est ainsi *Pasines* dans Pline, & de même dans Ptolémée, dans Josèphe, dans le Périple de la mer Érythrée, est *Spasines* selon Étienne de Byzance, selon Dion-Cassius comme il convient de lire dans son texte, & selon la table Théodosienne, qui donne une route suivie depuis Séleucie jusqu'à *Spasinu* (ou *Spasina*) *Charax*. Cette diversité peut procéder d'une différence de dialectes, comme Cellarius l'a remarqué; ou d'une préposition, alliée d'un côté avec le mot propre, qui est simple de l'autre. Lucien fait mention d'Hyf-pasines, roi des *Characeni*, ce lieu de *Charax* ayant donné le nom à une contrée, que Ptolémée renferme dans la Susiane, Pline dans l'Élymaïde.

T. II, p. 800,
in Macrobiis.

Étienne de Byzance se trompe sur la position de *Charax*, en la plaçant au milieu de la *Mesene* du Tigre. C'est dans l'intervalle des deux fleuves qu'il faut prendre cette position: *inter confluentes, dextrâ Tigrim, lævâ Eulæum, III mill. pass.* *laxitate*, dit Pline. Il est vrai qu'on a peine à croire, que cet intervalle soit assez resserré, pour que l'emplacement de *Charax* l'ait rempli tout entier. On voit dans Thévenot, qu'il a mis environ cinq heures à naviguer le canal (tortueux à la vérité) qui de la rivière de Karun l'a conduit dans le Shat-ul-Arab. Du côté de Karun est un château nommé Kout-Mneter, & l'autre extrémité est gardée par deux châteaux, l'un & l'autre sous le nom de Kout-Haffar. Je remarquerai ici en passant, que ce terme de *kout*, que l'on voit ici comme propre à désigner un lieu fortifié, est également employé dans l'Inde, *kot* ou *kut*, dans la même signification. On peut être incertain sur lequel des deux fleuves la position de *Charax* étoit appuyée: mais au moins, ce qu'il y a d'incertitude se renferme dans un court espace.

Ubi supra.

Le bord du *Pasnigris* me paroît convenir à l'emplacement d'un lieu, que Pline cite sous le nom d'*Aphle*, où il dit que

Ubi supra.

monta la flotte d'Alexandre par ce fleuve, & qui étoit voisin du lac Chaldaïque, *ad lacum Chaldaicum*. Le *Pasitigris* traversoit un lac avant que d'arriver dans la mer. On voit dans Arrien, *in Indico*, que la flotte quittant l'embouchûre de l'Euphrate, pour se rendre vers l'endroit où étoit Alexandre dans la Susiane, elle remonte par ce lac dans le *Pasitigris*. Onésicrite rapportoit, selon Strabon, que l'Euphrate se répandoit de même dans un lac, n'ayant son embouchûre dans la mer qu'après être sorti de ce lac. Polyclète, dans Strabon, en dit autant du *Choaspes* *P. 729.* comme du Tigre. Ainsi, tout ce voisinage de la mer étoit autrefois couvert d'une grande lagune, à laquelle la Chaldée contigue donnoit le nom de Chaldaïque. La traversée de ce lac pour la flotte d'Alexandre fut de six cents stades, comme le rapporte Arrien, & Strabon compte le même nombre de stades dans l'étendue de ce lac jusqu'à l'embouchûre du Tigre. Cette lagune n'existe plus depuis long-temps, par les atterrissemens que les rivières ont formé, ce qui a fait dire à Pline: *nec ullâ in parte plus proficere terræ fluminibus invecitæ*. Une circonstance qui n'étoit point indifférente à remarquer, quand j'ai commencé par donner une description du local actuel, doit s'appliquer ici. Tout ce qui est au dessous de l'entrée du canal que défendent les châteaux d'Haffar, étant une terre basse, stérile, & même inondée en haute marée, nous montre la place qu'occupoit ce lac Chaldaïque, que des alluvions ont rempli. L'estime d'environ douze lieues depuis Haffar jusqu'à la mer, selon Thévenot, à l'attention duquel nous devons la circonstance que je viens de rapporter, convient à l'espace de six cents stades, que les Mémoires de Néarque indiquoient. Car, ayant précédemment comparé ce que Thévenot compte de lieues depuis Basra jusqu'à la mer, avec ce que l'Édrisi compte de milles, la plus forte évaluation des lieues employées par Thévenot a paru renfermer vingt-deux lieues dans un degré. Or, le calcul de douze lieues pareilles est de trente & une mille toises. La division de cette somme en six cents stades donnant une mesure de stade de cinquante-une toises quatre pieds, par conséquent fort analogue à celle que l'on fait d'ailleurs être

L. XV. p. 729.

P. 729.

P. 729.

Ubi supra.

propre à la navigation de Néarque; il en résulte que l'on connoît le terme du lac Chaldaïque, près duquel étoit *Aphle*, de même que la position d'Haffar s'en trouve peu éloignée. Je ne fais point difficulté d'ajouter à cette détermination locale, qu'on voit plus de rapport entre le nom d'*Aphle* & celui d'Affar ou Haffar, qu'il n'en reste dans beaucoup d'autres dénominations dont l'identité est avérée. Qui ne fait que les lettres *l* & *r* ont été souvent changées l'une pour l'autre, comme dans les noms d'*Aphle* & d'*Affar*!

Ce qu'on lit dans Pline, à la suite de la mention qu'il fait d'*Aphle*, que de-là jusqu'à Suse la navigation est de *LXV M. D P.* est manifestement fautif, & ne convient point à ce qu'il dit lui-même immédiatement auparavant, que Suse est à deux cents cinquante milles du golfe Persique. Les tables astronomiques des Orientaux s'accordent à marquer Tustar, qui est Suse, par trente-un degrés trente minutes de latitude. La navigation du fleuve *Eulæus* ou *Choaspes*, depuis la mer jusqu'à Suse, sera bien estimée valoir au moins deux mille stades de ceux qui conviennent à la navigation de Néarque; & c'est de-là sans difficulté qu'est tiré le compte que Pline donne en milles, selon le principe que nous avons remarqué lui être constamment propre, deux cents cinquante qu'il compte de milles tenant lieu de deux mille stades. Que l'intervalle en droite ligne depuis la mer jusqu'à Suse paroisse plus court, & ne fournir que quinze ou seize cents des mêmes stades sur une carte; les grands circuits du fleuve qui conduit à Suse en remontant, doivent donner lieu à cette diversité de mesure; & tout autre stade que celui dont Néarque a fait usage, ne conviendrait en aucune manière, soit directement, soit en circulant. Dans la supposition que du lieu d'*Aphle*, situé, selon le témoignage formel de Pline, *ad lacum Chaldaicum*, il n'y eût jusqu'à Suse que soixante-cinq de ce que Pline appelle milles, ou plutôt cinq cents vingt stades; il faudroit donc admettre en même temps près de quinze cents stades entre la mer & *Aphle*. Or, nous sommes instruits, par Strabon comme par Arrien, que la traversée du lac Chaldaïque, qui remplit

cet intervalle, n'est que de six cents stades; & on vient de voir que cet espace se vérifie par le local. Si l'on veut prolonger jusqu'à près de quinze cents stades l'étendue de ce lac, ou le rapprocher de Suse au point qu'il n'en soit distant que d'environ cinq cents; la Susiane est submergée jusqu'au parallèle de trente-un degrés, & au-delà; & cette proximité d'*Eulæus* & de *Choaspes* avec le *Pasitigris*, qu'exige la position de *Charax*, est perdue.

Il y a pareillement de la difficulté à convenir de ce qu'on trouve dans Pline sur la distance de *Charax* à cxx milles de la mer, en alléguant le rapport des marchands de son temps, après avoir dit que ce lieu n'étoit qu'à dix stades du rivage, & que Juba postérieurement n'y marquoit que cinquante milles. On conviendra bien, que le canal qui communique d'*Eulæus* au *Pasitigris*, sous Haffar ou *Aphle*, étant près du lac Chaldaïque, & *Charax* ayant sa position entre les deux fleuves, dans l'endroit où ils s'approchent de plus près, qui est celui que traverse le canal; cette position devoit conséquemment être peu éloignée de ce lac. Ainsi, Pline pouvoit être fondé à dire, en parlant de *Charax*, *prius fuit à litore stadiis x, & maritimum etiam ipsa inde portum habuit*, parce que le terme de *litus* étoit applicable au rivage du lac, puisque ce lac a été navigué par la flotte d'Alexandre, au temps de laquelle le premier état des lieux dont on ait connoissance, se rapporte. Ce même lac se trouvant comblé depuis, comme il l'étoit du temps de Pline, on ne sauroit disconvenir que le rivage ne fut plus le même pour la position de *Charax*. Mais aussi, faudroit-il reculer celui du golfe au point d'arriver presque à l'isle de Kerek, pour admettre les cent vingt milles, sur lesquels il paroîtroit convenable de se conformer au mille d'usage dans le temps où vivoit Pline, puisque sur cette distance il cite des contemporains, *nostri negotiatores, qui inde venere*. Ptolémée est bien contraire à un pareil éloignement entre *Charax* & la mer, puisqu'il range *Charax* entre les positions maritimes, ce qui n'est pas exempt de blâme en sens contraire.

Il est mention, dans la navigation de Néarque, d'un lieu

situé du côté de la Susiane, sous le nom d'*Aginis*, & qui, selon la narration, semble placé vers le terme de cette navigation à l'égard du lac que traversa la flotte, en montant de la mer dans le *Pasitigris*. La distance de ce lieu à l'égard de Suse est ensuite marquée de cinq cents stades; & s'il faut la prendre pour juste, la circonstance précédente ne peut avoir lieu. Mais, en supposant au contraire, ce qui paroît plus vrai-semblable, qu'il y a un vuide dans l'indication de cette distance, & que le nombre de χίλις manque dans le texte devant περταχοσίς; *Aginis* reprendra sa place où il convient. Voici même ce qui prouve invinciblement, qu'*Aginis* ne peut demeurer à cinq cents stades seulement de Suse. Pour n'en être éloigné qu'à cette distance, quelque mesure de stade qu'on veuille y employer, quoiqu'il ne convienne pas de s'écarter ici du stade dont Nérarque a fait usage, on se trouvera hors de portée du *Pasitigris*. Cependant, *Aginis* ne fut pas le terme de cette navigation sur le fleuve. Il est dit positivement dans Arrien, que la flotte s'avança au-delà en remontant le *Pasitigris*, & s'arrêta à cent cinquante stades plus haut, en attendant que Nérarque fût informé du lieu où étoit Alexandre. La géographie Turque me fait connoître un lieu nommé Zeïni ou Zini, situé à la rive du Shat-ul-Arab du côté opposé à Abadan, quoique renfermé dans une isle en forme ronde. Cette rive est bien celle de l'ancienne Susiane; & je ne peux m'abstenir de remarquer de l'analogie entre ce nom de Zeïni & celui d'*Aginis*.

Pour ne rien omettre de ce que fournit l'antiquité, il faut
Lib. vi, c. 28. parler d'une ville dont Pline fait mention sous le nom de *Forath*, in *Pasitigris ripâ*, & de la dépendance du Prince de *Charax*. On s'y rend, dit-il, en partant de *Petra*, & la marée porte ensuite à *Charax* au bout de douze milles: *Characemique indè XII M. passuum, secundo æstu, navigant*. S'il falloit ainsi remonter, comme l'expression *secundo æstu* le fait entendre, & dans un espace de quelque étendue, & évalué à douze milles du temps de Pline, pour arriver à l'entrée du canal de Haffar, & près de *Charax*; l'emplacement de *Forath* étoit pris sur
l'espace

l'espace qu'avoit antérieurement occupé la lagune Chaldaïque. La diminution de cette lagune a dû arriver successivement, puisqu'Abadan, dont il n'est question que dans les auteurs Orientaux depuis le Mahométisme, a pris une position encore plus voisine de la mer, l'Édrisi comptant trente-six milles de Basra à Abadan, & six milles seulement au dessous d'Abadan jusqu'à la mer. Que la ville dont parle Plin ait été appelée *Forath*, qui est un nom emprunté de l'Euphrate, quoiqu'elle fût sur le *Pasitigris*, on ne doit point en être surpris, puisque la *Mesene* entière du Tigre est nommée également par rapport à l'Euphrate, *Perat-Misçan*. Car, il faut être prévenu que le *P* & l'*F* sont employés l'un pour l'autre dans cette dénomination, comme en plusieurs autres. Duarte Barbosa prétend même, que le grand fleuve qui coule de Basra à la mer, est appelé *Frataha* par les gens du pays.

En jetant les yeux sur la carte qui accompagne les positions que Ptolémée donne dans ses Tables, on croiroit qu'il nous échappe un cours de rivière, qu'il conduit à la mer dans l'intervalle des embouchûres du Tigre à l'embouchûre d'*Eulæus*. Plusieurs Savans ont dû s'apercevoir, que cette rivière ne pouvoit exister de cette manière, n'ayant point le passage libre entre *Pasitigris* & *Eulæus*, puisqu'outre la grande proximité de ces fleuves près de *Charax*, ce passage est traversé par un canal de communication d'un fleuve à l'autre. Mais, je ne sache point qu'on ait indiqué quel peut être le *Mosæus* ainsi nommé dans Ptolémée, en admettant que cette rivière ne sauroit être entièrement supposée, & sans existence de quelque manière que ce soit. Cependant, je crois voir ce nom de *Mosæus* dans celui de *Mosenia*, que porte un lieu situé à la jonction de deux rivières, qui venant de plus haut, forment celle qui passe à Ahwaz, ville célèbre du Khozistan, quoique presque ruinée aujourd'hui, & au dessous de laquelle cette rivière va se rendre dans le Tigre un peu avant qu'il arrive à Korna. Ainsi, l'erreur de Ptolémée sur *Mosæus*, ne consiste pas dans un défaut total d'existence entre le Tigre & *Eulæus*, mais seulement dans le cours qu'il lui donne, comme se rendant immédiatement à

la mer : & sur cet article de même que sur beaucoup d'autres, c'est à la Géographie actuelle qu'on est redevable d'être éclairé sur l'ancienne.

Après avoir discuté fort en détail tout ce que le cours du Shat-ul-Arab entraînoit à sa suite, il doit être question maintenant de faire la recherche de l'ancien canal de l'Euphrate, par lequel il se rendoit à la mer séparément du Tigre ; & je pense qu'on peut se flatter de reconnoître le lit de ce canal. C'est en s'écartant de Basra vers le couchant qu'il convient de le chercher, & je suis persuadé que Teixeira nous l'indique, & qu'il l'a traversé, sans s'apercevoir que c'étoit franchir l'Euphrate à pied sec. Ce voyageur Portugais, qui a néanmoins publié sa relation en Castillan, dans un temps où le Portugal étoit uni à la monarchie d'Espagne, & dont on a une traduction françoise très-imparfaite, dit avoir fait route vers le midi, *la cara al mediodia*, en partant de Basra, le long d'une levée l'espace de quatre lieues, jusqu'à un lieu nommé Drahemia, où sont les vestiges d'une ville, & dont les environs sont cultivés. De-là vers ouest-nord-ouest, par des plaines désertes & parfaitement unies, *por campos desiertos y llanos à maravilla*, ayant fait environ quatre lieues de chemin, il marque une pose dans ces plaines, qu'il dit être appelées en général *Choabedeh*. On croit distinguer dans cette dénomination le terme Arabe de *Bedeh*, qui désigne une campagne, & qui fait donner le nom de *Bedeouis* aux Arabes sans demeure fixe, comme qui diroit *campestres*. La marche suivante de cinq à six lieues vers nord & nord-ouest, se termine à une plaine nommée *Reamlah*, c'est-à-dire sablonneuse. Tournant ensuite à l'ouest, après environ sept lieues de chemin, il retrouve le nom de Choabedeh ; & au bout de trois autres lieues, il descend dans un vallon, ou dans une grande ravine sans eau, *en un modo de valle sin agua*, où croissent quelques herbages, & le nom de Choabedeh s'étend jusque-là, comme aux endroits précédens : *comprende tambien este lugar debaxo del nombre de Choabedeh*. La suite du voyage de Teixeira n'intéresse point notre curiosité sur le sujet dont il s'agit.

Quand on est prévenu que l'Euphrate coupoit autrefois ces

plaines que Teixeira a traversées, on voit clairement que ce vallon aujourd'hui à sec, est le lit desséché de ce fleuve. C'est ainsi qu'on trouve le Balir-belama, ou Fleuve-sans-eau, dans l'Égypte inférieure vers la Lybie. La continuité d'une même dénomination dans un long espace, comme la répétition du nom de Choabedeh le témoigne ci-dessus, convient au cours d'une rivière. Entre plusieurs canaux que l'Euphrate, dans son état présent, détache sur sa rive droite ou méridionale en tendant vers Korna, il y en a un distingué par le nom de Nahr-saleh, ou rivière de paix, dont l'ouverture, par la combinaison des circonstances du local actuel, me paroît fort à portée d'avoir autrefois, & avant que l'Euphrate portât ses eaux dans le Tigre à Korna, conduit le fleuve dans le vallon de Choabedeh. Par la réduction de la route de Teixeira en ligne droite, le passage de ce vallon se trouve distant de Basra de seize à dix-sept lieues, vers ouest & près d'un quart de vent vers nord-ouest : & en rapportant la continuation de cette route, selon que Teixeira la décrit jusqu'à Bagdad, aux points de latitude de Basra, de Kufa, de Bagdad, il m'a paru qu'il n'entroit guère moins de vingt-huit lieues dans l'espace d'un degré. Le premier lieu où il soit mention de Choabedeh, ne s'éloigne de Basra que de cinq à six lieues, vers ouest-sud-ouest quelques degrés sud ; ce qui répond à l'idée qu'on a de la direction du cours de l'Euphrate en général vers l'est-sud-est, en tendant au golfe Persique. Cette direction paroît d'autant plus convenable, qu'elle est propre à conduire vers le point que donne la distance de vingt-cinq milles, marquée dans Pline, entre la bouche de l'Euphrate & celle du Tigre : *inter duorum annuum ostia xxv mill. passuum fuere*. Quant à ce qu'on lit immédiatement ensuite, *aut (ut alii tradunt) vii mill. utroque navigabili* : je crois que comme la première distance paroît plus vrai-semblable, le moyen d'en rapprocher la seconde, est d'estimer qu'il devoit être question de parasanges en la donnant, plutôt que de milles.

Lih. VI, c. 27.

C'est après s'être expliqué sur ce sujet, que Pline attribue le dépérissement de l'Euphrate à la dérivation de ses eaux,

pour l'arrosement des terres, par les *Orcheni*. Il fait ailleurs mention des *Orcheni* comme étant reculés vers le midi, *ad meridiem versi*. Parmi les Chaldéens, considérés comme Philosophes, faisant profession de cultiver les sciences, & particulièrement l'Astronomie; une des sectes entre lesquelles ils étoient partagés, est distinguée par le nom des *Orcheni*. C'est Lib. XVI,
p. 739. dans cette signification que Strabon en fait mention; & Pline les connoît de même en disant, *Orcheni, tertia Chaldaeorum doctrina*. Ptolémée, pour qui la Chaldée n'est qu'une partie de la Babylonie, sur les confins de l'Arabie déserte, place dans ce canton une ville principale sous le nom d'*Orchoë*, qu'on n'a point de peine à reconnoître pour celle des *Orcheni*. L'Euphrate devoit couler dans leur voisinage, puisqu'il baignoit leurs terres, & que pour en retenir les eaux, ils avoient obstrué son cours: *Euphratem præclusere Orcheni*. Pour trouver *Orchoë*, s'il est possible, il faut chercher une position qui ait été celle d'une ville, vers l'ancien passage de l'Euphrate. Or, la route de Teixeira paroît l'indiquer, en parlant du lieu appelé aujourd'hui Drahemia, entre lequel & Basra il subsiste une levée dans un espace d'environ quatre lieues. Il est vrai que Teixeira, qui est dans l'opinion que la ville de Basra a eu deux emplacements différens, avant celui où il l'a trouvée, y étant en 1604, regarde ce lieu de Drahemia comme le second de ces emplacements, disant que la position de son temps ne subsistoit que depuis deux cents ans: *laqual havra docientos años, que està situada en este lugar*. Mais, c'est une erreur dans la relation de Teixeira. Abulféda, dont la Géographie est datée de l'an de l'hégire 721, qui est 1321 de l'ère Chrétienne, ce qui devance l'époque que donne Teixeira de près de cent ans, ne parle point de Basra comme d'une ville qui ait changé de place: & par la description qu'il fait des canaux appelés Nahr-Moakeli & Nahr-Oboleh, renfermant cette ville dans leur intervalle, il désigne indubitablement la situation actuelle.

Viagg, p. 77.

Le premier emplacement de Basra, *la primera Basora*, comme s'exprime Teixeira, étoit à six ou sept lieues à l'écart sur la gauche de la route qu'il a tenue, c'est-à-dire vers le

midi, au pied d'une montagne, que les Arabes appellent Gebel-Sinam ou Sinan. Cette montagne n'occupe qu'environ deux lieues d'étendue; & s'élevant seule au milieu des plaines vastes & très-unies de cette frontière des déserts d'Arabie, elle paroît comme une île au milieu de la mer: *parecia este monte una isla en medio de la mar*. Ainsi, il faut trouver à redire, qu'on en fasse une chaîne de montagnes, qui remonte jusqu'à la rive de l'Euphrate en même hauteur que Bagdad, dans une carte de la Perse. Je remarque que Thévenot donnant un itinéraire de la route des Haggis ou Pélerins depuis Basra jusqu'à la Mekke, ne compte que huit agash entre Basra & Gebel-Sinan: & parce que Teixeira compte dix à onze lieues, on ne sera point surpris que ce qu'il appelle des lieues dans sa marche de Basra à Bagdad, en se proportionnant à la lenteur des marches de caravane, se réduise comme on a vu ci-dessus à environ vingt-huit au degré. Par la comparaison de huit agash (en se servant du terme qui dans la langue Turque répond à celui de parasange) avec ce que Teixeira donne pour dix à onze lieues réduites sur le pied de vingt-huit au degré, il ne faut que vingt-un agash pour remplir le même espace d'un degré, ce qui devient justement une mesure moyenne & plus commune, entre la plus forte & la plus foible des évaluations qui soient faites de la parasange.

Page 83.

*Second voyage,
L. III, c. 11.*

Nous trouvons donc ici deux emplacements de villes anciennes: & quoique Thévenot ait été imbu dans le pays de la même opinion que Teixeira, sur l'emplacement de Basra dans le lieu qu'il nomme Dgiam-Ali, qui paroît le même que Drahemia dans Teixeira: nous devons toutefois regarder l'application du nom de Basra à ces positions, comme une erreur populaire, semblable à celle qui a fait donner en France, & même depuis long-temps, le nom de vieux Rouen, & celui de vieux Poitiers, à des lieux qui n'ont jamais eu rien de commun avec *Rotomagus*, & avec *Limonium* ou *Pictavi*. Mais, des deux emplacements qui nous sont donnés, & que l'ignorance du vulgaire a pû confondre avec Basra, lequel croirons-nous avoir été plus convenable à l'ancienne ville d'*Orchoë* des

Orcheni! Celui de Drahemia, ou de Dgiam-Ali, étant à portée du cours qu'a tenu l'Euphrate, paroît demander la préférence sur un autre plus écarté au pied de Gibel-Sinan.

L'unique position que l'antiquité nous laisse ensuite à rechercher sur l'Euphrate est celle de *Teredon*. Denys Périégète, dont *Charax* étoit la patrie, & qui devoit être instruit de ce qui se renferme dans les environs, parle de *Teredon* comme d'un lieu situé vers l'endroit où l'Euphrate se rend dans le golfe Persique, & à l'extrémité de son cours: *Τερεδὸνς ἀπὸ τοῦ ποταμοῦ*. *Lib. II, p. 80.* *Τερεδὸνς ἐν τῷ ὁδίῳ.* Strabon, d'après Ératosthène, prend également *Teredon* & l'embouchûre de l'Euphrate pour le terme d'une même distance, & pour celui de la longueur du golfe Persique, depuis son entrée du côté de la Carmanie. Pline *Lib. XVI, p. 765.* paroît s'expliquer plus vaguement: *è Parthico regno navigantibus, vicus Teredon, infra confluentem Euphratis & Tigris.* Sur quoi il est à remarquer, qu'il peut parler selon l'état des lieux de son temps, en disant *infra confluentem*; & que Denys Périégète au contraire s'explique comme il convient à l'Euphrate ayant son embouchûre particulière dans la mer. Dans Ptolémée la position de *Teredon* occupe le milieu de la *Mesene*, n'étant pas précisément attachée à l'une ou à l'autre des deux embouchûres qu'il donne au Tigre. Mais, il faut se rappeler, que Néarque, en entrant dans l'Euphrate, aborde un lieu qu'il nomme *Diridotis*, duquel il n'y a point d'apparence qu'on puisse distinguer *Teredon*, selon qu'Ératosthène dans Strabon, & Denys Périégète en font mention. Et parce que *Teredon* dans Ptolémée est renfermé dans la *Mesene*, on peut en inférer, que sa position sur l'Euphrate convient mieux au rivage de la *Mesene*, qu'à celle qui lui est opposée du côté de l'Arabie. L'Euphrate ayant autrefois traversé, de même que le Tigre, cette lagune Chaldaïque dont nous avons parlé, & n'ayant son entrée dans le golfe Persique qu'après être sorti de ce lac, comme Strabon le rapporte sur le témoignage d'Onésicrite; *Lib. XV, p. 729.* *Diridotis* ou *Teredon*, dont la position est indiquée à cette entrée, ne doit avoir sa place qu'au dessous de cette lagune, & près du golfe, non pas au dessus. Je crois pouvoir ajouter, par

une suite de la disposition du local, & de la distance qui paroît convenable entre les bouches de l'Euphrate & du Tigre, que cette partie inférieure du cours de l'Euphrate se confond avec le prolongement du canal passant à Basra, & c'est-là ce qui peut avoir donné lieu à Teixeira de rapporter, que ce canal se naviguoit autrefois jusqu'à trente lieues. Nous avons vû combien il est vrai-semblable, que le même canal soit celui qui formoit la *Mesene*; & de-là on peut conclurre, que ce qui est la bouche occidentale du Tigre dans Ptolémée, représente l'ancienne embouchûre de l'Euphrate.

Il faut convenir, quoiqu'à regret, que les bouches du Tigre & de l'Euphrate sont en quelque manière le terme de nos connoissances sur le golfe Persique, parce que nous n'avons que de très-foibles lumières sur la côte Arabique de ce golfe. Ptolémée paroît plein de détail, sur-tout en rangeant le rivage occidental, depuis les bouches du Tigre jusqu'à une ville assez célèbre dans l'antiquité sous le nom de *Gerra*: mais l'état actuel, qui pourroit nous éclairer sur ce détail, nous est presque inconnu: & il en est de même au sujet de Pline, sur ce qu'il rapporte d'après des découvertes faites sous Antiochus Épiphanès. *Lib. VI, c. 28;*

En partant de l'endroit *ubi Euphratis ostium fuit*, il cite l'entrée d'une rivière sous le nom de *flumen Salsum*, qui doit nécessairement communiquer au canal formant Gezirat-Khader, & qui coule vers Bahrain. Il fait ensuite mention d'un promontoire, & d'une plage plus semblable à un gouffre qu'à une mer, dans un espace de cinquante milles, puis d'une seconde rivière, nommée *Achana*. Le savant commentateur de Pline en rapportant ce gouffre à ceux dont parle l'Édrisi, n'a pas remarqué que dans ce géographe Arabe, ainsi que dans Abulféda, le gouffre appelé Dordour, est désigné vers l'entrée du golfe, *Clim. II, Part. VI.* c'est-à-dire près du cap Moçandon, & fort loin d'une plage à l'autre extrémité de ce golfe. Le *flumen Salsum* & *Achana* sont pour le P. Hardouin le *Gehon* & le *Phison* du Paradis terrestre: *magno*, dit-il, *divinæ providentiæ consilio ac munere factum est, ut ad nostram ætatem Plinii opus, quamvis hominis à veri luminis cognitione alienissimi, pervenerit: cum unus omnium* *In Disquis. de sin Par. terr.*

antiquorum scriptorum ipse sit, qui flumina Paradisi, in opere suo geographico commemoraverit, atque eodem ipso situ collocaverit, quæ ea describuntur à Mose. Pline ajoute un espace de cent milles jusqu'à l'isle *Ichara*, & nomme des golfes, *Capeum & Gerraicum*.

Les géographes Orientaux font mention sur ce rivage d'un lieu nommé *Kadhema*, sur lequel l'Édrisi se répète en deux endroits, pour dire que la distance de Basra est de deux journées. Le golfe y forme un enfoncement de mer, qu'Abulféda nomme *Kadhema-al-Bohour*, le golfe des mers. Le *Sacer sinus* qu'on trouve dans Ptolémée, pourroit représenter ce golfe, de même que la *Chersonèse* qu'il marque au-delà, désigneroit la pointe de terre qui termine le même golfe. On a vû précédemment dans ce Mémoire, qu'on ne peut rien dire de positif, & qui réponde à quelque connoissance locale, sur l'isle *Ichara*, en la supposant voisine du rivage Arabe. Les cartes que nous avons du golfe, marquent une petite isle, sous le nom de Peluche, autrement Agoada selon les Portugais; mais assez peu loin des bouches de l'Euphrate & du Tigre, pour ne pouvoir convenir à l'éloignement d'*Ichara* dans Pline & dans Ptolémée.

Le lieu qui mérite le plus d'attention sur cette côte est
Lib. XVI, Gerra. Strabon citant les Mémoires d'Androsthène, qui après
v. 766. avoir accompagné Néarque dans sa navigation, avoit été plus

loin à la découverte, indique deux mille quatre cents stades de distance entre la bouche de l'Euphrate, & l'atterrage de *Gerra*. Il rapporte que cette ville est dans le fond d'un golfe, à deux cents stades de la haute mer. Dans Ptolémée, la position de *Gerra* se trouve rangée entre les maritimes. Ce que Strabon
L. VI, c. 28. dit des maisons de cette ville, qu'elles sont de sel, Pline le dit des tours qui la défendent: *turres habet ex salis quadratis molibus*. Il lui donne cinq milles d'étendue. Ses habitans s'enrichissoient par le commerce. Ils remontoient par l'embouchure de l'Euphrate jusqu'à *Thapsacus*, selon Aristobule, cité par Strabon, & qui ayant suivi Alexandre dans son expédition, est un des deux principaux historiens sur lesquels Arrien témoigne avoir composé l'histoire de ce Prince, ne donnant la préférence sur lui qu'à Ptolémée, roi d'Égypte, & surnommé Soter. L'encens
 que

que produit l'Arabie Heureuse étoit transporté à *Gerra*, & les *Gerrai* en faisoient le commerce jusqu'à *Petra*, dans l'Arabie Pétrée, selon Diodore de Sicile.

L. III, c. 42.

La ville qui répond aujourd'hui à *Gerra*, se nomme Katif, au fond d'une manche, dans laquelle les navires n'entrent qu'en haute marée. La distance de Basra à Katif est fixée à six menzils, ou gîtes, par les géographes Orientaux, en traversant un pays désert. Or, je remarque, que sans rien rabattre des deux mille quatre cents stades, qui nous sont indiqués ci-dessus entre l'embouchure de l'Euphrate & *Gerra*, cette distance de Basra à Katif prend assez d'espace, pour pouvoir se comparer à environ quatre-vingt-dix heures de caravane, qu'une étude particulière à les estimer par des applications faites à des espaces déterminés, donne lieu d'évaluer à dix-neuf cents ou deux mille toises au plus. Il est évident, que des stades de plus grande étendue que ceux qui sont propres aux navigations du temps d'Alexandre, demanderoient par correspondance plus de six journées de Basra à Katif, puisque l'espace de ces six journées en vaut déjà bien neuf ou dix de la marche ordinaire des caravanes.

On trouve dans le corps de l'histoire écrite par Arrien, qu'un des compagnons de Néarque dans sa navigation, & que Néarque cite plus d'une fois sous le nom d'Archias, montant un bâtiment à trente rames, pour parcourir la côte Arabique du golfe, s'avança jusqu'à une isle nommée *Tylos*, qui étoit grande, & qui n'étoit pas tellement sauvage, qu'elle ne produisît des fruits jusqu'à maturité: & selon la relation d'Archias, un vent favorable pouvoit y conduire en un jour & une nuit, en partant de l'embouchure de l'Euphrate. On reconnoît ici l'isle de Bahrain, avec d'autant plus de certitude, que ce qui distingue particulièrement cette isle, Pline le spécifie en parlant de *Tylos*, *plurimis margaritis celeberrima*. Il la fait accompagner d'une seconde isle: & en effet la principale isle de Bahrain est suivie de celle qu'on trouve nommée Samaka dans les cartes. Ces isles ne sont séparées du continent que par un canal qui a peu de largeur, & dans lequel D. Alvaro m'a appris qu'il y avoit deux petites isles, que les cartes ne font point connoître, & nommées

Lib. VII.

Lib. VI, c. 28.

Pasfeles par les Portugais, *Apas* par les Arabes. La distance de cinquante milles à *litore*, que marque Pline en parlant de *Tylos*, ne pouvant s'appliquer au canal qui est entre Bahrain & le rivage d'Arabie, je crois que pour ne point rejeter cette indication de distance comme absolument fautive, il faut l'entendre de la distance de Katif ou de *Gerra*, d'autant que *Gerra* est le lieu dont on a eu connoissance immédiatement avant que d'acquérir celle de *Tylos*. Thévenot a été informé à Basra que cette distance est de sept lieues, & les gens du pays en l'indiquant ne pouvoient désigner que des parasanges. Les sept parasanges, selon la plus longue mesure de parasange, & à dix-sept au degré, font vingt-trois mille quatre cents cinquante toises. La parasange de l'astronome Ali-Kholsi, sur le pied de vingt-deux au degré, ne fait compter dans sept parasanges que dix-huit mille cent trente toises ou environ. Une mesure moyenne ou plus commune, & qui prend une conformité presque rigoureuse à ce que vaut la parasange selon la mesure du degré terrestre sous Almamoun, donne le calcul de sept parasanges à environ vingt mille huit cents toises. De ce terme moyen entre les différentes mesures de parasange, il résulte que Pline comptant cinquante milles, ce qu'il appelle mille se réduit à quatre cents seize toises. Et parce qu'il est évident, qu'il a tiré ce compte de cinquante milles d'un nombre de quatre cents stades, & que chaque mille représente huit stades, l'évaluation du mille à quatre cents seize toises ne donne que cinquante-deux toises par stade. Il n'y a que ce moyen de trouver convenable ce que Pline rapporte de la position de *Tylos*, & la saine critique cherche à concilier les différens témoignages, avant que de s'y refuser. L'éloignement de *Tylos* à l'égard de *Gerra* ajoute ainsi quatre cents stades aux deux mille quatre cents de l'estime antérieure entre l'embouchure de l'Euphrate & *Gerra*. Et parce qu'en examinant le détail de la navigation de Néarque, si on la prend depuis l'*Indus*, les plus longues traites dont il soit mention sont d'environ mille stades; il faut convenir que deux mille huit cents doivent remplir la plus forte idée qu'on puisse se faire de la navigation

D E L I T T É R A T U R E. 195

d'un jour & une nuit entre l'embouchûre de l'Euphrate & *Tylos*, selon l'estime d'Archias. *Tylos* est une des isles du golfe dans Ptolémée, mais en position peu convenable, comme trop reculée vers l'entrée de ce golfe. Nous ne saurions dire si ce nom de *Tylos* est grec, & s'il porte une signification relative à celle du terme de *Τῦλος*, dans la langue grecque. Quant au nom actuel de *Bahrain*, on fait qu'en Arabe il signifie deux mers, & qu'il se communique à la partie du continent qui est voisine, désignée aussi par un autre nom, qui est Heger.

Τῦλος, calhis.
Τύλωσις,
asperius.

A la position des isles de Bahrain succède une côte inconnue, & qui n'est point fréquentée. Ce qu'on lit dans Plin à la suite de *Tylos*, *ultra magnas aspici insulas tradunt: ad quas non sit peruentum*, marque encore moins de connoissance qu'actuellement. Duarte Barbosa décrivant les places que possédoient les rois d'Ormus sur la côte Arabique, depuis le cap Ras-al had (ou Rosalgate, comme on dit communément) en nomme quelques-unes qui se trouvent engagées dans le golfe Persique, & dont les Géographes ne paroissent point informés dans leurs cartes. Ce qu'on ignore le moins sur cette côte, c'est le port de Julfar ou Giolfar. L'Édrisi parle d'une rivière sous le nom de Falg, que l'on présume être celle qui se rend dans la mer à Julfar; & on n'en connoît point d'autre qui puisse répondre à un fleuve que Ptolémée fait descendre à cette côte, & qu'il nomme *Lar*. La grande pointe de terre qui se termine entre deux mers au cap Moçandon, en resserrant l'entrée du golfe, paroît appelée l'isle d'Awal par Abulféda, parce que la langue Arabe, toute riche qu'elle est, n'a point de terme particulier pour distinguer une presqu'isle d'avec une terre entièrement isolée. Cette-ci est couverte d'une chaîne de hautes montagnes, dont la côte qui s'étend vers le sud au dehors du golfe, est dominée de fort près; & les navigateurs les appellent communément montagnes de Lima, du nom d'un port qui s'ouvre assez profondément entre ces montagnes. Ptolémée les nomme *Μέλανα ὄρη*, ou montagnes noires. Méla parlant de cette pointe de l'Arabie, *quæ inter ostia (sinûs Persici) ostenditur*, dit qu'elle

Lib. III. c. 8.

est hérissée de rochers, & couverte de forêts, *silva cautesque exasperant*. Un autre nom des mêmes montagnes dans Ptolémée est Α'σαῶ. L'auteur du Périples de la mer Érythrée s'explique exactement en disant, qu'à l'entrée du golfe sur la gauche s'élèvent de grandes montagnes, que l'on nomme Σαῶ, vis-à-vis desquelles sur la droite est une montagne ronde, portant le nom de Sémiramis. Nous avons en effet reconnu celle-ci sur le continent de la Carmanie, opposé à celui de l'Arabie, en partant du lieu nommé *Badis*, ou de *Jask*, pour suivre Néarque dans sa navigation. Quant à la diversité qu'on peut mettre à écrire *Affabo*, en doublant le sigma, bien qu'il paroisse simple dans Ptolémée, au lieu de *Sabo* qu'on lit dans le Périples; c'est en vertu de l'usage qu'ont les Arabes en mettant l'article préfixe, de convertir la consonne de cet article en celle qui se trouve la lettre initiale du mot, usage qui a lieu à l'égard de quelques consonnes en particulier, & à l'une desquelles le sigma répond dans le nom de *Sabo*.

Au reste, quoique le nom de *Maceta* soit plutôt connu par la navigation de Néarque, en remontant dans la haute antiquité, que par Ptolémée, pour être celui du promontoire où se termine la chaîne des montagnes de *Sabo*; cependant on doit le reconnoître comme subsistant dans la dénomination actuelle de Maçandan, & peu différemment dans l'usage qui a prévalu de dire Moçandon. Ce promontoire est couvert de plusieurs rochers, que les navigateurs Arabes nomment *Bab-Affelam*, ce qui signifie porte de paix, ou simplement *Selameh*, & relativement à cette manière de les appeler, ils font salut en passant. C'est en cet endroit que l'Édrisi veut qu'il y ait un gouffre, qu'il nomme Dordour, & dont il est pareillement fait mention dans Abulféda. Je vois dans une carte particulière de l'entrée du golfe, dressée par les Hollandois, que leurs navigateurs ont donné des noms qui leur sont propres & familiers à chacun de ces rochers, mais que l'usage des autres Nations n'a point consacrés.

En doublant le promontoire *Maceta*, nous nous trouvons vis-à-vis des lieux d'où nous sommes partis pour parcourir les

bords du golfe Persique. L'étendue de ce Mémoire, quoique renfermé dans cet objet, peut servir de preuve, que le détail de l'ancienne Géographie demande une discussion qu'on ne connoît point, quand on ne fait qu'effleurer la matière, en se bornant à parcourir ce qu'on trouve écrit dans l'antiquité, sans en faire d'application au local. On a dû remarquer, que la plupart des circonstances que contient ce Mémoire, ne tirent de lumière que de la connoissance actuelle des lieux correspondans. Ce qu'on acquiert de positif par cette connoissance, sur les points qui sans ce secours demeurent équivoques & incertains, fait voir qu'elle doit être inséparable de l'étude de l'ancienne Géographie. L'érudition toute seule, en rassemblant des témoignages de différens auteurs, qui ne paroissent pas toujours d'accord entre eux, ne peut faire ce qui est réservé à la Géographie positive.



M É M O I R E

S U R

*L'ÉTENDUE DE L'ANCIENNE ROME,**Et sur les grandes VOIES qui sortoient de cette ville.*

Par M. D'ANVILLE.

Lû le 13
Août 1756.

LA connoissance des voies Romaines fait une partie essentielle de l'ancienne Géographie. Le détail dont on peut l'enrichir, se tire principalement de ce que les anciens Itinéraires indiquent de positions sur ces voies. La direction de ces voies, en tendant d'un lieu connu à un autre, fixe des lieux intermédiaires avec plus de certitude & de précision que beaucoup d'autres lieux, dont les divers monumens de l'antiquité font mention. En considérant donc combien il est important de connoître les voies Romaines, on veut les voir sortir de la ville dominante, d'où partoient comme du tronc tous les rameaux qui s'étendoient dans les diverses parties du Monde Romain, & jusqu'à ses extrémités les plus reculées. Comme on est prévenu, que sur les grandes voies Romaines, les espaces étoient marqués de mille en mille par des colonnes; l'examen des distances, & l'emplacement convenable à des positions autour de Rome, quand on consulte les anciens Itinéraires, & qu'on en fait l'application au local actuel, exigent que l'on sache à quel point précisément ces distances doivent se rapporter, & le lieu d'où elles étoient comptées. Plusieurs sçavans hommes de l'Italie, qui ont été très à portée de prendre l'opinion la plus convenable, Fabretti, Lucas Holstenius, le cardinal Corradini, & en dernier lieu l'abbé Revillas, professeur de Mathématiques à Rome & Antiquaire, & M. Pratilli, auteur d'un grand ouvrage sur la voie Appienne, se sont persuadés que les distances se comptoient des portes de Rome, & non du centre de cette ville, où le *milliarium aureum* étoit élevé. L'évaluation des

2 muros



espaces & la distance des lieux aux environs de Rome, ne m'ayant point permis d'entrer dans la même opinion, je me suis cru obligé de la combattre dans l'analyse, que j'ai publiée en 1744, d'une carte de l'Italie. Mais, l'autorité des Savans que je viens de nommer semble requérir, que la question soit mise dans le plus grand jour. Croyant même pouvoir discuter cette matière avec plus de précision que je n'ai fait précédemment, j'en fais le sujet d'un Mémoire particulier, que je sou mets au Jugement de la Compagnie.

C'est la mesure actuelle & positive de quelques espaces qui doit nous décider. Ainsi, un plan exact du local, & dans la rigueur géométrique, étant essentiellement nécessaire, il accompagne ici la description que j'ai à faire des voies Romaines qui sortoient de Rome. Ces voies sont tracées sur ce plan; & ce qu'elles parcourent de terrain dans un espace suffisant à notre objet, est divisé en milles, la longueur de chaque mille étant terminée par un point, & le nombre des milles numéroté de cinq en cinq. Le point d'échelle en ce plan donne trois lignes & un tiers pour un mille, un tiers de ligne pour cent pas, ce qui peut suffire pour rendre sensibles des fractions de milles plus ou moins considérables.

Mais, vû qu'il est question de savoir, d'où il convient de partir, & si c'est plutôt du centre de Rome que de ses portes; il a paru indispensable d'ajouter au plan général du terrain autour de Rome, un plan particulier & plus ample de Rome même. Car, pour sentir plus ou moins la nécessité de comprendre l'espace qu'occupoit la ville de Rome, dans la mesure itinéraire sur les voies qui en partoient, il faut avoir une idée fixe & déterminée de l'étendue de cette ville. Supposé même que le centre de la ville soit plus convenable que les portes aux nombres des distances, le lieu du centre, & son rapport à divers points de la circonférence, sont des circonstances qu'on ne peut laisser indécises. Par cette raison, ce qui concerne la ville de Rome est un préliminaire, qui dans ce Mémoire, que je divise en deux parties, composera la première, réservant pour la seconde la description des voies qui s'étendoient au dehors.

P R E M I È R E P A R T I E ,

Dans laquelle on traite de l'étendue de l'ancienne Rome.

ON ne doit point se prévenir sur la difficulté de distinguer Rome selon son état ancien, d'avec Rome dans son état actuel. Il en est de Rome comme de plusieurs autres villes, à l'égard desquelles la disposition & les circonstances du local, que le temps n'a pu détruire, décident de l'emplacement. Rome, par des agrandissemens successifs sous le gouvernement de ses Rois, occupoit sept collines, dont les unes avoient paru propres à la rendre forte par son assiette, & les autres ne pouvoient être laissées au dehors, parce qu'elles auroient servi de poste avantageux à l'ennemi, comme Strabon le dit du mont Cælius & de l'Aventin. Trois de ces collines, qui s'unissoient avec la campagne, en s'éloignant du Tibre, avoient été couvertes, au défaut de l'escarpement qu'elles n'avoient point de ce côté-là, d'un rempart épais & terrassé, dominant sur un fossé large & profond. Ce rempart, désigné par le terme d'*Agger*, & commencé par Servius-Tullius, qui termina l'accroissement de la ville, en y comprenant le Viminal & l'Esquilin, fut achevé par Tarquin le superbe : il défendoit la partie extérieure du Quirinal, du Viminal, & de l'Esquilin. La crête du Quirinal, & du mont Capitolin, qui règne le long d'un terrain plat & vaste, étendu jusqu'au Tibre, & comprenant le champ de Mars; d'un autre côté, la pente du mont Aventin & du Cælius, en renfermant le mont Palatin, jusqu'à rejoindre l'extrémité de l'Esquilin, désignent positivement l'ancien emplacement de Rome, & donnent la circonférence de son enceinte.

Il est à remarquer, que le Janicule ne fait pas nombre dans les sept collines, dont il est séparé par le Tibre. C'est moins une colline qu'un long côteau, qui depuis l'éminence du Vatican, dont un terrain moins élevé, qu'occupe la basilique de S.^t Pierre, le sépare, s'étend du nord au sud, & parallèlement au Tibre, jusqu'à plusieurs milles au-delà de ce qui répond à l'emplacement de Rome. L'accroissement du côté du Janicule
par

par le roi Ancus-Marcus, se bornoit à porter l'enceinte jusqu'à l'endroit du coteau le plus voisin de la ville, pour qu'elle ne fût point resserrée de ce côté-là par un établissement, que les Toscans profitans de l'avantage du lieu, pouvoient y faire: *non inopiâ loci*, dit Tite-Live, *sed ne quando ea arx hostium esset.* Lib. I. Un seul pont, *pons Sublicius*, suffisoit pour la communication de ce quartier avec la ville, au lieu que par une plus grande extension de la région Trans-Tibérine, ou du *Trastevere*, il a fallu plusieurs ponts, pour communiquer plus immédiatement des différentes parties de la ville à ce quartier.

Ce que l'enceinte du quartier, prolongé jusqu'au Janicule, pouvoit embrasser de terrain le long du Tibre, au dessus & au dessous du pont *Sublicius*, n'avoit qu'autant d'étendue qu'il y en a depuis l'endroit du rivage qui répond à la pointe de l'isle Tibérine, jusqu'à l'endroit opposé à l'enceinte qui renfermoit le mont Aventin. Car, l'isle Tibérine n'étoit pas comprise dans ce que l'ancienne enceinte de la ville embrassoit d'étendue, & elle n'existoit même que depuis l'expulsion des Tarquins, & par les suites d'un accident, selon le récit de Tite-Live & de Denys d'Halicarnasse. Celui de ces historiens que je cite en dernier lieu, nous instruisant que Rome n'avoit aucune partie de murailles sur les rives du Tibre; il en résulte, que les murs qui faisoient la clôture de la ville, devoient se répondre, & être en opposition sur l'un & l'autre des bords du fleuve. Ce n'est que dans des temps postérieurs que cette base du quartier au-delà du Tibre a été agrandie, en commençant d'un côté un peu au dessus du *ponte Sisto*, & étant prolongée de l'autre à environ dix-huit cents palmes Romains, ou un peu plus de deux cents toises, au dessous de la *porta Portese* d'aujourd'hui, que le pape Urbain VIII a fait rentrer plus en dedans qu'elle n'étoit auparavant. Les murs d'enceinte qui partoient des différens termes de cette base, formoient un angle plus ou moins ouvert du côté de la base, en se réunissant sur la croupe du Janicule, à l'endroit de la porte nommée autrefois *Janiculensis*, aujourd'hui de S.^t Pancrace. La trace de ces murs nous est indiquée d'une manière positive par des vestiges subsistans.

Selon ce que j'ai avancé ci-dessus, la situation des collines sur lesquelles Rome étoit assise, donne lieu de reconnoître ce qui faisoit son emplacement, de circonscrire même son enceinte. On est libre de supposer, que ces collines ont perdu de leur escarpement, & qu'en même temps les fonds ou vallons qui les séparent, ont moins de profondeur que dans les premiers temps. On sait assez, qu'il y a dans Rome moderne des édifices qui couvrent des édifices de Rome ancienne. Mais, cela n'empêche pas que la disposition des différentes collines ne se distingue, ainsi que l'étendue qui appartient à chacune de ces collines. Pour avoir une connoissance aussi précise que positive des circonstances locales du sol de Rome, je me sers d'un nouveau plan beaucoup plus exact que les précédens, publié en 1748 par *Gio-Battista Nolli*. En voulant suivre fort en détail la trace de l'ancienne enceinte, je la prends à la pente extérieure du mont Aventin, & sur le bord du Tibre, que cette colline serre de fort près, vis-à-vis de *Ripa-grande* & de la *porta Portese*. De-là cette pente conduit en tournant jusqu'à la *porta di san Paolo*, où elle s'unit à l'enceinte actuelle, jusque vis-à-vis des bains construits par Caracalla, appelés vulgairement *Therme Antoniane*. Le mont Aventin, qui s'étend jusque-là, est coupé avant que d'y arriver, & vis-à-vis de la porte que je viens de nommer, par un grand sillon, qui le divise en deux parties; & indépendamment de ce que le plan de Rome figure cette division, *Famiano Nardini*, dans son ouvrage intitulé *Roma antica*, en fait la remarque: *si scende (l'Aventino) per traverso da un gran solco, & che dalla porta di san Paolo cominciando, &c.* Si l'on tend ensuite directement pour joindre le *monte Celio*, vers une seconde partie de l'enceinte actuelle, qui embrasse cette colline, on ne renferme pas dans l'ancienne enceinte l'emplacement qui est assez vaste des thermes ci-dessus mentionnés. En suivant cette direction, j'observe que la porte Capène, par laquelle la voie Appienne sortoit de l'enceinte de Rome, se rencontre précisément à l'entrée de l'*Aqua Crabra*, aujourd'hui *Martana*, dans la ville. Et cette circonstance peut nous apprendre

*Lib. II, c. 2,
p. 57.*

Sa. 17,

pourquoi cette porte est appelée par Juvénal *madida Capena*,

& pourquoi Martial s'exprime ainsi, *Capena grandi porta quæ* Lib. 1. epigr. 47.
pluit guttæ; ce qui a rapport à la dénomination d'*Arcus stillans*,
 que le commentateur de Juvénal donne à l'aqueduc qui entroit
 dans Rome par la porte Capène.

Je ne dois pourtant pas dissimuler, que ce n'est pas sans quelque difficulté qu'on peut exclure les bains de Caracalla de l'ancienne enceinte, en les plaçant extérieurement à l'égard de la porte Capène. Le lieu qui convient à cette porte est un point de conséquence par rapport à notre objet, vû qu'il sera question de savoir ce que l'écart de position entre le point du centre de Rome & cette porte peut avoir d'influence sur la mesure de la voie Appienne. Or, voici ce qui fait la difficulté. Selon la description de Rome par Publius-Victor & Sextus-Rufus, les *thermæ Antoninianæ* étoient comprises dans la région ou le quartier de cette ville qu'on appeloit *Piscina publica*. Ce quartier borné d'un côté par ceux qui étoient appelés *Aventinus*, & *Circus-maximus*, confinoit à l'autre extrémité au quartier qui prenoit le nom de *porta Capena*. Les thermes dont il est question n'étant pas dans le quartier de *porta Capena*, pourquoi seroient-ils au dehors de la porte Capène, puisqu'il est naturel de penser, que ce quartier n'étoit ainsi dénommé que parce qu'il étoit contigu & adhérent à cette porte? Je trouve néanmoins qu'en renfermant les thermes, la porte Capène sera plus éloignée du centre de Rome d'environ seize cents palmes Romains, ou de cent quatre-vingt toises, ce qui vaut à peu près un quart de mille Romain; & ce plus ou moins d'éloignement du point pris au centre de Rome, est ici de quelque considération, comme on verra par la suite.

L'enceinte actuelle, qui suit comme autrefois la crête du mont *Cælius*, nous conduit à la porte de S.^t Jean de Latran. Mais, au lieu de continuer directement comme aujourd'hui vers l'*amphitheatrum Castrense*, on distingue une trace de l'ancienne enceinte sur l'extrémité du *Cælius*. Les hauteurs prenant ensuite le niveau de la campagne, c'est-là précisément que l'*Agger* de Tarquin le superbe devenoit un boulevard nécessaire à la ville, au défaut de l'assiette naturelle des lieux, en couvrant toute

l'étendue extérieure de l'Esquilin, & aboutissant à un pareil rempart, dont Servius-Tullius avoit renfermé le Quirinal & le Viminal. On a reconnu des vestiges de ce rempart derrière les thermes de Dioclétien, ou la Chartreuse de S.^{te} Marie-des-Anges, selon le témoignage de Nardini: *del qual argine (di Servio) si riconosce il vestigio da gli Antiquarii, dietro alle terme Diocletiane*. Une cavité longue & étroite, semblable à un sillon, & qui après avoir renfermé S.^{te} Marie-des-Anges, renferme S.^{te} Marie-majeure, courant ainsi du nord au sud, nous trace la direction que suivoit l'*Agger*, défendu par un fossé de grande profondeur, dont le prolongement ramène vers l'endroit où j'ai dit que le mont *Cælius* se termine, & où la division d'avec l'Esquilin est bien marquée par l'extrémité du vallon qui fait la distinction de ces collines. Ainsi, cette partie de l'enceinte de Rome n'est pas moins bien déterminée que les autres parties, dont la crête extérieure des collines décide indubitablement.

La crête du Quirinal, faisant face au *monte Pincio*, nommé autrefois *collis Hortulorum*, & dont un vallon la sépare bien distinctement, s'étend depuis la *villa Barberini* jusqu'à l'angle des jardins du palais de *Monte-cavallo*. De cet angle la colline prend une autre direction, pour s'approcher du mont Capitolin aux environs de la colonne Trajane: & en tirant une ligne de peu d'étendue, depuis le pied du mont Capitolin & la roche Tarpéienne jusqu'au Tibre, par un endroit bas & serré, où dans les premiers temps les inondations du fleuve formoient un marécage, appelé *Velabrum*, on achève la circonscription de l'enceinte de Rome ancienne. Quant à la partie qui s'étendoit au-delà du Tibre, je n'ai rien à ajoûter à la description que j'en ai faite en parlant du Janicule.

Après avoir reconnu la trace de l'enceinte de Rome, on desire de connoître la mesure de son circuit. En suivant cette trace sur le plan de Nolli, & en circulant par les lieux ci-dessus spécifiés, je trouve environ cinquante-quatre mille *palmi Romani d'architettura*, selon l'échelle de ce plan. La longueur du palme des architectes Romains, selon la mesure qu'en a donné M. Cassini, est de huit pouces trois lignes. M. Auzout en

*Suites de Mém.
de l'Ac. des Sc.
Ann. 1718.*

soustrait un dixième de ligne. Mais, sans affecter cette délicatesse, les cinquante-quatre mille palmes font quatre cents quarante-cinq mille cinq cents pouces, ou trente-sept mille cent vingt-cinq pieds, ou six mille cent quatre-vingt-sept toises trois pieds. Pour connoître jusqu'à quel point on pouvoit prendre confiance dans la mesure qui produit ce calcul, j'ai cherché à vérifier l'échelle du plan, par la mesure d'un espace déterminé géométriquement. Les PP. Maire & Boscovich, Jésuites, dans l'ouvrage par lequel ils viennent d'exposer leurs opérations pour la mesure d'un arc du méridien dans l'étendue de l'État du S.^t Siège, indiquent la distance d'une station au collège Romain jusqu'au dôme de S.^t Pierre, de quinze cents trente-cinq pas. Et à raison de la longueur actuelle du mille Romain d'aujourd'hui, par les élémens qui servent à le composer, & de ce que ces Pères remplissent l'espace du degré par soixante-quatorze milles & demi, en fixant la mesure du degré à cinquante-six milles neuf cents soixante-quatorze toises, ce qui donne le mille à sept cents soixante-quatre toises quatre pieds & demi; les quinze cents trente-cinq pas font onze cents soixante-quatre toises. Or, je trouve que la même distance selon l'échelle du plan, est d'environ dix mille deux cents palmes, ce qui par la mesure du palme revient à onze cents soixante-huit toises, ou moins de onze cents soixante-sept en suivant la mesure du palme de M. Auzout; & il n'est guère possible de rencontrer plus juste & de trouver un accord plus parfait, par des moyens très-différens. En évaluant l'ancien mille Romain à sept cents cinquante-six toises, selon ce qui m'a paru jusqu'à présent plus convenable, le circuit de Rome de six mille cent quatre-vingt-sept toises, selon le calcul ci-dessus, contient huit milles & cent quatre-vingt-six pas ou environ.

Cette mesure d'enceinte, qui s'étend à près de trois de nos lieues communes, paroît très-considérable, quand on se représente que c'est Rome dans les premiers temps, & avant que le gouvernement monarchique eut fait place au républicain, sous lequel cette ville parvint à l'empire du Monde. On ne conçoit que Rome fut si grande dans les bornes d'une domination

qui a long-temps été très-étroite, que parce que sa puissance, & presque tous les sujets de l'État étoient renfermés dans ses murs.

Lib. IV. Mais, si l'on estime Rome très-spacieuse lorsque ses dépendances étoient très-resserrées, on l'estimera au contraire très-resserrée dans la même enceinte, si l'on pense que la grandeur de cette enceinte a dû prendre un agrandissement proportionné au progrès de la puissance Romaine. Cependant, nous sommes instruits par Denys d'Halicarnasse, de ce qu'un séjour de plus de vingt ans à Rome ne pouvoit lui laisser ignorer, que jusqu'à son temps, qui est celui d'Auguste, l'enceinte de la ville n'avoit point été reculée au-delà des limites que lui avoit donné Servius-Tullius. On apprend même par quelle raison cette enceinte subsistoit dans le même état : un sentiment religieux la faisant respecter, on s'étoit abstenu d'y apporter du changement : ἔκ τούτου, ὡς φασί, τὸ δαίμονι.

Lib. I. Ce témoignage d'un historien, qui avoit habité Rome, pour prendre dans le sein de la capitale les connoissances nécessaires à son objet d'écrire l'histoire Romaine, ne souffre point de ce qu'on lit ailleurs, que Sylla, César, & Auguste, ont reculé *Pomærium urbis*. Car, il ne faut pas que *Pomærium*, & *murus* ou *mænia*, soient pris indifféremment pour une seule & même chose. Les bornes du *Pomærium* ont pû être portées plus loin, sans que le rempart ou la muraille ait changé de place ; & il est même arrivé que l'enceinte du mur a été reculée, sans que le *Pomærium* l'ait suivie. Tite-Live nous apprend, que *Pomærium* étoit un espace vuide de maisons aux environs des murs, tant en dedans qu'au dehors, & dont le terme étoit consacré par une cérémonie religieuse, empruntée des Étrusques. Selon Lib. XIII, Aulu-gelle, il étoit écrit dans les livres des Augures, en parlant cap. 14. du *Pomærium* ; *facit finem urbani auspicii*. Quoiqu'il paroisse naturel de croire, que l'agrandissement du *Pomærium* se fit en conséquence d'un reculement dans le rempart, & qu'il semble même que Tite-Live ait eu cette opinion, quand il dit, *in urbis incremento semper quantum mænia processura erant, tantum termini hi consecrati proferebantur* : cependant on sait par Aulu-gelle,

que le mont Aventin renfermé dans les murs de Rome dès le règne d'Ancus-Marcus, au commencement du second siècle de Rome, demeura hors des limites du *Pomærium* jusqu'à l'empire de Claude, c'est-à-dire six à sept cents ans. Vopisque parlant de l'agrandissement de l'enceinte de Rome par l'empereur Aurélien, qui construisit en effet de nouveaux murs plus reculés que les anciens, ajoute; *nec tamen addidit Pomærio eo tempore*. Les Généraux Romains, qui pour avoir porté plus loin les frontières de l'Empire par quelque conquête, se sont arrogés le droit d'étendre le *Pomærium* de la ville dominante, n'ont vrai-semblablement exercé ce droit qu'en dégageant quelque partie de mur ou de rempart, que des édifices, par succession de temps & par la multiplication des habitans, avoient couvert, & ferroient de trop près; non pas en renversant des remparts, qu'un motif superstitieux, & la vénération des Romains pour le berceau de leur Empire, laissoit subsister, comme Denys d'Halicarnasse nous l'apprend. Et cette manière d'entendre l'élargissement du *Pomærium* est d'autant plus convenable, que le même auteur remarque, qu'à peine l'enceinte se pouvoit-elle distinguer entre les édifices dont elle étoit enveloppée.

Aussi ne convient-il pas, de ne faire consister la ville de Rome que dans ce que ces murs renfermoient. Entre les quatorze régions ou quartiers qui partageoient la ville, selon l'établissement qu'en fit Auguste, plusieurs de ces quartiers étoient dans leur entier hors de l'enceinte. Le quartier que les descriptions de l'ancienne Rome placent précisément en premier lieu, sous le nom de *porta Capena*, étoit en dehors de la porte Capène. Un autre quartier, appelé *circus Flaminius*, & qui de même que celui d'au-delà du Tibre, avoit plus que le double de la circonférence que ces descriptions donnent aux différens quartiers; qui contenoit le Panthéon, le mausolée d'Auguste, le champ de Mars, étoit entièrement dégagé de l'enceinte. Il en étoit de même du quartier appelé *Via lata*. Pline fait bien remarquer dans l'étendue de Rome, une distinction de ce qui étoit renfermé dans les portes, d'avec ce qui s'étendoit au-delà.

Lib. III, c. 5.

En donnant un calcul des espaces que parcouroient les grandes voies dans ce que la ville contenoit, à compter ces espaces sur chacune de ces voies depuis le milliaire doré, *mensurâ curiæ à milliario aureo, in capite Romani fori statuto*; il distingue formellement les espaces bornés aux portes, *ad singulas portas*, d'avec ceux qui s'étendoient au-delà, *ad extrema teſtorum*. Selon la description des quartiers de Rome, celui qui étoit appelé *forum Romanum*, contenoit avec le milliaire doré, où toutes les voies principales se réunissoient comme à leur centre, un lieu particulier appelé *Umbilicus*. Or, dans cette région où ce quartier, qui renfermant le Capitole étoit précisément au pied de l'ancienne enceinte, comment reconnoître le juste milieu de Rome, à ne considérer Rome que dans l'étendue de cette enceinte?

Il y a des indices que Rome du temps de Pline n'avoit point changé d'enceinte. Le projet de Néron, d'agrandir la ville au point qu'elle s'étendit jusqu'à Ostie, & plusieurs autres, n'ont été que des chimères. Pline qui écrivoit sous Vespasien & Tite, parle au temps présent du rempart de Tarquin bornant la ville; *clauditur ab oriente aggere Tarquiniî superbi, inter prima opere mirabili*. Et quoique le centre de la ville ne fût nulle part plus resserré par l'ancienne enceinte que vers le Capitole, & qu'en reculant cette enceinte, c'étoit précisément de ce côté-là qu'il convenoit davantage de s'étendre, selon ce que pratiqua Aurélien en construisant de nouveaux murs; cependant, un fait

*Lib. VIII,
circa finem.*

rapporé par Josèphe, dans l'histoire de la guerre des Juifs, prouve que l'enceinte n'avoit point été reculée au temps dont il est question. Le fait est que Vespasien & Tite, avant que d'entrer triomphans dans Rome, furent reçus par le Sénat au portique d'Octavius. Or, ce portique étoit situé, comme on

*Lib. XXXIV,
cap. 3.*

l'apprend de Pline, *ad circum Flaminium*; & les vestiges de ce cirque ont été reconnus de plusieurs sçavans Antiquaires, dans un emplacement peu éloigné au dehors du Capitole, comme

*Lib. VI, c. 2.
Lib. I, c. 4.*

on peut voir dans Nardini, qui en tire judicieusement cette conséquence, *onde perciò le mura nel tempo di Vespasiano non erano moſſe*.

Mais, quoique les faits se joignent aux circonstances locales, qui

qui sont encore moins irrévocables, pour ne connoître jusqu'alors dans Rome que la même enceinte; on peut objecter, que Pline donne à cette enceinte, *mania collegere*, (ce sont les termes qu'il emploie, en datant d'une année pendant laquelle Vespasien & Tite exerçoient conjointement la Censure) XIII milles CC pas, non VIII milles CC, ou environ, comme on les trouve sur le lieu même. Des Savans, & entr'autres Juste-Lipse, préoccupés & éblouis de la grandeur Romaine, ont vû Rome très-resserrée dans cette mesure de Pline. C'étoit faute de connoître le sol de Rome, de prendre la chaîne pour le mesurer, comme on vient de le faire; & faute aussi de considérer, que malgré l'éloignement des temps, la mesure doit encore être rapportée à l'enceinte de Servius-Tullius, laquelle sous ce point de vûe sera regardée comme très-vaste, eu égard à la foiblesse de Rome sous les Rois qui l'ont gouvernée. Mais, bien loin que la mesure de Pline soit défectueuse pour n'être pas assez étendue, puisqu'au lieu de XIII milles & CC pas, la mesure précise & positive du sol ne donne que VIII & environ CC; que jugera-t-on de plus praticable en cette diversité, ou de réformer un seul chiffre dans la leçon, ou de bouleverser l'assiette de Rome, pour faire ses collines plus grandes que dans la nature, & porter en même temps sur ces collines des lieux dont la place ne s'y rencontre pas? Il faudroit, pour prendre le dernier parti plutôt que l'autre, se rendre garant qu'il n'y a jamais eu de nombres fautifs dans les écrits de l'antiquité, de la part tant des auteurs mêmes que de leurs copistes. En croisant les jambages du V, chiffre romain, il a été facile à un copiste en cet endroit comme en d'autres, d'en faire un X. Quant à la différence réelle entre XIII & VIII, c'est un avantage pour notre curiosité qu'elle ne soit pas légère, qu'elle soit même assez considérable pour se faire beaucoup sentir sur le terrain auquel cette mesure se rapporte; & il n'est pas indifférent de remarquer que la fraction de mille, qui déborde le nombre des milles d'environ un cinquième, ou de deux cents pas, se trouve en effet convernable au même terrain.

Que l'enceinte de Rome ait été reculée par Aurélien, c'est
Tome XXX.

. Dd

Lib. III, c. 5.

De magnitudine Romanâ,
lib. III, c. 2.

ce qui ne souffre aucune difficulté. Eutrope dit simplement d'Aurélien, *urbem muris firmioribus cinxit. Aurelius-Victor* ajoute, *laxiore ambitu*. Je me crois dispensé d'entrer dans le détail de tout ce qui serviroit à réfuter Vopisque sur l'étendue d'environ cinquante milles qu'il attribue vaguement à l'enceinte d'Aurélien. Des lieux, qui sont indubitablement demeurés dans les dehors de Rome, le *pons Milvius* d'un côté, le fleuve *Almo* de l'autre, *moles Adriani*, l'emplacement de la basilique de S.^t Pierre, celui de l'église de S.^t Paul *extra muros*, auroient été plus voisins du centre de Rome que des extrémités de cette ville, si cette enceinte étant d'environ cinquante milles, le diamètre de cette circonférence eût occupé l'espace d'environ seize milles, ou de cinq lieues françoises. Deux sçavans Antiquaires, après avoir étudié l'ancienne Rome dans Rome même, Alessandro Donati, & Famiano Nardini, pensent que l'enceinte actuelle représente celle d'Aurélien. Je ne grossirai point ce Mémoire des preuves dont ils s'autorisent dans cette opinion, & que je crois plus solides que ce qu'on imagineroit pouvoir leur opposer. Ce qu'il convient de distinguer dans l'enceinte actuelle d'avec celle d'Aurélien, en ce qui concerne la partie appelée *Tras-Tevere*, n'est point équivoque. Du temps que les Goths dominoient en Italie, on voit par le détail que donne

Gothicor. l. 1. Procope, du siège que Bélisaire soutint dans Rome contre Vitigès, que l'enceinte de ce quartier étoit agrandie en approchant du tombeau d'Adrien, enveloppé aujourd'hui par les bastions du château S.^t Ange. Mais, le même historien nous fait aussi connoître, que la basilique de S.^t Pierre, de même que

Ibid. lib. 11. celle de S.^t Paul située vers l'autre extrémité de la ville, n'étoit pas dès-lors renfermée avec le Vatican dans l'enceinte, puisqu'il rapporte que les assiégeans maîtres des dehors, respectèrent ces deux églises, & ne commirent à leur égard aucun acte d'hostilité.

Le plus grand reculement de l'enceinte d'Aurélien à l'égard de l'ancienne, a été, comme il étoit naturel que cela fût, au nord du Capitole, pour renfermer dans les murs la plus grande partie de la ville qui ne l'avoit point été auparavant. L'agrandissement

s'est communiqué à la partie orientale. Enfin, du côté qui regarde le midi, la porte Capène a été reculée, & les environs du monticule appelé *monte Testaccio*, ont été renfermés. Il faut croire que la rive du Tibre fut couverte de remparts dans les endroits où l'enceinte du côté du Janicule n'embrassant pas autant d'espace, ne répondoit point à l'enceinte plus spacieuse. En circulant ainsi autour de Rome, je trouve quatre-vingt-un mille cinq cents palmes de l'échelle du plan de Nolli, qui par le calcul font neuf mille trois cents trente-huit toises & demie. Cette mesure de circonférence étant réduite en milles Romains, il en sort douze milles & environ trois cents quarante-cinq pas; ce qui prouve bien que dans la mesure d'une enceinte qui avoit moins d'étendue, les treize milles & deux cents pas qu'on lit dans Pline ne sauroient avoir lieu. Quand on voudroit même que l'enceinte d'Aurélien n'eût rien de commun avec l'enceinte actuelle, en combattant par-là l'opinion des Savans qui ont été plus à portée d'en juger sur les lieux; pourra-t-on disconvenir, que l'enceinte qui précédoit celle d'Aurélien ne renfermoit pas tout ce que nous embrassons d'après l'enceinte d'aujourd'hui; & en faut-il davantage pour être convaincu que la mesure de Pline ne peut être admise, sans une correction dans les nombres?

On croira être bien fondé d'alléguer, pour contrarier ces mesures, que Photius dans l'extrait d'Olympiodore, cite une mesure de la circonférence de Rome, par un arpenteur du temps de l'invasion des Goths, sur le pied de vingt & un milles. Mais on répond à cette objection, que c'est précisément contre les Goths que Bélisaire a soutenu un siège dans Rome. Les murs de cette ville n'étoient pas alors de fraîche construction, puisqu'ils menaçoient ruine en quelques endroits, & que ce fut une nécessité à Bélisaire d'y faire des réparations. Il est indubitable par le récit très-circonstancié de ce siège dans Procope, qu'alors la sépulture d'Adrien, & l'église de S.^t Pierre, à l'une des extrémités de la ville, n'étoient pas embrassées dans son enceinte; & le même historien parle dans la même histoire, de l'église de S.^t Paul, comme étant encore plus écartée des limites de la ville, vers l'extrémité opposée. Ces lieux néanmoins auroient

Gothicor. l. 1.

Lib. 11.

été contenus fort aisément dans Rome, si son diamètre avoit été presque le double de ce qu'il est en réalité; & il sera sans doute plus difficile de déplacer *molem Adriani*, & plusieurs autres lieux connus, pour les reculer au-delà d'une trop vaste enceinte de Rome, que d'avoir pour suspect un nombre de milles, que l'accord des faits & du local ne sauroit admettre. On peut bien par le motif de tout concilier, étendre le circuit d'un grand nombre de milles à des habitations extérieures, à des fauxbourgs que l'on peut croire avoir été très-étendus, sur-tout dans l'état de Rome le plus florissant : *exspatiantia lecta*, dit Pline, *multas addidere urbes*. Je dois même faire observer, que relativement à l'objet que je me suis proposé dans ce Mémoire, il seroit plus avantageux d'agrandir Rome que de la resserrer. Car, il est évident, que si la distance actuelle des lieux sur les voies Romaines autour de Rome étant plus convenable au centre de la ville qu'à ses portes, se trouve trop courte à l'égard des portes pour pouvoir suffire aux nombres de milles en cette distance; l'inconvénient sera d'autant plus sensible & plus grand, que Rome occupera plus de place, & que ses portes seront plus reculées de son centre.

S E C O N D E P A R T I E ,

*Dans laquelle les VOIES qui sortoient de Rome
sont décrites.*

UN point particulier, qu'il nous est essentiel avant toutes choses de fixer dans l'étendue de Rome, puisque les voies Romaines se rapportoient toutes également à ce point, je veux dire le milliaire doré, auquel, selon Plutarque, toutes les voies construites par les Romains vont aboutir; c'est le lieu qui convient à ce milliaire. Il étoit élevé près d'un temple de Saturne, *sub aede Saturni*, au rapport de Tacite & de Suétone; & ce temple étoit au pied du Capitole, *ante clivum Capitolinum*, dit Servius. C'étoit-là que commençoit le *forum Romanum*, Pline établissant le milliaire doré *in capite Romani fori*. Et entre les deux extrémités qu'avoit l'étendue du *Forum* le long du

Tacit. *Hist-*
riar. l.
Sueton. *in*
Othone.
Escidos. l.

mont Capitolin, & dont le *campo Vaccino* est aujourd'hui une partie, il convient de prendre l'entrée du côté du *Velabrum*, dont j'ai parlé: car, Tacite conduit Othon *in Velabrum, & inde ad miliarium aureum sub æde Saturni*. C'est en combinant ces faits & ces positions, que le lieu du milliaire doré peut être désigné avec quelque justesse sur le plan qui représente le sol de l'ancienne Rome. Ubi supra

Un autre préalable consiste à prendre une détermination sur la longueur du mille Romain. Il m'étoit moins permis qu'à un autre, de négliger les recherches qui peuvent conduire à la connoissance de ce mille. La mesure au cordeau ou à la chaîne, de plusieurs intervalles de colonnes milliaires sur pied & dans leur place, l'étendue actuelle & positive de plusieurs grands espaces répondans à des nombres de mille indiqués, les recherches & l'opinion de plusieurs Savans sur la longueur du pied Romain servant d'élément au mille, m'ont fait connoître que la longueur du mille rouloit entre sept cents cinquante-quatre toises & sept cents cinquante-sept, un peu plus ou un peu moins. Je suis entré dans un grand détail sur ce sujet dans un Mémoire particulier donné à la Compagnie; & je pense qu'il y auroit de la témérité à prendre l'affirmative sur une toise de plus ou de moins. Indépendamment de quelque incertitude sur une pareille délicatesse, de quelle conséquence ce défaut de précision sera-t-il sur quinze ou vingt milles mesurés autour de Rome, lorsqu'en cet espace il peut être question d'un mille entier, & davantage, de différence entre le centre de Rome & ses portes? Un nombre moyen pour la longueur du mille, entre les diverses mesures qui sont plus voisines les unes des autres, est sept cents cinquante-six toises; & je m'en tiens à cette mesure, sans vouloir décider de quelque légère différence en augmentation comme en diminution. Il seroit plus favorable, en combattant l'opinion des Savans de l'Italie sur ce dont il est question, de prendre le mille dans une plus grande longueur, & d'adopter celle que lui donne le P. Riccioli, dont il résulte sept cents soixante-douze toises & demie. Car, sur un espace de vingt milles, seize toises & demie sur chaque mille fourniroient trois

cents trente toises, qui vaudroient trois septièmes de mille, ou quatre cents vingt-huit pas; & ce seroit un objet de quelque conséquence, & qui contribueroit sensiblement sur le terrain correspondant au nombre des milles, à faire remonter les distances jusqu'au centre de Rome, plutôt que de s'arrêter à ses portes. Il en sera donc de même à cet égard, qu'en ce qui concerne la grandeur ou l'étendue de Rome, quoiqu'il ne fût pas moins avantageux d'allonger ici le mille Romain, qu'il l'eût été dans la section précédente d'agrandir la ville de Rome. Ainsi, c'est écarter tout ce dont on pourroit tirer plus d'avantage, bien loin de s'en prévaloir, comme cela n'est que trop ordinaire dans les matières controversées. Entrons maintenant dans le détail des voies.

V I A A P P I A.

Il est naturel que cette voie, la plus célèbre des voies Romaines, *longarum regina viarum*, dit le poète Stace, marche ici la première. Il me suffira de la suivre jusqu'à seize milles de Rome: c'est la distance indiquée par l'itinéraire d'Antonin, & par celui de Jérusalem, entre Rome & *Aricia*. Lucain confirme cette indication de distance, en disant qu'elle est égale à celle de Rome jusqu'à l'embouchure du Tibre. Car, la distance de Rome à Ostie est également comptée de seize milles, comme on verra par la suite. On lit dans le scholiaste de Lucain, publié par Oudendorp: *tantum loci occupavit, ut sedecim millia passuum teneret. Tantum enim Aricia distat à Roma*. Strabon fournit la même distance en comptant cent soixante stades, parce qu'il y emploie, comme il le fait aussi en d'autres endroits des environs de Rome, des stades de dix pour un mille. Et rien ne paroît moins équivoque que cette espèce de stade, lorsqu'on est instruit assez en détail dans la Géographie, pour faire la comparaison de ces stades aux espaces réels qui y correspondent. Car, quoique Cluvier & Holstenius, parce qu'ils n'ont pas connu d'autre compensation entre des nombres de stade & des nombres de mille que celle de huit stades pour un mille, aient eu opinion qu'il falloit substituer cent vingt stades à cent soixante dans

Strabon, les autres endroits de Strabon où cette mesure de stade est seule convenable, s'opposent à une interpolation dans l'endroit dont il s'agit en particulier.

La carte dont j'accompagne ce Mémoire, & qui représente le local avec autant de précision qu'il m'a été possible d'en mettre, donne la distance entre le point de Rome fixé au milliaire doré, & la position d'*Aricia*, ou, comme on dit aujourd'hui, *la Riccia*, de douze mille cent cinquante toises ou environ. Cette distance est appuyée sur la position d'*Albano*, selon la détermination précise qui résulte des opérations des PP. Maire & Boscovich, en concluant par le calcul, la différence de latitude & de longitude entre le point du collège Romain & la position d'*Albano*. La Riccia est peu au-delà d'*Albano*, ce qui a pu faire indiquer ces lieux comme adhérens & contigus dans l'itinéraire de Jérusalem, qui en fait mention conjointement, *civitas Aricia & Albana*, & qui rend commune entre *Aricia* & *Albani* la distance qui précède ces lieux, & celle qui la suit.

L'espace déterminé à douze mille cent cinquante toises ou environ, entre le point du centre de Rome & *Aricia*, contient seize milles romains & environ soixante & dix pas, en ne donnant au mille que sept cents cinquante-six toises. Si on étend la mesure du mille à sept cents soixante & douze toises & demie, le même espace ne répond qu'à quinze mille & environ sept cents vingt pas. Quant à la différence qu'on peut vouloir entre une mesure directe & celle d'une route, la voie Appienne est bien du nombre des routes qui permettent le moins de quantité en cette différence. Elle est très-directe dans son alignement, ne rencontrant en son passage aucune inégalité de terrain assez considérable pour l'écarter de cet alignement. Dans l'intérieur de Rome, où elle portoit le nom de *via Appia*, ainsi qu'au dehors, on voit que par un coude forcé pour tourner le mont Palatin, & avant que d'arriver à la porte qui a pris le nom de S.^t Sébastien, elle perd plus sur la ligne directe en l'espace d'environ deux milles, savoir, environ cent pas, qu'elle ne perd dans la continuation jusqu'à

Albano. Il s'ensuit qu'en estimant la mesure itinéraire jusqu'à *Aricia*, cette estime ne passera seize milles que d'une fraction de mille d'environ un quart, encore que le mille soit borné à sept cents cinquante-six toises : car en le portant à sept cents soixante-douze & demie, la même estime n'ira qu'à seize milles.

Mais, c'est bien du centre, & non de la porte de Rome, que cette mesure de distance se prend ainsi. On ne sauroit moins écarter du centre de Rome la porte Capène, qui donne l'issue à la voie Appienne, que jusqu'à l'endroit où j'ai dit que cette porte pouvoit se rencontrer avec l'*Aqua Crabra* ou la *Marrana*, ce qui toutefois consume un mille & plus, comme le plan de Rome le fait connoître, & seroit à déduire sur le compte des seize milles. Et si on recule davantage la porte Capène pour embrasser les thermes de Caracalla, & jusqu'à la séparation qui se fait de la voie Latine d'avec l'Appienne, & que l'on juge avoir dû se faire au débouchement de la porte plutôt que dans un autre endroit, il faudra ajouter un grand quart de mille à la déduction d'un mille. De sorte, que selon l'estime qui recule *Aricia* à seize milles & environ un quart du centre de Rome, il n'y aura que quinze milles à compter, & non pas seize, entre la porte de Rome & *Aricia*. Les quinze milles ne seront pas même complets, si l'on attribue au mille plus de sept cents cinquante-six toises. Concluons donc que le compte de seize milles ne peut convenir à la porte, comme il convient au centre de Rome.

Quand on a reconnu que la distance d'*Aricia*, à la prendre de la sortie de Rome, est de quinze milles précisément, on voit ce qui a donné lieu à Denys d'Halicarnasse de compter cent vingt stades d'éloignement entre Rome & *Aricia*, en remplaçant le mille par huit stades, selon l'usage le plus ordinaire. La méprise des Savans sur le point duquel il faut partir, pour se trouver d'accord avec l'indication de la distance sur le pied de seize milles, a mis de la contrariété dans leurs opinions. Cluvier ne comptant que quatorze milles entre Rome &

Latium, t. I, p. 192.

Aricia, est repris par le cardinal Corradini, qui réclame l'autorité des itinéraires : *Perperam tamen*, en parlant de l'opinion de

de Cluvier, *cum Itinerarium Antonini, & Hierosolymitanum, ad decimum sextum id statuunt*. Mais, vu que la distance entre Albano & Aricia est à peine d'un mille, cette critique de M. Corradini ne peut convenir à l'emplacement qu'il donne à Albano entre la douze & la treizième colonne, c'est-à-dire trois à quatre milles d'Aricia. Strabon fait voir qu'Aricia n'a pas changé de place : il en représente la situation en lieu bas & enfoncé, *καίτοις ὁ ὅτις ὁ τόπος*, ayant néanmoins un château sur une éminence. La ressemblance que dans un ouvrage qui concerne l'Italie, j'ai fait remarquer entre cette description topographique d'Aricia & le lieu actuel de la Riccia, a été confirmée par M. Pratilli. Voici comment il s'en explique dans son ouvrage sur la voie Appienne : *Quivi (savoir, il moderno castello della Riccia) vedendosi la valle Aricina, molte rovine di edifizj e sepolcri, il sito concavo, che in una collinetta va à terminare; ed altri chiarissimi contrafegni dell'antico descritto sito di Aricia.*

Annal. de l'Ital.
p. 194

Via Appia,
p. 79.

Il n'entre point dans mon objet de faire des recherches particulières sur d'anciens lieux & monumens qui se rencontrent en suivant la voie Appienne. Je me borne à une simple longimétrie ou mesure actuelle du terrain, en parcourant les voies Romaines autour de Rome. Je remarquerai seulement, que l'intervalle de Rome à Aricia étant coupé en deux espaces dans l'itinéraire de Jérusalem, le nombre de milles en l'un de ces espaces, savoir 1x, est assuré par la dénomination du lieu intermédiaire, *ad nonum*. La table Théodosienne indique Bovilla à x de Rome, c'est-à-dire un mille plus loin. Cet ancien municipe, où se célébroient des jeux en l'honneur de la famille des Jules, est placé par Holstenius dans l'endroit où existe une osteria, appelée li Fratocchi. Fabretti s'écarte de la voie sur la gauche, en désignant un lieu appelé Torre di re Paolo. Mais, la mesure de la voie jusque-là ne se borne pas à dix milles ; elle en fait compter douze. Et ce qui reste d'espace pour arriver à Aricia, qui devoit être de six milles, n'en vaut que quatre. Il est aisé de voir, que ces défauts de convenance procèdent du faux principe sur le lieu d'où l'on fait partir les distances.

Annot. in Chir.
ver. ad p. 918.

Le nombre III qui paroît dans la Table entre *Bovilla* & *Aricia*, doit être réformé, en réunissant les deux premières unités pour en faire un V. Car, il est indubitable que la distance de Rome à *Aricia* renferme XVI milles, & qu'elle n'est point limitée à XIII.

V I A A R D E A T I N A.

Il sort de la voie Appienne, au-delà du passage du petit fleuve *Almo*, nommé aujourd'hui *Aquaccia*, une branche de voie qui conduit à *Ardea*, & qui est tracée dans les cartes des environs de Rome, & notamment dans l'arpentage de l'*agro Romano* par Cingolani, sous le nom de *via Ardeatina*. Je ne parlerai de cette voie que pour n'être pas accusé de l'omettre: car, je ne la trouve point décisive sur ce qui fait notre objet, & d'autant moins que l'emplacement de l'ancienne *Ardea* peut paroître incertain, & différent du lieu qui porte aujourd'hui le même nom. La trace de la voie qui y conduit, y compris ce qu'elle a de commun avec l'Appienne depuis le centre de Rome, consume environ vingt-deux milles. Strabon marque cent soixante stades dans cette distance; & on en conclut vingt milles, si l'on prend ces stades sur le pied ordinaire, & à huit stades pour un mille. Mais, vû que Strabon ajoute plus bas, qu'*Ardea* est dans la même distance de Rome que le *mons Albanus*, où *Ascanius* construisit la ville d'Albe; les cent soixante stades ne peuvent valoir que seize milles, & doivent être pris pour stades de dix au mille. Car, la situation d'*Alba-longa* sur le bord oriental du lac de Castel-Gandolfe, qui du nom d'*Alba* étoit autrefois appelé *Albanus*, est avouée de tous les Savans pour avoir occupé le lieu que l'on nomme *Palazzolo*, sur la pente de la montagne. Or, la distance de ce lieu ne diffère de celle qui est entre Rome & *Aricia*, & que Strabon fixe également à cent soixante stades, que comme étant plutôt un peu moindre que plus forte. Et puisque cent soixante stades entre Rome & *Aricia* répondent à seize milles, & que l'éloignement entre Rome & *Ardea* se compare à une distance qui s'y rapporte, les cent soixante stades de Rome à *Ardea* répondent à seize

milles, & n'en valent pas vingt. Voici même une autre circonstance, qui exige que l'on convienne de cette évaluation de cent soixante stades entre Rome & *Ardea*. On trouve en même temps dans Strabon, que la distance d'*Ardea* à la mer est de soixante-dix stades. Ce nombre de stades étant pris pour sept milles par analogie avec la distance qui précède, il devient sur le local le juste complément de l'espace pour arriver jusqu'au bord de la mer; ce qui n'est pas également convenable à l'emplacement actuel d'*Ardea*, qui n'est qu'à trois milles de la mer, non pas à sept. Ainsi, ce n'est pas sans fondement que l'on peut douter, que l'*Ardea* d'aujourd'hui soit au même lieu que l'ancienne, & que sa distance de Rome ait été d'environ vingt-deux milles. Eutrope parlant du siège d'*Ardea* par Tarquin le superbe, ne marque l'éloignement de cette ville que de dix-huit milles, *in octavo-decimo milliaro ab urbe*; & si cette distance n'est pas précisément la même que celle qui se conclut de l'indication de Strabon, elle en approche davantage que d'une plus grande. Vitruve faisant mention des eaux sulfurees du territoire d'*Ardea*, *in Ardeatino fontes frigidi . . . qui sulfurati dicuntur*; je trouve sur la voie Ardeatine, au quinzième milliaire de Rome, un lieu nommé *Solfiorata*, où sont en effet des sources de la qualité dont parle Vitruve. J'ai d'autant moins évité d'entrer dans cette discussion sur la position de l'ancienne *Ardea*, que personne, que je sache, entre les Savans, n'a senti la difficulté qui s'y rencontre; & il me suffit de l'avoir exposée, sans entreprendre de la résoudre parfaitement.

P. 232.

Lib. I.

L. VIII, c. 5.

VIA OSTIENSIS.

Je passe à la voie qui doit nous conduire à Ostie. Le témoignage d'Eutrope, & de plusieurs autres historiens, & celui de Cassiodore, sont d'accord avec l'itinéraire d'Antonin, & avec la Table, sur le nombre de xvi milles entre Rome & Ostie. C'est pour cela qu'on lit dans Pline, & dans son abrégé-viateur Marcien, que Rome est à seize milles de la mer. Pour arriver jusqu'à Ostie, en mesurant la voie Romaine, je ne m'arrête point à la position actuelle d'Ostie; j'étends la mesure,

Eutrop. lib. I.

Cassiod. in Chron.

Lib. III, c. 5.

comme il convient de le faire, jusqu'aux vestiges de l'ancien emplacement, qui sont à un bon mille plus loin. Mais, au-delà du dixième milliaire, je distingue l'ancienne voie, dont on reconnoît sur les lieux l'alignement très-direct vers Ostie, d'avec un autre chemin qui circule en approchant du Tibre, de manière à donner lieu de compter cinq milles, dans un espace où la voie ancienne & directe n'en donne que quatre. En partant du centre de Rome, la distance qui n'est en droiture que de quatorze milles & environ huit cents pas, fait compter précisément les seize milles, par assujétissement à des détours, auxquels le cours du Tibre dans ses replis oblige en quelques endroits de la route. Au lieu de cette convenance qui se rencontre à partir du centre de Rome, si l'on part de la porte qui sert d'issue à cette voie, on ne comptera pas quinze milles complets, vû qu'entre le lieu du centre & la porte, & avant que la voie soit au dehors de Rome, elle consume environ onze cents soixante pas. Il faut donc, pour pouvoir compter seize milliaires, les prendre du centre, ou du milliaire doré, non pas de la porte.

Cette porte a pris le nom de S.^t Paul, qu'on lui donne aujourd'hui, d'une basilique ou église, dont Eusèbe fait mention d'après un auteur qui écrivoit du temps de Sévère. Car, en disant que des monumens ont été érigés aux Apôtres, l'un près du Vatican, l'autre sur la voie d'Ostie; il est évident que comme le premier de ces monumens désigne la basilique de S.^t Pierre, l'autre désigne celle de S.^t Paul: « Je montrerai, » dit-il, des trophées élevés en l'honneur des Apôtres: car, sur » le grand chemin royal qui conduit au Vatican, & sur la voie » qui conduit à Ostie, vous trouverez ces trophées solidement établis, & servant de remparts à l'Église Romaine. » La basilique de S.^t Paul est située à huit ou neuf cents pas plus loin que la porte de Rome; en sorte qu'à compter du centre de la ville, cette église s'en trouve distante de deux milles précisément.

Hist. Ecclef. lib. 11. Procope dit que l'église de S.^t Paul est à quatorze stades de Rome, & il le dit parce qu'elle étoit, comme on le voit, près du second milliaire. Car, quoiqu'au premier coup d'œil,

quatorze stades ne paroissent répondre qu'à un mille & trois quarts, j'ai eu lieu de reconnoître que dans Procope ils répondent à deux milles. Cet historien marque la distance de Rome à *Tibur*, ou Tivoli, de cent quarante stades; & comme on y comptoit vingt milles, c'est remplacer le mille par sept stades. Pour la distance de Rome à *Centum-cellæ*, ou Civita-vecchia, dans laquelle l'examen des anciens Itinéraires fait compter quarante ou quarante & un milles, Procope marque deux cents quatre-vingt stades; & on voit que dans ce nombre de stades, le mille est également compensé par sept stades. Je découvre même le principe d'une pareille compensation. Procope, sujet de l'Empire Grec, étoit préoccupé de l'usage établi chez les Grecs des temps postérieurs ou du sien, de comparer le mille à sept stades: & quoique cette compensation procédât plutôt de la réduction du mille, que d'un agrandissement dans le stade; cet historien n'apportant pas une précision rigoureuse & géométrique à distinguer le mille Romain dans sa vraie longueur, d'avec le mille altéré des Grecs, il a multiplié le nombre des milles Romains par celui des stades qui convenoit à ce qui lui étoit familier comme usité chez sa nation. Il n'y a rien de si naturel que de penser ainsi; & c'est même le seul moyen de concilier Procope avec la réalité. Or, de ce qu'un lieu qui n'est éloigné de la porte de Rome que d'environ neuf cents pas, est désigné dans la distance qui indique le second milliaire; il en résulte indubitablement, que le compte des milliaires ne pouvant convenir au lieu qu'occupe la porte, il faut prendre la distance de plus haut, & d'un lieu plus reculé, & ce lieu ne peut être que le milliaire doré. On lit dans le martyrologe d'Adon, *sexto idus Augusti; Romæ, viâ Ostiensi, milliario VII; natale S.ⁱ Cyriaci martyris*. Or, je trouve dans l'arpentage de Cingolani, le champ qui porte le nom de *san Cyriaco*, & ce champ est à quelques cent pas du point qui convient au septième milliaire. Il seroit près du sixième, si le compte des milliaires se prenoit de la porte de Rome par laquelle on sortoit pour se rendre à Ostie. Le rapport du local avec différentes positions indiquées de cette manière ne souffre point de contradiction.

L. V, p. 232.
Ital. an. l. III,
 p. 872.

Il y aura encore plus de nécessité de remonter jusqu'au centre de Rome, pour retrouver la distance indiquée entre Rome & Ostie, si au lieu de sept cents cinquante-six toises pour la longueur du mille, on la veut de sept cents soixante-douze & demie. Car, la mesure de la voie que l'on trouve de seize milles complets, n'iroit autrement qu'à quinze milles deux tiers au plus. Mais, je ne quitterai point le même espace entre Rome & Ostie, sans parler du compte de cent quatre-vingt-dix stades que l'on trouve dans Strabon. Cluvier, qui selon l'évaluation ordinaire des milles pour les stades, & toujours à raison de huit stades pour un mille, voit dans ce compte vingt-trois milles & sept cents cinquante pas, veut corriger les nombres de Strabon, quoiqu'il convienne que les manuscrits, de même que les différentes éditions, s'accordent à donner les mêmes nombres. Ce Savant n'a pas pris garde en rapportant le passage de Strabon, qu'il est question de la navigation du Tibre lorsque Strabon dit, que les bâtimens de mer versent leur charge à Ostie, pour être transportée sur des bâtimens de rivière jusqu'à Rome. Et dans l'article qui doit terminer ce Mémoire sous le titre de *via Portuensis*, on verra qu'il y avoit en effet une voie particulière bordant la rive du Tibre, pour qu'il fût praticable de haller des bâtimens qui remontoient. Or, les circuits du Tibre doivent mettre une notable différence entre cette voie & une voie directe dans les terres. Il doit donc être question de mesurer les circuits du Tibre. Je les vois décrits dans l'arpentage de Cingolani : & partant de l'ancienne Ostie, & circulant autant que la représentation figurée du cours du fleuve le prescrit, je trouve en arrivant précisément au lieu désigné pour le débarquement, & qu'on appelle encore aujourd'hui *porto di Ripa grande*, je trouve, dis-je, dix-neuf milles & environ un quart. Je pense qu'il est aisé après cela de reconnaître la justesse que renferme le compte de Strabon. Car, étant prévenus d'ailleurs, qu'il donne des comptes de stades pour des espaces, où l'on est assuré que ce qui est un mille répond à dix stades, il s'ensuit que les cent quatre-vingt-dix stades dont il s'agit répondent pareillement aux dix-neuf milles de la

mesure actuelle & positive. Au reste, ce qui a fait difficulté aux yeux de Cluvier, a pu tromper le scholiaste de Lucain : à *Româ*, dit-il, *si per flexus (Tiberis) torquetur, XXIV M. sunt*; ajoutant à cela, selon ce qui convient, *recto itinere XVI*. Comme il est vrai que les circuits du Tibre consomment dix-neuf milles & environ un quart, ainsi que je viens d'en rendre compte, & que ces dix-neuf milles & un quart en stades de dix pour un mille font cent quatre-vingt-douze stades; si l'on n'est point prévenu de ce rapport de stades avec les milles, & qu'on sous-entende par un principe trop général qu'un mille répond à huit stades, les cent quatre-vingt-douze stades font compter vingt-quatre milles. Il faut pour être détrompé, que la connoissance du local prête ici à l'ancienne Géographie le secours & la lumière qui lui sont souvent très-nécessaires, & sur quoi elle se fonde particulièrement en tout ce que la matière de ce Mémoire renferme de discussion.

VIA LAURENTINA.

Au-delà du cinquième milliaire, sur la voie d'Ostie, il en sort une branche de voie qui conduisoit à *Laurentum*. On croit retrouver des vestiges de cette ville aux environs d'une vieille tour, située peu loin de la mer, & appelée *Paterno*. On y distingue les restes d'un aqueduc. C'est déplacer étrangement *Laurentum*, & le transporter au-delà d'*Ardea* du côté d'*Antium*, que de prendre, selon l'opinion de quelques-uns, le lieu qu'on appelle aujourd'hui *larghi di san Lorenzo*, pour *Laurentum*. La distance de cette ville à l'égard de Rome n'est point indiquée dans les monumens de l'antiquité. Car, le nombre XII que l'on voit dans la Table, n'y convient point, & celui de XVI placé entre Ostie & *Laurentum*, comme on le trouve aussi dans l'itinéraire d'Antonin, conviendrait davantage entre Rome & *Laurentum*. Les vestiges dont je viens de parler, & la *torre di Paterno*, sont par la mesure actuelle de la voie, peu au-delà du seizième milliaire à compter de Rome. Mais, si nous ne pouvons comparer cette mesure à une indication de distance qui soit positive, nous trouvons sur cette voie un lieu nommé

Decimo, & un vallon qui est contigu appelé *valle di Decimo*. Voilà donc l'indication précise du *Decimum milliare* sur la voie qui tendoit à *Laurentum*. Or, la mesure des milles en partant du centre de Rome, fait tomber le point du dixième milliaire entre un courant d'eau qui traverse le vallon, & l'habitation qui se nomme *Decimo*, à quelques centaines de pas plus ou moins de l'un ou de l'autre endroit. Si l'on part de la porte de Rome, on arrive au *Decimus lapis* avant que de compter neuf milles complets, sans néanmoins qu'on soit libre de changer la dénomination subsistante de *Decimo* en celle de *Nono*. Plin le jeune, qui avoit une maison de campagne dans le voisinage de *Laurentum*, fait mention du *decimus-quartus lapis* sur cette même voie, disant qu'il la quittoit en cet endroit pour se rendre à sa maison.

L. II, *epist.* 17.

V I A L A T I N A.

Il faut reprendre la voie Appienne, pour faire mention de la voie Latine, qui s'en détache à près de treize cents pas du Milliaire doré. Je ne connois pourtant point de position actuelle sur cette voie, dont on puisse tirer une conséquence qui soit affirmative par rapport à notre objet. L'itinéraire d'Antonin marque un *Decimum* : mais, la dénomination n'en subsiste plus, que je sache, comme sur la voie de *Laurentum*. Une branche détachée de la voie Latine conduisoit à *Tusculum*; & cette ville, selon Denys d'Halicarnasse, n'étoit pas moins éloignée de Rome que de cent stades. Outre que cette indication, de la manière dont elle est exprimée, peut paroître un peu vague; il semble que la position de *Tusculum* ne soit pas décidée, les opinions étant partagées entre *Frascati* & un autre lieu plus reculé dans la montagne, qu'une vallée sépare du *mons Albanus*. Les vestiges qui sont en ce lieu ont néanmoins plutôt paru les restes d'un palais que d'une ville; à quoi on peut ajouter que la distance, telle que Denys d'Halicarnasse la donne, convient préférablement à *Frascati*. Mais, pour ne rien hasarder de ce côté-là, passons à quelqu'autre voie, qui ne nous laisse pas dans la même incertitude.

Lib. x.

VIA

VIA LABICANA.

Elle succède immédiatement dans l'ordre que nous suivons à la voie précédente ; & conduisant vers *Labicum*, elle étoit appelée *Labicana*. Une même porte dans l'enceinte de Rome étoit commune à cette voie & à la Préneftine. C'est la *porta Maggiore* de l'enceinte actuelle, qui représente celle d'Aurélien ; & à l'égard d'une enceinte précédente & moins reculée, la séparation de la voie Labicane d'avec la Préneftine pouvoit devancer de quelques centaines de pas celle qui se fait à cette porte, sans mettre de différence qui puisse être de quelque conséquence dans la mesure de la voie prise du centre de Rome. On compte XVIII milles dans la Table en deux distances, XV & III, jusqu'au lieu nommé *ad Statuas*, qui désigne vrai-semblablement un *diversorium* ; & ce qui sert à nous indiquer la position, c'est qu'en cet endroit la voie Labicane se divisoit pour communiquer par un *divertigium* à la voie Latine, qu'elle rencontroit au lieu nommé *ad Pictas*, selon le témoignage de Strabon. Or, cette circonstance locale L. V, p. 237. du *divertigium* se retrouve précisément près d'une *osteria*, qui porte le nom de *san - Cesario*. Fabretti & Lucas Holstenius l'ont également remarqué ; & en effet, la fourche ou division de la voie en cet endroit détermine cette situation. Il est constant que les dix-huit milles, marqués par la Table, se retrouveront ; si l'on part du centre de Rome, au milliaire doré : mais il y manquera près de deux milles en partant de la porte Esquiline, que Strabon nomme comme servant d'issue à cette voie. Différentes opinions sur l'emplacement de l'ancien *Labicum*, ne peuvent donner atteinte à ce qui se conclut d'une mesure relative au lieu *ad Statuas* en particulier. Fabretti, & Holstenius avant lui, ont cru reconnoître la position de *Labicum* dans celle que l'on nomme aujourd'hui *la Colonna*, sur un terrain élevé, comme Strabon le dit de *Labicum*, & sur la droite de la voie qui conduit au *diversorium ad Statuas*. Ce lieu actuel de la Colonna se rencontre par la mesure de la voie dans l'intervalle du milliaire XV au milliaire XVI ; & il est à remarquer, que

*Dissert. III, de
Aquaduct. num.
367.*

Page 11.

la distance au milliaire xv est celle que la Table indique pour un lieu nommé *ad Quintanas*, avant que d'arriver *ad Statuas*, à 111 milles plus loin, & on trouve la confirmation de cette distance dans l'Itinéraire d'Antonin, en ces termes; *Lavicanâ, ab urbe ad Quintanas xv*. Une inscription trouvée à la Colonna, & rapportée par Fabretti, nous apprend, que les *Lavicani*, ou *Labicani*, étoient surnommés *Quintanenses*; & cette circonstance semble bien propre à vouloir que la position de *Labicum* ait une grande liaison avec celle que les anciens Itinéraires déterminent uniformément pour *Quintana*. Cependant, un savant Italien, Francesco di Ficoroni, dans un ouvrage imprimé à Rome en 1745, veut transporter ailleurs *Labicum*, le fixant dans l'intervalle de Palestrine à Velettri; *il suo sito*, dit-il, *posto fra Palestrina e Velletri, giustamente in prospetto à retta linea*. Mais, ce savant, quoiqu'il allègue la distance de cent vingt stades que Strabon indique en parlant de *Labicum*, ou quelque chose de plus, n'a pas pris garde qu'il reculoit *Labicum* à plus de vingt milles de Rome, ou plus de cent soixante stades, & même à plus de deux cents des stades dont Strabon fait usage en plusieurs endroits des environs de Rome. *Labicum*, que Strabon disoit être détruit lorsqu'il écrivoit, étoit rétabli du temps de Maxence, qui en aimoit le séjour; & on a trouvé sur la route plusieurs colonnes milliaires inscrites en son nom.

V I A P R Æ N E S T I N A.

J'ai remarqué en parlant de la Labicane, que la Préneftine sortoit de Rome par la même porte, qui est aujourd'hui la *Maggiore*. Quoique quelques-uns prétendent, que la ville de Palestrine soit descendue un peu plus bas que l'ancienne ville de *Præneste*, on ne sauroit supposer que la situation soit fort différente, parce que dans la description qu'en fait Strabon, l'emplacement de la ville est distingué, comme il l'est à présent, de la montagne sur laquelle la forteresse, *arx Prænestina*, aujourd'hui *monte san Pietro*, étoit située. On peut en juger par le plan de Palestrine, inséré dans le *Latium* du P. Kircher.

L. V, p. 238.

La position de cette ville est un point que les opérations des PP. Maire & Boscovich ont fixé géométriquement. La voie qui y conduit, en passant par le lieu qu'occupoit l'ancienne ville de *Gabii*, mentionnée sur cette voie dans les Itinéraires, est tracée dans diverses cartes des environs de Rome. L'Itinéraire d'Antonin & la Table sont d'accord à compter vingt-trois milles entre Rome & *Prænestæ*. Par la mesure de la voie, en partant du milliaire doré, on se trouve précisément dans Palestrine en comptant vingt-trois milles. Mais, parce que l'issue de Rome est la même pour cette voie que pour la Labicane, si l'on part de-là, plutôt que du centre, la voie Prénestine ne donnera guère que vingt-un milles, au lieu de vingt-trois. Une branche de voie qui menoit à *Collatia*, sort de la Prénestine sur la gauche vers le cinquième milliaire; & on en distingue la continuation au-delà de l'emplacement qui convient à *Collatia*, jusqu'au bord d'un courant d'eau, appelé *rio Maggiore*, dont Strabon paroît faire mention sous le nom de *Veresis*. Je ne L. v. p. 239. parle de cette branche de voie que pour la faire connoître, n'ayant point d'application à y faire de quelque distance qui soit indiquée. Mais, en reprenant la voie Prénestine, je dois parler d'un pont de structure remarquable, *stupendi operis*, dit Fabretti, quoiqu'en le construisant on n'ait eu d'autre objet que d'élever le chemin au niveau de la campagne en traversant un vallon. Ce pont est appelé *ponte di Nono*; & en effet nous le voyons sur la carte fort à portée du neuvième milliaire; au lieu qu'en ne commençant à compter les milliaires que de la porte commune entre les voies Prénestine & Labicane, ce même pont se trouvera en deçà du huitième milliaire, quoique la dénomination qu'il conserve indique le neuvième. Il faut donc, pour que le compte de neuf milles se retrouve sur les lieux, partir de plus loin, ou, en rétrogradant, pénétrer dans l'intérieur de Rome. Selon la mention que les Itinéraires font de *Gabii* sur la voie Prénestine, ils marquent XII entre Rome & *Gabii*, & XI entre *Gabii* & *Prænestæ*. Sur ce partage de distance dans l'intervalle de Rome & de *Prænestæ*, je ne veux point dissimuler, que suivant la représentation du local, l'emplacement

*De Aquis &
Aquad. Romæ.
Dissert. I.*

que l'on croit être celui de *Gabii*, tombe au treizième milliaire plutôt qu'au douzième. Mais en même temps, la continuation de la voie jusqu'à *Praneste* ne consumant que dix milles, le total de distance entre Rome & *Praneste* conserve la convenance qui lui est propre, & qu'un peu plus ou moins de précision dans la place d'un lieu intermédiaire, tombé en décadence & dans l'obscurité, & qui n'est pas en évidence comme *Praneste*, ne détruit point.

V I A T I B U R T I N A.

Passons à la voie qui mène à Tivoli, dont la position n'est pas moins bien déterminée que celle de Palestrine. La distance de xx milles, marquée dans l'itinéraire d'Antonin, est confirmée par ce vers de Martial, en parlant de *Tibur*,
Lib. IV, epigr. 57.

Quò te bis-decimùs ducit ab urbe lapis.

J'ajoute à ces indications, qu'ayant trouvé sur une carte véritablement topographique *diacesis & agri Tiburtini*, levée sur les lieux par l'abbé Revillas, la place de deux colonnes milliaires sur pied, & numérotées l'une & l'autre xxxviii, sur deux branches de voie différentes au-delà de Tivoli; la mesure de la trace de ces voies avec tous leurs détours, dans la gorge où serpente le Teverone, fait trouver Tivoli par une marche qui rétrograde, dans l'intervalle du dix-neuvième milliaire au vingtième, & plus près, autant qu'on en peut juger, du premier que du second. Il n'y a même rien de plus convenable. Car, en mesurant la voie entre le point de Rome & Tivoli, cette mesure particulière ne produit que dix-neuf à vingt milles. Mais, ce point de Rome, c'est le Milliaire doré: autrement, & en comptant de la porte qui ouvrait le passage à cette voie, on ne trouvera que dix-huit milles, & au surplus la valeur de trois à quatre cents pas, par la raison qu'entre le centre de Rome & la porte, la mesure consume un mille & au-delà. Artémidore, cité par Étienne de Byzance, donnoit cent quarante-sept stades à la distance de Rome à Tivoli; & vû que ce nombre de stades, en prenant huit stades pour un

DE LITTÉRATURE. 229

mille, répond à dix-huit milles & trois cents soixante & quinze pas, il s'accorde à ce que nous reconnoissons d'espace dans la même distance, à la prendre de la sortie de Rome. Mais, comme on n'est pas moins dans l'obligation de trouver l'espace de dix-neuf à vingt colonnes milliaires, *bis decimum lapidem*, entre Rome & Tivoli, il est indispensable de reculer la mesure jusqu'au Milliaire doré.

VIA N O M E N T A N A.

Deux voies qui se présentent après la Tiburtine, savoir, *Nomentana* & *Salaria*, sortoient d'une tige qui leur étoit commune dans l'étendue de Rome, & avoient leur issue par la même porte, qui se nommoit *Collina*, comme on l'apprend de Strabon. Aujourd'hui que l'enceinte de Rome est plus reculée, il faut à deux voies qui sont déjà séparées l'une de l'autre, deux issues différentes, *porta Pia*, & *porta Salara*. La distance de Rome à *Nomentum*, qui donnoit le nom à l'une de ces voies, est indiquée XIII dans la Table. Le lieu qui se nomme actuellement *Lamentana* est pris pour *Nomentum*, & il y a suffisamment d'analogie dans la dénomination. Mais, Holstenius distingue *Lamentana vecchia* d'avec la moderne; & on voit en effet, avant que d'arriver à l'emplacement présent, quelques vestiges d'antiquité, & entre autres les restes d'un théâtre. Comme les quatorze milles indiqués par la Table, ne conduisent pas tout-à-fait jusqu'à *Lamentana*, une position moins reculée paroîtra plus convenable. Mais, sur cette mesure, il faut défalquer plus de quinze cents pas, si l'on part de la porte Colline plutôt que du Milliaire doré.

L. 7, p. 228,

*Annot. in Clav.
ver. ad p. 667.*

V I A S A L A R I A.

Cette voie va passer le fleuve *Anio*, aujourd'hui *Teverone* ou le petit Tibre, sur un pont nommé *ponte Salaro*. Et je trouve dans l'arpentage de Cingolani, que le champ qui suit immédiatement le passage de ce pont, est appelé *Quarto di ponte Salaro*. Je remarque en même temps, que cette dénomination de lieu convient précisément à la distance mesurée

Ff iij

depuis le-Milliaire doré, & que de la porte Colline, on ne peut évaluer la distance qu'à deux milles & quatre à cinq cents pas. C'est donc que le compte des milles se rapporte au centre, non pas à la porte de Rome, & il peut paroître superflu de s'étendre au-delà sur cette voie. Je dirai seulement à l'égard d'*Eretum*, où elle conduit, que la distance de dix-huit milles, selon l'itinéraire, ou de dix-sept & demi par le compte de stades que donne Denys d'Halicarnasse, veut que cette position soit plus reculée de quelques milles que celle de *Monte-rotondo*, que l'on prend pour *Eretum*. En déferant même à ce qu'on lit dans Strabon, que la voie Nomentane tombe dans la Salarienne à *Eretum*, il me paroît que la trace de ces voies jusqu'à leur jonction, porte au-delà de *Monte-rotondo*.

Lib. XI.

L. V, p. 228.

V I A F L A M I N I A.

Elle est connue pour une des plus célèbres entre les voies Romaines. Mais, comme on observera en considérant le plan de Rome, que selon l'ancienne enceinte, qui ne débordoit point la pente extérieure du mont Capitolin, l'issue de la voie qui conduisoit dans la Flaminienne, étoit peu distante du *forum Romanum*, & qu'à partir du Milliaire doré, cette issue ne s'estimera qu'à environ trois cents pas; l'écart entre ce Milliaire & la sortie de Rome, ne se fera pas également sentir comme sur les autres voies, qui prennent un bien plus grand espace dans l'étendue de la ville. Quoi qu'il en soit, je remarque qu'il existe une tour appelée *Torre di Quinto*, sur la voie Flaminienne, à un mille & environ trois quarts du *Ponte Molle* ou *Pons Milvius*, sans négliger de suivre un coude que l'ancienne trace de la voie décrit au-delà du pont, comme Holstenius l'a observé, & que l'arpentage de Cingolani le représente; & cette tour se rencontre précisément à la mesure du cinquième milliaire. On verra par la carte que ce *Quintum milliare* s'éloignant de Rome vers le nord, est en position diamétralement contraire au *Decimum* de la voie qui conduit à *Laurentum*, vers le midi; & cela me donne lieu d'observer, que pour que l'intervalle fournisse la mesure de quinze milles,

Annot. in Cluver, ad p. 527.

v & x, il faut que l'étendue intermédiaire de la ville de Rome, ou ce qu'elle occupe de terrain, y contribue & en fasse partie; sans quoi, quelque lieu des portes qu'on veuille choisir, plus près comme plus loin du centre de la ville, ce que le *Quinto* d'un côté, & le *Decimo* de l'autre, exigent d'espace absolu & en totalité, ne se retrouve pas. Pour placer sur la voie Flaminienne au-delà du *Quintum milliare*, un lieu appelé *Saxa rubra*, ou simplement *ad Rubras*, que l'itinéraire de Jérusalem & la Table indiquent à neuf milles, il ne faut point s'arrêter à ce qu'on nomme aujourd'hui *Grotta-rossa*, dont la distance de *Torre di Quimo* n'est que d'un mille & demi. L'espace de quatre milles qu'il convient de prendre au-delà de cette tour, pour compter neuf, conduit jusqu'à l'endroit appelé *Prima-porta*. On retrouve près de-là, sur la droite du chemin, & en tirant vers le Tibre, des vestiges d'un ancien édifice, que l'on croit, avec vrai-semblance, être la maison appelée *ad Gallinas*, dans laquelle l'impératrice Livie, pour perpétuer la mémoire d'un accident tenant du merveilleux, & raconté par plusieurs historiens, faisoit élever la race d'une poule, & avoit planté un verger de lauriers. Dans Pline cette maison est appelée *Lib. xv, c. 30* *villa Caesarum*, & la situation déterminée par ces mots: *fluvio Tiberi imposita, juxta nomen lapidem, Flaminia viâ*. Or, cette indication de distance est la même qu'Aurelius-Victor, d'accord avec les Itinéraires, indique pour *Saxa-rubra*.

VIA CLAUDIA.

Le *Ponte Malle* ouvre le passage à deux voies différentes; la Flaminienne sur la droite, la Claudienne sur la gauche. Celle-ci ne doit point être confondue en cette partie-là, qui suit le pont *Milvius*, avec la Cassienne. Elle est précisément appelée *Clodia* dans la Table, & un vers d'Ovide,

Flaminia Claudia juncta via,

le confirme. La Table est exacte, en ce qu'elle marque à l'endroit du *Sextum*, qu'elle indique, la séparation d'une voie sur la droite, qui tend à *Veii*, & dont la continuation est la voie

Cassienne. Au-delà du *Sextum*, la répétition d'une pareille distance dans la Table se trouve également juste & conforme au local, pour conduire aux vestiges qui subsistent de l'ancienne ville de Veies, sur un terrain escarpé, entre deux courans d'eau, & vis-à-vis d'un lieu nommé *Isola*, comme Holstenius l'a observé sur les lieux, & selon la carte de Cingolani, où ces vestiges sont appelés *Veiorum rudera*. Le nom d'un lieu qui suit Veies, à VIII milles de distance, ainsi que marque la Table, y est omis. Mais l'Itinéraire d'Antonin le fait connoître, en marquant *Baccanæ* à XXI de Rome en une seule distance, sur la même route. Car, douze de Rome à Veies, & neuf au-delà font le compte de l'Itinéraire; & la dénomination de *Baccanæ* existe dans celle de *Baccano*, quoique la distance de neuf milles à l'égard de Veies paroisse un peu forte sur la trace de la voie.

Annot. in Cluver, ad p. 529.

Libro de Viris Illustribus.

Lib. de Aquæd.

Je reprends la voie Claudienne. A environ deux milles & demi de la séparation de celle qui conduit à Veies, la voie Triumphale vient joindre la Claudienne. Il subsiste des vestiges du pont sur lequel cette voie, en sortant de Rome, traversoit le Tibre, un peu au dessous du monument d'Adrien; & la direction de cette voie la conduisoit sur le penchant du Vatican, ce qui est confirmé par S.^t Jérôme, qui dit que la sépulture de S.^t Pierre fut sur le Vatican, *juxta viam Triumphalem*. Dans la Table, on voit une trace de cette voie dirigée vers la représentation d'un édifice désignant la basilique de S.^t Pierre, *ad S^cm Petrum*. Nous n'avons au reste aucune distance marquée sur cette branche de voie en particulier. En continuant la voie Claudienne la Table indique *Careia*, à VIII du *Sextum* de cette voie, & l'Itinéraire s'y accorde par l'indication de *Careia* à xv de Rome, sans lieu intermédiaire. La distance porte à *Galera*, dont le nom pourroit être une dépravation de *Careia*, ou comme on lit dans Frontin, *Carea*. Ce lieu est situé sur la gauche du passage de la voie, avant que de traverser le fleuve Arrone, qui sort du lac de Bracciano, appelé autrefois *lacus Sabatinus*. L'objet de ce Mémoire nous dispense d'aller plus loin sur la même voie,

VIA

VIA AURELIA

Il ne nous reste que deux voies, *Aurelia* & *Portuensis*, pour n'omettre aucune de celles qui sortoient de Rome. Je me suis étendu sur la voie Aurélienne, dans la Carte qui accompagne ce Mémoire, jusqu'à *Alsum*, parce que je pense qu'on a l'indication de sa distance sur le pied de dix-huit milles. Outre l'itinéraire & la Table, le témoignage de plusieurs historiens (Eutrope, S.^t Jérôme, Cassiodore, Paul-Diacre) s'accorde à marquer XII milles de Rome à *Lorium*. De grands vestiges de ce lieu, que le séjour & la mort d'Antonin-Pie ont illustré, subsistent sur la droite de la voie, près d'un endroit nommé *Castel-Guido*, en approchant du point où se termine le douzième milliaire, à compter du centre de Rome. Et en partant de ce milliaire, on trouve six à sept milles de plus jusqu'aux vestiges d'*Alsum*, dans le lieu qu'aujourd'hui on appelle *Statua*. Cette distance paroît correspondre au nombre VI marqué dans la Table entre *Lorium* & *Alsum*, sans que le nom d'un lieu inconnu d'ailleurs, *Bebiana*, écrit intermédiairement dans la Table, & ne portant aucune indication particulière de distance, soit capable de détruire cette convenance. Dans cette mesure de la voie, qui excède un peu les dix-huit milles, on remarquera que l'espace entre le Milliaire doré & la porte du Janicule, prend plus d'un mille sur la mesure. C'est par cette porte, qui a pris le nom de S.^t Pancrace, que la voie Aurélienne sortoit de Rome. Les actes de plusieurs Martyrs, inhumés dans le lieu qu'occupe l'église de S.^t Pancrace, marquent leur sépulture *in viâ Aureliâ*. Telle est la première direction de cette voie, & la plus convenable aux circonstances locales, quoique par la suite on y ait ajouté une seconde issue, par un détour entre le Janicule & le Vatican. Une inscription publiée par Onuphre Panvinus, fait mention *viam Aureliæ veteris & novæ*. Et c'est par une suite de cette trace de voie postérieure, que dans Procope la porte appelée *Aurelia* est désignée peu loin du monument d'Adrien. L'inscription que je viens de citer, ajoute à la voie Aurélienne une autre voie, sous le nom

Nardini, l. I;
cap. 10.

Gothic. l. I.

de *Cornelia*, & dont il est fait mention dans les actes du martyre de S.^m Rufine. Le martyrologe d'Adon parle de S.^m Rufine, *sexto idus Julii, Roma, miliario decimo*; & je retrouve le champ qui conserve le nom de *sancta Rufina*: il s'étend sur la gauche d'une voie qui sort de la nouvelle Aurélienne, dans un éloignement du centre de Rome, que l'on peut estimer se rencontrer dans l'étendue du dixième milliaire. La continuation de cette voie n'est point connue au-delà.

V I A P O R T U E N S I S.

Quant à cette dernière voie, qui conduit à *Porto*, nous ferons obligés d'en reconnoître deux pour une; l'une plus directe & qui coupe dans les terres, l'autre qui suit le rivage du Tibre, sans le quitter en aucun endroit. La mesure de la première de ces voies n'est guère que de quatorze milles, ce qui ne convient point à l'indication de l'itinéraire d'Antonin, qui marque XVIII, que l'on doit plutôt rapporter à une autre voie que les détours du Tibre allongent sensiblement. Qu'il y eût une voie adhérente au rivage du Tibre, c'est ce que Procope nous apprend positivement, quand il dit; que les Romains ont pratiqué un chemin le long du fleuve, au moyen duquel les bâtimens ou barques, qui ne remontent de la mer jusqu'à Rome, ni à la voile, ni à la rame, sont hallés par des bœufs destinés, dans le port, à ce service. Il indique la longueur de cette route de cent vingt-six stades; & selon l'usage qu'il convient de faire des nombres de stades dans Procope, en prenant sept stades pour un mille, comme je l'ai fait connoître précédemment, les cent vingt-six stades indiquent dix-huit milles. Cette évaluation est d'autant moins arbitraire, que dans Rufus-Festus, la distance de Rome à Porto est définie *intra decimum octavum miliarium*. Elle se concilie, à un mille près, avec l'indication de l'itinéraire: elle se trouve analogue à ce que la même route paroît valoir, en conséquence de la mesure que donne Strabon entre Rome & Ostie, qui par l'analyse que j'en ai faite, revient à dix-neuf milles. Cette analogie est même d'autant plus parfaite, que si au lieu de dix-neuf à partir d'Ostie

Gothic. l. 1.

*Breviar. rerum
Romanar.*

précisément, on n'en compte que dix-huit à partir de Porto; c'est qu'en effet le détour que forme le principal bras du Tibre, après sa division, pour se rendre à Ostie, met un mille au moins de différence entre le départ d'Ostie & celui de Porto, comme l'inspection de la Carte le met en évidence. Et pour que la mesure des dix-huit milles en remontant de Porto jusqu'à l'entrée de Rome, fût plus sensible, j'ai pris le parti de les mesurer & compter sur cette Carte, en partant précisément de Porto, changeant sur cet article l'ordre de la mesure & des nombres, établi à l'égard des autres voies Romaines.

On sait que *Porto* n'est plus un port, & que les attérissemens que forme le Tibre à ses embouchûres, & qui ont reculé les rivages, & agrandi l'isle Sacrée entre les embouchûres, ont en même temps comblé ce port, qui n'étoit que l'ouvrage de l'art, par lequel on avoit voulu vaincre la Nature, ou y suppléer. Claude creusa ce port, & le rendit en même temps plus spacieux par deux môles avancés dans la mer. Trajan y fit un agrandissement, en creusant un bassin intérieur, comme on peut l'inférer de ce passage du scholiaste de Juvénal: *Trajanus portum restauravit in melius, & interius tutiorem sui nominis fecit.* Il y a deux cents ans, que sur l'examen & la fouille des vestiges, qui pouvoient être alors plus entiers qu'aujourd'hui, on a dressé un plan très-circonstancié de ce port, & de ses accompagnemens; & on ne me saura point mauvais gré d'en avoir orné la Carte dans un angle qui restoit vuide, en y apportant une exacte dimension, & sur le même point d'échelle que la représentation de Rome. Sat. 12.

Nous avons donc parcouru toutes les voies Romaines aux environs de Rome. Les notions les plus précises qu'on puisse recueillir sur ces voies, relativement à l'objet qu'on s'est proposé dans ce Mémoire, sont celles dont il résulte d'une manière plus positive, que pour retrouver les distances complètes selon les nombres de mille indiqués, il faut que ces distances soient prises du centre, & non des portes de Rome. L'erreur de plusieurs sçavans hommes sur cette question semble y mettre de

l'intérêt, indépendamment de ce que le plus ou le moins d'exactitude en ce point comme en d'autres, ne doit pas être indifférent. La discussion de cette matière procure d'ailleurs l'avantage de fixer des positions, que l'étude de l'antiquité fait désirer de bien connoître; & celui de concilier les Anciens sur des indications de distances, que jusqu'à présent on n'avoit pas assez distinguées par des analyses particulières pour les mettre d'accord entre elles. Tout ce qui contribue à l'éclaircissement des monumens de l'antiquité, sur quelque sujet que ce puisse être, convient aux recherches de l'Académie, dont l'attention se portera volontiers sur ce qui intéresse l'ancienne Rome, & divers lieux, que leur voisinage de cette capitale du Monde fait rencontrer fréquemment dans l'Histoire.



M É M O I R E

*Sur les PEUPLES qui habitent aujourd'hui la DACE
de TRAJAN.*

Par M. D'ANVILLE.

C E Mémoire peut être regardé comme une suite de deux autres, que j'ai eu l'honneur de donner à l'Académie. Lû le 2
Mars 1759.
Le premier de ces Mémoires traite de la nation des Gètes, & du Pontife adoré chez cette nation, qui occupoit la Dace dont Trajan fit la conquête: le second est une description positive de cette même Dace occupée par les Romains. Je ne vois point de pays, où les invasions successives de diverses nations se soient autant multipliées depuis la domination Romaine. Les migrations & le mélange des peuples me paroissent une partie essentielle des connoissances géographiques, & l'Histoire en tire de grandes lumières sur les révolutions arrivées dans les États & les Empires.

En décrivant la Dace de Trajan par le détail des positions qu'elle embrasse, j'ai fait voir que cette province Romaine ne se bornoit pas à ce qu'on nomme aujourd'hui Transilvanie, quoique la résidence de Décébale, qui régnoit sur les Daces, & la plupart des monumens Romains qui nous sont connus; y paroissent renfermés: & il ne reste aucun lieu de douter, que la Valakie entière, & qui comprend ce qui est distingué par le nom de Moldavie, ne fit également partie de la conquête de Trajan. La guerre ayant épuisé d'hommes cette contrée, Trajan la repeupla de nouveaux habitans: & quoique selon les termes d'Eutrope, tout l'Empire semble y avoir contribué, Lib. VIII.
totus orbis Romanus; on verra par la suite de ce Mémoire, que le plus grand nombre dût être tiré de l'Italie, ou des pays auxquels la langue Romaine ou Latine étoit naturelle, plutôt que de ceux où la langue Grecque étoit en usage.

On fait qu'Adrien, accusé d'être jaloux de la gloire de son prédécesseur, abandonna les provinces conquises au-delà de l'Euphrate; & si nous en croyons le même historien, il eût pareillement renoncé à la Dace, sans de vives représentations, que c'eût été laisser à la merci des barbares un grand nombre de familles Romaines, transportées & établies dans le pays. Dion-Cassius dit positivement, qu'Adrien détruisit le pont construit sur le Danube, n'en laissant subsister que les piles, sous le prétexte que ce pont pouvoit servir de passage aux irruptions des nations étrangères.

Le peuple de cette province paroissant presque abandonné à lui-même, étoit peu soumis: & Lampride le dit ainsi, en parlant du règne de Commode; *in Dacia imperium ejus recusantibus provincialibus*. On sait par Vopisque, qu'Aurélien désespérant de conserver la Dace de Trajan, dans des conjonctures où plusieurs provinces moins reculées, l'Illyrie & la Moésie, étoient désolées, fit passer en deçà du Danube les troupes & les habitants, *sublato exercitu & provincialibus*, & les plaça dans la Moésie, formant une nouvelle province de Dace, qu'il distingua par son nom, *appellavitque suam Daciam*.

La première invasion de la Dace est celle des Goths, nation Tudesque ou Germanique, que Jornandès, suivi par plusieurs autres écrivains, fait sortir de la Scandinavie, *ex Scauziâ insulâ*. Les Goths s'étant mis en possession d'un pays qu'avoient occupé les Gètes, & ces dénominations ayant quelque affinité, de-là vient que le nom de Gètes est appliqué aux Goths par bien des auteurs, depuis Spartien, qui dans la vie de Caracalla, dit que ce prince passant par la Dace dans sa marche vers l'Orient, remporta quelques avantages sur les Goths ou sur les Gètes. Mais, je me flatte d'avoir prouvé, dans le Mémoire qui concerne les Gètes, que c'est une race de Scythes, sortie d'une contrée de la Scythie, & qui ne doit point être confondue avec les Nations qui tirent leur origine du nord de l'Europe. Selon Aurelius-Victor, les Goths s'étoient répandus jusque dans la Thrace dès le règne de Dèce, qui précède celui d'Aurélien d'environ vingt ans. On distingue entre eux des *Austrogothi*,

cités par Trebellius Pollio, dans la vie de Claude II; ce qui doit faire présumer, qu'ils étoient partagés, dès leur établissement dans la Dace, en Ostro-goths, & en Vifi-goths, comme ils l'ont été depuis dans les royaumes qu'ils ont fondé en Italie, dans une partie de la Gaule & en Espagne, & comme la Gothie l'est encore dans l'étendue de la Suède. Plusieurs autres peuples leur ont été associés dans la Dace; les *Thervingi* & *Grutungi*; auxquels Eutrope joint les *Thaiphali* & *Victophali*, qui étoient Scythes. Les Vandales ayant pris poste, au rapport de Jor-

Lib. VII.

Cap. 24.

mandès, sur les rivières *Marisia* & *Crissia*, Maros & Kerés, qui tombent dans la Teisse, furent subjugués par les Goths. Enfin les Goths, sous leur roi Hermanaric, étendirent leur domination dans la Sarmatie, & sur plusieurs nations de Vénèdes ou de Slaves, jusqu'au rivage de la mer Baltique.

Mais, avant la fin du règne d'Hermanaric, un déluge de Barbares vint inonder l'empire que les Goths s'étoient formé au nord du Danube, & le détruisit. Ces barbares étoient les Huns, qui sortis de la Tartarie avoient passé les Palus Mæotides. La manière dont Ammien-Marcellin & Jornandès les dépeignent, une taille courte, de larges épaules, une grosse tête, un teint basané, de petits yeux, une face difforme, presque point de barbe, désigne infailliblement des Kalmoucs. Le portrait que Jornandès fait d'Attila en particulier, retrace celui de la Nation en général: *formâ brevis, lato pectore, capite grandiori, minutis oculis, rarus barbâ, canis aspersus, simo naso, teter colore*; & c'est avec raison que le même historien ajoute, *originis suæ signa restituens*. La distinction des Nations par une différence de figure, est moins équivoque que tout autre indice. Il est parlé des Goths dans les écrivains Romains, comme étant de haute taille, & blancs de peau, ayant les yeux bleus, la chevelure blonde; ce qui, en se servant des termes de Tacite, *Germanicam originem asseverat*. Quoique les Alains fussent comme les Huns répandus dans la Scythie, où Ammien-Marcellin les étend fort au loin, il nous les représente différens, non seulement *vitibus minores & cultu*, mais plus particulièrement en disant, *proceri Alani penè sunt omnes, & pulchri, crinibus mediocriter flavis*. Il

Am. I. XXXII.

Jor. cap. 24.

Cap. 35.

y a entre les nations Sarmatiques & les Tartares des dissé-
blances, qui ne permettent pas de les confondre.

Les alliés des Goths, *Thervingi* & *Grutungi*, n'ayant pu
défendre le passage du Danafter, derrière lequel ils s'étoient
repliés, & pressés par une multitude d'ennemis; ce fut alors
que les Goths demandèrent à l'empereur Valens la liberté de
passer le Danube, & de s'établir dans la Thrace, ce qui arriva
l'an 376. Il n'est point de mon sujet de suivre les Goths
dans les établissemens qu'ils formèrent depuis. Mais, je crois
L. IV, cap. 4. devoir remarquer, que leur nation n'est point entièrement
éteinte vers cette partie de l'Europe où elle a dominé. Selon
Procopé, il en existoit de son temps près du Bosphore, par
lequel les Palus Mæotides communiquent avec le Pont-Euxin.
Rubruquis, qui fut envoyé vers Mangou-Khan par S.^t Louis,
dit précisément que dans la Gazarie, qui est la Crimée, il y
a des Goths qui conservent la langue Alemande. Josaphat
Barbaro, Vénitien, témoigne dans son voyage, que le nom
qu'ils se donnent, & au pays qu'ils occupent, est celui de
Goths & de Gothie: & ce district est appelé *Capitaneatus
Gothiæ*, dans les archives des Génois, qui ont possédé Caffa
dans la Crimée, jusqu'à ce que Mahomet II leur ait enlevé
cette place. Et parce que les Goths dont il s'agit ont conservé
le Christianisme, que Procope a remarqué qu'ils professoient,
l'*Oriens Christianus* indique la souscription d'un Evêque, en
date de 1721, sous le titre de *Metropolita Gothiæ & Caphiæ*.

On fait que c'est par les expéditions d'Attila, que le nom
des Huns a fait le plus de bruit dans le monde. Ses armes
étoient accompagnées de celles de diverses nations qu'il avoit
réduites à l'obéissance. Les Ostro-Goths, qui avoient conservé
leurs établissemens au nord du Danube, & les Gépides, nation
Germanique, comme celle des Goths, eurent part à la fameuse
bataille donnée dans les champs Catalauniques. Mais, la chute
des Huns fut presque aussi subite que la mort d'Attila, arrivée
l'an 454. La nation s'étant divisée en plusieurs factions, les
Gépides en tirèrent avantage pour se rendre maîtres de l'an-
cienne Dace, que Jornandès dit être appelée *Gepidia* dans le
Cap. 50, & cap. 12. temps

temps qu'il écrivoit, c'est - à - dire dans le VI.^e siècle, bornée, comme il le dit, par le Danube du côté du midi, & couverte du côté du nord par une chaîne de montagnes, ce qui répond exactement à la situation de la Valakie. En sortant même de ces limites, les Gépides s'emparèrent de Sirmium. Mais, les Lombards s'étant établis dans la Pannonie vers l'an 526, les Gépides succombèrent sous les armes d'Alboin, avant que ce roi Lombard entrât en Italie l'an 568; & la défaite des Gépides fut si entière, qu'ils ne font plus aucune figure dans l'Histoire.

Les Huns en cessant de dominer, comme ils avoient fait sous Attila, n'avoient point été détruits; on les voit passer le Danube, pour infester les provinces de l'Empire d'orient, sous les règnes de Léon de Thrace & de Zénon, & attaquer le Bosphore ou la Crimée, sous Justinien. Mais, une autre nation de Scythes, les Avars ou Abares, qui portent aussi le nom d'Ogors dans quelques historiens Byzantins, prennent la place des Huns. Le Prince qui commandoit à cette nation, est appelé *Cagan* par les écrivains du bas empire. Ce titre de souveraineté venoit de la Scythie; & je suis instruit par des Mémoires particuliers sur l'histoire de Tartarie, que *Toukun* ou *Tourun*, chef d'une nation qui a été puissante en Tartarie sous le nom de *Geougen*, est le premier des monarques Tartares qui ait affecté ce titre, dans les premières années du V.^e siècle, celui de *Tcheñ-yu* ayant été en usage jusqu'alors chez les Princes qui avoient dominé dans la vaste étendue du même pays. Ce qu'on écrit & qu'on prononce communément *Khan*, est originairement *Khahhan*, par une prononciation tirée du fond de la gorge, & d'autant plus difficile à rendre, qu'en prononçant comme les Tartares, qui absorbent la voyelle du milieu, il faudroit pouvoir prononcer *Kh-hhan*. On doit voir, que c'est d'après le terme primitif & propre de *Khahan*, que les historiens Grecs ont formé *Cagan*.

Les Avars secondèrent les Lombards dans la guerre qui causa la destruction des Gépides. Ils se mirent en possession du pays que les vaincus avoient occupé, & remplacèrent les

Lombards dans la Pannonie, lorsque ceux-ci l'évacuèrent pour envahir l'Italie. Leurs armes s'étendirent au loin, ayant été en guerre avec Sigébert, roi d'Austrasie, fils de Clotaire I. Après que l'Empire Grec eut autant souffert des Avars que d'aucune autre des nations qui l'avoient infesté, des guerres intestines les affoiblirent; & Charlemagne les ayant attaqués, fit dans les dernières années du VIII.^e siècle la conquête de la Pannonie, que les Avars avoient possédée environ deux cents trente ans. Il est remarquable dans l'histoire, que les richesses immenses accumulées par cette nation, en répandirent chez les François au-delà de ce qu'ils en connoissoient auparavant.

*De admin. Imp.
cap. 30.*

On voit, dans Constantin Porphyrogénète, que de son temps un reste des Avars subsistoit au milieu des Chrobates dans la Dalmatie. Il existe encore actuellement une nation, qui conserve le nom d'*Avari*, sur le penchant du Caucase, vers la mer Caspienne, comme on peut voir dans la première partie de ma carte d'Asie.

Par la destruction des Avars, on est communément prévenu que Charlemagne recula les limites de son Empire jusqu'à la Teisse. Éginhard sous l'an 824, la dix ou onzième du règne de Louis le Débonnaire, parle d'une députation vers cet Empereur de la part des Abotrites, appelés Prédénécens, qui, limitrophes des Bulgares, habitoient la Dace voisine du Danube : *qui vulgò Prædenecenti vocantur, & contermini Bulgaris, Daciam Danubio adjacentem incolunt*. Voilà un peuple du même nom que la nation Slavone d'Obotrites, que l'on sait avoir été établie sur le bord de la mer Baltique, dans l'étendue du pays de Meklbourg; & la distance de position ne fait point douter de l'affinité de race, quand on connoît quelle a été la dispersion d'une infinité de nations des parties septentrionales de l'Europe & de l'Asie. Je ne hasarderai point par conjecture, que le nom de Bodrog, que porte un district de la basse Hongrie entre le Danube & la Teisse, pourroit venir des Abotrites dont parle Éginhard. Mais, je crois retrouver la dénomination particulière de Praeden dans celle de Pardan, qui se conserve dans un canton du Banat de Temeswar, à

l'orient de la Teisse, défendu par une suite presque continue de marais depuis cette rivière jusqu'au Danube. J'ai fait voir, dans un Mémoire donné à l'Académie, que des Bulgares nommés *Timozani* & *Gudufcani*, dont il est aussi mention dans Eginhard comme ayant été soumis à Louis le Débonnaire, devoient être placés aux environs de la rivière de Timok, & d'un lieu nommé Kutskein, au midi du Danube.

Les Bulgares, qui entrent ainsi dans la suite des divers peuples que je dois faire paroître sur la scène, étoient sortis des environs du Volga, & du pays que Théophane nomme la grande Bulgarie. Selon Nicéphore, patriarche de Constantinople, ils ont habité les bords du fleuve Cophin, près des Palus Mæotides; & ce fleuve, qu'on appelle communément Kuban, est connu dans l'antiquité sous le nom d'Hypanis. Il descend du Caucase, & se rend dans le Bosphore comme dans le Palus, ayant plusieurs embouchûres. Les Bulgares, selon Constantin Porphyrogénète, avoient porté le nom d'Onogondures. Ils ont fait parler d'eux dès le règne d'Anastase, par des incursions dans la Thrace vers l'an 500. Une entreprise sur la Pannonie vers l'an 640 ne leur réussit pas, & ils furent défaits par les Avars. Mais, sous le règne de Constantin Pogonat, c'est-à-dire entre les années 668 & 685, un prince Bulgare ayant traversé le Dniéper & le Dniester, vint s'établir sur le bord du Danube. Ce fleuve n'arrêtant point les Bulgares, ils entrèrent dès-lors dans la Moesie; & parce qu'ils s'y sont établis & maintenus long-temps, le pays situé entre le Danube & le mont Hæmus a pris le nom de Bulgarie. On fait même, que par de plus grands progrès, les rois Bulgares avoient étendu leur domination dans la Macédoine, dans la Thessalie, dans l'Épire, jusqu'à ce que l'empereur Basile, surnommé Bulgaroctonè, détruisit cette puissance en 1018 & 1019. Cependant, les Bulgares cantonnés dans le mont Hæmus, secouèrent le joug sous le règne d'Isaac l'Ange, vers la fin du XII.^e siècle, ayant à leur tête deux Princes, Pierre & Asan, issus de leurs anciens rois; & dans cette révolte ils furent secourus par des Tartares de la nation des Comans, dont le nom s'est répandu dans

l'étendue de l'ancienne Sarmatie, tant Européenne qu'Asiatique. On connoît encore dans la Hongrie le nom de Cumanie, sur la gauche du cours de la Teisse, & les Cumans appelés *minores*, entre la Teisse & le Danube. Le second royaume formé par des Bulgares, a subsisté environ deux siècles; & la conquête qu'en ont fait les Turcs, est attribuée à Morad ou Amurat I.

Ce qui concerne ainsi les Bulgares descend assez bas vers le temps présent; & il faut remonter plus haut, pour parler d'une autre nation qui occupe aujourd'hui la Hongrie. C'est une question, de savoir quel est le pays originaire de cette nation. Le baron d'Herberstein fait sortir les Hongrois de la Yugarie, contrée dans le nord de la Russie. Henri Bronner, Suédois, dans une lettre écrite en 1723, dit avoir appris en Russie d'un Hongrois qui étoit savant, que la langue de la Yuhorie avoit beaucoup de rapport à la langue Hongroise; ce qui lui faisoit juger que ce pays étoit l'ancienne demeure des Hongrois. Dans la carte de Russie dressée par Castaldo en 1560, le pays nommé Yuhra (ou Yugra, selon la manière de prononcer) est placé au-delà des montagnes, qui sont appelées dans cette carte *cingoli de la Terra*, avec ces mots, *origine de Hongari*; ce que le Géographe que je cite a tiré d'une plus ancienne Carte du baron d'Herberstein, datée de l'an 1549. Les cartes de M.^{rs} Sançon marquent des *Ugritzchi* à la gauche de l'Obi, au dessous du confluent de l'Irtis; & cette dénomination se rapporte à celle d'*Ugri*, employée par quelques historiens en parlant des Hongrois. Thwrocz, dans les annales de Hongrie, décrivant la route que tint la nation Hongroise pour arriver en Transilvanie, & nommant le pays de Susdal en Russie, & Kiovie, donneroit lieu de croire que cette nation partoît d'une contrée reculée vers le nord-est.

Mais, il est à remarquer que le nom de Hongrois n'est pas celui qui est propre & particulier à la nation. C'est une dénomination générale, tirée du nom des Huns, & qui, dans plusieurs endroits de l'Histoire, se trouve appliquée aux Avars, avant qu'elle se soit communiquée aux Hongrois. Ceux-ci connoissent pour nom propre de leur nation celui de *Majar*.

ou *Magiar*. J'observe que dans Constantin Porphyrogénète, *De admin. imp. cap. 37.* il est mention des *Mazari*; & qu'on peut juger de leur position sur ce qu'il dit, qu'une nation qui habitoit aux environs des fleuves Atel & Geech (le Volga & le Jaïk) étoit voisine de celle des Mazars. C'est de la nation des Patzinaces, dont il sera question dans la suite de ce Mémoire, que parle le Porphyrogénète. Dans l'histoire généalogique des Tatars, composée par Abulgasi-Bahadur, khan de Karas'm, les Madfars sont nommés conjointement, & comme contigus, avec les Urusses, les Bashkirs & les Ulaques, nations établies, selon cet historien, sur les rivières de Tin, d'Atell & de Jaigik, dont les deux dernières ont été citées à l'occasion des Patzinaces, & la première est le Don ou Tanais. Rubruquis, dans son voyage vers Mangou-khan, ayant passé l'Étilia ou le Volga, parle du pays d'une des nations dont le nom vient de paroître, savoir, des Baskirs ou Baskirski, sous le nom de Pascatir. On trouve les mêmes Baskirsk appelés Bastarques, dans la relation d'un pareil voyage, & antérieur de quelques années à celui de Rubruquis, par Jean du Plan-Carpin. En étudiant la géographie Arabe de l'Édrisi, qui est beaucoup plus circonstanciée sur les contrées septentrionales de l'Asie que celle d'Abulfeda, on distingue le pays de Baskirsk dans ce qu'il appelle Beseghert. Or, selon le témoignage de deux voyageurs qui ont traversé la contrée, Rubruquis & Carpin, ce pays des Baskirsk est la grande Hongrie: & Rubruquis, dit formellement que le langage de ceux de Pascatir & des Hongrois est le même. Par les notions actuelles & positives qu'on a du pays des Baskirsk, il s'étend à l'orient du Volga jusque vers les sources des rivières de Jaïk & de Tobol, dont la première se rend dans la mer Caspienne, & l'autre dans le fleuve Irtych; & on peut fixer la situation de ce pays, en disant qu'il est coupé par le parallèle du cinquante-cinquième degré de latitude.

Les Magiars, qui se sont établis dans la Hongrie, sont appelés *Turcs* dans le récit que fait Constantin Porphyrogénète de leur migration; & plusieurs écrivains Byzantins ont employé la même dénomination, quoiqu'elle fût plutôt générale, que

Edi. reg. p. 5. propre à désigner une nation particulière. Chalcondyle dit précisément, que le nom de Turc se donne à tout homme qui mène une vie grossière, à la manière des nomades; & au rapport d'Olearius, les Persans l'appliquent indistinctement à diverses nations nomades & sans demeure fixe. Je trouve dans *De admin. imp. cap. 38.* le Porphyrogénète une indication précise du lieu d'où ceux qu'il appelle Turcs étoient partis, immédiatement avant que d'entrer dans les terres que comprenoit l'ancienne Dace. Leur Boébod, (c'étoit le titre de dignité de leur chef) mais dont le nom étoit Lebedias, habitoit dans un lieu auquel il avoit communiqué son nom de Lebedias. Or, les nouvelles cartes de Russie, publiées par l'Académie de Pétersbourg, m'indiquent à la droite du Don, & à environ quatre-vingts wersts de ses sources dans les étangs d'Iwan, une ville sous le nom de Lebedian. Le Porphyrogénète ajoutant, qu'une rivière nommée Khidmas passe en ce lieu, je remarque que Lebedian est au confluent d'une rivière, dont le nom de Macz ou Mecz, selon qu'il subsiste, conserve évidemment un reste de la dénomination rapportée par le Porphyrogénète. Ce Lebedias obéissoit au Cagan de la nation Scythique des Khazars, qui étoit très-puissante. Elle dominoit aux environs des Palus Mæotides, & c'est du nom de cette nation qu'on a vû ci-dessus la Crimée être nommée Gazarie par Rubruquis. Les Khazars s'étendoient jusqu'au rivage de la mer Caspienne, que l'Édrisi appelle mer de Khozar. Leur Cagan avoit fait construire par un officier que l'empereur Théophile lui avoit envoyé, une ville qui fut appelée Sar-felo, ou l'habitation blanche. On la retrouve actuellement sous le nom de Bielo-gorod, qui en langue Slavonne signifie également ville blanche; elle est située dans l'Ukraine de Russie, près de la source du Donec ou petit Don, entre cinquante & cinquante-un degrés de latitude, à environ deux cents quatre-vingt wersts, ou quatre-vingts & quelques lieues, entre le midi & le couchant, à l'égard de la position dont on vient de faire la découverte, comme ayant été la demeure de Lebedias, qui commandoit aux Turcs dont il est ici question. Je m'étends ainsi sur la nation des Magiars ou des Hongrois,

en développant des circonstances qui ne l'ont point été jusqu'à présent. L'époque de leur établissement est encore un sujet de discussion. La date de l'arrivée des *Magiari* est de 744, selon les annales de Hongrie, écrites par Thwroc. Rhéginon, abbé de Prum, qui écrivoit au commencement du x.^e siècle, donne une date fort différente dans sa chronique, savoir, l'an 889. Constantin Porphyrogénète, dans son livre de l'administration de l'Empire, adressé à Romain son fils, dit qu'il s'est écoulé cinquante-cinq ans depuis que les Turcs chassés par la nation des Patzinaces, ont été obligés d'aller s'établir ailleurs. Il est plus que probable, que le Porphyrogénète n'a composé cet ouvrage, pour rendre son fils habile au gouvernement, qu'après la déposition de Romain le Vieux son collègue, qui lui avoit enlevé toute l'autorité, ce qui arriva vers la fin de l'an 944. Il y a même un endroit où le Porphyrogénète qualifie son fils d'Empereur; ainsi la date de cet ouvrage ne peut guère être antérieure à l'an 948, qui est celle de l'association du fils à la dignité du père. En défalquant les cinquante-cinq ans sur les neuf cents quarante-quatre, on trouve précisément l'année 889 de la chronique de Rhéginon, ou 893 en rétrogradant de l'an 948.

Mais, comment concilier ces dates avec celle des annales Hongroises? Pour y parvenir il convient de remarquer, que ces annales rapportent la date qui leur est particulière à l'arrivée des Magiars dans le pays d'Erdel ou Erdelen. Ce pays est la Transilvanie, & Chalcondyle emploie pareillement le nom d'Ardélion, pour désigner cette partie de l'ancienne Dace. Si l'on en croit Thwroc, les Hongrois lui ont donné ce nom, *quod irrigatur plurimis fluvïis, in quorum arenis aurum colligitur.* Parte I, c. 1.
Lib. 11, edit.
reg. p. 40.
Cap. 29. En consultant le dictionnaire de la langue Magiarique, par Albert Molnar, je ne vois point que les termes qui désignent de l'or, *Arani* & *Kerès*, aient aucun rapport au nom d'Erdelen. Mais, comme le mot *Erdo* (qui se prononce Erdeu) chez les Hongrois, répond précisément au terme de *silva*, il y a toute apparence que le nom d'Erdel appliqué à la Transilvanie en est dérivé.

Or, il est constant par les faits, qu'il s'est écoulé un temps

*In adm. Imp.
cap. 40.*

assez considérable entre l'entrée des Turcs, ou Magiars, dans le pays d'Erdel, & leur établissement dans celui qui a pris le nom de Hongrie. Ils étoient commandés par un Prince nommé Arpad, dans la première invasion ; & Constantin Porphyrogénète, selon le témoignage duquel cet Arpad étoit jeune lorsque le commandement lui fut déferé, dit précisément que les petits-fils des enfans d'Arpad étoient ses contemporains. Ce que ne disent point les annales Hongroises, que les Magiars ayant été vaincus par les Patzinaces, furent contraints de leur abandonner le pays où ils s'étoient établis, & d'en chercher un autre, le Porphyrogénète nous l'apprend. Ils entrèrent alors sur les terres d'un Prince nommé Zwatopolug, dont le nom est Zuentibold dans nos historiens. On sait que l'Empereur Arnoul eut guerre avec ce Prince ; & les années de cette guerre tombent dans celles que Constantin Porphyrogénète donne lieu de conclurre ci-dessus, pour déterminer le temps de l'entrée des Magiars ou Hongrois dans la Hongrie. Ce qui ôte ainsi toute équivoque sur l'établissement d'une nation considérable en Europe, ne m'a point paru indifférent à éclaircir.

La nation qui obéissoit à Zwatopolug, étoit Slavone ; & le pays, jusque dans la basse Hongrie, s'appeloit alors grande Moravie. Des Sarmates, nommés *Jazyges*, étoient depuis long-temps établis entre le Danube & la Teisse, ayant même fait reculer les Daces, au rapport de Pline. On les distingue encore dans le pays sous le nom d'*Iaz* ; & une ville, qui est à la hauteur de Bude, conserve ce nom dans celui d'*Iaz-berin*, où le terme de *berin* ou *brunn* désigne une source ou fontaine dans la langue Sarmatique, comme dans la langue Tudesque. Les Magiars poussés par les Patzinaces leur abandonnèrent le pays traversé par plusieurs rivières que nomme le Porphyrogénète, entre lesquelles on reconnoît distinctement le Prut & le Siret, *Βρῦτος* & *Σεπρος*, qui coulent dans la Moldavie. Ils se retirèrent en remontant le long du Danube, vers l'endroit où Trajan avoit construit un pont sur ce fleuve ; & entrant dans le Banat de Temeswar, ils prirent poste sur les rivières de Temés & de Kerés, & sur la Teisse, selon le
détail

détail que donne le Porphyrogénète. Leurs progrès ultérieurs ne sont point de mon sujet.

Il doit être maintenant question des Patzinaces ou Patzinacites. Ils habitoient sur le Volga & sur le Jaïk, lorsqu'ayant été attaqués par une nation liguée avec les Khazars, savoir, celle des Uzes, & cette guerre leur ayant été défavantageuse, le pays qu'ils occupoient fut envahi par les Uzes. Obligés ainsi de reculer, le pays dont les Turcs ou Magiars s'étoient mis en possession, fut celui où ils se portèrent. Constantin Porphyrogénète cite pour le premier des cantons où les Turcs avoient été établis, celui qui étoit distingué par le nom d'une rivière, savoir, *Etel-cusu*, que l'on voudroit connoître. Quoique le nom d'Etel ou Atel soit propre au Volga, il est répété ici avec une épithète distinctive, *Etel-cusu*, que je croirois pouvoir être analogue au terme de *Kuzuk* ou *Kirzik*, qui dans le langage Turc porte la même signification que celle de *minor*. Les Magiars, dans le voisinage des Khazars, ont habité vers la partie supérieure du Don, comme la résidence de leur chef Lebedias dans un lieu où il existe une ville nommée Lebedian, ne permet pas d'en douter. Or, que le nom d'Etel ait été appliqué au Don, c'est ce que ThwrocZ rapporte, *Cap. 5.* dans la description qu'il fait de la Scythie, d'après les plus anciens monumens historiques des Hongrois, *secundum priores historias Hungarorum*. Il a paru d'autant plus naturel de confondre le Don avec le Volga par le nom d'Etel, que l'on a pris le Don pour une branche du Volga, parce que ces fleuves dans un endroit de leur cours, qui est à la hauteur de quarante-neuf degrés, s'approchent de si près, que fort écartés l'un de l'autre par-tout ailleurs, il n'y a qu'un espace de sept ou huit lieues qui les sépare. L'Édrisi parle formellement du Don comme de la branche occidentale du fleuve Atel, laquelle se rend dans la mer qu'il nomme Nités, & qui est le Pont-Euxin, au lieu que la branche orientale va se perdre dans la mer de Khozar. Entre les historiens Byzantins, on peut citer Théophane, comme ayant opinion que le cours du Don tient à celui du Volga. *Ubi suprà.*

Les Patzinaces ayant d'abord remplacé les Turcs ou Magiars sur l'Etel-cusu, s'étendirent ensuite sur le Dniéper & le Dniester, jusqu'au Danube, qui les séparoit des Bulgares. Ils confinoient aux Russes du côté du nord. Suidas dit, que de son temps les Daces se nommoient Patzinacites; ce qui veut dire, exactement parlant, que les Patzinacites occupoient le pays des Daces. Leur nom est *Pyeczini* dans Luitprand de Pavie, & dans d'autres historiens qui parlent des guerres qu'ils ont eues avec les Russes leurs voisins: & Vapovius, auteur Polonois, veut que ce nom soit celui des *Peucini*, ce que je ne crois pas hors de vrai-semblance. Quoique Tacite paroisse prendre les *Peucini* pour des Germains sur quelques indices, cependant la manière dont il s'exprime à leur égard, comme des *Venedi* & des *Fenni*, en disant, *Germanis, an Sarmatis adscribam, dubito*, laisse de l'incertitude de sa part; & il est constant d'ailleurs, que les nations Vénédiques & Finoises n'étoient point Germaniques. Les Vénèdes, & autres peuples Slavons, étoient Sarmates; & il y a des raisons de présumer que les Finois tirent leur origine des Scythes. Les *Peucini*, selon Strabon, avoient pris leur nom de l'isle *Peuce*, renfermée entre les bouches de l'Ister ou du Danube. On sait que la contrée étoit nommée *Scythia*: & le nom de *Piczina*, que conserve la même isle, comme la carte manuscrite de Moldavie, dressée par le prince Demetrius Cantémir, me l'apprend, est autant conforme qu'on peut le desirer au nom de *Piczinigi*, en sorte que ce nom paroisse dérivé de *Piczina*. Les déplacements habituels & successifs des nations Scythiques, ne permettent point de trouver fort extraordinaire, que celle qui habitoit aux bouches du Danube dans le siècle d'Auguste, fût sur les bouches du Volga dans celui de Constantin Porphyrogénète.

Sous le règne de Constantin Monomaque, vers le milieu du onzième siècle, les Patzinaces passèrent le Danube, & pénétrèrent dans la Bulgarie & dans la Thrace. Alexis Comnène, ayant remporté sur eux une grande victoire, on lit dans Zonaras, que ce Prince transporta l'élite des prisonniers qu'il fit sur cette nation, avec leurs femmes & leurs enfans, dans une province

De mor. German. sect. 46.

Lib. VII, p. 305.

In Alex. Comn.

appelée *Moglèna*, où ces nouveaux habitans étoient distingués par le nom de Patzinaces Moglénites. Nicéas parle d'une multitude de Patzinaces, sous le nom de Scythes, & sous celui d'*Hamaxobii* parce qu'ils vivoient dans des chariots; & il dit qu'ayant traversé le Danube, ces Patzinaces furent entièrement défaits par Jean Comnène, fils d'Alexis, l'an 1123, & qu'on en fit passer un grand nombre dans une province occidentale de l'Empire. Cette province, du nom de *Moglèna*, consistoit dans ce que la Macédoine, la Thessalie, & l'Épire, ont de limitrophe: & la princesse Anne Comnène, dans son *Alexiade*, *Lib. v.* dit que la partie montueuse de ce pays aux environs de Castorie, fut dévastée par le duc de Calabre, Robert Guiscard. Dans une table ou nomenclature, que Sophianus, au rapport d'Ortelius, avoit jointe à sa carte de l'ancienne Grèce, Édesse, ville de Macédoine, étoit nommée *Μόγλαινα*.

*Thes. Geogr.
verbo Edeffa.*

Or, il est à remarquer, que les Patzinaces vaincus par Alexis & Jean Comnène, étoient dans le langage ordinaire, comme s'exprime Anne Comnène, appelés Vlakes: & ce pays de Macédoine & de Thessalie où ils ont été établis, porte le nom de grande Blachie, *Μεγαλοβλαχία*, dans Pachymer, & dans *Lib. 1, c. 30.* plusieurs autres auteurs Byzantins. George Acropolite y comprend Larisse, Pharfale, & Demetrias, ce qui désigne le plat-pays de la Thessalie. Lucius, auteur d'un très-bon ouvrage sur la Dalmatie, nous apprend que ces Vlakes, qui habitent actuellement le mont Pindus, comme Chalcondyle les y place en effet, sont appelés en Grec vulgaire *Κυρζο Vlachy*, ou Vlakes *De reg. Dalm. p. 282.* estropiés, parce que dans le nombre de ceux qui y furent transportés, il y en avoit que la guerre & leur défaite avoient mis dans cet état. Wheler, dans la seconde partie de son voyage, *Lib. 1.* dit avoir rencontré sur le chemin de Thèbes à Athènes, & vers le mont Parnès qui sépare la Béotie de l'Attique, l'habitation d'un peuple qui se donne le nom de *Vlaki*.

Mais, on ne présuumeroit pas, qu'en trouvant les Vlakes compris ou cachés en quelques endroits sous le nom de Patzinaces, ce fût une erreur de croire que les Patzinaces & les Vlakes sont une seule & même nation. Les noms qui distinguent

les différens cantons des Patzinaces, selon Constantin Porphyrogénète, ceux de plusieurs chefs des Patzinaces, dont il est mention dans Cedrenus, sous le règne de Constantin Monomaque, sont étrangers au langage qui étoit particulier à la race des Valakes: ils sont barbares par rapport à ce langage, & c'est une circonstance très-propre à distinguer des races différentes.

Les Vlakes étoient réputés tirer leur origine des Romains.

*Lib. vi, edit.
reg. p. 152.*

Cinnamus, sous Manuel Comnène, s'en exprime ainsi: ὁ δὲ Ἰταλίας ἀποικοι πάσαι εἶναι λέγουσι. Si dans cet historien

il paroît qu'il est particulièrement question des Vlakes au nord du Danube, parce qu'il est dit que l'empereur Manuel engagea les Vlakes, pour faire diversion, à attaquer les Hongrois; on n'en sauroit séparer les Vlakes transplantés ailleurs, auxquels le même langage aura été commun. Lucius ne permet point qu'on distingue par cet endroit les Vlakes des montagnes de

Page 283. la Thessalie, de ceux qui sont au-delà du Danube: *Universam latè patentem utriusque Valachiae regionem, ultra Istrum, & Thessaliae montanam citra, Valachicâ tantum, non aliâ linguâ uti, certum est omnibus, qui easdem regiones peragrarunt.* Chalcondyle avoit dit avant Lucius, que les Vlakes du Pinde ne diffèrent en rien de ceux qui sont établis sur le Danube.

Edit. reg. p. 40. La langue qui distingue les Vlakes est un dialecte corrompu de la langue Latine: & de-là vient qu'on lit dans Chalcondyle, que la langue des Daces est semblable à la langue des Italiens.

Mais, pour ne point douter que ce dialecte ne soit sorti du Latin, il suffit de parcourir un extrait de termes & de phrases

Page 285. du langage Valake, que rapporte Lucius, qui dit tenir cet extrait d'un archevêque d'Achride, sçavant dans plusieurs langues; & il est à remarquer, que cette ville d'Achride est voisine des Vlakes transplantés, étant frontière de la Macédoine & de l'Épire. On sait d'ailleurs, que les rois Bulgares en avoient fait leur capitale, avant que leur domination fût anéantie par l'empereur Basile le Bulgaroctone. En apportant pour exemple une de ces phrases familières aux Valakes, *noi sentem de sangue Rumena*, je crois qu'on n'y trouvera pas une plus grande altération de la phrase Latine, *nos sumus de sanguine Romano*,

qu'en l'exprimant dans quelque autre des idiomes également dérivés du Latin, soit Italien, soit Espagnol, soit François.

Mais, comment les Vlakes, que l'on voit unis avec une nation Scythique, & sous les enseignes des Patzinaces courir la même fortune, peuvent-ils être de sang Romain? Chalcondyle, en remarquant dans ces Vlakes, qu'il appelle Daces, divers rapports avec le peuple de l'Italie, indépendamment du langage, avoue qu'il ignore ce qui les a amenés dans le pays qu'ils occupent, & que personne n'a pû l'en instruire. Cromer, évêque de Varmie, & sans contredit le meilleur historien de Pologne, s'exprime sur le compte des Valakes en ces termes: *unde verò, & quando Valachi dici ceperint, non comperio*. L'opinion d'Æneas Sylvius & de Bonfinius, sur le nom des Valakes, en le tirant de celui d'un Romain nommé Flaccus, a été rejetée comme absurde & inepte par plusieurs Savans. Il est vrai qu'Ovide cite un Flaccus, comme ayant gouverné le pays voisin du Danube. Mais, il falloit observer, que les Daces n'ayant point été sujets de l'Empire, ni Romains avant Trajan, ils n'ont pû emprunter le nom d'un officier auquel ils n'obéissoient pas. Quant à ce que les Vlakes sont Romains d'origine, Lucius s'est flatté d'indiquer par quel endroit cela pouvoit être, en disant, que les Bulgares ayant successivement envahi la Moesie, la Thrace, la Macédoine, ils y ont enlevé un peuple de Romains, qu'ils ont fait passer au-delà du Danube. Ce savant critique n'a pas fait attention, que le langage d'usage dans ces provinces, sur-tout sous le bas empire, étant Grec, les sujets qu'on en auroit tirés devoient porter avec eux dans leur nouvelle demeure, non la langue Latine, mais la Grecque.

Il est très-vrai-semblable, que lorsque la Dace de Trajan fut abandonnée par Aurélien, le pays ne fut pas tellement évacué & déserté, que des familles en grand nombre, attachées depuis plus de cent cinquante ans à cette terre par leurs possessions, n'y soient demeurées. Mais, on n'est point instruit positivement de ce que ce peuple dut éprouver par les invasions successives de plusieurs nations, qui après les Goths ont inondé le même pays, Huns, Avars, Magiars,

Cromer, Zamofius, Leunclavius

Bulgares. Ce qu'il y a de plus singulier, & ce qui néanmoins paroîtra indubitable, c'est que les Vlakes, que nous voyons accompagner les Patzinaces, & quoique de race Romaine, être confondus avec eux, sortoient également de la Tartarie. La vaste étendue de cette partie de l'Asie est semblable à une mer orageuse, dont les vagues se meuvent au gré des tempêtes qui l'agitent. Les Romains restés dans la Dace, mais qui se sont trouvés investis d'une multitude de Scythes, & comme assujétis aux mouvemens de cette multitude, auront été entraînés fort au loin; & c'est un autre flot, si l'on peut s'exprimer ainsi, qui les a reportés dans la contrée d'où ils avoient été enlevés.

Je ne vois point qu'entre les Savans, ceux qui ont parlé des Valakes, aient été informés qu'il y avoit une Valakie dans la Tartarie. L'Édrisi, qui a composé sa Géographie dans le XII.^e siècle, fait mention expresse d'une nation sous le nom de Turcs *Valakites*: & en plaçant cette nation dans la huitième partie du neuvième climat, après avoir placé le pays de Besèghert dans la partie antérieure, ou la septième du même climat, il nous fait connoître que la nation dont il parle, suit immédiatement, & en même hauteur, le pays des Baskirsk, dont le nom est Besèghert dans le géographe Arabe, Pascatir dans Rubruquis. Cette position est tout-à-fait convenable à ce que dans l'histoire généalogique des Tatars, que j'ai déjà citée, les *Ulaques* se trouvent joints aux Bashkirs comme aux Madfars. Rubruquis, qui en se rendant vers Mangou-khan, petit-fils de Zinghiz-khan, l'an 1253, traversa le pays situé au-delà du Volga, & au nord de la mer Caspienne, veut que ce qu'on appelle *Ilak*, qui est le même nom que *Blac*, parce que les Tartares ne peuvent prononcer la lettre *B* (en quoi nous remarquerons qu'ils ressemblent aux Chinois) soit en même temps ce qu'on nomme Pascatir. Le moine Roger Bacon, dans ses observations sur les pays septentrionaux, distingue bien Pascatir, qu'il appelle la grande Hongrie, d'avec Blac: mais il ajoute, que près de cette terre de Pascatir sont les *Blacians*, ainsi nommés de la *grande Blacie*, d'où étoient sortis ceux qui sont voisins de Constantinople & de la Bulgarie.

Le rapport de cette Vlakie de la Tartarie avec les Vlakes établis en Europe, est appuyé de plus d'une preuve. Rubruquis partant d'auprès du prince Baatou, qui campoit sur le bord ultérieur de l'Étilia ou du Volga, & prenant son chemin vers l'orient, trouve que le pays qu'il traverse est occupé par un peuple qu'on dit être *sorti des anciens Romains*. En parlant ensuite de Blac, il dit positivement que les sujets du Soudan (ou prince) Assan sont sortis du même pays; & que chez les nations Slavones, l'un & l'autre peuple de Blac est également appelé Ilak. J'ai eu occasion de faire mention du prince nommé Assan, en parlant du soulèvement des Bulgares, sous le règne d'Isaac l'Ange, vers la fin du XII.^e siècle. Une partie des Vlaques étoit alors unie aux Bulgares. On lit dans le premier chapitre de la relation de Rubruquis, que la Valakie est le pays d'Assan. Un frère & successeur de ce Prince, & nommé Joannitius, est appelé roi de Blakie par Villehardouin. Il prend le titre d'*imperator Bulgarorum & Blacorum*, dans une lettre écrite au pape Innocent III. Et on voit par une autre lettre de ce Pape, que Joannitius vouloit personnellement être issu des Romains, comme la nation des Vlakes en général en étoit sortie: *expedit tibi (en parlant au prince de Bulgarie) tam ad temporalem gloriam, quam ad salutem æternam, ut sicut genere, sic etiam sis imitatione Romanus; & populus terræ tuæ, qui de sanguine Romanorum se asserit descendisse, Ecclesiæ Romanæ instituta sequatur, ut etiam in cultu divino mores videantur patrios redolere*. Ces Vlakes de Bulgarie étoient cantonnés dans le mont Hæmus, au rapport de Nicéas: & le canton qu'ils occupoient est appelé *Blanchis Blakie* par Villehardouin.

Selon Rubruquis, les habitans du pays qu'il traversa au-delà du Volga, & issus des Romains, étoient appelés Cangles, & ce nom est le même dans Bacon: on lit Cangites dans le voyage de Carpin. Cette circonstance de la relation de Rubruquis se vérifie par la connoissance qu'on a du même peuple sous le nom de Kangleis, dans l'histoire de Zinghiz-kan, tirée des écrivains Chinois. Ce peuple, qui étoit allié à des puissances ennemies de l'empereur Mogol, & particulièrement au sultan

de Kharal'm, Alaeddin Mohammed, souffrit alors beaucoup; &, selon l'histoire généalogique des Tatars, les Kanklis, dont une partie habitoit aux environs de la rivière de Talas, qui tombe dans le fleuve Sir ou Sihon, le Jaxarte des anciens, furent passés au fil de l'épée. Or, je crois pouvoir remarquer, que dans cette contrée près du Sihon & de Talas, on connoît un canton sous le nom d'Ilak, qui est le même que Blak, selon Rubruquis, & plus conforme à la manière de prononcer qui est propre aux Tartares.

Cette manière d'user de cette dénomination, en commençant par le son d'une voyelle, plutôt que d'y employer une consonne en disant Blak ou Vlak, se trouve répétée ailleurs. Les Hongrois, ou Magiars, disent Olah; & selon l'orthographe Tartare, la lettre finale aspirée se prononce à peu près comme le k. Dans l'histoire écrite par Abulgasi-Bahadur, sultan d'une contrée voisine de ce canton qui porte le nom d'Ilak, il convient de lire Ulaques, comme on lit en effet, & non pas Vlaques, de même qu'il faut lire au même endroit de cette histoire le nom d'Urusses, qui seroit dénaturé si on lisoit Vrusses. Les Polonois emploient la consonne, en disant Vloh; les Croates, Serviens, & Bulgares, en disant Vlah. Mais, ce qui est plus digne de remarque, & ce qui a son fondement sur l'affinité reconnue entre la nation des Vlakes & les Romains; c'est que tous les peuples dont je viens de parler, Hongrois, Polonois, Croates, Serviens, Bulgares, appliquent également la même dénomination à la nation Romaine ou Italienne, dont le langage est réputé latin. En considérant même combien le nom de Velsch ou de Vlaisch, que les Suisses, & d'autres peuples Germaniques donnent à l'Italie & aux Italiens, ressemble à celui dont il s'agit, on seroit tenté de croire qu'il est foncièrement le même.

Au-reste, il ne faut pas omettre de dire, que le nom de Valak a été mis en usage d'une manière impropre. La nation Romaine des Vlakes transportée dans la Tartarie, étoit devenue au milieu des nations Scythiques un peuple de pâtres, & n'ayant point de demeure fixe. C'est avec ce genre de vie que
cette

cette nation revint en Europe, mêlée avec les Bulgares & les Patzinaces; & ce qu'Anne Comnène dit des Vlakes y est formel. La première mention qui soit faite de leur nom lui est dûe, comme à Nicéas. Or, il est arrivé, que le nom de Valak est devenu propre à la condition même de pâtre. On ne peut l'entendre autrement, de la manière dont il est employé par Thwroks, en parlant des Pannoniens qui abandonnent leur pays, pour se soustraire au joug d'Attila: *solis Walachis ipsorum, qui erant pastores, spontè in Pannoniâ remanentibus*. Car, il est évident, que pour le temps dont il s'agit dans l'historien Hongrois, il ne sauroit être question que de l'état de ces pâtres, & non de leur consanguinité avec les Vlakes, dont il n'étoit point encore mention. Le même genre de vie agreste & servile, a fait passer le nom de Valakes aux montagnards de la Croatie, & qui sont limitrophes de la Bosnie & de la Dalmatie. Ce sont eux qu'on nomme communément Morlakes, par une contraction du nom de *Mauro-Vlaki*, ou de Vlakes noirs. On connoît encore un canton de ces Vlakes dans les montagnes de la Slavonie, entre la Drave & la Save, & que l'on nomme *Vlakia minor*. Mais, pour ne point confondre ces Vlakes avec ceux auxquels ce nom appartient spécialement, il faut s'en rapporter au témoignage de Lucius, qui contre l'opinion qu'en avoit le prêtre Dioclète, dont il a publié un écrit intitulé *regnum Slavorum*, assure que les Morlakes n'ont dans leur langage rien de commun avec la langue Latine ou Romaine, qui distingue d'une manière si particulière les Vlakes naturels.

Le pays qu'occupent dans la Dace de Trajan ces Vlakes, ou Valakes selon qu'il est établi par l'usage de prononcer leur nom, se partage en deux provinces, Valakie, & Moldavie. Celle qui conserve en particulier le nom de Valakie, est, par comparaison d'étendue avec l'autre province, nommée petite Valakie. On la trouve distinguée aussi par le nom d'*Istria*, vû sa situation le long du Danube; & par celui de *Trans-Alpina*, eu égard à la Transilvanie, dont elle est séparée par une chaîne de montagnes, auxquelles le nom générique d'*Alpes* est appliqué. Quand les Valakes désignent cette Valakie par le nom de *Muntena*, on



voit que c'est avec peu d'altération du terme Latin dont cette dénomination est dérivée. Le nom d'*Ungaro-Blakia*, que l'on trouve dans la notice de Codin, convient aussi plus étroitement à cette Valakie qu'au reste du pays, puisqu'elle touche à la Hongrie; & le Prince qui y commande, sous le bon plaisir du Grand-Seigneur, prend le titre de *Voyvoda Ugro-Vlaschi*. Celui d'un autre Prince, que la même puissance établit en Moldavie, est *Voivoda Moldo-Vlaschi*. Le nom de Moldavie vient de la rivière de Moldava, qui tombe dans le Siret sur sa rive droite, près d'une ville dont le nom est Roman. Je suis surpris que Zamosius, qui fait preuve de savoir & de critique dans l'ouvrage intitulé, *Analecia lapidum vetustorum in Daciâ*, ait imaginé que ce nom peut dériver de *Mæotavia*, par une raison de voisinage avec les Palus Mæotides, qui n'existe pas. Chez les Grecs, la Moldavie est distinguée par le nom de *Mavro-Vlachia*, ce que les Turcs rendent par *Kara-Iflak*, c'est-à-dire noire Vlakie; & Leunclavius, dans ses Pandectes sur l'histoire Turque, en apporte pour raison que ce pays produit du bled noir. Le Mémoire que j'ai donné sur le pontife des Gètes, fait encore mention d'une autre dénomination propre à la Moldavie, savoir, celle de *Bogdania*, tirée du titre de *Bog-dan*, ou de Dieu-donné, qu'ont porté les Princes de ce pays; & j'ai fait entrevoir de quelle source ce titre singulier pouvoit emprunter son origine. Dans la notice de Chrysanthe, patriarche de Jérusalem, le métropolitain de la Valakie est appelé ἑξαρχος Πλαγινῶν, & les mêmes termes sont employés par Codin Curopalate. Or, d'où vient cette dénomination? nous sera-t-il permis de conjecturer que *Plagena* pourroit dériver de quelque altération du nom de *Pyaczena*, puisque le pays a été occupé par les Pyecziniges ou Patzinaces, ainsi que par les Vlakes?

Le mélange de divers peuples dans la Transilvanie, exige qu'on en fasse une distinction particulière. Les Hongrois occupent toute la partie occidentale, limitrophe du pays qui porte leur nom, & du Banat de Temeswar. Une nation, qui ne se confond avec aucune autre, habite dans les montagnes

de l'intérieur du pays, sur la frontière de Moldavie. Le nom de *Sek-hel*, qu'on donne à cette nation, signifie proprement *sedium sive conuisionum locum*. C'est d'une manière incorrecte que ce nom est écrit *Sicules* dans les cartes. Zamozius rapporte une circonstance à remarquer chez cette nation, & tout-à-fait étrangère à l'Europe, c'est que la manière d'écrire qui lui a été propre, est de haut en bas. L'opinion commune veut, que ce soit un reste des Huns d'Attila, que la difficulté des lieux où ce peuple s'est cantonné, a protégé & mis à couvert. L'auteur d'une description de la Transilvanie, George de Reichersdorf, qui étoit Transilvain, observe que toute condition est égale chez les Sek-hels : *Nemo apud illos ignobilis censetur, etiamsi manu aratrum tractet, aut caprino gregi præsit*. Or, il est constant qu'Ammien-Marcellin dit quelque chose de semblable en parlant des Huns : *servitus quid sit ignorabant, omnes generoso sanguine procreati*.

*Script. rer.
Hungar. pag.
570.*

Lib. xxxi.

Une partie de la Transilvanie est habitée par des Saxons. Qu'il y en ait eu de transplantés, c'est ce que l'histoire d'une guerre de plus de trente ans que Charlemagne fit aux Saxons, témoigne positivement. Selon les annales de Fulde, *tertius ex eis homo est translatus*. Éginhart, sous l'an 804, parle de dix mille Saxons qui furent dispersés en divers lieux de la Gaule comme de la Germanie. C'est vrai-semblablement une de ces colonies, qui dans un district de la haute Hongrie, nommé comté de Scepus, au pied du mont Carpath ou Krapak, conserve le nom de *Nemet-suff*, comme le dit Leunclavius. Car, dans cette dénomination, le nom de *Nemetes*, *Nemitzi* dans Zonaras, & qui chez les nations Slavones désigne les nations Germaniques en général, est suivi du nom qui désigne les Saxons en particulier. Dans une espèce de chronique, inscrite sur le mur d'une église à Brassow ou Cronstat, dans le fond de la Transilvanie, on lit sous l'an 1143, par laquelle commence cette chronique, qu'alors les Saxons furent appelés dans le pays : *Geiza II, avus Andreae regis, Saxones evocavit in Transilvaniam*. Ils en occupent actuellement la partie méridionale, entre les rivières de Maros & d'Aluta, & bordent

*Script. rer.
Hungar. pag.
629.*

toute la frontière de la Valakie. Un district particulier (Bistritz) reculé vers le nord, & au pied des montagnes d'où sort la Moldava sur le penchant opposé, appartient encore aux Saxons. Je pense même qu'ils ont pénétré en Moldavie; & cette opinion est fondée sur ce qu'un district de Moldavie, limitrophe de celui que je viens de distinguer en Transilvanie, est appelé *Nemcii*, ou des Nemetes, & la ville principale *Niemucz*, ce qui est conforme à l'usage des Polonois de dire *Niemiec*, les Turcs *Nemce*. Un auteur que j'ai cité plus haut, Reichersdorf, parlant de la Moldavie, nomme précisément des Saxons Transilvains, entre des races différentes qui y sont établies; mais sans en indiquer la position, comme le district que je cite, sert à la déterminer. Qu'il y ait des Bulgares dans l'une & dans l'autre Valakie, cela est d'autant plus naturel, que les actes publics sont écrits en langue Bulgare, & avec les caractères Gothiques, dont on attribue l'invention à Viphilas ou Cyrille, qui fut évêque des Goths sous le règne de Valens. Des Grecs se sont répandus dans la Moldavie, & il y est entré des Arméniens par la Pologne.

Pour achever ce qui concerne la Transilvanie, il faut dire qu'on y connoît des Valakes, sur-tout dans la partie méridionale, contigue à la Valakie, & notamment dans les environs du lieu qu'occupoit *Ulpia-Trajana*, qui sous le nom de *Zarmigethusa*, étoit la résidence de Décébale, vaincu par Trajan. Mais, l'état où sont réduits ces Valakes les a bien fait dégénérer de la noblesse de leur origine. Il faut sur ce sujet entendre Zamosius: *Quæ sanè gens (Valachorum) nunc solè nata servituti, nihil est aliud quam Davorum, Parmeonumque turba* (en faisant allusion aux noms que les Grecs donnoient à des esclaves tirés de la nation des Daces ou des Gètes): *ut non temere*, continue Zamosius, *veterum Davorum regionem, unà cum fortunâ, occupasse videantur Nec eos quisquam colonos Romanos fuisse unquam censeret, nisi lingua originem proderet; quæ, licet tot seculorum spatio in catalectum quemdam degeneraverit, non obscure tamen Latinus sermo in ea agnosci potest. Quin etiam sese adhuc Romanos appellant, cum tamen nihil*

Romana indolis habeant. Au reste, il faut croire qu'il y a des Valakes, qui dans une condition moins malheureuse que ceux de Transilvanie, méritent qu'on en pense plus avantageusement.

On ne me saura point mauvais gré d'avertir en terminant ce Mémoire, que ces pays de Transilvanie, de Valakie, de Moldavie, sont représentés d'une manière très-imparfaite dans les cartes qui peuvent être entre les mains de tout le monde. Les morceaux particuliers de Géographie que j'ai eu le bonheur de rassembler sur ces objets, ont dû me convaincre de ce que j'avance. Une grande carte manuscrite de la Transilvanie, dressée dans le pays, m'ayant été communiquée, j'ai eu le loisir d'en faire une réduction, qui renferme ce que l'original contenoit d'essentiel, & de plus intéressant pour notre curiosité. J'ai connu par ce moyen, que dans la grande carte de Hongrie par Muller, il y avoit beaucoup à redire sur la Transilvanie. Il existe une carte particulière de la Valakie, dont l'auteur porte le nom de Cantacuzène, & qui est dédiée à un Comnène, archevêque de Driftra. Enfin, il m'a été permis par le prince Antiochus Cantémir, ambassadeur de Russie auprès du Roi, de copier en entier la carte de Moldavie dressée par Demetrius Cantémir son père, dans le temps qu'il gouvernoit cette province en qualité de Hospodar ou de Voïvode. Comme ces morceaux, ainsi que beaucoup d'autres, ne sont pas assujétis à une rigueur géométrique; j'ai senti qu'on ne pouvoit les allier, pour en composer un tout assez régulier, sans y employer du travail & de l'intelligence. Mais, il en résulteroit un morceau précieux pour la Géographie: & en représentant dans un coin de la carte les mêmes contrées réduites à ce qu'on connoît de positions dans l'antiquité, cette carte pourroit être intitulée, *Dacia vetus & nova.*

Nota. L'auteur de ce Mémoire a fait usage des morceaux de Géographie dont il est parlé ci-dessus, en dressant la troisième partie de sa carte de l'Europe, publiée en 1761.



D I S S E R T A T I O N
S U R L E S
ÉRES DE LA VILLE DE RHOSOS ou RHOSUS
E N S Y R I E.

*Huitième supplément aux Dissertations du Cardinal
Noris, sur les époques des Syro-Macédoniens.*

Par M. l'Abbé BELLEY.

Lû le 21
Nov. 1760. **L**E cardinal Noris ni Vaillant n'ont connu aucune médaille
de la ville de Rhofos. M. Pfaw avoit dans son cabinet
Æ. III. Pfaw. une médaille de cette ville, frappée en l'honneur de l'empereur
Commode, dont le revers représente une montagne (a) de
rochers, sur le sommet de laquelle est placée une statue de Ju-
piter, qui tient de la droite un foudre & de la gauche la haste,
avec l'inscription, ΡΩCΕΩΝ ΕΤΥC ΘΙC, *de la ville de Rhofos*,
P. 205. l'an 219. M. Wile, dans ses notes sur les médailles du cabinet
Æ. D. Bo- de Bodlei, a cité une médaille de la même ville, frappée sous
fanquet. le règne de Septime - Sévère, avec l'inscription, ΡΩCΕΩΝ
ΕΤΟΥC SNC; *de la ville de Rhofos*, l'an 256. Le marquis
Gall. antiqu. Maffei avoit publié une médaille de cette ville, sans date d'année:
epist. 22. elle présente d'un côté une tête de femme couronnée de tours,
Æ. Le Bret. avec l'inscription, ΡΩΣΕΩΝ ΤΗΣ ΙΕΡΑΣ ΚΑΙ ΑΣΥΛΟΥ; *de
la ville de Rhofos, sacrée & inviolable*. Le type est une figure
debout, placée entre les deux bonnets des Dioscures.
Si l'on compare les dates gravées sur ces médailles avec les
années des règnes de Commode & de Septime - Sévère, on

(a) Ce type représente le *Ρωσμός*
ορειπλος dont parle Ptolémée : les
villes faisoient quelquefois graver sur
leurs monnoies, comme symboles
distinctifs, les montagnes, les ri-
vières, les productions naturelles de
leur territoire, &c. On voit le mont

Argée sur les monnoies de Césarée
en Cappadoce, le promontoire Her-
mæus sur quelques-unes de Carthage,
le Méandre sur celles de quelques
villes de Phrygie & de Carie, le
Silphium sur les médailles de Cy-
rène, &c.

découvrir aussi-tôt que ces dates sont prises de deux ères différentes; il est question de fixer le commencement de chacune de ces ères que la ville de Rhosos employoit sur ses monnoies & sur ses monumens.

1.° J'examinerai la position de cette ville, si elle étoit de Syrie ou de Cilicie; 2.° je déterminerai l'époque primitive de chacune des ères qu'elle avoit adoptées; 3.° je parlerai de ses titres, de ses privilèges, & des principales Divinités qu'elle adoroit; 4.° je finirai ce Mémoire par un précis de l'histoire de la ville.

I. Lorsqu'une ville étoit située sur les confins de deux provinces, il est souvent arrivé aux anciens Géographes, & aux autres auteurs, d'attribuer cette ville à l'une ou à l'autre de ces provinces. La ville de Rhosos étoit placée à l'extrémité orientale de la mer Méditerranée, sur le golfe d'Issus, entre deux défilés dont l'un conduisoit en Syrie, & s'appeloit les *portes de Syrie*; l'autre, formé par le mont Amanus & le rivage de la mer, communiquoit avec la Cilicie; on donnoit à ce défilé le nom de *portes Amaniques* (b). Strabon a considéré les portes de Syrie comme frontières de la Cilicie & de la Syrie, *ὅθεν Συρίαν καὶ Κιλικίαν χωρὶς* Strab. l. XIV, p. 676. ville de Syrie; le défilé étant situé entre Séleucie & Rhosos, celle-ci, selon Strabon, étoit une ville de Cilicie. La plupart des autres auteurs ont placé la ville de Rhosos en Syrie: selon Pline le mont Amanus séparoit les deux provinces, *mons Amanus à Syris Ciliciam separat*. Ptolémée, après avoir donné la description de la Cilicie, qu'il termine aux portes Amaniques, commence au même défilé la description de la Syrie, dans laquelle il comprend Rhosos. Ce défilé est célèbre dans l'histoire par deux grandes batailles, qui ont été données dans le voisinage; la première près d'Issus, gagnée par Alexandre sur Darius; la seconde se donna au défilé même, *ὡς τῆς Πύλης* Dio Cass. lib. LXXIV, pag. 843. A. *καλεσμένης Πύλης*, entre Septime Sévère & Pescennius Niger, *lib. V, cap. 8.*

(b) Ce passage, resserré entre le pied de la montagne & la mer, est appelé le Pas de la Porte, *Passus*

Portella, par Marin Sanuto, écrivain du XIV.° siècle.

qui fut vaincu & tué quelque temps après. La ville de Tarfe, en mémoire de cette victoire, fit célébrer des jeux solennels, & ordonna que les vainqueurs à ces jeux seroient couronnés sur le champ de bataille, dans le lieu qu'on appeloit *Codrigæ*, aux confins de la Cilicie, suivant cette inscription gravée sur des médaillons de cette ville, **CEΥΗΡΕΙΑ ΟΛΥΜΠΙΑ ΕΠΙ-ΝΕΙΚΙΑ ΕΝ ΚΟΔΡΕΙΓΑΙC ΟΡΟΙC ΚΙΛΙΚΩΝ.**

*Vaillant, num.
Græc. p. 88.*

Je crois devoir expliquer l'inscription de ces médaillons, dont le nom **ΚΟΔΡΕΙΓΑΙC** a embarrassé le baron de Spanheim, Vaillant & le P. Hardouin. Il est certain que ces médaillons ont été frappés à l'occasion de la victoire que Septime Sévère remporta sur Pescennius Niger en Cilicie. La ville de Tarfe, métropole de la province, pour faire sa cour au vainqueur, lui demanda la permission de joindre son nom aux titres honorifiques de la ville: elle prenoit le titre d'**ΑΔΡΙΑΝΗ**, en l'honneur de l'empereur Hadrien son bien-

*Spanh. epist. 5.
ad Morel, pag.
304.*

faiteur; elle ajouta celui de **CEΥΗΡΙΑΝΗ**, en l'honneur de Septime Sévère. Le Sénat de la ville ordonna, *χαίματα βυλῆς*, ou *γνώμη βυλῆς*, que la victoire seroit célébrée par des jeux solennels, à l'imitation des jeux Olympiques de la Grèce (*c*), **ΟΛΥΜΠΙΑ**; que ces jeux seroient nommés Sévériens, **CEΥΗΡΕΙΑ**, & les jeux de la victoire, **ΕΠΙΝΕΙΚΙΑ**. Je renvoie aux Mémoires de l'Académie, & au second volume des Antiquités de M. le comte de Caylus, pour voir des exemples semblables de jeux célébrés en l'honneur des Empereurs.

*Mém. de l'Acad. t. XXVI,
p. 492 & suiv.
Recueil d'antiq.
t. II, p. 215,
225.*

La ville de Tarfe, pour illustrer encore davantage cette grande victoire, ordonna que les *Olympioniques*, ou les vainqueurs à ces jeux Olympiques, seroient couronnés, & recevraient les prix proposés, sur le champ de la bataille dans laquelle Niger avoit été vaincu, dans le lieu nommé *Codrigæ*, aux confins de

*Vaillant, num.
Græc. p. 88.
Hard. Select.
oper. p. 165.
Spanh. epist. 5,
ad Morel, pag.
306.*

la Cilicie, **ΕΝ ΚΟΔΡΕΙΓΑΙC ΟΡΟΙC ΚΙΛΙΚΩΝ.** Vaillant & le P. Hardouin ont traduit *in Quadrigis*, dans des Quadriges; le baron de Spanheim a cru qu'on devoit lire **NEOKOP.**

(*c*) *Ἀγωνία Ολυμπιακὸν ἄλμα* | la ville de Nicée en Bithynie, qui
κατὰ μίμησιν τῶν ἐκ Ἡλιδι, Eustath. | faisoit représenter des jeux Olym-
(*in Dionys. Perieg.*) en parlant de | piques.

ΔΙC.

ΔΙΟ. Néocore pour la seconde fois. On lit sur le médaillon du cabinet du Roi, ΕΝ ΚΟΔΡΕΙΤΑΙΟ; & sur le médaillon du cabinet de M. Pellerin, ΕΝ ΚΟΔΡΕΙΤΕΩ.

Cette explication du nom *Codriges*, est fondée sur un trait de la vie de Dioclétien: cet Empereur, pendant son séjour à Antioche, fit bâtir à Daphné près de cette ville un *stade* pour les jeux Olympiques, afin que les vainqueurs ne fussent point obligés d'aller à *Corriges*, en Cilicie, pour y être couronnés sur les bords de la rivière d'*Argyros*, ὡςτε μὴ ἀπέρειναι εἰς Κορρίγας τῆς Κιλικίας, καὶ σφαιρῶσαι εἰς Ἀργυρῶ ποταμῶν. C'étoit un long chemin, ποῦτον δόξημα ὁδῶ. La distance d'Antioche aux défilés de Cilicie, par le chemin le plus court, étant d'environ quarante-trois milles Romains, ou quatorze lieues, il y avoit, selon l'itinéraire de Jérusalem, d'Antioche à Alexandrie d'Issus trente-trois milles; il pouvoit y avoir d'Alexandrie aux défilés, *pyla Amanica*, environ dix milles; & le lieu de Codriges étoit à l'issue des défilés du côté d'Issus, ΕΝ ΚΟΔΡΕΙΤΑΙΟ ΟΡΟΙΣ ΚΛΑΙΚΩΝ. Edmond Chilmead, éditeur de Malala, donne cette note sur le passage de l'auteur. *Locus iste difficilis est, & cui enucleando me fateor impareri, Κορρίγας, Quadrigis vertimus, nempe ob vocum similitudinem: nec enim vocabulum hoc usquam alibi invenire potui. Quid tamen Quadrigis cum fluvio! de hoc videant erudit.* L'inscription gravée sur les médaillons de la ville de Tarfe lève la difficulté. Dioclétien ordonna donc, par son édit Impérial, τῇ δυνάμει αὐτοῦ διατάξαι, que tous les vainqueurs aux jeux Olympiques, après avoir combattu à Antioche, se rendroient à Daphné pour y être couronnés.

Malala, Chronog. pag. 407, edit. Oxon.

Edm. de Wesse. Ling. p. 581.

Les jeux Olympiques étoient célébrés à Antioche depuis plus de deux siècles; l'empereur Claude permit aux habitans de cette ville, l'an 44 de J. C, d'acheter le droit de les célébrer. Sous le règne de Cornélius, les vainqueurs à ces jeux étoient couronnés à Daphné. Il est très-probable que les habitans d'Antioche, qui avoient été attachés au parti de Pescennius Niger, pour se rendre favorable Septime Sévère, suivirent l'exemple des habitans de Tarfe, & ordonnèrent que les vainqueurs aux jeux Olympiques d'Antioche seroient couronnés à

Cotriges, lieu de la défaite de Niger; & Dioclétien, en rétablissant à Daphné cette solennité, n'aura fait que rappeler un ancien usage, qui avoit été changé depuis le règne de Septime Sévère. Les jeux Olympiques continuèrent d'être célébrés à Antioche jusqu'à l'an 520 de J. C; l'empereur Justin les défendit.

*Malala, part.
11, p. 140.*

M. Wifé avoit aussi remarqué ces textes de Malala, sur le lieu de Cotriges près des défilés de Cilicie; mais j'ai cru devoir en donner une plus ample explication, & réunir plusieurs faits intéressans pour l'histoire des Empereurs & de la ville d'Antioche. Au reste les confins de la Cilicie, ΟΡΟΙ ΚΙΑΙΚΩΝ, qui sous le règne de Septime Sévère étoient fixés aux portes Amaniques, furent portés dans la suite jusqu'aux défilés que Strabon appelle les portes de Syrie. Les auteurs du moyen âge, les actes des Conciles & les Notices placent dans la Cilicie la ville de Rhosos.

*Polian, Theodor.
Cedrenus,
Notit. Hierocl.
edit. Wesfcl. p.
705.*

Cette ville étoit éloignée d'Alexandrette, *Alexandria ad Issum*, de vingt-huit milles (neuf lieues), de Séleucie de Syrie, de quinze milles (cinq lieues); elle a dans son territoire un rocher célèbre, ὁ Σκόπελος ὁ Πρωστικός, situé à l'extrémité d'un cap qui avance considérablement dans la mer, & qui paroît avoir donné le nom à la ville; *שןך*, *Rosch* signifie en hébreu *caput, vertex, summitas*. Les Arabes appellent ce cap Raz-alchanzir, *la tête de porc*, à cause de sa figure. Le nom de *Πρωσός* doit, selon les médailles, s'écrire par un seul *σῖμα*; cette leçon a été suivie par plusieurs auteurs, quoique Strabon & Ptolémée en aient adopté une différente. La position de cette ville étant déterminée, il faut examiner les dates qui se lisent sur ses médailles.

*Ptolem. l. v,
c. 15.*

*Geograph. Nub.
p. 195.*

II. Plusieurs villes de Syrie employèrent différentes ères ou époques dans le compte des années; les villes d'Antioche & de Séleucie adoptèrent quatre ères, dont nous lisons encore les dates sur les médailles; les villes de Leucas en Syrie, & de Laodicée du Liban en admirent deux. Les médailles de Rhosos nous apprennent que cette ville employa aussi deux ères différentes; la plus ancienne est celle que les Antiquaires appellent

l'ère de César, & dont on lit l'année ϜNC , 256, sur la médaille frappée en l'honneur de Septime Sévère. Jules César, après avoir terminé la guerre d'Alexandrie, passa en Syrie au mois de mai de l'an de Rome 707; d'où il se rendit en Cilicie pour aller combattre le roi Pharnaces. César accorda des graces & des privilèges à plusieurs villes, dont quelques-unes, en mémoire de ces bienfaits, établirent une nouvelle ère: les unes la fixèrent à l'automne de l'an 706, comme Laodicée sur la mer & Séleucie; les autres ne la commencèrent qu'à l'automne suivant de l'an 707, comme la ville d'Éges en Cilicie. Nous ne connoissons qu'une seule date de cette ère sur les médailles de Rhosfos, qui peut s'accorder avec l'une ou l'autre époque des années 706 ou 707: je préférerois cependant la première, qui fut adoptée par les villes de Séleucie & de Laodicée, qui n'étoient pas éloignées de Rhosfos; alors l'année ϜNC , 256, que cette ville fit graver sur la médaille frappée en l'honneur de Septime Sévère, aura commencé à l'automne de l'an 961 de Rome, 208 de l'ère Chrétienne, qui étoit la seizième année du règne de cet Empereur.

La seconde ère employée sur les médailles de Rhosfos, est celle qu'on appelle *l'ère d'Auguste*, établie en mémoire de la victoire d'Actium, $\text{ET}\Sigma\text{ NIKH}\Sigma$, qui rendit Auguste le souverain maître de l'empire Romain; cette ère fut adoptée par les villes d'Antioche, d'Apamée, de Laodicée du Liban & de Séleucie. La ville de Rhosfos, à l'exemple de ces villes, admit la même ère, qui commença à l'automne de l'an de Rome 723; ainsi l'année 219, $\text{ET}\Sigma\text{ ΘIC}$, de cette ère, que la ville fit graver sur la médaille de Commode, commença à l'automne de l'an de Rome 941, 188 de J. C. qui étoit la neuvième année du règne de ce Prince. Nous avons vu que la ville de Rhosfos reprit, du temps de Septime-Sévère, l'ancienne *ère de Jules César*, à qui probablement elle devoit la concession de ses titres honorifiques & de ses privilèges.

III. La médaille publiée par le marquis Maffei nous apprend que cette ville étoit décorée des titres de *Sacrée* & d'*Inviolable*, $\text{ΡΩΣΕΩΝ ΤΗΣ ΙΕΡΑΣ ΚΑΙ ΑΣΥΛΩ}$. On a souvent expliqué,

Mém. Acad.
t. XXI, page
428.

Chishull. antiq.
Aphat. p. 115.

L. 1. de pyra-
marat. Erang.
c. 7.

Polyb. Hist.
lib. V.

Malala. Chron.
p. 253.

& principalement dans cette Académie, l'essence, l'étendue & les avantages de ces titres ou privilèges; j'observe seulement qu'une ville étoit décorée du titre de *Sacrée*, ΙΕΡΑΣ, lorsqu'elle avoit été consacrée par un decret solennel à une Divinité, & l'on ne pouvoit sans crime en violer la consécration: le privilège d'*inviolable*, ΑΣΥΤΑΟΥ, étoit une sauve-garde & une espèce de neutralité, qui du consentement des Princes & des peuples, mettoit les habitans d'une ville, d'un territoire, & leurs biens, à couvert de toute insulte, même en temps de guerre. La ville de Rhosof renfermoit quelque temple célèbre, que les peuples avoient voulu honorer par ces titres & par ces privilèges. Les médailles nous donnent encore sur ce point historique quelques lumières; elles nous apprennent que Jupiter étoit adoré d'un culte particulier à Rhosof; la statue de ce Dieu étoit placée sur le fameux rocher gravé sur les médailles. Elles représentent aussi les deux bonnets surmontés d'une étoile, symbole des Dioscures. Le culte de ces Divinités étoit établi dès la haute antiquité en Syrie & en Phénicie. Suivant une ancienne tradition des Phéniciens, tirée d'un fragment de Philon de Byblos, rapporté par Eusèbe, les descendans des Dioscures ayant construit des vaisseaux, s'embarquèrent sur la mer; & étant arrivés près du mont Casius, ils y consacrèrent un temple. Cette montagne étoit voisine du lieu où la ville de Séleucie fut bâtie dans la suite; la ville renfermoit un temple célèbre des Dioscures, que Polybe appelle τὸ Διοσκυρίων. Ce culte s'étendit dans la Syrie & la Phénicie, à Tripoli, à Orthosias, & suivant nos médailles à Rhosof, ville voisine de Séleucie. Je présume que les titres de *sacrée* & d'*inviolable*, ΙΕΡΑΣ ΚΑΙ ΑΣΥΤΑΟΥ, furent décernés à la ville de Rhosof par vénération pour le temple des Dioscures, ou pour le temple de Jupiter, dont la statue est représentée sur le cap de Rhosof, au revers d'une médaille, comme de la Divinité tutélaire du pays. Quoi qu'il en soit, je passe au précis de l'histoire de cette ville.

IV. La ville de Rhosof étoit très-ancienne; on faisoit remonter sa fondation à Cilix, fils d'Agénor. Il est fait mention de

cette ville à l'occasion des guerres des successeurs d'Alexandre: Seleucus Nicator marchant au devant de Demetrius, fils d'Antigonus, qui venoit de Cilicie, le rencontra près de Rhosos. Il y vit Stratonice, fille de Demetrius, princesse d'une grande beauté, qu'il épousa en secondes noces, Apamée la première femme étant morte. Après la mort de Seleucus Nicator, Demetrius fit transporter à Rhosos la statue de la Fortune, que Seleucus avoit dressée sur les ruines d'Antigonia, près d'Antioche.

Plutarch. in Demetrio. Malala, Chronog. p. 253 & 250.

La ville de Rhosos est connue dans la suite de l'histoire; elle avoit une manufacture de vases de terre, fort renommée dans le temps où Cicéron étoit gouverneur de la Cilicie; il écrit à Atticus, *Rhosiacæ vasa mandavi*, je vous ai commandé des vases de Rhosos. Cette ville, du temps de Pline & plusieurs siècles après, étoit comprise dans la province de Syrie, elle fit ensuite partie de la province de Cilicie: & lorsque cette dernière province fut partagée en deux sous l'empire de Théodose le jeune, Rhosos fut assignée à la seconde Cilicie, sous la métropole d'Anazarbe. On peut voir la suite de ses Evêques dans l'*Oriens Christianus* du P. Lequien. Dans la notice Ecclésiastique, imprimée à la fin de Guillaume de Tyr, l'Evêque de Rhosos est au nombre des suffragans d'Anazarbe.

L. VI, epist. 1. ad Atticum.

Malala, part. II, p. 69. Notit. Hierocl. edit. Wessl. p. 705. Oriens Christ. t. II, p. 905. Gesta Dei, p. 1044.

La ville de Rhosos avoit éprouvé les plus grands malheurs. Sapor, roi de Perse, ayant fait prisonnier l'empereur Valérien, l'an 260 de J. C. ravagea la Mésopotamie; il passa en Syrie, où il prit Antioche; il alla ensuite piller & ravager la Cilicie, & la ville même de Tarse qui en étoit la métropole. Les villes de Rhosos, d'Alexandrie près Issus, d'Anazarbe, d'Eges & de Nicopolis, & plusieurs autres, furent brûlées. Sous le règne d'Arcadius, l'an 404 de J. C. les Isâures, peuple sauvage & féroce, descendirent de leurs montagnes, firent des incursions dans plusieurs provinces de l'empire Romain en Asie; & dans leurs ravages, ils pillèrent, ἐπόρυσαν, Rhosos & la ville de Séleucie, qui n'en étoit pas éloignée. Ils respectèrent néanmoins S.^t Théodose, abbé d'un monastère situé près de Rhosos;

Zonar. in Valer. Agath. lib. IV. Euseb. in Chron. Malala, Chronog. p. 393.

Pallad. Dial. de vit. Chryso. p. 147. Theodoret, vit. Patr. c. 21.

*Geogr. Nub.
p. 195.*

étant passés deux fois auprès de ce monastère, ils se contentèrent de lui demander du pain, & se recommandèrent à ses prières. C'étoit peut-être le fameux monastère bâti sur le cap Alchanzir, qui subsistoit encore au XII.^e siècle.

Id. ibid.

Edrissi, auteur de la géographie de Nubie, qui écrivoit au même siècle, parle de la ville de Rhosos. J'ignore son état actuel ; je n'ai point trouvé son nom, ni dans les auteurs, ni dans les Géographes, ni enfin dans les voyageurs qui ont écrit dans ces derniers siècles.



OBSERVATIONS

*Sur une MÉDAILLE frappée par les habitans
d'Antioche, sous le gouvernement de TRAJAN,
père de l'Empereur TRAJAN.*

*Neuvième supplément aux Dissertations du Cardinal
Noris, sur les époques des Syro-Macédoniens.*

Par M. l'Abbé BELLEY.

DANS le cabinet de Pembrock, imprimé en Angleterre en 1746, on a publié une médaille d'Antioche de Syrie, qui présente d'un côté la tête de Domitien, avec cette fin de la légende, IMPerator, PONtifex; l'autre côté a pour type une couronne de laurier qui renferme cette inscription: ΕΠΙ ΤΡΑΙΑΝΟΥ ΑΝΤΙΟΧΕΩΝ ΕΤΥς ΕΚΡ, sous Trajan, de la ville d'Amioche, l'an 125. L'éditeur de ce Cabinet n'a donné aucune explication de la médaille.

Lû le 3 Mars
1758.
Æ. II.
Part. III,
tab. 87.

On lit sur les médailles d'Antioche les noms de plusieurs Gouverneurs de la province de Syrie, avec des dates d'années dont les Savans ont tiré de grands avantages pour fixer l'époque de la naissance de Jésus-Christ, & plusieurs autres points chronologiques très-intéressans pour l'histoire: on n'avoit point encore vû sur ces médailles le nom de Trajan, ni la date de l'an 125 d'une ère de la ville d'Antioche; & cette date est d'autant plus importante, qu'elle tombe sur l'an 829 de Rome, 76 de l'ère Chrétienne, dans un temps où Josèphe cesse de nous instruire sur les évènements de ce pays-là; il a terminé son histoire à l'an 72 de Jésus-Christ.

L'explication de la médaille d'Antioche, qui donne le nom de Trajan, Gouverneur de la province, avec une date qui n'étoit pas connue, est non seulement curieuse, mais elle peut

être instructive. Pour donner cette explication, il faut 1.^o déterminer de laquelle des différentes ères d'Antioche cette date étoit comptée; 2.^o examiner si ce gouverneur de Syrie étoit le père de Trajan, qui dans la suite fut élevé sur le trône impérial; ce sont les deux points que je me propose de discuter dans ce Mémoire.

I. Il est prouvé par les médailles d'Antioche que cette ville admit quatre ères différentes ou quatre époques principales, d'où elle comptoit la suite des années; l'ère des *Séleucides*, que les Syriens appellent encore l'ère des Grecs ou l'ère d'Alexandre; l'ère de *Pompée*, qui réduisit la Syrie en province Romaine; l'ère de *César*, qui après la bataille de Pharsale accorda des privilèges & des immunités à la ville d'Antioche; & l'ère d'*Auguste*, qui par la victoire remportée sur Marc-Antoine & sur Cléopâtre, devint le maître de l'Orient & de tout l'empire Romain.

La médaille que j'essaie d'expliquer, a été frappée en l'honneur de Domitien; la date 125, EKP, gravée sur le revers, a été indubitablement comptée de l'ère *Césarienne* d'Antioche. L'ère d'Auguste ne paroît pas avoir été d'usage sur les monuments d'Antioche depuis le règne de l'empereur Tibère; si la date étoit prise de l'ère de Pompée, l'année 125 feroit tombée sous le règne de Néron, il est donc certain que cette date a été comptée de l'ère de César à Antioche.

Il est plus difficile de fixer l'année précise dans laquelle cette ère commença: le cardinal Noris, dans sa troisième Dissertation sur les époques des Syro-Macédoniens, a prouvé par les médailles & par l'autorité d'Eusèbe, de la chronique d'Alexandrie, d'Evagrius & de Malala, que l'ère d'Antioche, qui a été en usage pendant plusieurs siècles, commença à l'automne de l'an 705 de Rome, 49 avant l'ère Chrétienne. M. Étienne-Évode Assémani, archevêque d'Aparée, qui a publié à Rome, en l'année 1748, *les actes des Martyrs orientaux & occidentaux*, d'après d'anciens manuscrits Chaldaïques, a également prouvé par ces actes, que l'ère d'Antioche avoit commencé à l'automne de l'an 706 de Rome; le P. Hardouin, & M. Joseph Assémani dans la Bibliothèque orientale, ont cru que
cette

AA. Martyr.
t. II, p. 229.
Hard. num. ant.
Illustr. p. 50.
Bibl. Orient.
t. I, p. 236.

cette ère ne commença que l'an 707 de Rome, 47 avant l'ère Chrétienne.

Dans cette variété d'opinions, qui partagent des Savans du premier ordre, il faut nécessairement examiner les monumens & les actes authentiques. De tous les monumens d'Antioche, les plus propres à déterminer l'ère Césarienne de cette ville, sont deux médailles frappées sous le gouvernement de Mucien, avec la date de l'an 117 d'Antioche, ΕΠΙ ΜΟΥΚΙΑΝΟΥ ΑΝΤΙΟΧΕΩΝ ΕΤΥΣ ΖΙΡ, dont l'une présente la tête de l'empereur Galba, & l'autre celle d'Othon; la première a été publiée par le cardinal Noris & par Vaillant; la seconde se voit dans le cabinet de Tiepolo. Galba fut tué le 15 de janvier de l'an 822 de Rome, 69 de J. C; Othon, son successeur, fut tué le 15 d'avril de la même année, & par conséquent dans le cours de l'année Syrienne, qui avoit commencé à l'automne de l'an 821 de Rome: or cette année Syrienne étoit, suivant les deux médailles, la cent dix-septième, ΖΙΡ, de l'ère d'Antioche; donc la première année de cette ère a commencé à l'automne de l'an 705 de Rome. La conséquence résulte évidemment du calcul. M.^{rs} Assemani ont publié, d'après des manuscrits orientaux de la bibliothèque du Vatican, différens actes originaux, qui prouvent aussi clairement que l'ère d'Antioche ne commença qu'à l'automne de l'année suivante 706 de Rome; pour abréger, je ne citerai que deux ou trois de ces actes.

Noris, de epoch.
Syro-Macedon.
p. 165.
Vaill. mun.
Græc. p. 19.
Mus. Theop.
p. 849.

On lit à la fin des actes de S.^t Siméon-Stylite, que ce livre des triomphes du bienheureux Siméon, fut achevé un mercredi, feria IV.^a 17 du mois de nifau (d'avril) de l'an 521 de l'ère d'Antioche: or c'étoit le mercredi 17 d'avril de l'an 1227 de Rome, 474 de J. C, dans lequel la lettre dominicale étoit F, & le 17 d'avril arriva le mercredi de la semaine sainte. Ainsi l'année 521 de l'ère d'Antioche avoit commencé à l'automne de l'an 1226 de Rome, & conséquemment la première année de la même ère avoit commencé à l'automne de l'an 706 de Rome.

AA. Martyr.
f. l.

T. I, p. 211. Il est fait mention dans la Bibliothèque orientale, d'un tremblement de terre qui renversa une partie de la ville d'Antioche, un dimanche, 14 du mois *gorpiaus* (septembre) de l'an 506 de l'ère d'Antioche, 770 de l'ère des Grecs. Ces caractères chronologiques ne peuvent convenir qu'à l'an 1211 de Rome, 458 de J. C, dans lequel le 14 de septembre étoit un dimanche; & l'on trouve par le calcul que cette ère d'Antioche avoit commencé à l'automne de l'an 706 de Rome.

Bibl. Or. t. I, p. 236.
Ex Chron. Syr. Dionys. Patriar. Cette ville fut encore affligée par les secousses violentes d'un autre tremblement un mercredi, *feria 4^a* 29 du second *tisri* (novembre) de l'an 576 d'Antioche, 840 de l'ère des Grecs. Cette année Syrienne commença à l'automne de l'an 1281 de Rome, 528 de J. C, dans lequel le 29 de novembre fut un mercredi; & si par le calcul on remonte à la première année de l'ère d'Antioche, on trouve qu'elle commença à l'automne de l'an 706 de Rome.

Il est évident par le calcul, que la première année de l'ère d'Antioche, selon les médailles, commença à l'automne de l'an 705 de Rome, comme le cardinal Noris l'a établi: il n'est pas moins certain que la première année de l'ère d'Antioche, employée dans les actes originaux publiés par M.^r Assemani, ne commença qu'à l'automne de l'année suivante 706 de Rome. Ainsi des dates qui se trouveroient les mêmes sur les médailles & dans ces actes, différeroient entr'elles d'une année; cette différence mérite l'attention des Antiquaires & des Chronologistes. Il n'est peut-être pas impossible d'expliquer ces deux manières de compter les années de l'ère d'Antioche, & de montrer qu'elles sont relatives à un seul & même évènement.

Nor. Dissert. III, c. 4. Quoique les habitants d'Antioche, dit le cardinal Noris, eussent établi une nouvelle ère depuis l'année qu'ils obtinrent de Pompée l'autonomie; après qu'il eût été vaincu par Jules César, ils adoptèrent une autre ère pour flatter le vainqueur. Ce fut donc en mémoire de la victoire remportée à Pharsale, que la ville d'Antioche établit l'ère Césarienne. La bataille de Pharsale se

donna l'an 706 de Rome, 48 avant l'ère Chrétienne, le 9 du mois d'août (*sextilis*) de l'ancienne année Romaine (*a*), lequel jour auroit répondu au 6 de juin de l'année Julienne anticipée, 48 avant J. C, & par conséquent cette victoire fut remportée dans le cours de l'année Syrienne, qui avoit commencé à l'automne de l'an 705 de Rome.

Q. Metellus Scipion, gouverneur de Syrie, avoit cruellement vexé la province pour donner les plus puissans secours au parti de Pompée son gendre; les Fermiers généraux des revenus publics, *Publicani*, avoient été forcés de lui payer le produit de deux années, qui étoit dû, & d'avancer les revenus de l'année suivante. On avoit imposé de grosses sommes d'argent sur les villes & sur les particuliers, sous toutes sortes de noms & de prétextes, & ces impositions étoient exigées avec la dernière rigueur. Pour les payer, il fallut emprunter de l'argent à de gros intérêts, *accedebant gravissima usura....universis imperatis pecuniis*; & par ces exactions, les dettes de la province, dans ces deux ans, se multiplièrent excessivement: *itaque as alienum provinciæ eo biennio multiplicatum est*. La ville d'Antioche, métropole de la province, qui étoit la plus opulente & la plus peuplée, fut aussi la plus vexée par les cruels exacteurs du parti de Pompée. La nouvelle de la victoire de

Cæs. de Bell. civ. lib. 115, c. 31.

(*a*) On ne trouve dans aucun historien la date de cette funeste journée, que Velléius Paterculus appelle (*Hist. l. II, c. 52*) *cruentissimum Romano nomini diem*; mais elle est marquée dans les anciens calendriers au 9 du mois *sextilis* ou d'août; dans le calendrier trouvé dans les ruines d'*Antium*, V. EID. AVG. DIVVS JVL. PHARS. VICIT. & sur un marbre de la ville d'Amiterno près d'Aquila, V. EID. AVG. E. DIE. C. CAES. C. F. PHARSALI DEVICIT. (*Muratori, Inscript. p. CL*) & on voit par le calcul, que ce jour répond au 6 de juin de l'année Julienne anticipée, 48 avant l'ère Chrétienne.

| | |
|------------------------------------|------------|
| Du 9 de <i>sextilis</i> inclusive- | |
| ment de l'année Romaine | |
| (<i>Varron</i>) 706 au dernier | |
| décembre | 139 jours. |
| Année Rom. 707 | 355 |
| Année Rom. 708, appelée | |
| de confusion, fut, selon | |
| Censorin, de | 445 |
| TOTAL . . . | 939 |

| | |
|------------------------------|------------|
| Du 6 de juin Jul. inclus. de | |
| l'année 48 avant J. C. au | |
| dernier décembre | 209 jours. |
| Année 47 Jul. anticipée . . | 365 |
| Année 46 | 365 |
| TOTAL . . . | 939 |

M m ij

César fut très-agréable à la ville & à toute la province. Pompée; après sa défaite, avoit dessein de s'y retirer; mais lorsqu'il fut arrivé dans l'isle de Cypre, il y apprit que « du consentement de tous les habitans d'Antioche & des citoyens Romains qui s'y trouvoient pour le commerce, on s'étoit déjà emparé du château de la ville pour lui en défendre l'entrée, *arcem ante captam esse, excludendi sui causâ*, & qu'on avoit notifié aux fugitifs qui s'étoient retirés dans les villes voisines, de ne point entrer dans Antioche; & que s'ils le faisoient, ils courroient grand risque de perdre la vie. » Sur ces nouvelles, Pompée abandonna le dessein d'aborder en Syrie, & fit voile pour l'Égypte, où il fut tué en arrivant près de Peluse, le 29 (b) septembre de l'ancienne année Romaine, le 25 de juillet de l'année Julienne anticipée, 48 avant l'ère Chrétienne.

La nouvelle de la défaite & de la ruine du parti de Pompée arriva dans la Syrie vers le commencement du mois de juillet: les habitans d'Antioche se déclarèrent aussi-tôt & d'un consentement général, *consensu omnium Antiochensum*, en faveur du vainqueur; ils regardèrent cet événement comme une époque heureuse, qui les délivroit de leurs calamités & des exactions horribles dont ils étoient accablés; & pour en consacrer la mémoire, ils ordonnèrent par un decret solennel, que cette année seroit comptée dans les fastes de la ville comme la première d'une ère nouvelle. Eusèbe, qui écrivoit dans une province voisine de la Syrie, dit: *Pompée ayant été vaincu à la bataille (de Pharsale) étant fugitif, fut tué par les eunuques du roi d'Égypte. Les habitans d'Antioche comptent de ce temps-ci la suite de leurs années.* Pompée fut vaincu & tué dans le cours de l'année Syrienne, qui avoit commencé à l'automne de l'an 705 de Rome; il est démontré par les médailles d'Antioche que l'ère Césarienne de cette ville commença à cette époque de l'automne de l'an 705.

(b) Pompée, suivant Velléius Paterculus (l. II, c. 53) fut tué à l'âge de cinquante-huit ans, la veille du jour anniversaire de sa naissance, *pridie natalem ipsius*; il étoit né, selon

Plîne (l. VII, c. 26, & l. XXXVII, c. 2) le 1.^{er} jour d'octobre; le jour de sa mort fut donc le dernier (29) de septembre de l'ancienne année Romaine, 706 de Rome.

Mais il est prouvé par des actes authentiques, que suivant une autre manière de compter, la première année de l'ère d'Antioche ne commença qu'à l'automne de l'an 706 de Rome. Quelle pouvoit être la cause de cette différence? la même ère auroit-elle commencé à deux années différentes? ou l'antiquité des médailles seroit-elle combattue par l'authenticité des actes originaux?

Pour résoudre cette difficulté, qui n'a point été encore examinée, il faut observer que la ville d'Antioche d'une part, & son territoire de l'autre, étoient habités par des nations différentes. Seleucus Nicator, fondateur d'Antioche, avoit peuplé cette ville nouvelle de Grecs & de Macédoniens (c); le territoire étoit occupé par les Syriens, naturels du pays; chaque nation conserva pendant plusieurs siècles ses mœurs, ses usages & sa langue propre. Les Grecs habitans d'Antioche, riches & opulens, furent les plus vexés par les exactions énormes du Gouverneur de la province, très-zélé pour le parti de Pompée. Nous avons déjà remarqué que ces habitans, d'un consentement unanime, se déclarèrent pour Jules César, sur les premières nouvelles de la bataille de Pharsale. Ils ordonnèrent que l'année courante, dans laquelle étoit arrivé un événement si heureux pour leur ville, seroit comptée la première année d'une ère nouvelle: l'année de la bataille de Pharsale avoit commencé à Antioche à l'automne de l'an 705 de Rome; & c'est précisément à cette époque que les dates gravées sur les monnoies de la ville font remonter le commencement de l'ère.

Les Syriens, habitans des villes, bourgades & autres lieux du territoire d'Antioche, n'eurent pas la même ardeur pour

(c) Antigonus, l'un des capitaines d'Alexandre, avoit fondé sur l'Oronte une ville qu'il appela de son nom, *Antigonia*: Seleucus s'étant emparé de la Syrie après la bataille d'Issus, rasa cette ville, & en fonda une nouvelle (l'an 300 avant J. C.) à laquelle il donna le nom d'Antiochus son père (*Justin, l. xvj, c. 4*);

il y fit passer les habitans Grecs d'Antigonia (*Diodor. lib. xx, & Strab. lib. xvi*), il y établit encore d'autres Grecs & des Macédoniens (*Malala, Chron. p. 256*). La ville d'Antioche devint la métropole de Syrie, & l'une des plus grandes villes de l'empire Romain.

admettre la nouvelle ère; ils comptèrent pour première année de cette ère l'année Syrienne, qui commença à l'automne de l'an 706 de Rome; ils employèrent cette manière de compter dans leurs actes, comme il est prouvé par plusieurs de ces actes originaux qui sont parvenus jusqu'à nous.

Cette double manière de compter les années d'une même ère, l'une suivant les Grecs habitans d'Antioche, l'autre selon les Syriens, étoit alors distinctement connue de tous les peuples voisins; elle ne pouvoit causer aucune confusion dans la Chronologie: cet usage n'étoit pas nouveau dans l'Orient.

• La fameuse ère des Séleucides, appelée aussi l'ère des Grecs ou d'*Alexandre*, qui est encore en usage dans quelques communions Chrétiennes du Levant, avoit commencé à des années différentes chez différentes nations. On sait que cette ère fut établie en l'honneur de la maison royale de Seleucus Nicator & de ses descendans, qui étendit sa domination depuis l'Inde jusqu'à la mer Égée, & que l'époque primitive de cette ère fut le temps où Seleucus Nicator jeta les fondemens de cette puissante monarchie, en s'emparant de la Babylonie, de la Médie & de la Susiane. Ces premières conquêtes se firent, suivant tous les auteurs, dans la première année de la CXXVII.^e Olympiade, qui commença au mois de juillet de l'année Julienne 312 avant J. C., 442 de Rome, douze ans après la mort d'Alexandre le Grand.

Diodor. Sic.
l. XVIII.
Joseph. contra
Apion. l. 1.
Euseb. in Chron.

Les Grecs, sujets de Seleucus, pour consacrer la mémoire d'un évènement si glorieux, établirent une ère nouvelle, dont la première année commença à l'automne de l'an 312 avant J. C. Environ douze ans après, Seleucus ayant conquis la Syrie, la même ère fut adoptée par les Syriens. Les Chaldéens, anciens habitans de la Babylonie, avoient aussi admis l'ère nouvelle; mais ils ne la commencèrent qu'à l'automne (*d*) de l'an 311 avant J. C., 443 de Rome, comme il est prouvé par les dates de plusieurs observations astronomiques des Chaldéens, rapportées par Ptolémée dans son *Almageste*.

(*d*) Les Nestoriens de la Chaldée commencent leur année au 1.^{er} d'octobre Julien. *Asseman. act. Martyr. t. II, p. 229.*

Il n'est donc pas étonnant que les Grecs d'Antioche & les Syriens aient commencé l'ère Césarienne à deux années différentes, puisqu'il est certain que les Grecs de la Babylonie & les Chaldéens avoient commencé l'ère des Séleucides, les uns à l'automne de l'an 312, & les autres à l'automne de l'an 311. Les nations mêmes qui avoient adopté l'époque de l'an 312 pour le commencement de l'ère des Séleucides, diffé-

roient entr'elles dans la manière de commencer leurs années. Les Grecs de Syrie commençoient leur année au mois *gorpious* Macédonien, *eiloul* Syrien, qui répond au mois de septembre Julien. M. l'abbé Ascari, qui étoit interprète à la Bibliothèque du Roi pour les langues Arabe & Syriaque, m'a assuré que c'étoit encore l'usage des Chrétiens catholiques de Syrie. Les autres Syriens commençoient leur année au mois *hyperberetaus* Macédonien, 1.^{er} *tifri* Syrien, qui correspond au mois d'octobre Julien; cet usage est encore suivi dans le Levant par les Jacobites & par les Nestoriens. Les Juifs, les habitans de Damas, de Tyr & de quelques autres villes, qui ont employé l'ère des Séleucides, commençoient leurs années en des temps différens (e); j'omets un plus long détail qui n'est pas de mon sujet.

Al-Batnî,
c. 32.
Assemani, ast,
Mar. y. t. II,
p. 229.

Ulug-Begh,
c. 2.
Abul Pharag,
Dynast. V, pag.
63.

Il résulte de cette discussion, que l'ère d'Antioche, établie en mémoire de la victoire remportée à Pharsale par Jules César commença, selon les Grecs, à l'automne de l'an 705 de Rome, & selon les Syriens à l'automne de l'année suivante 706. Le cardinal Noris a prétendu que cette ère ne fut établie que l'an 707 de Rome, lorsque César passant à Antioche, confirma l'autonomie & les privilèges de la ville, & répara par ses libéralités les dommages qu'elle avoit soufferts pendant deux ans par les exactions du parti de Pompée; que les habitans, par reconnoissance de tant de bienfaits, établirent une nouvelle ère en l'honneur de César, & ordonnèrent que cette ère remonteroit de deux ans dans leurs Annales, & qu'elle

Nor. Diff. III.

(e) Les habitans de Damas commençoient leur année civile à l'équinoxe du printemps, les Juifs à l'équinoxe d'automne, les Tyriens le 19 d'octobre, &c.

commenceroit à l'automne de l'année 705 de Rome; le savant Cardinal appuie son opinion sur la chronique d'Alexandrie & sur l'autorité de Malala, écrivain de la ville d'Antioche.

J'ai aussi prouvé que l'ère Césarienne d'Antioche avoit commencé à l'automne de l'an 705, & qu'elle avoit été établie en mémoire de la victoire de Pharsale, comme Eusèbe le marque expressément. Le cardinal Noris suppose, sans en donner aucune preuve, que César indemnifia la ville d'Antioche des dommages qu'elle avoit soufferts pendant deux ans; il s'appuie sur l'autorité de la chronique d'Alexandrie, qu'il a souvent combattue lui-même; & dans le fait particulier, l'auteur de la chronique prouveroit que l'ère d'Antioche commença à l'automne de l'an 706; car cet auteur, en parlant du passage de César à Antioche, au mois Macédonien *artemisius*, mois de mai Julien de l'an 707, dit : *Jules César fut proclamé Dictateur dans la grande ville d'Antioche, le 23 du mois artemisius: c'est pourquoi cette année est nommée, en son honneur, la première année à Antioche.* Il est évident que l'année Syro-Macédonienne, dans laquelle César passa par Antioche, après la guerre d'Alexandrie, avoit commencé à l'automne de l'an 706. Le cardinal Noris n'a donc pû citer la chronique d'Alexandrie, ni Malala, qui dit presque la même chose, pour prouver que l'ère d'Antioche avoit commencé à l'automne de l'an 705. Il est démontré par les médailles de la ville que cette ère commença, selon les Grecs, à cette époque de l'an 705.

En partant de ce principe, il est facile d'appliquer à un règne des empereurs Romains la date de l'année 125, ETϞ EKP, de l'ère d'Antioche; on trouve par le calcul, que cette année commença à l'automne de l'an 829 de Rome, 76 de l'ère Chrétienne, le huitième du règne de Vespasien. Domitien, son second fils, étoit alors décoré des dignités de César & de Pontife, gravées sur la médaille d'Antioche, que j'ai entrepris d'expliquer dans ce Mémoire. Mais cette médaille a été frappée dans le temps que Trajan étoit gouverneur de la province de Syrie, ΕΙΙΙ ΤΡΑΙΑΝΟΥ. Ce Trajan étoit-il père de cet excellent Prince qui, vingt-un ans après cette date,
honora

honora par ses vertus le trône des Césars? ne peut-on pas, d'après cette médaille, expliquer quelques traits de la vie de l'empereur Trajan, qui n'ont point été développés par les anciens écrivains?

II. Josèphe a donné exactement la suite des magistrats Romains qui gouvernèrent la Syrie pendant la grande guerre des Juifs; mais cet écrivain ayant terminé son histoire après la ruine de Jérusalem, à l'an 72 de J. C, on ne connoît plus la suite des Gouverneurs pendant les années suivantes; notre médaille supplée en partie au défaut des historiens, & nous apprend que l'an 76 Trajan étoit Gouverneur de la province de Syrie: *LEGatus AVGusti PRO PRætorè PROVinciæ SYRIÆ*, c'est le titre que prenoient les Gouverneurs de cette province.

*Gruter, pag.
CCCCLVII, 34
MXCI, 5.*

Nous allons voir que Trajan étoit le père de l'Empereur de ce nom. « La postérité le pourra-t-elle croire, dit Pline dans le panégyrique de ce Prince: un homme de race Patricienne, « né d'un père qui avoit été Consul, & qui avoit remporté « l'honneur du triomphe, &c. » *Credent ne posteri, Patritio & Consulari & Triumphali patre genitum.* Et plus bas, l'Orateur faisant l'éloge des vertus militaires de l'Empereur, ajoute: « Remontons jusqu'aux commencemens, & aux préludes de tant de gloire! A peine, César, sortiez-vous de l'enfance, « que déjà dans l'expédition de votre père contre les Parthes, « vos exploits donnèrent un nouvel éclat à ses lauriers....Bien-tôt « la seule terreur qui se répandit à la nouvelle de votre approche, « dompta tout l'orgueil des Parthes, & les reprima. Votre réputation ne tarda guère à s'étendre des bords de l'Euphrate aux « bords du Rhin. » *Nonne incunabula hæc tibi, Cæsar, & rudimenta, quùm puer admodùm, Parthicâ lauro gloriam patris augens quùm ferociam superbiamque Parthorum ex proximo auditus magno terrore coliberes! Rhenumque & Euphratem admirationis tuæ famâ conjungeres.* Nos Critiques les plus célèbres ne savent ni le temps ni les circonstances que Pline avoit en vûe dans le texte de son panégyrique. M. de Tillemont les rapporte au règne de Tite, mais avec quelque incertitude: « Il faut peut-être rapporter à cela ce que dit Pline, que Trajan, qui fut depuis Empereur, étant encore fort jeune, avoit arrêté «

*Till. Emp.
t. II, p. 62.*

» la fierté des Parthes en s'approchant seulement d'eux. Il avoit
 » environ vingt-huit ans en l'an 81; il *pouvoit* commander alors
 sous son père, qui portoit le même nom que lui. » M. de
 Tillemont avoit raison de douter en rapportant l'évènement à
 l'an 81. Plinè auroit-il dit que Trajan, âgé de vingt-huit ans,
 étoit à peine sorti de l'enfance, *puer admodum!*

Notre médaille lève l'incertitude, rappelle l'évènement à
 des temps antérieurs, & nous en développe les principales
 circonstances. Ce monument nous apprend que Trajan étoit
 gouverneur de la Syrie sous le règne de Vespasien, l'an 76
 de J. C. Cette province s'étendoit jusqu'aux bords de l'Euphrate,
 qui séparoit alors l'empire Romain des États des Parthes.
 Cæsennius Pætus avoit été nommé gouverneur de Syrie l'an
 71; & comme ce gouvernement duroit ordinairement plu-
 sieurs années, je présume que Trajan fut le successeur immédiat
 de Pætus, & peut-être dès l'an 74.

D'ailleurs nous lisons dans l'Histoire que l'empereur Vespasien se brouilla avec Vologèse, roi des Parthes, vers l'an 75; voici le sujet de la brouillerie. Les Alains, nation barbare, qui habitoit vers les Palus Mæotides & le Tanais, passèrent le Caucase, firent d'horribles ravages dans la Médie & dans l'Arménie; ils mirent en fuite Pacorus, roi des Mèdes, & enlevèrent la reine sa femme. Ces barbares menaçoient l'empire des Parthes; Vologèse pria Vespasien de lui envoyer de prompts secours, sous le commandement d'un des Princes ses fils. Domitien sollicita vivement le commandement; mais les Alains se retirèrent dans leur pays chargés de butin, & emmenèrent un grand nombre de captifs; & Vespasien déclara qu'il n'envverroit point de secours, & qu'il ne lui convenoit point de se mêler des affaires étrangères aux Romains. La réponse déplut au roi des Parthes, qui lui écrivit avec ce titre fastueux : *Arfacès, roi des Rois (f). ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ, à Flavius*

Joseph. Bell.
l. VII, c. 29.

Suet. in Domit.
cap. 2.

Dio. Cassius,
lib. LXVI, pag.
752. A.

B. p. 750. D.

| | |
|--|--|
| <p>(f) Ce titre étoit ordinaire aux rois Parthes & à plusieurs autres Princes de l'Orient; les rois des Parthes portèrent presque tous le nom d'Arfacès,</p> | <p>fondateur de leur Empire, comme les empereurs Romains, successeurs d'Auguste, prirent le nom de César & d'Auguste. <i>Justin. l. XLI, c. 5.</i></p> |
|--|--|

Vespasien. Vologèse irrité, résolut de faire la guerre aux Romains, & d'entrer en Syrie; mais son entreprise fut bien-tôt réprimée. Suivant un auteur, il fut forcé à la paix, *Vologesus in pacem coactus*; un autre écrivain dit que ce fut seulement par la crainte, *metu solo in pace coactus est*. *Aurel. Vict. Sert. Vict. Epit.*

Pline, dans son panégyrique, dit précisément la même chose, en assurant que dans l'expédition de Trajan le père contre les Parthes, le jeune Trajan, par la seule terreur, *magnio terrore*, qui se répandit à la nouvelle de son approche, réprima l'orgueil & la fierté des Parthes. Cette entreprise de Vologèse arriva dans l'année 75 de J. C; la médaille d'Antioche nous apprend que Trajan étoit vers ce temps-là gouverneur de Syrie. Si l'on rapproche le temps, les circonstances & les expressions mêmes des auteurs, il est évident que Pline parle de l'expédition de Trajan, qui s'avança contre les Parthes jusqu'aux bords de l'Euphrate; l'armée qu'il avoit rassemblée déconcerta leurs projets, & les força par crainte à demander la paix. En récompense de cet important service, le gouverneur de Syrie obtint les ornemens du triomphe, *Triumphasti patre*. Le fils eut part à la gloire du père, *gloriam patris augens*; il étoit encore fort jeune, & âgé d'environ vingt ans (g), & Pline pouvoit dire que le jeune Trajan étoit alors à peine sorti de l'enfance, *puer admodum*. *Plin. Panegy.*

Cette explication, fondée principalement sur la date de la médaille d'Antioche, lève les doutes de nos sçavans Critiques; facilite l'intelligence du texte de Pline & des autres auteurs sur l'expédition contre les Parthes, & répand enfin quelque lumière sur les premiers temps de la vie de l'empereur Trajan. Ce Prince étoit né à Italica en Espagne, d'une race ancienne, mais peu illustrée: Trajan son père, élevé au rang des Patriciens, fut le premier Consul de cette famille; il avoit servi *Eutrop. l. VIII.*

(g) L'empereur Trajan mourut vers le 10 d'août de l'an 117 de J. C; il étoit âgé, suivant Eutrope, de soixante-deux ans neuf mois & quelques jours; il étoit donc né l'an 54, & comme un ancien calendrier marque le jour de sa naissance au 18 septembre, le jeune Trajan auroit eu vingt-un ans accomplis le 18 de septembre de l'an 75.

avec distinction en Judée sous le règne de Néron; il y commandoit la dixième légion. Vespasien, Général de l'armée, pendant le fameux siège de la ville de Jotapat en Galilée, envoya Trajan avec deux mille hommes de pied & mille chevaux pour prendre Japha, ville voisine. Il trouva que la place étoit extrêmement forte, non seulement par son assiette, mais parce qu'outre ses autres grandes fortifications, elle étoit environnée d'une double enceinte de murs, & les assiégés eurent la hardiesse de faire une sortie pour venir à la rencontre. Le combat s'engagea; mais, après une légère résistance, Trajan les mit en fuite, & les poursuivit si vivement, qu'il entra avec eux dans l'enceinte extérieure. Ceux qui étoient demeurés dans la ville, fermèrent les portes de l'enceinte intérieure, de peur qu'il n'y entrât aussi, & laissèrent douze mille de leurs citoyens à la discrétion des Romains, qui en firent un horrible carnage, en sorte qu'il ne s'en sauva pas un seul. Trajan croyant que la place ne pouvoit plus se défendre, voulut déférer à son Général l'honneur de la prendre, & le pria de lui envoyer Tite son fils; la ville fut attaquée en même temps par deux endroits différens, & prise par escalade. Les habitans se défendirent encore pendant six heures; tous ceux qui étoient capables de porter les armes furent massacrés; on n'épargna que les femmes & les enfans qui furent réduits en esclavage. La ville fut prise le 25 de juin de l'an 67; quinze mille de ses habitans furent tués pendant le siège.

Trajan étoit un Officier distingué, qui méritoit toute la confiance de Vespasien. Ce Général ayant pardonné aux habitans de Tibériade leur révolte, il envoya Trajan avec de la cavalerie se saisir de la forteresse, & s'assurer de la fidélité de la ville; il fit partir ensuite le même Officier, avec quatre cents chevaux, pour soutenir Tite, qui faisoit le siège de Tarichée. Cette ville étoit située sur le lac de Genezareth, & bâtie sur une montagne; aux endroits où elle n'étoit point environnée du lac, elle étoit défendue par une très-forte muraille. Les séditieux des environs s'étoient rassemblés dans cette place munie de toutes les provisions nécessaires; ils eurent

*Joseph. Bell.
l. III, c. 21.*

Joseph. Bell. l. 32.

Ibid. c. 34.

même la hardiesse d'aller attaquer l'armée Romaine dans son camp; mais Tite, soutenu par Trajan, les poussa avec tant de vigueur, qu'il les défit & les contraignit de s'enfuir dans la ville, où il entra sans résistance, & y fit un grand carnage.

Vespasien étant parvenu à l'empire récompensa les services & le mérite de Trajan; il l'éleva à la dignité de Consul, apparemment après la conquête de la Judée. Son nom ne paroît point dans les fastes; il étoit du nombre des Consuls, qu'on appeloit *subrogés*, & qui ne tenoient le Consulat que durant quelques mois. Vespasien lui confia ensuite l'important gouvernement de la Syrie. Nous avons vu que son expédition contre les Parthes fut récompensée par les ornemens du triomphe, honneur extraordinaire, qui n'étoit accordé que pour les plus grands services (*h*) rendus à l'empire.

On ignore le temps de la mort de Trajan. L'empereur Trajan, son fils, lui fit décerner par le Sénat les honneurs divins; il subsiste encore des monumens de cette consécration. On voit sur une médaille d'or, d'un côté la tête de l'Empereur, & de l'autre celle de son père, avec cette inscription, DIVVS PATER TRAIANVS. L'Empereur avoit déferé les mêmes honneurs à Nerva, son père adoptif, après la mort de ce Prince: *Tu fideribus patrem (Nervam) intulisti*, disoit Pline dans son panégyrique prononcé l'an 100 de J. C. On voit encore sur les médailles (*i*) un autel & un aigle, types relatifs à l'apothéose, d'un côté la tête de Nerva, avec l'inscription DIVO NERVAE; & de l'autre, autour du type, le nom

(*h*) Depuis que la pompe solennelle du triomphe eut été réservée à la personne même des Empereurs, les Généraux qui à la tête des armées Romaines avoient remporté des avantages signalés sur l'ennemi, n'étoient pas totalement privés de l'honneur du triomphe; le Sénat leur décernoit les ornemens du triomphe, c'est-à-dire la robe, *togam pictam*, *tunicam palmatam*, le sceptre ou bâton d'ivoire surmonté d'un aigle, *volucrum sceptro* *qua surgit eburno* (*Juvenal*), & la

couronne de laurier. Agricola ayant soumis à l'Empire par les armes l'île de la Grande-Bretagne, Domitien, malgré sa jalousie & ses inquiétudes, lui fit décerner par le Sénat les ornemens du triomphe, une statue & tout ce qu'on accordoit en ces occasions: *Triumphalia ornamenta, & illustris statuæ honorem, & quidquid pro triumpho datur.... decerni in Senatu jubet*. Tacit. vit. Agricol. c. 40.

(*i*) Ces médailles d'argent ont été restituées par l'empereur Gallien.

CONSECRATIO. L'empereur Trajan étoit redevable à Nerva de son élévation à l'empire; il devoit à son père la naissance & une excellente éducation, qui l'ayant formé à toutes les vertus civiles & militaires, l'avoit rendu digne du trône. Ce Prince fit connoître à l'Univers qu'il ne mettoit pas les précieux avantages qu'il avoit reçûs de son père, au dessous du choix que Nerva avoit fait de sa personne pour l'élever à l'empire; il fit graver sur des monnoies d'or, deux têtes en regard, la tête de Nerva & celle de Trajan son père, avec l'inscription, DIVI NERVA ET TRAIANVS PATER. Je finis ce Mémoire, qui n'est que trop long pour l'explication d'une médaille.

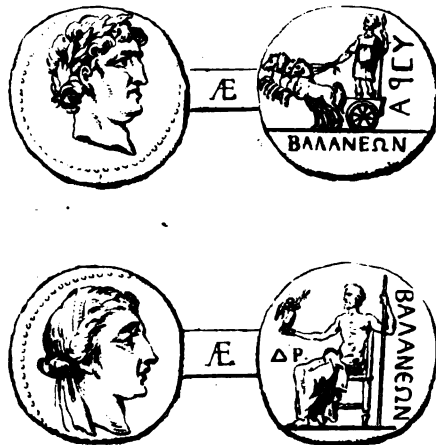
1.^o Nous avons vû que, dans le compte des années de l'ère Césarienne d'Antioche, les monnoies de cette ville marquent une année de plus que des monumens Syriaques très-anciens & très-authentiques; & que cette différence est fondée sur les usages différens des Grecs & des Syriens: cette explication est confirmée par d'autres exemples semblables. 2.^o Cette médaille d'Antioche, qui n'avoit point été expliquée, détermine le temps de l'expédition de Trajan, père de l'Empereur de ce nom, contre les Parthes; elle donne l'intelligence d'un passage du panégyrique de Pline, qui avoit embarrassé les Interprètes & nos sçavans écrivains.



DISSERTATION
SUR L'ÈRE DE BALANÉE,
EN SYRIE.

*Dixième supplément aux Dissertations du Cardinal
Noris, sur les époques des Syro-Macédoniens.*

Par M. l'Abbé BELLEY.



ON ne connoît jusqu'à présent aucun Antiquaire qui ait publié aucune médaille de cette ville avec des dates. Lû le 23
Mars 1759.
M. Pellerin a rassemblé dans son cabinet plusieurs de ces médailles précieuses; il a bien voulu les faire dessiner pour être placées à la tête de ce Mémoire: l'une est un moyen bronze frappé en l'honneur de Marc-Antoine (a); au revers on voit Bacchus, ou plutôt Marc-Antoine, avec les attributs de ce Dieu monté sur un quadrigé, avec l'inscription BAAANEON,

(a) Vaillant a publié la même médaille (*Numisin. Gr. p. 2*) sans date d'années, il l'attribue à Au-
guste; c'est la tête de Marc-Antoine sur les deux médailles du cabinet de M. Pellerin.

de la ville de *Balanée*, le nom de la province, *ΣΥΕΙΑΣ*, & la date de l'an Aq, 91, d'une ère que je tâcherai de fixer. Une autre médaille, aussi de moyen bronze, représente d'un côté une tête de femme, de l'autre Jupiter assis, tenant de la main droite une Victoire; on lit autour le nom de la ville, BAAANEΩN, & dans le champ la date de l'an ΔΡ, 104.

1.° J'examinerai la situation de la ville de *Balanée*, dans la Syrie, dont le nom *ΣΥΕΙΑΣ*, est abrégé sur la médaille; 2.° j'expliquerai le type du quadrigé gravé sur la médaille avec la tête de Marc-Antoine; 3.° je rechercherai l'ère dont les années sont gravées sur ces médailles; 4.° je finirai par un précis de l'histoire de la ville.

Maundrell.
Voyag. traduct.
Franç. p. 28.

I. *Balanée* étoit sur la côte de Syrie, entre les villes de Gabala & d'Antaradus, à xvi (b) milles (cinq lieues) de la première, & à xxiv milles (huit lieues) de la seconde. La ville étoit dans une position agréable, sur un coteau, à cent toises de la mer: elle avoit un port commode pour le commerce; elle étoit arrosée du côté du midi par une petite rivière fort claire & rapide; son territoire produisoit en abondance des grains & des fruits.

Strab. l. xvi.
p. 753. B.
Plin. l. v, c. 20.
Ptol. l. v, c. 15.

Balanée étoit comprise dans la Syrie proprement dite, selon Strabon, Plin & Ptolémée; en effet elle étoit au septentrion de la rivière d'Éleuthère qui, selon les anciens Géographes, séparoit la Syrie de la Phénicie (c). Les habitans de *Balanée*

(b) L'itinéraire d'Antonin (*edit. de Wessél. p. 148*) marque la distance de Gabala à Balanea de xxiv milles Romains, l'itinéraire de Jérusalem (*page 582*) de xiii milles, la table de Peuttinger de xvi milles; celle-ci est la distance véritable, confirmée par les voyageurs les plus exacts, & par Abulféda, qui compte entre *Balanée* & Gabala douze milles Arabiques.

(c) Étienne de Byzance a placé *Balanée* en Phénicie, Βαλαναί, πόλις Φοινίκης, ἢ καὶ Λευκίης; cet auteur aura confondu *Balanée* avec *Abila*

de Lysanias, qui de son temps (sur la fin du v.° siècle) étoit de la province de Phénicie; & ce qui démontre sa méprise, c'est que la ville de *Leucas* de la Céléfyrie, dont Plin a parlé, étoit voisine de Damas, comme je le prouve ailleurs. On a souvent confondu les noms de *Balaneas*, d'*Abila* & de *Paneas*; Guillaume de Tyr appeloit Belinas la ville de Panéas, Césarée de Philippe; suivant Lucas Holstenius, *Abila* est Belinai; les Arabes & les Turcs donnent le nom de Belinas à *Balanée*; c'est Baneas suivant Maundrell.

ont

ont fait graver sur leurs monnoies le nom du pays qu'ils habitoient, ΒΑΛΑΝΕΩΝ ΣΥρίας; c'étoit un usage ordinaire en Orient. On lit sur les médailles de Sébaste en Samarie: ΚΕΒΑΚΤΗΝΩΝ ΣΥΡ ou ΣΥΡΙΑΣ; sur celles de Neapolis du même pays, ΦΛΑΟΥΙΩΝ ΝΕΑΠΟΛΙΤΩΝ ΣΑΜΑΡΕΙΑΣ ou ΦΛαυίας ΝΕΑΚΠΟΛΕΩΣ ΣΥρίας ΠΑΛΑΥΣΙΝΗΣ; sur les médailles d'Abila, de Gadara & de Philadelphie en Céléfyrie, ΑΒΙΑΗΝΩΝ, ΓΑΔΑΡΕΩΝ, ΦΙΛΑΔΕΛΦΕΩΝ ΚΟΙΛΗΣ ΣΥρίας. On pourroit citer plusieurs autres exemples des différentes provinces de l'Asie. Je passe à l'explication des types gravés au revers des médailles de Balanée.

II. On voit sur les médailles de plusieurs rois de Syrie, & sur quelques-unes des médailles d'Antioche & d'autres villes, le type de Jupiter *Nicéphore*. Ce Dieu, assis, le bras droit étendu, semble présenter une petite figure de la Victoire; ces Victoires communément étoient d'or. Justin rapporte qu'un Alexandre, roi de Syrie, ayant enlevé du temple de Jupiter à Antioche une Victoire d'or, ajoutant la plaisanterie au sacrilège, disoit que *Jupiter lui avoit prêté la Victoire*. Denys l'ancien ne se faisoit point scrupule d'enlever ces petites victoires d'or que les Dieux portoient à la main, & qu'ils sembloient présenter: *Je ne les prends pas, disoit-il, je les accepte*. On peut croire, d'après le type de la médaille de Balanée, que cette ville renfermoit dans son enceinte un temple de Jupiter *Nicéphore*.

Justin. lib.
XXXIX, c. 11.

Cic. lib. III.
de nat. Deor.

Le type le plus curieux & le plus intéressant, est celui qu'elle fit graver au revers de la tête de Marc-Antoine; il y est représenté monté sur un quadrigé, sous la forme de Bacchus, la tête couronnée de pampres, tenant le thyrsé à la main. On connoît la folle & ridicule vanité de ce Triumvir, qui vouloit passer pour un nouveau Bacchus. Lorsque, l'année d'après la bataille de Philippes, il passa en Asie, & qu'il fit son entrée à Éphèse, des hommes & des enfans, sous la figure de Satyres & de Faunes, des femmes faisant le rôle de Bacchantes, vinrent au-devant de lui; les rues étoient ornées de paille & de thyrses; la ville retentissoit du son des flûtes & des autres instrumens; on annonçoit à haute voix la venue de

Plutarc. in Antonio.

Plutarc. ibid.
Joseph. Antiq.
l. XIV, c. 23.
Dio, l. XLV III,
pag. 371. B.

Plutarch. in Anton.
Dio Cass. l. L,
p. 421. D.
Vell. Patere.
l. II, c. 82.

Voy. la gravure.

Dio, lib. L,
p. 421. D.

Bacchus bienfaisant, Διόνυσος χαριδότην ἢ μελίσχον. Dans la fête magnifique que Cléopâtre lui donna sur les bords du Cydnus, où l'art épuisa tous les raffinemens du luxe & de la volupté, les peuples étonnés de ce spectacle, disoient que *Vénus rendoit visite à Bacchus pour le salut de l'Asie*. Dans la suite Marc-Antoine, livré aux passions & aux caprices de la reine d'Égypte, porta le desordre & la débauche aux derniers excès; aveuglé par son amour pour cette Princesse, il lui sacrifia l'honneur & la majesté du peuple Romain. Sur la fin de l'an 34 avant l'ère Chrétienne, 720 de Rome, Antoine, au retour d'une expédition en Arménie, entra avec tout l'appareil du triomphe dans la ville d'Alexandrie, proclama Cléopâtre *reine des Rois*, & assigna aux enfans qu'il avoit eus de cette Reine, plusieurs riches provinces de l'empire Romain. Enfin Cléopâtre, par un attentat sacrilège, s'étant déclarée Déesse & nouvelle Isis, Antoine voulut être appelé Osiris & nouveau Bacchus: *Cum ante*, dit Velleius Paterculus, *novum se Liberum Patrem appellari jussisset*. Il parut au milieu d'Alexandrie, monté sur un char, comme Bacchus, couronné de lierre, tenant le thyrsé, chaussé de cothurnes: *Cum redimitus hedris, coronâque velatus aureâ & thyrsum tenens cothurnisque succinctus, currui, velut Liber Pater, reclus esset Alexandria*. Ce texte de Velleius est une exacte description du type de la médaille; tout y est dessiné jusqu'au cothurne; on croiroit que l'auteur avoit la médaille sous les yeux. Ce type, joint à la date de l'année AQ, 91, est un moyen sûr pour découvrir le commencement ou l'époque primitive de l'ère de Balanée.

III. Marc-Antoine, sur la fin de l'an 720 de Rome, avoit ordonné qu'on l'appelât nouveau Bacchus, & qu'on le représentât sous la forme de ce Dieu. Les habitans de Balanée, dans une province voisine d'Égypte & dans le département du Triumvir, exécutèrent ses ordres par flatterie & par obéissance; ils firent graver sur leurs monnoies, & apparemment sur d'autres monumens, son triomphe Bacchique, tel qu'il est décrit par Velleius: ce fait doit être de l'an 721 de Rome; l'année suivante, 722, Antoine étoit occupé de tout autre

soin que de son apothéose. Ayant répudié Octavie, il acheva d'irriter Rome & tout l'Empire; il fit les préparatifs de la guerre qui fut terminée par la bataille d'Actium.

Or à compter de l'an 721 de Rome, les quatre-vingt-onze ans marqués sur la médaille, on remonte à l'année Syrienne, qui commença à l'automne de l'an 630 de Rome, 124 avant l'ère Chrétienne. Il faut examiner s'il se trouve dans l'histoire de Syrie de ce temps-là quelque évènement, qui ait donné l'occasion d'établir une nouvelle ère à Balanée.

La Syrie étoit alors agitée de violens troubles. Antioche, Apamée & plusieurs autres villes, mécontentes du gouvernement cruel du roi Demetrius Nicator, se révoltèrent & députèrent vers le roi d'Égypte, pour le supplier de leur donner un autre Roi, du sang des Séleucides. Ptolémée Physcon leur envoya Alexandre, fils d'un marchand, qu'il présenta comme fils d'un roi de Syrie (d). Alexandre fit alliance avec Jean Hyrcan, prince des Juifs, & soutenu par les secours de l'Égypte, il marcha contre Demetrius Nicator. Vers le même temps on apprit la mort funeste du roi Antiochus Évergète, qui ayant voulu enlever les trésors du temple d'Anaïs en Perse, fut tué dans le temple même avec tous ceux qui l'accompagnoient. Demetrius restoit seul roi de Syrie; mais Alexandre poursuivant ses conquêtes, le vainquit près de Damas, & l'obligea de se réfugier à Tyr, où il fut tué l'an 628 de Rome. Séleucus son fils fut élevé sur le trône; mais ce jeune Prince périt bien-tôt après par la perfidie de la cruelle Cléopâtre sa mère; le royaume passa à son frère Antiochus Épiphanes. Cependant le roi Alexandre s'étoit rendu le maître d'une grande partie de la Syrie; les villes d'Antioche, de Séleucie, d'Apamée, d'Émèse, de Damas, de Samosate & plusieurs autres lui étoient soumises; il réduisit Laodicée, qui s'étoit révoltée. Telle étoit la situation d'Alexandre, qui de l'état de particulier avoit été élevé

(d) Suivant Athénée (lib. 7, c. 17) on le disoit fils du roi Alexandre I; d'autres, selon Porphyre, le croyoient fils d'Antiochus IV. Les écrivains l'appellent Alexandre Zabinas ou Zabina; ce nom, en syriaque, avoit la signification de l'Empereur des Latins, acheté ou vénal.

sur le trône des Séleucides; mais dans l'année Syrienne, qui commença à l'automne de l'an 630 de Rome, sa puissance ne servit qu'à précipiter sa ruine. Ptolémée Évergète, roi d'Égypte, qui avoit protégé Alexandre, ne pouvant supporter sa fierté & son ingratitude, envoya de puissans secours au roi Antiochus Épiphanes; les villes de Syrie quittèrent, les unes après les autres, le parti d'Alexandre; ce Prince, errant & fugitif, périt l'an 634 de Rome, après un règne de six à sept ans.

Nous avons vû que la date de Aq, 91 ans, gravée sur la médaille de Balanée, remontoit par le calcul à une époque fixée à l'année Syrienne, qui avoit commencé à l'automne de l'an 630 de Rome: or cette année est précisément celle où les affaires du roi Alexandre tombèrent en décadence; les villes de Syrie, les unes après les autres, l'abandonnèrent & embrasèrent le parti d'Antiochus VIII, surnommé *Épiphanes*.— Ce Prince dut accorder des graces aux villes qui se soumettoient volontairement à son obéissance; il est bien probable que la ville de Balanée fut une des premières à reconnoître l'autorité du roi légitime de Syrie, & qu'elle en reçut alors une faveur distinguée, puisque les monumens de la ville démontrent qu'elle établit dans la même année une ère qu'elle employoit encore sous la domination Romaine. Deux ans auparavant la ville de Tyr ayant embrassé le parti du roi Alexandre, reçut de ce Prince le titre & les privilèges de l'*autonomie*, & institua une nouvelle ère; la ville de Balanée ayant quitté le parti d'Alexandre pour suivre celui d'Antiochus Épiphanes, aura été décorée par ce dernier Prince, de quelque titre utile & honorifique, qui lui aura donné l'occasion d'établir une ère. L'autonomie de Tyr est connue par l'histoire & par les monumens: nous ne sommes pas également instruits sur la nature & l'espèce des graces qui furent accordées à la ville de Balanée; nous avons peu de détails sur l'histoire particulière de cette ville.

IV. Les habitans de l'isle d'Aradus possédoient des terres dans le continent sur la côte voisine de leur isle. Il paroît que la ville de Balanée & quelques autres étoient dans leur dépendance;

Justin.
Froëlich, anal.
Syr. p. 90.

Justin, lib.
xxxix, c. 2.

Noris, de epoch.
Dissert. IV, p.
290.

Strab. l. xvi.
Grut. p. MCV.

Strab. l. xvi.
p. 753. B.

mais sous la domination Romaine, tout ce pays fut soumis au lieutenant de l'Empereur, qui gouvernoit la province de Syrie. La ville de Balanée fut décorée d'un siège épiscopal : Euphranion, évêque de cette ville, assista au premier concile général de Nicée; on peut voir la suite de ses évêques connus dans l'*Oriens Christianus*. La Syrie ayant été divisée en deux provinces sous le règne de Théodose le jeune, Balanée fut comprise dans la seconde Syrie, sous la métropole d'Apamée. L'empereur Justinien forma une nouvelle province qu'il appela *Théodoriade*, en l'honneur de l'impératrice Theodora, & la composa des villes de Laodicée, de Gabala, de Paltus & de Balanée : cet établissement ne fut pas perpétuel; on voit dans la notice imprimée à la suite de Guillaume de Tyr, que Balanée, au XII.^e siècle, dépendoit de la métropole d'Apamée.

*Le Quien ;
Oriens Christianus.
t. II, p. 921.
Malala, t. II,
p. 69.
Notit. Hierocl.
edit. Wesseling.
p. 712.*

*Malala, t. II,
p. 183.*

*Gesta Dei,
p. 1044.*

Lorsque les Croisés passèrent en Orient sous la conduite de Godefroi de Bouillon, la ville de Balanée appelée *Valenia* par Guillaume de Tyr, étoit soumise au Khalife d'Égypte; dans la suite, les Croisés en firent la conquête; elle étoit défendue par le château fort de *Merkab*, éloigné d'environ une lieue, *quasi parasanga*, que les Mahométans avoient construit sur une hauteur au bord de la mer l'an 454 de l'hégire, 1062 de l'ère Chrétienne. La ville subit le sort des villes voisines; elle retomba au pouvoir des Mahométans, apparemment l'an 584 de l'hégire, 1188 de J. C, lorsque Saladin reconquit Antaradus, Laodicée & autres villes voisines. Depuis que les Turcs Ottomans eurent conquis la Syrie, la ville de Balanée, appelée par les Arabes *Belinas*, dépendit du Pachalik ou gouvernement de Tripoli; mais depuis plusieurs années, elle n'est plus habitée, & l'on voit, par sa situation & par ses ruines, que c'étoit autrefois une ville agréable, d'une médiocre grandeur. Le château de *Merkab*, qui a la figure d'un triangle équilatéral, a été célébré par les Arabes & par les Turcs, à cause de sa force & des sièges qu'il a soutenus; il est maintenant abandonné, & n'est habité que par de pauvres paysans.

*Will. Tyr.
l. VII, p. 738.*

Abulféda.

*Géogr. Turc.
trad. manusc. de
la Bibl. du Roi,
p. 1675.*

*Mambréll.
Voyag. traduct.
Franç. p. 28.*

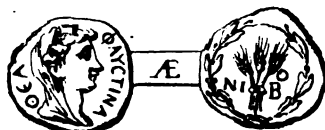
*Abulf. Géogr.
Turc.*



D I S S E R T A T I O N
S U R L' É R E D E N I C O P O L I S ,
E N P A L E S T I N E .

Onzième supplément à l'Ouvrage du Cardinal Noris,
sur les époques des Syro - Macédoniens.

Par M. l'Abbé BELLEY.



Là le 22
Juillet 1760.

Strab. l. VII,
p. 325. A.
Lib. XIV.
p. 676. B.

Strab. l. XII,
p. 555. B.

Strab. l. VII,
p. 324, 325.

LES auteurs & les anciens Géographes ont parlé de plusieurs villes nommées *Nicopolis*, c'est-à-dire *villes de la Victoire* ; elles étoient ainsi appelées en mémoire de victoires éclatantes, *Νικόπολις ἐπὶ νίκῃς τῆς Νίκης*. Strabon place sur les frontières de la Cilicie, entre Alexandrie près d'Issus & Mopsueste, une *Nicopolis* qui fut bâtie en mémoire de la victoire qu'Alexandre remporta près d'Issus sur Darius. Pompée, après la défaite de Mithridate, roi de Pont, voulut laisser un monument de ses victoires ; il fonda la ville de *Nicopolis* dans l'Arménie mineure. La bataille d'Actium avoit décidé de l'empire en faveur d'Auguste ; ce Prince, pour perpétuer la mémoire de cet événement, fonda près d'Actium la ville de *Nicopolis*, qu'il orna de temples & d'édifices magnifiques ; & en action de grâces il ordonna que les jeux Actiaques y

seroient célébrés tous les cinq ans sur le modèle des jeux Olympiques. On a un grand nombre de médailles de cette ville, ΝΙΚΟΠΟΛΕΩΣ ΙΕΡΑΣ, qui rendoit des honneurs à Auguste comme à son fondateur, ΣΕΒΑΣΤΟΣ ΚΤΙΣΤΗΣ. Ce Prince fit bâtir une autre Nicopolis près d'Alexandrie, dans le lieu même où il avoit défait les troupes de Marc-Antoine & de la reine Cléopatre. La nouvelle ville égaloit presque Alexandrie en grandeur; Auguste la décora de divers ornemens, & y institua les mêmes jeux solennels qu'il avoit établis à Nicopolis d'Épire. Après la prise de Jérusalem & la ruine des Juifs, Vespasien envoya huit cents vétérans de son armée pour habiter une bourgade de la Palestine, qui devint une ville appelée *Nicopolis*, en mémoire des avantages remportés par les Romains sur les Juifs. Décébale, roi des Daces, étoit un Prince puissant & redoutable aux Romains; après plusieurs années de guerre, il fut vaincu par l'empereur Trajan, & son royaume fut réduit en province Romaine. Trajan, pour monument de ses victoires sur les Daces, fonda en Mésie sur le Danube, la ville de Nicopolis; il s'est conservé un grand nombre de médailles de cette ville, sur lesquelles on lit: ΝΕΙΚΟΠΟΛΙΣ; ΝΙΚΟΠΟΛΙΤΩΝ ΠΡΟΣ ΙCΤΡΩ, & quelquefois ΠΡΟΣ ΙCΤΡΟΝ; cette ville subsiste encore dans la Bulgarie, les Turcs la nomment *Nigeboli*; ce fut près de cette ville que Bajazet I, Sultan des Turcs, gagna le 28 septembre 1396, sur Sigismond roi de Hongrie, cette sanglante bataille, dans laquelle périt un grand nombre de noblesse François, conduite par Jean comte de Nevers, fils aîné du duc de Bourgogne. Trajan fit bâtir une autre ville de Nicopolis sur le fleuve Mestus (a) en Thrace, & lui donna son nom de famille, *Ulpia*, qu'on lit encore sur les médailles de cette ville: ΟΥΛΠΙΑC ΝΙΚΟΠΟΛΕΩC ΠΡΟΣ ΜΕCΤΩ. On connoissoit dans l'ancienne Géographie quelques autres villes du nom de Nicopolis, qui étoient moins

Εν τῷ τῷ
μαῖας χρεῖα.

Dio Cass. l. LI,
p. 456. A.

Joseph. de Bell.
l. VII, c. 26.

Amm. Marcell.
lib. XXXI.
Jornand. rer.
Get. c. 18.

(a) Les Grecs l'appellent encore *Mesto*, & les Turcs *Caraşou*, c'est-à-dire eau noire; c'est une grande

rivière, fort large vers son embouchure dans la mer.

Proh. célèbres que les précédentes, comme Nicopolis en Thrace,
Plin. lib. v. près du mont Hæmus; Nicopolis en Bithynie, près du Bos-
Notit. Hierocl. phore; Nicopolis en Phrygie.

Part. III, Tab. On a publié du cabinet de Pembrock une médaille de
87. bronze, frappée en l'honneur de l'empereur Trajan : ΑΥΤ.
 Κ. ΝΕΡ. ΤΡΑΙΑΝΟΣ ΣΕΒ. ΓΕΡΜ. ΔΑΚΙΚΟΣ, l'an 42 de
 l'ère d'une ville de Nicopolis, ΝΕΙΚΟΠΟΛΕΩΣ ΕΤΟΥΣ ΜΒ.
 Le type du revers représente une Victoire avec ses attributs;
 cette médaille n'a point encore été expliquée. Il faut 1.° exa-
 miner laquelle des villes, qui portoient le nom de Nicopolis,
 a fait frapper cette médaille; quel motif a déterminé cette
 ville à établir une ère pour le compte des années; quelle a
 été l'époque primitive de cette ère; cette discussion est inté-
 ressante pour la Géographie & pour l'Histoire: 2.° j'exa-
 minerai quelle étoit la vraie position de cette ville; 3.° je
 donnerai le précis de son histoire.

I. Quoiqu'il y ait eu plusieurs villes du nom de Nicopolis
 en diverses provinces de l'empire Romain, la question pro-
 posée doit être examinée relativement aux villes des provinces
 de l'Orient, qui étoient dans l'usage d'employer une ère dans
 le calcul des temps; cet usage étoit établi dans plusieurs villes
 de Cilicie, de Syrie, de Phénicie & de Palestine.

Cellar. t. II, p. 260. On connoît dans l'étendue de ces quatre provinces deux
Wesseling, itin. villes de Nicopolis; l'une étoit située à l'extrémité de la
Anton. p. 190; Cilicie, sur les frontières de la Syrie; des Savans croient
& Notit. Hierocl. p. 713. qu'elle a été quelquefois comprise dans la Séleucide, partie
 de Syrie, ou dans la province *Euphratésienn*e, qui s'étendoit
 depuis l'Euphrate jusqu'aux confins de la Cilicie, & que
 cette ville de Nicopolis est placée dans l'itinéraire d'Antonin,
 sur une voie Romaine, à soixante-douze milles du Zeugma
 de la Commagène ou du Pont sur l'Euphrate, & conséquem-
 ment que cette ville étoit peu éloignée du golfe d'Issus, près
 duquel Alexandre avoit vaincu Darius. Haym a publié deux
Tesor. Britan. t. II, p. 227. médailles de cette ville, l'une avec la tête de Commode,
Page 2340 l'autre avec celle de Septime-Sévère; on lit au revers,

ΝΕΙΚΟΠΟΛΕΙΤΩΝ

ΝΙΚΟΠΟΛΕΙΤΩΝ ΤΗΣ ΣΕΛΕΥΚΙΔΟΣ ΙΕΡΑΣ, *de la ville de Nicopolis, de la Séleucide, sacrée (b)*: on ne trouve aucune date d'années sur ces médailles.

Une autre ville du nom de Nicopolis dans les provinces de l'Orient, étoit située dans la Palestine, & s'appeloit anciennement Emmaüs: *Emaiis*, disoit S.^t Jérôme après Eusèbe, *est nunc Nicopolis, insignis civitas Palaestina*. La ville d'Emmaüs ayant pris part à la révolte des Juifs après la mort d'Hérode le Grand, Quintilius Varus, gouverneur de la Syrie, la fit brûler, *πίμωραται ἡ Εἰμμαῦς, κατεφλέγη καὶ Ἀμμαῦς*; elle fut abandonnée par ses habitans, *περικλειφθῆσα ὑπὸ τῶν ἀκητόρων*; ce ne fut plus qu'un village, *κώμη*, éloigné de soixante stades (deux lieues & demie) de Jérusalem. Après la ruine de Jérusalem, l'an 71 de J. C. l'empereur Vespasien donna ce village à huit cents Soldats vétérans, pour y habiter: *χρεῖον ἕς χετοίκησιν, ὃ χελεῖται Ἀμμαοῦς; ἀπέχει δὲ τῇ Ἱεροσολύμων σταδίους ἑξήκοντα*: il s'y forma une ville qui fut appelée *Nicopolis*, en mémoire de la victoire des Romains sur les Juifs: *Νικόπολιν ἀνηγόρευσαν, ὥς τῷ συμβάντος ἔτους ὀνόμασαν*.

Hieron. loci Heb.

Joseph. Ant. l. XVII, c. 12.

Bell. l. II, c. 7.

Luc. c. 24, vers. 13.

Jos. Bell. lib. VII, c. 27.

Sotom. lib. VII, hist. Eccl. c. 21.

Il est très-probable que la médaille de Nicopolis, qui présente la tête de Trajan avec la date de l'an 42, ΕΤΟΥΣ ΜΒ, a été frappée en l'honneur de ce Prince par les habitans de Nicopolis de Palestine; on sait que les villes d'Abila, d'Anthédon, d'Ascalon, de Gaza, de Dium, de Hippius, de Canatha, de Capitolias, de Neapolis, de Césarée Pancade, de Pella, de Raphia, de Sébaste ou de Samarie, de Scythopolis, de Tibériade, toutes situées dans la Palestine, avoient adopté différentes ères, d'où elles comptoient la suite des années.

D'ailleurs la date de l'an 42, gravée sur la médaille de Nicopolis, s'accorde parfaitement avec l'époque du rétablissement d'Emmaüs sous le règne de Vespasien, qui y plaça des soldats vétérans l'an 71 de J. C. & en forma une ville qui fut appelée *Nicopolis*. Or en comptant depuis cette époque, quarante-deux ans, on trouve que la médaille a été frappée l'an 112

(b) Ces médailles confirment l'opinion de Ptolémée, qui étendoit la Séleucide au septentrion du côté du mont Taurus.

de J. C. qui étoit la quinzième année du règne de Trajan ; d'où il résulte que les habitans de Nicopolis avoient institué une ère à l'occasion du rétablissement de leur ville. Il est prouvé par des monumens authentiques, que les villes de Césarée Paneade, de Sébaste ou de Samarie, & de Tibériade, instituèrent de nouvelles ères par de semblables motifs.

Æ III.

M. Pellerin conserve dans son cabinet une médaille qui, par sa fabrique & par le type, ressemble à différentes médailles frappées en Palestine. Cette médaille, dont je donne le dessein à la tête de ce Mémoire, présente d'un côté la tête voilée de Faustine mère, avec l'inscription ΘΕΑ ΦΑΥΣΤΙΝΑ; on voit au revers une poignée d'épis de bled, & l'inscription ΝΙΧΟΠΟΛΙΤΩΝ OB, de la ville de Nicopolis, l'an 72; sur cette médaille le nom de la ville est exprimé par la première syllabe, comme on trouve sur d'autres médailles CA pour CAΜΑΝΑΝ; KAI pour ΚΑΙΣΑΡΕΙΑΣ; ANT pour ΑΝΤΙΟΧΕΩΝ; ΑΠΤ pour ΑΠΑΜΕΩΝ, &c. Plusieurs médailles de Palestine présentent à leurs revers des épis de bled, pour marquer la fertilité du pays. On fait que les plaines de Galilée, de Sarone & du pays des Philistins, produisoient des bleds excellens & en grande abondance. La date de l'an 72, OB, gravée sur la médaille de Nicopolis, s'accorde parfaitement avec l'époque du rétablissement de la ville par Vespasien; en ajoutant à l'an 71 de J. C. époque de l'ère, la date 72 de la médaille, la somme donnera l'an 142 de J. C. le cinquième du règne d'Antonin Pie. L'impératrice Faustine, sa femme, étoit morte l'année précédente avant le mois de juillet; l'Empereur lui fit aussi-tôt décerner les honneurs divins. La province d'Égypte célébra cette apothéose la cinquième année du règne d'Antonin, L. E, qui commença, selon la manière Égyptienne, le 29 d'août de l'an 141; & nous voyons que la ville de Nicopolis rendit, vers le même temps, les honneurs divins à la mémoire de l'Impératrice.

Tillem. Emp.
t. II, p. 352.

Il résulte de cette discussion que les médailles de Nicopolis, qui donnent des dates d'années, ont été frappées par les habitans de la ville de Nicopolis en Palestine, & que l'ère de

cette ville a commencé l'an 71 de J. C. à l'occasion de son rétablissement.

II. La position de cette ville n'est pas si facile à déterminer. Plusieurs anciens auteurs & tous les Géographes modernes, ont pensé que Nicopolis de Palestine étoit Emmaüs dont parle S.^t Luc; Hadrien Réland a prétendu que l'Emmaüs, qui prit le nom de Nicopolis, étoit située à dix milles de Lydda, & fort différente de l'Emmaüs de l'Évangéliste.

Reland, Palaest. illustr. lib. 11, cap. 6.

L'ancienne opinion est fondée sur les raisons suivantes. L'Emmaüs que Vespasien assigna aux soldats vétérans, après la ruine de Jérusalem, n'étoit éloignée de cette ville que de soixante stades, *σταδίων ἑξήκοντα*, selon Josèphe, auteur contemporain & témoin oculaire; mais cette Emmaüs est la même que l'Emmaüs de S.^t Luc, qui étoit également à soixante stades de Jérusalem. Eusèbe, évêque de Césarée en Palestine, & après lui S.^t Jérôme, qui a passé plusieurs années en cette province, & qui a écrit sur l'ancienne Géographie du pays, disent expressément que l'Emmaüs, qui a été ensuite appelée Nicopolis, étoit le lieu même dont a parlé l'évangéliste S.^t Luc:

Joseph. Bell. l. VII, c. 27.

S. Luc. c. 24, vers. 13.

Emmaüs de quo loco fuit Cleophas, cujus Lucas meminit Evangelista; hac est nunc Nicopolis, insignis civitas Palaestina. Et ailleurs S.^t Jérôme ajoute cette circonstance locale, que S.^t Paule changea en église la maison de Cléophas à Nicopolis, qui s'appeloit anciennement Emmaüs: Apud Nicopolim, quæ prius Emmaüs vocabatur.... Cleophas domum in ecclesiam dedicavit. Sozomène, écrivain du v.^e siècle, disoit: *Une ville de Palestine, qui s'appelle maintenant Nicopolis, étoit anciennement une bourgade que le livre des Évangiles nomme Emmaüs.* Après la ruine de Jérusalem, les Romains lui donnèrent le nom de Nicopolis, à cause de la victoire qu'ils avoient remportée sur les Juifs. Guillaume de Tyr, qui connoissoit parfaitement la Terre-sainte, écrivoit au xii.^e siècle la même chose, en ajoutant que la ville de Nicopolis, appelée auparavant *Emmaüs*, étoit, selon S.^t Luc, à soixante stades de Jérusalem; qu'il y avoit une grande abondance d'eaux, *aquarum abundantia*, & qu'une source près de la ville, étoit propre à la guérison des maladies des hommes

Hieron. de loc. Hebr.

Epitaph. Paul. cap. 3.

Sozom. Hist. Eccles. lib. V, c. 21.

Hist. l. VII, c. 24.

& des animaux. Pline avoit observé qu'Emmaüs étoit un lieu arrosé de fontaines, *fontibus irriguam Emmaüm.*

*Plin. lib. VII.
cap. 14.*

Le savant Réland prétend au contraire que la ville de Nicopolis étoit éloignée de l'Emmaüs dont parle S.^t Luc, qu'elle étoit une ancienne ville, appelée *Emaiüs* ou *Amaiüs* (c), située dans le lieu où l'on voit encore les ruines de grands édifices, & qu'on appelle le *château du bon Larron*, à dix milles de la ville de Lydda, & à vingt-deux milles de Jérusalem. Il emploie des raisons spécieuses pour appuyer son opinion; 1.^o la ville d'Emmaüs, qui fut ensuite appelée Nicopolis, étoit située dans une plaine: *Qui autem habitant*, disoit S.^t Jérôme, *in sephela, hoc est in campesribus, Liddam & Emmaüs, Diospolin videlicet Nicopolinque significant.* Gorgias, l'un des Généraux d'Antiochus Épiphane, venant avec une armée pour combattre les Juifs, s'avança, selon Josèphe, jusqu'à Emmaüs, ἄρχις Ἐμμαῦς, & y campa dans la plaine, ἐν τῇ πεδίῳ; Judas Macchabée attaqua ce camp, tua trois mille ennemis, & mit le reste en fuite. S.^t Jérôme, parlant de cette victoire de Judas, dit qu'elle fut remportée près d'Emmaüs, qui fut ensuite appelée Nicopolis: *juxta Emaiüs quæ nunc Nicopolis vocatur.* S.^t Jérôme dit ailleurs que cette Emmaüs étoit située dans le lieu où les montagnes de Judée commencent à s'élever: *juxta Nicopolin quæ prius Emmaüs vocabatur, ubi incipiunt montana Judeæ consurgere.* Peut-on dire, s'écrie Réland, que cette Emmaüs fût le lieu dont parle S.^t Luc, situé dans les montagnes, & éloigné de soixante stades ou de sept milles & demi de Jérusalem; l'Emmaüs, qui fut appelée Nicopolis, étoit dans le lieu où l'on

*Comment. in
Abdiam.*

Joseph. Ant.

*Hieron. Comm.
in Daniel, cap.
VIII.*

*In Daniel,
cap. XII.*

(c) Il y avoit dans la Palestine trois lieux différens appelés Amaüs, l'un voisin de Jérusalem, dont S.^t Luc a parlé; l'autre situé à dix milles de Lydda, marqué dans la table de Peuttinger; le troisième, près de Tibériade, étoit célèbre par ses bains d'eaux chaudes; Josèphe, Pline & plusieurs voyageurs modernes en ont parlé. Le nom d'Emmaüs ou d'Amaüs signifie proprement des eaux

chaudes, μεσημεριονειον ἢ Ἀμμαῖς, σημαίνει τὸ θερμὸν αὖ (Joseph. de Bell. l. IV, c. 1); ces eaux chaudes sont efficaces pour la guérison des maladies, οὗτος ἄνθρωπος. Bochart (*Geographiæ sacræ*, p. 848) dérive le nom Amaüs du mot arabe & hébreu *hemim*, qui signifie des eaux chaudes, pluriel de *hum* ou *cham*, calidus, de la racine *hamam* ou *chamam*, caluit, incaluit.

voit le château du bon Larron; c'est où finit la plaine, & où commence le pays de la montagne, suivant le témoignage de tous les voyageurs.

2.^o La tribu de Dan, selon S.^t Jérôme, s'étendoit jusqu'à Joppé & jusqu'à Emmaüs appelée Nicopolis, *Dan usque ad Joppen.... & Emmaüs, quæ nunc appellatur Nicopolis.* Or la tribu de Dan, selon Réland, ne pouvoit s'étendre jusqu'à l'Emmaüs voisine de Jérusalem, qui étoit de la tribu de Benjamin. Nicopolis ne pouvoit donc être que l'Emmaüs située au-delà des montagnes, du côté de Joppé. *Hier. in Ezech. c. XLVIII.*

3.^o Les anciens Itinéraires sont employés pour déterminer la position des lieux de l'ancienne Géographie: or il est prouvé par l'itinéraire de Jérusalem, que Nicopolis étoit située à vingt-deux milles de Jérusalem, & à dix milles de Lydda. *Edm. Wesseling. p. 600.*

AB. HIEROSOLYMA SIC
CIVITAS NICOPOLI M. XXII.
CIVITAS LIDDA M. X.

D'où il résulte que Nicopolis n'étoit point l'Emmaüs de l'Évangéliste, à sept milles & demi de Jérusalem; mais cette autre Emmaüs dont on voit encore les ruines au-delà des montagnes. Ces preuves ont paru si fortes à Hadrien Réland, qu'il est étonné que tant de Savans ne les aient pas aperçues, *quæ miror tot viros doctos non advertisse*, & M. Wesseling taxe de grande imprudence, *imprudensissime decernunt*, ceux qui suivent l'ancienne opinion. *Page 427.
lin. p. 600.*

Qu'il soit au moins permis de balancer les raisons des deux différentes opinions. L'ancienne, qui a été générale, est fondée sur des preuves directes. Selon S.^t Jérôme, la maison de Cléophas, l'un des disciples d'Emmaüs, fut convertie en église dans la ville de Nicopolis; cette Emmaüs, d'où étoit Cléophas dont parle S.^t Luc, fut ensuite appelée Nicopolis, ville illustre de la Palestine: ce fut dans cette Emmaüs, éloignée de soixante stades de Jérusalem, selon Josèphe, que Vespasien plaça une espèce de colonie de soldats vétérans, & les dates d'années gravées sur les médailles de Nicopolis, fixent à cet

établissement l'époque primitive de l'ère de la ville. Il résulte du témoignage de Josèphe, combiné avec les médailles, que la ville de Nicopolis étoit indubitablement l'Emmaüs éloignée de soixante stades de Jérusalem, & par conséquent l'Emmaüs dont parle l'évangéliste S.^t Luc.

Hadrien Réland n'a pas tenté de répondre à des preuves si claires & si précises; d'ailleurs il n'a pas connu les médailles qui confirment l'ancienne opinion. Ce Savant n'emploie que des preuves indirectes, équivoques, & qui peuvent s'expliquer; 1.^o l'Emmaüs Nicopolis étoit dans une plaine où commencent les montagnes: on peut répondre que le château du bon Larron, où il place Nicopolis, est éloigné, suivant les voyageurs, de deux ou trois milles du commencement des montagnes; l'Emmaüs de S.^t Luc est située dans une vallée où commence une plaine qui s'étend au midi du côté d'Éleuthéropolis (*d*). 2.^o Les limites des anciennes Tribus étoient peu connues du temps de S.^t Jérôme; il a bien pû se tromper en comprenant Emmaüs Nicopolis dans la tribu de Dan: au reste il est prouvé par les distances que la ville d'Esthaol de cette Tribu, & sur les confins de la tribu de Juda, n'étoit pas éloignée de l'Emmaüs de S.^t Luc (*e*). 3.^o L'itinéraire de Jérusalem place Nicopolis à xxii milles ou cent soixante-seize stades de Jérusalem, & l'Emmaüs de S.^t Luc n'en est éloigné que de soixante stades: mais l'itinéraire paroît être défectueux en cette partie; il compte de Jérusalem à Césarée de Palestine, en passant par Nicopolis, soixante-treize milles & demi.

*Josue, c. 19.
v. 41.
Ab. G. 15, v. 33.*

Item per Nicopolim Cæsaream mil. LXXIII. S.

& le détail des distances ne donne que soixante-huit milles; Josèphe marque six cents stades de Jérusalem à Césarée, qui,

*Jos. Bell. l. 1,
c. 3.*

(*d*) Éleuthéropolis, selon Eusèbe & S.^t Jérôme, étoit dans une plaine qui s'étend au couchant & au nord; une partie de la plaine est arrosée par une petite rivière qui sort des fontaines d'Emmaüs, & tombe dans la mer du côté de Jamnia.

(*e*) Eusèbe, au mot Εἰσθαὴλ, place ce lieu à dix milles d'Éleuthéropolis vers le nord sur le chemin de Nicopolis. Bethsâmès, de la tribu de Benjamin, étoit à l'orient d'Éleuthéropolis, sur le chemin de Nicopolis. *S. Hieron. loc. Hebr.*

en comptant huit stades pour un mille, feroient soixante-quinze milles, nombre peu différent de la somme totale de l'Itinéraire. La faute est dans le détail des distances, qui ne donne que soixante-huit milles : il y a aussi erreur dans le nombre des lieux ; il doit y en avoir huit, Jérusalem & Césarée comprises, *mutationes V, mansiones III* ; l'Itinéraire n'en nomme que six. On ne peut tirer aucune preuve d'un monument si défectueux. M. Wesseling lui-même, qui adopte le sentiment de Reland, convient qu'il y a erreur ou dans les distances ou dans le nombre des lieux de l'Itinéraire : *oportet igitur aut illic aut hic peccatum sit*. Je vais essayer une conjecture pour restituer un des lieux omis. On trouve dans la table de Peutinger le lieu *Amiaunte*, entre Lydda & Gophna, à XII milles (f) de la première ville, & à XIX de la seconde. Je présume que l'auteur de l'Itinéraire aura écrit,

Page 601.

Tab. Sig. VI.

Item ab Hierosolyma Sic

Civitas Nicopoli M. VII.

Mutatio Emmaüs ou Amaüs M. XXII.

Civitas Lidda M. X, &c.

Alors la somme des distances de Jérusalem à Césarée sera de soixante-quinze milles, qui répondent exactement aux six cents stades de Josèphe, & Nicopolis sera placée dans la vraie distance à l'égard de Jérusalem. Mais un Copiste ignorant qu'il y eût dans cette partie de la Palestine deux Emmaüs (g), & sachant qu'Emmaüs avoit été appelée Nicopolis, n'aura fait qu'un seul lieu du second & du troisième lieu de l'Itinéraire, en supprimant le nom d'*Amaüs*, & en écrivant *civitas Nicopoli M. XXII*. Au reste cette *Amaüs* ou Emmaüs, marqué dans la

(f) Ce lieu d'*Amaüs* a conservé jusqu'à notre siècle son nom, c'est un village nommé *Amaüs*, à trois grandes lieues ou douze milles de Rame, & à un quart de lieue du château du Bon-Larron. *Voy. de la Terre Sainte, par le P. Nau, édit. de 1744, p. 45.*

(g) Le moine Brocard, au XIII.^e siècle, dans sa description de la Palestine (*chap. 9*) a confondu aussi les deux Emmaüs ; il a cru que l'Emmaüs dont parle l'Évangéliste étoit un château situé à dix lieues à l'occident de Jérusalem, & conséquemment que ce château s'appeloit Nicopolis.

table de Peutinger, étoit un lieu considérable; on peut consulter Réland, qui en parle en plusieurs endroits de son ouvrage.

*Réland, Palest.
illustr. p. 426,
758.*

Nous avons vû que les moyens proposés contre la détermination de Nicopolis à l'Emmaüs, lieu voisin de Jérusalem, sont combattus par le texte précis de Josèphe, auteur contemporain & témoin oculaire du rétablissement de la ville, par l'autorité des médailles, & enfin par le témoignage formel d'Eusèbe de Césarée, de S.^t Jérôme & de Guillaume archevêque de Tyr, qui connoissoient parfaitement la topographie de la Terre-sainte. Il me reste à donner le précis de l'histoire de la ville de Nicopolis.

III. J'ai déjà observé que la ville d'Emmaüs avoit pris part à la grande révolte des Juifs qui suivit la mort d'Hérode, & qu'elle fut brûlée. Varus, gouverneur de Syrie, ayant appris le péril que couroit la légion Romaine assiégée dans Jérusalem, marcha en grande diligence avec une armée pour la secourir; il traversa le pays de Samarie, s'avança ensuite vers Jérusalem, & arriva devant la ville d'Emmaüs que les habitans avoient abandonnée. Ce fut par son ordre qu'elle fut brûlée, pour venger la mort des Romains qui y avoient été tués (*h*). Cette ville ne fut plus qu'un village, *κώμη*; mais Vespasien y ayant envoyé une espèce de colonie de Soldats vétérans, la ville se rétablit, prit le nom de Nicopolis en mémoire des victoires que les Romains avoient remportées sur les Juifs. Les habitans, à l'occasion de ce rétablissement, instituèrent une ère dont nous voyons encore des dates sur les médailles.

*Joseph. Ant.
l. XVII, c. 12.*

La ville de Nicopolis étoit célèbre, & faisoit frapper des monnoies sous les règnes de Trajan & d'Antonin Pie : à l'exemple de plusieurs autres villes de l'Orient, elle avoit deux noms; l'ancien, *Emmaüs*, que Ptolémée lui donne dans sa Géographie, & que les naturels du pays ont conservé jusqu'à présent; le nouveau, *Nicopolis*, qui lui fut donné par les

(*h*) Croira-t-on, avec Réland, que cette Emmaüs fut située au château du Bon-Larron, & que Varus, pressé d'arriver à Jérusalem, se soit

écarté de sept à huit lieues de sa route ! L'Emmaüs dont parle S.^t Luc étoit sur la route de Samarie à Jérusalem.

Romains,

Romains, & fut employé sur les monumens publics & par différens auteurs.

Après les Antonins cette ville fut encore ruinée par quelque évènement que l'histoire nous laisse ignorer; mais elle fut rétablie quelque temps après: ce rétablissement commença l'an 222 de Jésus-Christ (i), sous le règne d'Élagabale, & fut achevé l'année suivante par les ordres de Sévère Alexandre. Jules Africain, auteur d'une chronique très-estimée, avoit sollicité ce rétablissement, *legationem pro instauratione urbis Emmaüs suscepit*, qui fut regardé comme une nouvelle fondation, *ἐκ-πάλιν πόλις, urbs condita est*; & la ville obtint la permission d'ajouter à son nom celui de Sévère Alexandre son restaurateur, *Alexandro-Nicopolis est honorari decreta*. Il est prouvé, par le témoignage de Josèphe, combiné avec les médailles, que les Romains, après la ruine de Jérusalem, avoient donné à Emmaüs le nom de Nicopolis, en mémoire de leur victoire sur les Juifs.

Hieron. catalog. script. Eccles.

Chron. Alexand. Chron. Cassiod.

Anastaf. in Hist.

Cette ville ayant été rétablie au III.^e siècle, fut une des plus illustres, *insignis civitas*, de la Palestine; elle devint un siège épiscopal sous la métropole de Césarée; on peut voir dans l'*Oriens Christianus* la suite de ses Évêques connus. Elle subsistoit au temps de la première Croisade; les Croisés y trouvèrent une grande abondance de vivres & de rafraîchissemens, *rerum copia victui necessariorum*; elle étoit encore le siège d'un Évêque, suivant la Notice imprimée à la fin de l'histoire de Guillaume de Tyr.

Hieron.

Oriens Christ. t. III, p. 589, 590.

Gesta Dei, p. 744.

Ibid. p. 1045.

Cette ville a subi le sort de Césarée, de Sébaste, de Tibériade & de plusieurs autres villes de Palestine, elle est entièrement ruinée; on voit par ses ruines (k) qu'elle étoit d'une assez grande étendue; on montre encore aux voyageurs & aux Pèlerins qui vont à Emmaüs des restes de cette belle église que S.^{te} Paule fit bâtir, selon S.^t Jérôme, à Nicopolis, sur l'emplacement de la maison de Cléophas, l'un des deux disciples.

(i) Antonino IIII & Alexandro
Coff. Cassiodor. in Chronic.

(k) Viaggio di Gierusalemme dal
Tome XXX.

Zuallardo, p. 242. Voyage de la
Terre-sainte, par Doubdan, page
94.

On a expliqué dans ce Mémoire des médailles qui prouvent l'établissement d'une ère inconnue au cardinal Noris & à M. Vaillant, & on a prouvé, contre le sentiment d'Hadrien Réland, que la ville de Nicopolis en Palestine étoit le même lieu qu'Emmaüs dont parle l'évangéliste S.^t Luc. Ces deux points sont intéressans pour la Chronologie & pour l'ancienne Géographie.



illes qui prove
Noris & à
d'Hadrien
étoit le
uc. Ces
pour l'ancien

OBSERVATIONS
SUR L'ÈRE ET SUR LES MÉDAILLES
DE LA VILLE DE BOSTRES EN ARABIE.

*Douzième supplément aux Dissertations du Cardinal
Noris, sur les époques des Syro-Macédoniens.*

Par M. l'Abbé BELLEY.



J'AI eu l'honneur de présenter à l'Académie plusieurs Mé- Lû
moires sur les ères des villes de l'Orient, dont ni le savant Avri
cardinal Noris, ni M. Vaillant n'ont point parlé dans leurs
ouvrages; il me reste encore à traiter des ères de quelques villes
qui ont fait graver sur leurs monnoies des dates d'années que
ces deux Antiquaires n'ont pas connues: j'espère que ce sup-
plément pourra être de quelque utilité pour la Chronologie &
pour l'Histoire.

Bostres, l'une des principales villes d'Arabie, étoit la capitale
d'un canton qu'on appeloit l'Auranite ou le pays d'Hauran;
elle est encore une ville considérable. Je me propose d'examiner
dans ce Mémoire la position, l'origine de son nom, son an-
cienneté, les titres & les honneurs dont elle fut décorée, l'ère

Qq ij

qu'elle adopta & qu'elle fit graver sur les monumens sous la domination Romaine, les Divinités qu'elle adoroit au temps du paganisme; je donnerai enfin un précis de son histoire dans le moyen âge & de son état actuel. M. Vaillant avoit publié dix médailles de cette ville, on en connoît quinze autres qui sont conservées pour la plupart dans le cabinet de M. Pellerin. C'est de ces monumens & des historiens que je tirerai les différens faits établis dans ce Mémoire.

I. On connoissoit dans l'antiquité quatre villes du nom de *Boftra*, toutes situées sur les confins de la Palestine proprement dite: l'une de l'Idumée^a, l'autre du pays de Moab^b, la troisième du pays de Basan^c, la quatrième du pays d'Hauran; celle-ci, suivant la table de Peutinger^d, étoit à l'orient de Tibériade, à LXXII milles (vingt-quatre lieues) & au midi de Damas, à une distance un peu plus grande, à quatre journées de chemin^e.

^a Gen. XXXVI, 33. l. Par. I, 44.
^b Isr. XXXIV, 6.
^c LXIII, 1 Jerem.
^d XLIX, 13 &
^e 22. Amos. I, 12.

^b Jerem.
^c XLVIII, 24.
^d Josue, XXI, 27.

^d Tab. Peut.
^e Abulf. Clim.
IV, in Tabul.

בִּצְרָה

בִּצְרָה

בִּצְרָה

בִּצְרָה

II. Le nom des trois premières villes est dans le texte original de l'Écriture sainte *Bofra*^f, que la Vulgate rend toujours par *Bofra*, sans *t*; le nom hébreu paroît dérivé du verbe *Bafar*^g, qui dans la conjugaison en *kal* signifie *il a vendangé*; son participe présent masculin est *Bofer*^h, un vendangeur, & par conséquent son féminin est *Bofera*ⁱ, une vendangeuse, qu'on doit prononcer *Bofra*, comme s'il n'y avoit point d'*e*, parce que l'*e* de ce mot *Bofera* est un sêcheva ou un *e* muet. Suivant cette étymologie le nom *Bofra* signifie donc *la vendangeuse*; nous verrons dans la suite de ce Mémoire que cette étymologie est confirmée par les monumens de la ville de Bostres. Du nom hébreu *Bafra*, les géographes Grecs & Latins, en transposant le *t* & l'*s*, ont formé le nom *Bofra*.

Les Interprètes, auteurs de la Vulgate, ont dérivé le nom *Bofra* qu'ils ont employé, du même verbe hébreu *Bafar*, qui signifie dans la conjugaison *phiel*, *il a fortifié*; en ce sens le nom *Bofra* signifie une forteresse: cette étymologie convient aussi à la ville de Bostres, qui étoit anciennement une des places fortes de l'Orient. Quelques Grecs ont donné une autre étymologie purement arbitraire, & ont cru que le nom de *Bofra*,

Damascius, ap.
Phot. cod. 242,
p. 1060.

τὸ ὄνομα τῆς πόλεως εἰς τὸ οἶσρον βόος ἀναλυόμενον, avoit été donné en mémoire des fureurs d'Io changée en vache, Βόσρα, de Βόος οἶσρος.

III. Cette ville, dont le nom a une étymologie commune avec le nom de trois villes connues dans l'Écriture sainte dès les premiers temps, doit être très-ancienne. Alexandre, après la bataille d'Issus, prit les villes de Damas & de Bostres, & affectionna, ἡγάπησε, la dernière. Après sa mort les deux villes furent soumises aux rois Séleucides de Syrie jusqu'au roi Antiochus Dionysus, après lequel Arétas, prince Arabe, s'empara de Damas, de Philadelphie & de la Céléfyrie. Pompée vingt ans après conquit, l'an 690 de Rome, Damas & la Céléfyrie sur les Arabes: il est certain que Damas avec ses dépendances fut rendue dans la suite aux princes Arabes, & qu'un Arétas étoit roi de Damas l'an 37 de J. C. Ces Princes conservèrent leur État jusqu'au règne de l'empereur Trajan; la ville de Bostres passa alors sous la domination des Romains.

Damasc. ibid.

Joseph. Ant. l. XIII, c. 23.

Joseph. l. XIV,

Act. IX, 24.

II. Corint. XI,

32.

Pendant que Trajan étendoit les limites de l'Empire par la conquête de la Dace, Aulus Cornelius Palma, gouverneur de Syrie, reprit la ville de Damas, & soumit aux Romains la partie de l'Arabie voisine de la ville de Petra. Damas fut alors réunie à la Syrie, & ensuite, par l'empereur Hadrien, à la Phénicie; mais l'Arabie conquise forma une nouvelle province sous le nom d'*Arabia*: cet événement, qui est de l'an 105 de J. C, fut célébré sur les monumens. Les Romains, sous la conduite d'Aelius Gallus, dès le règne d'Auguste, avoient fait une expédition en Arabie, dont Strabon a donné une relation curieuse, mais ils n'y firent aucun établissement, cette gloire étoit réservée au règne de Trajan: on grava sur ses monnoies latines le chameau, symbole de l'Arabie, avec différentes inscriptions, ARABIA ADQVISITA^a, ARABIA AVGUSTI^b PROVINCIA^b; ainsi que sur un médaillon grec d'argent & sur une autre médaille grecque avec le nom APABIA^c.

Dio. l. LXVIII,

p. 777. C.

Strab. l. XVI,

p. 780.

^aAV. R. Æ.

^bl. & II.

^cR.

^cÆ. II.

La ville de Bostres fut comprise dans la province d'Arabie; l'Empereur l'orna de différens édifices & en fit une ville nouvelle, ses habitans obtinrent la permission de l'appeler *Trajane*,

& par reconnoissance ils la nommèrent *Bostres, la nouvelle Trajane*, ΝΕΑ ΤΡΑΙΑΝΗ ΒΟΥΤΡΑ; cette inscription, qu'on lit sur quatre médailles du cabinet de M. Pellerin, décide une question qui a été vivement agitée entre deux célèbres Antiquaires. On lit sur quelques médailles de Bostres la même inscription, mais abrégée, Ν. ΤΡΑ. ΒΟΥΤΡΑ. Vaillant lisoit ΝΕΓΕΥΙΑ ΤΡΑΙΑΝΗ, parce que Trajan avoit pris le nom de Nerva, son père adoptif, en quoi il a été suivi par le baron de Spanheim; le P. Hardouin réfuta cette opinion avec aigreur, & prétendit qu'on devoit rendre la lettre Ν. par le mot Νέα, *la neuve*: Trajan ayant orné la ville de Bostres d'édifices & l'ayant fortifiée d'un château, où il plaça une légion pour la garde & la défense des frontières, ce Prince fit de Bostres une nouvelle ville. Le P. Hardouin avoit raison, puisqu'on lit distinctement sur les quatre médailles du cabinet de M. Pellerin, ΝΕΑ ΤΡΑΙΑΝΗ ΒΟΥΤΡΑ. L'empereur Septime Sévère fit encore tant de nouvelles augmentations à la ville de Bostres, qu'il en fut regardé comme le fondateur.

IV. Ce Prince, ou ses successeurs immédiats, accordèrent à cette ville le nom & les honneurs de métropole; on lit sur une médaille d'Élagabale Ν. ΤΡΑ. ΜΕΤ. ΒΟΥΤΡΑ, c'est-à-dire *Bostres, nouvelle Trajane, métropole*. Ce titre honorifique ne devoit pas déroger au droit de la ville de Pétra, qui étoit, dès le temps d'Hadrien, la véritable métropole de la province d'Arabie, ΑΔΡΙΑΝΗ ΠΕΤΡΑ ΜΗΤΡΟΠΟΛΙΣ. Lorsque les Romains établissoient une province, ils donnoient à une ville principale le nom, la dignité & les privilèges de métropole, dans un sens bien différent de celui que les Grecs attachoient au nom de métropole ou de *ville mère*, à l'égard des colonies qui étoient sorties de son sein. La métropole de la province Romaine étoit la capitale du gouvernement, la résidence du Gouverneur; elle avoit le pas & les honneurs de préférence sur les autres villes qui dépendoient de sa juridiction: cependant les Empereurs accordèrent quelquefois le nom & les honneurs de métropole à une seconde ville dans une même province; Théodose le jeune décora la ville de Béryte en Phénicie, du

Æ. I. Anton.
P. Æ. II. &
III. Faust. Sen.
Æ. II. Commod.

Vaill. Colon.
t. II, p. 165.
Spanh. de Præst.
& usu mun. t. I,
p. 105.
Hard. Antirr.
p. 39.

Ptolem. lib. V.
c. 17, p. 142.

Damasc. apud
Phot. cod. 242,
p. 1060.

Æ. III. Peller.

Nun. Hadr.
Æ. II. Reg. &
mun. Sept. Sev.
Æ. II. Peller.

Cod. Just. lib.
XI, tit. 21.

DE LITTÉRATURE. 311

nom de métropole, *metropolitano nomine & dignitate*, sans déroger au droit de la ville de Tyr, métropole de la province, *Tyro nihil de suo jure derogetur*; l'empereur Marcien accorda les mêmes honneurs à la ville de Calcédoine en Bithynie, *metropolis privilegia, nomine tantum*, mais sans diminuer les droits de la ville de Nicomédie, métropole de la même province, *salvâ videlicet Nicomediensium civitati propriâ dignitate*: je supprime les exemples de plusieurs autres provinces. La ville de Bostres jouissoit des honneurs de métropole dès le règne d'Élagabale; nous verrons bien-tôt que cette ville, à la fin du même siècle, devint véritable métropole de sa province.

*Synod. Calc.
act. VII.*

Située sur les frontières de l'Empire, la ville de Bostres étoit une place importante; le gouvernement crut devoir y établir une colonie Romaine: cet établissement se fit sous le règne de Sévère Alexandre. On voit sur une belle médaille de ce Prince, au revers de sa tête, le type ordinaire des colonies, un *colonus* qui conduit des bœufs attelés à une charrue, on lit autour cette inscription: N. TR. ALEXANDRIANAE COL. BOSTR. de la colonie de Bostres, nouvelle Trajane, Alexandrienne. La colonie prit le nom d'Alexandrienne en l'honneur de l'empereur Sévère Alexandre son bienfaiteur. Je ne parle point de l'établissement, des loix, des privilèges, du gouvernement, de la religion des colonies Romaines, on les connoît suffisamment. La ville de Bostres prit sur ses médailles que nous connoissons jusqu'au règne de Trajan Dèce, le titre de colonie & de métropole, COLONIA METROPOLIS.

*Æ. I. Peller.
Vaill. Col. t. II,
p. 164.*

V. Mais la plus curieuse & la plus intéressante pour le sujet que j'ai entrepris de traiter, est une médaille du cabinet de M. Pellerin, qui représente d'un côté la tête de l'empereur Septime Sévère, avec l'inscription A. K. A. C. CEOTHPOC, l'empereur César Lucius Septime Sévère, & de l'autre on voit un temple à quatre colonnes, dans lequel paroît une femme debout, le pied gauche posé sur la proue d'un vaisseau, tenant de la main droite une haste terminée par une traverse en forme de croix ou de *thau*, & de la gauche une corne d'abondance; on lit autour, N. TP. BOCTPA ET PΔ. Bostres, la nouvelle

Æ. II.

*Voy. la gravure
à la tête de ce
Mémoire.*

Trajane, l'an 104 (de l'ère que la ville suivoit alors dans le compte des années). On fait que les médailles qui donnent des dates, qu'on appelle improprement *des époques*, sont précieuses & très-utiles pour la Chronologie & l'Histoire; & ce qui augmente le prix de la médaille du cabinet de M. Pellerin, c'est que le cardinal Noris ni M. Vaillant n'ont point connu de médailles de Bostres avec une date; le P. Hardouin avoit même assuré que ses habitans ne gravoient point sur leurs monnoies les dates d'années, *in nummis annos nunime signavere*. Nous avons sous les yeux une médaille de Bostres (a) frappée en l'honneur de Septime Sévère, qui marque l'année 104 d'une ère particulière.

Antirr. p. 58.

Pour découvrir l'époque primitive sur laquelle cette ère est fondée, il faut remonter de cent quatre ans dans les temps antérieurs au règne de Septime-Sévère. Ce Prince a régné en Orient depuis l'an 194 (b) de J. C. jusqu'à l'an 211: on voit par le calcul que cette ère a dû commencer entre les années 90 & 107 de J. C. or dans cet espace, on trouve dans l'histoire un événement très-intéressant pour la ville de Bostres, la conquête de l'Arabie par les Romains & l'établissement de la province d'Arabie. Nous avons vû que cet événement a été célébré sur les médailles de Trajan. La conquête est de la huitième année du règne de cet Empereur, c'est-à-dire de l'an 105 de J. C. la chronique d'Alexandrie nous apprend que les habitans de Petra & de Bostres comptoient de-là leurs années: Περσῶν καὶ Βοστρηνῶν ἐκ τῶν τῶν ἐαυτῶν χρόνους ἀριθμοῦσι. L'époque primitive de l'ère de Bostres est donc l'établissement de la province Romaine d'Arabie.

Chronic. Alex.

On voit par plusieurs autres exemples que l'époque de la réduction d'un pays en province Romaine, donna quelquefois occasion d'établir une ère dans cette province. Les villes de Gadara, de Dium, d'Épiphanée, de Canatha, de Pella, de Philadelphie, suivirent l'ère de la province de Syrie, que les

(a) Beger a publié la même médaille. *Theaur. Brand. tom. 111, p. 129.*

(b) Temps de la défaite de Pescennius Niger.

DE LITTÉRATURE. 313

Antiquaires appellent l'ère de *Pompée*. La ville de Samolète adopta l'ère de la province de Commagène, établie sous le règne de Vespasien. Les villes de Néocésarée, de Zéla, de Trapezus dans le Pont, employèrent dans les actes publics & sur les monumens les années de l'ère de la province de Pont, qui fut cédée aux Romains par le roi Polémon II; les villes de Numidie datoient les monumens par les années de la province de Numidie, qui avoit été établie par Auguste: on lit sur des marbres de la ville & colonie d'Auzia (de cette province) qu'on appelle maintenant *Sour* au royaume d'Alger, KAL. IANVARS. PROVINCIA CLXXXV & VIII KAL. FEB. PROVINCIA CCXXI; & pour ne pas citer d'autres exemples, l'Espagne ayant été réduite sous la puissance de César Octavien par le proconsul Domitius Calvinus, les Espagnols commencèrent au 1.^{er} de janvier de l'an 716 de Rome, 38 avant l'ère Chrétienne, une nouvelle manière de compter les temps, qu'on appelle l'ère d'Espagne; on fait qu'elle a été très-long-temps en usage dans tous les États & royaumes d'Espagne. Les provinces établissoient de nouvelles ères, ou pour flatter le gouvernement Romain, ou parce qu'elles regardoient leur union à l'empire comme l'époque de leur félicité. Les Romains, par une sage politique, traitoient les peuples soumis à leur domination, avec beaucoup de douceur & de ménagement. J'ai cru devoir donner, par occasion, ces éclaircissemens généraux, qui servent à expliquer les dates d'années qu'on lit sur les anciens monumens d'un grand nombre de villes.

La date de l'an 104, gravée sur la médaille de Septime-Sévère, frappée à Bostres, est de l'an 104 de l'ère de la province d'Arabie, laquelle ayant commencé sous Trajan, l'an 105 de l'ère Chrétienne, la date de la médaille tombe sur l'an 208, qui étoit la quinzième année du règne de Septime-Sévère. Je dois ajouter que l'année qui étoit alors en usage à Bostres & dans la province d'Arabie, commençoit à l'équinoxe du printemps. Simplicius, dans son commentaire sur Aristote, rapportant les commencemens d'année chez différens peuples, parle ainsi des habitans de Damas & des Arabes leurs voisins,

Tome XXX.

. Rr

Shaw. voy.
P. 103, trad.
Françoise.

Simplic. Com-
ment. ad lib. 7.
Phys. Arist. p.
205.

Ποιόμεθα ἀρχὰς ἐνιαυτοῦ..... ἢ ἐξ ἐλευνῶς (πρότας) ὡς Ἀραβες καὶ Δαμασκηνοί. Il y a différens commencemens d'années.... ou enfin au commencement du printemps, comme chez les Arabes & les habitans de Damas. Joseph Scaliger avoit découvert que cette année des anciens Arabes étoit solaire comme l'année Egyptienne; le fait est prouvé par l'hémérologe Grec, conservé manuscrit dans la bibliothèque de S.^t Laurent à Florence, dans lequel on voit que l'année des Arabes, APABΩN, finissoit par cinq jours *épagomènes*, placés avant le premier jour de leur année, qui commençoit le 22 de mars Julien. Cette année étoit composée de douze mois, à qui les Arabes donnoient, suivant S.^t Épiphane, des noms pris de leur langue; mais ils adoptèrent ensuite les noms de mois Macédoniens; le mois *Xanthicus* étoit le premier mois de leur année.

Lib. IV, de
emend. Temp.
p. 229.

S. Epiphani.
hæres. LI.
Hemerol. Flo-
renti.

VI. Nous connoissons le culte religieux de la ville de Bostres par ses médailles; les anciens Arabes adoroient deux principales Divinités, Bacchus & Uranie. Bacchus Dionysus étoit, suivant Diodore, le même que l'Osiris des Égyptiens: suivant les anciennes traditions, ce Dieu avoit été nourri & élevé à Nyfa (c), ville d'Arabie; il avoit appris à ces peuples l'art de planter, de cultiver la vigne & de faire le vin; & par reconnaissance d'un si grand bienfait, ils lui rendirent les honneurs divins, & célébrèrent ses fêtes par des réjouissances publiques & par des jeux sacrés. Ce Dieu étoit appelé *Urotal* en certains cantons d'Arabie: ὀνομαζοῦσι δὲ τὸν μὲν Διόνυσον Οὐροταλῖ. Les Arabes Nabatéens, voisins de Bostres, le nommoient *Dufarès*: Δουσαρην, dit Hesychius, τὸν Διόνυσον Ναβαταῖοι ὀνομαζοῦσιν; & suivant Etienne de Byzance: Θεὸς δὲ ἔτος (Δουσαρην) ὡς ἂν Ἀραβὶ πρῶτος. Suidas dit que ce Dieu, qu'il croyoit être le dieu Mars, Θεὸς Ἀρης, recevoit les plus grands honneurs à Petra d'Arabie; que le simulacre, ἀγάλμα, du Dieu, étoit une pierre noire, quadrangulaire, d'un travail grossier, ἀτύπωτος, haute de quatre pieds, large de deux, posée sur une base d'or; qu'on lui immoloit des victimes dont le sang

Herodot. l. III.
Origen. lib. V,
contra Cels.

Tertull. Apolog.
c. 24.

Edit. 1619.
l. I, p. 1317.

(c) Il est prouvé que cette ville étoit Nyfa-Scythopolis. *Mém. Acad.* t. XXVI, p. 415 & suiv.

étoit répandu en forme de libation; que tout le temple étoit enrichi d'or & d'un grand nombre d'offrandes. Les monumens de Bostres confirment le récit des auteurs; ses habitans, pour perpétuer la mémoire du bienfait de leur dieu Dufarès, firent graver sur leurs médailles un pressoir composé de la table & de la vis; on voit ce type au revers d'une médaille de Sévère-Alexandre. M. Vaillant, qui l'a fait graver dans les Colonies, *T. II, p. 164.* ne dit rien du pressoir, qu'on distingue parfaitement sur la même médaille, qui est au cabinet de M. Pellerin; & une *Æ. I.* preuve évidente que ce type est relatif au culte de *Dufarès*, le Bacchus des Arabes, c'est qu'il est encore gravé sur une autre médaille du même cabinet, que la ville de Bostres fit *Æ. I.* frapper sous Trajan - Dèce, à l'occasion des jeux *Dufariens*, ΔΟΥΚΑΡΙΑ, que cette ville faisoit célébrer en l'honneur de *Dufarès*; elle faisoit de grandes dépenses pour cette solennité. On donna quelquefois ces jeux sur le modèle des jeux Actiaques, où l'on distribuoit des prix pour la Musique, pour les combats athlétiques & pour les courses de chevaux. Deux médailles, *Dio. Cass. lib. LI, p. 442.* l'une de Philippe ^a le père, & l'autre du jeune ^b Philippe son ^a *Æ. I. Peller.* fils, portent à leurs revers cette inscription, COL. METRO- ^b *Æ. I. Reg.* POLIS BOSTRA, autour d'une couronne de laurier, dans *Pell. & Froël.* laquelle sont inscrits ces mots, ACTIA ΔΟΥΚΑΡΙΑ; la couronne de laurier étoit le prix ordinaire des jeux Actiaques, institués ou plutôt renouvelés par Auguste en l'honneur d'Apollon; mais on distribuoit encore aux vainqueurs des jeux *Dufariens*, des vases précieux, qui sont représentés sur une autre médaille de Bostres. Il est agréable, en étudiant l'antiquité, de retrouver sur les monumens l'explication des textes des auteurs, qui sont souvent ou trop concis ou obscurs.

Les habitans de Bostres, pour ne rien omettre de ce qui regardoit le culte de Bacchus, n'oublièrent pas Silène, qui avoit été le gouverneur, le compagnon & ensuite le grand-prêtre de ce Dieu; il est représenté sur plusieurs médailles (*d*) de cette ville, portant sur l'épaule une outre remplie de vin. Ce type est ordinaire sur les médailles des villes qui avoient

(*d*) Méd. de Sévère Alexandre, de Trajan Dèce.

de bons vignobles: le territoire de Bostres d'Arabie devoit être abondant en vins; le prophète Isâie fait allusion aux vendanges de la Bostre d'Idumée, en disant : *Quis est iste, quæ veni de Edom, tinctis vestibus de Bosra!* dans l'Hébreu, *Bosra* — *Quare ergo rubrum est indumentum tuum, & vestimenta tua sicut calcantium in torculari! torcular calcavi solus.* Le type du pressoir gravé sur les médailles de Bostres d'Arabie, éclaircit le sens littéral du texte d'Isâie, prouve que le territoire de ces deux villes de Bostres produisoit beaucoup de vins, & que le nom de *Bosra* est le même que le nom Hébreu *Bosra*, la vendangeuse.

La seconde Divinité, à qui les Arabes rendoient, selon Hérodote, un culte particulier, étoit la déesse *Uranie*, la même que l'Astarté des Phéniciens, & que la déesse *Vénus-céleste* de Carthage, colonie de Tyr. La déesse *Uranie* avoit un temple à Bostres, qui est gravé sur une médaille de Septime-Sévère & sur une autre de l'impératrice Mamée; on y voit la statue de la déesse, tenant de la main droite une haste, & de la gauche une corne d'abondance, le pied gauche posé sur la proue d'un vaisseau. Cette Déesse est représentée sur plusieurs autres médailles, comme la Divinité tutélaire de la ville, avec l'inscription *TYXH NEAC TPAIANHC BOCTPAC*; il faut remarquer que les attributs de la déesse *Uranie* de Bostres, la haste croisée & le pied posé sur la proue d'un vaisseau, sont les mêmes que les attributs de la déesse *Astarté*, représentée sur un grand nombre de médailles des villes de Phénicie & de Palestine. Les monumens confirment l'opinion des anciens sur l'identité des deux Divinités. On peut consulter Selden, qui prouve qu'Astarté, selon les Phéniciens, étoit *Vénus*, la *Lune*, *Isis* des Égyptiens, *Io* des Grecs. La ressemblance de la fête de *Thamuz* ou d'*Adonis* pleuré par *Astarté* en Phénicie, & de la fête d'*Osiris* pleuré par *Isis* en Égypte, montre que les deux Déeses étoient une même Divinité, sous différens noms; le vaisseau placé sous les pieds d'Astarté est un attribut d'*Isis*, & la haste désigne le sceptre de la reine des Cieux, qui gouverne le monde; le *tau*, qui termine la haste, est d'origine Égyptienne, & est souvent placé parmi les caractères

Isâi, c. 63,
v. 1, 2, 3.

Hérodote, l. III.

Hérodote, lib. V.

Æ. II. Peller.

Æ. I. Reg.
Peller. Vaillant,
Colon. tome II,
p. 187.

Méd. d'Anton.
Pie. Æ. I. Pell.
et de Faust. mère.
Æ. II. Peller.

Selden, de Diis
Syris, Synt. II,
c. 2.

hiéroglyphiques (e). Ces observations confirment l'opinion des Savans, qui pensent que les anciennes divinités des Phéniciens & des Grecs ont été prises de la théologie des Égyptiens.

Je puis ajouter que les deux principales divinités des Arabes ont la même origine; leur dieu Dufarès Bacchus, suivant le témoignage des Anciens, étoit le même que l'Osiris des Égyptiens, le symbole du Soleil; la déesse Uranie, la même qu'Astarté des Phéniciens (f), étoit la Vénus-céleste, que les Arabes appeloient dans leur langue *Alilat*, ou *Αλίθα*; καλέουσι δ... *Herodot. lib. 1. Lib. 111.*
Α'φροδίτην... Α'ρχαίοι τὴν Α'λίθα; & ailleurs, *Ὀνομάζουσι... τὴν Ο'υρανίην Α'λιλάτ*, la même qu'Isis ou la Lune; d'où il résulte que les Arabes adoroient anciennement, comme principales Divinités, le Soleil & la Lune, sous les noms de *Dufarès* & d'*Alilat* (g), de Bacchus & d'Uranie, à l'imitation des Égyptiens, qui adoroient pareillement le Soleil & la Lune, sous les noms ou symboles d'Osiris & d'Isis. Le culte d'Uranie a subsisté en Arabie jusqu'au Mahométisme. *Diodor. Sic. l. 11, c. 4. Euseb. de præp. Evangel. Selden, p. 179, 216.*

Les Arabes, habitans de Bostres, admirent le culte des divinités purement Égyptiennes, de Jupiter Hammon ^a & de Sérapis ^b, qui sont représentées sur plusieurs de leurs médailles. Ils reçurent des Grecs le culte de Jupiter *Pius* ou *Amicus* (h), qui est représenté debout dans un temple à deux colonnes, tenant de la main droite une patère, & de la gauche la haste, ayant un aigle à ses pieds; enfin la ville fit représenter dans le temple de la déesse Uranie, deux Centaures. Nous avons vu que cette Déesse étoit la même qu'Io; les Grecs croyoient qu'Io, agitée de fureur en courant le monde, avoit débarqué à Gaza, qu'elle avoit donné le nom à la ville de Bostres, Βοός οἰσπον: le type des Centaures ne seroit-il pas relatif à la fable d'Io; on sait que le nom de ces monstres fabuleux signifie *Méd. Sév. Alex. de Philip. Père. Méd. de Mam. d'Éphèse. Méd. Caracall. E. 111. Le Beau. Méd. Sév. Alex. Étienne de Byz. au mot ΓΑΖΑ. Damasc. apud Phot.*

(e) Voyez la table Isiaque & autres monumens Égyptiens.

(f) *Τὴν δὲ Ἀσρατὴν Φοινίκας, τὴν Ἀφροδίτην εἶναι λέγουσι. Sanchon. apud Euseb. l. 11, præp. Evang.*

(g) Les Arabes, selon Bochart (*Phaleg. l. 11, c. 19, p. 124*), ap-

pellent encore la Lune, dans ses néoménies, *Hilal*, & au pluriel *Ahalil*.

(h) Jupiter avec ces attributs est nommé, sur des médailles d'Éphèse & de Pergame, ΠΕΙΟC ZETC, ZETC ΦΙΛΙΟC. *Vaill. numism. Græc. p. 294, 295.*

pique-bœufs, de *καρτεῖν* & de *βουεὺς*; on sent l'allusion au prétendu nom de la ville, *τῆς Βόος οἰσπον*, *l'aiguillon*, *les fureurs de la vache*.

Quoi qu'il en soit, il me reste à dire un mot de l'inscription
 ΤΥΧΗ ΝΕΑΚ ΤΡΑΙΑΝΗC ΒΟCΤΡΑC, ou *Α'γαθὴ ΤΥΧΗ*
 ΒΟCΤΡΩΝ, qu'on lit sur plusieurs médailles de Bostres. Les
 Anciens croyoient, dans le Paganisme, que la Fortune, ΤΥΧΗ,
 un Génie, ΔΑΙΜΩΝ, présidoient à la naissance & à la con-
 servation des villes. On invoquoit la *Bonne-fortune* dans les
 traités de paix & d'alliance, à la tête des Pléphismes ou
 decrets, à l'érection d'un monument public, sur les médailles;
 on lui érigeoit des temples. Je supprime le grand nombre
 d'exemples que je pourrois citer: je remarque seulement que
 les habitans de Bostres regardoient la déesse Uranie comme
 la Divinité tutélaire de leur ville, *la Fortune & la Bonne-*
fortune de Bostres. Cette opinion étoit fondée sur l'ancienne
 Astrologie, qui attribuoit *la fortune* à la Lune, la même qu'U-
 ranie; *Luna Τύχη*, dit Macrobe: & selon Vettius Valens,
 Astrologue, qui vivoit sous Hadrien, ἡ Σελήνη Τύχη. Les
 habitans de Bostres étoient plus religieux que plusieurs villes
 d'Asie, qui rendirent les honneurs divins aux impératrices
 Romaines (i), sous le nom de la *Bonne-fortune*, leur divinité
 tutélaire.

Les jeux *Dufariens*, célébrés par la ville de Bostres en l'hon-
 neur de *Dufarès*, le Bacchus des Arabes, paroissent pour la
 première fois sur les médailles connues, sous le règne de l'em-
 pereur Philippe. Ce Prince étoit Arabe de nation & du pays
 de Bostres; il est probable qu'il fit de grands biens à sa patrie,
 après qu'il fut parvenu à l'empire; il fit bâtir une ville de son
 nom, *Philippopolis*, dans le territoire de Bostres, & apparem-
 ment dans le lieu même de sa naissance; il y établit une co-
 lonie Romaine, dont on voit encore des monnoies ou médailles,
 avec l'inscription ΦΙΛΙΠΠΟΠΟΛΙΤΩΝ ΚΟΛΩΝΙΑC.
 Quelques auteurs ont cru que cette ville étoit la même que

(i) Lucille à Césarée de Cappadoce, Julia Domna à Azot, à Ga-
 bala, &c.

Bostres, à laquelle Philippe avoit donné son nom : les deux villes étoient différentes, suivant leurs médailles ; elles sont expressément distinguées dans les notices & dans les actes du concile de Calcédoine, où se trouvent les souscriptions d'un évêque de Bostres & de l'évêque de Philippopolis, de la province d'Arabie.

Notit. Hierocl.
edit. Wesseling,
p. 722.
Concil. Labb.
t. VIII, p. 644,
675.

VII. Depuis la conquête de l'Arabie par Trajan, cette province, comme les autres provinces frontières & militaires, étoit dans le département de l'Empereur, ARABIA AVGVSTI PROVINCIA ; elle étoit gouvernée par un lieutenant du Prince (k), & avoit pour métropole la ville de Petra ; l'empereur Dioclétien changea l'ordre des provinces, qu'il coupa, pour ainsi dire, par morceaux ; il multiplia le nombre des Gouverneurs, des Officiers & des Procureurs du Fisc : *Provincia quoque in frustra concisa, multi Præsides & plura officia singulis regionibus.... item Rationales multi (l)*. Dans ce changement, qui affoiblit l'empire en augmentant les impositions & les exactions, la province d'Arabie fut divisée ; Petra resta métropole de la portion qui fut appelée Palestine troisième ou *Palæstina Salutaris* ; l'autre portion conserva le nom d'Arabie, & fut composée de dix-sept villes, dont Bostres fut créée la métropole.

R.
Reines. Cl. II,
n. 26.

Laflant. de
mort. Persecut.
cap. 7.

Euseb. in Boorp.
Notit. Hierocl.
edit. Wess. pag.
722.
Cod. Theod.
l. III, de Panis,
Justinian. nov.
102.

La nouvelle province d'Arabie fut gouvernée par un Préfident, *Præses*, pour le civil, & par un Commandant, *Dux*, des troupes ; mais dans la suite cet Officier eut aussi l'administration civile ; l'empereur Justinien établit Gouverneur de cette province un Officier qui avoit le titre de *Moderator*, avec quinze livres (m) d'or d'appointement.

Ulpien fait mention d'un crime d'une espèce singulière & fort commun dans cette province ; on l'appeloit *scopéhisme*. Lorsqu'un particulier haïssoit quelqu'un, il avoit coutume de

Ulp. in leg. 9.
ff. de ext. Crim.

(k) P. PLOTIVS.... LEG. AVG. PR. PR. PROV. ARAB.

(l) Voyez le détail des troupes cantonnées dans la province d'Arabie. Notit. Orient. p. 219.

(m) Quinze livres Romaines pé-

seroient environ vingt marcs quatre onces du poids de Paris ; & sur le pied de quatre - vingt - huit livres l'once d'or, elles vaudroient quatorze mille quatre cents trente-deux livres de notre monnaie.

placer des pierres, σκοπελίζειν, dans le champ de son ennemi, avec une inscription, *indicio*, qui menaçoit de mort cruelle, *malo leto*, quiconque cultiveroit ce champ. Ces menaces caufoient tant de terreur, que personne n'osoit approcher du champ. Les Gouverneurs défendoient, sous peine de mort, le *scopelisme*, qui empêchoit ainsi la culture des terres.

La ville de Bostres ayant été établie, dans l'ordre civil, la métropole de la province d'Arabie, son Évêque, suivant la police généralement reçue dans tout l'empire Romain, étoit le métropolitain de la province Ecclésiastique; on peut voir la suite de ses Évêques connus dans l'*Oriens Christianus* du P. le Quien.

*Oriens Christ.
t. II, p. 854.*

Je ne parlerai que de l'évêque Titus, homme également instruit des Lettres humaines & de la doctrine de l'Église. L'empereur Julien avoit révoqué plusieurs privilèges accordés au Clergé & aux Églises; on craignoit quelque émeute dans la ville de Bostres. Julien avoit menacé l'évêque Titus & son Clergé de les rendre responsables de tout. L'Évêque avoit présenté ou fait présenter à l'Empereur une requête pour rendre

*Lett. Julien.
p. 290.*

compte de sa conduite: *Quoique les Chrétiens*, disoit cet Évêque, *soient en aussi grand nombre que les Hellènes, & que nous les contenions par nos discours, de peur qu'il n'arrive quelque desordre, &c.*

*Lett. xxvii,
trad. de M. de la
Blanc, p. 286.*

Cette conduite étoit très-sage & conforme aux principes du Christianisme. L'Empereur, par une malignité indigne d'un homme qui se piquoit d'être Philosophe, adressa le 1.^{er} août de l'an 362, à la ville de Bostres, une lettre en forme d'édit, dans laquelle il tâchoit de rendre odieux l'Évêque & son Clergé.

Après avoir inséré les propres paroles employées dans la requête: « C'est ainsi, dit-il aux habitans de la ville, que votre Évêque » parle de vous: voyez comment il vous dérobe tout le mérite » de votre sagesse pour s'en faire honneur à lui seul; il vous re- » présente comme des séditieux capables des derniers excès, s'il » ne vous tenoit en bride; c'est un délateur que vous ferez bien de chasser de votre ville. » L'Histoire ne nous apprend point quelle fut la suite de cette affaire.

La ville de Bostres resta soumise aux empereurs de Constantinople jusqu'au règne d'Heraclius. Les Arabes Mahométans commençoient

commençoient à étendre leurs conquêtes sur les provinces de l'empire Romain: ils prirent la ville de Bostres sous le Khalife Aboubèkre, l'an de J. C. 632, & le 10.^e de l'Hégire. L'an 293 de l'Hégire, 905 de J. C. les villes de Bostres & d'Adraa, sous le Khalife Muṭṭafis Billa, furent pillées & saccagées par un chef des Arabes. Au temps des Croisades, les Arabes nommoient cette ville *Bosra*, les écrivains Latins *Bussereth*; elle dépendoit du Sultan Turc de Damas. Guillaume de Tyr a fait la relation d'une expédition malheureuse que Baudouin III, roi de Jérusalem, entreprit l'an 1143 contre la ville de Bostres: je n'en donne ici que le précis.

Abraham, trad. Française. t. 1. p. 53.

Élmacia, hist. Saracen.

Will. Tyr. lib. XVI, c. 8, p. 893.

Un nommé *Tantaïs*, Arménien de nation, officier principal des Turcs, mécontent de Meïerreddin, Sultan de Damas, & de son Ministre, alla trouver à Jérusalem le jeune roi Baudouin, & lui offrit de livrer aux Chrétiens les villes de Bostres & de *Selcath* (n), dont il étoit Gouverneur, si on lui assuroit une honnête récompense. Le Roi assembla son Conseil; l'offre fut acceptée, & l'armée eut ordre de se rendre à Tibériade. Baudouin étoit en paix avec le Sultan; pour ne pas violer le droit des Gens, il voulut lui déclarer la guerre dans les formes. Le premier ministre du Sultan différa de répondre à la déclaration, pour avoir le temps de faire ses dispositions pour la guerre, & répondit enfin que son maître ne vouloit pas rompre avec les Chrétiens, & qu'il leur offroit même de les indemniser des frais de l'armement. Les plus sages de l'armée Chrétienne étoient d'avis qu'on acceptât des propositions aussi équitables; mais la multitude l'emporta. On passa le Jourdain; à peine fut-on arrivé dans la plaine que les Chrétiens furent investis par un grand nombre de Turcs, qui les attaquoient, & les retardoient dans leur marche. Ce pays est aride; les fontaines avoient infecté le petit nombre de puits qui s'y trouve: la chaleur étoit grande; c'étoit le temps de la moisson. L'armée Chrétienne, harcelée jour & nuit, & fatiguée de la soif, arrive le quatrième jour à la ville d'Edraï (o); il falloit

(n) Sarkad, ville à seize milles à l'orient de Bostres. *Abulféda.*

(o) Adraa, à vingt-quatre milles de Bostres. *Tab. Peutinger.*

faire encore huit lieues pour arriver à Bostres. Les difficultés augmentent, l'ennemi se fortifie, la soif devient insupportable: on arrive enfin à un lieu rempli de rochers, où il se trouve quelques sources, & d'où l'on voit la ville de Bostres. Les Chrétiens reprennent courage; mais un homme sorti de la ville arrive au camp, & rapporte que la femme du Gouverneur avoit découvert les desseins de son mari, que les Turcs avoient garni de nouvelles troupes la ville & le château, que la place étoit inattaquable. Cette nouvelle jeta la consternation dans l'armée Chrétienne. Baudouin tient conseil; on prend le parti de la retraite. L'armée des Turcs s'étoit fortifiée de quelques tribus d'Arabes; elle livre, pour ainsi dire, à chaque pas de nouveaux combats. Les Chrétiens, après cinq jours de marche, arrivent à la ville de Gadara, ayant souffert une grande perte, & tous les maux dont on peut voir le détail dans Guillaume de Tyr; & trois jours après ils repassèrent le Jourdain. Tel fut le succès d'une expédition entreprise contre la foi des Traités, & l'une des plus périlleuses que les Latins aient tentées dans tout l'Orient.

La ville de Bostres étoit alors sous la domination des Turcs Selgiukides; mais après la mort du Sultan Meïerreddin, le Sultan Noureddin, de la dynastie des Atabeks, qui étoit déjà maître des villes d'Halep & d'Ems, subjuga, l'an 1154, les villes de Damas & de Bostres, qui passèrent l'an 1174 sous la puissance du fameux Sultan Saladin. Les deux villes restèrent soumises aux Sultans ou Soudans d'Égypte, jusqu'à l'an 1516. Selim I, Sultan des Turcs Ottomans, conquît la Syrie, après la mort du Sultan Canso Gauri; la ville de Bostres dépend encore du pachalik ou gouvernement de Damas.

VIII. Au reste la ville de Bostres est appelée par les Arabes de son ancien nom *Bosra*. Du temps d'Abulfeda; elle étoit habitée par les tribus Arabes des Beni Fizara & Marwa; son château est un des plus forts du Levant. Le Pacha de Damas gouverne la ville par un Sous-bachi & un Naïb; elle est bâtie de pierres noires; elle a des eaux en abondance & de beaux jardins; une magnifique mosquée & un marché sont ses

Herbel. p. 742.

Vit. Salad. trad. de Schult. pag. 148, in Excerpt. p. 63.

Abulfed. Clim. IV, in Tab.

Géogr. Turc. ch. XXV, trad. manuscrite de la biblioth. du Roi, p. 1651.

principaux ornemens; son territoire est très-fertile en bleds, & a des vignobles. La ville de Bosra, capitale du pays de Hauran, est une des plus considérables du gouvernement de *Scham* ou de Damas; elle est encore habitée par un petit nombre de Chrétiens, qui ont un Evêque de la secte des Jacobites. Grégoire, archevêque & métropolitain de Bostres, souscrivit en 1671 une profession de foi sur l'Eucharistie, qui a été imprimée dans le grand ouvrage de la Perpétuité de la Foi.

*Assemani, bibl.
Orient. t. II.*

Nous avons vû l'histoire d'une des grandes villes de l'Orient, autant qu'elle est connue par les anciens écrivains & par les monumens; on a fait sur la Mythologie plusieurs observations curieuses & intéressantes, qui ont prouvé l'accord de l'histoire avec les monumens; on a fixé le commencement d'une ère que le cardinal Noris & M. Vaillant n'avoient pas connue sur les médailles de Bostres; on a donné un nouvel exemple de la distinction des métropoles en dignité, d'avec celles qui n'en avoient que le nom & les honneurs; on a vû enfin la solution d'une difficulté qui avoit partagé deux savans Antiquaires sur la manière d'expliquer la légende de plusieurs médailles.



D I S S E R T A T I O N
S U R
L'ÈRE DES VILLES DE GERMANICOPOLIS
ET
DE NÉOCLAUDIOPOLIS, EN PAPHLAGONIE
 Par M. l'Abbé BELLEY.



Lû le 29
Nov. 1759.

AUCUN Antiquaire n'a fixé jusqu'à présent le commencement de l'ère que ces deux villes employoient dans les actes publics & sur les monumens. On connoît quinze ou seize médailles de la ville de Germanicopolis, toutes frappées sous le règne de Septime-Sévère, dont quelques-unes marquent les dates des années C, 200; CIA, 211; CIA, 214; & CIE, 215. Nous ne connoissons qu'une seule médaille de la ville de Neoclaudiopolis, frappée sous le même règne, avec la date de l'an CΘ, 209; cette médaille a passé du cabinet de M. de Surbeck dans celui de M. le président de Cotte.

Voy. la gravure.

Pour pouvoir déterminer le commencement de l'ère de laquelle on comptoit ces dates d'années, j'examinerai de quelle province de l'empire Romain étoit la ville de Germanicopolis, qui a fait frapper ces médailles; je rechercherai les motifs de

l'établissement de cette ère; je finirai ce Mémoire par un précis de l'histoire des deux villes.

I. Les Anciens ont connu plusieurs villes du nom de Germanicopolis; Pline en place une dans la Bithynie, près de la Propontide, qu'on nommoit aussi *Helgas & Boos Cæte* (Βόος κόρτη, l'étable du bœuf): *intus Helgas oppidum quæ Germanicopolis, alio nomine Boos Cæte*. Une autre ville de ce nom étoit dans la Paphlagonie; Ptolémée l'appelle *Germanopolis*, & la place près du mont Olgassys, entre les villes de Tobata & de Xoana. La ville d'*Andrapa* ou de *Neoclaudiopolis*, étoit aussi de la Paphlagonie, au midi du mont Olgassys. Ammien Marcellin parle d'une Germanicopolis, située en Isaurie; il en est fait mention dans les actes des Conciles, dans les Notices, dans Constantin Porphyrogénète, & dans quelques écrivains des Croisades.

Plin. l. v, c. 32.

Ptolem. lib. v, c. 6. p. 122.

Ibid.

Ammian. lib.

xxvii.

Oriens Christ.

t. II, p. 1027.

Noët. Hierocl.

edit. Wesseling.

p. 710.

Constant. l. 1,

them. 13.

Albert. Aquens.

Numism. Gr.

p. 195.

Sc. des Méd.

t. II, p. 431.

Æ. II. Reg.

& Arigoni.

M. Vaillant a cru que les médailles dont il est question, avoient été frappées par les habitans de la ville de Germanicopolis en Isaurie, ΓΕΡΜΑΝΙΚΟΠΟΛΕΩΣ in *Isauria*; le Baron de la Bastie a suivi son opinion: mais il est certain qu'elles ont été fabriquées à Germanicopolis en Paphlagonie; on lit sur deux médailles de cette ville le nom même du pays ou de la province où elle étoit située: ΓΕΡΜΑΝΙΚΟΠΟΛΙΣ ΕΓΤΙΑ ΘΕΩΝ ΠΑΦΛΑΓΩΝΙΑΣ; *Germanicopolis, la maison des Dieux de Paphlagonie*. Il étoit d'un usage assez ordinaire de graver sur les monnoies le nom de la province ou du pays où la ville qui les faisoit frapper, étoit située. On lit le nom de Syrie sur les monnoies de Balanée, & de Sébaste en Samarie; le nom de *Palestine*, sur celles de Neapolis; le nom de *Céléfyrie*, sur les monnoies de Gadara, d'Abila & de Philadelphie; & pour ne pas accumuler les exemples, je ne citerai encore que les monnoies des villes d'Amalie, de Néocésarée & de Zéla, sur lesquelles on lit le nom de *Pont*, qui étoit une province voisine de la Paphlagonie. On a gravé le nom de Paphlagonie sur les monnoies de Germanicopolis, pour distinguer cette ville des autres villes de même nom, soit d'Isaurie, soit de Bithynie; & comme la Paphlagonie, dans le temps où ces médailles ont

été frappées, étoit soumise au gouverneur de Bithynie, les habitans de Germanicopolis ont encore distingué leur ville de l'autre Germanicopolis de Bithynie & du même gouvernement; ils ont fait graver sur la plupart de leurs monnoies le surnom de leur ville. La Germanicopolis de Bithynie, selon Pline, avoit encore deux autres noms, *Helgas* & *Boas Cæte*; le dernier nom auroit-il quelque rapport à la fable d'Io? On appeloit *Boas αὐλή*, un antre de l'isle d'Eubée, dans lequel on disoit qu'Io avoit mis au monde Epaphus. La Germanicopolis de Paphlagonie, suivant ses médailles, avoit encore un autre nom; ΓΕΡΜΑΝΙΚΟΠΟΛΙΣ ΕCΤΙΑ ΘΕΩΝ, ΓΕΡΜΑΝΙΚΟΠΟΛΕΩC ΕCΤΙΑC ΘΕΩΝ; *Germanicopolis, la maison des Dieux*. Cette ville devoit avoir un ou plusieurs temples consacrés à différentes Divinités; on voit sur une de ses médailles un temple à quatre colonnes, qui étoit apparemment le principal temple de la ville. Le rhéteur Aristide appeloit le temple d'Esculape à Pergame, Εἷα Ἀσκληπιῶ; & dans un discours prononcé à Smyrne, en parlant de la place publique environnée de temples, il disoit qu'elle étoit la maison & le sanctuaire des Dieux, Ἀρχαῖ τε καὶ τῶν ᾧ ΘΕΩΝ ΕCΤΙΑΝ. La ville de Germanicopolis en Paphlagonie aura donc pris le nom d'ΕCΤΙΑ ΘΕΩΝ, à cause d'un ou de plusieurs temples, consacrés à différens Dieux, bâtis dans son enceinte.

*Strab. lib. x,
p. 455. C.*

*Arist. edit.
Cantab. t. II,
p. 304.*

*Idem, t. I,
p. 474.*

^a *Æ. I. Peller.*
^b *Æ. II. Vaill.*
^c *Æ. II. Vaill.*
^d *Æ. II. Ari-
goni.*
^e *Æ. I. Vaill.*

On voit sur les médailles de cette ville différentes Divinités représentées avec leurs attributs, Sérapis ^a devant un autel, Diane ^b Chasseresse, Vénus ^c, Hercule ^d, la déesse Sakus ^e. Le titre ou le nom d'ΕCΤΙΑ ΘΕΩΝ étoit sans doute relatif à plusieurs de ces Divinités.

Nous avons vu que la ville de Germanicopolis, qui a fait frapper ces médailles, étoit indubitablement de la Paphlagonie; je prouverai bien-tôt que Neoclaudiopolis étoit située dans le même pays : on lit sur les médailles de ces deux villes des dates d'années; il faut examiner si, dans l'histoire de cette contrée de l'Asie, il se trouve quelque événement qui ait pu donner occasion d'y établir une ère sous le règne de l'empereur Auguste.

II. La Paphlagonie étoit célèbre dès le temps de la haute

antiquité. Homère fait mention du brave Pylæmenes, chef des Paphlagoniens, qui périt au siège de Troie; il parle aussi de plusieurs villes du même pays. Cet état fut gouverné par une longue suite de Rois qui portèrent presque tous le nom de Pylæmenes, qui fut donné à la nation même par plusieurs auteurs: *Gens Paphlagonia*, dit Pline, *quam Pylæmeniam aliqui dixere*. L'histoire de ces Princes est peu connue jusqu'au temps où les Romains pénétrèrent dans l'Asie. Le roi Pylæmenes, ami des Romains, fut dépouillé de ses États par le roi de Pont, Mithridate Eupator. Ce Pylæmenes, celui qui probablement fut surnommé *Evergète* ou le Bienfaisant, prit sur ses monnoies le titre de ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΥΛΑΙΜΕΝΟΥ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ, & fit frapper la médaille que Sébastien Fescha, Professeur à Basse, a expliquée dans une savante Dissertation; Haym a depuis publié une autre médaille du même Prince. Strabon, auteur exact, qui étoit né dans un pays voisin de la Paphlagonie, donne la suite de l'histoire de ce pays.

Ibid. lib. 11, vers. 358.

Plin. l. VI, c. 2.

Bastæa, in-4.^e ann. 1680. Tesor. Britan. t. II, p. 49.

Mithridate avoit occupé une grande partie de la Paphlagonie, & l'avoit jointe au royaume de Pont; Pompée, après la défaite de ce Prince, conquit tout le pays, & le partagea en onze juridictions, εἰς ἑνδεκά πολιτείας, qu'il ajouta à la Bithynie, pour ne faire qu'une seule province; il rendit l'intérieur de la Paphlagonie aux Princes de la race de Pylæmenes, βασιλεῦσιν παρέδωκε τοῖς ἀπὸ Πυλαμίνης; en sorte qu'il y établit plusieurs Rois; Appien appelle un de ces Princes *Attale*. Eutrope dit que Pompée rendit la Paphlagonie à Attalé & à Pylæmenes. Sextus Rufus ajoute que Pylæmenes laissa, en mourant, ses États au peuple Romain. Pompée donna une grande partie du Pont à différens Princes. Dejotarus, l'un des Tétrarques de Galatie, étoit son ami particulier, & lui avoit donné des secours contre Mithridate. Pompée lui fit don d'une partie du Pont, & l'établit roi de l'Arménie mineure; il rendit la Galatie aux Tétrarques d'extraction Gauloise, à qui elle appartenoit par les droits du sang, τοῖς ἀπὸ γένος Τετραρχαῖς.

Strab. l. XII, p. 541. C.

Ibid. D.

Appian. in Mithrid. ed. 1670, p. 415.

Telle fut la disposition que fit Pompée du royaume de Pont, & des pays voisins que Mithridate avoit usurpés; mais dans

Strab. ibid. D. la suite, dit Strabon, « les chefs du gouvernement Romain, »
 " Ῥωμαίων ἡγεμόνες, firent d'autres différens partages, ἄλλας ἤ
 " ἄλλας μερισμοὺς, en établissant des Rois & des Princes, Δυναστείας; à l'égard des villes, ils rendoient la liberté aux unes,
 " soumettoient les autres aux Princes, & en laissoient d'autres sous la puissance immédiate du peuple Romain. » De tous ces changemens, je ne citerai que ceux qui peuvent servir à l'explication de nos médailles.

Hirt. de Bell. civ. l. III, c. 4.

Suidas, voce Κάστωρ.

*Hirt. de Bell. civ. l. III, c. 4.
 Suidas, ibid.*

Strab. l. XII, p. 568. B.

Le roi Dejotarus avoit de puissans amis à Rome; il étoit intimement lié avec Cicéron & avec Jules César. Cependant la reconnoissance l'attacha, pendant la guerre civile, au parti de Pompée; il lui mena six cents cavaliers Galates. Après la bataille de Pharsale César fit grace à Dejotarus, en considération de sa dignité, de son grand âge & de son ancienne amitié. Quoiqu'il eût fourni de puissans secours dans la guerre de César contre Pharnaces, il fut condamné à une grosse amende, & fut dépouillé du royaume de la petite Arménie. Ce Prince avoit usurpé la Galatie sur les autres Tétrarques; César écouta leurs plaintes, & leur rendit justice. Dejotarus avoit un fils de son nom, qu'il associa au royaume, & qui fut reconnu en cette qualité par les Romains; il avoit marié sa fille au Tétrarque Castor Saocondarius: c'étoit un Prince savant, qui composa plusieurs ouvrages sur l'Histoire, sur la Rhétorique & sur divers autres sujets; il envoya des secours à Pompée, & mérita le glorieux titre d'*ami des Romains*, ΦΙΛΟΡΩΜΑΙΟΣ. La science & l'érudition ne sont pas toujours ennoblies par les qualités du cœur; Castor, de concert avec sa femme, forma le criminel dessein de dépouiller son beau-père, & l'accusa d'avoir tenté de faire tuer César à son passage dans la Galatie; il envoya même son fils à Rome pour soutenir l'accusation. Cicéron prit la défense du Roi, & fit, en présence de César, le beau plaidoyer qui est parvenu jusqu'à nous (a). Dejotarus dissimula son ressentiment, & sur la nouvelle de la mort de César, il se vengea cruellement de ses enfans; il massacra, ἀπίστωσε, son gendre & sa fille, détruisit leur château, & ruina presque

(a) Cicéron prononça ce discours vers le mois d'octobre de l'an 709.
 entièrement

entièrement Gorbeunte (b), qui étoit leur résidence royale, τὸ τῷ Κάροεος βασιλείῳ; & pour une grosse somme d'argent (c) donnée à Fulvia, femme d'Antoine, il se fit rendre tout ce qui lui avoit été enlevé par Césâr.

Cic. lib. XIV,
ep. 12 ad Attic.
& Philipp. 2.

Quelques années après moururent le roi Dejotarus & son fils, qu'il avoit associé au trône : Dion rapporte qu'Attale & Dejotarus étant morts, leurs États, Ἀρχαί, furent donnés à Castor; ce Prince étoit petit-fils de Dejotarus, & le même qui avoit été envoyé à Rome pour accuser son grand-père: il prit aussi le nom de Dejotarus. Marc Antoine qui gouvernoit, l'an 714 de Rome, tout l'Orient en souverain, lui donna non seulement les États de Dejotarus en Galatie, mais encore l'État que Pompée avoit rendu à Attale dans la Paphlagonie, & qui comprenoit la ville de Gangre & le pays voisin. Dejotarus prit le surnom de Philadelphie, suivant Strabon, Διόταρος Κάροεος υἱὸς ὁ παρσαρρευθῆς Φιλάδελφος. Ce Prince, quelques jours après la bataille d'Actium, quitta le parti d'Antoine, & s'étant joint aux lieutenans de Césâr Octavien, il battit la cavalerie ennemie. Dejotarus Philadelphie fut le dernier roi de Paphlagonie; & après sa mort la race Royale étant éteinte, son État fut réduit en province Romaine, & soumis au gouverneur de Bithynie.

Dio. Cass.
lib. XLVIII,
p. 377. B.

Strab. l. XII,
p. 562. B.

Plutarch. in
Anton.
Dio. Cass. l. L,
p. 427. B.

Strab. ibid.
A. B.

Strabon ne marque point l'année de cet événement; il écrivoit sous le règne de Tibère; il dit seulement, «l'intérieur de la Paphlagonie, μεσσηρία, quoique de peu d'étendue, a été soumis avant notre temps à plusieurs Princes; les Romains le possèdent maintenant, la race des Rois s'étant éteinte.» Les dates d'années gravées sur les médailles de Germanicopolis, ville probablement la même que Gangre, qui étoit possédée par le dernier Dejotarus, nous donneront l'époque précise de l'union totale de la Paphlagonie à l'empire Romain; c'est un fait intéressant pour l'histoire, qui jusqu'à présent n'a point été déterminé.

Strab. l. XII,
p. 562.

(b) Gorbeunte étoit une ville de Galatie, dans le pays des Tectosages, à sept ou huit lieues à l'orient d'Ancyre. Voyez l'itinéraire d'An-

tonin, page 205, édit. Wesseling.

(c) Sestertium centies, environ deux millions de notre monnaie.

J'ai déjà observé, d'après Strabon, que le gouvernement Romain fit divers changemens aux dispositions que Pompée avoit faites, soit à l'égard du royaume de Pont, soit pour les pays voisins conquis par Mithridate; que quelques villes avoient été mises en liberté; que les autres avoient été assujéties à des Rois & à des Princes: la ville d'Amasie, la patrie de Strabon, *Bid. p. 561. A.* avoit été de cette seconde classe: « Amasie, dit cet auteur, a été aussi donnée aux Rois, maintenant elle est de la province Romaine; » ἐδόθη δὲ καὶ ἡ Ἀμάσεια βασιλεύσι· νῦν δ' ἐπαρχία ἐστίν. Le reste du département de Pont, τῆς Ποντικῆς ἐπαρχίας, s'étend au-delà du fleuve Halys (dans la Paphlagonie) aux environs du mont Olgassys, jusqu'aux limites du territoire de Sinope. Nous avons vû, dans le I.^{er} article de ce Mémoire, que les villes de Germanicopolis & de Neoclaudiopolis étoient situées dans la Paphlagonie, & je prouverai que Germanicopolis étoit la même que la ville de Gangre, possédée par le dernier Dejotarus: ces villes étoient donc comprises dans le département que Strabon appelle ἡ Ποντικὴ ἐπαρχία, & qui comprenoit aussi la ville d'Amasie & son territoire.

Les trois villes ont fait graver sur leurs médailles des dates d'années relatives à une même ère qui leur étoit commune: il est prouvé par les dates des années CKH, 228, & CMB, 242, gravées sur les médailles frappées à Amasie en l'honneur de l'empereur Sévère Alexandre & de l'impératrice Mamée sa mère, que l'ère de cette ville étoit fixée à l'an 747 de Rome (*d*). La ville de Germanicopolis a fait graver sur ses monnoies frappées en l'honneur de Septime Sévère, les dates

(*d*) Le commencement de l'ère d'Amasie n'est point encore décidé entre les Antiquaires; Vaillant & le cardinal Noris l'ont fixé à l'an 743 de Rome, le P. Froëlich à l'an 744, le P. Hardouin à l'an 746, mais la date CKH, 228, de cette ère, gravée sur une médaille de Sévère Alexandre, démontre que cette ère n'a point commencé avant l'automne de l'an 747, parce que la médaille

de cet Empereur auroit été frappée avant l'an 975 de Rome, 222 de Jésus-Christ: or il est prouvé, par tous les monumens historiques, que ce Prince parvint à l'Empire le 17 de mars de cette même année 222 de J. C. Le P. Mazoleni, savant Bénédictin, avoit déjà fait cette observation dans son grand ouvrage sur les médaillons du cabinet de Pittani.

des années C, 200, CIE, 215; or en comparant ces dates avec les années du règne de Septime Sévère, il est évident que l'ère employée sur les monumens par les habitans de Germanicopolis n'a point commencé avant l'an 746, ni après l'an 748 de Rome; d'où il résulte que l'ère de Germanicopolis étoit la même que celle d'Amasie, & que cette ère commune aux deux villes étoit l'époque de l'établissement de la province Pontique dont parle Strabon, qui aura été fait sous le règne d'Auguste, l'an 747 de Rome, le 7.^e avant l'ère vulgaire: la ville de Neoclaudiopolis, qui étoit de ce département, suivoit la même ère.

Les nations & les villes qui passaient sous la domination Romaine, soit par flatterie, soit par l'espérance d'une condition meilleure, regardoient cet événement comme une époque mémorable, d'où souvent elles commencèrent à compter une nouvelle suite d'années. Pompée ayant délivré la Syrie du gouvernement de l'usurpateur Tigranes, roi d'Arménie, les peuples admirent alors une nouvelle ère, que les Antiquaires appellent l'ère de Pompée; cette ère fut adoptée par les villes d'Abila, de Dium, d'Épiphanée, de Gadara, d'Hippus, de Canata, de Pella & par d'autres villes. L'empereur Auguste donna la Mauritanie au jeune roi Juba, & unit à l'Empire la Numidie: plusieurs villes de cette province employèrent sur les monumens les dates des années de la province, ANNO PROVINCIAE, qu'on lit encore sur les marbres des anciennes villes de Numidie. Polémon, roi d'une partie du Pont, ayant cédé à Néron ses États, l'Empereur en forma une province qui porta pendant plusieurs siècles le nom de Pont Polémoniaque, pour la distinguer de l'autre partie du Pont, qui avoit été réunie à la province de Bithynie. Les villes de Néocésarée, métropole de la province, celles de Zéla & de Trapezus, & la communauté entière de la province, KOINON ΠΟΝΤΟΥ, marquoient sur les monumens les années de l'ère de la province. Auguste, après l'extinction de la race des rois de Paphlagonie, joignit leurs États au territoire d'Amasie & de quelques villes voisines, & en forma, l'an 747 de Rome, un département que Strabon

appelle ἡ Πομπικὴ ἐπαρχία. Les villes d'Amasie, de Germanicopolis & de Neoclaudiopolis suivirent l'ère de cette nouvelle province, qui fut unie à la province de Bithynie.

Nicomèdes, dernier roi de Bithynie, ayant légué au peuple Romain ses États, le Sénat en forma une province, qui reçut dans la suite divers accroissemens. Nous avons vû que Pompée, *Strab. l. XII, p. 541. C.* après la défaite de Mithridate, y ajouta la côte maritime (e) depuis l'embouchûre de l'Halys jusqu'au territoire d'Héraclée; *Id. p. 543. A.* Auguste joignit encore à la Bithynie la ville & le territoire d'Héraclée, après la mort du tyran Adiatorix; on y ajouta enfin le département Pontique, composé des États du dernier roi de Paphlagonie, de la ville d'Amasie, & de quelques autres villes avec leurs territoires. Nous voyons, par les lettres de Pline le jeune, que le Gouverneur de la province exerçoit sa juridiction *Plin. l. X. ep. 91, 92, 93, 109, 110.* sur les villes de la Bithynie & du Pont, *Bithynas & Ponticas civitates*; il prenoit le titre de Lieutenant Propréteur de la province de Bithynie & de Pont, *LEGatus PRO PRætor BITHYNIAE ET PONTI*. La ville de Nicomédie, la métropole de la province & la résidence du Gouverneur, se qualifioit du titre de *métropole & de première ville de la Bithynie & du Pont*; on lit *Æ. II. Domitiani.* sur une belle médaille du cabinet de M. Pellerin, qui n'a point été publiée, *Η ΜΗΤΡΟΠΟΛΙΣ ΝΙΚΟΜΗΔΕΙΑ ΚΑΙ ΠΡΩΤΗ ΒΙΘΥΝΙΑΣ ΚΑΙ ΠΟΝΤΟΥ*. Ces deux départemens, suivant *Strab. l. XII, p. 541. C.* l'expression de Strabon, ne faisoient qu'une seule province, *ὥς ἐξ ἀμφοῖν ἐπαρχίαν γενέσθαι μίαν*; mais Amasie, ville illustre & la principale du département Pontique, prit sur les *Méd. d'Amasie.* monumens le titre de *métropole & de première ville du Pont*, *AMACIA ΜΗΤΡΕΠΟΛΙΣ ΠΡΩΤΗ ΠΟΝΤΟΥ*.

Après ces éclaircissemens, qui étoient nécessaires pour l'explication des médailles de Germanicopolis & de Neoclaudiopolis, il faut encore comparer avec les années de règne des Empereurs les dates qui se lisent sur les monnoies de ces villes.

(e) On lit sur une médaille du cabinet de M. Pellerin qui n'a point été publiée, *ΑΜΙΣΟΥ ΕΠΙ ΓΑΙΟΥ ΠΑΠΕΙΡΙΟΥ ΚΑΡΒΩΝΟΣ*, de la ville d'Amisus, sous le gouvernement

de Caius Papirius Carbon; il étoit gouverneur de la province de Bithynie pendant les années 694, 695 & 696 de Rome.

Deux médailles de Germanicopolis, frappées en l'honneur de l'impératrice Julia Domna, portent la date de l'an C, 200, & ont pour type l'entrée solennelle de l'empereur Septime Sévère dans son second Consulat; le Prince paroît sur un char attelé de quatre chevaux, portant le globe de la main droite, & de la gauche le sceptre d'ivoire. Cette cérémonie, qu'on appeloit *processus Consularis* (f), étoit établie dès le temps de la République; les nouveaux Consuls, qui entroient en charge au 1.^{er} janvier, marchaient, PROCEDEBANT, avec pompe par la ville de Rome. Les Empereurs à leur entrée dans le Consulat faisoient la même cérémonie, mais avec plus d'appareil; souvent ils étoient montés sur un char; ils faisoient leur entrée à Rome, & même dans les autres villes de l'Empire où ils se trouvoient le 1.^{er} de janvier. Septime Sévère étoit en Orient le 1.^{er} de janvier de l'an 947 de Rome, 194 de J. C. lorsqu'il entra dans son second Consulat (g); il poursuivoit avec vivacité la guerre contre Pescennius Niger. Le général Émilien ayant été défait près de Cyzique, Pescennius lui-même fut battu près de Nicée; toutes les provinces, jusqu'au mont Taurus, se soumirent au vainqueur: deux médailles de Germanicopolis nous apprennent que toute la province de Bithynie & de Pont avoit reconnu l'autorité de Septime avant l'automne de cette année 947 de Rome, 194 de J. C. Ce fait intéressant ne se trouve dans aucun historien: on croit que Pescennius Niger, au commencement de l'an 194 de J. C, avoit pris le Consulat pour la seconde fois, & qu'il s'étoit fait reconnoître en cette qualité dans les provinces qui lui étoient soumises. Mais après les victoires remportées sur ce Prince, les provinces & les villes qui subirent la loi de son rival, dûrent rendre à celui-ci le même hommage. La ville de Germanicopolis fit graver sur une de ses monnoies l'entrée solennelle de Septime Sévère dans son second Consulat, qui, suivant les fastes & les auteurs, avoit

Spart. de Praef. & Uf. numism. t. II. p. 457.

Grammat. anon. in not. ad Act. I. in Verr. c. 10.

Laëtant. de mort. Persecut. c. 17.

Æ. I. de Sept. du cabinet de M. Pellerin.

Æ. II. de Julia Domna, du cat. de M. de Surb.

(f) Sur une médaille de Constantin, FELIX PROCESSVS COS. & sur une de Maxence, FEL. PROCES. CONS.

(g) Selon Spartien ce fut en Syrie qu'il entra dans son troisième Consulat, l'an de Rome 955, & 202 de J. C. *Spart. in Sev. p. 70. D.*

commencé le 1.^{er} de janvier de cette même année 194 de J. C; elle marqua sur les mêmes médailles l'an C, 200 de son ère: or j'ai prouvé que cette ère avoit commencé l'an 747 de Rome à l'automne; il est évident par le calcul que l'an 200 de la même ère commença à l'automne de l'an 946 de Rome, trois mois avant le second Consulat de Septime Sévère. Cette année 200 de l'ère de Germanicopolis finit à l'automne de l'an 194 de J. C: la médaille frappée en l'honneur de Septime Sévère avec cette date, prouve que la ville & les pays voisins s'étoient soumis à Septime avant l'automne; & il est démontré par ces deux médailles que l'ère de Germanicopolis, qui étoit la même que l'ère d'Amasie & de Neoclaudiopolis, est invariablement déterminée à l'automne de l'an 747 de Rome.

Il est facile d'expliquer les autres dates de cette ère; CIA, 211; CIA, 214; CIE, 215, qu'on lit sur les médailles de Germanicopolis; la dernière, 215, commença à l'automne de l'an 208 de J. C. Septime-Sévère mourut le 4 de février de l'an 211.

La date CO, 209 de la même ère, gravée sur la médaille de Neoclaudiopolis, commença à l'automne de l'an 955 de Rome, 202 de J. C. On voit sur le revers un aigle posé sur un autel entre deux enseignes militaires; l'aigle porte à son bec une couronne de laurier. Vers le printemps de l'an 203 de J. C. Septime-Sévère, au retour de son expédition contre les Parthes, passa par la Cilicie, la Cappadoce & la Bithynie pour se rendre à Rome, où le Sénat lui décerna les honneurs du triomphe. Le type de la médaille paroît être une allusion aux victoires remportées en Orient par les armées Romaines. Je passe à l'histoire abrégée des deux villes qui ont fait frapper ces médailles.

Tillem. Emp.
n. III, p. 64.

III. La ville de Germanicopolis étoit très-voisine, & même n'étoit pas différente de la ville de Gangre. L'empereur Justilien, dans la Nouvelle XXIX, compte six villes dans la Paphlagonie, Germanicopolis, près de Gangre (*h*), Γερμανιόπολις

(*h*) Gangre, selon Strabon & Suidas, étoit sur la montagne; c'étoit un ancien château avec quelques habitations; dans la suite, sous la domination Romaine, on bâtit au pied de la montagne une nouvelle ville, qui fut appelée *Germanicopolis*.

πε τῆς πρὸς Γάγγραν; Pompeiopolis & quatre autres. Si Germanicopolis eût été différente de Gangre, il y auroit eu sept villes dans la Paphlagonie, pendant que l'Empereur, en deux endroits différens, n'en compte que six; d'ailleurs ce Prince, en décrivant l'état civil de la province, auroit-il nommé Germanicopolis avant Gangre qui étoit la métropole; il faut donc reconnoître que Germanicopolis & Gangre étoient prises pour une seule & même ville qui avoit deux noms; & par-là on découvre la raison pour laquelle Ptolémée, qui parle de Germanicopolis, ne dit rien de Gangre; au contraire, les notices d'Hiéroclès, & les actes des Conciles ne font mention que de Gangre.

Cette ville étoit ancienne; elle avoit été la résidence, βασιλειαν, de Mopsus, roi de Paphlagonie, qui envoya des secours aux Galates contre les Romains du temps d'Antiochus le Grand; elle fut ensuite possédée par Dejotarus Philadelphie, dernier roi de Paphlagonie: ce n'étoit alors qu'une petite ville & un château fortifié, πολισμάτιον ἄμα καὶ φρούριον; sous la domination Romaine, elle reçut des accroissemens, apparemment par les ordres de l'empereur Claude, qui lui donna le nom de Germanicus qu'il portoit, *Germanicopolis*. Cet Empereur combla de ses bienfaits d'autres villes de la même province, *Bithynium*, qui prit le nom de *Claudiopolis*, & *Andrapa* qui fut appelée *Neoclaudiopolis* ou la nouvelle *Claudiopolis*. Dès-lors la ville de Gangre eut deux noms; le nouveau, donné par le gouvernement Romain, fut employé sur les monnoies, & par Ptolémée; l'ancien nom a été conservé par Pline, par les auteurs Ecclésiastiques, dans les notices & dans les actes des Conciles.

L'empereur Constantin ayant détaché de la province de Bithynie le département de Pont, il en forma deux provinces, la Paphlagonie & l'Hélénopont; Gangre fut établie métropole de la première, & Amasie de la seconde. On peut voir dans l'*Oriens Christianus* la suite connue des évêques & des métropolitains de Gangre. Cette ville est célèbre par l'assemblée d'un Concile qui y fut tenu dans le iv.^e siècle; elle est appelée dans la table de Peutinger *Gaugaris*; elle a conservé son nom jusqu'à présent.

Strab. l. xii, p. 562. B. Liv. lib. xxxviii, c. 26.

Strab. ibid.

Le Quien, Or. Christian. t. 1, p. 549.

Sous les empereurs Grecs de Constantinople, la ville de Gangre étoit la capitale du *Thème* ou département de Paphlagonie; elle tomba sous la domination des Turcs Seljoucides d'Iconium, à la fin du XI.^e siècle. L'empereur Jean Comnène la prit l'an 1136; mais les Grecs ne la gardèrent pas longtemps; elle fut reprise par l'armée Turque. Pendant les divisions qui durèrent plusieurs années entre les princes Turcs, le Sultan Kilidge-arslan II enleva, en 1159, Gangra & Ancyre à son frère. Dans le siècle suivant, les Tartares ayant fait une invasion dans l'Asie mineure, les Seljoucides furent obligés de leur payer tribut. En 1261 les Grecs avoient recouvré Gangre & la Paphlagonie; dans la suite cette province fut soumise aux Turcs Ottomans qui la possèdent encore.

Cinnamus.

*Nicetas Chon.
De Guig. hist.
des Huns, vol.
III, p. 45.*

Ducas, c. 2.

*Géogr. Turc.
trad. manusc. de
la bibl. du Roi,
p. 1861.*

Kiankari, dit le géographe Turc, est la ville capitale du *Liva* ou district du même nom; elle est située au pied & au midi de la montagne; son château, bâti sur le sommet d'un rocher escarpé (i), est fort & ancien; il comprend plusieurs maisons & une mosquée, & un puits creusé dans le rocher, qui fournit des eaux en abondance. La ville a deux belles mosquées, deux bains publics, des marchés, des khans; & vis-à-vis le château, sur une petite hauteur, est un palais impérial où loge aujourd'hui le Gouverneur. Kiankari est entre deux rivières appelées Kara-sou & Hadgi-sou, qui se réunissent à deux milles au dessous de la ville, & vont se jeter dans la rivière de Kizil-irmak, qui est le *Halys* des Anciens. On compte de Kiankari à Angoura (Ancyre) qui est à son midi, trois journées; & à Sinob (Sinope) qui est à son septentrion, six journées de chemin.

(i) Étienne de Byzance rapportant la fondation de Gangre, d'après un ancien auteur, dit qu'elle fût bâtie sur une roche élevée, ὑψηλὸν ὄχθον, où une chèvre avoit fait ses petits, & qu'elle fut appelée *Gangra*, qui est le nom d'une chèvre en langue Paphlagonienne. Ce château, φρέγιον, étoit la résidence, βασιλειον, des anciens rois de Paphlagonie. Le récit

d'Étienne de Byzance est parfaitement conforme à la description que le géographe Turc fait du château de Kiankari.

Une des médailles de Germanicopolis (*Æ. II. Cary*) a pour type l'image d'un fleuve; *Kara-sou* signifie, dans la langue Turque, l'eau noire, & *Hadgi-sou* l'eau salée; cette seconde rivière passe par des salines.

La

La ville de Neoclaudiopolis, comme je l'ai déjà observé, avoit aussi deux noms: Ἀνδραπα, dit Ptolémée, ἢ καὶ Νεοκλαυδοπόλις. Cette ville, dans le partage des provinces, fut comprise dans l'Hélénopont sous la métropole d'Amasie; elle eut des Evêques dont on peut voir la suite connue dans l'*Oriens Christianus*. Il est fait mention de cette ville dans les actes d'Eutychius le Thaumaturge. Ce pieux solitaire étoit né dans le territoire d'Andrapa, Ἐκ αὐτῆς τῆς Ἀνδραπήνων γῆς; il se retira sur une montagne près du Pont-Euxin au diocèse d'Amasie, où il mourut. Théophylacte, évêque d'Amasie, fit la translation du corps d'Eutychius sous le règne de Constantin & d'Irène sa mère, l'an 6300 de l'ère des Grecs, 793 ou 794 de J. C. La ville d'Andrapa ou de Neoclaudiopolis étoit située à l'orient & au midi du mont Olgassys, à l'orient de la ville de Germanicopolis ou de Gangre. On n'avoit point encore publié de médailles de la ville de *Neoclaudiopolis*; celle du cabinet de M. de Cotte est jusqu'à présent unique.

*Notit. Hierocl.
edit. Weff. pag.
701.
Oriens Christ.
h. 1, p. 539.
Acta SS. ad
diem VI Martii,
p. 456.*

On a prouvé dans ce Mémoire que la ville de Germanicopolis, qui a fait frapper les médailles ci-dessus expliquées, étoit une ville de Paphlagonie, & non de l'Isaurie, comme l'avoient pensé Vaillant & le Baron de la Bastie; que cette ville étoit la même que Gangre, ancienne résidence des rois de Paphlagonie, & qui est encore à présent une ville considérable; & ce qui est le plus important pour l'Histoire, on a montré que les dates gravées sur les médailles des villes de Germanicopolis, de Neoclaudiopolis & d'Amasie, déterminent l'année dans laquelle le département de Pont fut uni par Auguste à la province de Bithynie; Strabon a parlé de cette union sans en fixer le temps. L'étude des médailles est toujours pour les Lettres un fonds précieux & abondant de nouvelles connoissances.



*HISTOIRE DE POSTUME,
EMPEREUR DANS LES GAULES,
ÉCLAIRCIE PAR LES MÉDAILLES.*

Par M. DE BREQUIGNY.

Lû le 8
Août 1760.

PEU de règnes dans les Annales obscures du bas Empire; nous ont paru plus dignes d'attention que celui de Postume. Ce fut le règne d'un grand homme; il fut fertile en évènements considérables: il est sur-tout intéressant pour nous; Postume régna sur notre patrie.

Son histoire est demeurée jusqu'ici dans une assez grande confusion. Les Anciens qui en ont parlé, abrégiateurs secs, peu exacts & peu instruits, se contredisent fréquemment les uns les autres, quelquefois se contredisent eux-mêmes. Les Modernes, qui ont tenté de les concilier, ont plus souvent indiqué les difficultés qu'ils ne les ont aplanies, & leurs conjectures accumulées semblent n'avoir servi qu'à multiplier les doutes.

Au milieu de ces ténèbres, les médailles jettent quelques lumières dont jusqu'ici l'on n'a pas assez profité. C'est avec leur secours que nous allons essayer de répandre quelque jour sur ce point important de l'histoire des Gaules & de l'Empire.

Les historiens ont défiguré jusqu'au nom de Postume. Trebellius & quelques autres l'appellent ordinairement *Posthumius*; l'építome de Victor, *Cassius Labienus Postumus*. La plupart des Modernes ont cru trouver sur les médailles de ce Prince les noms de *M. Cassius Latienus Postumus*; mais ils ont mal lû ces noms abrégés, M. CASS. LAT. POSTVMVS: deux inscriptions publiées (a), l'une par Fabretti, l'autre par

Trebell. Poll. passen. Vopisc. in Aurel. p. 211. Oros. lib. VII, cap. 22, &c.

(a) *Fabretti, Inscript. p. 686. Muratorii, Inscr. t. I, p. 460, b. v.* | est maintenant confirmée par celle de *Muratori. Joach. Meieri, Comment. de nummo aureo Postumi. Gossler. 1713, in-4.*
Meyer rejetoit l'inscription de Fabretti comme étant unique, mais elle

Muratori, nous apprennent qu'il faut lire *M. CASSIANUS Latinius Postumus*.

Sa naissance avoit mis un prodigieux (b) intervalle entre le trône & lui; mais ses talens le tirèrent bien-tôt de l'obscurité dans laquelle il étoit né; il devint un des plus habiles Généraux de son siècle. Valérien, qui connoissoit son mérite, le chargea de garder le Rhin, & de commander dans les Gaules. On ignore quel âge Postume avoit alors; mais on sait qu'il avoit un fils déjà en état de posséder des emplois, puisque Valérien fit, dans le même temps, ce fils de Postume tribun des Vocontiens.

Epist. Valer. ad Gallos, apud Trebell. in Post. p. 185.

Ibid.

Ce fut dès le commencement du règne de Valérien, c'est-à-dire vers l'an 253 ou 254, que Postume fut nommé pour commander dans les Gaules; car Gallien, fils aîné de Valérien, & associé par son père à l'Empire, fit la guerre sur le Rhin contre les Germains dans ces mêmes années; & il résulte d'une lettre de Valérien conservée par Vopiscus, que Gallien fit cette guerre sous les yeux & avec les conseils de Postume.

Eutrop. l. 1x, Zosim. lib. 1.

Vopisc. in Aurel. p. 211.

Il n'en faut pas conclurre, avec M. de Tillemont & quelques autres, que Gallien fût encore dans l'âge où l'on a besoin de gouverneur. Ce Prince avoit alors environ trente-quatre ans, selon Victor (c), & nous savons d'ailleurs qu'il avoit déjà un fils de neuf ou dix ans au moins, puisqu'il fit venir ce fils à l'armée trois ou quatre ans après. Mais cette question appartient à l'histoire de Gallien, & celle de Postume fera naître trop de discussions pour nous permettre de nous arrêter à celles qui sont étrangères.

Tillem. vie de Valérien, note 8, Crévier, hist. des Emper. t. X; & plusieurs autres.

Zos. ubi supra, Zonar. tom. 1, p. 631.

Gallien, aidé de Postume, défit les Germains dans trois grandes batailles, dont on a fait mention successivement sur ses médailles; la dernière victoire fut complète; les médailles l'appellent *Victoria Germanica maxima*. Les Germains furent contraints de faire la paix à la fin de la campagne de l'an 256: ce fut au plus tard dans ce temps, que Gallien fit venir à l'armée, comme nous l'avons déjà dit, son fils aîné, qui

(b) *Posthumus obscurissimè natus.* Eutrop. lib. 1x. Vide Trebell. in Lolliano, p. 186.

(c) *Regnavit annos quindecim vixit annos quinquaginta.* Victor. epit.

probablement ne pouvoit guère avoir moins de douze à quatorze ans.

*Trebellius, in
Postumo.*

Si nous en croyons Trebellius, Gallien nomma Postume gouverneur de ce jeune Prince, que nous appelons communément Salonin (*d*); d'autres historiens prétendent que Gallien préféra Sylvanus (*e*), & que ce fut la cause de la révoite de Postume. Soit que Salonin n'eût jamais été confié à Postume, soit qu'il eût été retiré de ses mains, il paroît certain qu'il étoit dans celles de Sylvanus lorsque Gallien fut obligé de quitter l'armée des Gaules, en 257.

*Vide Treb. in
Ciriade & Ingen.
& al. vita Gall.
Scriptores.*

Un orage affreux avoit éclaté tout-à-coup sur plusieurs parties de l'Empire; Cyriadès, soutenu par les Perses, avoit envahi la Mésopotamie & pris le titre d'Auguste; un déluge de Barbares avoit inondé la Bithynie; les Sarmates s'étoient jetés sur les Pannonies; & si Ingénuus, qui y commandoit, les avoit repoussés, il étoit devenu lui-même un ennemi plus dangereux; il n'avoit profité de la victoire que pour se faire proclamer Empereur.

*Treb. in Ingen.
p. 188.*

Valérien & Gallien avoient en quelque sorte partagé l'Empire entre eux: ce n'étoit pas un partage proprement dit, comme il le devint sous Dioclétien, ils possédoient en commun; mais obligés de veiller à la fois sur les diverses parties d'un Empire immense, Valérien s'étoit chargé de l'Asie & de l'Afrique, & Gallien de l'Europe. Valérien battit Cyriadès & pacifia la Bithynie. Gallien quitta le Rhin, où tout étoit tranquille, & accourut en Pannonie; il défit Ingénuus, qui se jeta dans une place où il fallut l'assiéger: la ville fut forcée, & Ingénuus réduit à se tuer lui-même. Sa révolte finit, selon Trebellius, sous le consulat de Tuscus & de Bassus, c'est-à-dire en 258.

Zosim. ubi suprà.

*Vie de Valérien,
note 9.*

M. de Tillemont recule cette révolte jusqu'à la captivité de Valérien, mais ses conjectures ne nous paroissent pas assez appuyées pour réformer une date aussi précise que celle qui est

(*d*) Une inscription qui paroît contenir tous ses noms, lui donne ceux de P. LIC. SALONIN. VALERIANVS. *Bandur. in Salonius.*

(*e*) *Zosim. & Zonar. ubi suprà.* Zonare écrit Albanus au lieu de Sylvanus.

assignée par Trebellius. La date du consulat de *Tuscus* & de *Bassus* indique l'année où se termina la révolte; elle avoit dû commencer dès l'année précédente: le temps qu'il avoit fallu pour en porter la nouvelle à Gallien, pour se préparer à marcher contre les révoltés, pour conduire une armée jusqu'en Pannonie; une bataille, un siège qui dut être opiniâtre, tout cela ne pouvoit avoir rempli moins d'une année: la révolte d'Ingénuus avoit donc commencé au plus tard en 257, ce qui fixe à cette même année l'époque où Gallien quitta les Gaules.

Il ne les avoit pas quittées sans précautions, & ces précautions mêmes laissent entrevoir qu'il se défioit de Postume: ce n'étoit pas à Postume, comme nous l'avons remarqué, qu'il avoit confié son fils, & avant que de partir il avoit déclaré ce fils Auguste (f), comme s'il eût cherché par ce titre à en imposer davantage, non pas seulement aux barbares, mais aussi à son propre Général.

Un Auguste de quatorze ans au plus n'étoit guère capable d'imposer à Postume, qui se conduisoit avec une indépendance fort propre à justifier les craintes & les précautions de Gallien. Les Germains, quoiqu'en paix, traversoient de temps en temps le Rhin, & faisoient des courses dans les Gaules; Postume battit un de leurs partis & distribua le butin aux soldats. Sylvanus, à qui Gallien avoit confié le jeune Auguste, envoya, au nom du Prince, redemander le butin, dont Postume n'avoit pu disposer de sa propre autorité. Postume rassembla ses soldats, & leur proposa de rapporter ce qu'ils avoient partagé (g); mais son dessein n'étoit pas qu'ils y consentissent.

*Zonar. & Zos.
ubi suprà. Vich.
epitome.*

La conduite de Postume étoit adroite; il pouvoit, selon les circonstances, se faire un mérite de l'obéissance des troupes, ou profiter de leur mécontentement; les soldats murmurèrent & il appuya leurs murmures; ils le nommèrent Empereur & il prit la pourpre. Après ce premier pas il n'y avoit plus rien à ménager; Salonin & Sylvanus s'étoient enfermés dans Cologne,

(f) Nous avons plusieurs médailles de Salonin avec le titre d'Auguste; ce Prince ne porte cependant que le titre de César sur celles de son apothéose. Nous concilions cette

contradiction apparente dans notre Dissertation sur la famille de Gallien.

(g) Εἰσέπραξεν ἐξ αὐτῶν τὴν τοῦ λείας, εἰς ἀποστασίαν αὐτῆς ὁρμηνοῦς μηχανώμενος, ὃ ἐ γέγονε. Zonar. ubi sup.

Murator. Inscr.
t. I, pag. 460,
465.

Postume les y assiégea, força la ville de les lui livrer selon quelques-uns, & les fit mettre à mort sur le champ. Il paroît que ce ne fut qu'au commencement de l'an 259 que Postume vint à bout de se rendre maître de la personne de Salonin; car nous avons une inscription qui prouve que ce Prince vivoit encore l'an VII de la puissance Tribunitienne de Valérien, & cette septième année avoit commencé dans les premiers mois de l'an 259. Selon cet ordre de faits, ce fut en 257 que Postume fut proclamé Empereur par son armée; Salonin lui résista durant toute l'année 258, & lui fut enfin livré au commencement de 259. Je n'ignore pas que je m'écarte de l'opinion commune, qui recule au moins jusqu'en 260 le commencement du règne de Postume; je dois donc discuter avec quelque étendue ce point important & contesté.

Treb. in Claud.
p. 203.

Lorsque Claude fut élu Empereur, le 24 mars 268, il y avoit environ un an que Postume étoit mort: en effet, Trebellius rapporte les acclamations du Sénat à l'élection de Claude, & dans ces acclamations on citoit Tetricus comme tyran des Gaules. Or Tetricus avoit succédé à Marius, Marius à Victorin, & Victorin avoit régné quelque temps seul depuis la mort de Postume: ces règnes, quelques courts qu'on les suppose, n'ont pû occuper guère moins d'un an; l'on en convient assez pour nous épargner la peine de le prouver; Postume étoit donc mort dans les premiers mois de l'an 267.

Eutrop. lib. IX.

Il avoit régné dix ans; Eutrope le dit positivement, Orose le répète (*h*), & trois manuscrits de ce dernier historien, que j'ai consultés, parmi lesquels il y en a un de plus de huit cents ans d'antiquité, ne fournissent sur cet endroit aucune diversité de leçon. Les médailles confirment le témoignage de ces deux historiens; nous en avons de presque toutes les années du règne de Postume, depuis la première jusqu'à la dixième inclusivement. Or puisque Postume a régné dix ans, & que son règne a fini en 267, il faut qu'il ait commencé en 257, comme je l'ai supposé: on oppose à cela l'autorité de Trebellius, qui semble

Voyez-les dans
Banduri, qui les
décrit.

Treb. p. 177,
185, 186.

(*h*) Oros. lib. VII, cap. 22. *Collatus cum tribus mss. optimæ notæ, Ecclesiarum S. Gaiiani & S. Martini Turon.*

borner le règne de Postume à sept ans; je dis qu'il semble, car les passages de Trebellius peuvent très-bien se concilier avec les dix ans de règne que nous accordons à Postume, puisque cet écrivain ne paroît pas vouloir fixer le nombre entier des années du règne de ce Prince; mais seulement le nombre d'années qu'il régna depuis que son empire eut pris une consistance solide, & que le consentement des peuples de son département eut en quelque sorte légitimé le choix de son armée, comme nous le remarquerons dans la suite.

Je ne me prévaudrai cependant point ici de cette explication des textes de Trebellius, & je supposerai, si l'on veut, qu'il borne expressément à sept ans la totalité du règne de Postume; mais le témoignage unique d'un pareil historien, qui brouille & confond sans cesse & les faits, & les temps, & les noms, pourra-t-il détruire celui de deux autres historiens? pourra-t-il balancer les dates précises que les médailles nous ont conservées?

Le plus grand nombre des Savans modernes n'ont pas laissé d'être frappés de l'autorité de Trebellius, au point qu'ils ont cru devoir rejeter les témoignages d'Eutrope & d'Orose, & récuser les médailles; de ce nombre sont M. de Tillemont, le P. Banduri, & quantité d'autres après eux. Je fais les égards, les respects même que je dois à ces écrivains célèbres; mais les opinions peu fondées que de grands noms accréditent, sont celles qu'il est le plus important de combattre. Une seule Dissertation ne suffiroit pas pour discuter en détail leurs argumens, & les réfuter pied à pied; je me bornerai à y répondre d'une façon générale.

Ils ont imaginé deux moyens différens; le premier consiste à regarder comme altérés les passages d'Eutrope & d'Orose, & comme fausses ou imaginaires les médailles qu'on allègue à l'appui de ces passages: le second moyen admet les passages & les médailles; mais il suppose qu'Eutrope & Orose ont compté au nombre des années du règne de Postume, celles où il a commandé dans les Gaules, comme simple Gouverneur; & par rapport aux médailles qui donnent à Postume plus de sept années de règne, ces dates, dit-on, n'appartiennent

*Tillem, vie de
Gallien, note 2.
Cicéron, hist. des
Emper. tome X,
p. 420.
Banduri, numism.
Imper. t. I, pref.
& in Postum.
&c. &c.*

point au règne de Postume; elles se trouvoient sur d'anciens coins qu'on a pris au hasard pour frapper les revers de quelques médailles de cet Empereur.

Rien n'est si peu solide que ces moyens: le soupçon d'altération des passages d'Eutrope & d'Orose, n'est appuyé de l'autorité d'aucun manuscrit; & l'on ne peut contester aujourd'hui ni l'existence ni la vérité des médailles sur lesquelles il est fait mention de la dixième année du règne de Postume; elles sont connues de tout le monde, & connues pour vraies: j'aurai bien-tôt occasion de citer les principales.

Dire qu'Eutrope & Orose, dans les dix ans de règne qu'ils ont attribués à Postume, ont compris le temps qu'il a commandé en Gaule avant que d'être Empereur, c'est une supposition gratuite, qui d'ailleurs est démentie par les médailles. On en connoît de chacune des dix années de son règne, à la réserve de la deuxième, de la sixième & de la neuvième, toutes lui donnent le titre d'Auguste & de Grand-Pontife; toutes font mention de sa puissance Tribunitienne. Il a donc effectivement joui dix ans de cette puissance Tribunitienne.

Prétendre que ces médailles ont été frappées, quant aux revers, avec des coins qui avoient servi à d'autres Empereurs, & dont par conséquent les dates n'ont aucun rapport avec les dates du règne de Postume; c'est une supposition qu'il seroit bien dangereux d'admettre gratuitement, elle détruiroit absolument toute certitude numismatique.

Qu'on suppose que quelques-uns de ces tyrans éphémères, qui se soulevoient dans des provinces obscures, aient été forcés pour frapper leurs monnoies tumultuaires (si j'ose m'exprimer ainsi) d'avoir recours à d'anciens coins; cela aura peut-être quelque degré de probabilité: mais Postume, qui régna dix ans dans les Gaules en maître plus absolu que Gallien ne régnoit à Rome; qui affectoit dans tout ce qui avoit rapport au gouvernement, d'imiter les usages des empereurs Romains; qui a pris un soin particulier de consigner sur ses médailles tous les événemens de son règne; qui avoit dans son département les belles fabriques de Cologne, de Mayence & de Trèves;

Trèves; Postume, dis-je, auroit-il souffert qu'on se servît, pour ses médailles, d'anciens coins pris au hasard? C'est ce qu'on ne se persuadera jamais; & quand cela ne seroit pas contre toute vrai-semblance, seroit-ce assez, pour le présumer, que la contradiction apparente de quelques-unes de ces médailles, avec des passages équivoques d'un écrivain tel que Trebellius?

Je dis plus: on ne sauroit jeter les yeux sur la suite des médailles chronologiques de Postume, sans y remarquer un ordre, une liaison, un enchaînement qu'on ne peut jamais regarder comme l'effet du hasard. Les dates des années de sa puissance Tribunitienne s'y combinent avec celles de ses Consulats. Attribuer au hasard cette combinaison régulière, c'est vouloir justifier une supposition gratuite par une supposition inconcevable.

Portons donc nos regards sur cet ordre régulier & suivi des consulats de Postume, combinés avec les années de son règne. Cet objet nous ramène à l'histoire de sa vie, dont la discussion dans laquelle nous venons d'entrer, nous a peut-être trop long-temps écartés.

Postume avoit été Consul avant que d'être Empereur; Consul subrogé: car son nom ne se trouve point dans les fastes. C'est ce premier Consulat qui est désigné sur une médaille de la première année de son règne ⁽ⁱ⁾, au revers de laquelle on lit: P. M. TR. P. COS. PP. Dans le cours de cette même année, à l'époque où se renouveloient les Consuls, Postume se fit déferer le Consulat par ses nouveaux sujets, & prit le titre de Consul pour la seconde fois: de-là cette autre médaille datée de la première année de son règne & de son second Consulat, P. M. TR. P. COS. II. PP. ce Consulat commença donc avec l'année 258.

On ne doit pas être surpris de ne trouver dans les fastes Consulaires, ni ce nouveau Consulat, ni les autres auxquels Postume parvint depuis. On sait qu'on n'inscrivoit dans ces fastes que les noms des Consuls reconnus à Rome; & Rome, qui traitoit Postume de tyran, n'avoit garde de le reconnoître pour Consul.

(i) Cette médaille, & les autres que je cite en cet endroit, sont toutes décrites par Banduri.

Le troisième consulat de Postume se trouve marqué sur une de ses médailles, datée de la troisième année de sa puissance Tribunitienne. Il faut donc rapporter ce troisième Consulat à l'an 259 ou 260; car l'an 3 du règne de Postume s'étendoit dans ces deux années. Le nombre de ses Consulats n'augmenta point jusqu'à l'an 8 de son règne; car nous avons des médailles des années 4, 5 & 7, sur lesquelles il est toujours nommé Consul pour la troisième fois: mais sur une médaille datée de la huitième année de sa puissance Tribunitienne, nous lui voyons un quatrième Consulat. Cette année s'étendoit dans les années 264 & 265 de notre ère.

Il entama la dixième année de son règne avant son cinquième Consulat. Nous avons des médailles de cette dixième année, sur lesquelles il est encore mention de son quatrième Consulat, & d'autres de cette même année, où il est mention du cinquième, IMP. X. COS. IIII. IMP. X. COS. V. Je fais que les dates jointes au titre d'*Imperator*, correspondent assez rarement aux années de la puissance Tribunitienne; mais elles y correspondent ici, puisque nous avons une autre médaille de Postume, sur laquelle son cinquième Consulat est aussi rapporté à la dixième année de sa puissance Tribunitienne, TR. P. X. COS. V.

La dixième année du règne de Postume avoit commencé en 266: il ne data durant le reste de cette année que de son quatrième Consulat; mais il prit le cinquième à l'époque ordinaire du renouvellement des Consuls en 267, qui fut l'année même de sa mort.

Aussi voyons-nous ce cinquième Consulat concourir sur ses médailles avec la dixième année de sa puissance Tribunitienne. Il est donc évident que l'ordre des consulats de Postume, tel qu'il est marqué sur ses médailles, suit dans la progression l'ordre des années de son règne, sans aucune interversion. Consul avant que d'être Empereur; Consul pour la seconde fois dans la première année de son règne; Consul pour la troisième fois dans la troisième année; Consul pour la quatrième fois dans la huitième année; Consul pour la cinquième & dernière fois dans la dixième & dernière année.

Cette combinaison régulière de dates ne se feroit-elle jamais démentie, si ces dates avoient été celles qui se trouvoient gravées sur d'anciens coins pris à l'aventure? Par quel hasard heureux & soutenu, ces revers adoptés sans choix auroient-ils, par exemple, marqué constamment le troisième Consulat depuis la deuxième année du règne de Postume jusqu'à la huitième? par quel autre hasard également singulier, ces revers auroient-ils placé le quatrième & le cinquième Consulat, selon l'ordre progressif des années de son règne, le quatrième sous la huitième année, le cinquième sous la dixième? Le hasard n'a jamais produit des correspondances aussi régulières & aussi multipliées.

Allons plus loin. Postume étoit si éloigné d'employer pour frapper ses médailles, d'anciens coins pris au hasard, qu'il faisoit même surfrapper à son propre coin les médailles des Empereurs précédens. Les Cabinets en offrent cent: on voit au cabinet du Roi quantité de médailles ainsi surfrappées, & sur lesquelles non seulement on aperçoit encore les traces des anciennes têtes, mais on lit même très-distinctement une partie des légendes précédentes.

Peut-être cette remarque donneroit-elle lieu d'imaginer que les dates qui prolongent jusqu'à dix ans le règne de Postume, sont des restes des anciennes dates de quelques médailles surfrappées; détruisons jusqu'à ce soupçon.

Rien n'est si facile que de discerner dans les médailles surfrappées, l'ancienne empreinte d'avec la nouvelle; ainsi il n'est pas possible de s'y méprendre, quelque peu versé que l'on soit dans la connoissance des médailles. Or ce n'est sur aucune médaille surfrappée que se trouvent les dates dont je me suis servi pour prouver que Postume a régné dix ans: on ne peut donc objecter que ces dates soient des restes des anciennes empreintes de ces médailles: il n'y a donc aucun lieu de supposer que les dates de l'an x & du cinquième consulat de Postume lui soient étrangères: il faut donc convenir que ces dates sont les vraies dates de son règne; que ce règne a par conséquent duré jusqu'à la dixième année, & que la première année de ce règne tombe par conséquent en l'an 257, comme nous l'avons avancé.

Aussi le P. Pagi & Mezzabarbe ont-ils bien senti qu'il n'étoit pas possible de refuser dix ans de règne à Postume; mais au lieu de faire commencer ce règne trois ans plus tôt que l'opinion commune, ils ont préféré de le faire finir environ trois ans plus tard: c'est éviter un écueil en se brisant contre un autre. Il est incontestable que Postume mourut près d'un an avant Gallien; je l'ai prouvé par le témoignage de Trebellius. En vain on lui oppose Zosime & Zonare (*k*), ces deux historiens n'ont connu ni Victorin, ni Marius, ni Tétricus, successeurs de Postume, & c'est ce qui fait qu'ils ont continué d'attribuer à ce dernier tout ce qui se passa dans les Gaules jusqu'à leur réunion à l'empire par Aurélien.

*Treb. in Claud.
p. 203.*

Ce n'est pas d'ailleurs le cas d'accuser Trebellius d'inexactitude; il pousse au contraire en cette occasion l'exactitude jusqu'au scrupule; il décrit l'élection de Claude sur les Mémoires les plus détaillés de ce qui s'étoit passé au Sénat le jour de cette élection, & il ne fait que les transcrire; il rapporte jusqu'aux différentes formules qui furent employées par les Sénateurs pour voter, & combien de fois chacune de ces formules fut répétée; il en cite une qui fut, dit-il, répétée sept fois, & qui étoit conçue ainsi: « Claude, nous te proclamons Auguste; nous ne craignons plus Tétricus. » *Claudi Auguste, Tetricus nihil fuit.* Quand un historien, à portée d'être instruit, donne des détails aussi circonstanciés, on ne peut les rejeter sans avoir des preuves évidentes qu'il a été trompé ou qu'il a voulu tromper. Or il n'y en a point ici de pareilles contre Trebellius: il faut donc avouer que Tétricus régnoit avant la mort de Gallien; que par conséquent Gallien vécut environ un an depuis la mort de Postume; qu'ainsi Postume mourut en 267, & que dès-lors son règne a dû commencer en 257, puisque ce règne avoit duré près de dix ans entiers, comme nous venons de l'établir.

Nous avons jusqu'ici fixé les principales époques du règne de Postume; elles vont être confirmées par la facilité avec laquelle elles répondent à la suite des évènements que nous avons à raconter.

(*k*) Tillemont l'a remarqué. Voy. sa note 2 sur Gallien.

Gallien étoit encore en Pannonie, où il venoit d'étouffer la révolte d'Ingenuus, lorsqu'il apprit les funestes nouvelles de la révolte de Postume sur le Rhin. Il y courut trop tard *Zonar. p. 636.* pour sauver son fils; il chercha du moins à le venger. Ses premiers efforts furent malheureux; il fut battu: bien-tôt il battit Postume à son tour, & ces divers évènements occupèrent la campagne de l'an 259.

Malgré sa valeur & ses talens, Postume alloit être accablé, s'il n'étoit survenu à Gallien des affaires assez importantes pour ne lui pas laisser le loisir de profiter de sa victoire; des Barbares *Zosim. ubi supra.* venoient d'envahir l'Italie, & Rome même étoit en danger.

Trebellius ne dit rien de cette invasion; mais Zozime, qui la rapporte, atteste formellement qu'elle obligea Gallien de quitter le Rhin. Tout nous invite à penser que ce fut en cette occasion que ce Prince remporta cette célèbre victoire sur trois cents mille Allemands, qu'il battit près de Milan, si nous pouvons en croire Zonare; & l'on ne peut appliquer mieux qu'à ce grand exploit, qui sauva Rome & l'Italie, les médailles qui portent d'un côté la tête de Gallien, avec la légende, *Gallienum Aug. P. R.* ou *Gallienum Aug. Senatus*; & au revers, *ob libertatem receptam.* *Bondur. in Gallieno.*

Nous ne trouvons point de pareilles légendes sur les médailles de Valérien: cependant il étoit d'usage, sous ce règne, que les deux Empereurs partageassent également la gloire des exploits particuliers de l'un des deux. Ainsi l'on avoit vû Valérien, au fond de l'Orient, prendre sur ses médailles le titre de *Germanicus Maximus*, que Gallien méritoit sur le Rhin, tandis que Gallien faisoit graver sur les siennes les victoires *Parthiques* que Valérien remportoit sur l'Euphrate.

Mais Valérien ne pouvoit partager la gloire de la délivrance de l'Italie; ce Prince infortuné ne régnoit plus. Après avoir d'abord battu les Perses, & mérité le nom de *Restaurateur de l'Orient*, il fut attaqué par Sapor en personne, qui le battit en 259; la peste acheva de détruire son armée, & il fut contraint à demander la paix. On fait comment la négociation se termina: Valérien s'engagea imprudemment dans un pourparler *Treb. p. 174. Zosim. Eutrop. Victor.*

avec Sapor, qui le fit arrêter, & le condamna à la plus ignominieuse captivité sur la fin de l'an 260 ; date bien constatée dans une savante Dissertation de M. l'abbé Belley. Il ne pouvoit guère arriver d'évènement plus heureux pour Postume.

*Voyez le tome
XXV des Mém.
de l'Académ. des
B. L. p. 411.*

A la nouvelle de la prise de Valérien, tout l'Orient se révolta ; les Gouverneurs, dans leurs diverses provinces, se firent proclamer Empereurs ; on regarda l'empire comme un vaisseau qui faisoit naufrage ; chacun se crut en droit de se saisir de quelques débris. Des circonstances si favorables rétablirent les affaires de Postume ; il est probable que ce fut alors que toutes les Gaules se donnèrent à lui, comme le dit Trebellius, & que la puissance fut reconnue dans tout l'occident, depuis les Alpes & le Rhin jusqu'à l'Océan.

*Treb. in Postum.
p. 185.*

Postume n'avoit régné jusqu'alors que par le choix de ses Soldats. A l'état fâcheux où il se trouvoit, lorsque Gallien avoit été obligé de quitter les Gaules, il est aisé de juger qu'il étoit peu appuyé par les peuples de son vaste département ; mais ces peuples voyant Gallien éloigné, Valérien captif, l'empire entier envahi par les Barbares, ou démembré par des tyrans, n'eurent plus de secours à attendre que de Postume pour se défendre des Germains qui, dans de pareilles conjonctures, ne pouvoient manquer de renouveler leurs courses. Il est donc assez naturel qu'on ait regardé cet instant comme le véritable commencement du règne de Postume, quoiqu'il y eût déjà trois ans qu'il avoit pris le titre d'Empereur. Selon cette façon de compter les années de son règne, il n'en aura effectivement régné que sept, comme le dit Trebellius. Nous avons déjà annoncé cette manière de concilier les calculs de Trebellius avec les dates que nous avons précédemment établies ; & cette conciliation, si absolument on veut en trouver une, me paroît la plus naturelle qu'on puisse admettre.

Id. p. 177.

Ce n'étoit pas sans sujet que les Gaulois redoutoient de nouvelles incursions des Germains ; elles recommencèrent en effet, dès que Gallien fut éloigné. Postume repoussa ces barbares, les poursuivit jusque dans leur pays, & construisit le long du Rhin, sur la rive même qu'ils habitoient, des forts

pour leur fermer le passage du fleuve. Ses médailles font mention de ses victoires sur les Germains, même du surnom de *Germanicus Maximus*, qu'il prit vrai-semblablement à l'imitation de Gallien, & qu'il porta peut-être à plus juste titre.

Trebellius, in Loll. p. 186.

Vide Bandur. munism. Imper.

Cependant Gallien ne se laissoit pas accabler par les révolutions subites que le malheur de Valérien faisoit éclater de toutes parts. Volant sans cesse d'une extrémité de l'Europe à l'autre pour soumettre des révoltés ou repousser des barbares, jamais Prince n'eut à la fois plus d'ennemis & moins de ressources. Son empire épuisé par des invasions successives, démembré par des révoltes toujours renaissantes, ne fut pour lui qu'un théâtre de guerres & de combats, & il passa toute sa vie à le conquérir en détail. Ses ennemis mêmes n'ont pû lui refuser l'activité ni la bravoure. Le portrait odieux que nous en font les historiens qui nous restent, vils adulateurs de la postérité de Claude, est démenti par ses actions. Il ne lui étoit pas possible de faire face à tout en même temps; il parut donc d'abord s'occuper peu de l'Asie, pour s'attacher à se conserver l'Europe, siège principal de sa puissance, & il regarda Postume comme son principal ennemi.

Vide Trebell. in Claud. init.

On lui a reproché de n'avoir pas sur le champ marché contre les Perses pour retirer son père de leurs mains; mais les provinces révoltées lui coupoient toutes les routes: d'ailleurs, passer en Asie, c'étoit abandonner l'Italie; c'étoit céder l'empire à Postume, qui auroit bien-tôt franchi les Alpes, & se feroit fait reconnoître Auguste dans Rome, dont la soumission caractérisoit la légitimité des Empereurs. Forcé de suspendre sa vengeance, par l'espoir de la rendre certaine, Gallien ne la perdit jamais de vûe; & dans l'impuissance actuelle de délivrer son malheureux père, il s'occupa du moins à venger la mort de son fils.

Il marcha donc de nouveau contre Postume; mais il le trouva plus puissant que jamais: les Gaulois s'étoient déclarés pour lui, & avoient grossi son armée; les Francs eux-mêmes lui avoient fourni des secours. La guerre fut vive, & les évènements variés durant les années 260, 261, 262; il y

Trebell. p. 178.

eut des sièges, des batailles (1); enfin Gallien l'emportoit (m); lorsqu'une nouvelle diversion l'obligea tout-à-coup de quitter Postume, qu'il étoit sur le point de pousser à bout; c'étoit la révolte de la garnison de Byzance (n).

L'impunité de cette révolte auroit pû avoir de grandes suites; Byzance étoit une place d'une extrême importance, une des principales barrières de l'Europe. Gallien vola donc à Byzance, & laissa Auréole avec un corps de troupes pour veiller sur Postume.

On accuse Auréole d'avoir poussé mollement la guerre contre cet ennemi qu'il lui étoit aisé d'accabler; mais ces reproches ne paroissent pas fondés; Gallien ne se plaignit point d'Auréole; il le récompensa même à son retour, en le faisant Grand-maître de la cavalerie. Il est donc bien plus probable que Gallien, forcé de marcher à Byzance avec la meilleure partie de ses troupes, n'en avoit laissé à Auréole qu'autant qu'il falloit pour empêcher Postume de rien entreprendre. On peut même juger avec assez d'apparence qu'il y eut une trêve conclue entre Postume & Gallien; car les deux Princes, au lieu de reprendre les armes en 263, laissèrent respirer leurs soldats, & tâchèrent, par des fêtes & des jeux, d'effacer de l'esprit de leurs sujets le souvenir des maux qu'ils avoient soufferts. Gallien, après avoir tiré une vengeance éclatante de la garnison de Byzance, vint célébrer avec la plus grande magnificence ses décennales à Rome, tandis que dans les Gaules Postume célébroit ses quinquennales. La cinquième année du règne de Postume concouroit en effet avec la dixième du règne de Gallien; l'une & l'autre tomboit sous l'an 263: les décennales & les quinquennales de ces deux Princes sont consignées sur leurs médailles.

Voyez - en la
descript. détaillée
dans Trebellius,
p. 178 & suiv.

Rien ne fut plus brillant que les décennales de Gallien, & les circonstances l'exigeoient; l'Orient venoit d'être pacifié par le brave Odenat, fidèle à l'Empereur; la plupart des tyrans

(1) *Longoque bello tracto, per
diversus obsidiones ac prælia, rem
modo feliciter, modo infeliciter gessit.*
Trebell. p. 177.

(m) *Victrix Gallieni pars fuit
pluribus præliis eventuum ratione de-
cursis.* Id. p. 178.

(n) *Deinde ad vindictam Byzan-
tiorum processit.* Ibid.

étoient

étoient détruits, & l'affreuse peste qui désoloit Rome depuis douze ans venoit de cesser. Postume avoit aussi de quoi redoubler la solennité de ses quinquennales, il avoit récemment remporté une victoire sur les Germains: il est mention de cette victoire sur une de ses médailles, datée de la cinquième année de sa puissance Tribunitienne (*o*), & le revers des médailles de ses quinquennales mêmes porte pour type une Victoire (*p*).

Gallien cependant, résolu de recommencer bien-tôt la guerre contre Postume, & de la pousser avec vigueur, voulut auparavant se débarrasser absolument des soins de l'Orient, afin de prévenir au moins de ce côté, les diversions qui jusque-là lui avoient enlevé le fruit de ses victoires (*q*); il s'associa Odenat en 264 (*r*). Postume eut aussi-tôt recours à une ressource semblable pour fortifier sa puissance; il s'associa Victorin dans cette même année ou peu de temps après: ce fait & cette date sont encore de nouveaux objets de discussion sur lesquels on n'est pas d'accord.

Nous avons une époque constante, qui sert à régler nos principales dates, la proclamation de l'empereur Claude II à Rome le 24 mars 268. Tétricus régnoit déjà dans les Gaules, comme nous l'avons dit, Marius l'avoit précédé, & quoique le règne de Marius ait été fort court, les plus habiles Critiques sont obligés de convenir qu'il a duré plusieurs mois. Victorin, à qui Marius succédoit, étoit donc mort en 267: or nous avons des médailles de Victorin qui datent de la troisième année de son règne: Victorin avoit donc été associé au plus tard en 265.

Supposer, avec quelques Savans, que Victorin ne fut Auguste

*Bandur. in
Victorino.*

(*o*) Cette médaille est d'or; elle est citée par Banduri & Beger (*Thef. Brand. t. II*); elle porte d'un côté la tête casquée de Postume, au revers Postume debout, tenant un globe de sa main droite; derrière lui est une Victoire ailée, qui tient de sa droite une branche de laurier: la légende, VIC. GERM. P. M. TR. P. V. COS. III. P. P.

(*p*) Trébellius dit de Postume: *Summis omnibus Germanicis gen-*

Tome XXX.

tibus Romanum in pristinam securitatem revocavit imperium.

(*q*) Sous le consulat de Gallien & de Saturnin. *Treb. p. 179.*

(*r*) *Posthumius senior, cum videret multis se Gallieni viribus peti, atque auxilium non solum militum, verum etiam alterius Principis necessarium, Victorinum, militaris industria virum, in principatum vocavit imperii, & cum eodem contra Gallienum conflixit, Treb. p. 186.*

. Y y

qu'après la mort de Postume, c'est rejeter à la fois le témoignage des historiens & des médailles: prétendre avec d'autres qu'il n'est pas probable que Postume se soit associé un étranger, tandis qu'il avoit un fils, c'est vouloir détruire des faits par des vrai-semblances.

Voy. le ms. de Goltzius, dans le cabinet de M. de Cotte.

Trch. in Postum. Jur. p. 155.

Nous avons dit nous-mêmes que Postume avoit un fils; & nous croyons qu'il en eut plusieurs; on prétend trouver la tête de l'aîné sur quelques médailles: Goltzius en avoit dessiné de sa propre main, sur lesquelles ce Prince portoit le nom de C. JVN. CASS. POSTVMVS, & successivement les titres de Prince de la jeunesse, de César & d'Auguste. En effet les historiens disent que son père le fit d'abord César & Auguste ensuite.

Jul. Aterianus, apud Trebell. in Victor. p. 187.

Quoique Gallien eût un frère Auguste & un fils César, les circonstances le déterminèrent à s'associer Odenat; quoique Postume eût un fils César ou Auguste, des circonstances pareilles dûrent le déterminer à s'associer Victorin. Le choix de Postume ne pouvoit mieux tomber; sans nous arrêter aux éloges prodigués à Victorin sur ses médailles, monumens suspects en fait de louanges, les historiens le peignent comme *un Trajan pour la valeur, un Antonin pour la bonté, un Vespasien pour l'ordre des finances, un Pertinax pour le maintien de la discipline, &c.* Mais ce qui pour Postume valoit bien autant que ces belles qualités, Victorin dispoisoit de six légions au moins; elles passèrent avec lui dans le parti de Postume: voilà le motif & les conditions de l'association de Victorin, & ce sont les médailles seules qui nous en instruisent.

Ces légions étoient au service de Gallien, nous trouvons leurs noms sur les médailles de ce Prince (f); elles passèrent avec Victorin au service de Postume, nous trouvons ces mêmes noms sur les médailles de Victorin depuis que Postume l'eut associé: ainsi cette association servoit doublement Postume, en

(f) On trouve les noms de cinq de ces légions sur les médailles de Gallien décrites par Banduri, dont quatre d'or & une de P. B. le nom de la sixième est sur une médaille d'or de ce Prince, citée dans le catalogue du cabinet de M. du Vau. Les noms de ces mêmes légions se trouvent sur les médailles de Victorin, décrites dans le recueil de Banduri.

renforçant son armée de six légions & en diminuant d'autant les forces de Gallien.

Postume & Gallien rentrèrent en guerre en 264, immédiatement après la solennité des décennales de l'un & des quinquennales de l'autre. Les succès furent d'abord variés; enfin Postume contraint de se réfugier dans une de ses places, y fut assiégé par Gallien, qui s'étant approché de trop près des murailles, fut blessé dangereusement & leva le siège. C'est ainsi que la campagne de 264 se termina; elle fut suivie d'une trêve, ou même d'une paix qu'une invasion des Hérules rendoit nécessaire à Gallien.

*Treb. p. 178
& 185. Zonar.
p. 632.*

Ce fut sans doute en cette occasion que les médailles de Postume lui donnèrent le titre de Pacificateur, *Pacator orbis*. Nous trouvons aussi sur d'autres médailles de ce Prince, & sur quelques-unes de Victorin, la légende *pax Aug.* qui annonce cette paix dont nous venons de parler; & il paroît en effet par l'histoire, que ce Prince vécut en paix les dernières années de sa vie.

*Confer. Treb.
Europ. & alios
qui de Gallieno
scripserunt.*

Il en profita pour s'occuper du bonheur de ses sujets, leur procurer l'abondance, & faire fleurir chez eux le commerce. Ses médailles, en tous métaux, avec le type de Neptune au revers, & la légende *Neptuno reduci*, désignent le rétablissement du commerce maritime dans les provinces qui lui étoient soumises. L'état florissant de ce commerce paroît attesté par les médailles dont le revers représente une galère, avec la légende *felicitas temp.* L'attention particulière que ce Prince donnoit à la navigation & au commerce, est encore consignée sur plusieurs autres de ses médailles, qui ont pour légendes *Mercurio felici sæculo frugifero*, sur-tout par celle qui porte au revers pour type un vaisseau, & pour légende *providemia Aug.*

La navigation étoit un objet essentiel pour un État tel que le sien, borné presque de tous côtés par la mer: il n'est pas douteux qu'il régna sur l'Espagne comme sur les Gaules. Quantité de villes & de châteaux des Gaules lui doivent leur fondation, au rapport de Trebellius: on trouve depuis le Rhin jusqu'à Cadix des monumens érigés par ce Prince. Outre l'Espagne,

*Treb. in Claud.
l.^{re} 204.*

*Eutrop. l. IX.
Onof. lib. VII.
Vide Valef. rer.
Francor. lib. I.
l.^{re} 3 & 4.*

Marius & Tétricus, qui ne succédèrent qu'à une partie de la puissance, possédoient aussi la Grande-Bretagne, & nous avons des médailles de Postume qui font mention des corps de troupes qu'il entretenoit en Espagne dans le pays des Vaccéens, & dans la Grande-Bretagne à Isca (*t*). Il ne pouvoit donc se dispenser d'avoir une marine, non seulement pour faire régner l'abondance dans ses États, mais aussi pour garder ses côtes contre les incursions des Pirates, qui partis des ports de la Germanie, alloient infester jusqu'aux extrémités de son empire voisines de Cadiz. Il ne put toujours garantir de leurs ravages ces portions reculées; il réussit mieux à défendre les frontières qui bordaient le Rhin, & que protégeoit sa présence: il sut faire servir ce fleuve non seulement de barrière contre les barbares, mais de canal pour porter dans les cantons voisins les grains & les autres denrées nécessaires. C'est ce que nous paroît exprimer très-heureusement la médaille de Postume, qui porte pour type au revers les deux bras du Rhin, & pour légende *Salus provinciarum*. Tant de services le rendoient bien digne du titre de *Restitutor Galliarum*, qu'il porte aussi sur ses médailles, & que Gallien s'étoit attribué avant lui, mais qu'il n'avoit pû mieux mériter.

Postume parvenu à la dixième année de son règne, acquitta les vœux qu'il avoit formés lorsqu'il avoit célébré ses quinquennales. Pour donner à ces fêtes plus de solennité, il prit un nouveau Consulat, ce fut le cinquième, & il forma des vœux nouveaux, qui devoient être acquittés au bout de dix autres années. Nous avons cité des médailles d'argent (*u*) & de petit bronze qui portent au revers TR. P. X. COS. V. & qui ont pour type une Victoire debout, le pied gauche posé sur un casque, tenant sur son genou un bouclier sur lequel elle grave ces mots, VOT. XX: mais ces derniers vœux furent vains & son règne alloit finir.

(*t*) Voyez dans Banduri les médailles de Gallien, avec les légendes EXERCITVS Vac. EXERCITVS Isc.

(*u*) Voy. Banduri, sous Postume.

On trouve au cabinet de M. le Beau, Secrétaire de cette Académie, la médaille de petit bronze dont il est ici question, & la médaille d'argent est au cabinet du Roi.

La victoire représentée sur la médaille que nous venons de décrire, désigne sans doute quelque nouvel avantage qu'il avoit remporté sur les Germains. Les historiens racontent que ces peuples détruisirent quelques-uns des forts qu'il avoit construits sur leur propre rive pour les contenir; & peut-être cet événement donna-t-il lieu à Lolien de se révolter contre Postume.

Ici les médailles servent encore à restituer les historiens: elles nous apprennent le vrai nom de Lolien, défiguré de plusieurs façons par les copistes & les critiques. Ce point a déjà été traité dans nos Mémoires, où l'on a établi que ce nouvel Auguste se nommoit *C. Ulp. Lolianus*. Il y a lieu de croire qu'il étoit un des Généraux de Postume contre les Germains, & qu'après avoir repoussé les barbares, il profita de cet instant pour se faire proclamer Empereur par ses soldats, enivrés de leur gloire & de celle de leur Général: de-là les légendes *Victoria Aug. temporum felicitas*, les seules que nous trouvons sur les médailles de Lolien.

*Dissert. de M.
de Valois, Mém.
de l'Acad. des
Bell. Lett.*

Si nous en croyons les historiens, Postume marcha contre Lolien & l'assiégea dans Mayence; la place fut prise, mais Postume en ayant refusé le pillage à ses soldats, ils se mutinèrent & l'égorèrent. Telle fut la fin malheureuse de ce Prince, qui méritoit un meilleur sort; il réunissoit toutes les grandes qualités civiles & militaires. Lorsqu'il n'étoit encore que sujet, Valérien écrivit, dans une lettre qui a passé jusqu'à nous, « que cet homme étoit vraiment digne de commander, digne de l'estime des braves & vertueux Gaulois; qu'il épuisoit toute son admiration ». Postume justifia ces éloges, il rendit les Gaules florissantes, il rendit heureux les peuples qu'il gouverna.

*Trebell. in Loll.
Eutrop. Vict. de
Cass. &c.*

*Voyez-là dans
Trebell.*

Mais ce n'étoient point ses vertus qui l'avoient porté sur le trône; elles ne purent l'y maintenir: la licence du soldat l'avoit revêtu de la pourpre, la même licence la lui arracha: son fils aîné périt avec lui. Nous aurions plusieurs choses à dire sur ce fils, mais ce seroit entrer dans une carrière nouvelle: nous ne nous livrerons pas non plus ici aux conjectures sur diverses médailles de Postume le père: nous ne parlerons même ni de son apothéose, ni de Junia Donata, qu'on croit avoir été

sa femme, ni du nombre de ses enfans; faits qui jusqu'ici ne peuvent s'appuyer que sur des conjectures & des probabilités nous craindrions d'étouffer sous des faits incertains, les faits constans que nous avons réunis dans ce Mémoire. Notre but étoit d'y éclaircir, à l'aide des médailles, les points les plus importans du règne de Postume, d'en fixer la durée & les principales époques, jusqu'à présent contestées, & de rapporter à leurs vraies dates les événemens les plus certains de la vie de cet Empereur. Nous nous renfermons aujourd'hui dans ces limites, & nous réservons pour un second Mémoire ce que les simples conjectures peuvent nous fournir de supplément.



DISSERTATION

SUR

LE POIDS DE L'ANCIENNE LIVRE ROMAINE

*Déterminé par la comparaison de quelques autorités de
Pline avec le poids des plus anciennes médailles
Romaines en or.*

Par M. DE LA NAUZE.

L'OUVRAGE de Pline est estimable & précieux par la lumière qu'il répand, non seulement sur toute l'Histoire naturelle, mais encore sur plusieurs points de l'antiquité. Un des plus intéressans est celui qui regarde l'ancienne livre Romaine, dont le véritable poids ne cesse, depuis plus de trois siècles, d'exercer & de partager les Savans. Quelques-uns d'entre eux ont bien senti qu'un des meilleurs moyens de procéder dans cette recherche, seroit de consulter les médailles qui sont dans les cabinets des curieux; cependant par la négligence ou par la difficulté qu'ils ont eue à pénétrer dans ces espèces de sanctuaires, ils n'ont cité que fort légèrement quelques médailles; & par la manière dont ils se sont livrés à d'autres méthodes plus équivoques, la question de la livre Romaine est demeurée comme indécise: il est à propos de l'envisager sous cet autre point de vûe, & de faire voir par quelques témoignages de Pline, comparés avec les plus anciennes médailles Romaines en or, principalement du cabinet du Roi, que la livre étoit de 6144 de nos grains de Paris. Lû le 2 Déc.
1760.

Le Blanc, dans son *Traité historique des monnoies de France*, P. 38 & 39, avoit assigné déjà le même nombre de grains à la livre Romaine; il s'est uniquement fondé sur ce que les sous d'or du bas empire étoient de 72 à la livre, & qu'on leur trouve aujourd'hui $85 \frac{1}{3}$ grains de poids; c'est ce qu'il a dit en deux mots, sans entrer en matière, & sans alléguer d'exemple d'aucun

sou d'or de ce poids-là, parce que la livre Romaine n'étoit pas l'objet de son travail. On pourroit vérifier peut-être l'assertion de le Blanc par un examen détaillé de tout ce qui reste de sous d'or d'environ les siècles de Constantin & de ses successeurs; mais l'ancienne livre Romaine, celle du temps de la République & des premiers Empereurs, sera plus sûrement déterminée encore par les médailles consulaires, & par celles du haut empire. Parmi ces anciennes monnoies de différens métaux, lesquelles sont innombrables, il convient de s'attacher aux médailles en or, parce que l'or n'est pas sujet aux mêmes altérations que l'argent & le bronze, & parce que Pline a marqué, pour la monnoie d'or, quelques époques & quelques variations de poids, qu'il n'a pas marquées pour l'autre monnoie.

Il me falloit donc avoir d'abord le poids des plus anciennes médailles Romaines en or du cabinet du Roi, où sont en or, entre autres richesses, soixante-cinq Auguste, soixante-quatre Vespasien, cinquante-quatre Titus, cinquante-trois Domitien, cent dix-sept Hadrien, sans compter neuf Sabine & six *Ælius*: M. l'abbé Barthélemi a bien voulu se donner la peine de peser lui-même celles-là & toutes les autres du temps de la République & des premiers Empereurs, avec beaucoup de bonté pour moi, & un zèle pour la Littérature, qui a peu d'exemples; il m'a communiqué ensuite les têtes & les revers de chaque pièce, avec leur degré de conservation, & avec leur poids en grains de Paris & en fraction de grain, ajoutant souvent des explications qui m'ont été fort nécessaires: & à ces médailles du cabinet du Roi, il a joint les médailles parallèles, en or, du cabinet de Pembrock, où le poids de chacune est numéroté en grains d'Angleterre, qu'il a réduits en grains de Paris. En alléguant celles de l'un & de l'autre Cabinet dans la suite de ce Mémoire, nous ne dirons point ordinairement à quel Cabinet elles appartiennent; mais celles de Pembrock se distingueront aisément par l'omission de leur degré de conservation, & par la citation marginale de la planche où elles sont gravées.

La principale difficulté pour réduire le poids des médailles non suspectes à leur poids véritable & légitime, provient de la
diversité

diversité de leur poids actuel; diversité dans la plupart, selon leur différent degré de conservation; diversité dans d'autres, selon la différence des temps ou des fabriques; diversité dans quelques-unes, malgré leur conformité pour la conservation, pour le temps & pour la fabrique; on en trouve même d'entièrement semblables, dont l'une, avec la plus parfaite conservation, pèse quelques grains de moins que l'autre plus mal conservée. Il ne faut donc pas tout-à-fait juger des usages des Romains par les nôtres dans la fabrication des espèces: les Romains s'embarrassoient peu que les pièces de monnoie fussent plus ou moins pesantes de quelques grains; témoin l'usage où ils étoient, comme Eischmid l'a démontré, de prendre & de donner indifféremment le denier Romain d'argent & la dragme Attique l'un pour l'autre, sans égard à la différence considérable de leur poids; il en étoit de même à plus forte raison pour leurs propres pièces d'or, malgré quelque légère diversité de poids dans une même taille.

*De Ponderib.
p. 139 & seq.*

Le Monétaire, obligé, par exemple, à rendre 45 pièces d'or pour une livre de matière, la tailloit en 45 flans, sans y chercher une égalité de poids tout-à-fait rigoureuse; elle auroit emporté beaucoup de temps, & fort inutilement, puisque les espèces un peu plus foibles avoient le même cours & la même valeur que les espèces un peu plus fortes. Comme donc les unes compensoient les autres, & que l'exacte précision regardoit uniquement le poids total de la livre pour un nombre déterminé de pièces, on comprend sans peine comment des monnoies semblables ont pû sortir du même coin avec quelque diversité de poids; alors le poids véritable & légitime ne se rencontroit ni dans la plus forte, ni dans la plus foible, mais dans quelqu'une des autres de la même taille. C'est ainsi que nous verrons quelquefois les médailles les mieux conservées, peser deux à trois grains de plus ou deux à trois grains de moins qu'elles ne l'auroient dû. Quant à celles qui sont mal conservées, & qui font le plus grand nombre, elles ne laisseront pas d'indiquer à peu près aussi le poids légitime, selon le degré de leur défaut de conservation.

Cependant, comme ce poids légitime n'est pas toujours demeuré le même, & que l'*aureus* Romain a augmenté peu à peu de poids sous le gouvernement de la République, & diminué peu à peu sous celui des premiers Empereurs, nous partagerons ce Mémoire en huit époques différentes; ce qui nous mettra dans la nécessité de suivre, autant qu'il sera possible, l'ordre chronologique des années où les médailles d'or, que nous citerons, ont été frappées. Au reste, quand nous disons, en parlant d'une médaille d'or, qu'elle est rapportée par les Antiquaires à telle ou telle année, il ne faudra pas l'entendre toujours de la même médaille en or; ce sera souvent une médaille semblable en argent ou en bronze, frappée dans le même temps que la médaille en or.

*PREMIÈRE ÉPOQUE, depuis l'an de Rome 547
jusque vers l'an 560, le scrupule Romain de 288
à la livre, ayant pesé $21\frac{1}{3}$ grains.*

IL est évident que la livre Romaine aura pesé 6144 grains, si le scrupule Romain, qui étoit, comme on fait, de 288 à la livre, a pesé $21\frac{1}{3}$ grains: c'est donc ce poids du scrupule qu'il s'agit de bien déterminer par le témoignage de Pline & par celui des médailles renfermées dans cette première époque.

*Hist. Natur.
xxxiii, 3.*

Pline écrit que les Romains commencèrent à fabriquer des espèces d'or en l'an 547, & qu'alors le scrupule valut 20 sesterces, autrement 5 deniers: or les Antiquaires remarquent ces 20 sesterces indiqués sur les plus anciennes médailles en or. Il y a d'abord cinq de ces médailles, la première & la cinquième du cabinet du Roi, les trois autres du cabinet de Pembrock, qui sont semblables pour la tête & pour le revers; tête de Mars, avec un numéro derrière la tête; au revers, ROMA; aigle posé sur un foudre.

Tab. vi.

La première, avec le numéro xx, pèse $20\frac{1}{2}$ grains; elle

^a *Discours sur les
Médailles, p. 62.*

^b *Not. ad Plin.*

^c *II, p. 612,
sec. edit.*

fut frappée sur le pied d'un scrupule pesant, disent avec raison Savot^a & le P. Hardouin^b, parce que le numéro xx de la médaille marque évidemment les 20 sesterces assignés par Pline

à la valeur primitive du scrupule d'or monnoyé; la seconde médaille, avec le même numéro XX, pèse $20 \frac{76}{105}$ grains; la troisième, avec le numéro XXXX, en pèse $40 \frac{88}{105}$; la quatrième, avec le numéro VX, en pèse $62 \frac{82}{105}$; & la cinquième, avec le même numéro VX, indiquant, selon Savot & le Père Hardouin, 15 deniers, autrement 60 sesterces, pèse 64 grains justes. On voit donc déjà que les cinq médailles, constamment proportionnelles pour le poids comme pour la valeur, ont été frappées, les deux premières pour un scrupule chacune, la troisième pour deux scrupules, & les deux dernières pour trois scrupules chacune.

La médaille d'or, avec le numéro VX, doit avoir servi de modèle à une médaille semblable en petit bronze, frappée, dit-on, sous l'empereur Domitien. On voulut sans doute rendre en petit bronze la tête de Mars, de la même façon qu'on rendit alors les têtes des autres Divinités. *Magna autem vis minutorum ex aere nummorum cusa fuit sub Domitiano, cum capitibus Minervæ, Cereris, Apollinis, &c.* dit Havercamp; mais comme ce Savant ne connoissoit pas les médailles d'or mentionnées, il ne pouvoit pas deviner que le petit bronze de Mars en étoit une copie. Ainsi la conjecture qu'il propose, comme si le numéro VX marquoit sous Domitien la quinzième année depuis le rétablissement du Capitole, fait sous Vespasien, ne sauroit faire une difficulté valable contre l'antiquité reconnue des cinq médailles que nous avons alléguées; & si elles ne donnent pas toutes la même fraction de grain au scrupule Romain, nous en déduirons plus particulièrement le poids légitime & précis, après l'examen d'une sixième médaille, relative aussi à cette première époque.

Morel. Franc.
p. 474

CN. BLASIO. CN. F. tête casquée, avec un épi derrière & une étoile au dessus; au revers, ROMA, avec trois figures debout: celle du milieu est Bacchus, tenant de la main droite le thyrsé, & de la gauche un rameau; la figure à droite de Bacchus est une femme, tenant la haste à la main; la figure à gauche est une autre femme casquée, couronnant Bacchus, & il y a entre lui & elle une palme, symbole de la paix.

Fam. tom. 1. Vaillant & Havercamp reconnoissent pour auteur de la médaille *Cn. Blasio*, qui fut depuis Préteur en Sicile l'an 560 ;
p. 339. Morel. Fam. selon Tite-Live. L'antiquité donc de Blasio, officier Monétaire, c'est-à-dire pour ces temps-là Questeur, quelques années avant que d'être Préteur, fait remonter la médaille bien près de la première fabrication des espèces d'or ; & s'il falloit de plus déterminer l'année, on pourroit nommer celle du triomphe de Scipion le premier Africain, en 553. Havercamp n'avoit point d'année précise à citer, persuadé que la médaille ne retraçoit aucun événement du temps même, & qu'elle annonçoit simplement le triomphe de Bacchus, couronné par Minerve, & regardé de mauvais œil par Junon, jalouse de Sémélé ; mais les officiers Monétaires de Rome ne couroient point ainsi après la Mythologie étrangère, sans aucun rapport à leur patrie ou à leur propre famille. P. Cornelius Scipion, arrivé d'Afrique, après y avoir pacifié Carthage & la Numidie, & rentrant dans Rome en triomphe, ne pouvoit, dans des médailles de Cn. Blasio, de la même famille Cornelia, être représenté sous un symbole plus flatteur que celui de Bacchus couronné, d'une part, comme grand conquérant par Minerve, divinité Libyenne, & reconnu, de l'autre, pour pacificateur bienfaisant par Junon, protectrice de Carthage. Quinze autres médailles d'argent, dans Morel, sont presque semblables à cette médaille d'or, & ne diffèrent de celle-ci & entre elles, que par quelques petits attributs de guerre ou de paix, relatifs, les uns à la mer, les autres au continent, & tous à des circonstances d'un triomphe tel que celui de Scipion : il est donc manifeste que la médaille de Blasio rouloit dans le temps même des cinq médailles précédentes. Comme elle est assez bien conservée, & qu'elle pèse 105 grains, la proportion des cinq autres lui donne par conséquent le poids de cinq scrupules, la valeur de 100 sesterces, & le caractère du plus ancien *aureus* Romain qui soit connu ; car la propriété de l'*aureus* a toujours été de répondre en valeur à 25 deniers, qui font 100 sesterces ;
Gronov. de Sef. cum centum sestertii, & sub Consulibus, & sub Principibus, aureum
zeri. p. 424. *facient.* L'*aureus* s'annonçant lui-même pour la valeur de 25

deniers, n'avoit pas besoin d'un numéro qui les marquât, comme en avoient besoin les petites pièces, qui étoient des sous-divisions de l'*aureus*, & qui, différaient entr'elles que du poids d'un scrupule, auroient pû être prises l'une pour l'autre, sans la précaution du numéro. Il n'y eut plus de fabrique de ces petites pièces d'or dans le reste du temps de la République, où l'on ne trouve que des *aureus* & des *semissis* ou quinaires.

Pour déterminer présentement le poids légitime du scrupule par la confrontation des six médailles de la première époque, observons que la première médaille donne au scrupule $20 \frac{1}{2}$ grains, la seconde $20 \frac{76}{115}$, la troisième $20 \frac{44}{105}$, la quatrième $20 \frac{192}{315}$, la cinquième $21 \frac{1}{3}$, & la sixième 21 grains justes. Il est naturel de choisir pour le poids légitime les $21 \frac{1}{3}$ grains, non pas précisément parce que ce poids-là est le plus fort des six, mais parce que l'*aureus* de Blasio, donnant 21 grains, sans être de la plus parfaite conservation, semble réclamer le tiers de grain de plus, & avoir pesé primitivement $106 \frac{2}{3}$ grains, au lieu des 105 qu'il pèse aujourd'hui. Voilà ce qui, dans la première époque, approche le plus de toute l'exactitude aujourd'hui possible; d'où résulteront 6144 grains pour la livre Romaine, qui continueront à se vérifier dans les époques suivantes.

La proportion de l'or à l'argent, dans cette première époque, est aisée à déduire des 20 sesterces, autrement cinq deniers, assignés par Pline à la valeur d'un scrupule d'or dans ces premiers temps. Les 288 scrupules de la livre d'or valoient 1440 deniers qui, divisés par les 84 deniers de la livre d'argent, donnent $17 \frac{1}{2}$ pour la proportion de l'or. La proportion diminua depuis en raison de l'abondance de l'or, qui venoit de toutes parts à Rome; & l'on sent déjà pourquoi l'*aureus*, demeurant toujours fixé à la valeur de 25 deniers, dut augmenter de poids. C'est aussi cette augmentation qui est attestée par les médailles des époques suivantes.

*SECONDE ÉPOQUE, depuis environ l'an 560 jusque
vers l'an 620, aureus de 48 à la livre
ayant pesé 128 grains.*

*Liv. XXXIII,
12.*

TITE-LIVE parle d'une grande quantité d'or apportée d'Espagne à Rome l'an 558; par Cn. Cornelius Lentulus: aussi voit-on par les médailles, que l'*aureus* de la première époque pesant 5 scrupules & $106\frac{2}{3}$ grains, étoit déjà remplacé vers l'an 563 par un nouvel *aureus* d'environ 130 grains, lequel par conséquent pesa 6 scrupules, & fut un *aureus* de 48 à la livre.

*Fam. rom. II,
p. 533.*

*Tit. Liv.
XXXVII, 2.*

*Morel. Fam.
p. 440.*

Tab. VI, 5.

Ibid. VII, 7.

*Fam. rom. II,
p. 407.*

*Morel. Fam.
p. 388.*

Tête de Janus, sans légende; au revers, ROMA; cérémonie d'un Traité de paix: la médaille est bien conservée, & pèse $128\frac{7}{8}$ grains. Vaillant la rapporte à un prétendu Traité de paix entre Rome & les Liguriens, l'an 584; mais depuis l'an 563, où, selon Tite-Live, ils avoient été mis à la raison par Q. Minucius, l'historien raconte leurs fréquentes révoltes, suivies toujours de châtimens, & jamais d'aucun traité dans les formes: c'est donc à l'an 563 que la médaille doit plutôt être attribuée. Havercamp la fait descendre un siècle plus bas, à la fin de la guerre Sociale; mais cette guerre fut simplement terminée par la loi *Julia*, sans les formalités d'un traité avec les rebelles; & les usages des Romains, en pareil cas, sont constants dans l'Histoire. Une autre médaille semblable pèse $130\frac{4}{105}$ grains, & un quinaire semblable aussi, en pèse $64\frac{64}{105}$; ces deux pièces sont du cabinet de Pembrock, ainsi que les deux suivantes.

ROMA, tête casquée avec une couronne derrière; au revers, C. SERVEILI. M. F. la médaille pèse $131\frac{1}{21}$ grains; elle est rapportée par Vaillant à l'an 576, & par Havercamp à l'an 572; ce qui suffit, sans autre discussion, pour faire à peu près juger de l'antiquité de cette pièce d'or.

La dernière qu'il nous reste à produire, comme la plus exacte dans le poids des six scrupules, représente la tête casquée de Rome, avec une étoile, & sans légende; au revers, NERVA;

Tab. X, 1.

balustrade des Comices, avec le *rogator*, le *diribitor* & le *custos*, se faisant passer de l'un à l'autre les tablettes des suffrages; elle pèse les 128 grains justes, & il est étonnant que les Antiquaires n'aient point aperçu qu'elle doit être renvoyée à l'an 615, où A. Gabinus Nepos étoit Tribun du peuple; alors les suffrages par tablettes furent, pour la première fois, établis dans la République, & l'usage d'élire de vive voix les Magistrats fut aboli. C'est cet événement important à la liberté Romaine, qui se trouve consacré par diverses médailles de P. Nerva, fils apparemment ou de C. Licinius Nerva, ou de L. Licinius Nerva, qui furent Préteurs, le premier en 587, le second en 588. Celle-ci, en or, ayant pesé six scrupules, & pesant 128 grains, détermine la livre Romaine à 6144 grains, comme dans la première époque.

Cic. Leg. III, 16.

Liv. XLV, 42 & 44.

Quant à la proportion de l'or dans cette seconde époque, les 48 *aureus* de la livre d'or, multipliés par 25 deniers, font le produit 1200, qui, divisé par 84, donne $14\frac{2}{7}$ pour la proportion de l'or: nous verrons par quels degrés elle descendit encore, jusqu'à devenir enfin douzième.

TROISIÈME ÉPOQUE, depuis environ l'an 620 jusqu'à vers l'an 635, l'aureus de 45 à la livre ayant pesé $136\frac{8}{15}$ grains.

APRÈS la seconde époque, qui nous a fourni peu de médailles, & avant la cinquième époque, qui nous en fournira un nombre prodigieux, il faut insérer une troisième & une quatrième époque, quoiqu'assez peu concluantes l'une & l'autre pour les 6144 grains de la livre, parce qu'il n'y a pour chacune des deux qu'une médaille qui leur serve de fondement.

M. FOVRI. L. F. tête de Janus; au revers, PHILI. ROMA. trophée couronné par Rome casquée. La médaille est bien conservée, & pèse 135 grains. Les Antiquaires voyant dans Tite-Live un Lucius Furius Philus, Préteur en 583, en ont conclu que l'auteur de cette médaille, Marcus, fils de Lucius, l'avoit frappée vers l'an 600; disons plutôt vers l'an

620, puisque nous venons de voir qu'en l'an 615 l'*aureus* Romain ne pesoit encore que 128 grains de poids légitime.

Si au lieu des 135 grains de la médaille, on en compte $136\frac{8}{15}$ pour le poids légitime de l'*aureus* de ce temps-là, cet *aureus* de la troisième époque, un peu plus fort que celui de la seconde, aura été de 45 à la livre, & il donnera les 6144 grains pour la livre Romaine, & $13\frac{11}{28}$ pour la proportion de l'or. On peut conjecturer que ce changement, vers l'an 620, fut une suite de la conquête que Decimus Brutus fit de la Lusitanie & de la Galice, entre les années 615 & 620, Pline assurant qu'on tiroit annuellement de cette même contrée une très-grande quantité d'or.

Hist. Natur.
XXXIII, 4.

Idem, XIX, 1.

Le même auteur parle d'un ancien temps où le scrupule d'or avoit valu quatre deniers: *quatuor denariis scripula ejus permutata quondam, ut auri, reperio*. La remarque semble se rapporter à cette troisième époque, où l'*aureus* pesant $6\frac{2}{3}$ scrupules, & valant 25 deniers, détermine la valeur du scrupule d'or à $3\frac{2}{3}\frac{2}{2}$ deniers. Les quatre deniers, sans fraction, présenteroient une hypothèse incroyable, dans laquelle le nombre des scrupules de l'*aureus*, & le nombre des *aureus* à la livre, auroient été accompagnés de fraction; l'*aureus* auroit été de $46\frac{2}{3}$ à la livre, & il auroit pesé $6\frac{1}{4}$ scrupules.

QUATRIÈME ÉPOQUE, depuis environ l'an 635
jusque vers l'an 650, l'*aureus* de 42 à la livre
ayant pesé $146\frac{2}{7}$ grains.

TÊTE de Jupiter, sans légende; au revers, CN. LENTVL.
Fam. tom. I, p. 324. aigle posé sur un foudre. Vaillant attribue à la médaille une trop grande antiquité, sous prétexte de la grossièreté du travail. M. l'abbé Barthélemi assure qu'on n'aperçoit point cette grossièreté sur la médaille qu'il a examinée. Il est donc naturel de la rapporter à Cn. Lentulus, qui fut depuis Consul l'an 657, & qui l'aura frappée en qualité de Questeur, vers l'an 640. Elle est assez bien conservée, quoique fondée dans le champ; & comme elle pèse $146\frac{7}{8}$ grains, on peut lui supposer $146\frac{2}{7}$ grains

DE LITTÉRATURE. 369

grains de poids légitime; alors l'*aureus* aura été de 42 à la livre, la livre Romaine de 6144 grains, & la proportion de l'or $12\frac{1}{2}$: voici présentement une conjecture sur la cause de ce nouveau changement de l'*aureus* dès l'an 635.

La Gaule avoit autrefois des mines d'or très-considérables:

Strabon, après avoir parlé de celles du mont *Cemennus*, & de celles des *Tarbelli*, au pied des Pyrénées, vers l'Océan, vante *Strab. III;*
p. 146, & IV,
p. 190 & seq.

les richesses des *Arverni*, qui avoient étendu, dit-il, leur domination, non seulement jusqu'au voisinage de Marseille, mais encore jusqu'à Narbonne & jusqu'à l'Océan. Ils avoient donc en leur possession les mines dont nous venons de parler, & encore celles dont on tiroit l'or que Pline appelle *Albicratense*. *Hist. Natur.*
XXXIII, 4.

Q. Fabius Maximus & Cn. Domitius vainquirent les *Arverni*; & l'on ne sauroit douter qu'il n'y ait eu beaucoup d'or parmi les riches dépouilles dont ils accompagnèrent l'un & l'autre leur triomphe. La circonstance des deux triomphes, en l'an 634, jointe à celle de la médaille, vers l'an 640, peut faire juger avec quelque fondement, que dès l'an 635 l'or Gaulois, en diminuant à Rome la proportion de l'or, fit augmenter le poids de l'*aureus* Romain, toujours invariablement fixé à la valeur de 25 deniers.

*CINQUIÈME ÉPOQUE, depuis l'an environ 650
jusqu'à l'an 717, l'aureus de 40 à la livre ayant
pesé $153\frac{3}{5}$ grains.*

PLINE dit que dans la suite des temps l'*aureus*, qu'il nomme denier d'or, fut de 40 à la livre, jusqu'à ce que les Empereurs en diminuèrent le poids: *Posthac placuit X, XL signari ex auri libris, paulatimque principes imminuere pondus*. Ce témoignage, rapproché des médailles nombreuses de cette cinquième époque, prouvera bien les 6144 grains de la livre, parce que les unes pèsent $153\frac{3}{5}$ grains justes, & que plusieurs autres s'en éloignent fort peu. S'il y en a d'un poids si foible qu'il ne sauroit favoriser les 153 grains, on sentira, par l'examen de chacune de ces pièces d'or, la raison de leur affoiblissement. *Hist. Natur.*
XXXIII, 3.

Tome XXX.

. Aaa

C. CLODIVS. C. F. tête de Flore, pour indiquer une célébration des jeux floraux; au revers **VĒSTALIS.** figure d'une Vestale. La médaille est assez bien conservée, quoiqu'un peu usée, & pèse $153\frac{1}{4}$ grains; une seconde pareille & moins bien conservée en pèse $151\frac{3}{8}$, & une troisième $151\frac{17}{105}$. Les *Tab. VIII, 3.* Édiles curules célébroient annuellement les jeux floraux sous le *Var. IV, 59.* gouvernement de la République, & l'édilité de C. Claudius *Offic. II, 16.* est célèbre dans l'histoire; Cicéron, dans plus d'un endroit, en *Hist. Natur. VIII, 7.* relève la magnificence; & Pline, avec les autres écrivains, la rapporte à l'an 655. La médaille fut donc frappée, comme *Morel. Fam. p. 93.* Havercamp l'a remarqué, par l'officier Monétaire de la même année 655.

Il n'est pas si aisé de fixer le temps d'une autre médaille, qui pèse $153\frac{3}{4}$ grains juste: tête ailée sans légende; au revers *Tab. IX, 4.* **C. NVMONIVS. VAALA.** palissade attaquée & défendue par des soldats. On voudroit inutilement en rapporter la fabrication à quelque Numonius Vala du temps d'Auguste, celui de la médaille est plus ancien; elle marque Vaala pour Vala, comme d'autres médailles, antérieures au commencement des Empereurs, marquent Nassica pour Nasica, surnom d'un Scipion, & Feelix pour Felix, surnom de Sylla. Havercamp reconnoît aussi, pour d'autres raisons, l'ancienneté du Monétaire. *Morel, p. 300.* Du reste qu'on place la médaille vers l'an 550 ou 600, elle indiquera toujours les $153\frac{3}{4}$ grains pour un temps ou l'*aureus* étoit certainement de 40 à la livre.

Il faut faire le même raisonnement sur une autre médaille, & la renfermer aussi dans les termes de la cinquième époque: **F. P. R. M. ARRIVS. SECVNDVS.** tête de la Fortune; le revers sans inscription; la haste pure entre une couronne & une espèce de grillage ou de claie d'où sort une petite flamme. La médaille, quoiqu'un peu usée sur un des côtés, pèse 151 grains, & une semblable, dont on ignore le degré de conservation, en pèse $151\frac{17}{105}$. D'autres médailles du même *Tab. VI, 4.* M. Arrius Secundus, frappées dans le même temps & avec le même revers, représentent, au lieu de la tête de la Fortune, la tête d'un homme barbu: elles appartiennent à la cinquième

époque, soit qu'on prenne, avec Morel, la tête barbue pour celle d'Octavien au commencement du Triumvirat, ou, avec Perizonius, pour la tête de Q. Arrius, connu vers l'an 685, lequel avoit eu pour fils l'auteur de la médaille. Cependant comme les Romains ne portoient point la barbe dans les temps de Q. Arrius, ce dernier paroît avoir eu pour père plutôt que pour fils M. Arrius Secundus, qui aura peut-être frappé la médaille, vers l'an 555, en l'honneur de quelqu'un de ses ancêtres.

Tête de l'Afrique ornée d'une trompe d'éléphant, & sans légende; au revers L. CESTIVS. C. NORBA. PR. S. C. chaise curule avec un casque posé sur la chaise. La médaille est bien conservée & pèse 151 $\frac{1}{4}$ grains; & une autre semblable en pèse 152 $\frac{8}{21}$. Les Antiquaires ont remarqué il y a long-temps que C. Norbanus, grand partisan de Marius, & Consul en l'an 671, avoit dû être Préteur avec Cestius quelques années auparavant: or la domination que Marius exerça dans Rome, par le moyen du tribun Sulpicius, pendant la plus grande partie de l'année 666, peut faire juger que le Questeur de la même année, en frappant des monnoies à l'honneur des deux Préteurs, voulut, par une image de l'Afrique, retracer aussi les exploits du vainqueur de Jugurtha. Havercamp renvoie la médaille à des temps postérieurs: elle marque, selon lui, par PR. des Préfets & non des Préteurs; & il prétend ajouter Cestius & Norbanus au nombre déjà connu des six Préfets de la ville, établis par Jules César l'an 708. Mais l'opinion la plus générale du temps de Dion, étoit que César n'avoit établi que six Préfets; ὁκτώ ὡς πρὸς δοκεῖ, ἢ ἑξ ὡς μᾶλλον πεπίστευται: & quand même la médaille seroit du temps de César, elle appartiendrait toujours à la cinquième époque, dont il est ici question.

C. NORBANVS. L. CESTIVS. PR. tête de Déesse; au revers, S. C. Cybèle sur un char trainé par deux lions, pour indiquer une célébration des jeux Mégalésiens. La médaille, un peu usée, pèse 150 $\frac{1}{4}$ grains, & une autre semblable en pèse 152 $\frac{8}{21}$. La célébration annuelle des jeux Mégalésiens appartenoit aux Édiles curules, dans le temps de la République: aussi Norbanus & Cestius, Préteurs de l'année 666,

*Vaillant, Fam.
t. II, p. 101.*

ne célébrèrent-ils ces jeux-là, selon le S. C. de la médaille que par un ordre particulier du Sénat, circonstance convenable encore à tout le desordre qui régna dans Rome pendant le cours de cette année 666. On croit qu'en 668 les triumvirs Monétaires furent établis à Rome pour la fabrication des espèces, à la place du Questeur de la ville.

Les médailles d'environ 153 grains, allégées jusqu'ici, ne sont encore qu'une petite partie de toutes celles que nous produirons dans la suite de cette cinquième époque; mais pendant que les *aureus* de 40 à la livre, frappés à Rome, continuoient ainsi à peser environ 153 grains, l'ordre chronologique nous offre ici des monnoies d'or beaucoup plus fortes, frappées dans la Grèce au temps des victoires de Sylla.

Tab. VIII, 5.

*Fam. rom. I,
p. 353.*

*In Lucullo,
p. 492.*

*In Sylla,
p. 459.*

*Morel. Fam.
p. 668.*

L. SVLLA. tête de Vénus, & en face Cupidon debout, avec une palme à la main; au revers, IMP. ITER. vase & bâton augural entre deux trophées. La médaille pèse 202 grains; mais Vaillant observe que ce n'est point ici une monnoie de Rome, que c'est une monnoie de la Grèce, monnoie que Plutarque appelle Lucullienne, l'écrivain Grec ajoutant qu'elle fut frappée dans le Péloponnèse par ordre de Lucullus, pour le paiement des troupes. Sylla, dont Lucullus étoit Questeur, assiégeant Athènes dans les derniers mois de l'an 667 & dans les premiers de l'an 668, s'attachoit, dit encore Plutarque, à gagner l'affection de ses soldats par des largesses: on voit donc quel a été le motif de l'augmentation du poids de la monnoie Lucullienne. Le Proconsul prit Athènes le 1.^{er} mars de l'an 668, & il remporta dans le cours de la même année deux célèbres victoires sur les Généraux de Mithridate: ce sont ces deux batailles, comme le remarque Haverkamp, qui font le sujet de la médaille Lucullienne de Sylla, *Imperator* pour la seconde fois.

HO. VIRT. KALENI. têtes de l'Honneur & de la Valeur; au revers, ITAL. RO. CORDI. l'Italie & Rome se donnant la main. La médaille est très-bien conservée, & pèse 104 $\frac{1}{2}$ grains, environ moitié du poids de la précédente. Ce quinaire regarde assez manifestement l'an 671, quand Sylla, déclaré

Dans Rome ennemi de la patrie, & revenu de la Grèce en Italie, fut obligé, pendant plus d'un an, à se tenir éloigné de la capitale; & comme il étoit suspect aux Italiens, par la raison même que Rome venoit de leur accorder le droit de bourgeoisie, il se hâta dès-lors, selon l'építome de Tite-Live, de leur confirmer la même concession, & de faire alliance avec eux: *Sylla cum Italicis populis, ne timeretur ab iis velut erepturus civitatem & suffragii jus nuper datum, fœdus percussit.* C'étoit donc l'union récente de Rome avec l'Italie, que Sylla garantissoit, & que le revers de la médaille énonce expressément, pendant que le côté de la tête l'indique figurément sous l'emblème de l'Honneur & de la Valeur réunis ensemble. Il n'est pas étonnant que les officiers Monétaires de Sylla, Calenus & Cordus, en arrivant de la Grèce avec lui, continuassent d'employer le poids des médailles Luculliennes, dans une circonstance où ce Général étoit intéressé plus que jamais à se ménager l'affection de ses troupes.

L. MANLI. PRO. Q. tête de Rome casquée; au revers, L. SVLLA. IMP. Sylla sur un quadrigé, & la Victoire volant au dessus. La médaille est fort bien conservée, & pèse 201 $\frac{1}{2}$ grains: une seconde, pareille, en pèse 203 $\frac{61}{105}$, & Bouteroue en allègue une pareille aussi, laquelle, dit-il, pèse justement 204 de nos grains. Ces médailles sont regardées avec raison par les Antiquaires, comme ayant été frappées dans Rome en l'an 673, à l'occasion du triomphe de Sylla; elles ont le poids des Monnoies Luculliennes, parce que, dans un homme qui aspirait à la souveraineté, les premières raisons du bon traitement qu'il faisoit à ses soldats, devenoient encore plus pressantes à l'égard d'un peuple qu'il falloit éblouir par la magnificence, & corrompre par les libéralités.

A. MANLIVS. tête casquée; au revers, L. SVLL. IMP. statue équestre de Sylla. L'usage des statues équestres fut renouvelé à Rome pour Sylla, selon le récit de Paternulus, après plusieurs siècles d'interruption: c'est donc à cette occasion que le triumvir Monétaire A. Manlius frappa cette monnoie, où il mit son nom, comme il mettoit sur les précédentes celui

Epi. Liv. 86.

*Tab. VIII, 4.
Recherches cu-
ricules des Mon-
noies, p. 96.*

Tab. VIII, 6.

*Paternul. II.
61.*

du proquesteur Manlius son père, ou son frère, ou du moins son parent; elle est conséquemment de la même année 673, & elle pèse aussi à peu près comme les autres, 204 $\frac{28}{3}$ grains. On voit par-là que les médailles Luculliennes, plus pesantes d'un quart que les médailles ordinaires de Rome, étoient de 30, non de 40 à la livre; & Sylla, deux ans après son triomphe, ayant abdiqué la Dictature, il ne paroît plus de ces fortes monnoies, ni même d'approchantes, dans le reste du temps de la République.

Il y en a une avec le nom de César, de l'année, à ce qu'il semble, 694, qui pourroit faire quelque difficulté par un poids tant soit peu trop fort, si l'on ne la regardoit comme une monnoie d'Espagne plutôt que de Rome. IIT. c'est-à-dire *Imperator iterum*, tête de femme; au revers, CAESAR, avec un trophée; elle est très-bien conservée, & pèse 160 $\frac{3}{4}$ grains. D'autres médailles, en argent ou en bronze, sont d'ailleurs semblables à celles-ci dans Vaillant & dans Morel: IIT. tête de Vesta; au revers, CAESAR, avec un trophée où se voit l'épée Espagnole. Celles qui représentent cette épée, sont attribuées par Havercamp aux victoires de Jules César, propréteur d'Espagne l'an 694: & il y a une autre médaille d'argent, IMP. ITER. tête de femme; au revers, C. CAESAR. C. F. avec un trophée, attribuée aussi par Erizzo & par Havercamp à Jules César, d'abord après les mêmes victoires. Toutes ces pièces de comparaison font assez voir que la médaille d'or du cabinet du Roi est une monnoie Espagnole un peu plus forte que les monnoies Romaines.

Par une raison contraire, & à cause de la légèreté du poids, il faut mettre aussi hors de rang une médaille du cabinet de Pembrock, laquelle ne pèse que 130 $\frac{46}{105}$ grains, soit infidélité dans la fabrication, ou défaut dans la conservation. PAVLLVS. LEPIDVS. CONCORDIA. tête de la Concorde voilée; au revers, TER. PAVLLVS. trophée où sont d'un côté Paul Émile, dans l'attitude d'un vainqueur, & de l'autre le roi Persès & ses enfans dans une attitude contraire. On renvoie ordinairement la fabrication de la médaille à l'an environ 713,

Morel. Fam.
p. 208.

Ibid. p. 572.

Tab. VII. 7.

& à une prétendue réconciliation de Paullus Lepidus avec son frère le triumvir Lépide, qui peu avant l'avoit mis au nombre des proscrits. Il y a plus d'apparence qu'elle est de l'an environ 700; car le même frère de Lépide, selon Dion, fut Censeur en 732, & il avoit été précédemment Consul subrogé en 720, proscrit à la fin de 711, & apparemment Édile vers 710, puisque les embellissemens qu'il avoit faits à Rome sont loués dans une Philippique de Cicéron de l'an 711: il a donc dû être triumvir Monétaire vers 700, quand il marqua sur des monnoies, par le mot *concordia*, l'union des deux branches de la famille *Æmilia*, celle des Pauls & celle des Lépides; union cimentée dans sa propre personne, comme ayant eu pour père naturel M. Lepidus, mort en 677, & pour père adoptif L. Paullus, Consul de l'an 704; alors la dénomination, Paullus Lepidus, rentre dans l'usage des adoptions faites vers le même temps; Metellus Scipio, Cæpio Brutus, &c. où le premier surnom venoit de la personne qui adoptoit, & le second de la personne adoptée.

Dion. LIII,
p. 521.

Phil. XIII, 6.

Enfin nous voici arrivés aux dernières années de la République, où les médailles non suspectes, de 40 à la livre, vont continuer à se trouver d'environ 153 grains, dans les derniers temps de César & jusque dans les cinq premières années du Triumvirat.

D'abord il se présente pour l'an 707 une médaille de Metellus Scipion, Général des troupes de la République, après la mort de Pompée. METEL. PIVS. SCIP. IMP. tête de Jupiter Terminal; au revers, CRASS. JVN. LEG. PRO. P. chaise curule, accompagnée de divers attributs. La médaille pèse $152\frac{8}{21}$ grains.

Tab. XI, 14.

L'année 708, année de confusion pour le calendrier, le fut aussi pour les magistratures des Préteurs, des Édiles & des Questeurs: César les remplaça tous par six Préfets de la ville, & les triumvirs Monétaires mirent le nom de ces nouveaux Magistrats sur diverses médailles, souvent avec le nom aussi du Dictateur. Parmi ces médailles en or, il y en a trois de Plancus, lesquelles sont semblables. C. CAESAR. DIC. TER.

Dion. XLIII;
pag. 228 &
237.

tête de la Victoire jusqu'à la poitrine, avec des ailes; au revers; L. PLANC. PR. VRB. La première, un peu usée, pèse $151\frac{1}{8}$; la seconde, moins bien conservée, $149\frac{1}{8}$; & la troisième, dont le degré de conservation est ignoré, $147\frac{53}{105}$. Il y en a une de Regulus, pesant $152\frac{8}{21}$ grains; REGVLVS. P. R. tête de Regulus le père; au revers, L. LIVINEIVS. REGVLVS. avec la chaise curule & les faisceaux, symboles de la magistrature de Regulus le fils. Il y en a deux de Mussidius, qui sont pareilles: tête de Cérès couronnée d'épis, sans légende; au revers L. MVSSIDIVS. LONGVS. L'une pèse $154\frac{22}{105}$ grains; & l'autre, quoiqu'un peu usée, en pèse 152 . Enfin il y en a six d'Hirtius, le plus célèbre des six Préfets, toutes semblables entre elles: CAESAR. COS. TER. tête voilée de Jules César; au revers A. HIRTIVS. PR. La première pèse $154\frac{22}{105}$ grains; les trois suivantes, bien conservées, en pèsent $153\frac{5}{8}$, $152\frac{5}{8}$ & $151\frac{7}{8}$; les deux autres $148\frac{1}{2}$ & $145\frac{1}{2}$: mais M. l'abbé Barthélemy observe que les deux dernières ont été retouchées, & qu'on a détruit une partie des lettres.

Pendant que toutes ces médailles d'Hirtius, qui marquent le troisième consulat de César, annoncent le poids légitime de $153\frac{3}{5}$ grains, une médaille de restitution de Trajan très-bien conservée, marquant le même consulat de César, & s'éloignant peu des précédentes pour la tête, mais tout-à-fait pour le revers, ne pèse que $136\frac{1}{8}$ grains. Cette différence, pour le dire en passant, prouve bien les 6144 grains de la livre Romaine, en fixant la diversité de poids qu'il y eut entre l'aureus de 40 à la livre, en usage avant les Empereurs, selon Pline, & l'aureus de 45 à la livre établi par Néron, selon le même écrivain. Mais avant d'en venir aux médailles de Néron & de ses successeurs, continuons l'énumération de celles qui pesèrent encore 153 grains ou environ.

L'année 709 est celle de la médaille suivante, selon Vaillant: tête radiale d'Apollon; au revers P. CLODIVS. M. F. croissant de la lune entre des étoiles. La médaille pèse $153\frac{3}{5}$ grains justes; une autre, bien conservée, 152, & une troisième, un peu

peu moins conservée, 150 $\frac{1}{2}$. Vaillant y voit une célébration des jeux Apollinaires, au lieu d'y reconnoître la réformation du calendrier & la première année Julienne, qui fut l'an 709. Il croit aussi que L. Clodius, auteur de la médaille, étoit alors Édile, & qu'il fut quatuorvir Monétaire trois ans après; mais il faut dire qu'il fut triumvir Monétaire en la présente année 709, & Édile en 712, parce que la fabrication des espèces regardoit les officiers Monétaires, & que l'usage étoit de passer des moindres charges aux plus considérables.

César fut tué le 15 mars 710; il faut rapporter au commencement de la même année quatre de ses médailles, qui sont semblables: CAES. DIC. QVAR. tête de Vénus; au revers COS. QVINC. La première, dont nous ignorons la conservation, pèse 152 $\frac{104}{105}$ grains; la seconde, assez bien conservée, 152 $\frac{1}{2}$; la troisième, un peu usée, 151 $\frac{1}{8}$; & la quatrième, plus mal conservée, 150 $\frac{7}{8}$. Une autre médaille du même temps, CAES. DIC. tête de Jules César; au revers M. ANTON. IMP. R. P. C. ne pèse que 147 $\frac{3}{8}$ grains; mais M. l'abbé Barthélemy avertit qu'on a ôté quelque chose sur les bords. Tab. VII, 3.

Trois médailles, qui réunissent Jules César avec Octavien Consul, regardent l'an 711: C. CAESAR. DICT. PERP. PONT. MAX. tête de Jules César; au revers C. CAESAR. COS. PONT. AVG. tête d'Octavien. L'une, quoiqu'un peu usée, pèse 152 $\frac{1}{8}$ grains; l'autre, que M. l'abbé Barthélemy a vûe, 151 $\frac{3}{4}$; & la troisième, dont le degré de conservation est ignoré, 151 $\frac{17}{105}$. Les médailles frappées par L. Servius Rufus regardant pareillement l'année 711, selon les Antiquaires, il faudra le supposer quatuorvir Monétaire de l'an 711 quand il frappa celle-ci: L. SERVIVS. RVFVS. têtes de Castor & Pollux; au revers TVSCVL. avec le plan des murs de Tusculum: elle est assez bien conservée, & pèse 152 $\frac{3}{8}$ grains. On doit placer aussi dans les derniers mois de 711 & dans les premiers mois de 712, diverses monnoies de Brutus & de Cassius, absens de Rome. Ibid. XI, 6.
Vaillant, Fam.
I, II, p. 454
& seq.

C. CASS. IMP. LEIBERTAS. tête de la Liberté; au
Tome XXX. . Bbb

- revers LENTVL. SPINT. avec le *presericulum* & le bâton augural. Telles sont quatre médailles dont la première pèse
Tab. VIII, 2. $154\frac{82}{105}$ grains; la seconde, bien conservée, $152\frac{7}{8}$; la troisième, encore mieux conservée, 151 ; & la quatrième, moins bien conservée que les autres, $145\frac{7}{8}$. Une médaille, C. CASSI. IMP. tête d'Apollon couronné de laurier; au revers M. SERVILIVS. LEG. avec l'acrostolion, est bien conservée & pèse 151 grains: & une pareille du cabinet de Pembrock en pèse
Ibid. VII, 6. $154\frac{22}{105}$, suivant l'idée de M. l'abbé Barthélemy, qui regarde comme une faute d'impression les $26\frac{1}{2}$ grains d'Angleterre, au lieu de $126\frac{1}{2}$. C. CASSI. IMP. tête de femme couronnée de laurier; au revers M. SERVILIVS. LEG. avec l'acrostolion comme dans la précédente: celle-ci, un peu usée, pèse $150\frac{1}{8}$. Cette autre, bien conservée, M. AQVINVS. LEG. tête de la Liberté; au revers C. CASSI. IMP. avec un trépied, pèse
Ibid. VIII, 1. $151\frac{1}{4}$ grains; & une pareille en pèse $145\frac{1}{15}$, mais nous en ignorons le degré de conservation, comme nous l'ignorons aussi dans quelques médailles un peu foibles, parmi celles de Brutus, que nous allons rapporter.

- M. BRVTVS. IMP. COSTA. LEG. tête de Brutus dans une couronne de chêne; au revers L. BRVTVS. PRIM. COS. tête de cet ancien Brutus dans une couronne pareille. La médaille, un peu usée, pèse $150\frac{7}{8}$ grains: une autre semblable en pèse $149\frac{33}{55}$: un BRVTVS. IMP. tête de Brutus; au
Ibid. XII, 1. revers CASCIA. LONGVS. avec un trophée, $151\frac{17}{105}$: un M. SERVILIVS. LEG. tête de la Liberté; au revers
Ibid. 2. Q. CAEPIO. BRVTVS. avec un trophée, $147\frac{53}{105}$: un L. SESTI. PRO. Q. tête de la Piété voilée; au revers
Ibid. X, 2. Q. CAEPIO. BRVTVS. PRO. COS. avec le trépied, la hache & la capeduncule, $149\frac{33}{55}$: enfin un L. PLAET. CESTIVS. tête de la Piété voilée; au revers BRVTVS. IMP. hache & capeduncule, $147\frac{1}{2}$: celle-ci est un peu usée. Comme ces médailles de Brutus étoient frappées dans des temps difficiles; vers les contrées de l'Asie ou de la Macédoine, M. l'abbé Barthélemy soupçonne, avec fondement, qu'on y épargnoit la matière, & que c'est la vraie raison de leur poids un peu affoibli.

Quelques Antiquaires, & M. Liebe entre autres, rapportent *Gotha Numar. p. 19.* au temps de Brutus des monnoies qu'ils croient avoir été pour lors frappées à Cosa, ville d'Étrurie, & il y en a une semblable dans le recueil de Pembrock: aigle présentant du pied droit une couronne, & appuyant le gauche sur un sceptre; au revers *Tab. XII, 6.* ΚΟΣΩΝ. trois figures d'hommes revêtus de la toge. L'éditeur du recueil l'a insérée parmi les médailles latines des triumvirs Octavien, Antoine & Lépide. Je n'en dirai pas davantage, sinon qu'elle pèse $154\frac{86}{105}$ grains. Les Triumvirs entrèrent en exercice le 27 novembre 711, & firent faire l'apothéose de Jules César au commencement de l'année suivante. Voici la continuation des médailles de cette année 712, où Ti. Sempronius Graccus, L. Livineius Regulus, L. Mussidius Longus & C. Vibius Varus furent quatuorvirs Monétaires: Havercamp *Morel. Fam. p. 441.* l'a prouvé pour C. Vibius Varus; & ce qui le prouve pour les trois autres, c'est que leurs médailles, en différens métaux, marquent l'union & la cordialité des Triumvirs, qui, excepté la première année de leur Triumvirat, ne furent jamais bien ensemble. Quelques-unes représentent aussi le jeune César avec sa barbe naissante, qu'il quitta, selon Dion, au commencement *Dio. XLVIII, 4. p. 377.* de l'an 715, & qui ne paroît plus sur les médailles postérieures.

DIVI. IVLI. F. tête d'Octavien; au revers TI. SEMPRONIVS. GRACCVS. IIII. VIR. Q. D. la médaille pèse *Tab. XIII, 2.* les $153\frac{1}{2}$ grains justes; & une pareille, un peu usée, en pèse $149\frac{1}{4}$. Entre autres médailles d'argent du même Graccus, une représente la même tête avec la même légende; & au revers les symboles ordinaires d'une colonie, en mémoire de C. Graccus, qui avoit conduit une colonie à Carthage l'an 632: & une autre médaille, avec le S. C. des deux côtés, représente la tête de Jules César couronné de laurier; & au revers les mêmes symboles de colonie, en mémoire de celle que Jules César avoit aussi envoyée à Carthage l'an 709. Sur la dernière médaille, quoique frappée comme les autres en 712, l'apothéose de César n'est point indiquée, le sujet de la médaille se rapportant à des années précédentes, où le Sénat avoit au-

à établir une colonie à Carthage. Tous ces évènements sont rapportés dans l'histoire.

Tab. XIII, 3.

CAESAR. III. VIR. R. P. C. tête d'Octavien; au revers L. Regulus IIII. VIR. A. P. F. enlèvement des Sabines: la médaille pèse $151\frac{17}{105}$. Il n'est pas nécessaire d'avertir que le quatuorvir Regulus ne pouvoit pas être la même personne que Regulus Préfet de la ville en 708, & cette réflexion doit s'étendre à la médaille suivante de Muffidius, & à toutes les autres pareilles, pour ne pas admettre qu'un magistrat Romain de ces temps-là soit jamais descendu des plus grandes charges aux plus petites.

C. CÆSAR. III. VIR. R. P. C. tête d'Octavien; au revers, L. MVSSIDIVS. T. F. LONGVS. IIII. VIR. A. P. F. Soldat tenant de la main droite la haste, & de la gauche le parazonium. La médaille est un peu usée, & pèse $148\frac{3}{4}$ grains. Il y a deux autres médailles de $151\frac{17}{105}$ chacune; l'une tout-à-fait semblable à la précédente, l'autre avec le revers L. MVSSIDIVS, T. F. LONGVS. corne d'abondance.

Ibid. x, 8.

Ibid. xii, 9.

M. ANTONIVS. III. VIR. R. P. C. tête d'Antoine; au revers, L. MVSSIDIVS. T. F. LONGVS. IIII. VIR. A. P. F. soldat tenant de la main droite la haste, & de la gauche le parazonium. La médaille est tant soit peu usée, & pèse 152 grains; une pareille en pèse $152\frac{194}{105}$; & une autre, différente seulement par le type du revers, qui est une corne d'abondance, en pèse $152\frac{8}{21}$.

Ibid. x, 7.

Ibid. xii, 7.

ANT. AVG. IMP. III. VIR. R. P. C. tête d'Antoine; au revers, L. REGVLVS. IIII. VIR. A. P. F. Hercule assis sur un rocher; elle est très-bien conservée, & pèse $151\frac{1}{5}$; une autre semblable, dont on ignore le degré de conservation, en pèse $149\frac{33}{35}$.

Ibid. xii, 4.

M. ANTONIVS. III. VIR. R. P. C. tête d'Antoine, avec le bâton augural; au revers, M. LEPIDVS. III. VIR. R. P. C. tête de Lépide, avec le simpule & l'aspersoir; elle est très-bien conservée, & pèse $152\frac{1}{2}$ grains; une pareille, en pèse $152\frac{8}{21}$.

Ibid. xii, 10.

M. LEPIDVS. III. VIR. R. P. C. tête de Lépide; au

revers, L. MVSSIDIVS. T. F. LONGVS. IIII. VIR. A. P. F. homme nud tenant de la main droite la haste, & de la gauche le parazonium. La médaille est très-bien conservée, & pèse $153\frac{1}{2}$ grains; une autre différente de celle-là par le revers, MVSSIDIVS LONGVS. corne d'abondance, pèse les $153\frac{3}{4}$ grains justes. *Tab. XII, 8.*

M. LEPIDVS. III. VIR. R. P. C. tête de Lépidé; au revers, L. REGVLVS. III. VIR. A. P. F. Vestale tenant le simpulum de la main droite, & la haste de la gauche. La médaille, qui est fort usée dans un des côtés, & que M. l'abbé Barthélemi soupçonne de plus d'avoir été anciennement moulée, ne pèse que $136\frac{7}{8}$ grains; & une autre, semblable pour la tête & pour le revers, en pèse $149\frac{2}{3}$; on ignore le degré de conservation. *Ibid. x, 9.*

Tête casquée, sans légende; au revers, C. VIBIVS VARVS, une Victoire marchant: la médaille pèse $152\frac{8}{21}$ grains. Tête de Vénus couronnée de laurier, sans légende; au revers, C. VIBIVS. VARVS. Vénus debout, avec une couronne derrière. Celle-ci, dont on ne fait point le degré de conservation, pèse $145\frac{1}{15}$; mais une pareille du Cabinet du Roi, bien conservée, en pèse $152\frac{7}{8}$. *Ibid. x, 5.*

DIVI. JVL. F. tête d'Octavien; au revers, Q. VICONIVS. VITVLVS. un veau. La médaille, sans être trop bien conservée, pèse pourtant $150\frac{1}{8}$ grains, & une semblable en pèse $151\frac{17}{115}$. Le même Voconius, dont on a des médailles antérieures, avec le titre de Questeur, désigné sous Jules César, étoit vrai-semblablement en l'an 712 l'un des deux Édiles préposés à la garde du trésor public; & en cette considération, les quatuorvirs Monétaires joignirent son nom à celui du fils de Jules apothéosé. *Ibid. XIII, 9.*

C. CAESAR. III. VIR. R. P. C. tête d'Octavien; au revers, BALBVS. PRO. PR. massue d'Hercule. La médaille est assez bien conservée, & ne pèse pourtant que $126\frac{1}{8}$ grains. M. l'abbé Barthélemi la juge frappée dans le temps même par un faux Monnoyeur.

AHENOBARBUS. tête de Cn. Domitius Ahenobarbus;

Tab. XI, 2.

au revers, CN. DOMITIVS. L. F. IMP. NEP. temple de Neptune, à l'occasion du Généralat de la marine de la République, dévolu à Domitius après la bataille de Philippes. Cette médaille, qui termine le détail des monnoies d'or de l'an 712, pèse les $153\frac{3}{4}$ grains justes.

L'année 713 nous en offre neuf qui, favorables aussi au poids légitime de l'*aureus*, sont toutes relatives à la personne de M. Antoine, parce que Fulvie, femme de ce Triumvir, & le consul L. Antonius, frère du même Antoine, étoient ennemis déclarés d'Octavien, & qu'ils dominèrent alors dans Rome. ANT. AVG. IMP. III. VIR. R. P. C. tête d'Antoine; au revers, PIETAS. COS. la piété debout, un gouvernail à sa main droite, la corne d'abondance à sa gauche & une cigogne à ses pieds. La médaille est un peu usée, & pèse $151\frac{1}{2}$ grains; autre semblable, dont il paroît que les

Ibid. XII, 3.

bords ont été rognés, $134\frac{1}{8}$; autre encore, $151\frac{17}{105}$. M. ANTONIVS. IMP. III. VIR. R. P. C. tête d'Antoine, avec le bâton augural; au revers, PIETAS. COS. la Piété debout, tenant de la main droite une petite Victoire, & de la gauche la corne d'abondance. La médaille est un peu usée, & pèse

Ibid. x, 6.

$150\frac{1}{4}$ grains; une pareille en pèse $152\frac{8}{21}$; & une autre

Ibid. XII, 5.

à peu près semblable $151\frac{17}{105}$. M. ANTONIVS. IMP. AVG. III. VIR. R. P. C. le *prefericulum* & le bâton augural; au revers, L. PLANCO. PRO. COS. le foudre, la capéduncule & le caducée: elle pèse $153\frac{1}{4}$ grains, pendant qu'une autre un peu moins conservée en pèse $149\frac{7}{8}$ grains. Enfin M. ANTONIVS. IMP. AVG. III. VIR. R. P. C. le *prefericulum* aussi & le bâton augural; au revers, L. PLANCO. IMP. ITER. le foudre aussi, la capéduncule & le caducée: elle est bien conservée, & pèse $153\frac{1}{8}$ grains.

La paix de Brundisium, entre Octavien & Antoine, laquelle les ramena l'un & l'autre à Rome en 714, fut marquée sur diverses monnoies; l'une porte d'un côté, CAESAR. IMP. PONT. III. VIR. R. P. C. avec la tête d'Octavien, & de l'autre côté, M. ANT. IMP. AVG. III. VIR. R. P. C. M. BARBATVS. Q. avec la tête d'Antoine; médaille bien

conservée, pesant $150 \frac{1}{2}$ grains: une seconde pareille en pèse $151 \frac{17}{103}$; & une troisième à peu près semblable les pèse également: une quatrième, portant d'un côté, CAESAR IMP. avec la tête d'Octavien; & de l'autre, ANT. IMP. avec la tête d'Antoine, pèse $152 \frac{8}{21}$, pendant qu'une cinquième, quoique bien conservée, n'en pèse que $149 \frac{3}{8}$: une sixième, qui est incuse & de la même fabrique apparemment que la précédente, porte, CAESAR. IMP. avec la tête d'Octavien; elle est un peu usée, & pèse $148 \frac{3}{5}$ grains. La même paix de Brundisium fut célébrée aussi par une statue équestre d'Octavien, & par une monnoie du poids de $151 \frac{27}{35}$ grains: CAESAR. III. VIR. R. P. C. au revers, S. C. statue équestre d'Octavien, en habit de Pacificateur.

Tab. X, 12

Or 13.
Ibid. 11.

Ibid. XIII, 3.

Antoine & Octavien, par un des articles de leur accommodement, ayant partagé entre eux les légions Romaines, il est assez simple de rapporter à l'année suivante 715 les nombreuses médailles d'argent, où les légions d'Antoine sont numérotées. Il y en a une en or qui, étant un peu usée, ne pèse que $147 \frac{3}{8}$ grains. L. XIX. aigle légionnaire entre deux autres enseignes; au revers, ANT. AVG. III. VIR. R. P. C. navire avec des rames.

Sextus Pompeius, que le Sénat avoit déclaré Général de la Marine l'an 711, & qui avoit été pros crit ensuite dans le cours de la même année, fit la paix en 715, renouvela la guerre presque aussitôt, & remporta de grands avantages en 716. Il en vint alors, selon Dion, jusqu'à se qualifier de fils de Neptune, & ce titre paroît sur une médaille: NEPTVNI. tête du grand Pompée, avec le trident; au revers, Q. NASIDIVS. avec une trirème à la voile. La médaille ne pèse que $131 \frac{7}{8}$; mais elle est usée, & paroît même avoir été retouchée, comme M. l'abbé Barthélemy l'a remarqué: c'est donc par les autres médailles de Sextus Pompeius, frappées dans le même temps, qu'il faut juger de leur poids légitime.

Dio. XLVI,

P. 317.

Idem, XLVIII;

P. 389.

MAG. PIVS. IMP. ITER. tête de Sextus Pompeius dans une couronne; au revers, PRÆF. CLAS. ET ORÆ. MARIT. EX. S. C. têtes de son père le grand Pompée,

& de son frère Cn. Pompeius. La médaille est bien conservée, & pèse $153\frac{3}{8}$ grains. Une seconde, pareille à celle-là, & bien conservée, n'en pèse que $142\frac{7}{8}$; mais M. l'abbé Barthélemy lui trouve des particularités qui lui ont toujours déplu; il soupçonne, ou qu'elle est fourrée, ou qu'elle a été fabriquée dans le temps même par quelque faux Monnoyeur. En effet

Tab. XI, 4. une troisième, pareille aux deux autres, & pesant $151\frac{8}{32}$ grains, approche extrêmement de la première & du poids légitime de l'*aureus* de ce temps-là.

Ibid. XIII, 7. Ces $152\frac{8}{32}$ grains sont aussi le poids d'une médaille d'Agrippa, Consul désigné en la même année 716: IMP. DIVI F... TER. III. VIR.... C. tête d'Octavien, avec une étoile; au revers, l'inscription M. AGRIPPA. COS. DESIG. dans le champ de la médaille. Puisqu'elle pèse encore $152\frac{8}{32}$ grains, malgré l'érosion visible de quelques lettres, il est aisé de sentir qu'elle atteignoit, qu'elle surpassoit même un peu le poids légitime de $153\frac{3}{8}$ grains, quand elle étoit sortie de la main de l'ouvrier.

Ici finit la cinquième époque de nos médailles, avec les cinq premières années du Triumvirat. Antoine & Octavien le renouvelèrent pour cinq autres années, dans leur entrevue de Tarente, l'an 716, & ils convinrent de quelques autres arrangemens rapportés dans l'Histoire. Elle ne dit point qu'ils aient réglé en même temps la diminution du poids des monnoies d'or; mais l'affoiblissement qui paroît dans les médailles, dès l'année suivante, découvre assez les premiers vestiges du changement attesté par Pline, *paulatimque Principes inimiùne pondus*.

La proportion de l'or, sous la cinquième époque, fut $11\frac{1}{21}$; car les 40 *aureus* à la livre, multipliés par les 25 deniers, valeur de l'*aureus*, donnent le produit 1000 qui, divisé par les 84 deniers à la livre, fait $11\frac{1}{21}$; c'est la proportion presque douzième; & la proportion douzième juste mettroit nécessairement des fractions, ou dans le nombre des 40 *aureus* à la livre, ou dans les 25 deniers, valeur de l'*aureus*: or il est plus naturel de faire tomber les fractions sur la proportion de l'or,

For, secrètement combinée par les officiers de la Monnoie, que sur le rapport entre les espèces d'or & celles d'argent; ce dernier parti, en exigeant continuellement des appoints, auroit trop embarrassé la circulation journalière des espèces.

SIXIÈME ÉPOQUE; depuis l'an 717 jusqu'à la mort d'Auguste en 767, l'aureus de 41 à la livre ayant pesé 149 $\frac{7}{9}$ grains.

LA méthode que nous avons suivie jusqu'ici, de n'omettre aucune des médailles Romaines en or, forte ou foible, dont le poids soit connu, devient comme impraticable pour la présente époque & pour les suivantes, à cause du trop grand nombre de médailles qu'il faudroit rapporter; & d'ailleurs l'énumération exacte de toutes ces monnoies impériales ne paroît pas d'une nécessité indispensable, après tout ce qui a été dit des autres monnoies plus anciennes, pour constater les 6144 grains de l'ancienne livre. Cependant Pline ayant assuré que les Empereurs diminuèrent peu à peu le poids de l'aureus de 40 à la livre, jusqu'à Néron, qui le réduisit à 45, il est à propos de faire un peu sentir combien cette observation confirme encore les 6144 grains de la livre Romaine.

La première diminution, qui dut donner, comme on le voit, l'aureus de 41 à la livre, commença dès l'année 717: M. ANTONIVS. M. F. M. N. AVG. IMP. soldat debout: au revers, III. VIR. R. P. C. COS. DESIG. ITER. ET TERT. un lion, avec une étoile par-dessus: or la date de ce Consulat regarde l'an 717, selon les remarques d'Havercamp; & la médaille, qui est bien conservée, pèse 149 $\frac{1}{4}$ grains. *Morel. Fam. p. 23.* ANTON. AVG. IMP. III. COS. DES. III. III. VIR. R. P. C. tête d'Antoine le père; au revers, M. ANTON. M. FIL. tête du fils. La médaille, assez bien conservée, pèse 149 $\frac{3}{4}$. Havercamp la rapporte à l'an 720, & Vaillant après la bataille d'Actium, en 723; diversité tout-à-fait indifférente pour notre objet. Tête d'Octavien; au revers, IMP. CAESAR. la Victoire sur un globe, à cause apparemment de la bataille

*Ibid. p. 30.
Fam. rom. I.
p. 111.*

d'Actium, qui fit passer l'empire Romain sous un seul maître. La médaille est très-bien conservée, & pèse $149 \frac{5}{8}$ grains. Je laisse là les autres médailles nombreuses d'Auguste jusqu'à sa mort, qui favorisent plus ou moins le poids légitime de $149 \frac{7}{8}$ grains; & je ne rapporterai au contraire que celles des médailles de ce Prince, qui en très-petit nombre pesant environ 153 grains, comme lorsque l'*aureus* étoit de 40 à la livre, pourroient faire quelque difficulté, si l'on n'avoit égard à une circonstance particulière de l'an 734, où elles ont été toutes frappées.

TVRPILIANVS. III. VIR. tête de Bacchus; au revers, AVGVSTO. OB. C. S. couronne de chêne: la médaille, très-bien conservée, pèse $153 \frac{3}{8}$ grains. FERON. TVRPILIANVS. III. VIR. tête de la déesse Feronia; au revers, CAESAR. AVGVSTVS. O. C. S. couronne de chêne: celle-ci est pareillement très-bien conservée, & pèse $152 \frac{7}{8}$ grains; une autre semblable, mais un peu usée, n'en pèse que $144 \frac{1}{8}$. CAESAR. AVGVSTVS. tête d'Auguste; au revers, TVRPILIANVS. III. une lyre: la médaille, bien conservée, pèse $152 \frac{1}{2}$ grains. M. DVRMIVS. III. VIR. HONORI. tête de l'Honneur entre deux étoiles; au revers, AVGVSTO. OB. C. S. elle est bien conservée, & pèse $153 \frac{1}{2}$ grains. CAESAR. AVGVSTVS. tête d'Auguste; au revers, M. DVRMIVS. III. VIR. écrevisse qui prend un papillon: celle-ci, un peu usée, & avec un petit trou qui dans le champ perce la médaille, pèse 153 grains; & une autre pareille, avec un petit trou aussi dans le champ, n'en pèse que $146 \frac{3}{4}$.

Morel. Fam.
pp. 33, 158,
317.

L'année des triumvirs monétaires Turpilianus, Durmius & Aquillius Florus, est l'an 734, selon les remarques d'Havercamp. Auguste étoit alors en Syrie, où il faisoit trembler le roi des Parthes, dispofoit des couronnes d'Arménie, recevoit les ambassades des rois de l'Inde & de la Scythie, & cherchoit à étaler la magnificence Romaine. Il n'est pas étonnant que les triumvirs Monétaires, qu'il avoit à sa suite, aient frappé dans une circonstance pareille, quelques pièces d'or aussi fortes, ou même un peu plus fortes, que l'*aureus* du

temps de la République & des cinq premières années du Triumvirat. Auguste en cette occasion envoya, selon Dion, des ordres à Rome pour la construction du temple de Mars Vengeur; & de-là cette médaille frappée apparemment avec les précédentes, & avant la construction de l'édifice: CAESAR AVGVSTVS. tête d'Auguste; au revers, MART. VLT. temple où est Mars debout: elle est un peu usée, & pèse pourtant $156\frac{3}{4}$ grains.

Dion. LIII.
p. 526.

A l'exception de ces médailles particulières d'Auguste, de l'an 734, toutes les autres de ce Prince, depuis l'an 717 jusqu'à la mort, arrivée cinquante ans après, sont d'un poids plus foible; les mieux conservées pèsent constamment environ 149 grains; d'autres moins bien conservées, qui sont la plus grande quantité, approchent plus ou moins de ce poids-là; & quelques autres, au nombre d'environ quatre ou cinq, ont été affoiblies par quelque main infidèle, selon les différentes remarques faites sur chacune en particulier par M. l'abbé Barthélemy; d'où il faut inférer que l'*aureus* de cette époque, comparé avec l'*aureus* des époques précédentes, annonce 149 $\frac{7}{8}$ de poids légitime, & 6144 grains pour le poids de la livre.

Les deniers, ainsi que les *aureus*, commencent aussi à diminuer de poids sous le règne d'Auguste, comme l'ont remarqué, il y a long-temps, ceux qui ont consulté les Cabinets de médailles. On voit par-là qu'Octavien & Antoine, en affoiblissant le poids de la monnoie d'or, affoiblirent proportionnellement la monnoie d'argent, afin que les 25 deniers, valeur immuable de l'*aureus*, maintinssent la même proportion de l'or presque douzième. L'*aureus* d'Auguste ayant passé de 40 à 41 à la livre, le denier passa de 84 à 86: si l'on multiplie donc 41 par 25, le produit 1015, divisé par 86, donnera 11 $\frac{6}{8}$ pour la proportion de l'or sous la sixième époque.

Eduard. Bernard. de Mens.
& Ponder. pag.
105. 2^e éd.

*SEPTIÈME ÉPOQUE ; depuis la mort d'Auguste
jusqu'aux dernières années de Néron, l'aureus
ayant varié pour le poids.*

QU'IL me soit permis de renvoyer encore au travail de M. l'abbé Barthélemy, pour les médailles de Tibère, de Caligula, de Claude & de Néron; on y verra la diminution graduelle du poids, dont parle Pline, se vérifier à la lettre, parce que les pièces d'or de presque chacun de ces Princes, sont plus foibles que celles de leurs prédécesseurs. Mais l'aureus passa-t-il précisément par 42, 43 & 44 à la livre, avant l'établissement de Néron à 45? C'est ce que Pline a laissé dans le doute, en disant seulement : *paulatimque Principes imminuere pondus, minutissimè Nero ad XLV.* Il seroit donc superflu, autant qu'embarrassant, d'alléguer les médailles de Tibère & des autres, pour en déduire le poids de la livre Romaine; & ce seroit plutôt du poids de la livre déjà connu qu'il faudroit inférer combien chacun de ces Empereurs a mis de pièces d'or à la livre: par conséquent l'indication des médailles ne redevient concluante pour le poids de la livre Romaine, que depuis Néron; & c'est aussi de-là que partira notre dernière époque.

*HUITIÈME ÉPOQUE ; depuis les dernières années
de Néron jusqu'aux dernières années de Caracalla,
l'aureus de 45 à la livre ayant pesé $136\frac{8}{15}$ grains.*

LA plupart des Médailles d'or, qui nous restent de Néron, sont antérieures à l'établissement de l'aureus de 45 à la livre; & pèsent ordinairement plus de 140 grains chacune; mais celles des dernières années de son règne, qui ont été certainement de 45 à la livre, annoncent assez le poids légitime de $136\frac{8}{15}$ grains, & conséquemment les 6144 grains de la livre Romaine.

NERO. CAESAR. AVGVSTVS. tête de Néron, plus âgé, selon M. l'abbé Barthélemy, que dans les autres médailles;

au revers, VESTA. un temple: elle est très-bien conservée, & pèse 137 grains. Autre semblable, moins bien conservée, 134 $\frac{5}{8}$. NERO. CAESAR. AVGVSTVS. tête de Néron; au revers, JANVM. CLVSIT. elle est bien conservée, & pèse 137 $\frac{1}{2}$ grains. Autre semblable, fondée ou éclatée sur le bord, 134 $\frac{7}{8}$: celles-ci regardent aussi la fin à peu près de son règne, puisqu'une médaille de Néron, en grand bronze, rapportée par le P. Hardouin, avec le même revers, *janum clusit*, marque la treizième année de la puissance Tribunitienne de ce Prince. *Oper. Select.*
p. 724.

Il eut pour successeurs Galba, Othon & Vitellius, qui après un règne de peu de mois, passés dans la confusion & le trouble, firent tour-à-tour une fin tragique. Quelques-unes de leurs médailles sont du poids des premières de Néron, plutôt que des dernières; le désordre de l'État & l'empressement des Monétaires les obligèrent sans doute à frapper sous de nouveaux coins, sans une refonte nouvelle, plusieurs des premières & des dernières monnoies de Néron dont la mémoire étoit profrite. Il reste cependant un assez grand nombre de médailles de Galba, pesant 135, 136, 137 grains, pour faire juger du nouveau poids légitime: une première, au revers, DIVA. AVG. bien conservée, 135 grains; une seconde à peu près semblable, avec une petite échancrure sur le bord, 135 $\frac{7}{8}$; une troisième, au revers IMP. bien conservée, aussi avec une petite échancrure pareille sur le bord, 135; une quatrième & une cinquième, au revers SALVS. GEN. HVMANI. assez bien conservées, 134 $\frac{1}{2}$ & 135 $\frac{1}{4}$; une sixième pareille, & très-bien conservée, 137 $\frac{5}{8}$; une septième, au revers S. P. Q. R. OB. C. S. très-bien conservée, 135 $\frac{1}{2}$; enfin une huitième pareille & assez bien conservée, 136 $\frac{1}{4}$: elles sont choisies entre les dix-sept qui sont au cabinet du Roi. Le même Cabinet possède, en or, dix médailles d'Othon, & seize de Vitellius: il suffit ici d'y remarquer un Othon très-bien conservé, de 136 grains; au revers, PONT. MAX. femme assise tenant la patère de la main droite & la haste de la gauche, & un Vitellius très-bien conservé aussi, de 136 $\frac{1}{2}$ grains; au revers, XV. VIR. SACR. FAC.

Ccc iij



Le véritable poids de l'*aureus* diminué par Néron, s'aperçoit encore mieux à travers la multiplicité des médailles frappées sous le règne de Vespasien : quelques-unes sont beaucoup trop foibles, & quelques autres tant soit peu trop fortes, comme il arrive d'ordinaire; mais le grand nombre est constamment de 135, 136, 137 grains. Je n'indiquerai que celles de 136 grains ou de quelques fractions de plus, comme plus représentatives du poids légitime; il y en a une vingtaine.

Quatre pèsent chacune 136 grains : un Vespasien bien conservé, quoiqu'un peu rogné sur le bord; au revers, VESP. AVG. FILI. CAESARES. avec les têtes de Titus & de Domitien; un autre Vespasien très-bien conservé; au revers, COS. VI, avec un taureau : un Vespasien encore tant soit peu usé; au revers, IMP. XIII. pareillement avec un taureau : & un Titus frappé sous Vespasien, & un peu usé; au revers, sans inscription, avec les symboles de la Judée captive. Une seule pèse $136\frac{1}{4}$ grains, c'est un Titus frappé sous Vespasien, & très-bien conservé; au revers, VIC. AVG. avec une Victoire. Trois pèsent chacune $136\frac{2}{3}$ grains : un Vespasien bien conservé; au revers, PAX. AVG. la Paix assise : un Vespasien fort bien conservé; au revers, PON. MAX. TR. P. COS. VI. la Victoire sur un piédestal, entre deux serpens : & un Vespasien un peu usé; au revers, VESTA. avec le temple de la Déesse. Trois pèsent $136\frac{1}{2}$ grains : un Vespasien bien conservé, quoique fondé sur le bord; au revers JVDAEA. avec la figure de la Judée : un autre Vespasien bien conservé; au revers MARS. VICTOR. & un Titus frappé sous Vespasien & un peu usé; au revers NEP. RED. Deux pèsent les $136\frac{8}{15}$ grains justes : un Vespasien; au revers DE. JVDAEIS. avec un trophée : & un Titus frappé sous Vespasien; au revers VIC. AVG. avec une Victoire. Deux pèsent $136\frac{1}{4}$ grains : un Vespasien très-bien conservé; au revers CAESAR. AVG. F. COS. CAESAR. AVG. FIL. PR. avec les deux têtes de Titus & de Domitien : & un Vespasien bien conservé, CONSVL. III. au revers PACI. AVGVSTI. la Paix touchant un serpent avec le caducée. Cinq enfin pèsent $136\frac{7}{8}$ grains :

un Vespasien fort bien conservé; au revers DE. JVDAEIS. avec un trophée: un Vespasien aussi très-bien conservé; au revers JVDAEA. avec la figure de la Judée: un Vespasien un peu usé; au revers VESTA. avec le temple de la Déesse: un Titus frappé sous Vespasien, & très-bien conservé, au revers PONTIF. TR. P. COS. IIII. un taureau: & un autre Titus frappé aussi sous Vespasien, & très-bien conservé; au revers COS. VI. avec la figure & les attributs de Rome. Voilà les vingt médailles qui favorisent d'une manière spéciale l'aureus de $136\frac{8}{15}$ grains; & comme Pline, garant des 45 aureus à la livre pour ces derniers temps, écrivoit dans les dernières années de Vespasien, nous ne dirons plus qu'un mot sur les successeurs de ce Prince.

Titus continua le même poids à la monnoie d'or: il y a une de ses médailles, très-bien conservée, qui pèse $136\frac{1}{8}$ grains; au revers TR. P. IX. IMP. XV. COS. VIII. P. P. avec un trépied & un dauphin: il y en a une autre, fort bien conservée, qui en pèse $136\frac{1}{2}$; la même inscription, avec la cérémonie du *lectisternium*. Quant aux autres médailles de ce règne, celles qui sont plus fortes ne le sont que d'un grain ou deux; quelques-unes, un peu plus foibles que 136 grains, approchent assez du poids légitime; & quelques autres, beaucoup trop foibles, sont manifestement hors de rang.

La monnoie d'or de Domitien fut plus forte que celle de ses prédécesseurs: un Savant anonyme l'a déjà prouvé par différens témoignages de Martial: *binos quater a nova moneta... de moneta Caesaris decem flavos... centum dominos novæ moneta*. Et en effet les médailles de Domitien, qui sont en très-grand nombre au cabinet du Roi, roulent communément entre 140 & 145 grains: il y avoit donc environ 43 de ces pièces d'or à la livre.

Il n'est pas étonnant que les médailles de Nerva, qui ne régna guère plus d'un an, offrent le poids de l'aureus de Domitien; & il en faut dire autant des deux premières années de Trajan, dont les sept médailles datées de son second Consulat ont le poids de celles de Domitien & de Nerva. Les autres médailles du règne de Trajan jusqu'à sa mort s'éloignent de ce

*Journ. de Tré-
voux, 1732,
Mai, p. 884
& suiv.*

nouveau poids; pour quelques-unes, en très-petit nombre, d'environ 140 grains, & pour quelques autres, assez peu nombreuses aussi, qui sont extrêmement foibles, il y en a une centaine qui pesant environ 135, 136, 137 grains, indiquent bien le poids légitime de $136\frac{8}{15}$ pour chacun des 45 aureus à la livre. Les médailles du règne d'Hadrien, qui sont en très-grand nombre, fournissent aussi la même évaluation, comme on peut s'en convaincre en recourant au travail de M. l'abbé Barthélemy.

Ce Savant s'étoit encore offert à continuer, pour les Empereurs suivans, la même énumération de chacune de leurs médailles d'or; mais l'indication abrégée qu'il a bien voulu me donner des principales médailles des Antonins suffiroit; si je les rapportois, pour faire voir qu'elles sont du poids de celles de Vespasien, de Titus, de Trajan & d'Hadrien. Il m'a fait observer que celles de la fin du règne de Caracalla sont beaucoup plus foibles que celles des Empereurs précédens, & de Caracalla lui-même avant la dix-huitième année de sa puissance Tribunitienne. Ce fut probablement un des derniers moyens dont il se servit pour faire de l'argent, car il les épuisa tous, comme sa mère le lui reprochoit un jour, selon le récit de Dion. Les autres médailles d'or, depuis Caracalla jusque vers le règne de Constantin, sont d'un poids si inégal & si disproportionné, qu'il ne seroit pas possible d'en rien conclurre pour un poids ordinaire & légitime: les monnoies ne pouvoient manquer de se ressentir de la décadence de l'Empire.

*Dion. LXXVII,
p. 875.*

Les sous d'or, dont l'usage commença vers le règne de Constantin, étoient de 72 à la livre, & pesoient ou devoient peser chacun $85\frac{1}{3}$ grains, pour la vérification des 6144 grains à la livre Romaine. Il seroit inutile d'entrer dans ce nouvel examen, après que le poids de la livre demeure suffisamment fixé par les monnoies d'or plus anciennes, d'abord quand elles avoient pesé un certain nombre de scrupules, ensuite quand la livre avoit compris tantôt plus, tantôt moins de pièces d'or, selon les indications de Pline, qui n'ont cessé de nous diriger dans le cours de ce Mémoire.

Pour

Pour ce qui regarde la proportion de l'or depuis les dernières années de Néron, les Savans conviennent que l'*aureus* ayant été pour lors & long-temps depuis de 45 à la livre d'or, le denier fut de 96 à la livre d'argent. Si l'on multiplie donc 45 par 25, le produit 1125, divisé par 96, donnera $11\frac{23}{32}$ pour la proportion de l'or; c'est toujours la proportion presque douzième. Dans les derniers temps, où le sou d'or tint lieu de l'*aureus*, & le milliarésion lieu du denier, la proportion presque douzième se retrouve encore, si l'on compte 85 milliarésions à la livre; car il falloit 14 milliarésions pour la valeur du sou d'or, lequel étoit de 72 à la livre: si l'on multiplie donc 72 par 14, le produit 1008, divisé par 85, donnera $11\frac{73}{85}$ pour la proportion de l'or. Nous n'en dirons pas davantage sur ces derniers articles, trop étrangers à la question de l'ancienne livre Romaine.

*Du Cange,
Gloss. inf. Graec.
voce Μισαρί-
σιον.*



R É F L E X I O N S

S U R

*UNE LOI DE L'EMPEREUR VALENTINIEN I.^{er},**Par laquelle il permet à tous les habitans de l'empire
ROMAIN d'avoir deux femmes légitimes en
même temps.*

Par M. BONAMY.

Lû le 28
Mars 1760.

QUELQU'ÉTRANGE que cette loi doive paroître à tous ceux qui ont tant soit peu réfléchi sur les mœurs & les usages des Grecs & des Romains, chez qui la polygamie étoit regardée comme une coutume digne des seuls peuples barbares; non seulement des auteurs anciens, mais encore plusieurs Savans de nos jours n'ont point hésité à l'attribuer à l'empereur Valentinien I.^{er}

L'historien Socrates est le premier qui en ait parlé, & ce n'est que d'après lui que les auteurs, qui sont venus dans la suite, l'ont répété. Mais l'autorité d'un historien tel que Socrates, à qui il est arrivé plus d'une fois d'avancer des faits dont il est dédit par les Savans, mérite-t-elle donc une croyance aveugle? & le silence des autres auteurs contemporains ne devoit-il pas au moins nous faire suspendre un jugement deshonorant pour un empereur Chrétien? Malgré cela, l'on aime mieux encore aujourd'hui regarder comme un fait constant ce que nous lisons dans l'histoire de Socrates, que soupçonner seulement qu'il auroit pû y être ajouté par quelque faussaire: ce soupçon au reste ne paroîtra pas sans fondement à ceux qui voudront lire attentivement cet endroit de Socrates, où il rapporte la mort de Valentinien I.^{er} & l'élection de Valentinien II à la dignité d'Auguste. Il passe tout de suite à l'origine de l'impératrice Justine par une transition qui a tout l'air d'une fourrure dans son récit; de sorte qu'en ôtant cette

espèce de parenthèse, ce qui la précède & ce qui la suit, peut se joindre, sans qu'il paroisse rien manquer à sa narration : c'est ce qu'on peut voir, sur-tout en le comparant avec Sozomène, qui a retranché cette parenthèse en copiant, presque mot pour mot, l'historien Socrates. Quoi qu'il en soit, voici comme ce dernier raconte le fait qui donna lieu à la loi dont il s'agit. Après avoir parlé de l'élévation de Valentinien II à l'empire, il ajoute : « Or il faut savoir que Valentinien le jeune étoit né de l'impératrice Justine, que Valentinien son père avoit épousée du vivant de l'impératrice Severa sa première femme, de la manière que je vais dire. Juste, père de Justine, étant gouverneur du Picenum sous le règne de Constance, eut un songe dans lequel il lui sembloit que de son côté droit sortoit un habillement de pourpre, *ἀλουργίδα βασιλικὴν ἀπεκύησε* : ce songe étant divulgué, il parvint aux oreilles de l'empereur Constance qui, interprétant ce songe, ne douta pas qu'il ne signifiât que de Juste naîtroit un Empereur ; c'est ce qui lui fit prendre le parti d'ordonner la mort de ce Gouverneur. Justine ayant perdu son père, demeura long-temps fille ; & dans la suite ayant été connue de l'impératrice Severa, femme de Valentinien, elle eut occasion de la voir souvent ; & la familiarité augmentant, l'Impératrice se plaisoit à prendre le bain avec Justine. Severa ayant remarqué la beauté de cette fille, en parla à l'Empereur, & lui en fit l'éloge, en avouant que, quoique femme, elle étoit devenue amoureuse des graces de la fille de Juste : *ὡς καὶ αὐτὴν, χαίτοι γυναιῖχα ἔσαν, ἐρασθῆναι τῆς εὐμορφίας αὐτῆς*. Valentinien, frappé des discours de sa femme, & les repassant dans sa mémoire (a), conçut le dessein d'épouser Justine, sans néanmoins répudier Severa, dont il avoit eu Gratien, qu'il avoit déclaré Empereur peu de temps auparavant. Il dicta donc une loi, qu'il fit afficher publiquement dans les villes, par laquelle il étoit permis à quiconque le voudroit, d'avoir deux femmes légitimes ; & telle est la loi qui fut promulguée : » *νόμον ὃν ὑπαγορεύσας, δημοσίᾳ παρτίθῃσι κατὰ πόλεις, ὥστε ἐξεῖναι*

(a) Ταμνευσάμενος τὴν τῆς γυναικὸς λόγον.

πρὸ βουλευμένῳ δύο νομίμως ἔχον γυναῖκας· καὶ ὁ μὲν νόμος
περιέχειτο.

Hist. des Emp.
t. V, p. 682.

T. IV, p. 166.

J'ai rapporté tout au long cette historiette de Socrates ; afin que l'on voie plus aisément sur quel fondement est appuyé un fait si contraire au Christianisme, dont Valentinien I.^{er} faisoit profession, & si éloigné des façons de penser des Romains dans tous les temps. Aussi M. de Tillemont pense qu'il ne faut que lire cette narration pour juger que c'est un conte fait à plaisir, ou, comme le dit M. le Beau dans son histoire du bas Empire, c'est une intrigue amoureuse, plus digne d'un roman frivole que de la gravité de l'Histoire.

Lib. VIII,
cap. 11.

Comodromii
arias, VI, pag.
158, in-fol.

C'est, comme je l'ai dit, d'après Socrates que Cassiodore, dans son histoire Tripartite ; Jornandès, Nicéphore, Paul Diacre, & peut-être d'autres auteurs du moyen âge, que je n'ai pas lûs, ont répété le même conte ; & si la chose en valoit la peine, il ne seroit pas difficile de prouver par une tradition non interrompue, qu'il s'est perpétué depuis Socrates jusqu'à nos jours. Gobelin Persona, doyen de Bilefeld, dans le diocèse de Paderborn, mort vers l'an 1418, n'a pas oublié de le rapporter dans sa Chronique universelle. *Valentianus*, dit-il, *quamvis Christianus erat, legem statuit: quâ omnes viri qui voluissent, impune bina matrimonia contrahere potuissent, & duas simul habere uxores, quoniam ipse duas habuit uxores.* Mais il s'agit d'approfondir le fait, & de remonter à la source ; car un fait n'est ni plus certain ni même plus vrai-semblable pour se trouver dans un grand nombre d'auteurs qui se sont copiés les uns les autres.

Ce ne peut être que d'après ces auteurs que de savans modernes ont parlé de cette loi de Valentinien, sans soupçonner que l'autorité de Socrates pût mériter la moindre contradiction. Basnage l'a objectée à M. Bossuet pour soutenir la permission donnée par Luther au Landgrave de Hesse, d'avoir deux femmes à la fois. M. de Montesquieu, qui la suppose vraie dans son *Esprit des Loix*, prétend qu'elle n'a été abolie que parce qu'elle étoit une loi violente pour nos climats.

Esprit des Loix
quintessencié, t. I,
p. 475.

L'un de ses Critiques prend encore un ton plus affirmatif,

& soutient qu'elle fut abrogée comme contraire à l'esprit du Christianisme. « Plusieurs écrivains Chrétiens, ajoute-t-il, ont voulu la révoquer en doute pour épargner la réputation de « Valentinien, respecté d'ailleurs pour ses vertus; mais le fait « est incontestable; & la raison qui engagea cet Empereur à « publier cette loi, c'est qu'il avoit deux femmes. »

On peut mettre encore au nombre de ces auteurs, Heinneccius, savant jurisconsulte Allemand, de qui nous avons plusieurs excellens ouvrages sur le droit Romain.

*Antiq. Roman.
Jurisprud. illustr.
Synagma, l. 1.
tit. 10, p. 155.*

Mais un auteur qu'on est surpris de trouver parmi ceux qui ne doutent pas de la vérité du récit de Socrates, est M. l'abbé Fleury. Cet écrivain si sensé & si judicieux avoit cependant lu Baronius, puisque ce célèbre Annaliste est le seul guide qu'il suive dans ses premiers volumes: or Baronius nie que la loi de Valentinien ait existé. Il paroît donc étrange que M. l'abbé Fleury se contente de citer l'autorité de Socrates à la marge de son histoire, & parle comme lui sans faire la moindre réflexion: car en relevant les bonnes qualités de Valentinien, il dit qu'il étoit extrêmement chaste, en sorte qu'il retenoit sa Cour par son exemple; toutefois, ajoute-t-il, il épousa Justine du vivant de Severa, & fit une loi pour permettre d'avoir deux femmes.

*Lib. xvii.
art. 23.*

Quelque grande que soit l'autorité de tous ces auteurs anciens & modernes, on ne doit faire attention qu'à celle de Socrates, le premier qui ait parlé de la loi en question. Je sens que le grand moyen de le réfuter, seroit de lui opposer des auteurs contemporains, qui dissent formellement le contraire; mais il y a apparence, que ne sachant rien de cette loi, ils n'ont pu nous fournir des objections directes contre son existence. Il faut donc se retourner d'un autre côté pour trouver des raisons qui équivalent à des autorités formelles.

Baronius est le premier qui ait révoqué en doute l'existence de cette loi. M. de Valois l'a traitée de fable; & M. Boissuet, dans sa réponse à Basnage, de même que M. de Tillemont, dans son histoire des Empereurs, l'ont aussi contredite.

Basnage voulant disculper Luther sur la permission qu'il avoit

donnée au Landgrave de Hesse, d'avoir deux femmes en même temps, ce que M. Bossuet avoit reproché avec force aux Protestans dans l'histoire des Variations, ce Ministre s'appuie sur deux autorités pour lui répondre; la première est la décision du pape Grégoire II qui, étant consulté si un homme, qui avoit une femme tellement malade qu'elle ne pût lui rendre le devoir conjugal, pouvoit en prendre une autre, répondit qu'il le pouvoit, pourvû qu'il eût soin de la subsistance de la femme malade, & qu'il ne l'abandonnât pas. Cette décision est certaine, puisque non seulement elle se trouve parmi les lettres de Grégoire II, mais que Gratien l'a mise dans son decret comme une pièce authentique: aussi M. Bossuet ne la conteste-t-il pas; mais il fait voir que les Papes ne sont pas toujours jaloux de soutenir les sentimens de leurs prédécesseurs. En effet, dans l'édition de Gratien, de 1508, on trouve la décision de Grégoire II avec cette note au bas du texte: *Illud Gregorii sacris Canonibus, imò & Evangelicæ & Apostolica doctrinæ penitus reperitur adversum.* Et lorsqu'en 1580 Grégoire XIII fit réimprimer ce decret, les Réviseurs qu'il avoit chargés de le corriger, firent imprimer en même temps cette note. M. Bossuet fait voir ensuite la différence de cette décision d'avec celle de Luther; mais cela ne regarde pas l'historien Socrates qui étoit la seconde autorité alléguée par Basnage.

Il n'est pas possible, d'après le narré de cet ancien auteur, de regarder Valentinien comme un Prince sage & exempt de passions, puisque sur le seul récit de la femme il conçoit pour Justine un violent amour, qui lui fait mépriser les loix & la décence des mœurs. Ce n'étoit pas cependant le défaut que lui ont reproché les historiens, & en particulier Ammien Marcellin, qui vivoit alors, & qui l'avoit bien connu: car s'il trouve dans sa conduite de grandes taches dont il a eu soin de nous instruire en détail, il convient en même temps de ses bonnes qualités & de ses vertus; elles étoient telles que s'il les avoit employées à tempérer ses défauts, il auroit pu

Lib. xxx, égalier Trajan & Marc-Aurèle: cum quibus si reliqua temperasset, vixerat ut Trajanus & Marcus. Après avoir loué l'attention qu'il

Concil. Gallia,
l. 1, ep. 9.
Decret. Cour.
quæst. 7, c. 18.

Lib. xxx,
cap. 9.

eut à soulager les provinces de l'empire par la diminution des charges & des impôts, sa vigilance à tenir les frontières en sûreté contre les incursions des Barbares, & sa sévérité à faire observer la discipline dans les armées, il parle ainsi de sa chasteté: *Omni pudicitiae cultu domi castus & foris, nullo contagio conscientiae violatus obscenae, nihil incestum: hancque ob causam tanquam retinaculis petulantiam frenarat aulae regiae.*

Il faut faire attention dans ce passage aux mots *nihil incestum*, qui seuls donnent le démenti à Socrates; car, par cette expression, Ammien exclut formellement le mariage avec deux femmes en même temps, puisque ce mariage est mis parmi les conjonctions incestueuses dans le v.^e livre du code de Justinien, au titre 5, *de incestis & inutilibus nuptiis*, comme on le verra par la loi de Dioclétien que je vais citer.

Comment après tout un payen aussi zélé que l'étoit Ammien Marcellin, auroit-il pu parler ainsi d'un Prince qui auroit eu deux femmes à la fois, & qui auroit permis à tous les habitans de l'Empire d'en faire de même, s'il avoit eu connoissance de la loi dont parle Socrates? Comment Zosime, qui est toujours attentif à décrier les empereurs Chrétiens, & qui fait mention d'un corps de loix que Valentinien avoit dessein de composer, n'a-t-il pas saisi cette occasion pour parler de la loi de Socrates, sur-tout ayant remarqué que parmi ces loix, il y en avoit une de Valentinien contre les sacrifices nocturnes, que ce Prince abrogea sur les représentations de Prétextat, proconsul d'Achaïe. C'étoit le cas de parler d'une loi si contraire aux mœurs des Romains, & même des autres peuples soumis à leur Empire: car ceux que nous regardons comme les plus policés, je veux dire les Grecs & les Égyptiens, n'ont jamais eu qu'une femme légitime, & tel étoit chez eux le mariage approuvé par les loix de l'État; *γυναῖξί μὴ ἑκάστος αὐτέων συνοικέει κατὰ πρῶτον Ἕλληνες*, dit Hérodote, en parlant des Égyptiens. Que si l'on objecte l'exemple d'Anaxandride, roi de Sparte, que les Éphores obligèrent malgré lui d'épouser deux femmes, & la loi de Solon, qui permit la même chose aux Athéniens pour réparer la perte que la peste avoit causée, on voit bien que les circonstances

Herodot. l. II, c. 92.

Idem, lib. V, cap. 40.

de ces deux faits prouvent l'existence d'une loi toute contraire, & qui étoit par-tout en usage.

Pour ce qui est des Romains, on ne voit rien dans tout ce qui nous reste de leur droit, soit du temps de la République, soit sous les Empereurs, qui ne soit opposé à la polygamie: il faudroit transcrire toutes les loix que nous avons d'eux sur les mariages, si l'on vouloit faire voir que depuis l'origine de Rome ç'a toujours été chez eux une maxime constante, qu'un mari ne pouvoit avoir qu'une femme; il suffira de citer la loi de Dioclétien, pour prouver combien ce sentiment a toujours

*Justinian. Cod.
lib. V, tit. 5, de
Incestis & inuti-
libus nuptiis.*

été conforme aux mœurs nationales: *Neminem qui sub ditione sit Romani nominis, binas uxores habere posse vulgò patet; cum etiam in edicto Prætoris, hujusmodi viri infamiâ notati sint. Quam rem competens judex inultam esse non patiarur.* Quel bruit n'auroit pas dû faire dans l'Empire une loi comme celle qu'on attribue à Valentinien, loi qui devoit renverser tout le droit Romain sur le mariage & ses suites; & il seroit bien étonnant, si elle avoit jamais existé, qu'on n'en eût pas trouvé au moins quelque vestige dans le nombre immense d'ouvrages qui nous restent des Jurisconsultes, soit pour la promulgation, soit pour son abrogation. Quelque auteur qu'on interroge, Payens & Chrétiens, tous, à l'exception de Socrates, gardent un profond silence; j'ai déjà cité Ammien & Zosime, il faut leur joindre Sozomène, Théodoret & Orose: jamais, dit M. Bossuet, les Pères de l'Eglise ne l'ont reprochée, ni durant la vie, ni après la mort, à Valentinien I^{er}, ni à Justine, qui devenue Arrienne & persécutrice des Catholiques, n'avoit pas mérité d'être flattée. Il faut l'avouer encore une fois, ce silence absolu sur une loi qui étoit une espèce de phénomène, & qui avoit été publiée dans toutes les villes, a de quoi nous surprendre.

*Heinecc. appen-
dic. lib. I, antiq.
Roman. p. 299.*

Non seulement les loix défendoient d'avoir deux femmes légitimes en même temps, elles ne permettoient pas même d'avoir deux concubines, c'est-à-dire de ces femmes du second rang, qui ne pouvoient épouser des maris d'une condition au dessus d'elles. *Odibilis quidem nobis est iste qui talis est*, dit Justinien, en parlant d'un homme qui entretiendroit plusieurs concubines,

*Justinian. No-
vell. 18, c. 5.*

concubines, *sicut enim qui legitima uxori conjunctus alias super inducere non poterit matrimonio consiliente sic neque post cognitam concubinam (b), &c.*

Si tel avoit été dans tous les temps l'esprit de la jurisprudence Romaine, la religion Chrétienne n'avoit pû que confirmer ces sentimens & exclurre la polygamie.

Que César ait eu intention de permettre, par une loi, d'avoir autant de femmes qu'on voudroit, sans distinction de conditions, comme le dit Suétone; que Marc-Antoine ait été le premier Romain qui en ait eu deux en même temps, comme l'écrivit Plutarque (c), ces excès ne surprennent point dans des

Sueton. vit. Jul. Cas. c. 52.

(b) Le mot de concubine ne signifioit pas chez les Romains ce qu'il signifie parmi nous. C'est faute d'avoir connu l'idée qu'on y attachoit dans l'ancien droit Romain, que quelques Protestans ont blâmé des règles de la discipline Ecclésiastique, comme si l'Eglise avoit voulu ouvrir la porte à la débauche : de-là ces fades plaisanteries d'Henri Étienne (*Apologie pour Hérodoté, p. 280*) contre les Évêques du premier concile de Tolède, en 400.

Un des canons Apostoliques, cité par l'auteur des Constitutions, porte qu'une concubine attachée uniquement à un Infidèle, sera admise à la communion; mais qu'elle sera rejetée si elle s'abandonne à d'autres. Παλλακή πρὸς ἀπίστου ὀνόμαζεν ἑκείνην μόνον σχολάζουσα ὡς ἐκείνη· εἰ δὲ καὶ ὡς ἄλλος ἀσελγῆται, ἀποβαλέτω. (*Lib. VIII, Constitution. Apostolic. cap. 32*) Ceci est expliqué plus au long par le dix-septième canon du quatrième Concile de Tolède: *Si quis habens uxorem fidelis, concubinam habeat, non communicet. Caterum is qui non habet uxorem, & pro uxore concubinam habet, à communione non repellatur, tantum ut unius mulieris, aut uxoris aut concubinæ, ut ei placuerit, sit conjunctione contentus.*

Ce Canon, dit M. l'abbé Fleury
Tome XXX

(Hist. Ecclési. liv. XX, num. 48) est très-remarquable pour prouver qu'il y avoit des concubines légitimes, approuvées par l'Eglise. C'est que, selon les loix Romaines, toute femme ne pouvoit être épouse légitime de tout homme; il falloit que l'un & l'autre fussent citoyens Romains, & qu'il y eût une proportion entre les conditions. Un Sénateur ne pouvoit épouser une affranchie; un homme libre ne pouvoit épouser une esclave; & ces conjonctions n'étoient point nommées mariages, *connubium*, mais *contubernium* (*Cod. Justinian. lib. V, tit. 5*). Or la femme qui ne pouvoit être tenue à titre d'épouse, pouvoit être concubine; & les loix le permettoient, pourvu qu'un homme n'en eût qu'une. Les enfans qui en venoient n'étoient ni légitimes, ni bâtards, mais enfans naturels, reconnus par les pères, & capables de donations. L'Eglise n'entroit point dans ces distinctions, & se tenant au droit naturel, approuvoit toute conjonction d'un homme & d'une femme pourvu qu'elle fût unique & perpétuelle.

(c) Ἀντώνιος δὲ ὡς ἔστι μὲν αὐτῷ δύο γυναῖκες ἡγάγη, ὡς ἄμα μὴδὲν Ῥωμαῖον πολιμνημένον. Plutarch. vita Antonii, p. 957.

. Ecc

hommes perdus de débauches, que leur pouvoir mettoit au dessus des loix. Aussi Suétone, après avoir parlé du dessein de César, ajoute: *ac ne cui dubium omnino sit, & impuditiæ eum, & adulteriorum flagrasse infamiâ, Curio pater quâdam oratione, omnium mulierum virum, & omnium virorum mulicrem appellat.* Mais on a peine à concevoir qu'un empereur Chrétien, à qui un historien tel qu'Ammien Marcellin accorde pour vertu principale la chasteté & l'éloignement de tout ce qui pouvoit y être contraire, ait pû être l'auteur d'une loi que les Romains regardoient comme digne des peuples barbares, & que le Christianisme réprouvoit.

Il nous reste un grand nombre de loix de Valentinien, & en particulier sur les mariages; on n'y voit rien que de conforme à la sévérité des mœurs & de la jurisprudence Romaine. Il y en a une en particulier, intitulée *de Nuptiis*, donnée sous le second consulat de Gratien & de Probus, le 17 des calendes du mois d'août de l'an 371, c'est-à-dire, dans le même temps où l'on suppose que Valentinien I.^{er} avoit donné la permission d'avoir en même temps deux femmes légitimes; car Socrates dit que cette étrange loi fut donnée à l'occasion du mariage de Justine, que M. de Tillemont place vers l'année 371.

Cod. Theod.
l. III, tit. 7; &
Cod. Justinian.
lib. V, tit. 4.
l. 18.

Hist. des Emp.
t. V, p. 684.

Par la loi *de Nuptiis*, Valentinien défend à une veuve âgée de vingt-cinq ans, & même émancipée, de passer à de secondes noces sans le consentement de son père; & si elle n'a point de père, il veut qu'elle s'en rapporte à l'avis de ses parens; que si la volonté de cette veuve est contraire à celle de ses parens, la loi ordonne que la discussion en soit portée devant les Juges; on ne laisse à la veuve que le droit de choisir, parmi ses aspirans, celui qui lui plaira davantage, pourvu qu'ils soient tous égaux en condition & en sagesse de mœurs.

La même année il fit deux loix concernant les Comédiens, *de Scenicis*; par la première, il ordonne que les Comédiens & les Comédiennes qui, étant en danger de mort, se seront empressés de recevoir les Sacremens, ne pourront être obligés de remonter sur le théâtre, s'ils reviennent en santé; par la

Lib. XV, tit. 7.

seconde, il veut que les filles des Comédiens, qui feront voir par une conduite sérieuse la sagesse de leurs mœurs, ne puissent être contraintes à suivre la condition de leurs mères: quant à celles dont les mœurs dérangées prouvoient la débauche, il ordonne, comme il est juste, qu'elles soient obligées de continuer la Comédie: *Eas enim ad Scenam de Scenicis natus æquum est revocari, quas vulgarem vitam conversatione & moribus exercere & exercuisse constabit.* Ces loix, pour le dire en passant, font voir que le métier de Comédien étoit infame chez les Romains, & qu'il n'étoit pas libre & volontaire, mais servile & attaché à certaines familles.

*Tillem. vie de
Valentinien I^{er},
t. V, p. 58.*

Par une autre loi, Valentinien défend les mariages d'un citoyen Romain avec une femme Barbare, & d'une femme Romaine avec un Barbare, sous peine du dernier supplice, *capitaliter expiatur.*

L. III, tit. 14.

Pour une loi de l'an 366, il veut qu'une femme libre, qui auroit épousé un esclave, soit soumise à l'esclavage avec ses enfans: *Si apud libichinosam mulierem plus valuit cupiditas quam libertas.... manifestum est ancillam esse voluisse eam, quam liberam esse pœnituit.*

Lib. IV, tit. 9.

En 368, à l'occasion des criminels qu'on délivroit de prison à la fête de Pâques, ce même Prince fit une loi pour exclure ceux qui étoient indignes de cette grace, parmi lesquels il met les adultères & les ravisseurs: *Decretis tamen Veterum mos gerendus est ne temere.... adulterii fœditatem.... raptûsque violentiam sinamus evadere.*

L. IX, tit. 38.

Que l'on parcoure toutes les loix de Valentinien I^{er}, l'on n'y trouvera rien que de conforme à la sagesse de l'ancien droit Romain, & qui ne se ressent de la gravité & de la décence des mœurs; au lieu que la loi dont parle Socrates, ne convient qu'à un Législateur en qui la passion de l'amour & la folie l'emportent sur la raison.

De plus, comme l'ont remarqué ceux qui révoquent en doute la réalité de cette loi, Socrates suppose que Justine étoit fille, lorsque Valentinien l'épousa: or tous les historiens, d'après Zozime, disent qu'elle étoit veuve alors du tyran Magnence,

mort en 353; & cela seul, dit M. de Valois, suffit pour faire regarder comme une fable la narration de Socrates.

J'ai dit, en commençant, qu'il y avoit lieu de soupçonner que le récit de Socrates pouvoit être regardé comme une interpolation; mais il faut avouer aussi qu'elle est ancienne, puisqu'elle se trouve dans l'histoire Tripartite de Cassiodore, qui écrivoit quatre-vingts ans après Socrates, dont l'histoire finit au dix-septième consulat de Théodose le jeune, l'an 439 de J. C. Quoi qu'il en soit, j'ai fait voir qu'elle est opposée au caractère & aux loix de Valentinien, contraire aux mœurs des habitans de l'Empire, Romains, Grecs, Égyptiens; démentie par le témoignage formel d'Ammien Marcellin, & par le silence de tous les auteurs contemporains, Chrétiens & Payens. Enfin cette loi me paroît tellement absurde & contre le bon sens, que j'aurois supprimé mes réflexions, si je n'avois vû que, malgré les raisons que j'ai exposées, ■ qui me paroissent devoir l'emporter sur l'autorité de Socrates, des auteurs célèbres ne laissent pas de la citer encore dans leurs écrits, comme un fait certain. Si les qualités & les vertus de Valentinien ne doivent pas faire disparaître à nos yeux les grands défauts & les vices qu'on lui a reprochés avec justice; elles nous obligent au moins à ne pas en attribuer à cet empereur Chrétien, dont on ne puisse apporter des preuves capables de satisfaire des esprits qui cherchent sincèrement la vérité.



DE LITTÉRATURE.

R É F L E X I O N S

S U R

QUELQUES MONUMENS PHÉNICIENS

ET SUR

LES ALPHABETS QUI EN RÉSULTENT

Par M. l'Abbé BARTHÉLEMY.

J'ENTREPRENDS d'expliquer des monumens qu'on avoit laissés dans l'obscurité, ou sur lesquels on n'avoit répandu que de fausses lumières; j'entre dans une route entourée de pièges, & couverte de vestiges trompeurs; j'ai cru les voir & les éviter; j'ai cru qu'après plusieurs années d'un travail obstiné, il m'étoit enfin permis de le soumettre au jugement des Savans.

Lû à l'Assemblée publiq.
du 12 Avril
1758.

Je chercherai, par préférence, à fixer la valeur des lettres Phéniciennes; la plupart de ceux qui s'étoient proposé le même objet, semblent avoir fait ce raisonnement. Les anciennes lettres Grecques, suivant Hérodote, & les monumens que nous avons sous les yeux, venoient de Phénicie: or les lettres Samaritaines ne diffèrent pas des anciennes lettres Grecques; par conséquent les lettres Phéniciennes ne doivent pas différer des Samaritaines. Ils voyoient sur des médailles frappées en Phénicie, des lettres qui ressembloient aux Samaritaines; nouvelle preuve, disoit-on, que les unes & les autres sont les mêmes. Sur un pareil fondement, Scaliger ^a & Bochart ^b ont donné le nom de Samaritain & de Phénicien au même alphabet; d'autres, comme Édouard Bernard ^c & le P. de Montfaucon ^d, pour rendre leur alphabet plus riche & plus général, ont joint aux caractères Samaritains des formes de lettres tirées des médailles Phéniciennes ou Puniques; mais l'explication qu'on avoit donnée de ces médailles, étant souvent arbitraire, il est aisé de voir à quelle erreur s'exposent ceux qui, au lieu de travailler sur les monumens mêmes, ne consultent que les alphabets publiés jusqu'à présent.

Lib. v, cap. 58.

^a Animadv. in
chronic. Euseb.
p. 110.
^b Geograph.
p. 451.
^c Orb. Erud.
liter. &c.
^d Palaeogr.
Grac. p. 122.

Dans des langues où l'altération d'un seul trait change très-souvent la valeur d'une lettre, où le changement d'une lettre dénature un mot entier, on ne sauroit être trop attentif à constater & déterminer avec précision la forme de chaque caractère en particulier. Les lettres Phéniciennes ne sont pas essentiellement distinguées des Samaritaines; mais la plupart ont, suivant la différence des pays & des temps, éprouvé tant de variations, qu'on perd bien souvent la trace de leur origine. Ainsi un alphabet Phénicien ne doit pas être uniquement fondé sur le rapport de ses élémens avec ceux des alphabets connus; il faut le tirer du sein même des monumens qui s'offrent à nos yeux; & par une conséquence nécessaire, il faut le varier suivant que les monumens présentent une écriture différente: or les découvertes faites dans ces dernières années sont très-propres à faciliter ce travail.

Mém. de Corr.
tome I, part. I,
p. 25.

Mém. de Trév.
janv. 1736.

On conservoit depuis long-temps à Malte deux marbres, représentant l'un & l'autre une même inscription Phénicienne, accompagnée d'une même inscription Grecque; négligés par le vice-chancelier Abela, qui avoit publié les antiquités de cette isle, ignorés du reste de l'Europe, ils furent tirés de cette obscurité vers l'an 1735 par M. le commandeur de Marne, qui en fit graver un par un artiste peu exact. Il avoit d'abord soupçonné que l'inscription Grecque n'étoit que la traduction de la Phénicienne; mais des combinaisons relatives à cette idée n'ayant pas réussi, il se contenta de remonter à l'origine de la langue Phénicienne & Punique, & de-là descendant au monument qu'il vouloit éclaircir, il y découvrit plusieurs chiffres Arabes, & en conclut que, pour connoître la valeur des lettres Phéniciennes, il suffisoit de remarquer l'ordre des signes numériques, tracés dans l'inscription, & encore en usage parmi nous; par conséquent le signe qui marque l'unité est un *aleph*, le 2 est un *beth*, le 3 un *ghimel*, & ainsi des autres, jusqu'à 9, après quoi vient le 0, qui peut être regardé comme une aspiration.

Observ. letter.
t. IV, p. 195.

M. le marquis Maffei rendit compte dans son journal, du sentiment de M. le commandeur de Marne. Il s'occupoit alors

d'un ouvrage que lui seul pouvoit exécuter, & qui ne demandoit pas moins de finesse d'esprit que de connoissances: c'étoit une méthode pour discerner dans les inscriptions les caractères de supposition & d'authenticité. Ses principes le remplirent de soupçons à l'égard des monumens qu'on venoit de découvrir. Auroit-il donc oublié dans cette occasion, que la première règle de l'art dont il devoit être le créateur, consiste à ne prononcer que d'après les originaux mêmes, ou que d'après des copies assez exactes pour en tenir lieu? En effet, la plupart de ses traits tombent sur la copie défectueuse qu'il avoit vûe, & nous n'opposons à ses difficultés que ce silence & ces égards que l'on doit aux erreurs des grands hommes, lorsqu'elles ont cessé d'être dangereuses.

Cependant cette copie infidèle étoit parvenue à Paris, & M. le cardinal de Polignac en avoit fait part à l'Académie. M. l'abbé Fourmont étoit présent; il crut s'apercevoir aussi-tôt qu'il s'agissoit dans ce monument d'une pêche de corail, entreprise par les Tyriens, & dans laquelle ayant été troublés par les Lydiens, ils avoient remporté sur eux un avantage considérable, suivi d'une pêche heureuse & tranquille. Cette opinion fut développée dans un Mémoire imprimé parmi ceux de l'Académie de Cortone, & telle est l'explication qu'il donne du monument. *Mém. de l'Acad. t. IX, Hist. p. 167.*

Urinator (magno) urinatorum magistro (Deo) duci & (Deo) absorbenti, in die (quo) sublevarunt (anchoram) & natarunt, exierunt (ad verbum) navigarunt à Tyro, portum reliquerunt eum, ceperunt invenire corallium, exierunt (iterum) à Tyro; ecce vastare Lydam. *Tome III, p. 89.*

Les auteurs du nouveau Traité de Diplomatique ont attaqué cette explication; & comme le meilleur moyen de la détruire sans ressource étoit d'en donner une toute différente, d'après les mêmes principes, ils ont essayé de nouvelles combinaisons qui les ont conduits à ce résultat: *Fluebat libertas, fluebat fors, inimicus imperabat; hostis absorptus est: tunc insculptum, perversè eum effecisse Cosuram rubam (seu desertam) remex ejus, Deus ejus precipitavit eum; passi sunt Cosurense, cum deficeret corpus & aspectus (ejus, id. est inimici).* *Tom. I, p. 656.* Suivant cette nouvelle

explication, le monument paroît avoir été dédié à *Hercule*, en reconnaissance d'une grande victoire remportée par les Tyriens ou les Carthaginois sur leurs ennemis; victoire qui tournoit principalement à l'avantage des *Cofuriens*.

Je ne saurois trop répéter qu'on risque de s'épuiser en vaines conjectures, lorsqu'on travaille sur des monumens qu'on n'a pas sous les yeux. La copie que M. le commandeur de Marne avoit donnée de l'inscription, diffère essentiellement de celle que M. le commandeur de Ciantar^a en a publiée depuis, & cette dernière ne diffère pas moins de celle que M. Gori^b a mise au jour d'après les desseins du P. Lupi, Jésuite^c.

^a *Cimt. de Ant. inscript.*

^b *Dise. dell. alfab. p. CII.*

^c *Lupi letter. Philogog. letter. XI, p. 64.*

Tant de variétés m'avoient arrêté plus d'une fois dans mes recherches. J'étois depuis long-temps occupé des lettres Phéniciennes, j'avois rassemblé les médailles qui les représentent, & je pouvois me flatter d'en avoir interprété quelques-unes; mais j'avois assez de preuves pour être convaincu, je n'en avois pas assez pour persuader: il falloit de toute nécessité recourir aux inscriptions de Malte. Étant en Italie, je formai le projet de passer dans cette isle, pour m'assurer de la véritable leçon de ces monumens; & je l'eusse exécuté, sans un évènement qui le rendoit désormais inutile. Avant mon départ, j'avois prié M. le comte de Caylus d'écrire à Malte & d'obtenir, s'il étoit possible, la permission de faire mouler les inscriptions. Ses vûes avoient été secondées avec autant de zèle que d'intelligence; les moules étoient arrivés à Paris sans le moindre accident; ils m'ont été remis à mon retour, & dès ce moment je me suis soumis avec plus de plaisir aux recherches dont je vais rendre compte.

Avant que d'examiner les inscriptions Phéniciennes, représentées dans la première planche, il est bon de rapporter l'inscription Grecque qui les accompagne sur les marbres:

ΔΙΟΝΥΣΙΟΣ ΚΑΙ ΣΕΡΑΠΙΩΝ ΟΙ

ΣΕΡΑΠΙΩΝΟΣ ΤΥΡΙΟΙ ΗΡΑΚΛΕΙ

ΑΡΧΗΓΕΤΕΙ.

C'est-à-dire, *Denys & Sérapion*, de la ville de Tyr, tous deux
fils

filz de Sérapion, à Hercule surnommé Archégètes. Voyons à présent si les inscriptions Phéniciennes répondent à la Grecque. J'analyserai celle du n.^o 1.^{er} qui ne diffère de celle du n.^o 2, que par l'arrangement des mots & de légères variétés qu'il suffira de marquer dans l'alphabet.

Planche I.

Les cinq premières lettres sont un *lamed*, un *aleph* & un *daleth*, suivi de deux *nun*; elles forment ce mot, לֵאדֶן, c'est-à-dire, *Domino nostro*.

Les six lettres suivantes m'ont arrêté long-temps; mais à la fin je me rappelai que les Phéniciens donnoient à Hercule le nom de *Melcartos*, qui s'adaptoit au mot que j'avois sous les yeux. En effet, la première lettre, qui est un *lamed*, désigne le datif du nom, tout de même que celle qui précède le mot לֵאדֶן; la seconde est un *mem*, elle est donnée par plusieurs monumens Phéniciens; la troisième est encore un *lamed*; la quatrième un *koph*: je le trouve sous la même forme & avec la même valeur sur des médailles & dans la suite de l'inscription; la cinquième est un *resch*, & la sixième un *thau*: leur valeur est déterminée par d'autres monumens Phéniciens. De la lecture de ce mot, il suit 1.^o que l'inscription Phénicienne a le même objet que l'inscription Grecque correspondante; 2.^o qu'au lieu de Μελαγάρθους ou Μελαγάρθης, qu'on trouve dans Eusèbe^a, il faut lire Μελαρχος, ainsi que l'avoit déjà proposé Selden^b; 3.^o que le même Selden s'est trompé^c en tirant l'étymologie du mot *Melcarthos*, des deux mots hébreux qui signifient *Roi puissant*, & que Bochart^d explique plus heureusement ce nom en le tirant de ceux-ci, *melec kartha Rex urbis, (Tyri)* en supposant néanmoins que dans l'usage le *koph* faisoit disparaître le *caph*.

^a In Orat. de laud. Const. pag. 645, edit. Val.
^b De Diis Syris, p. 109.

^c Id. p. 111.
^d Boch. Geogr. l. II, p. 709.

Les six lettres qui suivent le nom d'Hercule sont un *beth*, un *ain*, un *lamed*, un *tzade*, un *resch*, un *aleph*, & forment ces deux mots, לְעֵיִן, c'est-à-dire, *Domino Tyri*. Le nom de Tyr est exprimé sur les médailles de cette ville par un *tzade* & un *resch*, figurés précisément comme ils le sont ici.

Les quatre dernières lettres de cette ligne sont 1.^o un *hé*, dont la valeur est fixée par d'autres exemples que je produirai

bien-tôt; 2.^o un *nun*, 3.^o un *daleth*, 4.^o un *resch*. Cette dernière est par sa longueur distinguée de la précédente; les quatre lettres jointes ensemble forment le mot *וְנָרַךְ*, *votum*.

Les quatre premières lettres de la seconde ligne sont un *aïn*, un *beth*, un *daleth*, & une lettre qui se trouve figurée un peu diversement dans la seconde inscription (*voyez la dernière lettre de la première ligne, au n.^o 2*); mais dans la copie de cette seconde inscription donnée par M. Gori, cette lettre a la forme d'un *nun*; on aperçoit la même forme dans la première inscription, au milieu de quelques traits qui sont étrangers à la lettre, ou qui peuvent être regardés comme un *aleph* étroitement uni avec le *nun*. Il faut donc lire, *וְנָרַךְ* ou *עֲבָרָנָא*, & les deux leçons donnent également le mot *fecimus*, qui se rapporte au mot *votum*, dont il est précédé. *עֲבָרָנָא*, pour dire *faire un vœu*, est une expression qui se trouve dans la version Chaldaïque de l'Écriture, & qui se lie avec la suite de l'inscription.

Les six lettres suivantes sont un *aïn*, un *beth*, un *daleth*, un *aleph*, un *sannech*, un *resch*, & donnent le nom d'*Abdassar*.

Comme le mot *aschera* ou *assarach* paroît être la même chose que le mot *astarte*^a, on peut penser que le nom d'*Abdassar* est le même que celui d'*Abdastartus*; Josèphe parle d'un roi de Tyr qui portoit ce dernier nom^b.

^a Seld. de Diis Syris, Syntagm. 2, pag. 160.
^b Andr. Beyer, addit. ad Syntagm. Seld. 287.
^c Cont. Apton. lib. 1, p. 449.
edit. Haverc.

Je rends les quatre lettres qui suivent par ce mot, *וְנָרַךְ*, & *frater meus*; le *vau* est à peu près semblable à celui des Hébreux; l'*aleph* a paru déjà deux fois sous la même forme & avec la même valeur; le *heth* est déterminé par des médailles, & l'*ioud* est le même que le Samaritain, qui s'étoit conservé dans le Phénicien, ainsi que plusieurs autres lettres.

Les six dernières lettres de cette ligne forment le nom d'*Asseremor* ou *Asserimor*. Josèphe cite un roi de Tyr nommé *Ἀσσεμόριος*. Ce nom vient d'*aschera* ou *assarach* (*lucus*) & de *mor*, qui en Syriaque, & apparemment en Phénicien, signifie *Seigneur*. Les Grecs paroissent avoir terminé en *os* les noms Phéniciens qui finissoient en *op*; par la même raison que les mots Lacédémoniens, terminés en *op*, avoient chez les autres

Joséph. ibid.

peuples de la Grèce une terminaison en *os*, Τιμόθιος, Τιμόθιος; Μιλήσιος, Μιλήσιος, &c. Boeth. de Mus. l. 1, c. 1.

Nous avons vû dans l'inscription Grecque que deux frères, nommés *Denys* & *Sérapion*, étoient auteurs du monument que nous expliquons; ils sont appelés dans la Phénicienne, *Abdassar* & *Asseremor*, suivant un usage assez commun en Orient, où les particuliers, ainsi que les villes, avoient un nom oriental & un nom Grec, & les employoient tour-à-tour relativement à la langue des monumens ou des actes qu'ils dressoient. C'est ainsi que le philosophe Asdrubal de Carthage fut connu des Grecs sous le nom de *Chitomachus*^a, & que Porphyre le fut des Tyriens sous celui de Malchus^b. C'est ainsi que l'auteur d'un monument Grec & Palmyrénien, conservé au Capitole, est appelé *Jarhi*, fils d'*Halibi*; fils d'*Iarhi*, dans l'inscription Palmyrénienne; & *C. Aurelius Heliodorus*, dans la Grecque.

^a Laër. tom. 1, pag. 266, édit. Menag. Boeth. p. 744.
^b Porphyr. de vit. Plot. apud Fabric. Bibliot. Græc. tom. 1V, p. 120.

Continuons notre explication. La troisième ligne commence par quatre lettres, qui sont un *he*, un *mm*, un *berli* & un *nun*; elles forment une assez grande difficulté: les deux dernières donnent le mot *בן*, *filius*; mais ce mot devoit être au pluriel. Seroit-ce que, parmi les Phéniciens, le pluriel auroit été quelquefois désigné par l'addition d'un *he* & d'un *nun*, de même que les Chaldéens ont ajouté au commencement & à la fin de ce mot, un *aleph* même au singulier? Ou ne seroit-ce pas plutôt que ces deux lettres, *he*, *nun*, désignant le pronom *is*, *ille*, signifieroient qu'*Abdassar* & *Asseremor* n'étoient frères que par adoption? Je n'ose décider, & je me contente d'observer que la difficulté ne concerne que la langue Phénicienne, dont on ignore tous les procédés, & nullement la valeur des lettres que je crois suffisamment établie dans ce Mémoire.

Dans l'inscription Grecque, *Denys* & *Sérapion* sont fils de *Sérapion*; il faut donc que dans la Phénicienne *Abdassar* & *Asseremor* soient fils d'*Asseremor*; & c'est justement ce nom qui est exprimé par les six lettres suivantes, les mêmes que les six dernières de la seconde ligne. J'ai souligné les unes & les autres, afin que leur rapport devînt plus sensible.

Fff ij

Ce trait de conformité me paroît donner la plus grande certitude à l'alphabet que je produis.

Les deux lettres suivantes, *beth*, *num*, forment le mot כן, *filius*, & précèdent six lettres que nous avons déjà trouvées dans le même ordre vers le commencement de la seconde ligne, & qui nous ont donné le nom d'*Abdassar*. Je les ai distinguées dans les deux endroits par des points placés au dessous: on a mis ici un degré de plus à la généalogie des deux frères, & c'est ce que nous avons vu plus haut dans l'inscription Palmyrénienne du Capitole.

Il reste à expliquer les quatre dernières lettres de la troisième ligne, & toute la quatrième; elles doivent avoir quelque rapport à l'épithète APXHΓETEI, qui dans l'inscription Grecque est jointe au nom d'Hercule. Les deux premières sont un *caph* & un *he*, qui doivent être rendues par le mot *sic* (ainsi), en joignant les deux dernières avec les trois premières de la ligne suivante, on aura מַעֲלֵם, dont nous séparons le *mem*, affixe de la troisième personne du pluriel, reste מַעֲלֵם, participe du verbe מַעַל au *piel*. Ce verbe, dans cette conjugaison, est traduit par *obliquare*, *pervertere*, & signifioit, suivant les apparences, parmi les Phéniciens, *détourner*, *égarer*. Le dernier mot est composé d'un *iod*, d'un *beth*, d'un *resch*, d'un *caph* & d'un *mem*, qui joints ensemble signifient *benedicāt eis*; en conséquence, je traduis la fin de l'inscription de cette manière: *ainsi que celui qui les a égarés, les bénisse*. On pourroit aussi à la faveur de quelques suppositions, que je supprime pour abrégér, traduire: *ainsi puisse-t-il les bénir dans leur route oblique*, c'est-à-dire, après qu'ils ont été égarés. L'une & l'autre traduction prouveroit que le monument fut consacré par des Phéniciens que la tempête avoit jetés dans l'isle de Malte.

Terminons cette longue analyse par l'explication littérale de toute l'inscription, mise en parallèle avec la Grecque. Suivant cette dernière, *Denys & Sérapion de Tyr, fils de Sérapion*, ont consacré un monument à *Hercules*, surnommé *Archégètes*, c'est-à-dire, chef ou conducteur. Voici comme on a exprimé la même idée dans l'inscription Phénicienne: *Abdassar &*

Afferemor, fils d'Afferemor, fils d'Abdassar, avons fait ce vœu à notre Seigneur Melcrat, divinité tutélaire de Tyr. Puisse-t-il les bénir après les avoir égarés, ou dans leur route incertaine.

J'ai exposé sans peine deux ou trois difficultés qui m'ont arrêté dans l'explication de ce monument; & par la solution que j'en ai donnée, je ne me flatte pas d'avoir dissipé tous les doutes; mais on ne doit pas perdre de vûe que je travaille moins sur la langue Phénicienne que sur l'alphabet Phénicien; & je dois ajouter que, malgré les nouvelles idées que l'on aura sur les difficultés dont il est question, on ne donnera pas aux lettres une valeur différente de celle qui leur est assignée dans l'alphabet que je publie ici, & que je vais à présent appliquer aux médailles.

Les Antiquaires qui ont voulu expliquer les lettres Phéniciennes, tracées sur les médailles de Tyr & de Sidon, ont conjecturé, avec raison, qu'elles représentoient les noms de ces villes; mais ils ont hésité ou se sont trompés sur la valeur de la plupart de ces lettres; & comme le détail de leurs doutes ou de leurs erreurs me mèneroit trop loin, & ne seroit d'aucune utilité, je me contenterai d'exposer en peu de mots la vraie leçon des médailles dont il s'agit.

On trouve souvent sur celles de Tyr un *lamed*, un *tzade* & un *resch*. (*Voyez le n.º 1.º de la II.º planche.*) Le *lamed* est un article qui, sur plusieurs médailles Phéniciennes, précède le nom des villes où elles ont été frappées, & qui, suivant les Grammairiens, régit quelquefois le génitif. Le *tzade* & le *resch* forment le mot *tsor*, c'est-à-dire *Tyr*. Il faut observer que ces trois lettres Phéniciennes s'offrent sur différentes médailles de Tyr avec quelques variétés; j'en ai donné des exemples sous le n.º 2 de la même planche.

On voit sur une médaille de bronze, conservée au cabinet du Roi, d'un côté une tête de femme, couverte d'un voile, & couronnée de tours; de l'autre côté paroît une galère, avec le nom de Sidon exprimé au dessus en Grec, & au dessous en caractères Phéniciens (*planche II, n.º 3.*) Le premier de ces caractères est un *lamed*, & sert d'article; les trois autres

*Reland. Palæst.
pag. 1014 &
1046.*

*Momfauc.
Palæogr. Græc.
p. 118.*

Planche II.

*Buxtorf, thes.
Gram. p. 542.*

sont un *tsade*, un *daleth* & un *nun*, qui forment le nom de *Sidon* : ici le *lamed* est clairement distingué du *nun*, avec lequel on seroit d'autres fois tenté de le confondre.

Comme sur les médailles Grecques de Sidon on lit tantôt ΣΙΔΩΝΟΣ & tantôt ΣΙΔΩΝΙΩΝ, de même, sur les médailles Phéniciennes de cette ville, on voit tantôt son nom au singulier, & tantôt au pluriel, le nom du peuple qui l'habitoit. Pour exprimer ce dernier nombre, il faudroit ajoûter aux quatre lettres que présente la médaille précédente, un *iöd* & un *mem*; mais on supprimoit assez souvent le *iöd*, & j'en trouve plusieurs exemples sur les médailles Phéniciennes (a) : ainsi la légende de la médaille, gravée sous le n.^o 4 de la II.^e planche, doit se lire *Latsidonim* (*Sidoniorum*).

Ces remarques nous conduisent à l'explication d'une médaille singulière, que j'ai fait graver au n.^o 5 de la même planche; elle représente d'un côté la tête d'Antiochus IV, roi de Syrie, & au revers la moitié d'une galère, avec cette légende, qui contient le nom du Prince & celui des Tyriens, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΤΥΡΙΩΝ. On trouve au dessous de la galère une inscription Phénicienne que je vais analyser; la première est un *lamed*, qui sert d'article comme dans les médailles précédentes; viennent ensuite un *tsade* & un *resch*, qui forment le nom de *Tyr*: il est suivi d'un *aleph* & d'un *mem*, c'est-à-dire, du mot Phénicien qui répond à celui de *mère*; les quatre dernières lettres sont un *tsade*, un *daleth*, un *nun* & un *mem*, ce qui fait *Tsidonim* (*Sidoniorum*); la légende entière doit donc s'expliquer ainsi: *Tyri matris Sidoniorum*.

Un pareil titre semble d'abord ne pas convenir à la ville de *Tyr* qui, suivant plusieurs auteurs, étoit une colonie de

(a) Parmi ces exemples, je citerai celui des médailles de bronze qu'on attribue à Cossyre, & sur lesquelles on voit au revers, dans une couronne de laurier, cinq lettres Phéniciennes, toujours mal lûes, toujours mal expliquées. En prenant, avec quelques auteurs (*Mém. de l'Acad.*

des Bell. Lett. t. IX, p. 160), la première pour un *koph*, je regarderai la seconde comme un *samech*, la troisième comme un *resch*, la quatrième comme un *nun*, & la cinquième comme un *mem*, & j'aurai le mot *Kofurnim*, qui est le nom du peuple qui habitoit Cossyre.

Sidon; mais les révolutions qu'elles avoient éprouvées l'un & l'autre pendant une longue suite de siècles, avoient pû confondre leurs droits & les traces de leur origine. Si l'une se prévaloit de son ancienneté, l'autre pouvoit se glorifier de son éclat & de sa puissance. Du temps de Salmanazar, Sidon paroît avoir été dans la dépendance de Tyr, & plusieurs siècles après, lorsqu'on fit la distribution des provinces Ecclésiastiques, elle fut comprise dans celle de la Phénicie première, dont Tyr étoit la capitale; d'ailleurs dans les disputes qui s'élevoient entre les villes au sujet de la prééminence, il n'étoit pas toujours question de droits bien réels. Il est certain que Tyr & Sidon aspiraient également au titre de métropole de la Phénicie, en conséquence Tyr a pû s'appeler *mère* ou métropole des Sidoniens, comme dans la médaille que je viens d'expliquer (b); & de son côté Sidon a pû se nommer sur d'autres médailles *mère* ou métropole de Tyr.

Joseph. Antiq.
lib. IX, c. 14.

Oriens Christ.
t. II, p. 802.

Strab. l. XVI,
p. 756.

La médaille gravée sous le n.^o 6 n'est pas moins singulière que la précédente; elle représente d'un côté la tête d'Antiochus IV, roi de Syrie, & au revers la figure de Neptune. Le nom du Prince est exprimé en grec ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ, & ces deux mots sont suivis d'une inscription Phénicienne qui renferme trois mots dont voici l'analyse: on trouve d'abord deux *lamed*, un *aleph*, un *daleth*, un *caph* & un *aleph*; le premier *lamed* est l'article, les autres cinq lettres forment le nom de *Ladika* ou *Laodika*, & désignent la ville de Laodicée: le second mot est composé d'un *aleph* & d'un *mem*, & signifie *mère*: le troisième mot contient un *beth*, un *caph*, un *nun*, un *ain* & un *mun*, c'est-à-dire *in Canaan*: l'inscription entière doit donc se rendre par cette phrase latine, *Laodiceæ matris in Canaan* (de Laodicée mère, en Canaan). Reprenons cette

(b) La ressemblance du *daleth* avec le *resh*, dans l'écriture Phénicienne, & les témoignages des Anciens, qui au lieu de dire *Tyrius* disent souvent *Sarranus*, pourroient faire penser que la légende doit s'expliquer ainsi: *Tyri matris Tyriorum*. Mais 1.^o à quoi bon exprimer sur la

monnaie que Tyr est capitale des Tyriens. 2.^o Lorsque sur les monumens Phéniciens il se trouve des *resh* & des *daleth*, on prolonge souvent la queue des premiers pour les distinguer des seconds, & cette différence est observée sur plusieurs médailles semblables à celles que je publie ici.

inscription : la ville de Laodicée dont il s'agit ici, connue aujourd'hui sous le nom de *Latiké* ou *Ladik*, étoit en Syrie sur le bord de la mer; elle rapportoit son origine à Seleucus Nicator, & de-là on pourroit conclurre qu'elle ne devoit être habitée que par des Grecs, & ne pas offrir des lettres Phéniciennes sur ses monumens; mais Seleucus ne fit que la rétablir: elle s'appeloit plus anciennement Ramitha, & ce nom suppose que ses anciens habitans étoient Phéniciens.

Le titre de *mère* ou métropole, qu'on lui donne sur la médaille, désignoit, dans cette partie de l'Orient, des villes considérables; dans le second livre des Rois, il est dit, *vous voulez détruire une ville & mère en Israël*; le thargum de Jonathan expliquant ce verset, s'exprime ainsi: *vous voulez détruire une ville qui est forte, grande & mère en Israël*. Il faut même observer que le titre de *mère* se trouve avec le même régime dans les textes cités, & sur la médaille; on voit d'un côté *mère en Israël*, & de l'autre *mère en Canaan*. J'observerai encore que dans le texte hébreu, on donne le nom de filles aux villes ou bourgades qui dépendoient des villes mères; c'est ainsi qu'on lit, dans le livre des Nombres^a, *Hesebon & ses filles*, dans Josué^b, *Accaron & ses filles*, dans le premier livre des Paralipomènes^c, *Canath & ses filles*, &c. J'ajoute enfin que c'est vrai-semblablement de-là que plusieurs villes de Syrie, comme Damas, Tyr, Sidon, Laodicée, ont pris dans la suite sur leurs médailles le titre de métropoles.

^aC. 21, v. 25.

^bC. 15, v. 45.

^cCap. 2, v. 23.

Geograph. sacr.
pag. 2. Lib. II,
c. 16, p. 767.

Je ne pourrois, sans une trop longue discussion, montrer que sous les rois de Syrie le nom de Canaan convenoit au pays où se trouvoit la ville de Laodicée; il suffit que ce nom soit clairement exprimé sur la médaille: les peuples de ce canton l'avoient conservé, comme ils ont conservé jusqu'à ce jour les anciens noms de leurs villes; du temps même de S.^t Augustin il étoit en usage aux environs d'Hippone; c'est une remarque déjà faite par Bochart, qui rapporte ce passage de S.^t Augustin: *Interrogati rustici nostri quid sint, respondentes Chanani, corruptâ scilicet, sicut in talibus solet, unâ litterâ, quid aliud respondem, quàm Chananæi.*

La lettre que je prends pour un *caph* sur cette médaille, paroît être un *ghimel* sur d'autres monumens Phéniciens; seroit-ce que les habitans de Laodicée auroient prononcé Ganaan au lieu de Canaan ? ou donnoient-ils au *caph* la forme qu'ailleurs on donnoit au *ghimel* ! d'autres monumens éclairciront un jour cette légère difficulté.

Je passe aux médailles de Sicile; elles sont remarquables par la nature des types & par la beauté du travail: sur celle du n.^o 7 on voit d'abord un *mem*, un *heth*, un *nun* & un *thau* (c), qui forment par leur réunion *Mahhanoth*; c'est le pluriel du mot *Mahhana*, qui signifie un camp. Pour prouver qu'il désigne ici une ville, je pourrais citer les villes nommées *castra Cæcilia*, *castra Julia*; je citerais avec plus d'avantage encore une ville de la tribu de Gad, qu'on nommoit les deux camps; mais j'ai des preuves plus directes à proposer. Qu'on jette les yeux sur les médailles des n.^{os} 8 & 9, sur la première, le mot *Mahhanoth* est précédé des deux lettres *ain* & *mem*, qui jointes ensemble signifient *populus* (d); sur la seconde ce dernier mot est de plus précédé d'un *hé*, qui est l'article: de manière que ces trois médailles donnent 1.^o *Mahhanoth*, 2.^o *Δῆμος Mahhanoth*, 3.^o *ὁ Δῆμος Mahhanoth*.

Plin. lib. 17, cap. 22.

Jos. cap. 21, vers. 37. Genes. c. 32, vers. 2.

La médaille du n.^o 10 ne diffère, pour la légende, du n.^o 9 qu'en ce que les lettres sont gravées à contre-sens, & que la première pourroit être un *mem* au lieu d'un *hé*; ce qui néanmoins ne changeroit rien au nom de la ville: les types qu'on y voit ont visiblement rapport à Carthage.

Je reviens à la médaille du n.^o 7; elle représente au revers un cheval à mi-corps; au-dessus une Victoire tient, à ce qui paroît, une palme & une couronne; dans le champ est un grain

(c) J'avois pensé d'abord que cette lettre étoit un *he*, parce qu'elle diffère en quelque chose du *thau* ordinaire; mais j'ai préféré de lui donner la valeur du *thau*, quoiqu'il en résultât le même sens si on la prenoit pour un *he*.

(d) Le savant Aldrete (*Antigued. de Esp. p. 177*) a rapporté cette médaille d'après Antoine Augustin,

& croit que l'on doit y lire KAK-KABH, qui signifioit *tête de cheval*; c'est un des noms qu'on donnoit à Carthage. M. le Clerc (*Lett. de Cuper, p. 349*) n'a pu découvrir le mot KAKKABH dans la légende Phénicienne, mais il a cru y voir l'équivalent; il prétend qu'elle signifie *superior pars equi*.

Tome XXX.

* G g g

de blé, & au-dessous du cheval sept lettres Phéniciennes. Les trois premières sont un *koph*, un *resh* & un *thau*, ce qui forme le mot קרת, c'est-à-dire *urbs* : les quatre autres lettres sont un *heth*, un *daleth*, un *schin* & un *thau*, ce qui donne le mot חדשת, c'est-à-dire *nova* ; les deux mots joints entre eux signifient donc *nouvelle ville*, & doivent être regardés comme le nom de Carthage ; car le nom de *Carthada* ou Carthage, ne signifioit pas autre chose chez les Phéniciens.

Solin. c. 27.
Steph. in KapX.

J'attribue ces médailles à la ville de Palerme, & je me fonde sur les raisons suivantes. 1.^o Il est naturel de les rapporter à une ville habitée ou par des Phéniciens, ou par des Carthaginois ; or, suivant Thucydide, Palerme étoit une des trois villes où les Phéniciens s'étoient retirés à l'arrivée des Grecs en Sicile ; & , suivant Polybe, elle étoit comme la capitale des États que les Carthaginois possédoient en cette île. 2.^o Paruta, qui écrivoit en Sicile & à Palerme même, les attribue à cette ville ; & le P. Lupi, qui y avoit passé quelque temps, observe, d'après le témoignage de ses habitans, que celle du n.^o 9 doit lui être rapportée. 3.^o Sur les médailles que je publie on voit une tête de femme entourée de dauphins, & la tête d'Hercule couverte de la peau de lion ; la première paroît sur les médailles de plusieurs villes de Sicile, & la seconde sur celle de Palerme en particulier : les revers sont des symboles de Carthage, & prouvent que les médailles ont été frappées chez un peuple qui étoit dans la dépendance de cette ville.

Lib. VI, t. II,
pag. 379, edit.
Duker.

Lib. I, p. 39.
edit. Casaub.

Sicil. descrin.
Leti. Filolog.
p. 23.

Paruta, pl. III,
n.^o 24, & pl. X,
n.^o 91.

Au reste, les deux mots que j'ai traduits par *nouvelle ville*, pourroient absolument désigner ce quartier de Palerme qu'on appeloit, suivant Polybe, *la ville neuve* ; mais il est plus naturel de les rapporter à Carthage (e).

Polyb. lib. I,
p. 39.

(e) On trouve dans Paruta (*tab. I, n.^o 1*) une médaille sur laquelle on a lû KART. c'est-à-dire *Carthago*, & PAN. qu'on a pris pour *Panormus*. Mais pourquoi ce dernier nom seroit-il en latin ! c'est une difficulté qu'Havercamp s'efforce en vain de résoudre (*Comment. t. I, p. 54*). Je croirois plutôt qu'on a mal lû cette

médaille : nous en avons de semblables qui ne présentent que le nom de Carthage ainsi figuré, C A R T H A G. On a lû les trois dernières lettres dans un sens contraire, & on en a fait le mot P A N.

Depuis la lecture de ce Mémoire, j'ai examiné une inscription Phénicienne, gravée autour d'un vase

DE LITTÉRATURE. 419

Je me servirai de ces monumens pour expliquer une médaille rapportée par Goltz^a & Antoine Augustin^b, attribuée par ces deux Antiquaires à l'un des deux Princes qui, sous le nom de Denys, ont occupé le trône de Syracuse, & gravée au n.^o 11 de la seconde planche. Elle ne diffère de celle du n.^o 7 que par le mot ΔΙΟΝΥΣΙΟΥ, tracé sur un des côtés de la médaille, avec le symbole ordinaire de la Sicile. On voit au revers des traces visibles des deux mots Phéniciens קרת הרשת, *urbs nova* (nouvelle ville). Si cette légende se rapporte à Carthage, comme on doit le présumer, la médaille sera un monument de l'alliance du roi de Syracuse avec les Carthaginois.

^a Goltz. Sicil.
tab. x 1111.
n.^o 1.
^b Dialogh. de
Ant. Agost. dial.
6, p. 186.

Diad. Sicil.
l. xv, p. 340.
edit. Rhodom.

La médaille du n.^o 12 offre d'un côté la tête de Cérès entourée de dauphins, & de l'autre une figure dans un char à quatre chevaux; à l'exergue est une légende Phénicienne, dont les deux premières lettres sont un *ain* & un *mem*, c'est-à-dire *populus*; les suivantes sont un *mem*, un *nun*, un *koph*, un *resch*; la sixième, quoiqu'à demi détruite, paroît être un *thau*; ces lettres forment le mot מנקרת; & si on les joint au mot qui les précède sur la médaille, on aura עם מנקרת, c'est-à-dire

de terre, trouvé dans les fondemens du Collège, & conservé dans le cabinet des Jésuites de Palerme. Je l'ai fait représenter dans la V.^e planche, d'après les copies qu'en ont données le P. Lupi (*Epit. Sev. mart. p. 86*), & M. Schiavo, dans son précieux recueil d'Inscriptions, publié à Palerme en 1762 (*p. 61*); le P. Lupi avoit oublié trois lettres dans sa copie, & dit, au sujet des caractères Phéniciens gravés sur le vase, *Quos tamen nisi Sybilla legerit, interpretari credo potesse neminem, ut aiebat ille apud Plaut.* M. Schiavo a rendu plus exactement l'inscription: elle présente quatre lettres incertaines, la première, la troisième, la onzième & la dernière; la première, qui sur des monumens d'un autre pays est un *heth*, paroît être sur celui-ci un *he*; la seconde est un *ain*; la troisième,

que je n'ai trouvée que sur les copies infidèles de quelques autres monumens, peut être prise pour un *thau*; la quatrième est un *resch*; la cinquième un *beth*; la sixième un *ain*; la septième un *lamed*; le mot entier donneroit le nom d'*Hatherbal* ou *Adherbal*. Le mot suivant est composé d'un *beth* & d'un *nun*, & doit être rendu par *filius*. Dans le troisième mot la première lettre est un *mem*, la seconde doit avoir la valeur de la lettre *s*, la troisième est un *lamed*, & la quatrième un *heth*, ce qui fait *Mislah*, ou quelque chose d'approchant; c'est le nom du père d'*Hatherbal*: la dernière lettre me paroît un de ces sigles qu'on gravoit sur les vases, pour en désigner la capacité. Le nom d'*Hatherbal* est, suivant les apparences, celui de l'ouvrier qui avoit fait le vase.

Ggg ij

Cicer. in Verr.
act. 2, lib. III,
cap. 42.
Plin. l. III, c. 8.
Ptol. l. III, c. 4.

Fazell. de rebus
Sicul. lib. IV,
p. 101.

le peuple, ou les habitans de *Minkaroth*. Il y avoit en Sicile une ville nommée dans les Anciens, *Imachara*, *Imichara*, *Hemichara*; parmi les Modernes, les uns la placent vers le milieu de la Sicile, & les autres vers le promontoire *Pachynum*: peut-être faut-il distinguer deux villes de ce nom en Sicile. Quoi qu'il en soit, le nom de *Minkara* paroît venir de la racine נקרה, *effodit*, *perfodit*, d'où l'on a fait נקרה (*caverne*), & d'où l'on a pu faire par analogie מנקרה, au pluriel, pour désigner la même chose. Or suivant *Fazell*, à *Citatella*, qu'on appelle encore aujourd'hui *Macharis*, on voit des cavernes considérables: *In medio etiam urbis specus longissima, & pro tractus ratione lata viis & frequentibus utrinque sepulchris distincta, non sine voluptate inspiciuntur, quod subterranea quasi civitatis speciem præ se ferunt extra mania verò ad p. ferè m. occidentem versus, specus sunt aliæ ingentes, & eodem penè modo in ripe excavatæ, quæ ab accolis hodie Grutta Maccharis appellantur, tumulorum frequentia insignes.*

Après être parvenu à lire les médailles Phéniciennes, rien n'est si difficile que de reconnoître les villes qui les ont frappées; pour ne pas m'éloigner de la Sicile, ce pays fut long-temps occupé par des nations qui n'avoient de commun entr'elles que l'envie de se détruire mutuellement, par les Sicanien, les Sicules, les Phéniciens, les Carthaginois, les Grecs & les Romains. Au milieu des guerres, que la diversité d'intérêts a successivement excitées parmi tous ces peuples, combien de villes qui ont été détruites! combien d'autres, dont les noms ont été changés ou défigurés par les Grecs & par les Romains! Le nom ancien ne se retrouve plus dans leurs auteurs; & quand on veut en suivre la trace dans le nom qu'ils lui substituent, on tombe & on se perd dans un amas confus d'étymologies.

Pour éviter cet écueil, autant qu'il est possible, on peut faire usage des deux remarques suivantes; 1.^o c'est de s'assurer des lieux où se trouvent communément les médailles qu'on veut expliquer, & d'étudier les caractères qui déterminent à les attribuer à un pays plutôt qu'à un autre; 2.^o c'est, quand il est question de médailles de Sicile, d'examiner si les noms

de villes rapportés par les auteurs Grecs & Latins, ne pourroient pas, avec un léger changement, être réduits à leur forme primitive. Nous avons vu plus haut que les Phéniciens ajoutaient au nom d'une ville le mot *am*, qui signifie *populus*. Or ce mot, par l'usage, par la différence des dialectes, par la faute des copistes, a pu s'adoucir ou recevoir une aspiration, changer de son ou perdre une de ses lettres, lorsqu'elle étoit suivie d'une lettre du même organe. Je me refuse pour le présent à l'application que je pourrais faire de ces remarques, & je passe à un objet plus important.

En 1745, M. Richard Pococke publia trente-trois inscriptions Phéniciennes, qu'il avoit trouvées dans les ruines d'une ancienne ville de Chypre. M. Swinton, s'avant professeur d'Oxford, en expliqua deux, & les éclaircit dans une Dissertation imprimée en 1750; elles sont très-courtes, & ne présentent que sept lettres différentes, déjà connues par l'alphabet Samaritain.

Descrip. of the East. tom. 11, p. 213.

Inscr. cit. in-4.º Oxon. 1750.

Il s'est glissé bien des erreurs dans les copies de M. Pococke, dont la plupart ne représentent que de simples fragmens; presque toutes ces inscriptions étoient destinées à des tombeaux, & ne contiennent que des noms propres; cependant, comme elles peuvent servir à fixer la valeur de certaines lettres Phéniciennes, j'ai cru devoir joindre ici les éclaircissements qu'elles m'ont fournis.

J'ai fait graver la seconde des inscriptions de M. Pococke, au n.º 1.º de la planche III; je l'ai mise au-dessous en lettres hébraïques, avec les corrections dont elle m'a paru susceptible. Les mots de cette inscription sont pour l'ordinaire séparés par des points; l'explication en devient plus facile: cependant j'ai hésité à la donner, & je sens qu'on pourra me dire, *incedis per ignes suppositos cineri doloso*.

Planche III.

Les trois premières lettres sont un *aleph*, un *nun*, un *mem*; elles peuvent signifier *dormiam* ou *dormio*, & répondre au mot *jaceo*, qui convient à une inscription sépulcrale. Les six lettres suivantes offrent le même nom d'Abdassar que nous avons vu plus haut dans l'inscription de Malte; après ce mot je lis *ben*

G g g iij

Buxt. lex.
Chald. p. 971.

Abdisssem ben Hhad ou *Chad*, c'est-à-dire, *fils d' Abdisssem* fils de *Hhad* ou *Chad*. Le dernier mot de cette ligne est composé d'un *mem*, d'un *tsade*; d'un *beth* & d'un *thau*; ce qui forme *matsebeth* ou *monumentum*: c'est le mot que les Juifs tracent quelquefois sur leurs tombeaux; mais comme dans l'inscription dont il s'agit, il ne peut se lier avec ce qui précède & ce qui suit, je pense plutôt qu'il signifie *ex tsebeth* ou *tsabath*, & qu'il désigne la patrie de cet Abdassar. Je vois sur une médaille Phénicienne les mêmes lettres pour énoncer une ville dont la situation m'est inconnue.

Les deux premières lettres de la seconde ligne sont un *lamed* & un *mem*, qui doivent être précédées sur la pierre d'une lettre oubliée dans la copie. Je suppose que c'est un *schin*, & j'ai le mot שֵׁן, *pax*: les quatre lettres suivantes sont un *beth*, un *heth* & deux *iöd*, & signifient, *pendant ma vie* ou *dans ma vie*: une lacune qui paroît dans le mot suivant m'empêche de l'analyser: il paroît seulement que la phrase entière signifioit qu'Abdassar avoit passé tranquillement sa vie.

Les quatre mots qui suivent, à la faveur de deux corrections très-légères & très-faciles, peuvent se traduire de cette manière: *je me suis reposé sur le lit pour la suite des siècles*. Le lit, pour le tombeau, est une expression consacrée dans l'Écriture; Isaïe If. c. 57. v. 2. se sert des mêmes termes que l'inscription pour exprimer, *se reposer sur le lit*.

Le commencement de la quatrième ligne est défiguré dans la copie de M. Pococke; la ressemblance du *mem* & du *schin* m'autorise à prendre la première lettre pour un *schin*; la seconde est un *thau*, la troisième conserve les traces sensibles du *iöd*, la quatrième est un *thau*; les quatre lettres réunies peuvent signifier *posuit*, au féminin (*f*). La lettre suivante est un *aleph*; on voit ensuite un *mem* ou un *schin*, après un *thau*, suivi d'une forme de lettre qui est fort altérée, & que je crois être sur

(*f*) Je soupçonne que la troisième lettre que je prends pour un *iöd*, s'est glissée dans la copie, & qu'il faut lire תָּשַׁב (*posuit*); on peut néanmoins conserver l'*iöd*, en supposant, ce qui

est très-vraisemblable, qu'il y avoit, suivant les pays, différentes manières de conjuguer le verbe Phénicien qui signifie *ponere*.

le marbre un *iod*. Si la seconde est un *mem*, il faut traduire *ancilla mea*; si c'est un *schin*, comme il y a plus d'apparence, on traduira *uxor mea*. On trouve ensuite le nom de cette femme, composé d'un *mem*, d'un *thau*, d'un *resch*, ou d'un *daleth* & d'un *thau*; ce qui peut faire *Mathrath* ou *Mathedath*, &c. les mots suivans doivent s'analyser ainsi:

Beth & *thau* (*filia*) *thau*, *aleph*, *mem*, & une lettre incertaine, parce qu'elle est mal formée dans la copie: c'est un nom d'homme qui commençoit par *tham*:

Beth & *nun* (*filius*)

Ain, *beth*, *daleth*, *mem*, *lamed*, *caph* (*Abdmelec*).

Telle seroit donc la traduction de ce monument: *Je dors* (d'un sommeil éternel moi) *Abdassar*, fils d'*Abdssifem*, fils de *Chad* (de la ville) de *Tjabeth*. *Après avoir passé tranquillement ma vie, je me suis reposé dans le tombeau pour la suite des siècles. Mathrath mon épouse, fille de Tham... fils d'Abdmelec, a posé ce monument.*

La quatrième inscription de M. Pococke mérite de l'attention. (*Voyez le n.º 3 de la III.º planche*) Le premier mot paroît être un nom propre, & devoir se rendre par *Tharaamé*; le second, composé d'un *mem*, d'un *lamed* & d'un *caph*, signifie *Rex*; le troisième, formé d'un *iod*, d'un *thau* & d'un *lamed*, fait *Ithal*. C'est, à ce que je pense, la ville d'*Idalium* en Chypre. La dernière ligne semble donner ces deux mots, *Rab hadasch* (*Princeps novus*). Mais je pense qu'il manque ici quelques lettres ou quelques mots, que la première lettre, mal figurée dans la copie, est un *koph*, & qu'il faut lire *sepulchrum novum*, ou bien *sepultus est in mense*..... Quoi qu'il en soit, ce roi d'*Idalium* n'est pas le seul qui soit mentionné dans les inscriptions Phéniciennes de Chypre; la première offre plusieurs fois le mot *Melcc* (*Rex*), joint à différens noms de Princes ou de villes, & l'on sait qu'il y avoit autrefois en Chypre plusieurs dynasties particulières.

Je pourrois éclaircir, en tout ou en partie, d'autres inscriptions de Citium; mais la règle que je me suis imposée, de ne travailler que d'après les monumens, autant qu'il est

possible, ne me permet pas de m'arrêter plus long-temps sur cet objet.

J'aurois pu de même rapporter un plus grand nombre de médailles; mais leur explication entraînoit tant de détails & de conjectures, que j'ai pris le parti de les supprimer (g).

Les monumens que j'ai tâché d'éclaircir, servent de base
 Planche IV. aux alphabets que j'ai fait graver dans la quatrième planche, & dont on trouvera l'explication à la fin de ce Mémoire.

Ces monumens sont importans, non par leur objet, mais par les lumières qu'ils répandent sur la Littérature orientale; jusqu'à présent des efforts redoublés n'avoient servi qu'à jeter de la confusion dans l'arrangement des lettres Phéniciennes. Il n'en est presque point qui, dans certains alphabets, n'ait été mise en son véritable rang; il n'en est point qui ne se trouve déplacée en d'autres alphabets; ce que d'heureuses conjectures avoient établi, des conjectures qui ne paroissent pas moins heureuses, le détruisoient à l'instant. A l'aspect des monumens que nous publions, tout système doit s'évanouir: nous retournons au point d'où il auroit fallu partir, & nous citons des faits & non des opinions.

Cependant ces premiers essais laissent encore bien des découvertes à desirer. Les alphabets que nous avons dressés, peuvent s'appliquer avec succès aux monumens trouvés en Phénicie; ils peuvent concourir à l'explication de ceux qu'on a découverts en Chypre, en Sicile, & peut-être en Cilicie; mais les médailles frappées en Afrique & en Espagne présentent plusieurs lettres Phéniciennes, assez différentes pour

(g) Dans une lettre imprimée dans le Journal des Savans, (mois d'Août 1760) j'annonçai (p. 8) le Mémoire que je publie aujourd'hui, & j'ajoutai que je tâchois d'y éclaircir 1.^o une inscription Phénicienne qui est à Carpentras; 2.^o plusieurs médaillons d'argent dont l'un, suivant quelques Antiquaires, représentoit la tête d'Annibal; dont les autres offroient un lion domptant un

taureau ou un cerf. J'ai depuis examiné l'inscription de Carpentras avec plus de soin, elle m'a paru mériter un Mémoire particulier, & je l'ai lû à l'Académie. J'ai examiné les médailles de nouveau, l'explication que j'en donnois ne m'a pas entièrement satisfait, & j'ai cru que je devois, quant à présent, me dispenser de la publier.

exiger un alphabet, assez semblables pour nous persuader que cet alphabet naîtra de ceux que nous produisons.

Nous avons vû souvent, & nous le verrons sans doute encore dans la suite, que dans ce genre de travail, les difficultés vaincues préparoient à de nouvelles difficultés, & que souvent, en croyant tenir une vérité, on ne tenoit qu'une erreur; mais ces raisons, si propres à nous décourager, peuvent-elles balancer les motifs que nous avons de continuer ces recherches; & si l'attrait des découvertes, cet attrait qui, comme toutes les passions vives, donne à l'ame tant de courage & d'espérance, avoit jamais besoin d'être excité, que ne pourrions-nous pas dire pour le réveiller en cette occasion. La Littérature, que nous cherchons à dévoiler, est celle d'une nation qui, établie autrefois dans les isles & sur les côtes de la Méditerranée, sur les bords du golfe Persique, & dans les isles Britanniques, rapprochoit les extrémités du monde par son commerce, comme elle le remplissoit par ses colonies; d'une nation qui, entr'autres connoissances, communiqua l'art de l'écriture aux Grecs, ce peuple si digne de recevoir un tel bienfait, si digne de le transmettre au reste de l'Europe. Les Phéniciens ont laissé presque par-tout des traces de leurs établissemens. Nos Cabinets sont pleins de leurs médailles; plusieurs pierres gravées offrent à nos yeux les caractères dont ils se servoient. En 1631, un voyageur nommé *Thomas Darcas*, trouva dans les ruines de la ville de Thugga en Afrique, un reste de pyramide, sur laquelle étoit une inscription Phénicienne, à la suite d'une autre inscription en lettres inconnues. Les rochers du mont Sinaï sont couverts de caractères qui ont beaucoup de rapport avec les Phéniciens; & au-delà de tous ces monumens, que le temps peut multiplier à l'infini, nous entrevoyons un objet plus capable encore de ranimer le zèle de ceux qui s'appliquent à l'histoire des anciens peuples; c'est la ressemblance qui se trouve entre l'écriture Phénicienne & celle des Égyptiens. Je ne citerai point quelques mots tracés sur la statue de Memnon, au milieu de plusieurs noms Grecs & Latins, parce qu'ils peuvent être l'ouvrage d'un voyageur Phénicien; mais nous

*Pocock. desc. of
the East. t. 1.
pl. LIV & LV.*

*Id. tom. 1, pl.
XXXIX.*

découvrons cette conformité dans ces bandes de toile écrite, qui enveloppent les momies, & dans d'autres monumens que je n'ai pas le temps de rapporter.

Il ne m'appartient pas de prédire les avantages qu'on en pourra tirer un jour; mais j'ose avancer que s'il est un moyen de répandre quelques lumières sur les mystères de l'écriture & de la langue des Égyptiens, c'est de séparer les mots de cette langue, conservés encore aujourd'hui dans la langue des Cophites, & de rassembler tous les monumens Phéniciens, & sur-tout ces marbres précieux qu'on a découverts en Chypre, & dont il seroit si facile de faire l'acquisition. M. Bossuet disoit dans son Histoire universelle: *Maintenant que le nom du Roi pénètre aux parties du monde les plus inconnues, & que ce Prince étend aussi loin les recherches qu'il fait faire des plus beaux ouvrages de la Nature & de l'art, ne seroit-ce pas un digne objet de cette noble curiosité, de découvrir les beautés que la Thébaïde renferme dans ses déserts, & d'enrichir notre Architecture des inventions de l'Égypte!* Que n'auroit pas dit M. Bossuet, lui qui avoit développé avec tant de soin les rapports des antiquités du peuple Juif avec celles des nations voisines, s'il avoit prévu que des monumens si propres à confirmer ses grandes idées, resteroient abandonnés dans des ruines, au risque d'être ensevelis de nouveau, ou d'être à jamais détruits par les outrages du temps ou de l'ignorance?

EXPLICATION DES PLANCHES.

PLANCHE I.

N.^o 1 & 2. **I**NSCRIPTIONS Phéniciennes conservées depuis long-temps à Malte, & gravées sur deux monumens semblables, dont on trouvera le dessein dans les Mémoires de l'Académie de Cortone. (*tome I, part. I, p. 24*) La seconde ne diffère de la première que par la forme de quelques lettres & l'arrangement de quelques mots.

N.^o 3. Inscription du n.^o 1, tracée en caractères Hébreux.

1. The first part of the document is a letter from the President of the United States to the Congress, dated January 3, 1862. It is a very important document, as it contains the President's message to Congress for the first time since the beginning of the year.

2. The second part of the document is a report from the Secretary of the Treasury, dated January 3, 1862. It is a very important document, as it contains the Secretary's report to Congress for the first time since the beginning of the year.

3. The third part of the document is a report from the Secretary of the Interior, dated January 3, 1862. It is a very important document, as it contains the Secretary's report to Congress for the first time since the beginning of the year.

4. The fourth part of the document is a report from the Secretary of the War, dated January 3, 1862. It is a very important document, as it contains the Secretary's report to Congress for the first time since the beginning of the year.

5. The fifth part of the document is a report from the Secretary of the Navy, dated January 3, 1862. It is a very important document, as it contains the Secretary's report to Congress for the first time since the beginning of the year.

6. The sixth part of the document is a report from the Secretary of the State, dated January 3, 1862. It is a very important document, as it contains the Secretary's report to Congress for the first time since the beginning of the year.

7. The seventh part of the document is a report from the Secretary of the War, dated January 3, 1862. It is a very important document, as it contains the Secretary's report to Congress for the first time since the beginning of the year.

8. The eighth part of the document is a report from the Secretary of the Navy, dated January 3, 1862. It is a very important document, as it contains the Secretary's report to Congress for the first time since the beginning of the year.

9. The ninth part of the document is a report from the Secretary of the State, dated January 3, 1862. It is a very important document, as it contains the Secretary's report to Congress for the first time since the beginning of the year.

INSCRIPTIONS PHENICIENNES TROUVÉES A MALTHE.

N° 1.

99 5 4 4 9 12 5 0 9 1 9 9 5 4 5 5 5 9 4 5
 9 5 4 9 12 4 7 12 4 9 12 4 9 9 0 9 9 0
 0 5 4 7 9 12 4 9 9 0 5 9 9 5 4 9 12 4 5 9 5 4
 5 7 9 9 12 4 5 9

N° 2.

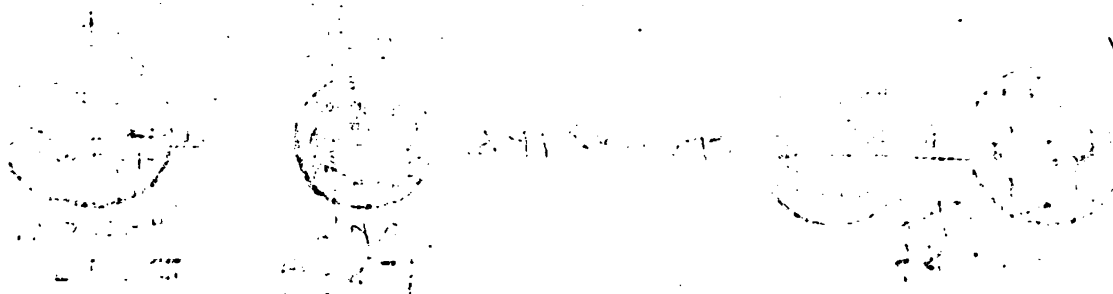
5 9 9 0 9 9 5 4 4 9 12 5 0 9 1 9 9 5 4 5 5 5 9 4 5
 5 9 5 4 9 5 4 9 12 4 7 12 4 9 12 4 9 9 0
 5 5 9 0 5 4 7 9 12 4 9 9 0 5 9 9 5 4 9 12 4
 5 7 9 9 12

N° 3.

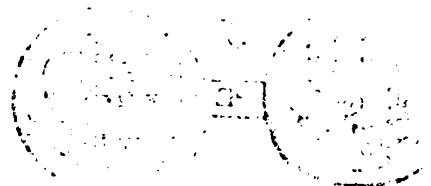
LA MÊME INSCRIPTION EN CARACTERES HEBREUX.

לאדנן לסלקרת בעל צרא חנדר
 עבר. עבראמר ואחי אסרחמר
 חנבן אסרחמר בן עבראמר כחמע
 קלם יברכם

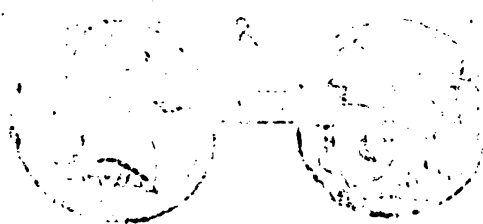
2807 11 11 11 11 11 11 11 11



11 11 11 11 11 11 11 11
11 11 11 11 11 11 11 11



11 11 11 11 11 11 11 11
11 11 11 11 11 11 11 11



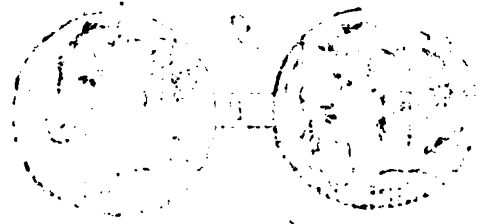
11 11 11 11 11 11 11 11
11 11 11 11 11 11 11 11



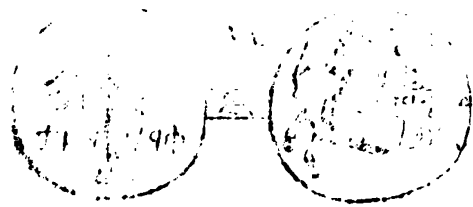
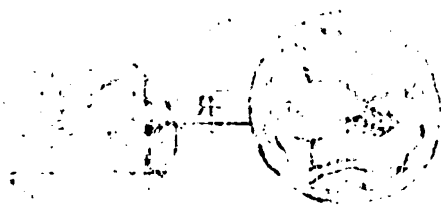
11 11 11 11 11 11 11 11
11 11 11 11 11 11 11 11



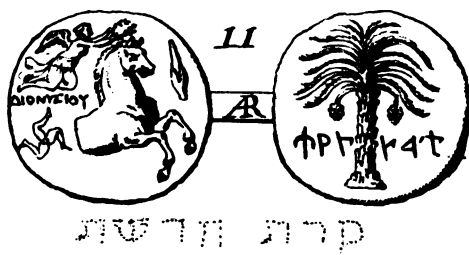
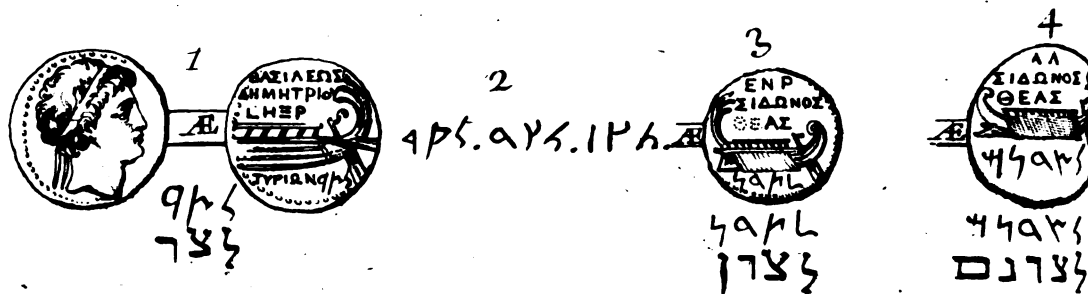
11 11 11 11 11 11 11 11
11 11 11 11 11 11 11 11



11 11 11 11 11 11 11 11
11 11 11 11 11 11 11 11



MEDAILLES PHÉNICIENNES.



THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

1941

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

INSCRIPTIONS PHÉNICIENNES TROUVÉES EN CHYPRE
PAR M RICHARD POCOCKE.

Nº 1

ብገዢው ዘነገረሉ ነገራት ልዩ ልዩ ናይ ሕይወት
 ጥንቅባት ናይ ሕይወት ናይ ሕይወት ናይ ሕይወት
 ናይ ሕይወት ናይ ሕይወት ናይ ሕይወት ናይ ሕይወት

Nº 2

אנם עבדאסר.בן עברססם.בן חר.מצבת
שלם בח"י..נאת.על משכב.נחתי.לעלם.כלא
שתת אשתי מתלת.בת תאמ..בן עברמלך

N.º 3

4 5 6 7 8 9
 1 2 3 4 5 6
 7 8 9 10 11

N.º 4

תֹּאֲרָא אִמָּה
מֶלֶךְ יִתְלִי
רַב־חֹדֶשׁ

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

DEPARTMENT OF CHEMISTRY

RECEIVED

1941

1941

1941

1941

1941

1941

1941

1941

1941

1941

1941

1941

1941

1941

1941

1941

1941

1941

1941

1941

1941

1941

1941

1941

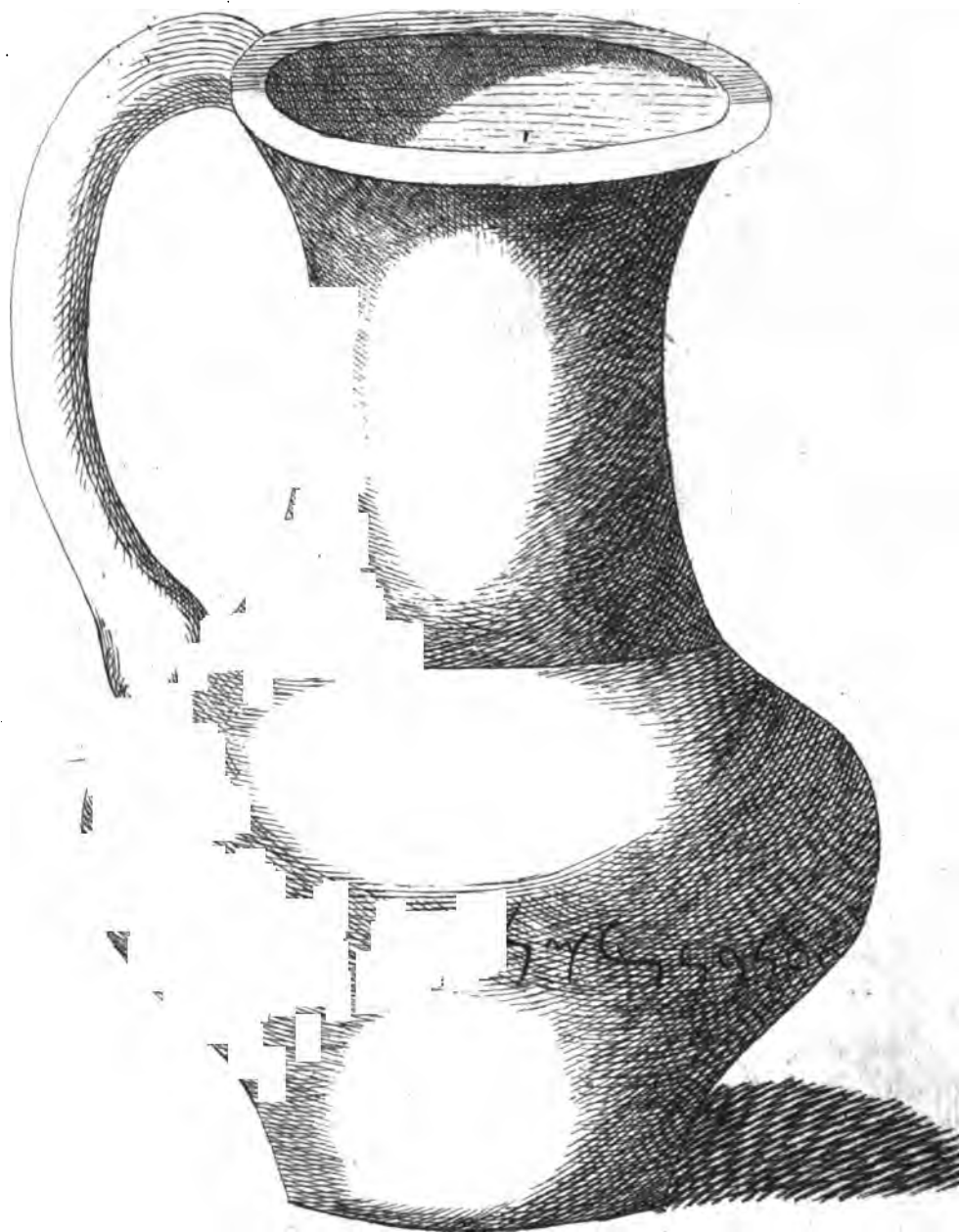
1941

ALPHABETS PHENICIENS

d'après les Inscriptions & les Medailles..

| N° 1 | N° 2 | N° 3 | N° 4 |
|---------|------|-------|--------------|
| † ‡ † | † ‡ | † ‡ | Aleph |
| 9 9 9 | 9 | 9 9 9 | Beth |
| | | 1 | Ghimel |
| q a | a | q q q | Daleth |
| † | † ‡ | †* | He |
| 7 | | 3* | Vau |
| | | 1* | Zain |
| EH | E | H | Heth |
| | | | Teth |
| π | | π ~ | Jod |
| 7 y | | 4 | Caph |
| 5 5 L | | L l* | Lamed |
| 4 4 | 4 | 4 | Mem |
| 3 3 | 4 | 4 | Nun |
| ~ | | 4 4 | Samech |
| O | u | O 8 | Ain |
| | | | Pe |
| † † † | | † | Trade |
| 9 | 9 | | Coph |
| q a 1 2 | q | q q q | Resch |
| v | w | w | Sin ou Schin |
| † | † | † | Thau |





Α 47 6 495 099 πον

PLANCHE II.

Médailles frappées en Phénicie & en Sicile, tirées du Cabinet du Roi, à l'exception du n.^o 11, que je ne rapporte que d'après Goltzius & Antoine Augustin.

PLANCHE III.

N.^o 1. Inscription Phénicienne découverte en Chypre, & rapportée par M. Pococke.

N.^o 2. La même, en caractères Hébreux, mais avec quelques changemens que j'ai cru devoir y faire, après m'être convaincu que les copies de M. Pococke ne sont pas assez exactes.

N.^o 3 & 4. Autre inscription trouvée dans le même endroit, rapportée par le même auteur, & gravée en caractères Phéniciens & en caractères Hébreux.

PLANCHE IV.

N.^o 1. Alphabet Phénicien tiré des inscriptions de Malte & des médailles frappées en Phénicie.

N.^o 2. Alphabet Phénicien tiré des médailles de Sicile.

N.^o 3. Alphabet Phénicien pour les inscriptions qui sont en Chypre, & que M. Pococke a rapportées. Comme les copies de cet auteur ne sont pas exactes, on s'est trouvé dans l'impossibilité de perfectionner cet alphabet; en conséquence, on a supprimé plusieurs formes de lettres sur lesquelles on n'avoit que des conjectures, & l'on a mis des étoiles à côté de celles qui laissent encore des doutes.

N.^o 4. Nom des lettres Phéniciennes & Hébraïques.



Hhh ij

M É M O I R E
SUR LA DIANE D'ÉPHÈSE,
ET SUR SON TEMPLE.

Par M. le Comte DE CAYLUS.

Lû le 10
Juill. 1759.

UN morceau de sculpture antique, envoyé de Rome où il a été trouvé depuis peu, ne peut manquer d'exciter la curiosité des Antiquaires; il représente le temple d'Éphèse, ce temple qui fut une des sept merveilles, célèbre par son antiquité, par ses richesses, & par un respect dont l'impression religieuse s'est étendue aussi loin que le culte de la Déesse, & s'est conservée pendant plusieurs siècles.

Avant que d'entrer dans l'explication du monument, il est à propos de recueillir ce que les Anciens nous ont laissé sur le temple même. Je vais donner un précis de leurs opinions sur la fondation du temple, sur ses dimensions, sur les divers accidens qu'il a éprouvés, enfin sur la statue de la Déesse.

*Callimaq.
Dionys Perieg.
Mela, &c.*

La plupart des auteurs attribuent la fondation du temple d'Éphèse aux Amazones en général, & en particulier à l'Amazone Smyrna. Hygin dit que le premier temple de la Déesse fut consacré par l'Amazone Otrira, femme de Mars: Strabon

L. XII.

s'exprime en ces termes; *On dit que quelques villes portèrent le nom de certaines Amazones; comme les villes d'Éphèse, de Smyrne & de Myrlée.* Pausanias n'est pas de cet avis; il prétend que ce

Ashâir,

temple est plus ancien que les Amazones, & il critique Pindare pour avoir dit que ces guerrières l'avoient bâti lorsqu'elles alloient faire la guerre aux Athéniens & à Thésée: *car les Amazones, dit-il, vinrent des rives du Thermodon pour sacrifier à Diane dans son temple, dont elles avoient connoissance, parce que quelque temps auparavant, défaites par Hercule, & précédemment encore par Bacchus, elles s'y étoient réfugiées comme dans un asyle.* Ce temple n'a donc point été bâti par les Amazones, mais par

I.



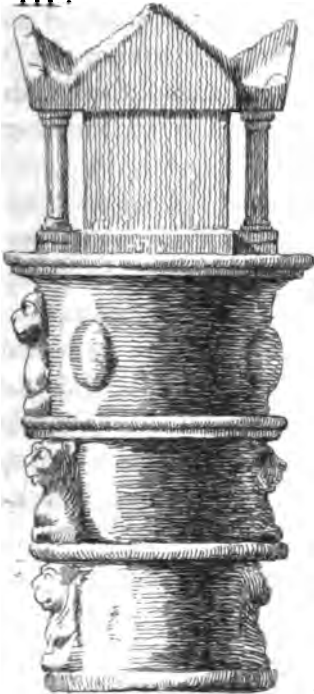
II.



IV.



III.



V.





Créſus & Ephéſus: Créſus étoit originaire du pays; Ephéſus paſſoit pour être fils du Cayſtre, & cet Ephéſus donna ſon nom à la ville. Le pays d'Éphèſe étoit pour lors occupé par les Lélèges, peuples de Carie, & encore plus par les Lydiens. Des fugitifs de tout pays, & ſur-tout ces femmes que l'on nomme Amazones, vinrent habiter les environs du temple. Telle eſt l'opinion de Pauſanias.

Strabon ne s'arrête pas aux ſentimens de ceux qui font honneur aux Amazones de la fondation de ce temple; ſuivant la vanité des Grecs, qui vouloient que tout émanât de leur Nation, il aime mieux attribuer l'établiſſement de la ville & du temple d'Éphèſe à la colonie Ionienne qu'Androclus, fils de Codrus roi d'Athènes, conduiſit en Aſie: il prétend qu'Éphèſe s'appela quelque temps Smyrne, qu'elle avoit pris ce nom de celui d'une Amazone, & qu'il s'étoit conſervé dans une partie de la ville. Lib. xlvj

L'incertitude & la variété de ſentiment dans les auteurs ſur le temps de la fondation & ſur le nom des fondateurs de ce temple, leur ſilence ſur la Divinité qu'on y révéroit d'abord, & ſur le culte qu'on lui rendoit, concourent à prouver la grande ancienneté de cet établiſſement. C'eſt ſans doute cette incertitude qui a donné occaſion à l'opinion fabuleuſe ſelon laquelle & la ſtatue de Diane, & le temple même étoient tombés du Ciel, comme le dit une ancienne épigramme citée par Scaliger, dans ſon Commentaire ſur la chronologie d'Eusèbe. Nous ne pouvons donc eſpérer aucun éclairciſſement raifonnable ſur l'époque de la fondation de ce temple; nous avons plus de lumières ſur ſa forme & ſes dimensions, & nous en ſommes redevables à Plin; il eſt le ſeul auteur dont le détail ſur ce point nous ſoit parvenu: voici ſes paroles. Lib. xxxvj
cap. 14

La magnificence du temple de Diane d'Éphèſe, mérite l'admiration; l'Aſie entière a été deux cents vingt ans à le bâtir. On choiſit, pour placer cet édifice, le terrain d'un marais, afin d'éviter le danger des tremblemens & des ouvertures de terre; & pour ne point établir dans un terrain mouvant & gliffant des fondemens d'un ſi grand poids, on les poſa ſur des charbons pilés, & ſur

des peaux chargées de leur laine. La longueur du temple est de quatre cents vingt pieds, la largeur de deux cents vingt : il est orné de cent vingt-sept colonnes, bâties aux frais d'autant de Rois ; leur hauteur est de soixante pieds ; il y en a treize-six de travaillées.

*L. I, c. 1, &
tras. l. VII.*

Vitruve se contente de dire que ce bel édifice étoit d'ordre Ionique, & de rapporter les noms des Architectes qui ont contribué à sa construction.

Je n'insisterai pas sur les réflexions physiques que peut faire naître le récit de Pline ; j'observerai seulement, en passant, que la superficie d'un marais ne peut fournir qu'une médiocre ressource contre l'effort & la commotion d'un tremblement de terre. Le charbon pilé & les peaux avec leur laine ne peuvent être d'un grand secours, en raison du poids d'une fondation pareille à celle dont on nous donne l'idée : il faut cependant convenir que des peaux qui se fondent à l'humidité, & dont le poil fait une liaison avec le charbon pilé, doivent produire un bon effet pour une fondation.

Ces réflexions n'ont rien de commun avec l'objet de ce Mémoire, mais je ne puis me refuser quelques observations sur une comparaison moderne, qui pourroit trouver d'autant plus d'approbateurs que le raisonnement est spécieux.

*Hist. Gall.
lib. II.*

Il s'agit d'un *Robertus Cenalis*, évêque d'Avranches, qui dit : *Templum B. Virgini Lutetia dicatum majus esse & splendidius utriusque mensuris inter se collatis, magisque operose fabricatum.*

Je crois donc devoir relever ce passage ; il le mérite par lui-même, & par les citations qu'en ont faites Leo Allatius, dans son Commentaire sur Philon de Byzance, & le P. Hardouin, dans ses notes sur l'endroit de Pline que j'ai rapporté ; l'un & l'autre semblent approuver le sentiment de cet Évêque, en le donnant comme une réflexion judicieuse : elle peut être vraie quant aux proportions matérielles, mais un auteur doit-il présenter sans aucune critique les fausses idées qui peuvent séduire un lecteur ? En effet, Leo Allatius & le P. Hardouin semblent accorder la supériorité au bâtiment moderne ; cependant, en suivant la plus exacte vérité, la réflexion de Robert Cenalis est digne du siècle dans lequel il vivoit, ou plutôt d'un homme

qui n'a rien vû, & qui ne fait pas que non seulement les beautés sont relatives, mais qui ignore combien les proportions & les règles d'un art méritent d'éloges, parce qu'il ne conçoit pas les difficultés qu'on éprouve pour les exécuter. Le bon Evêque ignoroit de plus que les temples des Anciens n'ont jamais exigé des intérieurs aussi étendus que les églises Chrétiennes, qui doivent recevoir tout le monde à la fois, & toujours à des heures marquées. Le Panthéon de Rome étoit un grand temple, on en convient, cependant c'est une très-petite église: un auteur qui placeroit la comparaison de Robert Cenalis sur l'église de S.^t Pierre de Rome, seroit excusable; il auroit été emporté par la grandeur des idées que peut donner un monument qui se distingue comme celui-là par la beauté & l'immensité de ses proportions. Un tel édifice peut séduire, par la raison qu'il mérite d'occuper l'esprit, & qu'il peut, à la réserve de son portail, être comparé aux plus beaux bâtimens de l'antiquité; d'autant qu'on est en droit de le regarder comme le plus grand qui ait jamais paru sous la même suite de clefs de voûte; je n'en excepte pas le temple de Salomon, car il ne faut pas confondre les bâtimens qu'il renfermoit dans son enceinte avec le temple même. Mais je ne comprendrai jamais, ou du moins je ne lirai point de sens froid la comparaison d'un édifice célèbre & admiré par tous les Grecs, avec une église gothique comme celle de Notre-Dame de Paris, qui pourroit avoir cinquante toises de plus dans sa longueur, ou trente de moins, sans qu'on eût des raisons pour établir la critique ou l'applaudissement de cet Evêque; puisqu'en effet l'arbitraire le plus vague a toujours décidé de ces sortes de bâtimens, qui ne méritent d'être loués que par la légèreté de leur appareil.

Je suis persuadé que ce temple, dans son origine, étoit construit selon le goût égyptien; la figure de la Déesse a toujours conservé le caractère de cette nation. Cependant la disposition que Plin donne à cet édifice est absolument grecque, & ne ressemble en rien à celle que les Égyptiens pratiquoient, & que Strabon décrit, principalement dans le livre xvii. Ces cours, ces avenues formées par des sphynx placés de distance

en distance, cette pluralité de vestibules qui précédoient le sanctuaire, ces murs qui s'élargissoient à mesure qu'ils embrassoient l'enceinte, & qui les terminoient par des ellipses dont la courbe étoit fort large; toutes ces particularités ne se remarquent pas dans la description du temple d'Éphèse, on n'en voit même aucune trace, & selon le peu que les auteurs en ont dit, on ne peut s'en former d'autre idée que celle d'un temple grec. Mais les malheurs arrivés à ce temple dans le cours de plusieurs siècles, répondent à cette objection; tant de destructions successives ont effacé jusqu'à la mémoire de la construction égyptienne.

Quant aux objets magnifiques dont le temple d'Éphèse étoit rempli, Pline dit, à la suite du passage que j'ai rapporté, qu'il faudroit plusieurs volumes pour en décrire les ornemens. Strabon fait le détail de quelques ouvrages des plus célèbres Peintres & Sculpteurs de la Grèce, qui avoient été donnés en offrande à la Déesse, & que l'on conservoit dans son temple.

L'assemblage de tant de richesses a dû être le principal motif des révolutions que ce temple a éprouvées. Pline nous apprend que jusqu'au temps auquel il écrivoit, cet édifice avoit été détruit, brûlé, rebâti ou réparé sept fois; mais on ne trouve dans l'histoire ni les époques, ni le détail de ces destructions différentes.

Eusèbe & le Syncelle disent qu'il fut brûlé par les Amazones; leur témoignage n'est appuyé d'aucune autorité: c'est aux Amazones que la plupart des Anciens attribuent la fondation de ce temple. Comme l'existence de ce peuple merveilleux est au moins problématique, on peut également douter que les Amazones aient construit cet édifice, & qu'elles aient travaillé à le détruire.

Selon plusieurs historiens, Xercès, roi de Perse, a brûlé le temple d'Éphèse: leur opinion est contredite par Strabon & Solin, qui disent au contraire que ce temple fut le seul que Xercès laissa subsister.

On sait l'histoire d'Hérostrate, tous les auteurs en ont fait mention. Strabon entre dans le détail de la réparation qui suivit cet

cet incendie: « Le temple fut, dit-il, rebâti par les Éphésiens plus beau qu'il n'étoit; ils employèrent à cette dépense tout leur argent & les bijoux de leurs femmes; ils vendirent même les colonnes du premier temple: les Éphésiens, ajoute-t-il, refusèrent les offres d'Alexandre, qui vouloit les dédommager de leurs dépenses, s'ils consentoient à mettre sur le temple une inscription à sa gloire. » Ce récit fait honneur aux Éphésiens, mais il ne s'accorde guère avec celui de Pline, qui dit que toute l'Asie contribua à la construction de l'édifice, & que chaque Roi fit présent d'une colonne.

Néron fit piller ce temple, selon Tacite; mais il est à présumer que, dans cette dernière occasion, il ne fut ni détruit ni consumé par le feu, puisque Pline le décrit sans faire mention d'un événement si voisin de son temps. Il faut croire au contraire que cet auteur représentant ce temple tel qu'il étoit, lorsqu'on le regardoit comme une des merveilles du monde, cet édifice n'avoit éprouvé aucune disgrâce sensible de la part de Néron.

Les fondations qui subsistent encore aujourd'hui, & qui subsisteront long-temps, ne ressemblent point à la description de Pline: ce temple auroit-il été rebâti une huitième fois depuis le siècle de Pline jusqu'au temps de l'empereur Gallien, sous le règne duquel les Goths se répandirent dans l'Asie, le pillèrent & le brûlèrent? c'est un doute que m'a fait naître l'inspection du lieu même. J'ai descendu, comme Spon & Whéler, dans les souterrains composés par des piliers quarrés, construits de grands quartiers de pierre, & qui laissent des passages assez serrés dans la longueur & dans la largeur de l'espace qu'ils occupent: leur sol est toujours bourbeux & souvent plein d'eau; le voisinage de la rivière & le terrain marécageux en sont la cause, & donnent la raison de la disposition des piliers dont je viens de parler: elle avoit pour objet l'écoulement des eaux dans tous les temps, & sur-tout dans celui des inondations. C'est donc à tort qu'on a donné quelquefois à ce souterrain le nom de labyrinthe; cette fondation étoit plutôt construite dans le goût des citernes anciennes, telle que celle d'Agrippa

que l'on voit à Pouzzoles. Cette précaution étoit plus utile que celle des peaux avec leur laine & du charbon pilé.

Les fondations du temple m'ont paru différer beaucoup, du moins sur la largeur, des proportions que Pline a données à cet édifice, car les décombres & les terres détrempées par les eaux, qui séjournent en plusieurs endroits, rendent la longueur impossible à visiter. Les ruines dont cette belle vallée, & les hauteurs qui la forment, sont encore remplies, répondent à la magnificence de l'ancienne ville. Le plus grand nombre des colonnes, & même des chapiteaux, a été enlevé par les Turcs pour la construction de leurs mosquées : quand les anciennes colonnes ont été trop longues, & qu'elles ne convenoient pas à leurs mesures, ils les ont coupées; ils ont donné des traits de scie aux chapiteaux; ils ont indifféremment placé des colonnes de différens ordres à côté l'une de l'autre; souvent ils ont renversé les fûts. Ce tableau de l'ignorance a quelquefois fait sur mon esprit le même effet que le plus grand nombre de nos explications modernes, des anciens monumens, produiroit sur l'esprit d'un ancien Grec éclairé, qui reviendrait au monde.

Whéler & Spon ont eu raison de dire que le temple étoit autrefois séparé de la ville; le local en donne encore aujourd'hui des preuves convaincantes. Le temple a toujours été dans un terrain marécageux, dont l'humidité est entretenue par le Caystre, très-petite rivière, qui donne quelque idée du Méandre par ses tours & ses détours, & dont l'embouchûre, qui formoit le port, permettoit aux vaisseaux de remonter auprès de ce temple : on ne peut en douter par le revêtement des bords de la rivière, & par les amarres de granite placées de distance en distance. Je remarquerai en passant que le peu de largeur de ce port à son entrée, donne une preuve constante de la médiocre proportion des anciens vaisseaux. Strabon dit à la vérité que les Architectes, qui travaillèrent par ordre du roi Attale Philadelphe, firent l'entrée du port trop petite; mais ce reproche ne tombe que sur l'écoulement des eaux, & non pas sur la largeur nécessaire aux bâtimens qui devoient y entrer & en sortir.

Il m'a paru qu'autour de ce temple avoit été un grand nombre d'édifices, destinés sans doute au logement des Prêtres, & aux autres dépendances du culte de la Déesse: on y voit encore les restes d'un stade de marbre blanc. Cet assemblage de bâtimens n'étoit pas d'une médiocre étendue; il occupoit le penchant de la montagne qui commandoit le temple, & dont la pente étoit douce: de plus, cette partie étoit défendue & fortifiée par un mur de marbre blanc d'une assez grande épaisseur; on en voit encore des restes, qui suffisent pour faire connoître que ce mur étoit crénelé, & flanqué de tours quarrées & peu saillantes. Ce reste de fortifications est un des monumens les plus singuliers de l'antiquité.

Cette partie sacrée de la ville étoit séparée de celle qui étoit, à proprement parler, la ville d'Éphèse, puisque celle-ci contenoit les places, les théâtres, les tribunaux. Hérodote dit que le temple de Diane étoit à sept stades de l'ancienne ville. D'ailleurs les ruines & les aqueducs ne laissent aucun doute sur l'ancienne position de cette ville, qui n'est plus composée que de quelques mauvaises maisons habitées par des Turcs, & dépendantes d'un petit fort gardé par quelques Janissaires, & dont le nom est aujourd'hui Aïo-Zolouk. Strabon convient de la séparation de la ville & du temple; il dit que celui-ci étoit situé sur le port Panorme; il décrit deux lacs qui se trouvent encore dans cette vallée; il nomme *Selenusia* celui qui étoit le plus proche de la mer; l'un & l'autre se communiquoient: le terrain a sans doute monté depuis qu'il écrivoit, car à peine peut-on les reconnoître; ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils ne se communiquent plus.

La Dissertation du marquis Poleni, sur le temple de la Diane d'Éphèse, est savante parce que l'auteur est savant, & bonne parce qu'il est homme de mérite; il entre dans plusieurs discussions auxquelles je renvoie le lecteur. Je ne fais s'il a levé toutes les difficultés que peuvent faire naître des textes si obscurs & si peu d'accord, mais je fais qu'on doit parler avec reconnaissance du plan qu'il a donné du temple, d'après la description de Pline; il me paroît très-juste, & le meilleur de ceux que

*Mém. de Cor.
vol. 1^{er}, part. 2.*

les modernes en ont fait ; je n'en excepte pas même Perrault, auquel M. Poleni reproche, avec assez de raison, de n'avoir donné qu'un à peu près dans son Vitruve, c'est-à-dire de n'avoir pas rempli toutes les conditions énoncées par Plin : en effet, le savant Italien place très-convenablement le nombre des colonnes décrites.

Les contrariétés des auteurs les plus exacts, & l'obscurité qui règne sur l'origine & les révolutions de ce temple, ne laissent aucune espérance de lumière, & m'ont fait penser que les efforts que je ferois pour trouver la vérité seroient absolument inutiles. Ce qui me paroît résulter certainement de toutes ces incertitudes, c'est que l'établissement du temple remonte à un temps fort reculé.

Je passerai légèrement sur l'asyle & sur les prérogatives accordées à ce lieu sacré ; elles ont été des plus étendues, & arrivèrent à un tel excès qu'Auguste fut obligé de les modérer, ou plutôt de les supprimer ; car l'impunité, sous quelque prétexte qu'elle soit établie, ne peut qu'être funeste aux sociétés.

L'antiquité du culte de Diane d'Éphèse, me paroît encore prouvée par la figure même de la Déesse. Telle qu'elle a été représentée par les Grecs, on ne peut la regarder que comme une figure Panthée, puisqu'elle est chargée à la fois des attributs de la Nature, d'Isis, de la Lune, de la Terre, de la Nuit, de Cérès & de Diane. Cependant la forme essentielle qu'elle a toujours conservée, ne permet pas de douter que la première représentation de cette divinité n'ait été apportée de l'Égypte, d'où les dieux de la Grèce tiroient leur origine. Entre un grand nombre d'exemples cités par Pausanias, je me contenterai de celui-ci : *La statue d'Hercule dans le temple d'Erythres n'est, dit-il, conforme ni à celle d'Égine, ni à la manière de l'ancienne école d'Athènes ; si elle ressemble à quelque chose, c'est aux statues Égyptiennes travaillées avec art.*

Achaïe.

En conséquence de ce préjugé si bien fondé, le premier culte rendu à cette Déesse, en Asie, doit avoir été Égyptien. La vanité des Grecs, qui les conduisoit à vouloir passer pour inventeurs, & à s'approprier tout ce qu'ils avoient emprunté

des autres Nations, a sans doute déguisé en mille manières & ce culte & la figure de la Déesse. La succession de plusieurs siècles & les diverses révolutions de ce temple ont favorisé ces altérations. Ce sont les Grecs qui ont ajouté, à la figure primitive, les cerfs, les abeilles, les roses, & sur-tout les représentations des divinités de la mer, que les Égyptiens paroissent n'avoir ni connues ni révérees, & qu'ils n'ont jamais placées sur leurs monumens.

Ce que je dis à l'égard des Divinités de la mer, ne regarde que les siècles de l'Égypte qui nous sont connus; on entrevoit que ce peuple n'a pas toujours eu l'horreur, qu'on lui remarque pour cet élément dans les temps postérieurs. Il résulteroit de cette réflexion une grande antiquité pour la divinité d'Éphèse; elle seroit autorisée par des attributs que les Égyptiens connoissoient encore dans le temps de l'établissement de ce culte à Éphèse; & ces attributs, par une transmission simple & naturelle, se trouveroient ici traités à la grecque, ce qui ne change rien à mon opinion.

Cependant Pline semble détruire une conjecture si raisonnable; il dit que la statue étoit faite d'un sèp de vigne, & qu'elle n'a jamais éprouvé de changement: *virgineum & nunquam mutatum*. Ce passage prouve seulement que les mensonges pieux ont régné de tout temps, & que la superstition se croit permis d'attaquer la physique, comme de ne point respecter la morale, qui défend toute espèce de mensonge. Les malheurs arrivés à ce temple, les incendies, & principalement les hostilités, qui se plaisent pour l'ordinaire à détruire les objets de vénération des autres, tous ces desastres ont-ils pû permettre à une statue de bois de résister à des attaques sous lesquelles plusieurs temples de pierre & de marbre ont succombé? D'ailleurs la représentation des monumens les plus authentiques de cette Déesse, conserve évidemment une trace de sa première origine; les ornemens qui l'accompagnent, les sphinx, les taureaux, les chats, les cercles, symboles de l'éternité, prouvent en même temps qu'elle vient de l'Égypte, & qu'elle s'est peu à peu écartée de la simplicité primitive, par la multiplication des attributs.

*Symbolica
Dianæ Ephesiz
statua, &c. Rom.
1657, p. 82.*

Plus ces monumens de Diane sont chargés d'attributs, moins ils me paroissent anciens: la figure simple est la première idée; les attributs sont enfantés par des allégories qui ne naissent qu'après coup. La figure originale de la Déesse étoit, à mon avis, à peu près telle que je l'ai fait dessiner d'après l'ouvrage de Claude Ménétrier, qui la cite comme étant gravée sur une pierre: vous la voyez sur la planche, *au n.º V.* Elle a plus conservé le caractère égyptien, que tous les autres monumens de cette divinité publiés jusqu'ici: elle est d'une extrême simplicité, les jambes réunies, les bras entièrement enveloppés, vêtue & disposée comme le principal Orus de la table Isiaque. J'y aperçois pourtant déjà une addition grecque; ce sont les mamelles multipliées dont elle est environnée jusqu'à une certaine hauteur, & qu'on prendroit aisément pour des fruits. Malgré cette première altération, je doute qu'on trouve aucun autre monument qui donne une plus forte preuve de la communication égyptienne.

Je passe au détail du monument qui m'est tombé entre les mains; je le présente dessiné sous trois aspects, aux *n.ºs I, II, III;* c'est une portion de colonne dont le fût va toujours en diminuant vers le bas, & dont la hauteur totale est de quatre pouces deux lignes, & le plus grand diamètre de deux pouces près d'une ligne. Quelques-uns des symboles généralement connus pour être ceux de la Diane d'Ephèse, sont représentés en relief, dans trois bandes séparées par des cercles & soumises au plan supérieur: ce plan est occupé par un temple isolé, de forme longue, & dont le chevet est absolument nud, ainsi que la partie des cercles sur laquelle il domine (*voyez le n.º III*). Les trois autres façades de ce temple sont ornées d'un portail décoré par quatre colonnes, détachées de leur fond avec délicatesse de la part de l'ouvrier, & surmontées par un fronton au milieu duquel on voit un demi-globe saillant, pareil aux deux qui se trouvent à chaque extrémité de la première des bandes qui renferment les attributs de la Déesse. Ce demi-globe, que l'on voit sur plusieurs médailles également placé dans le fronton, pourroit être l'image du Ciel ou de l'éternité, emblème que les

Égyptiens ont connu & souvent employé. Mais d'ailleurs on ne peut s'appuyer d'aucune médaille pour ce qui concerne la forme & la décoration extérieure de ce temple; il n'y a pas de monument qu'elles aient si souvent représenté, mais avec une variété dont le détail rempliroit un volume; & les médailles elles-mêmes, ces témoins si fidèles de l'antiquité, concourent avec les auteurs anciens à répandre l'obscurité sur la forme du temple d'Éphèse.

L'ordre des trois portiques du monument que je présente est dorique, mais traité dans la plus grande simplicité, & Vitruve dit que le temple d'Éphèse étoit d'ordre ionique. C'est encore un point sur lequel les médailles varient, aussi-bien que sur le nombre des colonnes qui soutiennent les frontons. Les bases des colonnes du monument que je mets sous les yeux, ne permettent pas de le faire remonter à une antiquité fort reculée; il faut cependant convenir que ce temple ne ressemble en aucune façon à celui que Plinè a décrit, & qu'il n'a aucun des objets de magnificence qui pourroient le placer dans le rang des merveilles du monde. Mais cet édifice ayant été rétabli sept fois, selon Plinè, on ne peut guère douter qu'il n'ait eu une des sept fois la forme que présente ce petit modèle. Cette opinion n'est point la conjecture flatteuse d'un antiquaire que la propriété séduit, le fait suivant me paroît une preuve. En examinant les différentes représentations de la Diane d'Éphèse, que Claude Ménétrier a rassemblées dans son ouvrage, j'en ai remarqué une où la Déesse porte sur sa tête une tour surmontée d'un temple, dont la forme est absolument pareille au monument dont il s'agit. On y voit trois portiques, chacun de quatre colonnes (*voyez le n.^o IV*); il est vrai que la base, ou la portion du fût, est chargée de bas-reliefs dont le dessein est différent; mais leur destination n'étant pas la même, suffit pour expliquer cette différence. Car je ne crois pas que le monument qui m'appartient ait jamais été destiné à la coëffure de la Déesse; la base en est lisse, sans aucune fracture, telle en un mot qu'elle a toujours été: je suis persuadé que c'est une représentation exacte du temple, tel qu'il étoit dans le temps qu'on en a fait cette copie; & qu'elle

a été travaillée & exécutée sur le lieu, pour satisfaire la dévotion ou la curiosité des voyageurs, qui emportoient ordinairement ces preuves de leur voyage, comme il se pratique encore aujourd'hui. Les Anciens, qui ne perdoient pas de vûe la postérité, pouvoient bien quelquefois employer le marbre à ces bagatelles.

On lit, dans les actes des Apôtres, un récit qui confirme l'ancienneté de ces représentations du temple d'Ephèse; je le rapporterai tout entier, non seulement à cause du rapport qu'il a avec ce monument, mais aussi parce qu'il nous instruit de plusieurs usages des Anciens.

Un Orfèvre, nommé Démétrius, qui faisoit des petits temples d'argent de la Diane d'Ephèse, & qui donnoit beaucoup à gagner à ceux de ce métier, les assembla avec d'autres qui travailloient à de semblables ouvrages, & leur dit: Mes amis, vous savez que c'est de ces ouvrages que vient tout notre gain; & cependant vous voyez vous-mêmes, & vous entendez dire que ce Paul a détourné un grand nombre de personnes du culte des Dieux, non seulement à Ephèse, mais presque par toute l'Asie, en disant que les ouvrages de la main des hommes ne sont point des Dieux. Et il n'y a pas seulement à craindre pour nous que notre métier ne soit décrié, mais même que le temple de la grande déesse Diane ne tombe dans le mépris, & que la majesté de celle qui est adorée dans toute l'Asie, & même dans tout l'Univers, ne s'anéantisse peu à peu. Ayant entendu ce discours, ils furent transportés de colère, & ils s'écrièrent: Vive la grande déesse des Ephésiens. Toute la ville fut aussi-tôt remplie de confusion; & ces gens-là coururent en foule à la place publique, où étoit le théâtre, en traînant avec eux Gaius & Aristarque, Macédoniens, qui avoient accompagné Paul dans son voyage. Paul vouloit aller se présenter à ce peuple; mais les disciples l'en empêchèrent; & quelques-uns aussi des Asiarques, qui étoient de ses amis, l'envoyèrent prier de ne point se présenter au théâtre. Cependant les uns crioient d'une manière, & les autres d'une autre; car tout ce concours de peuple n'étoit qu'une multitude confuse; & la plupart même ne savoient pourquoi ils étoient assemblés. Alors Alexandre fut tiré de la foule par les Juifs qui le poussaient devant eux; & étendant

éten'ant la main, il demanda audience pour se justifier devant le peuple ; mais ayant reconnu qu'il étoit Juif, ils s'écrièrent tous, comme d'une seule voix, durant près de deux heures : Vive la grande Diane des Éphésiens. Après quoi le Greffier de la ville les ayant apaisés, leur dit : Seigneurs Éphésiens, y a-t-il quelqu'un qui ne sache que la ville d'Ephèse rend un culte particulier à la grande déesse Diane, fille de Jupiter ! Puis donc que cela est reconnu de tout le monde, vous devez demeurer en paix, & ne rien faire inconsidérément ; car ceux que vous avez amenés ici, ne sont ni sacrilèges, ni blasphémateurs de votre Déesse ; que si Démétrius & les ouvriers qui sont avec lui, ont quelque plainte à faire contre quelqu'un, on tient l'audience, & il y a des Proconsuls ; qu'ils s'appellent en Justice les uns les autres : que si vous avez quelqu'autre affaire à proposer, elle se pourra terminer dans une assemblée légitime ; car nous sommes en danger d'être accusés de sédition pour ce qui s'est passé aujourd'hui, ne pouvant alléguer aucune raison pour justifier ce concours tumultuaire de peuple. Ayant achevé ce discours, il congédia toute l'assemblée.

On voit, par ce récit, que l'on fabriquoit beaucoup de ces sortes de représentations à Ephèse, & il est à croire qu'on les faisoit non seulement en argent, comme l'orfèvre Démétrius, mais aussi en d'autres matières ; c'est ce qu'on peut conclure de ce que cet Orfèvre assembla, avec ceux de son métier, beaucoup d'autres personnes qui travailloient à de semblables ouvrages.

La matière de ce monument paroît, au premier coup d'œil, un albâtre fort compacte & fort solide ; mais c'est un marbre qui même a conservé la beauté de son poliment, & dont la blancheur est admirable : je ne doute pas que ce ne soit le marbre que Pline nomme *Coraliticum*, du fleuve Coralis ou Sangare, sur les bords duquel il se trouvoit. Pline caractérise ainsi ce marbre : *candore proximo ebori & quâdam similitudine.*



M É M O I R E
SUR LA VÉNUS D'APELLES,
DITE ANADYOMÈNE.

Par M. le Comte DE CAYLUS.

Lû le 14
Août 1759.

J'AI reçu, nouvellement d'Italie une figure de bronze qui n'a pas tout-à-fait trois pouces de hauteur; elle est assez mal conservée, & ne peut être regardée que comme une copie: cependant elle fait voir l'agréable balancement & l'élégante disposition du bel antique; en un mot elle plaît à l'œil, elle flate le goût & satisfait l'esprit. Pour la rendre plus digne des idées qu'elle m'a données, & plus approchante de son original, j'ai fait poser la Nature dans la même attitude; c'étoit le seul moyen qui pût conduire à exprimer plus agréablement le trait de la gravûre dont ce Mémoire est accompagné.

Je puis certifier que ce monument est antique, mais je ne puis dire ni le pays, ni le temps dans lequel il a été fabriqué; on pourroit croire, à cause de sa diminution, qu'il a été destiné pour un laraire.

A la vûe de ce monument je me suis souvenu de la Vénus Anadyomène, si célèbre dans l'antiquité par la peinture d'Apelles. La beauté des images & la vivacité des expressions que les poètes Grecs ont employées pour décrire ce tableau, ont augmenté sa réputation, & concourent encore aujourd'hui à rendre cet ouvrage immortel.

Les réflexions sur un passage de Plîne, l'examen de ces descriptions poétiques, & quelques observations sur le tableau d'Apelles sont l'objet de ce Mémoire.

Je vais commencer par l'examen du passage de Plîne, que plusieurs raisons rendent important. Cet auteur décrit le tableau, il donne une idée de l'impression que l'ouvrage d'Apelles faisoit à Rome, sous les premiers Empereurs; mais ce qu'il a de plus

intéressant, c'est qu'il fait remonter à la source de quelques erreurs modernes; car on peut dire, en général, que cette partie du récit de Pline n'a point été éclaircie depuis le renouvellement des arts, ou du moins qu'elle n'a point été entendue par ceux qui depuis ce temps ont décrit la Vénus Anadyomène. Voici les paroles de Pline: *Venerem exeuntem e mari divus Augustus dicavit in delubro patris Cæsaris, quæ Anadyomene vocatur. Versibus græcis tali opere, dum laudatur, victo sed illustrato.* Lib. XXXV,
cap. 10.

Auguste consacra dans le temple de César son père un tableau d'Apelles, représentant Vénus sortant de la mer, à laquelle on donna le nom d'Anadyomène. Les vers Grecs que l'on a faits à la louange de cet ouvrage, l'ont surpassé, mais l'ont rendu célèbre.

Je m'arrête un moment sur ce dernier trait; il fait, ce me semble, une sorte de tort peut-être à la peinture en général, mais plus certainement au tableau d'Apelles en particulier.

Le mot *victus* prononce à mon gré trop affirmativement en faveur de la poésie: je ne prétends pas qu'il n'y ait des ouvrages en vers qui l'emportent sur de certains tableaux, & l'on verra plus bas les parties que je leur accorde; mais je suis convaincu que la balance pourroit au moins être indécise sur l'avantage des deux talens; j'espère même donner, par rapport à la question présente, des raisons plus fortes en faveur de la peinture; elles m'ont si fort convaincu, que je ne pourrois pardonner à Pline de décider la question si souverainement, & de donner à la poésie le rang au-dessus de la peinture; mais j'espère concilier l'auteur & la raison. En effet, quelle peinture auroit-il choisi pour la soumettre? celle d'Apelles, que tout le monde, & lui plus qu'aucun autre, s'accorde à regarder comme supérieure à toutes celles de la Grèce elle-même. Ces raisons m'engagent à faire quelques réflexions sur cette partie du passage.

L'Anthologie nous a conservé plusieurs éloges de la Vénus d'Apelles, & la description même du tableau qui les avoit inspirés; elle nous met donc en état de juger non seulement les Poètes & le Peintre, mais aussi l'Historien, puisque nous avons sous les yeux une grande partie des pièces de vers, & que nous sommes, aussi-bien que lui, privés du tableau: car

Plin ne l'ayant point vû, ne peut en juger que sur les rapports qu'on lui en a faits; ainsi la partie est à peu près égale pour la discussion. Mais quand nous serions privés de ces secours, la peinture & la poésie fournissent par elles-mêmes des idées dépendantes de leur essence, & leurs principes entraînent des différences.

Je conviens que les épigrammes de l'Anthologie sont agréables, mais sans vouloir diminuer leur mérite, je pourrois attribuer quelques-uns de leurs agrémens à la nature de leur sujet: d'ailleurs le tableau d'Apelles est l'original de ces épigrammes, les Poètes qui les ont composées n'ont eu d'autre peine, en cette occasion, que celle de décrire & de rappeler à leur imagination l'ouvrage du Peintre. Quelle différence de travail & de mérite entre un tableau original & célèbre, & la description de ce tableau même en beaux vers? Il seroit d'autant plus inutile de s'appesantir sur ce sujet, que tout lecteur est capable de s'en rendre compte, & qu'il n'est pas question de décider du mérite & de l'avantage de la peinture & de la poésie, mais seulement de réfléchir sur la facilité des moyens d'opérer dans l'un & dans l'autre talent.

Sans vouloir pousser trop loin ces détails & ces discussions, on sent en général que quelque concise que soit la poésie, les images sont étendues & mêlées de différens objets; qu'on lui fait gré des suspensions dans le récit, & des sous-entendus, qui sont eux-mêmes des alongemens, puisqu'ils sont le mélange de l'accessoire & de l'objet. D'ailleurs on doit convenir que la poésie, toujours soumise à une forme, est obligée d'exposer, de nouer & de dénouer; elle est donc fort composée: cependant cette quantité de parties devient pour elle une facilité & une source d'agréments, tandis que la peinture, resserrée & renfermée dans la plus exacte simplicité, ne peut être absolument frappée que d'un objet seul, toujours soumis à la Nature, & dont l'expression est réduite à l'instant d'une action; son imagination conçoit cet objet, son goût l'épure, & son talent l'exprime sans avoir en sa faveur la licence d'aucun écart. Comment donc Apelles, dans un ouvrage admiré de toute la Grèce pour son

trait, ses effets, la vérité de sa couleur & la justesse de sa composition, peut-il être vaincu, surpassé, *victus*, par des Poètes qui ont décrit son propre tableau, & qui ne l'ont entrepris que par l'excès du mérite de cette peinture? Cette difficulté n'est point la seule que présente le passage de Pline; il faut admettre, pour l'approuver, une contradiction manifeste dans un auteur aussi éclairé. C'est donc une injustice à l'égard de celui qui a si bien & si souvent parlé de la peinture, & qui a exalté les talens d'Apelles au point de dire, *verum omnes prius genitos futurosque postea superavit Apelles!* Comment pouvoir le soupçonner d'avoir après cela préféré quelques épigrammes au chef-d'œuvre d'Apelles? C'est à quoi je puis d'autant moins me déterminer, que l'examen des épigrammes de l'Anthologie prouvera, dans un moment, qu'elles sont plutôt composées en l'honneur du Peintre que de la Vénus. Je pourrois encore m'appuyer sur la disposition de cette figure, & le monument que je possède favoriseroit mon sentiment, quelque imparfaits que les restes en puissent paroître; mais je préfère, avec raison, de concilier Pline avec lui-même, & de lui rendre la justice qui lui est due: je n'y vois point d'autre moyen que de corriger le texte, & de lire *non victo sed illustrato*. Ces sortes de corrections sont délicates, sur-tout quand elles sont aussi contradictoires; mais celle-ci, appuyée sur la justice & la raison, lève toutes les difficultés. Il est vrai qu'on pourroit dire que Pline avoit en vûe d'autres pièces de vers, qui ne sont pas venues jusqu'à nous; mais, en premier lieu, il est vrai-semblable que celles que la postérité nous a conservées sur ce sujet fameux, n'étoient pas les plus mauvaises; en second lieu, quelque prix qu'on veuille mettre à ces descriptions poétiques, il est contraire à la Nature de les mettre au-dessus d'un original aussi parfait.

Je passe aux épigrammes de l'Anthologie; ce recueil nous en a conservé cinq en l'honneur d'Apelles & de son tableau: ces petites pièces de vers présentent des rapports généraux & des imitations particulières. Je crois cependant qu'il est nécessaire de les rapporter, pour juger avec plus de certitude de l'admiration que ce tableau avoit inspirée dans le plus beau temps des

Lib. XXXV.
cap. 10.

arts, & pour convaincre de quelques-unes des différences que présente la peinture & la poésie, quand on veut les mettre en parallèle.

I.^{re} É P I G R A M M E.

*Anthologie,
liv. IV.*

Voyez Vénus sortant du sein de l'Onde qui vient de lui donner le jour ; c'est l'ouvrage du pinceau d'Apelles : considérez la Déesse, qui a saisi de ses belles mains sa chevelure toute trempée, comment elle exprime de ses cheveux humides l'écume blanche dont elle vient de naître. Minerve & Junon avouant désormais leur défaite, diront elles-mêmes : charmante Vénus, nous ne vous disputons plus le prix de la beauté.

Ce petit morceau de poésie ne peut être plus élégant, il loue le Peintre, quoiqu'indirectement & d'une façon bien fine : Apelles a su donner tant de charmes à sa Vénus, que Minerve & Junon sont forcées d'accorder à leur rivale la préférence qu'elles lui dispuoient encore, malgré le jugement du berger Phrygien. Ce tour est séduisant, cependant la simplicité de la seconde épigramme pourroit trouver des partisans : elle présente le plus grand éloge d'Apelles sous la forme la plus simple ; elle ne décrit que son tableau, & suppose que le Peintre a été témoin de la naissance de la Déesse, tant il a mis de vérité dans le détail de sa composition.

II.^e É P I G R A M M E.

Apelles vit Cypris au moment de sa naissance, lorsqu'elle sortit toute nue du sein de la mer, qui l'avoit enfantée. Le Peintre offre à nos regards la Déesse, telle qu'il la vit en ce moment, couverte d'écume, & l'exprimant de ses cheveux avec ses belles mains.

L'épigramme suivante nous apprend que Vénus, dans le tableau d'Apelles, n'étoit représentée qu'à mi-corps : dans l'état de nudité conséquent à l'instant de sa naissance, rien n'auroit pu produire cette réserve & cette modestie, que le degré de son enfoncement dans l'eau ; il étoit important d'être instruit de cette particularité.

III.^e ÉPIGRAMME.

Lorsque Cypris, toute trempée de l'écume qui découle de ses cheveux, sortit nue du sein des flots, elle porta d'abord ses mains sur la chevelure qui couvroit ses belles joues; elle exprimait ainsi de ses cheveux humides, l'eau écumante de la mer. La Déesse montrait son sein à découvert, & tout ce qu'il est permis d'exposer à la vue. Mais si Vénus est aussi belle en effet qu'elle le paroît dans ce tableau, qu'à la vue de la Déesse soit la ferveur du courage de Mars s'étonne & se confonde.

Ce doute en l'honneur de la beauté que le tableau donne à Vénus est bien flatteur pour le Peintre; cette supposition du Poète rappeloit l'idée des amours de Mars & de Vénus, qui tenoient un rang considérable dans la mythologie des Anciens; d'ailleurs la pensée est fine, & dans le goût de l'aveu de Minerve & de Junon qu'on a vû dans la première épigramme; l'une est constamment la source de l'autre, mais quel est le Poète qui a écrit le premier?

IV.^e ÉPIGRAMME.

La mer venoit d'accoucher, & la reine de Paphos, qui sortoit de son sein, avec le secours de la main d'Apelles, ouvroit en ce moment, pour la première fois, ses beaux yeux à la lumière: vous dont les regards sont attirés par ce tableau, hâtez-vous de vous en éloigner, de peur que l'écume que la Déesse exprime de ses cheveux humides, ne rejailisse sur vous. Si Vénus disputant la pomme, dévoila jamais aux yeux de Pâris tous les charmes qu'elle étale ici, c'est bien injustement que Pallas a ruiné de fond en comble la ville de Troie.

Ce badinage & cette supposition, qui peut-être ne sont point assez nobles, font du moins honneur à la vérité qu'Apelles avoit répandue dans les détails de son tableau; la beauté qu'il a donnée à Vénus ne peut être louée avec plus de finesse & de délicatesse, & cette manière de douter que présente la dernière phrase, *si Vénus disputant la pomme, &c.* produit un effet.

M É M O I R E S

charmant. Cette façon de s'énoncer a toute la richesse de l'image & tout le sous-entendu de l'éloge, sans déplaire à la justesse de l'esprit; de plus, elle retrace sans affectation un événement célèbre, & flatte Vénus que l'on aime, en critiquant Pallas qui n'intéresse point dans cette occasion.

La cinquième épigramme m'a paru trop recherchée, & ne présente qu'une redite assez froide, ainsi j'ai voulu d'autant moins en rapporter la traduction, que la satiété des choses agréables conduit aisément à la fadeur.

L'examen des différentes manières de procéder de la peinture & de la poésie me conduit à l'article capital des idées premières ou des sources; cet objet est commun aux deux talens, mais le tableau d'Apelles est lui-même une preuve des obligations que la peinture a presque toujours à la poésie; j'ai toujours été persuadé qu'Homère avoit échauffé l'imagination des plus grands artistes de la Grèce, & qu'ils avoient pris dans ses ouvrages la première idée de leurs chef-d'œuvres. En considérant dans cette même vue le tableau d'Apelles, il m'a paru qu'Hésiode avoit fourni à ce grand artiste l'idée de sa Vénus Anadyomène.

La description qu'Hésiode a faite de la naissance de Vénus, paroît être la première image de cette Déesse que la Grèce ait admirée; & nous ne voyons point qu'aucun artiste, avant Apelles, en ait donné la représentation. Voici la traduction des vers d'Hésiode, & l'extrait de ceux qui précèdent la description dont il s'agit.

*Théogon. vers
190 & suiv.*

Hésiode, après avoir raconté la disgrâce de Saturne, & l'horrible attentat de son fils Jupiter, décrit à peu près ainsi la naissance de Vénus, merveilleux effet de cette disgrâce :
On vit alors, ajoute le Poète, *flouer sur la surface des eaux de la mer le groupe (a) d'une écume blanche, qui produisoit & formoit dans son sein une jeune fille. Cette écume s'approcha d'abord de l'isle de Cythère; de-là poussée par les flots, elle fut portée sur la côte de l'isle de Cypre, où le groupe s'étant tout-à-coup*

(a) Comme on dit un groupe de nuages, j'ai cru pouvoir employer ce terme en parlant de l'écume; le rapport des objets, & leur effet en peinture, m'ont conduit à cette expression.

entr'ouvrir.

entr'ouvert, on vit sortir de son sein une jeune Déesse, dont l'éclat, la beauté & la majesté étonnoient les regards. Dès le premier moment de sa naissance, l'aimable Déesse se présente à l'assemblée des Dieux, qui la reçoivent parmi eux; le Dieu d'amour l'accompagnoit, & les plaisirs suivoient ses pas.

Je ne crains point de dire que ce beau morceau de poésie, digne d'être imité, comme il l'a été avec raison par un si grand nombre d'auteurs, concourt à prouver l'étendue des images que les Poètes ont la liberté de traiter; mais pour le fait dont il s'agit, on voit par ces vers qu'Hésiode a su occuper l'esprit par la description de cette Vénus, & plaire par les traits, les agrémens, les suspensions, les sous-entendus, enfin par les avantages de son talent; tandis qu'Apelles a fixé cette Déesse aux yeux de tous les Grecs par une attitude simple, mais si convenable & si frappante, que la Grèce entière s'accorda pour donner à cette Vénus le nom d'Anadyomène, en adoptant le moment dont il avoit fait choix dans les vers d'Hésiode, c'est-à-dire essuyant ses cheveux, en sortant de l'écume de la mer qui l'avoit formée.

Quelques réflexions générales sur le tableau d'Apelles, relatives à la peinture, produiront peut-être des éloges que l'on pourroit ajouter à ceux que ce grand artiste a reçus & mérités des Anciens.

Les actions & les dispositions véritablement agréables en peinture doivent être simples & nécessaires, alors elles plaisent sans frapper, & la satisfaction qu'elles procurent n'est précédée ni même accompagnée d'aucun étonnement; le charme séducteur se fait d'autant plus sentir, que l'attitude qui produit cette impression favorable ne permet pas de concevoir une position différente; elle persuade au contraire qu'elle n'a point été recherchée, & qu'elle est un effet du hasard. La nécessité de recourir à la réflexion pour se rendre compte de la satisfaction qu'on éprouve, est un témoignage de la vérité de ces impressions, de leur genre & de leur caractère.

La disposition dont Apelles a fait choix pour exprimer la Vénus sortant de la mer est, à mon gré, le plus grand exemple des graces produites par la justesse & la simplicité; & si, comme

nous l'apprend la troisième épigramme de l'Anthologie, il l'a représentée à mi-corps, il a nécessairement donné une si juste idée d'un caractère simple, noble & naïf, il a exécuté son trait avec une si grande précision; il l'avoit si bien pensé que le Sculpteur, qui sans doute étoit un homme savant, a saisi toutes ces impressions, & nous fait voir encore aujourd'hui cette jeune personne debout, sans aucun contraste apparent; ses beautés n'ont aucun secours étranger, & ne sont couvertes d'aucun voile, pratique quelquefois nécessaire, mais qui sert ordinairement à cacher bien des faiblesses, & que l'on peut souvent regarder comme un prétexte dont les modernes abusent, & dont les Grecs ne se sont presque jamais servis; ils étoient trop savans, & l'expérience leur avoit appris que la Nature présente elle-même ses beautés, selon la grandeur & le ressort de la tête qui l'étudie. La Vénus d'Apelles est représentée dans le moment qu'elle paroît au jour, elle est dans l'ignorance de ses charmes & ne témoigne aucune surprise; elle n'a besoin ni d'effort, ni de mouvement; Déesse & sans passion, l'ingénuité l'accompagne & la curiosité ne la peut animer; mais son premier soin est de plaire & de paroître à son avantage. Dès-lors elle est occupée de sa parure naturelle, elle arrange & dispose ses cheveux; le soin qu'elle apporte pour les essuyer prouve qu'elle vient de sortir de l'eau, & tout ce qui rappelle une action précédente est une preuve aussi rare que constante du génie des artistes. Que de parties muettes & possibles, dans le même instant, faut-il réunir avec sagesse & convenance, pour les faire concourir à l'expression d'un objet fixe & immuable tel qu'il est pour la peinture! Ainsi l'attitude qu'Apelles a préférée est savante sans le paroître, fine par une action convenable au sexe & à l'âge, agréable parce qu'elle est dans la Nature, que l'œil le plus sévère ne peut y remarquer la moindre affectation, & qu'enfin, sous l'enveloppe la plus simple & la plus juste, l'esprit charmé n'a nul besoin de sous-entendre & de démêler, & qu'il ne peut y parvenir sans le secours de la réflexion. Il résulte de toutes celles que l'on peut faire, que plus on étudie les Anciens, plus on est frappé du mérite & de la supériorité des Grecs: dans

toutes les opérations de l'esprit, les productions de cette heureuse Nation sont les seules qui présentent les exemples de la justesse & de la simplicité; le desir de montrer de l'esprit, cette maladie qui tourmente les modernes, ne s'est introduit chez eux que fort tard, & dès-lors le bon goût s'est affoibli. Le peu de progrès de nos connoissances & de nos talens vient en grande partie de ce qu'on lit peu les Anciens, & que l'on s'écarte des grands & véritables exemples qu'ils ont laissés.

Je reviens à la seconde partie du passage de Pline; il poursuit en ces termes sur ce tableau d'Apelles: *Hujus tabulæ inferiorem partem corruptam, qui reficeret non potuit reperiri; verum ipsa injuria cessit in gloriam artificis; consenuit hæc tabula carie.*

« On ne put trouver personne capable de rétablir la partie inférieure de ce tableau, qui s'étoit gâtée; ce malheur devint la gloire de l'artiste, & ce tableau tomba de vétusté ».

Il n'est pas étonnant, en premier lieu, que les arts ayant dégénéré dans la Grèce, il ne se trouvât personne à Rome qui pût réparer un ouvrage d'Apelles, dans le premier siècle des Empereurs. En second lieu, il me paroît qu'on ne peut attribuer le malheur de ce tableau qu'à l'humidité, dont l'action fut même très-prompte, ou plutôt à la chaleur des lampes qui brûloient continuellement dans ce temple, moins encore pour satisfaire la superstition, que par la nécessité de s'éclairer dans des lieux si fermés contre le jour. Quoi qu'il en soit, ce bel ouvrage de l'art étoit vrai-semblablement pur & entier quand Auguste le plaça dans le temple de César, & Néron fut obligé de le remplacer par un autre, de la main de Dorothee: *aliâque pro ea Nero principatu substituit suo, Dorothei manu.* C'est encore une petite anecdote que nous devons à Pline.

Lib. XXXVI
cap. 10.

Nos modernes ont quelquefois confondu cette Vénus Anadyomène avec celle de Cos, qu'Apelles laissa imparfaite à la mort, & qu'aucun artiste n'eut la témérité d'achever: quelques-uns mêmes ont mal-à-propos prétendu que le Peintre n'acheva pas son ouvrage, faute d'y pouvoir réussir; c'est l'erreur dans laquelle est tombé Malherbe dans ces vers:

LII ij

*Fragm. à la fin
du liv. VI.*

*Et quand j'aurai peint ton visage ,
Comme j'en prépare l'ouvrage ,
Sans doute on verra quelque jour ,
Quoique d'Apelles on nous raconte ,
Mallherbe pouvoir à sa home
Achever la mère d'amour.*

On pourroit encore ici relever la suffisance du Poète, qui se met sans façon au-dessus d'un des hommes les plus célèbres de l'antiquité, non seulement du côté des talens, mais aussi pour le caractère.

Dans le nombre de Peintres modernes qui ont osé traiter le même sujet, je citerai le Titien; il a représenté la Vénus essuyant ses cheveux, seule & dans l'eau jusqu'au dessous de la ceinture; il n'a point exprimé cette écume de laquelle la Déesse étoit sortie, & dont le peintre Grec avoit heureusement profité pour la vérité de l'histoire, & pour faire une opposition avec les chairs & les eaux calmes de la mer; car elles devoient être aussi attentives que le reste de la Nature à la naissance de Vénus; on peut d'autant plus en être persuadé, que les Anciens admettoient un calme général pour le nid des Alcyons. Titien n'a donc point exprimé cette écume indiquée par Hésiode, & que les épigrammes de l'Anthologie nous apprennent qu'Apelles n'avoit point oubliée; elles nous apprennent aussi que le peintre Grec n'avoit pas autant découvert sa Vénus. L'artiste moderne a ajouté une coquille qui nage aux côtés de la Déesse; je ne fais si cette addition est heureuse, mais cet habile Vénitien, en donnant à cette Vénus la beauté de son pinceau & la force de sa couleur, n'a pu trouver en lui-même cette élégante précision de trait, jointe à cette *vénusté* que toute l'antiquité s'accorde à donner à Apelles, & que l'on peut regarder comme la partie sublime des opérations de l'art.

Je n'ai pu résister au plaisir d'employer le mot de *vénusté*; il ne me paroît nullement rendu par celui de beauté, le seul

que nous ayons dans notre langue pour le traduire; il exprime beaucoup moins, &c, ce me semble, avec trop de foiblesse.

Le passage de Pline, en retraçant encore le mérite d'Apelles, fera sentir l'idée augmentative que les Romains attachoient à cette agréable expression.

*Præcipua ejus in arte venustas fuit, cum eadem ætate maximè Lib. xxxv;
Pictores essent; quorum opera cum admiraretur, collaudatis omnibus cap. 10.
deesse iis unam Venerem dicebat quam Græci Charita vocant:
cætera omnia contigisse, sed hac soli sibi neminem parem.*

« La *vénufté* fut la principale partie, & celle qui le rendit supérieur dans son art, quoiqu'il eût de grands Peintres pour contemporains: en admirant leurs ouvrages & leur donnant beaucoup d'éloges, il disoit qu'il leur manquoit une *Vénus* que les Grecs nomme *Grace*, qu'ils avoient toutes les autres parties, mais qu'il n'y en avoit aucun qui pût lui être comparé sur cet article ».

Le monument de ronde-bosse & de bronze, qui a donné occasion à ce Mémoire, exige quelques détails dont je dois rendre compte avant que de finir.

On ne peut douter que la *Vénus* d'Apelles étant devenue si célèbre, n'ait été traitée dans la Grèce même par quelque sculpteur, qui l'aura copiée ou, pour mieux dire, arrangée & disposée pour son art, c'est-à-dire qui aura nécessairement ajouté les parties de la ronde-bosse: dans toute autre occasion je dirois même qu'il auroit pû faire quelques altérations à cette figure; car indépendamment de la difficulté qui se trouve à rencontrer un homme qui saisisse le style, & qui se soumette à la pensée d'un autre, il arrive très-rarement qu'une figure exécutée en peinture convienne parfaitement à la sculpture. Le bronze qui m'est tombé entre les mains, est donc une imitation du tableau d'Apelles, non seulement par les raisons précédentes, mais parce que j'ai vû plusieurs pierres gravées représentant la même figure.

Comme j'avoue que la composition d'Apelles en passant par d'autres mains, peut avoir souffert des altérations, on se persuadera peut-être que je donne trop d'éloges à une disposition que le Sculpteur doit avoir traitée avec des différences, sans

doute au désavantage de l'objet. Pour répondre à cette objection; on me permettra d'examiner ici en quoi peuvent consister les différences que la sculpture aura pû exiger, & les raisons qui peuvent avoir empêché le Sculpteur de s'écarter de la figure d'Apelles.

Pour concevoir ces détails, il faut se rappeler qu'une des épigrammes de l'Anthologie nous apprend que le tableau ne représentoit qu'une demi-figure; Apelles ne s'étoit donc point abandonné, dans ce sujet, à la richesse des images d'Hésiode; il n'avoit point représenté, comme l'allégorie le pouvoit permettre, les divinités de la mer dans la surprise de l'évènement: il est constant que la position des bras & l'arrangement des cheveux étoient l'objet dominant, & formoient le caractère & la disposition principale de la figure. Le Sculpteur, frappé de la beauté de la Vénus d'Apelles, touché de la simplicité de son action, voulant rendre cette même figure pour la propre satisfaction, ou pour la décoration de quelque temple ou l'ornement de quelque ville, ne pouvant imiter exactement le tableau, puisque cette imitation n'auroit produit qu'un bas-relief dont l'effet auroit été médiocre, a été obligé, en premier lieu, de poser la même figure, choisie d'un âge & d'un caractère égaux, pour étudier sur la Nature les parties que le Peintre n'avoit point exprimées, & que son art n'exigeoit point de lui. En second lieu, il aura principalement évité l'altération des parties que le Peintre avoit essentiellement décidées, & par conséquent la Nature même l'aura guidé & conduit pour la position des jambes & l'expression du dos. Indépendamment de ces vérités constantes dans la pratique de l'art, il ne faut pas confondre ou plutôt comparer nos artistes, & leur manière d'opérer, avec les Anciens, ni avec leur façon de penser & de se conduire: les arts de l'Europe ne sont occupés, depuis leur renouvellement, qu'à trouver des positions nouvelles, & à représenter ce qu'on n'a point encore vû; les combinaisons ne peuvent suffire à ce désir effréné. Je croirois donc que dans l'architecture, la peinture & la sculpture, une tête bien organisée, occupée de l'objet qu'elle veut exprimer, doit se laisser emporter par les

convenances de cette seule expression; alors l'artiste doit être assuré du succès, & je lui répons des suffrages, quand il seroit tombé dans une position précédemment employée. Je puis même l'assurer que cette répétition prétendue ne sera jamais confondue avec la réminiscence; celle-ci n'est qu'une imitation aussi froide qu'imparfaite, & le plus souvent un souvenir clair & distinct qu'on affecte d'ignorer; quelle qu'elle soit, elle présente ordinairement un objet lâche & paresseux, dont les parties se joignent & s'unissent avec peine. Les moyens d'opérer que je propose seront au contraire pleins de feu, de chaleur & de propriété. L'antiquité fournit plusieurs exemples d'une soumission & d'une imitation générale & particulière; les plus grands artistes de la Grèce la regardoient & la pratiquoient sans aucune peine: une connoissance plus ou moins profonde de l'anatomie, une expression de chair, un caractère plus juste dans les têtes, leur manière, en un mot, suffisoient apparemment pour leur persuader que l'ouvrage leur appartenoit. J'en ai rapporté un exemple frappant dans le sujet du *Palladium*, traité en creux par *Dioscoride*, & en relief par *Solon*, les deux plus habiles graveurs Grecs qu'Auguste eût attirés à Rome; la composition du sujet & la disposition des figures sont absolument les mêmes: aussi nos modernes, tels que je les ai dépeints, ne font aucune difficulté de taxer les Anciens de peu de génie; je doute qu'ils soient fondés en raison. Il seroit trop difficile de leur persuader qu'ils se trompent pour oser l'entreprendre, mais tout concourt à certifier que le sculpteur Grec a apporté toute son attention pour ne se point écarter d'une figure qui rappeloit à la Grèce entière un ouvrage qu'elle étoit dans l'habitude de voir & d'admirer. La même raison met en droit d'avancer que la copie que je présente transmet aujourd'hui, quand on la considère de face, la figure qu'Apelles avoit peinte, & qu'elle est la copie de quelque statue grecque plus distinguée & plus caractérisée que les autres. Ovide nous en donne une preuve constante en disant:

Cum fieret, lapis asper erat, nunc nobile signum

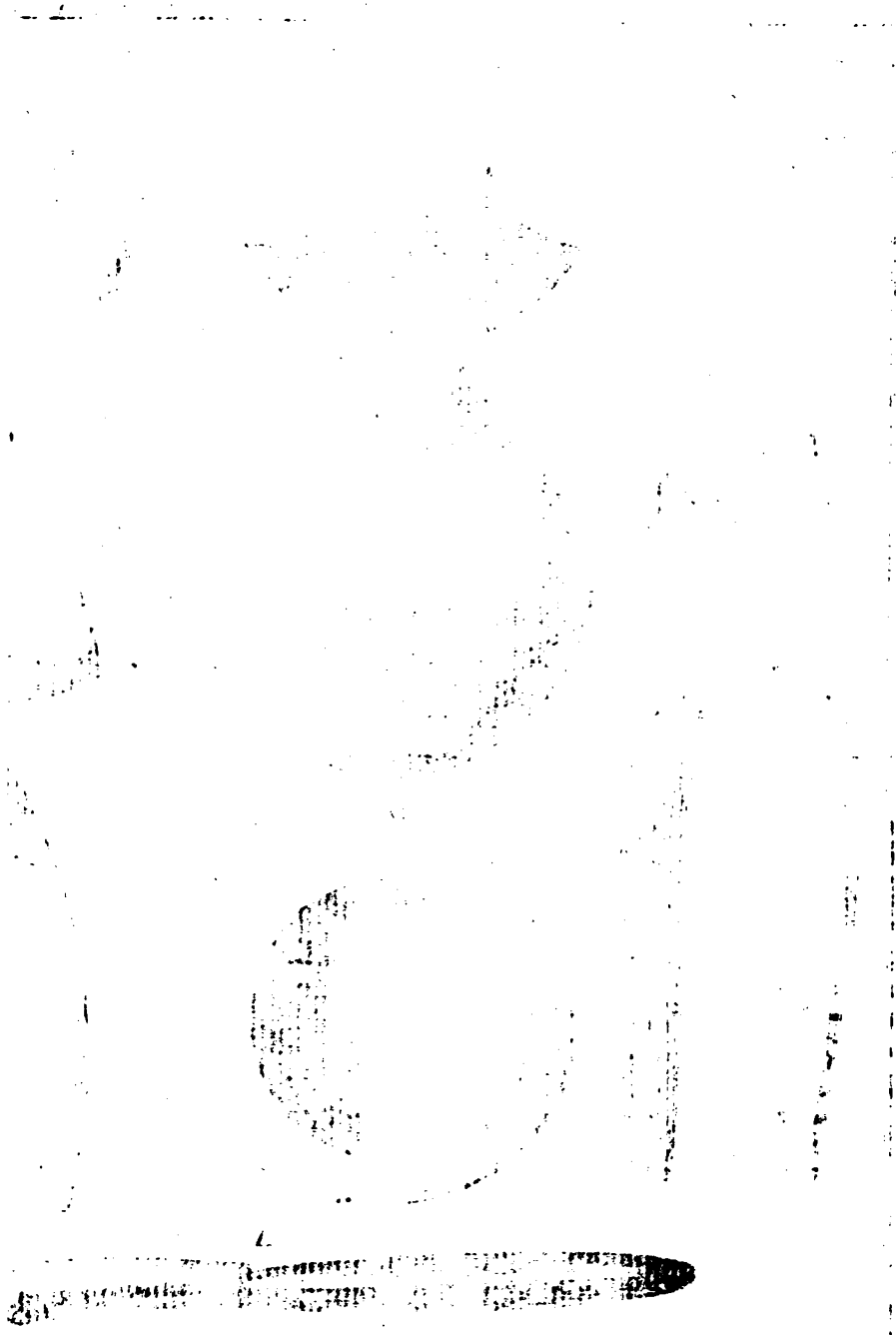
Nuda Venus madidas exprimit inbre comas,

*De art. ant.
l. III, vers. 17
et 18*

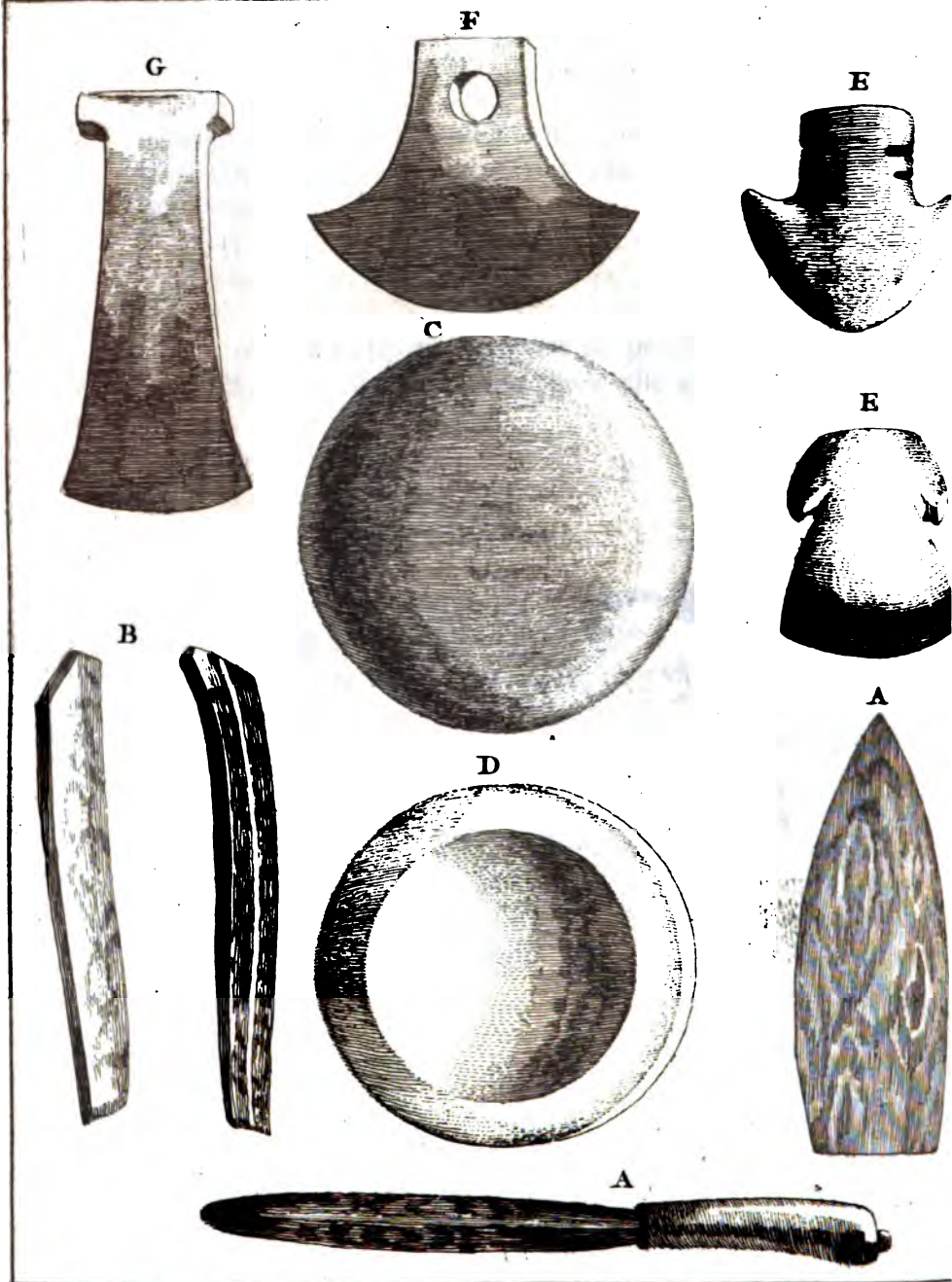
Ce n'est donc plus un préjugé; il étoit si naturel, si simple & si rempli de vrai-semblance, que quand même les auteurs anciens n'auroient point parlé de cette statue, le petit bronze & les gravûres en pierre auroient suffi pour donner des preuves de la copie que les Sculpteurs ont faite autrefois de la Vénus Anadyomène.

Ce sujet me conduiroit à un parallèle plus étendu des avantages respectifs de la peinture, de la sculpture & de la poésie; un autre, plus habile, pourroit y comprendre la musique: mais cette comparaison pourroit paroître un peu étrangère à l'objet de ce Mémoire, du moins me paroît-elle au-dessus de mes forces.





THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY
1000 S. MICHIGAN AVE.
CHICAGO, ILL. 60607
U.S.A.



A. Couteaux rapportés par Aldovrand. pag. 116. & 117. B. Couteau de verre fossile donné par Ferrante Imperati. pag. 55. C. Miroir Convexe de pierre de Gallinace ou a M. De Jussieu, ainsi que les morceaux suivans. D. Miroir Concave de pierre Gallinace. E. Haches de pierre. F. Haches de bronze. G. Coin de bronze. Francesco Villoa, ni aucun autre Auteur que Ferrante Imperati ne nous ont donné la forme. Haches de pierre de Gallinace, ou de matière approchante.

*EXAMEN
D'UN PASSAGE DE PLINE
DANS LEQUEL IL EST QUESTION
DE LA PIERRE OBSIDIENNE.*

Par M. le Comte DE CAYLUS.

PLU^s le recueil de Pline est étendu, plus il lui auroit été difficile d'entrer dans un grand nombre de détails; ils auroient souvent été superflus, puisqu'il écrivoit pour des hommes qui connoissoient les matières qu'il discutoit, ou qui pouvoient s'en instruire avec facilité. Pline est donc excusable d'avoir été laconique, & de paroître quelquefois obscur; ainsi l'on doit convenir que l'ignorance est en général la cause des reproches que l'on fait à cet auteur, & que plus on l'étudie, plus on est forcé de lui donner des éloges: mais de quelque côté qu'on puisse le considérer, il fournira long-temps des objets d'examen & de discussion aux Académies des Sciences & des Belles-Lettres.

Lû le 25
Avril 1769.

Le passage de Pline, que j'entreprends d'éclaircir, m'avoit conduit à des recherches assez étendues; elles ont acquis un haut degré de certitude par les éclaircissémens que M. de Jussieu m'a bien voulu communiquer sur la pierre obsidienne. Indépendamment de l'aveu que je dois faire des obligations que j'ai à ce savant homme, & de ce foible témoignage de ma reconnoissance, je suis charmé de prouver que l'examen de plusieurs objets de l'antiquité demanderoit la réunion de plusieurs hommes, dont les études & les recherches seroient différentes: les objets de Physique, & qui regardent par conséquent l'Histoire naturelle, dont l'ouvrage de Pline est rempli, rendent cette nécessité plus sensible. La pierre obsidienne, que les Romains ont imitée par le secours du verre, est le principal

Tome XXX.

. M m m

objet de ce Mémoire. Pline fait mention de la pierre & de son imitation; ces matières sont liées à quelques opérations de l'art, ainsi qu'à des usages que les Romains ont pratiqués; mais avant que d'entrer dans les détails, je dois prévenir le Lecteur sur la longueur d'une pareille discussion.

L'étude présente des objets d'examen, souvent très-importans, & que deux ou trois pages d'observations suffisent pour éclaircir; mais elle présente aussi des bagatelles qui conduisent nécessairement à de longues recherches: le sujet de ce Mémoire se trouve malheureusement dans cette dernière circonstance. La pierre obsidienne a mérité, depuis environ deux siècles, l'attention des plus savans Naturalistes de l'Europe; aucun n'a cru devoir négliger d'en parler; ils l'ont placée dans plusieurs genres de matières; leurs systèmes ont été admis ou réfutés par d'autres Savans, qui cependant n'ont pas donné des raisons plus solides, comme il arrive, quand on traite d'un sujet qui n'a jamais été connu: chacun de ces auteurs a décidé & prononcé sur l'espèce & la nature de la pierre dont Pline a donné la description. Ces auteurs, en général, sont respectables; & le public reconnoît, avec raison, qu'il leur est redevable. Il est par conséquent plus nécessaire d'examiner leurs opinions avec scrupule, pour être en état de démontrer leurs erreurs; cette précaution est d'autant plus indispensable, que ces erreurs sont assez solidement établies pour avoir fait de fortes impressions, & qu'il faut être occupé de l'objet en particulier, pour sentir la fausseté des opinions.

Lib. xxxvi, In genere vitri & obsidiana numerantur ad similitudinem lapidis
cap. 26, art. quem in Æthiopia invenit Obsidius.
xvii, P. Hard.
in-4.

« Dans les espèces de verres sont compris les verres nommés » obsidiens, à cause de leur ressemblance avec une pierre qu'Obsidius a trouvée en Éthiopie ».

Obsidius, à son retour d'Éthiopie, porta à Rome la nouvelle pierre qu'il venoit de découvrir, & dès-lors, autant qu'on peut le conjecturer, elle fut connue sous le nom d'Obsidius, c'est-à-dire qu'on la nomma *lapis Obsidianus*, distinction particulière qui fait honneur à Obsidius; car c'est ainsi que les Romains en

usoient pour marquer leur reconnoissance, l'histoire Romaine en fournit plusieurs exemples, *marmor Luculleum, charia Claudia, Augusta, Liviana, &c.*

Dans la suite on voulut imiter la pierre obsidienne, qui vrai - semblablement étoit fort rare, & que la distance & la nature du pays, où elle avoit été trouvée, rendoit fort difficile à faire venir. Pour rendre cette imitation aussi parfaite qu'il étoit possible, on chercha des matières d'une nature analogue ou approchante de la pierre obsidienne, &, selon toutes les apparences, on trouva que le verre convenoit le mieux à cette opération, puisqu'en effet on a préféré cette matière. Il est donc très-probable que la pierre obsidienne avoit une sorte d'analogie avec le verre.

Cette ressemblance du verre avec la pierre obsidienne, qui n'est présentée que comme un soupçon, peut cependant se fortifier par la comparaison d'un autre exemple d'imitation que fournissent les pierres précieuses. Quand on les examine on ne s'aperçoit pas qu'elles diffèrent beaucoup de quelques verres blancs ou colorés; aussi en donnant à cette même matière la couleur propre de chaque pierre, on est parvenu à les contrefaire à un si haut point de perfection, qu'il est souvent difficile de distinguer celle qui est artificielle ou fautive d'avec celle qui est naturelle ou vraie: tel pouvoit être l'état du verre obsidien à l'égard de la pierre obsidienne. Mais ce verre n'a pas été seulement de l'espèce fabriquée dans les verreries, & qui devenoit obsidien par la teinture qu'on lui donnoit, comme Pline le dit quelques lignes plus bas, *fit & tinctura genere obsidianum*; il y a une autre espèce de verre aussi ancien que le travail des métaux, & qui a dû précéder l'invention de faire le verre. Les Métallurgistes prennent cette espèce de verre pour une scorie fine, dure, compacte & pesante, & la distinguent d'une autre scorie écumeuse, celluleuse, boursoufflée & grossière; la première est connue vulgairement par le nom de laitier, & la seconde est appelée scorie tout simplement. Les métaux fournissent souvent l'une & l'autre, lorsqu'on les extrait de leur mine ou lorsqu'on les affine; & il y a des préparations de

métaux qui en donnent plus ou moins. Le laitier est quelquefois d'une seule & même couleur plus claire ou plus foncée, & d'autres fois il est varié de couleurs différentes; il égale par la dureté quelques pierres précieuses, & quand il est frappé avec un morceau d'acier, il rend des étincelles comme la pierre à fusil, ce qui n'arrive pas avec le verre ordinaire; en un mot c'est un verre des plus durs & des plus compacts.

Les premiers hommes qui se sont occupés du travail des métaux, ont dû voir & reconnoître ces sortes de scories; le laitier sur-tout a dû les étonner: quelques ouvriers, alors des plus intelligens, frappés de la beauté des couleurs & de la qualité de cette matière, auront entrepris de la mettre en œuvre, d'autant plus volontiers qu'on ne connoissoit point encore l'art de faire le verre. Ils auront peut-être commencé par former des coupes & des vases à leurs usages, & les auront employés successivement à un objet de commerce. Ainsi d'un laitier choisi de couleurs variées & bizarrement distribuées, on aura pu faire les vases précieux connus sous le nom de *Murrhina*; & d'un laitier de couleur très-noire, tous les ouvrages nommés obsidiens, par la raison qu'ils ressembloient à la pierre obsidienne.

Ce que je viens d'exposer est conforme au sentiment de Cæsalpin, rapporté dans un ouvrage qu'il a publié sur les métaux (a).

Cette différence dans les verres obsidiens, qu'on ne sauroit contester, & que j'ai cru devoir indiquer, nous prouve la justesse de l'expression de Pline, *in genere vitri & obsidiana numerantur*;

(a) *Antiquiorem autem fuisse scoriarum inventionem ad vasa formanda quam vitri, indicant obsidiana vitra, quæ non ex alia materia quam ex scoriiis metallorum constare videntur. . . De Metall. l. III, p. 213, c. 23. Andréa Cæsalp. Aretino, Medico & Philosopho authore. Norimbergæ, 1611.*

Reperta quoque sunt fragmenta vasorum nigerrima, duritie gemmas imitantia, quod scorix faciunt præsertim argenti. Variis quoque coloribus scorix reperiuntur, unde fortè & murrhina

vasa ab Oriente inuenta, maximi pretii apud Romanos imperatores, ex hac materia constabant. Idem.

Sed murrhinum à Plinio vocatum, quod paulo antè recensuimus: coloris enim varietate ac maculis serpentes æmulatur; nec prohibet murrhinum quidem effodi, vitrum autem arte parari; nam incendiis subterraneis eadem fieri possint, quæ in fornacibus sunt: murrhinum autem esse humorem calore densatum sub terra testatur Plinius, Idem, p. 215.

mais ce qu'il ajoute ensuite, que ces verres sont nommés obsidiens, à cause de leur ressemblance avec une pierre trouvée en Éthiopie par Obsidius, est devenu un sujet de discussion & de critique dans lequel il est nécessaire d'entrer.

Saumaïse a traité de rêverie cette opinion de Pline, *at verò obsidianus lapis in Æthiopia repertus ab Obsidio, ut inquit Plinius, unde illi nomen, nugatur*: il veut que le mot *obsidianus* soit dérivé du nom d'une pierre que les Grecs ont appelé ὀψιδανός λίθος; voici ce qu'il dit pour le prouver: les Grecs n'ont jamais varié sur le terme d'ὀψιδανός, ce mot vient d'ὀψις, d'où l'on a formé τὸ ὀψιδανόν, & de-là ὀψιδανὰ. Ce que Saumaïse propose ici, il le décide à la page 204.

In Solin.

P. 91.

Pag. 204.

Meminit Plinius hujus murrhini vitri, ut & obsidiani, quòd etiam imitabatur lapidem obsidianum in Æthiopia inventum, quem Græci ὀψιδανόν vocabant, quòd nigerrimi esset splendoris, & imagines redderet, ut ὀψις & oculi pupilla.

Les Savans des derniers siècles s'appliquoient beaucoup à la recherche de l'étymologie des noms anciens, espèce d'érudition que l'étude de la langue grecque favorisoit; car cette langue a sur toutes les autres, quant à cet objet, une supériorité & des ressources inépuisables: ainsi il n'est point étonnant que Saumaïse ait cherché à se distinguer dans cette carrière; il a suivi le goût qui régnoit de son temps.

Dans le nombre des étymologies qui nous ont été données, il y en a qui ne sont fondées que sur des vrai-semblances & sur des rapports, spécieux à la vérité, qui peuvent en imposer & tromper ceux qui s'abandonnent à la première apparence de vérité. C'est le cas dans lequel Saumaïse me paroît être tombé à l'égard de l'étymologie du nom d'obsidien; séduit par le mot d'ὀψιδανός des Grecs, il a pensé que les mots *opsianus* & *opsidianus*, qu'il trouvoit dans quelques manuscrits de Pline, ont tiré leur origine du mot ὀψιδανός, d'autant qu'il le voyoit employé également pour distinguer une pierre: mais il ne s'est point aperçu que le mot *opsianus*, écrit dans le texte de ces manuscrits, est une faute de copiste, puisqu'on lit dans la table, comme Saumaïse en avertit lui-même, *obsidianus. Quatuor aut quinque locis*

ibid.

Lib. xxxvi. apud Plinium capite supra scripto opsiāna scribunt veteres libri, in indice tamen de obsidianis.
 a. 26.

C'est encore une faute de copiste, lorsqu'au lieu d'*obsidianus* il a écrit *opsidianus*; on sait que les lettres *b* & *p* peuvent aisément se confondre dans la prononciation; la lettre *p* est souvent prise pour la lettre *b* quand cette dernière se trouve placée avant la consonne *s*, dans un mot latin ou françois, comme dans les mots *observatio* & *obscur*, &c. que bien des gens prononcent *opservatio* & *opscur*, &c. Ce fait me persuaderoit que les manuscrits où le mot *opsidianus* est écrit de cette manière ont été dictés, & que le copiste s'est conformé à la prononciation du lecteur; car les éditions de Pline, faites sur les manuscrits les plus authentiques n'ont point adopté cette leçon, toutes s'accordent pour écrire *obsidianus*.

L'opinion de Saumaïse est celle que Hill a embrassée dans une des notes qu'il a faites sur le traité des pierres, de Théophraste, dont il a publié une édition corrigée, & une traduction en Anglois en 1746, qui à son tour a été traduite en françois en 1754 (b).

*Édit. Franç.
 p. 32.*

Il place la pierre obsidienne parmi les marbres noirs qui, étant polis, représentent les images par réflexion, comme nos miroirs; c'est pourquoi, poursuit-il, la plus belle espèce se nommoit ὀψιδίανος, & chez les Latins on a dit ensuite, *opsianus*, *opsidianus*, *obsidianus*. Cette variété dans la manière de l'écrire, fit oublier l'origine du mot, & fit croire aux siècles suivans, que le nom lui venoit d'un nommé *Obsidius*, qu'on a cru être le premier qui l'eût trouvée.

Je n'examinerai point dans ce moment si Hill a raison de placer la pierre obsidienne parmi les marbres, & si la plus belle espèce de marbre a été nommée ὀψιδίανος; on trouvera cette discussion dans la suite de ce Mémoire, lorsque je rendrai compte de la différence des auteurs qui se sont persuadés qu'ils avoient bien déterminé l'espèce de pierre à laquelle l'obsidienne devoit être rapportée. Hill prétend que les Latins, d'après

(b) Traité des pierres de Théophraste, traduit du Grec, avec des notes physiques & critiques, trad. de l'anglois de Hill. Paris, 1754.

Ὀψιδανός, ont dit *opsianus*, *opsidianus* & *obsidianus*; mais il ne peut le prouver que par les manuscrits de Pline, le seul auteur ancien qui ait parlé de la pierre obsidienne. Les meilleurs manuscrits, ceux que l'on regarde comme les plus authentiques, ont toujours écrit *obsidianus*, & cette leçon est généralement adoptée dans les éditions de Pline; il y a donc tout lieu de présumer, comme je l'ai déjà fait observer, que les manuscrits dans lesquels on lit *opsianus* & *opsidianus* ne sont que des copies dont la fidélité est suspecte, puisqu'on n'a pas jugé à propos d'en faire usage. Hill veut encore que cette variété dans la manière d'écrire ce mot ait fait oublier l'origine du nom; mais cette variété ne se rencontre que dans des manuscrits ou copies de manuscrits très-modernes; elle n'a donc pû faire oublier à Pline l'origine du nom obsidien, ni produire l'effet que Hill en conclut; c'est-à-dire qu'elle n'a pû lui faire croire mal-à-propos, comme aux siècles qui l'ont suivi, que le nom d'obsidien venoit d'un nommé Obsidius, qu'on a imaginé être le premier qui eût trouvé la pierre appelée obsidienne. Il est constant que Pline n'a pas imaginé le nommé Obsidius; la tradition de sa découverte l'avoit comme immortalisé; chez les Romains la mémoire étoit bien établie, &, selon toutes les apparences, l'historien nous l'a transmise telle qu'elle s'étoit perpétuée jusqu'à lui. Il est vrai que l'histoire Romaine ne met point en état de découvrir quel étoit cet Obsidius, elle ne présente à son sujet que le peu de mots que Pline a rapportés; mais on voit, dans Gruter, une LXXII, 9. inscription trouvée près de Padoue, & qui fait mention d'un P. Obsidius Rufus, tribun des soldats de la quatrième légion Scythique, & Commandant des ouvriers de l'armée.

FORTUNAE SACRUM

P. OBSIDIUS. P. F.

RVFVS. IIII. VIR

TR. MIL LEG. IIII. SCYTH.

PRAEF. FABR.

On sent bien que cette légion n'ayant été nommée Scythique que depuis le règne d'Auguste, on ne peut rien inférer de cette inscription que la certitude du nom : ainsi nous ne pouvons espérer aucun éclaircissement sur le temps auquel vivoit l'Obsidius dont il est question. Cependant les opérations ou les détails dans lesquels je suis obligé d'entrer font juger (fort généralement à la vérité) que cet Obsidius, qui n'étoit peut-être qu'un voyageur ou qu'un marchand, vivoit sur la fin de la République & dans le commencement des Empereurs. C'est à peu près dans ce temps que les Romains ont commencé à se dégrossir du côté des opérations de l'art, non par eux-mêmes, mais par les ouvriers étrangers qu'ils attiroient, ou plutôt par les esclaves habiles dans une profession, que les gens riches achetoient dans le dessein de les louer ou d'employer leurs talens pour eux-mêmes, c'est-à-dire à leur profit.

Enfin l'incertitude d'une étymologie & les conséquences qu'on a voulu en tirer, ne peuvent détruire un fait que l'histoire des temps anciens nous a conservé; & je crois que pour celui dont il s'agit, on doit plutôt compter sur le témoignage de Pline, que d'espérer le détruire par une prétendue étymologie, qui n'est autorisée que par la ressemblance du mot grec ὀψιδανός avec deux mots latins dont l'un est mutilé & corrompu, *opsianus*, & l'autre altéré, *opsidianus* écrit pour *obsidianus*.

Il me reste à considérer ce que les Grecs ont entendu par ὀψιδανός λίθος, pierre opsiennne. Suivant les meilleurs interprètes, ils ont voulu exprimer par ces mots une pierre à miroir, propre à faire des miroirs, enfin un miroir de pierre : ὀψιδανός signifiant la vûe, ce qui peut servir à la vûe ou qui est propre à la vûe, comme le sont en effet tous les miroirs, a pû être appelé ὀψιδανός; cet usage cependant ne se trouve point indiqué dans la description qu'ils ont donnée de cette pierre.

Arrian. Peripl.
maris Erythraei,
vol. in-8.^o pag.
145. Amstel.
1683, edit. de
Blanchard,

Arrien rapporte que dans une baie fort profonde, éloignée d'environ huit cents stades de l'île d'Alakée, il y a sur la droite, en y entrant, une côte couverte d'une grande quantité de sable, sous lequel, à une grande profondeur, on trouve la pierre opsiennne;

opienne; & que c'est dans ce seul endroit qu'elle est produite par la qualité du terrain (c).

Ce que dit Arrien du lieu où l'on trouve la pierre opienne ne nous instruit pas de sa nature, & ne peut par conséquent servir à la faire reconnoître; il est cependant le seul auteur Grec qui nous soit connu où la pierre opienne soit nommée. Saumaïse à la vérité cite un passage tiré d'un auteur qu'il appelle *incertus auctor*, mais cet ouvrage est encore manuscrit, & pourroit vrai-semblablement se trouver à Leyde: voici la traduction de ce passage tel que Saumaïse le rapporte.

« La pierre opienne, qui n'est pas fort noire, mais un peu verdâtre, se trouve dans la Phrygie; on l'appelle aussi *pix* ou poix, parce qu'elle exhale, lorsqu'on la frotte, une odeur de poix; elle est utile à ceux qui la portent dans des voyages sur mer & sur les rivières (d). »

*In Plin. exercit.
α p. 91, col. 2.*

Cette odeur de poix que rendoit la pierre opienne est une preuve qu'elle tenoit beaucoup de la nature des bitumes; mais comme pierre & désignée sous ce nom, elle devoit être dure, solide & très-compacte; ainsi on ne pourroit mieux la placer que dans le genre des bitumes secs, durs & pierreux, que des Naturalistes appellent pierres bitumineuses; elles ont toutes une couleur noire plus ou moins foncée; les unes, quoique dures, sont friables; d'autres ont une dureté qui les rend susceptibles d'un beau poli: on met dans la première de ces divisions le charbon fossile & ses variétés; dans la seconde, le jayet & la pierre ampelite: cette dernière, suivant Hill, *est aussi dure que le jayet, & prend un excellent poli; on la trouve en plusieurs parties de l'Angleterre, où on en fait différentes sortes d'ornemens.*

*Traité des pierres
de Théoph. trad.
Franç. p. 49;
de l'édit. Angl.
p. 36.*

Il y a grande apparence que cette ampelite est une espèce de charbon fossile, d'une substance fine, serrée & très-compacte, fort approchante du jayet. Pline dit que l'ampelite ressemble au

*Lib. xxxv,
cap. 16.*

(c) Καὶ ἀπὸ πεδίων ὡς ἐκ πελάγων, πάλαις ἔπος βαδίστας, ἢ καὶ πλεῖστοις ἐν δὲ τοῖς ἀμμοῖς εἶναι πολλὰ καὶ χυμάνη, καθ' ἧς ἐν βάθει περὶ ὅσους ἐκείνη οὐρανὸς ἀνέστη, ὅς ἐστιν ὁ ὕψιστος λίθος, ὃς ἐκείνη μόνη πικρῶς γινώσκοντες.

Tome XXX.

(d) Οὐρανὸς λίθος, μέλας ὁ λίαν, ἀλλ' ἐπὶ χλωρὸς εὐελεστός ἐν τῇ Φρυγίᾳ, ὃς ἐκείνη καλεῖται. ὅς ἐστιν ὁ ὕψιστος λίθος, ὃς ἐκείνη μόνη πικρῶς γινώσκοντες. ὅς ἐστιν ὁ ὕψιστος λίθος, ὃς ἐκείνη μόνη πικρῶς γινώσκοντες.

. Nnn

bitume, *bitumini simillima est ampelitis*; & Daléchamp, dans une note à la fin du même chapitre, rapporte que les habitans de la Frise se servent de l'ampelite au défaut du bois & du charbon, & qu'ils la nomment *stein kohn* (e).

A l'égard de la pierre opsienne, que l'auteur assure être utile à ceux qui la portent dans des voyages sur mer & sur des rivières, il ne m'a pas été possible de déterminer cette utilité; les recherches que j'ai faites à ce sujet ont été sans succès; cependant on pourroit soupçonner que l'auteur a voulu faire entendre qu'on se servoit de cette pierre pour gaudronner les bâtimens, & que pour cette raison il étoit utile de la porter dans les embarquemens: la pierre opsienne étant de la nature du jayet & des autres bitumes, semble autoriser ce soupçon.

Je ne vois que ces deux auteurs Grecs qui aient parlé de la pierre opsienne, & comme on peut le remarquer, ils ne disent rien de cet usage prétendu des miroirs qu'on lui attribue, & auquel le mot d'*ὀψιάρης* a donné lieu, selon l'étymologie adoptée & la plus vrai-semblable. Ce mot ne se trouve pas dans le texte du traité des pierres de Théophraste, apparemment le nom de cette pierre lui étoit inconnu, ce qui doit paroître d'autant plus surprenant qu'il fait mention des différentes escarboucles dont on se servoit pour faire des miroirs. Voici ce qu'il en dit:

Hill, comme
ci-dessus, édit.
Angl. p. 88.

Tels sont aussi les escarboucles d'Orchomène en Arcadie, dont la couleur est plus foncée que ceux de Chio; mais on s'en sert cependant pour faire des miroirs.

Trad. Franç.
p. 126, n.º 61.

Hill ajoute cette note: *Les escarboucles des Anciens étoient des espèces de grenats; mais la couleur en étoit si foncée, qu'ils n'étoient pas fort estimés; & ceux des autres pays, qui étoient de la même espèce, n'étoient pas plus recherchés.*

L'usage des escarboucles d'Orchomène a piqué ma curiosité; il suffisoit de savoir qu'on en avoit fait des miroirs pour recourir à l'expérience; j'ai donc choisi un gros grenat de Bohême, d'une couleur rouge très-foncée, j'en ai fait séparer une lame d'une

(e) *Ligni & carbonis vice Frisii ampelitis utuntur, quam stein kohn vocant.*

ligne d'épaisseur, j'ai fait polir ses deux grandes faces, & j'ai vu qu'il étoit possible d'en faire des miroirs; la netteté dans la réflexion des objets n'est cependant pas comparable à celle de nos miroirs; cette lame rend les objets, mais avec une pénombre qui en obscurcit la vérité. Quoique le grenat dont je me suis servi pour cette expérience, ait été le plus gros que j'aie pu trouver, je ne doute pas qu'il n'y en ait eu de plus considérables, & tels que devoient être aussi les escarboucles d'Orchomène, espèce de grenat dont la qualité ne paroît pas différer beaucoup de celle des grenats de Bohême. Ces miroirs faits avec l'escarboucle me rappellent ceux des anciens Péruviens; la matière de ces miroirs des Incas est une espèce de pyrite d'un jaune pâle, qui prend bien le poli, & dont l'effet est assez semblable à celui de la lame de grenat dont je viens de parler.

Je reviens à la pierre opsiennne, que cette digression nécessaire m'a fait abandonner. Si l'on veut, comme il est très-probable, la regarder comme une espèce de jayet, ou même un véritable jayet, cette pierre étant polie a pu tenir lieu de miroir; mais si, plus molle que le jayet, elle approchoit plus du bitume, on aura pu s'en servir pour enduire les murailles, & former, sur quelques-unes de leurs surfaces, une sorte de vernis qui bien uni & bien poli, produisoit l'effet des miroirs. Ainsi, par toutes ces raisons, cette pierre a pu être appelée *ὀψιανὸς λίθος* par les Grecs.

Après avoir examiné quels étoient les verres obsidiens, & pourquoi ils étoient ainsi nommés; après avoir considéré le jugement & les prétentions de quelques Savans par rapport à cette dénomination, qu'ils ont cru d'une origine différente de celle que Pline lui attribue; après avoir rapporté la cause d'une erreur qui s'est établie dans quelques manuscrits, & avoir fait connoître la nature de la pierre obsidienne, je vais suivre l'explication du texte de Pline. Il présente d'abord la description de la pierre obsidienne, c'est le point capital: je me servirai de cette description pour faire connoître la vraie pierre obsidienne, & dissiper les nuages que non seulement les Savans, mais les Naturalistes mêmes ont répandus sur cet objet.

Nigerrimi coloris, aliquando & translucidi, crassiore visu, atque in speculis parietum pro imagine umbras reddente. Gemmas multi ex eo faciunt.

« Cette pierre est de couleur très-noire, elle est quelquefois » transparente, & dans les miroirs qui en sont formés, sur les » murailles, elle rend l'image des objets d'une vûe opaque, ou » d'une vûe plus terne, comme des ombres: plusieurs personnes en font des pierres pour les anneaux. »

Il y a dans cette description plusieurs points qui méritent d'être principalement considérés; 1.^o la couleur de cette pierre, qui étoit du plus beau noir, du plus complet, *nigerrimi coloris*; 2.^o la transparence que cette pierre avoit quelquefois, *aliquando & translucidi*, circonstance très-remarquable, car il est rare de trouver des pierres qui conservent de la transparence avec une couleur très-noire; 3.^o cette vûe, ce coup-d'œil opaque de l'image des objets; que les miroirs faits de cette pierre réfléchissoient comme des ombres ou des couleurs plus foncées; 4.^o l'usage que l'on faisoit de cette pierre pour graver des sujets, ou la distinction qu'elle méritoit par son poli pour l'ornement des bagues ou des anneaux. Il n'est pas nécessaire d'avertir que cette pierre étant quelquefois transparente, devoit, par opposition, être plus souvent opaque.

Les Naturalistes ont fait jusqu'ici de vains efforts pour découvrir quelle pouvoit être cette pierre; frappés de sa couleur noire, ils ont souvent négligé les autres caractères: les différentes matières du règne minéral, & dont la couleur est noire, comme le jayet, le marbre noir, l'agate noire, &c. ont été regardés successivement comme le *lapis obsidianus*, la *gemma obsidiana*.

Mes recherches sur le même sujet ont été plus heureuses; je crois du moins avoir trouvé une matière qui a toutes les qualités que Pline attribue à la pierre obsidienne. Mais pour procéder avec ordre dans une discussion à laquelle je suis engagé par les différentes opinions des auteurs qui en ont écrit jusqu'à présent, je crois qu'il est à propos d'exposer d'abord tout ce qu'ils ont écrit sur la pierre obsidienne; ensuite il me sera plus

facile d'établir la vérité de la découverte qui fait connoître la matière qu'on nommoit autrefois *pierre obsidienne*.

Je commencerai par George Agricola ; il écrivoit son ouvrage de la nature des fossiles en 1544 : il est le plus ancien des Naturalistes modernes qui ont voulu déterminer cette pierre. *Il dit qu'on l'appelle aussi jayet, & qu'elle réfléchit l'image des objets comme des ombres. Ce même bitume dur, pour-
suis-je, est nommé pierre obsidienne, parce qu'il a été trouvé en Éthiopie par Obsidius ; on en fait des pierres pour les anneaux, qu'on appelle obsidiennes (f).*

On peut, dit-il encore, démontrer que la pierre obsidienne est le même bitume, parce qu'il est très-noir ; que les miroirs qui en sont formés sur les murailles, réfléchissent l'image des objets comme des ombres ; enfin, parce qu'on en fait des bustes ou des figures. Toutes ces choses & d'autres semblables sont des caractères qui distinguent le jayet de toutes les autres pierres. Il en est de même de la pierre obsidienne ; car Plin dit, in genere vitri, &c. (g).

Il seroit inutile de rapporter les différens ouvrages de pierre obsidienne dont Agricola a voulu se servir comme de preuve & de comparaison : après avoir établi la ressemblance du jayet & de la pierre obsidienne, il continue en ces termes :

On tire de la terre dans les provinces de l'Espagne, qui sont limitrophes de la France, ce bitume dur, que les Romains appeloient, comme je l'ai déjà dit, pierre obsidienne, & dont on fait encore aujourd'hui des figures que les pèlerins, qui vont en Galice, nous apportent (h).

(f) Obsidianus verò lapis, qui idem gagates dicitur, pro imagine umbras reddens (edit. Basil. 1546, lib. 1, pag. 174) ; idem denique bitumen durum dicitur obsidianus lapis, quòd in Æthiopia inventum sit ab Obsidio ; ex quo fiunt gemmæ quæ obsidianæ nuncupantur. Lib. IV, p. 233.

pro imagine umbras reddat, quòd ex eo sunt imagines factæ : hæc enim & cætera hujusmodi sunt notæ, quibus gagates à reliquis lapidibus internoscitur ; id autem de obsidiano nobis liquet. Nam Plinius sic scribit de vitro, in genere vitri, &c. Lib. IV, p. 235.

(g) Obsidianum verò lapidem eundem esse potest intelligi, quòd nigerimus sit, quòd in speculis parietum

(h) Effoditur in citeriori Hispania durum, quod Romani obsidianum lapidem, ut jam dixi, vocabant, ex

Ce même bitume dur, que Plin a nommé pierre obsidienne, se trouve dans l'Inde & dans l'Éthiopie, comme l'a écrit Xénocrates (i).

On voit par tous ces passages tirés d'Agricola, que cet auteur est bien persuadé que le jayet a été nommé *pierre obsidienne*, & que l'un & l'autre sont le même objet sous des dénominations différentes. Les comparaisons dont il se sert pour prouver son sentiment ne peuvent lui être contestées; car le jayet est, comme la pierre obsidienne, de couleur très-noire; on peut également en former une sorte de miroirs qui produiroient le même effet; enfin ces deux matières souffrent également le travail du graveur & du sculpteur. Mais il est aisé de se tromper en comparant de cette manière une chose connue avec une inconnue, sur-tout quand on veut en conclure qu'elles ne diffèrent point, qu'elles sont *identiques*, comme parlent les Physiciens; & pour démontrer la facilité de cette erreur, je ne donnerai que le seul exemple du marbre noir, que l'on a regardé aussi comme la pierre obsidienne; il en a la couleur, il peut, avec le poli, servir de miroir, il est susceptible de gravure & de sculpture; par conséquent Agricola auroit pu le rapporter à la pierre obsidienne avec autant de raison que le jayet: cependant le jayet & le marbre sont de nature très-différente; le jayet est un bitume dur & pierceux; le marbre est une véritable pierre, susceptible d'un beau poli comme le jayet. A l'égard de la pierre obsidienne, on verra dans la suite qu'elle n'a de rapport avec ces deux substances que par des caractères accidentels, comme sa couleur, le beau poli qu'elle reçoit, & l'usage qu'on pouvoit en faire pour des figures, ou pour la monter dans des anneaux. Mais un caractère qui la distingue plus particulièrement, & sur lequel Agricola a gardé un profond silence, c'est la transparence qu'on lui remarquoit quelquefois, transparence qu'on n'observe ni dans le jayet, ni dans le marbre.

quo formantur vel hodie imagines, quas plures nostri in Gallæcia peregrinati secum attulerunt. Lib. IV, p. 236.

(i) *Idem bitumen durum reperitur*

in India & Æthiopia, ut Xenocrates scriptum reliquit, quod Plinius obsidianum lapidem nominavit. Lib. IV, p. 237.

Agricola prétend qu'on en faisoit autrefois des pierres pour des anneaux, c'est-à-dire qu'on les gravoit; le fait est possible, mais on auroit de la peine à prouver qu'on ait exécuté des bustes & des figures de cette matière: de plus, aucun auteur n'a rapporté que les Romains aient appelé le jayet *Pierre obsidienne*; Agricola a donc tiré cette conclusion de ses propres idées, ainsi que ce qu'il dit au sujet du jayet: *idem bitumen durum, quod Plinius obsidianum lapidem nominavit.*

Ce même bitume dur, ce jayet n'est point la pierre obsidienne, & Pline ne s'est pas trompé en distinguant ces deux matières: il connoissoit le jayet, & il avoit vû des ouvrages de pierre obsidienne; & quand même on voudroit dire qu'il n'avoit qu'une connoissance imparfaite du jayet, parce qu'il a copié Dioscoride & Nicandre, dans tout ce qu'ils rapportent de ce bitume, il seroit aisé de faire voir l'exactitude de Pline; car si la ressemblance du jayet & de la pierre obsidienne eût existé, les Médecins, qui employoient le jayet dans le traitement de différentes maladies, l'auroient aperçue & l'auroient citée. Je joins ici, pour donner un plus grand éclaircissement, ce que Pline a extrait des auteurs Grecs qui ont parlé du jayet: *Gagates lapis nomen habet loci & amnis Gagis Lyciæ. Aiunt & in Leucolla expelli mari, atque intra XII stadia colligi. Niger est, planus, pumicosus, non multum à ligno differens, levis, fragilis; odore, si teratur, gravis. Fistula ex eo inscripta non delentur. Cum uritur, odorem sulphureum reddit, mirumque, accenditur aquâ, oleo restinguitur. Fugat serpentes ita, recreatque vulnæ strangulationes; deprehendit somnicum morbum & virginitatem suffitus. Idem ex vino decoctus, dentibus medetur, strumisque ceræ permistus. Hoc dicuntur uti Magi in ea, quam vocant axinomantiam, & peruri negant, si eventurum sit, quod aliquis optet.*

Lib. xxxvi.
cap. 19.

Enfin *lapis Thracius*, *gemma Sarnothracia* & *gagates* sont, avec la pierre obsidienne, la même matière, selon Agricola, mais désignée par ces différens noms.

La pierre de Thrace n'est pas encore bien connue; on sait seulement qu'elle est de la nature des pierres bitumineuses, comme le charbon fossile, l'ampelite & le jayet; ainsi on ne

peut blâmer les Naturalistes qui ont cru devoir la rapporter à l'une de ces matières.

La pierre de Samothrace semble, par la description que les auteurs nous en ont donnée, avoir une grande affinité avec le jayet; elle est noire, légère, ressemble à du bois, comme s'exprime Agricola, & elle prend un beau poli. Tous ces caractères se rencontrent dans le jayet; cependant il est à présumer qu'elle en doit différer beaucoup, par la raison que Pline l'a mise dans le nombre des pierres précieuses, de ces pierres qui servoient du moins à la parure des Romains. La pierre de Samothrace, employée comme pierre d'ornement, a dû nécessairement être taillée & usée pour lui donner le poli: si cette pierre eût été de la nature du jayet, elle auroit exhalé dans ces opérations une odeur semblable, & les auteurs en auroient fait mention; mais leur silence sur ce point donne un soupçon assez bien fondé, pour ne pas confondre la pierre de Samothrace avec le jayet. Agricola n'a point fait cette réflexion, elle l'auroit empêché de dire, *ce bitume, dur & poli, est encore nommé par Pline, d'après un auteur inconnu, pierre de Samothrace, nom d'une isle où l'on trouvoit cette pierre (k).*

Agricola, non content de cette décision, ajoute: *Mais la pierre de Samothrace ne paroît pas être autre chose que le jayet poli; car Pline lui attribue la même couleur, la même légèreté & la même ressemblance avec le bois; c'est ainsi qu'il s'en explique: l'isle de Samothrace produit une pierre précieuse du même nom, qui est noire, très-légère, semblable à du bois (l).*

La pierre de Samothrace est très-remarquable par sa grande légèreté, aussi Pline la compare-t-il à celle d'un bois très-léger, *L. XXXVII, ac sine pondere ligno similem.* Cette pierre n'a pas encore été reconnue, ni bien déterminée par les Naturalistes: je n'en aurois

(k) *Idem bitumen durum & politum Plinius iterum nescio quem secutus, nominat Samothraciam gemmam, quod diceretur in insula Samothraciæ nasci. Lib. IV, p. 233. de nat. foss.*

(l) *Nec verò etiam Samothracia*

gemma videtur aliud esse quàm gages politus, quòd ei color idem tribuatur à Plinio, eadem levitas, eadem ligni similitudo; scribis enim Samothracia insula ejusdem nominis gemmam dat nigram ac sine pondere ligno similem. Id. lib. IV, p. 235.

point parlé si Agricola ne l'eût confondu avec le jayet, que j'ai dit n'avoir point été employé comme les pierres précieuses, *gemmae*; article qu'on auroit pu me contester en me donnant pour preuve la pierre de Samothrace, qui, selon Agricola, est le jayet, & que Pline a placée dans le rang des pierres précieuses.

Les auteurs qui ont adopté le sentiment d'Agricola sont Cæsius (m) & Valerius (n); l'un & l'autre rapportent au jayet la pierre obsidienne & celle de Samothrace: le premier copie tous les passages d'Agricola, & en conclut de même, que le jayet est la pierre obsidienne & celle de Samothrace: le second se contente de mettre les deux pierres sous la dénomination du jayet.

Mercati (o) désapprouve le sentiment d'Agricola sur la pierre obsidienne & sur celle de Samothrace: il est même étonné qu'il y ait eu des auteurs qui, par conjecture & des raisons qu'il ignore, ont cru devoir mettre dans le nombre des bitumes la pierre obsidienne, qui n'a pas le caractère qui distingue le bitume des autres sucs, & la pierre de Samothrace.... Selon ce que Pline & les autres écrivains en ont dit, il est facile de réfuter une conjecture si peu fondée (p).

Le jayet, comme je l'ai fait pressentir, n'est donc ni la pierre obsidienne, ni celle de Samothrace; mais si on le compare avec la pierre opsiennne décrite par l'auteur Grec dont le nom est

(m) *Mineralogia sive naturalis Philos. thesaur.* Bernardus Cæsius, Mutinensis, e Societ. Jes. Lugdun. 1636, in-folio.

(n) *Minéralogie, ou Description générale des substances du règne minéral*, par Jean Gotschal Valerius, Professeur dans l'Université d'Upsal, trad. de l'allemand en françois, 2 vol. in-8.^o Paris, 1753, t. I, pages 363, 380 & 381, sect. 18.

(o) *Michaëlis Mercati Samminiatisensis Metallotheca, opus posthumum*, &c. Romæ, 1719, in-fol.

Mercati naquit en 1541, & mourut en 1593; son ouvrage n'a paru que long-temps après sa mort.

(p) *Miror autem quosdam non defuisse qui nescio, quâ vel ratione vel conjecturâ existimaverunt obsidianum lapidem, eam notam quâ à reliquis succis bitumen distinguitur nequaquam habentem, item Samothraciam gemmam... bitumini esse adnumeranda. Nam eorum levis conjectura ex Plinii aliorumque scriptorum verbis facile redarguitur.* P. 81, arm. 5, cap. 2.

inconnu, & que Saumaïse nomme *incertus author*, on trouvera que le jayet a plus de rapport avec la pierre opsiennne qu'avec les deux autres.

*De Metallic.
lib. 111, André?
Cæsal. Aretino,
Aled. & Philos.
aurore, Norimb.
1602, in-4.^o*

J'ai dit plus haut que de tous les Naturalistes qui ont voulu déterminer l'espèce de matière à laquelle il falloit rapporter la pierre obsidienne, Agricola étoit le plus ancien; Césalpin l'a suivi de près, il vivoit dans le même siècle: cet auteur n'a fait aucune mention d'Agricola, & loin d'être du même sentiment, il en établit deux fort différens, en plaçant la pierre obsidienne dans la classe des marbres noirs & parmi les agates noires ou sardoines; mais comme il ne se décide pas plus pour l'un que pour l'autre, & qu'il n'apporte aucune preuve qui puisse donner du poids à ses opinions, on doit les regarder comme de simples propositions;

*L. 11, c. 13,
p. 91.*

d'autant plus que dans les espèces de marbres noirs il indique simplement, après le *marbre de Lucullus*, la pierre obsidienne; & qu'en parlant des agates noires qu'on appelle ordinairement sardoines, & qui étant, selon Pline, transparentes & de couleur très-noire, sont appelées *morio* dans l'Inde, & *pramion* en Grèce,

*Lib. 11, c. 36,
p. 121.*

Césalpin dit que la pierre obsidienne de cette couleur, & quelquefois transparente, est du genre de ces agates.

*Anselmi Boëti
de Boet, histor.
genu. & lapid.
Hanov. 1609,
in-4.^o*

On peut faire le même reproche à Anselme Boëce de Boot, auteur de l'histoire des pierreries, lorsqu'il parle de l'agate noire. On ne doit pas en être étonné; car cet auteur a souvent copié des morceaux entiers du texte de Césalpin, en y changeant ou ajoutant seulement quelques expressions; & il n'est pas excusable de n'en avoir pas averti, & de n'avoir pas nommé Césalpin dans le nombre des auteurs dont il s'est servi pour la composition de son ouvrage. Cependant Boëce de Boot n'assure pas si positivement que la pierre obsidienne, de couleur fort noire & quelquefois transparente, soit du genre de l'agate noire, *istius generis est fortè*, dit-il, *obsidianus lapis nigerrimi coloris*,

*Lib. 11, c. 91,
p. 242.*

aliquando & translucidi; & il ajoute, « à peine sait-on à présent quelle est cette pierre ». Mais cette assertion, qu'il insère dans le texte de Césalpin qu'il copie, ne s'accorde pas avec celle qu'il avance au chapitre 272 du second livre; suivant lui

la pierre obsidienne, de couleur très-noire & découverte en Éthiopie par Obsidius, est une espèce de marbre quelquefois transparent (q).

Il rapporte ensuite que le marbre de Leravitia & de Carare P. 495, idem. en Toscane, ressemble à la pierre obsidienne, & qu'il est si noir, que lorsqu'il est poli, il réfléchit les images comme un miroir. Je ne puis m'empêcher de rapporter le texte de Césalpin: *Obsidianus quoque lapis, quem primò invenit Obsidius, nigerrimi coloris aliquando & translucidus, &c. Hodie foditur Leravitiæ & Carariæ in Etruria quoddam adeò atrum, ut cùm perpolitum est, speculi modo sinceræ imagines reflectat.* Lib. II, p. 91. édit. 1636.

On peut voir par ce morceau le peu de différence qui se trouve entre Boot & Césalpin.

Quoiqu'Aldrovande compte dans les espèces de marbres la pierre obsidienne, il ne faut pas croire que cet auteur ait pensé qu'elle fût une espèce de marbre; il a voulu simplement rapporter le sentiment de plusieurs Modernes (r), qui réduisent les principaux marbres à dix-sept espèces, dont la cinquième est, selon lui, le marbre obsidien. Lorsqu'il parle des pierres qui portent le nom des lieux où elles ont été trouvées (s), il n'est pas même de l'avis d'Agricola, qui dit, comme on l'a vu plus haut, que la

(q) *Obsidianus lapis nigerrimi coloris ab Obsidio primùm inventus in Æthiopia, marmoris genus est; hic aliquando translucet.* P. 495.

(r) *Mulæ Neotericonum præcipue marmoris species decem & septem proponunt. Quintum est marmor obsidianum, de quo inter lapides à locis cognominatos agitur.* Mus. metall. lib. V, p. 248.

(s) *Etiam si Georgius Agricola obsidianum hunc lapidem gagatis & Thracii speciem esse constituat; nos tamen ab illis diversissimum esse existimamus. Quandoquidem licet primo intuitu similes esse videantur; exactè considerantibus differentias procul dubio dissimiles omnino produnt. Gagates plerumque est crustosus, ut Dio-*

corides optimè dixerat. Thracius est substantia densa, compacta, & parum splendens observatur. Obsidianus verò splendet & transparet; denique gagates & Thracius obruti sunt, & ad sciendū valde inepti: Sardus verò & hic Æthiopicus sciuntur quidem, sed non eodem modo; namque sardus non potest reduci ad figuram cultellorum atque ensium, in quam Æthiopicus facili formatur, quoniam sardus in minutas particulas atque in frustra rumpitur. Præterea gagates & Thracius ex bitumine indurato constant: Sardus atque obsidianus ex vitreâ materiâ integrantur; quocirca Plinius hunc obsidianum inter vitri genera recensuit. Mus. metall. l. IV, cap. 46, p. 710.

pierre obsidienne est le jayet & la pierre de Thrace. Aldrovande (t) trouve que ces matières en diffèrent beaucoup. Il est vrai cependant, dit-il, qu'au premier coup d'œil elles paroissent ressembler à la pierre obsidienne ; mais lorsqu'on les examine avec attention, leurs différences par rapport à la pierre obsidienne deviennent très-sensibles. Le jayet est, pour l'ordinaire, par lames ou croûtes, comme le dit très-bien Dioscoride. La pierre de Thrace est une substance solide, compacte, avec peu de brillant ; la pierre obsidienne, au contraire, reluit & est transparente : de plus, le jayet & la pierre de Thrace ne sont pas coupantes ni propres à être mises en œuvre pour cet usage ; mais la sarde & la pierre d'Éthiopie sont coupantes, à la vérité d'une manière différente ; car on ne peut employer la sarde à faire des couteaux ni des épées, ce qu'on exécute facilement avec la pierre d'Éthiopie, la sarde se cassant en plusieurs morceaux & en de très-petits fragmens. Enfin le jayet & la pierre de Thrace sont de la nature des bitumes durs ; la sarde & la pierre obsidienne approchent plus du verre, & c'est

Lib. IV, c. 46,
p. 710.

par cette raison que Plinè fait mention de cette dernière à l'article du verre.
 La sarde, dont il est question dans ce passage, n'est pas la pierre qui tient de la cornaline, & que les Anciens appeloient Sarde, du nom de l'isle de Sardaigne où l'on la trouve. La sarde ou sardus d'Aldrovande est, selon la description qu'il en donne (u), une pierre de couleur noire, comme la pierre de Thrace, luisante, mais opaque ; ce qui la fait paroître enveloppée d'une écorce : de plus, elle est solide, compacte & pesante. Quand on l'échauffe en la frottant sur une étoffe, elle attire les brins de paille comme le jayet & le succiu ou l'ambre jaune ; mais ce qui mérite le plus d'être remarqué, c'est qu'étant très-noire & très-pesante, si on

(t) *Ulyssis Aldrovandi, patricii Bononensis Museum metallicum in libros IV distributum.* Bonon. 1648, in-folio.

(u) *Color lapidis est niger, instar Thracii lapidis, hircidus, sed non diaphanus : quapropter armaturâ quâdam obductus esse videtur ; item est solidus*

& compactus necnon ponderosus ; & panno confricatus incallescens paleas more gagatis vel succini trahit. Verum quod magis mirandum est, qui nigerimus & maximi ponderis, evadit candidissimus & levissimus, si spatio horæ candenti ferro impositus igni admoveatur. Ald. M. metall. l. IV, p. 598.

l'expose sur un fer rouge pendant l'espace d'une heure, en l'approchant du feu, elle devient très-blanche & très-légère.

Aldrovande donne encore à la Sarde le nom de pierre rénale, *lapis renalis*, à cause de sa configuration, qui approche de celle d'un rein. Mais après avoir réfuté le sentiment d'Agricola, il examine les différences de la pierre obsidienne; il en fait remarquer de deux sortes, quoique Pline ne fasse mention que d'une seule espèce; *la première, dit-il, répond parfaitement à la pierre obsidienne de Pline; la seconde est moins coupante, le bord est moins tranchant, elle a moins de brillant; elle ressemble fort à la sarde ou pierre rénale. Ces deux pierres obsidiennes diffèrent encore par leur effet; la pierre obsidienne de Pline & la sarde attirent les pailles, ce que ne fait pas la seconde espèce, qu'il dit avoir observée (x).*

Ces deux sortes de pierre obsidienne, qu'Aldovrand dit avoir observées, ont plqué ma curiosité; j'ai voulu les reconnoître, l'auteur ne les ayant point déterminées: voici les caractères qu'il assigne pour la première, qui ressemble parfaitement à celle de Pline; elle est luisante & transparente. On peut en faire des couteaux & des épées; les bords de ses fragmens sont coupans; elle attire les brins de paille, lorsqu'elle est frottée & échauffée; enfin elle est composée d'une matière analogue au verre. Pour prouver que l'on peut faire des couteaux avec cette pierre obsidienne, il rapporte que dans les histoires des Indes (y), on lit que les peuples de ces pays, à cause de la disette du fer, font des couteaux avec ces pierres, & d'autres instrumens propres à couper.

(x) *Nos hujus lapidis duplex genus observavimus. Licet Plinius unius tantummodo generis mentionem faciat. Primum genus Pliniano optime respondet; alterum genus, non ita acutum, sed obtusius & minus splendens, Sardo aut renali lapidi valde simile: item discrepant ab effectu, quoniam obsidianus Plinii & sardus paleas trahunt. At secundum genus à nobis observatum hanc virtutem non*

possidet. Ald. Mus. metall. lib. IV, p. 710.

(y) *Præterea lapidem obsidianum cultellis materiam præstare intelleximus: namque in historiis Indicis legitur, quòd ob inopiam ferri, ex lapidibus cultros parant, innò & alia instrumenta quæ ad cædendum apta esse debent. Ald. Mus. metall. l. IV, p. 710.*

Il a rapporté le dessein de ces couteaux dans le chapitre où il traite du fer, & je les ai fait copier; on les voit à la lettre A, sur la planche dont ce Mémoire est accompagné.

Quant à la seconde espèce de pierre obsidienne, elle a peu d'effet; les bords de ses fragmens ne sont pas si coupans, ils sont plus émoussés: elle ressemble à la sardo ou pierre rénale, mais elle n'attire pas les brins de paille lorsqu'elle est frottée & échauffée. La première espèce de pierre obsidienne, & qu'Aldrovande juge la même que celle de Pline, est une sorte de verre qu'Imperati nomme verre fossile, & pour le démontrer il suffit de le copier.

*L. XXV, c. 8,
p. 605.* On trouve dans la terre un verre semblable au verre artificiel, dans les endroits où il y a eu de grands embrasemens; quand on le frappe avec l'acier, il ne donne point d'étincelles. On en rencontre une autre espèce, en morceaux de figure globuleuse, comme la pierre à fusil, & dont les fragmens sont luisans & transparens, d'une couleur noire, semblable à celle de la poix noire, qui est une résine cuite; cette espèce, quand elle est frappée avec l'acier, donne des étincelles, comme la pierre à fusil; cependant le verre en diffère par son éclat, & par rapport à la formation ou la végétation de la pierre à fusil, & plus encore par une fonte beaucoup plus prompte, qui est une propriété du verre. De ces morceaux de verre fossile, l'un est fragile, l'autre solide; celui qui est fragile, étant mis au feu, se gonfle & prend la forme d'une pierre-ponce de couleur blanche; il se fond ensuite, & devient transparent comme le verre artificiel ou le verre ordinaire. Celui qui est compacte & solide, par un léger changement opéré par le feu, perd sa couleur noire, & acquiert la blancheur du verre artificiel. Les Américains mettent en œuvre le verre fossile, & s'en servent au lieu de fer pour percer des trous & pour couper.

Page 515. Imperati a fait représenter deux de ces couteaux Indiens avec cette inscription, couteaux Indiens de substance de pierre à fusil ou de verre fossile, & j'ai copié ces espèces de monumens sur la planche déjà citée; ils sont marqués de la lettre B.

Ibid. Imperati ajoute que si l'on veut donner à cette sorte de pierre le nom de pierre à fusil, comme le font plusieurs personnes, on

trouvera que cette pierre à fusil approche beaucoup de la nature du verre.

- On ne peut s'empêcher de conclure, d'après cet exposé, que le verre fossile est la première espèce de pierre obsidienne qu'Aldrovande dit être la même que Pline a décrite. Je ne m'arrêterai pas plus long-temps sur cet objet, que j'examinerai plus particulièrement dans le cours de ce Mémoire; mais il étoit nécessaire d'établir la nature de cette pierre, qu'Aldrovande n'avoit pas définie.

La seconde espèce est une prétendue pierre obsidienne, à laquelle les modernes ont donné ce nom, croyant y reconnoître une ressemblance sensible avec la pierre obsidienne dont Pline fait mention: mais il doit paroître étonnant qu'Aldrovande conserve le nom d'obsidienne à une seconde espèce, après avoir avancé que la première répondoit parfaitement à la pierre obsidienne de Pline. Aldrovande semble aussi se glorifier très-mal-à-propos d'avoir la connoissance des deux espèces de pierre obsidienne, quoique Pline ne parle que d'une seule: il auroit dû sentir le peu de justesse de cette prétention; car Pline ne pouvoit parler que d'une pierre obsidienne, parce qu'elle étoit la seule à laquelle on donnoit ce nom. Celle que les modernes ont ainsi appelée est un marbre noir, & il n'y a pas lieu de douter que cette espèce de marbre ne soit la seconde espèce de pierre obsidienne rapportée par Aldrovande, quoiqu'il n'en avertisse pas; & ce marbre, qu'il indique pour la cinquième espèce sous la dénomination de *marmor obsidianum*, est opaque, il a peu d'éclat, ses fragmens n'ont pas de bords tranchans, & il n'attire pas les brins de paille après avoir été frotté, comme le jayet, caractères que cependant Aldrovande assigne pour la seconde pierre obsidienne.

Nous avons vû jusqu'ici les Naturalistes varier sur la matière qui pouvoit être la pierre obsidienne; Agricola, Cæsius & Walerius veulent que ce soit le jayet; Césalpin & Boèce de Boot ont indifféremment proposé le marbre noir & l'agate noire; Aldrovande déclare aussi deux matières différentes: de la première, qui est un verre fossile, il en fait la véritable pierre

M É M O I R E S

obsidienne de Pline; & de la seconde, qui est un marbre noir, il en constitue une autre pierre obsidienne, qu'il dit *avoir observée*; ce qui pourroit faire soupçonner que cette pierre étoit nouvelle, & différente du marbre qu'il appelle obsidien: d'un autre côté ce soupçon paroît se détruire par ce qu'il ajoute à l'égard de ce marbre, en annonçant qu'il en a parlé lorsqu'il *a traité des pierres qui portent le nom des lieux où on les trouve*. La pierre obsidienne, qui, selon Aldrovande, devroit aussi être nommée Éthiopienne, est, pour cette raison, placée dans le nombre de ces pierres; & c'est dans le même chapitre de la pierre obsidienne qu'il est question d'une seconde espèce, dont il s'attribue l'observation; d'où je crois que l'on peut inférer que cette seconde espèce est le marbre obsidien que les modernes connoissoient, & comptoient dans les dix-sept espèces sous lesquelles ils avoient réduit tous les marbres indiqués par les auteurs: cependant il faut avouer qu'Aldrovande a bien distingué cette seconde espèce de pierre obsidienne de celle de Pline, en disant *le second genre, la seconde espèce que nous avons observée*.

Page 32. note. Enfin Hill remarque que les anciens ont fait un grand usage des deux ou trois sortes de marbres noirâtres, qui étoient d'une belle contexture, susceptibles d'un beau poli, & transparens lorsqu'on les coupoit en lames minces, & représentant les images par réflexion, comme nos miroirs; c'est pourquoi la plus belle espèce se nommoit obsidienne.

Les Romains ont eu une passion singulière pour les marbres & pour toutes les matières susceptibles d'un beau poli; par cette raison rien ne les satisfaisoit autant que l'ivoire, & ils l'employoient par préférence à tout: on ne peut douter cependant qu'ils n'aient employé des marbres noirâtres, le Numidien dont Pline fait mention étoit de cette sorte. On fait aussi, par le récit du même auteur, qu'ils ont fait usage d'un marbre tout-à-fait noir qu'ils nommoient *Lucullien*, du nom de *Lucullus*, qui le premier l'avoit apporté à Rome. Il paroît que ce marbre fut très-estimé, cependant nous ne voyons pas que les Romains l'aient appelé obsidien, quoique par son beau poli il fût propre à réfléchir les images, comme la pierre obsidienne.

On

On ne connoît pas encore de marbres noirs qui soient transparens, lors même qu'ils sont coupés en lames très-déliées: j'ai voulu cependant m'en assurer par ma propre expérience, pour cet effet j'ai choisi le plus beau marbre noir, & j'en ai fait séparer une lame la plus mince qu'il a été possible; j'ai fait donner le plus grand poli à ses deux surfaces: la lame, malgré tous ces soins, est demeurée opaque & n'a pas montré le plus foible degré de transparence, comme je l'avois prévu. Si Hill avoit fait la même expérience, il n'auroit pas avancé *que le marbre noirâtre, d'une belle contexture, est transparent lorsqu'il est coupé en lames minces; & s'il eût consulté Pline sur le marbre de Chio, & ce que Tournefort en a écrit dans son voyage au Levant, il n'auroit pas dit que le marbre de Chio étoit noirâtre, & à peu près de la même espèce que la pierre obsidienne d'Éthiopie, & de la même transparence, car Pline décrit ainsi le marbre de Chio: Primum (in arbitror) versicolores istas maculas Chiorum lapidicinæ ostenderunt, cum extruerent muros, faceto in id M. Ciceronis sale: omnibus enim ostentabant ut magnificum. Multò, inquit, magis mirarer, si Tiburtino lapide fecissetis.*

Page 29, note.

Lib. XXXVI, cap. 6.

Mais Tournefort entre dans un plus grand détail; il rapporte *que le monastère Neamón, Neamoni ou nouvelle solitude (2), est le plus considérable de ceux qui sont dans cette isle; il est situé à cinq milles de la ville. Quoique l'église soit mal percée, elle passe pour une des plus belles du Levant; tout y est gothique, à la réserve des ceintres des voûtes. Les peintures en sont terriblement grossières, malgré les dorures qu'on n'y a pas épargnées: le nom de chaque Saint est écrit au bas de la figure, pour empêcher de le confondre avec son voisin. L'empereur Constantin, qui a fait bâtir cette église, comme l'assurent les Moines, y est peint & nommé; les chapiteaux sont de jaspe du pays, mais d'un mauvais profil; ce jaspe est une espèce de brèche rouge, lavée, mêlée de quelques plaques cendrées, assez mal unies, & le marbre n'a rien d'éclatant: il n'est pas rare autour du monastère; mais*

(2) Relation d'un voyage au Levant, fait par ordre du Roi, par M. de Tournefort. Paris, 1716, 2 vol. in-4.^o

Rerum Geogr.
lib. XIII.

*Pag. 369 &
370, tome I,
lett. 9.*

celui qu'on a employé dans cette église a été tiré des anciennes carrières de l'isle, qui sont assez près de la ville. Strabon parle de ces carrières, & Plin^e assure qu'on y découvrit les premiers jaspes, en bâissant les murailles de la ville. On fit remarquer la beauté de cette pierre à Ciceron. Je la trouverois encore plus belle, dit-il, si elle étoit de Tivoli, voulant par-là leur faire entendre qu'ils seroient maîtres de Rome, s'ils possédoient Tivoli; ou que leur pierre seroit plus estimée, si elle venoit de loin.

Quoiqu'Hill n'assure pas que la pierre obsidienne soit une espèce de marbre noir, cependant lorsqu'il dit que la plus belle espèce de marbre noir se nommoit pierre obsidienne, il paroît adopter le sentiment de Césalpin, & des auteurs qui parmi les espèces de marbres noirs ont nommé la pierre obsidienne, tels qu'Olaus Wormius (a), Charleton, &c.

Le marbre noir se trouve avoir une si grande ressemblance avec la pierre obsidienne décrite par Plin^e, qu'il n'est pas étonnant que les Naturalistes aient confondu l'une & l'autre matière pour n'en faire qu'une seule; & j'avoue que j'aurois pû être du même avis, si des lames minces de marbre noir m'eussent montré la moindre transparence: car c'est l'unique point par lequel la pierre obsidienne, qui est *quelquefois transparente*, semble différer du marbre noir, qui ne l'est jamais. De quelque poids que puisse être cette singulière différence, il faut cependant convenir que les Naturalistes étoient assez bien fondés à substituer le marbre noir à la pierre obsidienne; car cette pierre étoit *de couleur très-noire*, & on connoît des marbres qui ont la même intensité de couleur, & dont le noir est parfait. La pierre obsidienne polie représentoit un miroir qui réfléchissoit les images comme ombrées & d'une vûe terne, pour ainsi dire; le beau marbre noir poli produit le même effet, c'est une pierre composée de parties fines, très-déliées & bien unies, qui reçoit un poli égal à celui de nos plus belles glaces, & qui par ce moyen imite un miroir. Les Romains incrustoient les murailles de leurs appartemens avec des lames & des tables

(a) *Museum Wormianum, seu Historia rerum rariorum, tam naturalium quam artificialium.* Lugd. Batav. 1655, in-folio.

de marbre noir ou de pierre obsidienne; ces tables, plus ou moins grandes, formoient autant de miroirs qui portoient le nom de *specula parietum*, miroirs de murailles, comme nous disons miroirs de toilette & de cheminée, &c. Pline a souvent employé ces façons de parler d'usage courant; il nous apprend encore qu'il avoit vû des bustes de l'empereur Auguste tirés d'un bloc de pierre obsidienne; il fait mention aussi de quelques autres ouvrages de sculpture, qui seront détaillés dans la suite de cette explication. Le marbre est une pierre de carrière, on l'en tire par masse ou blocs plus ou moins considérables; on peut le scier & le travailler au ciseau, pour en faire des ouvrages de toutes les espèces; on a pû même employer le marbre noir pour les pierres gravées, & je crois en avoir vû. La pierre obsidienne étoit également employée à ce dernier usage, &, selon le récit de Pline, les anneaux de cette matière, ou, comme nous disons, les cachets ne devoient pas être fort rares, plusieurs personnes étant occupées de ce genre de travail sur la pierre obsidienne, *multi ex eo gemmas faciunt*.

Enfin Pline nous assure que les fragmens de la pierre obsidienne ne font aucune marque, aucune impression sur les pierres précieuses, c'est-à-dire que ces pierres ne sont point entamées ou rayées par les tranchans de ces morceaux: *obsidiani fragmenta veras gemmas non scarificant*. Le marbre, de quelque dureté ou consistance qu'il puisse être, n'a pas plus de prise sur les pierres précieuses; il n'y laisse aucune trace, quelque force que l'on emploie, & il ne peut en aucune façon en altérer le poli. Les véritables pierres précieuses sont celles qui ne reçoivent aucune impression de la lime ou du burin, & qui ne peuvent être taillées sans le secours de la poudre de diamant.

Toutes ces ressemblances de la pierre obsidienne & du marbre noir, comparées ensemble, ont été vrai-semblablement les raisons qui ont pû déterminer les Naturalistes à confondre ces deux matières: mais avant que de prononcer que la pierre obsidienne étoit le marbre noir, ils auroient dû faire attention que Pline distingue ces deux objets, & qu'il en parle séparément. Il paroît qu'il connoissoit bien l'un & l'autre, car il

décrit le marbre noir dans la longue énumération des espèces de marbre; tel est le *Lucullien*, ainsi appelé de Lucullus, Consul qui le premier le porta à Rome (*b*).

Les Naturalistes dont j'ai examiné les sentimens auroient dû penser que si la pierre obsidienne eût été de la nature du marbre, les Sculpteurs & ceux qui travailloient sur les pierres s'en feroient d'abord aperçûs, & l'auroient aussi-tôt déclaré; cette connoissance devenue publique, auroit pû avoir une date aussi ancienne que celle de la pierre obsidienne; Pline ne l'auroit pas laissé ignorer: ainsi de son silence à cet égard, & de celui des Artistes, nous pouvons inférer que la pierre obsidienne n'est pas de la même nature que le marbre.

Mais pourquoi Pline a-t-il traité plus particulièrement de la pierre obsidienne dans le chapitre du verre? il faut apparemment qu'on ait reconnu qu'elle avoit plus de rapport avec le verre, & cette conjecture est assez vrai-semblable, puisque ce ne fut que par le moyen du verre que l'on parvint à imiter cette pierre. Il est donc constant que la ressemblance des deux matières a pû seule déterminer le choix de l'une pour servir à l'imitation de l'autre. En partant de ce principe, & bien persuadé de l'exactitude avec laquelle Pline a écrit sur des choses dont il a pû avoir des connoissances par lui-même, comme pouvoit être la pierre obsidienne, j'ai fait toutes les recherches nécessaires pour éclaircir ce point d'Histoire naturelle, que la diversité des sentimens établis par des auteurs d'une grande réputation, rendoit encore indécis; j'ai examiné toutes les matières qui pouvoient être comparées à la pierre obsidienne, & je n'ai négligé aucun des caractères que Pline lui a attribués.

Dans le nombre des matières soumises à mon examen, celle qui m'a le plus frappé, & qui en même temps s'est trouvée absolument conforme à la description de la pierre obsidienne,

(*b*) *Post hunc Lepidum ferme quadriennio L. Lucullus Consul fuit, qui nomen (ut apparet ex re) Luculleo marmori dedit, admodum delectatus illo, priusque Romam inxerit,*

atrum alioqui, cum cætera maculis aut coloribus commenduntur. Nascitur autem in Nili insula, solumque penè horum marmorum ab amatore nomen accepit. Plin. lib. xxxvi, c. 6.

a été une sorte de verre très-noir & quelquefois transparent, produit par les volcans, & connu au Pérou sous le nom de *pierre de gallinace*; on pourroit à juste titre l'appeler *laittier des volcans*, à cause de sa ressemblance avec celui des forges de fer, ou cette espèce de vitrification métallique qui a ce nom en notre langue, & que les Métallurgistes distinguent de la scorie proprement dite.

Suivant M. Godin, dans une lettre écrite à M. le comte de Maurepas, alors Secrétaire d'État, *la pierre de gallinace est une espèce de crystal noir, fort beau; sa couleur lui a fait donner le nom de gallinace, oiseau fort commun en Amérique, au moins depuis Carthagène jusqu'à Cuença; c'est un oiseau de proie, qui approche beaucoup de la poule d'Inde. M. Sloane en a donné la description dans son histoire naturelle de la Jamaïque, sous le nom de vultur gallinæ Africanæ facie. Il y auroit à ajouter à la description qu'en donne M. Sloane... Les Indiens appellent aussi cette pierre argent des morts, guanucuna culqui, parce qu'ils avoient coutume d'en enterrer des morceaux avec leurs morts; on en trouve en effet dans leurs anciens tombeaux, des morceaux taillés.... Deux de ces morceaux travaillés sont conservés dans le cabinet d'Histoire naturelle du Jardin du Roi. Le plus grand, comme le marquoit M. Godin, est un des plus beaux qu'on ait vus dans le pays; il fut trouvé dans un tombeau fort écarté dans les montagnes, près de Quito; il a neuf pouces de diamètre, & dix lignes & demie d'épaisseur; il est convexe des deux côtés, mais de convexités inégales, & une de ses faces est plus polie que l'autre: il y a apparence que les anciens Indiens s'en servoient pour faire des miroirs, dont ils étoient fort curieux... Il y a une mine de pierres de gallinace à plusieurs journées de Quito, dont la pierre est très-bien veinée. Plus près de cette ville, il y en a une autre dont la pierre est un peu plus noire; elle est dans un parage appelé *Machai cueva* ou grotte de *Machai*, assez près de Pifo, d'où M. Godin en fit apporter des morceaux fort gros, mais dont on ne put rien faire, faute d'ouvriers & d'instrumens pour la mettre en œuvre; il croit qu'on ne peut la travailler qu'en l'usant, & il finit par dire qu'on trouve à chaque*

T. II, p. 294.

La figure se trouve à la planche 254.

Hist. des Incas,
vol. II, p. 290
& 291, Paris,
1744, deux vo-
lumes in-12.

Relation de son
voyage, en espa-
gnol, Madrid,
1748, traduct.
françoise, Paris,
1752.

pas des petits morceaux taillés en pierre à fusil aux environs de Quito, tant sur la terre qu'assez profondément en dedans.

Dom Antonio d'Ulloa, l'un des officiers Espagnols envoyés au Pérou par ordre du roi d'Espagne, pour mesurer avec les Académiciens françois, quelques degrés du méridien de la Terre, fait aussi mention de la pierre de gallinace. Il rapporte que l'on trouve dans les guagues (ou les tombeaux des anciens Péruviens) deux sortes de miroirs de pierre; les uns de pierre d'ynca (espèce de pyrite), les autres de pierre de gallinace... La pierre de gallinace est extrêmement dure, cassante comme la pierre à feu, & de couleur noire, comme celle de l'oiseau dont on lui a donné le nom; elle est un peu transparente: les Péruviens la travailloient également des deux côtés, en lui donnant une figure circulaire, & la forme d'une lentille, dont les deux surfaces étoient aussi bien polies que celles de la pierre d'ynca; & dans cet état, elle réfléchissoit suffisamment les objets. Parmi les miroirs de cette espèce, on en trouve d'absolument plats, de convexes & de concaves; j'en ai vu plusieurs de toutes les sortes, & j'en ai eu quelques-uns d'aussi bien travaillés que si cette nation avoit eu les instrumens les plus propres à ces sortes d'ouvrages, & une grande connoissance de l'Optique. On trouve encore des carrières de ces pierres, qui sont entièrement négligées, & dont on ne fait aucun cas, quoique la couleur de cette pierre, sa transparence, sa dureté & sa netteté ou son éclat la rendent fort belle; car il est rare que les veines, les pailles ou les glaces en altèrent la superficie.

Il décrit ensuite différentes haches de cuivre, tirées des mêmes tombeaux, & qu'on pourroit croire avoir été les seuls instrumens coupans de ces anciens habitans du Pérou; mais il ajoute qu'on en trouve de pierre de gallinace, & d'une autre pierre semblable à la pierre à feu, quoique moins dure & moins nette: de cette pierre & de celle de gallinace, on trouve des morceaux taillés pour servir de lancettes (c).

Enfin M. de Jussieu, Botaniste, Associé de l'Académie des

(c) Liv. VI, chap. 11, p. 383, trad. fran. le texte espagnol est à la page 619, ch. 11, partie I, vol. second.

Sciences, Docteur-régent de la Faculté de Médecine de Paris, envoyé au Pérou avec les Astronomes de la même Académie, & chargé spécialement de la recherche des plantes, ainsi que des autres objets d'histoire naturelle, envoya de Lima, il y a quelques années, à M.^{rs} ses frères, dont l'aîné vivoit encore, une caisse où, entre plusieurs curiosités, il s'est trouvé des morceaux de pierre de gallinace, les uns travaillés, les autres bruts; & ces morceaux ont servi à la plus grande partie des observations & des réflexions que je présente, en conséquence je les ai fait graver dans la planche qui accompagne ce Mémoire.

La pierre de gallinace, comme je l'ai dit plus haut, est une sorte de verre qui ressemble au laittier, & que pour cette raison j'ai cru devoir nommer laittier des volcans, parce qu'il est rare de n'en pas rencontrer parmi les matières qu'ils vomissent dans leurs éruptions. Les laves du Vésuve, bien examinées, en contiennent des parcelles qui présentent, lorsque cette lave est polie, ces petits grains noirs dont elle est parsemée. Je ne suis pas autant assuré que le Vésuve (*d*) jette le laittier pur & sans mélange, que je le suis à l'égard de l'Ecla, volcan de l'Islande: les morceaux de ce laittier que j'ai eus ne diffèrent en rien, pour la couleur, la dureté & la netteté, de ceux des volcans du Pérou. Mais je suis persuadé que si l'on veut rechercher avec soin dans les matières que vomissent les volcans qui subsistent aujourd'hui, & dans celles qu'ont jetées autrefois des volcans présentement éteints, on y trouvera ce laittier, comme on y trouve des laves & de la pierre-ponce.

Ce laittier est d'une belle contexture, pleine, compacte, bien unie, sans apparence de bulles, de filures ou de gerçures; il est fort dur, d'une couleur très-noire, quelquefois transparent & d'autres fois opaque; il donne des étincelles quand on le frappe avec l'acier, & il attire les pailles après qu'il a été frotté; il est de plus fort luisant & fort lisse, & les morceaux séparés présentent le même éclat à l'endroit de la cassure. Quoique le laittier approche beaucoup de la nature du verre, il est

(*d*) M. l'abbé Galiani a fait voir des morceaux de verre noir du Vésuve, dont il avoit même des boutons.

cependant bien plus dur, & supporte mieux le travail de l'outil; je m'en suis assuré par l'expérience, en faisant graver sur un morceau de ce laittier des creux & des reliefs; l'artiste qui a fait cette opération a trouvé le laittier plus obéissant à l'outil & moins cassant que le verre, en un mot susceptible du travail le plus agréable; & comme on n'a employé pour cette expérience que le touret & la poudre de diamant, qui servent à travailler les pierres précieuses & dures, cet examen est conforme à l'observation de M. Godin, qui a dit qu'il croyoit qu'on ne pouvoit travailler la pierre de gallinace qu'en l'usant; mais mon expérience prouve bien clairement que l'on peut exécuter sur cette matière des ouvrages de tous les genres & de toutes les proportions, comme on a fait avec la pierre obsidienne, selon le rapport de Pline.

Si les Péruviens se sont faits des miroirs de ce laittier ou pierre de gallinace, ils y ont été conduits par l'effet que produisent les surfaces plates de grands morceaux cassés, qui rendent l'image des objets; cette réflexion de leurs images a dû les frapper, & les porter à mettre en œuvre le laittier, pour en former des miroirs que l'on trouve dans leurs tombeaux, & que nous voyons dans les cabinets des curieux: ces miroirs n'ont pas la perfection de ceux dont nous nous servons, l'image qu'ils réfléchissent est ombrée, ou couverte d'une légère teinte de la couleur du miroir; ce n'est pas une image vraie; quoique les traits de l'objet soient rendus, les couleurs en sont plus ternes; en un mot, c'est une représentation obscure de l'objet. Il est très-vrai-semblable que les miroirs de pierre obsidienne produisoient le même effet, & il me semble que Pline a voulu le faire entendre par ces mots: *crassiore visu atque in speculis parietum pro imagine umbras reddente*. « Cette pierre rend, dans les miroirs qui en sont formés sur les murailles, l'image des objets d'une vûe terne & comme des ombres ». Car si nous comparons cet effet à celui des miroirs de la pierre de gallinace, nous trouverons que Pline a parfaitement exprimé la manière dont ces derniers réfléchissent l'image des objets, ce qui joint à la couleur de ces deux pierres, montre déjà une ressemblance dans
les

les deux matières : mais un caractère plus essentiel, qui doit plus particulièrement constater la véritable pierre obsidienne, & dont je me servirai pour la faire reconnoître dans la pierre de gallinace, c'est cette transparence que la pierre obsidienne présentait quelquefois, quoiqu'elle fût le plus souvent opaque, comme on peut l'inférer de ces mots de Plin, *aliquando & translucidi*.

Des deux miroirs de pierre de gallinace que M. de Jussieu avoit reçus dans le même envoi, & dont j'ai parlé, le premier est opaque, un peu concave sur une face, & légèrement convexe sur l'autre, mais plus poli du côté concave : le second est transparent, d'une couleur aussi noire que le précédent, d'une forme lenticulaire, dont une face est plus convexe que l'autre, qui est presque plane & du plus beau poli. Il ne faut pas croire que cette transparence approche de celle de nos verres blancs, qui sont si diaphanes que l'on distingue les objets & les couleurs à travers le jour : des lames fort minces tirées d'un morceau de pierre de gallinace qui étoit transparente & que j'ai fait polir sur les deux faces, m'ont permis de voir, à travers la lumière, des objets que je faisois passer par-derrière ; mais il ne m'étoit pas possible d'en bien distinguer les couleurs. Cette observation me persuade qu'on doit ranger cette pierre parmi celles que nous nommons *demi-transparentes*.

La transparence de la pierre de gallinace n'est pas égale ; on en trouve des morceaux qui ont des parties transparentes & des parties opaques ; d'autres morceaux ont une transparence interrompue par des nuages, qui ressemblent à des jets de fumée plus ou moins foncée.

Cette couleur très-noire, cette opacité, & quelquefois cette transparence de la pierre de gallinace, son effet dans la manière dont les miroirs qui en sont formés réfléchissent l'image des objets, les usages qu'on en peut faire pour des gravûres & des ouvrages de sculpture, les carrières abondantes qu'on nous annonce dans les cordelières du Pérou près de Quito, & les blocs considérables de la même matière sortis de l'Écla (e), &

(e) Le laitier d'Écla est ordinairement transporté à Copenhague, | où on le travaille comme les pierres précieuses pour en faire des pendans

qu'on a vûs à Paris, il y a peu de temps, sont autant de rapports par lesquels on peut prouver que la pierre de gallinace est aussi la pierre obsidienne, conformément à la description de Pline, & aux usages auxquels, selon lui, elle a été employée. Les fragmens de la pierre de gallinace ne font aucune trace sur les pierres précieuses, la même chose arrive avec les fragmens de la pierre obsidienne; *obsidiani fragmenta veras gemmas non scarificant*: selon Pline, on imitoit la pierre obsidienne avec la matière du verre, & cette imitation consistoit dans une couleur noire que l'on donnoit au verre; *fit & tinctura genere obsidianum*, ce sont les paroles de Pline. Une imitation que l'on n'a exécutée que par le moyen du verre, est une nouvelle preuve que la pierre obsidienne étoit une sorte de verre noir, trouvé en Éthiopie, semblable au laitier des volcans appelé pierre de gallinace. Isidore de Séville parle de la pierre obsidienne, qu'il nomme *obsius lapis*; mais ce qui m'étonne dans son texte est d'y trouver qu'elle a une ressemblance avec le verre: *Obsius lapis niger, translucidus & vitri habens similitudinem, ponitur in speculis parietum propter imaginum umbras reddendas*. Ce texte, emprunté de Pline, est fort altéré; cependant il est très-singulier par l'addition de l'auteur, *vitri habens similitudinem*: on pourroit présumer qu'Isidore a jugé cette ressemblance avec le verre, comme une suite nécessaire de la place que Pline lui a donnée dans son Histoire, en ne plaçant la pierre obsidienne qu'à l'article du verre.

J'ai rapporté plus haut ce qu'Imperati a écrit au sujet du verre fossile, que l'on trouve dans les endroits où il y a eu de grands embrasemens; on ne sauroit douter que ce verre ne soit le laitier des volcans, par la comparaison qu'il en fait avec la

*Origin. l. XVI,
Venet. 1483,
Paris. 1509,
Basil. 1577.
Orig. c. 4.*

d'oreilles, des colliers, des bracelets, des bagues, &c. on en fait beaucoup d'usage dans ce pays, par la raison que la Reine est la seule qui puisse, selon les loix de ce royaume, porter des pierres précieuses. Ce laitier envoyé à la Chine par quelques Négocians, y fut d'abord fort recherché: un second envoi ne fut pas si bien

accueilli; les Chinois avoient déjà, selon les apparences, réussi à imiter ce laitier avec le verre, en lui donnant la même couleur. Ces particularités m'ont été communiquées par M. Rottbok, professeur de Botanique à Copenhague, & qui a fait un voyage à Paris.

matière des instrumens coupans apportés d'Amérique, & dont il a donné le dessein. La même matière est aussi indiquée par Aldrovande pour la pierre obsidienne de Pline: « elle est luisante & coupante, dit-il, on peut en faire des instrumens tranchans, & les histoires des Indes nous apprennent qu'on s'en est servi, au défaut du fer, pour fabriquer des instrumens propres à tailler & à couper. » Mais Césalpin prétend « que le laitier des métaux est la véritable matière des verres obsidiens, que son usage pour former des vases est plus ancien que celui des verres ordinaires; & il ajoute qu'on a trouvé des fragmens de vases de couleur très-noire, qui imitoient les pierres précieuses par leur dureté, & que l'on reconnoît ces qualités dans le laitier, & particulièrement dans celui que fournissent les travaux sur l'argent (f). »

Le laitier des métaux ressemble à celui des volcans; Césalpin, selon les apparences, ne connoissoit que ce laitier, & de-là il a pu juger que la matière des verres obsidiens & des fragmens de vases qu'on avoit trouvés, étoit une sorte de laitier des métaux.

Enfin cette matière a été appelée *pierre*, parce qu'on la trouve tant sur la surface de la terre qu'assez profondément en dedans; mais les Naturalistes n'ignorent pas aujourd'hui que c'est un produit du feu.

Indépendamment de cette pierre obsidienne, les Romains connoissoient d'autres pierres, de couleur noire, qu'ils nommoient *obsidiennes*, & qu'ils rangeoient parmi les pierres précieuses. Pline rapporte qu'on les trouve non seulement en Éthiopie & dans l'Inde, mais encore, comme le pensent quelques personnes, dans le territoire de Bénévent en Italie, occupé autrefois par les Samnites, & en Espagne sur les côtes de l'océan (g).

(f) *Antiquiorem autem fuisse scoriarum inventionem ad vasa formanda quàm vitri indicant obsidiana vitra, quæ non ex aliâ materiâ quàm ex scoriis metallorum constare videntur... Repertu quoque sunt fragmenta vasorum nigerrima, duritie gemmas insistantia, quod scoriarum faciunt præsertim*

argenti. Cæf. lib. III, c. 23, p. 213.

(g) *De obsidiano diximus superiori libro; inveniuntur & gemmæ eodem nomine ac colore, non solum in Æthiopia Indiaque, sed etiam in Samnio, ut aliqui putant, & in littoribus Hispaniensis Oceani. Plin. lib. XXXVII, cap. 10.*

Les pierres nommées *gemma obsidiana* n'ayant pas été décrites par les auteurs, on ne doit pas espérer de pouvoir les bien déterminer : celles qu'on a regardé comme étant de ce genre sont, la pierre obsidienne, que l'on travailloit comme les pierres précieuses; le crystal noir & l'agate noire. Je reviens au texte de Pline, mon principal objet.

Vidimusque & solidas imagines Divi Augusti, capiti materia hujus crassitudine, dicavitque ipse pro miraculo in templo Concordiæ obsidianos quatuor elephantos.

« Nous avons vû des bustes de l'empereur Auguste, tirés
» d'un bloc de cette pierre, dont nous avons admiré l'épaisseur:
» ce même Prince consacra aussi, comme une merveille, quatre
éléphants de pierre obsidienne dans le temple de la Concorde. »

On a vû, il y a très-peu de temps, un bloc de laittier du volcan de l'Écla, dont on auroit fait aisément le buste du Roi, grand comme nature. A l'égard des éléphants consacrés, on ne sauroit se persuader qu'ils aient été de grandeur naturelle, & le silence de Pline à cet égard donne tout lieu de croire qu'ils étoient en petit; mais dans quelque proportion que l'on veuille supposer que ces animaux aient été diminués, de pareils ouvrages devoient être précieux, puisqu'ils ont mérité la distinction qu'Auguste leur accorda, en les plaçant dans le temple de la Concorde.

Remisit & Tiberius Cæsar Heliopolitarum carimoniis repertam ibi in hæreditate ejus qui præfuerat in Ægypto, obsidianam imaginem Menelai : ex quo apparet antiquior materiæ origo, nunc vitri similitudine interpolata.

« L'empereur Tibère restitua aux habitans d'Héliopolis une
» statue de Ménélas, exécutée en pierre obsidienne; elle avoit été
» trouvée dans les effets d'un ancien préfet d'Égypte, d'où il
» paroît que cette matière a une origine plus ancienne que celle
qu'on imite aujourd'hui avec le verre. »

Nous ignorons le plus grand nombre des cérémonies Égyptiennes, mais celles qui regardoient Ménélas nous sont absolument inconnues; on voit du moins qu'elles étoient intéressantes pour la ville d'Héliopolis, puisque Tibère ordonna la restitution de la statue : le choix que le préfet d'Égypte en avoit fait,

prouve, d'un autre côté, qu'elle devoit être précieuse; mais quelle que fût cette statue, elle étoit de pierre obsidienne, ce qui prouve incontestablement que cette matière étoit connue en Égypte long-temps avant qu'elle le fût à Rome, & qu'elle fût imitée par le verre.

Xenocrates obsidianum lapidem in India & in Samnio Italia, & ad Oceanum in Hispania nasci tradit.

« Xénocrates rapporte que la pierre obsidienne se trouve naturellement dans l'Inde, en Italie chez les Samnites & dans « l'Espagne sur les côtes de l'Océan. »

C'est d'après Xénocrates que Pline indique les pays où l'on trouvoit la pierre obsidienne, & dans les mêmes endroits où l'on trouve les pierres précieuses, de couleur noire, nommées *obsidiennes*, comme il le dit dans le livre suivant.

L'ouvrage de Xénocrates est perdu, on ne le connoît que par des fragmens très-médiocres que Pline a rapportés; mais s'il a nommé cette pierre *obsidienne*, son ouvrage doit être postérieur à la découverte qu'Obsidius en fit en Éthiopie; il doit par conséquent avoir précédé Pline de fort peu de temps.

Le *Samnium* des Latins est un pays enclavé par l'Apennin: les montagnes de l'Apennin montrent, pour la plupart, des traces de volcans éteints depuis plusieurs siècles; mais ils sont faciles à reconnoître, par les débris des laves & de pierre-ponce que ces montagnes & leurs vallées présentent avec abondance. Le laitier que j'ai décrit n'a point d'autre origine, & il n'est pas étonnant que les eaux de pluie & celles des torrens en aient autrefois détaché, entraîné & roulé jusque dans le pays des *Samnites*, ce qui aura fait dire à Xénocrates qu'on y trouvoit la pierre obsidienne. L'Inde & l'Espagne sont dans les mêmes circonstances à l'égard des volcans.

Fît & tincturæ genere obsidianum ad escaria varia vasa, & totum rubens vitrum, atque non translucens; hæmatinon appellatum.

« On fait, par une sorte de teinture, un verre obsidien à l'usage de nos tables, & un autre entièrement rouge & sans « transparence, appelé *sanguin*. »

Saumaïse prétend que ce passage est très-corrompu dans les

V. Sol. Pol.
hist. p. 91.

éditions de Pline; il veut qu'on lise, *fit & tinctura ex genere obsidiani, &c.* On ne peut admettre cette correction: Saumaïse a tort d'avancer que ce texte, généralement suivi, est très-corrompu; il ne faut que considérer ce qui précède & ce qui suit ce passage, pour se convaincre que la première leçon est plus exacte. Pline a très-bien distingué le verre obsidien par sa couleur noire, qui lui donnoit une ressemblance avec la pierre dont il a tiré son nom; d'ailleurs les autres verres colorés sont désignés par des noms particuliers, ce qui prouve qu'on ne les confondoit pas avec le verre obsidien, & même qu'on étoit éloigné de leur donner la même dénomination, comme étant des espèces de verre obsidien. Cependant si l'on avoit égard à la correction de Saumaïse, le verre blanc & tous les verres colorés auroient été des espèces de verre obsidien; conséquence qu'on ne peut tirer du texte de Pline, tel qu'il a été lû dans les meilleurs manuscrits.

Quant à l'usage du verre noir pour le service des tables, il doit nous paroître fort extraordinaire, & le goût des Romains étoit un peu lugubre; aussi notre façon de penser à cet égard a pû seule donner lieu à cette correction de Saumaïse.

Fit & album & murrhinum, aut hyacinthos saphirosque imitatum, & omnibus aliis coloribus.

« On en fait aussi de blanc, d'autres qui imitent la couleur des vases appelés *murrhina*, d'autres qui imitent la jacinthe & le saphir, enfin de toutes les couleurs. »

On voit, par ce passage, que les Romains imitoient les pierres précieuses par le moyen des verres colorés, & qu'ils connoissoient des procédés pour donner toutes les couleurs à cette matière. Les vases appelés *murrhina*, si recherchés par les Romains, étoient rendus avec une telle vérité, qu'on pouvoit se méprendre à la magnificence & à l'éclat; on y trouvoit la couleur de pourpre, qui les distinguoit, jointe à la distribution des autres couleurs; en un mot, ils brilloient par les taches qui plaisent dans ces accidens naturels. La matière des vases *murrhina*, que des Savans ont cru reconnoître dans la porcelaine, est un autre objet de recherche auquel je travaille, &

que j'espère communiquer quelque jour; en attendant des réflexions plus solides & plus convaincantes, je me contenterai de présenter cette objection, contre le sentiment qui paroît le plus généralement reçu.

La porcelaine & la fayence peuvent se casser, & non se détruire absolument; la couverte ou l'émail les mettent à l'abri de tous les inconvéniens, l'exposition à l'air ne leur fait aucun tort, elles se conservent parfaitement dans la terre & dans l'eau; ainsi le plus médiocre fragment auroit prouvé leur ancienne existence: cependant je puis assurer qu'on n'en a jamais trouvé la plus foible apparence dans les décombres de Rome, qui présentent d'ailleurs les restes sans nombre de toutes les espèces de verres & de terres simplement cuites que les Romains employoient à tous leurs usages: je puis même assurer qu'on n'a point rencontré le plus petit fragment de porcelaine ou de fayence dans les ruines d'*Herculanum*, qui présentent cependant un assemblage, qu'on ne pouvoit espérer, des antiquités les plus rares & les mieux conservées, dans tous les genres & dans toutes les espèces.

Nec est alia nunc materia sequacior, aut etiam pictura accommodatior. Maximus tamen honos in candido translucentibus quàm proximâ crystalli similitudine. Usus verò ad potandum argenti metalla & auri pepulit.

« Il n'y a point de matière plus facile à travailler, & qui prenne mieux la teinture; on préfère cependant les verres « blancs transparens, qui approchent le plus du crystal; & l'usage « de boire dans des vases de verre a fait disparaître ceux d'or « & d'argent. »

Il n'est pas douteux que la matière du verre, encore molle au sortir du creuset, ne soit susceptible de toutes les formes qu'on veut lui faire prendre, *nec est alia nunc materia sequacior*. Cette matière est si ductile & si propre à toutes sortes d'ouvrages, qu'on peut dire qu'il n'y en a point qui obéisse mieux à la main de l'ouvrier, & qui, molle dans son principe, se soutienne aussi parfaitement quand on l'a soumise à une forme: on peut la tirer en filets déliés comme des cheveux; on en a

même fabriqué des tiffus, & l'on a présenté à l'Académie des Sciences une perruque dont l'imitation étoit complète. Quelle que soit la facilité avec laquelle on travaille le verre, on peut lui communiquer toutes les couleurs; cependant on a toujours préféré, & avec raison, le verre blanc transparent qui approche le plus du crystal; on peut même assurer que cette belle imitation de la Nature est un chef-d'œuvre de l'art de la verrerie: en effet, ce verre, si semblable à l'eau la plus pure, a dû passer pour un phénomène digne de la plus grande admiration; mais nous y sommes trop accoutumés pour en être frappés aujourd'hui.

On en fit donc autrefois des vases ou des coupes qui furent si fort au gré des Romains, qu'ils ne firent plus usage d'aucun autre; & ce goût s'est d'autant plus perpétué chez toutes les Nations, qu'on est flatté du plaisir de distinguer la couleur, de juger la qualité des liqueurs, & de reconnoître la boisson que l'on a acceptée: aussi on ne doit pas craindre que le verre, dont le prix sera toujours médiocre, perde jamais la préférence que les Romains lui ont donnée sur l'or & sur l'argent.

Est autem caloris impatiens, ni precedat frigidus liquor; cum additâ aquâ vitreæ pilæ Sole adverso in tantum exardefcant, ut vestes exurant.

« Les vases de verre supportent difficilement la chaleur du feu, si l'on ne prend la précaution de les remplir en partie avec une liqueur froide; des boules ou des balons de verre pleins d'eau, s'échauffent au point de brûler les étoffes. »

Les vaisseaux de verre dans lesquels on verse une liqueur bouillante, se cassant, on évite cet accident, en les chauffant par degrés, ou les remplissant en partie d'une liqueur froide; l'impression du feu, trop subite, fait casser également les vaisseaux de verre, si l'on n'a pas usé des mêmes précautions. Les Romains ont connu les effets de la chaleur sur le verre & les moyens d'en réparer les inconvéniens; mais il paroît que ces mêmes Romains ignoroient la cause du phénomène de l'inflammation que produisent des boules ou des ballons de verre remplis d'eau, & mis en état de recevoir les rayons du soleil:

il semble, par le texte de Pline, qu'on croyoit alors que ces ballons acquéroient un degré de chaleur si considérable, qu'ils étoient en état de mettre le feu à toutes les matières combustibles qu'on leur présentoit, *in tantum excandescunt ut vestes exurant*. La Physique de nos jours ne recevroit pas cette explication: les Romains ont vû l'expérience; mais, suivant les apparences, ils n'ont pas jugé la cause, & se sont contentés de la regarder comme une propriété du verre.

Fragmenta teporata agglutinantur tantum. Rursus tota fundi non queunt, præterquàm abrupta sibimet.

« Les morceaux de verre se soudent à une chaleur modérée; ils ne peuvent ensuite être refondus dans leur totalité, qu'après « les avoir réduits en petites parcelles. »

On peut aisément, à un certain degré de chaleur, souder & joindre ensemble des parties ou des morceaux de verre, & cette opération est si communément pratiquée par différens artistes, qu'il seroit inutile de la décrire. Il est vrai-semblable que Pline l'a regardée lui-même comme trop familière & trop connue pour y faire une grande attention; cependant on est surpris que des morceaux de verre, qui se fondent avec tant de facilité, ne puissent être refondus dans leur totalité, qu'après avoir été réduits en petites parties; car, pour qu'un morceau se soude avec un autre, il faut que les deux entrent dans une espèce de fusion, & particulièrement les parties qui doivent être réunies: on a cependant observé que des morceaux plus ou moins grands se fondent difficilement; on est forcé, pour rendre la fusion plus prompte & plus égale, de les broyer & de les mettre, pour ainsi dire, en poussière; ce qui a pû donner lieu à l'expression de Pline, *rursus tota fundi non queunt, præterquàm abrupta sibimet*.

Le moyen qui peut avoir rapport aux procédés dont il est question, regarde nos glaces, sur lesquelles j'ai vû faire une expérience qui mérite d'être exposée; j'en ai vû souder d'une assez grande étendue, & composées de quinze ou de vingt morceaux, & cela par le seul moyen de la glace elle-même mise en poudre, & placée avec profusion sur la jonction des



pièces que l'on vouloit réunir, & dont elle remplissoit tous les intervalles. Je crois du moins qu'il n'entroit aucune autre matière dans cette opération, car on en faisoit un secret; un feu médiocre, donné même sans le secours d'aucun fourneau, mettoit cette poudre en fusion, & la réunion se faisoit parfaitement. Il étoit nécessaire de donner ensuite un nouveau poli à la glace entière; après cette dernière opération, les soudures ne paroissent en aucune façon. Il est vrai que je n'ai vû mettre en expérience que des glaces d'environ un pied en quarré, & je crois que l'opération seroit difficile à pratiquer pour des glaces de la plus grande étendue.

Tingit ars, veluti cùm calculi fiunt, quos quidam abaculos appellant, aliquos etiam pluribus modis versicolores.

« L'artiste teint la matière du verre de la même façon que » dans la fabrique des jetons à compter, que plusieurs personnes » nomment *abaculi*, dont quelques-uns sont de couleurs variées en plusieurs manières. »

L'art est pris pour l'artiste, & j'avoue que je préférerois la leçon que cite Dalechamp (*h*), & qu'il dit avoir lûe dans un manuscrit conservé à Paris; la voici :

Nec tingi veluti cùm calculi fiunt, & le reste.

Voici de quelle façon je traduirois le passage avec le changement de Dalechamp, en le réunissant avec ce qui précède immédiatement.

« Les morceaux de verre ne peuvent se refondre entière- » ment, ni prendre la même teinture, si on ne les sépare en » portions plus petites; c'est ce qui arrive quand on fabrique les » jetons qui servent à calculer, que quelques-uns nomment *abaculi*, & qui sont variés de différentes couleurs. »

Il est constant qu'on ne peut rendre la première leçon avec la même clarté; cependant c'est la leçon du P. Hardouin, & tout le monde paroît l'avoir adoptée. J'ignore de quel Commentateur est venue cette correction du texte: quel qu'il soit, il ne me paroît pas avoir entendu cet endroit, ni saisi le véritable

(*h*) Dalechamp dit bien qu'il a trouvé ces deux mots, *nec tingi*, dans un manuscrit; mais il ne les a pas insérés dans le texte de Plin.

sens de Pline qui, pour prouver ce qu'il dit à l'égard de la fusion imparfaite des morceaux de verre, donne pour exemple la fabrique des jetons, dans lesquels on reconnoît, par la variété des couleurs qui subsistent, que plusieurs morceaux, dont la couleur étoit différente, n'ont pas été totalement fondus; variété de couleur qui n'auroit pas existé, si la fusion de tous les morceaux eût été parfaite.

Les jetons des Romains, *calculi*, étoient d'une forme dont la matière a pû varier, mais on les employoit pour faire les comptes; ils étoient autrefois d'un usage d'autant plus commun, que l'écriture étoit moins commode pour les calculs: les marchands mêmes s'en servent encore quelquefois. On ne peut douter que ces jetons n'aient été nommés *abaculi*; Pline nous le certifie: il est vrai qu'ils étoient encore connus sous le nom de *calculi*; mais je suis étonné, je l'avoue, que les Savans qui ont examiné ce passage, entr'autres le P. Hardouin, n'aient point été frappés de ces paroles, *cùm calculi fiunt quos quidam abaculos appellant*, & qu'ils aient été assez prévenus pour rendre & vouloir que l'on traduise *abaculus* par damier; ils ont peut-être été séduits par l'étymologie d'*abaculus*, que l'on fait venir d'*abax*, petite table. Quoi qu'il en soit, les Romains ont aussi employé les jetons à plusieurs jeux qui nous sont inconnus, & sur le détail desquels aucun auteur ancien n'a daigné nous instruire. Cet objet, dans la vérité, seroit peu intéressant, si toutes les connoissances n'étoient intimement liées, & si les bagatelles ne concouroient pas à l'éclaircissement des objets les plus importants.

Je finis cette explication du texte de Pline, par l'examen du passage qui termine l'objet dont j'ai entrepris la discussion. Ce passage présente un phénomène qui n'est pas avoué dans la bonne Chymie; cependant il s'est trouvé vérifié par des expériences, & semble contredit par d'autres: je les rapporte avec la même exactitude qu'elles ont été faites, & qu'on a bien voulu me les donner. Je n'ai d'autre mérite à cette opération, que celui d'avoir insisté sur l'expérience que l'on regardoit comme inutile; Pline s'exprimoit trop positivement à mon

sens, pour mettre en doute ce qu'il avançoit en ces termes: *vitrum sulphuri coucoctum ferruminatur in lapidem*; le verre cuit avec le soufre acquiert la dureté de la pierre, ou devient une pierre très-dure.

Pour m'assurer de la vérité du fait, j'engageai M. Roux, habile Chymiste, à faire quelques expériences; il a eu cette complaisance, & voici quel en a été le produit.

« 1.^o J'ai pris, dit-il, parties égales de verre pilé & de fleurs
» de soufre; je les ai bien mêlées & mises dans un creuset dont
» j'ai luté le couvercle avec la terre à four ordinaire; je l'ai poussé
» à grand feu dans une forge, une partie du soufre s'est exhalée
» au travers du lut qu'elle a fait couler; le verre s'est fondu
» exactement, & même plus promptement qu'il n'auroit fait tout
» seul; mais il a formé une masse spongieuse & brune, de façon
» qu'il paroît que le soufre augmente la fusibilité du verre, mais
» qu'il le brunit & qu'il en altère la couleur.

« 2.^o J'ai pris du verre pilé, je l'ai mis dans un creuset, & je
» l'ai exposé à un feu de forge; il s'est fondu plus tard que le
» précédent, quoique le feu fût le même: lorsqu'il a été en pleine
» fonte, j'y ai projeté des fleurs de soufre, j'ai recouvert mon
» creuset, & je l'ai retiré presque aussi-tôt du feu; mon verre
» étoit comme le précédent, brun & spongieux, sur-tout à la
» surface; car il paroissoit que le soufre n'avoit pas touché à celui
» qui étoit dans le fond du creuset.

« 3.^o J'ai pris deux lames de verre, je les ai enveloppées
» dans des fleurs de soufre, & je les ai mises dans un creuset
» dont j'ai luté le couvercle; le soufre s'est totalement exhalé au
» travers du lut qu'il a fait couler, le verre s'est parfaitement
» fondu, & il n'a paru ni brun ni spongieux.

« 4.^o J'ai mis des fleurs de soufre dans un creuset, & lorsqu'elles ont été fondues, j'y ai plongé un tuyau de baromètre rouge prêt à fondre; le soufre a pris feu, le verre a perdu de sa chaleur; j'ai recouvert le creuset, tout le soufre s'en est exhalé, & lorsqu'il a été entièrement dissipé, le verre a rougi & s'est fondu comme s'il n'y avoit point eu de soufre ».

Ces expériences démontreroient que le verre, traité au feu

avec le soufre, ne change pas de nature; que par ce moyen il devient plus fusible; que sa couleur change quelquefois; qu'il se boursoufle & reste celluleux & spongieux.

Je m'étois adressé, dans le même temps, à mon ami M. Majauld, dont les expériences ont réussi à son ordinaire, & j'en ai été charmé pour l'honneur de Pline, auquel les expériences ont donné, sans doute, les mêmes preuves, & l'ont mis en état de dire: *Vitrum sulphuri concoctum ferruminatur in lapidem.*

En fondant du verre avec le soufre, on obtient une matière obscure & poreuse, de laquelle on tire des étincelles lorsqu'on la frappe avec de l'acier; & cette matière, absolument semblable à de certaines portions de laves vomies par les volcans, a véritablement une grande partie des propriétés de l'espèce de lave dont il a été question dans le Mémoire.

C'est d'après les expériences que j'ose assurer ces propriétés du verre cuit avec le soufre, & si quelqu'un vouloit être convaincu par lui-même de ces vérités, il pourroit répéter les expériences suivantes; leur procédé est détaillé avec scrupule.

Prenez une livre de verre vert, ou verre dont on fait des bouteilles (on s'est servi de celui de la verrerie de Sève), faites le rougir, & lorsqu'il sera dans cet état, jetez-le dans l'eau froide; cette première opération n'a d'autre objet que celui de mettre le verre plus aisément en poudre: alors pulvériser le verre dans un mortier de fer, passez-le par un tamis de crin, & mêlez ce verre pulvérisé avec une demi-livre de soufre mis en poudre. Ce mélange produit un phénomène fort singulier, il donne une odeur de foie de soufre tel que seroit à peu près le mélange d'un sel alkali avec le soufre; le verre souffriroit-il une altération lorsque pour le mettre plus facilement en poudre, on le fait rougir avant que de le jeter dans l'eau froide? le verre a-t-il par lui-même cette propriété? mais cet examen ne convient point ici.

Le mélange du soufre & du verre étant fait, on le met dans un creuset; ceux que l'on fabrique à Paris nous ont paru convenables à cette opération; on le couvre de son couvercle &

on le place dans un fourneau de fusion, on l'entoure & on le couvre de charbon; le charbon parfaitement allumé, on a grand soin d'entretenir le feu, en mettant toujours de nouveau charbon avant que celui qui couvre le creuset soit consumé; le soufre semble se brûler en totalité dans le commencement de l'opération: on laisse le mélange exposé au feu dont nous venons de parler, & que l'on rend le plus violent qu'il est possible, en ajoutant des cheminées au fourneau; on laisse ensuite refroidir le tout.

Si l'on casse ensuite le creuset, on trouve à sa partie supérieure la matière plus spongieuse que dans le fond; mais toutes ses parties sont également feu, & semblent tout-à-fait analogues.

Nous avons répété deux fois cette expérience; la matière fut exposée au feu pendant quatre heures dans la première, & pendant six dans la seconde; il y avoit cependant peu de différence dans leur contexture, elles étoient à peu près également compactes, mais leurs propriétés étoient absolument les mêmes; cependant le feu auquel le second mélange a été exposé étoit si violent, que la brique sur laquelle on avoit établi le creuset fut vitrifiée en partie.

Peut-être qu'un feu tel que celui des fourneaux de verrerie pourroit fondre cette matière; elle nous a paru cependant beaucoup plus dure que le verre dont on s'étoit servi, puisque cette matière a la propriété de l'entamer comme feroit un caillou.

Les produits de la première & de la seconde expérience étant si différens, on ne peut attribuer ce phénomène qu'aux différentes manœuvres que les deux opérateurs ont employées; le premier a mis son verre en poudre dans le mortier sans le faire rougir auparavant; le second a fait le contraire, & par cette manipulation il a ouvert les molécules du verre & a donné plus d'ingrès au soufre: l'odeur de foie de soufre, qui s'élève lors du mélange du soufre & du verre, qui a été rougi avant que d'être mis en poudre, prouve bien que le verre, après cette opération, n'est plus dans le même état qu'il étoit auparavant; c'est de-là sûrement que procède la différence des deux opérations.



EXPLICATION
DE
LA MOSAÏQUE DE PALESTRINE.

Par M. l'Abbé BARTHÉLEMY.

LA ville de Palestrine, construite des ruines de l'ancienne Préneste, sur une montagne à vingt-un milles de Rome, conserve encore dans son enceinte les restes du célèbre temple de la Fortune. C'étoit un édifice, ou plutôt un assemblage d'édifices qui, posés avec régularité sur différens plans, s'élevoient les uns au dessus des autres, & en imposoient au loin par la majesté de leur ordonnance : celui qui les couronnoit tous, & qui sert aujourd'hui de palais aux Princes de Palestrine, étoit, à ce qu'on croit, le lieu même où la Fortune rendoit ses oracles; & plus bas, sur un des plans inférieurs, on voyoit un autre asyle sacré, dont le sanctuaire étoit pavé d'une mosaïque d'environ dix-huit pieds de long sur quatorze pieds quelques pouces de large (a). L'humidité, les décombres, & l'obscurité des lieux dont elle avoit fait autrefois l'ornement, la déroboient dans le siècle dernier à la curiosité du Public; & ce qu'on en discernoit avec peine à la clarté des flambeaux, inspiroit un vif desir de la connoître en entier. Animé par ce motif, le commandeur dal Pozzo, qui rassembloit dans un recueil immense les desseins des peintures & des autres monumens antiques, voulut y joindre celui de la mosaïque de Palestrine. Il la fit copier en grand, conserva dans ses desseins les couleurs des différens objets qu'elle représente, & développa pour la première fois, aux yeux des Savans, tous les détails de cette riche composition. Ils étoient retracés en dix-huit morceaux détachés, dont Suarez, évêque de Vaïson, donna

Lû à l'Assemblée publiq.
du 15 Avril
1760.

*Delle lodi del
Com. Cassiano
dal Pozzo, Orat.
di Carl. Danti.*

(a) Les fragmens de marbre dont cette mosaïque est composée, sont communément de trois à quatre lignes en quarré; ceux qui forment les figures sont encore plus petits.

Præn. ant. l. II. une description succincte dans son histoire de Préneste, imprimée à Rome en 1655.

Quelques années après, le cardinal François Barberin, voulant soustraire la mosaïque aux accidens qui commençoient à la détruire, la fit transporter dans le palais des princes de Palestrine; elle fut placée au fond du vestibule, en face de la porte d'entrée, dans une espèce de niche dont elle couvre le pavé. On la grava depuis sur une planche insérée, en 1671, dans le *Latium* du P. Kircher^a; & il en parut, en 1690^b, une autre gravure que publia M. Ciampini, & qui diffère essentiellement de la première. Mais comme dans ces deux estampes les objets se trouvoient resserrés, confondus, & singulièrement altérés, le cardinal François Barberin, petit-neveu du précédent, les fit, en 1721, représenter plus en grand dans de nouvelles planches, où, malgré les soins de ceux qui présidèrent à cette opération, il s'est glissé des fautes qui seront corrigées dans la copie que nous publions aujourd'hui. Nous la devons aux soins de M. le comte de Caylus; & par les précautions qu'il a prises, on sera mieux en état de juger d'un monument qui n'intéresse pas moins les Artistes que les Antiquaires. A l'égard des premiers, on assure que Carle Maratte le voyoit avec un plaisir toujours mêlé d'admiration, & l'on fait d'ailleurs que le Poussin en avoit profité pour embellir quelques-uns de ses tableaux (b). A l'égard des seconds, la diversité des opinions prouve assez l'estime qu'ils en ont faite, & leurs efforts, quoiqu'inutiles, sont un hommage plus précieux encore que des éloges brillans & peu réfléchis.

Je vais donner en peu de mots l'analyse de leurs opinions, presque toutes fondées sur ce passage de Pline: *Les pavés, qu'on*

Pl. l. XXXVI,
6. 25, ed. Hard.

(b) Tel est celui de l'arrivée de la Sainte-Famille en Égypte, dont on a deux estampes, l'une gravée par Jean Duguet, beau-frère du Poussin, & l'autre par Chauveau. Le Poussin a mis dans le fond de son tableau cette tour ronde servant de retraite aux Ibis, & cette espèce de procession qu'on voit dans la mosaïque,

sans autre changement que quelque variété dans la position des figures. Dans un autre tableau qui est au Cabinet du Roi, & qui représente Moïse trouvé sur le Nil, il a encore emprunté de la mosaïque la chasse que donnent à un Hippopotame des Égyptiens montés sur une barque. Je dois cette note à M. Mariette.

nomme

nomme lithostrota (c), furent en usage à Rome sous Sylla, & l'on voit encore à Préneste celui qu'il fit construire dans le temple de la Fortune. On a conclu de-là qu'il falloit trouver, ou dans les vicissitudes de la Fortune, ou dans la vie de Sylla, des rapports sensibles avec la mosaïque de Palestrine; & le Père Kircher y découvrit l'image des maux & des biens que cette divinité dispense aux mortels.

*Vet. & nov.
Lat. p. 101.*

Les malheurs dont elle les accable sont représentés par des montagnes arides, des antres profonds, des bêtes féroces; les vœux qu'ils font pour l'appaiser, par des temples & des cérémonies religieuses; les transports de leur reconnoissance, par les palmes, les couronnes, les instrumens de musique, enfin par tous les attributs & tous les mouvemens des figures tracées dans la partie inférieure de ce tableau. Il est aisé de concevoir que cette première idée entraînoit avec elle beaucoup d'allégories fines & de mystères cachés, que le P. Kircher avoit le plaisir de supposer & de découvrir. Mais on est surpris que l'auteur de l'*Œdipus Ægyptiacus* ne se soit point aperçû d'abord que le lieu de la scène étoit en Égypte, & non à Préneste: c'est que souvent, à force de chercher dans les objets ce que les autres n'y voient pas, on n'y trouve pas même ce que tout le monde y voit.

Je ne ferai pas le même reproche à l'auteur de la seconde opinion. Il reconnoît la haute Égypte, aux Éthiopiens qui lancent des traits, ainsi qu'aux montagnes couvertes de monstres; & la basse Égypte, aux édifices qui s'élèvent au milieu des eaux du Nil, & qui présentent à ses yeux les superbes villes de Memphis & d'Héliopolis. Il ne lui reste plus qu'à déterminer le sujet de la composition. C'est Alexandre qui arrive en Égypte, & qui s'approche de Memphis; c'est lui qui paroît sous la tente avec la Victoire, & l'élite de ses Généraux ou de ses Gardes: cet homme qui, du haut de la proue d'une galère, semble lui tendre des mains suppliantes, c'est le Gouverneur de la province qui lui demande la paix: ces cérémonies religieuses,

Voyez la gravure de 1721.

(c) Ce mot *lithostrota* signifie souvent des pavés composés de petits fragmens de marbre.

ces fêtes charmantes, sont les expressions de la joie qu'inspire sa présence, qu'inspirent les promesses qu'il a faites de respecter les mœurs des habitans & l'ancien culte du pays. Or, en plaçant le roi de Macédoine dans le moment où l'oracle d'Hammon va légitimer ses conquêtes, Sylla rappeloit à tout le monde les oracles qui justifioient son élévation particulière; & laissant à la flatterie le soin de détailler les rapports qui se trouvent entre tous les grands hommes, il empruntoit les traits d'Alexandre pour effrayer les Romains, & rendre hommage à la Fortune.

Cette opinion, long-temps attribuée à M.^{rs} Bianchini & de Saint-Romain, restituée depuis à M. le cardinal de Polignac, réunit d'abord tous les suffrages, & conserve encore des partisans éclairés^a, malgré les objections du P. Volpi & du P. de Montfaucon; le premier^b, ne voyant dans les figures de la mosaïque que des traits propres à caractériser les Romains, aime mieux croire que Sylla s'est fait représenter lui-même dans ce monument; le second, ne pouvant y reconnoître ni le voyage d'Alexandre, ni les vicissitudes de la Fortune, suppose que Sylla s'est contenté d'y retracer les spectacles du Nil, de l'Égypte & de l'Éthiopie.

Pour n'omettre aucune des opinions qu'a fait naître ce précieux monument, j'ajoute que M. l'abbé du Bos le regardoit comme une espèce de carte géographique de l'Égypte.

Le sentiment que je vais proposer va détruire ces incertitudes, ou les augmenter; & j'ai dû courir les risques d'une pareille alternative, parce que jamais monument ne mérita plus d'exercer la critique, & n'a moins occupé les Antiquaires. Ils en ont recherché l'objet, qu'il est assez indifférent de connoître; ils en ont négligé les détails, qui seuls pouvoient nous instruire sur les usages des Égyptiens. En même temps on a vû des Savans du premier ordre consacrer des veilles pénibles à l'explication de la table Isiaque, c'est-à-dire au développement d'un tissu de mystères impénétrables; & l'on s'est contenté de porter des regards fugitifs sur la mosaïque de Palestre, où néanmoins tout paroît vrai, simple, indépendant de l'allégorie. Cette préférence a laissé jusqu'ici la mosaïque dans un état d'obscurité.

*Ceccomi. Stor.
di Palest. p. 48.*

^a *Furiet. de mus.
p. 43.*

^b *Volpi, vet.
Lat. tom. IX,
p. 151.*

*Montf. Suppl.
t. IV, p. 148.*

*Réfl. crit. sur
la Poés. tome I,
p. 347.*

*Pignor. Mens.
Isiac.
Kirch. Œdip.
t. III, p. 79.*

J'entreprends de l'éclaircir, en regrettant, avec raison, que des Antiquaires plus habiles ne l'aient pas déjà tenté: leurs lumières m'eussent épargné bien des peines, & peut-être bien des erreurs.

Par l'enchaînement des faits que j'avois à discuter, ce Mémoire s'est trouvé naturellement divisé en deux parties. Dans la première, j'examine quel est l'objet du monument; dans la seconde, je tâche d'en expliquer les détails.

P R E M I È R E P A R T I E.

JE reprends le texte de Pline, que j'ai déjà cité: *Les pavés, qu'on nomme lithostrota, dit cet auteur, furent en usage à Rome sous Sylla; & l'on voit encore à Préneste celui qu'il fit construire dans le temple de la Fortune.* Comment se peut-il qu'un passage si vague ait servi de fondement aux opinions précédentes? Quels traits dans la mosaïque de Palestrine désignent celle de Sylla? Si Pline avoit la première sous les yeux, d'où vient qu'il garde un silence profond sur le sujet qu'elle représente? Convenoit-il au dictateur Romain d'exprimer, par de si froides allégories, les vicissitudes de la fortune, qu'il n'avoit jamais éprouvées; de s'approprier, par des allusions obscures, les destinées d'Alexandre, qui n'avoient rien de commun avec les siennes; d'exposer avec tant de soin aux yeux des Romains les fêtes du Nil, dont il n'avoit jamais été le témoin? D'ailleurs on a découvert plusieurs mosaïques à Palestrine. A quels signes distinguera-t-on celle dont Pline a parlé? est-ce parce qu'elle décoroit le sanctuaire d'un temple de la Fortune? Il faudroit alors prouver que le monument que j'explique étoit autrefois dans ce temple; & c'est en effet le projet de M. l'évêque de Montalte, dernier historien de Palestrine. Il convient, avec tous les Antiquaires, que cette divinité étoit spécialement adorée dans le lieu qui sert aujourd'hui de palais aux princes de Palestrine; mais il prétend qu'elle l'étoit aussi dans un temple inférieur, dans le lieu même où la mosaïque fut découverte. Il établit cette assertion sur un passage de Cicéron, que j'examinerai dans une note (d),

Pl. l. xxxvi, cap. 25.

Cecconi, Stor. di Palest. p. 50.

De Divin. lib. II.

(d) Cicéron parlant d'un endroit où les sorts de Préneste avoient été

découverts autrefois, observe que la religion l'avoit consacré depuis, &

& qui me paroît plus propre à détruire qu'à confirmer le sentiment de ce savant Prélat.

Il faut donc rejeter les conséquences qu'on a tirées du passage de Pline, & chercher dans la mosaïque même des lumières propres à nous éclairer sur son objet. L'habillement des soldats, placés sous la tente, est un habillement Romain. La galère qui s'avance de leur côté est figurée de la même manière sur les médailles d'Hadrien, & sur d'autres monumens de l'ancienne Rome. Dans cet édifice, au-devant duquel sont quatre statues Égyptiennes, on voit sur la porte un aigle dont les ailes sont déployées : c'est l'aigle de l'Empire, qu'on exposoit dans les lieux principaux soumis à la puissance des Romains ; c'est cet aigle qu'Hérode avoit fait mettre sur la porte du temple de Jérusalem^a, & qu'on voit au dessus de la porte d'un édifice sur une médaille de Trajan frappée en Égypte^b. Enfin les boucliers des soldats, qui sont à la suite de la principale figure, paroissent avec les mêmes symboles sur des monumens de l'Empire. Je m'arrête à ceux qui représentent un scorpion. Ce symbole est tracé sur une espèce de *scutum*, dans l'agate du trésor de Vienne : je l'ai vû aussi dans un bas-relief qui appartient à son éminence M. le cardinal Alexandre Albani. Une cuirasse, surmontée de l'aigle Romaine, en occupe le milieu ; à côté sont des casques, des javelots, des enseignes militaires, & un bouclier sur lequel on a gravé un scorpion entre deux foudres. Il est semblable, pour la forme, à ceux de la mosaïque ; il a seulement quelques ornemens de plus ; peut-être appartenoit-il à quelque autre cohorte : car, suivant Végèce, les cohortes étoient distinguées entre elles par les symboles des boucliers. Il seroit inutile d'examiner à quelle nation, ou, si l'on veut, à quel corps de

^a *Jos. Antiq.*
l. XVII, cap. 6.
Id. de Bell. Jud.
l. I, cap. 33.
^b *Mus. Reg.*

De Re Milit.
l. II, c. 18.

l'avoit renfermé dans une enceinte à cause d'une statue ou groupe qui représentoit Junon & Jupiter enfant entre les bras de la Fortune : *Is est hodie locus septus religiosè propter Jovis pueri, qui lactens cum Junone Fortunæ in gremio sedens, mammam appetens, castissimè colitur à matribus.*

Après ces paroles, Cicéron ajoute celles-ci : *Eodemque tempore, in eo loco, ubi Fortunæ nunc sita est ædes, mel ex oleâ fluxisse dicunt.* Il me semble que Cicéron distingue en termes précis le temple de la Fortune d'avec une simple enceinte consacrée à cette divinité.

troupes il faut attribuer les armes représentées dans le bas-relief ou dans la mosaïque. Il suffit, pour mon objet, qu'elles fussent en usage sous les Empereurs.

Si, à la faveur de ces notions préliminaires, on peut rapporter l'époque de la mosaïque aux premiers siècles de l'Empire, on peut encore moins se méprendre sur l'objet général de cette composition; & tous ceux qui fixeront leurs regards sur les distinctions accordées à la principale figure, sur les soldats qui l'accompagnent, sur cette galère qui va le joindre, enfin sur tant d'actions particulières, qui la plupart semblent dépendre de la sienne, conviendront, sans peine, que tel devoit être le mouvement de l'Égypte lorsqu'elle voyoit son maître. Or de tous les Princes dont la présence a dû remuer cette province, il n'en est point à qui tous les détails de la mosaïque conviennent mieux qu'à l'empereur Hadrien.

Ce fut dans la quinzième année de son règne qu'Hadrien passa de Syrie en Égypte. Il y fit un séjour assez long, la parcourut presque toute entière, & la combla de ses bienfaits. *Spart. in Hadr. p. 7, ed. 1620.* La ville d'Alexandrie fut confirmée dans ses privilèges: une nouvelle ville s'éleva dans les lieux où il avoit perdu Antinoüs son favori. Quoiqu'affligé de cet accident, il continua de remonter le Nil; & nous apprenons de quelques inscriptions tracées sur la statue de Memnon, copiées par Pococke^a, & restituées par M.^{rs} d'Orville & Jablonski^b, qu'il alla jusqu'à Thèbes, qu'il y parut accompagné de l'impératrice Sabine, & qu'il y fut témoin d'un prodige qui s'opéroit, dit-on, sur cette statue, lorsqu'elle étoit frappée des premiers rayons du soleil. Hadrien rapporta d'Égypte le goût des monumens qu'il avoit admirés: sa maison de Tivoli fut embellie de statues Égyptiennes^c, & son voyage fut rappelé dans la mosaïque de Palestrine. *a Desc. of the East. tom. 1, p. 104. b D'Orvil. Animad. in Chovit. Aphrod. p. 531. Jabl. de Memn. p. 93. c Spart. in Hadr. p. 13.*

Rapprochons-en quelques traits de ceux que nous offre la vie d'Hadrien, & jetons d'abord les yeux sur la figure qui paroît à la tête de plusieurs Soldats; elle est couronnée de laurier, & c'est ainsi qu'on représentoit communément les Empereurs: elle surpasse en hauteur celles qui la suivent, & c'est ainsi qu'on a dû représenter Hadrien, à qui Spartien

attribue une taille majestueuse: elle tient dans sa main un vase: trois autres vases semblables sont posés sur une espèce de buffet à demi-caché par une tente. Or Hadrien écrivant d'Égypte à son beau-frère Servien, lui dit : *Je vous envoie des vases à boire, que le Prêtre d'un temple est venu m'offrir.* Ceux de la mosaïque, connus des Anciens sous le nom de *Rhyton*, étoient fort en usage en Égypte. Ptolémée Philadelphe fit représenter Arsinoë avec un de ces vases à la main; l'Artiste le remplit de toutes sortes de fruits, & le convertit en un symbole plus propre à désigner l'abondance que la corne même d'Amalthée. Nous le voyons en effet sur les médailles de cette princesse: & j'ignore pourquoi, malgré l'autorité précise du passage que je viens de citer, les Antiquaires s'obstinent à donner le nom de *corne d'abondance*, à cet attribut. Quoi qu'il en soit, le *Rhyton*, dit un ancien auteur, étoit en forme de corne, & la liqueur sortoit par une ouverture ménagée à la pointe du vase. Elle coule en effet de cette manière dans un des tableaux d'Herculanum; & dans la mosaïque on voit, sous le berceau, une femme appliquer à sa bouche un vase semblable à celui que la principale figure tient dans sa main, & à ceux qui sont dessous la tente (e). Dès que leur nature est fixée, n'est-on

*Vopisc. in Sar.
p. 245.*

*Athen. lib. XI,
p. 497.*

Athen. ibid.

*Pitt. d'Ércol.
p. 79.*

(e) Deux des figures représentées dans cette célèbre coupe d'agate, qui du Cabinet de Parme a passé dans celui du Roi des Deux-Siciles, tiennent entre leurs mains des vases en forme de cornes. Je cite ce beau monument avec d'autant plus de plaisir que j'ai eu occasion de l'admirer de près, & de le comparer avec la gravure qu'en a donnée M. le marquis Maffei (*Offervaz. Lister. tom. 11, p. 339. Mus. Veron. p. 355*). Elle n'est point exacte, & ce défaut a donné lieu à quelques explications, aussi contraires entre elles, qu'au véritable esprit du monument. M. Bianchini y découvrit l'apothéose d'Alexandre: M. le marquis Mattièi y reconnut une famille Égyptienne composée de sept personnes, & soup-

onna que ce pouvoit être celle de Ptolémée Aulètes; l'un & l'autre ignoroient que l'original offroit des attributs qu'on avoit oubliés dans la copie: 1.^o dans le champ de la composition on voit plusieurs épis de bled: 2.^o la femme qui est assise sur un sphinx, tient de la droite deux autres épis; & cela suffit pour l'explication du sujet: cette femme est Cérès; derrière elle on voit Triptolème debout, à demi-nud, portant sur son bras gauche une espèce de sac pour contenir des grains: c'est ainsi qu'il est représenté sur les médailles. Àuprès de Triptolème est Bacchus sous les traits d'un vieillard, & tenant un grand vase en forme de corne. Les deux autres femmes, dont l'une tient une coupe, & l'autre un vase

pas en droit de les prendre pour les vases qu'Hadrien avoit envoyés à Servien ; & ce trait seul n'est-il pas un fort préjugé pour mon sentiment ?

Il en est d'autres qui servent à le confirmer. On voit auprès de la tente un chien, dont le cou est orné d'un collier : Hadrien aimoit ces animaux au point de leur élever des tombeaux après leur mort. Pline garde un profond silence sur le sujet de la mosaïque ; c'est qu'elle est postérieure à son temps. Enfin la forme des lettres tracées dans le monument, & surtout celle des *epsilon* & des *sigma*, indique plutôt le second siècle, que des siècles plus éloignés (*f*). Ainsi tout se concilie sans effort, & l'on ne doit rien exiger de plus dans les questions où le défaut des monumens laisse à l'esprit le choix d'un système.

La mosaïque de Palestrine fut trouvée dans un édifice dont la destination est encore incertaine. Suivant les uns, c'étoit un des temples de la Fortune ; suivant d'autres, c'étoit l'asyle où l'empereur Antonin faisoit élever un certain nombre de jeunes filles. Je le regarde, avec M. l'abbé du Bos, comme le temple de Sérapis ; & je me fonde sur les preuves suivantes.

Spart. p. 10.

Kirch. &c.

*Summ. Sciogr.
Templ. Fort.*

*Reflex. critiq.
sur la Poés. t. I.
p. 348.*

semblable à celui de Bacchus, sont ou des Bacchantes à la suite de ce Dieu, ou des Égyptiennes qui font usage de ses bienfaits, comme celles qu'on a représentées dans la mosaïque. Enfin les deux figures qui planent dans les airs, dont l'une étend un voile, & l'autre sonne d'une trompette en forme de conque, expriment l'air & les vents (*Mariette, Traité des pierres grav. t. I, p. 399*). Le sujet total désigne l'abondance qui régnoit en Égypte, & la douceur de l'air qu'on y respiroit. Bacchus & Cérès, tous deux adorés chez les Égyptiens, souvent représentés ensemble sur les monumens, sont, à juste titre, associés dans une coupe destinée à l'usage des festins. Telle est, si je ne me trompe, l'explication la plus naturelle de ce superbe Camée.

Si l'on veut prêter des vûes plus fines à l'artiste, on pourra supposer qu'il avoit fait allusion à l'union d'Antoine & de Cléopâtre : on sait que le premier avoit pris le nom de Bacchus (*Plut. in Ant. p. 944*), & la Princesse celui d'Isis (*Id. ib. p. 941*), qui, suivant Hérodote (*lib. II, 59, 156*), étoit la même que Cérès.

(*f*) Le P. de Montfaucon (*Suppl. de l'Ant. t. IV, p. 151*), qui attribuoit la mosaïque à Sylla, fut d'abord arrêté par la forme des *sigma* que présentent les inscriptions ; mais il se rassura sur-tout par la forme de l'*epsilon*, qu'il supposoit carré, & qui pourtant est arrondi. S'il avoit examiné la mosaïque avec plus d'attention, il l'auroit sans doute rapportée à des temps postérieurs.

On avoit découvert à Palestrine un marbre sur lequel on lisoit cette inscription :

*Suar. lib. 1.
cap. 16.*

Murat. Inscrip.

1. 1. p. 333.

Doni. Inscrip.

p. 65.

Cecconi, Stor.

di Palest. pag.

182.

Γ. ΒΑΛΕΡΙΟΣ ΕΡΜΑΙΣΚΟΣ ΕΠΟΙΗCΕΝ

ΣΑΡΑΠΕΙΟΝ ΔΙΙ ΗΛΙΩ ΜΕΓΑΛΩ

ΣΑΡΑΠΙΔΙ ΚΑΙ ΤΟΙC ΣΥΝΝΑΟΙC ΘΕΟΙC.

On voit par ce monument, que C. Valerius Hermaiscus avoit consacré un temple à Sérapis, & à des Divinités qui devoient partager avec ce Dieu les honneurs qu'on lui déferoit.

Pour entendre ces dernières expressions, il faut se rappeler que les mêmes temples & les mêmes autels étoient souvent communs à plusieurs Divinités qu'on désignoit sous le nom de Dieux ΣΥΝΝΑΟΙ, ΣΥΜΒΩΜΟΙ. On associoit au même culte celles qui paroissent avoir certains rapports entr'elles. C'est ainsi qu'à Trézène on sacrifioit sur le même autel aux Muses

^a Paus. lib. 11.

pag. 184, edit.

Kuhn.

^b Id. lib. VI.

p. 515.

& au Sommeil^a. C'est ainsi qu'on plaçoit quelquefois la statue de l'Amour auprès de celles des Graces^b, & que dans le temple de Jupiter Capitolin, à Rome, les hommages se partageoient entre ce Dieu, Junon & Minerve. Ceux qu'on rendoit à Sérapis se distribuient, pour l'ordinaire à plusieurs Divinités Égyptiennes. De-là cette formule assez commune dans les

Fabr. Inscrip.

p. 493.

Spon. Miscell.

p. 329.

inscriptions: ΔΙΙ ΗΛΙΩ ΜΕΓΑΛΩ ΣΑΡΑΠΙΔΙ ΚΑΙ ΤΟΙΣ ΣΥΝΝΑΟΙΣ ΘΕΟΙΣ.

Mais quelles étoient ces Divinités ? Elles sont clairement exprimées: 1.^o dans une inscription trouvée dans l'isle de Chio,

Spon. Miscell.

p. 340.

ou y lit: ΙΣΙΔΙ ΣΕΡΑΠΙΔΙ ΑΝΟΥΒΙΔΙ ΑΡΠΟΚΡΑΤΕΙ ΘΕΟΙΣ ΣΥΝΝΑΟΙΣ ΚΑΙ ΣΥΝΒΩΜΟΙΣ, c'est-à-dire, aux Divinités qui ont les mêmes temples & les mêmes autels, Isis,

Oncirocr. l. II.

c. 44.

Sérapis, Anubis, Harpocrate: 2.^o dans ce passage d'Artémidore: Les statues, les Mystères, & tout ce qu'on dit de Sérapis, d'Isis, d'Anubis, d'Harpocrate, & des Dieux qui ont avec eux les mêmes temples & les mêmes autels: 3.^o dans un témoignage de Ter-

Apolog. c. 6.

tullien, où il est dit que le culte que recevoient au Capitole Sérapis, Isis, Harpocrate & Anubis, fut aboli sous le consulat

De Civ. Dei.

l. XVIII, c. 5.

de Pison & de Gabinius: 4.^o dans un passage de S.^t Augustin, où il observe que dans tous les temples élevés en l'honneur d'Isis

&

& de Sérapis, on voyoit aussi une statue qui appliquoit ses doigts sur ses lèvres, c'est-à-dire, une statue d'Harpocrate. Le temple de Sérapis à Palestrine contenoit donc non seulement la statue de ce Dieu, mais encore celles de quelques autres Divinités; & précisément dans l'endroit où l'on a découvert la mosaïque, on voit cinq niches destinées vrai-semblablement à contenir les figures de Sérapis, d'Isis, d'Anubis & d'Harpocrate, & peut-être d'Antinoüs, qui, dans une inscription rapportée par Gruter, est associé au culte qu'on rendoit aux dieux Égyptiens: *Pag. LXXXVI. n. 1.*
 ANTINOΩΙ ΣΥΝΘΡΟΝΩΙ ΤΩΝ ΕΝ ΑΙΓΥΠΤΩΙ ΘΕΩΝ. Ces statues ont été détruites: on voyoit autrefois dans le temple un fragment transporté depuis au palais des princes de Palestrine. Suarez prétendit que c'étoit un reste de la statue de la Fortune. Un auteur moderne soupçonne, au contraire, que c'est plutôt la statue d'un homme que celle d'une femme. Mais, suivant leurs témoignages réunis, il paroît que ce fragment est d'un marbre couleur de cendre, & tirant sur le bleu. Je relève cette circonstance, parce que des auteurs ont observé que, pour les statues de Sérapis, on employoit, par préférence, cette couleur. *Præn. Ant. l. 1, c. 15. Ceccom. Stor. di Palest. p. 51. Clem. Alex. in Prot. p. 32.*

Si Valerius Hermaiscus a fait élever le temple où l'on a trouvé la mosaïque, il est d'autant plus naturel de le regarder comme l'auteur de ce dernier monument, que la construction du temple concourt avec le règne d'Hadrien. Le marbre sur lequel on a gravé l'inscription Grecque rapportée plus haut, contient, sur une de ses faces, cette inscription Latine:

DOMUS C. VALERI HERMAISCI
 TEMPLUM SERAPIS SCHOLA
 FAUSTINIANA FECIT C.
 VALERIUS HERMAISCUS DEDIC. ID
 DEC. BARBARO
 ET REGULO COS.

Suar. Prænest. l. 1, c. 16. Murat. Domi. Ceccom. &c.

La dédicace du temple de Sérapis se fit sous le Consulat de Barbarus & de Regulus, l'an de J. C. 157, dix-neuf ans
Tome XXX. T t t

*Vopisc. in Sat.
Tacit. Hist.
l. IV, c. 81.*

après la mort d'Hadrien : il est vrai-semblable qu'on en avoit jeté les fondemens dans les dernières années de son règne ; & , soit que diverses raisons eussent attaché Valerius Hermaïscus à ce Prince, soit qu'il l'eût accompagné en Égypte, rien ne convenoit mieux que de retracer, dans la mosaïque, les détails de ce voyage. C'étoit un fait récent ; & Rome, au retour d'Hadrien, avoit dû s'occuper, avec un nouvel intérêt, des merveilles que ce Prince avoit vûes en Égypte. D'ailleurs pouvoit-on mieux orner le temple de Sérapis, qu'en y représentant un pays où, depuis quelque temps, son culte sembloit effacer celui des autres Divinités ? Je doute que les auteurs des autres systèmes eussent pû trouver la même liaison entre l'objet de la mosaïque & celui de l'édifice qu'elle décoroit. Je doute encore plus qu'ils eussent pû nous dire pourquoi les noms des animaux sont tracés en Grec dans ce monument ; cette question se résoudra sans peine, si l'on fait attention au nom de C. Valerius Hermaïscus : c'est le nom d'un Grec affranchi de la famille Valeria. Il a fait écrire les noms des animaux dans sa langue, & il a dû s'en servir dans cette occasion, comme il s'en étoit servi dans une des inscriptions que j'ai citées (g).

Dans les compositions allégoriques, l'Artiste peut, à la faveur de cette chaîne qui lie tous les êtres & toutes les manières d'être, réunir sous un même point de vûe, des temps & des pays éloignés ; mais lorsqu'il s'agit d'un fait historique & simple, l'unité d'action exige nécessairement l'unité de temps & de lieu : ainsi l'auteur de la mosaïque a dû représenter non seulement l'arrivée d'Hadrien dans un canton de l'Égypte, mais encore la saison de l'année où s'est passé cet événement. L'état du Nil doit nous la faire reconnoître : il

(g) Suivant une ancienne description du palais épiscopal de Palestre, on voyoit autrefois dans la mosaïque ces deux mots : *Pini opus* (Voyez *Ceccon. Stor. di Palest. p. 44*). L'on a conclu de-là que ce monument étoit l'ouvrage d'un ouvrier nommé Pi-

nus. Mais tout cela n'est fondé que sur une fausse leçon : il est visible en effet qu'on a lu ΠΙΝΟΥ ΕΡΩΝ, au lieu de ΠΙΝΟΚΕΡΩC, qui est le nom du rhinocéros représenté vers le milieu de la mosaïque.

n'est plus renfermé dans son lit, il se répand dans la campagne, & se divise en plusieurs branches: du milieu de ses eaux, s'élèvent des pointes de rochers sur lesquels les oiseaux viennent se reposer: les édifices sont séparés par des chaussées ou par des canaux couverts de barques & de bateaux: *Pendant l'inondation, dit Maillat, la communication se fait par bateaux, ou par des chaussées élevées à ce dessein.* *Description de l'Égypte, p. 70.*

Mais comme l'inondation dure plusieurs mois, tâchons de renfermer le sujet de la mosaïque dans un espace de temps plus limité. Le Nil commence, pour l'ordinaire, à croître sensiblement vers le solstice d'été^a; il est dans la plus grande élévation vers la fin de septembre; & depuis cette époque, il diminue^b quelquefois jusqu'à la fin de décembre, qu'il rentre tout-à-fait dans son lit. Plusieurs plantes offrent les mêmes phénomènes; telle est le lotus, si célèbre parmi les Anciens. Pline dit^c qu'il sort du milieu des eaux lorsqu'elles commencent à se retirer: mais on sait aujourd'hui qu'il ne paroît sur la surface du Nil, que dans les mois de juillet, d'août & de septembre^d. Cette plante est représentée en divers endroits de la mosaïque, & sur-tout aux environs du berceau, où l'on voit la fleur tantôt naissante, tantôt à demi-épanouie, & quelquefois sous la forme d'une espèce de coupe ou de calice: comme dans ce dernier état elle est dépouillée de ses feuilles, nous pouvons rapporter l'époque que nous cherchons, aux mois d'août ou de septembre; & les raisins, dont le berceau est couvert, ne détruisent point ce sentiment, puisque la vendange se fait en Égypte vers la fin de juillet^e, & que d'ailleurs on y trouve du raisin dans toutes les saisons de l'année^f. A cette preuve il en faut joindre une autre non moins frappante. Auprès du berceau, dans l'angle de la mosaïque, on voit plusieurs tiges de millet montées en épis: le millet se sème, en Égypte, vers le mois de juillet, & la récolte s'en fait au mois d'octobre suivant les uns^g, dans les mois de novembre ou de décembre, suivant les autres^h; ainsi les épis doivent être formés vers la fin d'août ou au commencement de septembre. ^a Herod. l. II, c. 19.
^b Vanfl. Relat. d'Égypte, p. 56.
^c Thev. Voyage du Levant, t. II, p. 735.
^d Maill. descr. de l'Égypte, p. 56.
^e Miss. du Lev. t. VII, p. 118.
^f Plin. l. XIII, cap. 7.
^g Prosp. Alp. rer. Égypt. l. III, cap. 10.
^h Athen. l. XV, p. 677.

A l'égard du lieu de la scène, je suis persuadé que la mosaïque

représente un canton de la haute Égypte. Pourroit-on, en effet, la méconnoître aux montagnes, aux animaux, aux Éthiopiens qu'on y voit? Et si la partie inférieure du tableau offre un aspect plus riant, en doit-on conclurre, avec M. le cardinal de Polignac, qu'on a voulu y retracer les villes de Memphis & d'Héliopolis? L'Égypte supérieure n'étoit-elle pas ornée de temples & d'édifices magnifiques? Ce n'est pas tout : on a placé plusieurs hippopotames dans la partie inférieure de la mosaïque. Or l'hippopotame est un animal d'Éthiopie qui descend, par le Nil, dans la haute Égypte, & qui paroît rarement aux environs du Caire. Parcourons les lieux qu'il habite, & ceux qu'Hadrien a parcourus lui-même; nous serons plus en état de fixer le lieu de la scène.

Maill. p. 31.
Gesner. l. IV,
p. 418.
Ludol. nouvelle
histoire d'Abiss.
chap. 8.
Miss. du Lev.
t. VI, p. 251.*

Il y avoit dans l'isle d'Éléphantine, & sur les bords du Nil, un puits fait de pierres quarrées, polies & appareillées avec soin; les divers accroissemens du Nil n'y étoient point marqués sur une colonne, comme ils le sont aujourd'hui dans le Mekias du Caire; mais dans les parois intérieures du puits. Ce nilomètre & celui de Memphis étoient vrai-semblablement les seuls qui fussent en Égypte du temps de Strabon; & je ne crois pas qu'on doive faire beaucoup d'attention à ceux que les auteurs Orientaux distribuent sur les bords du Nil, & qu'ils regardent comme antérieurs à la conquête de l'Égypte par les Arabes : les uns n'avoient pas la forme d'un puits, les autres étoient l'ouvrage des Empereurs postérieurs à Hadrien. Les auteurs Grecs & Latins ne parlent que de ceux de Memphis & d'Éléphantine; & c'est ce dernier qui me paroît tracé dans cet endroit de la mosaïque, où s'élèvent deux obélisques au-devant d'un temple. Dans cette supposition, le monument représenteroit l'isle d'Éléphantine (*h*).

*Strab. l. XVII,
p. 817.
Casimb. ibid.
Voyage de
Schaw, t. II,
p. 151.*

(*h*) Je pourrois, à la place de cette conjecture, en adopter une autre, qu'on m'opposeroit si je la négligeois, & qui ne changera rien au fond de mon opinion si je l'adopte. Les auteurs anciens (*Strab. l. XVII, p. 817; Plin. lib. II, cap. 73; He-*

liod. Ethiop. lib. IX) parlent d'un puits considérable que l'on voyoit à Syène, & qui servoit à déterminer le temps du solstice d'été; car c'est alors qu'au point du midi, les rayons du soleil tomboient verticalement sur la surface de l'eau renfermée dans

Un passage d'Hérodote vient à l'appui de ce sentiment. L'isle d'Éléphantine, dit-il, est habitée moitié par des Égyptiens, & moitié par des Éthiopiens; & précisément la mosaïque offre à nos yeux des Éthiopiens & des Égyptiens.

Herod. l. II, c. 29.

Mais Hadrien a-t-il porté ses pas dans ces climats éloignés? on doit le présumer sur les motifs qui le dirigeoient dans ses voyages. C'étoit un desir insatiable de s'instruire; c'étoit la nécessité de mettre les provinces à l'abri de toute insulte. Dans la Grande-Bretagne, en Espagne, dans l'Asie mineure, il vit de ses propres yeux les bornes de l'empire Romain. Sa présence intimidait les Barbares qui vouloient en approcher; elle entretenoit la discipline dans les légions ou cohortes qui les défendoient. A ces titres, Éléphantine & Syène devoient exciter sa vigilance & sa curiosité. Placées au dessous d'une des cataractes, elles servoient de bornes à l'Égypte, ainsi qu'à l'empire Romain^a. Cet endroit, le terme des voyages qu'on faisoit sur le Nil^b, le séjour d'une garnison, sous les anciens souverains de l'Égypte^c, étoit défendu, sous les premiers Empereurs, par trois cohortes^d. Hadrien se trouvant à Thèbes a dû, suivant ses principes, & à l'exemple de Germanicus^e, visiter des lieux qui faisoient la sûreté de l'Empire, & dont il n'étoit pas fort éloigné. De Thèbes à Éléphantine, la différence en latitude est, suivant M. d'Anville, d'environ un degré & deux tiers; ce qui donne, en droite ligne, environ trente-huit lieues françoises de trois mille pas géométriques ou de deux mille cinq cents toises. Si à ces trente-huit lieues on en ajoute neuf ou dix, à cause des détours du fleuve, on aura quarante-huit lieues qu'on peut, avec un vent favorable, parcourir en moins

*Spart. pag. 6.
Dion. l. LXX,
p. 791.
Arrian. Perip.
Pont. Eux. p. 1.*

^a *Plin. lib. V,
cap. 9.
b* *Id. ibid.
c* *Herod. l. II,
cap. 30.
d* *Strab. l. XVII,
p. 797 & 817.
Plin. ut sup.
Not. Dignit.
sect. XX, p. 34.
edit. Labb.
e* *Tacit. Annal.
l. II, cap. 61.*

le puits, & l'éclairaient entièrement. Strabon observe de plus, qu'au solstice d'été, les gnomons de Syène ne donnoient point d'ombre à midi. Les gnomons, en Égypte, n'étoient guère distingués des obélisques. Le monument en offre deux à nos yeux: ils sont placés auprès d'un puits. N'est-ce pas-là ce que Strabon avoit remarqué de plus singulier à Syène?

Ajoutons que c'est dans cette ville que l'auteur des Éthiopiennes place le nilomètre, qui, suivant Strabon, étoit dans l'isle d'Éléphantine. Syène étoit sur les bords du Nil, à l'opposite & sous le même parallèle qu'Éléphantine; ainsi, quelque parti que l'on prenne, l'aspect des lieux ne changera pas.

de quatre jours. Les Anciens n'en employoient pas davantage; car, suivant Hérodote, la distance d'Héliopolis à Thèbes étoit de quatre mille huit cents soixante stades; & celle de Thèbes à Éléphantine, de dix-huit cents stades; & comme il compte neuf jours de navigation depuis Héliopolis jusqu'à Thèbes, il a dû en compter environ trois & demi depuis cette dernière ville jusqu'à Éléphantine.

Nous voyons, par des inscriptions gravées sur la statue de Memnon, qu'Hadrien étoit à Thèbes dans les mois de novembre & de décembre de la quinzième année de son règne, 131 de J. C. Ainsi dans mon système, ces inscriptions ont été tracées à son retour de Syène & d'Éléphantine, où il a dû se trouver vers les mois d'août ou de septembre de cette année.

J'aurois pû placer le lieu de la scène à Thèbes, & quelques rapports justifioient cette position; mais j'en ai trouvé beaucoup plus en faveur de mon sentiment, & je l'ai embrassé.

Je passe à la seconde partie de ce Mémoire: elle a pour objet les figures, les édifices, les barques ou bateaux, les animaux & les plantes qu'on voit dans la mosaïque.

S E C O N D E P A R T I E.

EN jetant les yeux sur ce monument, on les arrête d'abord sur les figures qui sont auprès de la tente. Hadrien y paroît avec un de ces vases qu'il avoit reçûs du Prêtre d'un temple. Une femme debout tient de la main gauche une palme, & de l'autre présente une espèce de diadème au Prince: ce n'est pas une Prêtresse, les Égyptiens n'en avoient point^a; on l'a prise pour la Victoire^b; je la prendrois plutôt pour la ville de Syène ou d'Éléphantine personifiée: c'est ainsi que, sur les médailles d'Hadrien frappées à Tentyris dans la Thébaïde, on voit une femme habillée comme celle de la mosaïque. Hadrien est accompagné de plusieurs Officiers & Soldats, dont les uns sont à sa suite, & les autres sur la galère Romaine qui va le joindre.

Le second groupe est celui des prêtres Égyptiens. Ils sont

Herod. l. II, cap. 9.

Pococ. tom. I, mb. XXXIX. D'Orvil. Animag. in Charit. p. 531. Sabl. de Memn. p. 90.

Vop. in Sat. p. 245.

^a *Herod. l. II, cap. 35.*
^b *Interpret. Lichostrot. Proen. dans la gravure de 1721.*

Vaill. hist. Prolem. p. 217.

caractérisés dans la mosaïque par les mêmes traits que dans les anciens auteurs. On en voyoit plusieurs dans le même temple^a : ils avoient des habits de lin, des souliers de papyrus, la tête ceinte de couronnes de fleurs & rasée, ainsi que le menton^b. Six de ces Prêtres forment un chœur de musique; l'un porte une palme^c & un tambour, espèce de tympanum encore en usage en Égypte^d, & qu'on voit entre les mains de trois autres Prêtres; le cinquième joue de la double flûte, & le sixième cache ses mains dans son manteau, attitude que les prêtres Égyptiens affectoient par modestie^e. D'autres Ministres sacrés tiennent de longs bâtons, surmontés de la figure d'un animal; c'étoient les effigies symboliques des divinités Égyptiennes; effigies semblables à celles que décrit Apulée^f, & qu'on voit représentées dans un bas-relief antique^g; enfin quatre Prêtres portent sur leurs épaules un chandelier posé sur une espèce de table carrée. Cette pompe religieuse n'est point décrite dans les anciens auteurs; elle ne paroît pas sur d'autres monumens : cependant l'usage de ces grands chandeliers dans les temples semble avoir été assez général parmi les Anciens^h. A l'égard des Égyptiens en particulier, quoiqu'ils aient employé communément les lampes dans leur culteⁱ, il est à présumer qu'ils avoient aussi de ces chandeliers dans l'intérieur de leurs édifices sacrés, & qu'ils les en tiroient dans les occasions d'éclat, comme à l'arrivée du Souverain, ou dans le renouvellement de leurs fêtes. Ils ne devoient pas conserver avec moins de soin ces tombeaux ou cercueils qui renfermoient, à ce qu'on disoit, une partie du corps d'Osiris, & qu'on monroit dans plusieurs temples^k. Peut-être que la table sur laquelle pose le chandelier dont je viens de parler, représente un de ces cercueils, ou, si l'on veut, ce coffre dans lequel Typhon avoit enfermé Osiris. Le Poussin paroît avoir eu la même idée; car en insérant ce groupe de Prêtres dans son tableau du Repos en Égypte, il a supprimé le chandelier, & a figuré la table sur laquelle il pose comme une espèce de coffre.

Le troisième groupe offre aux yeux une légère image des fêtes de l'Égypte : un berceau, couvert d'une vigne chargée

^a Herod. lib. II.

^c 37.

^d Diod. p. 66.

^b Herod. ibid.

^e Plut. de Isid.

^f p. 352.

^g Marcial. l. XII.

^h epigr. 29.

ⁱ Apul. Metam.

lib. XI.

^j Clem. Alexand.

Strom. lib. VI.

^k p. 633.

^l Miss. du Lev.

^m t. II, p. 155.

ⁿ Thev. Voyage

du Lev. tome II.

^o p. 798.

^p Chærem. ap.

Porphy. de Abst.

tin. lib. IV, pag.

363. in-8.

^q Lug. 1620.

^r Apul. Metam.

lib. XI.

^s Kirch. Œdip.

Ægypt. tom. I.

^t p. 226.

^u Spon. Miscel.

enud. Ant. pag.

306.

^v La Chau.

Mus. Rom. pag.

79.

^w Boissard, &c.

^x Cicer. in Verr.

act. 2, l. IV.

^y Herod. l. II.

^z c. 62 & 130.

^{aa} Apul. l. XI.

^{ab} Plut. de Isid.

^{ac} & Osir. p. 358

^{ad} & 365.

de fruits, s'appuie sur deux petites isles: les eaux du Nil coulent paisiblement au-dessous, & sont comme émaillées par quantité de fleurs: aux deux côtés de ce canal règnent des banquettes, sur lesquelles des figures Égyptiennes, mollement couchées, tiennent des vases à boire & des instrumens de musique; une d'entre elles élève, jusqu'à une certaine distance, le *rhyton*, cette espèce de vase recourbé dont j'ai parlé plus haut; une seconde, placée tout auprès, lui montre avec transport ces grappes de raisin suspendues sur leurs têtes; trois autres figures tiennent des coupes pleines de vin, tandis que la sixième pince les cordes d'un instrument, & que la septième applique à sa bouche une flûte traversière.

Les Savans, qui nous ont laissé des traités sur les anciens instrumens de musique, n'ont fait qu'une légère mention de cette espèce de flûte^a, & semblent quelquefois la confondre avec la flûte courbe: mais Jules Scaliger^b les a distinguées avec raison; la première est cette flûte oblique, dont on rapportoit l'origine aux Libyens^c ou au dieu Pan^d, & que Théocrite, Héliodore & Longus mettent entre les mains des bergers^e; l'usage qu'on en faisoit est constaté par le monument que j'explique, par un autre monument conservé au Capitole^f, & par ce passage d'Apulée^g: *Ibam & dicati magno Serapi tibicines qui per obliquum calamum ad aurem porrectum dextram, familiarum templi Deique modulum frequentabam*. Il dit que cette flûte se prolongeoit jusqu'à l'oreille droite, ce qui suffit pour en désigner l'espèce: il lui donne le nom de roseau, parce qu'elle étoit faite dans les commencemens de la tige du lotus^h. Les prêtres de Sérapis s'en servoient dans leurs cérémonies, parce qu'elle paroît avoir une origine Égyptienne.

Je dois observer, à l'égard de cette vigne qui couvre le berceau, que les Égyptiens sont encore dans l'usage de faire monter leurs vignes, & de les disposer en treilles.

Au-dessus & au-dessous du berceau sont deux bateliers, dont l'un paroît ramasser du lotus dans le Nil, & l'autre en avoir déjà chargé son bateau: cette plante sert de nourriture au peuple pendant une partie de l'année, non seulement parmi

les

^a Barth. de Tib.

Vier. in - 8.^o

Rom. 1677.

Franc. Blanch.

Mus. Vei. in - 4.^o

Rom. 1742.

^b J. Scal. Poët.

lib. 1, cap. 20.

^c Poll. lib. IV,

cap. 10.

^d Bion. Idyll. 3.

^e Theocr. Idyll.

20, vers. 29.

Héliod. Ethiop.

L. V, p. 224.

Long. Pastor.

l. 1, p. 5, in - 4.^o

1660.

^f Mus. Cap.

in - 4.^o Rom.

1750, p. 57.

^g Apul. Metam.

lib. XI.

^h Pl. lib. IV,

cap. 10.

Maill. descr. de

l'Eg. p. 294.

Pococ. tom. I,

pl. LVIII.

Paul Lucas;

2.^e Voy. t. II,

p. 58.

DE LITTÉRATURE. 321

les Égyptiens^a, mais encore parmi les Éthiopiens^b: on la recueille dans les mois de juillet, d'août & de septembre^c.

^a Herod. l. II;

^c 92.

Diod. Sic. l. I;

p. 9 & 30, edit.

de 1604.

Theop. hist. Pl.

l. IV, c. 10.

^b Diod. l. III;

p. 148.

^c P. ofp. Alp. rer.

Ægypt. l. III,

cap. 10.

On ne s'est point proposé, dans la mosaïque, de subordonner, sans en excepter aucune, toutes les actions particulières à l'action principale. Celle-ci est représentée dans la partie inférieure du tableau; les autres n'en sont que les accessoires: c'est presque par-tout la Nature, comme elle s'est offerte aux yeux du Dessinateur. Aussi voit-on à l'entrée d'une cabane, placée au-dessus du berceau, deux paysans ou pêcheurs, dont l'un tient un trident ou harpon à trois pointes, pour prendre ces gros poissons qu'on trouve quelquefois dans le Nil, & pour se défendre contre les monstres qu'il produit.

Plin. lib. IX;

cap. 15.

A côté de la cabane, un paysan conduit un bœuf qui boit tranquillement dans le Nil; & plus loin est une barque d'où plusieurs Égyptiens, après avoir percé de deux traits un hippopotame qui leur est échappé, en lancent d'autres sur un pareil animal qui fuit encore, & se cache dans les roseaux. Diodore décrit cette chasse.

Diod. lib. I;

p. 31 & 32.

Au-dessus de la barque, on voit six figures debout; les unes semblent être les Ministres du temple voisin, & les autres leurs femmes: cet homme qui paroît les interroger, & qui tient un trident, est un pêcheur, & non pas Neptune, comme l'a pensé Kircher.

Kirch. Veten

Lai. p. 107.

Les autres figures représentées dans la partie inférieure de la mosaïque, sont occupées de travaux rustiques: leur habillement, & celui de toutes les figures Égyptiennes, justifie le récit des anciens auteurs. Les Égyptiens, suivant Hérodote, portent une robe de laine, & au-dessous une tunique de lin, nommée *calasiris*, & dont les bords, terminés en festons, ne parviennent point aux genoux: plusieurs figures de la mosaïque sont revêtues de cette tunique; voyez entre autres celle qui tient un trident auprès du temple, celle qui conduit un bœuf, & celle qui est debout auprès de la cabane.

Herod. lib. II,

cap. 21.

En face de cette cabane est un batelier, dont le chapeau ressemble à ceux des Chinois: c'est une singularité que j'ai cru devoir remarquer, parce qu'elle sert à prouver l'ancienne

communication de ce peuple avec les Égyptiens. Les traits suivans ne méritent pas moins d'attention.

Les Éthiopiens habitent au-dessus d'Éléphantine, & dans Éléphantine même^a. Ils sont noirs^b ou basanés^c: la plupart n'ont pour habit qu'une tunique fort courte^d: leurs armes sont, en général, le javelot, l'arc, l'épée, & de grands boucliers faits de peau de bœuf^e. L'isle d'Éléphantine est située vers la rive occidentale du Nil^f, au pied des montagnes qui, dans cet endroit, se prolongent jusqu'au fleuve^g: ces montagnes, où les arbres ne sont jamais dépouillés de leurs feuilles^h, deviennent, ainsi que toutes celles de l'Égypte, la retraite des animaux pendant le temps de l'inondationⁱ. Les Éthiopiens, qui n'ont presque pas d'autres ressources que la chasse, ont alors plus de facilité à les poursuivre^k; les uns, habiles à tirer de l'arc, sont tombés sous leurs coups ces oiseaux qu'on voit le long du Nil^l; les autres attaquent, avec des dards ou d'autres armes, ces bêtes féroces si communes dans la haute Égypte^m.

Ce récit, qui n'est qu'un tissu de passages d'anciens auteurs & de voyageurs modernes, est l'explication naturelle de la partie supérieure de la mosaïque.

Les édifices qu'elle représente étoient presque tous consacrés à des usages religieux; tel est ce temple que l'on voit auprès des obélisques: il a la forme d'un quarré long, comme l'avoient tous ceux de l'Égypteⁿ, & la plupart des temples de la Grèce^o: il pose sur un soubassement composé de quelques marches, comme le sont les plus anciens temples des Grecs (i): l'entablement est soutenu, dans la face antérieure, par quatre ou six colonnes qu'on prendroit pour des pilastres, & qui forment un porche: elles n'ont point de bases, & leurs chapiteaux sont dénués d'ornemens; le fronton antérieur est ceinturé; celui de la face postérieure devoit l'être aussi. S'il laisse à désirer quelque chose à cet égard, c'est la faute du Peintre, qui, dans le reste de son tableau, a souvent péché contre la perspective.

(i) Ceux d'Agrigente en Sicile; de Paestum & d'Aquinum dans le royaume de Naples.

Devant le temple sont deux obélisques posés sur des piédestaux ; ils avoient été taillés vrai-semblablement dans une carrière voisine d'Éléphantine. *Herod. lib. II. cap. 175.*

Auprès des obélisques s'élève une tour semblable, pour la forme, à deux autres qui sont derrière le temple ; mais on a négligé de tracer des fenêtres dans la première ; c'étoit-là que demeuroient les Ministres du temple. Pococke a trouvé que celui de Dandera devoit être entouré de maisons. L'extrême élévation de celles-ci vient, 1.^o de ce que les prêtres Égyptiens s'appliquoient fort à l'astronomie ; 2.^o de ce qu'autrefois, comme à présent encore, on passoit en Égypte la nuit sur des terrasses, pour se garantir des cousins produits par l'eau du Nil qui séjourne dans les canaux. Il est à remarquer qu'Hérodote donne à ces maisons le nom de tours, & que dans la mosaïque leurs terrasses sont, pour la plupart, renfoncées & entourées d'un mur qui leur sert de parapet. *Descrip. of the East. tom. I. p. 86.*

En parcourant la mosaïque de gauche à droite, nous trouverons, après le temple que je viens de décrire, un autre temple presque semblable au premier, paré de guirlandes, flanqué de deux maisons, & presque entièrement fermé d'un mur terminé par des crénaux ; ce mur servoit peut-être à contenir un de ces animaux qu'on entretenoit avec tant de soin^a. Strabon dit qu'à Memphis on renfermoit le bœuf Apis dans un asyle ; & qu'en certaines occasions on le faisoit passer dans un parc pour le montrer aux étrangers, qui, pour l'ordinaire, ne le voyoient qu'à travers une fenêtre^b. Nous distinguons une cour & une assez grande fenêtre dans une des faces latérales de l'édifice dont il s'agit : cet édifice n'auroit-il pas renfermé quelque animal sacré, & fait partie du temple précédent ? *Herod. l. II. c. 25. Maill. descrip. de l'Ég. 37.*

On voit ensuite deux tours carrées, c'est-à-dire deux maisons, une tour ronde & deux petites cabanes : la tour ronde servoit, suivant les apparences, de retraite aux Ibis qui s'en approchent de toutes parts ; car, suivant Prosper Alpin, ces oiseaux s'appriivoient aisément. Les cabanes sont couvertes de chaume, & peut-être construites de roseaux : telles étoient, du temps de Diodore, les maisons des bergers en Égypte. *Strab. l. XVII. p. 807.*

On voit ensuite deux tours carrées, c'est-à-dire deux maisons, une tour ronde & deux petites cabanes : la tour ronde servoit, suivant les apparences, de retraite aux Ibis qui s'en approchent de toutes parts ; car, suivant Prosper Alpin, ces oiseaux s'appriivoient aisément. Les cabanes sont couvertes de chaume, & peut-être construites de roseaux : telles étoient, du temps de Diodore, les maisons des bergers en Égypte. *Her. Egypt. l. IV. cap. 1.*

Sur la même ligne est un édifice considérable, & propre à nous donner une idée générale des palais des Égyptiens. Au fond de la cour s'élève, en face de la porte d'entrée, un grand bâtiment à un seul étage; son entablement est semblable à celui de plusieurs anciens édifices qu'on trouve dans la haute Égypte; son toit est plat, & terrassé dans toute son étendue; la cour, divisée en d'autres plus petites, est fermée par des corps-de-logis couverts de terrasses, & séparés entre eux par des murs ou courtines; ceux qui sont à droite & à gauche de la porte d'entrée ont cela de remarquable, que, depuis l'entablement jusqu'au couronnement de la porte, ils vont en rampant: cette construction, particulière aux Égyptiens, se trouve observée dans plusieurs bâtimens représentés sur leurs médailles, ou subsistans encore en Égypte. L'aigle Romaine, taillée dans un marbre de Basalte ou pierre noire, déploie ses ailes sur la porte d'entrée; & de chaque côté paroissent deux statues de semblable marbre, posées sur des plintes, ayant la tête ornée d'une fleur de lotus, ou plutôt de deux cornes, du milieu desquelles s'élève une espèce de vase^a. On voit quatre figures semblables adossées contre le mur, dans des ruines qui paroissent être celles du palais de Memnon à Thèbes^b, & communément elles étoient destinées à décorer les temples: cependant je ne donnerai pas ce nom à l'édifice représenté dans la mosaïque; c'étoit plutôt un prétoire pour la garnison qu'entretenrent successivement, dans ces climats éloignés, les Égyptiens, les Perses & les Romains. L'aigle, ajoutée sur la porte par ces derniers, inspiroit le même respect que les enseignes militaires dressées auprès du prétoire dans les camps. Si la grandeur & la magnificence de cet édifice semble s'opposer à ma conjecture, je répondrai que Verrès, en Sicile, avoit établi son prétoire dans le palais des anciens rois de Syracuse.

^a *Figur. Mens. Asia, pl. 4, let. X.*

^b *Nord, planche CXXII.*

Cicer. in Verr. act. 2, lib. IV, §. 53.

L'édifice où des Prêtres s'occupent d'une cérémonie religieuse, & celui devant lequel Hadrien est placé, ne sont pas si difficiles à expliquer; ce sont des propylées ou vestibules: on les plaçoit quelquefois à l'entrée des villes, & tels étoient les magnifiques propylées que Périclès avoit fait construire dans

la citadelle d'Athènes^a, & dont M. le Roi nous a donné le plan & les élévations^b. En Égypte les temples avoient plusieurs de ces vestibules^c: ceux qu'on a tracés dans la mosaïque sont séparés par une chaussée ou par un pont. Auprès du premier, la figure d'Anubis est sur un grand piédestal de marbre de couleur: elle paroît dorée; & c'est ainsi que les Égyptiens représentoient cette divinité^d. Le second est paré de guirlandes dorées, & couvert, dans sa face antérieure, d'un voile de pourpre.

^a *Plut. in Pericl.*
p. 160.
^b *Pauf. l. 1, p. 51.*
Ruin. de la
Grèce, part. II,
p. 11.
^c *Herod. l. II,*
c. 136, 138,
153, &c.
Strab. l. XVII,
p. 805.
^d *Jablon. Epist.*
in Thef. Lacroz,
t. I, p. 168.

Tout auprès de ce dernier on voit une maison, à l'entrée de laquelle est un vase d'une forme singulière, & dont la porte est accompagnée de deux pilastres, un parc destiné à renfermer des troupeaux ou des animaux sacrés, & une grande cabane de roseaux.

Dans un des angles inférieurs paroît une autre maison avec un colombier: l'usage d'élever des pigeons subsiste encore dans la haute Égypte; ces animaux y fournissent l'engrais des terres; & les avantages qu'on en retire sont si considérables, que, dans certains endroits, la loi défend de se marier à ceux qui ne sont point en possession d'un colombier.

Nord, tom. II,
p. 123.
Pococ. tom. I,
p. 210.
Miff. du Lem,
t. II, p. 131.

Pour ne rien omettre de ce qui concerne les édifices, j'observerai que le berceau, dont j'ai déjà fait mention, est appuyé contre un pan de mur assez considérable, mais à demi ruiné, & dont on ne peut fixer l'usage qu'en le regardant comme les débris de quelque bâtiment que le Nil avoit emporté, ou comme les restes malheureux des fureurs de Cambyse; car ce Prince avoit détruit plusieurs temples en Égypte, & l'on en voyoit encore les ruines du temps de Strabon.

Vansl. Relat.
d'Égypte, p. 59.
Strab. l. XVII,
p. 805.

Cet auteur rapporte que l'isle d'Éléphantine étoit remarquable par un puits où l'on mesuroit les accroissemens du Nil, & par le temple de Cnuphis, ou du bon génie qu'on adoroit sous la figure d'un serpent. Strabon ne parle que de ce temple, parce que c'étoit vrai-semblablement le plus célèbre de tous; cependant je ne serois pas éloigné de prendre ses paroles dans un sens rigoureux; & alors je regarderois le temple qui, dans la mosaïque, est auprès des obélisques, comme celui du serpent Cnuphis; le petit temple qui vient après, comme l'asyle

particulier de cette divinité; & les deux propylées inférieurs; comme les vestibules du temple. Il est vrai qu'ils en paroissent fort éloignés, & hors de la direction de cet édifice: à la première de ces objections il suffira d'opposer la description qu'un auteur exact nous a laissée des temples des Égyptiens; on voyoit d'abord, suivant Strabon, une avenue ornée de sphynx à droite & à gauche; on trouvoit ensuite un propylée qui conduisoit à un second; & ce dernier à un troisième: le nombre des propylées & des sphynx n'étoit pas fixe. Ce témoignage est confirmé par ceux des voyageurs qui ont parcouru, avec le plus de soin, les antiquités de la haute Égypte; ils ont distingué, au milieu de toutes ces ruines, des vestibules éloignés des temples auxquels ils se rapportoient, & assez semblables à l'un de ceux de la mosaïque. Si l'on ajoute, que ces derniers ne sont pas dirigés vers le temple principal; je répondrai que leur position a dépendu de celle du terrain, quand on les a construits; de l'intelligence de l'artiste, quand on les a dessinés autrefois; du goût de l'appareilleur, quand on a réuni les divers morceaux de la mosaïque sous la forme qu'elle présente aujourd'hui: car on verra plus bas que, dans le transport de ce monument, certaines parties ont été dérangées de leur place.

Suivant l'analyse que je viens de faire, la mosaïque ne représenteroit que ce canton de l'isle d'Éléphantine où se trouvoit le temple de Cnuphis; & dès-lors on conçoit pourquoi la plupart des édifices s'y rapportent au culte religieux.

Ils paroissent presque tous construits de brique; & cela est conforme à l'usage ancien & moderne des Égyptiens. Le goût de cette nation se manifeste sans mélange dans l'édifice auquel j'ai donné le nom de prétoire, & dans les maisons des particuliers, mais avec quelque altération peut-être dans les édifices sacrés; car, dans les plus anciens monumens de l'Égypte, on ne voit point, comme dans ceux-ci, des piédestaux élevés, des frontons ceintrés, des modillons dans les corniches, des toits exhaussés & inclinés de chaque côté. Est-ce des Grecs que ces parties d'architecture ont été empruntées? est-ce des Égyptiens que les Grecs les avoient reçues auparavant? la solution de ce

*Strab. l. XVII,
p. 805.*

*Ptoem. Descrip.
of the East. t. I,
p. 93.
Nord. Voyag.
d'Égypt. planche
CVIII.*

*Ptoem. tom. I,
p. 75. 77. &c.
Thén. Voyag.
du Lev. tom. II,
p. 783.
Nord. Voyag.
d'Égypt. p. 202.
Vansl. Relat.
d'Égypt. p. 257.*

problème seroit aussi difficile que peu importante: ce n'est pas sur les ruines d'un petit nombre de monumens, ni sur des desseins faits à la hâte, qu'on peut connoître les détails & les ressources de l'architecture Égyptienne. Je dis les ressources; il en fallut en effet pour construire des combles dans un pays dépourvû des bois qu'on emploie communément à cet usage: on y suppléoit sans doute par d'énormes quartiers de pierre, taillés en forme de faîtages, de chevrons, &c. Quoi qu'il en soit, ces sortes de toits ont été en usage chez les Égyptiens: on peut s'en convaincre, non seulement par la mosaïque de Palestre, mais encore par diverses peintures d'Herculanum, & par des bas-reliefs en terre cuite que j'ai vûs dans des cabinets d'Italie, & qui représentent des maisons au bord du Nil.

*Pitt. Ant.
d'Ercol. p. 253
& 257.*

Dans le recueil des Peintures que je viens de citer, on distingue, ainsi que dans la mosaïque, des frontons & des toits hérissés de pointes^a; singularité qu'on remarquoit aussi dans le temple de Jérusalem^b. Hérodote parlant d'un temple de Persée dans la haute Égypte, dit qu'il étoit quarré & entouré de palmiers^c; & justement on voit dans la mosaïque, & dans un tableau d'Herculanum (*k*), des palmiers auprès des temples^d;

^a *Ibid. p. 27.*

^b *Jos. de Bell.*

Judaor. lib. V.

^c *cap. 5.*

^d *Herod. l. II.*

cap. 91.

*Pitt. Ant.
d'Ercol. p. 35.*

(*k*) Comme les savans éditeurs des peintures d'Herculanum ont réuni dans trois planches tous les sujets Égyptiens, & que j'en cite plusieurs en marge sur lesquels ils ont gardé le silence, il est nécessaire de justifier mes citations. Je pense donc que plusieurs des vignettes & culs-de-lampes, dont on a décoré le livre des peintures d'Herculanum, représentent le Nil, ou les objets qu'on apercevoit sur ses bords. On y voit ce fleuve tantôt couler à travers des roseaux (*page 87*), tantôt baigner des portiques, derrière lesquels s'élèvent des obélisques (*page 133*) ou des pyramides (*page 7*). Or comme ces compositions sont dans le même goût que celles où l'on a représenté des crocodiles sur les bords du Nil (*pag. 253, 257, 263*), &

celles où l'on voit simplement des portiques & des édifices dont les murs sont crénelés, & dont les toits, ainsi que les frontons, ont divers ornemens (*pag. 27, 33, 49, &c.*); il en résulte que les uns & les autres renferment plusieurs de ces points de vue, que les canaux du Nil produisent dans la basse Égypte. C'étoient des sujets heureux pour les Peintres; & le commerce des villes de la grande Grèce avec Alexandrie, faillitoit à leurs artistes les moyens de tracer les divers aspects du Nil, ou les usages singuliers du peuple qui habitoit sur ses bords. Aussi parmi les tableaux qui ne sont point encore gravés, en trouve-t-on plusieurs où l'on a représenté des sphynx (*Catal. de Monum. di Ercol. pag. 9*), le Nil avec un crocodile & un cyprès, (*page*

Vitr. lib. IV. cap. 5. enfin, selon Vitruve, les temples des Égyptiens étoient tournés vers le Nil, & ils le sont ainsi dans la mosaïque.

J'ai rassemblé ces détails pour montrer les rapports du monument que j'explique avec les témoignages des auteurs. Ils ne se manifestent pas moins dans la forme des bateaux & des autres bâtimens qu'il nous présente.

Dans un des angles inférieurs, tout auprès du grand

118), Osiris & Isis (*page 95*), deux sacrifices dont l'un se fait sur les bords du Nil, (*pag. 36 & 37*). Dans ces derniers tableaux, les palmiers, les ibis, les sistrés entre les mains des Prêtres, ne laissent pas le moindre doute sur le lieu de la scène.

Lorsque le goût des grottesques s'introduisit en Italie, ce fut encore de l'Égypte que les artistes empruntèrent des secours pour enrichir leurs extravagantes compositions. Je cite en preuve ces espèces de treillages gravés dans le recueil des peintures d'Herculanum (*p. 213, 217, 221, 225, 229, 233*). Rien n'est si bizarre que leur architecture : des baldaquins élancés dans les airs & soutenus par de frêles colonnes, ou plutôt par de foibles roseaux ; un monstre serpentant autour d'une autre colonne, des plans sans régularité, des constructions sans solidité, des ornemens sans mesure ; voilà tout ce qu'elle offre d'abord aux regards. Cependant on y voit dans les détails, quantité de parties qui se ressentent d'une origine Égyptienne. Par exemple, dans l'édifice de la *page 229*, le fronton & le toit sont hérissés de ces pointes ou ornemens que nous avons fait observer dans plusieurs édifices de la mosaïque. Aux *pages 213 & 217*, les colonnes sont surmontées d'un cube, ainsi que dans plusieurs monumens qui se trouvent encore en Égypte (*Pococ. Desc. of the East. tome 1, page 121. Nord. pl. CVII*). A la *page 225*, une

figure d'Isis en gaine, avec une fleur de lotus sur la tête, tient lieu de colonne. Il est naturel de mettre ce désordre d'idées sur le compte des artistes qui décorent les maisons d'Herculanum. Si néanmoins quelqu'un prétendoit qu'ils ont copié des treillages semblables qui, de leur temps, étoient distribués sur les bords du Nil, ne pourroit-il pas justifier cette espèce de paradoxe par les réflexions suivantes ! Le goût de ces constructions a les rapports les plus sensibles avec les édifices des Chinois (*Voyez Chambers, Dess. des édific. des Chin. in-fol. à Lond.*) ; or comme il est prouvé aujourd'hui que les Chinois ont reçu plusieurs usages des Égyptiens, on doit penser que ce qui se trouve chez les uns, a pu se trouver chez les autres. D'ailleurs l'architecture Égyptienne n'étant pas fixée, ni soumise à la sévérité des règles, elle a pu s'abandonner à toutes les licences possibles, sur-tout depuis que la servitude eut rétréci l'ame de ceux qui la traitoient. Nous croyons trop gratuitement que des têtes Égyptiennes ne pouvoient imaginer que des pyramides & des colosses : mais dans les opérations de l'esprit humain, rien n'est peut-être si voisin du grand que le frivole & le petit. Au reste, je n'assure pas que les peintures dont je parle soient la fidèle copie de ce qu'on voyoit en Égypte ; c'est un soupçon que je propose, sans l'adopter, sans le combattre, & même sans l'approfondir.

propylée,

propylée, est une galère Romaine, remplie de soldats, & sur laquelle Hadrien avoit remonté le Nil. Quelque considérable que paroisse ce bâtiment, il a pû pénétrer jusqu'aux extrémités de l'Égypte: le Nil est navigable jusqu'à Éléphantine. C'est de cette isle qu'on avoit transporté par eau, jusque dans la basse Égypte, des obélisques, des colosses, & cette maison d'une seule pierre, dont le toit avoit vingt - une coudées de long sur huit de haut & quatorze de large. On voyoit quelquefois sur le Nil des espèces de coches capables de contenir deux cents personnes; mais ces bâtimens n'auroient pu remonter au - delà d'Éléphantine; parce que c'est - là que commence la cataracte, & que plusieurs pointes de rochers qui s'élèvent au-dessus du Nil, ne laissant point de passage aux bâtimens, forcent le Voyageur à faire par terre le chemin d'Éléphantine à Philæ. Suivant le témoignage de Strabon, à Philæ, c'est-à-dire, à quatre lieues & demie au-dessus d'Éléphantine, on se servoit d'esquifs faits de courroies, tellement entrelassées qu'elles forment un tissu fort serré: de cette espèce devoit être le bateau qui est auprès de la trirème, dans un des angles de la mosaïque.

Herod. lib. 11, cap. 175.

Mail. Descri. de l'Ég. p. 78.

Nord. p. 193.

Strab. l. XVII, p. 818.

Nord. Voyage d'Ég. p. 199.

Strab. ibid.

L'autre bateau au dessus de la trirème, & les trois qu'on voit auprès du berceau, étoient peut-être faits de même, ou construits sur le modèle des bâtimens de charge, qu'Hérodote place sur le Nil. On prenoit des tiges d'une plante semblable au lotus de Cyrène; on les divisoit en morceaux d'environ deux coudées de long; on les lioit entre eux, & les joints intérieurs étoient remplis & couverts par des roseaux. D'autres fois les Égyptiens n'employoient que le papyrus pour leurs bâtimens, persuadés que cette matière écartoit les crocodiles.

Herod. lib. 11, cap. 96.

Plur. de l'Ég. p. 358.

Outre ces bateaux, la mosaïque nous présente trois barques: la première, avec une maison & une voile; la seconde, avec la voile, mais sans la maison; la troisième, avec une maison, & sans la voile.

Ce que j'appelle une maison, étoit un édifice de bois, quelquefois doré, communément construit dans le milieu du bâtiment, & divisé par des cloisons en plusieurs cellules. On s'y reposoit en voyageant sur le Nil; on s'y rassembloit

Diod. lib. 1, p. 76.

^a Strab. l. XVII,

p. 799.

^b Thév. Voyage
du Lev. tome II,

p. 740.

^c Comparez la
mosaïque avec
Maillet, p. 77

et 79.

^d Appian. in
Præf.

^e Suet. in Cæs.

cap. 52.

^f Hérod. l. II,

cap. 96.

^g Voy. la Mos.

et Hérod. ibid.

^h Éthiop. l. V,

p. 241.

ⁱ Chambers,

Deff. des Édifices

des Chin. planc.

XVII.

pendant les fêtes & les réjouissances publiques^a; le jour & la fraîcheur pouvoient s'y introduire par le moyen des fenêtres grillées^b. Le fleuve étoit souvent couvert de ces sortes de bâtimens: les rois d'Égypte en entretenoient huit cents dans le port d'Alexandrie^c; & c'étoit sur un pareil navire que César avoit résolu de pénétrer en Éthiopie^d.

Les voiles des bâtimens en Égypte étoient, pour l'ordinaire, tissues de papyrus^e: on ne plaçoit pas le gouvernail à la proue, mais sur le flanc^f: on en voit deux dans la barque où sont les Chasseurs; & dans Héliodore, il est dit: *Nous avions perdu un de nos deux gouvernails*^g.

Les Chinois ont des bâtimens qui ressembloient fort à ceux de la mosaïque^h: c'est un nouveau trait de conformité entre ce peuple & les Égyptiens.

Je passe aux autres articles que j'ai promis de traiter: ce sont les animaux, les arbres & les plantes. Comme il est assez difficile de les reconnoître, j'ai consulté un oracle, dont les doutes mêmes sont des décisions; ainsi les réponses de M. de Jussieu me serviront de guide; & je n'y ajouterai que des détails relatifs à mon opinion. J'aurois pu répandre ici l'érudition à pleines mains, & ne rien éclaircir, parce qu'il est plus aisé de la prodiguer que de la distribuer à propos. Ceux qui désireront de plus grands éclaircissemens, les trouveront dans les ouvrages sans nombre que nous avons sur l'Histoire naturelle.

Quelques remarques doivent précéder cette explication. La plupart des animaux représentés dans la mosaïque, sont désignés par des noms tracés en Grec; mais ces noms ne nous fournissent aujourd'hui que de foibles lumières: en voici la raison. Ce monument, découvert originairement dans un petit temple, avoit ensuite été transporté dans le palais des princes de Palestrine: on l'enleva par parties détachées du sanctuaire qu'il couvroit; & quand il fut question d'en appareiller les différens morceaux dans le nouvel asyle qu'on lui destinoit,

ⁱ Delle Ist. del
Com. dal Pozzo,
Oraz. di Carl.
Dant, p. 14.

on eut recours au Commandeur dal Pozzo, qui précédemment les avoit fait dessiner en dix-huit feuilles. Cette opération produisit plusieurs changemens dans la correspondance de toutes

les parties de la Mosaïque^a; c'est ainsi que, suivant Suarez^b, les animaux nommés ΘΩΑΝΤΕΣ, qu'on voit aujourd'hui sur un des côtés de la partie supérieure de la mosaïque, ne formoient autrefois qu'un même groupe avec l'animal nommé ΗΘΟΚΕΝΤΑΥΡΑ, qui se trouve au côté opposé. Ce dérangement en suppose d'autres, & l'on conçoit aisément que des noms tracés quelquefois sur les bords à demi détruits d'un fragment, ont pu s'altérer, ou correspondre à d'autres animaux, lorsqu'on a transporté ou réuni les diverses parties de la mosaïque; soit pour ces raisons, soit que l'artiste n'ait pas écrit originairement les noms avec assez d'exactitude, ou qu'enfin, en les rétablissant, on se soit reposé sur l'intelligence des ouvriers, il est certain que plusieurs de ces inscriptions sont plus propres à nous égarer qu'à nous instruire; aussi n'est-ce qu'avec la plus grande défiance que je vais en essayer l'interprétation (1).

Dans un des angles inférieurs de la mosaïque sont deux crocodiles & trois hippopotames, dont l'un élève à peine sa tête au-dessus de l'eau: ces animaux sont aussi connus des Naturalistes que des Antiquaires, qui les voient souvent sur les médailles frappées en Égypte.

Vers le même endroit, tout autour de la barque, paroissent plusieurs canards, dont quelques-uns sont perchés sur des pointes de rochers; deux autres canards sont dans l'eau en face de la cabanne: ces oiseaux sont encore fort communs en Égypte.

Ceux qui volent, ou qui se reposent sur la cabane, sont des espèces de courli: à côté, un bœuf conduit par un paysan boit dans le Nil; & comme cette circonstance semble supposer que les eaux du fleuve sont représentées ici dans leur état naturel, je remarquerai, d'après le témoignage des voyageurs, qu'après le solstice d'été, elles paroissent vertes pendant vingt, trente ou quarante jours; qu'elles sont très-mal saines alors; mais que passé ce temps, quoique troubles & rougeâtres, elles servent

^a Kirch. Lat.
Va. p. 100.
^b Fran. Ant.
lib. II, c. 18.

Pococ. tom. II,
p. 210.

Voy. Relat.
d'Ég. p. 48.
Maill. descr. de
l'Ég. p. 57.
Pococ. tom. I,
p. 200.

(1) On a fait graver, à la fin de ce Mémoire, les Inscriptions exactement tracées sur l'original. On y verra 1.° qu'elles sont extrêmement

fautives: 2.° on se convaincra, par la forme des lettres, qu'elles doivent être du second siècle de l'ère vulgaire.

de boisson au petit peuple: c'est une des raisons qui m'a fait placer le temps de la scène au mois d'août, plutôt qu'au mois de juillet.

Au-dessus de la cabane est une tour ronde, & de petites cabanes couvertes d'ibis: le plumage de cet oiseau, suivant les Naturalistes, est d'un blanc sale, & le bout des grandes plumes des ailes est noir; son bec est recourbé: il y a des ibis noirs, mais qui, suivant les Anciens, ne se trouvoient qu'à Péluse^a: Norden en a vu des unes & des autres auprès de Syène^b.

^a *Arist. hist. Animal. l. IX. c. 27.*

^b *Plin. l. X, c. 30. Nord. Voyage d'Ég. p. 258.*

Au-dessus du puits sont deux animaux, dont l'un attaque un serpent de l'espèce de ceux qu'on appelle *ophidini*.

Sur la même ligne, en revenant à droite, est un rhinocéros: son nom est écrit au dessous.

^{*} Voy. la gravure de la Mos. en quatre feuilles, 1721.

Arist. hist. Animal. l. I, c. 11.

On voit ensuite un animal, dont le nom a souffert quelques légères altérations, & a donné lieu à de fausses leçons^{*}. Cependant il est visible que le nom Grec doit être restitué de cette manière: ΧΟΙΡΟΠΙΘΗΚΟC, qui signifie *cochon-finge*, peut-être parce qu'il tenoit de l'un & de l'autre. Aristote, qui en fait mention, dit que sa tête ressemble à celle du caméléon. Nous n'apercevons pas cette ressemblance, soit qu'Aristote ait été mal instruit, soit que l'Artiste ait manqué d'exactitude (*m*).

Plin. l. VIII, c. 21. Solin, c. 55.

Les deux animaux suivans semblent être deux sangliers. Le nom Grec ΕΦΑΛΟC ou ΕΦΑΔΟC, étoit sur l'extrémité d'un des fragmens de la mosaïque, quand on l'a déplacée; & peut-être en a-t-on perdu plusieurs lettres: peut-être aussi rappelle-t-il un animal dont Plin & Solin font mention; il se trouvoit chez les Éthiopiens, & se nommoit *Eale*; il étoit de la grosseur d'un hippopotame, de couleur noire ou fauve; sa queue ressembloit à celle d'un éléphant, & ses mâchoires à celles d'un sanglier: sa tête étoit armée de cornes, qu'il tenoit quelquefois renversées. La plupart de ces traits conviennent aux animaux que nous avons sous les yeux: le mot Latin *Eale*, & le mot Grec ΕΦΑΛΟC ne diffèrent que par la

(*m*) Le P. Hardouin (*Not. & Emend. ad lib. VIII, Plin. tom. I, p. 492*), a soupçonné qu'au lieu de

Χοιροπιθου, il falloit lire, dans le texte d'Aristote, Χοιροπιθου: la mosaïque détruit ce soupçon.

terminaison, & par une lettre ajoutée peut-être dans la mosaïque, ou peut-être oubliée dans le texte de Pline.

ΔΓΕΛΑΡΚ ou ΔΓΕΛΑΡΤ. Ce mot placé devant une espèce de singe, n'est pas dans la description que Suarez nous a donnée de la mosaïque. En suivant cette description, il m'a paru qu'il devoit être sur les bords d'un fragment, & qu'il a souffert dans le transport: j'ignore ce qu'il signifie.

ΛΥΝΞ. La manière dont ce nom est écrit, prouve que la mosaïque est des premiers siècles de l'empire. Car, avant cette époque, on auroit écrit ΛΥΓΞ. L'animal, que ce nom accompagne, ressemble fort à un cheval; cependant les Naturalistes, après bien des discussions qui ne sont pas de mon objet, conviennent assez aujourd'hui que le lynx des Anciens est un loup-cervier.

ΚΡΟΚΟΔΙΑΟ ΠΑΡΔΑΛΙΟ, *crocodile - panthère*; & plus haut, ΚΡΟΚΟΔΙΑΟ ΧΕΡΣΑΙΟ, *crocodile terrestre*. Ce dernier nom, mis en opposition avec le premier, autoriseroit le changement de ΠΑΡΔΑΛΙΟ en ΠΑΡΑΔΙΟ, pour désigner le crocodile de mer. Mais outre que les inscriptions paroissent ici tracées avec exactitude, le crocodile d'eau est toujours désigné, dans Aristote, par ΚΡΟΚΟΔΙΑΟ ΠΙΟΤΑΜΙΟ: ce crocodile-panthère est un de ces animaux extraordinaires, dont les Anciens peuploient l'Afrique. Les Grecs disoient, qu'en fait de monstres, cette partie du monde produit sans cesse quelque chose de nouveau^a. Les Romains ont adopté ce proverbe^b; & l'on a suivi dans la mosaïque les récits exagérés, & les traditions ridicules qui l'avoient fait naître. On ne doit jamais perdre de vue cette remarque dans l'explication de ce monument. Les deux animaux qui l'ont occasionnée ne sont pas le vrai crocodile; celui-ci est représenté dans la partie inférieure de la mosaïque, à côté du berceau.

Au-dessus du crocodile terrestre, on voit un singe assis sur un rocher. Le nom qui le désignoit a disparu; mais Suarez l'avoit vu dans les desseins du commandeur dal Pozzo; car il place, dans un même fragment, le tigre, le crocodile terrestre, & un animal nommé CATTYOK. Je pense qu'on s'étoit

Perrault, Mém. de l'Acad. des Sciences, depuis 1666 jusqu'en 1699, t. III, première partie, p. 132.

Arist. hist. Animal. l. II, c. 10. Id. de Part. Anim. lib. IV, c. 11.

^a *Arist. hist. Animal. lib. VIII, cap. 28. Id. de Genes. Anim. lib. II, cap. 7.*
^b *Plin. l. VIII, cap. 16.*

Præf. Ant. l. II, c. 18.

trompé en lisant ce nom, & qu'on auroit dû lire CATYPOC, *satyre*.

TITPIC, *tigre*: ce nom ne fait aucune difficulté.

ΔPKOC, vrai-semblablement pour ΔΟΡΚOC, *chèvre sauvage*: cependant l'animal ressemble plutôt à une brebis qu'à une chèvre; mais il ressemble encore plus à une chèvre qu'à un sanglier; & j'ignore pourquoi, au lieu du nom qu'on voit aujourd'hui, on a mis dans la gravûre de 1721, ΑΙΠOC, *sanglier*.

A côté des Tigres, est un serpent qui rampe sur des rochers; c'est le serpent-géant, nommé ainsi à cause de sa grosseur: on en trouvoit d'énormes en Éthiopie^a, & dans les isles que forme le Nil^b.

^a *Diod. lib. 11, p. 149; l. 111, p. 169.*
^b *Ib. l. 1, p. 29.*

^c *Æl. de Nat. Animal. lib. xvii, c. 9.*

On voit ensuite un animal avec ce nom: HONOKEN-TATPA; Ælien nous en a laissé la description^c: dans toute la partie antérieure il tient de la nature de l'homme, & sa tête est couverte d'une longue crinière; le reste du corps participe de la nature de l'âne: il se sert indifféremment de ses mains ou pour courir, ou pour tenir quelque chose. M. de Jussieu conjecture que l'*honocentaure* pourroit bien n'être pas distingué du singe, que Prosper Alpin nomme *callitriche*^d.

^d *Pros. Alp. rer. Ægypt. lib. IV, cap. 11.*

^e *Voy. Relat. d'Ég. p. 103.*

^f *Thev. Voyage du Lev. t. 11, p. 760.*

^g *Diod. l. 111, p. 168.*

^h *Plin. l. xviii, cap. 21.*

ⁱ *Agathar. ap. Phot. p. 1363, &c.*

^j *Plin. l. xviii, c. 30.*

^k *Dion. Cass. lib. lxxvii, p. 860.*

^l *Plin. l. xviii, cap. 18.*

^m *Solin. c. 33, de Ethiop.*

Auprès de l'honocentaure sont des canards & des hérons^e, dont les uns prennent leur essor dans les airs, & les autres tombent sous les traits de quelques chasseurs Éthiopiens qui viennent de lancer une civette, animal originaire d'Éthiopie^f.

En descendant du haut de la mosaïque, on voit deux autres canards, & ensuite un animal nommé KPOKOTTAC; plusieurs auteurs observent qu'on le trouvoit en Éthiopie, & qu'il participoit de la nature du loup & de celle du chien^g; d'autres lui donnent une origine différente^h.

TABOYC. Ce nom m'a long-temps arrêté; cependant en ajoutant à la première lettre un jambage qui a disparu, on fera NABOYC: c'est un animal auquel les Éthiopiens donnoient le nom de *nabun*; il a, disent les Naturalistesⁱ, le col comme un cheval, les pieds & les cuisses comme un bœuf, la tête comme un chameau; sa couleur rougeâtre est entre-mêlée de

taches blanches, ce qui lui fait donner le nom de *caméléopard*. A l'exemple des Anciens, les auteurs modernes ont confondu le *nabun* ou *nabus* avec le *caméléopard*; nous verrons bien-tôt que l'auteur de la mosaïque les a distingués.

*Boch. Hierog.
l. III, c. 21.*

KHIPPEN. Les Anciens parlent d'une espèce de singe d'Éthiopie à tête de lion; on le nommoit Κῆκος, Κῆπος, Κεῖπος; c'est cet animal qu'on voit ici: la terminaison est peut-être particulière au dialecte du pays où se trouvoit cet animal; peut-être aussi faut-il l'attribuer à la négligence des ouvriers.

Id. l. III, c. 31.

Derrière cet animal, est un paon sur une branche d'arbre; & au-dessous une lionne avec son lionceau: elle est désignée par son nom, ΛΕΑΙΝΑ.

CAYOC. Ce nom, quoique placé auprès de la lionne, se rapporte à l'animal inférieur: je suis persuadé que l'ouvrier a oublié une lettre, & qu'il faut lire CAYPOC, *lézard*.

Ce nom est suivi d'un autre dont je n'ai pu fixer ni la lecture ni l'explication.

Derrière la lionne sont des caméléopards désignés par ce mot, défiguré dans le monument, KAMEΛΟΠΑΡΔΑΛΙ....

Le caméléopard, disent les auteurs^a, est ainsi nommé, parce qu'il a le col comme le chameau, & des taches sur la peau comme le léopard; ces taches sont semées sur un fond roussâtre; la tête est semblable à celle d'un cerf: il a la queue fort petite, deux cornes de six doigts de long sur la tête, les pieds fourchus, & ceux de devant plus longs que ceux de derrière, &c. Cette description est conforme à la mosaïque.

^a *Belon, Observ.
c. 49, p. 263.
Aldrov. Hist.
Quadr. p. 927.
Gesner. Quadr.
t. I, p. 147.
Dapper, Des-
cript. de la haute
Éthiop. p. 420.
Prosop. Alp. rer.
Ægypt. l. IV,
cap. 10.
Ludolf, nouvelle
histoire d'Abiss.
liv. I, chap. 7.
^b *Plin. lib. VI,
c. 29; L. VIII,
cap. 21; lib. X,
cap. 72.**

On voit ensuite deux crabes dans l'eau, un singe sur un rocher, un autre singe sur un arbre, & un animal nommé ΤΦΙΝΓΙΑ. Les auteurs anciens^b ont placé des sphinx en Éthiopie, & les ont rangés dans la classe des singes: l'animal auquel on a donné ce nom dans la mosaïque, ressemble plutôt à un chat-tigre.

*Diad. lib. III;
p. 167.
Strab. l. XVII,
p. 775.
Vide Hard.
Not. & Emend.
ad Plin. tom. I,
p. 489.*

ΖΙΟΙΓ. Le nom & l'animal me sont également inconnus.

ΘΩΑΝΤΕC ou ΦΩΑΝΤΕC, & non ΩΑΝΤΕC, comme on le voit dans la gravure de 1721. On croiroit d'abord que ce sont deux *thos*, espèces de loups-cerviers qu'on fait venir

*Arist. hist. Animal. l. II, c. 17.
Plin. l. VII, c. 24.*

d'un loup & d'une léoparde; cependant cette conjecture est contredite par la forme du nom, & par la figure des animaux, qu'on prendroit plutôt pour un lion & une panthère: le nom grec correspondoit peut-être à d'autres animaux qui ne paroissent plus dans la mosaïque.

Præn. Ant. l. II, c. 18.

Du même côté, tout à l'extrémité, est un serpent-géant qui s'est saisi d'un canard qui vient d'être tué; car nous avons remarqué plus haut, d'après Suarez, que cette partie de la mosaïque se trouvoit autrefois de l'autre côté, dans l'endroit même où l'on voit des canards abattus sous les traits des Éthiopiens.

*Arist. hist. Animal. lib. VII, cap. 5.
Plin. l. XXII, cap. 7.*

Au-dessous on a représenté deux tortues d'eau, & deux loutres tenant chacune un poisson à la bouche, & désignées l'une & l'autre par ce mot, ΕΝΥΔΡΙΣ, *enhydrys*, nom commun à la loutre & à une sorte de serpent.

Je cours à la conclusion de ce Mémoire: il ne me reste plus à parler que des arbres & des plantes; j'en rapporterai les noms tels que M. de Jussieu me les a donnés.

A côté du vestibule où est Hadrien, on voit un palmier-cocotier chargé de fruits; derrière ce vestibule, un génévrier entre des cèdres; auprès du portique où sont les Prêtres, un autre génévrier.

Vers le milieu de la mosaïque, l'arbre placé auprès d'une grosse tour ronde, & couvert d'ibis, est une casse.

Miss. du Lev. t. II, p. 158.

Sur la même ligne en allant à droite de la mosaïque, les arbres, en face des temples, sont des palmiers-dattiers: cet arbre est retracé en d'autres endroits du monument; il est trop facile à reconnoître pour avoir besoin d'indication: je remarquerai seulement que ces palmiers ressemblent fort aux dattiers sauvages dont le P. Sicard parle dans une de ses lettres. Il dit que cet arbre a cela de singulier, que son tronc se divise & se fourche en deux parties égales; que chaque branche se subdivise de la même façon, & que ce ne sont que les dernières branches qui produisent des feuilles semblables à celles des palmiers: il dit encore que cette espèce ne se trouve en Égypte que depuis Girgê, en tirant vers la Nubie. Si tels sont les dattiers de la mosaïque, il en résulte que ce monument représente un

canton

canton de la haute Égypte : quoi qu'il en soit, les dattiers sont très-communs dans la Thébaïde^a, & sur-tout auprès d'Éléphantine^b.

L'arbre au-dessus de la lionne ressemble fort au tamarinier : un autre lui ressemble encore plus ; c'est celui qu'on voit auprès du serpent-géant, dans le coin, au côté droit de la mosaïque.

En partant de ce point, & en suivant les contours supérieurs de la montagne, on trouve un titymale.

Près du sommet, on voit une espèce d'acacia ; un peu plus bas & devant l'Honocentaure, un arbre semblable.

A l'égard des plantes, on conçoit aisément qu'il doit se trouver bien des roseaux dans un monument qui représente le Nil : on en voit sur-tout une assez grande touffe auprès du puits.

A côté du berceau, ces plantes qui s'élèvent autour des crocodiles & de l'hippopotame sont des plantes de millet ; on en voit aussi quelques tiges auprès du pavillon où est l'Empereur. Je dois observer que, suivant Diodore, les Éthiopiens sèmoient du millet dans plusieurs des isles du Nil qu'ils habitoient^c, & qu'ils en faisoient du pain^d.

Sous le berceau, & aux environs, paroissent au-dessus de l'eau plusieurs fleurs de lotus, dont les unes sont bleues & les autres rouges. Athénée distingue expressément ces deux espèces^e : on en connoît une troisième dont les fleurs ressemblent, pour la couleur, à celle du lis^f.

Avant que de finir, je dois ajouter quelques réflexions sur les ouvertures qui sont pratiquées dans les rochers représentés dans la mosaïque : on en voit de semblables dans les montagnes de la Thébaïde^g ; & pour en supposer dans celle d'Éléphantine, il suffit de dire, qu'au rapport d'Hérodote, c'étoit de-là qu'on faisoit descendre dans la basse Égypte des quartiers énormes de pierre^h. Ce passage ne dit pas, il est vrai, qu'ils eussent été taillés dans l'isle même ; mais il ne dit pas le contraire ; & je suis d'autant plus autorisé à l'interpréter en faveur de mon sentiment, qu'un très-habile Missionnaire parle, en plus d'un endroit de sa relation, des carrières de granite qu'il avoit vûes à Éléphantineⁱ. Nous n'avons pas de plus grands éclaircissemens

^a Strab. l. XVII, p. 818.

^b Schult. Ind. Geogr. in Vic. Salad. Nord. planche CXXXI.

^c Diod. lib. I.

^d Strab. l. XVII, p. 821.

^e Prosp. Alp. rer. Egypt. l. III, cap. 12.

^f Athen. Deipn. l. XV, p. 677.

^g Discor. l. IV, c. 114.

^h Prosp. Alp. rer. Egypt. l. III, c. 10.

ⁱ Miss. du Lev. l. II, p. 217.

^j Nord. p. 131, 134, 175.

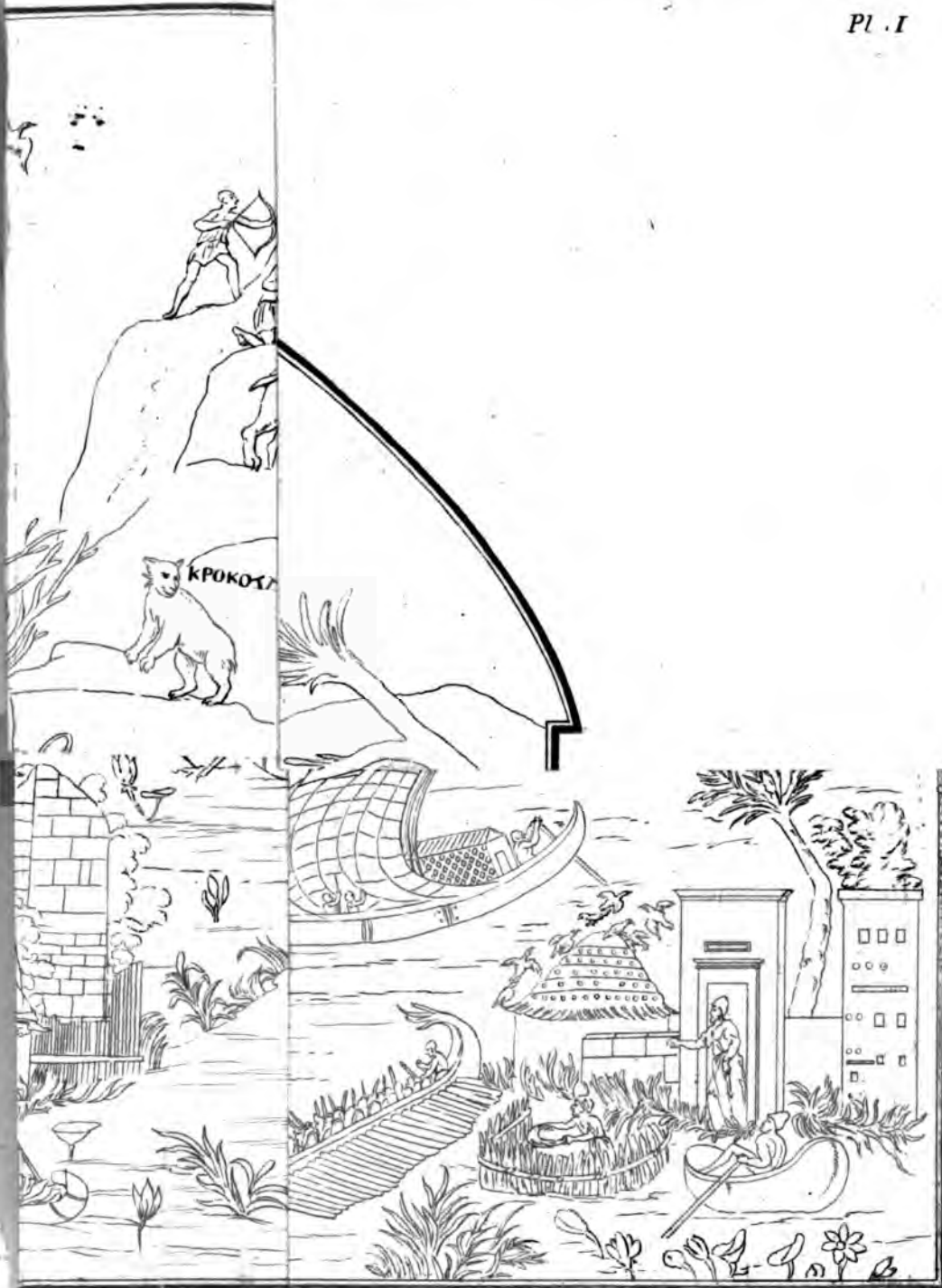
^k Vass. Relat. d'Ég. p. 391.

^l Herod. l. II, cap. 175.

^m Sicard, Miss. du Lev. l. VII, p. 32 & 154.

.....
sans doute, dans la mosaïque, des traits de lumière qui m'on
échappé; les seconds y puiseront de nouvelles connoissances su
le *costume* des Égyptiens; les uns & les autres, en l'examinan
avec plus d'attention, la regarderont, à coup sûr, comme un
des plus précieux monumens de l'antiquité.





Kosaïque

*D I S S E R T A T I O N **
S U R H O M È R E ,
CONSIDÉRÉ COMME POÈTE TRAGIQUE.

Par M. DE CHABANON.

HOMÈRE est le prince des Poètes & le père de la Poésie; l'Antiquité l'a dit, & les siècles suivans ont confirmé cet éloge. En effet, pleins de beautés de toute espèce, ses ouvrages semblent avoir donné naissance aux différens genres de Poésie, & ils peuvent encore en être proposés comme des modèles. Tout ce qu'on a admiré depuis lui, n'étoit plus que lui-même reproduit; poésie de style, usage du merveilleux, fictions brillantes, inventions des caractères, effets des passions, il a tout connu, tout employé; il a été tout-à-la-fois poète Épique, Dramatique, Élégiacque, Lyrique; il a conçu, on l'a imité, quelquefois agrandi & développé, & cet accroissement a valu le titre d'inventeurs à ceux qui n'avoient presque que le mérite de l'imitation. Ainsi du Margitès est née la Comédie, dit Aristote; de l'Iliade & de l'Odyssée est née la Tragédie. D'abord elle ne fut que l'Épopée même mise en action, & soumise à nos sens par l'entremise des personnages; ces genres cependant ont été distingués l'un de l'autre: dans cette séparation, le rameau est devenu tronc, & a fait souche. La naissance de la Tragédie a été fixée au temps d'Eschyle, qui lui donna une forme nouvelle; mais l'œil pénétrant fait faire remonter plus haut le fil de la génération, & c'est dans Homère qu'il en découvre le principe caché & l'origine première. Pour sentir cette vérité, il ne faut point considérer la Tragédie seulement comme un poème divisé en cinq actes, où la loi des unités

Lû à l'Assemblée publiq.
 du 15 Avril
 1760.

* Ce Mémoire, qui traite de la poésie d'Homère, auroit dû être placé entre les premiers du volume **xxix**; comme il nous a échappé dans le cours de l'impression, nous l'avons réservé pour terminer la partie de ces Mémoires qui concerne l'antiquité.

est essentielle, & où les récits & le chant sont alternativement entre-mêlés. Cette forme conventionnelle n'en est que l'accessoire, comme le vers n'est que l'accessoire de la Poésie, dont l'ame, dont la substance est dans les images, les expressions, la rondeur & l'harmonie. Platon, qui n'a écrit qu'en prose, est Poète; de même, nommons Homère Tragique, quoiqu'il n'ait point suivi les loix rigoureuses que les auteurs de ce genre se sont depuis imposées à eux-mêmes. La grandeur des caractères, la force des passions, les actions qu'elles produisent, le langage qui leur est propre, voilà la substance tragique; elle réside dans les poèmes d'Homère, & y est comme un dépôt de semences fécondes, qui n'attendent, pour prendre vie, qu'un génie qui les chauffe. Si la Tragédie consiste toute en action, comme on n'en peut douter, les caractères en sont une partie essentielle; s'ils sont peu déterminés, ils ne produisent que des actions foibles & douteuses; s'ils manquent d'élévation, ils démentent les projets de grandeur qu'on veut leur prêter. Faut-il montrer dans tout son jour le produit différent des caractères imaginés plus ou moins heureusement? comparons Homère à Virgile. Le poète Latin, guidé par son génie moins ardent que sage & modéré, déterminé aussi par un sujet qui flattoit Auguste & intéressoit les Romains, a pris pour son héros Énée, dont la sagesse & la piété sont les qualités principales. Suivons ce caractère, & voyons ce qu'il rend dans la totalité du Poème. Au livre premier, le héros en butte au courroux d'une Divinité, & poursuivi par elle jusque sur les eaux, se voit assailli des vents & de la tempête: que fait-il en ce moment? des larmes coulent de ses yeux, il étend ses mains vers le Ciel, qu'il implore. Ces mouvemens sont louables sans doute; mais pour l'effet poétique, ils n'égalent point le transport du héros qui s'élève au dessus des dangers, & les méprise. Ce n'est point César, sur son esquif, défiant les vents & se confiant à sa fortune; ce n'est point l'Ajx d'Homère, qui environné des ténèbres dont un Dieu jaloux l'a couvert, s'écrie avec impatience: *Grand Dieu, rends-nous le jour, & combats contre nous!* Ce trait a été cité comme sublime; les

Larmes d'Énée ne peuvent obtenir le même éloge. En un mot, concevons sur la scène un héros frappé de terreur à la vûe du danger, & décidons après sur le caractère d'Énée. Au livre iv.^e il aime Didon & en est aimé; disons-le malgré le respect dû au grand nom de Virgile, cette foiblesse dans un héros juste & pieux n'est point intéressante, & la passion qu'il inspire ne l'est guère davantage. Il est des ames dont l'accord heureux & paisible forme un spectacle agréable; telle est, pour ne point m'écarter d'Homère, l'amitié de Patrocle & d'Achille; on sent que la vertu douce & insinuante de Patrocle a dû gagner l'ame du héros, & la remplir de sentimens que leur excès rendroit des foibleses, si le mérite de celui qui les inspire n'en faisoit des vertus: aussi cette union plaît & attache, même lorsqu'aucun événement n'en trouble la paix. Il n'en est pas de même de l'amour de Didon, l'ame du lecteur n'est disposée à le partager que lorsque cette Reine se voit abandonnée; mais elle est malheureuse alors, & ce n'est plus que le privilège commun de l'infortune qui lui donne des droits à la pitié. Les six derniers livres de l'Énéide nous offrent Énée livré à des occupations militaires; il est inutile de remarquer que son caractère n'y fournit aucuns traits éminens, des Critiques mêmes ont reproché à Virgile que Turnus, jeune, ardent, impétueux, plus rapproché enfin des héros d'Homère, fixe l'intérêt en sa faveur, & cette critique n'est pas sans fondement. Tel est donc le caractère d'Énée, que dans les divers incidens du poëme il n'a rien d'éclatant; disons plus, une circonstance seule peut-être pouvoit le faire voir avec avantage; c'est le cas où il eût donné à ses États une forme de gouvernement, des loix politiques, & un culte religieux. Examinons le caractère d'Achille, nous y trouverons des ressources bien plus étendues; c'est un de ces sujets heureux auxquels tout convient, & dans quelque état & sous quelque jour qu'on l'envisage, il est toujours lui-même & conserve son air de grandeur: a-t-il à soutenir les intérêts de Chrysès & ceux de l'armée? c'est avec hardiesse qu'il le fait; il plaide la cause de l'équité avec l'enthousiasme de la passion: Agamemnon rejette sa demande, ce refus l'offense; l'outrage

qui s'y joint le transporte, déjà il ne se connoît plus, & dans sa fureur il va frapper, à la face des autels, le chef à qui il a promis une entière obéissance. Que des Critiques, plus moralistes que poètes, s'élèvent contre ces excès vicieux du héros d'Homère; ces excès n'auront jamais pour censeurs que des hommes incapables de sentir; les autres lecteurs, pénétrés des mêmes affections que le héros, se feront les approbateurs & les complices secrets de sa vengeance. Tels sont les moyens victorieux que le génie emploie; il envahit & subjugué les esprits, & lorsque la critique élève contre lui sa voix, elle est étouffée par la voix plus puissante des sentimens & des passions, qui, réveillés dans l'ame du lecteur, réclament hautement contre elle. Si Homère n'a pas fait de son héros un homme parfait, c'est qu'Homère connoissoit le cœur humain; il savoit que de grandes qualités unies à des faiblesses ont par excellence le droit de l'intéresser: la vertu sublime & parfaite étonne; nous l'admirons quelque temps, mais ce sont nos semblables que nous aimons, & nos semblables sont faibles; c'est donc ce tribut d'imperfections payé à l'humanité par les grands hommes, qui nous rapproche d'eux, & nous les chérissions, si j'ose dire, par leurs défauts. Aussi lorsqu'Aristote, philosophe éclairé, après avoir médité sur les productions du goût & du génie, a prescrit des loix aux auteurs dramatiques: *que vos héros soient grands*, leur a-t-il dit, *mais qu'ils ne soient pas sans défauts*. En prononçant ainsi il parloit d'après Homère, & si l'on veut y faire attention, on trouvera qu'Achille est le personnage le plus dramatique peut-être qu'on ait jamais conçu. En effet, considérons-le dans les diverses positions où Homère l'a placé: retiré dans son camp, soit qu'il y verse des larmes de douleur & de rage, soit qu'il fomente intérieurement une haine sourde & silencieuse, qu'il accueille avec bonté les envoyés d'Agamemnon & leur livre Briséis, qu'il reçoive avec dignité les Généraux & les refuse avec force, par-tout il est grand, par-tout il est à placer avec avantage sur la scène: mais Hector triomphe, les Grecs périssent, voilà l'instant où Achille va goûter pleinement tous les plaisirs de la vengeance; Patrocle

paroît & lui demande la grace de ses concitoyens; dès-lors toute idée de vengeance s'efface; cette haine furieuse & terrible, qui s'étoit accrue par le temps, & que rien n'avoit ébranlé, cède aux premières larmes que verse un ami, & le moment où la Grèce anéantie alloit satisfaire au courroux d'Achille, est celui où passant du péril à la victoire, elle doit à ce héros & sa conservation & ses triomphes. Nommons foiblesse ou vertu la condescendance d'Achille pour son ami, il faut convenir au moins qu'elle est intéressante, & que rien n'est plus dramatique que les changemens & la surprise qu'elle opère: mais ne retardons point, par des réflexions, la marche rapide du Poète; déjà son héros est entré au champ de bataille pour y venger Patrocle, c'est-là son véritable théâtre, ses qualites éminentes s'y déploient, & les Troyens frappés d'épouvante cèdent à son aspect, & se refoulent les uns les autres comme les vagues de la mer. Achille fulminant au milieu d'eux est (pour me servir des figures même d'Homère) comme un feu dévorant attaché aux moissons, ou qui consomme une forêt, la force du vent accroit & déploie l'incendie, les rameaux demi-consommés éclatent avec bruit & tombent sur la terre; tels, & plus terribles encore, sont les effets du courroux d'Achille sur les Troyens consternés, abattus & renversés..... Mais voici l'instant où les défenseurs austères de la morale trouvent sur-tout occasion d'attaquer Homère; cet instant est des plus précieux pour les auteurs dramatiques: Hector n'est plus, Achille qui vient de l'immoler le poursuit encore tout inanimé qu'il est, il le traîne dans le sang, la fange & la poussière, & de retour en son camp, il se promet le barbare plaisir de l'y voir déchirer par les vautours. A l'instant que cette idée l'échauffe & le transporte, Priam paroît, tombe à ses pieds, & lui demande le corps de son fils; le héros attendri fond en larmes, l'écoute, le reçoit, & le console. On ne peut trop le répéter, rien de plus théâtral que ces inégalités monstrueuses, ce sont comme autant de péripéties qui font partie de l'art tragique, & en produisent les effets les plus heureux. Ajoutons quelques mots encore sur Homère & sur Virgile: l'Énéide ne fournit qu'un personnage dramatique, c'est

celui de Didon; tous ceux de l'Illiade le sont, je n'en veux pour preuve que cette multitude d'ouvrages où Achille, Ajax, Agamemnon, Ulysse, sont employés avec succès, & où ils jouent tour à tour le rôle essentiel, selon que le sujet l'exige. Enfin les caractères d'Homère sont tellement dessinés & frappés, que le nom de ses héros est devenu le synonyme des qualités qu'il leur a données; les noms d'Achille, d'Ulysse, de Nestor indiquent l'emportement, la finesse, la prudence, comme depuis Molière les noms d'Harpagon, de Tartuffe & d'Agnès, ont désigné l'avarice, l'imposture & l'innocence.

Le parallèle d'Homère & de Virgile fait aisément distinguer, dans leurs ouvrages, ce qui tient au Drame de ce qui n'appartient qu'à l'Épopée; la différence est du discours à l'action, ainsi que les noms seuls l'indiquent: les riches tableaux des plus grands effets de la Nature, que le pinceau d'Homère nous a tracés, sont du ressort de l'Épopée; Virgile, en ce point son imitateur & son rival, n'a fait que les répéter dans sa langue; mais dans l'invention & le choix des caractères, qui tiennent de si près à l'action, c'est-là, comme nous l'avons vu, qu'Homère excelle encore, & que le Poète latin échoue.

C'est beaucoup, sans doute, de choisir des caractères heureux, mais il faut outre cela savoir les mettre en valeur; dans le cours ordinaire de la vie, les hommes se montrent tous, le plus souvent, sous une forme qui leur est commune, & ils n'ont presque qu'une façon d'être; le calme de l'ame est un par-tout, & si les hommes diffèrent sensiblement les uns des autres, c'est lorsque les intérêts les attirent, que la contrariété les excite; que la passion les transporte: le contraste des caractères est la source la plus commune de ces mouvemens de l'ame; on en a fait une loi fondamentale du théâtre.

La perspective de la scène ne souffre que de grands traits, qui soient faciles à saisir; plus les caractères qu'on y expose ensemble ont entre eux de différence, plus ils semblent se dessiner nettement à l'œil. De plus, un caractère en repos, comme nous l'avons remarqué, ne dit presque rien; tel autre en étant rapproché, l'aiguillonne, le tourmente & le force à se montrer.

montrer. Ovide, dans un de ses tableaux, nous offre une image sensible de cette vérité: l'Envie est couchée au fond de son antre; là, dans la solitude où elle se trouve, ses vices n'ayant sur qui s'exercer, restent dans une inaction profonde; Minerve paroît, l'Envie aussitôt se trouble & s'agite, ses poisons lents & glacés s'échauffent dans son sein & y fermentent, un feu pâle & livide colore ses yeux, il n'est pas jusqu'aux serpens dont la tête est couverte qui ne s'élancent en sifflant, & ne cherchent à répandre leurs venins. Le sens allégorique du tableau est une vérité applicable au théâtre; faut-il y développer le caractère de l'envie? placez auprès d'elle des vertus qui lui fassent ombrage: c'est d'après cette combinaison des personnages, faits pour se donner du relief, que le Misantrope est amoureux d'une coquette; que le Glorieux a un père indigent & modeste; que la droiture de Sévère, dans Polieucte, met en défaut la politique défiante de Félix. Je ne finirois point de citer, dans les ouvrages de théâtre, des exemples de ce contraste, qui en fait l'ornement; cherchons-en dans Homère, & montrons que c'est une partie de l'art dramatique qu'il a connue & pratiquée.

Achille est le héros de l'Iliade; l'offrir seulement victorieux dans les combats, n'eût été montrer de lui que des parties, le courage, la force & l'adresse, c'eût été peindre légèrement & en poète épique; Homère va plus loin, & scrutateur profond des ames, il nous développe celle de son héros jusque dans son dernier repli; il y fait voir & l'esprit d'indépendance, & une impétuosité qui court de front à tous les obstacles, pour les applanir & les renverser; il y montre enfin un reflux continu de passions, des mouvemens successifs de tendresse & de fureur, d'emportement & de foiblesse, traits caractéristiques de l'homme fougueux tel qu'est Achille. Mais voyons de quel art le Poète se sert pour nous le faire ainsi connoître: Agamemnon, moins jeune & moins ardent que le héros, mais vain & superbe, se prévaut de l'autorité suprême qui lui est confiée, & en fait valoir les droits avec arrogance; le souverain pouvoir entre ses mains est le contre-poids des qualités d'Achille, qui sans ce préservatif

l'eût écrasé. Quel coup de maître d'avoir opposé ces deux hommes, l'un chargé du sceptre sous qui tout doit plier, l'autre armé du fer devant qui tout tremble ! Ainsi placés dans un juste équilibre, ne pouvant réciproquement se détruire, leurs caractères se choquent avec éclat l'un contre l'autre ; Achille toujours inquiet par un maître impérieux, est toujours voisin de la fureur, & voilà une des faces de son caractère entièrement développée : il en restoit une autre à nous faire connoître, c'est cette sensibilité extrême, partage des grandes âmes, qui élevées au-dessus des autres par leurs qualités, s'en rapprochent & s'y attachent par des sentimens pleins de douceur. Le caractère de Patrocle sert à développer dans Achille cette sensibilité précieuse ; sa vertu modeste brille d'un éclat doux & tranquille, qui ne peut offusquer le héros ; l'équité de Patrocle l'a rendu le premier admirateur des qualités d'Achille, l'amitié le rend le plus zélé partisan des intérêts de sa gloire ; il sert la passion chérie de son cœur, & lui offre de plus, pour le séduire, tout l'attrait des vertus. Que de droits sur l'âme sensible de ce héros ! autant Agamemnon l'irrite & l'offense, autant Patrocle lui plaît & l'attache ; Achille aime & hait tout-à-la-fois avec transport, l'homme impétueux est vû dans ses extrêmes, Achille est connu tout entier. Ces personnages ne sont pas les seuls de l'Iliade qui correspondent entre eux, tous y sont disposés avec intelligence, & pour y produire des effets différens : parmi tant de guerriers que l'amour de la gloire échauffe, la sagesse eut-elle pû jamais se faire entendre, si Homère ne lui avoit donné pour organe Nestor, à qui ses longues années concilient un respect que la sagesse, dénuée de cet avantage, souvent n'obtient pas. Les vûes détournées & politiques d'Ulysse forment une nouvelle contrariété pour le caractère d'Achille ; l'homme habile veut s'approprier les succès, en y tendant par la voie des conseils & des délibérations ; le héros ne connoît que la voie des armes, où les plus grands honneurs lui sont réservés. Que dirons-nous de cette foule de guerriers recommandables, mais inférieurs à Achille ? il est au-dessus d'eux comme un colosse qui les presse, & leur vertu, impatiente de se voir surpassée, réagit sans cesse

contre lui, & ne tend qu'à lui ravir toute supériorité. Ainsi tous les personnages du poëme influent les uns sur les autres, & se prêtent mutuellement le mouvement & la chaleur. De cette sage combinaison, de cet arrangement merveilleux que résulte-t-il? toutes les passions à la fois, dont l'Iliade est d'un bout à l'autre comme la lice & l'arène; orgueil, ambition, vengeance, envie, férocité, tendresse, tout ce que le cœur humain a de penchans qui le dominent, ce qu'il éprouve d'affections qui le tyrannisent, tous les mouvemens convulsifs de l'ame qui la tourmentent, la brisent & la déchirent; de ces moyens puissans il n'en est aucun qu'Homère ait négligé, & le succès avec lequel il les emploie lui mérite par excellence le titre de Poëte dramatique.

Si l'amour n'est entré pour rien dans la composition de l'Iliade, ce n'est point sans raison, sans doute, qu'Homère l'en a exclu; ce point mérite quelques réflexions. Les Anciens, long-temps même après Homère, & dans le temps où le luxe & les arts devoient amollir leurs mœurs, n'ont point connu la galanterie, ou la connoissant ils ont dédaigné de la peindre; dans leurs ouvrages l'amour est représenté comme fureur, & ce sentiment despotique dans l'ame qu'il domine, y tient en silence toutes les autres passions, ou les en bannit entièrement. Les François, différens dans leurs idées, ont associé l'amour à d'autres passions; il ne m'appartient pas de décider si cette union est délavouée par la Nature, & si les auteurs qui l'ont tentée n'ont pas dépeint des goûts plutôt que des passions; mais pût-elle s'admettre en certains cas, il en est d'autres où il faut la rejeter. Ce n'est point dans le moment d'une expédition périlleuse qu'il faut offrir un guerrier amoureux: eh! qui ne sent que la molle impression de l'amour sur nos ames, détruit la vigoureuse activité nécessaire pour s'élever aux grandes entreprises; pour un cœur qui aime, la gloire n'est plus rien. Si vous faites triompher l'ambition du héros, son amour ne trouve plus en moi ni croyance, ni pitié; l'amour l'emporte-t-il? le héros s'avilit, c'est Antoine fuyant avec Cléopâtre, ce sont les guerriers du Tasse suivant en foule Armide; je ris de leur

puffillanimité, je la méprise; Renaud ne m'intéresse que parce qu'il est loin du camp de Godefroi, & que je le vois dans une isle où tout inspire le charme de l'amour & justifie sa foiblesse; mais arraché à ce charme & rendu à la gloire, le nom d'Armide occupe-t-il son cœur? non; l'honneur l'appelle, il y vole, & ne conserve plus de ses égaremens passés qu'un sentiment de honte & de remords. D'après ces observations, Homère n'a pu donner à ses héros le sentiment de l'amour; pour y suppléer, & ne point priver son poëme du charme intéressant attaché à ces besoins de l'ame qui nous rapprochent les uns des autres, au défaut de l'amour il emploie l'amitié; mais placé dans le cœur d'Achille, ce sentiment y devient passion, ce cœur est le foyer où tout s'allume. Ainsi Homère concilie les convenances les plus délicates avec l'intérêt le plus vif, & c'est dans ses caractères qu'il trouve les ressources nécessaires pour cet accord difficile.

Dans l'analyse raisonnée que nous avons faite de l'Iliade, nous avons observé d'abord l'heureux choix des caractères, ensuite leur disposition non moins heureuse, par le moyen de laquelle ils s'animent d'eux-mêmes, & produisent des passions; de celles-ci naissent les actions; & sans entrer là-dessus dans un plus long détail, la première partie de l'Iliade n'est que le courroux d'Achille, & les effets qu'il produit; la seconde n'est que le tableau de sa tendresse pour Patrocle, qu'il laisse à regret partir pour le combat, qu'il pleure ensuite amèrement, & qu'il venge enfin en héros sur les Troyens & sur Hector même, qu'il précipite au tombeau. Mais si, de deux passions ainsi ménagées, Homère a su tirer un poëme tout entier, pourquoi ces mêmes passions ne fourniront-elles pas au développement des différens points de l'Iliade, & n'en feroient-elles pas autant de drames intéressans? Eh, que sont donc les sujets de nos plus belles tragédies, dépouillés des détails qui les relèvent & vus comme de simples canevas? qu'est le sujet d'Athalie, dans Josèphe ou dans les livres Saints? un fait ordinaire qui n'étonne ni n'intéresse, le couronnement d'un Roi rétabli sur son trône par la mort de l'usurpateur qui le lui avoit ravi: mais cet usurpateur est une femme grande, vindicative, impérieuse;

ce Roi est un enfant dont les vertus reçoivent un lustre de la foiblesse de son âge; celui qui le soutient est un Prêtre saint, que le zèle de Dieu échauffe & inspire; c'en est assez pour rendre ce sujet tragique, & le seul développement de ces caractères produit, sous la plume de Racine, la merveille du genre dramatique. De même, dans l'Iliade, que de sujets de tragédie énoncés brièvement, obscurément indiqués, parce que les diverses parties en sont décousues, & dispersées dans la masse totale du poëme. L'épopée elle-même est une tragédie, une grande action, que le Poëte doit conduire à sa fin; il retarderoit sa marche & s'éloigneroit du but, s'il s'appesantissoit sur chacun des évènements accessoires qui s'offrent à lui sur sa route; il ne fait que les toucher d'une main légère; c'est le Pactole, qui en suivant son cours, dépose sur ses rives des trésors sans nombre, ils y sont épars, c'est à l'observateur de les recueillir, pour en former une masse précieuse.

Avant de prouver, par des exemples, que les poëmes d'Homère contiennent des sujets de tragédie, examinons dans ces poëmes la partie du discours, & justifions l'éloge que ce Poëte a reçu, d'être pour cette partie le plus dramatique de tous les Poètes.

C'est Pope qui l'a dit, & cette autorité d'un homme célèbre, rempli de l'Iliade qu'il a traduite avec succès, semble faite pour porter conviction avec elle; cependant il est satisfaisant & utile de discuter le jugement des grands hommes, & de pénétrer l'esprit dans lequel ils ont prononcé. Montelquieu reproche à Tite-Live d'orner de trop de fleurs les discours qu'il prête à ses héros; Homère, dit-il, plus habile, ne cherche qu'à faire agir les siens; il pouvoit ajouter, & s'il les fait parler c'est avec simplicité: cette simplicité, en effet, est remarquable dans Homère, & elle est indubitablement un des caractères primitifs du discours dramatique.

Dans les ouvrages où le Poëte se montre à découvert, il ne reçoit de loix que de son génie; le moment de l'inspiration l'emporte, & la poésie, ce langage des Dieux qu'il parle, devient à son gré tendre ou légère, sérieuse ou sublime. Ainsi l'Épopée

a pris un ton différent, dans les deux ouvrages de ce genre sortis de la plume d'Homère; l'Ode, qui reçoit de Pindare un caractère de force & d'enthousiasme, n'offre, dans Anacréon, que des graces naïves & badines; & l'Élégie enfin, qui avoit exprimé les transports d'Ovide amoureux & content, exprima bien-tôt après la tristesse d'Ovide exilé de sa patrie. Dans la tragédie le Poète n'est rien, tout son art consiste à s'y cacher, à se transformer entièrement dans les personnages qu'il met sur la scène: s'ils sont libres de soins, ils n'ont qu'à énoncer avec simplicité leurs idées; s'ils sont dans la crise de la passion, ils doivent en parler le langage éloquent; deux parties du discours dramatique qu'il faut étudier dans Homère. Parcourrons-nous ici les deux poèmes, pour y monner également par-tout l'extrême simplicité avec laquelle ses interlocuteurs s'expriment! sur mille exemples il suffit d'en choisir un qui la rende sensible: dans le Réveil des chefs, au dixième livre de l'Iliade, le dialogue rend avec la plus grande naïveté la surprise de ces guerriers, dont au milieu de la nuit on trouble le repos. Remarquons, en passant, qu'Homère peint jusqu'à l'attitude dans laquelle plusieurs d'eux s'éveillent, & dans un moment intéressant, cette circonstance devient intéressante elle-même. Dans l'Iphigénie grecque, le réveil du vieillard qu'Agamemnon appelle, est une imitation de celui d'Homère, & l'on y remarque la même simplicité; le vieillard semble un instant combattre avec le sommeil, entré sur la scène il s'assure, par le cours des astres, si la nuit est avancée: tandis que ces observations l'occupent, Agamemnon, ce père infortuné, plein des soins cuisans qui l'ont arraché au sommeil, à la lueur d'une lampe, écrit à Clitemnestre d'éloigner Iphigénie de l'Aulide: à peine cette résolution a pris place en son ame, le souvenir de ses devoirs vient l'y combattre, il déchire sa lettre; bien-tôt après il la récrit de nouveau, puis la déchire encore. Le vieillard étonné le considère & l'interroge: *ah, vieillard*, lui dit alors Agamemnon en pleurs, *que tu es heureux, & que j'envie ton sort!* Si ces détails sont sans beauté, la vérité n'a donc plus de charmes au théâtre.

Les tragiques Grecs, mais Euripide sur-tout, semblent avoir recherché, dans leurs ouvrages, cette simplicité dont Homère étoit pour eux le modèle. Ce seroit peut-être une observation curieuse à faire, de remarquer dans les tragiques modernes l'éclat, la pompe & les figures dont l'épopée se pare, tandis que le père des épiques, Homère, se dépouillant lui-même de ses ornemens, se réduit au ton simple du drame, dès que ce n'est plus lui qui parle. Au théâtre françois souvent les drames entiers, mais toujours au moins les premières scènes, qui n'ont pû recevoir du sujet l'intérêt & la chaleur, sont embellies de tout l'éclat du style & des richesses de la poésie. Sans attaquer un usage que l'autorité des grands maîtres a rendu respectable, on pourroit, à l'exemple des Anciens, tenter un dialogue moins brillant & plus vrai; l'effet en seroit plus *un* avec les impressions tragiques qui doivent suivre, & au lieu que le charme des vers ne fait qu'amuser l'oreille & flatter l'imagination, la tragédie, dans un dialogue vrai, commenceroit ses grandes opérations; elle placeroit le spectateur au théâtre, l'uniroit au sujet, & par-degrés le prépareroit aux coups terribles de son art, sous lesquels elle doit à la fin l'abattre.

Ne laissons point échapper, dans Homère, la convenance parfaite des discours avec l'âge, le caractère & les talens de ceux qui les tiennent. Les députés de l'armée ont à triompher du ressentiment d'Achille; Ulysse prend le premier la parole, & parle en homme habile, qui sent & saisit les foibles du héros; il connoît sa fierté: « Agamemnon, lui dit-il, t'a outragé; il s'en repent & t'offre, en réparation, son repentir, ses trésors, des villes puissantes de son Empire, & son alliance. » Ulysse fait qu'Achille est sensible: « Hélas, lui dit-il, lorsque Pélée te vit partir pour ce rivage, & t'embrassa pour la dernière fois, ce sage vieillard, en te recommandant aux Dieux, te recommanda sur-tout à toi-même de surmonter tes passions, & de triompher de ta colère. » Ulysse fait qu'Achille, avide de gloire, doit être tenté d'une expédition qui promet des succès peu communs: « Il n'est point de Grecs, lui dit-il, en état de repousser Hector, secondé des Dieux; parois & humilie la fierté de ce Troyen ».

Tel est, dans Homère, le discours de l'homme éloquent; il descend dans le secret du cœur, & certain des grands intérêts qui le dominent, il met en œuvre ces mobiles puissans; il soulève toutes les passions contre celle qui nuit à ses desseins, & dans ce combat tumultueux, le héros battu de ses propres forces, & tourmenté intérieurement, ne doit qu'à l'extrême fermeté de son ame l'avantage d'échapper à l'éloquence victorieuse qui le poursuit. Voyons la réponse d'Achille; c'est un autre homme qui parle, c'est un ton différent. « Ulysse, tu vas » connoître mes vrais sentimens, car je hais à l'égal de l'enfer » l'ame basse qui se déguise; les trésors d'Agamemnon ne me » sont rien, je suis Roi, mon Empire me suffit, mille autres, » ainsi que lui, brigueront l'honneur de s'allier au sang de Thétis, » je ne m'unis point à ce que je hais; il m'a outragé, le ressentiment vit en mon cœur, Agamemnon périt, rien ne me retient plus ici, je pars pour la Thessalie. » Achille joint à ces traits une ironie piquante, qui convient à son orgueil, & à son courroux satisfait. Le vieillard Phénix doit-il le solliciter à son tour, il emploie les moyens propres de son âge, il presse, il prie, il remet sous les yeux du héros le zèle avec lequel il éleva son enfance. Ces retours sur le passé sont d'un grand pouvoir sur une ame tendre; Euripide s'en est servi dans le discours d'Iphigénie à son père: « Hélas, lui dit-elle, la première née de tous vos enfans; lorsque vous me teniez dans » vos bras, plein alors d'une tendresse paternelle, vous me promettiez qu'un himen heureux embelliroit un jour ma destinée; » mon père, le temps de cet himen est venu, vous me conduisez à l'autel pour y périr. » Tel est le langage attendrissant de la simple nature; Homère l'a saisi, les tragiques Grecs l'ont imité, & ce ton de vérité est le sceau de l'immortalité pour leurs ouvrages, parce que la Nature est invariable, & que dans tous les temps l'homme, formé pour les mêmes affections, sera susceptible des mêmes plaisirs.

Nous avons examiné le dialogue lent & tranquille tel qu'il sert dans l'exposition, tandis que le Poète lie sourdement entre eux les fils de l'intrigue, & prépare les grands événemens qui doivent

doivent mettre en jeu les passions. Cet instant arrivé, la scène change, l'ivresse y succède au calme, & le dialogue devenu le langage des passions, doit participer à cette ivresse, & la porter dans l'ame des auditeurs. Horace, en peu de mots, enseigne l'art d'exprimer les vives affections de l'ame, c'est de s'en pénétrer. Rien ne parle au cœur que le cœur même; les passions endormies dans l'ame du spectateur, y restent insensibles aux éclats de l'esprit & de l'imagination, elles attendent le cri de la passion pour s'éveiller; semblables aux Euménides d'Eschile, qui sourdes aux imprécations de la Pithie, ne répondent qu'à l'ombre de Clitemnestre, qui sort du tombeau pour les appeler; mais à ces accens de la mort, qui lui sont familiers, le chœur s'éveille plein des sentimens de fureur qu'un organe puissant vient de lui communiquer.

On ne peut se cacher que dans les ouvrages modernes, où règne tant de sagesse & de régularité, ces qualités n'y soient; le plus souvent, aux dépens de la chaleur; les ouvrages créés dans des temps plus reculés, & où le génie a eu son effort plus libre; offrent quelquefois plus de défauts; mais aussi plus d'enthousiasme & de chaleur. Cette chaleur est principalement attachée aux écrits d'Homère, & sans doute il la doit à l'expression crüe, mâle & vigoureuse des passions: qu'il emploie; chez lui l'esprit & l'imagination, sous prétexte d'embellir leur langage, ne le déparent jamais. Voyez la dispute d'Achille & d'Agamemnon, au premier livre de l'Iliade; ce n'est point sur le ton d'une éloquence apprêtée que ces héros y expriment leur courroux; la passion ne connoît point d'apprêts; elle est brusque & dure dans son expression, outrée & excessive dans ses vûes, déréglée & sans suite dans ses idées; c'est ainsi qu'Homère la fait parler. Dans les disputes qui s'élèvent sur nos théâtres entre des héros, l'orgueil joue souvent le rôle de la fureur; les concurrens y relèvent avec fierté leurs prérogatives, & tâchent de se montrer supérieurs les uns aux autres: dans l'Iphigénie françoise la dispute d'Achille & d'Agamemnon, toute imitée qu'elle est d'Homère, fait voir plus de grandeur & de dignité que d'emportement & de fureur: il semble que le génie françois

craine de se livrer à des mouvemens trop impétueux, il donne un frein à la passion & en ralentit la marche, ce n'est plus qu'un coursier qui se déploie avec orgueil sous la main qui le conduit; dans Homère il a rompu tout lien, il s'élance & l'œil ne le suit pas. Je fais qu'on a fait reproche au poète Grec des injures que ses héros s'adressent réciproquement; mais outre qu'il paroît injuste de décider du peu de noblesse que ces injures avoient dans la langue, pour justifier Homère de ce reproche, ainsi que de mille autres qu'on lui fait, il est un sûr moyen, c'est de consulter la Nature. Je ne parle point des hommes du temps héroïque, tels qu'Agamemnon & Achille, qui faits à des mœurs simples & sauvages, ignoroient les raffinemens d'une politesse souvent puérile; je parle de l'homme le plus civilisé, s'il entre en fureur, quel est en lui le premier mot de la passion? l'invective; Homère, en l'employant, n'a donc blessé tout au plus que les convenances: mais est-ce à nous de juger quelles étoient les convenances chez les Grecs? & notre minutieuse délicatesse nous fera-t-elle condamner légèrement l'énoncé libre & hardi des passions, tel que la Nature le prescrit, & tels que les Grecs l'ont approuvé sans doute?

Remarquons encore que les passions, suivant les circonstances, se trouvent portées à différens degrés de vivacité, que le Poète habile doit faire sentir; Homère l'a fait. Achille retiré dans son camp, plein de cette haine forte qui a jeté des racines profondes dans son ame, n'injurie pas les Généraux, il les refuse; l'ironie même, qui trouve place en son discours, annonce une ame tranquille, qui hait de sang froid. Lorsque ce même Achille voit avancer les deux hérauts qui viennent lui ravir Briséis, quoique cet instant soit sensible à son cœur, il n'y éclate pas en injures, il menace: « Les Grecs périront, dit-il, Agamemnon m'appellera pour les secourir, il ne me trouvera plus. » Mais lorsqu'Agamemnon & Achille sont en présence, & que leur haine, exprimée par le discours, le geste & le regard, s'allume de plus en plus de part & d'autre & passe à la fureur, alors elle n'a plus que des invectives pour se

soulager; & faute de cette expression, Homère eût manqué le dernier degré de la passion.

De l'expression de la colère passons à celle de la douleur, Homère n'y sera pas moins vrai; car son génie vaste & fécond, son ame souple & maniable, se prête aux diverses affections, & fait également les éprouver & les rendre. Rien de si rare, pour l'observer en passant, que cette flexibilité du génie: chaque auteur naît avec une propension qui le porte à exprimer certains sentimens, & qui semble lui interdire l'expression de tout autre. Corneille, trop plein de l'indépendance & de la fierté républicaine, concevoit mal un état de foiblesse, où l'ame amollie & énervée se laisse lier à un joug aimable; il a mal peint l'amour: Eschyle, qu'à bien des égards on peut lui comparer, met de la force par-tout, & n'excelle que dans les endroits qui en exigent. Racine, & Euripide son modèle, ont reçu, du caractère dominant de leurs ouvrages, les épithètes de tendre & de pathétique. Personne jusqu'à présent n'a osé désigner Homère par une épithète qui indiquât les qualités dominantes de son génie; celle qui lui conviendrait le mieux, est celle qui en peindrait l'universalité. Remarquons toujours dans Homère son exactitude à graduer la vivacité des sentimens selon les caractères & les circonstances. Dans Chrysès, au premier livre de l'Iliade, on ne voit qu'une douleur douce & tranquille, c'est que le vieillard se flatte d'obtenir sa fille, sans cet espoir il ne se fût point rendu au camp des Grecs; il faut donc que cet espoir perce à travers sa tristesse, c'est comme un fond lumineux qui éclaire la teinte obscure de la douleur. Dans les adieux d'Andromaque, le ton de la douleur est différent, ce n'est plus l'espérance, c'est l'inquiétude qui y domine; de-là naît le trouble intéressant d'une épouse affligée, qui prévoit & ressent tous les maux d'un funeste avenir. Priam est aux pieds d'Achille, ici je vois une douleur forte & amère, telle qu'elle convient à un vieillard dont l'espoir le plus doux est d'enfouir un fils qu'il a perdu pour jamais. Lorsqu'Achille apprend la mort de son ami, ce coup opère en lui le déchirement convulsif d'une ame toute sensible; c'est le dernier degré de la douleur, elle ne

profère plus de paroles, elle pleure, elle crie, elle se désespère; Achille se roule sur la poussière, il s'arrache les cheveux & veut se percer. Je crois pouvoir citer ce silence éloquent comme une expression énergique de la désolation portée à son dernier excès: cette expression depuis a passé sur la scène grecque, & y a produit le trouble le plus violent; c'est à nous, qui ne l'admettons point sur notre théâtre, de convenir qu'elle est dans la Nature, de la respecter dans les ouvrages de nos maîtres, & de leur envier peut-être le droit heureux qu'ils avoient de s'en servir.

Un examen plus long me feroit passer les bornes prescrites à ce discours: pour donner à ces réflexions une force nouvelle, tirée de l'exemple, je puis y joindre une version du dernier livre de l'Iliade en tragédie; si ce morceau renferme quelques beautés, il confirmera ce que j'ai avancé sur Homère, qu'il doit être regardé comme le plus ancien des Poètes tragiques, & que ses ouvrages, bien médités, feront une source féconde de beautés appartenantes à la tragédie.



M É M O I R E S U R L E S M É R O V I N G I E N S .

Par M. GIBERT.

LORSQUE je lus à l'Académie, en 1746, mon Mémoire sur les Mérovingiens, je ne le présentai que comme l'esquisse d'une discussion plus approfondie, que je m'étois proposé de donner sur ce point de notre histoire, après que j'aurois recueilli les avis que l'on voudroit bien me donner dans la Compagnie. M. Fréret me fit, par écrit, des observations auxquelles je me contentai pour lors de répondre de vive voix : l'Académie parut satisfaite de mes réponses, puisqu'elle décida que mon Mémoire, tel qu'il étoit, seroit lu à l'ouverture publique de ses séances. Il a depuis été imprimé dans le recueil de l'Académie, avant que j'eusse pû lui donner la forme & l'étendue qu'il devoit avoir, & l'on a ajouté à la suite les observations de M. Fréret, à la fin desquelles on a annoncé que l'on mettroit ma réponse à ses observations dans quelques-uns des volumes suivans. C'est pour satisfaire à cette parole que je présente aujourd'hui ce nouveau Mémoire, dans lequel j'ai non seulement refondu le premier, mais encore renfermé la solution de toutes les objections que M. Fréret m'avoit proposées; non pas à la vérité en y répondant directement, mais en établissant par assertion, sur chacun des points qu'il avoit traité, l'opinion contraire à celle qu'il a soutenue. J'ai pris ce parti soit afin d'éviter le ton polémique, qui n'est pas toujours propre à fixer l'attention, soit parce que c'étoit la forme que M. Fréret avoit cru devoir donner à ses observations; je me suis seulement prescrit le même ordre qu'il y a suivi, afin qu'on pût comparer plus aisément mes opinions avec ses remarques, & s'assurer de la justesse des unes ou des autres.

Ainsi j'examinerai d'abord si l'on connoît l'époque de l'usage du nom de Mérovingiens; je discuterai ensuite les rapports de

Lû aux mois
de Janvier &
Fév. 1759.

ce nom avec celui dont je crois devoir le faire dériver; & enfin j'exposerai les conformités & les relations qu'il y a entre les Francs & les peuples chez qui je trouve le Prince auquel je fais remonter le nom & l'origine de la première race de nos Rois.

ARTICLE I.

Remarques sur l'époque de l'usage du nom de Mérovingiens.

L'ORIGINE du nom de Mérovingiens m'a paru tellement liée à l'origine de notre Nation, que j'ai pensé qu'elle avoit été jusqu'à présent trop négligée, & qu'il pouvoit être utile & intéressant de l'examiner.

Je sais qu'on la rapporte communément à Mèrouée, le troisième de nos Rois depuis Pharamond, & l'aïeul du grand Clovis; mais sur quel fondement peut-on donner à ce Prince la gloire d'avoir communiqué son nom à nos premiers Rois, & même à toute la Nation? le nom de Mérovingiens étoit connu & en usage avant lui en Germanie; Mèrouée n'est lui-même ni le chef de notre première race, ni le fondateur de la monarchie; enfin aucune circonstance, aucun trait caractérisé ne distingue son règne de celui de ses prédécesseurs ou de ceux qui lui ont succédé. D'ailleurs cette opinion mise en vogue par des légendaires ou des compilateurs, dont les ouvrages, remplis de fables ou d'erreurs, servent à remplir, tant bien que mal, les vuides que l'ignorance & la barbarie ont laissés dans les commencemens de notre histoire, manque tout-à-la-fois de faits & de raisons qui puissent l'appuyer, & de garans qui puissent suppléer à ces raisons; & si elle se trouve si généralement adoptée, il y a lieu de croire que c'est apparemment parce que personne ne l'a encore sérieusement approfondie.

Qu'il me soit donc permis d'en proposer une autre, que je crois mieux fondée & plus sûre; elle fait remonter l'origine & le nom de la famille Mérovingienne à un Prince qui fonda un royaume en Germanie du temps d'Auguste, & dont la famille,

célèbre & chérie par les Germains, donna long-temps des Rois à ces peuples. C'est cette opinion dont j'entreprends aujourd'hui d'exposer les preuves; & je dois d'abord examiner si l'on sait en quel temps a commencé l'usage du nom de Mérovingiens.

Le plus ancien ouvrage, de date certaine, où se trouve le nom de Mérovingiens, est l'abrégé de Grégoire de Tours, qui porte le nom de Frédégaire le Scholastique; l'auteur raconte que la mère de Mérouée se baignant un jour au bord de la mer, fut attaquée & poursuivie par un monstre marin, & que ce monstre devint père de Mérouée, du nom de qui, ajoute-t-il, les rois des Francs s'appellent depuis Mérovingiens: *a quo reges Francorum postea Merovingii vocantur*. Cet abrégé a été composé l'an 641; c'est ce qu'a très-bien prouvé D. Ruinart, après Adrien de Valois, le Cointe & plusieurs autres Savans; & tous ont observé qu'on devoit distinguer l'ouvrage de Frédégaire, qui finit cette année-là, de celui de ses continuateurs, qui va jusqu'en 752; faute d'avoir fait cette distinction, on avoit cru autrefois que Frédégaire n'avoit écrit que sous la seconde race; cette erreur seroit d'autant moins tolérable aujourd'hui, qu'on a des manuscrits de l'abrégé de Frédégaire écrits plus de cent ans avant Pépin, au temps même de Frédégaire, vers l'an 650; tel est celui qui étoit dans la bibliothèque du collège de Clermont, & qui a appartenu au P. Sirmond. Avant que l'on connût ces manuscrits, le P. le Cointe avoit conjecturé que ce qui est dit des Mérovingiens avoit été ajouté, dans l'abrégé de Frédégaire, depuis la seconde race, par des interpolateurs; mais sa conjecture est pleinement détruite par le manuscrit du P. Sirmond, où le passage dont il s'agit se trouve tout entier. D. Ruinart en a fait, dans son édition, une remarque expresse, que les auteurs du recueil des historiens de France ont conservée: *Falsam esse hanc viri eruditi conjecturam ex eo patet quod hic locus integer habeatur in codice Claromontano, qui ab annis mille sub primâ Regum nostrorum stirpe descriptus est*.

Il ne faut pas, au reste, être étonné qu'on trouve ce nom si tard dans l'histoire, ni en conclurre que l'usage n'en a commencé qu'alors, d'autant plus que Frédégaire ne nous le présente

pas comme un nom nouvellement inventé, mais au contraire comme un nom usité depuis long-temps.

Avant Grégoire de Tours, qui a composé son histoire à la fin du VI.^e siècle, c'est-à-dire cinquante ans avant Frédégaire, nous n'avons point d'auteur qui ait écrit à dessein sur les Francs; ceux qui en avoient pû écrire quelque chose avant lui se sont perdus, & si d'autres ont fait mention de nos ancêtres, ce n'a été qu'en passant, & sans nous rien apprendre de ce qui pouvoit le plus nous intéresser dans leur origine & dans leurs antiquités. Grégoire de Tours même n'est venu jusqu'à nous qu'avec bien des lacunes, & tronqué ou interpolé en plusieurs endroits, en sorte qu'il ne faudroit pas décider qu'il n'a rien dit des Mérovingiens, sur le fondement que nous n'en trouvons réellement rien aujourd'hui dans les manuscrits, ni dans les éditions de son histoire; au contraire, de ce qu'il en est parlé dans un abrégé de cette histoire, composé cinquante ans après, on pourroit, avec plus de vrai-semblance, conclurre qu'il en avoit aussi dit quelque chose.

*Inscriptio vite
Johann. abbatis
Reomaens. præ-
fixa in cod. Fos-
satenf. Recueil
des hist. de Fr.
t. III, p. 708.*

Le second auteur où nous trouvons le nom de Mérovingiens est Jonas, moine de Bobio; il étoit né à Suze en Italie, dans un temps où cette ville étoit encore de la domination des rois François; d'ailleurs le séjour qu'il fit en France, à la cour de Clotaire III, & les commissions dont il y fut chargé, ne permettent pas de le regarder comme étranger: il est mort en 665. La manière dont il emploie le nom de Mérovingiens n'annonce pas, à beaucoup près, que ce fût un nom qui ne fût point encore reçu chez les Francs, & dont l'usage fût nouveau, puisqu'il le met dans la bouche d'un roi François, & dans celle de ses courtisans, en 612.

*In vita S.ⁱ Co-
lombani. Recueil
des hist. de Fr.
t. III, p. 482.*

Il raconte, en effet, qu'après que Théodébert eut été défait par Théodéric ou Thierry II, S.^t Colomban ayant abordé ce Prince, lui proposa de se faire moine; Théodébert & ses courtisans trouvèrent la proposition ridicule, & ils disoient, ajoute Jonas, qu'on n'avoit jamais ouï dire qu'un roi Mérovingien fût descendu volontairement du trône pour se faire moine. Il n'y a certainement personne qui ne juge, sur un pareil récit, que

que le nom de Mérovingiens étoit alors déjà ancien & usité dans la Nation.

Le troisième auteur connu qui ait parlé du nom de Mérovingiens, est celui qui a écrit les Gestes des rois de France; il a composé son ouvrage l'an 720, trente-deux ans avant le règne de Pépin : en faisant remonter à Mérouée, père de Childéric, l'origine du nom de Mérovingiens, il donne ce nom formellement pour fameux : *a Meroveo.... celebre nomen, reges Francorum Merovinchii nuncupati sunt*. Il n'en faudroit pas, je crois, davantage pour montrer combien il est absurde de reculer jusqu'à la seconde race le premier usage du nom que des auteurs François, qui écrivoient sous la première, citent avec l'épithète de fameux, *celebre nomen Merovinchii*.

Entre les autres auteurs qui ont nommé les Mérovingiens, je n'indiquerai plus que l'auteur d'une formule qu'on trouve dans quelques exemplaires de nos anciennes loix, parce qu'il est certainement renfermé dans les termes de la première race, & que très-probablement il est beaucoup plus ancien qu'aucun de ceux que j'ai nommés jusqu'à présent. Cette formule est à la tête du corps de loix que Thierry I, fils du grand Clovis, fit rédiger & promulgua pour ses sujets Francs, Allemands & Bavares, qui fut depuis revû & approuvé par Childebert & par Clotaire ses frères, & enfin réformé encore & perfectionné par Dagobert I^{er}, comme on l'apprend des préfaces qu'on y a mises, & qui ont été faites ou rajustées pour les différentes éditions qu'en donnèrent ces Princes, dont le dernier mourut en 638. Ce que je dis ici de ces éditions, sur la foi des préfaces qui les précèdent, est important pour faire connoître que la formule dont il s'agit se trouvant dans ces éditions, & faisant en quelque sorte corps avec elles, doit être rapportée au plus tard au règne de Dagobert, & pourroit bien être de celui de Thierry I.

C'est à la suite des préfaces qu'est cette formule, & elle en est distinguée quant à la forme & quant au fond : quant à la forme, car elle est non seulement hors de ligne, mais encore imprimée en caractères différens, italiques dans quelques

éditions, majuscules dans d'autres, comme une énonciation solennelle & authentique du genre, de l'autorité & de la publication des loix qui la suivent. Quant au fond, elle n'a aucune liaison avec ces préfaces pour le sens & la suite du discours; les préfaces finissent par une réflexion sur l'objet & l'utilité des loix en général, & la phrase qui contient cette réflexion a un sens complet; la formule est ensuite conçue en ces termes: *Hoc decretum est apud Regem & Principes ejus, & cunctum populum Christianum, qui infra regnum Merwungorum consistit*; c'est-à-dire, *Voici ce qui a été réglé & arrêté devant le Roi, devant les Seigneurs du Roi, & devant tout le peuple Chrétien qui est dans le royaume des Merwungiens*. Il est évident que ces mots ne demandent & ne supposent rien qui les précède, & annoncent seulement les loix qui doivent les suivre.

Quand cette formule, au reste, appartiendrait aux préfaces, elle n'en seroit peut-être pas moins ancienne; car je crois que ces préfaces ont été composées & jointes à ces éditions au moment même qu'elles ont été données, ayant été seulement rajustées, comme j'ai dit, pour chacune, avec des additions convenables; du moins la formule seroit toujours de la première race, comme en sont toutes ces préfaces, car la plus récente a été faite pour l'édition de Dagobert, dans un temps où elle avoit encore cours, *quæ usque hodie perseverat*. Or dès le commencement de la seconde race cette édition fit place à une nouvelle, que Charlemagne lui substitua en 798, ou, suivant un manuscrit de la loi Salique, en 768 (a), dans l'année en laquelle il comença à régner, au mois d'octobre.

Il y a lieu d'être étonné qu'on ait donné ces préfaces & cet intitulé pour l'ouvrage de quelque étranger, sous prétexte qu'ils sont à la tête d'un recueil de loix étrangères; car outre que rien n'empêcheroit encore qu'un François eût donné un semblable recueil, est-il possible d'ignorer ou de dissimuler qu'avec les loix des Allemands & des Bavares, le recueil dont il s'agit,

(a) On lit, dans les manuscrits, 768, 778 & 798; M. Baluze s'est déterminé pour 798, parce qu'il est dit que ce fut en la sixième indiction; mais l'an 768 concourt aussi avec une sixième indiction.

contient aussi celle des Francs, & a été rédigé & publié par l'ordre & sous l'autorité de leurs Rois? d'où il seroit sans doute bien plus naturel de conclure que ce sont des François qui y ont travaillé. Voici comme s'en explique une de ces préfaces: *Theodoricus rex Francorum..... jussu conscribere legem Francorum, Allamannorum & Bajoariorum..... Post hæc Childébertus rex inchoavit corrigere, sed & Chlotarius rex perfecit. Hæc omnia Dagobertus rex gloriosissimus..... renovavit.* Je ne puis m'empêcher de remarquer sur ces mots, que l'épithète *gloriosissimus* jointe au nom de Dagobert, & qui ne l'est point au nom d'aucun de ses prédécesseurs, prouve toute seule que ce Prince étoit alors encore vivant, & par conséquent que cette préface, qui est la plus récente, a été composée avant l'an 638.

Il est donc hors de doute que c'est au temps de la première race, & par des auteurs François, qu'a été employé le nom de Mérovingiens dans la formule qui est à la tête d'un recueil de nos anciennes loix; & j'ai eu raison de joindre cette formule aux passages des Gestes des rois Francs, du moine de Bobio, & de l'abrégiateur de Grégoire de Tours.

De tout ce que je viens d'exposer, il résulte que nous trouvons le nom de Mérovingiens chez les Francs dès le moment où les Francs ont eu des historiens, & qu'alors nous ne le trouvons pas comme un nom singulier & nouveau, mais comme un nom célèbre & ancien, qui distinguoit la famille de leurs Rois, & qu'on donnoit même quelquefois à toute la Nation (b): car c'est en ce dernier sens qu'il est pris dans la formule de la loi Salique, comme le remarque très-bien M. Eccard, dans son savant commentaire sur cette loi; & par-là on voit qu'il est impossible de supposer que ce nom ne s'est mis en usage que sous la seconde race, & pour distinguer la race éteinte de la régnante, puisque ce nom étoit usité & fameux plus de cent ans avant que celle-ci parvint au trône.

Il seroit également impossible de ne dater l'usage de ce nom

(b) Il y a aussi beaucoup d'auteurs des 1^{er} & 2^{es} siècles qui le donnent aux Francs en général, | comme Hincmar, Sigébert de Gemblours, &c.

que du moment où les historiens l'emploient, puisqu'encore une fois ils l'emploient comme un nom déjà célèbre & ancien; d'ailleurs l'argument négatif, tiré du silence des écrivains antérieurs, seroit ici d'autant moins proposable, qu'il ne nous reste point d'auteurs qui en aient pû parler avant ceux que nous avons cités.

Ainsi tout ce qu'on fait & tout ce qu'on peut affirmer à cet égard, c'est que ce nom étoit très-ancien chez les Francs, & l'on n'en peut rien dire de plus jusqu'à ce que son origine, mieux connue, en fixe l'époque à un temps ou à un autre, soit depuis l'établissement des Francs dans les Gaules, soit même auparavant.

Les premiers qui nous font connoître ce nom nous indiquent, comme je l'ai déjà dit, pour cette origine le nom de Mèrouée, aïeul du grand Clovis, & ils content à ce sujet la fable ridicule qui donne à ce Prince un monstre marin pour père. Dans tout cela je crois qu'il n'y a de certain & de constant qu'un seul point, qui est que le nom de Mérovingiens vient du nom de Mèrouée : mais ce Mèrouée étoit-il l'aïeul de Clovis, c'est ce que je crois pouvoir révoquer en doute par toutes les raisons que j'ai déjà marquées au commencement de ce Mémoire, & sur-tout 1.^o parce qu'à la fable près qu'on débite sur sa naissance, on ne cite aucune action, aucun trait mémorable de ce Prince qui ait pû lui mériter l'honneur de transmettre son nom à la postérité, & le lui mériter à lui plutôt qu'à Pharamond, qu'on prétend avoir fondé la monarchie, ou à Clovis, qui en a le plus étendu la gloire & la domination. 2.^o Parce que la famille royale des Francs étoit avant lui sur le trône, & avoit été choisie anciennement, comme la plus noble & la plus illustre de la Nation, pour lui donner des Rois (c); d'où il résulte qu'elle avoit avant lui un nom célèbre & distingué dans la Nation qui n'a pas dû s'oublier si-tôt. 3.^o Parce que long-temps avant lui le nom de Mérovingiens existoit dans la Germanie, où Ptolémée nous indique un peuple de ce nom dès le second

(c) *Juxta pagos vel civitates reges crinitos super se creavisse de primâ, & ut ita dicam, nobiliori suorum familiâ.* Greg. Turon. lib. II, cap. 9.

siècle de l'ère vulgaire, en sorte que s'il est patronimique, comme on ne peut guère en douter, il s'ensuivra qu'il y avoit eu d'anciens Rois dans ce pays qui avoient rendu le nom de Mèrouée fameux, & l'avoient donné à leurs descendans & à leurs peuples, comme le remarque Jean Aventin, dans l'explication des noms Allemands qu'il a mis à la fin de ses annales des Boïens, au mot *merbeg*. 4.^o Enfin parce que je crois en avoir découvert en effet un qui a réellement laissé son nom à sa famille & à ses sujets, & dont l'histoire se lie merveilleusement bien avec celle des Francs; ce sera au public à juger du mérite de cette découverte, que je me suis proposé de mettre dans tout son jour.

J'ai déjà observé qu'on citeroit vainement tous nos anciens Chroniqueurs en faveur de l'opinion commune, qu'ils n'ont tous fait que se copier les uns les autres sans examen & sans critique, qu'aucun n'a oublié la belle fable de la naissance de Mèrouée, & qu'en un mot leur nombre n'en doit pas imposer dans un siècle éclairé comme le nôtre.

Ce seroit une bien foible ressource de dire qu'Adon, l'un d'entre eux, mort en 874, a dû être informé de l'intention de ceux qui ont introduit l'usage du nom de Mérovingiens.

1.^o Personne n'ignore que le bon archevêque de Vienne n'a fait que copier l'auteur des Gestes dans tout ce qu'il dit des Francs; & si celui-ci est un mauvais garant qu'on n'oseroit citer, ses fables n'acquièrent pas, dans la copie, plus d'autorité qu'elles n'en ont dans l'original.

2.^o Quand même on ne dateroit l'usage du nom de Mérovingiens que du milieu du VII.^e siècle, il y auroit encore de-là jusqu'à Adon plus de deux cents ans, qui seroient bien suffisans pour avoir dérobé à sa pénétration l'intention des premiers auteurs de cet usage: enfin pour bien juger du mérite de son suffrage en pareille matière, & jusqu'où s'étendent ses connoissances & son discernement, on n'a qu'à consulter l'étymologie qu'il donne du nom de Cologne, presque immédiatement après celle du nom de Mérovingiens; il suppose que cette ville n'a été appelée Cologne que sous les enfans de Mèrouée, & dit qu'Égidius étant Patrice dans les Gaules, les Francs prirent Agrippine, &

l'appelèrent Colonie parce qu'ils y établirent leur colonie. Une pareille étymologie n'a besoin, sans doute, que d'être proposée, pour convaincre celui qui la donne d'ineptie, & pour ne pas permettre de s'en rapporter à lui sur des particularités obscures & peu connues de nos origines, lorsque sur des faits communs, certains & répétés dans tous les historiens, il montre tant d'ignorance & avance d'aussi étranges absurdités.

ARTICLE II.

Examen grammatical du nom dont est formé celui des Mérovingiens.

J'AI dit que l'ancien Mérouée auquel je rapporte le nom de Mérovingiens, est ce fameux Prince Germain qui nous est connu par l'histoire Romaine au temps d'Auguste & de Tibère, sous le nom de Maroboduus; ce n'est pas que j'aie jamais cru ou pensé que le nom de Maroboduus ait formé celui de Mérouée ou celui de Mérovingiens, ce qui seroit insoutenable & ridicule, & ne vaudroit pas seulement la peine d'être réfuté sérieusement; mais ce que je crois à cet égard, c'est que Mérouée, ou plutôt *Merwu*, est le nom Tudesque que les Latins ont rendu en leur langue par celui de Maroboduus. Il est vrai que le même nom Tudesque a été rendu autrefois en latin par celui de *Merweus*, mais ce sont des Romains contemporains d'Auguste qui l'ont latinisé de la première façon, & ce sont des Gaulois ou demi-barbares qui l'ont latinisé de la seconde, quatre cents ans après Auguste. On ne doit pas, je crois, être étonné après cela de la différence; ce qu'il y a de bien sûr, c'est que quelques différens que soient les sons & les lettres qui composent les noms de Maroboduus & de Meroveus, la forme latine dans laquelle ils nous sont présentés cache, au moins en partie, leur forme originale & Tudesque: or c'est cette forme originale & Tudesque qui peut seule décider de leur différence réelle: il faut donc tâcher de la découvrir, & pour cela analyser & résoudre ces deux noms suivant les règles de la grammaire & de la critique; commençons par celui de Maroboduus.

Ce n'est point ici un nom Tudesque mis grossièrement en latin par des écrivains qui fussent imparfaitement cette langue; ce sont les Romains même du siècle d'Auguste qui l'ont, pour ainsi dire, habillé à la latine; ce n'est point non plus un nom que les Romains n'aient connu que par quelques discours rapides & passagers des Germains; Maroboduus avoit vécu long-temps à Rome & à la cour d'Auguste, & depuis qu'il se fut élevé à la royauté dans sa patrie, il fut continuellement en relation de guerre ou de paix avec eux; en sorte qu'il est constant que son nom a dû leur être bien connu & bien familier, & qu'ils ne l'ont pas latinisé au hasard.

Il n'y a aucune difficulté sur la première partie de ce nom, *maro*, qui est indubitablement fait de *mar*, ou *maer*, ou *mer*; quant à la seconde partie, *boduus*, si on en retranche la finale ou la terminaison latine, il restera *bodu*, qui peut venir indifféremment de *bod* ou *vod*, & de *bou* ou *vou*, car il y a une grande analogie entre la dipthongue *ou* des langues septentrionales & les syllabes latines *od*, *odo*, *odu*, *ot*, *oto*, *otu*; en sorte que la permutation réciproque en est très-fréquente, comme on le voit par les noms d'Ouen, d'Ouaine, de Cloud, de Clovis, de Louis, de Raoul comparés avec ceux d'*Odoenus*, d'*Odoenna*, de *Clodoaldus*, de *Clodoveus*, de *Ludovicus*, de *Rodulphus*; j'en citerois une foule d'autres, si ce n'étoit une chose qui ne peut être contestée. Ce qui me détermine ici pour *bou* ou *vou* plutôt que pour *bod* ou *vod*, c'est la manière dont les Grecs ont rendu le même nom dans le même temps, car pour le *bodu* du nom latin *Maroboduus*, ils ont mis réellement *bou* dans leur *Maroboudos*; en effet, l'on doit faire attention que le latin *boduus* a trois syllabes, au lieu que le grec *boudos* n'en a que deux; d'où il suit que répondant tous deux au même mot Tudesque, & par conséquent devant être équivalens l'un à l'autre, il faut qu'une des syllabes grecques équivalle à deux des syllabes latines: comme donc des deux syllabes grecques il n'y a que la première, *bou*, qui dans les principes de l'analogie en demande deux latines pour être rendue, & que réciproquement des trois latines il n'y a que les deux premières,

bodu, qui puissent être réduites à une seule grecque, il s'ensuit que ce sont ces deux syllabes latines, *bodu*, que rend la syllabe grecque *bou*, & que celle-ci, qui est commune à la langue grecque & à la Tudesque, & qui passe par conséquent sans aucun changement d'une langue à l'autre, devant se trouver dans le Tudesque comme dans le grec, le mot Tudesque aura été *bon* ou *vou*, par conséquent tout le nom *Marbou* ou *Marvou*, & dès-là on aura le nom latin *Maroboduus*, formé sur le Tudesque *Marvou*, *Marwe* ou *Marwue*, suivant toute la rigueur de l'analogie, & conformément au génie de chaque langue.

Examinons maintenant le *Meroveus* de nos écrivains des VI.^e & VII.^e siècles: j'observe d'abord que la raison seule demande ici que l'on consulte plutôt les sons des syllabes que leur analogie grammaticale, pour savoir de quel mot ces écrivains l'ont formé, parce qu'ils n'ont fait probablement qu'ajouter à ces sons, tels qu'ils les entendoient, une terminaison latine; il ne seroit pas probable, en effet, que des hommes qui parloient par habitude un latin demi-barbare, & qui ignoroient souvent les règles de la grammaire, & à plus forte raison les principes de l'analogie & le génie de la langue latine, se fussent écartés des sons qui frappoient leurs oreilles, pour réduire à leur latin les noms étrangers qu'ils avoient à exprimer; ils devoient, sans doute, communément se contenter d'y ajouter une terminaison latine.

Cela posé, il est tout naturel qu'ils aient fait de *Marwue*, *Meroveus* plutôt que *Maroboduus*.

Il est vrai que si l'orthographe de *Meroveus* étoit fautive, & qu'il ait dû s'écrire *Merovechus*, ce nom devra s'être formé de *marvech* ou *marvegh*, ce qui semble un peu différent de *Marwue*; mais je ne vois pas sur quel fondement on préféreroit cette dernière orthographe, puisque les monnoies, qui sont des monumens contemporains & au-dessus de toute critique, écrivent uniformément ce nom *Meroveus*, & qu'on ne peut y opposer que des manuscrits qui varient tous, & dont l'orthographe, après tout, n'est fondée que sur l'autorité des copistes. Il y a même lieu de soutenir que *Merovechus* n'est point l'orthographe originale

originale de ce nom, puisque les auteurs Allemans, qui doivent mieux savoir que nous le génie du Tudesque, nous assurent que le *ch*, que nous trouvons dans plusieurs noms de ce temps, est une lettre introduite dans ces noms par les Gaulois, pour exprimer la prononciation gutturale des Germains; d'où il suivroit que la vraie orthographe n'auroit point connu ce *ch*, & que les Gaulois, bien loin de l'avoir retranché dans *Meroveus*, l'ont ajouté, sans assez de raison, dans *Merovechus*.

Et cela me paroît encore confirmé par la formation du patronimique *Marvungi* ou *Marvingi*, qui auroit dû être *Merovechingi*, si le *c* avoit été radical & de l'essence du nom primitif, d'autant plus que le patronimique a la forme Tudesque, & non pas la gauloise ni la latine.

Enfin quand l'orthographe de *Merovechus* seroit mieux fondée qu'elle n'est, la variété qu'on y trouve autoriseroit toute seule, au moins à croire que le *ch* de *Merovechus* n'est qu'une aspiration, & de-là il s'ensuivroit qu'il seroit moins judicieux de former ce nom de *maervec*, *maerbeg* ou *maerveg*, dont le *c* & le *g* sont des lettres radicales & essentielles, & non de simples aspirations, que de le faire venir de *marwu* ou *marwue*, auxquels la seule différence de prononciation peut faire ajouter ou ôter l'aspiration qu'on a dans *Merovechus*, & qu'on n'a pas dans *Meroveus*.

Ce seroit, après cela, se perdre dans les conjectures, que de vouloir deviner l'étymologie de cet ancien nom; je remarquerai seulement, pour satisfaire ceux qui les aiment, qu'il peut être composé de *mar*, qui signifie *prince*, *grand*, &c. & de la finale *wa* ou *we*, qui est une simple marque de dérivation; car cette terminaison est, comme dit Wachter, dans son glossaire Germanique, *medium derivandi antiquum omnibus penè dialectis familiare*. On pourroit aussi le tirer d'un mot simple, *mæva*, *mæru* ou *mærwæ*, que nous fournit l'Anglo-saxon, il signifie *tendre* & *délicat*.

Mais c'est trop insister sur ces recherches purement grammaticales, je les termine en ramenant à deux points tout ce que je prétends en conclure, afin qu'on ne me prête pas ce

que je n'ai pas dit & ce que je n'ai pas voulu dire : le premier est qu'il est hors de doute & incontestable que le nom latin *Maroboduus* est formé sur un nom Tudesque que nous ne connaissons pas avec certitude ; le second que le nom Tudesque *Merwe* est, suivant toutes les règles établies à cet égard, un de ceux sur lesquels on a pu former le nom latin *Maroboduus*.

Cherchons maintenant dans l'histoire des sujets de *Maroboduus*, & dans celle des Francs, les rapports qui soutiennent mon opinion.

A R T I C L E I I I.

Observations historiques sur l'origine des Francs.

L'ORIGINE des Francs, presque ensevelie dans les ténèbres de l'antiquité & de l'oubli, a été abandonnée tour-à-tour aux fables des temps d'ignorance & de crédulité, & aux opinions des siècles sçavans & éclairés. Les premières, qui faisoient naître nos ancêtres des cendres de Troie, paroissent aujourd'hui être prosrites sans ressource, & mériter à peine d'être citées : les secondes, qui donnent aux Francs une origine plus ou moins vrai-semblable, trouvent toutes des partisans, & aucune ne réunit encore tous les suffrages.

*Avant Clovis,
l. II, c. 12, édit.
in-4.º p. 97.*

Cependant celle qui en fait une ligue de plusieurs peuples de la basse Germanie joints ensemble, & qui a Cluvier pour auteur, est celle qui domine aujourd'hui parmi les Sçavans, malgré les difficultés dont Mézerai, & plusieurs autres avant & après lui l'ont jugée susceptible. Pour moi, ces difficultés me paroissent tellement fortes, que je suis tenté de croire que si cette opinion a fait fortune, c'est plutôt par le desespoir de lui en substituer une meilleure, qu'à cause de sa propre solidité.

Quoi qu'il en soit, accréditée comme elle l'est, je crois en devoir exposer ici tout le système avant que d'en présenter une nouvelle, où j'aurai peut-être souvent à combattre les préjugés de l'ancienne.

Personne n'a encore développé ce système d'une manière

plus plausible que M. Fréret, dans ses observations sur le nom de Mérovingiens, & c'est d'après lui que je copierai le tableau que je vais tracer.

« Il y avoit, dit-il, du temps de César deux ligues dans la Germanie, qui comprenoient chacune un certain nombre « de cités différentes, distinguées par des noms particuliers; la « ligue des Suèves, qui occupoit la partie orientale & s'étendoit « au nord du Danube, depuis le Mein jusqu'aux frontières des « Sarmates vers l'orient, & depuis le Rhin jusqu'à la mer Baltique « vers le nord; la ligue des Cimbres ou des Sicambres (car « M. Fréret a cru pouvoir confondre ces deux noms) qui occupoit « le reste de la Germanie, depuis le Mein jusqu'à l'Océan vers « le nord, & depuis le Rhin jusque dans le Danemarck. »

Sur la fin du règne d'Auguste la ligue occidentale fut détruite, « & le nom de Sicambres éteint par les intrigues de Tibère, qui « vint à bout de mettre de la division entre les peuples qui la « composoient, en sorte qu'ils ne furent plus connus que par « leurs noms particuliers: ces peuples persévérèrent seulement à « ne point s'allier avec les Suèves, ou même le plus souvent ils « étoient en guerre avec eux. »

Quant à la ligue de ceux-ci, elle abandonna, dans le même « temps, une partie du pays qu'elle habitoit sur les bords du « Rhin pour se retirer dans la Bohème, & ce pays fut occupé « par un mélange d'hommes qu'on a appelés Allemands. »

Vers l'an 240 la Germanie prit une nouvelle face, & il « se forma de nouvelles ligues, ou plutôt les anciennes reprirent, « sous de nouveaux noms, une nouvelle face & un nouvel « éclat; les peuples d'entre le Mein, le Rhin & le Danube for- « mèrent la ligue des *Alamanni*; au nord du Mein, les peuples « qui avoient composé la ligue des Sicambres, prirent le nom « de Francs ».

Tel est le plan des ligues qu'on a cru devoir imaginer, pour en tirer l'origine de quelques peuples nouveaux qu'on trouve dans la Germanie depuis le milieu du III.^e siècle, & entre autres des Francs. Je dis qu'on a cru devoir imaginer, parce que le moindre reproche qu'on puisse faire à ceux qui les proposent,

est qu'on n'en trouve aucun vestige réel dans tout ce que l'histoire nous apprend de positif sur les anciens Germains. Je ne craindrai pas même d'ajouter que tout ce que nous en savons de plus certain, est absolument contraire & inconciliable avec le système de ces ligues.

Suivant les auteurs les plus voisins des temps où il faut remonter, & les mieux instruits sur les Germains de leur temps, c'est-à-dire suivant Tacite & suivant Pline, on divisoit les Germains en trois & en cinq sortes de peuples. Ceux qui les divisoient en trois sortes, les distinguoient (*d*) en *Ingevons*, qui habitoient les pays qui sont sur les bords de l'Océan, vers le nord; en *Istevons*, qui habitoient sur les bords du Rhin; & en *Hermions*, qui occupoient le milieu des terres. Ceux qui en comptoient cinq sortes, ajoûtoient aux trois précédentes les *Windiles* ou *Wandales*, & les *Peucins* ou *Bastarnes*; les premiers étoient les peuples qui habitoient au nord, depuis la Chersonnèse Cimbrique vers l'est, jusqu'à la Sarmatie ou la Pologne; les autres étoient ceux qui habitoient au midi, depuis la Morave jusqu'aux embouchûres du Danube & au Pont-Euxin. Mais comme il y avoit du doute si les uns & les autres étoient Germains ou Sarmates, de-là venoit que des auteurs ne les mettoient pas dans la division des Germains, tandis que d'autres les y comprenoient.

Ces différentes espèces de peuples Germaniques ne formoient pas des corps ou des ligues dont les peuples ne s'associaient chacun qu'à ceux de son espèce, ou marchassent toujours sous les même étendards; du temps d'Auguste les Chérusques, les Suèves & les Sicambres s'allièrent contre les Romains, &

Flor. lib. IV,
c. 12.

(*d*) De ces noms les deux premiers sont composés de la finale *vones*, dérivée de l'ancien mot Tudesque *wonen*, *manere*, & d'un mot relatif à la position de leurs demeures, savoir *Istævones*, de *stæthe* ou *stæde*, signifiant *ripa*, *littus*, parce qu'ils habitoient les bords du Rhin, *proximi Rheno*, dit Pline. *Ingevones*, de *ein*, & dans la composition *einge*, *intus*,

parce qu'ils demeuroient dans le fond de la Germanie jusqu'à l'océan. *Hermiones*, que je crois adouci pour *Hermidjones*, signifie ceux qui s'étoient retirés dans le milieu des terres, *versus mediterranea profectos*, de *her*, préposition de mouvement, & *mid* ou *midjun*, le milieu; *mediterranei Hermiones*, dit Pline.

l'une des conditions de cette alliance fut que dans le partage du butin les Chérusques auroient les chevaux, les Suèves l'or, les Sicambres les prisonniers. *Orof. lib. VI, c. 21.*

On voit déjà par-là, pour le dire en passant, que le nom de Sicambres n'est pas un nom de ligue, qui comprît tous les peuples qui sont au nord du Mein jusqu'à l'Océan, puisqu'en ce cas il auroit compris les Chérusques, qui n'auroient pas fait un peuple à part & une tête de plus dans cette alliance. On voit aussi qu'il n'est pas vrai que les peuples qui composoient la prétendue ligue des Sicambres ne s'alliasent jamais avec les Suèves, puisque voilà les Sicambres nommément alliés avec eux, & il ne seroit pas difficile d'en trouver d'autres exemples : ainsi sous Tibère, dans la querelle qui s'éleva entre Arminius & Maroboduus, les Semnons & les Lombards, peuples Suèves, étoient ligüés avec les Chérusques, tandis qu'une partie des Chérusques au contraire s'étoit unie à d'autres peuples Suèves pour soutenir Maroboduus. *Tacit. Annal. lib. II, c. 45.*

Chaque espèce de Germains renfermoit donc bien plusieurs peuples sous une même dénomination ; mais ces peuples, indépendans les uns des autres, s'allioient ensemble ou se combattoient suivant leurs affections particulières, ou suivant les circonstances & l'intérêt du moment, sans tenir compte d'une dénomination commune qu'on leur donnoit, ou parce qu'ils demeuroient dans une certaine partie & d'un certain côté de la Germanie, comme si on disoit les peuples du Rhin ou les peuples occidentaux, ou parce qu'ils avoient certaines coutumes semblables, comme si on eût dit les *Chevelus*, les *Portenattes*, &c.

Les Sicambres étoient un de ces peuples particuliers de la Germanie, César dit qu'ils demeuroient sur les bords du Rhin ; on croit communément, avec assez d'apparence, qu'ils occupoient au moins une partie de la Westphalie. S'étant ligüés, comme j'ai dit, vers l'an de Rome 795, 9.^e avant l'ère vulgaire, avec les Suèves & les Chérusques contre les Romains, ils furent vaincus, & obligés de se rendre à discrétion aux vainqueurs, qui en transportèrent quarante mille dans les Gaules ; ce qui resta dans la Germanie abandonna le voisinage *Tacit. Annal. lib. XII, c. 39 ; lib. II, c. 26 ; cui junge Strab. lib. VII, init. & Sueton. in Aug. cap. 21.*

du Rhin, & s'alla établir, avec la plupart des autres peuples qui demeuroient le long de ce fleuve, dans l'intérieur du pays: c'est ce que rapporte Strabon (e), auteur contemporain, au commencement du VII.^e livre de sa Géographie, & quelques lignes plus bas il nous apprend que ce fut Maroboduus, Marcoman de nation, qui se mit à la tête de tous ces peuples, & les emmena, avec ses compatriotes, dans l'intérieur de la forêt Hercynie, où il s'établit & fonda un nouvel État, après avoir chassé les Boïens, & avoir soumis à sa puissance plusieurs Nations voisines.

Il est d'autant plus important d'observer ce fait, & de faire attention au sort qu'eut ce qui resta de Sicambres dans la Germanie, qu'on ne peut guère se dispenser de donner au moins quelque part aux Sicambres dans l'origine des Francs, puisque le nom de Sicambres est attribué, presque aussi communément que celui de Francs & de Germains, à nos ancêtres, par les premiers auteurs qui nous en ont appris quelque chose, & que même S.^t Remi, adressant la parole à Clovis dans son baptême, ne lui donne pas d'autre titre: *Sicambre*, lui dit-il, *baissiez la tête & humiliez votre cœur*. Si donc l'origine des Francs doit remonter aux Sicambres, c'est uniquement dans l'histoire des sujets de Maroboduus que l'on peut la chercher, puisque les Sicambres qui restèrent dans la Germanie le suivirent tous dans son établissement en Bohême, & firent partie du nouveau peuple qu'il y forma.

La prétendue ancienne ligue des Sicambres, est démentie par la distinction qu'on trouve par-tout entre les Sicambres & les peuples qu'on prétend qui composoient cette ligue; on peut s'en convaincre sur-tout par le commencement du VII.^e livre

(e) Τα μὲν οἰς τῇ Γερμανίᾳ μετέγονον
Ρωμαῖοι, πάλιν δ' ἐφθον μεταναστεύοντες οἰς τῇ
ἐν ἑαυτοῖς χώραις καὶ παρὰ Μάρκοι (λοιποὶ
δ' εἰσὶν ὀλίγοι) ἢ τῇ Συγαμβρῶν μέρει.
Μετὰ δὲ, &c. Populi hujus partis
alii a Romanis in Galliam transducti
sunt, alii in penitiores terras migra-
verunt, ut Marci (quorum quidem

pauci supersunt) & pars Sigambo-
rum. Je rapporte ce passage parce
que le traducteur ne l'a pas entendu,
faute de faire attention à la paren-
thèse: ce que Strabon dit des Marcs,
dont quelques-uns étoient restés sur
les bords du Rhin, est confirmé par
Tacite, *Annal. l. 1.*

de Strabon. Elle l'est par la translation ou émigration entière des Sicambres hors de leur pays, au lieu qu'on retrouve encore depuis, dans le leur, tous les peuples qu'on veut avoir été compris sous le nom de Sicambres. La haine supposée des Sicambres & des Suèves, qui ne permettoit, dit-on, jamais aucune liaison, aucune alliance entre ces peuples, est également démentie par des faits bien positifs, puisqu'un des premiers traits que l'histoire nous apprend d'eux, est une ligue des Sicambres & des Suèves, & que depuis on voit continuellement des peuples Suèves s'allier indistinctement avec ceux à qui on étend le nom de Sicambres, & ceux-ci réciproquement avec les Suèves.

Le renouvellement de cette ancienne ligue, sous le nom de Francs, est donc aussi une chimère, puisqu'il est bien clair que si elle n'a jamais existé, elle n'a pas pû se renouveler. Si on dit qu'en tout cas les Francs sont une ligue entièrement nouvelle, je réponds qu'une ligue est une association de plusieurs peuples ou pour se défendre ou pour attaquer; qu'on ne voit en aucune occasion les peuples Francs associés ni pour leur défense, ni pour quelque entreprise que ce soit; qu'au contraire on en trouve presque toujours une partie dans les armées Romaines, tandis que l'autre fait la guerre à l'Empire ou en ravage les terres; c'est sur quoi Mézerai s'étoit expliqué il y a long-temps, comme j'ai déjà observé: voici ses termes. « Mais, à dire vrai, plusieurs ne sauroient souffrir qu'on dise que le corps des François ait été une ligue, parce qu'ils croient voir, « dans tous les auteurs de ce temps-là, que c'étoit une Nation « effective; & d'ailleurs bien loin qu'il y eût liaison entre tous « les peuples dont on prétend l'avoir composée, qu'au contraire « ils agissoient si peu de concert, qu'ils mettoient rarement de « grandes armées sur pied, qu'ils ne faisoient ordinairement leurs « incursions que par petites troupes, & que souvent une partie « étoit à la solde des Romains, & faisoit la guerre à ses com-« patriotes ».

Ainsi il me semble qu'à tous égards rien n'est moins propre à expliquer les antiquités Germaniques & les origines Françaises,

que toutes ces ligues imaginaires, ignorées de tous les historiens, & combattues par tous les faits qu'ils nous apprennent.

Revenons donc aux sujets de Maroboduus, qui n'étoient pas, comme on a vû, les seuls Marcomans, mais encore une foule d'autres peuples des bords du Rhin, & entre autres ce qui y étoit resté de Sicambres après la guerre de l'an 745.

Vers l'an 20 de l'ère vulgaire, une conjuration que forma contre Maroboduus un jeune Seigneur nommé Catualda, qu'il avoit exilé, l'obligea d'abandonner ses États & de se réfugier, avec ceux qui lui demeurèrent attachés, sur les terres de l'Empire: au bout d'un an Catualda fut lui-même détrôné à son tour, par un parti que soutenoient les Hermondures & Jubillius leur Roi; il se retira, comme Maroboduus, dans les provinces Romaines. Tibère donna à l'un & à l'autre une retraite honorable, & assigna aux troupes qui les avoient suivis la Moravie pour quartiers, & Vannius, prince Quade, pour Roi. Ce que Tacite dit, que jusqu'à son temps les Marcomans & les Quades avoient toujours eu des Rois de l'illustre maison de Maroboduus & de Tudér, me feroit croire que ce Vannius pourroit bien être de la même famille que Maroboduus. Quoi qu'il en soit, Vannius fut aussi chassé de ses États au bout de trente ans de règne, par Sidon & Vangion, deux de ses neveux, appuyés par ce même Jubillius, roi des Hermondures, dont les forces avoient été autrefois employées contre Catualda. Les Hermondures étoient les fidèles alliés des Romains, qui les distinguoient de tous les autres Germains, & leur avoient accordé des privilèges singuliers: « Ils vont & viennent, dit Tacite, sur nos terres sans escorte, nous leur permettons de commercer dans l'intérieur de l'Empire, & tandis que nous ne montrons aux autres que nos légions & nos camps, nous ouvrons aux Hermondures nos palais & nos maisons de campagne. » Une alliance si étroite & si intime me persuade que Jubillius ne fut que l'instrument des Romains, pour perdre des Princes dont la puissance & les forces leur faisoient ombrage.

Vannius se retira dans l'Empire, comme avoient fait Maroboduus & Catualda, & y emmena, comme eux, avec lui une
partie

partie de ses sujets qui lui étoient demeurés fidèles; ce sont eux que les Romains logèrent en Pannonie: *Secuti eum mox clientes*, dit Tacite, *acceptis agris in Pannoniâ locati sunt*. Il est donc certain que les anciens sujets de Maroboduus, outre la peuplade qui se fixa en Bohême & celle qui s'établit en Moravie, en formèrent une troisième qui passa dans la Pannonie l'an 50 de l'ère vulgaire. On apprend de Tacite qu'un corps de Sicambres auxiliaires avoit alors déjà des quartiers dans cette province; & il est naturel de penser que ces Sicambres grossirent encore ce qu'il pouvoit y avoir de leurs compatriotes dans la peuplade qu'on logeoit si près d'eux.

Depuis ce moment on perd entièrement de vûe cette peuplade, & l'on sait assez combien l'histoire de ces temps-là & de ceux qui les suivent est superficielle & imparfaite, pour n'être pas étonné de n'y trouver aucune particularité touchant un corps d'étrangers tel que celui dont il s'agit, lorsqu'à peine les écrivains Romains nous ont transmis en gros, & sans aucun détail, les événemens qui devoient le plus les intéresser.

On voit seulement qu'environ cent ans après, sous Marc-Aurèle, tous les barbares dont les quartiers s'étendoient sur les frontières de l'Empire, le long du Danube & du Rhin depuis la Pannonie jusque dans la Gaule, se revoltèrent & donnèrent matière de triomphe à cet Empereur.

On voit aussi qu'ils avoient alors pour chef un Marcomarus, c'est-à-dire un Marcomer ou Marcomir, nom qui doit rappeler celui d'un prince François qui fut exilé en Toscane à la fin du 14.^e siècle, qu'on croit communément être le père de Pharamond, & qui, suivant les vieilles fables qu'a copié l'auteur des Gestes, donna à nos ancêtres la première idée de mettre des Rois à leur tête.

On voit enfin, dans le même temps, un remuement général dans la Germanie, & je ne sais combien de migrations d'effains de Germains qui passent dans l'Empire, & demandent des terres aux Romains ou les leur arrachent de force,

C'est cent ans encore après tout cela qu'on trouve pour la première fois en basse Germanie un peuple qu'on n'y connoissoit

pas, je veux dire les Francs, & la tradition la plus générale est, suivant Grégoire de Tours, qu'ils y sont venus de la Pannonie: *Tradunt multi eosdem de Pannoniâ fuisse digressos, & primum quidem littora Rheni amnis incoluisse.*

Ne seroient-ils point ces anciens sujets de Maroboduus que les Romains avoient logés en Pannonie? Examinons les rapports qui sont entre eux, & guidons-nous, s'il est possible, dans ces ténèbres par toutes les lumières que peuvent nous prêter leur nom, leur langue, leurs mœurs & leurs usages.

Dans les détails, & dans les descriptions que les Historiens & les Géographes nous ont laissés, soit de la Germanie, soit de la Pannonie, nous ne voyons pas le moindre vestige du nom des Francs, & il y a tout lieu de croire qu'apparemment ils avoient été jusqu'alors connus sous un autre; mais quel est ce nom? c'est ce que nous ignorons.

Cependant l'anonyme de Ravenne, auteur fort ancien, antérieur même, comme on croit, à la domination des Francs dans les Gaules, & qui écrit d'après des ouvrages nationaux encore plus anciens, qui se sont perdus, nous apprend que les Francs ont demeuré long-temps dans un pays appelé *Maurungani*; Paul Diacre parle du même pays sous le nom de *Mauringa*. Par la situation qu'ils lui donnent l'un & l'autre, on découvre que sous ces noms altérés & corrompus, comme ils le sont presque tous dans ces écrivains, ils désignent le pays que Ptolémée assigne à un peuple qu'il appelle *Marovingi* ou *Marvingi*.

L'anonyme de Ravenne en parle après la description d'une Danie, qu'il nomme aussi Saxonie & pays des Saxons, & qu'il fait confiner d'un côté au pays des Frisons, de l'autre à la Thuringe: « Cette Danie, dit-il, étoit autrefois une dépendance » de l'autre Danie, c'est-à-dire du Danemark; elle est arrosée » par l'Émi.... la Lippe, la Leine; en tirant ensuite au midi » est le pays de l'Elbe, appelé *Maurungani*, que les Francs ont habité long-temps. » Il est bien évident que la Danie que l'anonyme de Ravenne met au nord de ses *Maurungani* est le cercle de la basse Saxe, & que par conséquent ses *Maurungani*

demeuroient auprès de la Thuringe, dans la Franconie & dans la partie de la haute Saxe qui est en deçà de l'Elbe.

Paul Diacre sépare la Mauringie de la Scandinavie, par un pays qu'il appelle Scoringie, où s'arrêtèrent d'abord les Veniles ou Lombards lorsqu'ils sortirent de la Scandinavie. La Scoringie ne pouvant être que la basse Saxe, la Mauringie sera dans la même position que l'anonyme a donnée à ses *Maurungani*. Il est vrai que le grammairien Saxon transporte la Mauringie au fond de la Scandinavie; mais D. Porcheron a très-bien remarqué, dans ses notes sur l'anonyme de Ravenne, que cette Mauringie ne pouvoit être la nôtre: *Uti tamen quod est fatar, Mauringia illa, de qua Saxo-grammaticus, intra fines Scandinavia videtur conclusa, quod de nostra verum non est.* J'ajouterai que ce grammairien Saxon n'a fait qu'embrouiller la narration de Paul Diacre, qu'il n'entendoit pas, pour l'ajuster à ses idées, & qu'il a confondu entre autres la Gothlande qui est en Suède, avec la Gothlande de Paul Diacre, qui étoit voisine de la Bulgarie.

Ainsi la Mauringie de Paul Diacre est bien certainement, comme les *Maurungani* de l'anonyme de Ravenne, la Franconie & la partie de la haute Saxe qui est en deçà de l'Elbe. La Mauringie & les *Maurungani* sont donc aussi, sans aucun doute, les Marvingiens de Ptolémée; ce Géographe, en effet, les joint aux Thuringiens (*Turomi* ou *Turogi*) dans le voisinage des Hessois (*Catta*) qu'il nomme immédiatement après eux, & les loge entre les monts Abnobs ou la forêt Noire, & les monts Sudètes ou les montagnes occidentales de Bohème; car il place la Bohème ou forêt Hercynie (f), entre les monts Sudètes

(f) On ne sauroit douter que Ptolémée, par la forêt Hercynie, ἡ Ὀρεῖνος ὄρητος, qu'il met entre les monts Sudètes & les monts Sarmatiques, n'ait entendu la Bohème, ou plutôt le cercle de montagnes & de forêts qui l'environnent. Velléius Paterculus en avoit la même idée, lorsqu'il dit que les États de Maroboduus occupoient les plaines enfermées par la forêt Hercynie: *incinctos Her-*

cynia sylvæ campos. Strabon suppose la même chose, lorsqu'il place les Quades, les Marcomans, & les autres sujets de Maroboduus au dedans de la forêt Hercynie; il s'exprime, quelques lignes après ce passage, encore plus clairement, en disant que la forêt Hercynie forme un grand cercle, au milieu duquel est le pays fertile & habité dont il a parlé précédemment: enfin, pour lever toute

à l'occident & les monts Sarmatiques à l'orient; ainsi il ne peut y avoir de doute sur la position des monts Sudètes, ni par conséquent sur celle d'un pays situé entre la forêt Noire & ces montagnes, auprès de la Thuringe & de la Hesse. Aussi les Géographes n'ont-ils pas balancé à placer les *Marvingi*, dans leurs cartes, à l'occident de la Bohême; Mercator, Ortelius, Bertius sont entièrement d'accord à cet égard, & Cluvier lui-même, qui a voulu corriger le texte de Ptolémée, & y substituer les *Marfigii* de Tacite aux *Marvingi*, est obligé d'avouer que la description de Ptolémée est contraire à sa conjecture, & qu'elle place les *Marvingi* trop en deçà de l'Elbe.

La discussion géographique où je viens d'entrer, sur la situation des *Mauringi* de l'anonyme de Ravenne, du *Mauringa* de Paul Diacre, & des *Marvingi* de Ptolémée, étoit nécessaire pour qu'on demeurât bien convaincu que ces noms

difficulté, il marque le chemin que l'on fait en allant de la Gaule par le haut Rhin à la forêt Hercynie; « on » passe, dit-il, le lac qui est entre les » sources du Rhin & celles du Danube, (c'est le lac de Constance) » on passe ensuite le Danube, & » après avoir traversé un pays assez » uni, on gagne la forêt Hercynie par des plaines élevées. » On voit évidemment qu'il laisse dans cette route la forêt Noire à gauche, & qu'il en sépare la forêt Hercynie par un pays d'une nature toute différente, & qui ne peut être que celui qui est entre la Souabe & la Bohême. C'est encore à la Bohême que s'applique le reproche qu'Arminius, dans Tacite, fait à Maroboduus, de s'être soutenu contre les Romains à la faveur de la forêt Hercynie, qui l'avoit dérobé à leurs armes: *defensum latebris Hercyniæ sylvæ*.

Il sembleroit, après cela, que la détermination de la forêt Hercynie n'auroit point dû souffrir de difficulté; cependant la plupart des Savans ont pris jusqu'à présent la forêt

Noire, qui est à plus de soixante lieues de la Bohême & des anciens États de Maroboduus, pour la forêt Hercynie; seulement quelques-uns, pour tout concilier, ont dit que la forêt Hercynie couvroit presque toute l'Allemagne, & que la forêt Noire en étoit au moins une principale partie.

Ils se trompent également les uns & les autres, & ils n'entendent pas la description que César a faite de cette forêt, description qui sert de fondement à leurs opinions. César dit que la forêt Hercynie commence aux frontières des Helvétiens Rauragues & Némètes; mais par ces Helvétiens Rauragues & Némètes, il ne faut pas entendre ceux qui étoient en deçà du Rhin, dans les Gaules; mais, comme nous l'apprend expressément Tacite, ceux qui ayant passé ce fleuve, s'étoient établis entre le Rhin & le Mein jusqu'à la Bohême; Tacite dit jusqu'à la forêt Hercynie, & il ajoute en même temps qu'au-delà d'eux étoient les Boïens, *ulteriora Boii*, ce qui prouve que la forêt dont il veut parler est

désignent le même pays, & que ce pays ayant aussi été celui des Francs, selon le témoignage exprès de l'anonyme de Ravenne, les Francs ont habité un pays qui, assez peu de temps avant qu'ils paroissent dans l'histoire sous le nom de Francs, est appelé le pays des *Marvingi* par les auteurs du temps.

D'après cette observation, la première conjecture qui vient s'offrir à l'esprit est que les Francs, avant le nom de Francs, ignoré dans tous les auteurs jusqu'au milieu du III.^e siècle, s'étoient peut-être appelés *Marvingi*: or combien cette conjecture ne prend-elle pas de force, lorsqu'on retrouve ce même nom de *Marvingi* dans leur histoire comme un nom célèbre parmi eux, qui désigne leur famille royale, ou qu'ils se donnent eux-mêmes de préférence à la tête de leurs loix?

celle qui renfermoit le pays de ces derniers, & par conséquent les montagnes & forêts qui contiennent la Bohême, qui est incontestablement le pays des Boïens.

Et ce qui confirme de plus en plus que ce sont les Helvétiens de Germanie, dont César donne les frontières pour le commencement de la forêt Hercynie, c'est ce qu'il ajoute, qu'elle commence directement en face du Danube, ce qui ne peut convenir à la forêt Noire, & ne peut s'expliquer que des montagnes de Bohême.

César observe qu'elle a neuf journées de chemin en largeur, c'est exactement l'étendue de la Bohême du nord au sud, à raison de dix de nos lieues par journée, comme on compte ordinairement. Pour sa longueur, il rapporte que des voyageurs disoient y avoir fait soixante jours de marche sans en avoir trouvé le bout, & qu'elle s'étend d'abord le long du Danube (c'est vers l'est) jusqu'aux frontières des Daces & des Anartiens, c'est-à-dire jusqu'à la Teisse & à la Transylvanie; la Transylvanie est l'ancien pays des Daces,

& son nom caractérise assez sa situation au-delà des forêts. César ajoute que la forêt Hercynie tourne à gauche (vers le nord) & s'écartant du Danube, confine successivement à bien des Nations. Les soixante journées mènent jusqu'aux montagnes qui séparent la Russie de la Sibérie.

Sur quoi il faut prendre garde que cette forêt prenoit différens noms chez les différentes Nations où elle s'étendoit, & que le nom d'Hercynie, qui est son nom Germanique, ne lui étoit propre que pour la partie qui étoit en Germanie, en sorte que depuis César on a communément borné le nom de forêt Hercynie à cette partie, & désigné les autres chacune sous leurs noms particuliers.

Ainsi César est parfaitement d'accord avec tous les auteurs postérieurs, qui fixent, comme on a vu la position de la forêt Hercynie aux montagnes qui environnent la Bohême, & c'est une erreur grossière de la confondre, comme on fait communément, avec la forêt Noire, qui en est à plus de soixante lieues.

Le nom de *Marvingi* nous éclaireroit-il plus que celui de Francs sur le rapport qu'ils peuvent avoir avec les anciens sujets de Maroboduus? Sa forme caractérise un nom patronymique; il est ordinaire que la terminaison *ing*, dans les noms Tudesques, marque la descendance; elle a, comme on croit, sa racine dans un mot que conserve encore l'ancien Celtique; ce mot est *engi*, qui veut dire *mettre au monde* ou *naître*. *Marvingi* signifie donc les descendants ou les sujets de *Marwe* ou *Marwu*, & il annonce des descendants ou des sujets de Maroboduus, si *Marwe* ou *Marwue* est, comme je crois l'avoir établi, le nom Tudesque rendu en latin par celui de Maroboduus: ce que ce nom annonce fera confirmé & par la migration des sujets de Maroboduus, qu'on ne trouve plus en Pannonie lorsque les Mérovingiens paroissent en Germanie, & par l'arrivée des Marvingiens, qu'on ne connoît en Germanie que lorsque les sujets de Maroboduus ont disparu de la Pannonie.

Ainsi les Francs, pris pour les Marvingiens de Ptolémée, que les mêmes demeures & le même nom semblent en effet confondre avec eux, ont dans ce nom une convenance d'autant plus remarquable avec les sujets de Maroboduus, qu'elle explique la seule tradition positive qui nous reste touchant leur origine, savoir qu'ils étoient venus de Pannonie.

Tout ce qu'on fait après cela des Francs, est que leurs mœurs & leur langue dénotoient incontestablement un peuple Germanique, qu'ils étoient au moins mêlés de Sicambres, & qu'ils en affectoient le nom; enfin qu'ils avoient, pour l'arrangement de leurs cheveux, cette mode ou coutume par laquelle les Suèves, & ceux qui se faisoient gloire de leur appartenir, se distinguoient de tous les autres Germains, & que leurs Rois portoient avec affectation cette marque caractéristique de la nation Suévique. Or tous ces traits nous ramènent encore presque nécessairement aux sujets de Maroboduus.

1.^o Ces sujets de Maroboduus sont les seuls Germains que nous sachions avoir été établis dans la Pannonie; il est vrai qu'on pourroit soupçonner qu'il s'y en étoit établi d'autres, sur ce que Tacite dit, qu'il est incertain si les Avarisques de

Pannonie y sont venus du pays des Osés de Germanie, ou si les Osés de Germanie y ont passé du pays des Avarisques de Pannonie; mais ce qu'il observe ensuite, que les uns & les autres parlent la même langue, & que cette langue, qui est la Pannonique, prouve que les Osés ne sont pas Germains, lève l'incertitude qu'il avoit d'abord témoignée, & détruit ce qu'on en pourroit conclurre, qu'il y avoit en Pannonie d'autres Germains que les sujets de Maroboduus. Si donc les Francs sont des Germains d'origine, & qu'ils aient demeuré quelque temps dans la Pannonie, ils ne peuvent être que ces sujets de Maroboduus qui y avoient été logés.

2.^o C'est encore d'eux seuls que les Francs ont pû tirer leur nom de Sicambres, puisque depuis la défaite des Sicambres & la dévastation de leur pays, sous Auguste, il n'en resta plus d'autres en Germanie que ceux qui suivoient Maroboduus.

3.^o Enfin rien ne rapproche davantage les Francs des anciens sujets de Maroboduus, que l'affectation de porter leur chevelure à la manière des Suèves, & la coutume particulière de leurs Rois, de se distinguer de leurs sujets par l'élégance de la leur. Il en résulte en effet que les Sicambres, & autres peuples compris sous le nom de Francs, étoient Suèves ou associés aux Suèves, qu'ils se piquoient de leur appartenir, & qu'au moins leurs Rois étoient Suèves. Or les peuplades de Maroboduus nous donnent, & peuvent seules nous donner des Sicambres & autres peuples Germains incorporés aux Suèves, & soumis à une famille de princes Suèves : je dis, peuvent seules nous donner, puisqu'il n'y avoit plus, comme j'ai dit, d'autres Sicambres en Germanie que ceux qui se joignirent à ces peuplades.

La chevelure des Suèves étoit, au rapport de Tacite, une mode qui leur étoit si particulière, qu'elle les distinguoit de tous les autres Germains; elle ne consistoit point à relever & nouer ses cheveux sur un côté de la tête, mais simplement à les tordre ou à les tresser & à les nouer; c'est ce que signifient ces mots de Tacite: *Insigne gentis obliquare crinem ac nodo substringere*. M. Wachter, dans son Glossaire, a observé que c'étoit même de cet usage que venoit le nom de Suèves, soit

qu'on le tirât de *schweis*, qui est une queue, & *quidquid caudæ simile est ut syrma in veste*; soit qu'on le tirât de *swippe*, qui signifie *flagellum*. Il remarque qu'on pouvoit donner ce dernier nom aux nates ou tresses des Suèves, *quia caput humerosque continuò verberabant*; il dit que l'un & l'autre mot conviennent admirablement bien à cet usage, *res ipsa mirè respondet utrique vocabulo*. Il pouvoit ajouter que Grégoire de Tours s'est formellement servi de *flagellum* pour désigner ces nattes: *diligenti curâ nutritus, ut istorum regum mos est, crinium flagellis per terga demissis*.

On a quelquefois cru que les Suèves, & on l'a dit aussi des Francs, retroussioient leurs cheveux, & les nouoient sur le haut de la tête; M. Fréret l'a assuré des princes Suèves, & il y a appliqué un passage de Tacite, qu'il cite ainsi: *relegant in solo ipso vertice Principes & ornatiorem habent*. Il aura été sans doute trompé par quelque édition fautive; toutes celles que je connois séparent par un point ces premiers mots, *relegant in ipso solo vertice*, de ceux qui les suivent; & en effet, lorsqu'on lit tout le texte où ils se trouvent, on voit qu'ils appartiennent à la phrase qui les précède, & que ceux qui les suivent, *Principes & ornatiorem habent*, ont leur sens à part, fini & complet. Tout le texte est: *Apud Suevos usque ad canitiem, horrentem capillum retrò sequuntur, ac sæpè in ipso solo verticelegant. Principes & ornatiorem habent*. Quant au sens de ce texte, comme Tacite venoit de dire que la mode des Suèves, par rapport à leur chevelure, leur étoit propre & les distinguoit de tous les autres Germains, & que si ailleurs on suivoit cette mode par la suite de quelque alliance, ce qui arrivoit souvent, ou par imitation, ce n'étoit que pendant la jeunesse, il ajoute: *chez les Suèves ils l'observent jusque dans la vieillesse, & souvent ils nouent encore une poignée de cheveux blancs & hérissés qui leur restent sur le haut de la tête. Leurs Princes les arrangent avec encore plus d'élégance que les autres*.

Il est important de bien fixer l'idée qu'on doit avoir de cette chevelure Suéviqne, afin de se convaincre plus facilement du rapport qu'y a la chevelure de nos premiers ancêtres & de

nos premiers Rois, dont non seulement on trouve des descriptions dans Sidoine, dans Agathias, dans Grégoire de Tours, mais dont on a encore une connoissance plus décidée par quelques monumens des Rois de la première race, & entre autres par les représentations des enfans de Clovis, qu'on voit au portail de S.^t Germain-des-prés, & qu'on croit être un ouvrage du temps même de ces Princes.

Il est donc évident, à ce que je crois, qu'il n'y a aucun des traits, & singulièrement de ceux sur lesquels on a le plus de certitude, qui ne lie l'origine de nos ancêtres aux peuples sur qui régna Maroboduus; & dès-lors il est bien naturel d'en conclurre que la famille royale des Francs tiroit aussi son nom & son origine de Maroboduus lui-même, quand on s'aperçoit que le nom de cette famille est dérivé précisément de celui de ce Prince.

Que Maroboduus ait eu une postérité connue, qui ait porté son nom, qui ait été illustre en Germanie, & dont les peuples, qui se formèrent depuis de ses sujets, aient aimé à tirer leurs Rois, ce seroit s'aveugler volontairement que de le contester après le passage de Tacite, qui dit que jusqu'à son temps les Marcomans & les Quades avoient conservé des Rois de l'illustre famille de Maroboduus & de Tudar: *Marcomannis Quadisque usque ad nostram memoriam Reges manserunt ex gente ipsorum, nobile Marobodui & Tudri genus.*

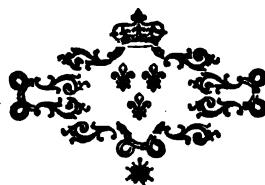
Quand même Tibère & ses flatteurs auroient grossi la puissance ou le mérite de Maroboduus, pour enfler les avantages de sa chute, il suffira toujours que Maroboduus ait fondé une monarchie considérable; que son nom ait paru mériter, à ceux qui vivoient de son temps ou peu après, de tenir un rang distingué dans l'histoire; il suffira que de simple particulier il soit parvenu au trône, ou qu'il ait recouvré une couronne que ses ancêtres avoient perdue, pour que la famille qu'il a laissée ait fait gloire de conserver son nom, & de lui rapporter son origine.

Qu'à force d'hypothèses & de conjectures on affoiblisse le témoignage de Tacite sur Maroboduus; qu'on jette du doute

sur ses descendans, que cet historien fait régner jusqu'à son temps; on ne réussira point, je crois, à persuader que la famille qu'il lui attribue, qu'il désigne par son nom, & qu'il qualifie illustre & royale plus de quatre-vingts ans après la mort, n'ait point existé, & soit un être de raison, ou ne mérite aucune attention lorsque cent cinquante ans après, chez une Nation dont l'origine ne peut presque être raisonnablement rapportée qu'à ce Prince, on trouve une famille regardée comme la plus ancienne & la plus noble de la Nation, avec son nom & la marque caractéristique des Princes de la sienne.

Enfin, pour combattre mon opinion, on doit se ressouvenir qu'il ne suffiroit pas d'établir entre les Francs & quelques peuplades des sujets de Maroboduus, telles que celles qui s'arrêterent en Bohême & en Moravie, des différences que je ne conteste pas; mais il faudroit détruire les conformités & les rapports que j'ai fait remarquer entre les Francs & celle de ces peuplades qui s'établit en Pannonie, rapports qui sont évidens & palpables, & me paroissent porter ma conjecture presque au rang d'une démonstration.

J'avoue cependant que je viens peut-être un peu tard combattre une opinion qui règne depuis douze cents ans; mais outre que je ne combats cette opinion que pour en proposer une toute à la fois & plus probable & plus honorable à nos premiers Rois, je ne crois pas qu'il y ait personne aujourd'hui qui croie, en pareille matière, devoir sacrifier ses connoissances & la raison au préjugé le plus ancien & le plus accrédité.



RECHERCHES HISTORIQUES
SUR LES COURS
QUI EXERÇOIENT LA JUSTICE SOUVERAINE
DE NOS ROIS,

Sous la première & la seconde Race, & au commencement de la troisième.

Par M. GIBERT.

J'AI cru qu'il pouvoit être utile de recueillir, & de mettre sous les yeux du public, ce qu'il y a de plus certain & de plus précis, dans les monumens de notre histoire, sur les Tribunaux qui exerçoient la justice souveraine de nos Rois, sous la première & la seconde race, & pendant les premiers siècles de la troisième.

Plusieurs auteurs ont entrepris de nous instruire sur ce point intéressant de nos antiquités; mais il m'a paru qu'ils s'étoient trop livrés à des préjugés & à des conjectures peu solides, & qu'on pouvoit, sans s'égarer, suivre une route différente de celle qu'ils ont tenue.

Mon dessein n'est pas cependant de combattre leurs opinions, ni de relever les erreurs où ils ont pû tomber; mais d'exposer, avec toute l'exactitude & la fidélité possibles, des faits qui m'ont paru propres à éclairer ceux qui ne cherchent que la vérité.

Nos Rois ont eu de tout temps des Cours de justice, pour juger les causes qui étoient portées devant eux, à raison de la souveraineté & du ressort (a).

(a) Le mot de *souveraineté* ne signifioit originairement que supériorité; prise dans un sens étroit, la souveraineté est la supériorité de dignité ou d'office: le ressort est la

supériorité de territoire; la première rend le Juge inférieur, justiciable du supérieur dans l'exercice de sa juridiction; le ressort donne au Juge supérieur le droit de Justice en certains

Sous la première & la seconde race ils en avoient une *ordinaire* dans leur palais, pour exercer leur juridiction suprême sur tout le Royaume; & une autre que j'appellerai *domaniale*, qui n'exerçoit de juridiction, & n'avoit de ressort que sur les terres qu'ils possédoient proprement.

*Recueil des hist.
de France, t. IX,
p. 264.*

Je parlerai d'abord de la Cour ordinaire du Palais. Hincmar, archevêque de Reims, dans une lettre qu'il écrivoit, en 882, aux Seigneurs du Royaume sur l'éducation de Louis & de Carloman, nous a conservé l'extrait d'un livre qu'Adhalard, abbé de Corbie, parent & l'un des principaux Ministres de Charlemagne, avoit écrit sur l'ordre qui s'observoit dans le palais; on y apprend que la principale fonction du Comte du palais étoit de présider à cette Cour, de terminer toutes les affaires contentieuses, que l'espérance d'un jugement équitable y faisoit porter des autres endroits du Royaume où elles avoient pris naissance, & de réformer les jugemens injustes des tribunaux inférieurs (b).

*Mon. S. Gall.
de gest. Carolus
Mag. l. II, c. 9.*

Ceux qui composoient la Cour du Roi, sous le Comte du palais, sont appelés *Proceres* dans le moine de S.^t Gal, de même que dans une vingtaine de jugemens qui nous restent des Rois de la première race. La chronique de S.^t Vincent de Vulturne,

cas dans le territoire de l'inférieur : c'est ce qui a fait dire à Beaumanoir, que l'on plaide devant le Roi ou d'appiaux fés à li, pour raison de souveraineté ou d'autres cas qu'il a sur ses Juges pour raison de ressort; mais souvent, sous le nom seul de souveraineté, on comprend aussi le ressort, & il faut distinguer la souveraineté qui procède de la qualité éminente du Prince & du pouvoir suprême qui y est attaché, & celle qui ne résulte que de la seigneurie des terres & fiefs, & du rang qu'ils tiennent entre eux; la première donne une juridiction pleine & absolue; la seconde n'en donne qu'une limitée, & toujours dépendante : Chacuns des Barons, dit Beaumanoir, si est SOUVERAIN, en sa Baronie; veoirs est que li Roi est SOUVERAIN par-

dessus tous, & a de son droit le général garde du Reaume, pour quoy il puet faire riex établissemens come il li plect pour le quemun profit & che que il établit, i doit être tenu, & si n'en y a nul si grand deffous li qui ne peut être traie en sa Cour par défaut de droit & de faux jugement, & pour tous les cas qui touquent au Roi. Coutume de Beauv. ch. 34; cet auteur écrivoit en 1285.

(b) *Comitis autem Palatii inter cetera pend innumerabilia in hoc maxime sollicitudo erat, ut omnes contentiones legales quæ alibi ortæ propter æquitatis judicium Palatium aggrediebantur, justè ac rationabiliter determinaret, seu perversè judicata ad æquitatis tramitem reduceret.* Hincmar, epist. ad Proceres regni, cap. XXI.

citée par Du Cange, les appelle *Echevins du palais*, *Scabini palatii*; & un jugement rendu au palais d'Héristal, sous Charles le Simple, en 919, leur donne aussi ce nom (c). Il est certain que les Capitulaires le donnent en général aux Assesseurs des Comtes, qu'on trouve aussi appelés *Rachimburges* ou *Rathimbures*. Le mot *Rachimburges* signifie conservateur des causes, celui d'*Echevins* signifie simplement Juges, ou, comme on disoit autrefois, *Jugeurs*. Le titre de *Proceres* avoit été affecté aux Sénateurs chez les Romains; quoiqu'il comprenne en général, dans nos chartres & dans nos écrivains, tous les Juges de la Cour du Palais, il désigne quelquefois plus particulièrement les hauts hommes ou Seigneurs qui étoient appelés aux conseils de nos Rois & à leurs Cours de justice; & ils sont même, sous ce nom, formellement distingués des Lettrés ou Clercs, qui sont appelés Docteurs des loix, *Doctores legum*, comme dans une charte de Pepin, en 750, où il est dit que les *Proceres*, le Comte du palais & les Docteurs des loix ont jugé, &c. (d).

Dissert. xv, sur l'histoire de Joinv. p. 228. Recueil des hist. de France, t. 12, p. 548.

Vid. Godefroy, ad leg. 1, cod. Theodos. tit. de Nuptiis.

Recueil des hist. de France, t. 14, p. 717.

In verbo lex, nouv. édit. t. 14, fol. 160.

Un auteur cité par Du Cange appelle ces derniers, Seigneurs des loix, *Domini legum*: « ce qui ayant été examiné, dit cet auteur, par les Grands & par les Seigneurs de loix, il fut jugé de l'avis unanime de tous (e). » Dans les lettres d'annoblissement de Simon de Bucy, premier Président du Parlement de Paris en 1344, il est dit que son père étoit Clerc & Seigneur en loix (f).

(c) *Ergo ad causas nostras ejus proclamationem mittens judicio scabinorum Palatii nostri, & attestatione omnium fidelium nostrorum... Hæc sunt nomina qui præfatum consulerunt judicium videlicet Episcoporum... Comitum... necnon Scabinorum. Diplom. Carol. Simpl. de abbatis sancti Servatii.*

(d) *Sicut Proceres nostri, seu comitis Palatii nostri, & alii Doctores legum judicaverunt. Præcept. Pippini, majoris Domus, pro mon. sancti Dionysii.*

(e) *Quod à Principibus & legum Dominis diligenter examinatum ge-*

nerali omnium sententiâ judicatur. Otto de Sancto-Blasio, cap. 14. Beaumanoir cite en quelques endroits les Seigneurs de loix; le chapitre 25 commence ainsi: Anciennement si comme nous avons entendu des Seigneurs de loix. Et au chapitre 38: Une trop mauvaise coutume souloit courre anciennement si comme nous avons entendu des Seigneurs de lois.

(f) Elles lui furent accordées étant déjà Procureur général, en 1335; il en obtint de secondes en 1339, étant Président en Parlement, pour lever les soupçons qui couroient sur sa légitimité, car son père étant

Si l'on veut remonter jusqu'à la fondation de la monarchie, on trouvera ces Juges lettrés indiqués dans la loi salique sous le nom de *Sagibarons* ou *Sacebarons*, mot qui signifie *hommes de causes*, c'est-à-dire hommes instruits de la loi pour décider les procès. Il y en devoit avoir plus de trois, ou, suivant une autre leçon, il suffisoit de trois dans chaque *malberge* ou assise, & leur autorité étoit dès-lors si grande que le *Graffion*, ou celui qui présidoit à la justice, ne pouvoit s'écarter de leur décision (g).

*Recueil des hist.
de France, t. IV,
p. 659, 672,
676, &c.*

La Cour souveraine du Roi avoit son tribunal dans le palais du Roi; c'est ce qui résulte de l'intitulé de tous les jugemens qui nous en restent, tant sous la première que sous la seconde race, car il est conçu uniformément en ces termes: *En l'audience tenue dans notre Palais de..... pour entendre & juger les causes de tous nos sujets*. La formule que Marculse, qui écrivoit sous la première race, donne des jugemens du Roi dans les grandes affaires, contient aussi cet intitulé (h), & il est très-important de le remarquer, parce que c'est ce qui distingue plus sensiblement, dans les anciens monumens de notre histoire, la Cour de justice de nos Rois, des Parlemens ou assemblées générales de la Nation qui se tenoient en pleine campagne, d'où vient le mot de *champ de mars* ou *de mai* qu'on leur donnoit.

Il paroît même que c'étoit à l'entrée du palais que siégeoit la Cour royale; on doit le conclurre du récit que fait le moine de S.^t Gal du cérémonial qui fut observé à la réception des ambassadeurs Grecs envoyés à Charlemagne: il rapporte qu'après les avoir fait passer devant le Connétable, qui donnoit ses ordres, assis sur un siège élevé, aux gens de son département,

mort Chanoine de Châlons, on lui rep ochoit qu'il étoit bâtard. On croit faire plaisir de donner les unes & les autres à la suite de ce Mémoire.

(g) *Sachabarones verò in singulis mallebergis plus quàm tres esse (non) debent, & si de ipsâ causâ illi aliquid sanum dixerint, penitus Gravio nullum habet licentiam removendi. Leg. Salic. tit. 57.*

(h) *Ergò cum nos in Dei nomine ibi in palatio nostro ad universorum causas recto judicio terminandas unà cum Dominis & patribus nostris Episcopis vel pluribus Optimatibus nostris, &c. Prolog. de Reg. judic. Cum de magnâ re duo causantur simul. Marculp. formul. lib. 1, formul. 25.*

on les fit entrer dans le palais; qu'ils y trouvèrent d'abord le Comte du palais, tenant son audience au milieu des *Proceres*; ensuite, un peu plus avant, le Grand-maître de la maison; puis, en arrivant dans une salle, les Chambellans & leur chef, &c. (i). Il est évident, sans doute, que ce récit suppose que le Comte du palais siégeoit dans le vestibule, & à l'entrée du palais. Plus de quatre cents ans encore après, nos Rois avoient, en ce même endroit, un tribunal qu'on appeloit *les plaits de la porte*, où S.^t Louis, au rapport du sire de Joinville, assistoit presque tous les jours, avec les principaux de la Cour.

Hist. de Saint Louis, par le sire de Joinville, édit. de Ducange, p. 12.

Les séances ordinaires de la Cour du palais tenoient, sans discontinuation, toute l'année & tous les jours; Louis le Débonnaire n'étant que roi d'Aquitaine, y assistoit trois fois la semaine (k), & lorsqu'il fut Empereur, il fit déclarer aux Comtes & aux peuples que son intention étoit d'y assister chaque semaine une fois (l).

L'absence du Roi hors du royaume ne les interrompoit pas; ainsi Charles le Chauve laissant la garde du sceau, pendant son voyage d'Italie, à son parent Adhalar, Comte du palais, lui prescrivit de tenir assidue l'audience du palais, s'il n'en est empêché par quelque raison, auquel cas il nomme un de ses Assesseurs en sa place, lui recommandant néanmoins de

(i) *Cumque venissent, fecit idem Episcopus & socius ejus Comitem stabuli in medio subjectorum suorum throno sublimi considere, ut nequaquam alius quam Imperator credi potuisset. Quem ut Legati viderunt, corruentes in terrâ, adorare voluerunt; sed à Ministris repulsi, ad interiora progredi sunt compulsi. Quò cum venirent, videntes comitem Palatii in medio Procerum concionantem, Imperatorem suspicati terrâ tenus sunt prostrati. . . . In ulteriora progressi, & invenientes magistrum Regiæ cum Ministris ornatissimis, putantes Imperatorem, devoluti sunt in humum; indeque repulsi, repererunt in con-*

sistorio cubicularios Imperatoris circa magistrum suum, &c. Mon. Sanct. Gall. de Gest. Caroli Magni, lib. 11, cap. 9.

(k) *Tribus diebus Rex per singulas hebdomadas rei judicariæ intererat.* Vit. Ludov. Pii, cap. 19; Recueil des Hist. de Fr. tome 1, p. 95.

(l) *Hoc Missi nostri notum faciant Comitibus & populo, quòd nos in omni hebdomadâ unum diem ad causas audiendas & judicandas sedere volumus. In capitulis quæ sequuntur Capitulare.* Vornat. ann. 829, cap. 14; Recueil des Hist. de Fr. tome VI, p. 443.

la tenir lui-même au moins une fois la semaine (*m*).

Il y avoit sans doute des séances extraordinaires, qui se tenoient lorsque de grandes affaires exigeoient un jugement plus solennel; mais non pas régulièrement, en certain temps déterminé chaque année, du moins je n'en ai point trouvé de vestiges ni d'indices: il est vrai que la plupart de nos écrivains paroissent en citer, mais c'est en confondant les séances de la Cour de justice avec les assemblées de la Nation (*n*). Les noms de *Malle* & de *Placite*, qui étoient communs aux uns & aux autres, ont donné lieu à cette confusion: ces noms *Malle* & *Placite* désignoient originairement toute assemblée, toute conférence qui se tenoit pour traiter quelque affaire que ce fût; *malle*, en latin *mallus* & *mallum*, avoit, dans l'ancienne langue Tudesque, exactement la même signification que celui de *Parlement*, qui dans notre vieux langage vouloit dire, *conférence, pour parler*, &, comme nous dirions peut-être aujourd'hui, *congrès*. Le mot *placite* ou *plait*, *placitum*, signifioit d'abord le jour auquel on indiquoit une assemblée, pour faire ou résoudre quelque chose, & qui étoit convenu ou agréé; on l'a dit ensuite de l'assemblée même, tenue au jour indiqué. Il y a plusieurs autres explications ou étymologies de ces noms, qu'il seroit trop long & assez inutile d'entasser ici; ce sont-là les plus naturelles, ou plutôt les seules véritables.

Il est bien certain que les *Malles* ou *Placites* généraux de

*Bignon, in not.
ad formul. Mar-
cul. in form. 37.
lib. p. 300.*

(*m*) *Adhaldardus comes Palatii remaneat cum eo (nempe filio) cum sigillo, & si ipse pro aliquâ necessitate defuerit Gerardus sive Fridericus, vel unus eorum qui cum eo scariti sunt (id est consociati) causas teneat, & vel unâ die in septimanâ ipse causas teneat.* Capitul. Carisi. an. 877, cap. 12; Recueil des Hist. de Fr. tome VII, p. 702.

(*n*) Ils les confondent encore quelquefois, sans plus de fondement, avec ces *Cours plénieres* que nos Rois tenoient aux quatre grandes fêtes de l'année, & qui n'étoient que des assemblées de magnificence & de

plaisirs, pendant lesquelles ils se signaloient par des actes de grace & de libéralité. Du Cange en a fait une Dissertation particulière qu'on peut consulter: c'est la cinquième de celles qui sont à la suite de l'histoire de S.^t Louis; elle commence ainsi: *Outre ces champs de Mars ou de Mai, & ces assemblées générales que nos Rois convoquoient tous les ans pour les affaires publiques, ils en faisoient encore d'autres aux principales fêtes de l'année, où ils se faisoient voir à leurs peuples & aux étrangers, avec une pompe & une magnificence dignes de la majesté royale.*

la Nation, dans lesquels se traitoient les affaires publiques, la guerre, la paix, les alliances & tout l'ordre politique de l'État, se tenoient régulièrement deux fois par an; mais il n'y a pas la moindre preuve qu'il en fût de même des grandes séances ou *placites* extraordinaires de la Cour du palais, & je suis convaincu qu'on ne les tenoit que suivant les occurrences (o).

Cette Cour étoit non seulement honorée de la présence du Roi, mais encore de l'assistance des Seigneurs ecclésiastiques & laïques, & des grands Officiers qui étoient auprès du Roi. Il y en a un, par exemple, du 15 mars 693, où assistèrent douze Évêques, douze Grands, huit Comtes, huit Graffions, quatre Domestiques, quatre Référéndaires, deux Sénéchaux, le Comte du palais, & plusieurs autres seaux du Roi.

*Recueil des hist.
de France, t. IV,
p. 672.*

Dans celui de Charles le Simple, que nous avons cité plus haut, avant les noms des Échevins du palais, qu'on y lit au nombre de dix-sept, on trouve ceux de cinq Évêques & de douze Comtes; dans un autre du même Prince, de l'an 916, il y a cinq Évêques, quatorze Comtes, & dix-sept autres Juges dont la qualité n'est pas exprimée, mais qui apparemment sont les Échevins ou Jugeurs du précédent.

Il est parlé des séances de la Cour du palais dans la chronique de S.^t Bénigne de Dijon, sous l'intervalle de l'an 925 à l'an 936; l'écrivain y rapporte un jugement rendu pendant que le roi Raoul étoit à Dijon, Robert, comte du Palais, tenant son audience (*cum Robertus comes Palatii causas suas teneret*) en présence de Gislebert, comte de Bourgogne.

*Ibid. t. VIII;
p. 242.*

Ce Robert étoit, à ce qu'on prétend, frère d'un Héribert II, qui fut aussi comte du Palais, & qui l'étoit encore en 980, comme le prouve une charte de Lothaire, l'avant-dernier des

*Descript. hist.
& géogr. de la
France, part. I,
page 32.*

(o) Voici les dates des principaux jugemens qui nous restent d'avant Charlemagne, suivant les mois où ils ont été rendus; on en trouve de tous les mois, excepté de ceux de janvier, de juillet & de septembre: 1.^{er} mars 752, 3 mars 726, 7 mars 716, 14 mars 697, 15 mars 693, 8 avril 709, 15 mai 692,

20 juin 750, 12 août 691, 15 août 746, 17 août 747, 23 octobre 664, 29 octobre 759, 1.^{er} novembre 692, 13 & 14 décembre 710, 22 décembre 674 & 695, 11 février 747, 15 février 702. On trouvera ces jugemens au t. IV des Hist. de Fr. p. 648 & suiv. & au t. V, p. 697 & suiv.

Tome XXX.

. Ffff

Carlovingiens, donnée cette année, où il l'appelle Comte de son palais, & son cher & féal (*p*).

Glab. Radolph. hist. l. III, c. 2. On trouve cette charge encore existante dans les commentemens de la troisième race; un auteur contemporain nous apprend que la faveur du roi Robert y éleva Hugue de Beauvais: c'est cet Hugue qui fut tué en 1024 ou 1025, par des assassins qu'avoit apostés Foulques, comte d'Anjou, pour quelques discours qu'il avoit tenus au Roi contre la Reine, nièce de Foulques. On lit enfin, dans un manuscrit cité par l'historien de Blois, que Robert conféra cette dignité à Eudes, comte de Chartres, qui en prend en effet le titre dans une chartre de 1032, & il y a lieu de croire qu'il se la fit inféoder suivant l'usage du temps; ce qu'il y a de sûr, c'est que les aînés de ses descendans en prirent toujours le titre depuis, jusqu'à ce qu'il fut porté, en 1284, à Philippe le Bel par l'héritière des comtes de Champagne, & éteint, en 1285, par l'avènement de ce Prince à la Couronne. Ainsi il ne peut guère y avoir de doute sur l'existence de cet officier sous les premiers successeurs de Hugue Capet.

Mais il est plus difficile de reconnoître s'il conservoit les mêmes fonctions qu'il avoit eues jusqu'alors; ce qui en peut faire douter, c'est qu'il n'est nommé ni désigné dans aucun des jugemens qui nous restent de ce temps-là: cependant il faut prendre garde 1.^o que ces jugemens sont en très-petit nombre; 2.^o qu'on n'en a point d'expédition régulière, mais seulement des notices qui certifient qu'ils ont été rendus, sans en donner la forme ni les détails; en sorte qu'il n'y a absolument aucune conséquence à tirer de ce qu'on n'y trouve point le nom de cet Officier.

Bruffel, l. II, c. 29, tome I, p. 375 & 376.

On prétend avoir observé que nos Rois, dans le XII.^e siècle & au commencement du XIII.^e ne donnoient point la qualité de comte du Palais aux comtes de Champagne; que ceux-ci même ne la prenoient point dans les actes qu'ils passaient avec le Roi & les hauts Seigneurs; & qu'enfin S.^t Louis est le

(*p*) *Heribertus comes Palatii, nobis carus & fidelis in omnibus.* Recueil des Hist. de Fr. t. IX, p. 692.

premier qui ait reconnu les comtes de Champagne pour comtes du Palais. Si cela est, la cause en pourroit venir de ce que les Seigneurs prétendoient tenir héréditairement les charges qui leur avoient été inféodées, & que nos Rois, qui ne vouloient point reconnoître cette hérédité des charges, leur en refusoient l'investiture, & ne souffroient point qu'ils en prissent le titre vis-à-vis d'eux.

On en a un exemple dans ce qui arriva pour la grande Sénéscallie; elle avoit été inféodée, sur la fin de la seconde race, aux comtes d'Anjou, & ils souvenoient qu'elle l'avoit été à titre héréditaire; malgré leur prétention, nos Rois ne laissèrent pas de nommer d'autres Sénéchaux jusqu'au règne de Louis le Gros, qui ayant besoin du comte d'Anjou, l'admit à proposer juridiquement les moyens sur lesquels il fondeoit son droit, & lui confirma l'hérédité de la grande Sénéscallie par un jugement, qui régla en conséquence que le Sénéchal ordinaire releveroit du Comte & de ses successeurs, lesquels pourroient, lorsqu'ils voudroient, faire auprès du Roi les fonctions de la grande Sénéscallie.

Hugo, de Clericis, de Major. & Senescall. Fr. apud Sirmond. t. III, p. 875.

C'est sans doute pour prévenir un pareil abus que dans la suite nos Rois, en recevant leurs grands Officiers en foi & hommage, prirent la précaution de leur faire jurer qu'ils ne prétendroient point l'hérédité de leurs offices: le serment de Jean Clément, pour la charge de Maréchal de France, en 1225, contient formellement cette clause (q).

La Cour ordinaire du palais continua indubitablement de subsister sous les premiers descendans de Hugue Capet; c'est cette Cour dont il s'agit dans une charte de Louis le Gros, de l'an 1120, si pourtant elle n'est pas supposée, comme plusieurs Savans croient avoir lieu de soupçonner: par cette charte ce

(q) *Ego Joannes Marefcallus domini Ludovici regis illustris notum facio universis presentes litteras inspecturis, me super sacro-sancta jurasse ipsi domino Regi, quod non retinebo equos, nec palafredos, nec roncinos redditos ad opus meum ratione ministerii mei quod habeo de dono ipsius domini Regis, nec ego,*

nec hæredes mei reclamabimus Marefcalliam jure hæreditario tenendam & habendam. In cujus rei memoriam & testimonium presentes litteras sigillo meo feci muniri. Actum apud Sueff. anno Domini M. CCXXIII. Ampliiff. collect. P. Martène, t. 1, p. 1175.

Prince accorde à l'abbaye de Tiron le privilège « de porter » directement ses causes devant ses *grands Présidentiaux*, soit à Paris, soit ailleurs, où son éminente & suprême royale Cour résidera (r). » Les *grands Présidentiaux* ne sont-là autre chose que ceux qu'on a vû plus haut désignés sous le nom de *Proceres*, de *Scabini*, &c. & qui furent dans la suite appelés *Présidens* & *Maîtres de la Cour* (s).

Il est souvent parlé, dans les chartes & dans les historiens, d'une Cour des Barons ou des Pairs; & cette Cour n'est autre chose que celle même du Palais, dans laquelle devoient être portées les causes des Barons ou seigneurs de fief, qui avoient le droit & étoient dans le cas d'être jugés féodalement en la Cour du Roi.

On sait qu'il y avoit des lieux en France où les jugemens étoient faits par un Bailli, Prevôt ou Lieutenant, assisté d'Assesseurs; & qu'il y en avoit d'autres où ils se faisoient par les hommes de fief & vassaux du Seigneur à qui appartenoit

(r) *Coram magnis Præsentia-libus nostris Parisius vel alibi ubi nostra præcellens & suprema regalis Curia residebit, immediatè & solummodo habeant & teneantur respondere.* Gall. Christ. t. VIII, col. 320, inter monum.

(s) Dans plusieurs ordonnances concernant le Parlement, il est parlé de *Présidens* & de *Résidens*; & par le nom de *Présidens*, on ne peut point entendre ceux que nous désignerions aujourd'hui par ce nom. Philippe le Long, par exemple, dans une ordonnance de l'an 1320, dit qu'en la Grand'chambre seront huit Clercs & douze laïcs *Présidens*; une ordonnance de 1302 porte, qu'il y aura un Parlement à Toulouse, si les Grands du pays consentent de ne point appeler des *Présidens* qui le tiendront; une ordonnance de 1296 porte que les *Présidens* & *Résidens* du Parlement s'assembleront tous les ans à Paris aux octaves de Pâques

& le lendemain de S.^t Michel. (*Du Tillet, Recueil des rangs des Grands de France, Miraumont, p. 8.*) Il n'y a certainement personne qui ne reconnoisse à la première vûe, qu'on ne peut pas prendre, dans tous ces endroits, le mot de *Président* au même sens que nous lui donnons aujourd'hui: c'est pourquoi quelques auteurs se sont imaginés que cette qualité y désignoit peut-être plus particulièrement ceux qui composoient la Grand'chambre, & celles de *Résidens*, tous les autres; mais l'ordonnance de 1296 donne aussi à ceux qui composoient la Grand'chambre, le nom de *Résidens*, & détruit par conséquent cette explication. Je crois donc que le nom de *Président* est la même chose dans ces ordonnances, que celui de *Maîtres* qu'on leur a depuis donné; & c'est aussi en ce sens que je prends le nom de *Présidentiaux* dans la charte de Louis le Gros.

la justice (t), qu'on appelloit compagnons ou Pairs de fief: mais dans les lieux mêmes où les jugemens étoient faits par le Bailli, les vassaux du Seigneur, suivant les règles du droit féodal, ne pouvoient être jugés en sa Cour que par leurs Pairs de fief, dans les choses qui touchoient à leur honneur, à leur corps ou aux droits de la pairie: je dis dans les causes de ce genre, car dans les autres ils ne jouissoient pas de ce droit s'ils ne le requéroient formellement, comme il résulte de ce qui se passa en 1259, entre l'archevêque de Reims & l'abbé de S.^t Remi. Ils étoient en procès à la Cour du Roi sur la garde de l'abbaye, & elle fut adjugée à l'abbé par un premier arrêt: l'Archevêque voulut se pourvoir contre ce jugement, comme n'ayant point été fait par ses Pairs; mais il fut dit, par un second jugement, que ce moyen ne pouvoit invalider le premier, *parce que la querelle dont le jugement étoit fait n'étoit mie de la Pairie* (u).

Les vassaux du Roi jouissoient de ce droit comme les vassaux des autres Seigneurs, & c'est pour cela que dans les causes féodales des hauts Barons, qui relevoient directement & sans moyens de la Couronne, on appelloit en la Cour du Roi

(t) Il y a aucuns liex là où li Baillix fet les jugemens, & autres liex là où li hommes, qui sont hommes du fief du Seigneur, les font: or disons-nous ainssi que les liex là où li Baillis font les jugemens, quand li Bailli a les paroles reçues, & elles sont appuyées * en jugement, il doit appeler à son Conseil des plus sages, & fere le jugement par leurs conseils. *Beauman. Coutume de Beauv. t. 1, p. 11.*

(u) C'est ce qu'on lit dans une ancienne Chronique dont on a im-

* S'appuyer en jugement signifie s'en rapporter à justice, comme il est dit au Glossaire de Du Cange, au mot *appodicare*: quand le Bailli avoit reçu les paroles, c'est-à-dire quand il avoit entendu les demandes & les moyens des parties; il devoit les appuyer en jugement, c'est-à-dire, comme l'explique Beaumanoir quelques lignes plus bas, leur demander *se ils vuelent oir droit selonc les raisons que ils ont dites, & se ils oient, Sire oit: faire le jugement, ou contraindre les hommes de le faire.*

primé un extrait dans les preuves du recueil des pièces concernant le différend des Pairs de France & des Présidens à mortier, page 58. On y cite en marge le trésor des Chartes, & les manuscrits de Brienne, vol. 235, fol. 192: on y lit auparavant l'arrêt même extrait des registres du Parlement, où il est dit, entr'autres choses, que l'Archevêque *petiit in hac causâ judicari per Pares suos cum in hac causâ dependeat magna pars dignitatis & Paria sua vel jus, dominus Rex, habito Consilio suo, dixit ei per jus quod in hoc non haberet judicium Parium suorum, & fuit ei dictum quod responderet. Archiepiscopus. verò, hoc audito, petiit judicari per Pares suos utrum in hac causâ haberet judicium Parium suorum; dictum. fuit, & responsum eidem per jus quod in hoc judicio faciendo non haberet Pares suos & quod responderet.*

leurs Pairs, qui par la condition même de leurs fiefs étoient obligés d'y assister au moins un certain nombre de fois tous les ans & en certains cas. Cette obligation est ce qu'on appeloit service du plaids, c'est-à-dire assistance en la Cour de justice de son Seigneur, pour l'aider & lui donner conseil sur les affaires qui y étoient portées; & c'est ce privilège des Barons, de faire porter leurs causes féodales en la Cour du Roi, & d'y assister le Roi en l'exercice de sa justice, qui a fait apeler la Cour du Roi Cour des Barons ou des Pairs, *Curia Baronum, Curia Parium*.

Si dans d'autres causes que les féodales, des vassaux immédiats requéroient le jugement de leurs Pairs, on ne rejetoit point leur requête; mais alors, aux termes du chapitre 69 des établissemens de S.^t Louis (x), il suffisoit de *semondre* trois de leurs co-vassaux qui faisoient le jugement *o autres Chevaliers*, c'est-à-dire avec les autres Juges de la Cour du Roi, qui étoient Chevaliers d'armes ou de loix.

Enfin dans le conflit de juridiction, c'est-à-dire lorsqu'il s'agissoit de déterminer si le Roi feroit juger par son Conseil, ou si le jugement devoit être fait par les Pairs, le Roi jugeoit le conflit sans eux: il y eut contestation à ce sujet en 1295, entre Philippe le Bel & le comte de Flandre, & après un long débat, il intervint un arrêt qui prononça pour le Roi (y).

C'est à l'occasion du droit des Pairs qu'on agita, en 1224, dans l'affaire de la comtesse de Flandre & du sire de Neelle,

(x) *Se li Bers est apelés en la court le Roi, d'aucune chose qui appartenne à eritage, & il die je ne vuel mie de cette chose être jugié fors par mes Pers, a donc si doit-on les Barons semondre jusqu'à trois à tous le mains, & puis la Justice doit fere droit ó eux & ó autres Chevaliers.* J'ai suivi la leçon du manuscrit de Baluze qui, comme en avertit de Laurière, est plus correcte. *Recueil des Ordonnances, t. 1, p. 163;*

(y) *De eodem nobis ipsi Comiti super hoc jus facere offerentibus: eo-*

dem Comite proponente non ad nos, sed ad Pares suos pertinere jus reddere super istis. Altercatio diutius super istis coram nobis, an ad nos per nostrum Consilium vel ad Pares pertineret detinere, quis cujus esset jurisdictio deberet judicare. Pronunciatum est per Curie nostræ judicium pertinere ad nos per nostrum Consilium detinere cujus sit jurisdictio in præmissis. Reg. olim du Parlement. Cet arrêt est imprimé dans le recueil de pièces du différend des Ducs & Pairs & des Présidens à mortier, aux preuves. p. 166.

la question de savoir si les quatre grands Officiers de l'hôtel du Roi, alors existans, c'est-à-dire le Chancelier, le Bouteillier, le Chambrier ou Chambellan, & le Connétable, (l'arrêt les nomme dans cet ordre) avoient droit d'être avec les Pairs au jugement d'un Pair. Les Pairs oppoisoient apparemment aux grands Officiers qu'ils n'étoient ni Pairs, ni Juges ordinaires de la Cour du palais; les grands Officiers se défendoient par l'usage & la coutume, & ils gagnèrent leur cause. Je ne rapporte ce fait, qui est postérieur aux temps dans lesquels j'ai renfermé ces recherches, que pour faire connoître ceux qui assistoient dans ces temps-là même à la Cour des Pairs, puisqu'en cette occasion on se décida par ce qui s'étoit jusque-là observé: *ad usus & consuetudines observatas* (2).

Et il faut remarquer que pourvu que les Pairs nécessaires au jugement eussent été *semonds* régulièrement, soit qu'ils s'y trouvaissent ou non, la Cour étoit déclarée *suffisamment garnie de Pairs & d'autres*, & passoit outre au jugement. On voit, dans Beaumanoir, que dans le cas où tous les Pairs du haut Baron se trouvoient légitimement récusés, le haut Baron n'en tenoit pas moins la Cour, & faisoit *juger par le conseil de son hôtel*. Or on ne doute pas, je crois, que ce que le haut Baron pouvoit en la Cour, le Roi ne le pût en la sienne (a).

Voilà ce que j'ai trouvé de plus précis & de plus certain sur

(2) *Præterea cum Pares Franciæ dicerent quod Cancellarius, Buticullarius, Camerarius & Constabularius Franciæ Ministeriales hospitii domini Regis non debebant cum eo interesse ad faciendâ judiciâ super Pares Franciæ, & dicti Ministeriales hospitii domini Regis à contrario dicerent se debere ad usus & consuetudines observatas interesse cum Paribus ad judicandum Pares, judicatum fuit in Curia domini Regis, quod Ministeriales prædicti de hospitio domini Regis deberent interesse cum Paribus Franciæ ad judicandum Pares, & tunc prædicti Ministeriales judicaverunt Comitissam Flandriæ cum Pa-*

ribus Franciæ apud Parisios, an. M.º cc.º xxiv.

(a) Aussi paroît-il que cela fut ainsi jugé par un arrêt du jeudi avant les Brandons (avant la première semaine de Carême) en 1317, entre Robert d'Artois & Mahault, comtesse d'Artois. Robert avoit fait assigner Mahault au Parlement, & les Pairs furent convoqués par lettres du Roi du 14 juin 1317 (*Rec. des pièces concernant le différend des Pairs & des Prés. p. 383 & 384*); mais apparemment ne s'y trouvèrent pas: car le jour de l'audience, le Roi étant présent au Parlement, avec plusieurs Prélats, Barons &

la suprême Cour du palais, avant la forme nouvelle qu'elle a pris sous le nom de Parlement. Il faut maintenant exposer les notions que j'ai recueillies sur la Cour Domaniale avant la même époque.

Nos Rois avoient, dans les terres de leur domaine, des Officiers qui y étoient préposés tant à l'exercice de la justice, qu'à la perception de leurs revenus & de leurs droits; ils sont nommés, dans les monumens de la première race, Domestiques, & dans ceux de la seconde race, Maires ou Prevôts. Ils avoient pour supérieur le *Maire du palais*, qu'on a, depuis les Mérovingiens, appelé plus communément *grand Sénéchal*, comme

*Faucher. Ant.
l. I, c. 10.*

*Bignon, in not.
ad Marculph.
formul. in l. I,
formul. 25.*

*Gloss. mediæ &
infimæ lat. verbo
Senescallus.*

l'ont observé Fauchet, Bignon, Du Cange, &c. Hugue de Cleres, dans l'écrit qu'il composa sous Louis le Gros, pour établir la prétention d'hérédité que les comtes d'Anjou avoient sur la grande Sénéscallie, appelle encore la Sénéscallie, Mairie de France, *majoratum Regni*, & *majoratum Francorum* ou *Franciæ* (b).

autres sès Conseillers, les Parties ayant comparu, Robert dit « qu'attendu qu'il étoit question du comté » d'Artois, qui étoit Pairie, & que » le comte d'Artois, quel qu'il fût, » étoit Pair, la cour de Parlement » devoit être garnie de Pairs, & requit le Roi de garnir sa Cour des pairs de France, & de ne pas passer outre jusqu'à ce ». La Comtesse s'y opposa & déduisit ses raisons, & il fut jugé que, sans qu'il fût besoin de convocation des pairs de France, quant à présent, la Cour de Parlement, sur-tout le Roi y étant, avec plusieurs Prélats, Barons & autres ses Conseillers, étoit suffisamment garnie; qu'au surplus Robert fit sa demande, & que quand il l'auroit faite, la Cour feroit ce qui seroit de raison, soit sur cette demande, soit sur les requêtes desdites Parties, & sur ce qui seroit à faire d'office par elle principalement touchant la convocation des Pairs dans cette cause & dans toutes autres.

(b) *Sibi & successoribus suis Ma-*

joratum regni & regie Domus Depiferatum cunctis applaudentibus & laudantibus exinde constituit. Vos autem qui ista scripta audieritis, scitote quod ego Hugo de Cleriis vidi scripta Fulconis Hierosolymitani in ecclesiâ sancti Sepulchri de Lochis, de Majoratu & Senescalliâ Francorum sibi & suis antecessoribus à rege Roberto collatis . . . Et ensuite: Rex verò Ludovicus dederat Majoratum & Senescalliâ Franciæ Anselmo de Garlanda, &c. Comment. Hug. de Cleriis Fulconis Andegav. Comit. ad Ludovicum regem Legati de Majoratu & Senescalliâ Franciæ Andegavor. Comiti olim hæreditariâ. Voyez cet écrit dans les Œuvres du P. Sirmond, t. III, p. 876.

Hunc Senescalliâ vel ut antiquitus dicebatur Majoratum Domus regie Robertus rex Francorum dedit Gaufrido Grisogonella Comiti Andegavorum, propter adiutorium quod ei impendit contra Othonem. Chron. Norman. ad an. 1168.

On

On reconnoît aisément le droit d'inspection & de correction que le grand Sénéchal avoit sur les Officiers préposés aux terres du domaine, par la soumission que Charlemagne, dans un capitulaire donné avant qu'il fût Empereur, leur enjoit d'avoir aux ordres du grand Sénéchal; & d'ailleurs il est certain en général que les Sénéchaux, comme le disent les Continuateurs du glossaire de Du Cange, avoient l'administration des revenus du Prince, & la régie de tout son domaine: *Erant administratores reddituum totius fisci dominici rectores etiam dominii totius dominorum suorum.*

Capit. de villis, art. VI, Baluz.
t. I, p. 331.

Gloss. med. & infim. latinis. in verbo Senescallus, t. VI, pag. 362.

Mais on n'a aucun détail particulier sur la juridiction du grand Sénéchal, sous la première & la seconde race, si ce n'est qu'on en trouve quelques actes sous la première, tels que la recherche des domaines entre la Seine & la Loire par Bertault ou Bertoald, sous Thierry II, ou la restitution qu'Égga fit, sous Clovis II, de plusieurs terres qui avoient été usurpées & unies mal-à-propos au domaine du temps de Dagobert (c). Sous la troisième race Hugues de Cleers nous indique bien expressément une Cour que tenoient les comtes d'Anjou, comme grands Sénéchaux, où il avoit vû, dit-il, réformer des jugemens de la Cour de France (d), c'est-à-dire, sans aucun doute, de la Cour du comté de Paris ou de France, qui étoit alors le principal & presque le seul domaine de nos Rois; car il seroit absurde d'imaginer que ce fussent des jugemens de la Cour souveraine du Roi.

Fred. chron.
c. 24.

Il est au reste bien sûr que sous la première & la seconde

(c) *Qui tamen res pauperum quæ sub Dagoberto pervasæ & Fisco fuerant injustè sociatæ possessoribus cum omni reddidit integritate.* Aim. monach. Floriac. de Gest. Franc. l. IV, c. 35. Voy. aussi une charte de Thierry III, de l'an 686, au Recueil des Hist. de France, t. IV, page 664.

(d) *Item quando erit in Franciâ quod & Curia sua judicaverit, fir- mum erit & stabile, si verò contentio aliqua nascatur, judicio factò in*

Franciâ Rex mandabit quod Comes veniat illis demendare, & si pro eo mittere noluerit scripta utriusque partis Comiti transimittet, & quod inde sua Curia judicabit, firnum erit & stabile. Ego Hugo de Cleriis multo- ties vidi judicia facta in Franciâ in Andegaviâ emendari: sic fuit de bello apud sanctum Audomarum factò, & pluribus aliis placitis & judiciis. Comment. de Major. & Senescal. Franciæ apud Sirmond, tom. III, pag. 877.

race, la juridiction du grand Sénéchal devoit être nécessairement renfermée dans le domaine du Roi, puisque le Comte du palais avoit alors celle de tout le royaume. Or il est également sûr que sous la troisième race, la juridiction de la Cour des Pairs excluait encore celle du grand Sénéchal de tout ce qui étoit hors du domaine; la Cour du grand Sénéchal n'a donc jamais pû être que la Cour Domaniale.

Et par cela seul on voit combien se sont trompés ceux qui ont cru que le grand Sénéchal avoit succédé, sous la troisième race, aux fonctions du Comte du palais; le grand Sénéchal n'a eu, sous la troisième race, que la juridiction du domaine, qu'il avoit toujours eue jusque-là, & qui étoit absolument différente de celle du comte du Palais.

*Brussel, Usage
des Fiefs, t. 1,
p. 122 & suiv.
où il rapporte
cette Notice,*

On met au nombre des preuves qu'on a que le grand Sénéchal avoit été substitué au Comte du Palais, la notice d'un jugement que Philippe Auguste fit rendre entre Girard, comte de Vienne, & les Chanoines de Mâcon, par Thibaud, comte de Blois. Ce Thibaud, dit-on, étoit alors Sénéchal de France; il suit donc de ce jugement, qu'en cette qualité il avoit un tribunal où étoient portées toutes les plaintes des particuliers, comme elles l'étoient autrefois devant le comte du palais: mais on ne fait pas attention que Thibaud, en cette occasion, ne juge que comme Commissaire du Roi dans une affaire particulière, sur laquelle les parties s'en étoient remises volontairement à ce que le Roi *arbitreroit* (e); qu'ainsi tout le raisonnement qu'on fait sur ce jugement porte entièrement à faux, parce que ce jugement ne suppose en nulle façon que Thibaud eût aucune juridiction, aucun tribunal ordinaire dans les affaires des particuliers.

Le fief de la grande Sénéscallie subsista jusqu'en 1189, c'est-à-dire jusqu'à la mort d'Henri II, roi d'Angleterre, comte d'Anjou, après lequel il fut éteint. Il reste encore un acte fait par ce Prince à raison de la grande Sénéscallie,

(e) *Subjecerat autem utraque pars se nostro arbitrio, unde Comes Theobaldus nostri autoritate arbitrii de*

Clericorum querimoniis quod prædictum est judicavit. Ampliiff. Coll. du P. Martenne, t. 1, p. 944.

en 1188 (f), & il est sûr qu'en 1190 la juridiction du grand Sénéchal étoit partagée entre les Baillis que Philippe Auguste, comme il dit lui-même dans une ordonnance de cette année, établit dans toutes les terres de son domaine immédiat, qui étoient désignées par une dénomination particulière (g).

Cette ordonnance est celle qu'il fit étant sur le point de partir pour la Terre-sainte, & par laquelle il régla l'administration de son royaume en son absence. Ce qu'elle renferme de plus important, est l'établissement d'une séance ou assise générale, qui se tiendrait trois fois par an à Paris, où seroient portées & terminées les causes des hommes de tout son royaume, & les affaires de son domaine. Voici dans quels termes est conçu cet établissement : « Nous voulons & ordonnons que notre chère mère la Reine Alix, avec Guillaume, archevêque de « Reims, notre très-cher oncle & féal, assigne tous les quatre « mois à Paris un jour pour entendre les causes des hommes de « notre royaume, & les terminer à la gloire de Dieu & au « profit du royaume. Nous ordonnons en outre qu'au même « jour se trouvent aussi devant eux les Baillis de nos terres qui « tiendront assises, pour rendre compte en leur présence des « affaires de notre domaine (h) ».

Le premier de ces articles suppose nécessairement la séance

(f) C'est un acte par lequel il notifie que le Roi a reconnu en jugement, *in comuni audientia*, que la garde de S.^t Julien de Tours lui appartient, à raison de sa charge de Grand Sénéchal, dont, comme comte d'Anjou, il doit le service au Roi : *Quod custodia sancti Juliani Tironensis ad me pertinet ex dignitate Dapiferatus mei, unde servire debeo regi Francie sicuti Comiti Andegavensi* *. Cet acte est rapporté par Brussel, *Usage des Fiefs*, t. 1, p. 631.

(g) *Et in terris nostris que propriis nominibus distincte sunt Bailivos nostros posuimus qui in baillivis suis singulis mensibus ponent unum*

diem qui dicitur Assisa. Ordonnance ou testament de Philippe Auguste, Rec. des Ordon. t. 1, p. 19.

(h) *Præterea volumus & præcipimus ut charissima mater nostra A. Regina statuât cum charissimo avunculo nostro & fideli Guillelmo Remensi Archiepiscopo, singulis quatuor mensibus ponent unum diem Parisius in quo audiant clamores hominum regni nostri, & ibi eos finiant ad honorem Dei & utilitatem regni. Præcipimus insuper ut eo die sint ante ipsos de singulis villis nostris & Bailivi nostri qui assisas tenebunt, ut coram eis recitent negotia terrarum nostrarum*. Ce sont les art. 3 & 4 de cette ordonnance.

* *Lege Comes Andegavensis.*

d'une Cour qui pût juger les causes ordinaires & les causes féodales de tous les sujets du Roi; & le second donne à cette Cour le ressort sur tous les Baillis du domaine, & y réunit ainsi la juridiction de l'ancienne Cour domaniale à la juridiction de la souveraine Cour du palais.

C'est à cette séance que je rapporte l'institution de la nouvelle forme qui fut donnée à la souveraine Cour du Roi, & qui en a fait le Parlement de Paris; il est vrai qu'il semble que Philippe Auguste ne l'ait établie alors que pour le temps de son absence, mais il me semble aussi qu'elle étoit de nature à n'avoir pas dû cesser au retour de ce Prince; & lorsque soixante ans après on trouve une Cour absolument semblable dans sa forme & dans son objet, établie à Paris, il est presque impossible de n'en pas rapporter l'origine à celle qu'avoit établie Philippe Auguste.

J'avoue bien que quelques circonstances firent varier, pendant plus d'un siècle, sur les tenues annuelles de cette grande assise, & les firent réduire tantôt à deux, tantôt à une; que d'autres circonstances la firent convoquer en quelques occasions extraordinairement & hors de Paris; mais ce que des circonstances particulières & momentanées ont produit, ne me paroît pas pouvoir être tiré à conséquence, ni faire un argument contre l'opinion que je propose. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les ordonnances de 1277 (i) & de 1296 supposent le Parlement

(i) On a une copie de la première dans le vol. 266 des manuscrits de Dupuy, & dans un recueil d'ordonnances fait & dédié à Henri III par du Tillet, mais demeuré manuscrit; la seconde est citée par Budé qui l'avoit lûe dans les registres du Trésor des Chartes, où elle est en effet. Il y en a aussi une copie dans le recueil de du Tillet; une autre dans un manuscrit de la bibliothèque de M. de Lamoignon, qu'on croit avoir été composé par M. de Marillac, Garde des Sceaux, peu de temps avant sa disgrâce, sur l'auto-

rité des Parlemens. M. le président Hénault, qui indique un article de cette ordonnance sous l'an 1305, d'après Budé, a cru qu'elle étoit perdue. Comme elles n'ont pas été encore insérées dans le Recueil des Ordonnances qui s'imprime au Louvre, on les donnera en entier à la fin de ce Mémoire. M. de Foncemagne n'avoit communiqué une copie de la première, vérifiée sur celle de Dupuy, sous les yeux de feu M. Joly de Fleury, Procureur général; je l'ai conférée avec celle de du Tillet.

déjà fixé à Paris; car, par exemple, celle de 1277, en prescrivant la manière d'entrer en la Chambre des plaids & d'en sortir, désigne incontestablement la Grand'chambre du palais à Paris (k).

L'on ne doit pas s'étonner après cela si une ordonnance de St. Louis, de l'an 1256, suppose la Chambre des Comptes déjà sédentaire à Paris; car cette Chambre, dans son origine, n'étoit que la Chambre du Parlement, où se portoient les comptes des revenus & domaines du Roi, comme celle des plaids, ou la Grand'chambre, étoit la Chambre du Parlement où se portoient les contestations & autres affaires de justice; & toutes deux étoient nées ensemble, de la forme nouvelle introduite par Philippe Auguste.

*Encyclop. des
mots Comptes,*

Plus on y réfléchira, plus on reconnoîtra dans le Parlement de Paris tous les traits qui peuvent y caractériser la séance instituée par Philippe Auguste, en sorte que si cette séance a discontinué à son retour, on ne peut nier au moins qu'elle n'ait donné l'idée, & qu'elle n'ait pour ainsi dire été le germe de ce Parlement, qui n'existoit point auparavant, & qui subsistoit incontestablement soixante ans après.

Le Parlement de Paris est, sans aucun doute, la tenue de la souveraine Cour ordinaire & féodale du Roi, comme la séance établie par Philippe Auguste: il réunit, comme elle, à la juridiction de la Cour du palais, celle de la Cour domaniale: enfin il conserve encore tous les vestiges & tous les droits de l'assise des Baillis du Roi.

De-là vient, en effet, que les Baillis ont été pendant longtemps obligés d'y assister; de-là vient que chaque bailliage a un terme pour ses causes, qui doivent s'y plaider rigoureusement & suivant l'ordre d'un rôle: car *en assise*, comme dit le grand Coutumier ou Somme rural de M. Jean Bouteillier,

*Somme rural,
tit. III, p. 9.*

(k) *Les Parties qui auront à plaider, entreront dans la chambre par lhuis jouxte la salle, & s'en iſtront par-devers lhuis du Vergier, quand elles auront plaidié. Lhuis jouxte la*

salle est la porte de la Grand'chambre, du côté de la grande salle; & lhuis du Vergier est la porte opposée, qui conduisoit au jardin du Roi, comme on peut voir dans l'ancien plan de Paris que le sieur Heuland a gravé il y a quelques années.

est plaidoyé estreitement par tour de rôle fait par présentation. De-là vient qu'il y a encore un banc en la Grand'chambre, connu sous le nom de banc des Baillis & des Sénéchaux, ou des Gens du Roi; car c'étoient les Baillis & Sénéchaux qu'on appeloit autrefois Gens du Roi, & depuis qu'ils ont été dispensés de s'y trouver, les Avocats & Procureurs généraux y ont pris leur nom, leurs places & leurs fonctions, qui étoient, d'un côté, de veiller aux intérêts du Roi, & défendre ses causes & son droit chacun dans son district; & de l'autre, de *recorder* devant la Cour les affaires qui y étoient portées de leurs bailliages, c'est-à-dire d'exposer les faits, les demandes & les moyens respectifs sur lesquels elles avoient été jugées devant eux, & les motifs du jugement qui avoit été rendu.

Enfin c'est de ce que le Parlement fut établi pour être la grande assise, tant du domaine que de tout le reste du royaume, qu'est procédée la nécessité de l'enregistrement & de la publication des loix nouvelles au Parlement, parce que, comme dit encore le grand Coutumier, *EN ASSISE, appelés les Sages & Seigneurs du païs, peuvent être misés sus nouvelles constitutions, & ordonnances sur le païs & destruites autres qui seroient grevables, & en AUTRE TEMPS NON, & doivent être publiées, afin que nul ne les pueit ignorer, & lors ne les peut ne doit jamais nul redarguer.*

Cette formalité est, sans aucun doute, une des plus anciennes loix de la Nation; elle fut observée pour la loi Salique, qui, comme il est porté dans la préface écrite sous le règne de Dagobert, fut présentée & discutée dans trois *malles* ou assises (1). Ceux des Capitulaires qui nous sont parvenus entiers, sont revêtus de la même formalité; ainsi à la fin d'un exemplaire des Capitulaires que Charlemagne fit en 803, pour ajouter à la loi Salique, on lit: « Ces Capitulaires ont été faits » la troisième année de notre très-clément Seigneur Charles,

(1) Qui proceres ipsius gentis qui
tunc temporis apud eandem erant
Rectores, qui per tres mallos conve-
nientes omnes causarum originès sob-

licitè discurrendo, tractantes de sin-
gulis judicium decreverunt hoc modo.
Prolog. pact. Leg. Salic. Rec. des
Hist. de Fr. t. IV, p. 122.

Empereur, & remis au comte Étienne, pour les faire publier « à Paris, dans un *malle* ou assise, & les faire lire en présence « des Échevins ou Juges, ce qui a été fait; tous ont été unani- « mement d'avis de les observer à l'avenir à perpétuité; & tous « les Échevins, Evêques, Abbés & Comtes ont signé au bas, « de leur propre main (m). »

Il ne faudroit cependant pas conclure de-là que nos Rois ne pouvoient faire de loix que sous le consentement & l'approbation de ces assemblées; ces assemblées, & même celles de la Nation dans les affaires d'État, comme on le dira ailleurs, n'avoient que droit d'avis & voix consultative; le Roi, après les avoir écoutées, décidait comme il lui plaisoit, & tous, dit Hincmar, étoient obligés de se soumettre à sa décision. Les loix étoient présentées & examinées dans les assises, afin que les Sages, c'est-à-dire les gens lettrés & savans dans la science des loix, & les Seigneurs qui devoient alors y être appelés, pussent découvrir & faire connoître au Prince les inconvéniens qui pouvoient s'y trouver. Ils délibéroient non pour les admettre ou les rejeter, mais pour examiner s'ils y trouvoient quelque

*Hincm. epist. ad
Proceres Regni,
l. XXXIV.*

(m) *Anno 3.º clementissimi domini nostri Augusti sub ipso anno hæc facta capitula sunt & consignata Stephano Comiti ut hæc manifesta faceret Parisiis mallo publico, & illa legere faceret coram Scabineis quod ita & fecit, & omnes in uno consenserunt quod ipsi voluissent observare usque in posterum, etiam omnes Scabinei, Episcopi, Abbates, Comites, manu propria subter signaverunt, Rec. des Hist. de Fr. t. V, p. 663.*

Il paroît qu'on distinguoit deux sortes d'ordonnances ou de loix; les unes qui avoient pour objet l'utilité commune & l'administration générale du royaume, que Beaumanoir indique par ces mots, *che que il établit pour le quemin profiet*; les autres qui n'avoient pour objet qu'un point d'utilité ou de police particulière.

Les premières se faisoient de la

pure volonté & de l'avis de son Conseil, *de sincera voluntate nostrâ & consilio bonorum virorum*, & elles n'avoient besoin, pour avoir lieu dans tout le royaume, que d'être publiées aux Assises ou Parlement; la raison en étoit, que le Roi a de son droit le général garde du royaume, c'est-à-dire qu'il lui appartient singulièrement de veiller au bien & au salut de l'État, & que c'est à lui à y pourvoir.

Les autres n'avoient lieu dans les terres des hauts Seigneurs, qu'autant qu'ils vouloient bien y consentir & en user. *Quand li Roys*, dit Beaumanoir, au ch. 48 des Coût. du Beauv. p. 265, *fait aucun établissement spécialement en son domaine si Barons ne lessent pas pour che à user en leurs terres, selon les anchienes coüumes; mais quand li établissement est général, il doit courre par-tout le royaume,*

disposition qui leur parût préjudiciable à l'État, en avertir le Roi, & lui représenter ce qu'ils estimoient nécessaire au bien de son service; mais c'étoit au Roi à juger ensuite si les considérations qu'ils lui propofoient méritoient de l'arrêter, suivant ces mots de Beaumanoir: *Le Roi est souverain par dessus tous, & a de son droit le general garde dou royaume, pourquoi il puet faire tiex establissemens come il li plect pour le quenum profict, & che que il establit, i doit être tenu.*

Perfuadé de l'identité du Parlement de Paris avec la Cour qui y fut établie, en 1190, par Philippe Auguste, je dois terminer ici les recherches que je me suis proposé de faire sur les Cours de justice de nos Rois; je crois seulement devoir y ajouter quelques observations sur le Conseil de nos Rois, & sur les anciennes assemblées de la Nation, auxquelles tant d'auteurs rapportent l'origine du Parlement: ces observations serviront à en faire connoître la différence. Je commence par le Conseil de nos Rois.

& nous devons croire que tels établissemens sont faits par très-grand Conseil pour le quenum profict.

Philippe Auguste fait en 1215 une ordonnance touchant les Champions, pour le bien-général du royaume, *pro communī omnium utilitate*; & en conséquence il adresse aux hauts Seigneurs, des Lettres par lesquelles il leur mande & les requiert sur la foi qu'ils lui doivent, de la faire publier & garder dans leurs terres, comme il est porté dans celles de la comtesse de Champagne, qui se sont conservées. Ainsi il n'attend pas leur consentement, il leur mande, il exige d'eux, *vobis mandamus, & per fidem quam nobis debetis requirimus*; mais fait-il des réglemens de police particulière pour les Juifs, ils n'ont lieu d'abord que dans ses terres: *hæc est constitutio quam fecit Dominus Rex Judæis potestatis suæ anno Domini 1218, mense februario.* Ils sont ensuite étendus aux terres des Seigneurs,

qui y consentent & en conviennent avec le Roi par une espèce d'accord ou de transaction, à laquelle ils font même apposer leurs sceaux, comme on voit aux ordonnances de Philippe Auguste, du premier septembre, & de Louis VIII en 1223. Enfin S.^r Louis, en 1230, en fait une loi générale, *pensatā ad hoc utilitate totius regni* (car ces termes étoient, pour ainsi dire, sacramentaux); alors, sans avoir besoin du consentement des Seigneurs, & sans faire de convention avec eux, il ne prend que l'avis de ceux qui sont auprès de lui, c'est-à-dire de son Conseil; & il déclare que si quelqu'un des Barons refuse de s'y soumettre, il les y forcera, & que les autres seront tenus de se joindre à lui: *Et si aliqui Barones noluerint hoc servare, ipsos ad hoc compellamus, ad quod alii Barones nostri cum posse suo bonā fide nos juvare tenebuntur.*

L'honneur

L'honneur de conseiller le Roi, dans l'exercice de sa justice, a fait donner le nom de Conseiller du Roi à ceux qui tiennent ses Cours de justice, & celui de Conseil du Roi à ces Cours; ainsi l'on disoit, dès le règne de S.^t Louis, *le Conseil du Roi au Châtelet*, pour désigner le tribunal du Prevôt de Paris, que nous appelons communément *le Châtelet*.

Mais il ne faut pas confondre pour cela ces Cours, ou ceux qui les tenoient anciennement, avec le Conseil du Roi proprement dit, & avec ceux que le Prince y admet pour le conseiller dans l'administration & la police générale du royaume, qui en ont été distingués dès les plus anciens temps, comme il est solidement prouvé dans les remontrances que le Parlement fit, en 1556, à Henri II (n), au sujet de la séance que ce

(n) Je rapporterai ici ce qui s'en trouve aux registres du Parlement, parce qu'il n'a encore été imprimé nulle part, comme je crois.

Du vendredi 26 mars 1556.

Ce jour, toutes les Chambres assemblées, M.^e Christophe de Thou, Président en icelles, & Antoine Fumée, Conseiller en la Cour, députés ci-devant pour aller devers le Roi lui faire quelques remontrances de la part de ladite Cour, ont dit par M.^e Christophe de Thou, Président, que suivant l'ordonnance d'icelle sont allés devers le Roi; & le jour d'hier de relevée, il a plu audit Seigneur, étant en la chambre de M. le Connétable, les faire appeler, & leur a donné bien fort bonne audience, l'ont supplié d'entrée leur vouloir faire cet honneur que de croire qu'il n'y avoit personne en cette Compagnie, depuis le premier jusqu'au dernier, qui portât envie à l'honneur & la faveur, dignité & autorité qu'il plaisoit audit seigneur Roi de donner à ceux de son Conseil privé, & qui sembloit être très-raisonnable que ceux à qui ledit seigneur Roi avoit tant fait de faveur & d'honneur que

de les approcher près de sa personne, & leur communiquer les principaux & plus importants affaires de son royaume, eussent de telles prééminences & prérogatives par-dessus les autres.

Que la Cour avoit vû les lettres en forme d'édit, qui auroient été données en faveur de ceux du Conseil dudit Seigneur, par lesquelles il lui plaisoit qu'ils eussent leur séance en la Cour de Parlement & en toutes ses Cours souveraines de son royaume, pareillement en tous ses sièges présidiaux, & que non seulement ils eussent droit de séance, mais droit de donner leur avis aux jugemens & délibérations de ladite Cour, tant aux jours du Conseil que aux jours des audiences publiques & plaidoeries, & qu'ils précédassent tous, hors les Présidens. Avoit semblé, avant que de passer outre à la publication desdites lettres, qu'il étoit besoin faire quelques remontrances très-humbles pour, icelles ouyes & entendues, en prendre par ledit seigneur Roi ce qu'il trouveroit être bon & raisonnable. Ont remontré que, de tout temps, les rois de France & les rois de toutes les Nations étrangères

Prince vouloit donner à tous ses Conseillers d'État dans les tribunaux de judicature. On cite ici ces remontrances avec d'autant plus de confiance, qu'elles furent écoutées favorablement & *reçûes en bonne part*; ce sont les termes de la réponse du Roi.

Ce n'est pas que les Officiers de la Cour de justice ne pussent être appelés à son Conseil d'État, & que les membres de son Conseil ne pussent être commis en la Cour de justice, lorsqu'il le juge à propos: on voit au contraire que Philippe le Bel commit, en 1291, quatorze ou quinze personnes de son Conseil pour la plus prompte expédition des affaires du Parlement, & qu'en 1302 il voulut qu'attendu l'importance des affaires qui se portoient au Parlement, il y eût toujours,

avoient eu à l'entour de leur personne gens par eux choisis & esleus en quelque petit nombre, par l'avis desquels ils avoient conduit & géré les principaux affaires de leur royaume, contenu & entretenu leurs sujets en leur crainte, subjection & obéissance. En ce royaume on les a appelés autrefois les gens du Grand-conseil, par un temps les gens du Conseil estroit, maintenant les gens du Conseil privé. Outre cela les Rois ont eu certain nombre de grands personnages de grand savoir & expérience, lesquels ils ont commis, privativement à tous autres, pour le fait de la judicature, pour ouïr, juger & terminer les querelles & différends de leurs sujets, tant en matière criminelle que civile, en souveraineté & sans appel, sur lesquels & au jugement desquels les Rois se sont reposés pour le fait de la Justice contentieuse, lesquels ont été appelés en ce royaume, les Gens tenant le Parlement, qui anciennement étoient à la suite des Rois, & se trouvent les Présidens avoir été ducs de Bretagne, de Bourgogne, comte de Saint-Pol, & autres grands personnages pareillement Evêques & Archevêques de ce

royaume. Depuis, le Parlement, qui étoit ambulatoire, a été arrêté en cette ville, composé de 80 Conseillers, 40 Laïcs & 40 d'Eglise, compris les 4 Présidens, 12 Pairs de France, & 8 M.^{es} des Requêtes, faisant total de 100 personnes; lequel nombre, par la calamité des guerres & autres pauvretés & inconvéniens advenus en ce royaume, fut grandement augmenté, tellement qu'il y en avoit sans gages & les autres avec gages; les uns résidens, les autres non résidens, & étoit le nombre si grand & si effréné, que l'on ne trouvoit places & sièges à les asséoir, tellement que du temps du roi Charles VI fut faite une ordonnance, registrée es registres de cette Cour, par laquelle le nombre fut réduit au nombre de 80, qui étoit le nombre ancien des Conseillers, dont il y en avoit 34 pour la Chambre du Parlement, 40 pour les Enquêtes, & 6 pour les Requêtes du Palais. Véritablement se trouvera que ceux qui étoient du Conseil privé, que l'on appeloit le Grand-conseil, avoient droit de séance en la Cour de céans qui se tient à l'audiance de la Cour, tel que peuvent

en ses Parlemens, deux Prélats & deux personnes laïques de son Conseil, ou au moins un Prélat & une personne laïque, pour y entendre & juger ces affaires.

Ce n'est pas non plus que les Officiers de la Cour de justice ne puissent délibérer sur les affaires d'État, lorsque le Roi les leur communique, ou que ceux du Conseil ne puissent statuer sur les causes des particuliers, lorsque le Roi les réserve à leur examen; mais les fonctions qu'ils exercent à un titre, n'en sont pas moins différentes & séparées de celles qu'ils exercent à l'autre, & la qualité de Conseiller d'État ne donne pas plus aux uns le droit de prendre connoissance des affaires du gouvernement hors du Conseil d'État, que la qualité de Juges de la Cour de justice, ne donne aux autres le droit de juger les particuliers

avoir les Archevêques & Evêques de ce royaume, qui se disent Conseillers du Roi, & assistent & ont droit de séance qui se tient à l'audience de la Cour; mais qu'ils n'avoient droit de donner avis, délibérations & jugemens en ladite Cour, soit à jour d'audience, soit à jour de Conseil; ne s'en trouve aucune chose par les registres de la Cour de céans. Bien est vrai que quelquefois quelques-uns étant retenus du Conseil privé des Rois, ont eu lettres particulières pour être reçus & avoir voix délibérative es jugemens & délibérations en la Cour de céans, faisant le serment en tel cas requis & accoutumé, & comme font & ont accoutumé de faire ceux qui ont voix en celle Cour; lesquelles lettres ont été disputées en grande connoissance de cause, quelquefois entérinées, quelquefois déboutées. Il se trouve que l'an 1426, le Parlement séant à Poitiers, lorsque cette ville étoit détenue par les Anglois, un abbé de S.^t Maixent en Poitou, obtint lettres patentes pour être reçu aux délibérations & jugemens de ladite Cour, fondé sur ce qu'il étoit retenu du Grand - conseil du roi

Charles VI, qui étoit ce qu'on appeloit le Conseil privé, comme dit est; mais par arrêt en fut débouté. Quand il plairoit au Roi de donner lettres particulières à ceux qui lui avoient autrefois fait service au fait des judicatures en la juridiction contentieuse, cela pourroit être trouvé raisonnable; mais de décerner lettres générales pour tous ceux qui sont & seront du Conseil privé, en la forme que les lettres, dont est question, étoient adressées, seroit chose de grande conséquence, & par le moyen de laquelle l'on donneroit pouvoir de juger à ceux qui n'en avoient la connoissance & expérience, encore qu'ils soient assez expérimentés d'autres grands & bonnes affaires; mais l'ordonnance & la volonté de Dieu, à laquelle se conformoit la volonté des Rois, étoit que chacun s'accommodoit selon la vocation à laquelle il étoit appelé, sans s'entremettre à la chose à laquelle il ne fut connoissant & expérimenté; que la requête que fit Salomon à Dieu, venant au royaume par le décès de David son père, fut qu'il lui plût donner science & intelligence de pouvoir juger le peuple, lequel avoit plu à

hors la Cour de justice. En un mot, la Cour de justice ne devient pas plus le Conseil d'État, pour être composée de membres de ce Conseil, que le Conseil d'État ne devient la Cour de justice, pour être composé des Juges de cette Cour.

Nos Rois choisirent anciennement, & sans doute dès le commencement de la monarchie, pour les conseiller dans le gouvernement & l'administration de leur État, quelques-uns des principaux Seigneurs & Prélats du Royaume. Cette fonction, d'abord personnelle & donnée en pur office, inféodée ensuite à vie (o), & enfin attachée à quelques grands fiefs, & devenue

Dieu mettre sous lui & lui en bailler le gouvernement; que si lettres étoient entérinées, en la forme qu'elles sont dressées, ce seroit en effet en substance créer autant de Pairs de France, hors le nom & titre, comme il y avoit des gens au Conseil privé des Rois, & encore seroient-ils plus privilégiés que le. Pairs de France, lesquels, combien qu'ils aient droit de séance en ladite Cour, & droit de donner avis aux jours de conseil & audience, toutes fois sont séants du côté des gens d'Eglise, non des gens Laïcs, & ne sont reçus à ce que premièrement ils n'aient fait le serment en tel cas requis & accoutumé, & étoit beaucoup meilleur, s'il plaisoit au Roi de persister en sa volonté, de bailler lettres patentes particulières à ceux qu'il voudroit recevoir à ce, & non les comprendre par l'édit général; car selon la capacité de ceux qui seroient porteurs desdites lettres, ils seront reçus ou déboutés desdites lettres: entendoit très-bien la Cour que le tout dépendoit de la bonne volonté du Roi; mais estimoit l'intention du Roi être à s'accommoder à ce qui se trouveroit avoir été fait, & à ce que selon droit & raison se devoit faire, & certainement y avoit grand danger que la voix d'un personnage fût comptée au jugement d'un procès qui bien

souvent ne dépend que d'une voix, & que toutes fois ce personnage ne fût savant & expérimenté au fait de la judicature.

Toutes ces remontrances ouyes & entendues par ledit seigneur Roi, a fait réponse qu'il les prenoit & acceptoit en bonne part, & étoit très-aise qu'elles lui avoient été faites, & acceptoit toujours humainement & benignement toutes les remontrances qui lui seroient faites par cette Cour ou gens députés par elle. Sa conclusion & résolution fut, en cette part, que ceux qui n'étoient expérimentés au fait de la juridiction & judicature contentieuse, n'auront entrée céans pour opiner & donner leur avis, soit es jours de plaidoyerie ou Conseil, & qu'au demourant il aviseroit à faire dresser telle provision qu'il lui sembleroit être bonne & raisonnable, & devoir être par lui octroyée.

(o) Ces inféodations s'étoient introduites vers le milieu du IX.^e siècle; car il est dit dans la vie de S.^r Rambert, archevêque de Hambourg, qu'Adalgair, coadjuteur de Saint Rambert, obtint l'honneur d'être reçu à faire hommage au Roi, & d'être mis au nombre de ses Conseillers: *Et per manus acceptionem hominem Regis fieri, & inter Consiliarios ejus collocari obtinuit.*

héréditaire comme ces fiefs, a été l'origine des douze premières pairies de France, & de celles qui ont été érigées depuis à l'exemple de celles-là, & donne avec raison, à ceux qui en sont revêtus, la prééminence sur tous leurs co-vassaux, c'est-à-dire sur tous les vassaux immédiats de la Couronne. Hadrien de Valois ne craint point d'expliquer, dans un ancien titre, la qualité de Conseiller du Roi par celle de Pair, & ajoute, *In notit. Gall. in verbo Lingones, p. 280.* *qu'est-ce en effet que sont les Pairs, sinon les Conseillers & Assesseurs du Roi!*

Les Pairs de France étoient donc originairement & sont encore les Conseillers de nos Rois, *Serment des Pairs, dans Du Cange, Glossar. med. & infim. latinit. au mot Par, tome V, col. 140.* dans les hauts grands & importants affaires, qu'il juge à propos de leur communiquer (p); mais il faut bien prendre garde qu'ils n'ont séance en la Cour de justice que comme Pairs de fiefs, & Juges de leurs Pairs lorsqu'il s'agit d'en juger quelqu'un, & que leur qualité de Conseillers nés du Roi dans les affaires d'État ne change point alors la nature de cette Cour, puisqu'ils n'y ont séance qu'à un titre & pour des objets tous différens.

Et ce qui montre bien qu'ils n'y sont qu'à ce titre, c'est qu'ils n'y ont rang que parmi les simples Juges, tellement qu'il est de règle constante qu'il y ait toujours quelques-uns de ceux-ci mêlés parmi eux sur chacun des bancs qu'ils occupent, & qu'ils soient présidés par les Officiers ordinaires de la Cour du Roi. *Mémoire des Pairs, dans le différend avec les Présidens à Mortier.*

La formule même de leur serment distingue expressément leurs fonctions, comme Conseillers du Roi en ses hautes affaires, de leurs fonctions quand ils sont séans en la Cour, & réduit celle-ci à l'observation des ordonnances, & à l'exercice de la justice: *Vous jurez, y est-il dit, & promettez bien & fidèlement conseiller & servir le Roi en ses très-hauts, très-grands & très-importans affaires, & séans en cette Cour, garder les ordonnances, rendre la justice au pauvre comme au riche, &c.*

On demandera peut-être pourquoi, si les Pairs n'ont séance en la Cour du Roi que comme Pairs de fiefs & juges de leurs co-vassaux, les autres vassaux immédiats n'ont pas le même

(p) L'ancienne formule du serment des Pairs étoit conçue ainsi: *Loyal & bon conseil li donrez toutes les fois qu'il vous en requerra.*

Hhhh üj

droit qu'eux d'y assister & de juger leurs Pairs? la réponse est facile: c'est parce que, comme l'a déjà observé Du Cange, dans les grands fiefs, où il y avoit beaucoup de vassaux, on n'en choisissoit qu'un certain nombre pour tenir la Cour du Seigneur, & par cette raison même on leur affectoit plus particulièrement le nom de Pairs de fief; ainsi on distinguoit sept Pairs du comté de Champagne, huit Pairs du comté de Haynault, douze Pairs du comté de Flandre, &c.

Il me semble donc que la séance même des Pairs en la Cour de justice du Roi, n'érige point cette Cour en Conseil d'État, *assez honorée, sans doute, de représenter la personne du Roi, comme porte une ancienne chronique, au fait de sa justice, qui est le principal membre de sa couronne, par lequel il règne & a seigneurie (q).*

(q) *Extrait des registres du Parlement, du Lit de Justice du roi Henri II au Parlement de Paris, le 12 février 1551, de la harangue du Roi.* « La troisième chose que Sa
 » Majesté commanda au Parlement,
 » fut que s'il s'en va, il lairra la Reine
 » sa femme Régente avec son fils &
 » son Conseil, & veut qu'ils leur
 » obéissent comme à sa propre per-
 » sonne, & que ce qui sera envoyé
 » par eux à ladite Cour, soit dépêché
 » promptement par ceux de la Grand'-
 » chambre, appelés les *Présidens des*
 » *Enquêtes*, & les prie qu'ils en fissent
 » telle démonstration, que les autres
 » Cours, qui se doivent régler par
 » l'exemple de celle la première, ayent
 » matière de suivre & continuer leur
 » obéissance & devoir. » De la remon-
 » trance du Premier Président au Roi:
 » « Cette Compagnie m'a chargé,
 » Sire, vous promettre & assurer que
 » vous y trouverez toujours obéissance
 » & bonne volonté de satisfaire à tout
 » ce qu'il vous plaira ordonner & com-
 » mander, & non seulement vous,
 » Sire, mais la Reine, M.^{re} le Dau-
 » phin & M.^{re} de votre Conseil, aux-

quels vous donnerez pouvoir, en «
 » votre absence, de nous comman- »
 » der, &c. » *Preuve du Traité de la*
majorité des Rois, in-4.° p. 307.

Avec cette harangue du Premier
 Président Gilles le Maître, s'accorde
 la réponse qu'un de ses successeurs
 (Christophe de Thou) fit à M. de
 Lanfac, envoyé par le Roi au Par-
 lement, le 22 septembre 1563, au
 sujet du partage intervenu sur la vé-
 rification & publication de l'édit du
 17 août précédent. M. de Lanfac
 ayant dit entr'autres choses, que le
 Roi trouvoit étrange comme l'on ne
 faisoit aucun cas de son Conseil, où
 étoit la Reine sa mère, tant de Princes
 de son sang & autres en grand nombre.
 Le Premier Président répondit, que
 quand le Roi auroit perdu l'obéissance,
 il la trouveroit en cette Compagnie,
 qui met toute peine à lui obéir après
 Dieu... Quant au mépris du conseil
 du Roi, quand l'on en a parlé, ce
 n'a été qu'en toute révérence & obéis-
 sance, & ont toujours été d'avis qu'il
 falloit accorder avec ceux qui étoient
 supérieurs, qui voyoient beaucoup de
 choses que l'on ne voyoit pas ici.

Mais quoique ce tribunal, par sa nature & par son institution, ne paroisse pas avoir, même les Pairs y séans, le droit de se mêler des affaires d'État, il faut reconnoître que la confiance que nos Rois ont eue dans ses lumières & dans sa sagesse, les a souvent portés à écouter avec bonté ce qu'il leur a représenté pour le bien du royaume; & que cette confiance est la plus sûre garde qu'ils aient eue contre les pièges sans cesse tendus autour du trône, & contre l'ambition des Grands & les surprises des Ministres.

Je passe aux anciennes assemblées générales ou États de la nation Française: nous ne savons rien de bien précis sur leur forme, avant que les Francs fussent convertis à la religion Chrétienne; on peut cependant s'en faire quelque idée sur ce que Tacite nous a appris de celles des Germains leurs auteurs. Quelque changement qui arrive chez les Nations, & quelques révolutions qu'elles essuient, elles conservent toujours des vestiges & une teinture presque ineffaçable de leurs anciennes mœurs, & leurs usages nouveaux sont toujours plus ou moins mêlés avec les restes de ceux qu'ils suivoient originairement.

Tacite nous apprend donc « que hors les cas imprévus (j'emprunte, à quelques mots près, la traduction de M. l'abbé « de la Bléterie) on ne tenoit l'assemblée de la Nation qu'à des « jours fixes; c'étoit le temps de la nouvelle ou de la pleine lune, « qu'ils estimoient le plus heureux pour entamer les affaires..... « Un des inconvéniens de leur liberté, étoit qu'ils arrivoient au « rendez-vous l'un après l'autre, avec une lenteur qui marquoit « leur indépendance: lorsqu'ils se voyoient en assez grand nombre, « ils prenoient séance tous armés: les Prêtres, qui étoient chargés « du soin de maintenir l'ordre, faisoient faire silence. Alors le « Roi ou le chef parloit le premier, les Grands opinoient à leur « tour, & étoient écoutés avec les égards que méritoient leur « âge, leur noblesse, leurs exploits, leur éloquence. On déféroit « moins à l'autorité de la personne qu'à ses raisons; si l'avis « déplaisoit à la multitude, elle exprimoit par un murmure le « peu de cas qu'elle en faisoit; lorsqu'elle le goûtoit, chacun « frappoit son bouclier avec la *france*, éloge militaire qui passoit «

» chez eux pour le signe d'approbation le plus honorable & le
 » plus flatteur. On pouvoit aussi porter les accusations graves &
 » capitales à ces assemblées, & c'étoit à elles qu'il appartenoit
 » de nommer les chefs qui rendoient la justice dans chaque
 canton. »

Il paroît qu'il y en avoit de générales, & d'autres qui
 n'étoient composées que des principaux de la Nation; car notre
 historien observe « que les chefs des cantons décidoient seuls
 » entre eux les affaires moins importantes, & que même les
 » grandes affaires, dont la décision étoit réservée à la Nation,
 » n'étoient portées à l'assemblée générale qu'après avoir été dis-
 cutées par les chefs des cantons. »

Cette forme convenoit, sans doute, à une Nation libre &
 guerrière, qui ne connoissoit d'autre profession que celle des
 armes, & qui n'avoit d'autres richesses que le butin qu'elle
 rapportoit de ses expéditions militaires. Il falloit bien qu'elle
 s'assemblât tous les ans, pour connoître ses forces, pour con-
 certer ses projets & ses opérations pendant la campagne: il falloit
 bien que les plus importantes affaires, qui étoient ses entre-
 prises & ses guerres, fussent décidées & consenties au moins
 par le plus grand nombre de ceux qu'on n'auroit pû autrement
 forcer d'y marcher. Mais lorsque cette Nation, en s'établissant
 dans les Gaules, se fut unie & incorporée avec les peuples
 qui les occupoient, c'est-à-dire avec des peuples accoutumés aux
 loix de la police Romaine, vivant de leurs arts & de leur
 commerce, il résulta de cette union un mélange de mœurs &
 de gouvernement, qui demanda constamment quelques chan-
 gemens dans la forme des assemblées nationales, & produisit
 les anciens parlemens François, dont Hincmar nous a conservé
 une description assez détaillée.

*Hincm. epist.
 ad Procer. Regni
 pro instit. Carol.
 c. 29 et seq.*

*Recueil des hist.
 de France, t. IX,
 p. 267.*

Suprà, p. 592.

Il s'en tenoit deux par an (*r*), à moins que quelque affaire
 imprévûe n'obligeât d'en convoquer d'extraordinaires: ils sont
 nommés par nos écrivains *malles* ou *placites*, comme les séances
 judiciaires: j'en ai déjà donné la raison. Un capitulaire de

(*r*) *Consuetudo autem tunc temporis talis erat ut non saepius sed bis in
 anno placita duo tenerentur. Hincm. loco citato.*

Charlemagne,

Charlemagne, de l'an 769, porte qu'on ne doit point manquer ni différer de se rendre aux deux *placites* généraux, qui se tiennent l'un à l'entrée de l'été, l'autre vers la fin de l'automne, ni même aux autres *malles* que la nécessité des circonstances oblige de tenir, ou qu'il plaît au Roi de convoquer (f). Ce capitulaire nous fait connoître le temps déterminé pour les *placites* ordinaires, savoir l'été & l'automne.

On prétend que le premier se tenoit d'abord au mois de mars, ce qui lui avoit fait donner le nom de champ de mars, *campus martii*, & que ce fut Pepin qui le transféra au mois de mai, ce qui le fit depuis appeler champ de mai, *campus maii*. Quelques annales rapportent ce changement à l'an 755; un continuateur de Frédégaire, sans observer le changement ni son époque, dit, sous l'an 761, que Pepin tint un *placite* au champ de mai, à Dueren sur la Roër; l'auteur de la vie de S.^t Remi se contente de remarquer que le champ de mars a été depuis appelé champ de mai, & se tient à l'ouverture de la campagne. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'on en trouve, long-temps avant Pepin, quelques-uns tenus au mois de mai, entre autres celui que Dagobert I.^{er} assembla, en 605, à Garges * (*Bigargium*).

Je me suis servi du mot de *champ* pour m'accommoder à l'usage, car je suis convaincu qu'il faudroit dire *camp*, parce que *campus* n'est point là pris du *campus* des Latins, mais du *camp* ou *campe* de l'ancien Tudesque, qui signifie ce que nous entendons encore par ce mot, & que les Latins appeloient *castra* (i); car cette assemblée se tenoit dans un véritable camp, où toute l'armée se rendoit pour passer en revue.

On y pratiquoit deux endroits séparés, en plein air lorsqu'il

(f) *Ut ad mallum venire nemo tardet, primum circà astatem; secundo circà autumnum. Ad alia vero placita, si necessitas fuerit, vel denunciatio Regis urgeat, venire vocatus nemo tardet.* Capit. an. 769, c. 12; Rec. des Histor. de Fr. t. V, p. 646. Il semble que ce mot *vocatus*, ajouté à la dernière partie de cet article, &

qu'on ne lit pas dans la première, suppose qu'aux deux assemblées ordinaires il n'y avoit point de convocation particulière, mais que tous étoient obligés de s'y rendre.

(i) Le vocabulaire de Thomas Benson rend le mot anglosaxon *camp* ou *campe*, *bellum*, *castra*.

Gloss. med. & infim. latinis. verbo Campus Martii & Maii. Recueil des hist. de Fr. t. V, p. 4.

Id. tome III; p. 474.

Id. tome II; p. 590.

* Près de Boneuil, ou Garches, près de Versailles.

faisoit beau temps, couverts lorsque le temps étoit mauvais; l'un pour les Ecclésiastiques ou seigneurs spirituels, l'autre pour les Laïques ou seigneurs temporels : autant que j'ai pu comprendre le texte d'Hincmar, qui m'a paru corrompu, ou du moins fort obscur, chacun de ces endroits étoit divisé en deux parties, dont l'une étoit comme une avant-salle commune, pour se tenir jusqu'à l'heure de l'assemblée; & l'autre, garnie de sièges & décorée d'une manière convenable, étoit le lieu de l'assemblée (u). J'appelle ceux qui la composoient Seigneurs spirituels & temporels, & par-là j'entends tous ceux qui étoient revêtus de dignités ou d'offices qui leur donnoient juridiction, car on n'admettoit point les autres aux délibérations, si ce n'est qu'on y en fît entrer quelques-uns, qu'on croyoit plus éclairés, pour les consulter; mais alors on profitoit de leurs lumières sans compter leurs voix (x).

Au reste le peuple n'étoit convoqué qu'à l'assemblée d'été, qui étoit proprement la seule générale; celle d'hiver n'étoit composée que d'une partie des Seigneurs & des principaux Conseillers du Roi.

On régloit, dans la première, l'ordre de l'État, & les projets de guerre & de paix pour toute l'année: la seconde n'étoit destinée qu'à recevoir les dons annuels, ou revenus ordinaires du Roi; on n'y décidoit définitivement aucune affaire importante; on ne laissoit pas cependant d'y préparer & discuter

(u) *Sed nec illud prætermittendum quomodo si tempus serenum erat extrâ, sin autem, intrâ, diversa loca distincta erant ubi & hi abundanter semoti segregatim & cætera multitudo separatim residere potuissent: prius tamen cæteræ inferiores personæ interesset minimè potuissent: quæ utraque tamen seniorum susceptacula sic in duobus divisa erant ut primò omnes Episcopi, Abbates vel hujusmodi honorificentiores Clerici absque ullâ Laicorum commixtione congregarentur. Similiter Comites vel hujusmodi Principes sibiinet honorificabiliter à cæterâ multitudine segrega-*

rentur quousque tempus, sive præsentè, sive absente Rege occurrerent, & tunc prædicti seniores more solito Clerici ad suam, Laici verò ad suam constitutam Curiam subselliis similiter honorificabiliter præparatis convocarentur. Dict. epist. c. 35.

(x) *Generalitas... tam Clericorum quam Laicorum conveniebat seniores propter concilium ordinandum, minores propter idem consilium suscipiendum, & interdum pariter tractandum, & non ex potestate, sed ex proprio mentis intellectu vel sententiâ confirmandum. Dict. epist. c. 29.*

d'avance celles qui devoient être portées au camp de mai, & même d'arrêter des projets pour l'année suivante; mais, soit pour satisfaire les Seigneurs qui n'y assistoient pas, soit pour tranquilliser l'esprit des peuples, on gardoit le plus grand secret sur ce qu'on y avoit résolu, & on le propoisoit de nouveau à l'assemblée générale (y).

Deux des grands Officiers du palais assistoient toujours à ces assemblées, l'Apocrisiaire (z) & le Camérier ou Chambellan. Je crois qu'il y a ici une faute dans le texte d'Hincmar, & qu'au lieu de Camérier il y faut lire le Chancelier; car le Camérier, comme il l'avoit dit un peu auparavant, étoit subordonné à l'Apocrisiaire & au Chancelier, qui tenoient tous deux le premier rang dans le palais; & d'ailleurs les fonctions du Camérier semblent n'avoir aucune relation à la tenue de ces assemblées, au lieu que la qualité que prenoit le Chancelier, de Chancelier du Roi & du royaume, & de Conseiller spécial du Roi (a), semble avoir dû lui donner une place de droit dans ces mêmes assemblées.

(y) *Unum quando ordinabatur status totius regni ad anni vertentis spatium. . . Propter dona generaliter danda aliud placitum cum senioribus tantum & præcipuis Consiliariis habebatur in quo jam futuri anni status tractari incipiebatur, si fortè talia aliqua se præmonstrabant, pro quibus necesse erat præmeditando ordinare, si quid mox transacto anno priore incumberet, pro quo anticipando aliquid statuere aut providere necessitas esset. . . Et cum ita per eorumdem seniorum consilium quid futuri temporis actio vel ordo agendi posceret à longè considerarent: & cum inventum esset, sub silentio idem inventum consilium, ita funditus ab alienis incognitum usque ad aliud iterum secundum generale placitum, ac si inventum vel à nullo tractatum esset, maneret. . . In ipso autem placito, si quid ita exigeret, vel propter satisfactionem cæterorum seniorum, vel propter non solum mi-*

tigandum, verum etiam accendendum animum populorum, ac si prius exinde præcogitatum nihil fuisset, ita nunc à novo consilio & consensu illorum, & inveniretur, & cum magnanimitatis ordo Domino duce perficeretur. Dict. epist. c. 29 & 30.

(z) *Apocrisiarius autem, id est Capellanus, vel palatii Custos & Camerarius, semper intererant. Dict. epist. c. 32.*

(a) Les anciennes provisions des chanceliers de France, jusqu'au chancelier Olivier, qui fut pourvu en 1545, leur donnoient la qualité de chancelier du Roi & du royaume, & son Conseiller spécial; ce qui explique un passage de la chronique d'Alberic (*sub anno 1214, p. 476*), où il dit que le frère Guerin de Senlis, qui étoit frère profès de l'ordre de S.^t Jean de Jérusalem, fut fait conseiller spécial du Roi. . . *Frater Garinus qui cum esset frater*

Quoi qu'il en soit, les autres Officiers du Palais qui se distinguoient par leurs talens ou par leur application, avoient aussi quelquefois ordre d'y assister, pour s'instruire d'abord en écoutant, & être dans la suite en état de donner leur avis au Roi, lorsqu'il arrivoit quelque affaire inattendue au dedans ou au dehors du royaume, & que le temps ne permettoit pas d'assembler les Conseillers ordinaires (b).

On n'appeloit, au reste, ces Conseillers au palais que pour des affaires qui intéressoient en général le bien & le salut de l'État; leur fonction essentielle étoit d'y pourvoir, & ils ne prenoient point connoissance des affaires des particuliers, non pas même de ceux qui venoient au palais pour des procès ou des questions de droit, à moins qu'après avoir donné ordre aux affaires de l'État, on ne leur présentât quelque cause qui fût de nature à ne pouvoir être décidée par le Comte du palais, ou par les autres Juges ordinaires, sans avoir été soumise à leur examen, & qui leur eût été réservée par l'ordre exprès du Roi (c).

professus Hospitalis Hierosolymitani Regis Philippi specialis Consiliarius effectus Secundus à Rege negotia regni tractabat. On sait qu'il fut chancelier de France sous Philippe-Auguste & sous Louis VIII.

(b) *Sed & de cæteris ministerialibus qui talem se ostendebat ut ad hoc vel præsens vel futurus, nunc discendo, post modum consiliando loco eorumdem honorificè substitui potuisset; cum summa intentione mentis intendendo singulis quæ agebantur, interesse jubebatur, salvans credita, discens incognita, retinens ordinata & constituta: ut si fortè aliquid extra aut infra regnum oriretur, aut insperatum, & ideo non præmeditatum nunciaretur, . . . ipsi Palatini, per misericordiam Dei, ex eorum assidua familiaritate tam in publicis consiliis, quàmque ex domesticâ in hac parte allocutione, responsione & consultatione, studium habere, prout tunc*

rei vel temporis qualitas exigebat, aut consilium pleniter dare quid fieret, aut certè quomodo ad præfinita tempora cum consilio & absque ullo detrimento res eadem expectari vel sustentari potuisset. Dict. epist. c. 32.

(c) *Præfatorum autem Consiliariorum intentio quando ad Palatium convocabantur, in hoc præcipuè vigebat ut NON speciales vel singulares quascumque vel quorumcumque causas, SED NEC ETIAM illorum qui pro contentionibus rerum aut legum veniebant ordinarent, quo usque illa quæ generaliter ad salutem vel statum Regis & regni pertinebant, Domino miserante ordinata habuissent. Et tunc demùm, SI FORTÈ TALE ALIQUID DOMNO REGE PRÆCIPIENTE RESERVANDUM ERAT, quod sine eorum certâ consideratione determinari à Comite Palatii vel à cæteris quibus congruebant, non potuisset.* Dict. epist. c. 33.

Dans l'un & l'autre *placite* les Conseillers du Roi, ou même les premiers Sénateurs du royaume (j'entends par-là les deux grands Officiers qui y assistoient de droit) propofoient, de la part du Roi, les objets qui devoient faire la matière de la délibération: on examinoit chaque objet séparément, & cet examen duroit un, deux ou trois jours, & quelquefois plus, suivant l'importance des affaires. Nul étranger n'approchoit des comités: si l'on avoit besoin de quelque éclaircissement, des Officiers du palais portoient, des comités au Roi & du Roi aux comités, les demandes & les réponses nécessaires (*d*). Il étoit libre aux comités de se réunir ou de délibérer séparément, & ils ufoient de cette faculté suivant la nature des affaires qu'ils avoient à traiter, c'est-à-dire selon qu'elles étoient spirituelles, temporelles ou mixtes (*e*). S'ils jugeoient que la présence du Roi y dût intervenir, le Roi s'y rendoit, y demouroit tant qu'ils vouloient, écoutoit avec bonté le compte exact qu'on lui rendoit des avis, de leurs motifs, ainsi que des débats ou disputes, & des discussions amiables qu'ils avoient occasionnées (*f*).

Quand on s'étoit déterminé sur chaque point, on présentoit la délibération au Roi, on lui en faisoit la lecture, il choisissoit le parti que lui inspiroit sa haute sagesse, & tout le monde se soumettoit à ce qu'il avoit décidé (*g*).

(*d*) *Proceres verò prædicti, sive in hoc, sive in illo placito, quin & primi Senatores regni, ne quasi sine causâ convocari viderentur, mox auctoritate regis per denominata & ordinata capitula, eis ad conferendum vel ad considerandum patefacta sunt. Quibus susceptis interdum die uno, interdum biduo, interdum etiam triduo vel amplius, prout rerum pondus expetebat accepto ex prædictis domesticis Palatii, missis intercurrentibus quæque sibi videbantur interrogantes, responsumque recipientes, tandiu ita nullo extraneo appropinquante, &c. Dic. epist. c. 34.*

(*e*) *Qui cum separati à cæteris*

essent, in eorum manebat potestate, quando simul vel quando separati considerent prout tractandæ causæ qualitas docebat, sive de spiritualibus, sive de sæcularibus, sive etiam commixtis. Dicta epistola, cap. 35.

(*f*) *Ita tamen ut quotiescumque segregatorum voluntas esset ad eos veniret, similiter quoque quanto spatio voluissent cum eis consisteret, & cum omni familiaritate qualiter singula reperta habuissent referebant, quantæque mutuâ hinc & inde altercatione vel disputatione seu amicâ contentione decertassent, apertius recitabant. Dict. epist. c. 35.*

(*g*) *Donec res singulæ ad effectum*

Enfin le Roi fermoit le Parlement par une séance publique, où il faisoit publier les articles des délibérations dont le peuple devoit être instruit, pour les exécuter & s'y conformer, & congédioit l'assemblée (h).

On croit que la tenue de ces Parlemens cessa sur la fin de la seconde race, pendant les troubles & les dissensions qui déchirèrent alors le royaume, & que les premiers Rois de la troisième race prirent le parti de régler la police & toute l'administration du royaume sans l'intervention de ces assemblées nationales, où le crédit des Grands s'étoit mis souvent au dessus de l'autorité royale, & étoit même parvenu plus d'une fois à transférer la Couronne d'une famille à une autre.

Hugue Capet & ses enfans concentrèrent donc tout le gouvernement dans le conseil des grands Officiers du palais, & de quelques Seigneurs qui leur étoient plus particulièrement attachés, se contentant de tenir, en quelques occasions particulières, des assemblées plus nombreuses des Grands du royaume, plutôt dans la forme d'un Conseil extraordinaire, que dans celle d'États de la Nation.

*perductæ gloriosi Principis auditui
in sacris ejus obtutibus exponerentur,
& quidquid data à Deo sapientia
ejus eligeret, omnes sequerentur.
Dict. epist. c. 34.*

n'est pas marquée par Hincmar; mais elle m'a paru résulter des actes de quelques-uns de ces anciens Parlemens, singulièrement de ceux du parlement de Pistes en 864, & de celui de Pisse en 877. *Rec. des Hist. de Fr. t. VII, p. 654 & 698.*

(h) Cette dernière circonstance

PIÈCES servant de preuves ou d'éclaircissemens à quelques endroits de ce Mémoire.

Lettres d'anoblissement de Simon de Bucy.

Extrait d'un Registre du Trésor des Chartres.

PHILIPPES, par la grace de Dieu, Roi de France, s'avoir faisons à tous presens & advenir que j'ai, & que notre amé & feal Conseiller & Procureur general, Maître Simon de Bucy, Clerc, ne soit noble ne attraiz de noble lignée, pour consideration des bons & agreables services qu'il nous a faits ou tems passé, & fait encore chacun jour iceui Maître Simon, à plain acertenez

de son état & condition, par la teneur de ces presentes lettres annoblissons, & audit Maistre Simon avons octroyé & octroyons, de grace especial & certaine science, que il, sa posterité & lignée, & ses enfans nés & à naître qui sont descendus ou descendront de son corps, qui seront nez en loyal mariage, soient nobles & pour nobles de ci en avant soient tenus, & en leurs besongnes & chouses traictiez comme nobles, & que icelui Maistre Simon, quand il li plaira, puisse venir à état de Chevalerie, & prendre ledit état de Chevalerie de quelconque Chevalier que il li plaira; & suppleant, & abolissant, & remettant de notre plein pouvoir royal, de grace especial, & de certaine science, tous dessus qui pour cause de naïvité ou autrement sont ou peuvent être en sa personne, par quelque maniere que ce soit, & en ly donnant & restablissant à plain & parfait enterin & legiūme état de nativité & de noblesse, & que en nos fiez & arrieres-fiez & en quelconque autre il puisse acquerre, & les chouses par li acquises tenir paisiblement & perpetuellement posséder comme nobles, sans ce que il soit contraincts de les vendre ou mettre hors de sa main, ou faire finance quelle qu'elle soit à Nous ou à nos successeurs: Et pour ce que ce soit ferme chouse & estable à tousiours, Nous avons faict mettre notre sceel en ces presentes lettres, sauf notre droit en autres choses, & l'aury en toutes. DONNÉ à Notre-Dame la Royaul, emprés Pontoise, l'an mil trois cent trente-cinq, au mois de mai. Par le Roi. AUBIGNY.

Lettres de légitimation du même Simon de Bucy.

PHILIPPES, &c. sçavoir à tous presens & à venir que comme ja pieça pour les bons & agreables services que notre amé & feal Conseiller & Président en notre Parlement, Simon de Bucy, nous avoit faiz ou service & office de notre procuration generale, le eussions annobli en suppleant, abolissant & remettant de notre plein pouvoir royal, de grace speciale & de certaine science, tous dessus qui pour cause de nativité ou autrement étoient ou pouvoient estre en sa personne, par quelque maniere que ce fût, & en li donnant & restablissant plain & parfait enterin & legiūme estat de nativité & de noblesse, si comme les choses & autres nous avons veu être contenues en nos autres lettres faites & à li données de Nous, sur ce scellées de notre grand sceel en cire verte & en lacs de soie; & si comme nous avons entendu aucuns pour occasion de ce ou par autres mouvemens aient parlé diversement de la personne, état & condition de notredit Conseiller, & avons trouvé en verité qu'il fut engendré & nay en loyal mariage, fait & solemnisé en face

d'Eglise, entre feu Maître Simon de Bucy, jadis Clerc & *Seigneur en loix*, & feue Jeanne, fille de feu Robert & Marguerite de Luac, franchises personnes, combien que ledit feu Maître Simon, après & depuis le deceds de sadite femme, fust Chanoine de Chaalons, & y trespassast de ce siecle en ordre de Diacre; & Nous à plain acertenez & duement enfourmez l'estat & condition de nouredit Conseiller être tels comme dit est, & de nouvel par ces presentes lettres, lesquelles li voulons être baillées & rendues sans payer finance aucune, ledit Simon notre Conseiller annoblifions, & sa postérité, lignée & enfans nais & à naître, descendus & à descendre de li & d'eux en loyal mariage, & leur avons octroyé & octroyons de notre autorité royale, de grace speciale & de certaine science, que pour nobles soient tenus, & en leurs besoignes & choses soient traitiez comme nobles, & que quand il leur plaira puissent venir à estat de Chevalerie, & prendre ledit état de quelque Chevalier il leur plaira: Et outre ce, pour contemplation de notredit Conseiller & Nicole sa femme, fille de Jean Taupin de Coucy, de notre autorité royale, de grace speciale & de certaine science, aussi annoblifions & voulons que pour telle soit tenue, & que en toutes choses & besoignes comme nobles soit traitée & demenée en & de tout tems; toutes autres lettres à eux ou à aucun d'eux de Nous données sur cette matière ou dependances d'icelle demouvans en vertu, sans que par cestes leur soit diminué ou prejudicié en quelque point ou maniere, comment qu'elles se semblassent ou semblent en aucuns points contrarier ou diversifier. En tesmoin desquelles choses nous avons fait mettre nostre scel en ces presentes lettres, sauf notre droict en autres choses & l'autrui en toutes.

Donné à Poissy, l'an de grace mil trois cent trente-neuf, ou mois de mai.

Par le Roi, R. DE MOLINS. *Sine financiâ.*

ORDONNANCE concernant le Parlement.

CE sont les constitutions notre seigneur le roi de France, faites au Parlement à Paris, en l'an de grace M. CC. lxxvii *, le lendemain de l'Épiphanie.

* 1276.
Du Tillot.

(1) Il est à garder pour les abbreagemens des Parlemens, que nulles causes ne soient retenues en Parlement, qui puissent ou doyent être demenées devant Baillifs.

(2) Venant le terme de chaque Baillie, li plaideurs ou tems establi se présenteront en la maniere qu'il a été autrefois ordonné.

(3) Puisque parties ne seront présentées durant le jor de leur Baillie,

DE LITTÉRATURE. 625

Baillie, ils s'entre attendront dans la salle appareillée d'entre la chambre des plaid^s, quand ils seront appellez par lor dépeschement.

(4) Le ^b Clerc des arrestz nommera les Parties avant causes, & seront les Parties par l'Huissier que les Maîtres commanderont à entrer en la chambre des plets, ne n'y entrera plus aures personnes qui ne soient ^c nécessaires en la cause.

(5) Des Parties qui entreront, le demandeur ^d briefvement proposera son fait, & son ^e dilation aussi briefvement repondra le défendeur.

(6) Le fait proposé des Parties ny ^f sera tantost ordené par advis des Maîtres, & sera mis en écrit pour oster le discord^g qui de ce pourroit estre entre les Parties.

(7) Le fait ainsi ^h écrit, sera envoyé aux auditeurs de la Cour, donnez ès Parties, dont les Parties soient en telle manière que la Cour puisse avoir ⁱ avant main les Auditeurs qu'elle voudra establir, & baillera ^j chacun des Baillifs les noms en écrit, jusqu'à dix personnes, au Clerc des arrêts; lesquies personnes soient souffisables à faire ce que l'on leur commandera en droit, & en chacune besoigne, souffiront deux Auditeurs.

(8) Les Parties qui auront à plaider, entreront dans la chambre des plets par lhuis jouxte la salle, & s'en istront pardevers lhuis du Vergier, quand elles auront plaidié.

(9) Li Avocats ne soient si hardis de s'en meller d'alléguer Droit écrit là où Coûtumes ayent lieu, mais usent de Coûtumes.

(10) Nul ne soit oys^k en la Cour li ^l Roy pour plaider par autre, se n'est telle personne qui puisse être justiciée par Justice séculière, s'il est repris en son mesfait, se n'est par adventure, aucun Clerc qui plaide pour soi, ou por sesglise^m, ou por personnes qui lui soient conjointes par affinité ou par consanguinité, ou par li Signor de son ⁿ héritage il tienne son fré, & qu'il le tienne ^o ainse^p cette constitution faite & ce même est à entendre des procureurs & des contrenandeurs.

(11) Nul Avocat n'ose^q recorder ou recommandier ce que son compaignon, à qui il aydera, aura dit; mais il put ^r bien aucune chose adjouter de nouvel^s, s'il y avoit à adjouter.

(12) Ez causes à oyr^s, parlera tant seulement le Baillif deraine^t se il n'advient que à lui devoyant soit nécessaire amandement de son record.

(13) Cil du Conseil qui là seront, mettent à cœur & à œuvre^u d'estude de retenir ce que devant eux sera proposé.

(14) Nul du Conseil n'ose contredire ou contre aller aux parties

Tome XXX.

. K k k k

^a d'entrer en la
salle des plets.
^b Là

^c soit.
^d Commandeur.
^e sans

^f & ny.
^g discord.

^h ainsi.

ⁱ Desf.
^j bailler.

^k oy.
^l le.

^m Desf.

ⁿ cin.
^o reigne.
^p ains.

^q Nuls Avocat
n'ose.
^r peut.
^s Desf.
^t oir.
^u Derrain.

^v cause.

plaidantes, mais chacun des plaidans paisiblement escoute, se n'est par adventure que à chacune chose decclaircir* soit necessaire aucune demande.

* *Desf.* (15) Chacun jor soient depeschiez les arrests* de ce jour, ou landemain au plus tard.

(16) Les requestes soient oyes par aucuns de Messieurs en la salle, & soient rapportées aux Auditeurs qui contendront graces; de autres soit commandé aux Baillifs ce que commandé en sera.

(17) Cil de la terre qui est gouverné de droit écrit soient oys par certains Auditeurs de la Cour, si comme il a été autrefois ordené.

^b *Iceux les En-*
quêtes.

^c *choses.*

(18) Les Regardeurs des enquestes les enquestes recevront de aucunes personnes de la Cour à ce ordonnées, & ^b par icelles ensemble les Enquesteurs, soient jugiez, se ne sont par adventure aucunes qui soient de griefves chaules^c, ou entre grandes personnes, ou telles qui à force soient à recorder au commun Conseil par la force de les apprendre.

^d *respondent.*

^e *mes.*

(19) Les conseils l'un demande, & li Conseiller tantost responde^d, & à celui qui parlera nul n'aïlle contre lui de parole; nul ne recorde ce que son compaignon aura dit, mais ^e autres paroles repognent aux choses octroyer ou à desoctroyer, & li soit tant seulement souffert au repondeur au second dit à adjoûter nouvelle raison.

(20) Nul de nulle baillie ne sera oy, devant que l'autre sera depesché, par ordre.

(21) Après le terme de la baillie ne sera nul oy en faisant requeste, se ainsi n'étoit que il fist requeste de besoigne, après apparissant.

(22) Puis que la demande sera faite & la partie adverse dit soy vouloir avoir conseil, ou ayt tantost conseil, ou, s'il lui convient, jusqu'au landemain tant seulement sera attendu, & landemain viennent les parties, si main qu'ils puissent être depeschés devant tous autres.

^f *Nulles.*

(23) Nul^f des terres qui sont gouvernées de droit écrit soit en la Chambre des Pleds, mais aïlle aux Auditeurs à ce destinés.

^g *especial.*

(24) Nul Baillif ne mette querelle en Parlement sans special^g commandement du Roi ou des Maîtres ceans en la Chambre des Pleds.

(25) En la Chambre des Pleds soit toujours un Clerc por faire les lettres de sang, & por autres lettres un autre Clerc.

^h *eschier.*

(26) Si aucun chiée^h enqueste mene ses questier de defaute de

droit, ou appellation interposée de faus & de mauvais jugement, s'il chiée, il sera puni de moult grief peine.

(27) Li Chevalier & le Clerc qui sont du Conseil, soient intenu^a à despeschier les besoignes dou Parlement, ne mot ne défaill^b tuit vieignent^c matin & devant heure ne s'en aisse.

^a entenu^s.

^b défaill^{ent}.

^c venir.

(28) Chacun Baillif en qui Cour l'en juge, par hommes contraign^e les hommes, au plustost qu'il pourra, à jugier les choses demenées par-devant eux, si que par la malice ou le contremandement des hommes ou damage d'aucune des parties, le jugement ne soit retardé.

(29) Les querelles des nouvelles desfaïnes ne viennent pas en Parlement, mais chacun Baillif en sa baillie, appelés avec soy bonnes gens, aille au lieu & segrement^d, sache si c'est nouvelle desfaïne ou trouble ou empeschement, & si ainsi^e, on face tantost resaisir le lieu, & prene la chose en la main le Roi & face droit aux parties.

^d se ainsi est.

^e les.

(30) Si^f aucun se complaint de Prevost ou de Sergent par-devant le Baillif, ne plaide pas le Baillif pour eux devant soy ne les touffienne, mais face bon droit & hatif aux parties, en tel manière que il ne convienne^g pas avoir recours à la Cour.

^f se.

^g convie^{ne}.

*ORDINATIONES Parlamenti regni, Scacarii,
necnon Dierum Trecentium*.*

* 1294 ou

1296.

Elle est après

une charte de

1294.

C'EST l'ordonnance du Parlement dou royaume & de l'Eschiquier, & des Jours de Troyes & des autres choses qui sont accesssoires à certains articles.

Il est ordéné que en temps de guerre li Roi fadra un Parlement en l'an, & commencera aus octaves de Touffains.

Item. Il terra deux Parlemens en l'an en temps de paix, desquielx li uns^a sera aux wictièves^b de Touffains, & li autres aux trois semaines de Pâques.

^a un

^b octaves.

Item. Il terra deux Eschiquiers en l'an en Normandie, desquielx li uns commencera aux wictiènes^c de la S.^t Michel, & li autres aus wictiènes de^d Pâques.

^c de Pâques, &

li autres aus

^d S.^t Michel.

Tous les ans, le jour de la S.^t Michel & lendemain de Pâques, tuit li President & li Resident deu Parlement se assembleront à Paris, & d'illec li uns iro^ent à l'Eschiquier, & li autres entredront à veoir les enquestes & à accorder les jugemens desdites enquestes, duques au commencement du Parlement; & ordeneront entre

eux la maniere d'ou voir & d'ou jugier, selon la quantité des personnes & la qualité des enquestes : & en la fin de chacun Parlement li President ordeneront que ou temps maien^a de deux Parleimens, l'an rubriche & examine des enquetes ce que l'on pourra rubricher & examiner. Li Jour de Troyes vers la fin de chacun Parlement, seront assenez ordonneement en telle maniere, que de la fin de chacun Parlement, cil qui devront aller au Jour de Troyes & qui y seront députés par commun accord des Présidens, puissent avoir suffisant temps.

^b Le premier
terme.

Les premiers termes^b des Jours de Troies sera assené à landemain des Brandons, & li secons landemain de l'Assumption Nostre-Dame, se ils n'estoient changiés pour evident cause.

Item. Il est ordené que en teins de Parlement seront en la chambre des Plaids le Souverain, ou President certain Baron & certain Prelat; c'est à savoir, des Barons, li dux de Bourgoigne, le Connetable, le comte de S.^t Pol : *item*, des Prelats, l'archevesque de Narbonne, l'evesque de Paris, l'evesque de Taroenne, & li Prelats des Comtes^c, quant ils y pourront entendre; & seront tenus à estre au Parlement continuellement au moins uns^d des Prelats & uns^e des Barons; & departiront leur temps, si que si il ne pueent tuit estre, au moins en y ait deux presens tousiours au Parlement, c'est à savoir, un Prekt & un Baron; & li un deporteront les autres, si conime ils ordeneront entr'eux-mesmes.

Item. Il est ordené que il soient residens au Parlement continuellement, especialement en la chambre des Plaids, li Chevalier & li Lais qui s'ensuivent; c'est à savoir :

* M. Aubec
de Hangeft.
* M. Aubert
de Lully.

M.^{re} Jean de Melun.
M.^{re} Pierre de Sargines.
M.^{re} Gui de Neri.
Li Chastelains de Neefle.
M. Jean Choifel.
M. Etienne de Chaulite^f.
M. Gautier de Roche.
M. Raoul de Bruilly.
M. Geoffroy de Vandome^g.
M.^{re} Anseume de Wartines.

M. Aubert de Hangeft *.
M. Gaubert de Luilly *.
M. Gui Cheuriers.
M. Simon de Marchois,
M. Anseume^h de Cheureuse.
M. Robert de Resignies.
Item. Regnault Barbou le pere.
Jean de Montigny.
Bernart Deignes.

ⁱ Gaufre.
^j Anseu.

^k Varennes.

Item. Il est ordené quils li soient residens au Parlement continuellement, especialement en la chambre des Plaids, li Clercs qui s'ensuivent; c'est à scavoir :

L'Archidiacre d'Orliens.
 L'Arcediacre de Dreux.
 L'Arcediacre de Brabant.
 L'Arcediacre de Bruges.
 Le Thrésorier d'Angers.
 Li Chantre de Bayeux.
 M.^r Ro. de Pontoise.
 M.^r Gui de Lachar.
 Mestre Etienne de Lymg^a.

Mestre Jo. le Duc.
 Li Doyens de Tours.
 Mestre Robert Foison.
 Li Chantre d'Orliens.
 Monf.^r Pierre Beleperche.
 Li Chantre de Paris.
 Li Officiaus de Sens.
 M.^r Gueraut de Maumont^b.

^a Loing.
^b Gerand.

Comme M. Guillaume de Crepi eut prié le Roi qu'il dechargeast du faix du Yeel*, pour les tres-grands besoignes du reaume, qui chacun jour se multiplioient, lesquelles li estoient moult grueuses à porter, si comme il disoit: il est accordé qu'il sera deschargé du seel, mais il demourra devers le Roi quant il porra & sera des residens ou Parlement, & sera aux Comtes quant il pourra entendre. Mestre Bo. de Poñt. sera devers le Roi quant il plera au Roi.

^c Il est ordonné que li autres.
^{* Du Cange dit qu'il se démit en 1296.}

Item. Il est ordonné que li dis Renaut Barbou, se il est présent, ou en son absence, li dis Jean de Montigny, parleront & rendront les arrés, & si un dui estoient absens, li Présidens ordeneroient qui feroient l'office de ces en leur absence.

Item. Il est ordonné que li autres qui sont dou Conseil, Clerc ou Lay, ne seront au jugement de la Chambre, se ne sont ou Prelat ou Baron qui soient dou Conseil, ou se ne sont cil dou Conseil qui sont etablis d'aller avec le Roi, ou se ne sont cil qui seront etablis par les Présidens^d à oïr la langue qui se gouverne par droit escrit, ou se ne sont cil dou Conseil qui orront les requestes par^e l'ordonnance des Presidens, ou se n'estoient li abbés de Citeaux, de S.^t Germain, de Compigne & de Moustier-la-Celle, ou li Tresoriers de S.^t Martin de Tours, ou li Prevost de Lille, ou li Prevos de Normandie; car tuit eist pourront quant il leur plaira, être à la chambre des Plez & au Plaidier, & quant l'an ara Conseil, sur les arrés & à rendre les arrés, & leur conseil en sera requis comme des autres.

^d le Présidens.

^e pour.

Item. Il est ordonné que nus Senechaus ne nus Baillis, ne Juge de Senechaucée ne demeure ès arrés, se il ne sont spécialement appelés par les Presidens.

^f Il est ordonné qu'en temps de Parlemens.

Item. Il est ordonné que li Souverain ou li President du Parlement; c'est à savoir, li Prelat ou li Baron qui seront presens

ordeneront des Residens au Parlement quix offices ils auront, les ils auront, les uns retenans en la Chambre, & les autres envoient au droit écrit, les autres aus requestes communes, ainsi comme il est deffous écrit des autres Clercs & Lais qui sont dou Conseil; li Rois & lidis President s'aideront es besoignes qui avendront au royaume, quant ils verront que bon sera.

En la Chambre aura Notaires en souffisant nombre, selon ce que li President verront que sera mestiers, ne ne prenront rien, ne leur mesnie, & delivreront hativement les lettres par leurs sermens, & demourront en la pourveance du Roi, & jureront que ils tenront & garderont le segret de la Chambre.

Se cil^a de la Chambre ne sont tuit d'un accort aus jugemens, ^a li Souverain ou li President, c'est-à-dire, li^c Prélats & li^d Barons qui seront présens tenront la plus grant parue, selon ce qu'il leur semblera ou le meilleur, selon la condition des personnes & la qualité de la besoigne.

Item. Li Parlement sera ordené par les jours des Baillies & des Senechauciés, ne ne entremessera-on les causes de une Baillie en l'autre; & sera si loin une journée de l'autre, qu'une Baillie n'empêche l'autre, se au moins non que l'en pourra: & les causes de chacune Baillie oïes, chacun Bailli & chacun Senechal s'en retournera en la Baillie au plutot que il porra, se n'est pour faire son compte, douquel il se delivrera plutost que il porra.

Li Chancelier ce qui sera ordené en la Chambre sera tenu à seeller, & ni pourra rien changer ny muer; & auront un seing tuit li President duquel il seigneront ce que il delivreront, lequel tendra cil que li President ordeneront.

Item. Il s'assembleront bien matin, & tenront leur consistoire duques à medi, sans faire particuliers consans.

Item. Quiconque ne verra au jour de la Baillie ou de la Senechaucie dont il est, il sera mis en default.

Item. Il est ordené que fust comme la cause sera oïe, que li arrés soit rendu, se il puet estre en bonne manière, & se il ne puet estre, au moins lendemain avant toutes choses.

La maniere de entrer les parties & les Advocats en la Chambre sera ordenée par les Presidents; & des Avocas comment ils plaident brievement, justement & honnestement.

Item. Se cil qui sont des Presidents ou des Residens au Parlement, ont causes ou Parlement, ils plederont aussi comme uns estranges; & ne demourra aus des Residens es amés en cause d'omme de foulmage^e dedens le tiers degré, ne hors en la cause

^a cil.
^b le President ou.
^c Barons.
^d Prélats.

^e son lignage.

son Seigneur, ne Clercs en la cause de ses Glises, & generaument pourveeront li President que nus ne demeure es arrés qui soit soupeonens en la cause.

Item. Sus griefve peine nus ne prenra rien, fors selon la coustume de l'ancien serment.

Item. Nus ne prenra rien de ses gages ou de son salaire, le jour qu'il n'entendra aus besoignes.

Item. Chacun par son serment sera tenu à venir au Parlement chacun jour, se il n'a effoine, & se il a effoine, il s'escufera au premier jour que il viendra.

Item. De deux ans en deux ans au plûtart, on fera enquestes sur ceus qui tenront Parlement.

[A oïr la langue qui se gouverne par droit escrit trois seront esleus par les President, c'est à favoir, deux Clercs très-bien lettrés, & un Lay lettré especiaument pour les causes de sang; & auront deux Notaires & un saing, par lequel ils saigneront les choses que il delivreront; & sera tenu le Chancelier à sceller sans muer & sans changer; & sera baillé le saing à celui à qui li President ordeneront. Li Notaire ne recevront rien par leur serment, ne leur mesnie; il auront un seriant & une chambre ou *parvles*; & delivreront ce que il pourront, & les quereles doubtues il rapporteront aus Presidents de la Chambre.]

A oïr les requestes seront deux Clercs & deux Laïs, & deux Notaires, qui neant ne recevront par leur serment; & auront un saing, si comme il est dessus dit, & delivreront ce que il pourront par eux, & ce que il delivreront li Chancelier sera tenu à sceller, si comme il est dessus dit; & ce que il ne pourront delivrer, ils rapporteront à ceux de la Chambre.

La Chambre ordenera de envoyer ceux qui seront les enquestes, & se li President envoient ou establisent aucun qui ne soit pas du Conseil à faire enqueste, il jurera en la présence des parties que il la fera loyaument; & li Notaires, que il escriront loyaument: Et tuit jureront qu'ils tinront tout segret, ne ne recevront rien, fors leurs despens attemprez ou presens petis que l'en pourroit dependre le jour honnestement; fors les Ecrivains qui ne seront pas Notaires-le-Roi, qui pourront prendre droiturier salaire de leurs ecritures, au taxement des Auditeurs.

A examiner les enquestes deus Clercs seront esleus tres bien lettrés, qui ensemble les rubricheront, & es grandes enquestes examiner sera li uns de la Chambre au moins, & seront verifiez les rubriches au regard de ceux qui les jugeront; & cil de la Chambre

^a n'ont,
⁹ temps que,

qui jureront ^a à l'Eschiquier ne aus Jours de Troyes ou ceus qui ^b li autres entendront à ces deus choses, se assembleront à Paris avant le Parlement, si comme il est dessus dit, pour concorder les jugemens des enquestes, & les jugemens que il accorderont, il recorderont devant les autres de la Chambre qui ny auront mie esté presens, & les accorderont avant qu'ils soient publiez aus parties, & se la chose estoit grant, il la verront & debattront, mais elle ne sera accordée, fort que en plain Parlement en la presence de tous.

Nulla enqueste ne sera jugée, si l'en n'a premierement conclu en la cause.

Le jugement des enquestes seront publiez aux parties es termes de chacune Baillie & de chacune Senechaucie, si que chacune Baillie & Senechaucie s'anvoist delivré de tous pions.

Item. Quatre de ceus de la Chambre seront envoyez à l'Eschiquier, desquex un sera Prelas, & li autres Barons, & li autres de ceus qui rendront l'arest, & un des autres dou Conseil.

^e len.
^a cil.

Item. Autant en envoyera-on ^c aus Jours de Troies, & si li Rois est present, eil ^d y seront envoyez que li Roi voudra, & se il n'est present, li President de la Chambre en ordeneront en chacun Parlement qui sera devant l'Eschiquier & devant les Jours de Troies. Nus Sergent n'entrera pour jousticier en aucune ^e terre ne en autrui seigneurie qui ait haute-justice, se n'est en cas de ressort, ou en cas qui appartient au Roi par sa souveraineté, & en icelui cas il y entreront par especial commandement dou Bailli, & sera en la lettre dou Bailli expresse la cause.

⁹ autrui.

Item. Nus Baillis ne nus Senechaus ne sera mis en sa terre ne images Juges, & est à entendre là où il a grant partie de son heritage ou de ses amis charniex.



M É M O I R E

S U R

FRÉDÉGONDE ET SUR BRUNEHAUT,

*Contenant la réfutation de l'apologie de Brunehaut,
entreprise par quelques auteurs.*

Par M. GAILLARD.

L'HISTOIRE de la première race de nos Rois, ne présente rien de plus frappant que les fureurs & les crimes de Frédégonde & de Brunehaut; ces deux femmes, si implacables dans leurs haines, si terribles dans leurs vengeances, si impétueuses dans toutes leurs passions, si jalouses de l'autorité, si peu scrupuleuses sur les moyens de l'acquérir & de la conserver, étonnèrent, à force de cruautés, leur siècle barbare. L'une, avec une plus insolente audace, employant presque publiquement contre tous ses ennemis le fer & le poison, parut outrager l'humanité en général par un plus grand nombre d'attentats: l'autre ménageant avec plus d'art ces détestables ressources, mais les employant presque toujours contre son propre sang, parut outrager plus particulièrement la Nature. Leurs noms, trop fameux, sembloient également dévoués à l'exécration éternelle de la postérité.

Cependant la différence de leur sort a mis une autre différence entre elles dans l'opinion de quelques auteurs; les crimes de Frédégonde furent heureux, elle vécut toute puissante, & mourut tranquille dans son lit: les malheurs de Brunehaut égalèrent ses forfaits; un vainqueur rigoureux, sans égard pour son rang, sans pitié pour sa vieillesse, lui arracha la vie dans l'opprobre & dans les tourmens. Si le crime triomphant révolte, le crime puni contente & apaise, la pitié succède naturellement à la justice satisfaite: la pitié, comme toutes les passions, a ses sophismes & ses erreurs; elle tend toujours à justifier

Tome XXX.

. LIII

Lû à l'Assemblée publ. de la S.^e Martin 1760.

ceux pour qui elle s'intéresse: c'est sans doute ce qui a procuré des apologistes à Brunehaut, tandis que le plus grand amour du paradoxe n'a pu faire élever une seule voix en faveur de Frédégonde.

Pour juger de l'apologie de Brunehaut, il faut se rappeler les principaux événemens auxquels elle s'applique.

512. Le royaume de Clovis, partagé d'abord entre ses fils, déchiré par l'effet inévitable de ce partage même, réuni ensuite
 550. sous Clotaire I^{er}, fut partagé pour la seconde fois entre les
 561. quatre fils de ce Prince; Chérébert fut roi de Paris, Gontran d'Orléans & de Bourgogne, Sigébert d'Austrasie, Chilpéric de Soissons. Ce second partage ramena les mêmes troubles que le premier avoit causés; l'ambition de ces Princes ne pouvoit se contenir dans les limites qui leur avoient été assignées. Chilpéric sur-tout, le plus inquiet des quatre, cherchoit sans cesse les occasions de s'agrandir aux dépens de ses frères; il leur fit souvent la guerre, sur-tout à Sigébert: mais leur ambition ne devint insatiable, ni leur haine implacable que quand deux femmes violentes les animèrent l'un contre l'autre.

^a *Greg. Tur.*

l. IV, c. 26.

l. VI, c. 24.

l. IV, c. 25.

Fredeg. Epitom.

c. 56.

Gest. Franc.

c. 30.

^b 565.

^c *Greg. Tur.*

l. IV, c. 27.

Gest. Franc.

c. 31.

Fredeg. Epitom.

c. 59.

Chérébert & Gontran n'avoient fait que s'avilir^a par leurs mariages avec des servantes, ou des filles de cardes de laine & de bergers; Sigébert & Chilpéric, par leurs mariages, firent leur malheur & celui de leurs peuples. Sigébert épousa^b Brunehaut ou Brunichilde^c, fille d'Athanagilde, roi des Visigoths qui possédoient alors l'Espagne: c'étoit un mariage assorti, & qui sembloit devoir être heureux; mais le germe de méchanceté que Brunehaut cachoit sous un extérieur séduisant, ne tarda pas à se développer. Gogon, Maire du palais d'Austrasie, qui l'avoit été chercher en Espagne, fut la première victime: la place qu'il occupoit, & plus encore son mérite, lui donnoient beaucoup de part au gouvernement; ce fut par-là qu'il déplut à Brunehaut, qui vouloit gouverner seule; elle ne cessa d'irriter Sigébert contre lui, jusqu'à ce qu'elle en eût arraché l'ordre de faire mourir ce Ministre.

Quant à Chilpéric, il avoit, d'une femme nommée Audouère, (dont les historiens ne marquent point la condition).

trois fils, Théodébert, Mérouée & Clovis; Audouère eut encore une fille, Chilpéric étoit absent lorsqu'elle naquit; Frédégonde, une des femmes d'Audouère, lui persuada de tenir elle-même sa fille sur les Fonts, & elle se servit ensuite de ce prétexte pour la faire répudier, en alléguant l'alliance spirituelle qu'Audouère avoit contractée avec Chilpéric. Ce Prince, qui se laissoit dès-lors séduire par les artifices & les charmes de Frédégonde, prit tous les scrupules qu'elle voulut lui donner; il quitta Audouère, & l'enferma dans un monastère au Mans: il ne se livra pourtant pas encore entièrement à sa passion pour Frédégonde; il voulut suivre l'exemple de Sigébert, & fit demander Galasonté ou Galsuinde, sœur aînée de Brunehaut. On ne la lui accorda pas sans peine; on prit, pour assurer le bonheur de cette Princesse, des précautions qui hâtèrent sa perte; on voulut que Chilpéric jurât sur les reliques des Saints, en présence des ambassadeurs d'Espagne, de n'avoir point d'autre femme que Galasonté tant qu'elle vivroit. Chilpéric donna (a) aussi à Galasonté, tant pour la sûreté de sa dot que pour une espèce de présent de nœces usité alors, le Bourdelois, le Limousin, le Querci, le Béarn & le Bigorre.

Cependant Frédégonde enchaînoit de plus en plus Chilpéric par des refus perfides: « Je ne puis être à vous, lui disoit-elle, tant que Galasonté vivra; un serment inviolable vous unit à elle seule tant qu'elle respire. » Chilpéric entendit trop bien ce que ces refus & ces scrupules vouloient dire; il se porta aux dernières violences contre Galasonté; on trouva cette malheureuse Reine étranglée dans son lit, & Frédégonde monta sur le trône.

Les frères de Chilpéric eurent horreur de ce crime; Brunehaut poursuivit ardemment la vengeance de la mort de sa sœur. Sigébert, gouverné par Brunehaut comme Chilpéric par Frédégonde, jura une guerre éternelle à Chilpéric: les intérêts

(a) Ce mot de *donner*, dont se servent les historiens, doit s'entendre suivant l'interprétation que lui donne M. de Foncemagne, dans le Mémoire où il examine si les filles ont été

excluses de la succession au royaume en vertu d'une disposition de la loi salique. *Mém. de Littér. tome VIII, page 490.*

Gest. Franc.
c. 31.

566.

Greg. Tur.
l. IV, c. 28.
Gest. Franc.
c. 31.
Fredeg. Epit.
c. 60.

politiques secundoient les vues de vengeance; on vouloit punir Chilpéric parce qu'on vouloit le dépouiller.

Le lot de chacun des frères étoit devenu plus considérable: Chérébert étoit mort sans enfans mâles, les trois frères avoient
 570. partagé son royaume, & même la ville de Paris: chacun d'eux
Greg. Tur. s'étoit engagé par serment à ne point entrer dans cette ville
LVI, c. 24. sans l'aveu des deux autres, sous peine de perdre sa part & de Paris & du royaume de Chérébert.

Sigébert prend les armes, & alors commence la longue & funeste rivalité de Frédégonde & de Brunehaut, qui produisit tant de malheurs & de crimes, sans qu'aucune de ces deux femmes, également habiles & méchantes, succombât jamais sous les coups de sa rivale.

Gontran tenoit la balance entre les deux frères & les deux femmes.

Chilpéric eut, dans cette guerre, tous les revers qu'il méritoit; il fut trop heureux que Gontran ménageât un accommodement, par lequel le Bourdelois, le Limousin, le Querci, le Béarn & le Bigorre, don nuptial de la malheureuse Galafonte, furent cédés à Brunehaut. Mais ce traité fut bien-tôt rompu, la guerre recommença; Théodébert, fils aîné de Chilpéric, attaqua la Touraine & le Poitou, qui étoient du partage de Sigébert; Théodébert fut pris, ayant été abandonné des siens. Gontran-
 575. Boson, un des Généraux de l'armée d'Austrasie, le fit massacrer
Greg. Tur. de sang froid & dépouiller; son corps resta sur le champ de
LIV, c. 45, 46. bataille, confondu parmi les morts. Si Chilpéric sentit vivement
Gest. Franc. cette perte, Frédégonde s'en applaudit en marâtre.
a. 32.
Fredeg. Epit.
a. 71.

Cependant rien n'arrêtoit les succès de Sigébert; Chilpéric, forcé de fuir devant lui jusqu'à l'extrémité de ses États, va s'enfermer dans Tournai avec sa femme & ses enfans: Sigébert entre dans Paris, malgré le traité de partage du royaume de Chérébert; Brunehaut vient, avec ses enfans, y étaler son triomphe, y établir son trône: « Imprudente, dit Adrien de Valois, qui ne voyoit pas qu'elle alloit se livrer entre les mains de ses ennemis, si le sort venoit à changer. »

Sigébert, toujours animé par elle, court assiéger son frère.

dans Tournai. S.^t Germain, évêque de Paris, témoin de ces violences, en tombe malade de douleur; il écrit à Brunehaut pour la prier d'inspirer des sentimens plus doux à son mari, il n'obtient rien. Tournai est investi; Chilpéric & Frédégonde n'ont plus de ressource, ils touchent au moment d'expier la mort de Galafonte. Au milieu de ces périls si pressans, Frédégonde accouche d'un fils à Tournai; cet enfant ne sembloit naître que pour tomber entre les mains de ses ennemis: Frédégonde ne l'avoit désiré que pour être mère d'un Roi; Grégoire de Tours dit que voyant ses espérances trompées, elle entra dans une si violente rage qu'elle eût tué son fils de sa propre main, si Chilpéric ne l'en eût empêchée: elle tourna donc cette rage contre Sigébert. Tous les Neustriens reconnoissoient l'empire de ce Prince; il va recevoir leurs hommages à Vitri; mais tandis qu'on l'élève sur le pavois, deux assassins envoyés par Frédégonde, le frappant à la fois des deux côtés, le laissent expirant entre les mains de ceux qui le portoient: ils poignent ensuite, par l'ordre de Frédégonde, Charégisile, chambellan de Sigébert. Ce second coup les fait remarquer, ils sont massacrés sur le champ, & leur secret eût péri avec eux, si Frédégonde ne l'eût publié elle-même, pour faire admirer & redouter les ressources de sa politique.

L. IV, c. 45

575

Ce coup hardi produisit la révolution la plus subite; les Austrasiens qui étoient devant Tournai levèrent le siège, & ayant rejoint ceux qui étoient à Vitri, tous se retirèrent en désordre. Chilpéric & Frédégonde les poursuivent, & ayant surpris à Tournai Sigilla, qui avoit été dans la plus grande faveur auprès de Sigébert, ils exercent sur lui des cruautés dignes d'eux, ils lui font appliquer des fers rouges à toutes les jointures, & le font couper ensuite par morceaux.

Les Neustriens rentrent sous l'obéissance de Chilpéric, plusieurs Austrasiens s'y soumettent; Brunehaut est investie dans Paris, & Childébert son fils, âgé de cinq ans, alloit tomber entre les mains des meurtriers de Sigébert, sans le zèle & l'adresse du duc Gombaud, seigneur Austrasien, en qui Brunehaut, dans ce grand revers, mit toute sa confiance. Il sauva

Greg. Tur.
l. V, c. 2.
[*Fredeg. Epit.*
[c. 72.

Childébert, en le descendant par-dessus les murailles de la ville dans une corbeille à la faveur de la nuit; un homme affidé le reçut au pied de la muraille, & le porta dans Metz, où les Austrasiens l'élevèrent sur le pavois & le mirent sous la protection de Gontran, roi de Bourgogne, son oncle.

L'évasion du jeune Childébert enlevait à Chilpéric & à Frédégonde le fruit de la mort de Sigébert, & leur imposait la nécessité de ménager Brunehaut: on se contenta de la réleguer à Rouen, d'où elle suscita bien des affaires à ses ennemis.

576.
Greg. Tur. lib.
v, c. 2, 3, &c.
1000 lib. v.
Fredeg. Epit.
c. 74 & suiv.

Chilpéric avait envoyé Mérouée, l'aîné des fils qui lui restoit de la reine Audouère, pour s'emparer du Poitou, qui étoit du partage du jeune Childébert. Mérouée n'ignoroit pas la haine de Frédégonde pour tous les enfans d'Audouère; il savoit tout ce qu'il avoit à craindre d'une femme de ce caractère: il paroît qu'il voulut se faire un appui contre elle de tous ceux qui devoient la hair: il va donc d'abord à Tours, & au lieu de prendre la route du Poitou, il tourne vers le Mans, où il voit la reine Audouère sa mère, qui depuis sa répudiation y étoit renfermée dans un couvent: il va ensuite à Rouen où il voit Brunehaut, l'aime, l'épouse, quoique veuve de Sigébert son oncle. Prétextat, évêque de Rouen, fort attaché aux intérêts de Brunehaut, plus attaché encore à ceux de Mérouée son filleul, fit ce mariage, qui paroît avoir été concerté entre Audouère, Mérouée, Prétextat & Brunehaut; & qui, lorsqu'on en considère toutes les circonstances, paroît de la part de Brunehaut, le chef-d'œuvre de l'artifice le plus profond & le plus savant dans ses perfides combinaisons. On ne fait qu'indiquer ici les réflexions que la discussion doit entraîner dans la suite.

Chilpéric à cette nouvelle vole à Rouen, donne des gardes à Brunehaut & emmène Mérouée.

On croit que le courroux de Chilpéric eût pu se borner à cette expédition, si Frédégonde l'eût permis; mais c'étoit pour elle une trop belle occasion de perdre un fils d'Audouère. Divers seigneurs Austrasiens, qui à la mort de Sigébert s'étoient donnés à Chilpéric, retournoient tous les jours vers Childébert; Godin, un de ces Seigneurs, voulant y retourner avec un gage

qui le rendit important, s'étoit emparé de Soissons, où il avoit pensé surprendre Frédégonde ; mais il avoit été lui-même surpris, défait & tué. Frédégonde liant habilement cet incident avec celui du mariage de Mérouée, fit envisager le tout à Chilpéric comme l'effet d'une conjuration dont elle accusoit Mérouée & Brunehaut d'être l'ame, & Prétextat d'être un des principaux instrumens. Chilpéric, l'exécuteur le plus soumis de toutes les volontés de Frédégonde, fit arrêter son fils, le força de se faire ordonner Prêtre, & l'enferma dans un monastère. Mérouée s'échappa quelques temps après de sa prison, & se sauva dans l'église de S.^t Martin de Tours.

Brunehaut étoit toujours gardée à Rouen ; les Austrasiens la redemandèrent, & Chilpéric la voyoit dans ses États avec tant d'inquiétude qu'il fut charmé de la renvoyer. Mérouée se mit en chemin pour l'aller joindre, mais les Austrasiens refusèrent de le recevoir ; il resta errant & caché dans la Champagne, sans asile, sans secours & sans desseins. Deux traîtres entreprirent de le livrer à Frédégonde, c'étoient Gilles, évêque de Reims, & Gontran-Boson, seigneur Austrasien ; c'étoit ce Boson qui, dans le temps des succès de Sigébert dont il étoit un des Généraux, avoit fait tuer Théodébert, fils aîné de Chilpéric ; depuis la mort de Sigébert & le rétablissement des affaires de Chilpéric, il s'étoit réfugié au tombeau de S.^t Martin de Tours, pour échapper au supplice que Chilpéric lui destinoit : il étoit secrètement appuyé par Frédégonde, qui lui savoit gré de l'avoir défait d'un des fils d'Audouère, & qui vouloit se servir encore de lui pour faire périr Mérouée. Gilles & Boson persuadèrent à Mérouée qu'ils lui feroient livrer la ville de Térouane ; Mérouée, sur leur parole, s'engagea dans un village où Chilpéric, averti par ces traîtres, vint l'envelopper. Mérouée se voyant prêt de tomber entre les mains d'une marâtre impitoyable, & d'un père sur qui la Nature pouvoit moins que Frédégonde, pria Gailen, son confident, de le percer de son épée ; Gailen lui donna cette horrible marque de son attachement. D'autres disent que Frédégonde fit courir ce bruit, mais qu'en effet Mérouée fut

massacré par ses ordres, & l'affreuse mutilation qu'elle fit souffrir depuis à Gaïlen, & dont il mourut, ne détruit point cette idée (b).

Elle avoit fait faire le procès à Prétextat dans un Concile qui se tenoit à Paris. Chilpéric s'étoit rendu l'accusateur de cet Évêque; outre le mariage de Méroutée avec Brunehaut, dont il étoit difficile de le disculper, il lui reprochoit encore la conjuration chimérique dont j'ai parlé; il soutenoit que Prétextat avoit fait des largesses au peuple pour le soulever. Frédégonde produisit sur cette conjuration, de faux témoins que Prétextat confondit; mais les Prélats de l'assemblée, séduits ou intimidés par Frédégonde, n'osoient ni condamner ni absoudre Prétextat: Grégoire de Tours fut le seul qui se déclara hautement en sa faveur; on l'écouta en tremblant & sans lui répondre, & les Prélats courtisans allèrent le dénoncer à Chilpéric. Frédégonde voulut acheter le suffrage de l'évêque de Tours, il fut incorruptible; ce qui lui attira dès-lors, & dans la suite, diverses persécutions. Enfin, des émissaires de Frédégonde insinuèrent à Prétextat que le Roi vouloit seulement éviter la honte du personnage de calomniateur, & se ménager en public la gloire d'une grande action de clémence; qu'il falloit donc que Prétextat s'avouât coupable de tous les crimes que le Roi lui imputoit, & qu'il lui en demandât pardon; qu'à ce prix il devoit être sûr, non seulement de sa grace, mais encore de toute la faveur du Roi. Prétextat eut la foiblesse de les croire; & au milieu de l'assemblée des Évêques, se jetant aux genoux du Roi, il avoua qu'il avoit attenté à sa vie & corrompu la fidélité de ses sujets. Sur cet aveu, Chilpéric au lieu de prononcer sa grace, demande justice aux Évêques. Il n'étoit plus possible d'absoudre un accusé convaincu par sa propre bouche. Prétextat fut relegué dans une isle du Côtantin, & Mélanse son ennemi, vendu aux fureurs de Frédégonde, fut mis à sa place sur le siège de Rouen.

(b) *Gailenum verò adprehensum, multis cruciatibus, infelicitè necaverunt. Greg. Tur. histor. Franc. lib. v, cap. 19.*

DE LITTÉRATURE. 641

Il restoit encore à Chilpéric un fils de la reine Audouère; c'étoit Clovis. Il en avoit aussi trois de Frédégonde, Samson, Clodebert & Dagobert; une maladie pestilentielle qui ravageoit alors la France, les emporta tous trois. Frédégonde outrée de douleur, jalouse de voir que Chilpéric eût encore un fils, tandis qu'elle perdoit tous les siens, alarmée d'ailleurs de quelques menaces imprudentes qui étoient échappées au jeune Clovis, résolut de le perdre. Ce Prince aimoit une des suivantes de Frédégonde; Frédégonde se fit rapporter que la mère de cette fille étoit forcière, & qu'à l'aide de ses maléfices, Clovis avoit fait périr les trois jeunes Princes. Sur ce rapport elle fit arrêter cette malheureuse fille, la fit attacher à un poteau devant l'appartement de Clovis, & fouetter cruellement en sa présence; elle fait appliquer la mère à une question si rigoureuse, qu'elle chargea Clovis de tout ce qu'on voulut. Frédégonde demanda vengeance à Chilpéric, qui ne sachant pas lui résister, lui abandonna son fils unique; elle le fit arrêter, & après l'avoir accablé d'ignominie, elle l'envoya enchaîné à Noisy-sur-Marne, où on le trouva mort d'un coup de couteau dans le flanc; en même temps sa mère fut étranglée dans son couvent, Basine sa sœur fut deshonorée, puis enfermée dans un couvent à Poitiers; mille autres cruautés furent exercées sur les amis de Clovis; cette femme, à qui les tortures avoient arraché une accusation calomnieuse contre lui, n'en fut pas moins brûlée vive.

579.

580.

Greg. Tur.
1010 lib. v.

Frédégonde eut un autre fils, nommé Thierry; elle le perdit encore, à ce qu'elle crut ou feignit de croire, par des sortilèges: il en coûta la vie à plusieurs femmes dont quelques-unes furent brûlées, d'autres noyées, quelques-unes, par une barbarie digne de ce temps-là & digne de Frédégonde, furent rompues vives (c).

582, 584.

Il naquit enfin un dernier fils à Frédégonde, & ce fils vécut; c'étoit Clotaire; il devoit un jour réparer les crimes de Chilpéric & de Frédégonde, & punir ceux de Brunehaut.

584.

Jusqu'ici les crimes de Frédégonde, par leur éclat, leur

(c) *Alias rotis ossibus confractis innectit.* Greg. Tur. lib. vi, c. 35.

violence & leur continuité, empêchent d'apercevoir ceux de Brunehaut; Brunehaut a même paru plusieurs fois à l'égard de Frédégonde, dans un état d'oppression & de foiblesse qui a pu la rendre intéressante, & concourir à lui procurer des Apologistes: mais le temps des grands crimes de Brunehaut n'est pas encore arrivé; on ne peut lui reprocher jusqu'ici que la mort de Gogon, qu'un peu trop d'acharnement contre Chilpéric, & que son mariage avec son neveu Mérouée: voici pourtant un crime ou commis ou toléré par elle vers ce temps-là, qui ne seroit pas indigne de Frédégonde.

*Greg. Tur.
LVI, c. 37.*

S.^t Louvent fut accusé par un homme puissant d'avoir tenu des discours injurieux à Brunehaut; il parut devant elle, se justifia, & fut renvoyé: dans la route, il se vit arrêté par son accusateur, on lui fit souffrir divers tourmens, & on le renvoya encore; à peine s'étoit-il embarqué sur la Saône que son ennemi l'attaque encore, lui fait trancher la tête, & jette son corps dans la rivière. Il ne paroît point que Brunehaut ait fait faire aucune recherche de ce crime, qui est rapporté par Grégoire de Tours; on verra dans la suite les raisons qu'on a de remarquer que c'est Grégoire de Tours qui le rapporte.

583.

*Greg. Tur.
LVI, c. 32.*

Frédégonde, dans une affaire toute semblable, fit prendre une autre route à sa cruauté. Leudaste, comte de Tours, accusa l'évêque Grégoire d'avoir diffamé Frédégonde par ses discours; il est très-vrai-semblable que c'étoit une persécution que Frédégonde suscitoit à cet Évêque, pour le punir de l'appui qu'il avoit donné à Prétextat. Grégoire se justifia dans l'assemblée des Évêques à Braine, il fut renvoyé absous, & Leudaste fut excommunié comme calomniateur. Frédégonde voyant que cette affaire avoit tourné à sa propre confusion & à la gloire de l'accusé, s'en prit à Leudaste. Il étoit juste de punir ce calomniateur, si elle ne l'avoit pas suscité; & si elle l'avoit suscité, peut-être étoit-il juste de le punir encore; mais il ne falloit pas l'assassiner: ce fut pourtant le parti qu'elle prit, & qu'elle aggrava par des circonstances pleines de cruauté.

584.

Méroué.

Chilpéric, lorsque la mesure fut comblée, selon l'expression d'un auteur, fut assassiné à Chelles, en revenant de la chasse;

on ne fait pas certainement sur qui doit tomber la honte de ce crime; on l'a imputé à Frédégonde & à Brunehaut : ce fait sera discuté dans la suite.

Gontran, roi de Bourgogne, pendant le règne de Chilpéric son frère, s'étoit déclaré le protecteur du jeune Childébert son neveu; & se voyant sans enfans mâles, il l'avoit désigné solennellement son successeur. Les sentimens & la conduite de Brunehaut à l'égard de Gontran, furent toujours assez équivoques; d'un côté elle sentoît que la protection de ce Roi lui étoit nécessaire contre Chilpéric & Frédégonde: de l'autre elle craignoit l'ascendant que ces titres de protecteur & de bienfaiteur pouvoient faire prendre à ce Prince sur l'esprit de Childébert, & l'autorité qu'il pouvoit s'arroger dans le gouvernement des affaires d'Austrasie. Elle étoit jalouse à l'excès de cette autorité; l'usage qu'elle en faisoit, soulevoit contre elle de jour en jour tous les Grands d'Austrasie: dans le choc de toutes ces cabales, on parvint quelquefois à diviser Gontran & Childébert; tantôt Childébert & Chilpéric se réunissoient contre Gontran, tantôt Gontran paroissoit prêt à s'unir avec Chilpéric contre Childébert; mais un penchant plus décidé le ramenoit toujours vers Childébert, auquel il destinoit sa succession. Ils étoient unis contre Chilpéric, lorsque ce Prince mourut: Frédégonde fut alors à peu près dans le même embarras où Brunehaut s'étoit trouvée à la mort de Sigébert. Childébert étoit à Meaux; Frédégonde s'enfuit de Chelles, & se sauva dans l'église de Paris: elle n'avoit pas de meilleur parti à prendre que celui de se mettre, avec son fils, sous la protection de Gontran, comme avoit fait Brunehaut. Gontran envoya Frédégonde au Vaudreuil, près de Rouen, où elle se trouva plus en sûreté; il promit de tenir sur les Fonts Clotaire son fils, âgé de quatre mois, & le fit reconnoître pour Roi par les sujets de Chilpéric.

*Greg. 1000
lib. VII.*

Cette conduite de Gontran donna de l'inquiétude à Brunehaut & à Childébert; ils envoyèrent des Ambassadeurs à Gontran, pour le prier de remettre Frédégonde entre leurs mains, afin qu'elle fût livrée au supplice que méritoient ses

M m m m ij

crimes. Gontran ne put y consentir; sur son refus, d'autres ambassadeurs d'Austrasie vinrent lui redemander des places qui appartenoient, disoient-ils, à Childébert. Gontran refusa de les rendre. *Vous nous refusez*, lui répondit insolemment un des Ambassadeurs, *eh bien, la hache qui a abattu les têtes de vos frères, n'est pas perdue.*

Gontran toujours placé ainsi pendant le reste de son règne, entre Frédégonde & Brunehaut, & ne pouvant se résoudre à sacrifier ni l'une ni l'autre, les eut toutes deux pour ennemies; il ne dut la conservation d'une vie toujours menacée, qu'aux précautions qu'il prit contre les assassins, en faisant redoubler la garde, & qu'à la précaution plus sûre encore, d'intéresser tous ses sujets à la durée de son règne par un gouvernement sage & doux. Brunehaut ne songeoit qu'à lui susciter des affaires, afin qu'il se mêlât moins de celles d'Austrasie. Frédégonde étoit moins touchée de ses bienfaits qu'irritée de la réforme qu'il faisoit des abus qu'elle avoit introduits sous Chilpéric, & sur-tout de ce qu'il avoit rétabli Prétextat dans son siège; elle s'en vengea d'abord sur Prétextat, qu'elle ne craignoit point de faire assassiner dans son église aux pieds de l'autel.

586. *Greg. l. VIII, n. 31.* Un seigneur Austrasien, qui détestoit le crime, ne put contenir son zèle, & alla l'accabler chez elle des plus violens reproches; elle parut les recevoir avec douceur, elle témoigna du repentir, pria ce Seigneur à dîner chez elle & l'empoisonna. Elle livra ensuite au neveu de Prétextat l'assassin dont elle s'étoit servie pour tuer cet Évêque, mais elle ne le livra qu'après être convenue, avec le neveu de Prétextat, qu'il l'empêcheroit de parler en se défaisant de lui: en effet, lorsque cet assassin voulut nommer Frédégonde & Mélanche, le neveu de Prétextat se hâta de le mettre en pièces à coups de hache. Frédégonde sachant que Gontran vouloit poursuivre la vengeance de la mort de Prétextat, tâcha de le prévenir; il n'y avoit presque point de jour qu'elle ne tendit quelque piège à Gontran, qu'elle n'envoyât contre lui quelque assassin; elle passa tout le reste de sa vie à aiguïser le fer, à préparer le poison contre Gontran, contre Brunehaut, contre Childébert, contre Théodébert, fils

Greg. Fred. & alii passim.

de Childébert, contre tous ses ennemis: elle fomenta, par mille intrigues, tous les troubles que l'irrégularité de l'administration de Brunehaut faisoient naître en Austrasie. Tous ces complots, continuellement découverts, faisoient place presque sans interruption à de nouveaux complots: elle envoyoit de tous côtés des assassins, qu'elle punissoit ensuite ou de lui avoir obéi, ou d'avoir manqué leurs coups: jamais le crime n'avoit été si insolent, si actif, si intrépide.

Un aventurier, nommé Gondebaud, qui se disoit fils du roi Clotaire I^{er}, & que Gontran disoit fils d'un homme qui avoit été meûnier & cardeur de laine, avoit prétendu, dès le temps de Chilpéric, demander un partage à ses frères, qui avoient rejeté sa demande avec mépris. Quand il vit le royaume en proie aux factions, l'Austrasie & la Neustrie gouvernées par deux femmes, sous le nom de deux enfans, le roi de Bourgogne fort embarrassé à défendre sa vie contre deux monstres, qu'il n'avoit pu ni apprivoiser par ses bienfaits, ni dompter par ses armes, tous les Seigneurs des différens États prenant parti dans tous ces troubles au gré de leurs passions, il crut l'occasion favorable pour faire valoir ses droits prétendus. Quelques factieux l'élevèrent sur le pavois à Brive-la-Gaillarde: cette entreprise paroïssoit intéresser également les trois Princes; cependant non seulement Childébert & Clotaire ne se joignirent point à Gontran, dans les provinces duquel Gondebaud faisoit principalement son irruption, mais encore Frédégonde & Brunehaut desirant également secouer le joug de Gontran, firent des avances à Gondebaud, & conspirèrent avec lui contre Gontran. Ce Prince eut lieu de soupçonner Brunehaut d'avoir envoyé des Ambassadeurs & des présens à Gondebaud, & d'avoir voulu l'épouser; & lorsque Gondebaud, après quelques vains succès, eut été tué par ceux mêmes qui l'avoient fait Roi, Gontran eut des avis que Brunehaut avoit aussi fait faire la même proposition au fils de Gondebaud. C'est ainsi que cette femme artificieuse, lassée d'un bienfaiteur importun, & craignant son propre fils même, qui avançant en âge, pouvoit lui ôter les rênes du gouvernement, cherchoit

Greg. l. VII.

585.

Greg. l. VII.
c. 32, 34.

Ibid. lib. I.
c. 32.

à prolonger son empire en leur opposant un homme dont elle auroit réalisé les chimériques prétentions, qui auroit été tout par elle, & qu'elle auroit replongé dans le néant quand elle auroit voulu l'abandonner.

Frédégonde avoit eu la même politique, & il seroit étonnant qu'elle ne l'eût pas eue; elle avoit aussi fait des avances à Gondebaud; M. de Valois croit qu'elle avoit aussi dessein de l'épouser, mais un outrage qu'elle reçut des partisans de Gondebaud la dégoûta du parti.

Rigonte, fille de Frédégonde, alloit en Espagne épouser Recarède, fils de Leuvigilde roi des Visigoths: Didier, duc de Toulouse, un des chefs du parti de Gondebaud, arrêta Rigonte, mit en fuite ceux qui l'accompagnoient, & pilla
Greg. lib. VII, cap. 15. tous ses trésors. Frédégonde reçut cette nouvelle; celui qui la lui porta éprouva que la douleur, dans cette ame féroce, devenoit toujours fureur; elle le traita indignement, ainsi que tous ceux qui avoient abandonné Rigonte. Cependant on lui rendit sa fille, pour le malheur de toutes deux; Frédégonde l'aimoit, car ce monstre paroît avoir connu les sentimens de la Nature; Rigonte la détestoit, la méprisoit & lui reprochoit continuellement la bassesse de sa naissance. La tendresse de Frédégonde se laissa enfin, & fit place à la haine; l'antipathie
Ibid. lib. IX, cap. 34. devint réciproque; Grégoire de Tours dit qu'elles se battoient souvent: Frédégonde attenta même à la vie de sa fille; elle feignit un jour de vouloir lui donner ce qui restoit des trésors de son père, & au moment où Rigonte avoit la tête avancée dans un des coffres qui les contenoit, Frédégonde referma le coffre, en lui pressant la tête avec violence pour l'étouffer; des domestiques accourant aux cris que pouffoit une femme présente à ce spectacle, sauvèrent Rigonte.

Malgré toutes ces horreurs, soit que Frédégonde entendît mieux l'art de gouverner que Brunehaut, soit qu'elle inspirât plus de terreur, on ne vit jamais s'élever, dans l'intérieur de son royaume, des orages pareils à ceux qui agitèrent l'Austrasie
 581. sous l'administration de Brunehaut. Dès les premières années de cette administration, on voit les plus grands Seigneurs

d'Austrasie, le duc Rauchin, Gontran-Boson, Gilles évêque de Reims, & sur-tout Ursion & Bertefrède, soulevés contre elle, s'armer pour accabler Loup, duc de Champagne, qui étoit devenu leur ennemi, par son attachement inviolable à Brunehaut & à Childébert : il est vrai que cette révolte servit à mettre dans un beau jour le courage de Brunehaut. Les forces des rebelles étoient très-supérieures à celles du duc de Champagne, & celui-ci alloit infailliblement succomber; Brunehaut se présente tout-à-coup entre les deux armées, & par les instances les plus pressantes désarme, pour le moment, la fureur d'Ursion & de Bertefrède, qui commandoient les rebelles. *Greg. l. vii. cap. 4.* Elle ne parut point intimidée des menaces insolentes d'Ursion, qui, sans vouloir l'entendre, crioit arrogamment : « Qu'on fasse retirer cette femme, ou nous l'écraserons sous les pieds de nos chevaux; qu'il lui suffise d'avoir régné sous le nom de son mari, sans prétendre régner encore sous le nom de son fils; c'est par nos forces, non par celles de cette femme, que ce royaume est défendu & qu'il se conserve. »

Un emportement si brutal contre la mère du Roi, annonce de violens sujets de mécontentement; il ne fit qu'augmenter dans la suite, par quelques actes de rigueur & de perfidie que Brunehaut fit exercer sur les mécontents. Childébert, par son conseil, invite le duc Magnoalde à venir dans son palais voir un combat de bêtes; Magnoalde vient, & il est indignement assassiné; Gontran-Boson est arrêté: les autres Grands d'Austrasie, Rauchin, Ursion, Bertefrède prennent l'alarme, & de concert avec Frédégonde, forment le projet de tuer Childébert, de s'emparer de Théodébert son fils, & d'éloigner Brunehaut des affaires. Le complot est découvert; Childébert mande le duc Rauchin, sous prétexte de lui communiquer quelque secret, il lui prodigue toutes les marques de la confiance la plus distinguée; Rauchin sort satisfait & triomphant, des gardes disposés sur l'escalier se jettent sur lui & l'assomment (*d*); le Roi s'empare de tous ses biens : Ursion & *586.* *Greg. l. viii. cap. 36.* *587.*

(*d*) L'assassinat du duc de Guise à Blois, en 1588, fut accompagné de circonstances à peu près semblables.

Bertefrède se retirent dans une église, l'asile est violé, ils sont massacrés : Gontran-Boson du moins fut jugé & condamné juridiquement ; Agéric, évêque de Verdun, son ami, sur la parole duquel il s'étoit présenté, en mourut de douleur : l'évêque de Reims fut jugé aussi, & déposé. Boson & Gilles méritoient leur sort par leurs infidélités & leurs trahisons ; mais tant de coups d'autorité, parmi lesquels il y en avoit beaucoup d'illégitimes & même de criminels, firent de plus en plus détester le gouvernement de Brunehaut.

592. Gontran mourut réconcilié avec Childébert, auquel il avoit
du 593. appris enfin à se défier de sa mère ; Childébert fut son héritier, & joignit le royaume de Bourgogne à celui d'Austrasie.

595. Childébert mourut lui-même deux ans après, lorsqu'il sembloit vouloir gouverner sans Brunehaut : Faileube sa femme, qui eût pu avoir la tutelle de ses enfans & en exclure Brunehaut, mourut aussi presque en même temps. On a dit qu'ils étoient morts de poison, & on a soupçonné Frédégonde, mais plus encore Brunehaut elle-même *, qui n'avoit plus que ce moyen de conserver l'autorité.

* Ce fait sera discuté.

597. Enfin Frédégonde mourut, & Brunehaut se voyant délivrée à la fois d'un Prince qui vouloit la tenir sous sa tutelle, d'un fils qui vouloit s'échapper de la sienne, & d'une femme dont la haine industrieuse & terrible l'obligeoit de veiller sans cesse sur elle-même, ne mit plus de bornes à la licence de son gouvernement, ni à l'emportement de ses passions.

Théodébert & Théodoric, ses petits-fils, partagèrent les États de Childébert leur père ; Théodébert eut l'Austrasie, Théodoric la Bourgogne.

Frédégonde avoit laissé à Clotaire le royaume de Neustrie riche, puissant, & en état de se défendre contre les deux royaumes ennemis.

Brunehaut gouvernoit ces deux royaumes sous le nom de ses deux petits-fils, mais elle demouroit en Austrasie, à la cour de Théodébert, l'aîné de ces deux Princes, où elle poursuivoit le cours de ses violences. Wintrion, duc de Champagne, fut la dernière victime qu'on lui laissa immoler à son avarice en Austrasie ;

598.

Austrasie; tous les Grands de ce pays se soulevant à la fois contre elle, obligèrent son fils de l'abandonner; cette révolution universelle, cette réunion de tous les chefs de la Nation contre Brunehaut, prouvent que les révoltes qu'on a vues précédemment; si elles étoient criminelles (toute révolte l'est) n'étoient pas du moins dépourvues de motifs plausibles. Brunehaut fut donc honteusement chassée d'Austrasie, & conduite sur la frontière, où ayant été laissée seule, elle fut rencontrée dans la campagne d'Arcis-sur-Aube, par un homme à qui elle se fit connoître, & qu'elle pria de la mener vers Théodoric son autre fils; cet homme lui obéit, & eut depuis pour récompense l'évêché d'Auxerre.

Fredeg. chron.
c. 18.

599.

Fredeg. chron.
c. 19.

Brunehaut fut très-bien reçue de Théodoric; elle eut bien-tôt l'adresse de se rendre aussi puissante en Bourgogne qu'elle l'avoit été en Austrasie; mais elle eut la mal-adresse d'y être aussi violente, aussi avide, aussi déréglée dans sa conduite: pour s'assurer un empire éternel sur l'esprit & sur les États de son petit-fils, elle s'attacha toujours à le rendre incapable de gouverner; elle eut soin de l'environner de concubines & de filles infâmes, elle l'empêcha toujours de prendre une femme légitime, qui eût pu devenir pour elle une rivale de crédit & d'autorité: pour l'appriivoiser plus aisément avec le vice, elle lui en donna elle-même l'exemple; elle se prostituoit aux jeunes gens de la Cour, sa puissance suppléant, pour leur plaire, à ce que l'âge avoit pu lui ôter d'agréments.

S.^t Didier, évêque de Vienne, ayant cru devoir lui faire quelques remontrances sur les désordres de sa vie, elle le fit déposer & condamner à l'exil, par une assemblée de Prélats vendus à ses caprices; mais le vœu unanime des Évêques ayant obtenu quelques années après le rappel de S.^t Didier, & ce saint Prélat montrant toujours la même fermeté, elle le fit lapider.

Adon. in marty.
S. Desid.

602.

Fredeg. chron.
c. 31.
605.

S.^t Colomban, fondateur de l'abbaye de Luxeuil en Franche-Comté, ayant voulu exhorter Théodoric à prendre une épouse légitime, & ayant commencé à le persuader, elle le chassa des États de ce Prince.

Jonas, in vitâ
S.^t Colomb.
Fredeg. chron.
c. 36.

606.

602. Son ambition & son avidité rendant toujours coupables à ses yeux les hommes riches & puissans, elle cherchoit à les perdre & à les dépouiller; elle fit tuer Égila patrice de Bourgogne, sans qu'il fût coupable d'aucun crime, & uniquement pour s'enrichir de sa dépouille.

Fredeg. Aimoïn.
l. 3. c. 89.

Elle préféroit à tous ses autres amans un jeune Romain ou Gaulois nommé *Protade*; elle brûloit de l'élever aux plus grands honneurs, elle l'avoit déjà fait Duc des Trans-jurains à la mort de Wandalmar, & du moins cela s'étoit fait sans qu'il en coûtât un crime; mais elle vouloit lui procurer la dignité de Maire du Palais dont Bertoald étoit revêtu, il falloit faire périr celui-ci, mais il falloit varier la forme du crime pour en sauver l'apparence. On profita d'un stratagème que les circonstances facilitoient.

^a Clotaire.
^b Théodébert.
^c Théodoric.

Fredeg. chron.
c. 25, 26, 27
28.

Les enfans de Childébert, depuis qu'ils étoient montés sur le trône, avoient presque toujours été en guerre contre Clotaire; ce Prince les avoit vaincus à la bataille de Leucofas, où l'on avoit vu trois Rois, l'un âgé de douze ans ^a, les autres de dix ^b & de neuf ^c commander en personne leurs armées; depuis il avoit été moins heureux contre eux, & il avoit été dépouillé d'une grande partie de son royaume de Neustrie. On imagina d'envoyer Bertoald lever des contributions dans cette portion de la Neustrie nouvellement conquise & encore mal assujétie; on ne lui donna pour cette expédition périlleuse que trois cents hommes; on se doutoit bien que Clotaire ne verroit pas tranquillement ses ennemis exercer des actes de souveraineté sur ses anciens sujets, & que la facilité d'accabler Bertoald, l'inviteroit à l'attaquer; tout cela ne manqua pas d'arriver. Mérrouée, fils de Clotaire, âgé de quatre ou cinq ans, ayant sous lui Landri, Maire du Palais de Neustrie, poussa Bertoald jusqu'à Orléans & l'y assiége; Bertoald n'ayant pour leur résister d'autres ressources que sa valeur personnelle, proposa à Landri un combat singulier: Landri le refusa; cependant Théodoric craignant les progrès de Clotaire, marcha lui-même à sa rencontre, Clotaire vint aussi prendre le commandement de son armée, le combat s'engage près

d'Étampes; Bertold bien averti que Brunehaut en vouloit à sa place & à la vie, résolut de perdre glorieusement l'une & l'autre dans le combat; il sortit d'Orléans, & se jeta des premiers au milieu des bataillons ennemis, où il fut tué comme lui & ses ennemis le desiroient; il mourut dans le sein de la Victoire. L'armée des Neustriens fut taillée en pièces; Clotaire & Landri mis en fuite; Merouée, fils de Clotaire, fait prisonnier; Théodoric entra triomphant dans Paris; ensuite Théodoric & Théodébert firent la paix avec Clotaire pour se détruire l'un l'autre. 603 ou 604.

Ils y étoient excités par Brunehaut, qui ne pouvoit pardonner à Théodébert l'affront qu'il lui avoit fait de consentir à son expulsion de l'Austrasie; elle ne cessoit d'animer Théodoric contre lui: « Que ne redemandez-vous à Théodébert, disoit-elle, les trésors de votre père dont il s'est emparé? vous savez qu'il n'est point votre frère, & que c'est le fils d'un Jardinier. » Théodoric sentoît sa cupidité s'enflammer par ces discours; Protade appuie Brunehaut, & par leurs instances la guerre est résolue. Les armées étant en présence, & prêtes d'en venir aux mains, les Chefs de l'armée de Théodoric eurent horreur de voir une Aïeule animer ses petits-fils à s'égorger l'un l'autre; ils respectèrent en elle ce titre d'Aïeule de leur maître qu'elle oublioit; mais ils tournèrent tout leur ressentiment contre Protade, auteur ou du moins fauteur de ces mauvais conseils. Le despotisme avide & insolent de ce Ministre avoit depuis long-temps ulcéré contre lui tous les cœurs. Un cri unanime s'élève dans le camp: *Il vaut mieux qu'un seul homme meure, que de mettre toute l'armée en danger.* Le Roi envoie Uncilène pour appaiser le tumulte; Uncilène, ennemi secret de Protade, déguisant ses ordres, annonce que le Roi l'envoie pour déclarer qu'il consent à la mort de Protade, & ce Ministre est tué dans la tente du Roi; la paix se fit pour lors entre les deux frères. 605.

Brunehaut montra bien l'intérêt qu'elle prenoit à Protade, par la vengeance qu'elle exerça sur les principaux auteurs de sa mort. Uncilène dépouillé de tous ses biens & cruellement 606.

Pedemancaro de rebus expoliatus. Fredeg. c. 28.

mutilé, mourut dans la misère & dans les douleurs; le Patrice Wulfe, qui étoit à la tête des ennemis de Protade fut tué. Brunehaut ne put souffrir que la paix durât long-temps entre ses petits-fils; ils reprirent les armes, le sort fut favorable à Théodoric, il défit Théodébert dans deux grandes batailles, l'une auprès d'Andelau, l'autre à Tolbiac, dans l'endroit même où Clovis I.^{er} avoit vaincu les Allemands; Théodoric poursuivit Théodébert jusqu'à Cologne: le malheureux Théodébert y fut pris, & périt, ou par la main de Théodoric son frère ou par celle des habitans de Cologne, qui ne purent éviter qu'à ce prix le ravage de leurs terres; ce fait, ainsi que les suivans, sera discuté dans la suite.

Les fils de Théodébert furent égorgés, ou de la main de Théodoric, ou de la propre main de Brunehaut; un d'entr'eux, à peine sorti des eaux du Baptême, eut la tête écrasée contre une pierre.

612. Théodoric peu de temps après sa victoire mourut lui-même à Metz; fût-ce de maladie ou de poison? c'est ce qui ne peut être développé que par la discussion qui va suivre. Le plus grand nombre des Auteurs, dit, qu'il fut empoisonné par Brunehaut, parce qu'il commençoit à connoître & à lui reprocher la perfidie de ses conseils.

Pendant que Brunehaut commettoit ou faisoit commettre tous ces crimes, Clotaire II, Prince habile se dispoisoit à en recueillir le fruit; Théodoric peu de temps avant sa mort lui avoit fourni un prétexte raisonnable de prendre les armes, en lui faisant quelque mauvaise querelle sur les limites fixées par les Traités. Brunehaut espéroit régner encore en Austrasie & en Bourgogne, sous le nom de ses arrière-petits-fils, enfans de Théodoric; ils étoient au nombre de quatre, tous nés de concubines, mais l'exemple de Thiéri, fils aîné de Clovis, qui avoit eu sa part du Royaume de son père, quoiqu'il fût né d'une concubine, leur étoit favorable. Ces quatre enfans se nommoient *Sigébert*, *Childébert*, *Corbe*, *Mérouée*. Brunehaut destinoit l'Austrasie à Sigébert l'aîné, âgé de douze ans, & la Bourgogne à Childébert, âgé de dix ans; mais les Seigneurs

609.
Fredeg. chron.
c. 38.

Fredeg. chron.
c. 40, 41, 42.

613.

Austrasiens & Bourguignons étoient trop las du joug de Brunehaut pour ne le pas secouer; ils traitèrent tous avec Clotaire, dont le gouvernement juste & modéré invitoit les peuples à le reconnoître. Brunehaut voulut tenter le sort des armes; l'armée de Clotaire & celle des quatre fils de Théodoric se rencontrèrent sur les bords de la Saône; mais celle des enfans de Théodoric étoit secrètement vendue à Clotaire, & au lieu de combattre, elle lui livra les Princes; Childébert seul échappa, sans qu'on ait jamais su ce qu'il devint.

A l'égard de ses frères, l'opinion la plus commune est, que Clotaire fit périr Sigébert & Corbe, & n'épargna que Mérouée, parce qu'il l'avoit tenu sur les Fonts; mais tout cela doit être discuté,

Brunehaut qui voyoit approcher le terme que le Ciel avoit marqué à ses crimes, s'étoit enfermée dans le château d'Urbe, au pays des Trans-jurains, elle y fut prise & menée à Clotaire.

Les Austrasiens, les Bourguignons, les Neustriens, c'est-à-dire, tous les François réunis étoient assemblés autour de Clotaire, qui leur demanda justice des crimes de cette femme; il lui reprocha la mort de dix Rois, il les lui nomma tous; mais comme cette liste varie selon les différens Auteurs, on renvoie cet examen à la discussion qu'on va faire de tous les points contestés de cette histoire.

Sur l'accusation de Clotaire, tous les François s'écrièrent d'une voix unanime, que Brunehaut méritoit les plus rigoureux tourmens; ce fut-là son arrêt, il fut exécuté; elle fut livrée pendant trois jours aux tortures, promenée ensuite dans tout le camp sur un charneau; enfin attachée à la queue d'un cheval furieux, ou selon d'autres, tirée à quatre chevaux; les restes sanglans & déchirés de son cadavre furent jetés au feu.

*Frédér. Sigébert
de Gemblours.
Aimoini appen-
dis ad chron.
Marii. Jonas.
Adon, Reginom.*

Ce jugement fut affreux, sans doute; mais fut-il équitable? Brunehaut l'avoit-elle mérité? étoit-elle coupable de tous les crimes qu'on vient de voir ou du moins d'une partie? c'est ce qu'il faut examiner.

Il paroît d'abord à propos de faire quelques réflexions

générales, qui trouveront sans cesse leur application dans les détails de cet examen.

1.^o Les écrivains François qui ont cru devoir se rendre les apologistes de Brunehaut, ont trouvé beau de défendre une Reine malheureuse; la dignité de ce personnage les a éblouis, ils se sont regardés comme de généreux Chevaliers, vengeant l'honneur d'une Dame, qui n'a pas manqué de leur paroître vertueuse, parce qu'ils vouloient qu'elle le fût; ils ont cru même servir la France en diminuant le nombre de ses Reines criminelles. Mais leur zèle les a trompés; si Brunehaut fut innocente, combien Clotaire II ne fut-il point coupable?

Ce Roi dont tous les historiens vantent à l'envi les vertus*, dont le règne fut celui de la paix & de la justice, qui répara tous les désordres des règnes précédens, qui d'ailleurs ayant réuni tout l'empire François & l'ayant rendu heureux, doit être bien plus précieux à des François qu'une étrangère, dont l'autorité précaire ne s'est étendue que sur une partie de la France; ce Roi, le meilleur des Rois de la première race, aura surpassé par un crime épouvantable tous les crimes de Chilpéric & de Frédégonde. Il y a plus, Clotaire ne fut que l'accusateur de Brunehaut; la Nation entière la jugea. Que de coupables, si une femme seule est innocente! Quand on n'auroit à prononcer qu'entre Brunehaut & Clotaire, il faudroit se déterminer pour Clotaire; peut-on donc balancer entre une femme décriée & une Nation entière, réunie à un Roi, tel que Clotaire II? C'est donc venger l'honneur de la Nation, & d'un Roi, dont le souvenir lui est cher, encore au bout de plus de onze siècles, que de détruire ce paradoxe de l'innocence de Brunehaut.

* *Clotarius monarchiam feliciter religioseque gubernavit. Appendix ad Marii chronicon. omne regnum Francorum feliciter tenuit pacem habens cum omnibus gentibus vicinis. Iste Clotarius patientiæ deditus, literis eruditus, timens Deum,*

Ecclesiarum & sacerdotum magnus numerator, pauperibus eleemosynam tribuens, benignum se omnibus & pietate plenum ostendens. Fredeg. chron. c. 42. Clotarius erat solers in amore sapientiæ. Bel éloge qu'en fait Jonas, in vita S. Colombani, c. 23.

2.^o Ses Apologistes auroient dû être effrayés de la nature & de la multitude des obstacles qu'ils avoient à vaincre. Que d'historiens à démentir ! que de faits à renverser ou à expliquer d'une manière forcée ; car sans parler ici de ses attentats contre son propre sang , attentats que ses défenseurs prennent le parti violent de nier malgré les autorités les plus décisives, comment excuser les faits même qu'ils avouent ! Comment justifier, par exemple, le mariage de Brunehaut avec Mérrouée ? comment expliquer ces soulèvemens perpétuels des Grands d'Austrasie contre elle ? Je ne parle point encore de son expulsion d'Austrasie, je fais qu'ils la nient , & il faudra la leur prouver ; mais ils conviennent qu'elle passa de la Cour d'Austrasie à celle de Bourgogne. Comment expliquer la paix de cette même Austrasie, sous Théodébert, aussi-tôt qu'elle l'a quittée, & les troubles de la Bourgogne, lorsqu'elle est gouvernée par Brunehaut ? Comment expliquer ce soulèvement de tous les Seigneurs Bourguignons, pareil à celui des Seigneurs Austrasiens ; cette réunion des Seigneurs d'Austrasie & de Bourgogne ; cette ardeur avec laquelle ils volent tous au devant du joug de Clotaire ; cette fureur qu'ils témoignent contre Brunehaut , & qui ne peut être assouvie que par le plus long & le plus rigoureux supplice ?

3.^o Les défenseurs de Brunehaut disent que les historiens qui l'ont décriée (& malheureusement ce sont tous les historiens qui peuvent être regardés comme sources) étoient pour la plupart des Moines qui vivoient des libéralités des successeurs de Clotaire, & qui étoient obligés d'adopter toutes les calomnies que Clotaire avoit inventées contre Brunehaut. Quoi ! l'intérêt de diffamer une femme innocente étoit encore assez puissant au bout de cinquante ans , cent ans, deux cents ans, trois cents ans, que ces différens auteurs ont écrit, pour qu'on ne pût obtenir ou conserver les libéralités des Rois, qu'en la calomniant ! mais cette allégation n'est qu'une vaine conjecture, proposée au hasard, qui n'est appuyée sur aucun fait, & qui n'est pas même plausible ; plusieurs de ces historiens n'étoient pas Moines, on n'a aucune preuve ni aucun

indice tiré, soit de leur caractère, soit de leur état, qui induise à penser qu'ils ont été calomniateurs • par flatterie. Une telle licence de conjecturer seroit très-dangereuse & tendroit à renverser tous les fondemens de l'histoire. Les auteurs qui écrivoient dans les temps de la république Romaine, ont peut-être calomnié les Tarquins; ils ont peut-être, pour les rendre odieux, inventé l'histoire de Lucrèce & celle de la femme de Tarquin, écrasant sous son char le cadavre de son père. Ceux qui ont écrit sous les Empereurs, ont peut-être exagéré les divisions du Sénat & du peuple, des Patriciens & des Plébéiens dans les temps de la république; ils ont peut-être inventé les massacres publics, ordonnés par Marius & par Sylla, pour faire sentir les inconvéniens du pouvoir partagé, les avantages de l'autorité réunie. Néron & Vitellius ne sont peut-être décriés, que parce que Vespasien, Titus & leurs successeurs, ont dirigé contr'eux la plume des historiens; ainsi on ne pourra plus rien croire, & un pyrrhonisme aveugle engloutira toutes les vérités historiques.

Mais un mot suffit pour détruire toutes ces conjectures. Connoissez-vous Brunchaut par une autre voie que par le récit de ces historiens qu'il vous plaît de regarder comme suspects? Écrieriez-vous son histoire sans leur secours? en ce cas, peignez-la comme il vous plaira; mais si vous ne la connoissez que par eux: tenez-vous-en donc à leur témoignage, voyez-la donc telle qu'ils l'ont peinte.

Ces auteurs ne sont pas toujours d'accord, ils se contredisent quelquefois les uns les autres; ce défaut leur est commun avec les historiens de tous les temps & de tous les lieux; ils ont beaucoup d'autres défauts encore, qui leur sont propres: mais enfin il faut renoncer à connoître Brunchaut, ou il faut consentir à ne la connoître que par eux :

Si quid novisti rectius istis,

Candidus impertit; si non, his utere mecum.

Les plus grands défauts de ces historiens servent même à garantir leur sincérité; ce sont pour la plupart de froids & secs

secs chroniqueurs, qui indiquent les faits plutôt qu'ils ne les racontent; ils ne cherchent ni à tracer des tableaux, ni à établir des opinions, ni à lier les faits, ni à les ranger méthodiquement; ils ne veulent, ni émouvoir, ni persuader, & on fait combien de fois ces deux desirs ont nui à la fidélité historique.

Ils ne paroissent pas même avoir écrit pour être lus, ils ne font que noter les faits, sans raconter ni réfléchir, à peu près comme on fait des extraits pour son usage particulier; c'est dans ce goût que sont faites les chroniques de Marius & de son continuateur, de Frédégaire, de l'auteur des Gestes des François, de Paul Diacre, d'Aimoin & de tant d'autres.

Je ne puis assez m'étonner qu'un critique aussi judicieux que M. de Cordemoy, ait accusé ces auteurs de partialité contre Brunehaut; je leur reprocherois bien plutôt une apathie universelle; ils paroissent ne rien sentir, ils rapportent sans chaleur & sans émotion des évènements affreux, des crimes révoltans. A peine quelques auteurs de vies de Saints, tels que Jonas & Adon, en parlant des persécutions que leurs Saints ont souffertes, laissent-ils échapper quelques légers mouvemens d'indignation contre les persécuteurs.

Il me semble qu'à d'autres égards encore, les apologistes de Brunehaut ne mettent point assez de bonne foi dans la discussion des faits qui ne lui sont point favorables; ils en pressent toutes les circonstances avec la plus grande rigueur, ils emploient tout leur art à rendre absurdes des faits qui ne sont que secs & mal développés, ils exigent autant de suite & de netteté dans ces chroniqueurs sans talens, qu'on en trouve dans Tite-Live & dans Salluste: ce n'est qu'avec beaucoup d'indulgence, & en suppléant aux liaisons négligées par ces auteurs, qu'on peut parvenir à tirer de leurs écrits la connoissance des faits: s'ils ne méritent pas qu'on prenne cette peine, la vérité le mérite pour eux.

Une comparaison rendra plus sensible ce que je viens de dire; je suppose que j'écrive des Mémoires sur l'histoire de la Ligue, & que je dise:

Tome XXX.

. O o o o

« Il se forme en France une ligue pour le maintien de la religion Catholique contre les Protestans. Henri III est le chef de cette ligue : il fut toute sa vie attaché à la religion Catholique ».

Que je parle ensuite d'événemens d'un autre ordre, & que je revienne à dire :

« Le Duc de Guise, un des principaux chefs de la ligue, oblige Henri III à sortir de Paris ».

Qu'après quelques autres excursions, je revienne encore à dire :

« Les ligueurs font assassiner Henri III, qui faisoit le siège de Paris avec Henri, roi de Navarre, chef du parti Protestant ».

Il est certain que j'aurai dit trois choses très-vraies, mais parce que j'aurai supprimé le détail des événemens intermédiaires, on aura quelque peine à concilier le premier de ces faits avec les deux autres, & il en coûtera au lecteur quelques inductions.

Voilà comme sont écrites les chroniques, par lesquelles seules on connoît Brunehaut. Faut-il rejeter les faits qu'elles contiennent, parce que ces faits sont mal expliqués ? ce seroit s'exposer à rejeter souvent la vérité.

Ces chroniques étant ainsi faites, & étant cependant les seules sources où il soit possible de puiser l'histoire de ces temps-là, il reste à fixer le degré de foi qui peut être dû à chacun de leurs auteurs, & à indiquer les principes de critique qu'on se propose de suivre dans la discussion des différens faits.

On sent que, toutes choses d'ailleurs égales, la préférence doit être donnée aux auteurs contemporains, parce qu'ils ont pu être témoins, ou parler d'après des témoins. On sent aussi que c'est d'eux qu'il faut le plus se défier, parce que la part qu'ils ont eue aux événemens, ou leurs liaisons avec ceux qui y ont eu part, peuvent plus aisément donner lieu aux passions & à la partialité : mais si leur partialité n'est pas prouvée, ils ont droit d'être crus avant tous les autres.

Par une suite naturelle de cette règle, l'autorité de chaque historien doit croître ou décroître à proportion qu'ils sont plus ou moins voisins des évènements qu'ils rapportent, parce que c'est dans cette proportion qu'augmente & que diminue la facilité de recueillir les monumens qui constatent les faits.

Mais en général, le silence d'un auteur, quoique plus ancien, ne me paroît point devoir détruire le témoignage d'un auteur plus moderne, parce que chaque auteur ne dit pas tout, & qu'une preuve positive doit l'emporter sur une preuve négative. A plus forte raison, le silence des écrivains postérieurs ne pourra-t-il pas détruire le témoignage d'un auteur plus ancien ?

Cette règle qui s'applique aux historiens de tous les temps & de tous les lieux, s'applique bien plus nécessairement encore aux auteurs de nos anciennes chroniques, qui sont assurément bien éloignés de tout dire, & d'expliquer tout ce qu'ils disent.

Cette règle reçoit cependant une exception, c'est lorsque les dispositions connues de l'auteur plus ancien qui se tait, font juger certainement qu'il n'eût pas gardé le silence, si le fait qui n'a été rapporté que depuis, lui eût paru vrai ; si, par exemple, Grégoire de Tours, qui certainement n'aimoit point Chilpéric, dont il essuya diverses persécutions, & qu'il appelle le *Néron* & l'*Hérodé* de son temps, avoit négligé de parler d'un crime éclatant, qui eût été imputé à ce Roi cent ans après, on pourroit croire avec assez de raison que ce crime auroit été controuvé.

AUTEURS ANCIENS

qui ont parlé de Brunehaut.

D'après ces règles si simples, dont la théorie est connue de tout le monde, mais dont les défenseurs de Brunehaut me paroissent s'écarter un peu trop dans la pratique, Grégoire de Tours est de tous les historiens qui ont parlé de Brunehaut, celui qui mérite le plus de confiance ; il étoit

Oooo ij

contemporain de cette Reine, il l'a beaucoup connue : mais il est mort en 595 ; son histoire des Francs ne s'étend que jusqu'en 591 ; ainsi elle ne contient qu'une partie de l'histoire de Brunehaut, qui n'est morte qu'en 613, & qui n'a commis les plus grands crimes que dans sa vieillesse ; il faut examiner d'ailleurs, s'il n'est pas un peu dans le cas des auteurs, dont on a parlé plus haut, qui, pour avoir eu trop de part aux événemens qu'ils décrivent, ne doivent être crus qu'avec précaution. Au reste, Grégoire de Tours mérite d'être distingué de tous les chroniqueurs dont on va parler ; il n'a point cette brièveté sèche & stérile qui avertit simplement des faits sans les exposer ; sa narration est claire, développée, quelquefois même intéressante : s'il ignore l'art de lier les faits, il paroît que cet art étoit absolument inconnu de son temps.

Frédégaire qu'on regarde comme son continuateur, a fait d'abord un abrégé de l'ouvrage de cet Evêque, dans lequel il ajoute quelquefois des faits omis par Grégoire de Tours ; sa chronique, qui est proprement la continuation de Grégoire de Tours, s'étend depuis l'an 583, jusqu'à la quatrième année du règne de Clovis II, petit-fils de Clotaire II ; on croit qu'il écrivoit sous Clovis II, qui est mort vers l'an 655 ; ainsi il pouvoit avoir vu Brunehaut, & il joignoit à l'avantage d'avoir été son contemporain, celui d'avoir commencé à recueillir sur son compte le jugement de la postérité.

Au reste, son témoignage ne peut être décrédité par la part qu'il a eue aux événemens : car, on ignore ce qu'il étoit. M. Hadrien de Valois, le P. le Cointe & Dom Ruinart, croient qu'il étoit de Bourgogne, parce qu'il commence sa chronique par les louanges de Gontran, roi de Bourgogne, & qu'en général il leur paroît plus instruit des affaires de Bourgogne que des autres : mais ce n'est qu'une conjecture, & M. de Cordemoy s'empresse un peu trop à tirer parti des moindres circonstances, lorsqu'il dit que Frédégaire étant Bourguignon, aura cherché à justifier la révolte des Seigneurs de Bourgogne contre Brunehaut, & aura calomnié cette Reine.

L'histoire entière de Brunehaut, depuis son mariage avec Sigébert, jusqu'à son supplice, se trouve rapportée, soit dans l'abrégé que Frédégaire a fait des histoires de Grégoire de Tours, soit dans sa chronique, & c'est par Frédégaire seul qu'on connoît véritablement Brunehaut & Clotaire II; c'est un témoignage que le P. le Cointe ne peut lui refuser, quoique dans ses annales Ecclésiastiques, il s'attache par-tout à le réfuter. *Auctor est*, dit-il, *omnium qui post Gregorium res Francicas scripserunt, antiquissimus. Fredegarius*, dit Hadrien de Valois, *ita est historiae nostrae necessarius, ut si tempora Clotarii Minoris, Dagoberti & Clodovæi II nota habere volumus, prorsus eo carere non possimus.*

Annal. Ecclésiast.
ann. 584, n.
21.

Lorsque Frédégaire lui manque en 642, il s'en plaint ainsi : *Fredegarius scholasticus nos in eo anno destituit, historicus pro captu illorum temporum diligens, ut ætate, sic auctoritate Gregorio proximus, & in magnâ bonorum auctorum inopiâ utilis ac necessarius, nec usquequaque contemnendus, cujus brevitæ & cætera omnia vitia temporibus imputari debent.*

Jules Scaliger rend aussi un témoignage avantageux à Frédégaire.

Lib. VI, de
Emendatione
temp.

Dom Ruinart, dans la préface de son édition de Grégoire de Tours, s'exprime ainsi : *Fredegarium magno in pretio apud viros eruditos habendum, ut pote vetustissimum, oculatum & unicum, deficiente Gregorio, gentis nostræ historiae scriptorem.*

L'auteur inconnu de la continuation de la chronique de Marius, est plus ancien encore que Frédégaire, car il écrivoit la quarantième année du règne de Clotaire II, c'est-à-dire, l'an 623, dix ans après le supplice de Brunehaut; mais il ne rapporte d'elle que son supplice, ainsi cet auteur est de peu d'usage.

Jonas, abbé de Bobio en Italie, a écrit la vie de S.^t Colomban, fondateur de l'abbaye de Luxeuil en Franche-comté; c'est ce S.^t Colomban qui a été persécuté par Brunehaut: Jonas avoit été son disciple; on croit qu'il écrivoit vers l'an 640: il vivoit encore sous le règne de Clovis III, en 692; ainsi il y a peu d'apparence qu'il eût vu les événemens qu'il

rapporte, mais la mémoire de ces événemens étoit récente dans le temps où il écrivoit.

L'auteur inconnu de l'ouvrage intitulé : *Gesta regum Francorum, partim à Gregorii Turonensis historiâ, partim aliunde desumpta, & usque ad regem Theodoricum secundum perducta*, écrivoit sous Thierri II, dit Thierri de Chelles, qui est mort vers 738 : ainsi cet auteur écrivoit vers les commencemens du VIII.^e siècle, cent ans & plus après la mort de Brunehaut.

On a un fragment d'Erchambert, qui s'étend jusqu'à la mort de Thierri de Chelles, ainsi Erchambert pouvoit écrire vers ce temps-là ; mais ce fragment trop court n'est presque d'aucun usage.

Paul Diacre d'Aquilée fut Secrétaire de Didier, dernier roi des Lombards, qui fut pris en 774 par Charlemagne : ainsi il écrivoit du temps de cet Empereur ; mais son objet principal est l'histoire des Lombards, il ne parle des affaires de France & de Brunehaut que par occasion.

Adon, né vers l'an 800, fait évêque de Vienne en Dauphiné en 859, a écrit vers le milieu du IX.^e siècle l'histoire du martyre de S.^t Didier, un de ses prédécesseurs, qui dut la couronne du martyre aux persécutions de Brunehaut.

Le même Adon a fait une chronique divisée en six âges ; le dernier âge est poussé jusqu'au temps où il écrit ; il y est par conséquent aussi question de Brunehaut.

Reginon, abbé de Prum, monastère de l'ordre de S.^t Benoît, dans le diocèse de Trèves, dont il fut obligé d'abandonner le gouvernement en 899, est auteur d'une chronique qui s'étend depuis la naissance de Jésus-Christ jusqu'en 908 ; il écrivoit vers le commencement du X.^e siècle.

Aimoin, moine de Fleury-sur-Loire, entra dans cette Abbaye vers l'an 970, il vivoit encore en 1004 ; son histoire des Francs s'étend depuis les commencemens de la monarchie jusqu'à la seizième année de Clovis II ; l'histoire de Brunehaut s'y trouve toute entière, & y occupe une place assez considérable.

Sigébert, moine de l'abbaye de Gemblours, dans le diocèse

de Namur, est mort en 1113 ou 1114; sa chronique s'étend depuis 381 jusqu'en 1113, & paroît n'avoir été interrompue que par sa mort.

Tels sont les auteurs anciens où l'on trouve l'histoire de Brunehaut; les voilà rangés selon l'ordre de leur ancienneté, & vraisemblablement de leur autorité. La plupart au reste se rapportent à Frédégaire, qu'ils copient sans même déguiser leur plagiat, & en employant ses propres termes: si cette multitude d'échos n'ajoute guère à l'autorité de l'original, elle sert du moins à l'attester; elle perpétue la tradition des faits de siècle en siècle: d'ailleurs quelques-uns de ces auteurs peuvent passer pour des sources, à l'égard de certains faits qu'ils rapportent & qui ne sont point dans Frédégaire; quelques-uns aussi expliquent & développent des faits que Frédégaire n'avoit fait qu'indiquer avec une obscure brièveté.

Il n'y a pas un seul de tous ces auteurs qui n'accuse Brunehaut d'incontinence, d'avidité, d'ambition, de cruauté, de violence contre son propre sang; il n'y en a pas un qui ne lui impute la plupart des crimes que j'ai rapportés, & qui ne trouve son châtement très-juste.

AUTEURS MODERNES

Se partagent.

Plus de sept siècles s'étoient écoulés sans que personne eût élevé le moindre doute sur l'équité du jugement prononcé contre elle; mais l'amour de la nouveauté porte le trouble dans l'histoire comme dans la politique. Le premier novateur fut le célèbre Bocace, qui ne paroissoit pas fait pour devenir chef de secte dans le genre historique; ce fut dans son ouvrage intitulé *de claris mulieribus*, qu'il imagina, par simple jeu d'esprit, de justifier Brunehaut: l'article de cette Reine est très-singulier.

Chap. 104.

L'auteur feint qu'une femme ou un génie, *mulier quædam, imò dæmon*, se présente à lui une couronne sur la tête, les cheveux épars, le visage baigné de larmes; elle se frappeoit la poitrine, elle pouffoit de longs soupirs: elle lui dit qu'elle se

nomme Brunehaut, & qu'elle n'est pas plus indigne de sa plume qu'Arfinoé de Cirène, que Cléopâtre d'Égypte, & que la Gépide Rosémonde. Bocace lui dit, « J'ignore vos aventures, je n'ai même jamais entendu prononcer votre nom ». Il consent au reste à écrire son histoire sous sa dictée, après avoir pris la précaution de la faire jurer de dire vérité; mais elle tient bien mal sa parole, elle ment d'abord sur toutes les choses les plus indifférentes; elle donne au Roi son mari & se donne à elle-même une généalogie qui ne se rapporte à rien de connu; elle se dit fille de Lémichildon, roi d'Espagne, tandis que tout le monde sait qu'elle étoit fille d'Athanagilde; elle suppose entre son père & les quatre fils de Clotaire I.^{er} une guerre chimérique, qu'elle fit, dit-elle, cesser par son mariage avec Sigébert: *Itum in pacem est, ad quam servandam facta adhuc vix pubes in conjugem Sigiberto regi concessa sum.* « J'avois cru, interrompt » Bocace, qui tout-à-l'heure n'avoit jamais entendu parler d'elle, que c'étoit avec Tilpert & Tilcepert ». « Je fais, répond-elle, qu'il y a des gens qui le croient ainsi, mais il n'en est rien; de » mon mariage avec Sigébert, ajoute-t-elle, naquit Clotaire III; » *quem utinam aut non concepissem, aut ex utero in tumultum con-* » *jecissem.* La guerre s'allume entre les princes François; Chil- » péric est assassiné par des satellites, dans un lieu où on l'avoit » fait venir sous prétexte de traiter de paix: peu après mon mari meurt par la même infortune ». « Oh! vous mentez, dit Bocace » à Brunehaut, c'est vous qui avez fait périr votre mari au retour » de la chasse, parce que vous craigniez qu'il ne fût instruit de votre passion pour Landri, Maire du palais ». *Quis hic homo est,* s'écrie avec raison Brunehaut, *tam ocyster ex ignaro acer redarguor effectus!* Elle lui explique que la femme dont il a entendu parler est Frédégonde, dont par modération elle avoit tû le nom jusqu'alors. « Mais, lui dit Bocace, qui avoit caché » d'abord toute sa science, Clotaire n'étoit point votre fils, » ni le fils de Sigébert; votre fils étoit Childébert, & vos petits-fils, nés de lui, Théodébert & Théodoric ». « Théo- » débert & Théodoric, répond-elle, étoient les petits-fils de » Sigébert, & non les miens: Théodoric massacra Théodébert » son

son frère, roi d'Austrasie; lui-même périt par le poison, & « ses fils par le glaive ». « Mais, insiste Bocace, tous ces crimes sont les vôtres, c'est vous qui les avez armés les uns contre les autres; pour régner en Austrasie, vous fîtes massacrer « Théodébert par son frère, & celui-ci vous ayant reproché le crime que vous lui aviez fait commettre, vous vous êtes « défaits de lui & de ses enfans par le poison & le fer ». A ce discours Brunehaut fond en larmes, & s'écrie que telle est la tyrannie de la fortune, qu'elle ôte aux malheureux les moyens même de se faire croire: *horum verbis aufert fidem, quibus bona cetera abstulit*. Elle continue son histoire, & raconte comment l'envie souleva contre elle tous les Grands du royaume; elle peint vivement l'abandon où se trouvoit une étrangère parmi tant d'ennemis: ils séduisent Clotaire son fils, ils l'obligent de se porter son accusateur, & la sentence de mort est prononcée: *Heu! miseram me, s'écrie-t-elle, non pectus ex quo prima sumpt-ferat alimenta, non venter quo illum gestaveram, non mairis etiam apud immanes barbaros venerabile nomen, non illum lacrymæ movere meæ, non querulæ voces suam gratiam atque misericordiam implorantes..... tanquam popularis muliercula duris carnificum manibus trador*. Elle fait une peinture énergique de toutes les circonstances de son supplice: une fureur barbare éclatoit horriblement sur tous les visages, tous regardoient ses tourmens d'un œil sec, la pitié étoit par-tout muette, la haine & la rage se montroient seules: cette malheureuse femme vouloit en vain se dérober à un si cruel spectacle en fermant les yeux, elle ne pouvoit s'empêcher d'entendre les cris injurieux dont tout le camp retentissoit contre elle: *Quid plura! in turpissimam mortem raptor; nam pede uno & manu alterâ criminibusque, caudis validorum equorum alligata atque discerpenda pernuntior, & dum in varia traherent equi, membraim distrahor, sanguine cuncta fœdans, & sic inter cruciatus importabiles expirem animam per omne scissum corpus emittens*.

Voilà certainement une fiction intéressante, poétique & surtout très-bizarre. Mais est-il permis, en matière d'histoire, d'alléguer une semblable autorité? qu'est-ce qu'un Lémichildon,

père de Brunehaut ? qu'est-ce qu'un Tilpert & qu'un Tilcepert que Bocace vouloit lui donner pour mari ? que veut dire un Chilpéric assassiné avant Sigébert ? que signifient ce Théodébert & ce Théodoric, petits-fils de Sigébert, & non de Brunehaut ? qu'est-ce enfin qu'un Clotaire III, fils de Brunehaut & auteur de sa mort ?

Tels sont les premiers efforts qu'on ait faits en faveur de Brunehaut, & c'est au bout de plus de sept cents ans, & vers le milieu du xiv.^e siècle qu'on s'avise de les faire. Bocace, né en 1313, est mort en 1375.

De rebus gestis Franc. Cet ouvrage est dédié à François I.^{er}

Un autre Italien, sur la fin du xv.^e siècle, ou vers le commencement du xvi.^e a fort applaudi à l'idée de Bocace ; c'est Paul Émile : *Tot post sæculis*, dit-il, *non temere venit in mentem Boccatio, poetici quidem ingenii auctori, sed antiquitatis cognoscendæ studiosissimo, eam externam mulierem temporibus perditissimis alienorum scelus flagrasse invidiâ.*

** De gestis Francorum.*
^b Chroniq. & Annal. de Fr.
^c Grandes Annales & histoire génér. de France.

Cependant Bocace ni Paul Émile ne firent pas d'abord un grand nombre de prosélytes ; on continua de s'en tenir à l'ancienne opinion. Robert Gaguin, Général des Trinitaires, qui écrivoit ^a sous Louis XI, Charles VIII & Louis XII ; Nicole Gilles ^b, secrétaire de Louis XII ; Belleforêt ^c, qui écrivoit sous Henri III, auquel il a dédié son histoire, sont tous contraires à Brunehaut. Il est vrai que leur autorité n'est pas d'un grand poids, & que quand on trouve, par exemple, dans l'annaliste Gilles, un chapitre intitulé : *De la bête qui fut (e) vue entrer & yssir dans la bouche du roi Gontran*, on ne conçoit pas un grand respect pour la critique ; mais ils ont du moins le mérite d'avoir rendu hommage à l'opinion consacrée, & de ne s'être pas laissés éblouir par des paradoxes.

** Nommé aussi Jean du Tillet.*

Jean du Tillet, évêque de Meaux, frère du célèbre Greffier ^{*} mort, ainsi que lui, en 1570, est le premier François qui ait montré quelque doute sur la justice du jugement prononcé contre Brunehaut. « Les annales & histoires, dit-il, font mention de la mort de Brunichilde, & racontent d'elle des

Chron. abrég. des Rois de France.

(e) Paul Diacre rapporte ce ridicule fait. *De gestis Langobard. l. III cap. 33.*

méchancetés & malheureux actes par elle commis, lesquels je « pense être controuvés, au moins la plus grande partie. Saint « Grégoire, Bocace & assez d'autres auteurs en écrivent comme « d'une bien sage & vertueuse Dame. Aimoin, Chroniqueur, « raconte les grands biens & les aumônes qu'elle faisoit aux « pauvres & aux Églises. »

L'association de Bocace au pape S.^t Grégoire le Grand est singulière. On répondra dans la suite à l'objection que tous les apologistes de Brunehaut ne manquent pas de tirer des lettres de ce Pape.

Il suffit au reste d'opposer au doute de Jean du Tillet, la décision de son frère, qui a bien plus d'autorité que lui dans l'Histoire, & qui dit formellement *que Brunehaut avoit fait mourir plusieurs Rois & enfans de Rois.*

*Recueil des
Rois de France.*

L'évêque de Meaux n'avoit eu que des doutes sur les crimes attribués à Brunehaut; mais le jésuite Mariana, qui écrivoit dans un temps (f) où il étoit beau à un Espagnol d'insulter les François, est sûr de son innocence absolue, de sa vertu supérieure & de l'injustice énorme des François à son égard; il annonce, avec faste, qu'il a résolu de la venger: *Quam nobilissimam feminam*, dit-il, *liberare melioribus argumentis testimoniisque confirmamus.* On attend ensuite ses meilleures preuves & ses meilleurs témoignages: de preuves, il n'en rapporte pas; & le moyen? ses témoignages se réduisent à celui de Bocace, qu'il appelle, d'après Paul Émile, *poëti quidam ingenii scriptor, sed antiquitatis cognoscendæ studio incitatus præstansque.*

Lib. v. c. 10.

Il cite pourtant les lettres adressées à Brunehaut par le pape S.^t Grégoire; il s'autorise aussi du silence prétendu de Grégoire de Tours sur les crimes de Brunehaut, & on répondra dans la suite à ce silence; il parle des temples élevés ou ornés par ses mains, des captifs rachetés par ses aumônes, & ne veut pas croire que qui a fait de bonnes actions, en ait pu faire de mauvaises; il conclut qu'on a vraisemblablement mis sous le nom de Brunehaut les crimes de Frédégonde sa rivale.

(f) Son ouvrage, intitulé *Historia de rebus Hispaniæ*, fut publié en 1592.

Le cardinal Baronius s'est moqué de lui ; a-t-il eu tort ? *Risinus*, dit-il, *recentiorem auctorem, qui conatus est eandem Brunichildem excusare, Æthiopem lavans, quæ ab omnibus historiis hujus temporis sacrilega, sanguinaria & ubique nefaria conclamatur.*

M. de Valois n'a pas traité avec plus de respect l'opinion de Mariana : *Quam hominis*, dit-il, *opinionem (ne somnium & deliramentum dicam) superior rei gestæ relatio abunde refellit.*

Depuis Mariana les auteurs se partagent, & Brunehaut trouve des défenseurs plus raisonnables. Papyre Masson, dans ses *Annales* ; le célèbre Pasquier, dans ses *Recherches* ; le P. le Cointe, dans ses *Annales Ecclésiastiques* ; enfin M. de Cordemoi, dans son excellente *histoire de France*, se déclarent pour elle : quelques écrivains très-modernes, tels que l'abbé le Gendre, le P. Barre, & en dernier lieu M. l'abbé Velly, suivent M. de Cordemoi ; mais la foule des historiens (& parmi ces historiens on trouve des critiques) continuent d'être contraires à Brunehaut. Vignier, dans son *sommaire de l'histoire des François* ; Aventin, dans ses *Annales de Bavière* ; de Serres, dans son *Inventaire* ; le P. Hilarion de Coste, Minime, dans l'*Abrégé des vies des Rois*, dont il accompagne les portraits du graveur de Bic ; du Haillan, Dupleix, Charron (g), Mézerai, le P. Daniel, le comte de Boulainvilliers, dans ses *Mémoires historiques sur le gouvernement de France dès le commencement de la monarchie*, s'en tiennent à l'ancienne opinion, & la plupart, après l'avoir bien examinée ; Limiers flotte entre les deux partis, & paroît n'en adopter aucun.

Au reste, tous les défenseurs de Brunehaut peuvent être réduits à Pasquier & à M. de Cordemoi ; & comme Pasquier n'emploie point de raisonnemens qui ne se retrouvent dans M. de Cordemoi, & auxquels M. de Cordemoi n'ait encore

(g) Charron, Valet-de-chambre de Louis XIII, a fait une *Histoire universelle de toutes Nations, & spécialement des Gaulois ou François*, imprimée à Paris en 1621 : il se trompe bien lourdement, lorsqu'il

dit que Brunehaut subit son supplice à la Croix-du-trahoir à Paris ; ce fut dans un lieu nommé *Rionava* ou *Ryonne*, sur la *Vingenne*, petite rivière qui se jette dans la *Saône*.

ajouté, on peut regarder M. de Cordemoi seul, comme représentant tout le corps des apologistes de Brunehaut; M. l'abbé Velly n'a fait que copier & abrégé ses raisonnemens, & que les mettre en style plus vif & plus rapide.

Tous les détracteurs modernes de Brunehaut, peuvent aussi être réduits au seul Hadrien de Valois, aussi judicieux critique qu'habile historien. Cet écrivain supérieur encore à sa grande réputation, & trop peu connu du commun des Lecteurs, embellit l'érudition la plus profonde & la mieux digérée, de cette éloquence décente qui donne à l'Histoire une majesté si imposante. Plus on connoît les sources, & plus on est étonné du discernement avec lequel il a su y puiser, & de l'art avec lequel tous les auteurs originaux sont fondus dans une narration nette, rapide, intéressante, qui contient tout, & qui ne languit jamais.

M. de Valois a fait l'honneur à Mariana de le réfuter; mais seulement en passant, & sans descendre, comme nous l'allons faire, dans le détail des faits particuliers: cependant sa réponse, quoique générale, est si forte & si nourrie de raisons lumineuses, que M. de Cordemoi, qui avoit contre lui tous les avantages qu'on a quand on réplique, & qui a tout discuté dans le plus grand détail, n'a pu parvenir à l'ébranler. C'est le jugement qu'en a porté le P. Daniel, & qu'en doit porter, à ce qu'il me semble, tout esprit juste qui, après avoir consulté les sources que j'ai indiquées, voudra lire attentivement la fin du second volume de l'histoire de la première race dans M. de Valois, & toute l'histoire de Brunehaut dans M. de Cordemoi.

Un autre avantage qu'a M. de Valois sur M. de Cordemoi, est qu'il n'a jamais l'air de chercher à décrier Brunehaut; il examine tout à charge & à décharge, il ne dissimule ni ses bonnes actions ni ses bonnes qualités, il l'absout de plusieurs crimes, on sent qu'il ne cherche que la vérité, & il en a toujours le ton. M. de Cordemoi, au contraire, annonce trop le projet formé de trouver Brunehaut innocente; avant de discuter les faits, il les prépare dans la narration avec un art suspect, il ne les discute que pour justifier le parti qu'il a pris,

au lieu que M. de Valois paroît prendre le sien par le résultat même de la discussion. On ne s'engage point cependant à être toujours de l'avis de M. de Valois.

Telle est l'histoire de l'apologie de Brunehaut, depuis le milieu du XIV.^e siècle, où elle a paru pour la première fois, jusqu'à nos jours. Il ne faut plus qu'appliquer aux principaux crimes de Brunehaut l'autorité des premiers historiens, suivant les règles de critique qu'on a établies plus haut.

Je divise en deux classes les crimes principaux qui ont été imputés à cette Reine. Les uns lui ont été reprochés par Clotaire II, & ce sont ceux qui ont paru principalement déterminer son arrêt; les autres lui sont reprochés par la foule des historiens: Clotaire s'est contenté de les comprendre dans une réticence générale; mais étant également connus & sentis par la Nation, qui jugeoit Brunehaut, ils ont également influé sur l'arrêt.

CRIMES reprochés à Brunehaut par Clotaire II.

Clotaire lui reprocha la mort de dix Rois, ou enfans de Rois; non qu'il l'accusât de les avoir tués ou fait tuer tous les dix, mais il prétendoit qu'elle leur avoit procuré la mort à tous, soit directement en les faisant assassiner ou empoisonner, soit indirectement en les conduisant à leur perte par de mauvais conseils.

La liste de ces Princes n'est point la même dans Frédégaire & dans Aimoin; ceux de Frédégaire sont Sigébert, Mérouée, fils de Chilpéric, Chilpéric lui-même, Théodébert, Mérouée son fils, un autre Mérouée, fils de Clotaire l'accusateur, Théodoric & ses trois fils, Sigébert, Childébert & Corbe.

Au lieu du sixième de ces Princes, qui est Merouée, fils de Clotaire, Aimoin met un second fils de Théodébert: on discutera ce qui concerne l'un & l'autre.

1.^o Mort de Sigébert, mari de Brunehaut.

Il paroît que Clotaire eût pu se dispenser de rappeler ce crime, qui est certainement de Frédégonde la mère: les auteurs

des deux partis conviennent assez unanimement que ce fut Frédégonde qui fit assassiner Sigébert, par qui elle étoit assiégée, avec Chilpéric, dans Tournai; aussi Clotaire ne reprochoit-il à Brunehaut que d'avoir réduit Frédégonde à la nécessité de commettre ce crime, en la faisant poursuivre avec trop de rigueur par Sigébert. Il est vrai que le motif apparent qui animoit Brunehaut étoit juste, elle vengeoit la mort de Galafonte sa sœur, que Chilpéric & Frédégonde avoient étranglée dans son lit; mais c'étoit punir un crime par un autre crime; que d'armer deux frères l'un contre l'autre. Que ce fût Brunehaut qui animât Sigébert à la vengeance, c'est ce que prouve assez bien la lettre de S.^t Germain, évêque de Paris, par laquelle il prie Brunehaut d'arrêter le courroux de Sigébert: outre qu'il s'agissoit, du moins en apparence, de venger la mort de Galafonte, sœur de Brunehaut, & que tout le monde connoissoit l'empire absolu de Brunehaut sur son mari, S.^t Germain lui avoue que le bruit public l'accuse d'être le tison de la discorde entre les deux frères; il ajoute qu'il n'en croit rien, mais il le croyoit si bien qu'il s'adressoit à elle, & non pas à Sigébert.

Cette lettre se trouve au V.^e tome des Conciles des P.P. Labbe & Coiffart, p. 923.

Une autre chose que cette lettre semble prouver, c'est que le ressentiment inspiré à Sigébert par Brunehaut, menaçoit de ne s'assouvir que par la mort de Chilpéric; car S.^t Germain croit devoir remettre devant les yeux de Brunehaut les jugemens que Dieu avoit exercés contre les fraticides; il lui cite l'exemple de Caïn, celui des frères de Joseph, celui d'Absalon. Il paroît donc que ce premier reproche de Clotaire étoit fondé, & que Brunehaut étoit la cause de la mort de Sigébert, dans le sens où Clotaire l'entendoit; mais il faut convenir que le traitement indigne fait à Galafonte diminue bien à cet égard les torts de Brunehaut.

2.^o Mort de Mérouté, fils de Chilpéric.

Il seroit plus difficile d'excuser Brunehaut sur son mariage avec son neveu Mérouté; c'étoit un jeune homme simple & facile, comme le prouve toute son histoire rapportée par

Grégoire de Tours; il vit cette femme dangereuse, & séduit par elle, il viola tous ses devoirs, il devint rébelle & perfide envers son père, qui l'avoit mis à la tête d'une armée destinée à conquérir les États de Childébert, fils de Brunehaut, il traversa tous les desseins de Chilpéric, il trahit sa confiance, il épousa sa plus mortelle ennemie: on peut juger par-là des artifices de celle-ci; mais ce qui doit surprendre encore plus, c'est qu'elle ait pu persuader à un sage & saint Evêque, tel que Prétextat, de violer ainsi toutes les règles, d'exposer Mérrouée son filleul, qu'il aimoit tendrement, & de s'exposer lui-même à tout le ressentiment de Chilpéric & de Frédégonde.

Quelques auteurs modernes, partisans de Brunehaut, ont cru excuser la conduite de cette Reine, en imaginant qu'il pouvoit être permis alors d'épouser le neveu de son mari; mais ils sont démentis par Grégoire de Tours lui-même, qui dit expressément que ce mariage étoit *contra fas legemque canonicam*: or Grégoire de Tours étoit contemporain; il étoit même ami de Brunehaut, & il y a lieu de penser qu'il avoit été consulté sur ce mariage. Pour peu que cette autorité fût moins décisive, on pourroit y ajouter celle d'Adon, évêque de Vienne, qui écrivoit vers le milieu du ix.^e siècle, & qui apparemment n'ignoroit pas les loix canoniques de la fin du vii.^e; il appelle Brunehaut *fœmina incomparabilis libidinis, quippe quæ non timuerit incestuosissimè Merovæo, Chilperici filio, mariti sui nepoti se miscere*. D'ailleurs quand les loix canoniques de ce temps-là n'auroient pas réprouvé un pareil mariage, les loix divines & humaines ont-elles jamais permis de soulever un fils contre son père? Enfin, dans les conjonctures dont il s'agit, quel moyen avoit Brunehaut, exilée & prisonnière dans les États de Chilpéric, de soustraire ce malheureux Mérrouée à la vengeance de son père & aux traits de sa marâtre, dont elle connoissoit l'acharnement contre les fils du premier lit de Chilpéric? elle ne vouloit, on le voit, que satisfaire son goût pour la volupté, en épousant un jeune homme aimable, qu'elle sauroit bien remplacer quand il lui manqueroit, & qu'exciter des troubles dans le royaume de Chilpéric, en armant son fils contre

*In Martyrio
sancti Desiderii.*

contre lui. Il est donc vrai que les artifices de Brunehaut ont conduit Mérouée à sa perte, & à la perte prévue par Brunehaut, qui s'est ainsi rendue l'auteur indirect, mais volontaire, de la mort de ce jeune Prince, soit que Mérouée se la soit donnée lui-même, ou se la soit fait donner par Gailen, ou l'ait reçue de quelques assassins envoyés par Frédégonde, ce qu'il est inutile d'examiner ici.

3.^o *Mort de Chilpéric.*

Grégoire de Tours ne dit point par qui étoient envoyés les assassins qui tuèrent Chilpéric, il dit que Frédégonde accusa de ce meurtre Éberulfe, chambellan de ce Prince; Éberulfe se sauva dans l'église de S.^t Martin de Tours; on l'en tira par artifice, & il fut assassiné; son assassin fut tué à son tour: *L. IX, c. 21.* c'est une histoire bien confuse, mais on y peut remarquer clairement deux choses; *Cap. 28.*

La première est qu'Éberulfe ne nia point qu'il n'eût eu part au meurtre de Chilpéric.

La seconde est que même, par récrimination, il n'accusa point Frédégonde.

On peut encore observer, en faveur de Frédégonde, que Grégoire de Tours, qui ne l'aimoit pas & qui ne la ménage jamais, ne l'a point accusée de ce crime.

On voit dans le VIII.^e livre de Grégoire de Tours, que Gontran ayant montré des soupçons contre Théodore, évêque de Marseille, sur le meurtre de Chilpéric, Grégoire de Tours lui répondit: *ses crimes sont la seule cause de sa mort, & peut-être vos prières, ajouta-t-il; il vous a tant dressé d'embûches qu'enfin Dieu l'en a puni par une mort qui assure votre vie.* *Cap. 4.*

On peut observer encore que cette mort, dans les circonstances où elle arriva, ruinoit les affaires de Frédégonde, & relevoit celles de Brunehaut & de Childébert; aussi est-ce Brunehaut que Frédégaire accuse de ce crime, il nomme même l'assassin dont elle se servit; c'étoit Faucon: *Chilpericus ad Calan villam, nec procul à Parisiis ab homine nomine Falcone, qui missus à Brunehilde fuerat, est interfectus.* *Epi tome histor. Greg. Tours.* Il est vrai qu'il est

le seul qui l'ait dit; mais il est le plus voisin du temps dont il parle; & le silence de Grégoire de Tours, & le mystère dont il affecte de couvrir cet événement, appuient le récit de Frédégaire: on a déjà remarqué que Grégoire de Tours étoit dans les intérêts de Brunehaut; on en expliquera plus particulièrement les raisons dans la suite.

Si l'on ajoute à ce silence de Grégoire de Tours, à ce témoignage de Frédégaire, l'intérêt qu'avoit Brunehaut de perdre Chilpéric, & l'intérêt qu'avoit Frédégonde de le conserver, on aura de violens préjugés contre Brunehaut.

Il est vrai que ceux qui attribuent le meurtre de Chilpéric à Frédégonde, font céder à un intérêt plus pressant cet intérêt général qu'avoit Frédégonde à la vie de Chilpéric: selon eux Landri, Maire du palais de Neustrie, étoit l'amant de Frédégonde, & Chilpéric n'en savoit rien; un jour ce Prince étant prêt à partir pour la chasse, descendit dans son écurie, & Frédégonde le crut parti; il remonta pourtant dans l'appartement de Frédégonde, *et eam, ut jacebat super scanum accinam, baculo in posterioribus ludens percussit.* Frédégonde, qui attendoit Landri, parle sans se retourner, & dit: *Landri que faites-vous!* Ce mot éclairant Chilpéric sur la honte, il sort enflammé de colère & de jalousie, & veut essayer si la chasse dissipera son chagrin; Frédégonde ne perd point de temps, elle fait venir Landri, l'avertit du danger qui les menace tous deux, & de la nécessité de prévenir Chilpéric; l'assassinat de Chilpéric est résolu & exécuté: ceux qui le commirent, pour détourner d'eux les soupçons, s'écrièrent aussi-tôt que des assassins envoyés par Childébert (qui étoit alors à Meaux, & c'étoit à Chelles que se passoit cette aventure) venoient de tuer Chilpéric, & s'étoient sauvés dans la forêt voisine; on court aussi-tôt vers la forêt, & les vrais assassins s'échappent. Je ne suis point surpris que la foule des auteurs ait préféré cette histoire romanesque & séduisante, au court & sec récit de Frédégaire; j'observe seulement que le premier qui l'ait rapportée est l'auteur des Gestes des François, qui écrivoit cent ans après Frédégaire, & qui est le plus décrédité des historiens.

*Amoïn, l. III,
c. 57.*

de ce temps-là, par son amour pour les fables; Adon, Reginon, Aimoin n'ont fait que le copier.

M. de Cordemoi qui, pour paroître tenir la balance égale entre Frédégonde & Brunehaut, a rejeté l'histoire de l'auteur des Gestes, cherche dans les circonstances mêmes de cette histoire de quoi la réfuter; méthode qui, comme je l'ai déjà insinué, me paroît injuste quand il s'agit d'écrivains aussi découfus & aussi peu occupés des détails que ceux de ce temps-là. Il presse, selon sa coutume, avec trop de rigueur toutes ces circonstances, & tombe peut-être dans le défaut de juger des mœurs de ce siècle-là par les mœurs de son siècle, lorsqu'il trouve peu vraisemblable la solitude de Frédégonde dans son appartement.

Au reste en détruisant l'histoire de l'auteur des Gestes, il nous réduit malgré lui au seul témoignage de Frédégaire, qui impute ce crime à Brunehaut: on peut, si l'on veut, croire qu'Ébérulfe, chambellan de Chilpéric, étoit complice; on en conciliera d'autant mieux Grégoire de Tours avec Frédégaire.

4.^o *Mort de Théodébert, fils de Childébert.*

Que ce soit Brunehaut qui ait excité Théodoric à la guerre contre Théodébert, c'est ce qui est constant par le témoignage de Frédégaire, de Jonas, de l'auteur des Gestes, d'Adon, de Reginon, d'Aimoin, de Sigébert de Gemblours, qui ne diffèrent tout au plus que sur les discours par lesquels elle l'irritoit contre son frère. Frédégaire & Aimoin prétendent qu'elle lui disoit que Théodébert étoit fils d'un jardinier, & qu'il étoit honteux de laisser les trésors de Childébert à un tel usurpateur; l'auteur des Gestes dit qu'elle lui faisoit entendre que Théodébert étant né d'une concubine, & né dans l'adultère, ne devoit point hériter de Childébert; les autres ne s'expliquent point sur les discours de Brunehaut, mais tous attribuent les divisions des deux frères à ses intrigues, & c'en est assez pour qu'on puisse dire qu'elle a procuré la mort de Théodébert. Ce Prince perdit les deux batailles d'Andelau & de Tolbiac, & voii ce qu'ajoute Jonas:

Qqqq ij

Jonas, c. 27.

Persecutus est ergo Theodebertum Theodoricus, & suorum proditione captum, ad aviam Brunechildem direxit; quem cum avia recepisset, quia Theodorici partibus Brunichildis favens erat, furens Theodebertum fieri clericum rogavit; at non post multos dies, impie nimis post clericatum perimi jussit.

On prétend opposer Frédégaire à Jonas, parce que Frédégaire dit : *Theudebertus spoliatus.... & victus, Cabillono destinatur.*

Il ne fut donc qu'exilé, dit-on : mais on ne veut pas voir que le même Frédégaire met Théodébert au nombre des Rois dont Brunehaut avoit procuré la mort, & que c'est dire qu'il avoit été tué depuis, sans quoi Brunehaut n'avoit qu'un mot à dire pour sa justification, *il vit & il est à Châlons.*

L'auteur des Gestes, Adon & Aimoin disent que Théodébert, qui s'étoit retiré à Cologne après la bataille de Tolbiac, fut tué par les habitans de cette ville, à qui Théodoric déclara qu'ils n'éviteroient le ravage de leurs terres qu'en lui livrant Théodébert mort ou vif. Il paroît que le récit de Jonas & de Frédégaire, auteurs plus anciens, doit être préféré; mais quelque leçon qu'on adopte, Brunehaut, par ses instigations, aura toujours procuré la mort de Théodébert, en excitant la guerre dont cette mort fut la suite.

La plupart des auteurs ont attribué la fureur de Brunehaut contre Théodébert, au consentement qu'il avoit donné à son expulsion d'Austrasie; les défenseurs de Brunehaut croient détruire cette idée, en observant qu'il s'écoula cinq ou six ans entre l'époque de cette expulsion (que d'ailleurs ils nient) & le commencement de la guerre entre les deux frères : *la vengeance d'une femme*, disent-ils, *n'est pas si patiente ni si tardive.* La vengeance d'une femme ordinaire peut n'être pas si patiente, mais la vengeance d'une femme habile l'est autant qu'il faut qu'elle le soit pour assurer l'exécution de ses desseins; elle sait que pour pouvoir se venger il faut savoir souffrir : Brunehaut d'ailleurs, en arrivant dans le royaume de Bourgogne, trouva Théodoric en guerre ouverte avec Clotaire; il falloit soutenir cette guerre, ce n'étoit pas le temps d'attaquer Théodébert.

M. de Cordemoi & ses adhérens prennent le parti de nier que Brunehaut ait été chassée d'Austrasie; c'est renoncer entièrement à l'autorité de Frédégaire, qui dit, dans sa chronique, *N.º 18.*
anno tertio regni Theudeberti, Wintrio dux, instigante Brunichilde interficitur: & au n.º suivant, eo anno Brunichildis ab Austrasiis ejecta est, & in Arciacensi Campaniâ à quodam homine paupere singula reperitur. Secundum ejus petitionem, ipsam ad Theudericum perducit. Theudericus aviam suam Brunichildem libenter recipiens, gloriosè honorat. Hujus vicissitudine meriti, episcopatum Autissiodorensem, faciente Brunichilde, adsumpsit.

Aimoin dit la même chose, mais l'auteur des Gestes *Cap. 87.*
 prétend qu'après la mort de Gontran, Childébert avoit envoyé *Cap. 37.*
 son second fils Théodoric, avec Brunehaut, pour gouverner la Bourgogne. Quoique ce récit pût absolument se concilier avec celui de Frédégaire, parce que Brunehaut auroit pu, après la mort de Childébert, revenir gouverner l'Austrasie, cependant je crois que l'auteur des Gestes se trompe, & que Brunehaut ne quitta l'Austrasie que quand elle en fut chassée.

Frédégaire, comme on l'a dit, ne lie aucuns faits, c'est le défaut de ce temps-là; seulement il les rapproche quelquefois, & alors c'est au lecteur intelligent à faire la liaison que Frédégaire n'a point faite: ainsi, dans le morceau que je viens de citer, on voit la mort du duc de Champagne, Wintrion, immédiatement suivie de l'expulsion de Brunehaut; M. de Valois, & tous les bons critiques, en ont conclu que cette mort injuste avoit causé le soulèvement des Grands d'Austrasie contre Brunehaut.

M. de Cordemoi, fidèle à sa dangereuse méthode, cherche à rendre cette histoire absurde par ses circonstances mêmes; mais tandis qu'il se noie dans l'océan des probabilités, le P. le Cointe prend une autre route pour attaquer le récit de Frédégaire; il observe qu'en 599 le siège d'Auxerre n'étoit point vacant, que par conséquent Brunehaut n'a pu faire donner cet évêché à ce pauvre, qui l'avoit conduite de la campagne d'Arci-sur-Aube à la cour de Théodoric. Cette raison est mauvaise, parce que Frédégaire ne dit point que ce pauvre

Chap. 20. fut fait évêque d'Auxerre en 599; mais le P. le Cointe ajoute que Didier, successeur de celui qui étoit évêque d'Auxerre en 599, n'a jamais été un mendiant, tel que Frédégaire le représente; l'histoire des évêques d'Auxerre dit qu'il étoit d'une race très-noble, & parent même de nos Rois: cette objection est un peu plus embarrassante.

Mais 1.^o M. de Valois a cherché à concilier Frédégaire avec l'histoire des évêques d'Auxerre, en conjecturant que ce pauvre qui servit de guide à Brunehaut disoit, pour écarter tout soupçon, que la femme qu'il accompagnoit étoit sa parente, & que depuis sa fortune Brunehaut, en faisant allusion à cette aventure, a pu continuer de l'appeler son parent; que peut-être lui donnoit-elle ce titre dans les lettres qu'elle lui écrivoit, ce qui aura trompé les auteurs de l'histoire des évêques d'Auxerre: cette idée est au moins ingénieuse.

Mais 2.^o si on ne l'adopte pas, il faudroit prouver que l'autorité de l'histoire des évêques d'Auxerre, dont nous n'avons qu'un abrégé, fait dans des temps modernes, par un moine d'Auxerre nommé Robert, doit l'emporter sur l'autorité de Frédégaire.

3.^o Dans ce cas là même il résulteroit tout au plus, de l'objection du P. le Cointe, que le guide de Brunehaut n'auroit pas eu pour récompense l'évêché d'Auxerre, ce qui n'emporteroit pas la fausseté de tout le reste du récit de Frédégaire.

On ne peut donc nier, sans renoncer entièrement à l'autorité de Frédégaire, que la mort violente de Wintrion ayant paru injuste aux seigneurs Austrasiens, ils n'aient obtenu l'expulsion de Brunehaut, ni que pour se venger de cet affront Brunehaut n'ait allumé la guerre entre Théodébert & Théodoric, & n'ait par conséquent causé la mort à Théodébert; & si on abjure l'autorité de Frédégaire, il faut déclarer dans quelle autre source on prétend puiser l'histoire de Brunehaut.

5.^o *Mort de Mériouée, fils de Théodébert.*

La mort des enfans de Théodébert n'étant qu'une suite de celle de leur père, la cause de l'une & de l'autre est la même;

le père & les enfans subirent également les loix cruelles que la guerre sembloit établir alors contre ceux qui tomboient entre les mains du vainqueur : le véritable auteur de tous ces maux étoit donc celle qui avoit armé Théodoric contre son frère ; quelques historiens même, tels que l'auteur des Gestes & Aimoin, disent que Brunehaut tua de sa propre main les deux fils de Théodébert.

Brunechildis, dit Aimoin, arreptis Theodeberti filiis, eos sine morâ neci tradidit, & minorem quidem natu, nomine Merovaum in albis adhuc positum, lapide illisum, innocenter coëgit exhalare spiritum. L. III, c. 9 &

Frédégaire rapporte bien la même horreur, mais il ne l'impute pas directement à Brunehaut : *Filius Theodeberti*, dit-il, *Cap. 38.* *nomine Merovæus, parvulus, jussu Theuderici adprehensus, à quodam per pedem ad petram percutitur, cerebrum ejus capite eruptum emisit spiritum.*

Il ne parle au reste que de ce fils de Théodébert : Adon parle de deux fils, & c'est par Théodoric qu'il les fait tuer ; mais tous les auteurs s'accordent à ne regarder Théodoric que comme le ministre des fureurs de Brunehaut.

6.^e Mort de Mériouée, fils de Clotaire.

Frédégaire met au nombre des Rois ou fils de Rois dont Clotaire reproche la mort à Brunehaut, Mériouée fils de Clotaire. Mériouée, à l'âge de quatre ou cinq ans, avoit été pris par Théodoric à la bataille d'Étampes, que Clotaire avoit perdue en 603 : on n'entend plus parler depuis de Mériouée ; il est vraisemblable que Brunehaut & Théodoric le firent périr, & si Clotaire reprocha sa mort à Brunehaut, la chose est démontrée ; car s'il eût été vivant, l'apologie de Brunehaut eût été trop facile.

L'auteur de la vie de S.^{te} Rusticule, dit qu'en 618, cinq ans après la mort de Brunehaut, Clotaire II perdit un fils nommé Mériouée ; mais on croit que c'est un autre que celui qui avoit été pris à la bataille d'Étampes.

Au reste M. de Valois, au lieu de Mériouée, met un second fils de Théodébert, & adoptant entièrement le récit de l'auteur

des Gestes & d'Aimoin, il fait massacrer ces deux enfans par Brunehaut : *Fera Gallia Erinrys, nepotis cruore nondum satiata, puerorum insontium sanguinem sitiebat, & in aetatem cui vel iratus miles parcere consuevit, scire properabat. Erant Theodeberni filii duo, admodum pueri, Clotarius major natu, minor Merovæus, à baptismo recens..... utrumque Brunehildis furens, correptum crudeliter jugulavit..... ex quibus Merovæum..... saxo illisisse dicitur, ita ut effuso cerebro, expiraret.* Il rappelle pourtant ensuite le récit de Frédégaire, apparemment pour donner à ses lecteurs le choix des différentes leçons.

7.^o Mort de Théodoric.

L'auteur des Gestes^a, Adon^b, Aimoin^c ont écrit que Théodoric étant devenu amoureux d'une fille de Théodébert, qui étoit sa prisonnière, vouloit l'épouser; que Brunehaut, qui ne vouloit point souffrir qu'il se mariât, lui avoit représenté, pour l'en détourner, qu'il ne lui étoit pas permis d'épouser sa nièce (quoiqu'elle-même eût épousé son neveu); que Théodoric détestant alors les crimes qu'elle lui avoit fait commettre, s'étoit écrié, plein d'indignation: *méchante femme, horreur de Dieu & des hommes, ne m'avois-tu pas dit qu'il n'étoit pas mon frère! ainsi tous tes artifices m'ont rendu fratricide*; qu'aussi-tôt mettant l'épée à la main, il l'auroit percée si on ne l'eût dérobée à sa colère; que Brunehaut, pour se venger de cette injure & pour prévenir les effets de son indocilité à l'avenir, l'avoit empoisonné. Quoique cette histoire ne se trouve ni dans Jonas, ni dans Frédégaire, les deux auteurs les plus anciens, M. de Valois l'adopte, parce qu'en effet elle se concilie très-bien avec leur récit: Frédégaire dit que Théodoric mourut de dysenterie; cette dysenterie pouvoit être l'effet du poison: les termes de Jonas présentent encore mieux l'idée du poison: *Theodoricus divinitus percussus, inter flagrantis ignis incendia mortuus est.*

8.^o 9.^o 10.^o Mort des enfans de Théodoric.

^{Ibid.} Jonas donne six fils à Théodoric, & les fait tous tuer par l'ordre de Clotaire; mais Frédégaire ne lui en donne que quatre,

quatre, Sigébert, Childébert, Corbe & Mérouée: Childébert enfuit & disparut pour jamais, lorsqu'il vit l'armée des Princes, sur les bords de la Saône, se disposer à le trahir & à le livrer entre les mains de Clotaire; on croit qu'il se noya dans la Saône: Sigébert & Corbe furent tués par ordre de Clotaire: il fit grace à Mérouée, parce qu'il l'avoit tenu sur les Fonts; mais on ne voit plus ce que devient Mérouée dans la suite, & il est vraisemblable que Clotaire, pour n'avoir rien à craindre de sa part, l'obligea de se faire moine.

Adon dit que Brunehaut elle-même fit périr tous les enfans de Théodoric; l'auteur des Gestes dit la même chose, & il ajoute qu'elle vint d'elle-même se présenter à Clotaire, revêtue des ornemens royaux & superbement parée, parce qu'elle se flattoit d'épouser Clotaire, qui en effet lui avoit donné des espérances.

Dans sa Chron.

Cap. 39.

Cap. 40.

M. de Cordemoi traite cette histoire avec beaucoup de mépris: si pourtant elle n'avoit pas contre elle l'autorité de Frédégaire, que M. de Cordemoi ne respecte pas assez, elle seroit fort commode pour expliquer le reproche que Clotaire fait à Brunehaut au sujet des enfans de Théodoric. Est-il vraisemblable, en effet, qu'il lui ait reproché la mort de ces Princes, si lui-même venoit de les faire périr? cependant comme suivant les règles de la Critique, l'autorité de Frédégaire doit l'emporter sur celle d'Adon & de l'auteur des Gestes, & qu'il faut croire par conséquent que Clotaire venoit de faire périr Sigébert & Corbe, on doit concevoir que Clotaire reprochoit à Brunehaut d'avoir voulu perpétuer les troubles en armant contre lui ces malheureux Princes, (au lieu de s'en rapporter, comme il le lui avoit en effet proposé, au jugement de la Nation) & de l'avoir obligé, par ce refus, à user envers eux du droit rigoureux de la guerre; car c'est ainsi qu'on envisageoit alors ces massacres de sang froid qu'on faisoit faire des Princes pris à la guerre. Les exemples de Cararic, roi des Morins (c'est-à-dire d'une partie de l'Artois) & de son fils; de Ragnacaire, roi de Cambrai; de Regnier son frère, de Rignomer, roi du Mans; de Gondégéfile, un des rois de Bourgogne, sous Clovis; de

Sigismond & de Gondemar, rois de Bourgogne; des enfans de Clodomir, roi d'Orléans; du roi de Thuringe Hermenfroï, & de son fils Amalafroï, sous les fils de Clovis: celui de Théodébert, fils de Chilpéric, prouvent que dans ces temps barbares les Rois & les Princes ne tomboient pas impunément entre les mains de leurs ennemis. Les droits du sang même ne balançoient point les droits de la victoire, comme le prouve horriblement l'exemple du malheureux Chramne: aussi ne voit-on pas que la mort de Sigébert & de Corbe ait nui à la réputation de clémence & de justice dont Clotaire II a joui. Il paroît cependant qu'il étoit peu convenable de redemander à Brunehaut le sang que lui-même venoit de répandre; & pour fixer à cet égard le crime de Brunehaut, il paroît qu'elle n'en avoit point d'autre à se reprocher, que celui d'avoir mieux aimé exposer ses arrière-petits-fils au sort des armes, que d'attendre sur leur destinée & sur la sienne le jugement de la Nation.

CRIMES que Clotaire n'a point reprochés nommément à Brunehaut.

Outre les crimes dont Clotaire accusa Brunehaut, il y en a plusieurs autres dont elle n'est chargée que par les historiens; ce sont ceux que j'ai renvoyés à la seconde classe, & dont je vais examiner les principaux.

1.º Mort de Gogon.

Epitom. c. 59. C'est Frédégaire qui la rapporte, comme un trait qui peint à la fois l'ambition, l'injustice & l'ingratitude de Brunehaut; l'ambition, elle ne le fit périr que parce qu'il mettoit des bornes à son autorité, & qu'étant honoré de la confiance de Sigébert, il avoit beaucoup de part au gouvernement; l'injustice, Frédégaire représente Gogon comme un Ministre irréprochable; l'ingratitude, c'étoit principalement à Gogon qu'elle avoit l'obligation de régner en Austrasie, c'étoit lui qui avoit déterminé Sigébert à ce mariage, & qui avoit été chercher Brunehaut en Espagne. *Ille dies*, dit énergiquement Aimoin, *mortis Gogoni*

fuit, cui expedierat exilio mutasse sedes, antequam hanc omni belluâ crudeliorem in cervicibus locandam eveheret suis. Je remarque ce mot comme un trait de véhémence peu familier aux auteurs de ce temps-là, & fort convenable au récit que fait Aimoin dans cet endroit, d'après Frédégaire.

M. de Cordemoi ne peut opposer à ce témoignage positif de Frédégaire, que le silence de Grégoire de Tours, qui vivoit dans ce temps-là; mais, 1.^o en général, le simple silence d'un auteur suffit-il toujours pour détruire le témoignage positif d'un écrivain même postérieur? 2.^o le silence de Grégoire de Tours sur tout ce qui est contraire à Brunehaut, est un peu suspect de partialité, comme on le prouvera tout-à-l'heure.

2.^o Mort de S.^t Louvent.

Pour celle-ci, c'est Grégoire de Tours qui la rapporte, en évitant avec soin d'accuser Brunehaut; mais à travers les ménagemens de son récit, on sent bien qu'elle est coupable, ou de n'avoir pas empêché ce crime, ou de ne l'avoir point puni.

Lupentius verò, abbas basilicæ sancti Privati Martyris urbis Gabalitanae, à Brunichilde reginâ arcessitus advenit: incusatus enim, ut ferunt, fuerat ab Innocentio supradictæ urbis comite, quod profanum aliquid effatus de Reginâ fuisset; sed discussis causis, cum nihil de crimine Majestatis conscius esset inventus, discedere jussus est. Verum ubi viam carpere cepit, iterum ab antedicto comite captus, & ad Ponticonem villam deductus, multis suppliciis est adfectus; dimissusque iterum ut rediret, cum, super Axonam fluvium tentorium tetendisset, iterum irruit super eum inimicus ejus, cujus vi oppressi amputatum caput, in culeum oneratum lapidibus posuit, & flumini dedit; reliquum verò corpus vinctum cum saxo immisit gurgiti.

*Greg. Turon.
histor. lib. VI,
cap. 27.*

3.^o Ingratitude de Brunehaut envers Gontran.

Brunehaut devoit tout à Gontran. Ce Prince, à la mort de Sigébert, s'étoit déclaré son protecteur & celui de son fils, & par cette démarche généreuse il avoit peut-être sauvé la vie à Brunehaut, que Chilpéric avoit surprise dans Paris, & à qui

Frédégonde destinoit sans doute le même sort que Brunehaut lui avoit destiné, lorsqu'elle l'avoit fait assiéger dans Tournai par Sigébert.

Comment Brunehaut témoigne-t-elle sa reconnoissance? il paroît un aventurier qui se dit fils de Clotaire, & qui se jette sur les terres de Gontran pour se faire donner un partage à main armée. Brunehaut se joint à lui, non-seulement contre Gontran, mais même contre son propre fils Childébert, qu'elle craignoit de voir sortir de la tutelle où elle vouloit le tenir toute sa vie: *Mulier non uno nomine damnanda*, dit M. de Valois, *quæ novum istum regem, vel potiùs tyrannum Guntchramni atque etiam Childeberti filii sui cervicibus imponere conaretur.... ut securiùs dominaretur, & cum marito conjux, cum rege regina imperaret.*

Cependant ou Gondebaud étoit fils de Clotaire, & en ce cas c'étoit son beau-frère que Brunehaut vouloit épouser, ou il n'étoit pas fils de Clotaire, & en ce cas c'étoit un aventurier, un imposteur, qu'elle vouloit opposer à Gontran & à Childébert. Après la mort de Gondebaud elle fait les mêmes avances à son fils; elle veut même venger sur Gontran la mort de Gondebaud: *quod ne quis finxisset me vel divinasse putet*, dit encore M. de Valois, *Guntchramnum regem auctorem sequor, à quo dicitur Brunichildis impudico consilio Ballomerem^a seu Gundobaldum ad conjugium per Ebregisilum legatum arcessivisse. Unde post interfectum Gundobaldum, non ob aliud quàm ob cædem ejus, minitata est Brunechildis Guntchramnum se interempturam.*

M. de Valois ne dit point où ces soupçons de Gontran contre Brunehaut se trouvent exprimés; en général il ne cite point ses autorités, mais elles sont connues, & on les retrouve aisément dans son ouvrage; c'est Grégoire de Tours lui-même qui rapporte ces soupçons^b. Gontran dit^c, en parlant de Childébert avec lequel il venoit de se réconcilier: *verùm quia mater ejus Brunichildis me minatur interimere*, & ces soupçons n'étoient certainement pas hasardés: on en peut juger par cette menace insolente d'un ambassadeur d'Austrasie à Gontran, *scimus sciam esse securim quæ fratrum tuorum capitibus est defixa.*

^a C'étoit, selon Gontran, le vrai nom de Gondebaud.

^b Lib. VII, c. 34; l. VIII, c. 4; liv. IX, c. 20 & 32. ^c L. VIII, c. 4.

L. VII, c. 14.

Aimoin rapporte aussi les intelligences de Brunehaut avec Gondebaud. L. III, c. 69, 71.

4.^e Mort de Childébert & de Faileube.

Lorsque Childébert mourut, Gontran l'avoit éclairé sur les artifices de Brunehaut (h), & l'autorité de cette dangereuse femme commençoit à chanceler : il meurt & laisse deux fils, Théodébert & Théodoric ; la faiblesse de leur âge assuroit une longue régence, mais à qui ? étoit-ce à Faileube leur mère, ou à Brunehaut leur aïeule ? les Grands détestoient l'empire de celle-ci, c'étoit à eux qu'il appartenoit de déferer la tutelle, & Brunehaut connoissoit leurs sentimens : l'embarras du choix cesse bientôt, Faileube suit son mari au tombeau.

Paul Diacre dit, *Childebertus rex Francorum ætatis anno vigesimo quinto cum uxore propria (sicut fertur) vi veneni extinguitur.* L. IV, c. 12, de gest. Longob.

Aimoin dit la même chose dans les mêmes termes, avec le même *sicut fertur* ; il copie visiblement Paul Diacre, ainsi ces deux autorités n'en font qu'une. Paul Diacre écrivoit vers la fin du VIII.^e siècle ; aucun auteur plus ancien n'a parlé de l'empoisonnement de Childébert ; Clotaire II même ne lui imputa point la mort de ce Prince : dans ces circonstances, rien de plus sage que la décision de M. de Valois ; après avoir rapporté toutes les raisons qu'on peut avoir de croire que la mort de Childébert & de sa femme fut l'ouvrage de Brunehaut, *tamen*, ajoute-t-il, *cum videam Paulum & Aimonum solos hoc scribere, & de veneno dubitare, de veneficâ nil dicere, facile Brunichildem absolve.* On n'a pas besoin, en effet, de lui chercher des crimes. L. III, c. 84.

5.^e Persécution de S.^t Colomban, fondateur de l'abbaye de Luxeuil.

Frédégaire & Jonas, les deux plus anciens auteurs par qui on puisse savoir l'histoire de Brunehaut, s'accordent parfaitement sur tous les détails de cette persécution ; on peut les voir dans tout le 36.^e chapitre de la chronique de Frédégaire.

(h) *Matris quoque Brunichildis versutias cavendas præmonuit.* Aimoin, l. III, c. 69.

Jonas a écrit la vie de S.^t Colomban, & malgré l'acharnement que M. de Cordemoi lui impute contre Brunehaut, (car c'est le reproche qu'il fait à tous ceux qui condamnent cette Reine, c'est-à-dire à tous les auteurs originaux) il est certain que Jonas parle très-peu de Brunehaut, qu'il n'en parle qu'autant que l'exige son sujet, dans lequel il se renferme scrupuleusement, & qu'enfin on n'a aucune raison de se défier de lui. Ce reproche de partialité, de prévention contre Brunehaut, si légèrement fait par M. de Cordemoi à Jonas & à Frédégaire, est bien injuste; si ces auteurs diffament Brunehaut, c'est toujours par les faits, jamais par la déclamation; du moins cela est vrai sans restriction de Frédégaire; & ces faits ne sont jamais préparés, jamais arrangés; nul art, nul dessein ni apparent ni caché: de plus, ces deux auteurs sont ceux qui ménagent le plus Brunehaut.

En effet, tandis que la foule des auteurs accuse cette Reine d'avoir empoisonné son petit-fils Théodoric, Frédégaire dit qu'il mourut de dyssenterie, & Jonas se contente de dire: *divinitus percussus inter flagrantis ignis incendia mortuus est.*

Plusieurs auteurs disent que le jeune Méroutée, fils de Théodébert, eut la tête écrasée contre un rocher par Brunehaut; Jonas n'en dit rien, & Frédégaire attribue cette action barbare à un homme de la suite de Théodoric.

Enfin, que M. de Cordemoi n'écrivoit-il l'histoire de Brunehaut sans le secours de Jonas & de Frédégaire, puisqu'ils lui étoient si suspects?

Voici donc le récit de Jonas, conforme à celui de Frédégaire; on y voit les dérèglements où Brunehaut plongeait
 Cap. 17. Théodoric, & les motifs de cette infame politique. *Cæpit Theodoricum vir Dei increpare cur concubinarum adulteriis misceretur, & non potius legitimi conjugii solamine frueretur, ut regalis proles ex honorabili reginâ prodiret, & non potius ex lupanaribus videretur eneri; cumque jam ad viri Dei imperium regis sermo obtemperaret, & se ab omnibus illicitis segregare responderet, mentem Brunechildis aviæ, secundæ, ut erat, Jezabelis, antiquis anguis adiit, eamque contra virum Dei stimulatam superbiæ aculeo*

excitat, quia cerneret viro Dei Theodoricum obedire. Verebatur enim, ne si abjectis concubinis Reginam aulae præsecisset, & dignitatis atque honoris sui modum anputasset, &c.

« Jonas s'empporte, dit M. de Cordemoi; il appelle Brunehaut une seconde Jézabel; cet emportement le rend récusable. »

Jonas appelle Brunehaut une Jézabel à cause de ses cruautés envers les envoyés de Dieu; il eût pu l'appeler encore une Athalie, à cause de ses fureurs envers les Princes de son sang. Grégoire de Tours est-il récusable? M. de Cordemoi le récusé-t-il jamais? cet Évêque appelle cependant Chilpéric le Néron & l'Hérode de son siècle, & il insulte durement à sa mort, dont il ne vouloit pas même qu'on recherchât les auteurs: *ce sont ses crimes, disoit-il, qui ont causé sa mort.*

Lib. VI, c. 46.

Lib. VIII, c. 4.

M. de Cordemoi cherche à rendre ridicule le récit de Jonas, parce qu'il dit que S.^t Colomban refusa sa bénédiction aux bâtards de Théodoric, qui lui furent présentés par Brunehaut: « Apparemment, dit M. de Cordemoi, un Saint n'eût pas fait un refus si injurieux. »

Voici ma réponse. Chilpéric avoit fait un livre où il soutenoit les erreurs de Sabellius; il consulta Grégoire de Tours, qui l'assura qu'aucun Théologien n'approuveroit cet ouvrage; Chilpéric piqué, lui dit qu'il le feroit voir à des gens plus instruits que lui; *vous ne trouverez*, répondit l'Évêque, *que des insensés qui soient de votre opinion (i).* C'est Grégoire de Tours lui-même qui rapporte ce trait; Grégoire de Tours est au nombre des Saints; « apparemment un Saint n'eût pas tenu à un Roi un discours si injurieux ». Jugerons-nous toujours de tout par nos mœurs & nos usages?

Suivant le récit de Jonas^a & de Frédégaire^b (qu'encore un coup il faut absolument croire, sous peine d'ignorer l'histoire de Brunehaut) cette Reine fit chasser S.^t Colomban des États de Théodoric avec toutes sortes d'ignominies & de violences; on trouve le même fait rapporté dans Sigébert de Gemblours, & dans d'autres auteurs.

^a *C. 18 & 19.*
^b *C. 36.*

(i) *Nunquam erit sapiens, sed stultus, qui hæc quæ proponis sequi voluerit.*

6.^o *Martyre de S.^t Didier, évêque de Vienne.*

C. 26. *Theodoricus atque Brunechildis, dit encore Jonas, non solum adversus Columbanum insaniebant, verum etiam & contra sanctissimum Desiderium Viennensis urbis episcopum adversabantur, quem primò exilio damnatum multis injuriis affligere nitebantur, ad postremum verò glorioso martyrio coronarunt.*

C. 31. Frédégaire rapporte le même fait dans sa chronique.

• Quel fut le motif de cette violence ? nous l'apprenons d'Adon, qui fut lui-même évêque de Vienne dans le ix.^e siècle, & qui doit être présumé avoir écrit d'après des monumens authentiques.

Brunechildis per diversorum juvenum libidines excanduit turpissimum lipanar ipsa semetipsam turpissimis juvenibus exponens. Cujus inaudita flagitia vir pontifex Desiderius zelo timoris Dei inflammatus reprimere & corrigere cupiens, tam privatim quàm publicè meliorem vitam arripere & pœnitundinem facti habere monebat.

Aimoin est conforme à Jonas, Frédégaire & Adon.

7.^o *Mort d'Égila, Patrice de Bourgogne.*

L. III, c. 89. Aimoin, d'après Frédégaire, met cette mort au nombre des violences qui rendirent Brunehaut aussi odieuse aux Bourguignons qu'elle l'avoit été aux Austrasiens: *Egila Patricius, nullis culpis extantibus, sed solâ suggerente cupiditate per consilium Brunichildis est interemptus, facultatesque ejus fisco associatæ.*

8.^o *Mort de Bertoald, Maire du Palais de Bourgogne:*

C'est à Protade son amant que Brunehaut fit ce sacrifice: *Fredeg. Chron. cap. 24. cum Brunichildis stupri gratiâ Protadium vellet honoribus exaltare . . . ut Bertoaldus potiùs interiret, eum in ripam Sigonam usque Oceanum mare, per pagos & civitates ad fiscum inquirendum dirigunt.*

On ne lui donna que trois cents hommes pour cette expédition chez des peuples nouvellement conquis, mal soumis, & soulevés par Clotaire leur ancien maître, contre les maîtres nouveaux,

M.

M. de Cordemoi dit qu'il ne voit pas que cette expédition fût si périlleuse, & qu'il ne s'agissoit, après tout, que d'aller demander de l'argent.

Mais vraisemblablement Frédégaire étoit plus à portée que lui de savoir si cette commission étoit dangereuse ou non ; d'ailleurs l'évènement prouva qu'elle l'étoit, puisque Bertoald fut repoussé jusqu'à Orléans, & assiégé dans cette ville par les troupes que Clotaire envoya pour l'accabler.

A la bataille d'Étampes, qui fut la suite de cette expédition, Bertoald se fit tuer : *Nec volens*, dit Frédégaire, *exinde evadere*, *Cap. 25 & 26.* *dum senserat se de sui gradûs honore à Protadio degradandum.*

Il ne tient pas à M. de Cordemoi qu'on ne regarde Bertoald comme un étourdi qui méritoit son sort ; c'est précisément l'idée qu'il en donne, & il ne lui échappe pas un seul éloge de cet homme que Frédégaire appelle, *moribus mensuratus, sapiens & cautus, in præliis fortis, fidem cum omnibus servans.*

En revanche, M. de Cordemoi fait son héros de Protade, & veut persuader que Brunehaut n'aimoit en lui qu'un Ministre distingué par la supériorité de ses talens. Mais d'où connoit-il donc & Bertoald & Protade ? n'est-ce pas par le récit de Frédégaire ? Or voici comme Frédégaire peint Protade : *Nimum argutissimus & strenuus in cunctis ; sed sæva illi fuit contra personas iniquitas, fisco nimium tribuens, de rebus personarum ingeniosè fisci velle implere & se ipsum ditare. Quoscumque genere nobiles reperiret, totos humiliare conabatur, ut nullus reperiretur qui gradum quem adsumpserat, potuisset adsumere.* *Cap. 27.* Aimoin en parle de même.

9.^o & 10.^o *Mort d'Uncilène & du Patrice Wulfe.*

Frédégaire^a, Aimoin^b, &c. ont représenté la mort de Protade comme l'effet d'un juste soulèvement des Grands indignés de voir ce courtisan vendu aux fureurs de Brunehaut, animer avec elle Théodoric à la guerre contre son frère. M. de Cordemoi, qui voit dans cette aventure une révolte bien caractérisée contre une Régente & son Ministre, peint fortement en général le crime de la rébellion, & fait les réflexions qu'on pouvoit

faire à la cour de Louis XIV du temps du cardinal Mazarin.

Mais, sans examiner ici la différence que le temps a pu mettre dans la manière d'envisager les droits respectifs des Rois & des Grands, j'avouerai qu'on peut pardonner à une femme, telle que Brunehaut, d'avoir vengé la mort de son amant sur deux hommes dont la conduite paroît avoir été au moins irrégulière. Uncilène, que le Roi avoit chargé de ses ordres pour contenir l'armée, changea ces ordres, en supposant un pour la mort de Protade; il falloit en obtenir un, comme les Grands d'Austrasie avoient obtenu de Théodébert l'expulsion de Brunehaut. Wulfe avoit beaucoup contribué au soulèvement de l'armée; leur motif étoit bon, leur conduite paroît avoir été blâmable; ils ont fourni un prétexte à la vengeance de Brunehaut, qui souvent n'en avoit pas besoin.

Je ne pousserai pas plus loin la recherche des crimes de cette Reine, je ne parlerai ni de Magnoalde ni de Rauchin, trop irrégulièrement punis par elle des révoltes où elle les avoit forcés; je ne parlerai point de plusieurs autres crimes qu'on seroit peut-être en droit de lui imputer; si tous ceux que les divers historiens lui imputent, ne sont pas également prouvés, il en reste assez pour justifier & soutenir sa réputation de cruauté, d'avidité, d'impudicité, de violence (k) contre son propre sang. C'est à ceux qui ont voulu nous en donner une autre idée à nous indiquer, s'ils peuvent, des sources plus pures que celles où l'on a puisé jusqu'à présent.

AUTEURS CONTEMPORAINS,

qu'on dit être favorables à Brunehaut.

A tant d'autorités dont on les accable, les apologistes de Brunehaut en opposent deux, & ce sont celles de deux contemporains, des deux S.^{ts} Grégoires, le Pape & l'évêque de

(k) *Mulier in cœdibus propinquorum maximè exercitata*, dit très-bien Aimoin, *lib. IV, c. 1*. Le même auteur la trouve seule digne d'être comparée à Frédégonde pour les

artifices : *Erat Fredegundis formâ egregiâ, consilio callida, dolis (exceptâ Brunechilde) parem non agnoscens. Lib. III, c. 57.*

Tours; ils opposent le silence de Grégoire de Tours & le témoignage formel du pape S.^t Grégoire.

Le silence de Grégoire de Tours ne peut rien prouver.

1.^o Ce n'est qu'un silence, & je produis des témoignages formels.

2.^o L'histoire de Grégoire de Tours finit vers l'an 591, & Brunehaut n'avoit pas commis alors tous ses grands crimes; Gontran, Childébert, Frédégonde vivoient; c'étoient autant de freins qui contenoient sa méchanceté.

3.^o La rivalité de Frédégonde & de Brunehaut, & l'activité impétueuse de ces deux femmes divisoient toute la France en deux partis; elles ne laissoient à personne la liberté d'être neutre. La Touraine avoit été du partage de Sigébert; ce Prince & Brunehaut la femme avoient contribué à mettre Grégoire sur le siège de Tours; il leur étoit attaché par la reconnaissance, & on ne peut se dissimuler qu'il n'ait été visiblement dans les intérêts de Brunehaut; il paroît même avoir été consulté sur le mariage de cette Reine avec le jeune Mérouée, fils de Chilpéric, qui s'arrêta dans Tours avant de se rendre au Mans & à Rouen: vraisemblablement il n'approuva pas les propositions de ce mariage; mais dans la persécution que Prétextat souffrit pour cette affaire, Grégoire fut le seul Evêque qui osa prendre sa défense; il donna des eulogies au jeune Mérouée, (qu'il trouva caché dans S.^t Martin de Tours, & fuyant la colère de son père) ce qui, dans les circonstances, annonçoit de la part de Grégoire une indulgence marquée pour les fautes qui avoient attiré à Mérouée la haine de Chilpéric; il fut persécuté lui-même par Chilpéric & par Frédégonde; il fut obligé de se justifier dans l'assemblée de Braine sur quelques discours fort injurieux à Frédégonde, qu'on l'accusoit d'avoir tenus, & il se justifia en disant qu'il ne les avoit pas tenus, mais qu'il les avoit entendu tenir; enfin son histoire prouve assez qu'il étoit ennemi de Chilpéric & de Frédégonde; dans ces dispositions, il devoit être indulgent pour Brunehaut.

4.^o Il n'est qu'indulgent en sa faveur, il n'est point faux, il ne dissimule pas même tout, & il s'en faut bien que Brunehaut

soit irréprochable, à ne consulter que l'histoire de Grégoire de Tours; c'est par cet historien qu'on apprend son infame mariage avec Mérouée; son ingratitude envers Gontran, poussée jusqu'à menacer sa vie; la mort de S.^t Louvent, & d'autres faits très-peu favorables à Brunehaut. Que Grégoire de Tours, en parlant de son mariage avec Sigébert, dise qu'alors elle étoit *honestâ moribus atque decora*, cela signifie seulement que dans son enfance & à la cour du Roi son père, ses mœurs avoient été irréprochables; ce qui ne prouve rien pour les temps postérieurs.

Il faut donc d'abord écarter toute induction qu'on voudroit tirer de ce prétendu silence de Grégoire de Tours.

Voyons si les lettres du pape S.^t Grégoire prouveront davantage.

Elles sont au nombre de dix: *plena*, dit Mariana, *verissimis laudibus*, mais en effet remplies de complimens sur sa piété, sur sa charité, sur ses talens pour le gouvernement, sur la sage éducation qu'elle donnoit à Childébert son fils, principalement sur la protection qu'elle accordoit aux Prêtres & aux Moines qui alloient en Angleterre prêcher l'Évangile.

Je réponds 1.^o que le pape S.^t Grégoire est mort en 604, que par conséquent il n'a pu voir les plus grands crimes de Brunehaut; qu'elle n'avoit point encore fait périr S.^t Didier, ni chasser S.^t Colomban; qu'elle n'avoit point encore fait massacrer Théodébert, ni écraser Mérouée contre un rocher, ni empoisonné Théodoric, ni même porté à leur comble les désordres de la cour de ce Prince; elle n'avoit point encore (du moins lorsque ce Pontife lui écrivoit) sacrifié le vertueux Bertoald à l'intérêt de ses voluptés & à l'avancement de Protade; elle n'avoit point encore consommé tous ces crimes, qui réunirent, après une longue patience, la nation entière contre elle.

2.^o Ces lettres sont adressées à elle-même, & le Pape savoit les ménagemens que le S.^t Siège doit aux Rois.

3.^o La grande affaire qui occupoit alors le Pape, étoit la conversion des Anglois à la Foi: il falloit rendre Brunehaut

favorable à ce projet ; il falloit la louer sur sa piété, sur sa charité, pour l'exciter à en montrer.

4.^o Dans presque toutes ces lettres, S.^t Grégoire demande quelque grâce ou quelque justice ; ces sortes de demandes sont toujours accompagnées de quelques complimens de style.

5.^o Ces prétendues louanges ne sont en effet que des complimens vagues, qui ne portent sur aucun fait précis.

6.^o Ces complimens sont mêlés de fréquentes leçons, & ne sont eux-mêmes le plus souvent que des leçons déguisées ; il lui dit dans une de ses lettres : *ut si vellet nihil perdere, studeret per injuriam nihil habere* ; il lui dit en substance dans presque toutes : *vous gouvernez bien, mais vous gouverneriez encore mieux, si, &c.*

7.^o Il fait les mêmes complimens à Clotaire II : or si Brunehaut fut innocente & vertueuse, que doit-on penser de Clotaire ?

8.^o Il fait aussi les mêmes complimens à Théodoric : cependant, puisqu'il y a des crimes, il y a des criminels ; si Brunehaut n'a point excité Théodoric à verser le sang de Théodébert & de ses enfans, il y fut donc porté par sa perversité naturelle, & il avoit le germe de cette perversité, lorsque S.^t Grégoire lui faisoit des complimens sur ses vertus ; il y avoit long-temps aussi qu'il vivoit dans le libertinage, soit qu'en cela il suivît son goût particulier ou les conseils & les exemples de Brunehaut.

9.^o Il écrit à divers évêques de France, nommément à Mélanse, évêque de Rouen, accusé, convaincu même d'avoir, avec Frédégonde, fait assassiner Prétextat ; il leur parle aussi de leurs vertus & de leur piété, & l'assassin Mélanse a sa part de cet éloge.

10.^o Quel Souverain n'a pas été loué ? par qui ne l'a-t-il pas été ? Si toutes les histoires étoient perdues, & que la Plarsale existât seule, le *scelera ipsa, nefasque, hâc mercede placent*, persuaderoit à tout le monde que Néron a été le consolateur & le bienfaiteur de l'humanité. Mais, dit-on, un saint Pape ne flatte pas les Souverains, comme fait un auteur.

profane. S'il ne les flatte pas, il les ménage, & c'est tout ce que S.^t Grégoire a fait.

11.^o On peut, si l'on veut, comme quelques auteurs (1), accuser de ces complimens du Pape, l'hypocrisie habile de Brunehaut, & l'art qu'elle avoit d'éblouir sur-tout les Étrangers, par les apparences d'une piété magnifique, par la construction d'hôpitaux, de monastères, d'églises. Mais, dit-on, cette magnificence s'accorde-t-elle avec l'avarice qu'on lui reproche? Oui, parce qu'on ne lui reproche pas d'avoir eu cette avarice qui porte à entasser des trésors; on lui reproche d'avoir soutenu sa magnificence par des proscriptions & des confiscations injustes, & d'avoir scellé tous ces grands monumens du sang de plusieurs innocentes victimes.

12.^o Enfin, peut-on dire, que les lettres de S.^t Grégoire fassent suffisamment connoître Brunehaut, & qu'on puisse écrire l'histoire de cette Reine avec le seul secours de ces dix lettres?

Quand donc au silence de Grégoire de Tours & aux lettres du pape S.^t Grégoire, on joindroit encore les vers que saint Fortunat, évêque de Poitiers, fit pour Brunehaut, dans le temps de son mariage avec Sigébert, & même quelque temps encore après, & dans lesquels il l'appelle,

*Pulchra, modesta, decens, solers, grata atque benigna,
Ingenio, vultu, nobilitate potens,*

ces vers faits long-temps avant ses crimes, ne prouveroient pas plus en sa faveur que ces vers de Ronfard, dans la Franciade, faits si long-temps après ces mêmes crimes, ne prouveroient contre elle, s'ils étoient seuls.

*De Brunehaut, Princesse misérable,
Fera punir le vice abominable,
Lui attachant, à la queue d'un cheval
Bras & cheveux, puis à mont & à val*

(1) Dupleix dit en propres termes, qu'il n'est pas étonnant que les bonnes gens qui écrivoient en ce siècle-là, & même Saint Grégoire Pape, n'aient pas eu connoissance de ses méchancetés.

*Par les rochers, par les ronces tirée,
 En cent morceaux la rendra déchirée,
 Si, qu'en tous lieux ses membres diffamés
 Seront aux loups pour carnage semés.
 Bien qu'un grand Roi ne puisse avoir louange
 Quand par la mort d'une femme se vange,
 Pourtant Clotaire est absous des François,
 D'avoir vangé le sang de tant de Rois
 Que par poison, par glaive & par cautelle
 Avait occis cette Royne cruelle.*

C'est au témoignage des historiens qu'il faut en revenir, & c'est lui qui assure la diffamation de Brunehaut; tout ce qu'on peut induire des autres témoignages, qui paroissent lui être favorables, c'est que Brunehaut n'étoit peut-être pas universellement

Monstrum nullâ virtute redemptum

A vitiis.

Que les apologistes de Brunehaut, pour nous attendrir en sa faveur & nous révolter contre ses juges, s'étudient à tracer d'énergiques peintures du supplice d'une Reine âgée de près de quatre-vingts ans, fille, femme, mère, aïeule & bis-aïeule de tant de Rois; qu'ils nous la montrent exposée aux injures d'une soldatesque effrénée, traînée par un cheval furieux, déchirée en pièces..... qu'ils s'interrompent en s'écriant, *la plume se refuse à de pareilles horreurs*; tout cela, réduit à sa juste valeur, signifie que le supplice de Brunehaut fut affreux si l'on considère son rang, son sexe & son âge; mais il fut juste si l'on considère ses crimes.

Mais, dit-on, Clotaire étoit-il son juge? la Nation même avoit-elle droit de juger une Reine? question délicate & toujours fâcheuse, dans laquelle je n'ai pas prétendu m'engager: j'ai voulu prouver que son jugement étoit juste, & non pas qu'il fût régulier.

Quant à ceux qui, comme Paul Émile & du Tillet, ont douté de la réalité de son supplice, il suffit de les renvoyer à l'auteur de la continuation de la chronique de Marius, qui l'avoit certainement vu; à Frédégaire, qui l'avoit vu aussi vraisemblablement; à Jonas, qui avoit pu le voir, & qui certainement avoit vu des gens qui l'avoient vu; enfin à la foule des historiens & des critiques des deux partis, dont les témoignages réunis forment un corps de démonstration que le pyrrhonisme le plus téméraire doit respecter.



MÉMOIRE HISTORIQUE
SUR
LE TRÉSOR DES CHARTRES,
ET SUR SON ÉTAT ACTUEL.

Par M. BONAMY.

TOUTES les nations policées ont eu des dépôts publics, où les loix, les ordonnances, les traités de paix & les lettres qui accordoient des grâces ou infligeoient des peines, étoient conservés pour y avoir recours dans les occasions. Il feroit inutile d'apporter des preuves d'une pratique si naturelle & si conforme à la bonne police d'un État: je ne citerai que deux empires célèbres, celui des Perses & celui des Romains. On peut, pour le premier, consulter le savant ouvrage de Barnabé Briffon, intitulé *de regio Persarum Principatu*; on y verra que les rescrits, les édits & les ordonnances des Rois étoient conservés dans les Archives, où des Secrétaires avoient soin de rédiger les actes de toutes les affaires importantes qui arrivoient: *παρα τὰ ἀρχαιοτάματα ἢ τὰ νεωτάτωτα*. Il en fut de même chez les Romains; sur quoi l'on peut lire en particulier le code Théodosien, & les notes de Jacques Godefroi. Les noms qu'on donnoit aux différens Officiers préposés chez eux pour veiller à la conservation des dépôts publics, & pour écrire les actes, furent encore en usage sous nos Rois, comme on le verra dans la suite; car les François s'étant rendus maîtres des Gaules, conservèrent dans le gouvernement beaucoup de choses que les Romains y avoient établies, & nos Rois se trouvèrent possesseurs des biens qui avoient appartenu en particulier aux Empereurs, sous le nom de *Fisc*; c'est ce qui constitua le domaine dont ils firent de si grandes largesses aux Églises. Outre ces biens-fonds dont nos Rois étoient les propriétaires, ils tiroient encore des Gaules d'autres revenus; tel

Lû le 27 Juin
1758.

Lib. I.

Joseph. lib. XI
Antiquit.

étoit le subside réglé ou l'imposition personnelle & réelle que chaque citoyen payoit, soit à titre de capitation, soit à raison des terres & des autres biens ou effets qu'il possédoit; une autre source des revenus du Prince consistoit dans le produit des différens Bureaux établis dans les Gaules pour y faire payer les droits de péage ou de douane; enfin il y avoit encore d'autres revenus qui venoient au Roi, & que l'on pouvoit appeler *casuels*, comme la réunion des domaines engagés, les confiscations & les dons volontaires ou réputés tels, que les peuples, en certaines occasions, faisoient au Souverain. Or l'on sent bien que, pour ces différens revenus, il étoit nécessaire d'avoir des registres qu'on pût consulter, & qu'on dût regarder comme les titres du Roi en vertu desquels on exigeoit les tributs, les impôts & les redevances. Il en devoit être de même des registres qui contenoient les grâces & les bienfaits que le Prince accordoit par des lettres particulières, afin que l'on pût voir si les personnes ne donnoient pas plus d'extension aux grâces que les lettres ne leur en accordoient, & si les lettres en vertu desquelles ils prétendoient jouir de certains droits & prérogatives, n'étoient pas des lettres fabriquées par des faussaires. Telles étoient en général les raisons qui obligeoient d'avoir un dépôt public. L'on ne peut douter de son existence, pour peu qu'on ait lu Grégoire de Tours & les capitulaires de nos Rois, qui y renvoient souvent. Cet historien parlant d'un subside que les Officiers du roi Childébert le jeune prétendoient avoir droit de lever sur les habitans du diocèse de Tours, dont il étoit alors Évêque, dit qu'il s'y opposa; & sur ce que ces Officiers lui montroient des registres où ce diocèse étoit marqué comme les autres pour le paiement de ce subside, Grégoire leur repliqua que ces registres n'étoient que des copies sans autorité, & non l'original conservé dans le Trésor des Chartres: *Liber hic à Regis thesauro non est delatus.*

Lib. IX, c. 30.

Le même historien fait encore mention des registres où étoient marquées les descriptions des impôts qu'on levoit sur les peuples, & que Chilpéric & Frédégonde firent brûler, parce qu'ils regardoient ces impôts comme une vexation qui

attiroit la malédiction de Dieu sur leurs enfans: *Omnes libros Lib. v, c. 35, descriptionum igni tradidit.*

Sous la seconde race de nos Rois, on voit encore subsister un trésor des Chartres. Louis le Débonnaire ayant fait mettre la réforme dans l'abbaye de S.^t Denys, on fit plusieurs réglemens qui concernoient la discipline & le gouvernement de ce monastère: ils furent rédigés par écrit; l'on en laissa un exemplaire aux Moines, & un autre fut mis dans le trésor du Palais, pour y avoir recours dans la suite: *In palatinis scriniis ob monumentum . . . in archivo Palatii nostri.* *Capitular. 1. 1. p. 678.*

Dans le règlement que le même Empereur fit en faveur des Espagnols qui, ayant abandonné les terres de la domination des Maures, se réfugièrent en France, il est ordonné qu'on en feroit plusieurs copies qui seroient déposées dans sept villes principales, & une en particulier pour être mise *in archivo libid. p. 572, Palatii nostri.*

Ceux qui écrivoient les lettres des Princes sous la première & la seconde Race, s'appeloient *Notarii*, & quelquefois *Cancellarii* ou *Referendarii*: ils avoient plusieurs départemens, selon la nature des différentes affaires; de-là ils se nommoient du temps des empereurs Romains, *primi, secundi, tertii scrinii, &c.* *Notarii*, & cette dénomination s'étoit conservée sous nos Rois; car dans les annales de S.^t Bertin, il est fait mention en 877, sous le règne de Charles le Chauve, d'un *Odacer secundi scrinii Notarius (a)*. Ces Notaires étoient subordonnés au grand Référendaire ou grand Chancelier, *summus Cancellarius*; c'est ce que nous apprenons d'Hincmar: *Eram illi (summo Cancellario qui olim à Secretis appellabatur) subiecti, prudentes & intelligentes viri qui praecepta regia absque immoderata cupiditatis venalitate scriberent, & secreta illis fideliter servarent.* *Hincmar. de ordine Palatii Duches. 1. 11, p. 491.*

C'étoit ordinairement le grand Chancelier qui souscrivoit tous les titres émanés de la puissance souveraine; & à son défaut,

(a) Le P. Labbe, dans son Abrégé royal, p. 108, indique un grand nombre de lettres de Charles le Chauve souscrites par cet *Odacer*, ou *Audacer*, à la place du grand Chancelier Gauzlin: il y en a une aussi parmi les preuves de l'histoire de S.^t Étienne de Dijon, page 31.

c'étoient les Notaires qui prenoient quelquefois le nom de Chancelier ou de Référendaire, comme on le voit par une infinité de chartres de nos Rois de la première & de la seconde Race; mais alors ces petits Chanceliers avoient soin de mettre, en souscrivant, que c'étoit à la place du grand Chancelier, *ad vicem summi Cancellarii* ou *Archicancellarii*.

J'ai dit ci-devant qu'une des raisons qui pouvoit obliger d'avoir des registres où l'on inscrivoit en entier ou en abrégé les lettres de grâces & de donations du Prince, c'étoit pour vérifier si les lettres, en cas de contestation, étoient véritablement émanées de l'autorité royale, & si quelques faussaires ne les auroient pas fabriquées; car les registres, en ce cas, étoient nécessaires. Les lettres originales étant délivrées par le Chancelier aux parties, on n'en gardoit que des copies; au moins je n'ai trouvé sous la première & la seconde race aucun vestige de ce qui se pratiquoit sous la troisième, où lorsque le Roi donnoit des terres, faisoit des échanges ou accordoit quelques grâces à des particuliers, ceux-ci en recevant les lettres du Roi, en donnoient d'autres, où en répétant les termes de la lettre du Prince, ils reconnoissoient avoir reçu ce que le Roi leur donnoit; il n'y avoit pas moyen alors de tromper. Comme apparemment, sous les deux premières races, on n'avoit point eu cette attention, il étoit plus aisé aux faussaires de supposer des pièces: aussi en pourroit-on citer plusieurs exemples dès les premiers temps de notre monarchie; & ce n'étoient pas seulement les Moines qui étoient habiles dans ce métier, les Evêques & les Ecclésiastiques séculiers s'en mêloient aussi. Il n'en faut pas d'autres preuves qu'Egidius, archevêque de Reims; ce Prélat dont Fortunat & Flodoard ont fait l'éloge, fut accusé & convaincu d'avoir fabriqué de fausses lettres de Childébert, roi d'Austrasie, par lesquelles ce Prince lui donnoit des terres du Fisc: il eut l'audace dans une assemblée d'Evêques convoquée à Reims, de montrer ces lettres au Roi, qui nia lui avoir jamais fait ce don; elles furent présentées au Référendaire, dont la signature étoit au bas, qui soutint aussi qu'on avoit contrefait son écriture. L'Evêque convaincu, fut obligé

d'avouer la fourberie; & pour ce crime, ainsi que pour d'autres chefs d'accusation dans le même genre, qu'on peut lire dans Grégoire de Tours, il fut déposé & relégué à Strasbourg. *Lib. x, c. 19.*

Dans un concile de Soissons, tenu en 853, Charles le Chauve porta encore les plaintes aux Evêques contre un Diacre qui avoit compilé de faux titres royaux: *Dominus rex Carolus coram sacrâ Synodo quemdam Diaconum Remensis ecclesiæ nomine Ragamfridum impetiit quod præcepta falsa regio nomine compilasset.* *Capitular. t. II, p. 52.*

Je ne rapporterai point d'autres exemples; ceux qui seront curieux d'en voir, en trouveront plusieurs concernant les Ecclésiastiques séculiers, que les Bénédictins de S.^t Corneille de Compiègne ont cités dans leur Mémoire, en récrimination des accusations de faussaires, que M. Languet, évêque de Soissons, leur avoit intentées mal-à-propos. Je crois au reste que les Ecclésiastiques & les Moines pouvoient seuls être experts dans l'art de contrefaire les écritures, les Seigneurs laïcs étant trop ignorans pour fabriquer de faux actes. *Œuv. de Cochin, t. V, p. 384 & suiv.*

Il ne faut pas cependant croire que ces faussetés intéressées aient été fréquentes, ni qu'elles doivent nous faire jeter d'injustes soupçons sur une infinité d'actes qui ne sont parvenus jusqu'à nous que parce que les Ecclésiastiques & les Moines les ont conservés soigneusement, & nous ont par-là mis en état d'éclaircir plusieurs points de notre histoire, que les écrivains ont passé sous silence, ou dont ils n'ont parlé qu'en passant.

Leurs archives ont suppléé au dépôt du trésor des Chartres de nos Rois, pour ce qui concerne les deux premières races & les règnes des premiers Rois de la troisième; car les troubles & les démembrements de la monarchie, qui arrivèrent dès la fin de la seconde race, occasionnèrent la dissipation de ce trésor, de sorte que dans les layettes & les registres qui composent celui d'aujourd'hui, on ne trouve plus de lettres ni d'actes de la première & de la seconde race, & qu'il n'y en a que quelques-unes des premiers Rois de la troisième, qui même la plupart ne sont qu'en *vidimus* dans les lettres de leurs successeurs.

Maintenant que nous sommes témoins de l'attention des Magistrats préposés à la garde du trésor des Chartres, & de l'ordre qui y règne pour les layettes & les registres, en sorte que l'on y trouve facilement les titres dont on a besoin, on a de la peine à concevoir la négligence des anciens Rois pour la conservation d'un dépôt si précieux; mais l'on en sera moins étonné, si l'on fait réflexion, 1.^o à l'état des derniers Rois de la seconde race, toujours les armes à la main, & ayant à peine quelques villes en propre où le dépôt de leurs lettres pût être en sûreté: 2.^o les premiers Rois de la troisième race n'eurent probablement attention qu'aux terres qui étoient de leur domaine particulier, & ne songèrent point à recueillir les pièces émanées de leurs prédécesseurs, concernant les provinces soumises immédiatement à leurs grands vassaux: 3.^o les lettres accordées par les Rois, soit à ces mêmes Seigneurs, soit aux villes & aux abbayes, pour confirmer leurs privilèges & leurs droits, ou pour leur accorder des grâces, étoient délivrées en original par le Chancelier, & apparemment qu'on n'avoit pas soin d'en garder des copies, comme l'on fit dans la suite.

Au reste nous verrons que dans des siècles plus éclairés, on est encore retombé dans la même négligence que nous reprochons à nos premiers Rois. Quoi qu'il en soit donc des raisons qui ont occasionné la disette des titres des deux premières races, & de ceux du commencement de la troisième, il paroît que les titres qui furent pillés par Richard I, roi d'Angleterre, auprès de Bellefoge dans le Blésois, en 1194, ne concernoient que les terres du fisc & le domaine particulier du Roi. Tous nos historiens parlent de la rencontre des François & des Anglois qui occasionna cette perte; Philippe Auguste passant sur les terres de Louis, comte de Blois, pour une expédition, s'étoit arrêté dans une vallée entre Blois & Fréteval; il y dînoit tranquillement, tandis que ses bagages & une partie des troupes qui l'accompagnoient avoient pris les devans: Richard, roi d'Angleterre, s'étoit approché des François à leur insu, & s'étoit mis en embuscade dans les bois & les haies dont ce pays étoit couvert; il en sortit à l'improviste, & tomba sur

DE LITTÉRATURE. 703

les troupes avancées, les mit en fuite, emmena les bêtes de charge, prit tous les meubles du Roi, les vases d'or & d'argent, les tonnes remplies d'argent monnoyé,

Nec parcit raptor nummis quibus arcta tuebant

*Willelm. Bris.
Philipp. l. IV.*

Dolia,

& enfin les titres de la Couronne.

Rigord ne parle que des meubles & de l'argenterie; mais Guillaume le Breton y ajoute la perte du sceau du Roi, & des registres concernant les comptes du fisc: *Anisso ibidem sigillo & libellis computorum fisci*. Ce qu'il répète encore dans la Philippide, écrite en vers: *Duchefne;
l. V, p. 38.
Ibid. p. 177.*

Scripta tributorum, fiscique chirographa, necnon

Cum reliquis rapitur rebus regale sigillum.

Il étoit facile au Roi, ajoute-t-il, de réparer la perte de ses meubles précieux & de son argent; mais ce n'étoit qu'avec bien de la peine qu'on pouvoit rétablir les registres qui concernoient les droits & les revenus du Roi:

Sibi pro rebus amissis vel meliora:

Ibid. p. 144. C.

Aut æquè pretiosa quidem reparare valebat

De facili; sed scripta quibus prænosse dabatur:

Quid debereur fisco, quæ, quanta tributa,

Nomine quid census, quæ vectigalia, quantum

Quisque teneretur feodali solvere jure,

Qui sint exempti, vel quos Angaria damnet,

Qui sint vel glebæ servi, vel conditionis

Quove manumissus patrono jure ligetur,

Non nisi cum summo poterit rescire labore.

On voit, si je ne me trompe, par ce détail qu'il ne s'agit pas de registres qui auroient regardé toute l'étendue du royaume, & les provinces dont les grands vassaux s'étoient emparés dès la fin de la seconde race; mais seulement les biens

des domaines du Roi, c'est-à-dire les rôles des impôts & des tributs dûs au Roi, les services qu'il pouvoit exiger de ses sujets immédiats; les états des revenus du fisc, les charges & les corvées auxquelles les habitans des terres royales étoient assujétis, & le dénombrement de ceux qui en étoient affranchis.

Ce n'étoit donc que les registres qui contenoient toutes ces choses qu'il s'agissoit de réparer. Gauthier de Villebeon, seigneur de la Chapelle en Brie, surnommé le jeune, pour le distinguer de Gauthier son père, à qui il avoit succédé dans la charge de grand Chambellan, fut chargé par le Roi de ce travail. Rigord en parle comme d'un homme sage, dont la probité étoit une ressource pour le Conseil: *Galterus juvenis, vir prudens & probus & maturi consilii*. Et, selon Guillaume le Breton, il parvint, par son génie & sa sagacité, à rétablir les registres dans leur premier état.

*Duchefne, t. V,
p. 59.*

*Præfuit huic operi Galterus junior; ille
Hoc grave sumpsit onus in se, qui cuncta reduxit
Ingenio naturali, sensûsque vigore
In solitum rectumque statum.*

L'on a dit que le trésor des Chartres devoit renfermer des pièces originales, & des registres qui contenoient les copies de celles qui avoient été remises par le Chancelier aux parties, sans compter tout ce qui concernoit le détail des revenus, tant en nature qu'en argent, & des droits du Roi dans toutes les terres de son domaine: or dans la supposition que tout le dépôt des Chartres eût été pillé par le roi Richard, comme on le croit communément, ce que Gauthier le jeune a dû faire, étoit d'avoir une liste exacte de tous les fiefs du Roi; d'envoyer faire des enquêtes sur les lieux, pour s'informer par témoins des redevances des particuliers, des droits & prérogatives dont ils jouissoient par concession du Prince; enfin de faire copier les lettres des Rois antérieurs à Philippe Auguste, & celles même de ce Prince données avant l'an 1194.

Nous n'avons point le travail de Gauthier le jeune, au moins

moins sous son nom, mais on ne peut guère douter qu'il ne fasse partie des registres de Philippe Auguste, copiés par ordre de Guarin, évêque de Senlis, & principal Ministre de ce Prince: on y voit deux articles principaux, l'un intitulé *feoda Regis*, où sont dénommés les lieux qui étoient dans la dépendance immédiate du Roi; & l'autre *inquestæ, Enquêtes*; c'est le résultat du travail qu'avoient fait les Commissaires envoyés par le Roi dans tous les environs de Paris, dans l'Orléanois, le Berri, la Picardie, la Champagne & la Normandie. Cette dernière province suppose que ces enquêtes ne furent achevées qu'après la réunion de ce duché à la Couronne; en 1204: en effet, il n'est pas croyable que toutes les recherches qu'on fut obligé de faire, pussent être finies en peu d'années; il s'agissoit de faire assembler, dans les différens lieux que les Commissaires parcouroient, les habitans, soit nobles ou roturiers, qui disoient ce qu'ils avoient vu pratiquer, & l'assuroient avec serment, *jurati dixerunt*. Toutes ces enquêtes, qui sont en très-grand nombre, sont sans date à l'exception de cinq ou six; celle où l'on examina *quæ jura reges Angliæ habuerunt in Normanniâ adversus clerum*, ainsi que les droits dont les Seigneurs jouissoient dans cette province, est certifiée véritable par Reinaud, comte de Boulogne, & autres Seigneurs assemblés à Rouen en 1205; celle des droits qu'avoient dans la forêt de Halatte les hommes de Pons & de Pontpoigne est de l'an 1212; & celle où l'on régla la division des bois du domaine du Roi & de l'évêque d'Orléans est de 1219, & cette dernière enquête est celle qui approche le plus de la rédaction qui fut faite par Guarin, l'année suivante, de toutes les pièces qui pouvoient constater les revenus, les droits & les biens du domaine de la Couronne.

Quoique Guillaume le Breton dise que Gauthier de Villebeon remit les choses dans leur premier état, *cuncta reduxit in solitum rectumque statum*, je crois qu'il ne s'appliqua d'abord qu'à ce qui étoit de plus essentiel, c'est-à-dire à avoir des listes de tous les fiefs du Roi & de leurs redevances; car c'étoit-là en quoi consistoient alors les revenus & les richesses de nos

Rois. Quant aux copies des lettres données aux Ducs, Comtës; Evêques, Abbayes & aux villes, soit par Philippe Auguste, avant l'an 1194, année de la perte des registres du trésor des Chartres, soit par les Rois ses prédécesseurs, on ne pouvoit les avoir que sur les originaux qui étoient entre les mains de ceux à qui on les avoit remis: on leur manda sans doute d'en envoyer des copies, pour être insérées dans les registres du Roi; c'est ce qu'on voit en particulier par des lettres de Louis le Gros, concernant l'abbaye de S.^t Denys, qui se trouvent dans les registres de Philippe Auguste, & dont les originaux existent encore aujourd'hui dans le trésor de cette abbaye.

Quoi qu'il en soit, ces lettres, recueillies de différens endroits, font partie des actes des registres de Philippe Auguste; outre celles de ce Prince, antérieures à l'an 1194, il y en a encore de Philippe I, de Louis le Gros & de Louis le Jeune; mais l'on n'y en trouve aucune de Hugues Capet, du roi Robert son fils, ni de Henri I; ainsi ce n'est proprement qu'au règne de Philippe Auguste qu'on a commencé à former le dépôt du trésor des Chartres qui subsiste aujourd'hui.

On commença, comme je l'ai dit, par ce qui étoit de plus pressé, c'est-à-dire, par rechercher les fiefs & arrière-fiefs du domaine, dont on fit un dénombrement; on envoya dans les provinces des Commissaires pour examiner les droits respectifs du Roi & de ses sujets; & enfin on fit un recueil des lettres de Philippe Auguste & de ses prédécesseurs, autant qu'on en put recouvrer, c'est ce qui se trouve renfermé dans les trois classes de nos premiers registres, sous les noms de *feoda & census, inquestæ & litteræ Regis*. Le plus ancien de ces registres, par les choses qu'il contient, & non par l'écriture, est appelé *registrum veterius*; il fait maintenant la première partie du registre 34^{es}; le peu d'ordre qui y règne, fait voir que ce n'est que l'ébauche d'un plus grand travail, & le nombre de chartres des dernières années de Philippe Auguste, qui y manquent, prouve qu'il a été fait avant la mort de ce Prince.

Philippe Auguste avoit ordonné qu'on réparât la perte qu'il

avoit faite, & qu'on apportât plus de soin à conserver ce qu'on auroit fait :

*Aniſſaque cuncta novari
Imperat, & curâ majore novata tueri.*

*Duchefne, t. V.
p. 144.*

Ce fut Guarin, d'abord chevalier de S.^t Jean de Jérusalem, puis évêque de Senlis, & ensuite Chancelier sous le règne de Louis VIII, & pendant les deux premières années du règne de S.^t Louis, qui se chargea de mettre dans un meilleur ordre ce qu'avoit recueilli Gauthier le jeune. Ce Prélat avoit mérité la confiance de Philippe Auguste, par son intelligence dans les affaires du gouvernement, & même par sa bravoure dans les combats. On dut en partie à ses avis & à ses conseils le gain de la bataille de Bouvines ; quoiqu'il ne combattît pas, il se trouvoit par-tout pour donner ses ordres & exhorter les Chevaliers à faire leur devoir ; ce fut à lui que se rendit prisonnier le comte de Boulogne ; enfin il étoit l'ame des conseils de Philippe Auguste :

*Regis specialis amicus
Ardua tractabat cum Rege negotia regni.*

*Philippid. l. X.
p. 225.*

On voit par plusieurs lettres de Philippe Auguste, qu'il faisoit les fonctions de Chancelier sans en avoir le titre : c'est ce que nous apprend la fin de ces lettres : *data vacante Cancellaria per manum fratris Guarini*. Louis VIII, qui connoissoit son mérite, le revêtit de cette dignité aussitôt qu'il fut monté sur le trône, & ce Prélat la conserva jusqu'à sa mort, arrivée en 1227. Ce fut donc Guarin qui entreprit de mettre de l'ordre dans les chartres de la Couronne, & qui en fit faire plusieurs copies, afin que si un registre venoit à se perdre, les autres pussent suppléer à son défaut.

Il y a à la bibliothèque du Roi deux manuscrits qui étoient autrefois les registres 26 & 27 du trésor des Chartres ; le premier est connu sous le nom de *registrum Philippi Augusti*, & le second s'appelle *registrum Guarini*, c'est le nom qui lui est donné dans l'ancienne Notice du trésor des Chartres par

Pierre d'Étampes, qui l'appelle aussi *registrum vetus*, pour le distinguer de celui qu'il nomme *veterius*.

C'est dans ces deux anciens registres qu'on voit quel a été le travail du chancelier Guarin. Le *registrum Philippi Augusti* contient près de deux mille chartres ou articles écrits de différentes mains, & dont un très-grand nombre appartient aux règnes de Louis VIII, de S.^t Louis & même de Philippe III. Ces derniers ne peuvent être de Guarin; ils ont été ajoutés ou insérés dans les blancs des cahiers qui formoient le registre de Guarin, qu'il est aisé de distinguer par une belle écriture, & par les intitulés des différentes classes dans lesquelles Guarin avoit partagé son ouvrage; il fut achevé en 1220, la quarante-unième année du règne de Philippe Auguste, comme on le voit par ce titre qui est à la tête.

Incipium Capitula registri compilati de feodis, elemosinis, concessionibus, munificentis, & aliis negotiis excellentissimi viri Philippi Dei gratia Francorum Regis illustrissimi anno Domini millesimo ducentesimo vicesimo, Regni verò ejusdem domini Regis quadagesimo primo, scripti de mandato Reverendi Patris Garini Sihvanectensis episcopi, per manum Stephani de Guat. Clerici sui, sic in sui laboris initio, illius qui totius creaturæ initium est & finis, à cujus nomine, ut quidam vir sanctus asserit, operis est expectanda felicitas, auxilium humiliter invocantis.

Scribere Rex qui cuncta Regis, regale registrum

Me doceas, digitos articulosque regens.

Et tu Virgo parens, que fons pietatis egenis

Succurris, Stephano presidiare tuo;

Qui de te filius, mittens ad fortia dextram

Aggreditur presens indigus artis opus

Regis preclari, cujus de nomine liber

Dicitur, &c.

On voit par cet intitulé en prose & en vers du secrétaire de Guarin, que ce registre dès-lors étoit appelé *registrum Philippi Augusti*, parce qu'il avoit été fait pour son usage, & qu'il

fut écrit l'an 1220, la quarante-unième année du règne de ce Prince. En effet, de toutes les lettres & actes de ce registre, il n'y en a point qui passe cette année; ce que l'on doit entendre de la belle écriture qui représente ce registre original: car quant aux autres actes qui sont d'une écriture différente, & qui concernent les dernières années du règne de Philippe Auguste, & les règnes de Louis VIII & de S.^t Louis, qui forment plus de la moitié du *registrum Philippi Augusti*, tel qu'il est aujourd'hui, ils y ont été insérés ou ajoutés dans différens cahiers que l'on a joints à l'ouvrage primitif. La date en est encore confirmée par une liste des rois de France, qui commence à Pharamond qui y est appelé *primus rex Saracenorum*, comme Clovis est nommé *primus rex Christianorum*; elle finit à Philippe Auguste, en ces termes: *Philippus vir per Dei gratiam victoriosus modò regnans, anno scilicet Dominice Incarnationis m.^o cc.^o vicesimo quo scriptum est registrum istud.* Le nom de l'écrivain ou secrétaire de Guarin, le trouve encore à cette liste; mais toujours avec le même abrégé que dans le titre de l'ouvrage, *Stephanus de Guat*, avec une l tranchée, ce qui marque un nom abrégé. On veut ordinairement que cette l tranchée signifie un l & un r, en sorte que ce copiste se seroit appelé *Etienne de Gualt*; mais dans les différens registres que j'ai vus, je n'ai jamais trouvé que l tranchée fût pour une l & un r. Je crois donc que cette abréviation est celle du nom de *Guallande* ou *Guarlande*; ce qui me le fait croire, est que le nom de *Guillaume de Garlande* est écrit dans le même registre avec l'abréviation du nom du secrétaire de Guarin, *Wilt de Galt*; mais c'est une chose peu importante que celle de savoir le nom d'un copiste. Revenons à nos registres.

On peut compter dix registres de Philippe Auguste, c'est-à-dire, de ces registres où l'on trouve des actes du règne de ce Prince: mais dans quelques-uns ils n'y sont pas seuls; car il y en a aussi qui sont des règnes antérieurs, & d'autres qui concernent les règnes de ses successeurs. Pierre d'Étampes, Garde du trésor des Chartes en 1318, est le premier auteur qui nous en ait donné une notice.

Les dénominations qu'il leur donne, ne sont pas les mêmes qu'ils ont eues depuis que tous les registres du trésor ont été cotés par des lettres de l'alphabet & par des chiffres. Ainsi, pour retrouver ces registres anciens, dont les uns sont à la bibliothèque du Roi, & les autres sont restés au trésor des Chartres, il est nécessaire de connoître les noms sous lesquels ils sont cités par les anciens auteurs, & en même temps les cotes en lettres ou en chiffres qu'ils ont eues ensuite, pour pouvoir les retrouver, soit au trésor des Chartres, soit à la bibliothèque du Roi ou en d'autres mains. Voici ces anciens noms.

Le plus ancien de ces registres, comme je l'ai remarqué, est celui que Pierre d'Étampes appelle *registrum veterius* dans son Inventaire du trésor des Chartres. M. Dupuy, dans le sien, en parle aussi comme étant le registre 8, qui est marqué maintenant en *deficit*; mais M. de Harlay, Procureur général, l'ayant remis au trésor des Chartres en 1688, il fait à présent la première partie du registre 34^{es}.

Registrum Cancellariæ ad nudos asseres de Quercu. C'est ainsi que Pierre d'Étampes, dans son Inventaire, le nomme; il fut ensuite appelé *registre 7*: il étoit en *deficit*; mais maintenant il fait la seconde partie du registre 34^{es}.

Registrum curiæ Franciæ ou Senescalliarum. Ces Sénéchaussées sont celles de Carcassonne, de Beaucaire, de Toulouse, de Cahors & de Rhodès. Il y a trois exemplaires de ce registre, un à la bibliothèque du Roi, le second à la Chambre des Comptes de Paris, & le troisième parmi les archives de la sénéchaussée de Carcassonne, sans qu'on sache lequel des trois doit passer pour original. Il y en avoit un autrefois au trésor des Chartres, où il étoit coté xxx, & l'on peut dire qu'il y est encore, puisque le *registrum Senescalliarum* ou *curiæ Franciæ*, forme aujourd'hui la première partie du registre xxx. Cette première partie contient deux cents quarante-deux pièces; il y en a des copies dans plusieurs Bibliothèques, & en particulier dans celle de S.^t Victor.

Registrum Johannis de Caleto. C'est le registre 3 du trésor

des Chartres, qui n'est qu'une copie de l'original de Jean de *Caleto*; car Pierre d'Étampes, dans son Inventaire, dit que de son temps cet original ne se trouvoit plus au trésor.

Registrum grossum velutum. C'est la seconde partie du registre xxx du trésor des Chartres, dont on a parlé ci-dessus. Ce registre paroît être le registre de Chancellerie, tenu par les clercs du Roi, qui parlent souvent au pluriel, *habemus, &c.* & qui ont transcrit les pièces qui s'y trouvent sur les lettres originales délivrées aux parties. Il y a trois cents quatre-vingt-cinq pièces, dont la première, concernant les moines de Barbeau, est à la page 1111.^{xx} où commence le *registrum grossum velutum*.

Registrum tenue ou petit registre. C'est le registre xxxiv du trésor des Chartres. Il renferme deux parties, dont la première ne contient que des intitulés des pièces; la seconde est composée de soixante-dix-huit pièces, dont la dernière est de l'an 1314.

Registrum Herouvallianum. Ce registre étoit autrefois le 23 du trésor des Chartres. M. d'Hérouval, Auditeur des Comptes, qui l'avoit en sa possession, le donna à M. Roüillé du Coudray, qui en a fait présent à la bibliothèque du Roi; il y est maintenant parmi les manuscrits, coté 9852. Ce registre paroît avoir été copié en partie sur le registre 7 du trésor des Chartres, qui fait à présent la seconde partie du 34th; je dis en partie, parce que le registre 7 contient un plus grand nombre de pièces que le registre d'Hérouval.

Registrum Guarini. C'est le manuscrit de la bibliothèque du Roi, coté maintenant 9852, & qui auparavant étoit coté 2669 parmi les manuscrits de la bibliothèque de M. Colbert; il a été écrit, comme je l'ai dit, en 1220. Ce *registrum Guarini* étoit autrefois le registre 27 du trésor des Chartres, où il est à présent en *defuit*.

Registrum Philippi Augusti. Ce registre est maintenant à la bibliothèque du Roi, coté 8408.^{a. b.}; c'étoit autrefois le registre 26, comme on le voit par plusieurs citations de du Tillet.

Registrum velutum. C'est maintenant le registre xxxi du trésor des Chartres. On lui a donné autrefois le nom de *velutum*.

à cause de sa couverture; il contient des pièces doubles ou pièces des parties qui étoient dans les layettes *in scriniis*, & c'est sur les originaux qu'il a été copié.

Tous les registres dont je viens de parler, peuvent être regardés comme des registres de Philippe Auguste, non parce qu'ils ne contiennent tous que des titres concernant le règne de ce Prince, mais parce qu'il n'y en a aucun où il ne s'en trouve quelques-uns: aussi les auteurs modernes qui les ont cités, les confondent-ils souvent sous le nom général de *registres de Philippe Auguste*, sans spécifier celui dont ils entendent parler; ce qui jette dans l'embarras. On trouvera souvent de ces citations vagues dans les grands officiers de la Couronne, dans le glossaire de du Cange de la nouvelle édition, & même dans le recueil des Ordonnances.

Quoique ces registres ne contiennent que des copies, ils n'en sont pas moins authentiques, puisqu'ils ont été faits par l'ordre de nos Rois, sur les originaux: aussi du Tillet n'en fait-il point de différence, & les autres auteurs emploient ce qui est contenu dans les registres, comme les Chartres mêmes, dont les unes étoient des lettres du Roi délivrées aux parties, & remises ensuite au trésor des Chartres; & les autres, des lettres doubles ou lettres d'échange de ces mêmes parties, qui les donnoient au Roi, scellées de leurs sceaux. J'ai déjà parlé de ces lettres doubles ou d'échange qui ont été en usage, au moins depuis le règne de Philippe Auguste pour la sûreté des deux parties contractantes. Pour mieux faire connoître ce que c'étoit que ces lettres réciproques, je vais en rapporter ici un exemple. Philippe Auguste ayant acquis le comté de Vermandois, qui relevoit de l'évêque de Noyon, il auroit dû, ainsi que les prédécesseurs comtes de Vermandois, faire hommage à cet Évêque; mais comme nos Rois ne faisoient hommage à personne, ce qu'ils répètent dans une infinité de titres, Philippe Auguste fut obligé de donner un dédommagement en récompense de l'hommage que lui céda l'évêque de Noyon. Voici donc les deux lettres que le Roi & l'Évêque se donnèrent à cette occasion.

Lettre

Lettre de Philippe Auguste,

Tirée du registre de Philippe Aug.
ms. de la Bibl. du Roi, coteé ⁸⁴⁰⁸_{2.2.},
fol. recto vj.^{xx} xiiii.

IN nomine &c. Philipus Dei gratia &c. Noverint universi quod cum secundum consuetudinem regni Franc^e hactenus approbatam predecessores nostri reges Franc^e nulli consueverunt hominagium facere, in recompensationem hominagii quod Domini Viromandiæ debebant episcopo & ecclesie Noviomen^{si}, Nos amico & fideli nostro Stephano ejusdem ecclesie Noviomen^{sis} episcopo ejusque successoribus Noviomen^{si}. Episcopis damus & concedimus in perpetuum augmentum Regalium quicquid habebamus apud Laceni^{acum} cum pertinentiis suis, & apud villam de Cui. Ita tamen quod predictus Episcopus & successores ejus debent reddere singulis annis Florentio de Villa & successoribus ejus quatuordecim modios bladi, quos idem Florencius tenet de nobis in hominagium ligium, quos idem Florencius recipit in grangia de Cui ad mensuram Noviomen^{si}. Preterea eidem Episcopo & successoribus suis concedimus apud Laceni^{acum}, feodum quod Odo de Perona & heres ejus de comitibus Viromand. tenuerunt & feodum Wichardi majoris Laceni^{aci} & Johannis de Daumeri. Quodut perpetuum, &c. Actum apud Peronam anno Domini m.^o cc.^o tertio decimo. Regni vero nostri tricesimo quarto.

Tome XXX.

Lettre d'Étienne, évêque de Noyon.

Du registre XXXI, ou Velutum,
fol. 36.

EGO.... Stephanus Dei gratia Noviomen^{sis} episcopus notum facimus tam presentibus quam futuris, quod cum secundum usum & consuetudinem hactenus approbatam, predecessores karissimi Domini nostri Philippi illustris Francorum regis nulli consueverint facere hominagium, in recompensationem hominagii quod domini Viromandiæ debebant nobis & ecclesie Noviomen^{si}, ipse nobis & successoribus nostris Noviomen^{si}. Episcopis dedit & concessit in perpetuum augmentum Regalium quicquid habebat apud Laceni^{acum} cum pertinentiis suis, & apud villam de Cui. Ita tamen quod nos & successores nostri debemus reddere Florentio de Villa & ejus heredibus singulis annis quatuordecim modios bladi quos idem Florentius tenet ab eodem Rege in hominagium ligium, quos idem Florentius recipit in grangia de Cui ad mensuram Noviomen^{si}. & nos propter hanc recompensationem, Domini Viromand. hominagium, quod comites Viromand. nobis debebant, in perpetuum quittavimus. Preterea idem Dominus Rex nobis & successoribus nostris concessit apud Laceni^{acum}, feodum quod Odo de Perona & heres ejus de comitibus Viromand. tenuerunt & feodum Wichardi majoris Laceni^{aci} & Johannis de Daumeri... Act. anno gratiæ m.^o cc.^o tertio decimo, mense octobri.

XXXX

A l'exception de l'ancien registre *velutum* ou 31 du trésor des Chartres, qui est composé en grande partie de ces lettres doubles, les autres registres n'en contiennent qu'un petit nombre; c'est qu'il étoit plus essentiel de conserver des copies des lettres du Roi, dont on n'avoit plus les originaux, puisqu'ils étoient délivrés aux parties, que de copier des doubles qui étoient déposés au trésor des Chartres, & qu'on pouvoit toujours consulter au besoin. Ce furent ces doubles qui donnèrent l'origine aux layettes ou pièces originales, & ces layettes s'augmentèrent à mesure que les grandes seigneuries furent réunies au domaine de la Couronne; car alors on fit transporter au trésor des Chartres la plupart des pièces qui pouvoient intéresser l'ordre public, & qui étoient dans les dépôts des provinces réunies. C'est ce qu'on voit en particulier dans la notice que Pierre d'Étampes fit en 1318; il nous y apprend que, par ordre de S.^t Louis, on transporta en 1269 au trésor de la S.^{te} Chapelle à Paris, les titres authentiques concernant le Languedoc, sur lesquels on copia le *registrum curiæ Franciæ* ou *Senescalliarum*. Toutes ces pièces furent rangées dans six layettes ou coffrets marqués par les six premières lettres de l'alphabet. Voici ce qu'on lit à la tête de ce registre: *Incipit registrum curiæ Franciæ de litteris & instrumentis sigillatis cum sigillis authenticis, prout ipsæ litteræ & instrumenta sunt inspecta & reposita per magistrum Bartholomæum de Podio clericum domini Regis judicem Carcassonæ, cum magistro Nicolao de Autolio ejusdem domini Regis clerico, & quandoque cum domino Johanne de Meullemo canonico Capellæ domini Regis in sex scriniis per numerum & ordinem, de mandato domini regis Ludovici inclitæ recordationis regis Franciæ anno Domini 1269, mensibus octobri, novembri & decembri, quæ quidem scrinia sunt hiis litteris signata in thesauro Capellæ Parisiensis ejusdem domini Regis.*

Il n'y a quelquefois que des intitulés des pièces dans les registres; mais alors on renvoie à d'autres registres où elles sont transcrites, ou aux layettes *in scriniis* où elles étoient en original. Quelques-uns sont simplement copiés d'après les autres, en tout ou en partie; tel est le *registrum Herouvallianum*,

qui est à la bibliothèque du Roi, & qui étoit autrefois le 23 du trésor des Chartres, qui est certainement copié d'après le registre coté anciennement 7.

Ces registres sont divisés par articles, comme *Feoda, Inquestæ, litteræ Regum, Paparum, Pontificum, Abbatum, Ducum, Comitum, Militum, Servientum, Civitatum, Castellorum*. Cette division au reste n'est pas la même dans tous ces registres qui, comme on le juge bien, contiennent un grand nombre de pièces répétées; mais cette répétition peut avoir son utilité, pour corriger ou rectifier les pièces, de la même manière que plusieurs manuscrits d'un même ouvrage contribuent à la perfection de son édition.

Les pièces qui ont été transcrites avec tant de soin dans les registres du trésor des Chartres, peuvent quelquefois tenir lieu des originaux; car quoiqu'il y en ait un grand nombre qui soient en original dans les layettes, & en copie dans les registres, il s'en trouve cependant beaucoup qui n'existent que dans les registres, & ce défaut de pièces originales est ancien, comme on le voit par un avertissement que Pierre d'Étampes a mis dans son Inventaire, en parlant du registre *velutini* ou 31 : *Non quærat in hoc libro.... aliquas litteras regias quas non invenietis. Est nempe, ut videtur, quoddam antiquum repertorium litterarum quæ circa tempus quando fuit factum erant in præfenti thesauro*. De-là vient que dans les anciens registres, on trouve souvent à côté des pièces transcrites ces mots, *non habemus*, par où le copiste marquoit que n'ayant pas trouvé l'original dans les layettes, il s'étoit contenté d'une copie d'après un autre registre.

Pour peu qu'on veuille jeter les yeux sur ces registres, on sera convaincu de l'attention avec laquelle ces copies ont été faites, & l'on ne refusera pas d'y ajouter foi comme aux originaux. Lorsqu'une pièce originale étoit douteuse, ceux qui la transcrivoient, en avertissoient, ainsi qu'on le voit entre autres par des lettres de Simon comte de Montfort, qui donnoit plusieurs châteaux & terres à l'évêque d'Uzès; comme cette donation étoit de conséquence, le copiste a soin d'en

recommander l'examen : *Videatur quia magnum est, & est suspectum quia caret sigillo comitis Montisfortis.*

Il ne faut point au reste s'étonner de la répétition des mêmes pièces dans différens registres, cela étoit nécessaire, afin de ne point tomber dans le même inconvénient où l'on s'étoit trouvé du temps de Philippe Auguste, par la perte des registres qui suivoient nos Rois, lorsqu'ils alloient d'un lieu en un autre; car sous le règne de S.^t Louis on portoit encore des registres à la suite de la Cour, & Pierre de Condé, clerc de ce Prince, spécifie la somme qu'on payoit au Chancelier pour le Sommier qui portoit le registre.

Glossaire de Du Cange, au mot Cancellarius.

La multiplication des mêmes registres étoit donc nécessaire, afin qu'il y en eût qui restassent toujours au dépôt du trésor des Chartres. C'étoit en effet pour les registres que l'établissement de ce dépôt avoit été d'abord formé, la partie qui composa les layettes ou les pièces originales, n'ayant fait un objet considérable, comme je l'ai dit, qu'après la réunion des grandes provinces à la Couronne: cependant ces registres n'étoient pas encore en grand nombre au trésor des Chartres sous le règne de Philippe le Bel, peut-être ne les mettoit-on pas au trésor aussitôt qu'ils étoient formés; car il y en a aujourd'hui de Philippe le Bel, mort en 1314, qui ne sont pas mentionnés dans l'inventaire de Pierre d'Étampes, fait en 1318, les Chanceliers gardant apparemment ces registres quelque temps après leur confection, au cas qu'on en eût besoin pour réformer ou consulter quelques actes qui y étoient contenus.

Idem, ibid.

Quoi qu'il en soit, ce fut Guarin, évêque de Senlis & chancelier de France, qui le premier fit mettre les lettres & les diplomes de nos Rois dans un lieu fixe, au lieu qu'auparavant on les avoit transportés dans les lieux où étoit le Roi; ni les registres ni les historiens ne nous disent le lieu où ils furent déposés sous les règnes de Philippe Auguste & de Louis VIII; mais sous celui de S.^t Louis, l'on a vu que ce dépôt, nommé alors *Archivum litterarum & privilegiorum*, ou, comme on l'appelle encore aujourd'hui, *thesaurus Chartarum domini Regis*, étoit placé au-dessus du trésor de la sainte Chapelle que ce

Prince avoit fait bâtir. Cela se fit à l'imitation des grandes églises, qui conservoient leurs archives dans leurs sacraires, *sacraia*, ou sacristies, comme dans l'endroit le plus sûr & le plus inviolable.

Ce fut sous ce grand Prince, si attentif à tout ce qui regardoit le bon ordre, que le trésor des Chartres s'enrichit d'une infinité de Chartres originales qui composoient la partie des layettes. Les copistes des registres étoient attentifs à marquer en quel coffre étoient les originaux qu'ils copioient, ceux qui avoient été livrés aux parties, ceux qu'on en avoit reçus, enfin ceux qui avoient été déplacés pour les mettre ailleurs, ou qu'on avoit remis à des Princes, lorsqu'on leur assignoit un apanage.

On avoit préposé dès le commencement à ce dépôt, un Garde appelé *Trésorier des chartres de France*, ou *Garde du trésor des Privilèges*; c'est le titre que Jean de Keuve prenoit en 1345: on peut voir dans le discours de M. Dupuy, sur le trésor des Chartres, les noms de ces Gardes. Les règnes pleins de troubles de Philippe de Valois & du roi Jean son fils, furent cause que le trésor des Chartres fut négligé.

La sagesse du roi Charles V ayant rétabli la paix dans son royaume, ce Prince donna aussi ses attentions à ce dépôt, qu'il voulut visiter lui-même accompagné du chancelier de Dormans; il le trouva dans une si grande confusion, qu'il crut, pour y remettre l'ordre, devoir nommer un Garde intelligent, qui fût en état de le rétablir. Ce fut Gérard de Montaigu, père de Jean de Montaigu, grand Maître de France, qu'il choisit pour remplir cette place. Il le fit son Notaire & Secrétaire, Trésorier & Garde de son trésor des Chartres; & par des lettres patentes qu'il fit expédier alors, il ordonna qu'à l'avenir ceux qui en auroient la garde, seroient appelés Trésoriers & ses Secrétaires perpétuels.

Gérard de Montaigu ayant reçu ordre de mettre le trésor en meilleur état, & de faire un inventaire des titres originaux & des registres qui y étoient, il s'appliqua à ce travail avec ardeur, & il fut constaté par cet inventaire, qu'il y avoit alors

trois cents dix layettes & cent neuf registres; ce qui prouve que ce dépôt avoit été beaucoup augmenté depuis le règne de Philippe le Bel, sous lequel il n'y avoit guère qu'une quarantaine de registres.

Je renvoie pour ce qui est des Trésoriers qui succédèrent à Gérard de Montaigu, au discours de M. Dupuy; je remarquerai seulement que Jacques Louvet, qui fut nommé à cette place en 1474, pria Louis XI qu'avant de l'en charger, il donnât ses ordres pour procéder à un nouvel inventaire, parce que le trésor n'étoit pas dans l'état où il auroit été à désirer qu'il fût. En effet, par cet inventaire, qui ne fut commencé qu'en 1481, l'on ne trouva que soixante-quinze layettes des trois cents dix qui y étoient sous Charles V. Les registres en avoient aussi disparu; c'est au sujet de cette dissipation que Guillaume Budé, dans ses Annotations sur les Pandectes, se plaint de la nonchalance des François, & de leur peu d'attention à conserver ces monumens de la monarchie : *Nunc omnia : dit-il, in tenebris latent incuria temporum, in patriâque sua Galli peregrinari videntur, soli prope hominum rerum suarum ignari. Itaque instrumentum regni nullum ne publicum quidem habemus quod quidem certe memorandum sit. Sed hic est perpetuus hujus regni genius, rerum gestarum monumenta ut nihil ad Rempublicam pertinere videantur.* Les lettres de Charles VIII & de Louis XII pour faire revenir au trésor les titres & papiers qui y étoient autrefois, informer de leur dissipation, & contraindre tous ceux qui les auroient de les rapporter, eurent quelque temps après leur effet, & mirent en état d'y rétablir l'ordre, & de dresser en conséquence les inventaires nécessaires pour trouver les titres & les enseignemens dont on avoit besoin. Sous le règne de François I.^{er} on rapporta au trésor des Chartres quinze grands coffres, qu'on a appelés depuis les *coffres des Chanceliers*, parce qu'ils contenoient les papiers & titres originaux du trésor qu'on avoit trouvés chez les chanceliers du Prat, du Bourg & Poyet. Rien ne prouve mieux le bon ordre du trésor des Chartres à la fin du règne de François I.^{er} & pendant celui de Henri II, que les ouvrages de Jean du Tillet,

greffier du Parlement; il les composa sous le règne de Charles IX, & l'on voit par ses citations que les layettes étoient rangées, par ordre de matières, dans des coffres ou des armoires, les unes cotées par les lettres de l'alphabet, les autres par des étiquettes qui indiquoient la nature des pièces qui y étoient contenues. Le nombre des registres y devoit être alors considérable, puisqu'il en cite le 191.^e volume; mais ce n'est qu'avec peine qu'on lit les reproches que M. Dupuy fait à du Tillet, sur le dérangement qu'il a causé dans le trésor des Chartres. Tandis que Christophe de Thou, & son fils Jean de Thou, furent gardes des Chartres, ce greffier du Parlement eut entrée au Trésor, avec pouvoir non seulement de rechercher & voir les titres dont il auroit besoin, mais encore de les transporter chez lui; il abusa de cette permission, car il ne remit pas les titres dans la place où il les avoit pris, & causa par-là un grand désordre; il fit plus, il garda un grand nombre de titres originaux, qui ont été perdus pour le trésor des Chartres, & il n'épargna pas davantage les registres les plus précieux. C'est ce que je suis en état de prouver en particulier par rapport aux deux registres célèbres qui sont maintenant à la bibliothèque du Roi, je veux dire le registre de Philippe Auguste & le registre de Guarin, qui faisoient autrefois partie du trésor des Chartres sous les cotes 26 & 27: malgré le *récépissé* de du Tillet, qui est encore au trésor des Chartres, pour ces deux registres, ils n'y sont jamais revenus; soit qu'ils soient restés dans sa famille, soit qu'ils soient passés en d'autres mains, M. Baluze en fit l'acquisition pour la bibliothèque Colbert, d'où ils ont passé à la bibliothèque du Roi avec les autres manuscrits. Si l'on pouvoit pardonner à du Tillet sa négligence & son peu d'attention, ce seroit en faveur des ouvrages si utiles qu'il a donnés au public, d'après les titres originaux qu'il avoit sous les yeux. Ces ouvrages, au reste, peuvent servir encore à retrouver les registres qui manquent en assez grand nombre au trésor des Chartres; car comme du Tillet a indiqué la cote & les feuillets des registres où sont les pièces qu'il cite, quand au moyen de ces indications, on trouve les titres qu'il cite

dans un manuscrit qu'on a sous les yeux, on peut conclure en toute sûreté que ce manuscrit, quoique connu sous une autre dénomination dans le dépôt où il se trouve, est le registre du trésor des Chartres qui y manque. J'avoue que c'est à du Tillet que j'ai l'obligation d'avoir découvert que les deux Cartulaires dont je viens de parler, c'est-à-dire le *registrum Philippi Augusti*, & le registre de Guarin, étoient les registres 26 & 27 du trésor des Chartres. Si ces registres sont perdus pour ce trésor, ils ne le sont pas pour le public; on peut les aller consulter, dans le besoin, à la bibliothèque du Roi.

Du Tillet n'est pas le seul qui ait causé du désordre dans le trésor des Chartres; M. Dupuy se plaint aussi de Barnabé Brisson, ce fameux président du Parlement du temps de la Ligue, dont la mort fut si tragique. Ce Magistrat n'étant encore qu'Avocat général, abusa de la facilité qu'il eut d'entrer dans le trésor des Chartres, & d'en consulter les titres; il en emporta un grand nombre, & n'épargna pas même quantité d'excellens Mémoires concernant les affaires d'État, & entre autres les remontrances au sujet du Concordat. Tels étoient la négligence & le peu de soin de ceux qui avoient la garde de ce trésor, & qui en étoient seuls les dépositaires. Le Procureur général lui-même, quand il vouloit avoir la communication de quelques titres concernant les affaires du Roi, étoit obligé de présenter requête, & ensuite d'obtenir une lettre de cachet adressée au Trésorier des Chartres, pour avoir les titres qu'il desiroit, & pour qu'on les lui livrât en telle forme qu'il pût s'en servir en justice, ce qui causoit souvent du retard dans les affaires. M. Jean de la Guesle, Procureur général, supplia Henri III de trouver bon qu'il eût la démission de Hugues Fromaget, Greffier des requêtes du palais, qui depuis 1577 étoit garde du Trésor, & qu'il réunît à perpétuité cette charge à celle de Procureur général: le Roi décerna donc ses lettres patentes du mois de janvier 1582, pour la réunion de ces deux charges, & ce n'est que depuis cette année que les Procureurs généraux sont les gardiens de ce précieux dépôt. L'année suivante le Roi ayant ordonné une revue du trésor des Chartres,

Chartres, les Commissaires nommés trouvèrent les layettes imparfaites, d'autres vides, & un grand nombre qui n'y étoient plus; enfin cette visite ne remédia pas au désordre & à la confusion qui continuèrent dans ce trésor, jusqu'à ce que Matthieu Molé fut fait Procureur général: peut-être que les troubles qui régnoient alors ne permirent pas à ceux qui y étoient préposés d'y apporter toute leur attention.

L'un des premiers soins de M. Molé fut de faire mettre en ordre le trésor, où tout étoit en confusion; le titre & les registres étoient épars sur le plancher, la plupart des layettes & des coffres brisés, & les titres pourris, la pluie ayant pénétré par-tout, faute d'avoir eu soin de faire les réparations nécessaires aux toits. M.^{rs} Pierre Dupuy & Théodore Godefroy furent proposés au Roi, en 1615, comme les personnes les plus fidèles & les plus capables de se charger de débrouiller ce cahos; ils commencèrent d'abord par séparer les titres gâtés, & dont il n'étoit pas possible de faire usage; ils firent rétablir les coffres & les layettes, examinèrent tous les titres originaux, y mirent des étiquettes, & les rangèrent selon les douze gouvernemens des provinces du Royaume: ils firent encore des articles séparés, pour les affaires étrangères, les personnes, & les mélanges; de sorte qu'ils mirent en bon état trois cents cinquante layettes, les quinze coffres des Chanceliers, dont j'ai parlé, & cinquante-deux sacs; mais ce travail auroit été inutile pour le public, si l'on n'y avoit pas joint un inventaire, & c'est aussi à quoi les deux Commissaires s'occupèrent. Leur inventaire est très-exact, non seulement pour les dates des titres, mais encore pour tout ce qui y est remarquable, soit pour les noms des personnes, soit pour les choses & clauses importantes qui concernent nos Rois & l'histoire de leurs règnes: quelquefois même, pour l'intelligence des titres, M.^{rs} Dupuy & Godefroy ont mis quelques généalogies. C'est cet inventaire, en neuf volumes *in-folio*, qui se trouve aujourd'hui dans beaucoup de Bibliothèques, & qui est très-utile au public: il n'y a personne qui, pourvu qu'il sache y chercher les chartres ou pièces dont il peut avoir besoin, ne soit en état de les indiquer

à M. le Procureur général, pour en avoir la communication : cela est d'autant plus facile à présent, qu'on a fait, par ordre & sous les yeux de M. le Chancelier d'Aguesseau, une table alphabétique pour cette partie du travail de M.^{rs} Dupuy & Godefroy.

On peut voir, dans le discours sur le trésor des Chartres par Dupuy, les autres titres qu'on y fit revenir les années suivantes, soit de plusieurs provinces, soit des particuliers qui les avoient eus en leur possession; mais il se contenta de les diviser par sacs, avec des étiquettes qui peuvent servir d'inventaire sommaire.

Il restoit encore une partie du trésor des Chartres à arranger, je veux dire les registres de Chancellerie, qui y ont été mis successivement, depuis le règne de Philippe Auguste jusqu'à celui d'Henri III, car depuis ce temps on a cessé d'en mettre: mais M.^{rs} Dupuy & Godefroy ayant été employés par ordre du Roi pour différentes affaires, ils se contentèrent de les distribuer selon l'ordre des Rois, & M. Dupuy en fit un inventaire qui se trouve dans le 233.^e de ses manuscrits qui sont à présent à la bibliothèque du Roi. L'ordre que M. Dupuy avoit prétendu donner aux registres, selon l'ordre des règnes de nos Rois, ne paroitra guère possible à ceux qui connoissent la manière dont les trente ou quarante premiers registres ont été rédigés: s'il y en a quelques-uns qui ne contiennent, par exemple, que des pièces concernant le règne de Philippe Auguste, les autres, qui sont cités par les auteurs sous le nom de ce même Prince, renferment des pièces de trois ou quatre règnes différens, & cela sans aucun ordre pour les règnes, parce que les copistes de ces registres ayant à écrire de nouvelles pièces, les inféroient dans les blancs des registres qu'ils trouvoient vides, sans faire attention à l'ordre des règnes; en sorte qu'on trouve des titres de Louis VIII & de S.^t Louis avant ceux de Philippe Auguste, & quelquefois sans rapport à l'arrangement des matières observé par les premiers rédacteurs. Aussi M. Joly de Fleury, Procureur général, qui a mis l'ordre qui règne aujourd'hui au trésor des Chartres, quant à la partie

des registres, & qui en a fait une notice dont je vais parler, fut obligé de renoncer à cet ordre chronologique, *parce que, dit-il, sa vie n'y eut pas suffi.*

Lorsque ce grand Magistrat fut fait Procureur général en 1717, l'un de ses premiers soins fut de se mettre au fait du trésor des Chartres; il n'étoit pas question des layettes, c'est-à-dire, des actes publics originaux, revêtus de leurs formes, tels que les lettres de nos Rois & des Seigneurs particuliers, tant régnicoles qu'étrangers; les actes entre les Souverains, les traités de paix, les unions à la Couronne, les échanges, les engagements de domaine, les contrats de mariage & autres pièces concernant l'ordre public. M.^{rs} Dupuy & Godefroy avoient mis, comme je l'ai dit, tous ces actes en ordre; il ne s'agissoit plus que de faire la même opération par rapport aux registres, & c'est à quoi M. Joly de Fleury consacra plusieurs années. Le trésor des Chartres est composé de deux chambres au-dessus l'une de l'autre; dans la chambre basse sont les layettes, & les prédécesseurs de M. le Procureur général avoient destiné la chambre haute pour y placer les registres.

M. d'Aguesseau, son prédécesseur dans cette place, avoit déjà commencé à y mettre quelque ordre; mais élevé à la dignité de Chancelier en 1717, il laissa le soin de l'achever à son successeur. Pour y parvenir, il étoit nécessaire d'avoir un inventaire qui constatât l'état actuel de ces registres, & par lequel on pût voir quels étoient ceux qui y étoient ou qui y manquoient; on n'en trouva qu'un très-succinct au trésor, encore ne contenoit-il que les registres depuis S.^t Louis jusqu'à Charles IX. M. d'Aguesseau en communiqua un plus ample, auquel M. Joly de Fleury joignit celui de M. Dupuy; outre ces trois inventaires, il trouva chez feu M. de Clérambault, trois volumes manuscrits, qui contenoient la table des pièces comprises dans tous les registres. Ce fut à l'aide de ces inventaires qu'il se trouva en état de faire une revue exacte des registres, & de connoître ceux qui y manquoient. Par les dernières notices qui en avoient été faites, il devoit y avoir

deux cents quatre-vingt-deux registres au trésor ; mais il s'en trouva trente-quatre en *deficit*, dont quelques-uns ont été retrouvés depuis, en sorte qu'il y en a actuellement deux cents cinquante-un. M. le Procureur général voyant l'impossibilité qu'il y avoit de ranger, comme il l'eût désiré, ces registres dans un ordre chronologique, suivit, à l'exemple de ses prédécesseurs, l'ordre de leurs cotes, en commençant par les registres marqués par les lettres de l'alphabet *A, B, C, &c.* & ensuite par ceux dont les cotes étoient des chiffres, depuis 1 jusqu'à 236. Les registres concernant les règnes de François I.^{er}, de Henri II, de François II & de Charles IX, sont par ordre de règnes. Tous ces registres ont été mis dans quatre-vingt-trois porte-feuilles cotés sur le dos depuis 1 jusqu'à 83 ; on a placé dans chaque porte-feuille autant de registres qu'il a été possible d'y en mettre suivant leur épaisseur ; on a mis aussi au dos de chaque porte-feuille la cote des registres qui s'y trouvent, en énonçant les numéros de chacun de ces registres, les règnes, & autant qu'il a été possible, les années auxquelles a rapport chaque registre. Tous les Porte-feuilles sont rangés par ordre sur des tablettes dans la chambre haute du trésor, où sont aussi les titres originaux concernant la province d'Auvergne, trouvés dans le château de Mercurol, & transportés au trésor des Chartres sous le règne de Louis XIII.

M. le Procureur général ne borna pas ses soins à l'arrangement des registres, il s'appliqua encore à en faire une notice abrégée, qu'il a accompagnée de discussions historiques & critiques, lorsque les registres en ont mérité la peine ; il l'a comparée avec les anciennes notices dont j'ai parlé, & cette comparaison lui a fait découvrir quels étoient les registres qui étoient autrefois dans le trésor des Chartres, & qui y manquent aujourd'hui.

Tel est l'état actuel de ce dépôt, dont on peut prendre une idée au moyen de l'inventaire & de la table des layettes, des tables des rubriques ou intitulés des pièces de chacun des registres, & enfin de la notice de M. Joly de Fleury.

J'ai dit que par les précédentes notices du trésor, qui avoient

été faites des registres, il devoit y en avoir deux cents quatre-vingt-deux; mais que comme il y en avoit trente-quatre en *deficit*, il n'en restoit plus que deux cents quarante-sept: aujourd'hui il y en a deux cents cinquante-un, parce qu'on y en a remis quatre, savoir, le registre coté 34^{me}, relié aux armes de Harlay, dont le Procureur général de ce nom crut en 1688, comme il l'a marqué à la fin, de sa main, faire présent au trésor, pendant qu'il est constant que les deux parties qu'il renferme, sont les registres cotés anciennement VII & VIII.

Le cartulaire coté J s'étant trouvé à la bibliothèque de feu M. de Caumartin, évêque de Blois, M. le Procureur général crut qu'il étoit de son devoir de le revendiquer en 1736.

Celui coté 22 étoit parmi les manuscrits de la bibliothèque de M.^{rs} Godefroy, & il a été reporté au trésor en 1747; j'en ai lu la notice dans cette Académie.

En 1748 on recouvra encore un autre registre qui contient des actes du temps de S.^t Louis, parmi lesquels est une lettre assez curieuse pour en faire ici mention; elle est datée de Paris en 1268, & écrite par ce Prince à Alphonse son frère, comte de Toulouse. Le Roi lui fait des reproches sur ce qu'il permet que, dans son comté Venaissin, on batte monnoie avec une inscription où Mahomet est appelé le prophète de Dieu: *In cujus (monetæ) superscriptione fit mentio de nomine perfidi Mahometi & dicatur ibi, esse propheta Dei; quod est ad laudem & exaltationem ipsius, & detestationem & contemptum fidei & nominis Christiani. Rogamus vos quatinus ab hujusmodi opere faciatis cudentes cessare.* Au reste, le comte Alphonse ne faisoit que suivre l'exemple de Bérenger Fredoli, évêque de Maguelone, qui faisoit fabriquer dans son comté de Melgueil une semblable monnoie, comme on le voit par une lettre que le pape Clément IV lui écrivit en 1266 pour le blâmer de cette indécence.

*Thef. novus,
Anecdor. t. II,
p. 403.*

Je puis encore mettre au nombre des registres retrouvés, les 23, 26 & 27, qui sont à la bibliothèque du Roi, puisque le public, sur les citations de du Tillet & d'autres auteurs,

Y y y y iij

peut les y aller consulter avec autant de facilité que s'ils étoient au trésor des Chartres.

En 1703, M. le chancelier d'Aguesseau, alors Procureur général, voyant l'utilité dont étoit pour le public l'inventaire des layettes par M.^{rs} Dupuy & Godefroy, dont les particuliers avoient pris des copies, conçut le même dessein pour les registres, & fit nommer, par arrêt du Conseil, deux Auditeurs des Comptes pour en commencer l'exécution, & ils ont eu des successeurs qui le continuent à présent. Ce ne fut qu'en 1720 que M. l'abbé le Grand fut nommé pour troisième Commissaire, & ce nombre a subsisté jusqu'en 1757: cependant, malgré ce petit nombre, & malgré les autres occupations qui ont détourné la plupart des Commissaires, ce travail a été suivi avec plus d'activité qu'on n'auroit pu raisonnablement l'espérer, puisque des deux cents cinquante-un registres, dont quelques-uns contiennent quinze cents, & même deux mille actes, il s'en trouve cent trente-quatre entièrement extraits, qu'on peut aller consulter chez M. le Procureur général.

Mais, il faut l'avouer, comme les premiers préposés avoient été les maîtres de donner à leur ouvrage la forme que chacun croyoit la meilleure, & qu'ils n'avoient point travaillé de concert, il n'est pas étonnant qu'il soit sorti de leurs mains des extraits qui n'ont pas toujours la perfection dont ils seroient susceptibles; tous ont péché dans l'origine par le défaut des tables, soit particulières à chaque registre, soit générales, qui pussent rendre ce travail de quelque avantage au Public.

M. Lancelot, de cette Académie, qui fut nommé Commissaire en 1733, fut le premier qui sentit la nécessité de pareilles tables; & en effet l'on travailloit sans cela inutilement pour le public, à qui des extraits déposés de même que les originaux au trésor des Chartres, comme l'usage est de les y déposer, ne servent pas davantage que les registres mêmes. Chaque extrait des registres est donc, depuis M. Lancelot, accompagné de six tables qui ont augmenté le travail des registres.

La première est de l'itinéraire de nos Rois.

La seconde, des noms de lieux.

La troisième, des noms des grandes familles.

La quatrième, des matières.

La cinquième, des usages & coutumes du temps.

La sixième est un glossaire, soit latin, soit françois pour les mots dont la signification ne seroit pas connue. Au reste, des tables particulières, semblables à celles dont ont été accompagnés les extraits depuis M. Lancelot, ne sont pas encore suffisantes; le point capital est d'avoir des tables générales d'un certain nombre de règnes ou de registres, où les matières, les lieux, les personnes, les différens usages, &c. seroient présentés par ordre alphabétique d'après les extraits, dont on formeroit des volumes pour servir de suite à l'inventaire des Chartres de M. Dupuy. C'est le plan qu'on s'est proposé de suivre, & qu'on exécute actuellement, non sur la totalité des registres dont il reste encore cent dix-sept à extraire, mais sur une partie.

C'est dans cette vue qu'on s'attache aux premiers règnes dont il y a des registres, c'est-à-dire à celui de Philippe Auguste, commencé en 1180 jusqu'au commencement de celui de Philippe de Valois en 1327: cela fait une époque d'un siècle & demi; époque d'autant plus importante que c'est pendant cet intervalle que le gouvernement a pris une forme & une consistance qu'il conserve encore aujourd'hui à une infinité d'égards. Pendant ce temps l'usage des fiefs s'est développé, les communes se sont formées, le domaine de nos Rois s'est accru considérablement par des confiscations, par des réunions, des partages, &c; les Pairies anciennes se sont éteintes au profit de la Couronne, & ont été remplacées par d'autres d'un caractère, pour ainsi dire, différent; les apanages se sont introduits, les servitudes ont fini, les subsides ont commencé à prendre une certaine forme, la Justice & ses Officiers ont eu des règles fixes; enfin, c'est pendant ce temps que les premiers coups ont été portés aux usurpations & entreprises des Papes & des Ecclésiastiques, des Seigneurs & des Barons sur la puissance souveraine.

Telle est l'idée générale des changemens arrivés dans la monarchie durant l'époque dont on vient de parler ; idée qu'on peut appuyer non-seulement sur les évènements que fournissent les historiens contemporains, quelquefois sujets à se tromper, mais encore d'après neuf ou dix mille actes authentiques & certains sous huit de nos Rois, dont trois au moins doivent vivre à jamais dans nos annales.

Ces actes peuvent être recueillis non-seulement des registres du trésor, mais encore de ceux de la bibliothèque du Roi, dont on a parlé ci-dessus, des quatre registres *olim* du Parlement, commençant en 1254, & finissant en 1318, du registre intitulé *Ordinationes antiquæ*, aussi du Parlement, de différens cartulaires authentiques qui sont dans les bibliothèques, des Chartres originales du trésor, & enfin de quelques-unes des collections de monumens, pour la plupart imprimées sur les originaux, comme celles de Rymer, des familles de Duchesne, de Dom Martène, de la Thaumassière, du Spicilege de Dom Luc d'Achery, du *Gallia Christiana*, &c. c'est d'après les titres originaux & exactement collationnés, qu'on pourra composer une histoire du règne de nos Rois, & faire connoître le système du gouvernement, les mœurs, les usages & les coutumes de l'empire François dans les différens temps de la monarchie.



M É M O I R E
S U R
LES AQUEDUCS DE PARIS,
COMPARÉS A CEUX DE L'ANCIENNE ROME.

Par M. BONAMY.

C E n'est pas seulement par l'étendue de leurs conquêtes 26 Juillet
1754.
que les Romains se sont rendus recommandables, leur
grandeur a aussi éclaté dans la magnificence & dans la solidité
des ouvrages utiles au public qu'ils ont fait construire. Ils ne se
bornèrent point à les prodiguer en quelque façon à la capitale
de leur empire, ils en décorèrent encore les provinces, &
sur-tout les villes qui devoient être la demeure des Gouver-
neurs ou le séjour des Empereurs. On doit mettre au nombre
de ces ouvrages, dont les restes étonnent encore aujourd'hui,
ceux qui servoient à transporter les eaux des sources éloignées
dans les lieux qui en avoient besoin; & c'est avec raison que
Pline admire ces travaux immenses que les Empereurs firent Lib xxxvi,
faire pour la construction des aqueducs. « Si l'on fait attention, " 15,
dit-il, à la grande quantité d'eau qu'ils amènent à Rome, & «
en combien de lieux elle se disperse pour les bains, pour les «
viviers, les réservoirs, les jardins & les maisons particulières «
de la ville & de la campagne, & que d'ailleurs on confi- «
dère la longueur du chemin que parcourt cette eau, le grand «
nombre d'arcades qu'il a fallu construire pour la conduire, «
les montagnes qu'on a été obligé de percer pour donner «
passage aux canaux, on sera contraint d'avouer qu'il n'y eut «
jamais d'entreprise plus grande ni plus admirable dans toute «
la terre. »

Le fameux pont du Gard en Languedoc, & les restes
de l'aqueduc d'Arcueil, sans parler des autres monumens de
cette espèce, que l'on trouve en France, sont des preuves

Tome XXX.

. Zzzz

subsistantes que les Romains introduisirent l'usage des aqueducs dans les Gaules (a).

De tous les peuples de ces vastes contrées, il n'y en avoit point qui fussent plus à portée que les Parisiens d'avoir de l'eau commodément, & sans avoir recours à des sources éloignées. Les maisons qui formoient la ville de Paris, étoient renfermées dans la cité, ou bâties au-delà des deux bras de la Seine & sur ses bords, de sorte que les habitans en étant si proche pour puiser de l'eau, ne pensèrent point à en faire venir de plus loin pour leur usage. Mais lorsque les gouverneurs Romains ou les Empereurs qui demeurèrent dans les Gaules, eurent fait bâtir un palais au midi de la cité, sur le terrain qu'occupent le collège de Sorbonne & l'hôtel de Clugny, le fréquent usage qu'ils faisoient des bains, & la quantité d'eau qui étoit nécessaire pour leur nombreuse suite, leur fit songer à construire des aqueducs pour amener de l'eau dans ce palais. Ainsi, c'est aux Romains que les habitans de Paris sont redevables du premier aqueduc qui ait amené dans leur ville de l'eau des sources éloignées. Cet ancien aqueduc ayant été détruit, les agrandissemens successifs de Paris obligèrent d'en construire d'autres; & ceux-ci ne suffisant pas encore, on travailla à reconstruire l'aqueduc d'Arcueil, abandonné pendant huit cents ans, & enfin à élever des eaux de la rivière par le moyen des pompes, afin que le Louvre & les autres maisons royales, les hôtels, les fontaines publiques d'une ville si

(a) Si les anciens Gaulois ne nous ont pas laissé de pareils ouvrages, c'est que se contentant du simple nécessaire, & ne connoissant pas les arts qui contribuèrent, chez les Grecs & les Romains, à la magnificence & à la décoration des villes, ils crurent que le grand nombre de fleuves & de ruisseaux dont les provinces des Gaules sont presque par-tout arrosées, la multiplicité des sources qui se rencontrent en tous lieux, & qui remplissoient les fontaines & les puits, & la bonté de toutes ces eaux les

dispensoient d'en faire venir de plus loin. Les Romains pensèrent longtemps de même, puisque ce ne fut que quatre cents ans après la fondation de la ville qu'ils construisirent leur premier aqueduc; ils se contentoient auparavant de l'eau du Tibre, de celle de puits & de fontaines : *Anno ab urbe conditâ per annos CCCCXLI contenti fuerunt Romani usu aquarum quas aut ex Tiberi, aut ex puteis, aut ex fontibus hauriebant.* Frontin. de aquæduct. lib. 1, p. 1.

peuplée, & les maisons des quartiers les plus éloignés de la rivière en fussent abondamment pourvus : ce sont les travaux que le Roi & les Magistrats municipaux firent faire pour procurer ces avantages aux citoyens de Paris, qui sont l'objet de ce Mémoire historique : mais il ne faut pas s'attendre à voir chez nous cette magnificence Romaine que Pline relève à si juste titre.

Les eaux dont se servent aujourd'hui les habitans de la ville de Paris, sont celles de la rivière, élevées par les pompes du pont Notre-Dame, celles du Pré-Saint-Gervais & de Rungis, & dans quelques quartiers celles des puits, à cause de l'éloignement de la rivière & des fontaines. Je ne mets pas au nombre de ces eaux celles qui viennent à Paris par l'aqueduc de Belleville, parce qu'on les a retranchées depuis quelques années pour les faire couler dans le grand égout que le Corps municipal de la ville de Paris a fait construire.

Si la partie méridionale de Paris, qu'on appelle l'*Université*, n'a eu aucune fontaine publique, au moins depuis la fin de la seconde race de nos Rois jusqu'à l'an 1624, pendant qu'on en comptoit jusqu'à vingt dans la partie qu'on appelle *la Ville*, elle peut aussi se glorifier d'avoir été la première fournie des eaux que les Romains y conduisirent par le moyen de l'aqueduc d'Arcueil, soit de Rungis, soit de Louan, de Paret & des environs, jusqu'au palais des Thermes.

L'opinion commune est que ce fut l'empereur Julien qui fit construire ce palais, aussi-bien que l'aqueduc d'Arcueil. Mais j'ai fait voir dans un autre Mémoire, par les autorités d'Ammien Marcellin & de Zosime, que ce palais étoit antérieur au règne de ce Prince, puisqu'en arrivant à Paris, Julien alla loger dans une maison qu'Ammien appelle *Palatium*, *Regia*, & Zosime βασιλεία. Je crois donc qu'on doit plutôt attribuer la construction du palais des Thermes & de son aqueduc, à quelques Empereurs qui fixèrent leur demeure dans les Gaules, comme Posthume ou Tetricus, que le séjour de Paris mettoit à portée de veiller à tout ce qui se passoit dans les Gaules, & sur-tout dans les provinces Beligiques, qui

étoient infestées par les incursions des Germains. Quoi qu'il en soit, on ne peut attribuer qu'à la demeure des Empereurs ou des gouverneurs Romains au palais des Thermes, l'aqueduc qui y conduisoit l'eau. Une pareille entreprise ne pouvoit venir que de la puissance souveraine, & elle suppose en même temps que les gouverneurs des Gaules ou les Empereurs y ont fait leur résidence : car il n'est pas croyable qu'ils eussent fait de tels ouvrages pour les seuls habitans de Paris, qui n'en avoient pas besoin.

Corrozet, Antiquit. de Paris, fol. 5, verso.

Le nom de palais des Thermes, *palatium Thermanum*, prouve qu'il y avoit des bains, dont les eaux étoient fournies par l'aqueduc d'Arcueil : ç'a été dans tous les temps à Paris une tradition constante ; & lorsqu'en 1544, sous le règne de François I.^{er} l'on fit des remparts & des bastions pour mettre la ville en état de défense du côté de la porte S.^t Jacques, dans la crainte où l'on étoit que l'empereur Charles-Quint ne pousât ses conquêtes jusqu'à Paris, on y trouva, à ce que rapporte Corrozet, qui vivoit alors, des canaux de pierre de taille, continués depuis le village d'Arcueil. On a en effet découvert cet ancien canal en plusieurs endroits, tant au-dessus d'Arcueil que du côté de Paris. Vers l'an 1626, dans le temps que l'aqueduc moderne étoit achevé, le marquis d'Effiat obtint du roi Louis XIII un brevet, par lequel Sa Majesté lui faisoit don & à ses héritiers, de l'eau qu'il pouvoit retirer de l'aqueduc de Julien, qui, de temps immémorial, conduisoit les eaux de la plaine de Louan, de Wissous & de Chilly à Paris ; & que ce Seigneur déclara n'avoir découvert, dans l'étendue de son marquisat de Chilly, que depuis la construction de l'aqueduc moderne.

Ces anciens canaux découverts par le marquis d'Effiat, démontrent que les eaux du palais des Thermes y venoient de plus loin que de Rungis ; mais elles se réunissoient toutes à l'aqueduc d'Arcueil. Celui des Romains, dont le canal étoit découvert en plusieurs endroits, suivoit la pente des terres sur lesquelles il étoit appliqué, ainsi qu'il paroît par ce qui en reste.

M. Geoffroy, de l'Académie des Sciences, étant Échevin en 1732, découvrit sur les indications que lui en avoit données M. Buache, un reste de ce canal vers le haut d'un coteau qui est au-dessus d'Arcueil, d'où l'on voit le château de Cachant. C'est une rigole formée de trois plains-droits, l'inférieur horizontal, & les deux autres verticaux: cette rigole a treize pouces de large & dix-neuf de profondeur; l'épaisseur de ses côtés est de quatorze pouces ou environ, & celle de son fond est de douze à treize pouces; elle est construite d'un massif composé de chaux, de pierres à fusil & de cailloux de vigne, & enduite d'un ciment fin & encore assez blanc, qui s'étend depuis le fond jusque par-dessus ses bords arrondis; ce qui, selon M. Geoffroy, prouve qu'en cet endroit elle n'étoit pas couverte de dalles de pierre, & que par conséquent l'eau y couloit à découvert. M. Geoffroy trouva sur le fond de cette rigole un ancien sédiment pierreux qui n'avoit que trois ou quatre lignes d'épaisseur, & qui étoit formé de six ou sept couches minces & très-compactes. Après avoir bien fait nettoyer cette ancienne rigole de toute la terre dont elle étoit remplie, il reconnut par une différence de couleurs très-sensible dans les côtés verticaux, que l'eau y montoit autrefois à la hauteur de près de dix pouces; par conséquent cette rigole pouvoit conduire près de cent trente pouces d'eau au palais des Thermes, & l'on verra dans la suite de ce Mémoire que l'aqueduc moderne en a fourni quelquefois à peu près la même quantité. La direction de ce canal le fait passer par-dessous le mur d'un jardin voisin pour le conduire aux arcades de l'ancien aqueduc d'Arcueil, dont il reste encore des vestiges considérables. On les voit dans la cour d'une maison à laquelle ils servent de clôture; ils peuvent avoir environ cinquante pieds de haut, & l'édifice, qui est auprès de l'aqueduc moderne, est construit & lié des mêmes matériaux que le palais des Thermes dont je vais parler. Le canal qui conduisoit les eaux par-dessus cet ancien aqueduc, existe encore en certains endroits; il est à découvert, & il paroît qu'il étoit appliqué sur un lit de carreaux de terre cuite, de même modèle que ceux de la

masse du mur, au milieu duquel on voit encore une arcade cintrée de trois cintres. La largeur de cette arcade fait soupçonner qu'il y en avoit une autre au-dessous, comme au pont du Gard; car au-dessus du mur où elle est, il y a une retraite qui fait connoître que celui d'en bas étoit plus épais: mais dans l'endroit où l'on pourroit voir cette arcade inférieure, on a appliqué un bâtiment moderne qui la cache.

Les anciens propriétaires de la maison dont je viens de parler, auroient bien voulu détruire ces restes antiques; mais ne le pouvant faire par mains d'ouvriers, ils demandèrent la permission de les faire sauter, en les minant; les Ingénieurs qu'on y envoya, ayant reconnu que l'effort de la mine pouvoit ébranler l'aqueduc moderne, qui n'en est qu'à environ trois ou quatre toises, le Roi refusa la permission que demandoient ces propriétaires. Cette maison au reste est connue depuis long-temps sous le nom de *Fief des Arcs*, qui avec celui d'Anjou, qui en est proche, a appartenu à la maison d'Anjou. René d'Anjou, roi de Sicile, comte de Provence, & duc de Bar & de Lorraine, les donna en 1439 à son frère Charles d'Anjou; depuis, ces fiefs ont passé à différens particuliers. Ces dénominations d'*Arcs* & d'*Arcueil*, données au fief & au village, ne peuvent venir que des arcades de l'aqueduc des Romains.

L'eau, en sortant de l'ancien aqueduc, passoit au coteau opposé du village d'Arcueil, où l'on trouve un reste de rigole sous l'encoignure d'une muraille qui est à main gauche dans le chemin par lequel on sort du village pour aller gagner la grande route d'Orléans, & il y a encore de semblables vestiges de rigole à quelque distance du petit Gentilly. Ces anciennes rigoles, comme je l'ai déjà dit, suivoient la pente des terres jusqu'à ce qu'en rencontrant des endroits élevés qui les auroient contraintes de faire de trop grands détours, on avoit été obligé de les faire passer à travers des coteaux, tels qu'étoient les hauteurs du fauxbourg S.^t Jacques, où l'on retrouva en 1544

*Tome III,
page 297.*

les canaux de pierre de taille dont parle Corrozet, & dont l'auteur du *Mercure françois* nous apprend qu'on voyoit en

1615 la continuation dans plusieurs caves du quartier de l'Université.

Il est donc hors de doute que l'ancien aqueduc & les canaux dont on vient de parler, avoient été entrepris pour profiter des mêmes eaux qui viennent à présent de Rungis à Paris pour la commodité du public, par le moyen de l'aqueduc moderne, construit pendant les premières années du règne de Louis XIII; & il y a tout lieu de croire que les habitans de Paris, qui avoient des maisons sur la montagne de sainte Geneviève & dans toute cette partie élevée de la ville, profitoient, du temps des Romains, de ces eaux; car cette grande quantité de pouces d'eau que M. Geoffroy conjecture avoir coulé dans les rigoles dont j'ai parlé, devoit être plus que suffisante pour l'usage du palais des Thermes. Quant à ce palais, on en voyoit des restes à l'hôtel de Clugny, rue des Mathurins, qui ont été détruits en 1737; mais ceux qui subsistent à la rue de la Harpe, suffisoient pour nous en donner une idée: c'est une espèce de salle assez spacieuse, dont la voûte hardie & exhaussée peut avoir quarante pieds de haut; les souterrains, qui sont sous ce qui nous reste en superficie de ce palais, sont bâtis des mêmes matériaux.

Ces souterrains, qui sont assez bien conservés, sont traversés à angles droits par une rigole à deux banquettes, couverte d'un enduit de ciment, & d'une construction semblable à celle des autres restes de rigole des environs d'Arcueil; cette rigole avoit sa décharge dans la rivière, vers l'endroit où l'on a bâti le petit Châtelet, & M. Beausire le père, Architecte de la Ville, m'a assuré qu'on avoit découvert dans une cave d'une maison de la rue du Foin, des vestiges de cet ancien aqueduc. On voit encore en deux endroits, des murs, & près de la voûte de ce souterrain, des restes de tuyaux de terre quarrés, qui servoient apparemment à la décharge de l'eau des cuves où l'on se baignoit dans la salle d'au-dessus. Tel est l'état présent de ces restes du palais des Thermes, dont je dois réserver un plus long détail aux lumières & à la sagacité de M. le comte de Caylus, qui se prépare à faire graver tout ce qu'on pourra

découvrir de ses vestiges, & à en donner l'explication. On n'en peut attribuer la ruine, ainsi que la destruction de l'aqueduc d'Arcueil, qu'aux ravages des Normans, qui brûlèrent & détruisirent tous les bâtimens qui étoient hors de la cité; ce sont ces barbares qui ont fait disparaître quantité de monumens de l'ancienne splendeur de Paris, qui nous auroient donné de notre capitale une idée toute différente de celle qu'on en a communément, parce que les historiens modernes n'ont pas fait assez d'attention aux expressions que nos anciens auteurs ont employées, lorsqu'ils ont parlé de l'état où elle étoit avant les courses des Normans; telles sont celles de *regina gentium*, *sedes regia*, *urbs populosa*, *conspicata populis*, *referta commerciis*, & d'autres semblables qui ne désignent point une ville dont tous les bâtimens auroient été renfermés dans la seule cité; mais je renvoie à un autre Mémoire où j'ai discuté ce qui regarde la célébrité de Paris avant les ravages des Normans, & je me contente de répéter ce que disoit Adrevald, témoin oculaire de ces désastres, lorsqu'après avoir parlé d'un grand nombre de villes qui avoient éprouvé les effets de la fureur des Normans, il ajoute : « Que dirai-je de Paris, cette ville » capitale, autrefois si célèbre par sa gloire, ses richesses & la » fertilité de son terroir, dont les habitans vivoient dans une » parfaite sécurité, & que je pourrois à juste titre appeler le » trésor des Rois & le lieu où se rendoient toutes les nations? » n'est-elle pas maintenant un monceau de cendres plutôt qu'une ville fameuse: » *num magis ambustos cineres, quàm urbem nobilem potis est cernere!* »

Ces ravages ont fait disparaître totalement l'aqueduc d'Arcueil, dont aucun titre & aucun historien n'a parlé depuis, tandis qu'ils ont toujours fait mention du palais des Thermes. Ces changemens au reste, qui font changer de face aux lieux les plus célèbres, ne sont pas rares; & sans avoir recours à ces villes fameuses qu'on recherche au milieu de leurs ruines, peu de personnes seroient aujourd'hui en état de désigner l'étendue précise du sol de Paris qu'occupaient, il y a deux cents ans, les hôtels de S.^t Paul & des Tournelles. Si les historiens

nous

nous avoient laissé quelques détails sur la grandeur & l'étendue de l'ancien Paris, nous serions plus en état de rendre raison des découvertes que l'on y a faites de temps en temps, & qui constatent l'existence d'anciens bâtimens qui en faisoient partie, au-delà des limites étroites dans lesquelles la plupart de nos historiens renferment son enceinte sous les règnes de Charlemagne & de Louis le Débonnaire. Il falloit bien qu'il y eût des bâtimens considérables du côté des rues S.^t Denys & S.^t Martin, même dès le temps des Romains; car on ne voit point pourquoi ces conquérans auroient fait venir de Chaillot des eaux; M. Buache en a découvert, en 1734, l'aqueduc dans les champs Élisées, & M. le comte de Caylus en a fait graver le dessin. La bâtisse est entièrement Romaine, & elle suppose qu'il y avoit du côté du Louvre des bâtimens & des habitans, pour l'usage de qui on faisoit venir cette eau. Au reste, quoique j'attribue cet ouvrage aux Romains, je ne doute pas qu'il ne soit postérieur au règne de l'empereur Julien. La destruction de ce second aqueduc Romain doit encore être attribuée aux Normans qui étoient campés sur le terrain de S.^t Germain-l'Auxerrois, pendant le siège qu'ils vinrent mettre devant Paris pour la quatrième fois; un séjour de six mois qu'ils y firent, leur donna tout le temps de détruire les bâtimens qui étoient dans les environs.

Après que le calme fut rétabli dans le royaume, par la cession qu'on fit aux Normans du pays auquel ils ont donné leur nom, il ne paroît pas que nos Rois de la troisième race aient pensé à reconstruire les deux aqueducs Romains; quoique le palais des Thermes subsistât encore au moins en partie, puisque Philippe Auguste le donna à l'un de ses Chambellans en 1218, ses prédécesseurs aimèrent mieux demeurer dans le palais de la Cité; & lorsque le Louvre fut construit, & qu'il fut aussi le séjour de nos Rois, ce ne fut ni de Rungis ni de Chaillot qu'on y fit venir des eaux de source; on les alla chercher du côté du Pré-Saint-Gervais & des hauteurs de Belleville. Ces deux aqueducs sont certainement d'une construction moderne, & ne sont point un ouvrage des Romains;

comme ces sources n'étoient pas éloignées de Paris, & ne demandoient par conséquent pas une grande dépense, on songea à en faire venir de l'eau, lorsque la ville s'agrandit du côté du nord, mais nous n'en savons pas la date précise; ce n'est que par les fontaines qui en tiroient leurs eaux que nous pouvons présumer à peu près le temps de leur construction.

Les eaux du Pré-Saint-Gervais viennent des hauteurs de Romainville, des Bruyères & du Ménil-montant par des pierrées & des tuyaux de grès qui aboutissent à différens regards d'une construction élégante & moderne; c'est de ces regards qu'elles viennent se rendre à un regard commun qui est dans une place du village du Pré-Saint-Gervais, d'où elles sont conduites à Paris par des tuyaux de plomb. Il n'y a aucunes voûtes souterraines qui communiquent à tous ces regards, & dans lesquelles on puisse marcher comme dans les aqueducs de Rungis & de Belleville. Nous ne savons pas, comme je l'ai dit, dans quel temps précisément on travailla à faire venir ces eaux à Paris; mais il est certain que l'aqueduc du Pré-Saint-Gervais existoit sous le règne de S.^t Louis, puisqu'il fournissoit des eaux à la fontaine S.^t Lazare, d'où S.^t Louis permit en 1265 aux Religieuses des Filles-Dieu, qui demeuroient hors l'enceinte de Philippe Auguste, de faire venir dans leur monastère l'eau dont elles avoient besoin. La fontaine des Innocens subsistoit aussi en 1274, comme il paroît par un accord fait entre le roi Philippe le Hardi & le chapitre de S.^t Merry, où il est dit qu'elle étoit située vis-à-vis la rue Aubry ou Aubert-le-Boucher, c'est-à-dire, dans le même emplacement qu'elle occupe aujourd'hui. Ce sont-là les deux plus anciennes fontaines dont il soit fait mention; ce n'est pas à dire pour cela que plusieurs autres, qui tiroient également leurs eaux du Pré-Saint-Gervais, n'aient existé dès-lors, comme celle des Halles; mais je n'entrerai pas dans le détail de ces différentes fontaines, il suffit de remarquer que ce furent les eaux qui venoient de la fontaine S.^t Lazare qui fournirent toutes celles qui étoient à l'occident de la rue saint

Martin, le Louvre & les hôtels des Princes & de quelques Seigneurs, situés dans ces quartiers.

Pour ce qui est des fontaines qui furent construites dans la rue S.^t Martin & dans les cantons qui sont à l'orient de cette rue, elles tirèrent leurs eaux de l'aqueduc de Belleville, dont le temps de la construction ne nous est pas plus connu que celui de l'aqueduc du Pré-Saint-Gervais : ils paroissent cependant être tous deux du même temps, à en juger par les fontaines qui en dérhoient ; car dès l'an 1244, l'on voit que les religieux de S.^t Martin avoient une fontaine derrière leur monastère, où les eaux venoient du bas de la montagne de Belleville. Ce n'étoit peut-être que pour l'usage particulier de ce Prieuré que cette fontaine avoit été construite, de même que celle du Temple, qui est du même temps ; mais il paroît que dès-lors, c'est-à-dire sous le règne de S.^t Louis, la ville de Paris tiroit de l'aqueduc de Belleville des eaux pour l'usage des habitans qui étoient renfermés dans l'enceinte de Philippe Auguste, puisque dans une visite des maisons de la censive de S.^t Martin, faite en 1320, il y est fait mention de la fontaine Maubué, comme étant déjà ancienne. Je ne doute pas que la fontaine de S.^{te} Avoie, qui étoit sur le chemin du tuyau qui portoit l'eau à la fontaine Maubué, ne soit de la même antiquité que cette dernière ; aussi est-elle marquée parmi les plus anciennes fontaines de Paris.

Quoi qu'il en soit du temps précis de la construction de l'aqueduc de Belleville, il a demandé de plus grandes dépenses que celui du Pré-Saint-Gervais : c'est un souterrain de cinq cents cinquante-trois toises de long, qui commence à un regard appelé le *regard de la lanterne*, situé dans le lieu le plus élevé du village de Belleville, & qui vient se terminer au bas de la montagne du Ménil-montant, au regard de la prise des eaux ; cet aqueduc est construit de moellons bien choisis, avec des chaînes de pierre de distance en distance, & couvert de grandes dalles, & non en voûte ; il est plus élevé que l'aqueduc moderne d'Arcueil, ayant six pieds de hauteur sur quatre de large, & l'on y marche d'autant plus

aisément que l'évier au milieu duquel l'eau coule, n'est point accompagné de banquettes des deux côtés, comme à l'aqueduc d'Arcueil : c'est dans cette longue voûte souterraine que viennent se rendre les eaux de différens regards qui sont construits dans toute la longueur de l'aqueduc. Il y a dans le premier regard de la lanterne, où il commence, une inscription faite sous le règne de Charles VII, qui nous apprend qu'en 1457 on fit des réparations à cet aqueduc qui tomboit en ruine (b). Depuis 1457 on n'a point fait de réparation à l'aqueduc de Belleville qui me parut en bon état, lorsqu'en 1738 je le parcourus dans toute sa longueur; ces eaux au reste étoient les moins bonnes de celles qu'on buvoit à Paris, étant dures & plâtreuses; aussi les a-t-on retranchées pour les faire aboutir au réservoir construit à la tête du grand égout, où elles coulent lorsqu'on veut le nettoyer.

Les deux aqueducs du Pré-Saint-Gervais & de Belleville, ont été, jusqu'à la reconstruction de l'aqueduc d'Arcueil, en 1624, la seule ressource des habitans de Paris dans la partie nommée *la Ville*; on y comptoit onze fontaines sous le règne de Charles VI, & l'on en ajouta six ou sept autres jusqu'au règne de François I.^{er}; c'est de ces fontaines que l'on avoit, par des tuyaux, conduit de l'eau au Louvre, aux hôtels des Princes, & aux maisons des principaux seigneurs de la Cour. Il est étonnant que ces sources, qui n'ont jamais été fort

(b) Matthieu de Nanterre, depuis Président au Parlement sous Louis XI, étoit alors Prevôt des Marchands, & les Échevins étoient Pierre Gallie, Philippe l'Allemand, Michel de la Grange, & Jacques de Haqueville. On ne sera peut-être pas fâché de voir ici cette inscription, quoiqu'elle soit imprimée ailleurs.

*Entre les mois, bien me remembre,
De mai & celui de novembre,
Cinquante-sept mil quatre cens,
Qu'étoit lors Prevost des Marchands
De Paris, honorable homme
Maître Matthieu qui en somme*

*Étoit surnommé de Nanterre,
Et que Galie maître Pierre,
Sire Philippe aussi l'Allemand,
Le bien public fort aimant,
Sire Michel, qui en surnom
Avait d'une granche le nom;
Et sire Jacques de Haqueville,
Le bien desfrant de la ville,
Étoient d'icelle Eschevins,
Firent trop plus de quatre-vingts
Et seize toises de cette œuvre
Refaire en brief temps & heure,
Car si brièvement on ne l'eust fait,
La Fontaine rare étoit,*

abondantes, aient pu suffire aux besoins du grand nombre d'habitans qui demeuroient dans cette partie de la ville; car, en 1741, ces deux aqueducs ne fournissoient que vingt-huit pouces d'eau, & l'année suivante ils n'en donnèrent que seize: ainsi, quand on supposeroit que dans les siècles précédens ces sources auroient produit trente ou quarante pouces d'eau, il faut avouer que c'est une quantité d'eau bien médiocre pour servir aux besoins d'un peuple si nombreux; aussi voit-on, par les différens réglemens de police de ces temps-là, que les fontaines de Paris étoient souvent sans eau, & que cette disette étoit cause de la désertion des maisons de la ville, dont les habitans alloient chercher ailleurs des demeures. Charles VI se crut obligé de révoquer par une ordonnance de l'an 1392, toutes les concessions qui avoient été faites à un grand nombre de Seigneurs; il ne réserva que le château du Louvre & les hôtels des ducs de Bourgogne, de Berri, d'Orléans & de Bourbon, situés à l'occident de la rue Saint-Denys; car pour ce qui est de l'hôtel Saint-Paul, dont la principale entrée étoit sur le quai des Célestins, & qui fut sous Charles V & Charles VI la demeure de nos Rois, il tiroit ses eaux de cette fontaine située au bas de Belleville, qui appartenoit en propre au prieuré de S.^t Martin-des-champs. La disette des eaux dans les fontaines publiques, qui les tiroient des deux aqueducs, avoit obligé Charles V de s'adresser à ces Religieux pour faire venir de l'eau dans le nouveau palais dont il avoit fait l'acquisition du vivant du Roi Jean son père: cette fontaine s'appeloit *la fontaine de Savies* (c); c'est

(c) Le nom latin de ce lieu, *Saveia*, *Savegia*, est ancien, comme l'a fait voir M. l'abbé Lebeuf dans une de ses Dissertations; les ancêtres de nos Rois y avoient des biens, puisque Hugues le Grand, comte de Paris & fils du roi Robert, compétiteur de Charles le Simple, y donna des vignes à l'abbaye de S.^t Magloire, comme on l'apprend d'une lettre du roi Robert, petit-fils de Hugues, (*Clausius* (Martene, Thes.

anecdotor. tom. I, p. 108) *etiam vineæ juxta Saveias situs, quem dedit divæ memoriæ Hugo avus noster, æquivocique nostri Roberti filius*); & d'une autre lettre (*Hist. Eccles. Paris. t. I, p. 549*) des rois Louis d'Outremer & de Lothaire son fils.

Le P. Félibien, & l'éditeur des antiquités de Sauval, se sont trompés au sujet de cette concession; le premier dit que les religieux de S.^t Martin, « pour embellir leur courtille, y

encore le nom que porte une ferme appartenante à S.^t Martin-des-champs, & située à la descente de la montagne de Belleville, du côté de Paris. Les religieux de Saint-Martin, de tout temps propriétaires de cette source, en avoient déjà donné une partie aux Templiers, sur le terrain desquels il falloit nécessairement que les tuyaux de S.^t Martin passassent pour arriver à leur monastère, & comme cette source étoit abondante, Charles V aima mieux s'adresser au prieur de S.^t Martin pour avoir l'eau dont il avoit besoin à l'hôtel de S.^t Paul, que d'en tirer de l'aqueduc de Belleville ou de celui du Pré-Saint-Gervais, qui fournissoient à peine trente pouces d'eau. Telle fut la pauvreté de notre capitale jusqu'au règne de Henri IV, c'est-à-dire que la partie nommée *la Ville*, avoit seule des fontaines, & que la Cité & l'Université furent privées des eaux de source depuis la destruction de l'ancien aqueduc d'Arcueil. Ce ne

» firent venir de l'eau de la fontaine de Halnet (ou de Huines) » dont ils jouirent jusqu'en 1373; » que Charles de France, fils aîné » du roi Jean, la leur demanda pour » son hôtel de S.^t Paul. » Le Père Félibien cite en marge les Mémoires manuscrits de Sauval, & en effet on lit, à la p. 68 du t. 1.^{er} de ses *Antiquités imprimées*, les mêmes mots qu'on trouve dans le P. Félibien, excepté que l'éditeur nomme *la Fontaine des bains*, celle que le P. Félibien appelle *la fontaine de Halnet* ou *Huines*; mais 1.^o cet auteur & l'éditeur se sont trompés sur la date de la concession, qui est de l'an 1363, temps auquel Charles V n'étoit encore que Dauphin, & non de l'an 1373, qui est le neuvième de son règne depuis la mort du roi Jean, arrivée en 1364. 2.^o Ils ont encore mal lu le nom de cette fontaine, comme on le voit par le titre de la concession que Dom Pernot, Bibliothécaire de S.^t Martin, m'a communiqué, & que je rapporterai ici. « A tous ceux qui ces pré-

sentes lettres verront, Frère Jean, » humble Prieur de S.^t Martin-des- » Champs, & tout le Couvent d'i- » celuy lieu, salut en nostre Seigneur » Jésus-Christ. Savoir faisons que » comme très-noble & très-puissant » Prince, Monsieur Charles, aîné » fils du roi de France, duc de Nor- » mandie & Dauphin de Vienne, » nous eust requis que nous lui voul- » sissions octroyer l'yaue de notre » fontaine de Savis, qui souloit » venir en nostre courtille, pour la » faire venir en la maison de S.^t » Pol. Nous, considérant la grant » amour & bonne affection qu'il a » à nostre Eglise, & que ses pré- » décesseurs ont fondé nostre dite » Eglise, avons encliné & enclinons, » octroyé & octroyons par ces pré- » sentes audict Seigneur notredite » fontaine, à la prendre aux premiers » tuyaux de nostre maison de Savis. » Et en témoin des choses dessus- » dites, nous avons mis nos sceaux » à ces présentes lettres, le 17.^e » jour d'avril, l'an de grace mil » ccc lxiij. »

fut qu'en 1606 qu'on vit, pour la première fois, une fontaine dans la Cité; c'est celle qui fut construite à la place de la fameuse pyramide élevée sur l'emplacement de la maison de Jean Châtel: François Miron, alors Prevôt des Marchands, en avoit obtenu d'Henri IV la démolition; & c'est à l'occasion de ce changement que l'on fit alors ces vers:

*Hic ubi restabant sacri monumenta furoris ,
Eluit infandum Mironis unda scelus.*

Cette nouvelle fontaine fut encore fournie des eaux du Pré-Saint-Gervais, prises à la fontaine des Innocens, dont le tuyau passoit sous le pavé du Pont-au-change.

Dans la même année on imagina, pour la première fois, de se servir des eaux de la rivière par le moyen de la pompe de la Samaritaine, afin d'avoir de l'eau pour les bassins des jardins des Tuileries & du Louvre. Jusqu'alors le Louvre, la seule maison que nos Rois eurent à Paris depuis la mort de Henri II, n'avoit tiré l'eau dont elle avoit besoin, que de la fontaine de la croix du Tirouer: cependant la construction de cette pompe, dont un Flamand, nommé *Jean Lintlaer*, étoit l'inventeur, souffrit quelques difficultés de la part de M. Miron, qui appréhenda qu'elle ne nuisît à la navigation; c'est ce qu'on apprend d'une lettre de Henri IV à M. de Sully: « mon ami, lui écrivoit ce Prince, sur ce que j'ai entendu que les Prevôt des Marchands & Échevins de ma bonne ville de Paris, font « quelque résistance à Lintlaer, Flamand, de poser le moulin « servant à son artifice, en la deuxième arche du côté du Louvre, « sur ce qu'ils prétendent que cela empêcheroit la navigation, « je vous prie les envoyer quérir & leur parler de ma part, « leur remontrant en cela ce qui est de mes droits; car, à ce « que j'entends, ils les veulent usurper, attendu que ledit pont « est fait de mes deniers, & non des leurs; adieu mon ami. »

M. Miron étant entré dans les vues du Roi, la pompe fut construite & servit aux usages dont j'ai parlé; une partie de ces eaux fut aussi conduite au palais pour la buvette, & pour l'hôtel du Concierge du palais, qui ne devint la demeure

affectée aux Premiers Présidens qu'en 1617; mais ces nouvelles eaux n'étant que pour le Roi, les habitans de Paris n'en profitèrent point pour leur usage; tous ceux en particulier qui demeuroient dans l'Université, de même que les habitans des faubourgs S.^t Germain & de S.^t Marceau, n'avoient que de l'eau de puits.

Lorsqu'on découvrit en 1544, au haut de la rue S.^t Jacques, les canaux de l'ancien aqueduc d'Arcueil, Corrozet, qui vivoit alors, remarque qu'il auroit été bien nécessaire de le rétablir, afin que ces eaux pussent arroser la haute partie de l'Université, *qui en avoit bon mestier*, dit-il, *si messieurs les Gouverneurs s'y vouloient employer*; mais les troubles du royaume, qui suivirent immédiatement le règne de Henri II, ne permirent pas de s'occuper de travaux publics; ce ne fut que lorsque Henri le Grand fut rentré dans la capitale, & qu'il eut pacifié son royaume, que M. de Sully, ce grand Ministre, dont toutes les vues tendoient au bien de l'État & à la véritable grandeur de son maître, songea au rétablissement d'un aqueduc abandonné depuis huit cents ans. Ce fut donc par ses ordres qu'on travailla à faire des fouilles & des tranchées dans la plaine de Longboyau, du côté de Rungis, pour y retrouver les eaux que les Romains avoient conduites au palais des Thermes: mais la mort funeste de Henri IV arrêta l'exécution d'un projet si utile; peut-être même auroit-il été totalement abandonné, si l'intérêt particulier de la Reine, Marie de Médicis, ne l'avoit fait reprendre. Cette Princesse, passionnée pour la belle architecture, avoit résolu de bâtir un magnifique palais, & pour cet effet elle avoit acheté l'hôtel du Luxembourg, une ferme appartenante à l'Hôtel-Dieu, & plusieurs autres maisons de divers particuliers, avec leurs clos & jardins; c'est ce qui compose aujourd'hui le palais du Luxembourg, dont les fondemens ne furent jetés qu'en 1615, sous la conduite de Jacques de Brosse, célèbre architecte: deux ans auparavant elle avoit déjà fait planter les arbres du jardin qui en forment les allées. Comme cette maison, éloignée de la rivière, avoit absolument besoin d'eau, on pensa à continuer les recherches que M. de Sully

Sully avoit fait commencer, & à construire le nouvel aqueduc d'Arcueil, l'un des plus beaux monumens du règne de Louis XIII. Ce Prince, accompagné de la Reine sa mère & des Seigneurs & Dames de la Cour, vint à Rungis poser la première pierre, le 17 juillet 1613. Le travail fut poussé avec tant d'ardeur pendant les deux premières années, que l'aqueduc se trouva à moitié construit, avec toutes les arcades de pierre de taille sur lesquelles l'eau passe dans le travers de la prairie d'Arcueil, au milieu de laquelle coule la rivière de Bièvre; mais les années suivantes l'ouvrage fut interrompu, soit par les troubles qui arrivèrent dans l'État, soit par les disputes des Entrepreneurs; ainsi l'aqueduc ne fut point achevé dans l'espace de quatre ans, marqué par le traité fait avec Jean Coing, maître Maçon à Paris, qui étoit à la tête des Entrepreneurs. Les Magistrats de la Ville eurent la direction de cet ouvrage, qui se faisoit aux dépens du Roi, & qui fut enfin achevé en 1624: les sommes qu'il a coûté, pour la maçonnerie seule, montèrent à près d'un million. Je n'entreprendrai point d'en faire ici une description détaillée, je remarquerai seulement qu'il commence à un carré voûté situé près du village de Rungis, dans lequel viennent se rendre les eaux; c'est à l'un des angles de ce carré qu'est construit le premier des vingt-six regards, qui sont dans des distances inégales sur toute la route de l'aqueduc, dans l'espace de six mille sept cents soixante-treize toises quatre pieds & demi. Le dernier de ces regards est le château d'eau construit à l'extrémité de la rue d'Enfer, près l'Observatoire; c'est-là qu'est le bassin de réception de toutes les eaux que la rigole de l'aqueduc y amène, & dont la Ville n'a que le quart; les trois autres quarts sont pour le Roi, & pour les Communautés & les particuliers à qui il en a bien voulu accorder; ainsi la première recherche de ces eaux n'en ayant produit que cinquante pouces, la Ville n'en eut pour sa part que douze: ces douze pouces cependant suffirent pour fournir onze nouvelles fontaines, car on n'en construisit que ce nombre, quoique la Ville eut résolu d'en bâtir treize, & sur-tout une dans la place Royale, où la statue équestre de Louis XIII n'étoit pas encore posée.

Les maisons Royales étant fournies d'eau de Rungis, & de la pompe de la Samaritaine, celle que la Ville donnoit auparavant tourna au profit des fontaines publiques & des maisons particulières, auxquelles le Bureau de la Ville en fit des concessions. Tous les préparatifs qu'il fallut faire pour les conduites & les bâtimens de ces fontaines, demandèrent encore environ quatre années, en sorte que ce ne fut qu'en 1628 que l'eau de Rungis y coula dans toutes. Trente ans après on travailla à faire de nouvelles fouilles dans les environs de Rungis, & ces recherches ne furent pas infructueuses, puisqu'en 1656 l'aqueduc d'Arcueil conduisoit au château d'eau quatre-vingt-quatre pouces d'eau, au lieu de cinquante qu'on avoit trouvés lors de sa construction. La Ville, qui eut de cette augmentation d'eau environ dix pouces, se vit en état d'en faire couler davantage dans les fontaines nouvellement bâties, & d'en faire construire encore deux autres, l'une à la porte S.^t Germain, près les Cordeliers, & l'autre sur le quai des Augustins, à cause de l'infection des eaux de ce bras de la rivière sur lequel est l'Hôtel-Dieu. Quelque considérable que fût l'augmentation des eaux dont la Ville dispoit, eu égard à la modicité de celle des aqueducs du Pré-Saint-Gervais & de Belleville, le prodigieux agrandissement de Paris sous le règne de Louis XIV, fit qu'on se trouva dans la même disette où l'on avoit été auparavant. Depuis le règne de Philippe Auguste jusqu'à celui de Philippe de Valois, l'on n'avoit point pensé à augmenter l'enceinte de cette ville, dont les faubourgs s'étoient extrêmement étendus au nord; & ce fut pour en mettre les maisons à l'abri des insultes pendant la guerre dont on étoit menacé de la part d'Édouard III, roi d'Angleterre, que Philippe de Valois commença à faire creuser pour former une nouvelle enceinte; mais elle ne fut achevée que sous le règne de Charles V. La partie de cette enceinte, depuis l'Arsenal jusqu'à la porte S.^t Denys, étoit à peu près la même que celle qui est terminée par les remparts; mais il s'en falloit bien qu'elle fût aussi peuplée qu'elle l'est aujourd'hui; on y avoit renfermé des courtilles, des jardins & des places vagues très-étendues, qui n'ont été couvertes de maisons que

pendant le long règne de Louis XIV. Depuis la porte S.^t Denys, l'enceinte de Charles V tournoit en droite ligne pour aller gagner le terrain où est la place des Victoires, & de-là, après avoir traversé le jardin du palais Royal, elle venoit aboutir à la rivière par la rue S.^t Nicaise; ainsi tout le terrain au-delà, où nous voyons aujourd'hui ces belles & longues rues, si peuplées & ornées de maisons magnifiques, n'étoient qu'une vaste campagne, où il y avoit quelques maisons éparées, des moulins & des terres labourables. La ville de Paris étoit encore dans cet état sous le règne de Henri IV; ce fut sous celui de son successeur que les maisons s'étant extrêmement multipliées sur le terrain situé au-delà de l'enceinte de Charles V, on en traça une nouvelle connue sous le nom de *fossés jaunes*, qui suivoit à peu près l'alignement des remparts depuis la porte S.^t Denys jusqu'à la porte S.^t Honoré: mais ce ne fut que pendant les années 1668 & les deux suivantes qu'on forma l'enceinte que nous voyons aujourd'hui, ornée d'allées d'arbres qu'on commença à planter du côté de la porte S.^t Antoine, & successivement dans toute la continuation jusqu'à la porte S.^t Honoré. M. le Peletier, depuis Ministre & Contrôleur général des Finances, étoit alors Prevôt des Marchands, ayant été élu le 16 août 1668: comme il occupa cette place pendant huit années, chacune fut marquée par des monumens qui subsistent encore aujourd'hui, & sur lesquels je ne m'étendrai pas, parce qu'ils ne sont pas de mon sujet: je remarquerai que la grande sécheresse qui se fit sentir pendant les trois premières années des Prevôtés de M. le Peletier, & qui réduisit presque à sec les fontaines de Paris, obligea de penser à trouver des expédiens pour avoir de l'eau. Depuis la construction de l'aqueduc d'Arcueil, la Ville avoit eu environ quarante pouces d'eau, tant de cet aqueduc que de ceux du Pré-Saint-Gervais & de Belleville; on fit des recherches pour faire revenir les eaux à ce dernier, qui n'en avoit jamais beaucoup fourni, & qui étoit presque à sec, au moins pour la Ville; car on découvrit en particulier, dans un des regards de cet aqueduc d'où les Religieuses de la Roquette tiroient leurs

eaux, qu'elles en avoient cent cinquante lignes, tandis que la Ville n'en avoit que trente-six. On retrancha totalement le conduit des Religieuses; on obligea les habitans de Belleville & du Pré-Saint-Gervais de combler les puits, & d'arracher les arbres qui étoient le long des pierrées qui amenoient les eaux (d); mais les recherches qu'on fit à Belleville, non plus que celles qu'on avoit faites dans les environs de Rungis, ne produisirent pas un grand effet, & ne furent point capables de remédier aux incommodités que souffroient de la disette d'eau, les habitans éloignés des bords de la rivière. On écouta donc, en 1669, les propositions que firent différens particuliers, & entre autres celles de M. Joly, Ingénieur ordinaire du Roi, qui avoit le soin de la pompe de la Samaritaine: il en fit deux en même temps; la première, de faire trouver cent pouces d'eau dans les regards du Pré-Saint-Gervais, qui n'en avoient pas jusqu'alors produit au-delà de vingt pouces: cette proposition, dont l'exécution demandoit de grandes dépenses, ne fut pas si favorablement accueillie que celle qu'il fit en même temps d'élever les eaux de la rivière au pont Notre-Dame, par le moyen de deux machines hydrauliques, dont le jeu fut examiné par des Experts que la Ville nomma; ce projet réussit, & la pompe que nous voyons aujourd'hui en est le fruit, & le plus riche fonds de la Ville pour les eaux. Ce fut à la fin de l'année 1672 que ces machines, posées sur deux moulins dont la Ville fit l'acquisition, eurent tout le succès qu'on en pouvoit espérer; les eaux élevées à la hauteur de soixante pieds, depuis les cuvettes qui les recevoient sur les terrasses de ces moulins, purent, par cet exhaussement, couler dans les nouvelles fontaines les plus élevées des quartiers situés

(d) Il étoit défendu, par les loix Romaines, aux propriétaires des terres par lesquelles passaient les canaux des aqueducs, de planter des arbres plus près qu'à la distance de quinze pieds, de crainte que leurs racines n'endommageassent les canaux. *Scire eos oportet*, dit un rescript du grand Constantin, *per quorum præ-*

dicta aquæductus commeat, ut dextrâ lavâque ex ipsis formis quindecim pedibus intermissis arbores habeant, observante officio judicis, ut si quo tempore pullulaverint, excidantur, ne earum radices fabricam formæ corrumpant. Codex Justinian. lib. XI, tit. XLII, §. 1.

au nord, ainsi que dans les anciennes, qui jusqu'alors n'en avoient eu que des aqueducs; car les nouvelles eaux des pompes donnèrent lieu à une opération fort utile, & à laquelle on n'avoit point pensé jusqu'alors: ce fut, en travaillant aux nouvelles conduites, de faire en sorte que les eaux des aqueducs & des pompes pussent être menées par les mêmes tuyaux, les unes au défaut des autres, dans les fontaines qui en avoient besoin, lorsqu'on travailloit aux aqueducs dont elles tiroient originairement leurs eaux: cette communication réciproque se fait par le moyen des soupapes & des robinets qu'on a mis à quelques fontaines (e).

L'augmentation de près de soixante pouces d'eau que les pompes du pont Notre-Dame élevoient en 1673, jointe à environ quarante pouces que la Ville tiroit des trois aqueducs, la mit en état de construire quatorze nouvelles fontaines dans les quartiers qui n'en avoient pas encore, & d'augmenter les eaux de celles qui étoient déjà construites, sans parler d'un grand nombre de concessions à différens particuliers. Je n'entrerai pas dans le détail de toutes ces fontaines, je dirai seulement qu'il y en avoit trente-huit en 1676; depuis cette année la machine des pompes ayant été perfectionnée, elle a produit cent cinquante pouces d'eau; la portion des eaux d'Arcueil, qui revient à la Ville, n'a guère passé vingt ou vingt-un pouces; car, excepté l'année 1689, qu'on trouva dans cet aqueduc cent vingt-huit pouces; ce qui revient presque à la quantité d'eau qui y couloit du temps des Romains, il n'a fourni, année commune, qu'environ quatre-vingt-cinq ou quatre-vingt-six pouces, dont la Ville n'a que le quart; l'aqueduc

(e) Cette communication réciproque de différentes eaux, absolument nécessaire, n'avoit point échappé à l'attention des Romains, car lorsque les réparations du pont du Tibre interceptoient le transport des eaux dans les fontaines situées de l'un ou de l'autre côté de ce fleuve, on y suppléoit par d'autres eaux: c'étoit pour le même usage

que la plupart des réservoirs étoient accompagnés de deux fontaines publiques, où se rendoient des eaux de sources différentes. *Plerique*, dit Frontin, *binos salientes diversarum aquarum acceperunt, ut si casus alterutram impedisset, alterâ sufficiente, non destitueretur usus*. Lib. II, de *Aquæductibus*, p. 245.

du Pré-Saint-Gervais n'en donne communément que quinze ou seize pouces, & celui de Belleville huit ou neuf; ce qui fait environ deux cents pouces dont la Ville peut actuellement disposer pour quarante fontaines publiques & pour trente-six regards dispersés dans tous les quartiers de cette grande ville, d'où les communautés, les collèges, les hôtels & une infinité de maisons particulières tirent leurs eaux. Si je compte deux cents pouces d'eau, quoique j'aie averti au commencement de ce Mémoire que les eaux de Belleville avoient été retranchées pour servir à nettoyer le nouvel égout, c'est que ce retranchement ne dure qu'autant de temps qu'il est nécessaire pour remplir le réservoir de cet égout, & dans cet intervalle, les fontaines qui recevoient des eaux de Belleville, reçoivent celles de la rivière.

On a supputé en 1738, que les pompes du pont Notre-Dame, qui font seules l'aisance & la richesse d'une aussi grande ville que Paris, donnoient environ huit mille muids d'eau par jour; ainsi, en supposant que les trois aqueducs en fournissent, année commune, cinquante pouces, leur produit journalier doit être de deux mille six cents soixante-six muids & quelque chose de plus, par conséquent le total des eaux fluantes chaque jour sera de dix mille six cents soixante-six muids pour la Ville; si l'on ajoute à cette quantité, celle que le Roi retire des eaux d'Arcueil & de la pompe de la Samaritaine, qui peuvent monter à cent pouces, l'on sera en état de comparer la disette de la ville de Paris, lorsqu'elle étoit réduite aux seuls aqueducs du Pré-Saint-Gervais & de Belleville, avec l'abondance dont elle jouit aujourd'hui: mais que cette abondance paroît médiocre, lorsqu'on la compare à cette magnificence Romaine dont parle Pline, & dont on peut voir le détail dans le Traité des aqueducs de Frontin, qui présidoit à la police des eaux de Rome sous l'empire de Trajan. Ce n'étoient point de foibles ruisseaux comme les nôtres que les aqueducs amenoient dans la ville de Rome; c'étoient, pour ainsi dire, des fleuves entiers: outre les eaux de sources, on fait qu'on faisoit couler les eaux du fleuve *Anion*, aujourd'hui le Tévérone,

soit prises vers sa source, soit un peu au-dessus de son embouchure dans le Tibre, selon les différens lieux de la ville où l'on vouloit les faire couler; car il y avoit des fontaines sur le Capitole & sur les autres montagnes qui étoient renfermées dans l'enceinte de Rome. Les détails que nous ont laissé Vitruve, Pline & Frontin sur toutes ces eaux, sur la police qu'on observoit pour leur distribution, sur les travaux immenses qu'il avoit fallu faire pour leurs conduites, tant dans la campagne que dans Rome; ces détails, dis-je, nous surprennent; mais rien ne coûtoit à ce peuple, lorsqu'il s'agissoit de la construction d'ouvrages qui pouvoient contribuer au bien public, & dont la magnificence accompagnoit toujours la solidité. Pour en donner une idée, il suffit de rappeler ce que Pline rapporte des travaux d'Agrippa pour la distribution des eaux dans la ville de Rome pendant une seule année.

« Agrippa, dit-il, pendant son édilité, ayant ajouté l'eau vierge à celles qui étoient à Rome, il les fit couler par plusieurs tuyaux « dans tous les quartiers; il fit creuser sept cents lacs ou réservoirs, construire cent cinq fontaines & cent trente châteaux « ou regards, dont la plupart étoient décorés d'ornemens magnifiques; on y comptoit trois cents statues d'airain ou de marbre, « & quatre cents colonnes de marbre: » *eaque omnia*, ajoute Pline, *annuo spatio*. Nos fontaines publiques ne se font point remarquer par cet appareil de magnificence; car, à l'exception de la superbe structure de la fontaine de la rue de Grenelle, construite en 1739, sous la cinquième Prevôté de M. Turgot, & de l'élégance des figures qui accompagnent celle des Innocens, toutes les autres sont d'une simplicité qui les confondroit avec les bâtimens qui les environnent, si le bruit de ceux qui puisent de l'eau n'avertissoit qu'elles existent; on n'a eu égard qu'à leur utilité, & non à leur décoration: mais revenons aux Romains.

Agrippa, qui vouloit que le peuple se ressouvînt de son édilité, lui accorda l'entrée gratuite dans cent soixante-dix bains publics; le nombre de ces bains, du temps de Pline, étoit augmenté à l'infini: *quæ nunc Romæ ad infinitum auxere*

Lib. xxxvi,

« 15.

numierum. Ils avoient leur eau particulière, & ce n'étoit pas celle qui étoit la meilleure à boire ; les Romains n'avoient garde de prodiguer celle-ci aux bains, aux naumachies, aux canaux du cirque, aux viviers & aux bassins qui ne servoient qu'à l'embellissement & à la décoration des maisons. Toutes ces pièces d'eau avoient des sources destinées à les remplir. C'est donc avec raison que Pline, après avoir parlé de cette partie de la magnificence des Romains, en conclut qu'on est obligé d'avouer qu'il n'y avoit rien de si admirable dans toute la terre ; & que Frontin ne daigne pas seulement comparer les pyramides d'Égypte & tous ces ouvrages inutiles tant vantés par les Grecs, aux bâtimens, aux arcs construits les uns sur les autres, à ces montagnes creusées pour donner passage aux eaux nécessaires aux habitans de la ville de Rome, dont quelques-unes y venoient de quinze ou seize lieues.

Il s'en faut beaucoup, comme je l'ai dit en commençant ce Mémoire, que notre magnificence & nos travaux pour amener des eaux dans Paris, égalent ce que les Romains ont fait ; nous les avons imités en petit : mais aussi il faut considérer que l'étendue du sol de Paris & le nombre de ses habitans, ne sont nullement comparables à la grandeur de Rome, & à ce peuple immense qu'elle renfermoit dans son enceinte : de plus, nos mœurs & nos usages sont différens ; en amenant dans Paris des eaux de sources, ou en élevant celles de la rivière par le moyen des pompes, on n'a songé qu'à procurer à ses habitans une boisson salubre. S'il y a quelques maisons dont les jardins soient décorés de bassins, elles sont en petit nombre, & ces bassins ne sont remplis que du superflu d'une eau destinée à d'autres usages plus nécessaires. Nous n'avons point de bains publics, qui étoient en si grand nombre à Rome, & qu'on trouvoit dispersés dans tous ses quartiers ; nous n'avons point de naumachies, c'est-à-dire de ces réservoirs immenses qu'on remplissoit d'eau lorsqu'on vouloit donner au peuple le spectacle d'un combat naval au milieu de cette ville ; du temps de Trajan on comptoit cinq cents quatre-vingt-onze lacs ou viviers auxquels on avoit destiné treize cents trente-cinq pouces

(*quinaria*)

(*quinaria*) d'eau (a). Agrippa ayant entrepris de nettoyer les égouts de Rome, fit construire sept canaux qui y conduisoient des volumes d'eau si considérables, que Pline leur donne le nom de fleuves; leur impétuosité & leur rencontre en sens contraire avec les eaux du Tibre qu'on y faisoit entrer quelquefois, formoient des torrens qui entraînoient les immondices & les décombres qui s'y rencontroient, sans que les secousses violentes de ces eaux endommageassent un édifice qui subsistoit depuis huit cents ans. Sa largeur & son exhaussement étoient tels qu'un chariot chargé de foin pouvoit y passer à l'aise, *ut vehem fœni largè onustam transmitteret.*

Frontin, de
Aquaduct. l. II,
p. 245.

Lib. XXXVI,
c. 15.

Si l'on fait maintenant réflexion à tous les différens usages que les Romains faisoient de leurs eaux, on ne sera pas surpris qu'ils aient fait tant de dépenses pour les amener dans leur ville, où elles ne contribuoient pas seulement à leur boisson, mais encore à leurs plaisirs & à la salubrité de l'air; en un mot, ils avoient du superflu, & nous nous sommes bornés au simple nécessaire; je mets au rang de nos nécessités l'écoulement des eaux de Belleville dans le grand égout, dont l'inféction éloignoit autrefois de ses bords les habitans qui auroient voulu y construire des maisons: il étoit réservé à M. Turgot d'entreprendre un ouvrage digne des Romains, & qui seul peut immortaliser ses Prevôtés, sans parler des embellissemens dont il a orné la capitale, & que nous admirons aujourd'hui. La magnificence & le bon goût qui ont éclaté dans les fêtes qu'il a données au public, ont reçu les applaudissemens qui leur étoient dûs; mais il étoit trop judicieux pour n'être pas persuadé que c'est par des monumens subsistans & utiles, que le nom des grands hommes passe à la postérité; on doit mettre, sans contredit, au rang de ces monumens la construction du grand égout, dont il a rendu le voisinage praticable. Avant lui ce n'étoit qu'une simple tranchée, creusée dans des marais,

(f) Je traduis le mot *quinaria* par pouces: on appeloit ainsi, d'après Vitruve, un tuyau rond formé par une lame de plomb de cinq doigts de largeur: *ab eo quod plumbea la-*

mina quinque digitorum latitudinem habens circumacta in rotundum, hunc fistulæ modulum efficiat. Frontin, page 230.

sans aucune maçonnerie, ni pavé au fond, ce qui avoit beaucoup contribué à son encombrement, à lui faire perdre sa pente, & à faire regonfler même les eaux dans Paris, de sorte qu'en 1715 on fut obligé de détourner les égouts de la vieille rue du Temple & de S.^t Louis, & de les faire passer dans les fossés de la ville, pour couler dans la rivière au bastion de l'Arsenal, parce qu'ils ne pouvoient plus avoir d'écoulement dans le grand égout. On conçoit aisément les dangereux effets que pouvoient produire ces eaux sales & croupies mêlées avec celles de la Seine, dont le canal devenoit noir dans la moitié de sa largeur, sur-tout dans des temps d'orages; ce furent ces dangers qui firent prendre la résolution, en 1737, de construire un nouvel égout, qui a trois mille cent six toises de longueur, depuis le bout de la rue du Calvaire, près des remparts, jusqu'à la Savonnerie, où il se rend dans la rivière: il est construit en maçonnerie dans toute sa longueur, avec des dalles de pierre en canivaux au fond, & des murs des deux côtés de quatre à cinq pieds de haut, dont les couronnemens servent de banquettes pour marcher le long de l'égout, & pour en faciliter le nettoiemment lorsqu'on y fait couler l'eau de l'aqueduc de Belleville, qu'on a retranchée des fontaines de Paris, auxquelles on a substitué de l'eau de rivière, comme je l'ai déjà dit. L'eau de Belleville vient donc maintenant se rendre dans le réservoir qui est à la tête du grand égout, & qui contient vingt-deux mille cent douze muids d'eau; & comme l'eau de Belleville n'auroit pas été suffisante pour fournir la quantité d'eau nécessaire pour laver & rafraîchir l'égout, l'on y a suppléé en creusant un puits qui a douze pieds de diamètre, & dont les sources abondantes produisent dix-sept pieds d'eau de profondeur: c'est de ce puits qu'on tire, par le moyen de six corps de pompes aspirantes & refoulantes, l'eau qui, avec celle de l'aqueduc de Belleville, sert à remplir le réservoir.

On est à présent en état de comparer l'état présent des eaux qui coulent dans les fontaines de Paris, pour l'usage de ses habitans, avec la médiocrité de celles qu'ils avoient autrefois; les Romains furent les premiers à les y amener, par le moyen de

l'ancien aqueduc d'Arcueil: cet aqueduc subsista jusqu'au règne de Charles le Chauve, qu'il fut détruit par les Normands. Depuis ce temps il ne paroît pas que les Parisiens aient eu des eaux de source jusqu'au règne de Philippe Auguste; car avant lui il n'est fait aucune mention des eaux du Pré-Saint-Gervais & de Belleville: ces eaux suffirent, pendant quatre cents ans, pour l'usage des maisons situées dans les quartiers appelés la Ville, au nord de la Seine; & pendant tout ce temps, la Cité & l'Université furent sans fontaines. La première qu'on vit dans la Cité, est celle qui fut construite sur l'emplacement de la maison de Jean Châtel, en 1606, & toutes celles de l'Université sont postérieures à l'an 1624, année de la construction du nouvel aqueduc d'Arcueil; depuis ce temps les eaux de la rivière, élevées par les pompes de la Samaritaine & du pont Notre-Dame, ont encore contribué à l'augmentation des eaux de Paris.



M É M O I R E
SUR L'ORIGINE DE LAURE,
CÉLÉBRÉE PAR PÉTRARQUE.

Par M. MÉNARD.

Lu le 7 Mars
1758.

*Mém. de l'Ac.
des Inscr. t. XV,
p. 750 & suiv.
& tome XVII,
p. 760 & suiv.*

IL est surprenant que dans le grand nombre d'écrivains qui ont travaillé sur la vie de Pétrarque, il ne s'en trouve aucun qui nous donne une connoissance certaine de l'origine & de l'extraction de Laure, cette beauté que Pétrarque célébra avec tant de délicatesse dans ses poésies Italiennes : ce qu'ils en ont dit est rempli de contradictions. Il sembloit qu'on devoit trouver ce point éclairci dans la vie de Pétrarque qu'a donnée M. de la Bastie, & qui se lit dans nos Mémoires; on avoit lieu de l'espérer de ce savant Académicien, homme d'esprit & de goût, critique judicieux, de plus né & habitué dans le pays qui avoit vû naître la célèbre héroïne de Pétrarque, & par-là beaucoup plus à portée qu'un autre de nous développer les obscurités qui nous cachotent son origine : cependant M. de la Bastie nous a laissés dans l'indécision; on ne voit pas du moins qu'il ait pris là-dessus aucun parti. J'ai cru que ce point intéressant méritoit d'être discuté : si l'on s'est attaché à perpétuer le souvenir d'un Poète qui a contribué, par la beauté de ses Sonnets & de ses Odes, à perfectionner la langue Italienne, il est juste aussi de faire connoître celle qui en fut l'objet, & à laquelle il est, en quelque façon, redevable de toute sa célébrité : les monumens du temps conciliés avec les propres écrits de Pétrarque, seront mes garants & mes guides.

*Vellutello, ori-
gin. di Madon.
Laura.*

Alexandre Vellutello, qui a recherché l'origine de Laure, la fait fille de Henri Chiabaud ou Chabaud, seigneur de Cabrières, & fixe sa naissance au 4 de juin de l'an 1314; il dit avoir vérifié ce fait dans deux registres de baptêmes du lieu de Cabrières, où il fit un voyage exprès pour s'en instruire

par lui-même; registres qui, selon lui, alloient depuis l'an 1308 jusqu'en 1384: comme il trouva, sous la date que j'ai rapportée, le nom d'une Laure, fille du seigneur de Cabrières, il ne fit pas difficulté de la prendre pour cette Laure que Pétrarque aima dans la suite.

Cette découverte ne trouva de croyance que dans un petit nombre d'écrivains; je ne connois du moins que Jean-André Gesualdo, Jean-Maria Crescimbeni, & Muratori, commentateurs ou historiens de Pétrarque, qui en aient été partisans: en effet, elle répugne évidemment à la vérité, & même à la vraisemblance. On peut assurer avec fondement que ces prétendus registres n'ont jamais existé; il est certain que dans le *xiv.*^e siècle on n'en connoissoit pas l'usage, même pour les grandes villes, & moins encore pour les petits lieux, du moins dans le comté Venaissin, où Cabrières est situé, ainsi que dans la plupart des provinces méridionales de la France. Mais qui plus est, quand on auroit tenu de pareils registres à Cabrières dans le temps de la naissance de Laure Chabaud, ils n'existeroient certainement plus lorsque Vellutello vint en faire la recherche, ce qui fut près de deux siècles après; que de ravages, que d'hostilités intestines n'essuya pas toute la contrée dans cet intervalle? ravages qui désolèrent le pays, & entraînèrent à la fois la destruction de ses habitans, & la dissipation des archives & des manuscrits. Cette dévastation particulière, l'impossibilité même de l'existence des registres de Cabrières au temps de Vellutello, sont formellement attestées par un auteur bien instruit de l'histoire du pays, je parle du célèbre Joseph-Marie Suarez, évêque de Vaison (a).

Au surplus je ne contesterai pas l'existence d'un Chiabaud

(a) *Itaque perdifficile, inò ferè impossibile censeo servata tamdiu fuisse acta natalium a Parocho, cum præsertim lues illa funestissima, quæ penè totum terrarum orbem exhaustit, & codices ac volumina regestaque pessumdedit & abolevit, parum abfuit, universa, crudeliùs & immanius hac in regione grassata sit anno*

1348, totque sint infecutæ pestilentes, tot bella, tot incendia ingruerint, tantisque casibus exagitata sint hæc oppida, ut suspicer merito, vel fucum factum Vellutello, peregrino homini, ab aliquo indigenâ, vel ab ipso posteris. Suarez, epist. ad Jac. Phil. Thomass. episc. Emon.

*Mém. de l'Ac.
des Inscr. t. XV,
p. 766 & suiv.*

*M. Pithon-cour,
hist. de la Nobl.
du com. Venaiss.
t. III, p. 202.*

Ibid. p. 163.

ou Chabaud, seigneur de Cabrières, comme a fait M. de la Bastie, qui prenant le nom de famille de ce seigneur pour un nom défiguré, cherche à le rétablir par celui de Baux; qui de-là fait de vains efforts pour déterrer quel village étoit celui de Cabrières; qui conjecture enfin que Vellutello a voulu parler d'un seigneur de la maison de Baux, dans laquelle étoit alors cette terre, située au-dessus de Vaison, dans le diocèse de S.^t Paul-trois-Châteaux. L'historien de la noblesse du comté Venaissin nous assure qu'il y avoit une famille du nom de Chabaud établie dans cette province au XIV.^e siècle, & qu'elle possédoit la terre de Cabrières, non point celle que désigne M. de la Bastie, mais le village de ce nom, situé au diocèse de Cavaillon, près de la fontaine de Vaucluse.

Remarquons cependant que cet historien, sur le seul témoignage de Vellutello, place une Laure de Sade, qu'il fait fille de Hugues & de Raimonde Garnier, dans la filiation de la maison de Sade; il suppose que cette Laure épousa Henri Chabaud, seigneur de Cabrières; & que de ce mariage naquit Louise Chabaud, dame de Cabrières, qui fut mariée avec Louis de Montjoie. Tout ceci ne fait que jeter une plus grande confusion sur le sentiment que je réfute; on vient de voir d'ailleurs ce qu'il faut penser de ce qu'a rapporté Vellutello.

D'autres estiment que Laure, aimée de Pétrarque, étoit de la maison de Sade, mais une autre Laure très-différente de celle dont je viens de parler, puisqu'ils prétendent qu'elle ne fut jamais mariée: cette opinion est la plus générale dans le pays, suivie même par différens auteurs, tels que Jean Nostradamus, dans ses vies des Troubadours; César Nostradamus, dans sa chronique de Provence; Vasquin Philleul, chanoine d'Avignon, qui a donné une traduction en vers françois des poésies de Pétrarque; Joseph-Marie Suarez, évêque de Vaison, dans une lettre latine sur ce sujet adressée à Jacques-Philippe Thomasini, évêque d'Émona; auxquels on pourroit encore ajouter M. de la Bastie, qui l'appelle une tradition généralement reçue.

Il n'y a jamais eu de Laure dans la maison de Sade qui soit restée fille: nous n'en connoissons du moins aucune, dans toute

la succession généalogique de cette famille, continuée pendant plus de quatre siècles, & constatée par les titres les plus authentiques. Je fais néanmoins que l'historien de la noblesse du comté Venaissin croit retrouver la Laure de Pétrarque dans une Laure, fille de Paul de Sade & d'Augière le Blanc, qu'il dit ne s'être jamais mariée, & dont Paul, son père, fit mention dans son testament du 19 de mai 1345; mais cet auteur se trompe, il prend ici pour une Laure de Sade celle qui n'étoit que la belle-fille de ce Paul de Sade, de laquelle je vais bientôt parler, qui portoit le nom de Laure, & qui étoit très-différente.

*M. Pichon-courte,
hist. de la Nobl.
du com. Venaiss.
t. III, p. 168.*

Ce n'est donc point une fille de la maison de Sade qu'il faut reconnoître pour Laure célébrée par Pétrarque: c'est une Laure entrée dans cette famille par son mariage avec un Sade: développons & établissons ce que j'avance ici. Audibert de Noves, *de Novis*, chevalier du comté Venaissin, eut, entre autres enfans, une fille appelée Laure, qui fut accordée en mariage, le 16 de janvier de l'an 1325 (1326), avec Hugues de Sade, un des principaux seigneurs d'Avignon, fils de Paul de Sade; c'est-là cette Laure dont nous cherchons à fixer l'origine: une infinité de circonstances concourent à le prouver.

*Archiv. de la
maison de Sade.*

Il faut d'abord observer que le temps de la naissance de cette fille est conforme à l'âge que lui donne Pétrarque. Agée de quelques années de moins que lui, elle a dû venir au monde vers l'an 1308; elle avoit par conséquent dix-sept à dix-huit ans lorsqu'elle se maria.

Pétrarque la fait naître en un petit lieu, qu'il ne nomme pas à la vérité, mais qui, par l'idée de médiocrité qu'en donne ce Poète, répond très-bien à celui de Noves où Laure pouvoit avoir pris naissance; *et hor d'un picciol borgo un sol n'ha dato*; sa famille y étoit établie: ce lieu de Noves est situé sur la gauche de la Durance, & fort près de cette rivière; il est du diocèse d'Avignon, mais en Provence, & de la viguerie de Tarascon.

*Pétrarque;
pari. 1, son. 37:
et Triomph. du
mort. c. 2, vers.
163.*

Je sais que Vasquin Philleuf, & l'évêque Suarez, après lui, prétendent, sur cette médiocrité de lieu indiquée par Pétrarque,

que Laure naquit dans un des faubourgs de la ville d'Avignon, alors bien moins considérable & d'une moindre étendue qu'elle n'est aujourd'hui. Il peut se faire, après tout, que Laure de Noves fût effectivement née dans un faubourg d'Avignon; & ce qui semble le persuader, c'est que, dans une épitaphe que fit Pétrarque pour elle, & que je rapporterai bientôt, il la fait naître & mourir dans un bourg d'Avignon: *in borgo d'Avignone nacque é mori*. Philleul & Suarez vont plus loin; rapportant tout au système qui suppose Laure issue de la maison de Sade, ils la font naître précisément dans un quartier d'Avignon qui portoit alors le nom de cette famille *de Sadone*; quartier dont le Rhône & la Sorgue formoient une espèce d'île séparée du reste de la ville, & qui est maintenant celui de l'église collégiale de la Magdeleine: mais cette idée n'a pas plus de fondement que celle de l'origine de Laure; qu'on fait sortir de la maison de Sade, & tombe par conséquent d'elle-même. Laure peut être née dans l'un des anciens faubourgs d'Avignon, où ses parens pouvoient fort bien avoir une maison pour y passer une bonne partie de l'année, & le reste dans leur terre de Noves; mais vouloir déterminer dans quel faubourg, c'est chercher à fixer les plus grandes incertitudes. Quoi qu'il en soit, le lieu de la naissance de Laure est un point fort indifférent à celui que je discute, soit qu'on veuille la supposer à Noves, soit qu'on la fixe dans un des faubourgs d'Avignon.

Pétrarque parlant ensuite de l'extraction de Laure, dit qu'elle étoit issue de parens distingués; *nobil sangue*, dit-il ^a en un endroit; *sanguine nota vetusto*, dit-il ^b ailleurs. Ceci convient parfaitement à Laure de Noves: sur quoi je ferai observer que la famille de Noves étoit très-ancienne, & connue dès le XII.^e siècle. Pons de Noves se trouva présent avec Barral de Baux, vicomte de Marseille, & plusieurs seigneurs Provençaux, à la concession des franchises du monastère de la Celle près de Brignolles, qui fut faite en 1189 par Alfonse II comte de Provence. On voit aussi la même année un Audibert de Noves, juge d'Avignon, lequel fut encore juge & chancelier du

^a *Pétrarque, part. 1, son. 178.*

^b *Epist. ad. Jac.*

Colonna, episc. Lombardien.

Histoire de la Nobl. du comt. Venais. t. 111, p. 173.

Ibid. & p. 174.

du comté Venaissin pour le comte de Toulouse, en 1201 & 1221. Ce n'est pas tout : le propre contrat de mariage de Laure de Noves ne nous présente que des idées d'une noble extraction ; on y donne à Audibert de Noves son père, la qualité de chevalier, *miles* ; & à Jean de Noves son frère, celle de damoiseau, *domicellus*. Personne n'ignore que c'étoient-là les gradations ordinaires dans les familles d'une noblesse avérée.

Considérons encore que les facultés de cette famille ne répondoient pas moins à l'idée de noblesse que nous en donne Pétrarque. Je vois dans le même contrat de mariage de Laure de Noves, qu'on lui constitue en dot la somme de six mille tournois d'argent du roi de France, marqués à un *O* rond, qui lui avoit été léguée par son père : somme très-considérable pour le temps. Il n'est pas, jusqu'aux habits nuptiaux, qui ne répondent à l'état d'une famille noble & aisée. On lui donne un habit verd complet, un autre d'écarlate, avec une fourrure blanche & grise, & autres ornemens & assortimens convenables ; on lui donne enfin une chaîne ou ceinture d'argent & un lit de plumes.

Au reste, s'il étoit permis d'ajouter à ces preuves du mariage de Laure, qu'on a cru jusqu'ici être restée fille, un nouveau degré de certitude, je dirois, & cette observation, je la dois à M. l'abbé de Sade, de la même maison que le mari de cette illustre dame, & de qui nous aurons bientôt une savante vie de Pétrarque ; je dirois que Pétrarque lui-même nous en a laissé un témoignage invincible dans ses entretiens sur le mépris du monde, où il introduit S.^t Augustin pour interlocuteur. Il y est dit expressément que Laure avoit une santé affoiblie, & que son corps étoit épuisé par la maladie & par ses fréquens enfantemens : *Morbo & crebris partibus corpus exhaustum*. Le mot *partibus*, de ce passage, qui est en abrégé dans les manuscrits, & ainsi exprimé, *ptibus*, comme l'a le premier remarqué M. l'abbé de Sade, dans ceux de la bibliothèque du Roi, & comme j'en ai moi-même été pleinement convaincu par l'examen que nous en avons fait ensemble ; ce mot,

*Petrarch. de cons.
tempu mundi,
dialog. 3.*

dis-je, avoit mal-à-propos été interprété par celui de *perturbationibus*, qui se rapporteroit à des chagrins & à des troubles de l'ame, & on l'a imprimé de même dans toutes les éditions de Pétrarque : mauvaise explication, qui a laissé jusqu'ici dans l'oubli une preuve du mariage de Laure.

Suivons les autres circonstances de la vie de cette illustre dame, & voyons si elles se rapportent avec celles de la maîtresse de Pétrarque, telles qu'il les a lui-même mentionnées dans ses vers. On vient de voir que Laure fut mariée avec Hugues de Sade en 1326; dès-lors elle quitta sans doute la terre de Noves, & habita depuis & constamment à Avignon, où étoit fixée la résidence de son mari. Pétrarque, qui a eu soin d'instruire la postérité du premier instant où son amour prit naissance, nous apprend en différens endroits, que ce fut le 6 d'avril de l'an 1327, qu'il vit Laure, pour la première fois, dans l'église de S.^{te} Claire d'Avignon, & qu'il en devint aussitôt amoureux. Cela est très-conforme à l'époque du changement d'habitation de Laure, fixée en cette ville-là depuis son mariage.

*Petræ, part. I.
son. 47 & 175,
& Triomph. di
mort. cap. 1.*

*Mém. de l'Ac.
des Inscr. t. XV,
p. 766 & suiv.*

M. de la Bastie a avancé que ce fut à la campagne que Pétrarque rencontra Laure pour la première fois, & cela d'après quelques passages de ce Poète, dans lesquels il insinue qu'il rencontra cette beauté sur les bords d'une rivière où il se promenoit tout seul. Mais ne faut-il pas reconnoître dans ces passages les licences poétiques? Pétrarque se promenoit sans doute sur les rives de la Sorgue, qui étoit le chemin que Laure avoit à prendre pour arriver de sa maison à l'église de S.^{te} Claire; & ce fut-là qu'il la rencontra pour la première fois: de-là ces rives fleuries, cette herbe, ce gazon, qui entrent dans son récit.

A cette réponse, joignons un témoignage plus fort & plus précis: c'est Pétrarque lui-même qui me le fournit. On conserve dans la bibliothèque Ambrosienne de Milan, un Virgile manuscrit, qui est sorti de la bibliothèque publique de Pavie, & qui avoit autrefois appartenu à Pétrarque, sur lequel est une note écrite de sa propre main, qui porte expressément que ce fut

dans l'église de S.^{te} Claire qu'il vit, pour la première fois, la belle Laure; note qu'il écrivit à l'occasion de la mort de cette dame, & qui rappelle en deux mots la naissance, les succès & la fin de ses amours. Vellutello, Gesualdo, le Tassoni, & après eux M. de la Bastie, rejettent cette note, parce qu'ils la disent écrite après coup; mais nous leur opposerons, pour en établir l'authenticité, un manuscrit de la bibliothèque du Roi, qui contient les poésies Toscanes de Pétrarque, & à la fin duquel est transcrite la note dont je parle ici, comme fidèlement copiée sur le Virgile de Pétrarque, gardé alors dans la bibliothèque de Pavie; je la joins ici (b), pour qu'on puisse encore mieux en juger. Ce manuscrit, que M. l'abbé Sallier a eu la bonté de me communiquer, est de la fin du xiv.^e siècle ou du commencement du xv.^e, & par conséquent très-voisin du temps où Pétrarque vivoit, & où l'on étoit fort en état de reconnoître, par la véritable écriture, la fidélité de la note. Il fut envoyé de Venise au célèbre Grollier de Lyon, par le Libraire Jean-François Asolano, ainsi que nous l'apprend une autre note écrite en Italien sur le premier feuillet qui lui sert de contre-page.

(b) *Memorabilia quedam de Laurâ, manu propriâ Francisci Petrarce scriptâ in quodam codice Virgilii in Papiensi Bibliothecâ reperta.* Copié sur un manuscrit de la bibliothèque du Roi, coté n.^o 7771, dans les derniers feuillets.

Laura, propriis virtutibus illustris, & meis longum celebrata carminibus, primum oculis meis apparuit sub primùm adulescentie mee tempus, anno Domini M. CCC. XXVII, die VI mensis aprilis, in Ecclesia sancte Clare Avinionis, horâ matutinâ. Et in eadem civitate, eodem mense aprilis, eodem die sexto, eâdem horâ primâ, anno autem M. CCC. XLVIII, ab hac luce lux illa subtrahita est, cum ego fortè Verone essem; heu! sati mei nefcius.

Rumor autem infelix per litteras Ludovici mei me Parme reperit anno

eodem, mense maii, die decimo nono, mand. Corpus illud castissimum ac pulcherrimum in loco fratrum Minorum repositum est ipsâ die mortis, ad vesperam.

Animam quidem ejus, ut de Africano ait Seneca, in cælum unde erat rediisse mihi persuadeo.

Hec autem ad acerbam rei memoriam, amarâ quâdam dulcedine scribere visum est: hoc potissimum loco qui sepe sub oculis meis redit, ut scilicet nihil esse debere quod amplius mihi placeat in hac virâ, & effracto majori laqueo tempus esse de Babilone fugiendi, crebrâ horum inspectione, ac fugacissime etatis estimatione communear. Quod præviâ Dei gratiâ facile erit, præteriti temporis curas supervacuas, spes inanes, & inexpectatos exitus acriter ac viriliter cogitanti.

La beauté de Laure répondoit aussi très-bien à tout ce qu'en dit Pétrarque dans ses vers ; je fais qu'on a quelques portraits d'elle qui véritablement ne justifieroient pas cette idée ; mais j'en juge par celui qu'on a mis à la tête de la nouvelle édition des Œuvres de ce Poète, commentées par Louis Castelvetro, imprimées à Venise en 1756, gravé d'après l'original de Gentile Bellini, qui est entre les mains des seigneurs Nani à Venise. Je vois, par ce portrait, que Laure avoit le visage rond, les yeux à fleur de tête, la bouche petite, les sourcils très-bien faits, & le nez dans une agréable proportion, avec beaucoup de douceur & de modestie répandues sur son visage. Pétrarque nous apprend d'ailleurs qu'elle avoit les cheveux blonds, la peau très-blanche, & qu'elle étoit d'une taille & d'un port remplis de majesté.

Jean Nostrad.
vies des Troubad.
p. 115.

César Nostrad.
hist. de Provence,
part. 111, page
364.

Hansfrid. hist.
de Prov. p. 106
& suiv.

Laure de Noves ne fut pas moins recommandable par la délicatesse de son esprit que par les charmes de sa beauté : aussi ce fut-là le double lien qui forma l'esclavage & la passion de Pétrarque. Nous ferions tort à ce Poète, Philosophe tout ensemble, & le plus beau génie de son siècle, si nous le supposions épris d'un amour aussi fort & aussi éperdu que le sien, & qui n'auroit pas eu ces deux objets pour principe. Quoi qu'il en soit, c'étoit alors le temps où il venoit de se former en Provence une cour de politesse, composée des dames du pays les plus distinguées autant par leur goût pour la poésie & pour la belle Littérature, que par leur naissance & leur rang. Ce seroit peu connoître nos histoires, que d'ignorer que cette assemblée portoit le nom de *Cour d'amour*, & qu'on y prononçoit des arrêts sur des différens élevés entre Amans ; arrêts qui ont servi de modèle à ceux que nous avons de Martial d'Auvergne, accompagnés d'un commentaire Latin très-savant & très-curieux de Benoît le Court, habile Jurisconsulte. Ce nouveau Tribunal qui fit alors tant de bruit dans le monde, & dont la mémoire n'est pas encore perdue, tenoit ses principales assises à Romanil, château du diocèse d'Avignon, mais situé dans la viguerie de Tarascon, au midi de Noves, & au-delà de la Durance, lequel appartenoit à la maison de

Gantelmi, & entra dans celle de Sade par le mariage d'Étiennette Gantelmi avec Barthélemi de Sade. Cette Étiennette, élevée dans les Belles-Lettres, étoit elle-même de la Cour d'amour, & attira dans son château les assises de ce tribunal. Hugues de Sade, qui venoit d'épouser la belle Laure, étoit son neveu. Comme elle trouva dans cette nièce d'alliance un heureux génie & beaucoup de goût pour la Poésie, on juge bien qu'elle ne tarda pas à l'associer à une si brillante cour; elle donna même tous ses soins pour perfectionner ses riches & heureuses dispositions: c'est de l'une & de l'autre que Jean & César Nostradamus ont fait l'éloge, en adoptant toutefois l'erreur de la plupart des écrivains, qui supposent Laure issue des Sade. « Laure issue de l'illustre famille de Sade, dit le premier, dans ses vies des Troubadours, gentil-femme d'Avignon, si célébrée par François Pétrarque, & par d'autres poètes Provençaux, fleurissoit à Avignon en 1341; elle fut élevée aux bonnes Lettres par Phanette Gantelme, dame de Romanil, sa tante, noble & notable dame d'Avignon: elles romançoient l'une & l'autre promptement, continue-t-il, & en toutes sortes de poésies provençales; & tout ainsi qu'Étiennette, comtesse de Provence, & Alasia, vicomtesse d'Avignon, & autres dames Provençales, qui avoient brillé par leur savoir; de même, celles-ci furent en réputation dans tout le pays. Phanette Gantelme avoit beaucoup d'enthousiasme & de vivacité; elle & sa nièce Laure étoient de la cour d'amour d'Avignon. » César Nostradamus en fait un éloge encore plus détaillé; c'est sous l'année 1341. « Laurète, dit-il, fille de Paul, de l'illustre famille de Sade, chevalier très-honorable d'Avignon, tant célébrée par le divin poète Tusean, & par aucuns poètes Provençaux, fleurissoit de ce temps, aux louanges de laquelle tous ces excellens & sublimes esprits ont rendu leurs noms immortels & leur mémoire recommandable; car le nom de cette damoiselle a été tellement illustré par Pétrarque sous le nom de *Laure*, qu'il applique diversément, tantôt au vent doux que les Latins appellent *aura*, tantôt à l'arbre du laurier, qu'il semble qu'elle soit encore vivante, & qu'on la sente.

« Jean Nostradamus
vies des Troubadours
p. 115.

« Ess. Nostradamus
hist. de Prov.
« part. III, page
« 364.

» esmouvoir & trembler dans ses héroïques & inimitables sonnets.
 » Aussi fut-elle apprinse aux bonnes Lettres par la curiosité &
 » noble industrie de Phanette des Gantelmes, sa tante, dame de
 » Romanin, non loin de S.^t Remy, appartenant encore à ceux
 » de Sade; laquelle se tenant en Avignon de ce même temps,
 » estoit pareillement une fort illustre & notable dame; ces deux
 » gentils - femmes, continue notre historien, estoient douées
 » de beaucoup de qualités excellentes; car elles estoient humbles
 » en leur parler, sages & considérées en leurs actions, honnestes
 » en leur conversation, fleurissantes & accomplies en toutes
 » vertus, admirables en bonnes mœurs, de beauté très-élégante,
 » de port & maintien gracieux & modeste, & tant bien nourries,
 » que chacun estoit espris de leur amour; toutes deux roman-
 » soient promptement en toute sorte de rithme provençale, sui-
 » vant ce qu'en a écrit le Monge des Isles d'or, & selon leurs
 » propres œuvres, qui rendent un très-irréprochable tesmoignage
 » de leur doctrine & capacité. » On voit qu'il faut entendre,
 » par ce que disent ici ces deux écrivains, non point que cette
 » Laure fut la propre nièce d'Étiennette Gantelmi, mais sa nièce
 » d'alliance; au moyen de quoi tout se concilie & se rapporte
 » très-bien aux monumens. Au surplus celle que ces historiens
 » nomment Phanette, n'est autre qu'Étiennette; de *Stephaneta*
 » on a fait *Phaneta* & *Phanette*, ainsi que le pratiquent encore
 » les Italiens, parmi lesquels ces sortes de diminutifs sont extrê-
 » mement en usage.

De ces témoignages il résulte que Laure de Noves fut un
 des beaux génies de son temps, & qu'elle doit certainement avoir
 une place parmi les dames de la Cour d'amour; cependant
 M. de la Bastie ne peut pas se le persuader, parce que Pétrarque
 ne la loue pas sur ce talent, & qu'on ne trouve pas une seule pièce
 attribuée à Laure dans le grand nombre de poésies provençales
 que les recueils manuscrits nous ont conservés, tandis qu'on y
 en trouve tant des Poètes qui ont vécu avant elle, que de ses
 contemporains & de ceux qui sont venus depuis: mais ces
 raisons ne fournissent qu'une preuve négative, qui ne doit rien
 conclure en cette occasion. Laure aimoit la poésie, & elle

peut fort bien avoir fait des vers, quoiqu'elle ne nous en ait point transmis; en est-il resté de toutes celles qui formoient la Cour d'amour? Au surplus le témoignage des deux Nostradamus, que j'ai rapporté plus haut, détruit entièrement ce que soutient ici M. de la Bastie; ces deux écrivains de Provence ne disent-ils pas, en termes positifs, que Laure de Sade & sa tante *romançoient promptement, & en toutes sortes de poésies & rythmes provençales!* Je sais qu'il ne faut pas toujours faire fonds sur les récits de Jean Nostradamus, qui se trouvent souvent remplis de fables & d'anachronismes, qu'il puise dans des sources peu exactes; mais en cette occasion son témoignage doit avoir plus de poids, parce qu'il ne dit rien sur le talent de Laure pour les vers, & sur l'usage qu'elle en a fait, que d'après le témoignage d'un auteur à peu près contemporain, qui est le Monge des Isles d'or. M. de la Bastie ajoute que la Cour d'amour n'étoit formée que de femmes, & que Laure étant restée fille, ne pouvoit y avoir place; tout ce que j'ai dit ci-devant prouve le contraire; on a vu que Laure de Noves étoit mariée, & que par conséquent rien n'empêchoit qu'elle ne fût de la Cour d'amour.

Remarquons au surplus que cette étroite union, formée entre Laure & la dame de Romanil, venoit sans doute depuis l'enfance de la première; la terre de Romanil & celle de Noves étoient trop voisines pour n'avoir pas occasionné ces liens; je crois même qu'on peut, sans pousser trop loin la conjecture, se persuader que ce voisinage & cette union occasionnèrent le mariage de Laure avec le neveu de la dame de Romanil; & ceci répand un nouveau jour sur l'origine de cette célèbre beauté. On peut y joindre encore une autre circonstance; je remarque que dans le même temps florissoit un poète Provençal de la même famille que Laure, & qui pouvoit être son oncle ou son frère, appelé Ricard de Noves, chevalier, que César Nostradamus dit être de Noves même, au bord de la Durance, à deux lieues d'Avignon, & dont le roi Robert, comte de Provence, avoit les œuvres parmi celles des autres poètes Provençaux. N'est-il pas à présumer que le goût de la

*César Nostrad.
hist. de Provence,
part. III, page
379.*

poésie, cultivée avec tant de succès par Ricard de Noves & par notre Laure, qui avoit suivi ce goût à l'exemple & sur les invitations de ce chevalier, son parent, fut le premier germe de l'amitié établie entre Laure de Noves & Phanette Gantelmi?

Min. de l'Acad. des Inscriptions, t. XVII, p. 417 & suiv.

Les poésies de Pétrarque nous présentent par-tout des idées de campagne, de ruisseaux, de prairies, de vallons; de-là M. de la Bastie conclut que rien n'y ressemble à la ville d'Avignon; que Laure n'a pas passé sa vie à la ville, mais plutôt avec sa famille, dans le même village où elle étoit née & où elle mourut. Ce Savant ne nous dit rien néanmoins sur ce village, il n'a osé le déterminer. Vasquin Philleul, avant lui, avoit été plus hardi; ce traducteur de Pétrarque, qui ne paroît pas adopter le mariage de Laure avec le seigneur de Cabrières, & qui la suppose restée fille, après s'être fait un système particulier de sa résidence à Cabrières, près de Vaucluse, rapporte au village de ce nom toutes les descriptions de Pétrarque: mais je n'ai qu'une observation à faire pour renverser tout ce système; c'est que la terre de Cabrières dont il est ici question, n'a jamais été dans la maison de Sade; que cette terre appartenoit, du temps de notre Laure, à la maison de Chabaud; que de-là elle passa dans celle de Montjoie, & enfin dans celle d'Ancéfune, où elle est encore aujourd'hui.

Hist. de la Nobl. du comté Venaiss. t. III, p. 163 & 201.

Si nous nous arrêtons aux interprétations forcées qu'on veut donner à tous les différens endroits de Pétrarque qui peuvent présenter des idées de campagne, nous pourrions placer le séjour de Laure dans le lieu de Saumane, qui appartient à la maison de Sade: la position de cette terre favoriseroit aussi-bien le système de ces interprétations que celle de Cabrières; car Saumane est situé au nord de la fontaine de Vaucluse, & à trois cents toises, qui est à peu près un demi-quart de lieue, de la maison ou château de Pétrarque. Mais il se présente à cet égard une difficulté insurmontable; la terre de Saumane n'étoit point alors dans la maison de Sade; elle n'y est entrée que par le don qu'en fit le pape Nicolas V, en 1451, à Baudet, c'est-à-dire Raibaudet ou Raibaud de Sade II du nom, qui en prit possession le 14 de novembre de la même année.

Archiv. de la maison de Sade.

Ce

Ce n'est donc point à une terre ou campagne qu'il faut appliquer ce que dit Pétrarque du séjour & des rencontres de Laure, c'est à Avignon même que toutes ces descriptions se rapportent. Laure habitoit la maison de son mari, qui renfermoit un grand emplacement au-dessous du palais des Papes; emplacement qui est depuis devenu un quartier très-peuplé de cette ville, mais qui alors contenoit des jardins & des prairies, & qui portoit le nom de Sade. La proximité de la Sorgue, qui traverse Avignon & se jette dans le Rhône, où non loin de-là se jette aussi la Durance, fournit à Pétrarque toutes ces idées de campagne, de fleuves & de ruisseaux, qui jusqu'ici ont tant exercé ses Commentateurs. Cette maison qu'habitoit Laure se trouvoit d'ailleurs dominée par un rocher élevé & très-escarpé, sur lequel est placée l'église métropolitaine d'Avignon : c'étoit de ce rocher que Pétrarque alloit épier le moment où Laure se promenoit dans ses jardins; & ce sont ces heureux momens qu'il dépeint avec tant de délicatesse dans ses vers, & qui ont produit jusqu'à trois cents dix-huit sonnets & quatre-vingt-huit chansons, dont la variété, quoique toujours pour un seul & même objet, fait le plus grand éloge de la fécondité de génie de cet excellent Poète.

Qu'on ne nous dise pas que Pétrarque n'auroit point choisi la retraite de Vaucluse, si la présence de celle qui faisoit toute sa passion ne l'y eût attiré; cette objection ne peut avoir ici la moindre force: nous savons que ce poète n'eut d'autre vue, en se retirant à Vaucluse, que de jouir du repos & de la tranquillité, & de se consacrer tout entier à l'étude des Lettres. Personne n'ignore qu'Avignon étoit alors devenu le siège des Papes; Pétrarque y avoit passé dix années, dans le tumulte d'une ville livrée aux agitations & aux mouvemens inséparables des Cours des Souverains; dégoûté d'ailleurs de la Cour Romaine, contre laquelle il déclame en plusieurs endroits de ses ouvrages, il ne cherchoit qu'à se consoler dans cette solitude: ce n'est pas tout, il nous apprend expressément lui-même, dans quelques-unes de ses lettres, qu'il vouloit travailler à s'affranchir de la passion qui l'occupoit depuis si long-temps. Il y travailla néanmoins

*Petrarch. epist.
l. I, 6; & familière
l. VIII, 32*

Tome XXX,

, Eeeee

bien inutilement; son amour l'y suivit, & la solitude ne fit que l'enflammer davantage: ce fut en 1336 qu'il se retira dans cette espèce de désert. Il paroît bien, en effet, que Pétrarque ne s'étoit retiré à Vacluse que pour se livrer à l'étude; nous savons que dans cette paisible retraite il composa la plus grande partie de ses ouvrages: de ce nombre sont ses deux livres *de la vie solitaire*, son *Traité sur l'emploi du loisir dans la vie religieuse*, ses *Bucoliques*, en douze églogues, beaucoup de lettres, & une partie de ses poësies Toscanes.

*Petrarc. part. 1,
bellus. 2.*

Cependant Pétrarque, toujours livré à son amour pour la belle Laure, quittoit quelquefois son désert pour la venir voir à Avignon: ses vers roulent sans cesse sur ces fortunés momens; j'y vois, entr'autres choses, qu'il l'accompagna un jour jusqu'au port de la Durance, & ceci est à remarquer. A Noves il y a un port sur cette rivière, pour passer du comté Vénaisin dans la Provence; quoique Pétrarque ne nomme pas le lieu, on voit clairement que ce fut à ce port de Noves qu'il accompagna Laure: cette dame, issue de la famille de ce nom, alloit sans doute visiter ses parens dans leur château. Castelvetro, commentateur de Pétrarque, faute de connoissance des lieux, prend mal-à-propos ce voyage de Laure pour un voyage fait dans des pays lointains.

*Castelvetro. comment.
in rim. del
Petrarc. tom. 1,
part. 1, p. 40.*

*Mém. de l'Acad.
des Inscriptions,
t. XVII,
p. 419.*

Enfin M. de la Bastie, toujours sur le fondement de quelques vers de Pétrarque trop interprétés à la lettre, suppose que Laure est morte à la campagne dans le même village où elle est née, & nie par conséquent tout ce qui s'est dit de son tombeau placé dans l'église des Frères mineurs d'Avignon. Plusieurs raisons vont détruire cette idée; le témoignage de Pétrarque, sur ce point, est bien précis; nous le puisons encore dans la note manuscrite du Virgile de la bibliothèque Ambrosienne, dont j'ai parlé plus haut. Après avoir dit que Laure étoit morte en 1348 le 6 d'avril & le matin, qui étoient le même jour & la même heure où son amour avoit pris naissance, Pétrarque ajoute que son corps fut porté le soir même du jour de sa mort dans l'église des Frères mineurs. Mais nous avons quelque chose de plus fort encore, & c'est ici le trait de conviction le plus

puissant que j'aie à présenter : Laure, mariée dans la maison de Sade, choisit pour sa sépulture le tombeau de la famille qui étoit dans cette église; elle le déclare dans son testament en termes exprès.

Allons plus loin. Ce testament fut fait à Avignon le 3 d'avril de l'an 1348 : or Laure, & ceci personne ne le nie, mourut le 6 du même mois & de la même année, c'est-à-dire, trois jours après son testament; disons de plus, que c'étoit alors qu'une peste cruelle & générale, dont l'histoire fait mention, désoloit le pays & la plus grande partie de l'Europe, où elle régna près de trois ans; & que ceux qui en étoient atteints, mouroient le troisième jour: or c'est de cette maladie que Laure mourut; dès qu'elle s'en sentit frappée, elle fit son testament le jour même, ce fut le 3 d'avril; & en subissant les symptômes & les gradations de cette peste, elle en mourut le troisième jour, qui fut le 6 du même mois. Qui refusera de reconnoître ici cette évidence, à la faveur de laquelle on découvre l'identité de Laure de Pétrarque avec Laure de Noves, mariée à Hugues de Sade?

*Archiv. de la
maïf. de Sade.*

Au surplus, il étoit naturel à cette dame de demander d'être enterrée aux Frères mineurs; c'étoit-là le tombeau de la famille de son mari, tel qu'on l'y voit encore subsistant dans la seconde chapelle qui est à main gauche, en entrant par la principale porte de l'église; nous en avons la preuve constatée par tous les testamens de la maison de Sade, où l'on voit sans cesse la même élection de sépulture; nous y trouvons, entr'autres, le propre mari de Laure, Hugues de Sade, demander d'être enterré dans la même église des Frères mineurs, par son testament fait à Avignon le 13 de novembre de l'an 1364, & il y fut en effet inhumé, comme en fait foi son épitaphe gravée contre le mur qui joint le tombeau. C'étoit encore la même sépulture de cette famille plus d'un siècle après; je vois Pierre de Sade se la choisir aussi par son testament du 26 de juillet de l'an 1480.

Ibid.

Une preuve si convaincante assure en même temps l'opinion qui fit attribuer à Laure le tombeau découvert à Avignon

dans l'église des Cordeliers, en 1529, par Maurice de Sève, antiquaire de Lyon, ainsi que le rapporte l'évêque Suarez. Ce ne fut que par les renseignemens de la famille qu'on fut assuré que Laure y étoit enterrée; car il faut observer qu'il n'y a jamais eu d'épithaphe pour elle sur ce tombeau; on n'y voit que celle de son mari, dont je viens de parler, & où il n'est nullement fait mention de Laure. Quoi qu'il en soit, dans ce tombeau fut trouvée une boîte de plomb, où étoit renfermé un sonnet Italien fait en forme d'épithaphe en l'honneur de Laure, dont je parlerai bientôt; & de plus, une médaille de même métal, qui portoit empreinte la figure d'une femme tenant un voile qui voltigeoit par-dessus sa tête, sur lequel étoient écrites ces quatre lettres initiales, M. L. M. I. lettres que l'antiquaire Lyonnois, qui faisoit la découverte, interpréta par ces mots, *Madona Laura morta jace*. Je fais, & je conviens avec M. de la Bastie que ceci pouvoit aussi-bien se rapporter à toute autre qu'à Laure, & regarder quelque femme distinguée de la maison de Sade, enterrée dans ce tombeau long-temps avant ou peut-être après Laure: aussi n'ai-je garde d'employer un pareil moyen pour fortifier les preuves de ce que j'ai avancé sur l'origine de cette dame; mais il est vrai de dire que cette mauvaise interprétation, ni la médaille même, n'ont rien de commun avec le tombeau des Sade, placé dans l'église des Cordeliers; il est certain qu'on ne sauroit nier la preuve de l'existence & de la position de ce tombeau, qui ne peut être plus évidente, après ce que j'ai rapporté du testament de Laure & de l'usage pratiqué dans la famille de son mari.

Quelques années après, c'est-à-dire au mois de novembre de l'an 1533, le roi François I.^{er} étant venu à Avignon, à son retour de Marseille, où il s'étoit rendu pour conclure le mariage de Henri duc d'Orléans, son second fils, avec Catherine de Médicis, nièce du pape Clément VII, eut la curiosité de voir le même tombeau, comme par une espèce d'hommage que ce grand Prince vouloit rendre aux Lettres, en la mémoire du Poète & de son héroïne. Il fit donc ouvrir ce tombeau, & l'on

y trouva dans la boîte de plomb le sonnet Italien dont j'ai parlé, ainsi que le rapportent tous les historiens du pays, qui néanmoins ne disent rien de la médaille. Au surplus, ils conviennent que ce sonnet est l'ouvrage de Pétrarque qui, sur la nouvelle de la mort de Laure, l'envoya d'Italie pour être mis dans ce tombeau. Fantoni, de qui nous avons une histoire d'Avignon & du comté Vénaisin, écrite en Italien, & publiée en 1678, rapporte cette pièce d'après une histoire manuscrite d'Avignon, composée par Valladier; elle mérite d'avoir ici sa place.

*Qui riposan le caste e felici ossa
Di quell' alma gentile e sola in terra.
Aspro e dur sasso orbe teco hai so terra.
E il vero honor, la fama, e belta scossa.*

*Fantoni, hist.
dell Avin. t. II,
p. 357 & suiv.*

*Morte ha del verde Lauro suelta e smossa
Fresca radice, e il prenio di mia guerra
Di quatro lustri e piu, se ancor non erra
Mio pensier tristo, e i chiude in poca fossa.*

*Felice pianta in borgo d'Avinione
nacque e mori; e qui con essa giace
E penna, e stil, l'inchiostro, e la ragione.*

*O delicati membri, o viva face
Che ancor mi cuoci e struggi, inginocchione
Ciascun preghi il Signor ti accetti in pace.*

François I.^{er} ayant satisfait sa curiosité, & voulant honorer de quelques grains d'encens la mémoire de l'illustre dame dont il voyoit les cendres sous ses yeux, composa à sa louange les deux quatrains suivans, qui, quoique déjà très-connus, ne sauroient être trop reproduits.

*En petit lieu compris vous pouvez veoir
Ce qui comprend beaucoup par renommée;*

Eeeee iij

*Plume, labeur, la langue & le sçavoir
Furent vaincus par l'aymant & l'aymée.*

*O gentille ame ! estant tant estimée,
Qui te pourra louer qu'en se taisant !
Car la parole est toujours réprimée
Quand le sujet surmonte le disant.*

Ce Prince fit mettre ces quatrains, avec le sonnet de Pétrarque, dans la boîte de plomb, qui fut remise dans le tombeau. C'est-là tout ce que les historiens du pays nous apprennent de ce trait honorable de François I.^{er} en faveur de Laure. Je remarquerai cependant, & ceci mérite d'être relevé, que deux Poètes du temps ont donné à entendre que le Roi alla plus loin, & qu'il fit ériger un nouveau tombeau ou réparer l'ancien ; l'un, qui est Clément Marot, dit ^a que François I.^{er} honora Laure de tombe somptueuse ; & l'autre, qui est Melin de S.^t Gélais ^b, intitule ainsi les vers qu'il fit à ce sujet : *Sur le sépulcre de Madame Laure refaict par le Roi en Avignon.* Mais ces Poètes se sont trompés : deux raisons invincibles démontrent l'erreur ; l'une est le silence de l'histoire dans le pays même où la chose s'est passée ; & l'autre, l'inspection seule du tombeau, qui ne présente aucune trace de réédification.

^a Clém. Marot, *épigr.* p. 352, *édit.* de 1700.
^b Melin de S. Gélais, *Œuvr. poëtiq.* p. 195, *édit.* de 1574.

^c Mém. de l'Ac. des Inscr. t. XV, p. 765, & tome XVII, p. 416.

Quoi qu'il en soit, on peut sûrement induire de tout ce que je viens de rapporter sur la dernière ouverture du tombeau de Laure, faite par les ordres & sous les yeux de François I.^{er}, qu'on ne doutoit point alors de la position de ce tombeau dans l'église des Cordeliers d'Avignon : de-là il résulte encore que M. de la Bastie n'est nullement fondé dans le doute qu'il a élevé sur cette inhumation, en estimant qu'on pourroit aussi-bien dire que cette dame mourut dans le même village où elle étoit née.

Laure de Noves laissa plusieurs enfans ; elle en nomme huit dans le testament dont j'ai parlé plus haut ; & ceci se trouve parfaitement conforme avec ce que j'ai rapporté de

Pétrarque, qui parle d'un corps épuisé par de fréquens enfantemens, *crebris partibus*. De ces huit enfans, il y eut cinq garçons, savoir, Hugues de Sade, dit *le jeune*, qui se maria & laissa postérité; Pierre & Audibert, tous deux chanoines de l'église métropolitaine d'Avignon; Jacques & Jean; & trois filles, qui sont Augière, Garfinde & Hermesinde. Quant à Hugues de Sade son mari, qui lui survéquit, il se remaria avec Verdaine de Trentelivres, *de Trigintalibris*, dont il eut aussi plusieurs enfans.

Qu'on ne regarde donc plus la belle Laure comme un objet idéal, imaginé par Pétrarque pour la chanter dans ses vers; comme une beauté purement poétique, qui n'a jamais existé. Quelques critiques ont voulu se le persuader & le faire accroire aux autres; mais tout ce que je viens d'établir dans ce Mémoire, prouve que leur idée n'a pas le moindre fondement. N'avoit-on pas vu produire cette idée du vivant même de Pétrarque? Voyons comment il s'en plaignoit, & avec quelle force il la repoussoit: c'est dans une Lettre adressée à Jacques Colonne, évêque de Lombez, dont le fragment se trouve (c) à la fin du manuscrit qui contient ses poésies Toscanes, conservé à la bibliothèque du Roi, le même dont j'ai déjà fait mention. « Il n'est pas possible, dit-il à ce Prélat, de contre-faire long-temps l'amoureux & le passionné; s'agiter & se « tourmenter gratuitement pour paroître insensé, seroit la plus « grande des folies. Après tout, continue-t-il, s'il est facile de «

(c) *Fragmenta cujusdam epistole ejusdem Francisci Petrarce ad Jacobum de Columna, Lumbariensem episcopum*. Copié sur un manuscrit de la bibliothèque du Roi, coté n.° 7771, dans les derniers feuillets.

Quid ergò ais finxisse me mihi speciosum Laure nomen ut esset & de quâ ego loquerer, & propter quam multi de me loquerentur. Re autem verâ in animo meo Lauram nihil esse nisi fortè poeticam, ad quam aspirare me longum & indefessum studium restatur. De hac ausen spirante

Laura cujus formâ captus videor, manufacta esse omnia, simulata suspiria.

In hoc uno utinam jocareris; simulatio esset utinam, & non furor! sed crede mihi; nemo sine magno labore diu simulat. Laborare autem gratis, ut insanus videaris, insanie summe est. Adde quòd egritudinem gestibus imitari bene valentes possumus; verùm pallorem simulare non possumus. Tibi pallor, tibi labor meus notus est.

» prendre les manières d'un malade, il n'en est pas de même
» de la pâleur & de cet air défait & abattu qui le caractérisent :
or vous connoissez, lui dit-il, mes agitations & ma pâleur. »

Qu'on ne cherche pas non plus, comme a fait Jérôme Squarzafighi, à dénigrer par des impostures la mémoire de Laure ; qu'on ne dise pas que Pétrarque refusa d'épouser Laure, malgré les sollicitations du pape Benoît XII ; que Laure indignée de ce refus, épousa un autre mari ; qu'on ne dise pas enfin avec Nicolo Franco, sur des lettres supposées, que Laure ne laissa pas, après son mariage, d'entretenir un commerce scandaleux avec Pétrarque. Tout nous annonce dans les écrits de ce Poète, l'estime la plus parfaite pour la vertu de Laure ; on y voit qu'il l'aima dans toute la pureté de sentimens que mérite une femme d'honneur ; il la regretta long-temps, & il n'en étoit pas encore consolé dix ans après que la mort l'eut enlevée.



1. *Chlorophyll a* and *Chlorophyll b* were determined by the method of Arar and Collins (1971).

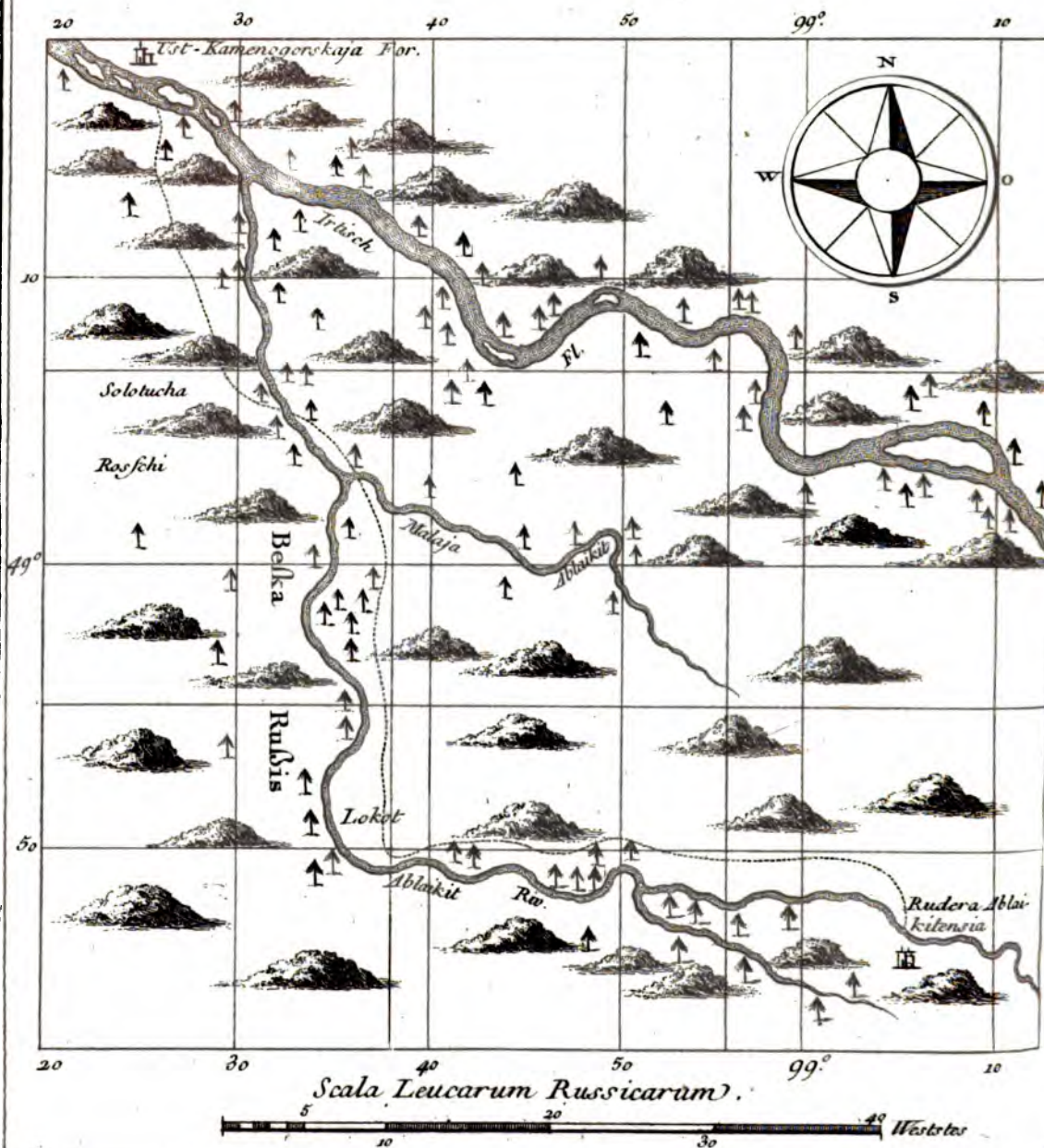
Journal of Management Studies, 19(6), 701-718.

1990

1997, 1998, 1999, 2000, 2001, 2002, 2003, 2004, 2005, 2006, 2007, 2008, 2009, 2010, 2011, 2012, 2013, 2014, 2015, 2016, 2017, 2018, 2019, 2020, 2021, 2022, 2023, 2024, 2025, 2026, 2027, 2028, 2029, 2030, 2031, 2032, 2033, 2034, 2035, 2036, 2037, 2038, 2039, 2040, 2041, 2042, 2043, 2044, 2045, 2046, 2047, 2048, 2049, 2050, 2051, 2052, 2053, 2054, 2055, 2056, 2057, 2058, 2059, 2060, 2061, 2062, 2063, 2064, 2065, 2066, 2067, 2068, 2069, 2070, 2071, 2072, 2073, 2074, 2075, 2076, 2077, 2078, 2079, 2080, 2081, 2082, 2083, 2084, 2085, 2086, 2087, 2088, 2089, 2090, 2091, 2092, 2093, 2094, 2095, 2096, 2097, 2098, 2099, 2100, 2101, 2102, 2103, 2104, 2105, 2106, 2107, 2108, 2109, 2110, 2111, 2112, 2113, 2114, 2115, 2116, 2117, 2118, 2119, 2120, 2121, 2122, 2123, 2124, 2125, 2126, 2127, 2128, 2129, 2130, 2131, 2132, 2133, 2134, 2135, 2136, 2137, 2138, 2139, 2140, 2141, 2142, 2143, 2144, 2145, 2146, 2147, 2148, 2149, 2150, 2151, 2152, 2153, 2154, 2155, 2156, 2157, 2158, 2159, 2160, 2161, 2162, 2163, 2164, 2165, 2166, 2167, 2168, 2169, 2170, 2171, 2172, 2173, 2174, 2175, 2176, 2177, 2178, 2179, 2180, 2181, 2182, 2183, 2184, 2185, 2186, 2187, 2188, 2189, 2190, 2191, 2192, 2193, 2194, 2195, 2196, 2197, 2198, 2199, 2200, 2201, 2202, 2203, 2204, 2205, 2206, 2207, 2208, 2209, 2210, 2211, 2212, 2213, 2214, 2215, 2216, 2217, 2218, 2219, 2220, 2221, 2222, 2223, 2224, 2225, 2226, 2227, 2228, 2229, 2230, 2231, 2232, 2233, 2234, 2235, 2236, 2237, 2238, 2239, 2240, 2241, 2242, 2243, 2244, 2245, 2246, 2247, 2248, 2249, 2250, 2251, 2252, 2253, 2254, 2255, 2256, 2257, 2258, 2259, 2260, 2261, 2262, 2263, 2264, 2265, 2266, 2267, 2268, 2269, 2270, 2271, 2272, 2273, 2274, 2275, 2276, 2277, 2278, 2279, 2280, 2281, 2282, 2283, 2284, 2285, 2286, 2287, 2288, 2289, 2290, 2291, 2292, 2293, 2294, 2295, 2296, 2297, 2298, 2299, 2300, 2301, 2302, 2303, 2304, 2305, 2306, 2307, 2308, 2309, 2310, 2311, 2312, 2313, 2314, 2315, 2316, 2317, 2318, 2319, 2320, 2321, 2322, 2323, 2324, 2325, 2326, 2327, 2328, 2329, 2330, 2331, 2332, 2333, 2334, 2335, 2336, 2337, 2338, 2339, 2340, 2341, 2342, 2343, 2344, 2345, 2346, 2347, 2348, 2349, 2350, 2351, 2352, 2353, 2354, 2355, 2356, 2357, 2358, 2359, 2360, 2361, 2362, 2363, 2364, 2365, 2366, 2367, 2368, 2369, 2370, 2371, 2372, 2373, 2374, 2375, 2376, 2377, 2378, 2379, 2380, 2381, 2382, 2383, 2384, 2385, 2386, 2387, 2388, 2389, 2390, 2391, 2392, 2393, 2394, 2395, 2396, 2397, 2398, 2399, 2400, 2401, 2402, 2403, 2404, 2405, 2406, 2407, 2408, 2409, 2410, 2411, 2412, 2413, 2414, 2415, 2416, 2417, 2418, 2419, 2420, 2421, 2422, 2423, 2424, 2425, 2426, 2427, 2428, 2429, 2430, 2431, 2432, 2433, 2434, 2435, 2436, 2437, 2438, 2439, 2440, 2441, 2442, 2443, 2444, 2445, 2446, 2447, 2448, 2449, 2450, 2451, 2452, 2453, 2454, 2455, 2456, 2457, 2458, 2459, 2460, 2461, 2462, 2463, 2464, 2465, 2466, 2467, 2468, 2469, 2470, 2471, 2472, 2473, 2474, 2475, 2476, 2477, 2478, 2479, 2480, 2481, 2482, 2483, 2484, 2485, 2486, 2487, 2488, 2489, 2490, 2491, 2492, 2493, 2494, 2495, 2496, 2497, 2498, 2499, 2500, 2501, 2502, 2503, 2504, 2505, 2506, 2507, 2508, 2509, 2510, 2511, 2512, 2513, 2514, 2515, 2516, 2517, 2518, 2519, 2520, 2521, 2522, 2523, 2524, 2525, 2526, 2527, 2528, 2529, 2530, 2531, 2532, 2533, 2534, 2535, 2536, 2537, 2538, 2539, 2540, 2541, 2542, 2543, 2544, 2545, 2546, 2547, 2548, 2549, 2550, 2551, 2552, 2553, 2554, 2555, 2556, 2557, 2558, 2559, 2560, 2561, 2562, 2563, 2564, 2565, 2566, 2567, 2568, 2569, 2570, 2571, 2572, 2573, 2574, 2575, 2576, 2577, 2578, 2579, 2580, 2581, 2582, 2583, 2584, 2585, 2586, 2587, 2588, 2589, 2590, 2591, 2592, 2593, 2594, 2595, 2596, 2597, 2598, 2599, 2600, 2601, 2602, 2603, 2604, 2605, 2606, 2607, 2608, 2609, 2610, 2611, 2612, 2613, 2614, 2615, 2616, 2617, 2618, 2619, 2620, 2621, 2622, 2623, 2624, 2625, 2626, 2627, 2628, 2629, 2630, 2631, 2632, 2633, 2634, 2635, 2636, 2637, 2638, 2639, 2640, 2641, 2642, 2643, 2644, 2645, 2646, 2647, 2648, 2649, 2650, 2651, 2652, 2653, 2654, 2655, 2656, 2657, 2658, 2659, 2660, 2661, 2662, 2663, 2664, 2665, 2666, 2667, 2668, 2669, 2670, 2671, 2672, 2673, 2674, 2675, 2676, 2677, 2678, 26

1. The first step in the process is to identify the problem or issue that needs to be addressed. This involves gathering information and understanding the context of the problem.

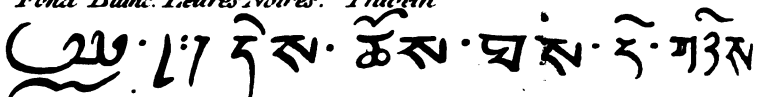
*Tabula Geographica viae a fortalitiō Ustkamenogorensi,
ad rudera Ablaikitensia.*





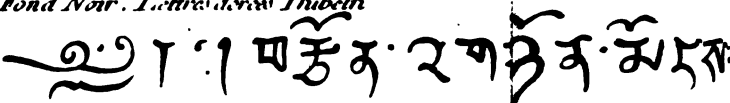


Fond Blanc. Lettres Noires. Thibeth

1 
 te _ cio de qui
 talis lex Legis talis

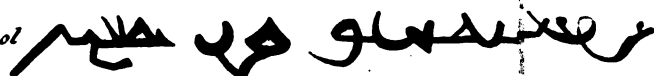
Ka re gy
Saxiguma quarta

Fond Noir. Lettres d'or Thibeth

2 
 tron ka gon monh
 Perseverancia

Ka
cu
Dzuma
Tangpa

3. Mongol



Fond Blanc. Lettres Noires.
Thibeth
Premiere ligne
de la feuille.

Fond Noir. Lettres d'or.
Thibeth
Premiere ligne
de la feuille.

4. Mongol



*DESCRIPTION D'UN VASE
ET DE QUATRE MANUSCRITS
NOUVELLEMENT TROUVÉS EN SIBÉRIE.*

Par M. le Président DE BROSSES.

Ces objets singuliers, qui m'ont paru dignes de curiosité, me furent communiqués l'année dernière par un gentil-^{18 Mars 1755.} homme de Russie, M. le baron de Straganoff, fils du comte de Straganowie; celui-ci ayant fait part à M. Muller de l'essai d'explication qu'on va lire, & que je lui donnai en conversation, j'ai reçu de Pétersbourg une longue lettre de ce savant Professeur, relative tant à la Géographie peu connue des lieux où les manuscrits ont été trouvés, qu'aux manuscrits mêmes que M. Muller y a recueillis en grand nombre, comme il le rapporte dans un Mémoire donné à l'Académie de Pétersbourg, auquel il me renvoie par sa lettre.

Un paysan a trouvé le vase en labourant la terre, dans le grand duché de Permie, situé à l'occident de la Sibérie, & au sud-ouest du grand fleuve Petzora, qui se décharge dans l'Océan septentrional près de la Zemble: le soc de la charrue a percé le vase par le milieu, par un assez grand trou marqué dans le dessin. La hauteur de ce vase est d'un pied quatre pouces; sa figure en burette de sacristie, ou aiguière sans anse, n'est pas désagréable; il est d'argent, relevé en bossés par différentes figures; le fond est doré, & les figures relevées en bossés ne le sont pas; le pied & le cou, ciselés en zigzag, sont entourés de cordons perlés; le ventre est fort chargé d'ouvrages, d'un goût de travail assez conforme à celui des autres antiquités barbares, tel qu'on le voit dans les anciens monumens Étrusques, Teutons, Celtiques ou Gothiques; il est même meilleur, l'air de tête de la principale figure étant d'un assez bon caractère, & ne manquant pas de correction. Si cette urne étoit une

Tome XXX.

: Fffff

antiquité des Scythes, il faudroit assurément la mettre au nombre des monumens les plus rares; quelques indices peuvent aussi faire conjecturer qu'elle est l'ouvrage d'un ancien peuple Sabéiste, adorateur des astres; mais il est encore plus vraisemblable que l'urne est d'un temps plus moderne: *il se* pourroit aussi que le travail qu'on y voit, ne fût qu'une invention arbitraire de l'ouvrier. La principale figure est celle d'une femme debout, sur une base longue & étroite qu'elle touche à peine de la pointe du pied gauche; elle est vêtue d'une robe extrêmement juste au corps, qui laisse apercevoir tout le nu, serrée de même au bras, bordée au poignet, faisant au milieu du corps une ceinture dentelée ou frangée d'en bas, & sur l'estomach un feston plissé, tout-à-fait semblable au jabot d'une chemise d'homme; le bord de la robe, près du cou, est orné de deux fils de perles rattachés dans le milieu par une grosse pierrerie quarrée, taillée à facettes, au-dessous de laquelle un ornement en feuillage tombe sur le sein de la figure. Cette robe est toute parsemée de petits ronds grenus, ou un peu radieux par les bords, disposés avec quelque symétrie; son extrémité, collée en partie sur les jambes, vole de côté & d'autre à plis gothiques; au-dessous des genoux & sur les épaules elle est rehaussée de quatre cercles gaudronnés, entourant un losange percé au milieu d'un petit rond: les jambes & les pieds sont nus, entourés au-dessus de la cheville d'un cordon tressé. Outre le vêtement ci-dessus décrit, la figure porte plus bas que le dessus des cuisses jusqu'au genou une sorte de jupon ou de tablier parsemé de petits ronds grenus par les bords, ayant chacun un point au milieu; le tablier, sans être attaché, s'allonge de côté & d'autre comme par des rubans jusque sur les bras de la femme, où il est porté au plis du bras, d'où il s'échappe en se rélargissant en forme de manches pendantes, ouvertes dans leur longueur, comme on le voit dans quelques habits d'espagnols.

Cette femme porte sur la main droite un gros oiseau de proie; on ne peut voir ce qu'elle tient de la gauche, le vase étant troué en cet endroit: son cou est nu, les traits de son

visage assez beaux; les yeux paroissent petits, un peu à la chinoise; elle porte aux oreilles des pendans ornés de deux poires parallèles; elle est coiffée en cheveux, avec un serre-tête d'un double rang de perles qui fait le tour du visage; ses cheveux volent à droite & à gauche en deux flocons ondés, terminés par deux grosses papillotes ou linges carrés assez vilains, qui ont quelque chose de nos bourses à cheveux. Derrière la tête est un limbe rond, semblable à celui qu'on met à nos Saints, parsemé de petits ronds disposés symétriquement en triangles trois à trois: elle a sur la tête une assez grosse perle, & au dessus de la perle un assez grand disque ciselé en petites figures, qui peuvent être des caractères d'écriture orientale, mais que je croirois plus volontiers n'être qu'une mosaïque du goût de l'ouvrier.

Cette grande figure est au milieu d'une espèce d'architecture; formée de chaque côté par deux colonnes accouplées, dont le fust est orné de festons à l'arabesque, portées sur une base à trois gradins parsemés de ronds, surmontées de même de leur chapiteau entièrement semblable à la base: deux enfans nus, le genou plié sur les chapiteaux, soutiennent des bras & de la tête le ceintre qui ferme l'architecture, formé par un petit ressaut de l'orfèvrerie, sur lequel sont douze oiseaux semblables à des cailles, six de chaque regard: le dessus, au-delà du ceintre jusqu'au cordon du goulet, est rempli par des feuillages d'ornemens, & par une ciselure assez bien faite dans le goût gothique. La grande figure est accompagnée de deux autres figures nues; l'une porte un taureau sur ses épaules, l'autre est placée en l'air d'une manière hardie, dans une attitude assez savante; elle a un ruban en bandoulière, & paroît tenir quelque chose de la main droite, qu'on ne peut voir parce que c'est l'endroit du trou. Il faut encore remarquer, au-dessous de la base & des colonnes, deux paons en regards, & deux figures d'enfans nus, l'un desquels a les genoux pliés & les bras croisés sur la poitrine, comme en adoration devant la grande figure qu'il regarde. Tels sont les principaux objets représentés par les bossages, dont je pourrois circonstancier encore plus les caractères, s'ils

ne l'étoient déjà trop; la simple vue du dessein que je joins ici, & qui est très-fidèle, valant mieux que la description la plus détaillée.

Quoiqu'on puisse croire, à la rigueur, que tout cet ouvrage n'est qu'une invention arbitraire de l'ouvrier, il est encore plus vraisemblable de juger qu'il a rapport à quelque idée particulière à la Nation chez laquelle il a été fait: on a déjà trouvé, près de la Sibérie, des monumens antiques relatifs à quelque allégorie, à quelque point de la croyance des peuples du pays; ils sont gravés dans le quinzième volume des antiquités du Père Montfaucon. On en fit la découverte en 1721, dans le pays des Kalmouks, à l'orient de la mer Caspienne, tandis que le Czar Pierre étoit campé, avec son armée, près d'Astracan: M. Schumacker, Bibliothécaire de ce Prince, en envoyant les desseins à l'Académie, nous apprend qu'on trouve dans les tombeaux & dans les cavernes du pays, toute sorte d'instrumens & d'ornemens servant tant au culte divin qu'au ménage; favier, des haches, couteaux, vases, urnes, lampes sépulcrales, pendans d'oreilles, bagues, boucles, figures d'hommes & d'animaux en bronze, or & argent de différentes façons. L'une de ces figures, qui paroît être celle d'une Reine ou d'une Divinité, a, comme la figure principale de notre vase, un vêtement fort juste au corps, qui descend jusqu'au bas de la jambe; la jambe & les pieds nus, entourés de même au-dessus de la cheville d'un cordon tressé; elle en a aussi aux poignets. Une autre belle figure de Divinité porte un collier tout pareil: notre figure tient un épervier sur sa main; celle-là pose le pied sur une oie, énigme, dit le P. Montfaucon, relative à quelque superstition du pays. Dans un autre monument on voit un Prêtre les bras croisés sur la poitrine, tenant un cœur dans ses mains, marque certaine d'adoration; nous voyons ici quelque chose de pareil sur une des petites figures du vase. Il y a donc lieu de soupçonner que l'ouvrage de notre vase est, ainsi que les monumens découverts en 1721, relatif à quelque ancien mystère de religion: on conjectureroit volontiers que la principale figure représente le Soleil, ou la Lune, ou le Ciel même;

le limbe dont la tête est entourée marque d'une manière peu équivoque que l'on a voulu représenter une divinité, il est même le caractère d'une divinité céleste ou lumineuse; les ronds un peu radieux dont ses vêtemens sont parsemés, ont rapport aux étoiles, & le disque qu'elle porte au-dessus de la tête en a beaucoup à la Lune: elle tient sur la main un épervier, hiéroglyphe reçu chez les anciens Égyptiens pour signifier le retour des saisons & des vents étiens: les cailles, oiseaux de passage, sont propres à servir d'un pareil symbole; les paons à queue étoilée viennent bien au sujet; mais l'épervier y est sur-tout convenable, car, au rapport de l'Égyptien *Horus Apollo*, dans ses explications des hiéroglyphes, cet oiseau non-seulement désigne le retour des saisons, mais il est aussi le symbole de Dieu & du Soleil: *Deum cum designare volunt*, dit-il, *aut sublimitatem aut præstantiam, accipitrem pingunt. Deum quidem quod fecundum sit ac diuturnæ vitæ hoc animal, tum etiam quod solis præter cæteras volucres simulacrum esse videatur, utpote peculiari quadam atque occultâ naturæ vi intensissimis in ejus radios oculis prospiciens. Inde fit, ut solem interdum tamquam visus tutorem ac dominum accipitris formâ pingant.* Art. 64

On voit, dans les anciens monumens orientaux des fêtes Mithriaques consacrées au Soleil (a), des figures assez semblables à celle qu'on trouve ici, portant un bœuf sur ses épaules: ne pourroit-on pas dire aussi que cette figure représente ici la Terre avec l'animal qui la cultive, & que l'autre figure placée en l'air représente l'air? Il seroit peut-être encore mieux désigné par ce qu'il tient à la main droite, si le trou fait au vase n'empêchoit de le discerner; ces deux symboles se trouveroient ici dans leur place pour accompagner la divinité céleste, pour rendre hommage à l'astre qui les éclaire & les vivifie. Enfin l'espèce d'architecture ou de portique de temple sous lequel est la divinité, & l'enfant dans une attitude d'adoration, servent

(a) Voy. dans Thom. Hyde, *de Relig. veter. Persar.* & ailleurs divers bas-reliefs & pierres gravées relatives aux fêtes Mithriaques, & représentant le sacrifice d'un taureau.

à confirmer la conjecture que l'on a voulu représenter ici quelque chose de relatif au culte religieux du pays.

Le peu que nous savons de la religion des anciens Scythes n'auroit rien qui ne fût d'accord avec cette idée, si le vase étoit de la haute antiquité, ce que j'ai néanmoins quelque peine à croire. Hérodote nous apprend que la principale divinité des Scythes s'appeloit chez eux *Tabiti*; c'étoit, ajoute-t-il, la même que les autres Orientaux appellent *Esla* ou *Vesta*: or personne n'ignore que l'ancien culte de Vesta est le Sabéisme, c'est-à-dire l'adoration du feu, du soleil & des astres; religion anciennement établie chez tous les peuples Orientaux voisins des Scythes; ce qui suffiroit, indépendamment du récit d'Hérodote, pour nous donner lieu de présumer que la même religion étoit dominante en Scythie. Cet auteur nomme, parmi les autres divinités de ce peuple, *Artimpasa*, qu'il dit être *Uranie* ou *la céleste*; *Papaios* & *Apia*, qui, à la seule inspection des noms, paroissent signifier le *père* & la *mère*; mais qu'Hérodote explique par *Jupiter* & *Tellus*, c'est-à-dire, selon les idées des Grecs, *l'air* & *la terre*. Il semble donc, en suivant la même conjecture, que la principale figure représente *Tabiti* ou *Artimpasa*, c'est-à-dire Vesta ou Uranie, soit qu'on veuille entendre par-là le Soleil ou la Lune; & que les deux petites figures qui l'accompagnent peuvent être *Papaios* & *Apia*, c'est-à-dire l'air & la terre. L'une de ces figures tient par les pieds un bœuf qu'elle semble offrir en victime; Hérodote dit de même, en parlant du rite des sacrifices offerts par les Scythes aux divinités ci-dessus nommées: *Victima ipsa primoribus implicita pedibus sistitur*. Mais il est très-douteux, quoiqu'Hérodote le dise encore ailleurs positivement, que dans le pur Sabéisme, tel qu'étoit celui des anciens Perses, on ait jamais offert au Soleil des sacrifices sanglans: il faudroit donc supposer ici que les Scythes s'étoient relâchés de la pureté du culte, & quelques monumens des fêtes Mithriaques nous montrent en effet, que divers peuples voisins des Perses avoient dégénéré du pur Sabéisme, qu'ils chargeoient de superstitions étrangères. Au reste

je m'arrête peu sur un essai d'explication purement conjecturale, dans l'idée où je suis que, quoiqu'il soit possible que l'urne soit une antiquité des Scythes, il est plus vraisemblable qu'elle est d'un temps fort postérieur, quoique l'ouvrage en soit toujours, à ce que je crois, relatif à la religion du pays; car nous apprenons d'Évert Isbrand, ambassadeur Russe à la Chine, que les *Wogultzoi*, peuples idolâtres limitrophes de la Permie, où le vase a été déterré, adressent leur culte au Soleil & à la Lune, lui offrant des vaches, dont ils mangent la chair, & suspendent les peaux dans les bois, aux lieux les plus élevés.

Je le crois d'autant plus volontiers, que j'apprends de M. Muller qu'on trouve des peintures de même genre dans le pays des Kalmouks, voisin de la Sibérie; on lui en apporta quatre peintes sur bois, qu'il a fait graver, & dont le goût ne s'éloigne pas beaucoup de celui de la figure qu'on voit ici, & s'approche davantage de celles qui ont été données dans le supplément de Montfaucon; elles sont entourées d'ornemens grossiers, d'un goût participant du gothique & de l'arabesque: une d'entre elles est assise les jambes croisées, un limbe derrière la tête, entourée jusqu'à mi-corps de nuages & d'un cercle rempli de traits en rayons, comme si l'on eût voulu peindre la sphère du feu; l'espace au-dessous d'elle est rempli par des ornemens en branchages ou herbages; plus bas encore on voit une mer, & la queue d'un poisson qui sort de l'eau; aux deux angles d'en haut le peintre a représenté de chaque côté un Soleil & un flambeau allumé. On ne peut guère douter qu'on n'ait voulu figurer ici la divinité qui régit l'Univers, entourée des quatre élémens, le feu, l'air, la terre & l'eau.

Les images sur papier sont beaucoup plus rares que celles qui sont peintes sur bois & vernies; M. Muller n'en a pu recouvrer qu'une, qu'il acheta d'un soldat de la garnison d'Usskamenogor; elle est peinte en or, sur du papier noir, représentant une femme assise les jambes croisées à l'orientale, tenant en main quelque chose qui a la forme d'un cœur; sa tête est entourée d'un limbe, ce qui marque assez que c'est une divinité: sur quoi l'on peut observer que cette ancienne coutume, usitée

dans le Christianisme, d'entourer d'un limbe les têtes des figures de Saints, vient des Orientaux; & que cet usage, qui doit être très-ancien aussi chez ces peuples septentrionaux, chez qui les usages ne changent presque jamais, nous ramène toujours à l'ancienne religion de l'Orient, c'est-à-dire au culte du Soleil & au Sabéisme. Depuis que l'usage de représenter la divinité par des idoles fut introduit, le limbe étoit l'attribut le plus convenable que l'on pût choisir pour désigner que la divinité représentée étoit le Soleil ou la Lune; il y a donc grande apparence que le limbe est devenu par-là un attribut générique de la divinité, quelle qu'elle fût, & que ce signe habituel, par lui-même indifférent, s'est introduit dans le Christianisme, ainsi que divers autres usages de l'Orient, où la vraie religion a pris naissance.

On trouve de ces images Kalmouques en divers lieux voisins de la Sibérie; 1.^o dans un ancien temple aujourd'hui nommé la *tour Kalbalsum*, édifice d'une structure meilleure qu'on ne s'attendroit à la trouver dans ce pays barbare: c'est un bâtiment carré, surmonté d'un dôme à vingt pans, dont douze subsistent encore; la face du côté de la porte, & le mur qui la soutenoit, ne sont tombés que depuis peu d'années: les murs ont trois pieds d'épaisseur, quatre brasses de haut jusqu'à la naissance de la voûte, percée au sommet par un trou rond qui éclaire le bâtiment; ils sont de briques fort rouges, enduites en dedans d'un mortier blanc; il y a dans chaque muraille trois niches, propres à placer des statues. Ce temple, situé sur la rive orientale de l'Irtisch, à peu de distance des ruines de certains mauvais bâtimens de briques séchées au Soleil, qu'on appelle les *sept pins* ou les *sept palais*, est éloigné de quatre-vingt-dix lieues de Jamiszew. Il y a bien des choses à réformer, tant à cet égard qu'à beaucoup d'autres, dans la carte de Tartarie de Guillaume de l'Isle, très-savant homme d'ailleurs; & quelque petite chose aussi dans celle de Vitsen, & dans la Sibérie de M. d'Anville, où le temple se trouve placé à une moindre distance de Jamiszew que des sept palais: il le place aussi; comme de l'Isle, à l'occident de l'Irtisch; mais M. Muller me marque positivement qu'il est à l'orient.

2.° On en trouve dans la ville d'Ablakit, dont je remets à parler ci-après. Ce qu'on y voit aujourd'hui de principal, sont trois bâtimens de briques, l'un desquels est une chapelle carrée, pleine d'idoles & de figures peintes sur la muraille; ce sont des images monstrueuses d'hommes & de femmes à plusieurs têtes ou à plusieurs bras, comme celles que l'on trouve dans l'Inde, peintes en détrempe au simple trait, sans aucune ombre, les unes en couleur de pourpre, les autres en jaune ou en vert. Au milieu de la chapelle il y a un piédestal carré peint en fleurs, sur lequel il y avoit une idole un peu plus grande que le naturel, représentant un homme debout, les jambes écartées, vêtu à la Chinoise, ayant une tête monstrueusement grosse à proportion de son corps. L'idole a été brisée depuis peu, soit par accident, soit exprès, par les chasseurs qui entrent dans ce lieu; on voit, par les morceaux, qu'elle étoit faite d'osier enduit d'argile, blanchi avec une terre semblable au tripoli, assez commune sur les bords de l'Irtisch: il y a autour des murs seize autres piédestaux de deux coudées de haut, sur lesquels il y avoit sans doute autant d'autres statues plus petites; le plafond est tout de petites planches carrées, d'environ une coudée, peintes en figures de femmes ornées de colliers, comme celle que l'on voit ici, la gorge, les bras & les pieds nus; quoiqu'on ait pris beaucoup de ces planches, il en reste encore une centaine, du nombre desquelles étoient les quatre qui ont été données à M. Muller.

3.° On trouve encore de ces figures peintes sur bois & vernies dans de vieux bâtimens au-dessous du mont *Altay*, près du lac *Sanschin*, d'où le *Tez* tire sa source.

4.° Dans une caverne creusée à main d'homme, voisine de la ville de *Crasnojarsk*, sur le *Jenisseï*, à trois lieues de l'endroit où ce fleuve reçoit le *Dschakul*, rivière omise dans nos cartes. L'extérieur de la caverne est pareillement orné de figures en bas-reliefs, auxquelles les peuples voisins viennent tous les ans rendre leur culte. On peut encore citer dans ce genre quantité de figures taillées sur la pierre, représentant, à ce qu'il paroît, des histoires anciennes, qui se voient, au

49 deg. de lat.
117 deg de lon-
git. dans la carte
de M. d'Anville.

*Relat. d'Isbr.
Ides,*

rapport d'Adam Brant, dans certaines villes ruinées des Mongols-chinois, entre la grande muraille & le désert Cobi. Je ne fais où ce voyageur a pris que, selon la tradition, ces villes avoient été ruinées par Alexandre, dont le nom même n'est probablement jamais parvenu en ces contrées.

Voilà ce que j'ai pu recueillir, & ce que j'ai appris par la lettre & le Mémoire du savant professeur de Pétersbourg, sur une matière assez curieuse par elle-même, & dont les objets peuvent, à ce qu'il me semble, servir de pièces de comparaison avec celle que je présente ici. Avant que d'en venir aux quatre manuscrits trouvés dans les ruines d'Ablakit, il ne sera pas inutile de parler de la position de cette ville.

Il n'en est fait aucune mention dans le grand Atlas de Russie nouvellement dressé, & sur ce que j'en avois marqué mon étonnement dans les remarques communiquées à M. Muller, il me répond que c'est une de ces fautes inséparables d'un premier crayon. Je n'entrerai point dans le détail des recherches que j'avois faites pour en déterminer la position, ni dans celui de la petite carte que j'avois dressée, en comparant ensemble une carte allemande, celle de Witzen, celle d'Isbrand Ides, & celle de de l'Isle; elles deviennent inutiles depuis que M. d'Anville a donné la Sibérie, & que j'ai reçu de M. Muller la petite carte particulière que l'on voit ici, dressée de sa main avec exactitude (b). La ville d'Ablakit, c'est-à-dire

(b) Cette carte est accompagnée des remarques géographiques suivantes : « Le nom de la petite rivière » *Becajou*, sur laquelle vous croyez, » me dit-il, qu'Ablakit étoit située, » pourroit avoir été corrompu de celui » de *Beska*, que portoit autrefois la » rivière, objet de notre recherche; la » distance des lieux entre la forteresse » d'*Ustkamenogorskaia* & *Ablakit* n'é- » tant que de quatre-vingts werstes, » [l'ambassadeur Isbrand compte cinq » werstes pour une lieue d'Allemagne] » on voit d'abord combien ce dernier » lieu doit être éloigné de l'endroit où » la rivière *Becajou* est représentée: il

en résulte aussi que l'ancienne ville » n'est pas, comme vous vous le per- » suadez, dans le voisinage du grand » lac que l'Irtisch traverse; quelques » Géographes, par une faute qui ne » peut être appuyée d'aucune bonne » autorité, ont donné à ce lac le nom » de *Kisilbas*, comme si c'étoit le lac » des Perses: [les Tartares appellent » les Persans *Klyssylbach*, *Têtes rouges*, » à cause des turbans rouges qu'ils » portent, comme sectateurs d'Ali, » pour se distinguer des autres Mu- » sulmans de la secte d'Omar.] L'an- » cien nom tartare de ce lac est *Kisal- » pou*, que les Kalmouks ont depuis »

temple d'Ablay, tire son nom d'Ablay, prince Kalmouk de la tribu des Koskots, qui ayant été depuis chassé de cette contrée, en 1671, mourut fort vieux à Astracan. Ayant fait venir des ouvriers de la Chine, il fit construire & entourer de murailles deux édifices de pierre, au bord méridional d'une petite rivière qui coule au sud-ouest de l'Irtisch, où elle se perd, selon Witzen; cet auteur la nomme *Karbouga*: M. Muller est d'avis différent, il dit que les Russes la nomment *Beska*, & aussi Ablakit, comme la ville. Les Mongoux & les Kalmouks nomment *kit*, mot qu'on peut traduire par celui de *temple* ou de *monastère*, les bâtimens destinés à la résidence de leurs Prêtres; ils y ajoutent, pour les distinguer, le nom du Prêtre ou celui du Prince qui a fait construire l'édifice: ne pourroit-on pas conjecturer que les noms de *Kittes*, *Scythes*, *Cathoci*, *Chutéens*, *Katay*, &c. si communs dans les relations anciennes & modernes de ces contrées, sont dérivés

» changé en celui de *Norfaïssan*, lac
 » noble, dont l'Atlas Rusien a fait, par
 » inadvertence, *Korsana*. Ce lac est
 » assez éloigné d'Ablakit; on voit que
 » l'ambassadeur Russe mit vingt-trois
 » jours de marche de l'un à l'autre:
 » quelque lente ou détournée qu'on
 » suppose sa route, elle confirmeroit
 » la distance qui se trouve entre deux,
 » si elle ne nous étoit déjà d'ailleurs
 » assez connue. De l'Isle a placé une
 » ville de *Barkoc*, résidence du prince
 » *Ablay*, sur la rivière *Kurbeka*, d'où
 » vous avez conjecturé que *Karbeka*
 » étoit la même rivière que *Becajou*,
 » & *Barkoc* le même endroit qu'A-
 » blakit; mais Witzen, dans son rare
 » & précieux ouvrage sur la Tartarie,
 » distingue le camp d'Ablay, qu'il
 » nomme *Boerchoc*, des villes fortes
 » de ce Prince: d'autre part *Karbouga*
 » & *Beska* sont deux rivières diffé-
 » rentes, la première tombant dans
 » l'Irtisch au-dessous de l'autre; l'A-
 » bassadeur Russe mit douze journées
 » de chemin de l'une à l'autre. [Cet
 » ambassadeur Russe, dont parle ici

M. Muller sans le nommer, est un autre qu'Evrard Isbrand Ides, que nous connoissons, envoyé à la Chine en 1692, de la carte & du narré duquel de l'Isle s'est beaucoup servi dans sa Tartarie; par les deux relations différentes de son voyage, l'une angloise, l'autre françoise, que j'ai sous les yeux, toutes deux traduites de deux relations en hollandois, on voit qu'en allant & au retour il a passé par la Sibérie, à Solkamsk, à Tobolsk, à Zurgut, fort loin des lieux dont il est ici question.] Selon moi, la rivière *Karbouga* est « la même qu'on nomme à présent « *Gurbanzar* ou *Zar-gurban*, nom « qui signifie trois bœufs, parce que, « dit-on, dans une caravane de Kal- « mouks, qui alloient de leur pays « en Sibérie, trois bœufs se noyèrent « à son passage. Il faut supposer ou que « le nom ait été entièrement changé, « ou que de *Gurban* il s'est fait *Kar- « bouga*, en y ajoutant une terminaison « russe; au moins il n'y a pas d'autre « rivière, entre le *Zar-gurban* & «

Lat. 48 deg.
47 min. Long.
99 deg. 5 min.

de cette racine, d'autant mieux que les Grecs Éoliens ont pu dire *Σκύθαι* au lieu de *Κύθαι*, comme ils ont dit *Σκίμλεσι* au lieu de *Κίμλεσι*, au rapport d'Étienne le Géographe? Les ruines d'Ablakit ont le nom de *ville*, par l'habitude où l'on est en ce pays d'appeler ainsi tous les lieux où il y a quelque bâtiment de marque: la plupart des maisons, dont il ne reste presque pas de vestiges, étoient de bois, quelques-unes ornées en dedans, à ce qu'il paroît, de tapisseries de soie, dont on a trouvé des lambeaux: la ville est au pied des montagnes, dans une plaine agréable, aujourd'hui tout-à-fait déserte, & abandonnée aux cerfs & autres bêtes fauves qu'on y trouve en quantité. Ceux qui l'habitoient ci-devant étoient des *Kalmouks*, aussi nommés *Éluths*, qui sont une nation Mongole, & non pas une nation de *Taatses* ou *Tartares*, comme nous le croyons communément, & comme l'ambassadeur Russe Isbrand l'assure en termes exprès, tant des Mongols que des Kalmouks; mais il est plus juste de s'en rapporter à ceux qui paroissent avoir

» *Ablakit*, tant soit peu grande, ou
» distinguée par quelque nom plus
» approchant. La rivière de Zar-Gur-
» ban tombe dans l'Irtisch, à cinquante
» werstes au-dessus de la forteresse
» *Sempalatnaia*; & la distance de *Sem-*
» *palatnaia* à *Ustkamenogorskaia* est
» comptée pour cent quatre-vingt-deux
» werstes: donc, en comprenant la
» distance entre *Ustkamenogorskaia* &
» *Ablakit*, il y a, de l'embouchure de
» la rivière *Gurban-zar* à *Ablakit*,
» deux cents dix werstes. L'embou-
» chure de cette rivière dans l'Irtisch
» n'est qu'à trente-cinq werstes des
» habitations d'un Lama, ou prêtre
» Kalmouk, que visita l'ambassadeur
» Russe, & qui nous sont connues
» sous le nom de *Sem-palati*. Quant
» au lac que vous appelez *Balcali*,
» c'est sans doute le lac *Balgasch*,
» qui reçoit la grande rivière *Ili*, la
» principale du pays des Kalmouks,
» près de laquelle leur Souverain
» fait ordinairement sa résidence. Pour

mieux assurer la position géographi-
que d'*Ablakit*, en degrés de longi-
tude & latitude, je veux ajouter ici
une petite carte, dressée sur des
observations que je vais rapporter:
depuis Tolbolsk jusqu'à la forteresse
d'*Ustkamenogorskaia*, j'ai fait faire
des opérations géométriques le long
du fleuve Irtisch; pour en rectifier
les cartes, j'ai fait prendre, par-tout
où le temps le permettoit, des hau-
teurs méridiennes du Soleil; j'ai en-
voyé d'*Ustkamenogorskaia* des gens
à *Ablakit*, non-seulement pour en
tirer les manuscrits, mais aussi pour
observer, à l'aide d'une petite bouf-
sole de poche, les directions & in-
flexions du chemin, & estimer sa
longueur par le temps qu'ils y em-
ploieroient: cette petite carte étoit
destinée à entrer dans ma description
du voyage de la Sibérie; mais je
puis m'en passer, & vous en laisser
l'usage, au cas que vous jugiez à
propos de vous en servir. »

été depuis mieux informés là-dessus. Le nom de Kalmouks leur est venu des Tartares; c'est, disent quelques auteurs, un mot injurieux par lequel leurs voisins les désignent; selon d'autres il revient à celui de *sagittarius*, *archer*, étant composé de l'arabe *kalm* & du turc *ok*, termes qui tous deux veulent dire une *flèche* (c).

Les manuscrits trouvés dans les ruines d'Ablakit, que m'a fait voir M. le baron de Straganoff, sont quatre rouleaux d'une feuille chacun; on en verra ici l'échantillon, par la copie figurée de la première ligne de chaque feuille; l'enveloppe porte qu'on les croit écrits en langues & caractères de Tangut & des Kalmouks; ils sont en effet en deux langues différentes, deux de chaque espèce, & dans chaque un en lettres d'or sur papier noir, un en lettres noires sur papier blanc; mais l'un n'est pas copie de l'autre: le premier est composé de quatre feuilles de papier noirâtre, de coton (à ce qu'il semble) collées ensemble pour ne faire qu'une feuille renforcée, sur laquelle on a collé, si adroitement qu'à peine peut-on s'en apercevoir, huit bandes écrites sur du papier de soie d'un noir luisant très-fin & très-lisse, formant huit lignes écrites d'un fort beau

(c) « Les *Éluths* ne diffèrent des
» *Kalmouks* que comme une partie
» diffère du tout, ou comme une
» famille de tout un peuple; les Tar-
» tares appellent *Kalmouks* quelques
» branches de la nation *Mongale*, dont
» chacune, sans se réunir sous quelque
» domination commune, porte un nom
» différent, leurs langue, religion &
» manière de vivre étant par-tout les
» mêmes: on a tort de les nommer
» *Tatars*, ceux-ci étant tout-à-fait
» différens des premiers en langue,
» religion & manière de vivre. Entre
» ces branches les *Éluths*, ou, pour
» mieux se conformer à la pronon-
» ciation Kalmouque, les *Elots*, qui
» sont les *Virats* d'Abulgasi, s'étant
» soumis quelques autres branches de
» la même nation, & ayant conquis
» la petite Boucharie avec une partie
» de la grande, ont formé, au sud de
» la Sibérie, l'État souverain dont je

parle. Une autre branche des Kal-
mouks sont les *Khofihots*, dont le
prince *Ablai* étoit le chef; une autre
les *Dorbots*, faisant tous deux à pré-
sent un corps de nation avec les
Elots: une autre branche, nommée
Torgots, a ses habitations sous l'o-
béissance de la Russie, aux environs
de la Wolga. Outre ces quatre bran-
ches, il y a encore des Kalmouks
dans le pays de *Kokonor*, sur les
frontières du Thibet, qui sont de la
dépendance du Dalai-lama, & gou-
vernés par de petits Souverains, qui
leur sont donnés par ce Grand-
prêtre. Enfin entre les *Elots* il y
a une tribu particulière nommée
Dxongar, qui ayant donné depuis
plus d'un siècle des Souverains à
tout ce peuple, a occasionné le nom
de *Sengozzi*, dont on a commencé
en nos jours d'appeler ce peuple en
Russie. » Lettre de M. Muller,

caractère, bien distinct & bien rangé: de ces huit lignes, la troisième & la sixième sont en lettres d'or, les six autres en lettres d'argent, de sorte qu'alternativement il y a deux lignes en argent & une en or. Le revers de la page est formé d'une manière entièrement pareille, pour le lire on retourne la feuille, non pas de côté comme chez nous, mais en la renversant du haut en bas, ce qui met de son vrai sens l'écriture du revers: ceci montre aussi que l'usage n'est pas en ce pays de relier ensemble les feuilles d'un livre, car on ne pourroit tourner ainsi les pages si les feuillets ne restoit toujours détachés, & l'écriture du revers des pages cousues ensemble se trouveroit toujours à l'envers. Le second, en la même langue, est écrit avec de l'encre sur du papier de toile (à ce qu'il semble) en dix lignes fort longues, & autant au revers; car ces deux rouleaux Thibets sont larges & de peu de hauteur: l'écriture en est encore plus belle & plus nette que celle du précédent; ce n'est, de même, qu'une feuille détachée d'un plus long écrit, ainsi que les deux suivans, du moins autant qu'on en peut juger.

Le troisième rouleau, en une autre langue, est un feuillet composé dans l'intérieur d'une feuille de fin papier blanc de soie ou de coton, recouvert de deux feuilles de papier bleu collées dessus, sur lesquels on a recollé, en laissant quatre grandes marges bleues, deux feuillets de papier noir lissé & très-fin, non par bandes d'une ligne chacune, mais tout d'une pièce. Le bord intérieur des marges, près de l'écriture, est réglé par un cadre de raies rouges; la feuille est en hauteur, très-longue & étroite; le manuscrit est d'une grande beauté, fort bien conservé; l'écriture est en lettres d'or, facile, courante & difficile à copier. Le quatrième, écrit en la même langue avec de l'encre, sur du papier de soie lissé, fort, & fait de quatre ou cinq feuilles minces collées, est d'une forme semblable à celle du précédent; il est réglé en noir dans les marges: l'écriture, très-bien conservée, est d'une main hardie & courante, fort difficile à lire ainsi qu'à copier, les traits étant courts, épais & enchevêtrés.

Les deux premiers rouleaux sont certainement écrits en langue de Thibet, ainsi que je l'ai reconnu sans peine à l'aide

d'un vocabulaire latin-thibet, écrit de la main d'un missionnaire Italien, & le même dont M. Fourmont a fait usage en une semblable occasion. L'écriture Thibétienne est la même que la Tangutique (d); on trouve un grand nombre de ces

(d) Bayer reconnut les feuilles Thibétiennes, envoyées à l'Académie par le Czar, pour être écrites en langue de Tangut, dont un Mongol, nommé Gabriel, lui transcrivit à la hâte un alphabet. Les caractères Tangut sont en usage dans le Thibet, dans le royaume d'Ava, & dans une grande partie des Indes; les caractères de Bengale paroissent même en être dérivés: Bayer (*Supplem. act. eruditor. t. IX, pag. 20*) les regarde les uns & les autres comme tirant leur origine des lettres Brachmanes; ce qui paroît très-vraisemblable, car on rencontre encore parmi les caractères Tangutiques plusieurs caractères Brachmanes, qui ne sont que point ou peu altérés, tels que *ma, pa, na*. De plus, le génie des deux langues est le même par rapport à la manière d'écrire; l'une & l'autre a des lettres mobiles & quiescentes, l'une & l'autre ajoute les voyelles *A E O* au-dessus des lettres, & la voyelle *U* au-dessous; l'une & l'autre exprime le frôlement *R* par une petite ligne au-dessous du caractère auquel il doit être joint. Selon le sentiment du même auteur, l'écriture Tangutique est la même qu'Arabsiade nomme *Delbergiin*, en usage dans le Katay, qu'il place dans le pays à présent appelé Tangut & Thibet. Rubruquis ne paroît pas avoir pensé de même: « Au Katay, dit-il (*chap. 39*), on écrit avec un pinceau, & dans une figure on fait plusieurs lettres & caractères comprenant un mot chacun; ceux du pays de Tébeth écrivent comme nous, de gauche à droite; ceux de Tangut écrivent de droite à gauche, comme les Arabes, & en montant en haut multiplient leurs lignes: les Jugurs écrivent de haut en bas,.... multipliant leurs lignes de gauche à droite; les Tartares ont pris les lettres & l'alphabet de ceux-ci (*Id. c. 27*) ». On voit que Rubruquis distingue ici quatre espèces d'écritures; par celle du Katay, il entend sans doute les caractères figurés à la Chinoise: il dit vrai sur celle de Thibet, mais il se trompe sur celle qu'il nomme de Tangut; ce qu'il en dit convient à l'écriture des Tartares Mantcheoux, conquérans de la Chine, ainsi qu'on le peut voir dans un modèle que le P. Bouvet, missionnaire Jésuite, avoit donné à M. Leibnitz; il est inséré dans le rare ouvrage de Chamberlayn, contenant le recueil des oraisons dominicales en toutes langues: *Legitur a dextra ad sinistram, ab imo ad summum paginae*, dit Wilkins. Sans cet exemple, on n'auroit jamais pu se figurer qu'aucune Nation dirigeant horizontalement ses lignes, se fut avisée de les multiplier de bas en haut, en repassant la main sur ce qu'on vient de tracer, ce qui est fort extraordinaire. L'écriture que Rubruquis appelle *des Jugurs*, est celle des Mongols & Kalmouks, en laquelle deux de nos rouleaux sont écrits; j'y reviendrai bientôt.

tangut. brachmane

ma ma

pa pa

na na

ga ga

la la

Lettre canine R

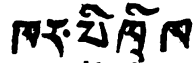
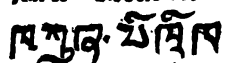
tangut. brachmane

bra bra

papiers dans les ruines du temple d'Ablay; au rapport de M. Muller, du côté septentrional de la Chapelle dont j'ai parlé plus haut, il y a une espèce de grande archive garnie de tiroirs amovibles, ci-devant pleins de manuscrits Tanguts & Mongoux, que les soldats & les chasseurs ont jetés çà & là sur le pavé; quoiqu'on en ait enlevé une bonne partie, quoiqu'on s'en soit servi dans le pays pour envelopper des marchandises, ou pour boucher les trous des fenêtres, il en reste encore assez pour charger dix chevaux: on n'y trouve plus guère de ceux de Tangut, écrits en or ou en argent sur noir; leur singularité les a fait prendre les premiers; ceux qui restent sont écrits en caractères noirs sur du papier blanc, quelques-uns en caractères rouges, ou en rouge & noir, les uns en lettres unciales ou carrées, les autres de ce petit caractère courant que les Tanguts appellent *schar*: il y en a quelques-uns d'imprimés, mais quoiqu'on ait trouvé des planches d'impression Mongole, on n'a point trouvé de feuilles imprimées en cette langue; il y a aussi quelques livres reliés en écorces de bouleau: M. Muller n'ayant pu visiter lui-même ces ruines tandis qu'il étoit dans le pays, y envoya un homme qui lui rapporta plus de cinq cents feuilles écrites en Tangut & en Mongol. Voici par quelle raison on trouve tant de manuscrits en ce lieu, fort distant du Thibet, & en quelques-autres pareils; les peuples d'origine Mongole, qui les habitoient, professent presque certainement la même religion que ceux du Thibet, chez qui le grand *Lama*, patriarche de cette religion, fait sa demeure; car *Adam Brant* rapporte que depuis *Naum*, ville Mongole-chinoise, entre la grande muraille & le fleuve *Sangar*, jusque près de la Chine, le pays est habité par des Mongols ou Tartares qui croient au *dalay-lama*, ou grand-prêtre de Kutugta; il dit même avoir vu parmi eux une religieuse Mongale. Ce grand-prêtre, qui est apparemment un vicaire du grand *Lama*, ou un patriarche particulier des Mongoux, fait sa résidence à *Kutag*, près du cours de la rivière de *Selingha*, au-dessus de la ville du même nom: ce *Lama*, sur la fin du siècle dernier, se nommoit *Kutugt*; il étoit aussi chef de la nation Mongale, avec

Chap. 10.

avec ses deux frères, & s'étoit mis sous la protection de l'empereur de la Chine, pour se défendre contre *Busukhtu*, ^{*Ibr. Ides ;*} khan des Kalmouks. Les prêtres de Tangut ou de Thibet, ^{*ch. 20.*} dont plusieurs ont passé chez les Kalmouks, ne pouvant s'accommoder de la vie errante de ceux-ci, ni habiter toujours sous des tentes, bâtissent des édifices permanens dans les lieux les plus fréquentés; tels sont ceux que Gerbillon a vus chez les Mongols, & ceux qu'on trouve aujourd'hui chez les Kalmouks, dans le pays de qui il y a depuis long-temps de tels édifices, qu'ils nomment *kû*: c'est-là que ces Prêtres demeurent avec leurs disciples, vivans dans le célibat, ainsi que nos Moines; c'est-là qu'ils ramassent tous leurs livres, qu'ils célèbrent leur culte religieux, & qu'ils tiennent leurs idoles, soit peintes sur bois, sur du papier, sur du linge, ou sur la muraille; soit sculptées en bois ou en terre grasse, soit de métal jeté en fonte: quand on abandonne un lieu pour toujours ou pour long-temps, on emporte ce qui est resserré dans ces bâtimens, & l'on en va construire ailleurs un autre. Ces manuscrits sacrés sont en si grand nombre que lorsque *Galdan Zerîn*, aujourd'hui prince des Kalmouks, change de camp, il en emporte avec lui la charge de cent chameaux; il en reçut un jour en présent, de l'Empereur actuellement régnant à la Chine, la charge de quarante chameaux; & son père en avoit eu autant d'un autre prince Tartare son voisin. Tous ces écrits sont en langue Tangute, bien plus usitée pour le culte religieux que les langues vulgaires, chez les Kalmouks & chez les Mongoux, ainsi que la langue latine l'est à cet égard par toute l'Europe Catholique Romaine: ces écrits sont, pour la plupart, tracés en caractères d'or ou d'argent, sur du papier bleu turquin noirâtre. Quand il arrive quelque guerre ou quelque invasion subite, les Prêtres s'enfuient les premiers, abandonnant tous leurs livres dans les temples, où ils restent quelquefois fort long-temps avant qu'on les trouve: c'est encore le Mémoire & la lettre de M. Muller qui me fournissent ces derniers détails. Les Russes ont trouvé plusieurs chapelles remplies de ces papiers, dans les courtes qu'ils ont faites en Sibérie, près du fleuve Irtych, ou près du

comparaison pour constater cette conjecture. La couleur diffé-
rente du fond & des caractères des deux rouleaux, paroît «
se rapporter à ce que dit Bayer, que les «
Tanguts ont deux espèces de livres, les «  «
uns nommés *kara bitichik*, *nigri libri*, « *nara bitichik*.
qui sont les livres profanes; les autres «  «
nommés *gusgh bitichik*, *albi libri*, qui « *gusgh bitichik*.
sont les livres sacrés. Cette couleur noire «
ou blanche doit-elle se rapporter aux lettres, ou au fond du «
papier? c'est ce qu'on ne peut décider qu'après avoir expliqué «
les deux feuilles; il paroît néanmoins plus vraisemblable que «
le caractère argenté, sur un fond noir, doit être consacré au «
culte religieux, les feuilles de cette espèce paroissant écrites avec «
plus de soin & de magnificence. «

Les troisième & quatrième rouleaux sont en caractères «
Mongales, le premier en Mongale ordinaire, l'autre en Mon-
gale carré; Bayer met la même différence en ces deux espèces «
de caractères, qu'entre l'Arabe & le Cufique: le Mongale se «
lit perpendiculairement, de haut en bas, les lignes multipliées «
de gauche à droite. Les deux rouleaux sont, comme ceux de «
Tangut, numérotés en marge; &, ce qu'il y a de singulier, «
en tête des deux chiffres, en caractères Mongales, on voit le «
ka Tangut, qui se trouve aussi en tête du chiffre des deux «
feuilles Thibétiennes: ceci paroît confirmer ce que je viens «
de dire, que les Tanguts marquent chaque volume selon l'ordre «
de leurs lettres. Les Mongales, qui ont emprunté la langue «
Tangut pour ce qui a rapport à la religion, ont aussi vraisem-
blablement adopté l'usage de numéroter de lettres Tangutiques «
les volumes même écrits en leur propre langue (e) ».

(e) Quod attinet Zagatheos, illis
est scriptura quæ vocatur Oigurea, &
illa est Mongulorum nomine celebris.
Numerus litterarum est quatuorde-
cim; & hac scripturâ scribunt omnia
diplomata regia, & mandata, &
diplomata patentia, & epistolas, &
registra, & tabulas, & calendaria,
& carmina, & historias, & monu-

menta, & sygrapha, & rationes,
& omnia quæ tractantur, in nego-
ciis judicii, & legis Gengiscanicæ.
(Arabiad. ap. Bayer. ibid.) Celui-
ci trouve la source de cette écriture
Mongale dans les voyelles Parthes,
dont les Guèbres de l'Inde se servent
pour lire les livres de Zerdusht, &
que Bayer juge être assez modernes,

H h h h h ij

M. Jehannin a transcrit de sa main la première ligne de chacun de ces quatre rouleaux, en caractères originaux, tels qu'on les voit dans la figure, avec les lettres correspondantes; il traduit, ou du moins il soupçonne qu'on peut traduire ainsi la première ligne du manuscrit Thibet à fond blanc, lettres noires, *Talis lex omnibus exaudire considerata est in platea convocationis legis talis*; il discerne, dans l'autre feuille Thibet à fond noir, les mots *perseverantia, anima, ingenium, anima increata*; sur-tout le mot *amma* y est fréquemment répété, tellement qu'il y a tout lieu de croire que l'ouvrage roule sur l'immortalité de l'ame, sujet que la philosophie Thibétienne se plaît sur-tout à traiter; nous en avons déjà eu en France un exemple.

On peut se rappeler que le Czar Pierre le Grand, durant son séjour à Paris, étant venu à l'Académie, & ayant pris plaisir à se faire expliquer ses exercices ordinaires, envoya, peu après son retour, quelques feuillets épais, longs & étroits, d'une écriture inconnue, faits d'écorce d'arbre, & vernis, que ses soldats avoient trouvés avec des figures dorées, argentées ou en bronze, dans des tiroirs d'ébène, parmi les ruines d'un vieux château du pays des Kalmouks (f). God. Rulham crut d'abord que c'étoit un ouvrage des anciens mages Perses; d'autres les

Voy. Hist. de
l'Acad. des B.
Lett. tome V.

dérivées du Cufique & de l'Estrangelo, & tout autres que les lettres des anciens Perses, qui, à ce qu'il croit, se servoient du Phénicien ou du Syrien, des caractères de Tadmor ou de ceux de Persépolis. On peut croire aussi que les caractères Mongales viennent du Syriaque, ayant été apportés aux Mongoux par les prêtres Nestoriens de Syrie, vers le temps de Genkiskan; de-là vient probablement qu'on les a nommés caractères *Jugurs*, c'est-à-dire *étrangers*: car je me rappelle d'avoir lu, dans divers voyageurs ou extraits de chroniques Tartares que je n'ai plus sous la main, que le mot *Vigur* ne désigne autre chose qu'*étranger*, & qu'il n'y a jamais eu, comme quelques gens le croient, de nation

particulière qui portât le nom de *Jugurs*, *Vigurs* ou *Oigurs*.

(f) *In more fuit Siberiæ præfecto, subinde homines quosdam, rudes quidem & agrestes, Tobolska versùs mare Caspium in Tartariam, Russorum imperio obnoxiam, emittere, eo consilio, ut rudera & sepulcra vetera clam atque adeo noctu, ut ne resciscerent incolæ, diligenter scrutarentur. Hi igitur, postquam passim in sepulcris idola quædam, aurea, argentea, ærea, detexissent, tandem centum & viginti circiter millia Germanica progressi versùs mare, ædificii splendidi rudera offenderunt, quæ cum ingressi essent, sub terra repererunt conclavia, quorum strata imò & latera lapide nitidissimo (glasiert) composita erant. Conspiciebantur hæc*

attribuèrent, avec plus de probabilité, au siècle de Tamerlan, qui avoit habité dans ces contrées; M. Fourmont, qui les reconnut pour être écrites en Thibet, en fit la traduction; c'étoit, du moins selon sa version, un fragment détaché de quelque discours oratoire dans le goût Tartare, caractérisé par des figures hardies, par des répétitions en forme de refrains, & par une morale assez sensée sur l'autre vie, faisant l'objet principal du discours. L'auteur persuadé de l'immortalité de l'ame, en donnoit quelques preuves métaphysiques, entre autres que la réminiscence des évènements passés & la crainte de l'avenir, formoient un argument égal pour l'existence passée & pour l'existence future; il ajoutoit quelques comparaisons, toutes tirées du cheval, qui est l'animal que les Tartares estiment le plus. La pièce fut écrite en Thibet avec ses propres caractères, en Thibet avec des caractères latins, en langues Latine, François & Moscovite, puis renvoyé au Czar avec cette lettre de M. l'abbé Bignon, en date du 1.^{er} février 1723, imprimée dans les Mémoires de Pétersbourg, & qui devoit avoir place dans les nôtres. « A force de recherches enfin nous avons découvert un dictionnaire en langue Latine & en langue « de Thibet, ayant les mêmes caractères que ceux de la feuille « qui m'avoit été remise par ordre de Votre Majesté; par ce « secours, il nous a été permis de pénétrer dans cette espèce de « mystère, ou d'expliquer l'énigme, si j'ose me servir de cette « expression: nous ne nous flattons pas d'avoir tout éclairci. Le « dictionnaire dont j'ai l'honneur de vous parler, Sire, n'ayant «

illic nigræ quædam ex ebena cistæ, quibus apertis rustici illi pro thesauris carbonēs, ut rebantur, scriptos nempe codices invenerunt, & quibus quinque folia secum abstulerunt.... Folia si amplas satis margines computemus, longitudo erat 27 $\frac{1}{2}$ & latitudo 7 $\frac{1}{2}$ pollicum: materia constabat satis crassa, ad modum pergameni sed papyracea, & ubi ruiperes, quasi lunæ aut bombycinæ, cinerei coloris, ad morem codicum Orientalium lævigata; inductus erat utrique lateri

color subfuscus, in medio, ubi scriptura exstabat, nigricans: litteræ verò candido splendidissimo & ad argenteum accedente colore. (Act. Lipsiens. ann. 1722, pag. 375.) On trouve à la même page des actes de Léipsick, une feuille Thibétienne gravée en caractères originaux, sans lettres latines, ni version; c'est la même qui fut traduite par Fourmont, & dont M. Muller a aussi fait graver les premières lignes.

H h h h h iij,

» été fait que fort à la légère, par un voyageur, il y manque un
 » grand nombre de mots & de phrases, sans lesquels il n'est pas
 » possible de suivre parfaitement un discours étendu. Cependant,
 » après bien des réflexions, nos interprètes y ont trouvé une
 » espèce de sens, & il n'est pas à douter qu'ils n'aient beaucoup
 » plus loin, s'ils avoient un plus grand nombre d'ouvrages: Votre
 » Majesté pourra se convaincre par elle-même de la justesse de leurs
 » observations, par la copie figurée que je me donne l'honneur
 » de lui envoyer; Elle y verra les caractères inconnus auparavant,
 » rendus par les caractères des langues vulgaires de nos pays, &
 » au-dessous l'explication mot à mot de ces mêmes caractères
 » en latin: à côté est ce que nous avons appelé le sens, qui est
 » plutôt une paraphrase qu'une traduction fidèle; nous avons cru
 » devoir en agir ainsi, à cause de la grande obscurité du texte. Si
 » cet échantillon avoit le bonheur de plaire à Votre Majesté, Elle
 » pourra dans la suite nous rendre plus habiles, & par conséquent
 » plus en état de faire, par nos progrès dans ces connoissances,
 » quelque chose de plus digne de lui être présenté ».

Je n'ai pas vu la traduction de Fourmont, dont on a probablement conservé une copie dans nos registres; mais je trouve ce qui suit dans la *Synopsis harmonica* d'Henfelius.

Initium Orationis funebris pro immortalitate animæ, lingua Tangutica ex Bayeri musæo Sinico, ejusdem, ut videtur, quam Petro Magno Imperatori Russico interpretatus est Farmonitius.

Par sciou fou i Crupa te touh sem

Anrita fortitudine quædam brevis æquis frigoris vita

cian r'nam la pen par sgie ne
destruatur (pro) spiritu in (est) putredo contritus orat ne!

di ghetam cie scio
hoc (est) irrisio omnes vident.

Ce Latin n'a guère moins d'obscurité pour moi que du Tangut; & on en trouvera autant dans l'autre traduction de la même pièce qu'on va voir; car M. Müller n'est rien moins que d'accord que la version de Fourmont soit bonne. « Quelques Kalmouks, parmi lesquels étoient, dit-il, un Prêtre, *Sacri- ficulus*, étant venus à Pétersbourg en 1731, je voulus apprendre

d'eux quelque chose de l'écriture Tangutique, qu'ils savaient « lire ; il me parut qu'ils ne prononçaient qu'un petit nombre « de mots, comme M.^{rs} Fourmont voudroient qu'on les pro- « nonçât, & il y a grande apparence que le Dictionnaire dont « ils se sont servis, est fort imparfait. Quoique mes Kalmouks « n'entendissent que peu de mots de la langue du Tangut, ceci « commença de me rendre suspecte la traduction envoyée de « France. Je l'emportai avec une copie de l'original dans un « voyage de curiosité que j'allois faire en Sibérie. Durant le « séjour que je fis à Selinga, ville à l'extrémité de la Sibérie, « sur les confins des Tartares Kalkas, j'allai, à quatre-vingts lieues « de-là, voir au camp d'un prince Mongol, un prêtre Tangut, « qui passoit pour habile, à qui je montrai cette version ; il écrivit « les mots de l'original comme ils doivent être prononcés, & « traduisit quelques lignes en langue Mongole ; & je ne pus « trouver alors quelqu'un capable de traduire le Mongol en une « langue qui me fût connue. Ce n'est pas qu'il n'y eût là des « Russes qui entendissent le Mongol, & qui me servoient d'in- « terprètes ; mais ils me dirent que n'étant pas accoutumés à ce « langage sublime des écrits de Tangut, ils ne savaient pas rendre « en notre langue ce que le Prêtre avoit traduit du Tangut en « Mongol d'une manière fort obscure, autant qu'ils en pouvoient « juger. Depuis mon retour, un Mongol du Collège impérial « de Pétersbourg, élevé parmi les Prêtres de sa nation, & fami- « liarisé avec le langage qu'ils emploient dans leurs rites sacrés, « m'en a fait une version en Moscovite, qui n'est pas bien intel- « ligible, mais qui cependant paroît assez bien faite. » M. Muller « la donne en langue Latine, traduite du Moscovite, qui l'étoit « du Mongol, qui l'étoit du Tangut.

*Firma conscientia mediante omnia parvi pendendo in principio
viventi cuiusque auxilium oritur inde. Quibus consummatis, futurum
quid, nemini notum est. Religio tota namque religionis explicatio.
Magnates autem intellectu (suo) ea non comprehendunt. Religio
tota videlicet omnia (continet) religionis explicatione. Incorpo-
reorum explicatio verè prædicata est: semper ab occultatione id*

dependet : semper omnes id invenire possunt. Attestation du prêtre Mongol : Ante ex Tibetica lingua scriptum hoc in Mongolicam linguam vertit (apud) Selengiensem subditum principem Lobsanum (commorans) Gelum Zordschi Lama vertit. Scripsit Datschin Bandi scripsit.

Ceci suffit pour montrer combien les deux versions sont différentes l'une de l'autre, le temps & plus de connoissance nous apprendront laquelle mérite d'être préférée; mais si mon vocabulaire, qui est le même dont M. Fourmont s'est servi, n'est pas bon, comme M. Muller a lieu d'en juger sur le rapport du prêtre Tanguit, nous sommes sans ressources à cet égard, car je ne sache pas qu'il y en ait d'autre en France. Au reste, on ne doit pas beaucoup s'étonner que les deux versions latines soient si peu intelligibles: outre que le passage des expressions par tant de langues ne les rend que plus obscures, outre que les syntaxes de ces langues de l'Orient ultérieur s'éloignent beaucoup des nôtres; & qu'en général toute traduction servile de mot à mot, où l'on s'attache plus à rendre le terme que l'idée, est nécessairement mauvaise; la matière est du genre de celles où souvent on ne s'entend pas soi-même, bien loin de se pouvoir faire entendre aux autres. Quand le discours roule sur des objets extérieurs & physiques, on l'entend par-tout, parce que les originaux de comparaison se trouvent par-tout à peu près les mêmes; ce qui n'est pas dans les matières dogmatiques & intellectuelles, dont les originaux sont dans l'esprit des hommes, & sur lesquelles chaque Nation a ses idées, qui n'ont quelquefois rien de commun avec celles des autres peuples. Si quelques-uns de nos livres, rituels, ascétiques ou cathéchistiques, tomboient entre les mains des Mongoux, ils ne les comprendroient pas, même traduits en leur propre langue; j'en donnerai un exemple singulier, par lequel je finis ces remarques: c'est une version du *Pater* en langue d'Europe, faite par un Siamois sur une traduction Siamoise; elle est rapportée par Witkins, dans sa préface; j'admire les curieux efforts qu'a dû faire cet Indien pour venir à bout, à force de vocabulaires & de

DE LITTÉRATURE. 801

de comparaisons des langues, de traduire notre prière dominicale en langage mélangé de tous les dialectes dérivés du latin.

Pater noster estar Ciel, nombre *Dios* da riputation toda parte: (g)

Deus regna quæso donner trouver à nous: Donner finir conformément cœur Dieu royaume terre, également Ciel: Nourriture nous toujours prier donner trouver à nous aujourd'hui: Quæso pardonner péché nous comme nous pardonner personne faire péché à nous: Ne nous donne tomber dans cause de péché: Délivre dehors de malheur todos.

| | |
|---|---|
| <p>(g) Pour mieux expliquer cette phrase, <i>sanctificetur nomen tuum</i>, si difficile à traduire, le Siamois, par forme de commentaire, ajoute à la</p> | <p>traduction ces paroles-ci, <i>offerecer Dios loores</i>; il a probablement voulu dire, <i>offerre Dios laudes</i>.</p> |
|---|---|



R E C H E R C H E S

S U R

LES CHRÉTIENS ÉTABLIS A LA CHINE

D A N S L E V I I . S I È C L E .

Par M. DE GUIGNES.

Lu le 7 Déc.
1753.

DANS mon Mémoire sur les philosophes Samanéens, & dont celui-ci peut être regardé comme une suite, j'ai dit que les Indiens, qui avoient eu anciennement connoissance de J. C. & de la religion Chrétienne, attribuoient à leur dieu *Vischnou* plusieurs des évènements qui ne peuvent appartenir qu'à J. C. & que, par une suite nécessaire du système de la métempsychose, auquel ces peuples sont fort attachés, ils ont regardé J. C. comme une nouvelle manifestation de leur Dieu: j'ai dit encore que les Manichéens avoient puisé dans l'Indianisme quantité d'erreurs, & que depuis leur établissement dans l'Inde, ils y avoient laissé beaucoup de traces du Christianisme: de-là j'ai conclu que les Indiens, par leur commerce ou avec les premiers Chrétiens, ou avec les hérésiarques postérieurs, ont formé une espèce de Christianisme monstrueux, qu'ils ont réuni à leur propre religion, avec laquelle il ne paroît plus faire qu'un corps.

*Trigault, p. 90.
M. de la Croix,
Rec. de Differt.*

Ailleurs que dans l'Inde, je veux dire dans la Tartarie, dans la Chine & dans le Japon, où les peuples paroissent moins superstitieux, la religion de *Fo*, ou des contemplatifs Indiens, n'a paru, aux yeux de plusieurs Savans, qu'un Christianisme défiguré. Quelques Missionnaires ont été surpris de trouver dans la doctrine & dans les cérémonies des Lamas ou Bonzes *Foïstes* de la ressemblance avec le Christianisme; ce n'est pas là ce que je me propose d'établir dans ce Mémoire; je crois devoir aller plus loin, & soutenir que les Chrétiens mêmes, c'est-à-dire les Nestoriens, & tous ceux qui ont fait profession de Christianisme, de quelque secte qu'ils puissent être, ont été

confondus, dans les livres Chinois, avec les-bonzes de *Fo*, & qu'ils y ont été désignés sous le même nom.

Ce principe une fois établi, nous devons conclure naturellement que toutes les fois qu'il est fait mention dans les annales Chinoises des bonzes de *Fo*, ce qui arrive souvent, il ne faut pas croire que cela regarde toujours la religion Indienne, mais que quelquefois il s'agit du Christianisme : c'est ce que j'entreprends de prouver dans ce Mémoire, en faisant voir que les Chrétiens établis à la Chine dans le VII.^e siècle sont connus dans ces Annales, mais qu'ils y portent le même nom que les bonzes de *Fo*; par-là ce Mémoire pourra répandre de nouvelles lumières sur l'histoire de la dispersion du Christianisme, & détruira les objections que plusieurs Savans ont faites contre l'ancienneté de son établissement dans la Chine. On fait que les Missionnaires ont avoué qu'il n'étoit fait aucune mention des Chrétiens dans les annales Chinoises; appuyé sur ce témoignage, M. de la Croze s'est élevé contre un fameux monument, & a cru y apercevoir des preuves de supposition de la part des Missionnaires modernes; c'est aussi le sentiment de M. de Beausobre, dans son histoire du Manichéisme.

*Renaudot, anc.
Relat. p. 250.*

*L. I, c. 5.
p. 295.*

Nous ne pouvons douter qu'avant l'établissement des missions qui subsistent aujourd'hui dans la Chine, il n'y en ait eu de plus anciennes, je veux dire sous le règne des Mogols, qui ont possédé cet Empire pendant environ quatre-vingt-huit ans; nous en trouvons un témoignage authentique dans les relations des voyages faits ou à la Chine, ou en Tartarie par Plan Carpin, Rubruquis, Marco Paulo, & les autres voyageurs des XII.^e & XIII.^e siècles: au rapport de Haiton, écrivain contemporain, *Mangou-khan* avoit reçu le Baptême des mains d'un Evêque qui étoit Chancelier du roi d'Arménie; son successeur *Cublai-khan*, qui étoit devenu le maître absolu de toute la Chine, avoit imité cet exemple; & Marco Paulo, qui vivoit dans le même temps, dit avoir vu dans plusieurs villes de la Chine, des églises & un grand nombre de Nestoriens. Il est vrai que, selon Rubruquis, ces Nestoriens mêmes étoient moins Chrétiens que Mahométans ou payens, ils avoient oublié le

Cap. 14.

*Haiton,
Jean de Mandeville,
C. 4, l. 11.*

Syriaque, qui étoit leur langue naturelle; ils épousoient plusieurs femmes, &, à l'exemple des Musulmans, ils avoient transporté au vendredi la célébration du dimanche: ils faisoient ordonner Prêtres leurs enfans au berceau, & dans certains temps de l'année ils alloient offrir de l'encens aux caules de l'Empereur. Si les prêtres Nestoriens tiennent une conduite si opposée à la religion, que devons-nous penser du Christianisme des Khans-mogols? nous devons cependant avoir une idée plus favorable de celui de la Chine, où les peuples sont bien éloignés de cette barbarie que nous voyons régner parmi les Tartares; mais quel que puisse être ce Christianisme, il est toujours certain qu'il étoit établi à la Chine dans le XII.^e siècle; nous le trouvons encore dans des temps plus reculés, & vers l'an 867. *Mafoudy* nous apprend qu'un rébelle Chinois ayant pris cette année la ville de *Cansou*, aujourd'hui *Canton*, il y périt six vingt mille Mahométans, Juifs, Chrétiens & Parlis, qui y demeuroient pour leur négoce. Voilà le témoignage étranger le plus ancien que nous ayons de l'établissement des Chrétiens à la Chine; mais l'an 1625 on en a découvert un, dans le pays même, beaucoup plus authentique.

En creusant dans un village près de la ville de *Siganfou*, capitale de la province de *Chensy*, on trouva une très-grande pierre, au haut de laquelle étoit une croix, & ensuite une inscription qui en occupoit toute l'étendue; une partie étoit en caractères Chinois, & l'autre en caractères Syriens majuscules, appelés communément *stranghelo*: le Magistrat du lieu, qui crut devoir la conserver, la fit transporter dans un temple de Bonzes.

L'inscription Syriaque portoit que ce monument avoit été élevé pendant que *Anan-yefou*, patriarche des Nestoriens étoit sur le siège, l'an 1092 des Grecs (de J. C. 781) par les mains de *Mar-yazed-birjid*, prêtre & chorévêque de *Chumdan*, fils d'un autre Prêtre venu de *Balkh*, ville du *Tokharestan*: on voit ensuite les signatures d'un grand nombre de prêtres Nestoriens.

Nous apprenons, par l'inscription Chinoise, que ce monument servoit à conserver la mémoire de l'établissement de

la très-illustre loi du *Ta-tsin*, & qu'il avoit été érigé par *Kim-teim*, bonze d'une pagode de *Ta-tsin* : aux yeux d'un Chinois cette inscription a dû paroître avoir été l'ouvrage des bonzes de *Fo*, aussi est-ce dans un de leurs temples qu'on la fit transporter.

Tout ce qui suit contient les principaux dogmes de la religion Chrétienne ; il y est rapporté qu'*Aloho*, c'est-à-dire Dieu en langue Syrienne, créa le Ciel & la Terre, & que Satan ayant séduit le premier homme, Dieu envoya le Messie pour délivrer les hommes du péché originel ; qu'il naquit d'une Vierge dans le pays de *Ta-tsin*, & que des Persans vinrent l'adorer, &c.

Qu'il me soit permis de faire ici une réflexion sur le titre de ce monument, & de faire remarquer que le Prêtre qui en est le fondateur, ainsi que tous ceux qui ont signé, y prennent le titre de *Sem*, nom sous lequel on désigne ordinairement les bonzes de *Fo* : on y donne aussi aux églises le nom de *Su*, qui est celui que portent les temples de *Fo* ou pagodes. La langue Chinoise n'est pas dépourvue de termes propres à exprimer un temple, & les Chrétiens devoient en choisir un qui ne les confondît pas avec des Idolâtres, pour lesquels ils devoient avoir quelque chose de plus que du mépris. Puisque ces Nestoriens ont pris un nom qui leur devenoit commun avec les bonzes de *Fo*, nous devons conclure de-là que les historiens Chinois, toujours peu instruits de ce qui regarde les étrangers, ont dû confondre ces Chrétiens avec les bonzes : l'examen de quelques endroits des Annales, comparés avec le monument, nous fournira des preuves de ce que j'avance.

Les Chrétiens prennent, dans le monument, le nom de Bonzes venus du *Ta-tsin*, pays situé à l'occident de la mer Caspienne, & qui comprend la partie orientale de l'empire Romain, & non la Judée simplement, comme l'ont prétendu quelques auteurs Européens, qui n'ont point examiné assez à fond les géographes Chinois. Si l'on trouve, dans les Annales, qu'il soit fait mention de Bonzes venus des mêmes pays occidentaux, si les historiens Chinois attribuent à ces Bonzes ce que les auteurs du monument attribuent aux Chrétiens, si les

Kircher.

temps & les lieux s'accordent parfaitement, on ne pourra nier que les faits énoncés dans les Annales concernant les Bonzes, n'aient rapport à ces Chrétiens Nestoriens qui eux-mêmes prenoient le nom de Bonzes.

*Kircher, Chin.
illust.*

Le monument Chinois nous apprend que sous le règne de l'empereur *Tai-tsong*, la neuvième des années appelées *Tchin-kouan* (a), l'an de Jésus-Christ 635, il vint à *Siganfou* un homme du *Ta-tsin* nommé *Olo-pouen*, qui étoit doué de toutes sortes de vertus; l'Empereur envoya au-devant de lui un de ses Officiers, qui le conduisit au palais Impérial, où l'on examina les livres apportés par cet étranger : ils furent approuvés, & l'Empereur donna un édit en faveur du Christianisme; cet édit est daté de l'an 638; l'Empereur y fait l'éloge de la religion des Chrétiens, & annonce à ses peuples l'estime qu'il en faisoit.

*Ven-hien-tum-
kao.*

*Kam-mo.
Tsu-chi-tum-
kien,
Hum-kien-lou,
Kam-kien-pou.*

Si nous jetons les yeux sur une foule d'écrivains Chinois qui ont écrit l'histoire de la dynastie des *Tam*, qui régnoit alors, nous apprenons que dans les mêmes années *Tchin-kouan*, il vint des pays occidentaux à la Chine un personnage recommandable par ses vertus, & à la religion duquel l'Empereur étoit fort attaché. Cet homme singulier, auquel on donne le titre de Bonze, avoit, dit-on, par ses prières le pouvoir de ressusciter les morts : il trouva des obstacles à la Cour, mais cela ne put empêcher, comme le remarquent les historiens, que la religion de *Fo* ne fit des progrès considérables dans

(a) C'est un usage à la Chine de ne point appeler l'Empereur par son propre nom ; en montant sur le trône il en prend un qui a rapport à quelque événement ou à quelque autre chose ; par exemple, le *Victorieux*, la *brillante Paix*, &c. Lorsqu'il ne veut plus le porter, il le change, de sorte que pendant le cours de son règne, il prend successivement cinq ou six noms différens : dans les actes publics on date de ces noms, ainsi l'on dit, la première, la seconde ou la troisième année de la *brillante*

Paix, ou du *Victorieux*, & ainsi de suite à mesure que les noms changent : c'est-là ce qu'il faut entendre par les années de *Tchin-kouan*, & autres semblables.

Kam-hi, si connu en Europe, n'est de même qu'un de ces noms changeans, & non le vrai nom de l'Empereur ; mais il faut remarquer que les Princes de la dynastie régnante ont conservé, pendant tout leur règne, celui qu'ils avoient pris en montant sur le trône.

l'Empire, principalement à cause de la protection que l'Empereur lui accordoit.

Il paroît que ce fait, rapporté par les historiens Chinois, est le même que celui que nous venons de tirer du monument; de part & d'autre un Bonze d'occident arrive dans le même temps à la Chine, & l'Empereur le prend sous sa protection: il est difficile d'imaginer que deux faits différens se trouvent accompagnés des mêmes circonstances. Et ce qui ajoute un nouveau témoignage en faveur de ce bonze Chrétien venu de *Ta-tsin*, c'est qu'il est rapporté dans un écrivain Chinois, que l'an 643 de J. C. c'est-à-dire huit ans après l'arrivée d'*Olo-puen*, on vit venir à la Chine des Ambassadeurs du *Ta-tsin*: on aperçoit par-là qu'il y avoit une liaison particulière entre la Chine & le pays des Bonzes du monument, ou la Syrie & les environs; & comme ces Chrétiens arrivoient à la Chine par le midi, c'est-à-dire par les Indes, ç'a été un nouveau motif pour les Chinois de les confondre avec les ministres de la religion Indienne.

Ven-hien-tan-hao.

Nous lisons encore dans le monument que l'empereur *Kao-tsong*, successeur de *Tai-tsong*, honora beaucoup *Olo-puen* & les Chrétiens: de même, les Annales nous apprennent que cet Empereur étoit fort attaché à la religion des Bonzes. Mais voici un fait plus circonstancié, & dans le monument & dans les Annales, & par conséquent plus propre à nous convaincre.

Kircher. Chin. illust.

Kam-mo.

Il est dit, dans le premier, que dans les années appelées *Chim-hie*, vers l'an 698 de Jésus-Christ les bonzes de *Ché* tinrent de mauvais discours contre les Chrétiens à *Tum-tcheou*; dans le même temps nous apprenons de plusieurs historiens Chinois que l'impératrice *Vou-chi*, alors maîtresse absolue de l'Empire, s'étoit retirée dans le palais de *San-yam* avec des bonzés de *Fo*; que l'on en murmura; qu'on s'efforça de les décrier, en disant que *Fo* étoit une divinité des barbares, & que ses Bonzes n'étoient que des imposteurs. Ceci se passa dans la province de *Honan*, où est situé *Tum-tcheou*, & arriva dans

Kircher. Chin. illust.

*Kam-mo.
Kam-hien-pou.
Tsu-chi-tum-hien.*

les années *Chim-lie*; conséquemment le temps & le lieu, & tout ce qui suit s'accordent avec le monument.

Il ne reste qu'à expliquer ce que l'on entend ici par bonzes de *Ché*, que l'on paroît distinguer des bonzes de *Fo*; ces bonzes de *Ché* doivent être les disciples de *Ché-kia* ou *Cha-ca*, philosophe Indien auquel les historiens Chinois donnent aussi le nom, ou plutôt le titre de *Fo*, terme qui semble indiquer en général les divinités étrangères.

Je finis ce parallèle entre le monument & les Annales, par un autre fait rapporté dans le premier, & par lequel nous apprenons que l'empereur *Tai-tsong*, qui commença à régner l'an 763, & qui est différent du premier *Tai-tsong* dont j'ai parlé, envoyoit tous les ans des parfums pour célébrer la naissance de Jésus-Christ, excitoit les autres à faire de bonnes œuvres, & fournissoit de quoi entretenir les peuples de la très-illustre loi. Conformément à ce récit, nous lisons dans les annales Chinoises que ce même Empereur envoyoit à certaines fêtes des présens au temple de *Fo*, qu'il respectoit fort les Bonzes, qu'il se retiroit avec eux dans leurs temples, & qu'il en nourrissoit continuellement un certain nombre.

Une suite d'événemens dont les circonstances sont si conformes, nous porte à croire que les Chinois ont confondu la religion Chrétienne avec celle de *Fo*, & qu'ils ont donné aux Chrétiens le nom de Bonzes; nous devons en être d'autant plus persuadés, que les auteurs du monument ont pris ce titre.

L'histoire Chinoise, du temps des Mogols maîtres de la Chine, nous fournit encore des témoignages favorables au sentiment que je propose: nous avons vu plus haut que *Mangou-khan* & *Cublai-khan* avoient embrassé le Christianisme; dans les Annales, au contraire, on ne cesse de faire des reproches à ces Princes d'être trop attachés à la religion des bonzes de *Fo*, & de les avoir protégés trop ouvertement. Parmi les plus fameux Bonzes venus des pays occidentaux, que *Cublai* avoit auprès de lui, il est fait mention d'un nommé *Hai-sue*, dont on loue la charité & l'exactitude à s'acquitter de ses devoirs envers

envers son dieu *Fo*; ce Bonze étoit du royaume de *Fou-lin*, pays situé à l'ouest de la mer occidentale; le P. Gaubil soupçonne qu'il étoit Chrétien, & peut-être Franc ou Européen. Le nom de *Fou-lin*, qui est une altération de celui de *Franc*, indique ici la partie de l'Asie possédée par les Francs dans le temps des Croisades: que peut être ce bonze de *Fo*, sinon un Chrétien d'occident?

En remontant à des temps plus anciens, nous apercevons encore des preuves de cette erreur, dans laquelle les Chinois sont tombés au sujet des Chrétiens; nous lisons dans un auteur Chinois, qu'il y avoit en Perse deux ou trois cents temples de *Fo*, que sous le règne de *Vou-ti*, empereur des *Leam*, qui commença à régner l'an 502 de Jésus-Christ, les Persans offrirent à ce Prince une image de *Fo*. Jamais le culte de cette divinité Indienne n'a été établi dans la Perse, & si par hasard il y a eu quelques Bonzes, jamais ils n'ont pu y avoir un si grand nombre de temples. Nous savons, au contraire, que le Christianisme y a été très-florissant: nous apprenons de Cosmas Indicopleustes, qu'il y avoit alors dans l'isle de Taprobane ou de Ceylan une église pour les Chrétiens Persans; cette Isle étoit un entrepôt pour le commerce entre la Chine & la Perse, il y abordoit quantité de vaisseaux de la Chine & des Indes. On sent par-là combien il a été facile aux Chrétiens de pénétrer dans les pays les plus orientaux, & que ces bonzes de *Fo*, venus de Perse en ce temps, ne peuvent être que des Chrétiens de la Taprobane ou de la Perse même.

Un autre historien Chinois nous apprend que dans le pays d'Igour il y avoit un temple ou pagode de *Mani*, bonze de Perse, ce qui ne peut s'entendre que des Chrétiens, ou, s'il est permis de hasarder une conjecture, des Manichéens, *Mani* étant le nom oriental de Manès, que l'on dit être Persan d'origine. Mais voici quelques autorités encore plus décisives. Le même auteur rapporte que sous le règne de l'empereur *Chin-tsong*, qui monta sur le trône l'an 1068, il vint à la Chine des Ambassadeurs de la part de Michel César, prince du pays de *Fou-lin*, qui offrirent des présens à l'Empereur.

Tome XXX.

. K k k k k

Il ajoute que ce prince de *Fou-lin* se rend tous les ans, à la troisième lune, dans le temple de *Fo*; que les monnoies de ce pays sont d'or & d'argent, qu'elles ne sont point percées comme celles de la Chine, & qu'elles portent la figure de *Fo* avec le nom du prince régnant. Ce Michel est celui que l'on connoît sous le nom de Michel Ducas, & l'on conserve encore dans les cabinets de ses monnoies, semblables à celles qui sont décrites dans les annales Chinoises. Peut-on exiger des témoignages plus forts & plus capables de nous persuader que les Chinois ont confondu le Christianisme avec le Foïsme, & qu'ils ont donné à Jésus-Christ le nom de *Fo*!

Pour ne rien négliger de ce qui peut établir le sentiment que j'ai embrassé, il me paroît nécessaire de rapporter ici en entier une ordonnance de l'empereur *Vou-ïcong*, donnée l'an 845 de Jésus-Christ, contre les Bonzes de *Fo*; elle servira à nous convaincre que les Chrétiens Nestoriens, auteurs du monument, étoient alors établis dans la Chine, & qu'ils y étoient connus sous le nom de Bonzes, comme ils se sont désignés eux-mêmes. Il paroîtra sans doute surprenant que l'on n'ait pas fait jusqu'à présent usage de cette pièce, qui se trouve traduite & imprimée dans le recueil du P. du Halde: elle existe en original dans un magnifique recueil qui est à la Bibliothèque du Roi, & dont je me suis servi pour faire quelques remarques & m'assurer de la traduction. Voici cette ordonnance, dans laquelle on reconnoît sans peine les Chrétiens.

*Ku-ven-yuen-
kien.*

Du Halde, t. II. « Sous nos trois fameuses dynasties, jamais on n'entendît
 » parler de *Fo*; c'est depuis les dynasties des *Han* & des *Goei*
 » que cette secte, qui a introduit les statues, a commencé à se
 » répandre à la Chine; depuis ce temps-là ces coutumes étran-
 » gères s'y sont insensiblement établies, sans qu'on y ait assez
 » pris garde; tous les jours elles gagnent encore; les peuples en
 » sont malheureusement imbus, & l'État en souffre; dans les
 » deux Cours, dans toutes les villes, dans les montagnes ce ne
 » sont que Bonzes des deux sexes: le nombre & la magnifi-
 » cence des bonzeries croît chaque jour; bien des ouvriers sont
 » occupés à faire leurs statues de toute matière; il se consomme

quantité d'or à les orner; nombre de gens oublient leur Prince « & leurs parens pour se ranger sous un maître Bonze; il y a « même des scélérats qui abandonnent femmes & enfans, & vont « chercher parmi les Bonzes un asile contre les loix: peut-on rien « de plus pernicieux? Nos anciens tenoient pour maxime que « s'il y avoit un homme qui ne labourât point, & une femme « qui ne s'occupât point aux soieries, quelqu'un s'en ressentoit « dans l'État, & souffroit la faim ou le froid; que fera-ce donc « aujourd'hui qu'une infinité de Bonzes, hommes & femmes, « vivent & s'habillent des sueurs d'autrui, & occupent une infi- « nité d'ouvriers à bâtir de tous côtés, & à orner à grands frais « de superbes édifices? Faut-il chercher d'autre cause de l'épui- « sement où étoit l'Empire sous les quatre dynasties *Tchin, Si-m, « Tcy, Leam*, & de la fourberie qui régnoit alors. «

Quant à notre dynastie *Tam*, les Princes qui en ont été « les fondateurs, après avoir employé heureusement la force des « armes pour rendre à l'État son ancienne tranquillité, s'occu- « pèrent à le régler par de sages loix; & pour en venir là, bien « loin de rien emprunter de cette vile secte étrangère, dès la « première des années *Tchin-kouan* [l'an 627] *Tai-tsong* se « déclara contre elle; mais il y alla trop mollement, & le mal « n'a fait qu'augmenter. Pour moi, après avoir lu & pesé tout « ce qu'on m'a représenté sur ce point, après avoir délibéré « mûrement avec gens sages, ma résolution est prise; c'est un « mal, il y faut remédier; tout ce que j'ai d'Officiers éclairés & « zélés dans les provinces, me pressent de mettre la main à « l'œuvre: selon eux, c'est tarir la source des erreurs qui inondent « tout l'Empire; c'est le moyen de rétablir le gouvernement « de nos anciens; c'est l'intérêt commun; c'est la vie des peuples: « le moyen après cela de m'en dispenser? Voici donc ce que « j'ordonne: 1.^o que plus de quatre mille six cents grandes bon- « zeries, qui sont répandues de côté & d'autre dans l'Empire, « soient absolument détruites; conséquemment que les Bonzes, « hommes & femmes, qui habitoient ces bonzeries, & qui « montent de compte fait à deux cents soixante mille, retournent « au siècle, & payent leur contingent des droits ordinaires. «

» En second lieu, qu'on détruise aussi plus de quarante mille
 » bonzeries moins considérables, qui sont répandues dans les
 » campagnes; conséquemment que les terres qui y étoient atta-
 » chées, & qui montent environ à un million de *tsing*, soient
 » réunies à notre domaine, & que cent cinquante mille esclaves
 » qu'avoient les Bonzes, soient mis sur le rôle des Magistrats,
 » & soient censés être du peuple. Quant aux Bonzes étrangers,
 » venus ici pour faire connoître la loi qui a cours en leurs
 » royaumes, ils sont environ trois mille, tant du *Ta-tsin* que
 » du *Mou-hou-pa*, mon ordre est aussi qu'ils retournent au siécle,
 » afin que dans les coutumes de notre Empire il n'y ait point
 » de mélange: hélas, il n'y a que trop long-temps qu'on diffère
 » à remettre les choses sur l'ancien pied! pourquoi différer
 » encore? c'est chose conclue & arrêtée; vû la présente ordon-
 nance, qu'on procède à l'exécution. »

*Kam-mo.
 Tçu-chi-tum-
 kien,*

D'autres historiens Chinois nous apprennent qu'en consé-
 quence de cet arrêt, on envoya dans toutes les provinces des
 Officiers pour annoncer la destruction de la religion de *Fo*. On
 fit renverser les temples, tous les revenus furent confisqués,
 & employés à réparer les bâtimens publics; les cloches & les
 figures d'airain furent remises à la fonte, & on en fabriqua
 des monnoies; on laissa seulement, par ordre de l'Empereur,
 dans chacune des deux Cours, deux temples & trente Bonzes,
 & dans les autres endroits un temple & quelques Bonzes.

Il résulte de cette ordonnance qu'il y avoit alors à la Chine
 des bonzes du *Ta-tsin*, c'est-à-dire des Chrétiens Nestoriens, les
 mêmes que ceux qui ont fondé le monument, & qui prennent
 le titre de bonzes du *Ta-tsin*; cette preuve est sans réplique.
 Il résulte encore que mal-à-propos on a avancé qu'il n'étoit
 fait aucune mention des Chrétiens dans les Annales; on voit,
 au contraire, qu'il en est parlé souvent, mais qu'on ne s'en
 est point aperçu, faute d'avoir observé qu'ils y étoient désignés
 sous le nom de bonzes de *Fo*, & que J. C. lui-même y étoit
 confondu avec cette divinité Indienne; c'est ce qui reste à
 conclure de tout ce que j'ai rapporté.

Le sens de l'ordonnance que je viens de citer est si clair,

& les Chrétiens y sont si bien caractérisés, qu'il est inutile de faire à cet égard de longues remarques; je dirai seulement qu'elle est conforme à ce qui est dit dans le monument, de la faveur que l'empereur *Tai-tsong* accordoit aux Chrétiens, c'est ce qu'on insinue adroitement, en faisant entendre qu'il agit trop mollement contre les Bonzes. L'Empereur ordonne ensuite aux Bonzes ses sujets d'abandonner le *Foïsme*; c'est ce que signifient ces paroles, *retourner au siècle*: il donne le même ordre aux Bonzes étrangers, ou du *Ta-tsin* & de *Mou-hou-pa*; j'ignore ce que peuvent être les bonzes du *Mou-hou-pa*, mot qui se lit dans un autre auteur *Mou-hou-yao*. Tsu-chi-tsun
kien.

Quoi qu'il en soit, cette ordonnance n'eut pas tout le succès qu'on s'étoit proposé; elle n'avoit été obtenue qu'à la sollicitation des sectateurs de *Lao-tsu*, protégés par l'Empereur; mais l'année suivante ce Prince étant venu à mourir, les Bonzes revinrent en crédit. Kam-mo.

C'est donc en vain que l'on s'est appuyé du silence des Annales, au sujet des Chrétiens, pour attaquer l'authenticité du monument Chinois; elles font mention des Chrétiens du *Ta-tsin*, qui se disent en être les fondateurs. C'est ainsi que toutes les objections que M. de la Croze a faites contre ce monument s'éclipseront à mesure que nous en ferons l'examen; je ne m'attacherai cependant point à réfuter celles qui ne me paroissent avoir aucune solidité, & sur lesquelles il n'insiste pas; telle est celle où, fondé sur la netteté & la beauté de la gravure, il attaque l'ancienneté du monument; celle qu'il tire encore de ce que les caractères Syriens sont des lettres majuscules appelées *stranghelo*, dont les Chrétiens de l'Inde se servent, & à l'occasion desquels il conjecture que les Jésuites de *Vaipicota* ont fourni à leurs confrères de la Chine les noms Syriens pour fabriquer le monument. Le caractère Syrien *stranghelo* passe pour être un des plus anciens caractères employés par les Syriens, & c'est celui dont on se sert plus volontiers sur les inscriptions, comme les Arabes font à l'égard du caractère *koufique*. Rec. de Dissert.
sur diff. sujets.

Amira, gram.
Syriac. p. 2.

Mais voici sur quoi il insiste le plus; ce monument, selon lui,

K k k k k. iij

est composé avec beaucoup d'art; on a évité d'y parler du Pape, de la transubstantiation, & des autres dogmes qui auroient pu faire naître des soupçons; mais on fait venir des Missionnaires de la Judée à la Chine dans un temps où la Judée étoit désolée par les incursions des Mahométans, & on leur donne des caractères Syriens, quoiqu'il y eût déjà longtemps que toutes les églises de la Palestine avoient reçu l'usage de la langue grecque. M. de la Croze paroît n'avoir pas fait attention que la désolation de la Judée, loin de nuire à la dispersion des Missionnaires, a dû au contraire les obliger à chercher un asile, comme après la prise de Constantinople les Savans passèrent en Italie & en France. A l'égard des caractères Syriens, abandonnés par les églises de la Palestine, M. de la Croze auroit dû fixer en quel temps ils ont été abolis, & quand ils ont recommencé à être en usage, puisque tous les Syriens s'en servent encore dans leur office, & paroissent s'en être toujours servis. Au reste, il est inutile de répondre à ces objections, puisqu'il n'est fait mention de la Judée & de la Palestine que dans les traductions qui ont été faites du monument; dans le texte il ne s'agit que du *Ta-ïsin*, grand pays qui comprend tout ce qui est situé entre la mer Méditerranée & la mer Caspienne, où se trouve Babylone, résidence du patriarche des Nestoriens.

L'inspection du texte fait tomber également l'objection suivante; il s'agit des Rois-Mages qui viennent adorer J. C. M. de la Croze prétend que ce n'est que depuis le XII.^e siècle que l'on a donné aux Mages le titre de rois. Sans entrer dans le fond de cette dispute, & pour résoudre en deux mots toute la difficulté, je dirai que dans le texte Chinois il n'est fait aucune mention de rois, & qu'il est seulement rapporté que des Persans vinrent offrir des présens.

Enfin pour dernière objection, M. de la Croze dit qu'il est parlé dans le monument du Purgatoire, dont le nom étoit alors inconnu; il accuse de mauvaise foi les PP. Kircher & le Comte d'avoir donné au texte un autre sens, pour faire éclipser ce mot; ce texte cependant dit simplement que J. C.

ôta la poussière & les ordures, c'est-à-dire, que par ses prédications il parvint à purifier les hommes & à leur faire abandonner le crime.

Voilà toutes les objections que M. de la Croze a proposées contre le monument Chinois, & je crois y avoir suffisamment répondu. Je passe à une autre qui se trouve dans l'histoire du Manichéisme de M. de Beaufobre, & qui est plus spécieuse ^{L. 1, c. 5, p. 295.} que solide: il est dit dans le monument que J. C. laissa après lui vingt-sept livres; ce sont les quatre Évangélistes, les Actes des Apôtres, les quatorze Épîtres de S.^t Paul, celle de S.^t Jacques, les deux de S.^t Pierre, les trois de S.^t Jean, l'Épître catholique de S.^t Jude & l'Apocalypse: M. de Beaufobre, en examinant si les Manichéens admettent l'Apocalypse, s'appuie sur un catalogue des livres de l'Écriture dressé par Ébed-Jésu, où il n'est fait aucune mention de ce livre & de quatre autres Épîtres, ce qui ne donne plus le nombre de vingt-sept; & concluant de-là que les Syriens n'admettent que vingt-deux livres du Nouveau Testament, il prétend en tirer une preuve invincible de la supposition du monument Chinois.

*Bibl. Orient.
d'Assen. t. III.*

Je remarquerai à cette occasion, qu'il ne faut pas faire un grand fonds sur ces catalogues, pour juger des livres que les Syriens admettent comme canoniques; on n'aperçoit aucune unanimité dans ces catalogues: dans celui de Barhebræus on omet les Paralipomènes, Esdras, Judith, Esther, Tobie, les Machabées & Baruc, pendant que nous voyons Jacques d'Édesse donner un ordre différent à la suite des livres de l'Écriture, & admettre la plupart de ceux dont Barhebræus ne parle pas; il en est de même des livres du Nouveau Testament, & l'Apocalypse qui se trouve omise dans le catalogue d'Ébed-Jésu, est mise au nombre des livres canoniques par S.^t Éphrem: on ne peut donc regarder le catalogue d'Ébed-Jésu comme le vrai canon des livres de l'Écriture, & la conséquence de M. de Beaufobre n'est pas exacte. D'ailleurs, dans le monument on ne fait aucune énumération de ces livres, on en parle en historien, on indique seulement le

nombre de ceux qui nous viennent des Apôtres; or ils sont au nombre de vingt-sept, qui ont tous été traduits en syriaque par des Syriens: les Jacobites se servent particulièrement dans leur office, de la version de Thomas d'Héraclée, dans laquelle on trouve les Épîtres qui ne sont point dans une autre version plus ancienne, que l'on appelle la *version simple*, & qui est, à ce que l'on prétend, du temps des Apôtres.

*Asseman. Bibl.
Orient. tome II,
p. 94.*

Toutes les autres objections que l'on pourroit faire contre l'authenticité du monument ne paroissent pas plus solides; ceux qui l'ont élevé étant Nestoriens, ont employé l'époque dont les Nestoriens se servoient, c'est-à-dire, l'ère des Grecs usitée chez tous les Orientaux, qui ne comptent point par les années de Jésus-Christ. Ils ont fait aussi usage des époques Chinoises, parce qu'ils écrivoient pour des Chinois, & que c'étoit principalement pour cette nation qu'ils élevoient le monument: c'est ce qu'il est facile de voir, lorsque l'on jette des yeux attentifs sur cette inscription; on n'y aperçoit aucune autre époque étrangère qui puisse faire naître des soupçons. Il est vrai que la mauvaise traduction, souvent interpolée, qui se trouve dans Kircher, a occasionné des objections que l'on n'auroit jamais osé produire, si l'on avoit consulté le texte; c'est ce qui a trompé M. de la Croze.

Cette inscription est simple & naturelle; elle ne porte aucun caractère de mensonge; elle n'est point une de ces fraudes pieuses qu'on s'est toujours trop aisément permises. On voit un Prêtre appelé *Olo-puen*, nom Syrien défiguré par les Chinois, & dans lequel on reconnoît encore le son d'*Olo* ou *Aloho*, c'est-à-dire *Dieu*, qui dans la langue syriaque entre souvent dans la composition des noms d'hommes. Il arrive à la Chine & y est reçu; peut-être ceci souffriroit-il quelque difficulté, si l'on n'étoit instruit du grand commerce qu'il y avoit alors entre les Chinois & les peuples de Perse, d'Arabie, & même les Romains. Il n'étoit point difficile alors de parvenir au milieu de l'empire de la Chine; les Nestoriens n'alloient point dans un pays inconnu. Dans le même temps les Arabes étoient occupés à détruire l'empire des Perses, & après la mort de Jazdejerd,

Jazdejerd, son fils, en conséquence des traités faits entre la Chine & la Perse, s'étoit rendu à la cour de la Chine: le dessein de l'Empereur étoit de le renvoyer à la tête d'une puissante armée, pour le remettre sur le trône. Tout ceci nous indique de grandes liaisons; mais ce qui est encore plus singulier, c'est que le Mahométisme étoit déjà à la Chine, & qu'il précède, de l'aveu même des historiens Chinois, l'arrivée d'Olopuen en 635: pouvons-nous croire que les Chrétiens aient attendu si long-temps à y pénétrer?

*Tam-chen.
Aboulféda.
Aboulfaradge.
Ben-schemounah.
Diarbekri.*

Yetum-chi.

Nous apprenons encore des historiens Chinois, que les Arabes avoient un Cadhi à *Camton*, pour leur commerce, qu'ils en furent chassés dans la suite, parce qu'ils eurent la hardiesse de mettre le feu à cette ville, & qu'ils n'eurent la permission d'y rentrer que quelque temps après: ainsi nous ne devons point être étonnés que les empereurs de la Chine aient reçu favorablement des étrangers, qu'ils étoient accoutumés de voir; nous devons plutôt conclure qu'il est impossible que le Christianisme ait alors été ignoré des Chinois, & que le fameux monument n'est point une pièce supposée, puisqu'il y avoit, dans le temps de son établissement, un grand nombre de Chrétiens à la Chine, dont les Annales ont parlé en différens endroits, en les désignant sous le nom de bonzes de *Fo*.

*Ven-hien-nun-
hao.*

Je joindrai encore ici, aux témoignages que j'ai tirés des Annales en faveur de l'établissement du Christianisme à la Chine, les preuves que M. Assemani nous fournit dans sa Bibliothèque orientale, par lesquelles nous apprenons qu'il y a toujours eu des Chrétiens à la Chine depuis l'arrivée de ceux qui ont fondé le monument: l'an 714 de J. C. il parle d'un métropolitain de la Chine; vers l'an 778 & 820 les Nestoriens envoyèrent des Evêques dans ces parties orientales de l'Asie; en 852 il est encore fait mention de plusieurs métropolitains établis à la Chine long-temps après.

*Asseman. Bibl.
Orient. tome IV.
p. 523.*

*Renaudot, rel.
des Ind. p. 269.*

Ce seroit ici le lieu d'examiner en quel temps les Chrétiens ont commencé à y pénétrer; c'est une question curieuse, mais qu'il n'est pas aisé d'éclaircir, parce que les Chinois n'entrent pas dans d'assez grands détails sur ce qui regarde les pays

Tome XXX.

, LIII

étrangers: cependant après avoir considéré attentivement toute l'histoire de la Perse, de la Tartarie & de la Chine, depuis le premier siècle, je suis porté à croire que les Chrétiens n'ont pas été long-temps sans y aller.

*Asséman, t. IV,
p. 25 & suiv.
p. 436.*

Une foule d'auteurs, tant Grecs que Syriens, paroissent ne pas douter que S.^t Thomas n'ait pénétré dans l'Inde pour y prêcher la religion Chrétienne, après l'avoir annoncée aux Parthes & aux peuples de la Bactriane; on dit aussi que S.^t Barthélemy y pénétra. Joignons à ces témoignages authentiques cette ardeur que les premiers Chrétiens avoient de porter l'Évangile chez les infidèles. On ne peut se persuader qu'ils aient négligé l'Inde, si connue alors & si fréquentée, en conséquence du commerce qui étoit entre ses habitans, les Syriens, les Perses & les Arabes. Or dans ce même temps les Chinois envoient chercher dans l'Inde les livres d'une religion qui se trouve être celle de *Fo*, & en l'introduisant dans la Chine, ils introduisent le culte des idoles. Après ce que j'ai rapporté plus haut, on pourroit être tenté de croire que cette ambassade, envoyée dans l'Inde par l'empereur *Mim-ti*, regardoit le Christianisme, qui y étoit prêché par les premiers Chrétiens; que les Ambassadeurs le firent connoître à la Chine, mais qu'insensiblement & faute d'un assez grand nombre de Missionnaires, il dégénéra en un culte idolâtre, & se trouva confondu avec la religion Indienne, comme nous avons vu que les Chinois le confondoient encore dans le VII.^e siècle; ainsi ces peuples auroient eu connoissance du Christianisme dès l'an 65 de J. C. Mais il est certain que vers l'an 337 les Chrétiens étoient en grand nombre dans cet Empire, puisqu'un Bonze du *Ta-tsin*, c'est-à-dire, sujet de l'empire Romain, qui se faisoit nommer *Heou-tse-kouam-jo*, à la tête d'un grand nombre de partisans, voulut se faire déclarer empereur, se faisant regarder comme successeur de *Fo*, c'est-à-dire, de J. C.

Tsin-chou.

Quoi qu'il en soit, dans le 1.^{er} siècle les Chinois étoient en relation avec les nations occidentales; leurs armées s'étoient avancées jusque vers la mer Caspienne, de sorte qu'indépendamment de la route des Indes, qui étoit cependant la plus

facile, les Missionnaires pouvoient s'y rendre par la Tartarie : à peine avoient-ils quitté les frontières du pays des Parthes, qu'ils devoient se trouver sur celles des Chinois, dont la domination s'étendoit jusqu'aux environs de Kaschgar & de la Bactriane. On ne peut donc s'imaginer que les premiers Chrétiens dispersés dans la Perse & dans les Indes, aient négligé de porter à la Chine la connoissance de l'Évangile, pendant qu'une foule de négocians y portoient leurs marchandises.

Dans la suite quelques sectes Chrétiennes, qui avoient puisé dans les Indes quantité d'erreurs, ont aussi passé à la Chine, & ont contribué à défigurer ce premier Christianisme & à le faire confondre avec celui des Indiens.

Dans le VII.^e siècle les Nestoriens y établirent une nouvelle mission, mais ces Chrétiens tombèrent insensiblement, comme les premiers, dans une espèce d'idolâtrie mêlée de Christianisme, suivant le portrait que j'en ai rapporté d'après Rubruquis, & cela parce que le nombre des Missionnaires n'étoit pas suffisant, dans un si vaste empire, pour instruire les peuples & maintenir dans la religion ceux qui l'avoient embrassée, & parce que les Empereurs ne l'ont point protégée jusqu'au point de détruire les autres religions, qui prévalurent sous les règnes suivans : ajoutons à cela le mépris que les Chinois ont toujours eu pour les étrangers, & leur attachement pour les anciens usages.

Si j'ai négligé de rapporter dans ce Mémoire plusieurs autres indices de l'établissement du Christianisme à la Chine, cités dans les relations modernes de nos Missionnaires, c'est qu'ils m'ont paru trop incertains, & que j'ai cru devoir leur préférer les témoignages authentiques qui sont tirés des Annales mêmes du pays : ceux-ci dissipent toutes les difficultés, nous épargnent plusieurs discussions, & nous conduisent par la voie la plus courte au but que je me suis proposé.

Fin du Tome trentième.

64656973







